This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

compl qel ASS
Mu.

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1895. T. LXXIV. 1.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE-DEUXIÈME

(SOIXANTE-QUATORZIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
5, RUE SAINT-SIMON, 5

1895

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

Compl. sets
Sets
7-14-37
33235

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Contes fous*, par MICHEL THIVARS. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 356 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Monde où l'on rit*, par JULES MOINAUX. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 317 p., illustr. de Cottin, 3 fr. 50. — 3. *Episcopo et Cie*, par G. D'ANNUNZIO. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 4. *Éternelle Énigme*, par JEAN REIBRACH. Paris. Calmann Lévy, 1895, in-18 de 350 p., 3 fr. 50. — 5. *Le Puits de sainte Claire*, par ANATOLE FRANCE. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 6. *Les Marionnettes*, par HENRI LAVEDAN. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 285 p., 3 fr. 50. 7. *M'zelle*, par LÉON DUVAUCHEL. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 295 p., 2 fr. 50. — 8. *Toit de chaume*, par M. DU CAMPFRANC. Paris, Henri Gautier, 1895, in-18, de 322 p., 3 fr. — 9. *Le Mystère de Kerhir*, par MARYAN. Paris, Henri Gautier, 1895, in-18 de 323 p., 3 fr. 50. — 10. *Une jeune belle-mère*, par B. DE BUXY. Paris, Henri Gautier, 1895, in-18 de 321 p., 3 fr. 50. — 11. *Arlette*, par DANIELLE D'ARTHEZ. Paris, Firmin Didot, 1895, in-18 de 274 p., 2 fr. 50. — 12. *L'Ami inconnu*, par LÉON RIOTOR. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 239 p., 3 fr. 50. — 13. *L'Ame d'un résigné*, par ÉMILE TROLLIET. Paris, Perrin, 1895, in-18 de 223 p., 3 fr. 50. — 14. *Le Supplice de l'opulence*, par EUGÈNE MOUTON. Paris, Ollendorff, 1895, in-18 de 334 p., 3 fr. 50. — 15. *L'Heureux Dominique*, par CHAMPOL. Paris, Henri Gautier, 1895, in-18 de 323 p., 3 fr. — 16. *La Malouine*, par PIERRE SALES. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 402 p., 3 fr. 50. — 17. *Petite Amie*, par PAUL VIGNÉ D'OCTON. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 256 p., 3 fr. 50. — 18. *Monsieur Cotillon*, par HENRY RABUSSON. Paris, Calmann Lévy, 1894, in-18 de 270 p., 3 fr. 50. — 19. *Leurs Ames*, par GYP. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 362 p., 3 fr. 50. — 20. *L'Impossible Amitié*, par Mme STANISLAS MEUNIER. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 21. *Ame chimérique*, par PIERRE VIERGE (*La Chartreuse sentimentale*). Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 243 p., 3 fr. 50. — 22. *Une Seconde Femme*, par FERNAND LAFARGUE. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 458 p., 3 fr. 50. — 23. *Mon Onc' Jean!* par JOSEPH L'HOPITAL. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-18 de 345 p., 3 fr. 50. — 24. *L'Idée de la marquise*, par VALBERT CHEVILLARD. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 311 p., 3 fr. 50. — 25. *Dette oubliée*, par LÉON DE TINSEAU. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 366 p., 3 fr. 50. — 26. *Les Roches blanches*, par ÉDOUARD ROD. Paris, Perrin, 1895, in-18 de 308 p., 3 fr. 50.

1 et 2. — Commençons, comme d'habitude, par les *Recueils*. Il y en a six aujourd'hui : les deux premiers contiennent des « contes gais, » et gais jusqu'à la bouffonnerie ; les deux suivants, des histoires tristes, réalistes et pessimistes ; le cinquième, des fantaisies ironico-philosophiques et théologico-sadiques ; le sixième, des scènes et des dialogues parisiens, du genre cruelliste. Très différents de ton et de sujets, ces six recueils ont cela de commun de manquer tous d'ingénuité, de procéder d'un système d'art ou d'une vision de la vie arrêtés d'avance et volontaires, ce qui me gâte un peu ce que « chacun pris en son air a d'agréable en soi. » Les bouffonneries de MM. Michel Thivars et Jules Moinaux sont elles-mêmes très « délectables, » très amusantes, très bonnes à lire pendant une digestion difficile, un voyage en chemin de fer, un repos

forcé dans sa chambre. Je connais un médecin qui a ordonné à un de ses clients, retenu au lit par une fracture de la jambe, le livre de M. Thivars. L'ordonnance a eu d'excellents résultats ! C'est ainsi que les médecins du cardinal de Richelieu lui faisaient prendre le soir, après l'émétique du matin, « quelques grammes de Bois-Robert. » L'abbé de Bois-Robert était une sorte de Michel Thivars, moins spirituel, mais plus prétentieux ; il faisait des tragédies. Le nôtre ne fait que des farces, et très courtes : il y en a quarante dans ce seul volume. Je ne me plongerai pas dans l'analyse de ces quarante morceaux, pas plus que dans celle des quinze bouffonneries de M. Jules Moinaux. Sachez seulement que les deux auteurs ont de la verve, que celle du premier est plus jaillissante, plus imprévue que celle du second, que le style de l'un est plus léger, plus nerveux que celui de l'autre, que celui-ci est plus.... J'allais les traiter comme des classiques, par le parallèle ! Je dois pourtant ajouter que ni celui-ci ni celui-là n'ont la superstition des conventions sociales, pas même celle des convenances morales. Sans viser spécialement, comme d'autres, à les « blesser, » ils ne se soucient pas assez de les respecter. Si bien qu'on ne pourrait ordonner « quelques grammes » de l'un ou de l'autre qu'à des malades adultes.

3. — Le jeune et brillant Italien dont nous sommes en train de faire un grand homme et qui est déjà un « prodige » (il était célèbre dès l'âge de seize ans, et il en a à peine trente) a autorisé M. Hérelle à traduire quelques-unes des nouvelles qui datent de sa toute prime jeunesse et de sa première manière, car il paraît que M. Gabriel d'Annunzio a eu déjà plusieurs manières. Ne regrettons pas qu'il ait abandonné la première. Elle se caractérisait par une préférence marquée pour des sujets violents et brutaux, en même temps que par une extraordinaire vivacité de coloris et de relief; il doit falloir, pour le lire dans sa langue originale, « les lunettes bleues » dont parlait Lamartine à propos de Saint-Victor. Les sujets que traite actuellement M. G. d'Annunzio sont-ils différents de ceux de ce volume? Nous le dirons à la prochaine occasion et nous en profiterons pour essayer de pénétrer et de juger le talent de cet Ovide du réalisme contemporain. Disons, en attendant, que les dix nouvelles de ce recueil sont consacrées à des cas pathologiques. La première et la plus longue, *Episcopo et Cie*, nous retrace l'existence misérable d'un pauvre diable, faible d'esprit et surtout faible de volonté, qui devient le mari légitime, mais non le seul propriétaire, de la nommée Ginevra. Il se sait, il se voit à la tête d'une sorte d'association conjugale, dont il est le chef responsable, ou, plutôt, dont il a toutes les responsabilités, sans en avoir la direction; une maladive « aboulie » l'a fait tomber dans cette abjection; elle l'empêche, non d'en souffrir, mais d'en sortir, jusqu'au jour où, sous le coup de l'émotion paternelle (il est devenu père, au moins par l'affection), et sa raison emportée par un dernier orage inté-

rieur, il tue l'amant de sa femme. Cette navrante histoire, racontée par le héros lui-même, dans un style haletant et comme coupé de boquets, produit une impression de douleur et de gêne comparable à celle que ferait éprouver la compagnie et la conversation d'un aliéné; l'art y arrive aux effets de la réalité elle-même; on voudrait bien s'en aller! Quel artiste!

4. — « Elle se voyait pareille à l'océan, dont le flot allait et venait, qui tantôt élargissait, sur l'or des sables, des vagues transparentes, molles comme des nageurs lassés, et tantôt, par quelque vent de tempête, semblait vouloir briser ses digues. » (*Éternelle Énigme*, p. 26.) Ceci est d'un autre art et d'un autre artiste, un art plus appliqué, un artiste doué de moins de facilité et même de moins de puissance. Ce n'est pas que l'impression de gêne produite par l'œuvre soit moindre. Oh! non, elle n'est pas moindre! Mais au lieu de venir de l'objet, évoqué avec une puissance qui arrive à donner l'illusion de la réalité, elle vient de l'ouvrier lui-même, qui s'évertue, « souffle et sue, » et nous associe à son effort et à sa peine. Avec les réalistes, l'art n'est plus une joie, il est une tristesse ou une fatigue, soit qu'il nous mette en contact avec les choses, soit qu'il ne nous mette en contact qu'avec l'artiste. Contagion ou compassion, partant plus de plaisir! Et toutefois, il ne faudrait pas être injuste pour le talent réel, quoique incomplet, de M. Jean Reibrach, et il ne faudrait pas nier le plaisir que peuvent donner ses efforts eux-mêmes. C'est sans doute un plaisir d'ordre très spécial, un plaisir de « mandarins, » accessible aux seuls initiés, aux confrères, aux « copains » du même atelier littéraire, aux artisans en phrases, comme lui; mais il est vrai aussi que les artisans en phrases et les initiés à la « Rhétorique artiste » sont nombreux, que les mandarins sont légion et même les « mandarines, » et que, s'il n'y a plus d'auteurs « ingénus, » il ne reste plus beaucoup de lecteurs ingénus. Et c'est peut-être ce qui explique que des historiettes écrites du style dont vous avez lu plus haut un spécimen, fassent le régal de certains abonnés et abonnées de journaux quotidiens. Ce volume en contient trente-neuf, toutes relatives à « l'éternelle Énigme, » c'est à savoir à la Femme, à moins que ce ne soit à l'Amour. Pourquoi Elle Aime, et pourquoi Elle n'Aime pas, et comment Elle Aime, et comment Elle se venge, et comment Elle ment, et comment Elle résiste à l'Amour, à l'Aimé, et comment Elle cède, et comment Elle se reprend, etc., etc., voilà quelques-uns des trente-neuf problèmes que l'auteur examine et résout. Il y fait preuve d'une psychologie aiguë et déliée, plus déliée que son style.

5. — Tout est au contraire délié chez M. Anatole France, style, idées, philosophie, morale; elles sont même si déliées, ses idées, qu'elles sont fluides, vaporeuses, sans corps, sans lignes, insaisissables. « Je l'avais déjà dit; » vous me dispenserez de le redire. Sachez seulemement que *le Puits de sainte Claire* contient onze morceaux, dont la plupart sont donnés

pour des récits recueillis de la bouche d'un moine italien, un cordelier d'espèce rare, croyant et narquois, poète et érudit, prompt aux élévations morales et aux gaudrioles, presque un Anatole France, vêtu de bure — à l'orthodoxie près. Car M. Anatole France se porte garant de l'orthodoxie de ce frère Adone, « qui lui ressemble comme un frère, » et il en donne la preuve suivante, qui paraîtra insuffisante aux orthodoxes : « Il croyait en Dieu, sur le témoignage de l'Écriture et selon la doctrine de l'Église, et il se moquait des simples philosophes qui y croient d'eux-mêmes sans y être obligés. En cela, il ne sortait pas de l'orthodoxie. » Que M. France, qui connaît le droit canon, les Pères de l'Église et tous les conciles, relise les premières lignes du dernier concile du Vatican, et il y verra que l'orthodoxie oblige à croire en Dieu par raison, sans autre contrainte ni obligation que celle de la logique. Mais pardon ! n'ayons pas plus longtemps le ridicule de paraître prendre au sérieux les idées de M. France; il ne nous le pardonnerait pas lui-même. Arrivons vite aux plaisanteries, folâtreries, batifoleries savantes et compliquées, où il aime à cacher sa pensée, cette pensée fuyante et décevante qui se cache pour faire croire qu'elle vaut la peine d'être poursuivie, pour se faire poursuivre par les naïfs et leur éclater de rire au nez, quand ils parviennent à la saisir. Ces folâtreries et coquetteries, qui s'appelaient hier *la Rôtisserie de la reine Pédauque*, s'appellent aujourd'hui *le Puits de sainte Claire*. Pourquoi ? Parce que c'est auprès d'un puits, qui aurait été l'occasion d'un miracle en l'honneur de sainte Claire, que le cordelier Adone Doni les conta, et que son truchement, le bénédictin laïque et ironique, les nota. Elles consistent en de longs récits, qui coulent avec abondance, s'égarent en d'interminables digressions érudites, mais sont chargés d'idées et de faits et éclairés de poésie, pétillent d'une fine et légère mousse bouffonne, et parfois sont épicés d'un grain, de plusieurs grains de polissonnerie, mais d'une polissonnerie béate, si j'ose dire, celle d'un Silène ingénu, qui aurait, avec les lèvres lippues et gourmandes d'un satyre, les yeux candides et le regard étonné d'un enfant. Le premier de ces récits est précisément intitulé *Saint Satyre*, et il contient toutes les choses dont ces deux mots peuvent éveiller l'idée. Il y est question d'un moine qui a des visions lubriques et sanctifiantes, qui contemple les jeux d'une troupe de nymphes et de faunes, et reçoit les confidences d'un satyre; ce capripède est un grand penseur (lui aussi !) et un littérateur exquis; ses lèvres distillent des paroles très douces et une doctrine très substantifique; il est d'ailleurs honoré comme un saint, et il est l'objet de manifestations religieuses, de pèlerinages considérables, car il a la spécialité de rendre les ânesses fécondes et les moines stupides, — y compris, je le crains, certains bénédictins laïques. Je m'en tiendrai, si vous voulez, à ce premier récit. Je cite, pour mémoire, *Lucifer*, où le grand

déchu fait des reproches à un peintre qui l'avait représenté « sous un aspect ignominieux; » et les *Pains noirs*, où l'archange saint Michel joue un rôle. « Tout ça, c'est des jeux de mandarins, » mais de mandarins qui jouent, non plus seulement avec les mots et les phrases, mais avec les idées les plus sacrées. C'est un jeu fort dangereux et qui, en outre, me paraît (pardonnez-moi, ô mandarins, mes frères, si je blasphème!) parfaitement méprisable.

6. — Les *Marionnettes*, de M. Henri Lavedan, se livrent au contraire à un jeu qui n'est point du tout méprisable, s'il n'est pas absolument sans danger; elles font de la morale, une morale irréprochable et même sévère, et même impitoyable, mais sur un ton et avec des procédés un peu brutaux, que quelques âmes délicates et farouches pourraient être tentées de comparer au ton et aux procédés de certains professeurs de vertu, qui

Dévoilant sans pudeur des impudicités,

sont les émules des professeurs de vice. Hâtons-nous d'ajouter que M. Lavedan a de la pudeur, et que ses révélations ne portent pas sur des vices qu'il vaut mieux ne pas nommer, même pour les corriger. Il nous donne sur le monde parisien et la société contemporaine des renseignements qui sont d'un témoin bien informé, mais bien élevé, et des jugements qui sont d'un esprit ferme, droit, pénétrant, un peu dur et systématique. L'auteur de *Marionnettes* est un cruelliste, par nature peut-être, par choix peut-être aussi. Quoi qu'il en soit, il a les duretés que comporte le cruellisme, et il ne se pique pas des délicatesses et souplesses qui font le charme — et aussi l'inutilité — des moralistes amateurs et dilettanti. Il a des convictions fortes, des haines et des affections vigoureuses qui ont besoin de s'affirmer et de se produire au dehors. Il ne les prêche pas (il a peur d'être ridicule), il ne les insinue pas (c'est trop long!), il les assène. Son esprit ne fait pas de pointes, ou plutôt ne fait pas seulement des pointes (car il en fait), il joue des poings (hélas! nous en faisons tous, des pointes!). Avec lui, on est tout de suite fixé; pas moyen d'hésiter, comme avec certains ironistes, sur le sens et la portée de ses railleries. La morale des seize petites comédies qui composent son présent volume, c'est la morale d'un Alceste aussi violent que l'autre et aussi intransigeant, mais plus gai et plus spirituel. Je citerai la première, *Ménage moderne*, dont l'héroïne est une ancienne élève d'un lycée de jeunes filles, une femme savante, plus éprise de la Sorbonne que de son ménage; — *le Krach du mariage*, une étourdissante conversation entre un père, sa fille et son fils; — *Leur Carême*, une croustillante satire des mondanités pieuses; — et enfin *l'Abonnement*, où se trouve ce joli couplet sur les littérateurs apostoliques et les romanciers prêcheurs et pasteurs d'âmes, dont M. Lavedan ne veut pas être : « Il (un tolstoïste parisien) a un air dévot, confesseur et soutane, que je trouve dé-

placé, ridicule. A part un ou deux, ils ont tous cet air-là d'ailleurs, les jeunes romanciers de cette génération. Voyez-les dans le monde, tous taillés sur le même patron, le même rideau de cheveux plats collés sur le front, les mêmes gestes onctueux, la main droite qui absout les poitrines décolletées, et, par-dessus tout cela, le visage triste et l'œil peiné d'un berger spirituel qui a égaré des brebis et qui se voit dans le cas de rentrer bredouille au bercail. Et puis, ils sont devenus aussi docteurs, ces messieurs, ils donnent des consultations, ils sont médecins d'âmes, chirurgiens de cœurs, sceptiques et antiseptiques! Au lieu de vous amuser, ils vous opèrent. » L'auteur de ces lignes n'est pas sceptique; souhaitons-lui d'être antiseptique: au fond, il doit le désirer, s'il ne veut pas en convenir. Quoi qu'il en soit et en supposant qu'il n'arrive pas à opérer, il amuse et même il fait penser; au total, on peut dire que ses marionnettes sont mues par une main très experte au service d'un vigoureux esprit.

7. — « Fais-moi un livre, un livre pour moi, » disait la petite Jeanne à son père. Et son père a fait *M'zelle*, qui est un roman pour jeunes filles, et qu'il a dédié à sa fille. Cela met tout de suite en sécurité. La fable en est très simple. Un jeune veuf n'a d'autre occupation que sa fillette Berthe. C'est lui qui la conduit à l'école chaque matin et qui va l'y chercher le soir. L'âme de l'enfant s'ouvre tout entière à son papa, dans les causeries intimes qui suivent les classes et précèdent le repas de la nuit. L'auteur y a su noter, avec autant de délicatesse que d'exactitude, ce qu'il appelle « des balbutiements et des sourires pareils à ceux qui causèrent la joie intime de tant d'autres pères, » et dont le seul souvenir garde un charme douloureux et consolant pour ceux qui ont vu s'éteindre ce sourire et cesser ces balbutiements! Un nom revient à tout propos dans les naïves confidences de l'enfant : c'est celui de « M'zelle, » de la maîtresse qui dirige ses études et préside à ses jeux. Elle l'aime beaucoup, et elle voudrait bien que petit père en fît autant. Et c'est ce qui a lieu. Et « M'zelle » devient la seconde maman de Mlle Berthe. Roman optimiste, familial, naïf comme un cœur d'enfant, « simple autant que la vie honnête, » d'un art un peu appliqué et d'une « écriture » inquiète et précieuse.

8. — Dédié encore à une jeune fille par son oncle, *Toit de chaume* inspirerait confiance rien que sur cette dédicace, si le nom de l'auteur n'était déjà une première et meilleure recommandation. M. du Campfranc ne peut pas faire une œuvre qui ne soit pas honnête; mais il ne peut pas l'écrire d'un style qui ne soit pas échauffé. « C'est un poème de fidélité, » dit-il lui-même. *Toit de chaume* a en effet les qualités d'un poème tel qu'on s'en faisait l'idée autrefois dans les classes de « belles-lettres; » il a le ton vibrant, enthousiaste, toujours prêt aux exclamations et interjections. L'effet doit en être prodigieux sur certaines âmes jeunes ou restées jeunes, sensibles et honnêtes. Isabelle de

Miramare avait été fiancée au lieutenant Jean Salbris. Celui-ci fut tôt après envoyé au Tonkin. En reviendra-t-il? Son absence se prolonge « des années et des années encore! » Cruelle absence! quand donc finiras-tu? Le cœur d'Isabelle est livré à toutes les tortures : au dedans les terreurs : est-il mort? est-il constant? au dehors, les sollicitations de sa famille, l'assaut des amoureux. « Oublie-le, puisqu'il t'oublie, » lui dit sa belle-sœur, une mondaine de Paris, chez qui elle va passer quelques jours. Elle fait plus; elle lui présente de beaux partis, de riches partis. « Être riche pour briller, voilà le vrai bonheur. » Mais Isabelle répond noblement : « Tu t'imagines que c'est là le vrai bonheur! ce n'en est même pas l'ombre! » O sagesse, ô résignation! et de quelles compensations une telle âme ne méritait pas de voir payer ses peines! Elles ne lui manquèrent pas, car Jean revint, fidèle comme elle, et comme elle héroïque. Et ils se marièrent, et ils s'installèrent sous le toit paternel, un *Toit de chaume*, mais qui abrita des joies comme on n'en vit jamais dans les palais des Parisiens. « Peut-on, nous demande l'auteur, peut-on trouver leçon meilleure à méditer en notre siècle épris de luxe et affolé de jouissances? » Non, on ne peut pas! c'est impossible!

9. — En mourant, la baronne Elena Urvy a institué le neveu de son mari, Georges Urvy, légataire de son château de Kerhir et de toute sa fortune. Elle n'a mis à ce legs qu'une condition : c'est que sa chambre mortuaire sera close le jour des obsèques et restera fermée pendant treize ans à partir de ce jour. Pourquoi cette clause étrange? Quelles révélations renferment donc ces meubles sur lesquels la mourante a exigé qu'on apposât les scellés, avant même qu'elle rendît le dernier soupir? Tel est le mystère de Kerhir! De ce mystère dépendent le bonheur, la fortune, l'honneur même des Urvy. Femme perverse, épousée en un jour de folie, Elena Urvy n'avait jamais été bien accueillie par la famille de son mari; Georges notamment l'avait toujours traitée en intruse : « Je vous hais, dit-elle dans une lettre qu'on trouve lorsqu'on brise les scellés, après les treize années écoulées; je vous hais, vous, Georges Urvy, et vous tous dont l'orgueil a refusé de m'accueillir.... Mais j'ai trouvé ma vengeance, et c'est votre superbe honneur lui-même qui se chargera de votre châtiment. » Elle informe, en effet, son héritier, et avec preuves à l'appui, que l'héritage ne lui appartient pas, que le château de Kerhir n'avait été confié au défunt baron qu'à titre de fidéicommis et de dépôt, qu'en le gardant il a commis un abus de confiance et que si elle l'a laissé à Georges pour qu'il en jouît treize ans, c'était pour l'associer à ce crime de son oncle, l'en faire complice, le déshonorer et lui enlever « l'innocence et son noble orgueil, » cet orgueil dont elle avait tant souffert! L'invention était abominable! Mais s'il y a des âmes méchantes, il y en a de bonnes qui déjouent leurs complots. Ce qui avait été préparé pour être l'instrument de leur malheur tourne au

bien de Georges et de ses enfants. Comment? Je ne vous le dirai pas, pour mieux vous engager à aller le voir. Sachez seulement qu'il y a un jeune Américain millionnaire, mêlé à l'affaire, et que Georges a une fille très jolie et très angélique. Et si vous devinez, tant mieux! Vous aurez eu le plaisir d'avoir été perspicaces, et moi je n'aurai pas révélé le mystère de Kerhir!

10.— Autre envoi de la librairie Gautier avec *Une jeune belle-mère.* Ce roman offre cette originalité de donner à l'enfant le rôle que jouent d'ordinaire dans les livres — et peut-être dans la vie — les marâtres. Ici, la jalouse, la méchante, la cruelle, la criminelle, c'est la belle-fille; elle ne peut pas supporter le bonheur ni seulement la vue de la seconde femme de son père; elle empoisonne l'existence de cette marâtre; cette fille est une « fillâtre, » si on peut dire! Elle pousse la cruauté jusqu'au crime : elle fait noyer un neveu pour lequel sa belle-mère avait une affection maternelle. Un procès s'ensuit qui se termine par la punition de la fille, la réconciliation des deux époux, que le petit monstre avait réussi à brouiller, et par le triomphe de la pauvre « marâtre. » Livre honnête et intéressant.

11. — *Arlette* appartient à la *Bibliothèque des mères de famille*, cette excellente collection de la librairie Firmin-Didot où ont déjà paru tant d'aimables récits. Le dernier ne le cède en rien aux autres pour les qualités littéraires et morales. Arlette est la fille d'un artiste parisien, qui a été élevée dans un milieu d'élégance et d'insouciance et qui devient orpheline et pauvre vers sa quinzième année. Il lui reste bien un oncle et une tante, mais dont elle n'espère rien, dont elle a peur même: ce sont de grossiers et rudes paysans, si peu semblables aux aimables habitués de la maison paternelle! Elle a l'idée de demander asile à un ami de son père, un brave curé. Celui-ci accepte d'abord, malgré les difficultés qu'il aperçoit lui-même à sa tâche, et malgré celles que sa gouvernante lui fait voir et lui crée, de donner l'hospitalité à Arlette, et même de parfaire son éducation et de s'occuper de son avenir. Mais quand il apprend que la petite a une « inclination » pour un artiste, familier de l'atelier de son père, quand il s'aperçoit qu'elle est jolie comme un démon, qu'elle a une voix de théâtre et un tempérament d'artiste, elle aussi, alors il renonce à l'œuvre rêvée : ses forces n'y suffiraient pas! Il se décide à envoyer Arlette chez l'oncle et la tante de la campagne. La jolie et délicate créature se sent d'abord toute froissée et meurtrie par les grossièretés matérielles et même certaines grossièretés morales de ce nouveau milieu. Mais comme elle est vaillante et énergique, elle en prend vite son parti; elle ne boude à aucun des devoirs qui lui sont imposés; elle travaille, comme sa tante et son cousin, et bientôt elle est conquise par cette vie qui l'avait d'abord blessée; le charme de la campagne opère; Arlette n'est plus une artiste, c'est une

brave et bonne jeune fille. De son côté, le jeune cousin, qui n'était qu'un gars inculte, dur à la besogne, mais étranger à toute espèce de délicatesse, se polit, s'affine au contact de sa cousine, — et il s'enflamme aussi; il parvient à se faire aimer, et le roman d'Arlette finit, comme tous les romans, par un bon mariage.

12. — *L'Ami inconnu* ne finit pas par un mariage, ce qui n'empêche pas cette œuvre d'être un roman, et même un roman romanesque. La petite Marthe meurt de ne pouvoir pas aimer, de n'avoir pas pu dépenser les besoins de tendresse que renferme son âme. Orpheline, élevée et gâtée par une vieille bonne, elle passe quelque temps dans une pension, puis est appelée à Paris chez un oncle qui a un fils. Aimera-t-elle ce cousin? Non, il n'est pas assez sentimental. Elle s'éprend d'un M. Roger, qu'elle a à peine entrevu, mais qui lui rappelle un jeune homme de ses rêves, l'Ami inconnu, auquel elle prête toutes les vertus et tous les mérites dont elle a besoin pour être heureuse. Mais ledit Roger, qui ne se doute de rien, se marie. Marthe tombe malade, est envoyée par les médecins « à la campagne, » va s'installer chez des parents de sa bonne, confie ses peines à un curé, qui les comprend et lui prêche le dieu d'amour (c'est un curé Constantin, un curé de théâtre), essaie de se guérir en aimant un quelconque des jeunes paysans de son entourage, parvient à aimer, non à se croire aimée, ne guérit pas et meurt, au moment où « ses bras s'élèvent comme *pour* embrasser l'ami invisible de ses rêves, l'ayant enfin trouvé, *afin qu'*il la sauvegardât du *trépas.* » Je n'ai pas besoin de dire à quel point ce sujet et ce style manquent d'aisance et de naturel.

13. — Il y a un vrai talent, des mots trouvés, des vues profondes, de beaux cris d'amour et de désespoir dans *l'Ame d'un résigné ;* ce qui y manque, c'est de l'aisance, de la légèreté et du bon sens, je ne dis pas seulement dans le style, uniformément et toujours tendu, mais dans les idées et les sentiments. Tout y est pris au sérieux et au tragique : le héros du livre est une de ces âmes hyperesthésiques, à sensibilité d'écorché, pour qui tout contact est une meurtrissure, à qui « tout est aquilon, » même ce qui « semble zéphyr » à des âmes saines et robustes. Et peut-être l'auteur a-t-il eu tort de prendre lui-même tant au sérieux ce malade dont la maladie est précisément de se prendre trop au sérieux. De là une teinte, assez marquée, de ridicule dans les gémissements qui remplissent ces deux cent vingt-trois pages. Le héros y raconte sa vie, dans un *Journal* intime ou plutôt dans la quatrième et dernière partie de son journal, car il y en a eu trois autres. La première, rédigée au petit séminaire, s'appelait le *Journal d'un lévite ;* la seconde, rédigée après les premiers succès et au moment des espérances et des illusions littéraires, s'appelait le *Journal d'un poète ;* la troisième, où étaient racontées ses premières amours, *Journal d'un amant.* Enfin, cette der-

nière, écrite à trente-trois ans, « quand, auprès de *son* foyer, où il y a des tisons, il sonde son âme, où il y a surtout des cendres, » s'appelle le *Journal d'un résigné*. Résigné, il ne l'est qu'à moitié, et « devant son miroir ; » il prend le ton, les airs de la résignation ; il veut s'en donner les mérites, mais il n'en a pas le bénéfice réel. A tant parler de ses douleurs, il les augmente ; ce n'est pas un résigné, c'est un ulcéré qui envenime ses plaies en les grattant, en les fouillant, en les sondant, en les décrivant. Quant à vous résumer ces descriptions, je ne le puis que par une ligne d'*helas!* suivie d'une autre ligne de *aïe! aïe!* Je n'ai vu là aucun roman susceptible d'analyse ; j'y ai vu du talent mal employé. J'en félicite et j'en avertis à la fois M. Émile Trolliet.

14. — Un surnuméraire de l'enregistrement, qui avait hérité de son père une dizaine de mille francs de rente, hérite, d'un oncle d'Amérique, trente-deux millions et demi. Il quitte son rond de cuir et s'applique consciencieusement et méthodiquement à jouir de sa fortune ; il a des domestiques, un château, des chasses ; il n'arrive qu'à s'ennuyer et à être très malheureux. Il veut essayer du mariage : il aime une charmante fille, Rose Mélier, et volontiers il l'épouserait ; mais Rose le refuse parce qu'il est trop riche ! Alors il voyage ! En Sicile, près de Palerme, il est assailli par des brigands et il allait être emmené par eux dans la montagne, lorsqu'une jeune fille, « belle comme le jour, » escortée d'une douzaine de marins, se précipite et le délivre. Le jeune millionnaire tombe à ses pieds, éperdu de reconnaissance et d'amour. Mais bientôt il découvre que la jeune fille, miss Nancy, une Américaine d'esprit pratique, mais hardi, avait machiné et payé elle-même la scène des brigands et de la délivrance, pour arriver à impressionner fortement le propriétaire des trente-cinq millions et se faire épouser ! Horrible découverte ! Il en reçoit un coup et il est sur le point de renoncer à son amour. Mais il se persuade finalement que si miss Nancy est « très forte, » elle n'en sera qu'une plus honnête femme, et il se déclare, et il est accepté, et il va épouser, lorsque miss Nancy lui échappe brusquement et s'embarque au Havre. Horrible embarquement ! Quel en est le motif? Vous le devineriez, pour peu que vous le cherchassiez : miss Nancy a appris que la maison qui détenait les trente-deux millions et demi venait d'être victime d'un krach ! et cette Américaine a fui, à l'anglaise ! Voilà notre héritier ruiné et « lâché. » Mais si quelque chose pouvait le consoler d'avoir perdu miss Nancy, c'est précisément d'avoir perdu sa fortune. Il était si malheureux d'être millionnaire ! « Rendez-moi, disait-il, mon rond de cuir et mon salaire, et reprenez vos trente-deux millions ! » Et il retrouve son rond de cuir d'employé, son salaire et, par-dessus le marché, Mlle Rose Mélier. Il a échappé au *Supplice de l'opulence!* Cette longue variante de la fable du *Savetier et du financier* a la naïveté, mais aussi la moralité d'une fable. Elle a pour but de démon-

trer — ὁ μῦθος δηλοῖ ὅτι — que l'argent ne fait pas le bonheur, que l'or n'est qu'une chimère, — du moins au-dessus d'une certaine quantité d'argent et d'or, au-dessus d'un capital représentant dix mille francs de rente, un demi-million environ. C'est donc à un public très restreint que s'adresse la fable de M. Mouton : aux Rothschild et aux « Petits Sucriers, » d'une part, pour leur faire mesurer l'étendue de leur misère morale ; aux demi-millionnaires de l'autre, pour leur faire apprécier leur médiocrité dorée. La fable de La Fontaine s'adressait à plus de monde et était plus courte, moins artificielle, plus vivante et même écrite dans une meilleure langue. Et c'est pourquoi je préfère celle de La Fontaine, tout en rendant hommage aux bonnes, aux sages et bourgeoises intentions qui pavent celle de M. Mouton.

15. — *L'Heureux Dominique* était heureux, lui aussi, tant qu'il fut cocher et pauvre; mais depuis le jour où il hérita de son maître au préjudice d'un neveu, l'héritier naturel, il fut malheureux. D'abord, à l'instar du savetier de La Fontaine et de l'employé de M. Mouton, la richesse lui enlevait le sommeil; ensuite la vue du neveu bourrelait son âme de quasi-remords. Pour se délivrer des remords et de l'insomnie, pour échapper à ces malheurs de l'homme heureux, il se démit de sa fortune entre les mains de l'héritier, et à partir de ce jour il dormit. Je souhaite que les lecteurs de son histoire n'en fassent pas autant : elle est si honnête !

16. — *La Malouine* est une maison de campagne sur la côte bretonne, où les bons sont récompensés et les méchants punis. Tous les membres d'une famille divisée jadis par des drames terribles s'y rencontrent, s'y réconcilient, s'y réhabilitent. Le vieux Champagney, qui avait chassé son fils Claude pour cause de mésalliance, est sauvé de la ruine par ce même Claude et par sa ravissante femme, Naïc, un ange, qui, malgré la « bassesse » de ses origines et les humiliations dont l'a abreuvée la famille de Claude, a toutes les délicatesses, toutes les noblesses, toutes les bontés. Les scènes qu'amènent la réconciliation de Claude avec son père et la subite tendresse du vieillard pour la fille de Claude et de Naïc, la pétulante et délicieuse Ninie, sont d'un pathétique et d'un charme pénétrants, quoique un peu prévus. Les destinées des Champagney étaient liées, par des trames sombres et mystérieuses, à celles du baron de Kermeric, de lady Fergusson, de Jane Fergusson et du fils du baron de Kermeric, Guy de Kermeric, qui d'ailleurs n'est pas fils dudit baron de Kermeric, lequel n'est lui-même ni baron ni Kermeric, mais un misérable faussaire, imposteur et assassin, qui a voulu tuer, ruiner, empoisonner un tas de gens, qui a joui jusqu'ici de la plus complète impunité, mais va être forcé de crier : O Providence! et encourir le plus terrible châtiment, parce qu'il a tenté d'empêcher le mariage de Jane Fergusson avec le fils de Claude Champagney, Marc Champagney, qui n'est

pas le fils de Claude Champagney? Parfaitement ! Et je vous assure que c'est très intéressant de suivre tout cet écheveau mélodramatique, et que M. Pierre Sales l'embrouille et le débrouille avec une habileté et une prestesse qui font le plus grand honneur à son entente du roman-feuilleton. Si je n'ai pas mis grande clarté dans la brève analyse que je vous en donne, c'est que *la Malouine* est une suite, la suite de *la Fée du Guildo*, et que les suites ne sont claires que pour ceux qui ont lu « le commencement. » N'ayant pas lu *la Fée du Guildo* (et je le regrette, croyez-le !), j'aurais pu me dispenser de lire *la Malouine* et de vous en parler, mais je ne l'ai pas pu, et pour deux raisons. La première, c'est que *la Malouine* se suffit à elle-même, qu'elle est suffisamment compréhensible et très intéressante, quoique obscure (peut être « parce que » obscure) , et qu'elle paraît très honnête. Non seulement la morale y est vengée au dénouement, mais elle n'est jamais offensée dans les développements. En second lieu, l'auteur de *la Malouine* a des droits spéciaux à l'attention et à la sympathie de la critique : il en supporte les sévérités et même, je l'avoue, les duretés, avec une bonne grâce et une bonne humeur qui sont presque touchantes, qui désarmeraient le plus féroce et le plus pédant des aristarques et qui obligent d'accorder à son caractère l'admiration qu'on a pu refuser à son œuvre. Car rien d'aussi admirable, rien d'aussi touchant qu'un auteur critiqué qui remercie son critique, ou qui du moins ne l'injurie pas, ne le calomnie pas, et ne se venge que par de courtoises et spirituelles réclamations! Et rien de plus rare !

17. — La nouvelle « composition en roman » de M. Paul Vigné, député de Lodève, n'a peut-être pas le caractère « anodin et bénin » que nous signalions l'hiver dernier dans les plus récentes de ses « œuvres ; » c'est un roman à clefs, à portraits et caricatures; c'est une récidive de *l'Éternelle blessée*, moins la grossièreté du thème fondamental. Plus la moindre obscénité ici; en revanche, des longueurs, dont quelques-unes ne s'expliquent pas seulement par l'inexpérience tenace de l'auteur; elles paraissent ajoutées après coup, dans un dessein particulier, distinct du dessein général de l'œuvre et qui n'a probablement rien de littéraire. Quoi qu'il en soit, la fable de *Petite Amie* n'a donc rien de pornographique; elle est au contraire plutôt édifiante; elle pourrait être intitulée : *Conséquences d'une calomnie*. C'est de la morale en action. Sachez donc que Juliette Grandclément, une pure et belle jeune fille, fut la victime d'une calomnie. Elle y perdit son père, elle y perdit son grand ami, elle y perdit deux fiancés, elle faillit y perdre la vie, mais finalement elle y gagna un bon et solide mari. Malheureuse victime! Misérables calomniateurs! M. Vigné n'a rien épargné, rien oublié pour nous faire prendre l'une en pitié, les autres en horreur. Fille d'un commandant en retraite (biographie du commandant Grandclément), cousine de Frédéric Guiran-

don (biographie de Frédéric Guirandon), copropriétaire avec ce dernier du vignoble de Mérifons, près de Lodève (monographie du vignoble de Mérifons, dévasté par le phylloxera, reconstitué sur plants américains), fille adoptive du colonel Journet (biographie du colonel Journet : a perdu sa femme, a perdu ses enfants, a reporté sur la fille de son vieux camarade tous ses besoins et toutes ses ressources de tendresse paternelle, a permuté à Lodève pour être plus près d'elle), — Juliette est sur le point de « conclure un beau mariage. » Mais « ne précipitons pas le cours des événements ! » L'affection du colonel a paru suspecte aux Lodevois et Lodevoises, notamment aux dévotes de Lodève ; d'autre part, la dot et la beauté de Juliette ont excité les appétits d'un nommé Philippe Gournot, neveu des trois demoiselles Gournot, modistes, rue de Lergue (biographie et portrait des trois demoiselles Gournot ; biographie du grand-père Gournot ; biographie de l'abbé Gournot et de Donatien Gournot, frères des demoiselles Gournot ; biographie de Philippe Gournot, fils de Donatien Gournot, ancien élève de Saint-Sulpice, professeur à la Faculté catholique de Mont-de-Marsan, rédacteur de feuilles réactionnaires, écrivain sans talent, critique fielleux, raté aigri, envieux de tous ceux de ses compatriotes auxquels « la fortune avait souri, » bellâtre prétentieux, terreur de son tailleur, coqueluche des dames de la rue de Lergue, bref, un sot et un drôle). Juliette l'a vite jugé, et un jour qu'il vient faire la roue auprès d'elle, elle le congédie d'un mot bref et hautain. Le drôle se vengera ; il satisfera sa rancune d'amoureux méprisé, sa rancune d'ambitieux déçu, sa rancune de littérateur moqué (cette dernière, la plus féroce de toutes). Il ramasse dans le magasin de ses tantes la calomnie qu'y avaient apportée, commentée et grossie les dévotes de la paroisse, et il écrit au fiancé de Juliette une lettre anonyme accusant la jeune fille d'être la maîtresse du colonel. La lettre fait son effet : le mariage est rompu. Un autre fiancé s'étant présenté et ayant été agréé, se retire à son tour, par les soins et les manœuvres dudit Philippe. La calomnie se répand dans toute la ville, s'étale en caricatures sur les murs, se chante en abominables refrains dans les ateliers. Le père Grandclément meurt de chagrin, le colonel meurt de colère, et Juliette mourrait vieille fille, sans le dévouement, sans l'amour du cousin Frédéric Guirandon, dédaigné lui aussi jadis, parce qu'il est timide, pas beau, pas élégant, mais accepté aujourd'hui, parce qu'il est loyal, constant et tenace. Et depuis Juliette règne en paix sur le vignoble reconstitué de Mérifons. Et ceci vous démontre que la calomnie est une vilaine chose. La thèse n'est pas neuve, mais elle est toujours bonne à rappeler, du moins aux dévots et aux dévotes, car tout le monde sait que la calomnie n'est guère employée que par eux et n'est vilaine que chez eux ; que s'il arrive parfois aux indévots de se la permettre, il est entendu qu'ils font une œuvre pie. Cette thèse édifiante et moralisante est encadrée dans une étude de

mœurs provinciales qui « n'est pas des pires. » Quoiqu'elle semble « faite de chic. » L'auteur nous dit qu'il a tout pris sur nature. Il donne l'impression d'avoir surtout emporté à ses souvenirs littéraires. Il lui aurait d'ailleurs fallu pour s'en affranchir, une puissance qu'il n'a pas et qui est rare, même parmi les peintres de mœurs les mieux doués. La « province » est un de ces sujets trop faciles, dont s'illusionnent les mêmes, tant qu'ils ne sont pas sûrs en le traitant de ne pas refaire « un devoir d'élève » mais bien de faire un roman. Il y a tant et de si bons modèles à imiter! Autrefois, dans les classes de dessin primaire, dès que les élèves avaient appris à tenir le crayon et à faire un nez, des yeux, des cheveux, on leur donnait à copier une tête de Raphaël. Il n'y en avait pas un qui ne réussît à faire un Raphaël présentable, présentable à la mère aux mamans et aux tantes du « jeune artiste. » La tête de province, c'est la tête de Raphaël des apprentis romanciers : impossible de la « rater » tout à fait. Il y a donc quelques bonnes « têtes de jeune fille » dans *Perle d'Amour*. Il n'y en a pas une qui ne soit conventionnelle et artificielle. Quant à celle de Philippe, le héros, elle ne paraît être surtout une « tête de Turc. »

18. — Pessimiste du XVIIIe siècle et mauvais psychologue du XVIIe siècle, Principe Bonnard, uni par du style Zola, élégante monotonie de milieu, des parties et des pièces, brouille les sentiments et les sensations, c'est avec tous les éléments et ingrédients, manques dans les proportions qu'il est facile de deviner, que M. Henry Rabusson a composé *Monsieur Chaulnes*, roman qui de dernier roman ressemble à tous les romans possibles du même auteur. Il aura d'être que par une plus grande rapidité dans le récit, un de moins travaillé, moins « lecké » et même moins rêveur. On dirait une ébauche. L'ébauche contient d'ailleurs quelques traits seulement dessinés. Henri le Chevalier a eu surnommé M. Coulonne sur ce qu'il se plaît à dire « à propos. » Ses mœurs le prédisent. Il est un homme à femmes : il les aime, les adore, les traite. Il n'y en a qu'une qui le trouve, mais c'est pour l'avoir trop aimé et parce qu'il la délaisse, plus aimé. La belle d'amour le veut délaisser, le pur amour de la jeune Mme Henri le Chevalier. L'amour professionnel d'une maîtresse, l'amour de leur fille unique, la fille de Mme Henri, les quatre amours pourquoi attirent M. Coulonne en divers sens, plus les deux drames dont le dénouement est dans le tragique. Premier drame : la femme délaissée a fait d'empêcher Henri le se marier pour qu'elle lui dépouille la moitié sur avec mission de le soulager comme la maîtresse est un artiste modèle d'atelier et que M. Coulonne est un connaisseur, il se dérobe. C'est pas drôle. Et voilà Henri le Chevalier est un gentilhomme. Il veut absolument : « Je suis un misérable, je ne puis vous épouser. » Voilà la mise de grimace du vieux : elle est morte. La dame répond : « Non, vous n'êtes pas un misérable, vous êtes vivant. » Et tout

che plus que votre faute. Je vous épouse ! » Et le premier drame finit par le mariage. Mais après un temps assez long, pendant lequel le nouvel épousé n'a eu d'yeux et de cœur que pour sa femme, le loyal Henri se mit à aimer une amie de sa femme. Son secret est découvert : une brouille s'ensuit. C'est la crise du second drame. Mais une tante s'entremet et réconcilie les deux époux ; et le second drame finit par un retour aux joies du mariage. Il pourrait y en avoir un troisième et un quatrième, et ils auraient tous la même signification que le premier et le second : c'est à savoir que les hommes sont légers, comme les femmes, comme la plume au vent. Ils prouveraient encore que si M. Rabusson n'est ni un puissant dramaturge ni un puissant psychologue, s'il ne découvre rien de nouveau dans l'âme ou la société contemporaine, il est un peintre sincère. Le monde qu'il a vu et qu'il transporte dans ses livres n'est pas un joli monde ; mais on a l'impression, ou l'illusion, qu'il le montre tel qu'il est, qu'il ne le déforme pas par une vision trop personnelle, ou par une imagination surabondante, ou par une logique trop exigeante et trop pressée. Si dans ses inventions les dénouements ne dénouent rien, si le châtiment n'y suit pas immédiatement la faute, c'est que parfois il en est ainsi dans la vie. Le poète qui a dit : *Culpam pœna premit comes* n'a pas vu l'intervalle qui sépare parfois l'effet de la cause ; il n'a vu que les nécessités logiques qui les rapprochent un jour ou l'autre ; il a supprimé le temps, comme une quantité négligeable en matière de responsabilité. Puisque tout se paie, qu'importe la date de l'échéance ? Les poètes ont de ces vues, qui ne manquent pas de justesse et qui rendent leur œuvre utile, sans la rendre moins vraie. Mais M. Rabusson n'est pas un poète, et il ne tient pas à l'être.

19. — Autre peinture de la vie mondaine, aussi sincère, mais moins indifférente. L'auteur de *Monsieur Cotillon* reste très calme en face de ses modèles, « chérubins » de tout âge et de tout sexe, uniquement préoccupés d'aventures sensuelles : il n'a ni étonnement, ni indignation, ni mépris. L'auteur de *Leurs Ames*, au contraire, méprise profondément les âmes qu'elle nous représente : elle est nerveuse et colère ; elle les trouve ridicules, stupides, malfaisantes, et toutefois dignes de pitié, ces âmes de mondains, vides de toute idée et de tout sentiment, mais pleines de respect pour les exigences et les conventions du « chic, » esclaves du « chic, » victimes du « chic. » Christiane a épousé un homme qui a du chic, mais qui a peur de n'en avoir jamais assez, et dont toute l'occupation est de se rendre de plus en plus chic, lui et les siens. Il a donc à transformer sa femme, qui était une bonne et simple créature, jolie, intelligente, vertueuse, mais pas chic du tout. Il y travaille de son mieux, mais désespérant d'y réussir, il a recours à la collaboration d'un sien ami, qui est le maître des élégances sportives, une de ces autorités de club devant lesquelles tous les camarades s'inclinent. C'est lui qui, après un

bref examen, décide si oui ou non une femme est vraiment une femme du monde. Le mari de Christiane lui demande de vouloir bien examiner sa femme et au besoin de la préparer lui-même à l'examen. Il la prépare, et lui donne de bonnes leçons, lesquelles ont le résultat que vous devinez, mais non sans une assez longue et sincère résistance de la part de l'honnête Christiane. Et ce sont les détails de cette résistance, de cette lutte d'une âme contre les servitudes et les avilissements du chic, qui font l'intérêt de *Leurs Ames*.

20. — *L'Impossible Amitié*, dont nous parle Mme Stanislas Meunier, n'est pas celle dont rêvent les âmes platoniques, celle qui précède et fait éviter la chute, c'est celle qui la suit. Les héros de ce roman furent amants, ils ne purent pas rester amis. « Elle » était la femme d'un des hommes les plus remarquables de Paris ; elle avait un salon, de l'influence dans le monde des lettres et de la politique ; elle avait un membre de l'Institut pour cavalier servant, adorateur officiel et inoffensif, elle avait trente-cinq ans. « Lui » était un jeune homme, c'était le plus clair de son mérite ; il avait de beaux yeux, de l'ambition et un peu de talent. La femme mûre tenta sa jeunesse, la femme influente tenta son ambition. C'est son ambition qui fut d'abord satisfaite ; les autres satisfactions vinrent ensuite, non sans accompagnement des larmes, des remords et désespoirs de la femme mûre, mais amoureuse. Une jeune fille survint, qui était riche et amoureuse, elle aussi. Elle épousa, avec la permission de sa rivale ; celle-ci pensait pouvoir rester l'amie de celui dont elle avait fait la fortune et le bonheur, et qu'elle sacrifiait. Mais elle ne put pas, elle en fut très chagrine et puis se consola. Et voilà ! — Histoire bien banale, mais racontée avec soin, application, sérieux, et même avec talent. Dans une *Post-face* un peu longue, l'auteur nous explique qu'elle a pris l'idée de son œuvre dans la vie de Mlle de Lespinasse, et quelques-unes de ses phrases dans les lettres de « la même, » et elle cite ces phrases. Touchante loyauté qui prouve à quel point Mme Stanislas Meunier tient à l'estime des érudits qui liront son roman ! Et je proclame qu'elle mérite d'être lue par des érudits !

21. — « Roman psychique ! » me dit l'un ; « livre absurde, » me dit l'autre, à propos d'*Ame chimérique :* l'un est un prospectus de libraire, l'autre est une lectrice, et peut-être l'un et l'autre disent la même chose, sans le vouloir et sans en avoir l'air, car enfin il n'y a pas incompatibilité et contradiction entre « psychique » et « absurde. » « J'écrivis ce livre, confesse l'auteur, à l'époque où d' « autres » se courbent encore sur les pupitres des écoles, » ce qui ne nous apprend rien du tout, d'ailleurs. A quelque âge qu'on écrive, serait-ce à quatre-vingt-dix ans, d' « autres » se courbent toujours sur des pupitres d'école. Mais enfin, on comprend qu'il veut dire qu'il était enfant quand il écrivit ce livre ; mais quand il écrivit sa préface, il était mûr ; ce n'était que son style qui ne l'était pas encore.

Quant au héros de son livre, il n'aurait jamais été autre chose qu'un enfant ; il mourut, et fit bien de mourir, après avoir aimé deux femmes, la première avec récidive. L'une « se prénommait » Maryllie, l'autre « se prénommait Germaine, un nom qu'il trouvait adéquat à son attitude. » « Germaine, lui disait-il, ce prémon dénote votre âme fière, votre froideur, votre beauté ! » (p. 94). L'observation frappe par sa justesse, n'est-ce pas ? Eh bien, tout le « psychisme » du volume est de cette valeur. L'amoureux de Maryllie s'est donc épris de Germaine ; Maryllie était une jeune fille, Germaine une veuve mûre (il n'y a même que Germaine qui soit mûre dans cette œuvre) ; il oublie les « charmes doux-amers » de sa fiancée ; « il rompt les ganses » qui le lient, il « se désenlace ; » mais puis, après un temps plus ou moins long, il se réenlace et se relie à Maryllie. Il l'épouse, mais elle meurt, et lui, ne pouvant survivre, il se noie, « le visage révulsé d'espérance farouche, la voix d'un chien qu'on veut tuer. » Qu'est-ce qu'il espère si farouchement ? Atteindre sa chimère, sans doute. Mais quelle était sa chimère ? L'auteur nous le dit à la fin du volume ; je livre ses renseignements à votre sagacité : « Tu es mort ! A tout jamais fini notre rêve d'humanités meilleures ! Englouties à jamais les belles aubes attendues !.... Lorsque tu vis grandir au fond des méditerranées merveilleuses la magique beauté des paradis perdus, tes yeux, larges d'espoir, ne se baissèrent point.... Tu construisis ton palais de lumière au delà des firmaments décevants, et ta chanson de liberté farouche a frissonné sur l'étendue. Vers les Colchides, tu cinglas joyeusement et tu rêvais de conquérir les floraisons entrevues de tes rêves !.... » Comprenne qui pourra. Quant aux événements qui remplissent la vie de ce rêveur, ils sont liés et expliqués dans « le livre » comme ils le sont dans cette analyse ; et c'est pourquoi toutes les lectrices auront le droit de qualifier ces rêves et ces événements d'absurdes, pour si « psychiques » qu'ils soient.

22. — Celui-ci n'est pas psychique, mais il est intéressant, intéressant au point qu'une lectrice, pas celle d'*Ame chimérique*, une autre, s'abandonnait naguère à un violent accès de colère et d'indignation « contre cette misérable femme ! » Passionner ainsi ses lecteurs pour ou contre ses héros, c'est un succès qui n'est pas méprisable, quoiqu'il soit peut-être banal et dépende plus de la naïveté des lecteurs que du talent de l'auteur. La « misérable femme, » c'est l'institutrice. Elle a pris, dans le cœur de l'époux, la place de l'épouse ; elle fait plus, elle veut déshonorer cette épouse, et, pour arriver à ses fins, elle invente des machinations, oh ! affreuses ! oh ! épouvantables ! Elle soudoie des hommes pour jouer le rôle de l'amant heureux, escalader des murailles, sauter par des fenêtres, se cacher dans des placards, s'enfuir à travers des corridors, recevoir des coups de revolver, jouir enfin de tous les petits bonheurs qui sont l'accompagnement obligé de l'adultère. La pauvre comtesse (vous a-t-on dit qu'elle était comtesse ?) quitte le château (ce drame se

passait dans un château), va se cacher à Paris, y est malade, y devient folle, y réclame à tous les passants sa fille, sa fille bien-aimée, rencontre un jour son mari sur les boulevards, retrouve la raison, retrouve sa fille, retrouve son mari pour le perdre définitivement. Il meurt, en demandant pardon à sa femme, et après avoir déshérité l'institutrice, la « misérable femme, » cause de tout ce mélodrame.

23. — Allons nous reposer de tant d'émotions, allons respirer l'air pur des champs! *O rus, quando te aspiciam!* Et alors je verrai peut-être que l'homme des champs n'est pas très sensiblement différent de l'homme des villes.

Autrefois, l'homme de ville
Invitait l'homme des champs

à lui donner des exemples de vie douce, résignée, désintéressée et laborieuse ; aujourd'hui il lui demande des exemples contraires, et, hélas ! il les reçoit, en échange peut-être de ceux qu'il lui a donnés. Ici c'est le nommé Meturel, maire de son village et époux de la grosse Coralie, qui va nous offrir le parfait exemplaire de l'homme des champs moderne, tel qu'il peut résulter de la contagion des villes et de la fermentation de ses propres vices. On peut diviser son histoire en trois parties. Première partie, purement descriptive; c'est la meilleure. Elle comprend notamment l'histoire des noces de Meturel et de Coralie, fille de Jean Chantavoine, *l'Onc' Jean,* ainsi nommé parce qu'il a recueilli chez lui sa nièce Jeannette. Le repas de noces, les chansons qui l'égaient :

O ma tendre Ugénie,
Toi z'à qui j'ai donné mon cœur, etc., etc.

la visite au photographe qui en est la suite, tous ces détails, dont aucun peut-être n'est nouveau, forment un tableau d'ensemble d'une vérité saisissante et très amusante; c'est le cas de répéter le vieux cliché : « C'est un Téniers! » Deuxième partie : Le gendre de Chantavoine tourne au tyran domestique, devient le désespoir de ses beaux-parents, fait mourir sa belle-mère de chagrin, relègue son beau-père au grenier. Là, l'onc' Jean reçoit les soins de Jeannette, qui devient sa vraie fille, pendant que la grosse Coralie joue du piano et se fait faire de belles robes. Troisième partie. L'onc' Jean meurt. La nuit de sa mort, Jeannette veille ses restes; Meturel veille aussi, mais pour ajouter un nouveau crime à toutes ses brutalités et bestialités, il attire la jeune fille à l'écurie et essaie de la violer. Mais Jeannette appelle son chien au secours, qui saute à la nuque du monstre et la broie dans ses dents. La pauvre enfant, délivrée de Meturel, mais privée de son oncle, est recueillie par le propriétaire de la ferme dont les Chantavoine étaient locataires, un vertueux jeune homme pour lequel elle avait un « sentiment, » oh! très pur! qu'elle n'avoue pas, qu'il devine et devant

lequel il se sent saisi de respect.— Il est impossible de nier le talent que révèle cette « étude paysanne ; » mais elle révèle peut-être aussi un parti pris de sévérité à l'égard des paysans. Sans partager à leur égard les illusions bucoliques du temps d'Honoré d'Urfé, peut-être conviendrait-il de ne pas les juger d'après les horribles et pessimistes portraits que nous en a donnés l'auteur de *la Terre*. Comme nous le disions tout à l'heure, les paysans et les citadins se valent ; les gestes seuls et les habits diffèrent, et encore ! cette différence tend beaucoup à s'atténuer par ce temps de démocratisation des uns et d' « aristocratisation » (pourquoi pas ?) des autres.

24. — Voici encore une œuvre de talent. L'auteur de *l'Idée de la marquise* sait penser, sait regarder, sait rendre ce qu'il voit, sans le trop déformer par les prétentions ou les insuffisances de son « art ; » son style est remarquable par la souplesse des tours et par la richesse du vocabulaire ; bref M. V. Chevillard est un écrivain et un intéressant conteur. La donnée de son conte est un peu scabreuse : une marquise, qui n'est pas marquise, mais qui est riche et qu'en conséquence le monde accepte pour ce qu'elle se dit être, a trois filles, « vrais pourtraicts de leur mère. » Elle fut une femme sans mœurs, elles sont des filles sans mœurs. Les deux premières se sont mariées « dans leur monde ; » la troisième, Marthe, ne trouve pas de mari. Elle est pourtant bien jolie ! Mais « son monde » ne semble pas devoir fournir le mari désiré. Alors la marquise a une idée ; elle la fera épouser par un brave garçon, magistrat démissionnaire, que sa pauvreté a forcé d'accepter un emploi de douze cents francs dans une banque. Le jeune homme se laisse faire, d'autant plus facilement qu'il s'est senti fortement touché par la beauté de Marthe. Marthe, de son côté, qui n'avait d'abord vu en lui qu'un épouseur, se sent prise de pitié et même d'amour pour l'honnête homme qu'on va tromper, et un jour elle lui avoue la vérité : elle a commis une faute, elle a eu un enfant ! Le jeune homme se retire noblement, mais simplement, sans attitudes de héros de mélodrame, et Marthe épouse un vieil ami de sa mère. — La partie faible de cette histoire, c'en est peut-être la composition : elle pourrait être « nouée » avec plus de force et terminée par un dénouement plus *logique* et plus complet, mettant chacun des personnages à la place qui lui est due, et satisfaisant notre besoin de justice. Mais ces dénouements-là sont les dénouements de l'art et non les dénouements de la vie, et, si j'ai dit plus haut pourquoi les premiers restent préférables aux seconds, je ne puis pas reprocher trop vivement à M. Valbert Chevillard de n'avoir pas partagé ces préférences, démodées et « rococo » aujourd'hui. Inutile d'ajouter que la morale de la marquise et de ses filles n'est pas du tout celle que prêche ni qu'inspire l'auteur. Il ne prêche rien et n'inspire peut-être rien non plus ; il se contente d'intéresser, il pourrait faire mieux.

25. — Mlle Chantal de Monestier a épousé le marquis Maxime de Bernaz ; de ce mariage est né Hélion de Bernaz ; Maxime avait été un enfant gâté, il gâta Hélion, et Chantal fut très malheureuse entre son mari et son fils. Fit-elle des efforts suffisants pour améliorer l'un et ne pas laisser gâter l'autre ? On ne le voit pas. C'était une de ces volontés raides et toujours tendues, incapables de pactiser avec le mal, mais incapables de l'empêcher, ne sachant pas sortir de soi, atteindre les autres et les modifier, exécuter ce qu'elle juge nécessaire et bon, une volonté sans bras, si j'ose dire, employant tout ce qu'elle a de force non à agir, mais à souffrir. Dieu nous garde de ces vertus inutiles et douloureuses ! Dieu garde nos fils de ces compagnes qui se posent tout de suite en victimes, et se figent dans cette attitude de victimes, et qui, à force d'avoir un vif sentiment des devoirs d'autrui, oublient de remplir le leur, lequel est de ne jamais se figer, de ne jamais cesser d'agir, et d'aider autrui à remplir son devoir ! Si je plaide d'avance et un peu trop vivement les circonstances atténuantes en faveur du mari et du fils de Mme la marquise de Bernaz, c'est que M. de Tinseau me paraît les avoir trop malmenés, trop entièrement sacrifiés à sa partiale et dolente héroïne. Il est vrai que l'un est un sot parfait, esclave de ses instincts, l'autre un pantin sans âme, mû par les circonstances et par le hasard. Maxime, poussé par le vice et pas assez retenu par sa femme, déserte peu à peu son intérieur, et finalement va s'installer loin du château de Bernaz, à Paris ; il y emmène son fils, et tous les deux oublient peu à peu la marquise (je crois, sans le garantir, que c'est le mot qu'il faut [illegible] [illegible] du volume [illegible] [illegible] si l'auteur a su justifier son titre, il n'a pas su tirer assez parti de la « creance » de la mere et de [illegible]). Maxime essaie de faire « des élèves », mais comme c'est un sot, il est exploité, volé et ruiné. Hélion n'écrit plus à sa mère, même quand il la sait privée de toutes ressources ; et, quand une séparation [illegible] [illegible] prend part pour son père. La pauvre [illegible] de pouvoir [illegible] une place de dame de compagnie en Amérique [illegible] la première [illegible] [illegible] [illegible] M. de [illegible] [illegible] En Amérique, elle trouve une [illegible]

devine le secret de la marquise, qu'elle a un mari et un fils, qu'elle n'aime plus son mari, mais qu'elle l'entretient du fruit de son travail, qu'elle aime ce fils, et qu'elle souffre de ne pouvoir pas lui prouver son amour. Alors il part, il quitte l'Amérique, il vient en France, il a un plan, un plan en cinq parties : 1° retrouver Hélion ; 2° changer son cœur, faire un fils tendre d'un fils ingrat ; 3° retrouver et convertir le mari ; 4° marier Hélion avec la fille du colonel ; 5° prouver ainsi son amour à Chantal, le prouver en s'immolant, « en donnant le bonheur sans en avoir sa part ! » Ce plan, il l'exécute en un tour de main. Les Yankees vont vite en affaires, et lui est deux fois Yankee, puisqu'il est soldat. Il retrouve Hélion et le convertit, il le rend amoureux de Logan (la fille idéale du colonel), il rend Logan amoureuse d'Hélion et la détache même d'un premier fiancé. Enfin et surtout il retrouve Maxime ! Son œuvre va être finie et son propre malheur consommé ! Mais il y a un Dieu pour les majors chevaleresques et platoniques. Cet idiot de Maxime, qui n'a fait jusqu'ici que des sottises, a une heureuse inspiration : il meurt ! Ce fut sa première bonne action, la seule preuve que ce marquis donna qu'il avait du savoir-vivre. Il disparut au moment où il devenait positivement gênant : et la dolente Chantal épousa le major à peu près en même temps qu'Hélion épousait Logan. Et *Dette oubliée* est un roman illogique et charmant, spirituel et naïf, distingué et vulgaire : vulgaire, naïf et illogique par la qualité et la contexture des événements ; distingué, spirituel et charmant par la grâce du style, la légèreté et l'impertinence du ton général, la poésie de certains détails.

26. — Le jeune pasteur Trembloz arrive à Bielle, une petite ville suisse ; sa vieille mère l'accompagne et aide à son installation. Il fait les visites obligatoires à ses paroissiens, notamment aux Massad de Bussens ; il aperçoit la robe blanche et le chapeau de la femme ; il voit et entend le mari, qui lui expose gravement ses idées sur l'orthodoxie et sur sa manière de comprendre l'aumône. Le dimanche suivant, il monte en chaire, au milieu d'un concours inaccoutumé d'auditeurs ; la paroisse s'était déjà passionnée pour ou contre l'éloquence du jeune pasteur. Mais cette éloquence est merveilleuse ; elle emporte les suffrages de tout l'auditoire ; elle bouleverse l'âme de Mme Massad de Bussens. L'admiration pour l'orateur a vite fait de se changer en tendresse, d'autant que M. Trembloz, dès le premier tête-à-tête avec Mme Massad, reconnaît en elle « l'âme sœur » qui hante les rêves et trouble le sommeil des séminaristes protestants. Ils s'avouent leur amour, et avec une délicatesse, une pudeur, une rougeur touchantes ; ils ne s'y abandonnent pas ; ils évitent de se retrouver aux *Roches blanches*, à cet endroit désert du parc de M. Massad où par deux fois un mystérieux et invincible attrait les avait fait se rencontrer. Toutefois ils ne parviennent pas à dissimuler l'état de leur âme, et l'austère M. Massad est informé du

péril que court son honneur. Il prend vite les mesures que commande la conjoncture : il envoie sa femme faire un voyage. Quand elle reviendra, que se passera-t-il ? L'auteur nous le dira peut-être dans un nouveau volume, qui sera la suite de celui-ci ; il a déjà fait la *Seconde Vie de Michel Teissier ;* pourquoi ne ferait-il pas la seconde vie de Mme Massad ? En attendant, M. Trembloz se résout à ne pas suivre la voyageuse, à sacrifier son amour, dût son cœur se pétrifier. Car qui se sacrifie se pétrifie, paraît-il. C'est, du moins, ce que prouve la légende qui a fourni le titre de cette histoire et qu'il faut reproduire : « Il s'agit de deux êtres qui n'avaient pu s'aimer dans le siècle où la vie les séparait. L'homme entra dans un couvent ; la femme prit le voile. Cependant, toutes les nuits, dans une chaumière, ils se rencontraient. A chaque rencontre, ils sentaient grandir l'amour qu'ils réprimaient, l'amour coupable, l'amour criminel qui les poussait, l'un à l'autre, de toute la force tragique qu'il a dans les nobles cœurs. Ils comprirent alors que leur volonté s'épuisait dans la lutte, que la défaite approchait. Et le soir où, pour la première fois, leurs lèvres se rencontrèrent, ils convinrent de ne plus se revoir, pour éviter le crime dont ils étaient purs encore. Ils se dirent un adieu qu'ils croyaient éternel. Mais, quand ils voulurent se séparer, voici que leurs membres s'engourdirent : le sol propice où leur amour avait grandi les retenait, la mystérieuse puissance de la terre les rivait l'un à l'autre. Dans leur effort contre l'amour, l'humanité était morte en eux. Leurs âmes avaient vaincu, mais elles s'étaient éteintes : ils n'étaient plus que deux pierres insensibles à jamais : les Roches blanches. » Le style est beau, le symbole poétique, mais l'idée n'est pas digne d'un moraliste comme M. Rod. Cette idée, qui n'est autre que la mise en doute de l'utilité du sacrifice, est la négation de toutes celles que l'on attribuait à l'auteur du *Sens de la vie* et de *Michel Teissier*. Le sens de la vie, M. Rod semblait l'avoir trouvé précisément dans l'acceptation du sacrifice ; et il avait mérité notre gratitude et nos plus vifs éloges en nous montrant, avec une gravité sévère, Michel Teissier manquant sa vie et compromettant celle de tous les siens par le refus du sacrifice. Que signifient maintenant ces doléances poétiques sur les inconvénients du sacrifice, sur le péril d'un triomphe trop complet du sentiment du devoir, sur les conséquences pétrifiantes et stérilisantes du renoncement ? Que pouvons-nous en dire ? L'erreur et l'enfantillage en sont si évidents, qu'on n'ose pas se mettre en frais de démonstration. Et cependant il faut au moins que nous disions ceci : d'abord, en supposant que le sacrifice pétrifiât, le rôle du moraliste ne serait pas de se lamenter sur ces pétrifications, vous dites qu'elles diminuent notre puissance d'aimer... la femme du prochain ? Ardez le beau malheur ! Bon pour les petites confidences sentimentales de s'en plaindre ! mais un moraliste, et un moraliste genevois ! Oh ! Mon cœur ! l'histoire, il n'est pas vrai que le

sacrifice pétrifie ; c'est même le contraire qui est vrai. Les cœurs les plus tendres, les plus ouverts à l'intelligence d'autrui, les plus féconds en œuvre de charité et de bonté, sont ceux qui ont connu le sacrifice, qui ont su résister à leurs passions ; la volupté rend les âmes cruelles, l'amour satisfait les rend égoïstes...., et deux et deux font quatre, et la Palisse était en vie une heure avant sa mort, et M. Rod était autrefois un psychologue et un moraliste.

Aujourd'hui, il est un poète, et un poète dans le sens le plus élevé du mot, poète créateur, soufflant la vie à des êtres sortis de son imagination. Jamais, cette puissance créatrice, il ne l'avait affirmée comme dans *les Roches blanches;* ses premiers romans étaient de pures dissertations, remplies d'êtres de raison, d'entités et d'abstractions; dans les suivants, il y eut des êtres concrets et bien vivants, mais dont la fonction principale semblait être de raisonner, argumenter, prouver quelque chose dans celui-ci, ils ne veulent rien prouver (ou du moins ce qu'ils prouvent n'est rien). Mais comme ils sont vivants, et comme ils vous intéressent et vous associent à leur vie ! Et non seulement les deux héros, qui pourraient attirer à soi tout l'intérêt, tant ils sont charmants, et d'un charme pudique et discret, d'autant plus puissant! mais encore les personnages qui les entourent, la mère Trembloz, une paysanne pratique et énergique ; M. Massad de Bussens, un de ces hommes impeccables dont on pourrait dire ce que disait Diderot de je ne sais plus qui : « On ne peut s'empêcher d'estimer son caractère ni de fuir sa compagnie ; » une jeune fille, Rose, une sorte de moineau franc, indiscret et scandaleux, qui « sautille et gazouille » au milieu des graves Biellois et tient dans le roman une place peut-être excessive, et tous les autres paroissiens de M. Trembloz, et toute sa paroisse, cette petite ville qui ressemble à toutes les petites villes, mais qui n'est pas « faite de chic » ni peinte en caricature comme tant d'autres. Créateur puissant, observateur exact, analyste délicat des sentiments qui peuvent troubler deux âmes honnêtes et pures, M. Rod est tout cela dans *les Roches blanches*, et il est encore un écrivain des plus savoureux. Mais tout cela ne me consolerait pas qu'il eût cessé d'être le moraliste qu'il était et surtout qu'il promettait d'être.

CHARLES ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général depuis l'an 1200 jusqu'en l'an 1800*, par le vicomte D'AVENEL. Paris, Imp. nationale (Leroux), 1894, 2 vol. in-8 de XXVII-726 et 916 p., 25 fr.—2. *Précis d'économie politique*, par PAUL LEROY-BEAULIEU. Paris, Delagrave, s. d., in-12 de 408 p., 2 fr. 50. — 3. *Le Monde humain, exposé sommaire de ses lois sociales et économiques*, par l'abbé FÉLIX PALIEZ. Paris, Retaux, s. d., 2 vol. in-12 de VII-495 et 440 p., 7 fr. — 4. *Études sociales. Socialisme et charité*, par le comte D'HAUSSONVILLE. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-8 de XII-498 p., 7 fr. 50. — 5. *A travers dix années, 1885-*

1894, par Ch. Wagner. Bruxelles, Société belge de librairie, 1895, 2 vol. in-8 de [illegible] et [illegible] p., 16 fr. — 6. *Les Associations patronales*, par Hubert Bloch. Paris, Rousseau, 1895, in-4 de vi-241 p., 7 fr. 50. — 7. *Les Bloc-de-guerre en France*, par Maurice Vanlaer. Paris, Giard et Brière, 1895, in-8 de 128 p. — 8. *Situation économique et sociale du paysan en Roumanie*, par Ch. Arion. Paris, Giard et Brière, 1894, gr. in-8 de 127 p., 3 fr. — 9. *Études d'économie sociale, petits propriétaires*, par Eugène de Margerie. Paris, Fischbacher, 1891, in-12 de 242 p., 2 fr. 50. — 10. *Cours de politique*, ou *Questions sociales au point de vue du mouvement universel dans ses temps modernes*, par Adolphe Garnier. Paris, Revue de l'enseignement, s. d., in-12 de 348 p., 2 fr. — 11. *Essai politique et économique, études économiques et économiques*, par Adolphe Coste. Paris, Téqui, 1895, in-8 de 221 p., 3 fr. — 12. *Études sociales*, par Adolphe Thiers. Paris, Téqui, 1894, in-12 de xxxi-456 p., 3 fr. 50. — 13. *Les Corporations*, par Adolphe Thiers. Lyon, Vitte, 1894, in-12 de 96 p., 1 fr. — 14. *L'Église et la question sociale*, par Adolphe Gourier. Paris, Téqui, 1895, 72 p., 1 fr. 75. — 15. *Nécessité d'un programme social*, par Ernest Tremblay. Paris, Firmin-Didot, 1895, 80 p., 1 fr. — 16. *Les Œuvres sociales*, par Ferdinand Brunel. Paris, Lecoffre, 1894, in-12 de xx-95 p., 2 fr. 50. — 17. *Notre mère sociale*, par Adolphe Nathier. Paris, [illegible], 1895, [illegible] p., 1 fr. — 18. *Le Socialisme catholique et le catholicisme libéral*, par Paul Lapeyre. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de xxv-171 p., 3 fr. 50. — 19. *Questions sociales, à propos du livre de Mgr Ketteler*, par le Mercier. Paris, Bouhet, 1895, in-24 de xv-122 p., 1 fr. 50. — 20. *Les Transformations sociales*, par Arthur Desjardins. Paris, Alcan, 1894, in-8 de xv-408 p., 7 fr. 50. — 21. *Le Transformisme social*, par Gustave de Molinari. Paris, Alcan, 1895, in-8 de 321 p., 7 fr. 50. — 22. *Le Socialisme et la civilisation sociale*, par Ferdinand Nathier. Paris, Alcan, 1894, in-12 de 251 p., 3 fr. 50. — 23. *La Pratique économique*, par Gustave des Aspres. Paris, Lecoffre, s. d., in-12 de 7[illegible] p., 3 fr. 50. — 24. *Le Socialisme devant le bon sens*, par Jules Lemaître. Paris, Alcan, 1894, in-12 de 24[illegible] p., [illegible] fr. 50. — 25. *Jeunes gens, sociale. L'Église et le Socialisme*, par Gérard-Tellier. Paris, [illegible], 1895, in-12 de 255 p., 2 fr. — 26. *Leçons sur le socialisme*, par Ferdinand Tarrick. Paris, Fischbacher, 1894, in-12 de 200 p., 3 fr. 50. — 27. *Manuel des Socialistes ou Étude [illegible]*. 2e fascicule. *Paris, [illegible] Paris ou [illegible] Wissenschaftlichen*, par Karl Kautsky. [illegible], 1895, gr. in-8 de [illegible] p. — 28. *Le Socialisme et [illegible]*, par [illegible]. Paris, [illegible], 1894, in-8 de [illegible] p., [illegible] fr. [illegible]. — 29. *Du Socialisme sur l'[illegible]*, par William Wood. [illegible], 1894, in-8 de [illegible] p., [illegible] fr. — 30. *Solidarité des [illegible]*. [illegible], Fontenay-aux-Roses, Eugène Bellon, 1895, in-8. — 31. *[illegible]*, par James [illegible]. [illegible], Espagne, de San José, 1894, [illegible] de [illegible] p.

1. — Il [illegible] par une œuvre des plus remarquables. *Il traite [illegible] par la propriété, les salaires, les prêtres et le [illegible] en général depuis [illegible] jusqu'à [illegible]*, par le vicomte d'Avenel.

M. d'Avenel avait remporté le prix aux deux concours que l'Académie des sciences morales et politiques avait ouverts en 1887 et 1889 sur l'histoire économique de la valeur et du revenu de la terre, l'ancien XVIIe et XVIIIe siècles, puis du XIIIe au XVIIe siècle. De tels travaux ne devaient point être perdus ; et il est de toute justice que l'Imprimerie nationale ait été chargée d'éditer une œuvre que l'on peut considérer comme la mine la plus précieuse de documents sur l'histoire économique de la France pendant six siècles. M. d'Avenel avait collationné et traduit environ 50,000 prix, et ses mémoires n'avaient pas moins de huit volumes in-folio. De ce travail, une partie seulement est publiée, donnant 9,600 prix.

Ce qui doit être lu, c'est la magistrale introduction, de près de cinq cents pages, qui précède les tableaux. Elle comprend deux livres consacrés, l'un à l'argent, l'autre à la terre. Le chapitre qui traite du « pouvoir de l'argent » dans les siècles passés vaut plus, à lui seul, que bien des volumes. Quelques appréciations, il est vrai, en ont été discutées, et d'autant plus qu'elles choquaient des idées universellement acceptées sur la baisse constante et fatale du *purchasing power* de la monnaie, non moins que bien des jugements tout faits sur les conditions morales, sociales et économiques du moyen âge : mais elles n'ont rien enlevé au mérite de ce travail, justement appelé un vrai « travail de bénédictin. »

2. — L'éloge de M. Paul Leroy-Beaulieu n'est plus à faire, et ses œuvres, au fur et à mesure de leur publication, prennent place à côté de celles des premiers maîtres. Son *Précis d'économie politique* n'en dépare pas la collection. M. Paul Leroy-Beaulieu a voulu se mettre à la portée de tous, en vulgarisant les saines notions et en parlant à tous le clair et simple langage du bon sens. Raison de plus pour lui de s'en tenir à la division classique en quatre parties : *Production, répartition, circulation et consommation des richesses.* Il en a ajouté une cinquième : *l'État et les finances publiques*, résumé net et concis de son magnifique *Traité de la science des finances.* Livre à recommander. Insuffisant sans aucun doute pour les étudiants des Facultés, il ouvre des aperçus à tous ceux qui ont besoin d'avoir une idée sommaire de la science économique, particulièrement à la jeunesse des écoles et des collèges.

3. — Dans *le Monde humain*, M. l'abbé Paliez a voulu fournir « plus spécialement aux jeunes gens, aux étudiants philosophes, » une sorte de manuel clair et concis de philosophie sociale avec le prolongement nécessaire de cette science sur l'économie politique. Le premier volume étudie d'abord l'homme dans ses éléments, ses facultés et sa fin dernière ; puis les hommes en société et les sociétés historiques depuis la création. Le second volume, avec le sous-titre de « lois économiques, » étudie successivement la notion de la richesse, sa production, sa distribution et sa consommation. Dans la forme, c'est bien divisé, très clair, très bref, en un mot très didactique et très sobre. Au point de vue du fond, M. l'abbé Paliez se révèle un esprit élevé et judicieux. Il n'accable point Malthus d'injures, comme font la plupart des catholiques ; ses conclusions finales sur les opérations de bourse sont exemptes de l'acrimonie à laquelle le plus grand nombre des écrivains religieux se laissent aller maintenant ; et nous avons beaucoup goûté son explication, très scolastique, de la propriété considérée comme découlant du droit naturel. Cependant il a beaucoup trop suivi l'influence regrettable du P. Liberatore, par exemple sur les prétendus trois systèmes « agricole, industriel et mercantile ; » comme lui aussi et dans un sens analogue, il n'a pas craint de bouleverser tout le vocabulaire économique, sans même

expliquer les motifs de cette révolution, si préjudiciable à la clarté. Par exemple, pour M. l'abbé Pallez, une richesse devient « une certaine quantité de biens au delà des biens nécessaires, » ce qui n'empêche pas l'auteur d'oublier immédiatement sa définition et de donner partout ailleurs au mot « richesse » le sens usuel et consacré. Pareillement « la rente » est définie le produit « brut » de la terre, tandis que son produit « net » constitue « le profit ; » de même le capital pourquoi la terre n'en est-elle pas un ? est dit ne donner que du « loyer, » etc. Beaucoup de faits économiques demanderaient à être mieux connus : on est étonné d'apprendre que le minimum-alisme « facilite l'accaparement de la monnaie par les gros financiers ; » que « le 3 % amortissable fait partie de la dette flottante » et que « les bons du Trésor sont de la rente à terme. » L'ouvrage est destiné à la jeunesse des écoles : or, précisément ces amphibologies d'expressions juridiques ou économiques sont pour elle plus dangereuses que pour des économistes ou des financiers.

Pourquoi l'auteur ne donne-t-il nulle part le sous-titre de son second volume : *Les économiques* ? Ce serait d'autant plus nécessaire que les catholiques sont divisés sur l'existence même de lois de cet ordre et sur le sens qu'il faut attacher à ce mot si l'on consent à s'en servir. Enfin M. l'abbé Pallez, — bien que ce soit là une question d'exégèse biblique qui échappe à notre compétence, — nous a paru bien affirmatif en présentant comme indiscutable la chronologie d'Usserius sur l'âge du monde et sur la succession des premiers patriarches (1656 ans entre la création et le déluge et 2348 entre le déluge et l'ère chrétienne). Parlant à la jeunesse, il vaut mieux, ce semble, ne pas l'enfermer dans une hypothèse que les interprètes les plus érudits et les plus orthodoxes ont renoncé à présenter.

4. — Ceux qui ont lu *Misère et remèdes*, de M. le comte d'Haussonville, seront heureux de le retrouver dans les études variées qu'il a groupées dans le nouveau volume, *Socialisme et charité*. L'industrialisme ; la criminalité ; le travail des femmes aux États-Unis et en Angleterre ; le socialisme d'État et le socialisme chrétien ; la charité et l'assistance par le travail : tels sont les objets de ces études successives. M. d'Haussonville, on le sait, est un de nos écrivains les plus agréables et les plus substantiels. Il a observé, visité, analysé ; il a même expérimenté en curieux le « panier à salade » et le dépôt, et il présente un tableau intéressant et suggestif de l'état social de Paris. Ses doctrines économiques sont celles d'un libéral, éclairé par le sens chrétien et animé par un cœur généreux. Si justement convaincu qu'il soit de l'empire des lois économiques, il n'est ni désespéré ni inactif devant les misères matérielles ou morales. Mais ce n'est point de l'État qu'il attend un remède aux maux de la société, et il lui reproche bien plutôt de trop entreprendre, surtout de trop empêcher et de refuser la liberté d'association pour la

pratique de la charité : tout au plus pourrait-on critiquer l'idée qu'il émet de créer des centimes additionnels, voire même obligatoires, c'est-à-dire susceptibles d'être inscrits d'office, pour l'assistance publique. Le chapitre « Socialisme d'État et socialisme chrétien, » déjà paru en 1890 dans la *Revue des Deux Mondes*, renferme un parallèle exact de ces deux systèmes, ainsi que de judicieuses formules sur le rôle de l'État, et une explication, sinon nouvelle, au moins fort juste, du fameux « Laissez faire et laissez passer » des anciens économistes. Ce sont des vérités toujours bonnes à redire.

5. — M. Woeste ne sera pas lu avec moins de plaisir et moins de fruit dans ses deux volumes : *A travers dix années, 1885-1894*. Les *Études politiques* nous initient à l'histoire intérieure de la Belgique ; les *Études sociales* nous montrent combien est injuste le reproche d'inertie et d'égoïsme que les démocrates chrétiens de tous pays font si souvent aux conservateurs catholiques ; enfin les *Mélanges historiques et littéraires* contiennent des vues neuves et originales sur nombre de faits de l'histoire contemporaine : certains fragments de cette dernière partie de l'ouvrage sont éminemment suggestifs. Le nom de l'auteur, le rôle qu'il a joué dans les luttes glorieuses des catholiques belges, enfin, les récentes attaques de certains catholiques, contre lesquelles il a eu à se défendre, donnent plus d'importance et d'actualité à ce recueil.

6. — Dans les *Institutions patronales, leur état actuel et leur avenir*, M. Hubert Brice a essayé de donner « un bon répertoire de ce qui a été tenté en France et ailleurs pour améliorer la condition de l'ouvrier. » Dans ces limites, nous croyons qu'il a réussi, et c'est avec raison que l'Académie des sciences morales et politiques a récompensé son ouvrage. M. Hubert Brice étudie successivement les salaires, l'amélioration intellectuelle et morale de l'ouvrier, puis les institutions d'économie domestique, de prévoyance et de secours. Sa distinction entre le patronage « autoritaire, si l'ouvrier n'intervient pas dans la gestion de l'institution, et libéral au cas contraire, » est non moins juste que féconde ; fort juste aussi l'observation que le patronage n'est pas, en général, « une bonne spéculation. » Alors où sera le mobile auquel le patron obéira ? M. Hubert Brice a malheureusement laissé de côté toute considération religieuse, d'un bout à l'autre de son volume ; et l'on est en droit de se demander si la difficulté de commander au nom d'une morale purement indépendante n'a pas incliné l'auteur à faire un peu trop vite appel à la loi (p. 17). En tous cas, pleine et loyale justice est rendue aux sociétés anonymes, qui sont reconnues avoir généralement mieux rempli leurs devoirs que « le patronat individuel » (p. 326). En somme, excellent ouvrage, très nourri de faits instructifs ou concluants.

7 et 8. — Les études analytiques sérieuses, documentées, qui nous ont été soumises, sont peu nombreuses. Citons élogieusement au pre-

mier rang *les Monts-de-piété en France*, par M. Maurice Vanlaër, et la *Situation économique et sociale du paysan en Roumanie*, par M. Ch. Arioc, avocat à la cour d'appel de Bucharest.

Les monts-de-piété sont une institution généralement peu connue, pour ne pas dire méconnue. On oublie le mouvement de charité d'où ils procèdent ; on les accuse de pratiquer des taux usuraires ; et la faveur qui est allée en ce siècle aux caisses d'épargne a rendu beaucoup de gens quelque peu injustes pour eux. M. Vanlaër refait l'historique de l'institution, et il repousse plus d'une imputation injustifiée, bien que son travail soit un exposé et non point un plaidoyer. Mais il est difficile, ce semble, de réfuter M. Vanlaër, quand il demande que les monts-de-piété, au lieu d'être obligés de verser leurs bénéfices aux hospices, puissent se constituer progressivement des réserves propres qui les dispensent en vue de payer un intérêt sur des capitaux d'emprunts et de s'en faire payer un autre sur leurs opérations de prêts. En ce qui concerne le trafic des reconnaissances des monts-de-piété, M. Vanlaër demande que ces opérations soient poursuivies comme normalement toutes les fois qu'une vente à réméré déguiserait un simple prêt sur gage, et il conclut que le mont-de-piété lui-même, mais sous sa propre responsabilité et non sous celle des commissaires-priseurs, soit autorisé à prêter sur ses reconnaissances.

La *Situation économique et sociale du paysan en Roumanie* est une véritable histoire économique du peuple roumain dans les derniers siècles. La condition du paysan et la propriété rurale sous les divers régimes qui se sont succédé depuis l'invasion turque sont décrites d'une manière intéressante, ainsi que les tentatives contemporaines pour l'organisation du crédit agricole en Roumanie. Ce mémoire, très documenté, est d'une lecture, sinon peut-être très facile, à coup sûr fort instructive.

9. — Les *Études d'économie sociale, petits pamphlets*, par M. Eugène de Masquard, qui se dit quelque part « un cantonnier de la voirie sociale, » sont la simple reproduction d'articles divers parus à des dates déjà fort anciennes dans un journal local, par exemple sur la sericiculture, sur la discussion du régime douanier, etc. Publication sans grand intérêt.

10. — La question sociale a fait éclore de nombreux volumes et exercé plus d'une plume ecclésiastique : nous nous en réjouissons, et trop graves sont ces problèmes pour que le clergé ne doive pas travailler à les connaître, à les approfondir et surtout à les éclairer. Toutefois des études préalables d'économie politique, de droit et d'histoire sont indispensables pour qu'on puisse prudemment s'engager sur ce terrain avec une pleine autorité. M. l'abbé Garnier nous présente un *Cours de pastorale, ou questions sociales au point de vue du ministère sacerdotal dans les temps modernes*. Le volume, assez compact, est partagé en

six parties. Les principes, l'histoire, la pratique et le rôle social de la vie chrétienne en forment les quatre premières ; les deux dernières sont consacrées, l'une à la réglementation matérielle des œuvres, l'autre à « l'Union nationale, » qui est l'œuvre personnelle de M. l'abbé Garnier. Nous ne nous croyons point appelé à apprécier ce qui touche à la conduite des âmes, et nos observations doivent se borner à la partie économique et sociale. Mais ici nous craignons que M. l'abbé Garnier, entraîné sans cesse par sa vie de missionnaire, ne se soit pas donné le temps de creuser les innombrables problèmes qu'il aborde ou qu'il tranche. Ses jugements peuvent paraître parfois bien hâtifs, et ses affirmations bien aventurées. Il lui serait certainement difficile de prouver que « sous Charlemagne les écoles étaient probablement aussi répandues qu'aujourd'hui » (p. 188), que le servage avait disparu généralement dès le XIIe siecle pour ne se remontrer de nouveau qu'après la Renaissance (p 219) ; que la désertion des campagnes est le fruit de la Révolution (p. 108), ou que l'interdiction de posséder des immeubles, portée contre les syndicats professionnels de la loi de 1884, est la seule cause du caractere révolutionnaire d'un grand nombre de ces syndicats (p. 208). Mêmes exagérations dans l'ordre économique et juridique. M. l'abbé Garnier ne trouverait guère de fortunes qui se chiffrent, comme il dit, par des centaines de millions et même par des milliards (p. 149) ; il serait fort embarrassé de prouver que les millionnaires et les « milliardaires » payent en impôts seulement 5 °/₀ ou 6 °/₀ de leurs revenus (p. 494) et que l'acquisition d'un immeuble de plus de 10,000 fr. ne supporte que 2,44 °/₀ de frais d'acquisition. Avec cela, M. l'abbé Garnier est injuste pour le progrès industriel : l'abondance plus grande des richesses à répartir et la division du travail sont seulement à ses yeux « une conséquence de l'absence d'esprit chrétien dans notre état social, où tous s'organisent en vue de l'argent, du bénéfice et par conséquent de la production » (p. 120). Il en vient à de fâcheuses concessions à certaines idées dangereuses des novateurs contemporains. Il trouve le salaire « familial » dans l'Encyclique (p. 208) ; il se déclare pour l'impôt progressif (p. 242) ; et de ce que des propriétaires ne remplissent pas leurs devoirs, il conclut, — ce qui n'est point dans les prémisses, — que « la propriété est mal organisée et qu'elle a foulé aux pieds sa notion première » (p. 211). Le volume se termine par une assez curieuse bibliographie des « meilleurs ouvrages, » liste hétéroclite où MM. Paul Leroy-Beaulieu et d'Haussonville s'étonneraient de faire excellent ménage avec le P. de Pascal et autres. Pour bien étreindre, dit-on, il ne faut pas trop embrasser : le livre de M. l'abbé Garnier aurait profité à se conformer à cette vieille règle de sagesse.

11. — M. l'abbé Onclair, bien connu déjà, est d'une tout autre école et ne craint pas de le dire aux premières lignes de son excellent volume :

Entre patrons et ouvriers. Il proteste contre l'idée que « l'Encyclique suffit seule à résoudre toutes les questions sans qu'il soit besoin d'aucune autre étude préalable ou subsidiaire, » et il rejette très franchement « les interprétations fantaisistes » qu'on en a données. Appuyé, comme il le dit, « sur les données de la science économique, de la science morale et de la science théologique, » il envisage successivement dans ce volume la question du salaire (au triple point de vue du contrat, de la rémunération du travail et de la justice absolue) ; « l'oppression de la classe ouvrière dont le socialisme parle sans cesse ; » la distinction entre patrons et ouvriers qu'il s'agirait de faire disparaître ; enfin les coalitions et les grèves. Nous notons au passage une discussion sérieuse sur le fameux texte de « la misère imméritée des ouvriers » d'après l'Encyclique, puis une bonne et saine critique des PP. Liberatore et Steccanella, enfin une défense de la loi de 1791 sur la liberté du travail et la suppression des corporations. Nous savons plus d'un lecteur qui s'étonnera de cette dernière appréciation, non moins que du jugement juste et sévère que M. l'abbé Onclair ose porter sur les grèves. D'autres volumes suivront celui-ci et en réaliseront sans nul doute les promesses.

12. — Dans ses *Études sociales, — individualisme, socialisme et paupérisme,* — M. l'abbé Théron a voulu apporter, lui aussi, sa pierre à la reconstruction de l'édifice. Il appartient au tiers parti qui professe, sous le nom de catholique sans épithète, une économie politique fantaisiste cantonnée à mi-distance entre l'économie politique scientifique et les revendications socialistes, contre lesquelles, du reste, M. Théron proteste avec une louable énergie. Mais dans son livre les idées manquent souvent de netteté, tout aussi bien que les résumés assez rares des opinions des économistes manquent eux-mêmes d'exactitude. Ainsi Malthus est mal présenté, et l'invention du mot « malthusisme » (au lieu de l'appellation consacrée, qui est « malthusianisme ») indique que l'auteur ne connaît pas assez la langue dans laquelle il veut s'exprimer. Les mots individualisme, libéralisme et paupérisme reviennent aussi sans cesse, sans que nulle part les jugements soient basés sur des faits bien reconnus. Aussi bien, comment se ferait-il que le paupérisme soit un fait nouveau, dû à la mauvaise organisation du travail (Introduction, *passim*, etc.), s'il est vrai, d'autre part, que « la misère existe encore aussi profonde et presque aussi répandue qu'autrefois (au moyen âge) » (p. 159)? C'est peu conciliable. Bien entendu, l'idéal, pour M. l'abbé Théron, serait l'ancien régime corporatif, avec la corporation propriétaire du droit de travailler : mais, « en attendant une nouvelle organisation du travail, » il se contenterait « d'une certaine proportionnalité entre les profits et les salaires » (p. 80). Cependant il soutient ailleurs (p. 373) que le travail (et non le capital) devrait avoir tout ce qui excède l'intérêt, par conséquent que le travail

devrait avoir ce que les économistes appellent le profit : et est-ce que cette attribution totale au travail est compatible avec une proportionnalité dans les parts revenant au travail et au capital ? On le voit, les obscurités et les contradictions abondent, facilitées par une connaissance insuffisante du sens des mots usités en économie politique. Aussi, au demeurant, malgré de bons chapitres sur les erreurs morales du socialisme et sur ses causes, l'ouvrage est faible dans son ensemble, plein de lieux communs, et trop pauvrement documenté et appuyé.

13. — Dans sa brochure sur *les Corporations*, M. l'abbé Troncy donne de sages conseils pour la formation et la conduite des œuvres ouvrières. Il a trop de bon sens et il reste trop profondément imbu des idées modernes pour ne pas accepter la liberté du travail; d'autre part, cependant, son respect et son admiration préconçus pour l'ancien régime, et en particulier pour les corporations, le dominent trop complètement pour qu'il ne félicite pas les temps passés d'avoir condamné cette liberté. « S'il fallait entendre par liberté du travail, dit-il, seulement la liberté de choisir et d'exercer telle ou telle profession, telle ou telle méthode dans le travail, sans autorisation et sans monopole, la faculté de travailler où l'on veut, cette liberté, pourvu qu'elle fût soumise aux lois de Dieu et de l'Église, n'aurait rien de contraire à l'ordre social chrétien » (p. 93). Ici c'est le libéral qui vient de parler, et c'est lui encore qu'on entend quand il dit que, « d'un mot, le Pape condamne le système oppressif et exclusif avec le monopole des anciennes corporations » (p. 52). Mais l'auteur se charge de se donner la réplique à lui-même : « On devrait exiger, dit-il, une capacité professionnelle pour entrer dans un métier, demander au moins de l'honorabilité. Pourquoi ne pas établir une hiérarchie permettant au mérite de s'élever du rang d'apprenti à celui de compagnon, puis à celui de maître? D'ailleurs on écarterait ainsi des professions honnêtes les incapables, dont la concurrence fait baisser les salaires et produit les chômages, et que la loi de l'offre et de la demande contente suffisamment, parce qu'ils n'en méritent pas une autre » (p. 73). Évidemment, en condamnant les économistes libéraux pour avoir préconisé la liberté du travail, M. l'abbé Troncy ne se doute point qu'eux-mêmes attachaient à ce mot le sens où il déclare ne trouver « rien de contraire à l'ordre social chrétien. » Eh bien, s'il en est ainsi, pourquoi ces vœux pour la reconstitution du privilège de travailler? Je comprends : quand il y aura des privilèges, ceux qui les auront seront plus heureux que maintenant où ils n'en ont pas. Mais que seront devenus les non privilégiés? Quelle sera la condition de ces « incapables » que M. Troncy veut écarter? S'ils sont si bien incapables, est-il bien vrai que leur concurrence fasse baisser le salaire des autres? En tous cas, si on les écarte, leur misère future, parfaitement imméritée, ne sera-t-elle pas accrue dans toute la mesure où le monopole corporatif aura amélioré la situa-

tion des privilégiés ? Triste objection que je n'ai vue, jusqu'à présent, ni discutée ni résolue par aucun de ceux qui sont hantés de l'idée d'une résurrection du régime corporatif ! Ils oublient du reste que ce régime ne renfermait autrefois qu'une partie infiniment restreinte de la population, tandis que, restauré et appliqué à nos temps où l'industrie manufacturière est presque prépondérante, les mêmes privilèges présenteraient des abus nouveaux et intolérables.

14. — A ces deux ouvrages de M. Thérin et de M. Trouvy, nous préférons infiniment *l'Église et la Question sociale*, de M. Alain Gonzien. L'auteur y insiste, très justement selon nous, sur le caractère moral de la question sociale contemporaine, et il déclare très franchement que « le seul remède à la situation présente, c'est la charité, mais la vraie charité, la charité chrétienne, » qui d'ailleurs comprend autre chose que l'aumône pure. Autant dire que le salut n'est nullement dans les rêves qui ressuscitent le régime corporatif ou qui instituent les retraites ouvrières : c'est parfaitement notre avis.

15. — Dans un opuscule qui a pour titre : *Notre programme social et d'un nouveau classement des partis*, M. Emmanuel Demolins, directeur de la revue la *Science sociale* et partisan nouvellement de l'initiative individuelle présente comme l'antithèse du socialisme, prétend résoudre le système des trusts ? Trois fois, c'est-à-dire le bégayement, des impôts, la décentralisation administrative et la formation des chrétiens sociaux. Nous suivons volontiers M. Demolins dans les deux premiers articles de son programme ; mais sur le troisième point nous trouvons beaucoup qu'une armée nationale qui comprendrait, comme la Suisse, la service universel d'un an en temps de paix, avec une armée permanente réservée pour le service par des engagements volontaires, nous paraît plus convenable devant nos voisins. M. Demolins a eu souvent raison, mais L'opuscule se termine par la reproduction de deux articles de MM. Brunetière, Chantemerle, de Kerbaré, Maurice Barrès et par les réponses que M. Demolins y a faites : c'est de la discussion de presse quotidienne.

16. — Sous le titre d'*Études sociales*, M. [illegible] a publié récemment, les conférences qu'il a données et les articles qu'il y a joints, en guise de préface pour [illegible] l'ouvrage. Il est surtout [illegible] à montrer de [illegible] les prétentions des démocrates chrétiens, avec la [illegible] de la part [illegible] de l'ouvrier aux [illegible] et à la propagande de [illegible] Sur ces deux derniers points, l'ouvrage ne [illegible] comme autrefois [illegible] dirais je ? un peu en [illegible] celui-ci. Il y avait [illegible] plus de d'une phrase de M. [illegible]

tère des œuvres auxquelles le livre est consacré. « Ce qui sera plus beau encore, dit M. Naudet après avoir parlé de la charité, c'est le mouvement qui se produit à l'heure actuelle et qui tend à remplacer de plus en plus, et avec si juste raison, l'œuvre charitable par l'œuvre sociale. »

17. — Nous retrouvons M. l'abbé Naudet dans *Notre œuvre sociale*, où il esquisse le programme de la démocratie chrétienne. La thèse du salaire familial et celle du minimum légal de salaire sont deux des principales propositions. Le salaire, en effet, doit répondre aux besoins de l'ouvrier, « selon les conditions d'existence du milieu et du temps, » ce qui implique « le tabac, les omnibus et les petites réceptions de parents et d'amis » (p. 15 et 17), et le salaire doit être « familial. » A ce propos, la discussion revient sur la fameuse consultation du cardinal Zigliara en août 1891, et M. l'abbé Naudet considère que « le débat sur le document en question a été définitivement clos (dans son sens) par une lettre du R. P. Eschbach adressée le 19 août 1893 à l'*Univers* » (p. 20). Il est vrai que, depuis lors, Mgr l'évêque de Nancy a renversé l'argumentation du P. Eschbach en s'appuyant, entre autres arguments, sur des phrases prudemment dissimulées de cette mémorable consultation; mais M. Naudet ne s'y attendait point. Après cela, M. l'abbé Naudet, écartant le sens étymologique et rationnel du mot « familial, » l'entend d'un salaire uniforme qui serait dû à tout ouvrier marié, père de famille ou célibataire (p. 22). Bien entendu, tout rapport entre le salaire et la productivité du travail est laissé de côté. M. Naudet, à cet égard, ne recule pas devant les amputations nécessaires. S'il y a des industries ou des usines que ce taux nouveau et obligatoire du salaire doive faire disparaître, il s'en applaudit, parce que leur maintien serait « un mal social » (p. 26). Tel était déjà, on le sait, le système du P. Liberatore dans ses *Principes d'économie politique;* mais il faut observer que les panégyristes les plus enthousiastes du P. Liberatore n'avaient pas osé, sur ce point-là, défendre leur maître et l'avaient, au contraire, très discrètement lâché. Il serait très facile de signaler dans *Notre œuvre sociale* l'absence des connaissances économiques. M. l'abbé Naudet affirme la disparition des classes moyennes; or l'observation lui donne évidemment tort. Également, quand il réclame des droits « compensateurs, » il ignore que les droits à l'importation, nécessaires peut-être pour d'autres motifs, ne compensent jamais rien, et que les protectionnistes ou défenseurs du travail national ont eu la sagesse de ne point recourir à de si mauvais arguments. Enfin, quand l'auteur donne pour cause au mal social le fait que « chacun a liberté pleine de poursuivre son avantage, pourvu qu'il respecte les droits d'autrui » (p. 49), il nous avoue un peu trop naïvement que les « revendications » contenues en son programme sont basées sur autre chose que sur des droits. Le programme est résumé à la fin de la brochure. Nous y relevons un minimum de salaire fixé par la

corporation, évidemment avec une sanction par la loi de l'État : la participation obligatoire aux bénéfices ; la fédération locale, nationale et même internationale des syndicats ; la mission donnée aux corporations de statuer sur l'admission et le renvoi des ouvriers ; l'assurance obligatoire ; les droits de douane compensateurs ; l'impôt progressif sur le revenu et sur les grands capitaux de luxe improductifs, etc., etc. Hors la question religieuse, que M. l'abbé Naudet relègue d'ailleurs au second plan dans sa conception de l'apostolat moderne — son programme paraît fait de quelques feuillets arrachés aux manifestes des socialistes révolutionnaires. Ces derniers, il est vrai, demandent pour plus tard la suppression de la propriété ; mais ils attendront tant qu'il faudra, et ils s'entendent fort bien, pour le moment, avec qui ne la défend qu'à la façon de M. Naudet.

18. — M. Lapeyre a cherché à donner à ce programme une base philosophique avec l'Sur [illegible] chrétien [illegible]. Nous n'avons pour le moment que le premier volume, avec le sous-titre : [illegible] ; mais nous attendons le second, qui s'appellera *Re[illegible]* ; puis le troisième, qui sera *le Rétablissement [illegible]*. Selon M. Lapeyre, « quiconque admet que l'homme est un être social est un socialiste. Aussi un catholique, qui ne peut rejeter cette vérité sans [illegible] son catholicisme, doit-il être et se dire socialiste » (p. VII). Mais, pour faire prévaloir ses doctrines, MM. de Mun et Harmel ont manqué de [illegible] suffisantes ; même « les Ozanam et les de Pascal ont eu la douleur de voir se détourner d'eux la jeunesse catholique » (p. IV). Toutefois « ce dépasse guère les causes [illegible] » (p. V), et l'Encyclique de Léon XIII a été « [illegible] mal comprise : elle aurait dû être précédée ou suivie d'un ou plusieurs volumes de commentaires » (p. VIII). Alors M. Lapeyre s'est levé, et il a donné au public « le fruit de trente ans de travaux [illegible] ». Tout son système repose sur l'idée que l'homme est social, vérité qu'Aristote et saint Thomas avaient dite avant lui, et que personne n'a jamais niée. M. Lapeyre ne se doute point que Frédéric Bastiat, en traitant de la multiple réciprocité des échanges et en donnant son chiffre [illegible] moralisier, avait su faire ressortir, [illegible] ment mieux que [illegible] sociale essentielle de l'homme [illegible] Mais le volume des [illegible] M. Lapeyre, après avoir prouvé [illegible] qui se pratique autour de nous et qui [illegible] autant de [illegible] de redresser [illegible] la chute et sur le [illegible] Adam, [illegible] la douleur ; « il prenait plus [illegible] les fluxions de poitrine » (p. 130) [illegible] « des imperméables [illegible] » (p. 134).

Bref, « la condition de l'homme dans le Paradis terrestre était exactement la même que celle qui nous est faite sur la terre, à cela près qu'Adam observait la loi de Dieu, tandis qu'il nous arrive assez fréquemment de la violer. Au point de vue moral, la différence est grande ; mais au point de vue physique, à mon sens, il ne devait pas y en avoir » (p. 129-130). J'attends de savoir en quoi la question sociale y est intéressée. Mais au moins la Bible, direz-vous? « Fictions et paraboles, » répond M. Lapeyre. La création de la femme est « une ingénieuse et charmante allégorie » (p. 175). Aussi bien le péché originel ne fut-il pas « une épreuve unique et décisive, » comme « le vulgaire est porté à le croire » (p. 180 et 223); il dut être commis plusieurs fois, et comme l'amour est la loi première de l'humanité, « nous sommes fondés à croire qu'Adam et Ève péchèrent en commençant la série — non encore achevée — des mauvais ménages » (p. 171). L'auteur, on le voit, n'est point de ceux qui « s'en tiennent à la grossière littéralité du texte, ce qui est plus commode pour la paresse ou la faiblesse intellectuelle » (p. 176). Avis aux évêques, qui feront bien de faire refaire leurs catéchismes et de ne plus s'embarrasser dans la lettre de la Bible. — Dangereux, selon nous, au point de vue du respect des Saintes Écritures, ce livre est nul au point de vue de l'économie politique et sociale. L'auteur n'aborde guère ce terrain que pour affirmer la parfaite suffisance de quatre heures de travail (c'est déjà une de plus que Pablo Lafargue) et pour réclamer le salaire familial. Mais nous attendons la suite de l'œuvre, et nous ne doutons point que le « retour au Paradis terrestre » sera facile, puisque la nature humaine n'a subi pour ainsi dire aucun changement. Et la rentrée à un Éden quelconque ne fait-elle pas partie de tous les systèmes socialistes? Le livre est longuement écrit : on y sent la plume d'un journaliste de profession. Des pages entières ne sont que des parenthèses, et la polémique (par exemple contre le cardinal Richard pour défendre l'*Univers*) se permet des incursions tout à fait inexplicables. En voilà plus long que le livre ne valait.

19. — M. de Montaignac, dans ses *Questions sociales, le pain quotidien assuré à tout le monde, ou Cinquante francs de rente de la naissance au décès*, traduit l'idée nouvelle que l'État, avant toutes choses, doit la nourriture à son peuple. Au moins faut-il le minimum d'alimentation, le pain, dont la consommation doit atteindre 50 francs par tête et par an. Vite, une rente de 50 francs servie par l'État à chaque citoyen, sans distinction ! Ce serait une dépense annuelle de près de deux milliards. M. de Montaignac ne se préoccupe nullement des difficultés économiques et financières de son projet ; d'ailleurs, après avoir démontré cette nécessité comme les rats démontraient la nécessité d'attacher un grelot au cou du chat, il « laisse aux financiers de carrière le soin de déterminer toutes modifications utiles pour former le budget du pain quotidien »

(p. 64). Il se borne à demander que l'impôt sur l'alcool soit porté à un milliard, que les droits de succession et l'impôt sur le sucre soient augmentés de moitié, enfin que l'impôt du tabac, les droits de mutation sur les ventes, etc., soient augmentés dans une proportion qui reste à déterminer.

20. — Passons à d'autres écoles. Les *Transformations sociales* de M. Hector Depasse sont la simple juxtaposition d'articles divers sur la question sociale, sans grande unité entre eux, parfois avec quelques contradictions (voyez le XIVe et les pages 116 et suiv. du XVIIe). M. Depasse ne nie point qu'il y ait « une question sociale ; » mais il est convaincu que « le peuple abrité dans les écoles laïques » la résoudra pacifiquement par l'ascension graduelle des ouvriers, « par une association intime des travailleurs à la gestion et au contrôle des intérêts communs, et par une participation plus complète à la vie morale et sociale de leur temps, lorsque ces travailleurs se fondront dans la société générale et seront de moins en moins une classe. » Ces heureux résultats pourront être constatés dans « l'Europe républicaine » de demain. En attendant, « la démocratie républicaine et la France, lumière du monde, ont reçu la charge d'élever la race humaine, sans distinction de classe, de parti, de condition ni de sexe, au plus haut degré de lumière et de moralité. » Ainsi finit l'ouvrage. Mais quelle moralité? L'auteur n'aborde aucun problème de cet ordre : ni la famille ni les progrès de la criminalité, de la folie et de l'alcoolisme n'ont éveillé son attention. La Révolution, en poursuivant

L'œuvre toujours finie et toujours commencée,

comme aurait dit Lamartine, suffira pour réaliser le bonheur parfait au XXe siècle. A quoi donc serviraient, selon M. Depasse, le collectivisme de Jules Guesde et le socialisme dictatorial de Karl Marx? Aussi M. Depasse en est-il l'adversaire. Le livre est bien écrit, d'une lecture facile et variée, mais très superficiel. Une foule d'assertions sont hasardées ; et en nous parlant des « plusieurs centaines de milliards de francs des compagnies anonymes, » l'auteur nous révèle que l'économie politique et la statistique ne lui sont point familières.

21. — M. de Greef, professeur à l'Université de Bruxelles, dans son épais volume du *Transformisme social*, nous emmène dans la sociologie transcendante à la façon d'Auguste Comte. Comme auteur, M. de Greef avait un nom avec son *Introduction à la sociologie* : a-t-il jamais eu beaucoup de lecteurs? Assurément bien peu qui le comprissent. Ainsi que le dit de lui M. Lamé-Fleury, un de ses admirateurs, « on aperçoit bien quelque chose, mais on ne distingue rien, car la sociologie agit surtout par suggestion approximative. » Bien entendu, l'œuvre de M. de Greef est purement positiviste : quant au christianisme, du temps où le chris-

tianisme existait, « c'est la terreur qui en était l'âme, » et il s'est « consumé sur le bûcher de Giordano Bruno. »

22. — M. Ferdinand Naudier, avec *le Socialisme et la Révolution sociale*, est, comme M. Depasse, un adversaire très ardent du collectivisme : comme lui, il a pris « les immortels principes de 1789 » pour idéal suprême ; « Moïse est la première étape dans le progrès de l'humanité ; Jésus-Christ en est la seconde ; la Révolution, la troisième » (p. 65) ; encore le christianisme a-t-il un rival et un similaire dans le bouddhisme. Philosophiquement, c'est de l'évolutionnisme à la façon de M. de Greef : évolutionnisme darwinien des espèces, évolutionnisme de l'humanité elle-même, qui, « ayant existé plus de cent mille ans avant l'époque historique » (p. 26), a peu à peu substitué la famille à la promiscuité, la morale à l'instinct, le polythéisme et finalement le monothéisme au fétichisme (p. 56). Et M. Naudier ne veut pas du socialisme révolutionnaire, parce que « la révolution tuerait l'évolution. » L'histoire du communisme est faiblement tracée ; les deux derniers chapitres sur *le Socialisme chrétien* et *le Socialisme et la Religion* sont des plus erronés ; enfin l'ouvrage est un peu trop fait avec des extraits de journaux, *Éclair* et *Figaro* en particulier.

23. — M. Gaston des Aspres, sous le titre : *Un Peuple exproprié*, nous donne un tableau intéressant de l'affaiblissement de l'esprit national dans le monde parisien. L'anglomanie a remanié notre dictionnaire, qui aurait dû « garder son patriotisme. » A signaler tout particulièrement les critiques dirigées contre les tendances au déclassement, contre « l'outrance de nos hautes études, » contre l'abus des concours et des programmes surchargés, vrai mode de recrutement d'un mandarinat officiel. C'est alerte, bien écrit, d'une lecture agréable et facile, plein de vives et nombreuses anecdotes. On peut regretter cependant que dans les premiers chapitres, l'auteur ait cédé un peu trop au goût de généraliser et à l'esprit de système, qu'il ait vu par exemple dans la Révolution « une réaction de l'esprit latin contre l'esprit germanique, » dans le protestantisme et le jansénisme « des expressions de l'esprit germanique, pendant que l'Église de France tendait à se rapprocher chaque jour davantage de l'esprit romain et méridional. » Il y a aussi un peu trop de laisser-aller gaulois dans la manière dont il entend que jeunesse se passe.

24. — *Le Socialisme devant le bon sens*, de M. Jules Letainturier, nous transporte dans un autre milieu. L'auteur s'est demandé d'abord « s'il n'est pas possible de trouver une formule générale qui, bien étudiée dans ses développements d'application, puisse satisfaire ceux qui désirent le changement du système actuel de notre état social, et ne pas inquiéter ceux qui prétendent que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes » (p. 11). Il trouve cinq catégories de socialistes : 1° les socialistes révolutionnaires ; 2° les socialistes d'école ; 3° les radicaux-socia-

listes; 4° les socialistes chrétiens; 5° les socialistes de bon sens. M. Letainturier est évidemment « de bon sens. » Si nous passons aux réformes pratiques qu'il propose, nous y voyons figurer le retour des chemins de fer et des mines à l'État; la suppression de l'hérédité légitime au delà de frères et sœurs ou leurs descendants; un impôt à progression extrêmement rapide sur les successions, de telle sorte que cet impôt puisse rendre annuellement en France plus de deux milliards; l'identification absolue des enfants légitimes et des enfants naturels; le relâchement des liens du mariage et peut-être, un temps venant, leur remplacement par l'union libre, etc. On peut donc se demander ce que le qualificatif « de bon sens » ajoute ou retranche au mot « socialiste. » M. Letainturier s'imagine que l'encyclique sur la condition des ouvriers contient « très exactement toute la théorie de ce qu'on est convenu d'appeler le socialisme chrétien » (p. 26). Il est donc peu au courant du mouvement des idées et des divergences d'interprétation qui existent dans le monde catholique, et ce qui achève de le prouver, c'est que M. Jannet, baptisé par lui Claudius et non Claudio, est rangé avec M. Charles Gide parmi les rares « disciples de Luther et de Calvin » dont l'attention ait été « excitée par les questions sociales » (p. 109).

25. — Avec le titre qu'il adopte, *Double péril social, l'Église et le Socialisme*, M. Giraud-Teulon, professeur honoraire à l'Université de Genève, fait suffisamment connaître sa thèse. « Le socialisme menace la société d'une mort violente, l'Église d'une mort lente » (p. 68) ; il n'y a de salut que dans le libéralisme. Cette thèse est-elle au moins bien soutenue? Quand il s'agit de prouver que l'Église est un dissolvant, M. Giraud-Teulon, tout en altérant singulièrement la vérité historique, a plus de violences que d'arguments. Du reste, il est plus indulgent pour le protestantisme, auquel il sait gré de ce que « sa mission a consisté à démontrer l'inanité de l'idée chrétienne » (p. 84). Les sentences portées contre le socialisme sont plus justes, précisément parce qu'elles sont aussi sévères. On souhaiterait que l'auteur cherchât à édifier après avoir détruit. Mais M. Giraud-Teulon ne fait que de la critique négative, et la troisième partie qu'on attendait ne vient pas. A peine, entre les deux autres, esquisse-t-il quelque chose de positif, avec l'affirmation que « l'évolutionnisme ou transformisme est le seul système qui, en ces matières, ait aujourd'hui droit à la qualification de scientifique » (p. 94), et avec l'idée abstraite du devoir, « retour compassionnel ou sympathique » basé sur « l'idéal considéré comme un élément scientifique. » Avec cela, le libéralisme reste « le principe qui s'efforce de combiner, dans une union toujours plus intime et plus éloignée de la nature brutale, les données de la science avec l'amour de l'humanité. » Cette définition est-elle donc essentiellement antichrétienne, comme l'auteur se l'imagine ?

Redressons en passant une erreur de fait. Selon M. Giraud-Teulon,

« toutes les religions révélées ont aperçu trop manifestement dans la thèse scientifique de Malthus l'irrémédiable identification de l'homme image de Dieu avec l'animalité, et l'écroulement obligé de leur dogme fondamental » (p. 162). Oui, les conclusions morales de Malthus ou plutôt des néo-malthusiens ont été combattues, et fort justement, par tous les auteurs chrétiens ; mais la thèse scientifique n'en a pas moins trouvé parmi eux des admirateurs ou des partisans, témoin Joseph de Maistre dans la philosophie chrétienne, et le P. Taparelli d'Azeglio dans la théologie. Voilà ce dont M. Giraud-Teulon ne s'est point douté.

26. — Dans ses *Lettres sur le socialisme*, M. Ferdinand Tarroux nous donne un plaidoyer long et diffus en faveur des doctrines socialistes. La forme épistolaire le dispense précisément d'un ordre suivi, ainsi que de références aux documents et aux constatations d'une statistique quelconque. M. Tarroux trouve que tout le monde est socialiste, y compris M. d'Haussonville. Mais à cet égard il se sert adroitement des concessions de M. de Mun, non sans lui reprocher d'avoir quelque peu palinodié dans son discours du 30 avril 1894. Bien entendu, M. Tarroux condamne l'Église : il l'accuse de « ne pas aimer le peuple » et de « ne pas avoir réhabilité le travail, » et il prédit aux catholiques l'avortement fatal de toutes leurs tentatives faites ou à faire pour diriger l'évolution sociale.

27. — L'*Histoire du socialisme* de M.Kautsky *(Die Geschichte des Socialismus in Einzelndarstellungen)* s'annonce comme un vaste travail d'une haute portée de propagande. Nous n'en avons pour le moment que la première partie du premier volume ; et elle nous mène seulement de Platon aux anabaptistes du XVIe siècle. Malheureusement c'est une œuvre de parti plutôt qu'une œuvre d'histoire : M. Kautsky, on le sait, est l'un des plus importants parmi les disciples de Karl Marx, et les chapitres isolés dont la suite constitue son œuvre et pour lesquels il admet des collaborations se ressentent trop évidemment de cet esprit. M. Kautsky, notamment, se méprend de la façon la plus complète sur le caractère des premiers temps de l'Église. Il remarque avec beaucoup de raison, il est vrai, que si les premiers chrétiens mettaient en commun des objets de consommation, jamais ils n'ont eu l'idée d'organiser une production en commun : mais il s'imagine bien à tort que l'esprit communautaire a persisté jusqu'à Constantin et que ce sont les Pontifes qui ont condamné ce régime pour pouvoir jouir privativement des biens ecclésiastiques. Où sont les preuves ? M. Kautsky ne les donne pas : ici comme ailleurs, les références aux auteurs originaux sont rares ou nulles, et partout, pour ainsi dire, les seules autorités invoquées sont des écrivains socialistes contemporains, d'une plus ou moins grande notoriété.

28. — M. Nitti s'est renfermé dans une tâche moins vaste, *le Socialisme catholique*, que nous possédons dans la traduction française. Mais

listes; 4° les socialistes chrétiens; 5° les socialistes de bon sens. M. Letainturier est évidemment « de bon sens. » Si nous passons aux réformes pratiques qu'il propose, nous y voyons figurer le retour des chemins de fer et des mines à l'État; la suppression de l'hérédité légitime au delà de frères et sœurs ou leurs descendants; un impôt à progression extrêmement rapide sur les successions, de telle sorte que cet impôt puisse rendre annuellement en France plus de deux milliards; l'identification absolue des enfants légitimes et des enfants naturels; le relâchement des liens du mariage et peut-être, un temps venant, leur remplacement par l'union libre, etc. On peut donc se demander ce que le qualificatif « de bon sens » ajoute ou retranche au mot « socialiste. » M. Letainturier s'imagine que l'encyclique sur la condition des ouvriers contient « très exactement toute la théorie de ce qu'on est convenu d'appeler le socialisme chrétien » (p. 26). Il est donc peu au courant du mouvement des idées et des divergences d'interprétation qui existent dans le monde catholique, et ce qui achève de le prouver, c'est que M. Jannet, baptisé par lui Claudius et non Claudio, est rangé avec M. Charles Gide parmi les rares « disciples de Luther et de Calvin » dont l'attention ait été « excitée par les questions sociales » (p. 109).

25. — Avec le titre qu'il adopte, *Double péril social, l'Église et le Socialisme*, M. Giraud-Teulon, professeur honoraire à l'Université de Genève, fait suffisamment connaître sa thèse. « Le socialisme menace la société d'une mort violente, l'Église d'une mort lente » (p. 68); il n'y a de salut que dans le libéralisme. Cette thèse est-elle au moins bien soutenue? Quand il s'agit de prouver que l'Église est un dissolvant, M. Giraud-Teulon, tout en altérant singulièrement la vérité historique, a plus de violences que d'arguments. Du reste, il est plus indulgent pour le protestantisme, auquel il sait gré de ce que « sa mission a consisté à démontrer l'inanité de l'idée chrétienne » (p. 84). Les sentences portées contre le socialisme sont plus justes, précisément parce qu'elles sont aussi sévères. On souhaiterait que l'auteur cherchât à édifier après avoir détruit. Mais M. Giraud-Teulon ne fait que de la critique négative, et la troisième partie qu'on attendait ne vient pas. A peine, entre les deux autres, esquisse-t-il quelque chose de positif, avec l'affirmation que « l'évolutionnisme ou transformisme est le seul système qui, en ces matières, ait aujourd'hui droit à la qualification de scientifique » (p. 94), et avec l'idée abstraite du devoir, « retour compassionnel ou sympathique » basé sur « l'idéal considéré comme un élément scientifique. » Avec cela, le libéralisme reste « le principe qui s'efforce de combiner, dans une union toujours plus intime et plus éloignée de la nature brutale, les données de la science avec l'amour de l'humanité. » Cette définition est-elle donc essentiellement antichrétienne, comme l'auteur se l'imagine?

Redressons en passant une erreur de fait. Selon M. Giraud-Teulon,

« toutes les religions révélées ont aperçu trop manifestement dans la thèse scientifique de Malthus l'irrémédiable identification de l'homme image de Dieu avec l'animalité, et l'écroulement obligé de leur dogme fondamental » (p. 162). Oui, les conclusions morales de Malthus ou plutôt des néo-malthusiens ont été combattues, et fort justement, par tous les auteurs chrétiens ; mais la thèse scientifique n'en a pas moins trouvé parmi eux des admirateurs ou des partisans, témoin Joseph de Maistre dans la philosophie chrétienne, et le P. Taparelli d'Azeglio dans la théologie. Voilà ce dont M. Giraud-Teulon ne s'est point douté.

26. — Dans ses *Lettres sur le socialisme*, M. Ferdinand Tarroux nous donne un plaidoyer long et diffus en faveur des doctrines socialistes. La forme épistolaire le dispense précisément d'un ordre suivi, ainsi que de références aux documents et aux constatations d'une statistique quelconque. M. Tarroux trouve que tout le monde est socialiste, y compris M. d'Haussonville. Mais à cet égard il se sert adroitement des concessions de M. de Mun, non sans lui reprocher d'avoir quelque peu palinodié dans son discours du 30 avril 1894. Bien entendu, M. Tarroux condamne l'Église : il l'accuse de « ne pas aimer le peuple » et de « ne pas avoir réhabilité le travail, » et il prédit aux catholiques l'avortement fatal de toutes leurs tentatives faites ou à faire pour diriger l'évolution sociale.

27. — L'*Histoire du socialisme* de M.Kautsky *(Die Geschichte des Socialismus in Einzelndarstellungen)* s'annonce comme un vaste travail d'une haute portée de propagande. Nous n'en avons pour le moment que la première partie du premier volume ; et elle nous mène seulement de Platon aux anabaptistes du XVIe siècle. Malheureusement c'est une œuvre de parti plutôt qu'une œuvre d'histoire : M. Kautsky, on le sait, est l'un des plus importants parmi les disciples de Karl Marx, et les chapitres isolés dont la suite constitue son œuvre et pour lesquels il admet des collaborations se ressentent trop évidemment de cet esprit. M. Kautsky, notamment, se méprend de la façon la plus complète sur le caractère des premiers temps de l'Église. Il remarque avec beaucoup de raison, il est vrai, que si les premiers chrétiens mettaient en commun des objets de consommation, jamais ils n'ont eu l'idée d'organiser une production en commun : mais il s'imagine bien à tort que l'esprit communautaire a persisté jusqu'à Constantin et que ce sont les Pontifes qui ont condamné ce régime pour pouvoir jouir privativement des biens ecclésiastiques. Où sont les preuves ? M. Kautsky ne les donne pas : ici comme ailleurs, les références aux auteurs originaux sont rares ou nulles, et partout, pour ainsi dire, les seules autorités invoquées sont des écrivains socialistes contemporains, d'une plus ou moins grande notoriété.

28. — M. Nitti s'est renfermé dans une tâche moins vaste, *le Socialisme catholique*, que nous possédons dans la traduction française. Mais

pour apprécier l'historien italien, il faut en connaître un peu l'esprit. M. Nitti, à cet égard, ne cache pas ses sympathies pour le socialisme, « dont la morale est de beaucoup supérieure à celle de ses adversaires » (p. VI); il le croit « engendré par la morale des économistes libéraux » (p. 10), tout en reconnaissant très franchement que « la misère est un mal qui tend à diminuer, » et que « ce qui rend aujourd'hui l'homme du peuple plus mécontent qu'avant, c'est la conscience de sa propre misère » (p. 13). Toutefois, son socialisme, à ce qu'il pense, reste « conservateur, » ce qui est d'ailleurs de plus en plus la caractéristique du socialisme contemporain par opposition à l'esprit révolutionnaire dont le socialisme était marqué jadis (p. 368). M. Nitti n'est point un catholique, et il le donne à entendre en cent endroits. Il constate simplement que « l'idéal chrétien n'est nullement en opposition avec l'idéal socialiste » (p. 21); il aime à prendre acte que « les socialistes catholiques, d'accord avec les autres écoles socialistes au point de vue de la critique destructive de notre organisation sociale, ne sont ni moins audacieux ni moins convaincus que tous les autres socialistes » (p. 32), et que, « sauf sur quelques points touchant la religion, le programme de M. de Mun et des écrivains de l'Association catholique n'est autre que celui des socialistes d'État les plus avancés » (p. 301). — L'intérêt du volume est dans les nombreuses citations et biographies qu'il renferme. Sous ce rapport, il peut être d'une réelle utilité, quoiqu'il faille tenir compte de la tendance de l'auteur à trouver du socialisme partout. A ce dernier égard, l'ouvrage de M. Henri Joly sur le même sujet était bien autrement judicieux. A la fin, M. Nitti regrette que le Pape, heureusement débarrassé, il est vrai, de son pouvoir temporel, mais retenu encore par l'inconvénient d'engager à chaque instant l'infaillibilité de l'Église, ne se soit pas avancé plus vivement dans l'évolution socialiste; et il accuse le clergé italien d'avoir rendu athées les socialistes en ne voulant pas rendre socialiste la religion que ce clergé enseignait. Au résumé et malgré beaucoup d'opinions discutables ou fausses, c'est un livre d'une réelle valeur et d'une fructueuse étude.

29. — Signalons *les Principes de la science des finances (Die Grundzüge der Finanzwissenschaft)* de M. Wilhelm Wocke. C'est un livre très allemand, avec de nombreuses divisions et un esprit remarquablement méthodique. Il mérite de ne point passer inaperçu de ceux qui étudient cette science, ardue sans doute, mais utile et féconde au point de vue de l'administration et de la politique. La division de l'auteur est celle que la nature des choses indique forcément : notions générales, recettes mixtes, domaniales et fiscales de l'État, emprunts, dépenses publiques.

30. — Les trente-troisième et trente-quatrième fascicules du *Staatslexikon* publié à Fribourg-en-Brisgau par les soins de la *Görresgesell-*

schaft viennent de paraître. Ils vont du mot *Persien* au mot *Privatrecht*. Outre les articles d'histoire sur la Perse, le Pérou, le Portugal, nous y avons remarqué d'une manière particulière ceux qui étaient consacrés au *Placitum regium*, à le Play (pourquoi Play [le] et non pas Le Play ?), à la liberté de la presse et aux principes de 1789. L'esprit de cette publication est trop connu pour qu'il soit nécessaire de la recommander.

31. — Enfin l'Espagne nous a envoyé *Apuntes sobre la cuestion industrial*. Les questions sociales dans leurs rapports avec la question religieuse ne sont pas sans intéresser nos voisins. C'est de toute raison.

JOSEPH RAMBAUD.

PHILOSOPHIE

(SUITE)

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — 22. *L'Amitié antique d'après les mœurs populaires et les théories des philosophes*, par L. DUGAS. Paris, F. Alcan, 1894, in-8 de 454 p., 7 fr. 50. — 23. *Saint Augustin contre le manichéisme de son temps*, par C. DOUAIS. Extrait de la *Revue thomiste*. Paris, A. Picard, 1895, gr. in-8 de 117 p., 5 fr. — 24. *Œuvres choisies de* BERKELEY, trad. de l'anglais par G. BEAULAVON et D. PARODI. T. I. *Essai d'une nouvelle théorie de la vision. Dialogue entre Hylas et Philonoüs*. Paris, Alcan, 1895, in-8 de XXVIII-284 p., 5 fr. — 25. *La Philosophie en France pendant vingt ans (1868-1888)*, mémoire lu au Congrès bibliogr. international de 1888 par LÉONCE COUTURE, doyen de la Fac. libre des lettres de Toulouse. Paris, Retaux, 1895, gr. in-8 de 52 p., 1 fr. 50. — 26. *M. Victor Cousin, sa vie et sa correspondance*, par J. BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE. Paris, Alcan; Hachette, 1895, 3 vol. in-8 de 704, 657 et 542 p., 30 fr. — 27. *Ernest Hello, l'homme, le penseur, l'écrivain*, par J. SERRE. Paris, Perrin, 1894, in-16 de VIII-416 p., 3 fr. 50. — 28. *Ernest Renan, essai de biographie psychologique*, par GABR. SÉAILLES. Paris, Perrin, 1895, in-16 de XIII-363 p., 3 fr. 50.

22. — La thèse historique et critique de M. L. Dugas sur *l'Amitié antique* est très étendue, et peut-être aurait-elle pu diminuer de volume par un appareil moins complet de sommaires analytiques, de résumés détaillés, de conclusions qui sont de vrais chapitres. Après tout, ce sont là presque toujours des secours utiles pour le lecteur d'une thèse philosophique, et je n'ai garde d'en faire l'objet d'un vrai reproche. Aussi bien le sujet est plus étendu par lui-même qu'on ne croirait de prime abord. Dans la première période de la philosophie grecque, la φιλία est une force cosmique, avant d'être une vertu ; aussi l'étude de M. Dugas nous fait-elle suivre, avec plus d'intérêt que de fatigue, l'évolution presque entière de la pensée antique. Ajoutez à cela que, d'après le titre même de son travail, les faits, les institutions, les mœurs y figurent à côté des enseignements des philosophes. Il semble bien pourtant que M. Dugas a mal intitulé son premier livre « les faits, » pour remettre au second « les théories. » Car la plupart des faits en question sont déjà des doctrines : explications physique et mythique de l'amour, l'amitié inculquée et pratiquée comme moyen d'enseignement, théories de Socrate, de Platon, d'Aristote, d'Épicure, des Stoïciens, de Plutarque, sur

l'amour, etc. Mais c'est bien au second livre que sont développées les théories psychologiques et morales de l'amitié, et sa « casuistique, » c'est-à-dire la série des devoirs qu'elle impose, d'après les anciens, chez qui cette vertu, pour diverses causes, avait un caractère et une importance tout autres que dans la civilisation moderne. — Les doctrines exposées et coordonnées dans ce gros volume sont donc comme l'extrait le plus substantiel de la pensée et de la vie morale et sociale des anciens. La quantité de faits et de textes que M. Dugas a mis en œuvre est réellement effrayante ; mais il a su les disposer habilement et les présenter avec intérêt. Quoiqu'il eût souvent à côtoyer des travaux justement célèbres, en exposant, par exemple, la « dialectique platonicienne de l'amour, » il a trouvé le moyen de rester lui-même en s'attachant à rendre avant tout l'esprit de ses auteurs. Son propre esprit donnerait lieu peut-être à quelques réserves ; dans une matière particulièrement délicate, il lui est arrivé, non pas, ce me semble, de blesser les convenances, mais de faire désirer à un lecteur chrétien le ferme criterium de l'éternelle morale. Mais c'est là affaire de critique doctrinale, tandis que la critique de l'auteur est surtout explicative. A ce titre, ce volume est un véritable trésor de documents pour l'étude de l'histoire, de la littérature, des mœurs et de la sagesse pratique de l'antiquité.

23. — Le travail que M. le chanoine Douais, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Institut catholique de Toulouse, vient de publier sous ce titre : *Saint Augustin contre le manichéisme de son temps*, constitue un remarquable apport aux études patristiques, surtout si on le rapproche des deux mémoires du même auteur sur *les Confessions* et sur *Saint Augustin et la Bible*. Mais c'est par rapport à la philosophie du plus illustre Père de l'Eglise latine que j'inscris ici celui qui concerne la polémique antimanichéenne de saint Augustin. Il n'a pas des visées exclusivement philosophiques, il est vrai, car il part d'une enquête critique sur la chronologie et les phases diverses de cette polémique, et il en développe successivement les qualités morales et littéraires les plus frappantes : sentiment et respect des droits de la vérité, en même temps que des convenances humaines ; caractère populaire, mais avec une constante dignité, que revêt la parole du grand docteur dans la poursuite de la funeste hérésie alors si répandue. Puis tout cela c'est historique et l'analyse qui domine ; mais les dernières pages où tout aboutit comme à une conclusion doctrinale, intéressent autant la philosophie que l'orthodoxie catholique. Elles touchent à la grande question métaphysique de l'essence et de l'origine du mal, point où il de la théodicée et de la morale se rattachent, aussi, sans contredit, point central de la philosophie de saint Augustin. Non seulement, de prose de la doctrine augustinienne sur la question avec plus d'ampleur que ne le fait [illegible] ses

prédécesseurs, y compris M. Nourrisson (*Philosophie de saint Augustin*, l. I, ch. V), M. Douais s'efforce de déterminer la part exacte du saint Docteur dans le développement successif de la doctrine chrétienne du mal, et d'indiquer le progrès dont il a été le point de départ et le perpétuel stimulant, et dont les organes principaux paraissent être saint Anselme, saint Isidore, saint Thomas d'Aquin. Il est bon de signaler et d'applaudir cette ferme esquisse, d'autant plus que l'histoire de la philosophie chrétienne est encore loin de tenir la place qu'elle mérite dans nos études ecclésiastiques.

24. — Il n'est pas étrange que la « Collection des grands philosophes » de l'éditeur F. Alcan s'ouvre à une traduction des *Œuvres choisies de Berkeley ;* il y a plutôt lieu de s'étonner que ce travail n'ait pas été entrepris et publié avant la présente année. Voilà beau temps, en effet, que l'immatérialisme de l'évêque de Cloyne, relevé de l'anathème qui pesait sur lui, a cessé d'être traité de paradoxe absurde, pour être discuté sérieusement, que dis-je? pour entrer dans l'enseignement le plus grave et le plus respecté. Il était donc naturel qu'une édition uniforme rendît plus accessibles au moins les principaux ouvrages philosophiques du célèbre idéaliste. Or, voici, ce semble, les ouvrages en question : L'*Essai d'une nouvelle théorie de la vision* (1709), le *Traité* inachevé *sur les principes de la connaissance humaine* (1710), le *Discours sur l'obéissance passive* (1711), les *Dialogues d'Hylas et de Philonoüs* (1713), un traité *De motu* (1720), l'*Alciphron* (1732), l'*Analyste* (1734), la *Siris* (1744). La publication nouvelle n'embrassera pas tout cela. Dans ce premier volume d'*Œuvres choisies*, MM. Beaulavon et Parodi ont réuni la « théorie de la vision » et les « dialogues, » qui sont l'œuvre la plus célèbre, et littérairement la plus exquise, du philosophe. Ils réservent pour un second et dernier volume la *Siris* ou *Essai sur l'eau de goudron*, qui renferme l'exposition définitive du système berkeleyen. Ils promettent d'y joindre quelques opuscules et fragments : souhaitons qu'ils y donnent au moins les meilleures pages de l'*Alciphron*, qui montrent le bon évêque dans son rôle d'apologiste éloquent et sincère, quoique parfois dangereux, du théisme le plus élevé. On pourra certes regretter l'absence des *Principes de la connaissance humaine;* mais les éditeurs n'ont pas voulu refaire la traduction de M. Renouvier, à laquelle ils renvoient. Inutile de parler ici d'œuvres aussi connues que les deux livres réunis dans ce volume. La « théorie de la vision » est précisément celle que M. Dunan a prétendu réfuter (Voir *Polybiblion*, t. LXXIII, p. 485), et qui ne semble exclure la vue qu'au profit du toucher dans l'explication de la perception d'étendue. L'immatérialisme absolu triomphe, au contraire, dans *Hylas et Philonoüs*. A la différence du traité précédent, ces élégants dialogues avaient été, dès le dernier siècle, traduits en français, ainsi que *l'Eau de goudron*, et quoique ces versions ne

fussent pas précisément mauvaises, les nouveaux traducteurs n'ont pas eu et n'auront pas de peine à les surpasser. Ils ont mis, de plus, en tête de ce volume, une introduction biographique substantielle et attachante.

25. — Je signalais tout à l'heure, sans craindre le reproche de camaraderie, un travail de M. C. Douais, mon collègue à l'Institut catholique de Toulouse. J'ose maintenant braver un reproche encore plus délicat en présentant ici un modeste mémoire dont je suis l'auteur. Mon rapport au congrès bibliographique de Paris en 1888 sur *la Philosophie en France pendant vingt ans* était à la portée de peu de lecteurs dans le recueil de cette assemblée, et bon nombre de membres de l'enseignement libre m'en demandaient une édition séparée. Elle est faite. On me blâmera peut-être de ne l'avoir pas mise au courant de l'état actuel de notre littérature philosophique, et ce retard de sept années est assurément regrettable. Mais je n'ai pas eu le loisir nécessaire pour refondre mon travail, ni même pour l'améliorer comme j'aurais voulu. Tel qu'il est et rapporté à sa vraie date, il prête encore le flanc à plus d'une critique, et avant tout à celle-ci : on y trouve plus de jugements que d'analyses détaillées et de doctrine sérieusement déduite. Toutefois, à titre d'esquisse consciencieusement tracée des principales écoles philosophiques de notre pays durant une période très productive, à partir du changement profond que subit l'enseignement vers 1870, je crois qu'il peut rendre de véritables services, surtout à nos jeunes professeurs et à nos étudiants en philosophie. C'est un grave inconvénient pour lui, sans doute, mais aussi, me semble-t-il, une recommandation, de continuer presque jusqu'à l'heure actuelle l'une des œuvres capitales de la critique philosophique de notre temps, je veux dire le grand Rapport de M. Ravaisson sur *la Philosophie en France au XIXe siècle* (1868), tout mon opuscule différant d'ailleurs par le point de l'esprit presque autant que par la portée scientifique et la valeur littéraire.

26. — Il n'y a pas cinquante ans que l'influence de Victor Cousin a cessé de dominer dans l'enseignement officiel de la philosophie en France [illegible]

tous peu sûrs, en tout cas insuffisants. On attendait, sans impatience, mais enfin on devait attendre le monument vaste et solide qui réunit et consacre définitivement tous les titres d'une grande réputation. M. Barthélemy-Saint-Hilaire nous le livre en trois beaux in-8, sous ce titre qui promet à la fois, ce qu'on aime presque également aujourd'hui, des récits détaillés et des documents personnels : *M. Victor Cousin, sa vie et sa correspondance.* Le vénérable écrivain semblait tout désigné pour cette œuvre de souvenir et de reconnaissance. On en trouverait au besoin les raisons dans le morceau qu'il a placé en tête du premier volume : *Mes relations personnelles avec M. Cousin.* On y verra les motifs qui l'ont engagé à ce travail et qui, sans garantir la parfaite impartialité de ses jugements, font le plus grand honneur à son cœur et à son caractère : il veut surtout écarter d'une mémoire qui lui est chère les traits de la calomnie. Dans ce premier fragment narratif, il arrive jusqu'aux derniers moments de V. Cousin et en retrace une sorte de procès-verbal fort curieux. On saisit déjà, dans la forme du « monument » qui nous occupe, l'absence presque complète de ces soucis de construction large et harmonieuse qui étaient ordinaires au maître et dont le disciple s'est peu embarrassé. Au lieu d'un édifice vraiment monumental. M. Barthélemy nous offre, à vrai dire, un groupe de morceaux à peine reliés entre eux ; mais l'intérêt du fond mérite indulgence pour le laisser-aller de la forme. — N'exagérons rien. Après le récit préalable de la mort de Cousin, la biographie régulière commence par quelques pages sur « les premières années, » décidément peu éclairées, et se poursuit dans tout le premier volume et dans la moitié du second, partagée en trois périodes : celle de l'enseignement et du travail philosophique (1815-1830) ; celle du ministère de l'instruction publique et de la politique (1830-1852) ; celle de la littérature (1852-1867). — Vient ensuite (t. II, p. 257-492) une série de notices sous le titre de *Liaisons diverses*, puis des notes analogues sur les *Maîtres, amis et élèves*, un très curieux portrait final de l'*Homme* et une *Conclusion* développée. A part ces deux derniers morceaux, qui sont vraiment composés, le reste consiste en un fil biographique et chronologique continu qui saisit et retient à chaque rencontre les principaux documents et surtout les lettres des personnages mêlés à la carrière de Cousin. Ce genre, depuis longtemps à la mode chez les Anglais, mérite l'estime de tous les esprits qui demandent avant tout à l'histoire plénitude et sûreté d'information. Il est d'ailleurs d'une exécution plus difficile qu'il ne paraît. Une première difficulté est celle d'une coordination à la fois régulière, facile et lumineuse ; on pourra contester ce mérite aux trois volumes de cet ouvrage : il est au moins étrange qu'après tant de lettres publiées dans les deux premiers, le troisième ouvre, sous le titre de *Correspondance générale*, une nouvelle série de documents avec notices, où reviennent en partie

les mêmes noms. Une seconde difficulté, c'est de trouver et de livrer aux lecteurs, sans erreur et sans confusion, les renseignements nécessaires pour éclaircir les documents et avant tout pour en faire connaître les auteurs. Ici surtout, la tâche de M. Barthélemy était pénible et difficile : le nombre des correspondants plus ou moins notables de M. Cousin est effrayant, ils appartiennent à presque toutes les nations de l'Europe et à tous les ordres de la société. Il n'y a pas lieu de s'étonner si, dans ce long et laborieux inventaire, on peut découvrir des lacunes et des erreurs. Avouons pourtant que certaines peuvent surprendre : l'abbé Gorini devient un Italien établi en France (I, 703); M. Auguste Nicolas, un pasteur protestant (II, 245); une lettre de M. l'abbé Loyson, depuis professeur à la Sorbonne, est l'objet de réflexions prolongées, où il est confondu avec son frère le P. Hyacinthe (II, 60, 422), et on le dit « carme déchaussé, » tandis qu'il signe « frère prêcheur; » à propos du célèbre théologien et philosophe Gunther, dont la soumission au Saint-Siège était proposée en exemple par Pie IX à Cousin, M. Barthélemy déclare qu'il n'a pu le reconnaître parmi les Gunther de tout ordre, cités dans les dictionnaires (II, 106), etc. Les recherches de ce genre auraient dû être épargnées au vénérable éditeur par quelques aides jeunes et laborieux; l'exactitude dans ces menus détails, qui ne sont pas sans importance, y aurait beaucoup gagné. — La lettre de Pie IX que je viens de citer est une des nombreuses pièces inédites du grand chapitre consacré, en tête du second volume, à la longue affaire de Cousin avec la congrégation de l'Index au sujet de son livre : *Du vrai, du beau et du bien*. C'est une des parties les plus neuves et les plus curieuses de l'ouvrage, quoiqu'il soit bon de la compléter par les articles de M. Bonnetty sur le même sujet, dans les *Annales de philosophie chrétienne*. Mais il faudrait, pour être juste, indiquer bien d'autres parties non moins intéressantes de ce gros travail. Je me borne à dire que sur tous les moments de la longue carrière de Victor Cousin et sur ses relations politiques et littéraires (y compris des hommes aussi célèbres que Hegel, Schelling, Hamilton, Creuzer, Manzoni, etc., pour ne nommer que des étrangers), ces trois volumes sont un trésor inappréciable de renseignements et d'écrits inédits, et que ce trésor est d'un usage facile, grâce à une longue table alphabétique. Je n'ai pas parlé des jugements de M. Barthélemy. Mais on sait bien que sur les rapports de la religion et de la philosophie, il est pour la tolérance réciproque sans espoir d'alliance, qu'il opine sur la liberté d'enseignement avec les vieux universitaires, et que Cousin est pour lui le restaurateur et reste le maître du « spiritualisme français. » Au reste, son travail est biographique et analytique beaucoup plus que doctrinal. Ses jugements raisonnés portent principalement sur l'homme, et, malgré l'indulgence inconsciente de l'ami et (sur certain chapitre délicat) la discrétion voulue de l'honnête homme, s'ils ne sont pas, il

s'en faut bien, toujours entièrement acceptables, ils méritent pourtant d'être pris en sérieuse considération. En face de trop nombreux témoignages défavorables au caractère de V. Cousin, M. Barthélemy est le vrai témoin à décharge, informé par trente ans de société intime, qu'il serait insensé autant qu'injuste de ne pas écouter.

27. — Après V. Cousin, dont le nom sembla personnifier longtemps la philosophie en France, deux autres noms viennent ici s'inscrire d'eux-mêmes, deux noms très opposés et très inégaux, qui intéressent l'un et l'autre, à quelque égard, les mêmes études, tout en les débordant de beaucoup. — *Ernest Hello* fit précisément sa première trouée dans la foule des écrivains de notre temps, par un livre contre Ernest Renan (1858). Malgré un succès réel et mérité, il ne triompha pas de la répugnance qu'inspire d'ordinaire aux esprits positifs, disons même aux esprits sérieux, surtout en France, un idéalisme élevé, mais qui dédaigne trop de demander à l'expérience des appuis et des garde-fous. Toutefois il eut des admirateurs enthousiastes, même parmi des écrivains distingués; mais le nombre en diminua de jour en jour, parce que sa pensée s'avança de plus en plus dans la hauteur et dans ce qu'il eût nommé lui-même « la ténèbre » du mysticisme. N'oublions pas cependant que des nuages où il aimait à planer, son génie original faisait de temps en temps jaillir des éclairs magnifiques, et gardons-nous de laisser dévorer par l'oubli ses bonnes pages et, avant tout, sa figure même, l'une de celles qui s'enlèvent du tableau un peu uniforme de notre littérature religieuse contemporaine avec le relief le plus marqué. Merci donc à celui qui s'est appliqué, avec une âme de disciple fervent, à nous rendre dans un volume très intéressant et très varié, *l'Homme, le penseur et l'écrivain*. Qu'importe si la mesure exacte manque parfois à ses jugements sur l'œuvre et le génie du penseur breton? L'essentiel était de les saisir et de nous les offrir tout vifs et tout palpitants, pour ainsi dire, et il y fallait un peintre attiré, charmé, séduit par son modèle. Tel est M. Joseph Serre, et c'est la recommandation, bien plutôt que la critique, de son très attachant ouvrage. Faut-il montrer ici quelque chose de ces trois esquisses, qui veulent être vues et goûtées de près? C'est difficile et heureusement superflu. Je dirai pourtant que ce qui m'a le plus captivé, c'est la biographie, peut-être parce que c'était la partie la plus neuve pour moi, mais certainement aussi à cause du profond intérêt psychologique de cette vie, qui serait bien triste sans le rayon d'en haut qui l'anime et la colore. La liaison d'Hello avec Georges Seigneur en est — après son mariage — l'épisode le plus curieux et le plus instructif, quoique tout n'en soit pas encore éclairci. En somme, le maître était sans doute trop dominateur; et le disciple se détacha, pour rester, il est vrai, toujours disciple, sauf à passer du mysticisme à l'impérialisme militant, comme il était venu du libéralisme catholique à l'œuvre ultra-

montaine du *Croisé*. Dès lors, Hello porta au cœur la blessure de l'amitié trahie, compliquée de cette autre plaie intime, le désir inassouvi du triomphe de sa pensée de plus en plus solitaire. De ce penseur, en effet, M. Serre a beau vanter « l'esprit large » à tous les moments et dans tous les emplois de son activité intellectuelle : cette largeur ne se montrait guère que dans la sphère idéale où se plaisait le moraliste contemplateur; au contraire, les éléments contingents, les parties d'observation humaine et de discussion, qui attirent presque seuls l'attention et l'étude des lecteurs et des critiques, étaient chez lui trop habituellement étroits ou absents. Cela soit dit sans contester le moins du monde l'intérêt de cette deuxième partie, *le Penseur*, et surtout de la troisième, *l'Écrivain*. Celui qui nous a laissé de si belles pages sur le style méritait certes de rencontrer un panégyriste aussi convaincu et aussi éloquent.

28. — Vers la fin de sa carrière (1892), *Ernest Renan* tournait à la légende : on s'inclinait à son nom, on exposait partout son portrait; ses effusions de « vieux curé raté, » converti, ou peu s'en faut, à la gaudriole, étaient le plat le plus friand des grands banquets politiques et littéraires. Le public resté sain, en plus grande majorité qu'on ne le croit peut-être, haussait les épaules de pitié, tandis que les indifférents et les plaisants de tout ordre chuchotaient d'étranges commérages sur ce singulier vieillard; mais, dans la sphère des fins lettrés, le charme persistant du penseur ironique l'enveloppait comme un nimbe éblouissant et couvrait ou sauvait ses pires misères. Aujourd'hui même, dans tel livre d'enseignement classique, fort remarquable d'ailleurs, on rend cet hommage à Renan qu'il a su trouver pour lui-même et communiquer à ses disciples le plus précieux des secrets, celui de « la paix de la conscience! » Il faut pourtant que cette funeste idolâtrie cesse d'avoir cours. L'*Essai de biographie psychologique* de M. Gabriel Séailles y contribuera pour sa bonne part. Cette œuvre de talent n'est pas d'un chrétien, ni d'un spiritualiste de la vieille marque; mais elle suit avec une attention pénétrante toute l'évolution de la pensée de Renan depuis la ferveur catholique des débuts jusqu'au suprême abandon moral des dernières années; et il en résulte une leçon éloquente sur la valeur de ce dilettantisme égoïste qui se couvrait du beau nom d'amour de la vérité. — L'enfance, la jeunesse et la « première crise » du futur historien de Jésus sont racontées d'après les *Souvenirs de jeunesse*, rectifiés en partie par l'abbé Cognat; et dès lors, on prévoit la « perpétuelle défaite du croyant » et son progrès continu « vers la dissolution. » En effet, il traverse, mais il ne fait que traverser, dans *l'Avenir de la science*, la foi démocratique, qu'il abandonne comme la foi religieuse. Ardent encore à chercher l'Idée dans les faits qui l'expriment, il est pourtant tout prêt à la trahir et à la renier, chaque fois que les faits lui paraîtront la démentir. Jamais criti-

que ne fut plus subjective que la sienne. « Avec un égoïsme d'enfant, il entraînera le monde dans les métamorphoses de sa nature mobile et capricieuse ; il ne pourra faire un pas sans déplacer l'axe du monde ; il ne sortira pas de lui-même » (p. 74). Sa théorie sur le monothéisme sémitique marque bien encore la prédominance de ses vues idéales ; mais les découvertes nouvelles n'en laissent presque rien subsister. Quant à la série capitale des volumes sur *les Origines du christianisme,* jugée d'ailleurs ici avec une extrême indulgence, naturelle chez un rationaliste, elle renferme, malgré la préoccupation encore puissante d'une pensée vaguement religieuse, des démentis choquants à ces habitudes de respect et une déviation progressive vers la curiosité ondoyante et malicieuse du dilettante. — Dans toute cette première partie de l'œuvre et de la carrière de Renan, le critique psychologue montre à merveille la pente naturelle de l'idéalisme sentimental vers le pur dilettantisme, et rien n'est plus juste et plus instructif; mais il n'est pas loin de reconnaître une sorte de courage dans l'homme qui s'est détaché de l'Église. Il faudrait pourtant y regarder de plus près. Il y a autre chose ici que cette séparation plus ou moins nécessaire. Il y a la contradiction flagrante et la responsabilité morale de l'écrivain qui travaille évidemment, par exemple dans son *Jésus* populaire, à éteindre la foi dans les âmes, tout en reconnaissant, en proclamant que c'est là un crime sans excuse. Cette considération morale n'ôte rien de leur valeur aux considérations psychologiques de M. Séailles ; mais elle mérite, ce me semble, de s'y ajouter comme explication de ce qui suit. — Il s'agit des contradictions, des fluctuations, et finalement de la démission morale de Renan, après les démentis que 1870 avait infligés à son idéalisme déjà si vacillant. Au lieu de suivre son critique dans l'analyse des œuvres de cette période, honteuse pour d'autres que pour Renan lui-même, car c'est précisément le temps de sa grande vogue, de sa presque popularité, je veux transcrire simplement quatre ou cinq lignes courageuses où, dès la préface de son livre, M. G. Séailles a remis à sa place le fantaisiste dramatique, l'orateur de banquet, qui n'avait plus que des sourires et de gais propos encourageants pour l'amour libre, l'optimiste gouailleur qui se taillait un rôle si commode dans la comédie de la création. « L'impossibilité où il se voyait de plus en plus de faire des sottises l'autorisait à dire toutes celles qui lui passaient par la tête ; il se rendait cette justice qu'il n'avait fait aucun mal; il ne songeait pas qu'écrire c'est agir, et qu'on a sa part des fautes de tous ceux dont on affaiblit la conscience et la volonté. » Ce criterium de l'honneur et du devoir suffit pour la condamnation finale de Renan : il ne saurait suffire, même avec les dons les plus rares d'observation morale et de déduction logique, pour l'appréciation complète et complètement juste de ses œuvres et de son action. Et voilà pourquoi, tout en reconnaissant l'opportunité flagrante et même la haute mora-

lité de cette belle « étude de biographie psychologique, » on ne peut la recommander qu'avec réserve et non pas comme le jugement définitif, mais comme une pièce de premier ordre pour l'instruction du procès d'un grand malfaiteur intellectuel. LÉONCE COUTURE.

THÉOLOGIE

Dictionnaire de la Bible, publié par F. VIGOUROUX. Fascicules VI et VII. BECK-BYTHNER. Paris, Letouzey et Ané, 1895, in-4, de la colonne 1534 à 1984 et LXIV p. — Prix du fascicule : 5 fr.

A l'occasion des fascicules précédents, nous avons signalé les articles qui nous ont paru le plus remarquables à des points de vue divers. C'est au point de vue de la géographie et de la topographie de la Terre-Sainte qu'il faudrait nous placer pour apprécier bon nombre d'articles importants du fascicule VI. Avec ceux de M. Legendre, l'auteur de la belle carte déjà si connue et si appréciée, on admirera certainement ceux de M. Heidet, professeur à l'école biblique de Jérusalem. Ces articles sont très richement documentés et indiquent une grande compétence. Ils sont accompagnés de planches et de cartes très bien dressées. N'oublions pas toutefois les articles si intéressants de MM. Levesque, Vigouroux, Lesètre, aux mots *Bible*, *Bibles en images*, *Biblia pauperum* et *Sociétés bibliques*. — Dans le fascicule VII, les archéologues s'attacheront de préférence aux articles *Briques*, *Broderies*, *Bronze*. Ils ne seront pas déçus, car les descriptions sont intéressantes, les planches nombreuses, les renseignements abondants. — Avec le fascicule VII se termine le tome Ier de ce magnifique ouvrage, qui a sa place marquée dans la bibliothèque des amis de la science sacrée et de tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'antiquité. A la fin du fascicule se trouvent, en LXIV pages d'une impression de luxe, trois documents destinés à figurer en tête de tout l'ouvrage : l'encyclique *Providentissimus Deus*, la Préface de Mgr Mignot, et l'Avertissement de M. Vigouroux. L'encyclique contient la règle à suivre, la préface développe le programme, l'avertissement indique les moyens à employer. Après avoir lu le premier volume, nous pouvons dire que la règle est religieusement suivie, que le programme est admirablement rempli et que les promesses de l'avertissement sont fidèlement tenues. Nous remercions spécialement Mgr Mignot des pages si belles et si judicieuses qu'il consacre à la critique moderne et surtout à la critique interne dont on abuse tant de nos jours, mais qui offre de si précieux avantages quand on ne lui demande que ce qu'elle peut donner. LAMOUREUX.

SCIENCES ET ARTS

Le Droit d'association et le droit de réunion devant les Chambres et les tribunaux, par G.-D. Weil, juge au tribunal de la Seine. Paris, Alcan, 1893, in-18 de vi-340 p. — Prix : 3 fr. 50.

Retracer les vicissitudes du droit d'association en France, depuis cent ans, ce serait bien, comme l'annonce le sous-titre de ce volume, résumer *un siècle d'histoire politique et religieuse*. Les assemblées révolutionnaires font étalage de principes libéraux, mais en réalité ne respectent la liberté ni des associations politiques, ni des associations professionnelles (M. Weil aurait dû le noter), ni des associations religieuses. On doit remarquer pourtant que le décret des 17-18 août 1792, qui supprime les congrégations comme personnes morales, n'interdit pas aux membres qui les composaient de se réunir et de vivre en commun. C'est le Consulat qui inséra dans le Code pénal le célèbre article 291, qui considère comme délictueuse toute association non autorisée de plus de vingt personnes. La monarchie constitutionnelle n'eut pas la clairvoyance ni le courage de faire entrer dans le droit commun du pays la liberté d'association, que la Charte avait promise et qui était peu sympathique au parti dit libéral. Elle dut souvent poursuivre des sociétés plus ou moins secrètes et vraiment factieuses. Mais le gouvernement de juillet était moins bien inspiré quand il refusait à M. [illegible], entrepreneur de peinture, l'autorisation de se concerter avec [illegible] pour les faire participer aux bénéfices de son industrie, [illegible] expulsait, sous le ministère Casimir Périer, les trappistes de la Meilleraye. Le droit de réunion, reconnu par la République de 1848, fut supprimé par le second Empire. La liberté des sociétés de secours mutuels fut restreinte. La Société de Saint-Vincent fut [illegible] en 1852 par M. de Persigny. Il aurait fallu dire aussi que le régime impérial [illegible] une initiative très libérale, en accordant aux ouvriers le droit de [illegible] tion (1864). La troisième République a largement étendu la [illegible] des associations professionnelles par la loi de 1884 sur les syndicats [illegible] ment, par les traitements qu'elle fait subir aux congrégations [illegible] cents projets qu'ont déposés les représentants de sa politique [illegible] combien elle est loin encore de vouloir accorder franchement la liberté d'association. — Ceux qui désireront aller au fond de la question [illegible] vront relire les pages si fermes et si sages que lui a consacrées le Comte de Paris sous ce titre : *Une Liberté nécessaire : la liberté d'association*.

J. [illegible]

Leçons de l'agrégation classique de mathématiques, par G. Koenigs. Paris, A. Hermann, 1892, in-4 [illegible]

Il est un peu tard d'entretenir nos lecteurs [illegible]

trois ans, et d'un caractère aussi particulier ; car il s'agit de leçons faites aux candidats qui se préparaient à l'agrégation des sciences mathématiques en 1892. Cependant les matières de ce livre sont toujours actuelles, et si l'auteur avait surtout en vue, en rédigeant ces leçons, de développer des sujets que les livres d'enseignement ne traitent que fort incompletement, pour venir en aide aux étudiants confiés, à cette époque, à sa direction, il est arrivé à faire un ouvrage toujours utile à consulter, dans lequel les éléments des solutions dont les questions posées sont susceptibles sont coordonnés, les définitions précisées, les raisonnements rigoureux. « Ce n'est pas encore la géométrie sans figure, » mais c'est un acheminement, pour un certain nombre de questions, vers l'idéal d'une géométrie où l'on « ne fait appel qu'aux relations essentielles, où l'on n'a égard qu'aux propriétés indispensables. » On peut lui donner le nom de géométrie symbolique ; dans cette méthode on n'est plus obligé de faire, comme les Grecs, autant de raisonnements que la figure offre de dispositions ; on s'efforce de s'affranchir aussi, autant que possible, des procédés purement algébriques de la géométrie analytique ; Laguerre a ouvert la voie en France, comme Möbius et Chelini l'avaient fait ailleurs avant lui. Les leçons de M. Kœnigs sont rédigées dans le même esprit. Une première partie traite des quadriques et des sphères tangentes à des plans ou à des sphères ; on y remarque une étude très élégante de l'intersection de deux quadriques ; une analyse et une synthèse de la question des sphères tangentes à quatre sphères, où la solution de Gergonne est précisée et complétée ; enfin une méthode dont le principe est dû à M. Darboux, appliquée de la manière la plus heureuse à l'intersection de deux coniques.

La seconde partie est consacrée à l'étude de l'inversion, des surfaces et des courbes anallagmatiques, avec une étude particulière des cycliques sphériques, matieres qui ont reçu de si importants développements dans les travaux de M. Darboux.

On trouve dans la première partie une remarquable leçon sur les nombres e et π rédigée par M. J. Tannery ; le caractère transcendant de ces deux nombres y est établi à l'aide des méthodes profondes de M. Hermite et plus élémentaires de M. Weierstrass. H. Courbe.

BELLES-LETTRES

Alt-celtischer Sprachschatz, von Alfred Holder, 6e et 7e livr. Leipzig, Teubner, 1894 et 1895, in 8. Prix de chaque livr. : 10 fr.

Ces deux nouvelles livraisons du répertoire de l'ancienne langue celtique de M. Holder vont du nom d'homme *Dastullus* au nom de peuple *Galli* inclusivement. Le courageux auteur est donc bien près de la moitié de sa course lexicographique. Les deux longs articles *Galata* et

Gallus fournissent tous les textes où ces noms se rencontrent, et comme nom de peuple et comme nom d'homme, pour ne pas parler de leurs dérivés. Cela est à consulter plutôt qu'à lire. Mais le lecteur érudit peut reposer ses yeux et son esprit sur des articles plus intéressants, soit qu'ils montrent les rapports du gaulois avec l'irlandais et le breton, soit qu'ils renseignent sur la civilisation des anciens Gaulois, comme les mots *epos*, « cheval, » et ses dérivés (où l'on voit comme les Gaulois étaient grands cavaliers et grands éleveurs de chevaux), *gaison*, « javelot, » *essedum*, « char, » etc., soit qu'il s'agisse de l'histoire des druides (s. v. *druida*) ou d'un de leurs principaux dieux (*Esus*). Notons aussi des articles d'intérêt topographique comme *Divio*, Dijon, *Dubis* (« litt. le sombre ou le noir »), le Doubs, *Druentia* (« litt. la rapide »), la Durance, etc. ; ou d'intérêt linguistique comme *drappus* et *dugeonteo* d'où viennent les mots français *drap* et *donjon*. Je regrette de ne pouvoir approuver l'étymologie de *Dis Pater* par l'irlandais *dith* (« destruction » et non pas « mort »). J'ai défendu ailleurs l'étymologie latine (*Revue archéologique*, numéro de septembre-octobre 1892). H. Gaidoz.

Der Roman du Mont Saint-Michel, von Guillaume de S. Paier. Wiedergabe der beiden Handschriften des Brittischen Museums, von Dr. Paul Redlich. Marburg, N. G. Elwert, 1894, in-8 de viii-88 p. (*Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der romanischen Philologie*, veröffentlicht von E. Stengel. XCII).

« Les pèlerins qui viennent au Mont Saint-Michel, dit Guillaume de Saint-Pair, nous demandent souvent l'histoire du célèbre moutier ; beaucoup ont peu de clergie et n'entendent pas le latin, et, pour satisfaire une curiosité aussi louable, j'ai tiré et traduit ce petit livre des anciens manuscrits de notre librairie. » Sans sortir de Normandie, on peut citer d'autres ouvrages semblables au moyen âge ; c'est ainsi que le *Poème du Précieux Sang* ou la *Vie de saint Évroult* ont servi à l'édification des visiteurs de Fécamp ou de Saint-Évroult au xiiie siècle. Les manuscrits traduits dans le roman du Mont Saint-Michel ont été conservés et sont connus d'ailleurs ; aussi cet ouvrage a-t-il peu de valeur pour l'histoire ; il n'en est pas de même pour l'étude de la langue et de la littérature du moyen âge : l'auteur était né à quelques lieues du Mont Saint-Michel, où il a dû entrer jeune et sans doute passer toute sa vie ; son poème est assez exactement daté (vers 1186). Ces circonstances font du roman du Mont Saint-Michel un texte de langue d'une grande importance. Sa valeur littéraire n'est pas à dédaigner, et l'on peut goûter l'imagination ingénieuse du moine dans ses récits de solennités et de pompe religieuses, la complaisance et la naïveté avec lesquelles il rapporte les merveilleuses légendes et les beaux miracles des anciens temps. M. Redlich nous donne cette nouvelle édition dans la collection pour

laquelle l'étude des langues romanes doit déjà tant de reconnaissance à M. Stengel. M. Redlich imprime avec tout le soin désirable, sur deux colonnes, les deux seuls textes du poème, conservés à Londres; le meilleur de ces manuscrits avait déjà été publié par Francisque Michel, en 1856 ; son édition, qui n'est pas exempte de fautes, est devenue rare : aussi la présente publication sera-t-elle bien accueillie. C'est un lapsus qui, dans l'introduction, a fait imprimer *antiquaires de France* pour *antiquaires de Normandie*. J. C. P.

Le Poème de Gudrun, *ses origines, sa formation et son histoire.* Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, par Albert Fécamp. Paris, Bouillon, 1892, in-8 de xxxvii-288 p. — Prix : 8 fr.

De D. G. Morhofio Leibnitii in cognoscendis linguis et germanico sermone reformando praecursore. Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris par le même. Montpellier, Grollier, 1894, in-8 de xiii-198 p.

En tête de sa longue préface, M. Fécamp nous avertit qu'une grave maladie des yeux a retardé de dix ans l'impression de sa thèse sur le poème de *Gudrun*. Malgré ce laps de temps, il a cru devoir respecter scrupuleusement la forme sous laquelle l'approbation officielle lui avait été accordée et il n'a en rien modifié son texte. Mais, grâce à cette même préface, qui lui a permis de passer en revue les plus récentes publications allemandes, et à quelques annotations semées çà et là au bas des pages, le travail d'il y a dix ans est parfaitement au courant. La bibliographie chronologique a, de son côté, été continuée jusqu'au dernier moment. D'ailleurs, depuis longtemps déjà les dissertations de la critique allemande ne contiennent guère, sur la *Gudrun*, d'aperçus bien nouveaux ou, du moins, n'ajoutent que peu aux résultats acquis et définitifs. Et, sans prétendre arrêter les téméraires, je hasarderai cette opinion, plus personnelle sans doute que compétente, qu'en fait d'hypothèses, on est déjà allé fort loin et bien au delà des inductions rigoureusement justifiées. Le raisonnable me semble épuisé.

Après quelques pages consacrées au cycle des légendes de la mer du Nord, dont il ne nous est resté que le *Beowulf* et la *Gudrun*, M. Fécamp analyse, une à une et en détail, les trente-deux aventures dont se compose ce dernier poème. Elles peuvent se grouper en trois parties d'origine différente et de valeur inégale. Toute la première, qui se termine par le mariage de Hagen et de Hilde des Indes, a été évidemment ajoutée après coup pour donner une généalogie à Hilde, deuxième du nom, leur fille, et à Gudrun, leur petite-fille. Les éléments du récit sont empruntés sans dissimulation et presque exclusivement aux lieux communs des poèmes du temps, le *Biterolf*, le *Duc Ernest*, le *Roi Rother* et surtout les *Niebelungen*. La seconde Hilde, mère de Gudrun, n'est plus un personnage pour ainsi dire purement généalogique comme Hilde des Indes,

elle a, au contraire, une existence absolument indépendante de celles de ses prétendues mère et fille : elle appartient aux traditions eddiques, qui en font une walkyrie, une sorcière, une géante, la coryphée de la chasse infernale, et qui, finalement, la confondent avec Freya. Cette seconde héroïne est donc mythologique. Quant à la troisième, Gudrun, celle qui a donné son nom au poème, elle pourrait bien être historique et appartenir à la première période des invasions normandes. Mais toutes les recherches pour retrouver quelque trace de son existence dans les documents de cette époque obscure sont restées jusqu'ici infructueuses. Dans l'impossibilité de rétablir les faits historiques concernant Gudrun, M. Fécamp concentre ses études sur les éléments mythologiques du poème, relatifs à Hilde et aux mythes plus ou moins marins qui l'entourent, Wate, Frute, Horand. Cette partie du travail, la plus considérable d'ailleurs, mérite de sincères éloges. Le savant écrivain n'innove pas sans doute, toutes les découvertes étant faites depuis longtemps par les commentateurs allemands, mais il n'ignore rien et résume avec clarté les innombrables dissertations de ses devanciers. Je me permettrai pourtant quelques réserves au sujet du livre III, où sont étudiés la géographie du poème, sa formation, ses remaniements, ses emprunts, les imitations qui en ont été faites, etc. Une large place est donnée là aux hypothèses hasardeuses, parfois inutiles, et il faut, pour suivre l'auteur dans ses raisonnements, avoir présents à la mémoire tous les incidents du poème et des légendes connexes, toute la critique et toute la bibliographie de la *Gudrun*. Et encore la mémoire pourrait-elle ne pas suffire sans l'addition d'une certaine dose de patience. Mais ne serait-il pas aussi juste d'attribuer ces impressions à l'insuffisante préparation ou au manque de feu sacré du lecteur? Quoi qu'il en soit, M. Fécamp a élevé à la littérature allemande un monument de vastes proportions, magnifique et durable, et de tous points comparable aux meilleurs travaux allemands sur notre vieille littérature française. C'est là une revanche bien entendue du patriotisme, qui fait honneur à l'humanité.

— La thèse latine de M. Fécamp peut être jointe ici à sa thèse française, quoique les sujets de l'une et de l'autre soient entièrement différents. C'est une sorte de parallèle entre Leibnitz philologue et un érudit un peu oublié, Daniel-Georges Morhof, qui professa d'abord à Rostock, puis à Kiel, où il publia, en 1682, un gros volume intitulé : *Unterricht von der teutschen Sprache und Poesie*. Cet ouvrage n'a pas actuellement encore perdu toute valeur. Les progrès mêmes de la linguistique ont cependant rejeté dans l'ombre la sérieuse réputation de Morhof. Leibnitz, au contraire, quelle qu'ait été, de son vivant, son influence sur le mouvement des esprits en Europe, était boudé dans son pays pour avoir écrit de préférence en latin et en français : il passait pour un déserteur de la langue allemande, un traître à la patrie. Mais, dans ce siècle, la vie du

philosophe par Guhraner et surtout la publication de ses œuvres allemandes ont changé soudain l'opinion publique, et le revirement a été si complet que Leibnitz seul semble maintenant avoir découvert les principes fondamentaux de la philologie. De là la tentative de réhabilitation de M. Fécamp. Comparant les travaux de Morhof et ceux de Leibnitz sur la langue universelle, sur les langues germaniques, sur les lois de l'étymologie et sur la réforme de l'allemand, il démontre nettement, dans un latin élégant qui n'est pas trop pénible à lire, que Morhof, maître de son sujet, a su rassembler toutes les connaissances de l'érudition contemporaine et les exposer avec ordre et autorité, tandis que Leibnitz, plein d'incertitudes et de contradictions, n'a fait que ramasser ce qui était tombé dans le domaine public : loin d'avoir rien inventé ni fondé, il n'est même pas à la hauteur de ses devanciers. LONGCHAMP.

Studien zur Litteraturgeschichte. *Dédié à Michael Bernays par ses élèves et ses amis.* Hambourg et Leipzig, Voss, 1893, in-8 de 330 p.

Ce livre n'est pas aussi anonyme qu'il peut le paraître à première vue. A la suite du titre vient une dédicace énumérant les « élèves et amis du vénéré maître » : H. Bodmer, K. Borinski, W. Bormann, etc. Les mêmes noms se retrouvent dans la table, comme signatures des quinze études ou dissertations qui composent l'ouvrage. Aucune préface n'indique la cause ou le but de la publication ; aucun lien apparent ne relie entre eux ces articles aussi variés dans la forme que pour le fond. Le tribut de M. Hans Schnorr von Carolsfeld, par exemple, consiste simplement en quatre lettres latines de G. R. Weckherlin, qu'il a découvertes manuscrites dans la bibliothèque de Munich et qu'il reproduit sans annotation ni commentaire. D'autres s'occupent de quelque point délicat, peu connu de l'histoire littéraire d'Allemagne ou de littérature comparée : traductions de Shakespeare, de Milton, de Térence, en allemand, traduction de l'Iliade en vieux castillan, des drames classiques allemands en anglais. A signaler une curieuse étude sur l'enjambement en métrique, sous ce titre bizarre, périphrase du mot enjambement pour lequel les Allemands n'ont pas d'équivalent : *Die Ueberführung des Sinnes über den Versschluss.* L'auteur, M. Karl Borinski, constate que la règle de l'arrêt de la phrase à la chute du vers est inconnue aux anciens ; qu'elle est d'invention moderne, que l'enjambement en français est devenu peu à peu une licence, que l'anglais et l'allemand, au contraire, se sont affranchis de ces entraves. Il y aurait, ce me semble, quelques objections de principe à opposer à cette thèse, et le parallélisme de la coupe des vers et de la coupe des phrases me paraît beaucoup dans la nature des choses, bien que les classiques grecs et latins ne se soient pas astreints à l'observer. Quelques lignes, à la fin de l'étude, qui vou-

draient être bien méchantes pour notre poésie contemporaine, montrent seulement la grande ignorance sur ce point de l'érudit auteur. Un article de M. Söderhjelm tend à établir l'authenticité — qui a été contestée — de deux pièces posthumes de Coquillart : *Monologue du puits* et *Monologue des perruques ou du gendarme cassé*. Quand j'aurai signalé un travail de M. Witkowski sur le débat artistique entre Gœthe et Falconet, et l'analyse, par M. Golther, de la *Gaungu-Hrolfs Saga*, dont le héros n'est autre que Rollon, premier duc de Normandie, et dont l'héroïne, la fille aux cheveux d'or, figure dans les contes populaires de maints pays, j'aurai, je crois, épuisé l'énumération de tout ce qui dans ce bouquet d'études semble avoir quelque droit à nous intéresser. Les sujets, on le voit, sont minces par eux-mêmes et tels que les préfèrent les érudits, mais leur internationalité témoigne d'une véritable largeur de vues, et ils valent surtout par la manière ample et savante dont ils sont traités.

LONGCHAMP.

HISTOIRE

De l'histoire considérée comme science, par P. LACOMBE. Paris, Hachette, 1894, in-8 de XIV-415 p. — Prix : 7 fr. 50.

On peut ne pas partager toutes les idées de M. Paul Lacombe (et tel est notre cas), mais on doit éprouver un véritable respect pour le travailleur, le savant qui a pensé et écrit un livre aussi considérable. Son but, le voici : « En premier lieu montrer que l'histoire peut être constituée sur un pied scientifique, et secondement qu'elle ne sera ainsi constituée qu'à la condition de choisir certains matériaux, d'en éliminer d'autres » (p. XIII).

Dans un premier chapitre, il veut déterminer que seules les institutions, et non pas les événements, se prêtent à l'assimilation scientifique et que la recherche des causes ne peut s'appliquer qu'à un des trois éléments de l'homme qu'il a déterminés : savoir, l'homme général ou temporaire. Reprenant cet élément, il indique qu'il est fourni à la fois par la psychologie et l'histoire, et il signale les relations étroites de ces deux sciences. C'est de là que naît sa théorie de l'urgence, découlant des besoins généraux de l'homme. Faut-il s'étonner après cela que M. Lacombe adopte exclusivement la méthode déductive contre l'inductive, et qu'il n'adopte celle-ci qu'accidentellement, par exemple pour le dénombrement et l'énumération des institutions? Aussi a-t-il hâte de passer à l'un des trois éléments de l'être humain : l'homme temporaire ou historique. Il en étudie la civilisation, la richesse, le travail, le savoir, l'épargne, l'outillage, les inventions, le progrès. Ici intervient le troisième et le premier élément humain, l'homme individuel et son apport dans l'action commune. Le progrès individuel amène le progrès général. Alors

se posent les questions de race et d'hérédité, les problèmes historiques et notamment la prévision.

Par ce rapide exposé, une vraie table de matières, on voit que de problèmes soulevés et résolus, il faut le dire, la plupart du temps avec une précision et une vigueur admirables. Mais, hélas! à côté de tant de science, de conclusions si logiques, que de doutes, que de troubles, que de peur de conclure en faveur d'une religion! Et en même temps, M. Lacombe le sent, la religion le presse, l'opprime, il la reconnaît comme une nécessité, il l'invoque presque (p. 20, 25, 96, 124, 129, 254, 257 (à lire), 366, notamment). Mais elle lui semble faite pour les petits esprits, et le sien est tellement supérieur qu'il veut s'en affranchir. L'humble vœu d'un chrétien, son admirateur, est qu'il y revienne. C. A. B.

Les Étapes d'un touriste en France. Promenades et excursions dans les environs de Paris, par Alexis Martin. *Région du Nord.* 1re, 2e et 3e parties. Paris, A. Hennuyer, 1893-1894, 3 fasc. in-16 formant un vol. de xi-xi-xii-519 p., avec 150 grav., 2 vues panoramiques et 6 cartes coloriées. — Prix de chaque partie ou fascicule : 3 fr.

La Vallée de Chevreuse, par E. Meignen. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1895), in-18 de 205 p., avec 98 dessins de Georges Scott. — Prix : 3 fr. 50.

Souvent l'on va chercher bien loin ce que l'on a sous la main. C'est surtout en matière de voyages et d'excursions que cela se vérifie. Les gens riches désertant la capitale ou les provinces s'empressent, la belle saison venue, de se jeter dans un train plus ou moins rapide afin de gagner la Suisse, l'Italie, voire l'Allemagne, comme si toutes les beautés de la France leur étaient parfaitement connues. Il est vrai que les étrangers en font autant de leur côté et qu'ils nous arrivent en foule, à la même époque.

Mais cela n'est point une raison; car il nous semble que nulle capitale européenne, — ni Londres, ni Bruxelles, ni Berlin, ni Vienne, ni Rome, ni Madrid, ni Pétersbourg, — ne peut s'enorgueillir d'environs comparables, même de loin, à ceux de Paris, au double point de vue pittoresque et artistique. Aussi les guides sur notre banlieue parisienne, banlieue immédiate ou banlieue plus éloignée, sont-ils nombreux, luttent-ils d'intérêt et d'élégance dans l'exécution matérielle et donnent-ils une foule de renseignements utiles, généralement pratiques. Sous ce triple rapport, l'on peut inscrire au premier rang les gracieux volumes de M. Alexis Martin. Nous avons déjà signalé ici les trois volumes par lesquels l'auteur a décrit la *Région de l'Ouest* (t. LXII, p. 532, et t. LXV, p. 447). Aujourd'hui nous présentons à nos lecteurs les trois fascicules relatifs à la *Région du Nord*. Exécutés sur le même plan que les précédents, ces guides, aussi littéraires que précis et commodes, se recom-

mandent d'eux-mêmes, à ce moment de l'année où les bourses les plus modestes se délient si volontiers quand il s'agit de promenades et d'excursions dans un périmètre restreint.

Voici, en gros, ce que renferment les trois parties de la *Région du Nord :* I. La Vallée de Montmorency. — Les Bords de l'Oise. — La Forêt de Carnelle. — Chantilly. — II. De Senlis à Compiègne et à Noyon. — Pierrefonds. — Villers-Cotterets. — Crépy-en-Valois. — La Ferté-Milon. — Nanteuil-le-Haudouin. — III. Creil. — Clermont de l'Oise. — Beauvais et sa région. — Gisors et le Vexin.

— Également très bien conçu, le volume de M. E. Meignen intitulé : *La Vallée de Chevreuse.* Constater, au point de vue artistique, qu'il a été édité par l'ancienne maison Quantin suffit à son éloge. Nous le conseillerons spécialement aux personnes qui auraient l'intention de visiter cette admirable vallée, si connue des peintres de paysage et des gens de goût, mais dont le grand public ne parle guère, et bien à tort, que par ouï-dire. E.-C. La Grette.

Peru. *Beobachtungen und Studien über das Land und seine Bewohner während eines 25jährigen Aufenthalts*, von E.-W. Middendorf. II Band. *Das Küstenland von Peru.* Berlin, Robert Oppenheim (Gustav Schmidt), 1894, gr. in-8 de xii-425 p. — Prix : 17 fr. 50.

M. E.-W. Middendorf a continué, en 1894, la publication de son très intéressant et très précieux ouvrage sur le Pérou. Le second volume, plus spécialement consacré à l'étude des pays côtiers, ne le cède en rien au premier, relatif à Lima, ni comme valeur ni comme abondance d'informations (V. *Polybiblion*, t. LXXI, p. 340-342). Peut-être même, si l'intérêt dramatique y est moindre (l'auteur, en effet, a rattaché à la capitale du pays tout ce qui avait trait à l'histoire de la conquête espagnole, de la civilisation du Pérou par les Européens, enfin de l'émancipation), l'intérêt scientifique y est-il par contre plus puissant encore. C'est que M. Middendorf, dans ce second volume, s'occupe surtout de l'histoire pré-européenne, dirions-nous volontiers, de la contrée, de son histoire avant la conquête et de la civilisation des Incas. Les études patiemment poursuivies par cet écrivain pendant plus d'un quart de siècle, et dans le pays, et dans les livres, lui donnaient une autorité particulière pour aborder un pareil sujet, qu'il a vraiment traité de main de maître.

Mais est-il possible d'étudier les différentes cités incas, celles des environs immédiats de Lima aussi bien que celles situées plus au sud ou plus au nord, sans connaître d'abord le pays dans son ensemble ? Non, certes ; aussi M. Middendorf débute-t-il par jeter sur la région côtière un coup d'œil général (p. 1-33) qui constitue un excellent chapitre de géographie, insistant surtout sur les vallées fluviales, en définissant avec

soin les caractères. C'est seulement ensuite que l'auteur commence son voyage à travers les pays côtiers, de Lima, son centre, gagnant successivement Callao (p. 34-44), la célèbre nécropole d'Ancon (p. 44-45), la vieille ville d'Huaca (p. 79-96), dans le voisinage de la capitale ; puis, visitant les vallées côtières du Lourin, du Cañete, du Chincha, de l'Ica (p. 110-176) et les îles Chincha, bien connues à cause de leur guano (p. 176-194), descendant enfin vers le sud jusqu'à Aréquipa, dont il étudie soigneusement l'histoire et l'état actuel (p. 231-257).

Cela fait, M. Middendorf se tourne du côté du nord et parcourt jusqu'à la frontière de l'Équateur la côte septentrionale avec le même soin que précédemment la méridionale, examinant dans des chapitres spéciaux, d'un puissant intérêt, le peuple des Chimus (p. 381-394), les ruines de la ville morte de Chanchan (p. 370-381), le temple du Soleil, situé près de Moche (p. 395-397), etc., s'attachant en un mot à permettre à son lecteur de se faire, en fermant le livre, une idée nette de ce qu'était, lors de l'arrivée de Pizarre et de ses compagnons, l'état de civilisation des peuples que les Espagnols allaient soumettre avec une facilité extraordinaire.

Bien que M. Middendorf s'occupe surtout, dans ce second volume, de l'histoire primitive du pays, il ne s'abstient nullement, à l'occasion, de faire de l'histoire contemporaine. On lira particulièrement avec intérêt, dans cet ordre d'idées, les longues pages consacrées aux vicissitudes de l'exploitation du guano des îles Chincha et aux démêlés divers de la compagnie qui avait entrepris d'en tirer parti (p. 200-210).

Comme celle du tome Ier, l'illustration du nouveau livre de M. Middendorf est excellente ; rien n'est donné à l'imagination. Ce sont de véritables pièces justificatives du texte que les gravures, dont bon nombre sont des vues de monuments antérieurs à la conquête. Est-ce à dire qu'on n'aura pas raison, après avoir regardé les planches de l'ouvrage de M. Middendorf, d'aller visiter les salles péruviennes de notre beau Musée d'ethnographie, et étudier les collections de MM. Ch. Wiener, Ber et Angrand ? La lecture du second tome du *Pérou* permettra à chacun de voir nos séries ethnographiques avec plus de fruit, de même qu'on pourra, après avoir examiné ces séries, mieux apprécier encore la science de notre auteur. Notons enfin que la lacune dont nous nous plaignions en examinant le volume sur Lima a disparu ; des plans en assez grande quantité et deux belles cartes hors texte, empruntées à l'atlas de Stieler, achèvent de faire de ce beau livre le digne frère de celui dont nous avons rendu compte l'an dernier.

Hanai Frapsvaux.

Lexique des antiquités romaines, rédigé sous la direction de M. R. Cagnat, par G. Goyau, avec la collaboration de plusieurs élèves de l'École normale supérieure. Paris, Thorin, 1895, gr. in-8 de IV-332 p., avec planches, dessins inédits et plan de Rome à l'époque impériale. — Prix : 7 fr.

Ce *Lexique des antiquités romaines* n'est, à vrai dire, qu'un livre de vulgarisation. Aussi toute référence y fait-elle défaut. Cette abstention absolue est, du reste, intentionnelle de la part de ses auteurs, qui, s'ils avaient voulu justifier tout ce qu'ils ont écrit, auraient dû doubler la grosseur de leur ouvrage. Les lecteurs désireux ou curieux d'approfondir les questions plutôt indiquées que traitées, soit pour contrôler, soit pour compléter ce qui est dit dans ce volume, devront donc recourir aux Manuels d'antiquité romaine parus dans ces dix dernières années en France ou à l'étranger. En revanche, lorsque la chose est nécessaire, M. Cagnat a pris le soin d'expliquer les mots par une illustration : composées d'après les descriptions des auteurs anciens et les commentaires des modernes les plus autorisés, les figures sont d'un secours considérable pour aider à comprendre le texte et pour jeter sur l'explication une lumière parfois indispensable. Leur utilité est même d'autant plus grande que le lecteur a sous les yeux beaucoup moins la représentation servile des modèles antiques que des figures très habilement présentées et capables de fixer ainsi la valeur des mots en caractérisant des termes qu'un simple exposé aurait été impuissant à définir d'une façon suffisante. Ce qui contribue à augmenter encore la valeur de ce *Lexique* et à lui donner plus de portée, c'est la façon même dont il a été rédigé. M. Cagnat, dont la science épigraphique est connue de tous, a, en effet, de concert avec M. Goyau, qui a déjà donné plus d'une preuve de sa profonde et active érudition, procédé à la revision de l'ensemble, à la mise au point de chaque article, et, tandis que le premier de ces savants s'est exclusivement occupé de l'illustration et s'est réservé de traiter tout ce qui est relatif aux institutions financières et militaires, le second s'est personnellement adonné à tout ce qui a rapport au droit et à la religion. Quant aux autres articles, ils sont dus à six élèves de l'École normale qui assistaient, il y a deux ans, aux leçons données par M. Cagnat au Collège de France. D'une aussi précieuse collaboration il ne pouvait sortir qu'un travail excellent, et c'est là, en réalité, ce qui est arrivé. Non pas, sans doute, que cette œuvre longue et délicate, que ses différents auteurs ont eu le talent de mener à bien, ait sur le soleil l'impossible avantage de n'avoir aucune tache, — on y regrette parfois une excessive brièveté, — mais, à tout le moins, a-t-elle le grand mérite de répondre à son but. Et si elle n'a point la prétention d'entrer en lutte avec le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de MM. Ch. Daremberg et Edm. Saglio, elle s'ajoutera et se superposera avec avantage à la traduction déjà ancienne du

Dictionnaire de Rich. donnée par M. Chérel. Aussi bien ne saurait-elle manquer d'être accueillie avec la faveur dont elle nous paraît digne par tous ceux qui ont à traduire des textes latins et par les romanistes, qui sont également intéressés à avoir sous la main la rapide explication des termes employés dans les grands auteurs, ou usités dans la langue du droit public ou privé, ou enfin relatifs aux institutions civiles et militaires de la République et du haut Empire jusqu'à Dioclétien. Elle sera, désormais, l'indispensable complement de tous les dictionnaires latin-français, sur lesquels elle a l'incontestable mérite de préciser les synonymes et d'éviter les à peu près, et l'inséparable *vade-mecum* de tous ceux qui se livrent à l'étude si attachante des antiquités romaines.

P. L.-L.

Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Eudes, comte de Paris et roi de France, 882-898, par Édouard Favre. Paris, Sandoz, 1893, in-8 de xxv-284 p. — Prix : 8 fr.

L'étude que M. Édouard Favre a consacrée au règne d'Eudes appartient à une série de travaux sur l'époque carolingienne entreprise par les membres de l'École des hautes études, sous la direction de M. A. Giry. Par l'étendue des recherches, la rigueur de la méthode, la justesse des appréciations, elle comptera parmi les œuvres d'érudition les plus consciencieuses et pourra prendre place sans désavantage à côté du livre de M. F. Lot sur *les Derniers Carolingiens*. Après MM. E. Meurin et K. von Kalckstein, l'auteur a refait l'histoire du glorieux ancêtre des Capétiens et l'a traitée d'une façon si complète que d'ici longtemps nul n'entreprendra de toucher à ce même sujet.

Aucun document relatif à l'histoire de notre pays dans les dernières années du IXe siècle n'a échappé aux investigations de M. Favre, et, en habile historien, il en a su tirer le meilleur parti. C'est, d'ailleurs, une qualité indispensable à quiconque veut étudier une époque pour laquelle les diplômes sont rares et les annalistes peu précis et peu sûrs.

Après avoir rappelé ce que l'on connaît de la vie d'Eudes avant le siège de Paris, M. Favre nous retrace dans tous ses détails l'énergique défense de cette ville contre les Normands et nous montre le rôle qu'y joua le comte de Paris. Mais c'est surtout dans le récit de la lutte d'Eudes contre Guy de Spoleto, que soutenait Foulques, archevêque de Reims, et dans celui des démêlés avec Arnulf, que consistent la nouveauté et l'originalité de la présente étude. L'on y voit les motifs de l'opposition acharnée de Foulques et l'on y saisit la nature des rapports entre le premier roi de la famille carolingienne et le roi de Germanie. La lutte d'Eudes contre Charles le Simple est de même très finement analysée. Nous nous permettrons cependant de ne pas adopter l'opinion de l'auteur sur les raisons qui décidèrent Eudes à renoncer au trône pour ses descen-

dants. Tandis qu'il semble voir dans cet abandon du pouvoir acquis la lassitude et le découragement, il nous paraît plus naturel de l'expliquer par un juste sentiment de la situation. Le temps travaillait pour les Robertiniens, et la sagesse d'Eudes l'en devait avertir; les grands l'avaient acclamé en face du péril qui menaçait le royaume; en présence de l'impuissance de son successeur, ils se tourneraient encore, et cette fois définitivement, vers les descendants de Robert le Fort.

L'étude de M. Favre se complète par quatre appendices dans lesquels il étudie : 1° la famille d'Eudes, dont il admet l'origine saxonne; 2° l'histoire des invasions normandes, qu'il refait d'après les ouvrages, peu connus en France, des historiens danois; 3° l'origine et le développement de la puissance dont jouissait le *Dux Francorum;* 4° la valeur du témoignage de Richer, qu'il défend contre des critiques exagérées. Comme pièces justificatives, l'auteur ne donne que cinq documents inédits, se réservant de publier le catalogue des actes d'Eudes dans la collection annoncée par M. Giry. Une table analytique bien comprise facilite les recherches dans ce volume. ALBERT ISNARD.

Louis XIV et le Saint-Siège, par CHARLES GÉRIN. Paris, Lecoffre, 1894, 2 vol. in-8 de IX-576 p. et 648 p. — Prix : 15 fr.

Les lecteurs de la *Revue des questions historiques* ont regretté que la mort ait empêché Ch. Gérin de terminer le remarquable ensemble d'articles qu'il leur avait donnés de 1870 à 1886. De nombreuses années eussent encore été nécessaires pour achever une enquête aussi minutieuse que celle à laquelle s'était livré l'auteur : les Archives nationales, la Bibliothèque et les Affaires étrangères (Turquie, Rome, Venise) n'ont pas seulement été explorées à fond; il faut encore y ajouter le Vatican et d'autres dépôts d'Italie. Les adversaires de doctrine ont rendu hommage à la conscience de l'écrivain, s'ils réservaient leur jugement; on ne peut désirer de meilleur éloge de l'ouvrage. Celui-ci ne dépasse pas l'année 1676 et comprend les pontificats d'Alexandre VII, de Clément IX et de Clément X (1655-1676). Le ministère de Mazarin occupe les pages 45 à 221 (après un préambule sur le pontificat d'Innocent X). Puis viennent : la mission de M. d'Aubeville (chap. V); l'ambassade de Créquy, avec la curieuse affaire des Corses, du 20 août 1662, à laquelle le comte de Mouy vient de consacrer une étude spéciale, que M. Gérin n'a pu connaître, mais qui ne diminue en rien la valeur de son récit (chap. VI à XI); l'ambassade du duc de Chaulnes (chap. XII du Ier liv. au chap. IV du IIe liv.); celle de d'Estrées (IIIe liv.). Les Turcs jouent un rôle actif : chapitre V du Ier livre, la Chrétienté et les Turcs en 1661; chapitre XI, Guerre de Hongrie (août 1664); chapitre XIV, Appel aux princes catholiques; Louis XIV resserre son alliance avec le sultan (1665-1666); chapitre XV du IIe livre, Guerre de Candie (25 juin 1669).

Ces épisodes pittoresques coupent agréablement le récit austère des conflits du gallicanisme et de l'ultramontanisme, des querelles jansénistes : Louis XIV n'est peut-être pas flatté, mais le portrait n'a que plus de chances d'être ressemblant, car on voit un homme, et non point un héros d'historiographe officiel. A. S.

Le Régent, l'abbé Dubois et les Anglais, d'après les sources britanniques, par L. Wiesener. Paris, Hachette, 1893-1894, 2 vol. in-8 de xii-518 p. et 336 p. — Prix : 15 fr.

« L'entreprise est ingrate, dit l'auteur, de remonter le courant de l'opinion et des préjugés, surtout lorsqu'ils ont derrière eux l'autorité de six générations. » Rien n'est, en effet, plus tenace que la légende, et il faut une grande persévérance pour s'y attaquer. L'abbé Dubois a été calomnié depuis bientôt deux siècles : on l'a perfidement accusé de recevoir un million de pension de l'Angleterre ; or, les dépêches de lord Stairs et les mémoires chiffrés de la diplomatie britannique ne justifient en rien cette insinuation. Dubois fut, sans doute, « nerveux, plus hardi du cerveau que du cœur, » mais il resta « honnête serviteur de son ancien élève et du royaume. » Le Régent a également été très critiqué pour la triple alliance conclue à La Haye, le 4 janvier 1717. Or, il est à peu près certain que c'est Philippe V d'Espagne qui est responsable de la rupture avec la France, son ennemie naturelle, le petit-fils de Louis XIV voulant, malgré les traités, recouvrer l'ancien domaine de l'Espagne en Italie et maintenir ses droits au trône de France. Georges Ier désire réconcilier l'Empereur, le roi de Sicile et Philippe V, aplanir les difficultés provoquées par la Suède en Hollande et en Angleterre, malgré le voyage de Pierre le Grand à Paris... Le second volume se termine sur la déclaration de guerre de la France à l'Espagne, le 9 janvier 1719. On a reproché à M. L. Wiesener l'emploi exclusif des sources anglaises : il peut répondre que l'Angleterre pour le [illegible] dans les négociations de l'époque, et que les archives espagnoles [illegible] par d'autres, [illegible] des papiers [illegible]. A. S.

Un Diplomate à Londres [illegible] par Charles Gavard. Paris, [illegible], 1886, [illegible] — Prix : 5 fr. 50.

M. Charles Gavard, né en 1809, [illegible] à l'ambassade de Londres, de 1871 à 1877, [illegible] une mission [illegible]. Les lettres et notes [illegible] à faire publier [illegible].

Général [illegible] de l'Assemblée nationale à Bordeaux, [illegible] avec lui M. Gavard, [illegible] à partir de 1848,

et qui passait pour bien connaître l'anglais. Mais M. Gavard n'avait guère appris la langue anglaise que dans les livres, et il avait sur le Royaume-Uni certains préjugés et quelques idées erronées. Son grand mérite fut de parfaire très rapidement, à force de tact, d'observation, de travail, son éducation diplomatiqne. Au cours de ses lettres à sa famille, on suit les progrès de l'évolution qui s'accomplissait dans son esprit; on le voit se créer une situation personnelle à la cour, dans le monde politique et dans la haute société de Londres. Ami et hôte de lord Salisbury, de sir Ch. Dilke, du duc de Bedford, de lord Granville, il joua un rôle plus modeste mais plus important que les ambassadeurs qui se succédèrent à de courts intervalles à l'hôtel d'*Hyde Park*, et son influence s'exerça toujours pour le plus grand bien de la France. M. Paul Thureau-Dangin écrivait dans le *Moniteur universel* du 12 juillet 1894 : « On saura quels services il rendit à notre pays, et comment tel jour, par exemple, par une démarche spontanément faite auprès de l'un des membres du cabinet anglais, il contribua à déjouer les mauvais desseins de M. de Bismarck. » Et en effet, en mai 1875, c'est l'intervention énergique de M. Gavard qui décida le comte Derby à inviter son ambassadeur à Berlin, lord Odo Russell, à appuyer, par les plus formelles déclarations, les conseils pacifiques de l'empereur de Russie.

Les *Lettres et notes* de M. Gavard ont donc une grande portée documentaire, et le charme du conteur, le trait incisif de son esprit, ajoutent encore à la valeur d'un ouvrage qui éclaire certains dessous de la diplomatie, et peint de fort ressemblante façon la société d'outre-Manche.

ROGER LAMBELIN.

La Vie privée d'autrefois. *Les Magasins de nouveautés*, in-12 de xv-319 p. — *L'Enfant*, in-12 de xiii-318 p., par ALFRED FRANKLIN. Paris, Plon et Nourrit, 1894. — Prix du volume : 3 fr. 50.

Il y a tant de choses dans des magasins de nouveautés, qu'après leur avoir consacré un volume, dont il a été parlé, à ce volume M. Franklin en vient d'ajouter un second plein de curieux détails. Il nous y parle des gants à toutes les époques, de la parfumerie, de la poudre, des mouches, du fard, des aiguillettes, des bretelles, des patenôtres ou chapelets, des fermoirs, des épingles, des jarretières, des boutons, enfin de la quantité d'objets qu'on peut trouver dans lesdits magasins. Ce volume intéressera particulièrement nos lectrices, qui pourront passer un chapitre sur les aiguillettes, plus spécialement relatif aux hommes. Une petite observation : M. Franklin dit qu'autrefois on ne pouvait se présenter devant le Roi que les mains nues. Mais c'est ce qui avait lieu il n'y a pas encore bien longtemps, à l'époque où nous avions des Rois. Ajoutons que quand on se rend à la table de communion, il faut être sans gants, et sans gants aussi quand on prête serment.

— Un autre volume paru avec celui-ci a pour sujet *l'Enfant*. M. Franklin prend son sujet *ab ovo*, au mariage, et à ce propos entre dans quelques digressions peut-être étrangères à son sujet, aux trois mariages du duc de Richelieu, par exemple. Sur la naissance, le baptême, les parrains, et tout ce qui entoure le début dans la vie, les renseignements sont complets et curieux. M. Franklin accorde beaucoup de pages à l'arrivée en ce monde des princes, d'ailleurs il dépeint bien l'allégresse générale que causait la venue d'un dauphin. Il est frappé du contraste qu'avec l'esprit public d'alors offre celui d'aujourd'hui : « On ne peut vraiment rappeler sans émotion, dit-il, ces témoignages d'amour auxquels succéda si vite la haine la plus implacable qu'un peuple ait jamais vouée à son souverain » (p. 169).

Nous ne reprocherons pas à M. Franklin de s'être beaucoup arrêté à ces détails en dehors de son sujet, parce qu'ils sont intéressants, mais, quoique nous ne soyons pas bien forts en histoire, M. Franklin n'a-t-il pas supposé ses lecteurs trop ignares quand il s'est cru obligé d'entrer dans des renseignements généalogiques sur la descendance de Robert de Clermont, sur la filiation des Bourbons, sur celle des Orléans, sur le comte de Chambord, sur le duc d'Orléans qui « se fait appeler Philippe VIII » (p. 160) ? Nous voilà considérablement loin de la vie privée. — M. Franklin cite en note (p. 154) les fragments d'une lettre que Marie-Antoinette aurait écrite le 30 juin 1770 à sa mère. Mais nous ferons remarquer que la lettre en question, empruntée à la publication de Feuillet de Conches, ne se trouve pas dans le recueil publié par MM. de la Rocheterie et de Beaucourt, et qu'on doit douter de son authenticité. TH. P.

Deux séductions au XVIIIe siècle, par FRÉDÉRIC DELACROIX. Paris, Calmann Lévy, 1894, in-18 de 253 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un conseiller à la cour de Besançon, M. Frédéric Delacroix, mort récemment, a eu l'idée assez singulière de retracer l'histoire de deux scandales qui se produisirent, au siècle dernier, parmi la haute société franc-comtoise, l'un et l'autre, à quelque trente années d'intervalle, dans cette ville de Dole qui fut, comme chacun sait, la capitale de la province jusqu'à la conquête française, mais qui, à l'époque où se déroulent les faits, était bien déchue de son ancienne importance.

Les deux séductions dont il s'agit sont celles de Mlle de Monnier, fille du premier président de la cour des comptes de Dole, et de Mlle de Brun, fille du grand bailli de Dole, colonel au régiment de Lannoy. Leurs complices étaient le mousquetaire Lebeuf de Valdahon pour la première, et Henri de Tavannes, marquis de Mirebel, pour la seconde.

La morale est la même partout et pour tous. Aussi n'excuserons-nous point les coupables. Il nous semble cependant que certaines fautes, au lieu d'être étalées au grand jour et à grand fracas, devraient être le plus

possible dissimulées, surtout lorsque tout est réparable. C'est du moins ce qu'une froide raison peut décréter; mais il faut compter aussi avec les passions et les caractères; et c'est alors, quand les haines de famille éclatent, que la comédie ou le drame, quelquefois les deux ensemble, font rire la galerie ou l'apitoient sur des victimes plus ou moins sympathiques.

Je ne vois pas l'utilité d'entrer dans les détails du livre de M. Delacroix. Il est plus simple de conclure sans faire d'exposé qui tournerait facilement au scabreux. Si donc Mlle de Monnier qui, finalement, devint Mme de Valdahon, fut plus répréhensible que Mlle de Brun, elle sut aussi faire preuve d'un caractère mieux trempé, d'une volonté plus ferme. Toutes deux, ceci est à noter, furent aimées réellement, profondément, par leurs séducteurs; mais seule la fille du président fut épousée, et cela malgré l'opposition persistante de son père, qui, veuf, crut se venger en se remariant, lui vieillard, avec la très jeune Sophie de Ruffey, si tristement célèbre par son aventure avec Mirabeau. D'autre part, nous remarquerons que si Mlle de Brun mourut célibataire, ce ne fut ni sa faute ni celle du marquis de Mirebel. Arrêtons-nous là.

En somme, navrants épisodes déjà bien assez connus par des mémoires judiciaires publiés par, pour et contre les divers intéressés. Je m'étonne toutefois que certains fabricants de feuilletons ne se soient pas emparés de ces deux sujets comme ils l'ont fait déjà pour le prestigieux coquin helvético-comtois qui porte dans l'histoire le nom de don Jean de Watteville. Il est vrai qu'après M. Delacroix, il n'y a plus guère à dire sur cette variété de Capulets et de Montaigus comtois et bourguignons.

E.-C. Gaudot.

Contribution à l'histoire de l'instruction primaire dans la Gironde, avant la Révolution, par le chanoine Ernest Allain, archiviste du diocèse de Bordeaux. Bordeaux, Feret; Paris, Alphonse Picard, 1895, in-8 de lxxix-276 p. — Prix 7 fr. 50.

M. le chanoine Allain, qui connaît si bien les variétés de niveau de l'enseignement primaire avant 1789, n'avait pas encore appliqué ses études au diocèse de Bordeaux. C'était à lui, qui y réside et qui y a publié un inventaire d'archives, que revenait la mission d'étudier directement les documents. S'il ne publie qu'aujourd'hui, presque tardivement, le résultat de ses recherches, ce n'est par suite ni de lenteur ni d'hésitation dans le travail; on peut dire que c'est par conscience. Pour faire une œuvre vraiment scientifique, il s'est donné la collaboration du temps; voilà vingt ans qu'il recueille des pièces soit aux archives diocésaines, soit à celles de la Gironde, soit dans d'autres dépôts; cependant, il estime son information encore incomplète. Mais quoi! est-on jamais satisfait, et surtout, l'érudit qui s'acharne à un sujet est-il jamais rassasié? Soyons moins difficiles que M. Allain, et, contribution ou histoire,

ne regardons pas à la modestie du titre, mais aux renseignements précieux et, en vérité, définitifs, que nous apporte cette publication.

J'imagine que l'auteur eût souhaité de constater dans son diocèse des écoles partout établies, une instruction générale, chaque village possédant son école, en un mot une situation scolaire analogue à celle qu'il avait rencontrée dans d'autres parties de la France. Il a eu sur ce point un mécompte qu'il a du reste la loyauté de ne pas déguiser. Deux écoles pour trois communes, telle est la moyenne ; si l'on regarde aux signatures des conjoints dans leur acte de mariage, la Gironde est loin du premier rang; sur soixante-dix-neuf départements, pour les cinq périodes (1686-1690, 1786-1790, 1816-1820, 1866, 1872-1876), la Gironde a les numéros 47, 55, 50, 44, 51. Dans la statistique des conscrits lettrés et illettrés, elle occupe encore une place inférieure (p. XVIII). Cela s'explique beaucoup moins par l'insuffisance d'écoles que par les conditions topographiques du département ; les écoles sont nombreuses le long des fleuves où le pays est riche et les communications faciles ; elles sont plus disséminées à mesure qu'on s'engage dans les terres : or, pour de petites localités qui comptaient de cent à cent soixante-dix habitants, comment établir une école qui fût propre à chacune ? On profitait du voisinage pour diminuer le nombre des écoles, et celles qu'on instituait devenaient communes à plusieurs paroisses. Les villes, au contraire, étaient sous ce rapport très favorisées.

Sur la fréquentation scolaire, les renseignements ne sont pas encore concluants; mais on peut dire que, dans les maisons religieuses et chez les Frères, elle était très nombreuse. Les maîtres d'école (pourquoi notre auteur met-il pour titre de ce n° IV : *Les Instituteurs*, alors qu'il s'agit de l'ancien régime ?) étaient choisis par l'assemblée des habitants, examinés et approuvés par le curé et par l'évêque, à moins que le maire et les jurats ne prissent ce soin ; l'auteur en note cent quarante-sept bons ou très bons; vingt-quatre médiocres; quarante-sept mauvais et révocables. Le traitement était rare; la rétribution scolaire, faible ; c'était cependant une position enviée, disputée et, ajoutons, honorée. Ils se fixaient dans leur école souvent pour la vie; certains devenaient notaires, greffiers, procureurs. Des prêtres, des diacres, des religieux concouraient à ce service, et, bien entendu aussi, des maîtres écrivains.

Laissant de côté les documents relatifs aux maisons d'école ou plutôt qui servaient à l'école, aux livres scolaires, aux programmes, aux écoles mixtes assez nombreuses, quoique interdites, signalons le chapitre relatif à l'action du pouvoir civil : l'État se bornait à apprécier et à approuver les impositions spéciales votées par les communautés et à surveiller ou à assurer l'exécution des conventions. La correspondance des intendants révèle chez eux beaucoup de bienveillance et de soin. L'action de l'Église se manifeste par des conciles, des synodes, des mandements

épiscopaux : M. Allain donne dans sa préface même le texte de quelques ordonnances. Elle ne se bornait pas à des actes écrits ; la correspondance, les visites pastorales en complétaient l'effet. En outre, Bordeaux vit naître trois congrégations vouées à l'enseignement : filles Notre-Dame, Ursulines, Orphelines de Saint-Joseph, auxquelles il faut ajouter les filles de la Charité, les sœurs de l'Union chrétienne, les Dames de la Foi, etc. Quant aux Frères des Écoles chrétiennes, appelés à Bordeaux en 1758, ils y installèrent quatre établissements, et, quand ils furent expulsés en 1791, la municipalité de Bordeaux reconnut « qu'ils avaient pleinement justifié la confiance de la Commune. »

A la suite d'une introduction où M. Allain résume ses documents et en tire des conclusions non moins précises que prudentes, il reproduit les documents eux-mêmes qui servent de contrôle à ses assertions. C'est là qu'on les trouvera classés suivant l'ordre alphabétique des paroisses, puis les statuts des maîtres écrivains et arithméticiens jurés de la ville de Bordeaux (p. 136-150), tout ce qui concerne les frères des Écoles chrétiennes (p. 151-179) ; enfin, les pièces les plus curieuses sur les congrégations enseignantes (Notre-Dame, Ursulines, Saint-Joseph). J'appelle tout particulièrement l'attention des lecteurs, laïques ou religieux, religieux surtout, sur cette série de documents : c'est, par les prescriptions et par les faits, le meilleur éloge de cette éducation des jeunes filles par les religieuses que menacent si gravement les lois nouvelles.

Entre tant de monographies consacrées à l'enseignement primaire avant la Révolution, celle-ci mérite d'être placée au premier rang par le nombre, la critique, le choix et la valeur des documents, de même que par l'allure si judicieuse et si scientifique de la magistrale introduction qui les précède. VICTOR PIERRE.

Beust et Bismarck. *1865-1868*, par le prince LUBOMIRSKI. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-8 de 683 p. — Prix : 7 fr. 50.

« L'histoire témoigne de la marche progressive de l'humanité. L'homme primitif nous était moralement inférieur.... Si nous continuons l'évolution entreprise en 1866, nous fonctionnerons au centre d'un apaisement qui permettra aux masses, réunies sous une même loi, de diriger toutes leurs aptitudes vers la solution de la question sociale » (p. 305). L'auteur estime que le livre de Renan « n'était pas un document antireligieux, » mais « une tentative philosophique destinée à combattre l'athéisme, une invite aux autorités religieuses à modifier ce qu'il y avait de trop nébuleux dans la légende chrétienne, de l'adapter pour ainsi dire aux besoins de l'époque » (p. 8). Inutile d'ajouter que Pie IX et le *Syllabus* y sont traités en conséquence. En voilà assez pour montrer que l'ouvrage du prince Lubomirski ne doit pas être laissé entre toutes les mains. Sous cette réserve, la lecture en sera utile aux

autres lecteurs à qui, comme à nous, elle rappellera ou apprendra beaucoup de choses sous une forme vive et variée, semée de curieuses anecdotes. Ne pouvant suivre l'auteur pas à pas en Europe, en Asie et en Amérique, je signalerai quelques points pour l'approbation ou pour la critique.

Les premières lignes m'ont arrêté. Je ne vois pas en quoi l'échec des Polonais peut être considéré comme « une solution favorable de la question des nationalités. » — Mgr de Mérode prévoyait juste en disant : « Tant que le Pape est à Rome, l'Italie est obligée de compter avec la France. Le départ de Sa Sainteté transformerait cette vassalité en rivalité » (p. 24). — Si nous ne sommes pas d'accord avec l'auteur pour reconnaître l'innocence de la franc-maçonnerie (p. 23), on ne peut que l'applaudir de se prononcer contre la centralisation (p. 47) et en faveur du Danemark (48 et *passim*). — Dès 1864, Bismarck avait stipulé la construction d'un canal entre Kiel et la mer du Nord (p. 99). Combien, depuis le grand succès d'Olmutz, ce qui avait été le Saint-Empire romain était tombé bas (p. 102) ! — D'après le droit historique, le grand-duché de Transylvanie devait rester séparé de la Hongrie (p. 104 et 108). — L'élément allemand ne prédomine que dans une partie de la Silésie prussienne (p. 106). — L'indépendance de l'Église roumaine ne fut reconnue à Constantinople qu'en 1885 (p. 115).

Sur les conséquences du mouvement polonais de 1863, le prince montre comment Alexandre II fût arrivé à procéder à l'assimilation méthodique et violente, que l'auteur blâme dans le royaume (p. 113), y compris sans doute le palatinat de Lublin. En ce qui concerne la Lithuanie (et la Samogitie) il ne formule rien de bien positif, certainement avec intention, car il sait être fort clair quand il le veut : la noble initiative de Nicolas II sur le procès de Krogé trace la voie. Par contre, il approuve l'assimilation méthodique des provinces ruthènes, une question trop compliquée et discutée pour pouvoir être même effleurée ici. Je demanderais seulement au prince Lubomirski si les actes accomplis en 1340, en 1386, en 1413, en 1569, et sur le terrain religieux en 1595, peuvent être qualifiés de conquête ; s'ils n'ont pas été libres et plus légitimes que les annexions de Catherine II après l'engagement de 1764, que les actes de 1839 et les mesures prises en Podlachie depuis 1875. L'auteur montre bien comment Alexandre II a été amené au système impérialiste-démocratique (p. 143). Le prince Lubomirski blâme la conduite de Mouraviev en Lithuanie et il raconte en traits saisissants la fin tragique du trop célèbre dictateur.

A. D'AVRIL.

BULLETIN

Le Mouvement de la lumière, par AUGUSTE TISCHNER. Leipzig, Gust. Fock, 1892, in-12 de 11 p.

M. Tischner prétend montrer que les théories de l'aberration et de la

nutation, que la vitesse de la lumière, sont des erreurs résultant de la fixité attribuée au soleil dans le système de Copernic. A peine est-il besoin de lui dire une fois de plus qu'il se trompe. Les astronomes tiennent compte, ainsi qu'il convient, du mouvement propre du soleil. Les raisonnements de M. Tischner, autant qu'on peut les entendre, montrent surtout qu'il ne comprend pas bien l'ensemble des déductions sur lesquelles sont fondées les théories astronomiques modernes. E. DARAM.

Het paard onder de volken van het maleische ras, door Prof. P.-J. VETH. Leiden, E. J. Brill, 1894, in-8 de v-176 p.

M. le professeur Veth a fait tout un traité sur les chevaux malais. Il nous parle d'abord des noms divers que l'on donne à la race chevaline dans les îles de la Malaisie. Ici, on lui attribue le nom sanscrit de *ghota ;* ailleurs, on prononce *ghorâ*, en hindou ; ou, en tamoul, *koedrei* et *kôdagam*. Suit la description des diverses races et de leurs caractères distinctifs. Un troisième chapitre renferme l'histoire des chevaux fabuleux de la Malaisie. A cette occasion, le digne professeur rappelle la monture ailée de Vishnou, Garuda ; celle de Bellérophon, Pégase, sans oublier le cheval des quatre fils Aymon, Bayard. Les Malais ont aussi leur *Sembrani*, qui peut rivaliser de prouesses avec tous ces coursiers fameux. Après cette excursion inattendue dans le pays des fictions, l'auteur rentre dans la réalité en indiquant les marques auxquelles on distingue un bon cheval d'un cheval médiocre ou de mauvais sang. Chez les Malais, comme ailleurs, le caprice a bien un peu sa part dans la classification des bêtes chevalines. L'auteur fait ensuite défiler sous nos yeux les chevaux d'attelage, de trait, de charge ; puis ceux qui sont destinés plus spécialement au sport et, à ce sujet, il décrit les diverses allures d'un bon coureur. Les chevaux de remonte ne sont pas oubliés, non plus que ceux de boucherie.

Cet ouvrage nous paraît devoir intéresser spécialement les amateurs de turf, en quête de moyens d'améliorer la race chevaline. Peut-être trouveront-ils en Malaisie quelques sujets de nature à rajeunir, par leurs croisements, les races européennes, un peu usées ; ils en décideront. A. R.

L'Histoire et l'esprit de la littérature française au moyen âge. *Critique idéale et catholique*, par AUGUSTE CHARAUX. Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer, 1894, in-8 de VIII-414 p. — Prix : 4 fr.

L'auteur désire faire partager son amour pour la littérature du moyen âge ; pour mener à bien cette louable entreprise, il lui eût fallu une tout autre préparation Il déclare dans la préface qu'il n'est ni grammairien, ni antiquaire, ni érudit ; autant avouer qu'il ne comprend pas l'ancien français, et ne peut lire dans l'original les ouvrages de cette littérature ; il est donc permis de trouver quelque témérité à vouloir écrire quatre cents pages sur un sujet qu'on connaît si mal. M. Charaux en est réduit à se servir d'ouvrages de seconde main qu'il n'a pas toujours choisis heureusement, et qu'il comprend souvent d'une manière imparfaite. Il est inutile de relever les erreurs extraordinaires qui se lisent presque à chaque page de ce mauvais livre ; mais que penser du critique auquel échappent de pareils lapsus : M. Paul Meyer est appelé Mayer ou T. Meyer, et les *Épopées françaises* sont attribuées à Théophile Gautier ! J. C. P.

Le Soudan en 1894. *La Vérité sur Tombouctou; l'esclavage au Soudan*, par Édouard Guillaumet. Paris, Savine, 1895, in-18 de 164 p. avec plans. — Prix : 2 fr.

M. Guillaumet, jeune fonctionnaire colonial, a la prétention de nous apprendre la vérité sur les événements qui ont accompagné et suivi l'occupation de Tombouctou par le lieutenant de vaisseau Boiteux et le colonel Bonnier; bien plus, il veut établir les responsabilités, et là, en fidèle séide du régime civil, il les fait toutes retomber sur les chefs militaires. En somme, c'est un plaidoyer partial en faveur du trop fameux gouverneur Grodet, dont aujourd'hui la cause paraît définitivement jugée. Pour nous, Tombouctou a été occupé parce que le fruit était mûr et tombait dans nos mains; quant au désastre du colonel Bonnier, il doit retomber sur la tête de ceux qui ont prématurément remplacé le commandement militaire par le régime civil dans un pays aussi troublé que l'est encore le Soudan français. D'ailleurs, les faits racontés par M. Guillaumet ne sont même pas matériellement exacts; quand il les a énoncés dans la salle de la Société de géographie, au cours de cet hiver, il s'est attiré un démenti ému et péremptoire d'un des personnages mis en cause, M. le lieutenant de vaisseau Boiteux. Il a dû d'ailleurs s'apercevoir du sentiment pénible que causaient à ses auditeurs ces accusations portées contre de braves serviteurs de la France, dont la plupart avaient payé de leur vie la conquête de Tombouctou et n'étaient plus là pour se défendre. Il suffit de signaler de tels procédés de polémique pour en faire justice.... La partie du livre de M. Guillaumet consacrée à l'exposé de la question de l'esclavage au Soudan est la meilleure à tous les points de vue; on y trouve beaucoup de détails intéressants et quelques appréciations assez exactes. Comte de Bizemont.

Les Chroniqueurs français du moyen âge. *Villehardouin, Joinville, Froissart, Commynes*, par l'abbé A. Lepitre. Paris, Poussielgue, 1893, in-18 de 178 p. — Prix : 1 fr. 40.

Ces extraits de nos grands chroniqueurs français du moyen âge compteront parmi les ouvrages les plus soignés de l'alliance des maisons d'éducation chrétienne. Choix judicieux des textes empruntés aux meilleures éditions, notes destinées à rendre la lecture de cet ouvrage facile aux élèves les moins familiers avec la langue du moyen âge, renseignements historiques et géographiques donnant un nouvel attrait au récit, M. l'abbé A. Lepître n'a rien négligé pour répandre et développer parmi la jeunesse studieuse la connaissance de nos premiers historiens et l'amour de la vieille France. L'on sait que la littérature historique du moyen âge ne trouve pas sa place d'ordinaire dans les précis de littérature et d'histoire à l'usage des classes. Pour combler cette lacune regrettable, l'éditeur a eu l'heureuse idée de faire précéder les notices consacrées aux auteurs que désignait spécialement le programme de 1890, Villehardouin, Joinville, Froissart et Commynes, d'un aperçu sur les autres œuvres historiques antérieures ou contemporaines et de donner ainsi une vue d'ensemble sur l'histoire au moyen âge. Nous nous permettrons de signaler à M. l'abbé A. Lepître l'excellent article de M. Gaston Paris, récemment paru dans la *Romania* (octobre 1894) qui lui permettra dans une nouvelle édition de remanier sa notice sur Joinville. Il fera bien aussi de retirer la qualification de Limousin donnée à tort à l'historien de Louis le Pieux connu sous le nom de l'Astronome. Nous croyons enfin qu'il y aurait profit à mentionner, à côté du nom de tous les historiens cités par l'auteur, le titre de leur principal ouvrage, quitte à retrancher certains renseignements bibliographiques intéressants

pour des professeurs, mais non pour des élèves qui n'ont ni le moyen ni le temps de se reporter à toutes les références indiquées. A. ISNARD.

Les Grands Historiens du XIXe siècle. *Études et extraits*, par GEORGES MEUNIER. Paris, Delagrave, 1894, in-18 de XXVIII-430 p. — Prix : 3 fr.

La mode est aux extraits. On pourrait contester que les historiens s'y prêtent. Leur œuvre est surtout un ensemble que les morceaux détachés ne permettent pas de juger. M. Meunier cite Michaud, Sismondi, Barante, Aug. Thierry, Guizot, Mignet, Thiers, Michelet, Henri Martin, Quinet, Louis Blanc, Cam. Rousset, Taine, Fustel de Coulanges, Duruy et Lavisse. Il y aurait, çà et là, quelques réserves à faire sur les notices; ainsi, « la qualité dominante » de Thiers est-elle l'exactitude? Est-il vrai qu'il ne soit rentré dans la politique qu'en 1870 (p. 172)? A-t-on le droit de dire que le *Tableau de la littérature au XVIIIe* siècle, de M. de Barante, est superficiel? que ses ouvrages sur la Convention et le Directoire sont « d'une violence étonnante? » Comment ne pas faire de réserves sur la *Marie Stuart* de M. Mignet? Mais ce sont là des vétilles sur lesquelles il n'y a pas lieu d'insister. Dans une longue introduction, qui n'était peut-être pas nécessaire, M. Meunier a donné ses idées personnelles sur l'histoire et sur les diverses manières de l'écrire; l'idéal pour lui serait de « s'assimiler les conceptions variées de ces écoles historiques, de les combiner et de les mettre simultanément en ordre, de façon à en éliminer les éléments imparfaits ou défectueux. » (p. XXVII). Cet éclectisme, nous le craignons, ne fera jamais ni un écrivain ni un historien. VICTOR PIERRE.

Des Richard Löwenherz deutsche Gefangenschaft (1192-1194), von K.-A. KNELLER, S. J. (*Ergänzungshefte zu den « Stimmen aus Maria-Laach, »* 59). Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1893, in-8 de 128 p.

Les amateurs de légendes diront peut-être que l'on a eu tort de toucher au poétique tableau de Richard Cœur de Lion, chargé de chaînes, soupirant après la liberté perdue...., et de son dévoué troubadour Blondel, mettant tout en œuvre pour délivrer son maître. Disons cependant que cette période de sa captivité est le moment le plus attachant de la vie de Richard, qui n'était qu'un brillant chevalier : médiocre chef d'armée, comme il l'a prouvé en renonçant deux fois à une marche sur Jérusalem, brutal et dépourvu des qualités de l'homme privé. Il ne perd donc pas à cette étude approfondie d'un brillant imbroglio diplomatique, qui a permis au R. P. K.-A. Kneller d'évoquer le nom de Machiavel : Henri VI et Philippe-Auguste sont des politiques de premier ordre. Sept courts chapitres : 1° Légendes et sources; 2° Prise; 3° A Dürrenstein et Trifels; 4° A la diète de Worms; 5° Délivrance; 6° Célestin III; 7° le Tournoi de Gratz. A. S.

Bodin, *eine Studie über den Begriff der Souveränetät*, von Dr. E. HANCKE (*Untersuchungen zur Deutschen Staats- und Rechtsgeschichte*, herausg. von Dr. OTTO GIERKE, 47 Heft). Breslau, W. Kœbner, 1894, in-8 de 90 p.

Cette étude, plutôt juridique qu'historique, est divisée en deux sections : 1° l'Idée de souveraineté (6 chap., p. 8-46); 2° les Droits souverains (10 chap., p. 47-90). C'est une analyse critique approfondie de l'œuvre de Bodin. Nous ne saurions mieux faire, pour préparer à cette lecture, que de renvoyer à la thèse de G. Weill : *Les Théories sur le pouvoir royal en France pendant les guerres de religion* (Paris, 1891). Ce travail du docteur E. Hancke est remar-

quablement documenté, et son argumentation serrée est constamment étayée sur des citations bien choisies. A. S.

ΓΑΥΠΤΑ ΤΟΥ 'ΕΘΝΙΚΟΥ ΜΟΥΣΕΙΟΥ, ὑπὸ CABBAΔIA. Tome I. Athènes, Vlasto, 1891-1892, in-8 de 504 p. — Prix : 5 fr.

Cet ouvrage, couronné par l'Association des études grecques en 1894, est du plus haut intérêt pour les hellénistes et pour les archéologues. Classer méthodiquement les inestimables trésors du musée d'Athènes, le plus riche au monde en œuvres authentiques de l'art hellénique; décrire chaque marbre un à un, le discuter, donner pour chacun une bibliographie et les références, telle est la tâche que s'est proposée M. Cavvadias. Il s'en est tiré avec succès, grâce à sa rare compétence et à sa profonde érudition. Le second volume, qui doit contenir, entre autres, les terres cuites d'Asie Mineure et la superbe collection de vases peints, est attendu impatiemment. J. N.

A life's decision, by T. W. Allies, K. C. S. G. Second edition. London, Burns and Oates, 1894, in-8 de x-320 p.

Voici la seconde édition d'un beau et noble livre, autobiographie, ou plutôt histoire d'une âme. M. Allies est une des grandes figures qui ont honoré l'Église catholique en Angleterre, la part qu'il a prise au mouvement religieux de ce siècle a été considérable; c'est donc avec un profond et sympathique intérêt qu'on suit en lui, notés pour ainsi dire au jour le jour avec une consciencieuse attention, les progrès incessants de la grâce divine. Élevé dans le protestantisme, insensible aux beautés du catholicisme, qu'il ne semblait même pas voir, retenu en outre par tous les liens de famille, de considération, de bien-être, dans l'Église établie, il se trouve conduit comme malgré lui à la vérité et placé en face de la redoutable décision qui doit le séparer de tout le passé, c'est-à-dire de ce qu'il a aimé, de ce qu'il a cru jusque-là ! C'est après trente-cinq ans de sa nouvelle existence que M. Allies publia cet émouvant récit, mais les éléments en avaient été heureusement réunis à l'époque même de la crise ; aussi retrouvons-nous dans ces pages la fraîcheur et la vérité des impressions immédiatement traduites, en même temps que le jugement plein de reconnaissance qu'une longue expérience et la sécurité du devoir accompli ont depuis dicté au vieillard. Manning, Newman, Gladstone passent tour à tour à travers ces pages, et leurs lettres intimes adressées à l'auteur nous révèlent une fois de plus la profondeur du sentiment religieux qui fit frémir les âmes au milieu de ce siècle en Angleterre. Il est peu de livres qui joignent, à l'égal de celui-ci, un poignant intérêt, un véritable charme littéraire et une si douce édification. G. P.

Le Comte de Paris, par Édouard Hervé. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-8 de 14 p. — Prix : 1 fr.

Ce n'est ni une biographie documentée ni une étude politique que M. Édouard Hervé a entendu consacrer à Monsieur le Comte de Paris. Ayant connu le prince depuis son enfance, ayant pu apprécier personnellement l'élévation de son caractère, le charme de son commerce, la délicatesse de sa conscience, M. Hervé a voulu, au lendemain du deuil qui privait la Maison de France de son chef, esquisser cette physionomie royale qui porta l'empreinte de tant de tristesses chrétiennement supportées. Il l'a fait avec son talent d'écrivain et sa netteté de psychologue : « Un esprit méthodique

et précis, une intelligence merveilleusement cultivée, où toutes les connaissances accumulées par l'étude, toutes les idées élaborées par la réflexion étaient classées et en quelque sorte cataloguées de manière à pouvoir être évoquées par une mémoire impeccable au moment voulu. Un jugement droit, un caractère calme mais décidé, un courage imperturbable et froid, une bonté touchante à laquelle on est heureux de voir quelques-uns de ses adversaires politiques rendre justice.... Il ne lui manquait presque pas une qualité; il lui a manqué quelques utiles défauts. » Le portrait est d'une rigoureuse exactitude, mais, au cours de son étude, M. Hervé semble faire un mérite à Monsieur le Comte de Paris d'avoir accepté l'héritage de Monsieur le Comte de Chambord, avec ses lourdes charges et l'exil qui allait assombrir l'automne de sa vie : on peut refuser des honneurs mais non des devoirs; et lorsqu'on incarne le droit national, est-il loisible d'abandonner la mission de sauver son pays ? R.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Mgr François Lagrange, évêque de Chartres, a succombé, le 23 juin, à une longue et douloureuse maladie dont l'issue fatale était prévue depuis longtemps déjà. Né à Dun-le-Roi le 15 mars 1827, il reçut sa première instruction au petit séminaire de Bourges ; commença ses études théologiques au grand séminaire de la même ville pour aller les terminer à Saint-Sulpice. Il entra ensuite à l'École des Carmes, d'où il sortit (1856) licencié ès lettres et docteur en théologie. Professeur à l'institution d'Auteuil, puis vicaire à Sainte-Élisabeth (1860), il fut remarqué par Mgr Dupanloup, qui l'appela dans son diocèse d'Orléans (1862), le nomma chanoine titulaire et lui donna une preuve de sa haute confiance en se l'attachant comme secrétaire. La mort de Mgr Dupanloup, en 1878, fit revenir l'abbé Lagrange à Paris, où il fut nommé chanoine titulaire de la cathédrale. Il ne quitta cette ville que pour devenir évêque de Chartres (30 novembre 1889). Mgr Lagrange, avant sa promotion à l'épiscopat, s'était fait connaître dans le journalisme par des articles donnés à *l'Ami de la religion* et à *la Défense*, le journal de Mgr Dupanloup, et dans le monde des lettres par d'excellents ouvrages dont voici la liste : *Jésus révélé à l'enfance et à la jeunesse* (Paris, 1851, in-12); — *Notice sur Bridaine* (Paris, 1851, in-12); — *Les Actes des martyrs d'Orient*, traduits d'après la traduction latine d'Assemani (Paris, 1852, in-12); — *La Raison et la foi, ou Étude sur la controverse entre Celse et Origène* (Paris, 1856, in-8) ; — *La Vie chrétienne* (Paris, 1857, in-12); — *Le Guide du chrétien dans les voies du salut* (Paris, 1858, in-18); — *Sermon en faveur de l'Œuvre des petits ramoneurs* (Orléans, 1859, in-8) ; — *Saint Jérôme et les dames romaines au IVe siècle* (Paris, 1866, in-8) ; — *Histoire de sainte Paule* (Paris, 1867, in-8) ; — *Lettres choisies de saint Jérôme*, traduction nouvelle (Paris, 1870, in-8) ; — *Oraisons funèbres* de Bossuet, nouvelle édition (Paris, 1872, in-12) ; — *Panégyrique de sainte Solange* (Paris, 1874, in-8) ; — *Histoire de saint Paulin de Nole* (Paris, 1877, in-8) ; — *Vie de Mgr Dupanloup* (Paris, 1883-1884, 3 vol. in-8) ; — *L'Encyclique Immortale Dei* (Paris, 1886, in-8) ; — *L'Encyclique Libertas* (Paris, 1888, in-8) ; — *Lettres choisies de Mgr Dupanloup* (Paris, 1888, 2 vol. in-8).

— Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. le comte Albert de Circourt, arrivée le 13 juin. Nous donnerons une notice détaillée sur M. le comte de Circourt dans notre prochaine livraison.

— Le docteur Aristide Verneuil, membre de l'Académie de médecine,

vient de mourir. Né à Paris le 23 novembre 1823, c'est dans cette ville qu'il fit ses études médicales. Docteur en médecine, en 1852, avec une thèse sur la locomotion du cœur, il entra, en 1856, au bureau central des hôpitaux; chargé successivement du service chirurgical aux hôpitaux de Lourcine, du Midi, de Lariboisière et de la Pitié, il fut appelé à la chaire de clinique chirurgicale de la Faculté de médecine en 1867, et devint vite populaire parmi les étudiants. L'Académie de médecine lui donna un de ses fauteuils en 1869. Nous citerons de lui : *Mémoire sur quelques points de l'anatomie du pancréas* (Paris, 1851, in-8); — *Recherches sur la locomotion du cœur* (Paris, 1852, in-4); — *Le Système veineux (anatomie et physiologie)* (Paris, 1853, in-8); — *Documents inédits tirés des archives de l'ancienne Académie de chirurgie. Découverte de la staphyloraphie au XVIIIe siècle* (Paris, 1861, in-8); — *Éloge de C.-A. Robert, chirurgien honoraire des hôpitaux de Paris, professeur d'anatomie à l'École des beaux-arts* (Paris, 1864, in-8); — *De quelques réformes à introduire dans la statistique chirurgicale* (Paris, 1873, in-8); — *Le Premier Pansement sur le champ de bataille*, traduit de l'allemand d'Esmarch (Kiel, 1871, in-8); — *De la forcipressure* (Paris, 1875, in-8); — *Mémoires de chirurgie* (Paris, 1877-1882, 5 vol. in-8); — *Études expérimentales et cliniques sur la tuberculose* (Paris, 1887-1893, 3 vol. in-8).

— M. Jules Andrieu, le bibliographe et l'historien si connu de l'Agenais, est mort le 15 avril dernier. Né à Agen, le 29 novembre 1839, M. Andrieu devint conducteur des ponts et chaussées. En même temps qu'il remplissait ses fonctions officielles, il se livrait à son goût des livres et de l'érudition. Ses premières publications sont des articles de critique littéraire dans la *Revue pour tous* (années 1867 et 1868). Outre la collaboration active qu'il a fournie à de nombreuses revues locales, outre le bulletin bibliographique qu'il a rédigé de 1874 à 1877 pour la *Revue de l'Agenais*, il a publié les travaux suivants, dont nous reproduisons la liste d'après la notice qu'il s'est accordée à lui-même dans sa *Bibliographie générale de l'Agenais : Jasmin et son œuvre.* Esquisse littéraire et bibliographique (Agen, 1881, in-8); — *Origine agenaise des concours agricoles* (Agen, 1883, gr. in-8. Extrait de la *Revue de l'Agenais*); — *La Censure et la police des livres en France sous l'ancien régime. Une Saisie de livres à Agen en 1775* (Agen, 1884, gr. in-8. Extrait du même recueil); — *Un Plagiat* (Agen, 1884, gr. in-8. Extrait du même recueil); — *Un Châtiment singulier. Note sur les mœurs agenaises d'autrefois* (Agen, 1885, gr. in-8. Extrait du même recueil); — *Un Amour de Henri IV. Capchicot* (Paris et Agen, 1885, gr. in-8. Extrait du même recueil); — *Les Oubliés* (Agen, 1885 et suiv., gr. in-8. Extraits de la *Revue du Sud-Ouest*); — *Histoire de l'imprimerie en Agenais* (Paris et Agen, 1886, gr. in-8. Extrait de la *Revue de l'Agenais*); — *Bibliographie générale de l'Agenais* (Paris et Agen, 1886-1891, 3 vol. gr. in-8, dont 1 de supplément); — *Théophile de Viau.* Étude bibliographique (Paris, Agen et Bordeaux, 1887, gr. in-8. Extrait du *Recueil des travaux de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen*); — *Bibliographie Tamizeyenne* (Agen, 1887, gr. in-8); — *Une province à travers les siècles. Histoire de l'Agenais* (Agen, 1894, 2 vol. in-8); — *La Révolte des croquants en 1637. Madaillan de la Sauvetat et les ducs d'Epernon* (Agen, 1895, in-8); — *Les Excentriques de l'Agenais* (Agen, 1895, in-8).

— M. Luigi Ferri, qui est mort en mars dernier, était aussi connu en France qu'en Italie par ses publications philosophiques. Né à Bologne le 15 juin 1826, il fit dans cette ville ses premières études. Son père, peintre et architecte en décors renommé, ayant été appelé à Paris pour la décoration du Théâtre italien, le jeune Luigi fut envoyé au lycée Bourbon, et, à la suite de brillante études, fut admis à l'École normale supérieure. Professeur

tour à tour dans divers collèges de province, il retourna en Piémont avec son père, nommé peintre de la cour (1855), enseigna la philosophie au lycée d'Annecy, alors possession piémontaise, devint inspecteur des écoles en 1858, fut choisi par Terenzio Mamiani en 1860 comme chef de cabinet, fonda l'*Effemeride della pubblica istruzione* à cette époque et fut appelé, en 1871, à l'Université de Rome comme professeur de philosophie. Sans parler de ses articles de revue, notamment dans la *Rivista contemporanea* et dans la *Nuova Antologia*, nous signalerons de lui : *Sulle attinenzi della filosofia e sua storia colla libertà e coll' incivilimento* (Firenze, 1863, in-8); — *Il Genio di Aristotele* (Firenze, 1866, in-8); — *Il senso comune nella filosofia e sua storia* (Roma, 1872, in-8); — *Sulle vicende della filosofia in Roma* (Roma, 1876, in-8); — *Insegnamento pedagogico superiore in Germania, in Francia, nel Belgio ed in Italia* (Firenze, 1875, in-8). Il a donné en français : *Morceaux choisis en prose et en vers des classiques italiens* (Paris, 1868, in-16); — *Essai sur l'histoire de la philosophie en Italie au XIXe siècle* (Paris, 1869, 2 vol. in-8); — *La Psychologie de l'association depuis Hobbes jusqu'à nos jours* (Paris, 1883, in-8).

— Le 29 juin est mort à Eastbourne un savant qui jouissait d'une universelle notoriété : le professeur Thomas-Henry Huxley. Il était né en 1825, à Ealing, dans le Middlesex, et avait, très jeune, appris plusieurs langues vivantes. En 1845, il passa son premier examen de médecine, « prenant les honneurs » en anatomie et en physiologie : puis il s'embarqua sur la *Victory* comme aide-chirurgien et y reçut les conseils du grand naturaliste sir John Richardson, le compagnon de sir J. Franklin dans ses voyages aux régions arctiques. Les mémoires zoologiques rédigés par Huxley pour la Société royale lui valurent rapidement la réputation d'un consciencieux chercheur et d'un esprit ouvert à toutes les conceptions nouvelles. En 1854, il fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'École des mines, et paléontologiste du musée géologique. En 1862, le *Surgeon college* de Londres lui donna la chaire d'anatomie comparée. En 1870, la British Association le choisit pour président. Il fut ensuite appelé à diriger les destinées de la Société géologique, de l'Institut anthropologique, de la Société royale, et il obtint la chaire de biologie à l'École normale des sciences. M. Huxley, qui avait adopté l'un des premiers les théories de Darwin sur l'origine des espèces, a mis toute son intelligence scientifique et tout son talent d'écrivain à les défendre devant les savants, à les propager dans le peuple. En 1871 il se distingua par son ardeur contre le catholicisme; et tout récemment encore, chargé de répondre au discours de lord Salisbury, président de l'assemblée générale de l'Association britannique, qui avait fait une noble profession de foi religieuse, il le fit en des termes satiriques et que l'on est en droit de trouver peu convenables. Cependant les honneurs ne manquèrent pas à l'émule de Darwin et à l'ami de Tyndal ; toutes les Académies d'Europe et d'Amérique l'admirent dans leur sein ; il était depuis 1879 correspondant de l'Institut de France, et le gouvernement anglais le nomma en 1892 membre du Conseil privé. Les principales revues d'outre-Manche se disputèrent sa collaboration, et, d'autre part, de nombreux articles de lui sont disséminés dans les recueils spéciaux. Il fournit une précieuse collaboration à la *Cyclopaedia of Anatomy and Physiology* et à l'*Encyclopaedia Britannica*. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *On the educational value of the natural history sciences* (London, 1854, in-8); — *On tape and cystic worms*, trad. de Carl Theodor von Siebold (London, 1857, in-8); — *A catalogue of the collection of fossils in the Museum of practical geology* (London, 1858, in-8), avec R. Etherider ; — *Evidence as to man's place in nature* (London, 1863, in-8) ; — *On our knowledge of the causes of the phenomena of organic na-*

ture (London, 1863, in-8); — *Lectures on the elements of comparative anatomy* (London, 1864, in-8); — *An elementary atlas of comparative osteology* (London, 1864, in-fol.); — *Palaeontologia indica; vertebrate fossils* (London, 1866, in-4); — *Lessons in elementary physiology* (London, 1866, in-16); — *An introduction to the classification of animals* (London, 1869, in-8); — *Protoplasm, the physical basis of life* (Melbourne, 1869, in-8. Extrait de *the Fortnightly Review*); — *Lay sermons, addresses and reviews* (London, 1870, in-8); — *Essays* (London, 1871, in-8); — *A manual of the anatomy of vertebrated animals* (London, 1871, in-12); — *More criticism on Darwin* (New-York, 1872, in-8); — *Critiques and adresses* (London, 1873, in-8); — *A course of practical instruction in elementary biology* (London, 1875, in-8), avec Martin; — *A manual of the anatomy of invertebrated animals* (London, 1877, in-12); — *American addresses, with a lecture on the study of biology* (London, 1877, in-8); — *Physiography : an introduction to the study of nature* (London, 1877, in-8); — *Hume* (London, 1879, in-8) dans la collection des *English men of letters*; — *Science primers* London, 1880, in-18); — *The Crayfish : an introduction to the study of zoology* London, 1880, in-8 ; — *Science and culture, and other essays* (London, 1881, in-8); — *Inaugural meeting of the fishery congress : address* (London, 1883, in-8); — *Animal automatism* New-York, 1884, in-8); — *Science and education* (London, 1894, in-8); *Darwiniana* (London, 1894, in-8); — *Collected essays* (London, 1893 et suiv., in-8. En cours de publication). On a traduit de lui dans notre langue : *De la place de l'homme dans la nature* (Paris, 1868, in-8); — *Leçons de physiologie élémentaire* (Paris, 1869, in-12); — *Eléments d'anatomie comparée des animaux vertébrés* (Paris, 1875, in-12); — *Eléments d'anatomie comparée des animaux invertébrés* (Paris, 1877, in-12); — *Les Sciences naturelles et les problèmes qu'elles font surgir* (Paris, 1877, in-12); — *L'Écrevisse* (Paris, 1880, in-8, dans la *Bibliothèque scientifique internationale*; — *Hume* (Paris, 1880, in-8); — *Premières notions sur les sciences* (Paris, 1880, in-32); — *Physiographie* (Paris, 1882, in-8); — *Cours élémentaire et pratique de biologie* Paris, 1888, in-12); — *Les sciences naturelles et l'éducation* Paris, 1891, in-16); — *Les Problèmes de la biologie* (Paris, 1892, in-16); — *L'Évolution et l'origine des espèces* (Paris, 1892, in-16); — *Science et religion* (Paris, 1893, in-16).

— Mgr Léon Meurin, né à Berlin le 23 juin 1825, entré chez les jésuites en 1855, vicaire apostolique de Bombay, archevêque de Port-Louis (île Maurice), y est mort le 1er juin 1895. Il a publié : *The Use of holy Images* (Bombay, 1866, in-8 ; — *God and Brahm* (Bombay, 1865, in-12); — *Monumenta quaedam causam Honorii papae spectantia* (Rome, 1870, in-8); — *Purity of the roman catholic Faith* (Bombay, 1879, in-8); — *Zoroastre and Christ* (Bombay, 1882, in-12); — *Ethics* (Port-Louis, 1891, in-8); — *Select writings* (Bombay, 1891, in-8); — *La Franc-maçonnerie synagogue de Satan* Paris, 1893, in-8); — Citons encore des lettres dans : *Die Katholischen Missionen*, 1876-1879; des articles sur la franc-maçonnerie dans la *Croix*, journal de l'Ile Maurice; des lettres pastorales; *l'Enfer contre le ciel*, conférence sur les superstitions anciennes et modernes (Port-Louis, 1890, in-8).

— Les Etats-Unis viennent de perdre un grand géologue, M. James Dwight Dana, mort le 16 mai, à New-York. Il était né le 12 février 1813, à Utica, dans l'Etat de New-York. Tout jeune, il s'occupa de sciences naturelles et y acquit vite une rare compétence. Son système de minéralogie, qu'il publia n'ayant encore que vingt-quatre ans, fut salué comme un ouvrage tout à fait remarquable et les éditions s'en succédèrent rapidement. Les articles qu'il écrivit dans l'*American Journal of science*, à la rédaction duquel il fut attaché depuis 1846, et dans les *proceedings* de plusieurs sociétés savantes : les

rapports qu'il donna dans la publication de l'*United states exploring expedition* le désignèrent, en 1850, à la place de professeur d'histoire naturelle et géologie, puis de géologie et minéralogie de l'Yale college. Nous citerons de cet éminent savant : *A system of mineralogy* (New-Haven, 1837, in-8) ; — *Manual of mineralogy* (New-Haven, 1849, in-8) ; — *Report on zoophytes. United states exploring expedition under commander Charles Wilkes* (Philadelphie, 1846, in-4 et atlas in-fol.) ; — *Report on geology*, etc. (New-York, 1849, in-4 et atlas in-fol.) ; — *Report on crustacea*, etc. (New-York, 1852, 2 vol. in-4 et atlas in-fol.) ; — *Coral recifs and coral islands* (1853, in-8) ; — *Manual of geology* (Philadelphie, 1864, in-8) ; — *A text book of geology* (Philadelphie, 1864, in-12) ; — *Route for a Month's tour through the Alps of Switzerland* (New-Haven, 1871, in-12) ; — *Corals and coral islands* (New-York, 1872, in-8) ; — *The geological story brief told* (New-York, 1874, in-12) ; — *Manual of mineralogy and lithology* (New-York, 1878, in-8).

— M. Leonard Abercrombie WHEATLEY, mort le 24 juin, à l'âge de cinquante-neuf ans, débuta très jeune dans le commerce de la librairie, et fut associé avec MM. Williams et Norgate avant de devenir le seul propriétaire de cette maison d'édition. Les connaissances littéraires, théologiques, artistiques de M. Wheatley étaient fort étendues. Outre son remarquable livre *The Story of the Imitatio Christi*, publié dans une charmante édition de bibliophile, il a traduit l'ouvrage de Lübke : *Ecclesiastical Art in Germany* et *The Miracles of our Lord* de Steinmeyer (Edinburgh, T. et T. Clark). On lui doit encore une transcription de *Christian Creeds and Confessions*, le curieux traité de Gumlich. M. Wheatley a collaboré à la *Scottish Review*, à l'*Edinburgh Currant*, à l'*Academy*, à l'*Athenæum*, au *Bibliographic* et au *Bookworm*. Sa dernière œuvre, publiée peu de jours avant sa mort chez MM. Black, est une traduction des *Sources of the apostolic Canons*, de Harnack.

— On annonce encore la mort : du docteur BARLEMONT, ancien président de la Société médicale du quartier de l'Élysée, mort le 28 juin ; — de M. Jean-Agricol BEYNET SAINT-MARC, homme de lettres, mort âgé de soixante-douze ans, le 24 juin ; — de M. BOISSIÈRE, ancien recteur des académies de Clermont-Ferrand et d'Alger, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, mort le 11 juin, à l'âge de cinquante-huit ans ; — de M. Paul BRET, rédacteur au *Sémaphore* de Marseille, mort au commencement de juin ; — de Mgr CARRA, tour à tour professeur de philosophie, puis de théologie, au grand séminaire de Dijon, rédacteur de la *Semaine religieuse de ce diocèse*, recteur des Facultés catholiques de Lyon, fonctions que sa santé l'obligea de résigner l'an dernier, vicaire général honoraire du diocèse de Dijon, mort dans cette ville, dans sa soixante et onzième année, le 12 juin ; — de M. l'abbé DELACROIX, docteur en théologie, mort à soixante-cinq ans, à Paris ; — de M. Édouard DUBUS, journaliste, poète de la jeune école, dont le principal ouvrage est un volume de poésies : *Quand les violons sont partis*, mort à l'hôpital de la Pitié, à trente et un ans, le 17 juin ; — de M. Arsène FAYARD, éditeur parisien, mort à cinquante-neuf ans, le 4 juin ; — de M. Louis GUENEBAUD, ancien rédacteur de l'*Océan*, à Brest, mort à soixante-quatorze ans, le 7 mars, à Fontenay-le-Comte (Vendée) ; — du docteur Raoul LE ROY d'ÉTIOLES, mort le 2 juillet ; — du docteur Charles PINEL, petit-fils du célèbre aliéniste, mort à soixante-sept ans ; — de M. RAYBAUD SAINT-ANGE, ancien directeur de la ferme-école départementale des Basses-Alpes, où M. Pasteur fit ses expériences sur la maladie des vers à soie, mort à quatre-vingt-trois ans, le 27 juin, en son château de Paillerol ; — de M. Charles RETY, collaborateur du *Figaro*, où il faisait la critique musicale sous le pseudonyme de Darcourt, mort le 2 juillet, à soixante-dix ans ; — du docteur Édouard TOUAILLE DE

LARABRIE, professeur à l'École de médecine de Nantes, membre correspondant de la Société de chirurgie, mort le 11 mars, à Nantes; — de M. le chanoine VIZY, ancien professeur au grand séminaire de Périgueux, doyen du chapitre, mort le 21 juin, à quatre-vingts ans.

— A l'étranger, on annonce la mort: de Mrs A. Mary AUKEN, née Carlyle, nièce du célèbre écrivain, dont elle a publié des œuvres, morte en juin; — de M. George BENTLEY, le chef de la grande maison de librairie de ce nom, mort à soixante-sept ans, le 7 juin; — de M. M. BERMAN, publiciste et historien, mort le 12 juin, à Vienne, âgé de soixante-douze ans; — de M. Th. BRORSEN, astronome, mort à Kiel, en mai, âgé de soixante-seize ans; — de M. Nicolas DE BUNGE, président du comité des ministres russes, auteur d'ouvrages estimés sur l'économie politique, la science des finances et le droit administratif, mort à quatre-vingt-cinq ans, en juin; — de M. John Dykes CAMPBELL, à qui l'on doit une étude sur Coleridge, mort le 1er juin, à Tunbridge Welles; — de M. Ad. ELSAS, physicien, professeur à l'Université de Marbourg, où il est mort le 13 mai; — de M. ERDMANN, philologue, mort à quarante-neuf ans, le 15 mai, dans la ville de Kiel; — de miss Emily FAITHFULL, l'un des plus ardents champions des droits des femmes, directrice du *Victoria Magazine*, auteur de *Change upon change*, et d'autres ouvrages d'imagination; — de l'orientaliste F. FEHR, mort le 14 mai, à Stockholm; — de l'explorateur russe JELISSLIEV, mort à Saint-Pétersbourg; — de M. VON LEHNER, directeur du musée et de la bibliothèque de Sigmaringen, mort à soixante-dix ans, le 5 juin; — du poète anglais LOCKER-LAMPSON, fort populaire outre-Manche, à qui l'on doit entre autres ouvrages: *London lyrics* (1862, in-8), mort à soixante-quinze ans, le 30 mai; — de M. MOTOYOSI SAIZAU, poète et lettré japonais, mort en mai, à Paris, âgé de vingt-sept ans; — de M. Franz NEUMANN, physicien, mort âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, le 23 mai, à Königsberg; — de M. Joseph NEUWIRTH, économiste, mort à Graz, le 21 mai, à cinquante-six ans; — de M. Bernardo RICO, libraire-éditeur, dont le *Boletin bibliográfico* n'était guère qu'un catalogue de libraire, mort le 22 mai, à Madrid; — de M. VON RIED, professeur de médecine à l'Université d'Iéna, mort le 11 juin; — de M. César VILLATTE, dont la collaboration avec M. Sachs a produit le fameux dictionnaire encyclopédique allemand, le meilleur qui ait été fait jusqu'ici, mort le 12 juin, âgé de soixante-dix-neuf ans, à Heustrelitz; — du baron Wilhelm VON WANGENHEIM, connu par des travaux d'économie forestière, mort en mai, âgé de cinquante-six ans, à Vienne; — du célèbre biologiste et géologue anglais William C. WILLIAMSON, mort à soixante-dix-neuf ans, le 27 juin.

LIVRES MIS A L'INDEX. — Nous reproduisons le dernier décret de la Sacrée Congrégation de l'Index, daté du 15 juin, qui condamne et proscrit les ouvrages suivants: *Documenta quaedam Sacrae Scripturae cum doctrina Sanctae Hildegardis de rationalitate* (V. Migne 888, D., et Pitra 249, III, 511 A. B. C. D.) *et de antiquo dierum*. Composita cura et studio Sac. Augustini Damoiseau (Genova, tip. Sordo-muti, 1894). — *L'Apocalisse ed il Mistero Eucaristico*, coll' aggiunta di diversi scritti spirituali (Genova, tip. R. Istituto Sordo-muti, 1894). — *Piccolo Vangelo. Deus charitas est*, ossia raccolta di diversi scritti spirituali intorno alla vita dell' amore (Genova, tip. del R. Istituto Sordo-muti, 1894). — Bovio (Giovanni). *S. Paolo*. Con prefazione e ritratto dell' autore. 4° migliaio (Napoli, 1895). Edizione del periodico *Fortunio*, 24, Egiziaca a Pizzofalcone — *uti praedamnatum in Regulis Iudicis*. — Lacaze (Félix). *A Lourdes avec Zola*. Parallèle au roman de Zola, dédicace à Sa Sainteté le Pape Léon XIII et double préface par l'auteur, en mémoire du professeur docteur Charcot, pour l'École de la Salpêtrière, par le professeur

docteur Bernheim, pour l'École de Nancy (Paris, E. Dentu). — *Tratado elemental de geologia* (Barcelona, Establecimiento tipografico-editorial « La Academia, » 1890) — *tamquam praedamnatum in Regulis Indicis.* — *Tratado elemental de zoologia* (Barcelona, Establecimiento tipografico-editorial « La Academia, » 1890) — *tamquam praedamnatum in Regulis Indicis.* — *Garcia Moreno y el P. Berthe* por Gilberto (Ramon Illarramendi) (Maracaibo, tip. de « Los Ecos de Zulia, » 1894). — Angelini Francesco, auctor operis : *Storia d'Italia ad uso delle classi liceali, magistrali e tecniche,* parte seconda (Eta moderna dal 1492 al 1883) (Napoli, 1884; prohib. Decr. 25 januarii 1894), laudabiliter se subiecit, et opus reprobavit. – Frigeri Antonio, auctor operis: *Il progetto del ministro Bonacci. Lettera aperta agli onorevoli Signori Senatori e Deputati* (Palermo, Giovanni Villa, editore; prohib. tanquam praedamnatum Decr. S. Off. fer. IV, die 16 augusti 1894) laudabiliter se subiecit, et opus reprobavit. — Francisco de Castro: *O invento Abel Parênte no ponto de vista do direito criminal, da moral publica et da medicina clinica* (Rio de Janeiro, Laemmert et. Cie, 1893). Decr. S. Off. fer. IV, 6 februarii 1895. — *Regula Fratrum Minorum iuxta Romanorum Pontificum decreta et documenta Ordinis* a R. P. Hilario Parisiensi, ordinis Fratrum Minorum S. Francisci Capucinorum provinciae S. Bonaventurae, custode generali, doctore in theologia et in iure canonico, explanata (Apud H. Pelagaud filium et Roblot. Lugduni, 1870). Decr. S. Off. fer. IV, die 12 iunii 1895. Auctor laudabiliter se subiecit, et opus reprobavit. — *Exposition de la Règle de saint François d'Assise, avec l'histoire de la Pauvreté,* par le T. R. P. Hilaire de Paris, de l'ordre des Frères Mineurs Capucins, docteur en droit canonique et en théologie, membre de l'Académie de la Religion catholique à Rome, missionnaire apostolique (Fribourg, imp. de Ph. Haesler et Cie, 1872). Decr. S. Off. fer. IV, die 12 iunii 1895). Auctor laudabiliter se subiecit, et opus reprobavit.

Paris. — Une remarquable étude bibliographique est celle de M. Léopold Delisle : *Les Heures bretonnes du XVIe siècle. Mémoire suivi de notes sur quelques livres bretons du XVe et du XVIe siècle* (Paris, gr. in-8 de 39 p. Extraits du tome LVI de la *Bibliothèque de l'École des chartes*), dans laquelle l'éminent académicien complète tout ce qui a été dit par le vicomte de La Villemarqué, M. Whitley Stokes, dom François Plaine, M. J. Loth, sur les célèbres *Heures bretonnes.* A la description des deux exemplaires, à divers détails fournis sur Jacques Kerver, lequel imprima en 1576 la traduction bretonne du catéchisme de Canisius, omise par le R. P. C. Sommervogel au tome II de sa nouvelle édition de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus,* sur Gilles de Kerampuil, curé de Cledguen, etc., succèdent (en appendice) des notes sur le *Catholicon* de Jean Lagadeuc (1499-1521), sur *les Calendriers bretons,* sur *le Mystère breton de la Passion* (1530), sur *le Mystère de Sainte-Barbe* (1557), sur *le Miroir de la mort* (1575), sur *la Vie de sainte Catherine* (1576), sur le *Petit Catéchisme de Pierre Canisius, traduit par Gilles de Kerempuil* (1576), avec reproduction de l'épître dédicatoire à « messire Françoys de la Tour, evesque de Cornouaille, » et de l'avis « aux lecteurs catholiques. » A la fin de sa précieuse brochure, M. Delisle donne le fac-similé d'une page des *Heures bretonnes.*

— M. Henri Omont publie une notice sur le *Catalogue imprimé de la Bibliothèque du Roi au XVIIIe siècle* (Paris, Bouillon, gr. in-8 de 31 p. Extrait de la *Revue des bibliothèques* d'avril-mai 1895). Après avoir rappelé que la rédaction d'un catalogue général de la Bibliothèque du Roi fut décidée en principe au début de l'année 1733, et indiqué les dates de publication des dix volumes in-folio (1733 à 1753), il reproduit diverses lettres inédites relatives à cette grande affaire écrites, de février 1733 à juin 1740, par le comte

de Maurepas à l'abbé Jean-Paul Bignon, bibliothécaire du Roi, par ce zélé bibliothécaire au ministre (la lettre du 14 février 1733 forme un véritable mémoire sur l'état des catalogues), par l'abbé Sallier à ce même ministre. On remarquera la lettre de Maurepas à l'abbé Bignon, du 24 mai 1790, au sujet de la distribution du catalogue « aux principales puissances de l'Europe et à quelques sçavants étrangers. » Dans l'appendice, on trouve d'autres pièces curieuses : un *Arrest du Conseil d'Estat du Roy concernant la bibliothèque de Sa Majesté*, du 11 octobre 1720, qui, selon l'expression de M. Omont, peut être considéré comme le premier règlement, la première charte de la Bibliothèque, et une *Lettre de l'abbé J.-P. Bignon à Maurepas, relative aux livres doubles de la Bibliothèque*, du 17 février 1732.

— M. H. du Bourg nous donne une attachante étude sur la vie mouvementée d'un membre de sa famille qui vivait au XVIe siècle : *Missions diplomatiques de Claude du Bourg* (Paris, Leroux, gr. in-8 de 43 p. Extrait de la *Revue d'histoire diplomatique*). Claude du Bourg, neveu du chancelier de France (Antoine) et frère du conseiller au parlement de Paris (Anne), naquit en Auvergne vers 1522, et mourut au commencement de l'année 1580, dans un cachot de la Mirandole. Il avait déjà été emprisonné à la Conciergerie, puis à la Bastille. M. H. du Bourg a donné de curieux détails sur les missions diplomatiques de Claude en Orient et en Espagne. Il a établi, contre la *France protestante*, que l'ambassadeur de Charles IX et du duc d'Anjou n'embrassa jamais le calvinisme.

— M. Félix Pasquier publie deux savantes et curieuses brochures : *Lettres de Louis XI relatives à sa politique en Catalogne de 1461 à 1473* (Foix, imp. Pomiès, gr. in-8 de 39 p.); — *Louis, dauphin, fils de Charles VII, et les routiers en Languedoc, d'après des documents inédits* (Foix, même imp., gr. in-8 de 23 p.). La première de ces brochures contient neuf lettres de Louis XI trouvées par M. Pasquier dans les archives municipales de Barcelone, sept complètement inédites et deux déjà publiées avec plus ou moins d'exactitude. De ces neuf pièces, huit sont adressées au conseil de la ville de Barcelone, une est destinée au comte de Foix-Candalle, gouverneur de Roussillon et de Cerdagne. Toutes ont trait à la politique que Louis XI tenta de faire triompher en Catalogne pendant la première partie de son règne. M. Pasquier accompagne ces documents d'une notice et de notes excellentes. — Dans sa seconde brochure, il a reproduit divers actes émanés du dauphin Louis, chargé par le Roi son père d'administrer le Languedoc, et conservés aux archives départementales de la Haute-Garonne. Ces actes complètent le récit des événements, tel que l'a retracé Dom Vaissete, et montrent quelle était alors la situation du pays ravagé par les routiers.

— Les personnes qui s'occupent de l'histoire du théâtre ne seront sans doute pas fâchées d'être informées que M. Marius Sepet vient d'achever le *Catalogue des ouvrages et documents relatifs à la littérature dramatique contenus dans le fonds des Nouvelles acquisitions françaises*, au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Outre des textes de grand intérêt pour l'histoire du théâtre au moyen âge (mystères, moralités, farces), cette série contient notamment une riche collection de deux cent dix-neuf volumes, composée de manuscrits pour la plupart soumis à la censure et annotés par elle, et comprenant une grande partie du répertoire du théâtre de la Gaîté et du théâtre des Variétés depuis le commencement de ce siècle jusque vers le milieu du règne de Louis-Philippe. On y peut étudier les origines et l'histoire du mélodrame et du vaudeville. La même série renferme de précieux et instructifs documents sur le théâtre de la foire et le théâtre du boulevard (Nicolet) au XVIIIe siècle, ainsi que sur le théâtre de

cour et de société et le théâtre scolaire. Cet inventaire fait suite à celui qui a été précédemment rédigé par le même auteur : *Catalogue des ouvrages et documents relatifs à la littérature dramatique, compris sous les nos 293, 294 et 295 du classement général du fonds français.* L'un et l'autre sont manuscrits, mais peuvent être aisément consultés à la Bibliothèque nationale.

— *Le Collaborateur des érudits et curieux* (Paris, 53 *bis*, rue des Saints-Pères) est une revue de questions et réponses dans le genre de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* ou de la *Correspondance archéologique.* L'on ne voit pas nettement l'utilité spéciale du nouveau recueil. Le directeur est M. Laporte, libraire parisien, bien connu dans le monde bibliographique sous son pseudonyme de « l'Apôtre bibliographe, » et qui a commencé, il y a quelques années, une bibliographie des écrivains français du XIXe siècle. Le prix d'abonnement est de 20 fr. par an.

— Les querelles récentes qui ont eu lieu récemment, tant en France qu'à l'étranger, sur la banqueroute de la science, ont donné l'occasion au P. Fr. Diercx, S. J., d'écrire dans la *Revue des questions scientifiques* un remarquable article sur *les Ignorances de nos savants* (Tirage à part. Paris, Retaux; Bruxelles, O. Schepens, in-8 de 23 p.), où il rappelle une fois de plus l'impuissance de la science à tout expliquer et à remplacer la religion. Nous en profitons pour rappeler à nos lecteurs l'excellente manière dont est conçue la *Revue des questions scientifiques*, et l'utilité qu'elle offre à un chrétien qui veut se tenir au courant du mouvement scientifique et des réponses que l'on peut faire aux objections de la science athée.

— L'on consultera avec fruit, comme tous ceux d'ailleurs de cette importante collection, le tome II de la *Nouvelle Revue rétrospective*, qui vient de paraître (Paris, 55, rue de Rivoli, in-12 de XII-432 p.). Outre un certain nombre de lettres autographes émanant de diverses personnalités, qu'il serait trop long de désigner (XVIIIe et XIXe siècles), ce volume renferme les documents suivants, dont plusieurs présentent un intérêt actuel : *Campagne de Madagascar (1829-1830), journal de M. Warnier de Wailly, enseigne de vaisseau ; — Documents sur le séjour de Napoléon Ier à l'île d'Elbe, souvenirs de l'adjudant Pierre Labadie* (fin); — *Souvenirs du lieutenant du génie Larabit ; — Paris en 1790, souvenirs du voyage de Kotzebue* (fin) ; — *Un Épisode de la guerre d'Espagne (1810); Évasion des prisonniers du ponton « la Vieille Castille; » — Lettres du capitaine Schœll (1815-1829); — Mendiants transportés à Madagascar (1794) ; — Une Proclamation arabe contenant un discours apocryphe de Bonaparte (1799) ; — Mémoires du comte de Langeron : Austerlitz (1805). Campagne de Russie (1812). Bataille de Paris (1814) ; — Le Comte de Charolais et la demoiselle Delisle, danseuse de l'Opéra (1700-1760)*, d'après des documents inédits de la bibliothèque de l'Arsenal. — Cette dernière publication a fait l'objet d'un tirage à part que nous recevons à l'instant (Paris, 55, rue de Rivoli, in-12).

Agenais. — *Un Document inédit. L'Expédition maritime de Peyrot de Monluc en 1566, par Jules Andrieu* (Agen, imp. veuve Lamy, gr. in-8 de 13 p. Extrait de la *Revue de l'Agenais*) est une publication posthume. L'érudit très regretté a rarement donné une plaquette aussi digne de l'attention des curieux. Il a entouré le document inédit du 13 décembre 1566 (lettre du roi Charles IX au sujet de la descente de Monluc et de ses compagnons en l'île de Madère où, sur la plainte du roi de Portugal, ils sont désavoués et flétris comme « déprédateurs et perturbateurs ») de tant de notes explicatives qu'il ne sera plus permis de redire désormais ce qu'il a écrit en tête de sa brochure : « L'extraordinaire aventure dans laquelle

Peyrot de Monluc, le second fils du célèbre maréchal, perdit la vie, a gardé, malgré bien des recherches, une certaine obscurité. »

Alsace. — Nous recevons le septième *Bulletin de la Section des Hautes-Vosges (Epinal-Belfort)* du Club alpin français (Belfort, imp. Devillers, in-8 de 127 p., avec un portrait, une carte et une grav.). Dans un style un peu télégraphique parfois, mais spirituel et humoristique quand même, il est ici question de la Suisse, de l'Italie, de la France et de l'Alsace. Les alpinistes ont l'appétit robuste; aussi ne faudra-t-il point s'étonner que les restaurants et les repas en plein air soient particulièrement notés par les rédacteurs du Bulletin. On trouve là aussi un intéressant chapitre d'histoire contemporaine que son auteur, M. L. Herbelin, a intitulé : *Choses et autres sur la présence des alliés dans le pays* (environs de Belfort) *pendant les campagnes de 1814 et 1815.*

— Il convient de donner une mention spéciale au gracieux *Guide du touriste. Ballon d'Alsace, Bussang, Saint-Maurice. Vosges méridionales*, qui vient de paraître à Belfort (imp. Devillers, in-12 de 163 p. avec de nombr. grav. et 2 cartes; cart. anglais). « Ce guide est le deuxième de la série entreprise par la section des Hautes-Vosges du Club alpin. Il comprend la région des Vosges s'étendant du col d'Oderen à celui de Château-Lambert et dont le Ballon d'Alsace est le centre ou plutôt le pivot. » L'auteur, qui nous promène à la fois dans les Vosges, le territoire de Belfort et dans un coin de la Haute-Saône, explique d'abord sommairement certaines appellations locales dont le sens devient ainsi compréhensible pour les étrangers : idée excellente. Toutes les indications pratiques pouvant intéresser les touristes sont relevées avec soin; qu'il nous soit permis cependant de conseiller à l'auteur de dresser, pour la prochaine édition de son guide, une table des noms de localités, qui le complétera utilement.

Bourgogne. — Nous ne saurions laisser passer sans le signaler à l'attention des érudits le tome XXII de la nouvelle série des *Mémoires de la Société éduenne* (Autun, imp. Dejussieu, in-8 de xxx-468 p., avec 1 planche et 15 reproductions d'armoiries). Imprimé avec soin, cet important volume renferme huit études qu'il suffira simplement d'indiquer par leurs titres pour que l'intérêt qu'elles présentent apparaisse à tous les yeux : *Armorial du chapitre noble des chanoines séculiers de Saint-Pierre de Mâcon, nommés de 1559 à 1689, d'après un manuscrit original*, par M. l'abbé Adrien Martinet; — *L'Épiscopat de Talleyrand*, par M. Paul Montarlot; — *Les Jardins du château de Rouvres au XIVe siècle*, par M. Étienne Picard; — *L'Église collégiale de Saint-Nicolas de la Prée-sous-Arcy, près Bourbon-Lancy*, par M. Anatole de Charmasse; — *Voyages de Courtépée dans la province de Bourgogne en 1776 et 1777* (suite) (les précédents fragments de cette curieuse relation ont paru dans les tomes XIX, XX et XXI des *Mémoires de la Société éduenne)*; — *Notice sur la cristallerie du Creusot, 1787-1833*, par M. Félix Courtois; — *Les Monastères de la Visitation de Sainte-Marie dans le diocèse d'Autun*, par M. l'abbé Berry; — *Une Légende cyclopéenne à Autun*, par M. J.-G. Bulliot.

Franche-Comté. — *Les Lettres inédites de Fr.-Nic.-Eugène Droz, secrétaire perpétuel de l'Académie de Besançon, à l'abbé Grandidier* (Paris, A. Picard; Besançon, P. Jacquin, in-8 de 16 p.), viennent d'être extraites des *Annales franc-comtoises* par M. l'abbé Louvot. Cet opuscule appartient à la série inaugurée par M. l'abbé Ingold sous le titre générique de : *Les Correspondants de Grandidier* (Voir *Polybiblion*, t. LXXIII, p. 551). Les lettres en question, au nombre de neuf, soigneusement annotées, vont du 19 janvier 1777 au 15 juillet 1786. La première accuse réception à Grandidier de l'envoi fait par lui à l'Académie de Besançon d'un exemplaire de son *Histoire des*

princes-évêques de Strasbourg. Dans la seconde, Droz promet à Grandidier son appui pour l'obtention du titre d'académicien de Besançon, quand le moment serait venu. Or, l'élection du savant historien ne devait avoir lieu que bien plus tard, ainsi que nous l'apprend la lettre de Droz (la dernière rappelée) en date du 15 juillet 1786. Notons enfin que les lettres cotées IV et VIII renferment de nombreuses critiques et observations qui intéresseront les érudits. Cet ensemble des *Correspondants de Grandidier* promet d'être curieux sous plus d'un rapport.

— Pour raconter *la Bataille de Poligny (19 juin 1638)* (Dole, A. Krugell, petit in-16 de 46 p., avec un plan dressé par l'auteur), M. Julien Feuvrier a mis à contribution d'assez nombreux documents imprimés ou manuscrits. Cette bataille eut cela de particulier que Charles IV de Lorraine, commandant en chef des troupes franc-comtoises et lorraines, et le duc de Longueville, général de l'armée française, s'attribuèrent l'un et l'autre la victoire. La vérité est que Longueville, après avoir vainement tenté d'enlever le camp de Charles de Lorraine, dut se retirer en reculant jusqu'à Château-Chalon, et que son adversaire put coucher sur ses positions. Mais comme, le lendemain, les Comtois, à leur tour, quittèrent la place pour se retrancher près de Salins, ville qu'ils voulaient spécialement protéger, Longueville, quelques jours plus tard, revint sur ses pas et s'empara d'assaut de la ville de Poligny (29 juin 1638). Le *Spectateur militaire* (livr. du 1er octobre 1887, p. 76-80) a déjà donné une relation très sommaire du combat de Poligny. L'auteur de cette relation, M. E. de la Barre du Parcq, s'est trompé en fixant au 18 juin (au lieu du 19) la date de l'action; mais il constate, ce que M. Feuvrier a oublié de faire, qu'au lendemain même de sa pseudo-victoire, le duc de Longueville recevait un renfort de trois mille hommes. Avec cet appoint, le général français n'avait plus grand'chose à redouter de la part de Charles IV. C'est d'ailleurs ce qu'il prouva en saccageant Poligny.

— Le discours de réception à l'Académie de Besançon que M. le général comte de Jouffroy a récemment prononcé devant cette compagnie a pour sujet : *Le Général Lyautey* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 21 p., avec portrait). Né à Vellefaux (Haute-Saône), le 13 juillet 1789, Hubert Lyautey est mort le 26 décembre 1867, général et sénateur. Sorti de l'École polytechnique, Lyautey a gagné tous ses grades sur le champ de bataille. M. le comte de Jouffroy, dans un style d'une concision et d'une précision toutes militaires, a très bien résumé cette existence si digne d'être offerte en exemple à notre jeune armée.

— M. A. Lieffroy a extrait des excellentes *Annales franc-comtoises* l'étude qu'il a publiée sur *l'Église du séminaire de Besançon nouvellement restaurée* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 13 p.). Après quelques pages résumant les origines du séminaire, l'auteur donne des détails critiques sur les travaux qui, en ces derniers temps, ont remis l'église en état. Œuvre trop courte d'un littérateur doublé d'un artiste.

— Quoique ayant longtemps vécu, ainsi qu'elle nous l'apprend, dans l'intimité du « dernier des phalanstériens, » Mme C. Coignet ne nous donne dans sa brochure : *Victor Considérant, sa vie, son œuvre* (Paris, Alcan, in-8 de 100 p.), qu'un simple aperçu. L'auteur, dont nous sommes loin d'ailleurs de partager la manière de voir et d'apprécier, a cependant très bien présenté son travail. La vie de ce rêveur, mort impénitent, et qui, sorti de l'École polytechnique, abandonna la carrière militaire, qui s'ouvrait brillante devant lui, pour se jeter à corps perdu en pleine chimère, fera peut-être dans l'avenir l'objet d'une plus importante étude; mais le petit volume de Mme C. Coignet devra toujours être consulté par ceux qu'attirera l'étrange individualité

dont elle a esquissé la physionomie d'après des souvenirs personnels.

Guyenne et Gascogne. — M. l'abbé J.-J.-C. Tauzin publie un travail intitulé *Chroniques landaises. La Fronde* (Auch, imp. Foix, gr. in-8 de 134 p. Extrait de la *Revue de Gascogne*). L'auteur a consulté, sans parler des meilleurs ouvrages imprimés, un grand nombre de documents inédits qui lui ont été fournis par les dépôts publics de Paris et de la province, et particulièrement par les archives municipales de plusieurs localités du département des Landes. Au milieu des plus exacts renseignements relatifs à la Fronde en Gascogne, on trouve dans cette brochure de précises indications sur le séjour au château de Tampoy, sur la rive droite du Midou, du roi François Ier, la veille de son mariage à Beyries avec Élisabeth d'Autriche (6 juillet 1530).

Limousin. — M. A. Fray-Fournier a eu l'excellente pensée que nous avons prévue, souhaitée et encouragée (*Polybiblion*, t. LXXIII, p. 187 et 473), d'extraire du *Bibliophile limousin* son travail sur les *Ex-libris limousins* (Limoges, veuve H. Ducourtieux, in-8 de viii-62 p., avec 16 reproductions d'ex-libris armoriés). Depuis un temps, ces figurines, marques de propriété de bibliophiles, font l'objet des recherches patientes des amateurs, et ceux qui, comme M. Fray-Fournier, se sont consacrés à cette chasse spéciale et savent tenir une plume, feront bien de l'imiter. L'auteur, disons-le en passant, a été, en ces derniers temps, précédé dans cette voie, par MM. J. Gauthier et de Lurion, qui ont fait pour la Franche-Comté un travail du même genre. Le présent opuscule, précédé de quatre pages d'introduction qui témoignent d'un esprit humoristique et observateur, se termine par une précieuse *Table alphabétique des noms de bibliophiles cités*. Si l'on doit remercier chaudement M. A. Fray-Fournier d'avoir mené à bien son entreprise, il faut aussi regretter qu'il n'ait tiré sa brochure qu'à cinquante exemplaires non mis dans le commerce. Que de fervents de l'ex-libris et parmi eux que de lecteurs du *Polybiblion* vont être ainsi désolés ! Il est vrai qu'ils auront la ressource de se procurer les numéros du *Bibliophile limousin* qui a publié par tranches cette intéressante étude.

— M. Louis Guibert publie une curieuse brochure : *Ce qu'on sait de l'enluminneur Evrard d'Espinques* (Limoges, veuve Ducourtieux, gr. in-8 de 22 p. Extrait des *Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse*). Il donne de nouveaux renseignements sur l'enlumineur et sur sa famille, notamment sur son petit-fils, Simon Évrard, notaire d'Ahun, dont on a publié en 1857 et de nouveau en 1892 un opuscule écrit « dans un style peu différent du langage prêté par Rabelais à son écolier Limousin : » *Histoire de l'antique ville d'Ahun en la province de la Marche*. A la suite de la notice, M. Guibert reproduit le testament inédit de l'artiste (12 mai 1494), le contrat de mariage de son fils Jacques (1er janvier 1500) et un mémoire non daté, mais postérieur au 1er novembre 1480, écrit de la main de l'artiste lui-même et relatif à l'exécution de deux ouvrages à lui commandés par un grand personnage, Jean du Mas, seigneur de Lisle.

Maine. — Est-ce vraiment un oublié que nous présente avec une érudition toujours sûre d'elle-même, et une plume aussi légère qu'élégante, M. l'abbé Anis ? Son *P. de Bouillé, poète manceau du XVIIe siècle* (in-8 de 50 p. Extrait de la *Revue historique et archéologique du Maine*), était tout au moins connu des savants. Mais on ne sait rien sur sa vie privée, et M. Anis a dû se contenter de disséquer ses vers. Il y en a de bons, il y en a de faibles. Presque tous sont honnêtes. En pourrait-on dire autant de beaucoup de poètes? Une bonne généalogie des Bouillé, par M. Menjot d'Elbenne, termine le volume.

— Deux charmants chroniqueurs, MM. A. Angot et A. Ledru, nous ra-

mènent sur les siècles passés, en nous contant des *Anecdotes mancelles* (Laval, A. Goupil, in-16 de 420 p.), dont la première, intitulée *l'Abbé d'Evron et messire Hamelin le Franc*, date de 1229, et la dernière : *Chouans et patauds*, indique suffisamment à quelle époque récente elle appartient. Entre elles deux défilent les aventures tristes, sérieuses, gaies, légères, de toute sorte. On dirait un recueil de causeries modernes, de « chroniquettes, » finement tracées, mais où l'érudition toujours sûre et maîtresse d'elle-même empêche les auteurs de faire un faux pas. Il n'y a presque point d'endroit qui ne soit cité, qui n'ait sa légende. Beaucoup de noms propres sont mis en lumière. Les curieux réclament aux deux savants qui ont su les captiver une table qui serve leurs recherches.

Normandie. — Nous apprenons avec le plus grand plaisir que les assises scientifiques, littéraires et artistiques, fondées par Arcisse de Caumont, se tiendront à Rouen, en 1896, sous la direction de l'Académie, de la Société libre d'émulation et de la Société centrale d'agriculture. Les rapporteurs généraux déjà désignés sont MM. J. Nourry, Conniville-Deslys et A. Hérou, dont la compétence est bien connue. C'est à notre éminent confrère M. P. Le Verdier qu'il faut s'adresser pour obtenir tous les renseignements possibles.

— Le savant et obligeant conservateur adjoint de la bibliothèque de la ville de Caen, M. Abel Decauville-Lachênée, vient de publier une notice sur *le Lycée et l'abbaye de Saint-Étienne de Caen* (Le Havre, imp. du Commerce, in-8 de 68 p.) qui mérite les plus complets éloges. L'auteur a sobrement rappelé l'histoire de l'ancienne abbaye et il s'est attaché, en ancien élève reconnaissant, à faire connaître le lycée, l'une des gloires de la ville de Caen. Non content d'en énumérer les merveilles d'architecture et d'art avec tout le soin d'un érudit et d'un artiste, et de les reproduire en cinq belles photogravures, il a su, avec beaucoup d'humour, retracer la vie du lycée. Ceux-là mêmes qui ne l'ont connu que de loin et par ouï-dire sont charmés par la vivacité du récit qui leur rappelle les causeries avec les amis et camarades (*temporis acti*).

— L'on nous avait bien raconté tout le succès qu'avait obtenu à Caen *Caen s'amuse*, une spirituelle revue en quatre actes, à laquelle nous ne ferons peut-être qu'un reproche : celui de ne pas assez plaisanter le gouvernement. Mais voilà : les auteurs ont voulu être aimables pour tout le monde. Pourquoi, à notre tour, ne le serions-nous pas pour eux? Il n'y a pas de nom marquant qu'ils aient omis. Il y en a même qu'ils ont « gasté, » et ils ont eu raison. Il nous venait encore sous la plume un calembour sur le nom d'un des deux auteurs ; mais nous respectons trop l'anonymat pour le trahir. Ce serait aussi trahir la pièce que de la raconter, mais il y a des scènes : les journaux, la photographie, l'atelier de charité, les statues, notamment Louis XIV, qui sont vraiment très fines d'allures et de mots. Ce petit livret doit être considéré comme une des meilleures et des plus alertes productions de l'esprit normand (Caen, Adeline et Massif, in-8 de 122 p.).

— Nous devons à M. Charles Guérin un recueil de notes aussi substantielles que complètes sur *Mesnilthébault*, au canton d'Isigny (Manche). C'est dans la *Revue de l'Avranchin*, t. VII, p. 297 à 363, que cet excellent travail a été publié. Il serait bien à souhaiter que toutes nos communes eussent un historiographe aussi consciencieux et aussi compétent.

— M. Charles de Beaurepaire consacre une notice à l'*Abbé François du Resnel, de l'Académie française* (Rouen, imp. Cagniard, in-8 de 45 p.). Cette notice, qui complète tout ce qui avait été déjà publié sur le traducteur de Pope par ses compatriotes, a été rédigée en grande partie d'après des

documents inédits conservés dans les archives de l'Académie de Rouen. M. de Beaurepaire a reproduit soit *in extenso*, soit en extraits, plusieurs lettres de l'abbé du Resnel et quelques-unes de celles qui lui furent adressées. On trouve dans ces lettres de piquants détails sur Voltaire, sur l'abbé Desfontaines, et aussi sur la nièce de Voltaire, Mme Denis, et sur une amie de ce même Voltaire, la marquise du Châtelet, l'une et l'autre sévèrement mais justement jugées.

Picardie. — M. Alcide Ledieu a déjà consacré, sous le titre de *Monographie d'un bourg picard*, quatre fascicules à la localité où il est né. Il nous donne aujourd'hui la cinquième partie de cette monographie : *Nouvelles et légendes recueillies à Ivrench* (Paris, Picard, in-8 de 254 p. avec fig.). Ce nouveau fascicule est fort intéressant. M. Ledieu y a recueilli un grand nombre de récits, les uns à demi historiques, les autres complètement légendaires, qui lui ont été dits à la bouche des vieillards, ses concitoyens. Ces souvenirs de sa jeunesse, il les a dignement une forme attrayante, remplissent trois chapitres; dans un quatrième et dernier chapitre, l'auteur s'occupe des crimes et exécutions publiques de la région.

Poitou. — M. Charles Saint-Saire retrace l'histoire des *Conférences de La Mothe-Saint-Héray entre Henri de Navarre et Coligny de 1582* (Paris, Leclerc, gr. in-8 de 65 p.). A force de recherches minutieuses, il a pu reconstituer l'histoire des deux conférences, faisant connaître en d'excellentes notes tous les personnages qui furent mêlés aux négociations.

— Le troisième fascicule du tome II du grand *Dictionnaire historique et généalogique des familles du Poitou* vient de paraître. L'ouvrage de ce volume est compris entre les noms de Chabreau à Chiraque. Nous y relevons les notices suivantes : *Chaz, Chaix, Chaise (de la), Chaurat, Chauvelin, Chauvet, Chron, Chuze, Cloquet (de la), Colbert, Combaut, Cossy*. Le tome II se termine par la liste des grands prieurs d'Aquitaine et des lieutenants du Poitou. Les deux volumes sont en vente à la librairie Oudin, à Poitiers, au prix de 16 francs le volume. Il en reste trois ou quatre à paraître.

— M. Henri Clouzot nous donne un recueil de *Notes sur B. Fulcon pour servir à l'histoire de l'imprimerie en Bas-Poitou* (Niort, L. Clouzot, in-8 de 66 p. Extrait de l'*Annuaire de la Société d'émulation de la Vendée*). A ces notes, il en ajoute quelques-unes où il a décrit soigneusement les livres qui avaient échappé au concours curieux. On trouve dans la brochure une série de notices sur les imprimeurs de Fontenay-le-Comte, depuis Jacques Dangirard (1550) jusqu'à Ambroise Cochon de Chabrignac (fin du XVIe siècle), sur les libraires de Fontenay-le-Comte, sur l'imprimerie aux Sables, à Luçon, à Marans, à Moutiers-sur-le-Lay et à la Rochelle-sur-Yon. On remarquera p. 53-63 de curieux détails sur les impressions faites par Agrippa d'Aubigné dans son domaine de Mareuil, « petit royaume composé de marais et de canaux inaccessibles. »

Provence. — M. l'abbé Maubert a communiqué, l'an dernier, au congrès des sociétés savantes, une notice sur les *Livres du chœur de Saint-Sauveur d'Aix* (Paris, Imp. nationale, gr. in-8 de 12 p. Extrait du *Bulletin historique et philologique*). Sa brochure est aussi agréablement que savamment écrite. Rectifiant tout d'abord des inexactitudes données dans l'*Univers pittoresque France* et répétées plus tard dans l'*Univers* (Paris, 1881), il montre que chanoine dit qu'il possède les « livres chœur » et non de « manuscrits », que ces « manuscrits » ne sont pas du XVe siècle et non « des temps les plus reculés », qu'ils ne sont pas « à la sacristie, » mais bien aux « archives de l'archevêché » qu'on ne sait rien sur cette collection, dont l'intérêt [illegible] et [illegible], et

qui se compose de 14 gros volumes in-folio de plain-chant manuscrits (il en existait jadis 24). Il insiste sur le talent que révèlent les enluminures nombreuses dont ils ont été enrichis par Pierre Burle, prêtre bénéficier de Saint-Sauveur, dans les premières années du XVIe siècle. Il constate que les livres choraux prouvent que la liturgie aixoise était à peu près conforme aux usages de Rome. La courte et excellente monographie se termine par une analyse du contenu de chacun des formidables volumes.

— M. F. Mireur a donné un titre sensationnel, comme on dit aujourd'hui, à sa nouvelle brochure : *Un gentilhomme provençal décapité sous la Ligue. Bernardin Gaibier, sieur de la Bouverie* (Draguignan, gr. in-8 de 28 p. Extrait du *Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan*). Cette étude est destinée à compléter une page de l'histoire de la Ligue en Provence, exhumée du fonds Peiresc de la bibliothèque Méjanes et publiée dans la 3e livraison de la *Revue historique de Provence* (1893, p. 86 et suiv.). Le récit de M. Mireur est fort dramatique et on lit avec beaucoup d'intérêt l'histoire du supplicié du 16 juin 1590, sur lequel on connaissait seulement quelques lignes de l'historien César Nostradamus. La brochure est terminée par un appendice composé de deux morceaux fort instructifs : *Notes généalogiques* sur la famille Gaibier et notice sur « la terre de La Bouverie à Roquebrune. »

— Le P. Apollinaire de Valence, continuant des recherches déjà souvent mentionnées ici, publie des *Études franciscaines sur la Révolution dans le département de Vaucluse* (Avignon, Seguin, gr. in-8 de 84 p.). A l'aide de documents puisés aux meilleures sources en Italie comme en France, le savant religieux a donné d'excellentes notices sur les conventuels d'Apt, de Valréas, d'Orange, sur les cordeliers d'Avignon, de l'Isle, de Caromb, de Carpentras; sur les récollets d'Avignon, de Pernes, de Mazan, d'Apt, de Bonnieux, de Bollène, de Carpentras; sur les capucins d'Avignon, de Valréas, d'Orange, de Cavaillon, de l'Isle, d'Apt, de Carpentras, de Pertuis; sur les picpus d'Avignon, sur les clarisses d'Avignon et de Pertuis, sur les Sœurs de Sainte-Élisabeth de l'Isle et de Villeneuve-lez-Avignon. Aux notices sont joints souvent des documents inédits, par exemple (p. 51-54) trois lettres écrites en 1795 par le P. Armentaire au cardinal Zelada. La brochure est complétée par des tables rédigées avec le même soin que tout le reste.

Alsace. — Nous avions à peine salué ici l'apparition du premier fascicule des *Correspondants de Grandidier*, que le second fascicule de cette collection était mis sous nos yeux : *Deux Bénédictins alsaciens de Mury et Grandidier. Lettres inédites sur les Acta Murensia*, publiées par A.-M.-P. Ingold (Paris, Picard; Colmar, H. Huffel, gr. in-8 de 12 p.). Les deux bénédictins, originaires de Soultz, à peu de distance de Murbach, étaient les Pères Léger Mayer et Maurice Larger, hommes de grand mérite, quoique bien ignorés aujourd'hui dans leur pays natal. Les documents et les notes dont les accompagne le savant éditeur nous apprennent beaucoup de choses sur la célèbre abbaye de Muri en Suisse, et principalement sur « la grosse question de l'authenticité et de la date des Actes de Muri, sur laquelle aujourd'hui encore il est difficile de dire qui a raison. » Avons-nous besoin d'ajouter qu'un bibliographe tel que M. l'abbé Ingold a énuméré la plupart des travaux relatifs à cette question, notamment ceux du P. Hergott (1750), de Dom Kopp, le futur prince-abbé de Mury (1750), de Rustenus Heer (1755), du P. Wieland, contradicteur de R. Heer, et de nos contemporains, D. de Liebenau, le P. Kiem, ce dernier auteur d'une savante histoire (en deux volumes) de l'abbaye de Muri (1888-1891)?

Angleterre. — MM. Macmillan vont faire paraître le second volume de

l'*History of Greece*, du docteur Adolph Holm, qui va jusqu'à la fin du ve siècle avant l'ère chrétienne. L'ouvrage complet comprendra quatre volumes.

— *Lord Palmerston*, par M. Lloyd Saunders, nouveau volume de la série « Statesmen, » vient d'être mis en vente chez MM. W.-H. Allen et Cie.

— Chez M. Horace Cox : *An Australian in China*, curieux récit du docteur G.-E. Morrisson, racontant son voyage à travers la Chine et dans la Birmanie. L'explorateur, qui ne parle pas chinois, a voyagé sans interprète avec des coolies recrutés étapes par étapes.

— On annonce la publication chez MM. Kegan, Paul et Cie, des *Mémoires* de l'amiral Wolseley, commandant en chef de l'escadre rouge, édités par miss Innes, sa petite-fille. Ces mémoires donnent de nombreux détails sur les guerres navales du commencement du siècle. Le fils de l'amiral Wolseley était midshipman à bord du *Bellérophon* au moment où Napoléon vint s'y embarquer.

— MM. Jack, d'Edimbourg, publieront une *Centenary Edition of Burns*, préparée par MM. W.-E. Heuley et T.-E. Handerson, qui comprendra quatre volumes. Dans le premier figureront les poèmes; dans le second, les poèmes posthumes; dans le troisième, les chants ; dans le dernier, diverses pièces, un glossaire et un index général. L'ouvrage aura une édition de luxe limitée à 750 exemplaires, dont 150 pour l'Amérique, et une édition populaire. Le texte sera orné de gravures et de nombreux fac-similés des manuscrits.

— Va paraître chez MM. Chapman et Hall : *Five Years in Madagascar*, par le colonel Francis-C. Maude, avec un portrait finement gravé de la reine Ranavalona III.

Italie. — Le nom de M. G. Finamore a souvent paru dans les colonnes du *Polybiblion*. On a pu, entre autres mentions, y lire (T. XXXI, p. 423) un article développé sur le *Dictionnaire du dialecte des Abruzzes*. Une nouvelle édition très augmentée de cet ouvrage fort intéressant pour la linguistique vient de nous arriver d'Italie (*Vocabolario dell' uso abruzzese*. Citta di Castello, 1893, in-8 de 321 p.). Il était accompagné d'un livre d'un tout autre genre, d'un volume de gracieuses poésies, *Fleurs des champs* (*Fiori di campo*. Lanciano, 1893, in-16 de 104 p.), composées par Mme Raimunda Tomei Finamore. Il y a là de charmantes choses et sans cesse inspirées par de pieux et purs sentiments. Que nous voudrions avoir assez de place pour insérer quelques-uns de ces vers ! Nous n'oublierions pas *la Neige en avril* (*Nevicata d'aprile*, p. 11). Ce sont des vers encore que nous apporte le volume *Postuma* (Lanciano, 1895, in-12 de 150 p.). Vers d'un poète, Saverio Tozzi, mort bien jeune et que Mme Raimunda Tomei Finamore a soigneusement recueillis en les faisant précéder d'une introduction très touchante, très bien écrite, où elle nous dit la vie de l'auteur trop prématurément disparu. Dans les poésies de Tozzi on remarquera surtout la pièce : « Tu as vaincu, Galiléen » (p. 63), et les stances *Moriturus* (p. 105), dont le début rappelle les adieux de Gilbert à la vie.

— La *Rassegna bibliografica*, dirigée par l'éminent professeur d'Ancona, signale comme intéressant (t. III, p. 168) l'article que notre collaborateur M. de Puymaigre a donné, dans la *Revue des questions historiques*, sur Giannino Baglioni (buon articolo del conte de Puymaigre, così dotto e competente in cose italiane). Cet article était d'autant plus nécessaire, ajoute la *Rassegna*, que malgré les travaux antérieurs de Monmerqué et de Brehaut, le *Biographie universelle*, la *Biographie générale* et la *Grande Encyclopédie* ont accumulé les erreurs sur Giannino.

— Le 15 mai dernier a paru à Messine le premier numéro d'une revue italienne pour l'histoire de l'antiquité : *Rivista di storia antica e scienze*

affine. C'est M. Giacomo Tropea, professeur de l'Université de médecine, qui a pris l'initiative de cette publication, pour laquelle il s'est assuré de précieux concours. Outre les articles de fond (le premier numéro renferme des recherches sur les éruptions de l'Etna, par le directeur ; une étude sur le rôle du sénat romain pendant l'interregnum, par M. E. Cocchi), la revue contient des comptes rendus bibliographiques et un dépouillement critique des périodiques. L'on applaudira certainement à la fondation de cette revue, qui peut rendre d'utiles services (Messine, le directeur ; Turin, C. Clausen ; 12 fr. par an).

Océanie. — M. Albert-F. Calvert va donner une suite à son excellent ouvrage : *The Discovery of Australia*. Après la découverte du continent australien, il reste à raconter les efforts qui ont été tentés pour l'exploration intégrale du pays. *The Exploration of Australia* racontera ces efforts depuis l'époque du capitaine Cook (Londres, George Philip et fils).

— Sur le même sujet, la maison Frederik Muller, d'Amsterdam, annonce la publication d'un document de premier ordre : le journal d'Abel Tasman sur la découverte de l'Australie reproduit en phototypie.

Publications nouvelles. — *Le Très Saint Sacrifice*, par l'abbé P. Feuchot (in-18, Retaux). — *Les Deux Grands Sermons de N.-S. Jésus-Christ*, par le R. P. A. Gallerani (in-18, Oudin). — *Le Régime Sauveur, ou la Communion (dans les maisons d'éducation*, par le R. P. J.-M. Lambert (in-18, Oudin. — *Les Élus se reconnaîtront au ciel*, par Mgr E. Méric (petit in-8 carré, Téqui). — *Nemaucil, ou Manuel de droit usuel*, par Pierrelaurès (in-32, Chevalier-Marescq). *Traité du nantissement et du droit de rétention*, par L. Guillouard (in-8, A. Pedone) ; — *De la concurrence déloyale*, par R. Barbier (in-8, Chevalier-Marescq) ; — *De la prescription de l'action publique et de l'action civile en matière pénale*, par C. Muteau (in-8, Chevalier-Marescq) ; — *L'Administration locale de l'Angleterre*, par P. Arminjon (in-8, Chevalier-Marescq). — *Les Codes suédois de 1734, civil, pénal, commercial*, publiés par R. de la Grasserie (in-8, A. Pedone) ; — *Obligation morale et idéalisme*, par G. Lefèvre (in-18, Alcan). — *Essais et études*, par E. de Laveleye (in-8, Alcan). — *Tempérament et caractère selon les individus, les sexes et les races*, par A. Fouillée (in-8, Alcan). — *Psychologie de l'anarchiste-socialiste*, par A. Hamon (in-18, Stock). — *Les Enfants*, par l'abbé H. Bolo (in-18, Haton). — *De ci, de là, causeries d'un père de famille*, par le général Cosseron de Villenoisy (in-18, Téqui). — *Lettres d'un curé de canton*, publiées par Y. Le Querdec (in-18, Lecoffre). — *La Science, la Religion et la conscience*, par le Sar Péladan (petit in-16, Chamuel). — *Paradoxal*, par G. Hulewicz (in-8, Sauvaître). — *La Fortune privée à travers sept siècles*, par le vicomte G. d'Avenel (in-18, Colin). *Le Socialisme au XVIIIe siècle*, par A. Lichtenberger (in-8, Alcan). — *La Propriété ; origine et évolution*, thèse communiste, par P. Lafargue. *Réfutation*, par Y. Guyot (in-18, Delagrave). — *Les Revendications ouvrières en France*, par A. Béchaux (in-18, Guillaumin, Rousseau). — *Du Travail et de ses conditions*, par H. Depasse (in-18, Alcan). — *Cours élémentaire d'électricité*, par B. Brunhes (in-8, Gauthier-Villars). — *La Géologie comparée*, par S. Meunier (in-8, cart., Alcan) ; — *L'Art moderne. La Renaissance*, par G. Gougny (in-18, Firmin-Didot. — *La Lithographie*, par H. Bouchot (in-8, cart., libr.-impr. réunies, May et Motteroz). — *Contes populaires de la vallée du Nil*, trad. de l'arabe parlé par S.-E.-Y. Artin Pacha (petit in-16 cart., Maisonneuve). — *Règles fondamentales de la syntaxe latine à l'usage des classes*, par F. Antoine (in-16 cart., Bouillon). — *Honneur-Patrie*, par C. Canivet (in-18, Jouvet). — *Les Échos de ma lyre*, par J. Quincampois (in-18, Desclée et de Brouwer). — *Corbeille ancienne, poèmes*, par A. Retté (in-18, Vanier). — *La Prométhéide*, trilogie d'Eschyle, par le Sar

[illegible] *Jacqueline*, par Bentzon (in-18, Calmann-Lévy). — *L'Enfant de volupté*, par G. d'Annunzio (in-18, Calmann-Lévy). — *La Fil d'or*, par H. Gréville (in-18, Plon et Nourrit). — *Pays et paysages*, par F. Pomaret (in-18, Plon et Nourrit). — *Rêve blanc*, par H. Hardel (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Destin d'aimer*, par C. de Bordeu (in-18, Plon et Nourrit). — *Corbeille d'or*, par G. Beaume (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Musicien aveugle*, par W. Korolenko; trad. du russe par L. Golschmann et L. Jaubert (in-18, Perrin). — *L'Adoration*, par L. Barracand (in-18, Lemerre). — *Journée finie*, par J. de Busca (in-18, Lemerre). — *France, 1418-1420*, par J. de Glouvet (in-18, Colin). — *Le Midi bouge*, par P. Arène (in-18, Flammarion). — *Le Diamant noir*, par J. Aicard (in-18, Flammarion).

Fils d'Ève, par L. du Vauthier (in-18, Sauvaître). — *Les Soirées de ma tante Rosy*, par J. Macé (in-18, Hetzel). — *Ames et paysages*, par A. Turquet (petit in-16, May et Motteroz). — *Résumé de géographie physique et historique* (3e partie), par G. Niox (in-18 cart., Delagrave). — *Les Étapes d'un touriste en France; Belle-Isle-en-Mer*, par L. Trébuchet (in-18 cartonné, Hennuyer). — *Notes de voyage*, par F. de Crue (in-18, A. Colin et Cie); — *Au Pays de Paul et Virginie*, par J. Leclercq (in-18, Plon et Nourrit). — *Contes et Comédies*, par L. Lacroix (in-18, Lecoffre). — *Le Martyrologe de l'Église du Japon, 1549-1649*, par l'abbé Profillet (in-18, Téqui). — *Mgr Verrolles et la mission de Mandchourie*, par A. Launay (gr. in-8, Téqui). — *Le Roi Stanislas et Marie Leczinska*, par la marquise des Réaulx (in-8, Plon et Nourrit). — *Duchesse de Gontaut. Lettres inédites*, publiées par le marquis de Gontaut (in-8, de Soye). — *Mémoires d'une contemporaine, ou Souvenirs d'une femme sur les principaux personnages de la République, du Consulat et de l'Empire*, par L. Saint-Elme (in-8 cart., Flammarion). — *Le* [illegible] *avec le Consulat et l'Empire, 1800-1815*, par E. Daudet (in-18, [illegible]). — *De Vienne à Wagram Près Napoléon*, par le géné[illegible] (in-18, [illegible]). — *Souvenirs militaires, 1866-1870*, du [illegible] (in-8, [illegible]). — *Histoire générale de la guerre franco-alle[illegible]*, par le commandant Rousset. T. I et II (2 vol. in-8, La[illegible]). — *La Guerre et la Commune du Rhin* (petit in-16, Colin). [illegible] *Tum Soumis. Ses romans, ses* [illegible], par L. [illegible] (in-18, Plon et Nourrit). — *L'Expédi*[illegible] (in-8, De[illegible]). — [illegible] (in-16, Ha[illegible]). — *Le* [illegible] *du XVIII*e [illegible], par [illegible] — [illegible] Bourneau [illegible]. — Vie [illegible] — [illegible] Pommier [illegible].

[illegible]

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *Le Chrétien. Voix des premiers jours.* Extraits de documents anciens. Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de VIII-242 p., 1 fr. 50. — 2. *Traité de la communion, ou Conduite pour communier saintement*, par le R. P. VAUBERT, S. J. Nouvelle édit. Paris, Téqui, 1895, in-12 de VIII-408 p., cartonnage toile, 2 fr. 10. — 3. *Les Frères des anges, recueil d'histoires sur la première communion*, par J. M. A., missionnaire apostolique. Paris et Lille, Desclée, 1894, in-8 de 190 p., 0 fr. 90.—4. *Regards dans l'autre monde*, par Mgr CONRAD MARTIN, trad. par E. PFEIFFER. Paris, Vic et Amat, 1894, in-18 de VI-220 p., 0 fr. 75.—5. *L'Immortalité chrétienne*, par l'abbé M. CARON. 2e édit. Paris, Haton, 1895, in-12 de XX-308 p., 3 fr.—6. *De Genève à Rome, impressions et souvenirs*, par THÉODORE DE LA RIVE. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de LII-244 p., 3 fr. 50. —7. *Martyrs et bourreaux*, par J. GENOUD. Paris, Téqui, 1895, in-12 de IV-240 p., 2 fr. —8. *Plans d'instructions pour retraites de première communion*, par M. ARNAUD, chanoine. 2e édit. Paris, Téqui, 1895, in-12 de IV-352 p., 3 fr. — 9. *Retraite pascale d'après les prédicateurs contemporains*, par l'abbé PLUOT. Paris, Téqui, 1895, in-12 de IV-394 p., 3 fr. — 10. *Les Familles bibliques, conférences*, par le R. P. MATIGNON, S. J. 6e série. *La Sainte Famille.* Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de 416 p., 3 fr.— 11. *La Charité*, par l'abbé FAVA. Paris, Bloud et Barral, 1895, in-8 de 300 p. 2 fr. 50. —12. *Le Fils de l'homme dans l'Évangile*, par l'abbé ST. GAMBER. Paris, Vic et Amat, 1895, in-12 de 374 p., 3 fr. — 13. *Pleine de grâce*, par l'abbé HENRY BOLO. Paris, Haton, 1895, 4e édit., in-12 de 318 p., 2 fr. 50. — 14. *Œuvres de saint François de Sales*, édit. complète. T. IV et V. *Traité de l'amour de Dieu.* Annecy et Genève, Trembley, 1894, 2 vol. gr. in-8 de XCVI-370 et 508 p., 16 fr. — 15. *Vade-mecum salésien de la jeune chrétienne. Pensées et conseils de saint François de Sales* recueillis par un missionnaire de Saint-François de Sales. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-18 de 372 p., 2 fr. — 16. *Sept Méditations de sainte Thérèse sur le Pater*, nouv. trad. par l'abbé BERNARD. Paris, Téqui, 1895, in-18 de VIII-132 p., 1 fr. 25.— 17. *Éclaircissements sur les œuvres mystiques de saint Jean de la Croix*, par le P. LUDOVIC DE BESSE. Paris, Oudin, 1893, in-12 de 152 p., 2 fr.—18. *De l'Oraison, instructions spirituelles suivant la doctrine de Bossuet*, par le R. P. DE CAUSSADE, S. J. Nouv. édit. Paris, Lecoffre, 1892, in-12 de X-218 p., 1 fr. 25. — 19. *De l'Oraison, instructions spirituelles suivant la doctrine de Bossuet*, par le R. P. DE CAUSSADE, S. J. Paris, Lecoffre, 1895, in-12 de XXIV-294 p.—20. *L'Année ecclésiastique, 1re et 2e semaines de l'Avent*, par l'abbé P.-M. PAGÈS. Paris, Périsse, 1895, in-12 de 384 p., 1 fr. 75.—21. *Une Pensée chrétienne pour chaque jour de l'année à l'usage de la jeunesse.* Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, 1894, in-18 de 352 p., 1 fr. 25.— 22. *Jésus rédempteur, méditations pour chaque jour du Carême*, par l'abbé M. CARON. Paris, Haton, 1895, in-18 de XVI-396 p., 2 fr.—23. *Mois de l'Enfant Jésus*, par F.-J. MICHEL. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-18 de 64 p., 0 fr. 25. — 24. *Mois de Marie à l'usage des âmes pieuses*, 3e édit., par l'abbé PH. ROQUES et l'abbé BOUNES. Lyon, Vitte, 1895, in-18 de 176 p., 1 fr. — 25. *Sermons et allocutions*, par ZADOC-KAHN, grand rabbin de France, 3e série. Paris, Durlacher, 1894, in-12 de 386 p., 4 fr.

1 à 7. — THÉOLOGIE. — C'est de la double source de l'Écriture et de la Tradition que découle l'enseignement théologique. Aussi l'Église a-t-elle toujours, à côté des livres du Nouveau Testament, fait une place importante aux livres de ses Pères et de ses docteurs, en particulier à ceux des Pères dits apostoliques qui, étant plus rapprochés de

l'époque des évangélistes, lui paraissaient avec raison avoir été les premiers témoins autorisés de la pratique du culte et des sacrements. Mais il est bien peu de fidèles qui connaissent ces livres, « réservés aux patientes recherches des théologiens et des érudits, » et c'est avec une bien vive satisfaction que nous avons enfin pu entendre, par *le Chrétien*, cette *voix des premiers jours* qui est si bien en harmonie avec la voix d'aujourd'hui, le symbole de nos croyances, tel que l'Église le professe après plus de dix-huit siècles de luttes et de contradictions. Ce petit recueil, comme un riche écrin, contient les écrits qui jouirent, parmi les premiers fidèles, d'une grande et légitime autorité et qui parfois partagèrent, avec les livres sacrés, l'honneur de servir aux lectures faites dans les assemblées chrétiennes. C'est d'abord la *Doctrine des Apôtres*, document retrouvé récemment et qui résume l'enseignement donné par les premiers prédicateurs de l'Évangile. Il est suivi d'une partie de l'épître de saint Clément, pièce plus ancienne encore, et de l'homélie dite : *Seconde Épître de saint Clément*, dont une partie, également retrouvée dans ces derniers temps, n'avait pas encore été traduite en français. Puis viennent trois des épîtres de saint Ignace, martyr, et celle de saint Polycarpe ; quelques fragments du *Pasteur* d'Hermas, ainsi que des méditations et des soliloques dits de saint Augustin. Une notice courte, précise, complète, précède chaque document et éclaire l'esprit du lecteur sur la nature et le sujet de la pièce qui va s'offrir à lui. Enfin l'œuvre s'ouvre et se clôt par quelques prières qui peuvent servir pour le matin et le soir, pour la sainte messe et pour la communion.

— La morale chrétienne, qui impose la lutte aux défauts et aux passions, n'est pas d'une pratique facile : elle est au-dessus de la portée de nos forces humaines, mais Dieu nous aide par sa grâce qui nous rend possibles des devoirs que, sans ce secours, nous n'aurions pu accomplir. Et la grâce nous arrive surtout par l'Eucharistie. Lisez le *Traité de la communion*, que vient de publier le P. Vaubert, et vous serez instruits des effets admirables que le Sacrement de l'autel produit dans une âme, quand cette âme le reçoit avec les dispositions requises. Ce livre se divise en quatre parties. Dans la première, l'auteur rappelle le dessein que Jésus-Christ s'est proposé en établissant le sacrement de l'Eucharistie ; dans la deuxième partie, il nous indique les moyens de seconder Jésus-Christ dans la réalisation de ce dessein ; la troisième partie nous fait connaître les obstacles qui s'opposent à cette réalisation ; enfin une méthode pratique pour communier selon les desseins du Sauveur fait la matière de la quatrième et dernière partie. Toutes ces considérations, puisées aux meilleures sources et en harmonie parfaite avec les données théologiques, exprimées dans un style facile, clair, exact, sont à la portée de toutes les intelligences ; elles sont bien de nature à inspirer la plus haute estime pour la communion et à en faciliter la pratique.

Les gens du monde, aussi bien que les personnes religieuses, ceux qui communient souvent et ceux qui le font rarement, les âmes les plus avancées dans la perfection et celles qui ne font qu'y aspirer, y trouveront des secours conformes d'abord à leur état présent et ensuite à l'état plus parfait où elles arriveront, à proportion de leur avancement dans la vertu.

— Après la théorie, l'exemple. Le *Recueil d'histoires* vient à propos confirmer la doctrine du *Traité*, et comme les exemples entraînent — *exempla trahunt* — rien n'est plus efficace pour exciter à une pratique plus fréquente de l'Eucharistie que ces histoires qui attirent, charment et triomphent de toutes les hésitations. Il est vrai que les *Frères des anges* sont censés rappeler ici les enfants de la première communion, mais les exemples que contient ce recueil ont une plus large portée : ils servent aussi puissamment à faire connaître et aimer davantage à tous les fidèles de tout âge le sacrement de l'Eucharistie. Dans le nombre, il en est qui sont déjà connus, mais le plus souvent au charme du récit se joint l'attrait de la nouveauté. Ici et là, c'est le même intérêt, la même édification, le même stimulant. Nous recommandons ce livre à tous les catéchistes qui préparent les enfants à la première communion et qui pourront puiser dans cette mine féconde autant que précieuse les meilleures ressources pour s'attirer l'attention des enfants et pour les exciter à une préparation sérieuse. Nous l'offrons aussi, ce livre, à tous les fidèles, qui pourront y trouver le souvenir des joies de leur première communion et qui lui devront un plus vif désir de renouveler ces joies par une plus fréquente réception du sacrement de l'Eucharistie.

— La dernière communion a bien, elle aussi, et son importance, et ses consolations ; on l'appelle le viatique, parce qu'elle nous sert à accomplir le redoutable passage du temps à l'éternité. Nous devons nous y préparer toute notre vie, parce que c'est de cette communion suprême que dépendra notre sort éternel. Faisons cette œuvre en considérant quelle sera la destinée qui nous sera faite au delà du tombeau ; en jetant nos *Regards dans l'autre monde*, voyons quel sera notre partage. Mgr Conrad Martin sera notre guide et notre conseiller. Écoutons-le d'abord nous rappelant que l'âme séparée du corps se présente devant le tribunal de Dieu pour être jugée, et que de cette sentence dépend pour toujours notre avenir. Si la sentence est favorable, notre âme se dirigera vers le ciel, et le ciel qu'est-il aux regards de la foi ? Mgr l'évêque de Paderborn s'arrête avec complaisance à nous décrire les joies de ce séjour, les facultés dont y jouissent les élus, l'occupation des bienheureux. Mais il est peu d'âmes qui entrent directement au ciel ; plus nombreuses sont celles qui sont obligées de faire un séjour plus ou moins long dans le lieu d'expiation qui s'appelle le purgatoire. Soulevant un coin du voile qui nous dérobe le spectacle des souffrances de ces âmes,

Mgr Martin permet à nos regards d'y pénétrer, et nous y montre ces âmes souffrant les plus cruels tourments, chacune suivant le nombre et la gravité de ses fautes, mais toutefois soulagées par les prières et les mérites des vivants. Enfin jetons nos regards dans l'enfer, et soyons épouvantés par les supplices de ces âmes à jamais éloignées de Dieu et condamnées à souffrir éternellement. Ces vérités sont bonnes à rappeler, même aux meilleurs chrétiens, qui les oublient si facilement : elles ont l'inconvénient d'attrister, mais elles sont salutaires parce qu'elles nous obligent à vivre plus fidèlement à Dieu ; elles n'attristent d'ailleurs et n'épouvantent que les âmes qui ont perdu la grâce, mais quel bienfait pour ces âmes mêmes, si cette crainte devenait pour elles le commencement de la sagesse !

— *L'Immortalité chrétienne*, de M. l'abbé Caron, a aussi pour objet l'au delà. Et la preuve que de tels livres répondent à un besoin réel des esprits à l'heure présente, c'est que cet ouvrage en est arrivé rapidement à sa deuxième édition. C'est aussi l'éloge de l'auteur, éloge donné par l'opinion publique, qui confirme ainsi de son incontestable autorité le jugement qu'avait porté de cette œuvre Mgr l'évêque de Versailles. M. l'abbé Caron dédie son livre : A ceux qui souffrent et qui pleurent, afin que leurs souffrances et leurs larmes ne soient pas sans espérance. Le livre Ier montre le malaise de notre siècle, plus qu'aucun autre, peut-être, aux prises avec le besoin de croire à l'immortalité ; cette immortalité, il la demande vainement aux choses et aux hommes ; seule la religion de l'Évangile peut lui en donner l'absolue certitude. Le livre II nous fait suivre l'âme humaine à son entrée dans son éternité, quand elle se trouve face à face avec Dieu pour être jugée : si elle est condamnée, elle se précipite dans l'abîme ; si elle est justifiée, elle monte vers le ciel pour y voir Dieu et l'y posséder. Dans le livre III, le savant et pieux auteur essaie de répondre à cette question : Où est le lieu de l'immortalité ? Dans cette intéressante recherche, il s'aide à la fois des données de la science et des enseignements de l'Église. Le livre IV renferme une esquisse de la vie humaine après la résurrection, et ici la plume de l'auteur court à l'aise, car la théologie chrétienne abonde en affirmations sublimes sur les qualités des corps glorieux. Enfin, dans le livre V, M. l'abbé Caron traite du nombre des élus, après avoir exposé ce que l'Église nous enseigne d'autre part sur les peines de l'enfer et sur celles du purgatoire. Ainsi sont épuisées toutes les questions relatives à l'immortalité : aucune objection, aucun doute ne peut plus rester dans un esprit sincère et de bonne foi, et qui pourrait dire toutes les consolations que réservent, à ceux qui souffrent et qui pleurent, ces pages si pleines de vie, de vérité et d'éloquence !

— Nous n'attendons pas moins d'édification du livre de M. Théodore de La Rive, qui a pour titre : *De Genève à Rome*. C'est bien en réalité d'un

voyage qu'il s'agit : l'auteur habitait d'abord la première de ces deux villes, Genève, d'où il s'est rendu ensuite dans la seconde, c'est-à-dire à Rome. Mais à cette signification obvie et littérale, il convient d'en ajouter — nous allions presque dire d'en substituer — une autre qui, bien que figurée et symbolique, est plus vraie. *De Genève à Rome*, cela veut dire : « Du protestantisme au catholicisme; » c'est le récit d'une conversion. M. de la Rive a bien voulu nous redire ses *souvenirs* d'une période si importante de sa vie et nous faire la confidence de ses *impressions* pendant cette traversée si mouvementée qui devait le conduire au port de la vérité. Nous avions lu déjà quelques ouvrages du même genre, tableau sincère et émouvant des divers états par lesquels passe une âme qui, encore sous le joug de l'erreur, éprouve un besoin irrésistible de le secouer pour entrer dans la sainte liberté des enfants de Dieu : le livre de M. de la Rive est un de ceux qui nous a captivé le plus par son émotion communicative et par sa courageuse sincérité; ce voyageur qui va de la Genève de Calvin à la Rome de Léon XIII nous fait part de tous les obstacles qu'il a rencontrés sur sa route — obstacles du dehors, obstacles intérieurs — et nous révèle aussi la joie dont son âme a été inondée quand il lui a été donné de franchir le seuil qui le séparait du domaine de la vérité, de faire son abjuration et de recevoir le Dieu de l'Eucharistie. Nous regrettons seulement les réflexions que nous lisons dans la préface de ce livre au sujet des « appellations nouvelles qui semblent faire de la Mère de Dieu la protectrice exclusive.... d'un pays ou d'une cité. » Ces appellations, d'abord, sont approuvées et consacrées par l'Église, et en outre, elles ne sont, le plus souvent, que secondaires ou accessoires, employées pour indiquer le pays, la cité où la Mère de Dieu est honorée sous tel ou tel vocable : Notre-Dame de Grâce à Rochefort, Notre-Dame Immaculée à Lourdes, etc. ; si on supprime le vocable pour ne se servir que du nom du pays, c'est sous forme d'abréviation et aussi pour être mieux compris. Ajoutons, au sujet de Notre-Dame de Lourdes, que le religieux dont parle l'auteur et qui ne croit pas à l'apparition, sous prétexte que le costume de la Vierge est « d'un goût fort douteux, » nous paraît être assez hardi dans sa négation ; il est vrai que l'apparition de la Vierge à Lourdes ne fait point partie du *Credo*, mais la croyance à ce fait, confirmée par tant d'incontestables miracles, et récemment consacrée par le Saint-Siège, qui a donné une place dans sa liturgie à un office spécial de l'apparition de la Vierge Immaculée à Lourdes, s'impose à la piété la plus éclairée; il n'est pas dans l'histoire de l'Église de fait miraculeux plus manifeste et mieux prouvé que le fait de Lourdes. Toutefois notre critique ne porte que sur un point qui n'est pas des plus importants, et le livre de M. de la Rive ne saurait en souffrir. C'est une œuvre consciencieuse, œuvre de sincérité et de franchise ; elle est appelée à faire un grand bien en indiquant

aux lèvres qui sont au point de départ la route sûre qui conduit au terme.

= La souvenir et l'étude des premières persécutions sont également de nature à porter la lumière dans beaucoup d'esprits et à les prévenir en faveur de cette noble victime, l'Église catholique, toujours haïe et persécutée, mais toujours aimée et toujours victorieuse. C'est l'heureux résultat qu'il faut attendre de la lecture du livre de M. Genoud : *Martyrs et bourreaux*. « Bien des leçons précieuses, écrit à l'auteur Mgr l'évêque de Lausanne et Genève, peuvent découler du tableau que vous avez tracé : on constate que la foi était, aux yeux des martyrs, le plus précieux des trésors....; on voit que l'Église est vraiment l'œuvre de Dieu....; on remarque aussi que la colère de Dieu frappe, souvent déjà ici-bas, les ennemis du nom chrétien; on comprend enfin que, malgré les tristesses de l'heure présente et les menaces du lendemain, on ne doit pas désespérer de l'avenir de la religion. De telles leçons méritent d'être recueillies et méditées.... » Le plan de l'ouvrage est bien simple : il déroule, dans leur ordre chronologique, les dix grandes persécutions qui firent couler pendant plus de trois siècles le sang de douze millions de martyrs : chaque persécution a son chapitre distinct, son histoire spéciale, où l'auteur nous fait connaître l'origine et l'auteur de la persécution, les principales victimes et enfin la mort du bourreau arrivée à l'heure de Dieu et selon le mode que Dieu a voulu. Nous voyons passer tour à tour Néron, Domitien, Trajan, Hadrien, Antonin le Pieux, Marc-Aurèle, Septime-Sévère, Maximien, Dèce, Valérien, Aurélien et Dioclétien, chacun poursuivant à sa façon les disciples du divin Crucifié et s'efforçant d'anéantir même jusqu'au nom de « chrétien. » La conclusion de ces trois siècles de sang a été le châtiment des bourreaux et le triomphe des martyrs. Monseigneur de Lausanne a raison : De tels livres sont bien faits pour réconforter les âmes et faire espérer, contre toute espérance, en l'avenir de la religion.

8 à 11. — Prédication. — Parmi les ouvrages que nous groupons sous ce titre, nous désignons, d'abord, les *Plans d'instructions pour retraites de première communion*, dont l'auteur est M. le chanoine Arnaud. Chacun sait combien délicate et laborieuse est la prédication qui s'adresse aux enfants, et, d'autre part, un curé n'a pas toujours le loisir d'donner à cette tâche tout le soin qu'elle réclame. C'est donc un vrai service que M. le curé-doyen d'Hellemmes rend à ses confrères en leur offrant ce livre qui est le fruit de sa longue expérience. Il y a là plus de cinquante plans, tous très modérés, avec beaucoup de textes et de grommes, traitant tous les sujets qui peuvent faire l'objet d'une retraite de première communion : l'excellence de la confession et la préparation qu'elle réclame : le degré de mérite d'une vie et la nécessité de la vie chrétienne, toutes ses similitudes par la confession, le mal et le péché, se-

tout du sacrilège, la mort, le jugement dernier, l'enfer, le ciel, la dévotion à Marie, etc. Puis, pour le jour de la fête, plusieurs allocutions pour la messe, d'autres pour l'action de grâces et le renouvellement des promesses du baptême. Et il n'y a pas à redouter ici l'inconvénient que peuvent avoir certains recueils de sermons ou allocutions tout prêts, et qu'on apprend pour les répéter mot à mot : ce ne sont que des *plans*, c'est-à-dire des matériaux abondants, sérieux, qui permettent au catéchiste les développements que lui aura fournis son propre travail de méditation et qu'il saura mettre à la portée de son jeune auditoire. Loin d'être un encouragement à la paresse, le livre de M. le chanoine Arnaud, approuvé par Mgr l'évêque de Fréjus, est un utile et efficace secours pour le travail.

— La *Retraite pascale*, que publie M. l'abbé Pluot, est dans le genre de ces recueils dont nous parlons plus haut, mais comme il ne renferme que des discours prononcés par les notabilités de la chaire chrétienne, il n'y a aucun danger que ces discours soient répétés tels qu'ils sont par d'autres prédicateurs : tant vaudrait-il dire qu'il faut déplorer la publication des sermons de Bossuet et de Bourdaloue, les conférences du P. Lacordaire et de Frayssinous. Les discours recueillis par M. l'abbé Pluot ne peuvent servir que de modèle, tout au plus de canevas; ils seront aussi très utiles pour fournir quelques pensées, quelques développements, mais pensées et développements que le disciple de ces grands orateurs adaptera à son genre personnel et revêtira de sa forme spéciale. Les sujets de ces discours sont propres à préparer les âmes à l'accomplissement du devoir pascal : fin de l'homme, le péché, la tiédeur, la pensée de la mort, le délai de la conversion, le précepte de la communion pascale, la confession, la contrition, etc. Des traits historiques viennent, chaque fois, à l'appui du sujet du discours et achèvent de porter la conviction dans l'esprit de ceux qui écoutent : ces traits sont plus nombreux et plus variés que ceux dont M. le chanoine Arnaud a fait suivre ses *Plans d'instructions;* ils nous paraissent aussi mieux placés après chaque discours plutôt que groupés ensemble à la fin du volume.

— Le R. P. Matignon poursuit ses *Conférences* sur *les familles bibliques;* il en est à la soixantième et il en consacre vingt nouvelles à *la Sainte Famille*. Nous n'apprendrons rien à nos lecteurs en leur disant que le récent volume est digne de ses aînés et que l'auteur y traite son sujet — celui-ci plus délicat et aussi plus intéressant — avec tout le soin qui convenait. Il nous donne une histoire complète de cette famille-type de Nazareth, qui, toujours au sein de l'épreuve et de l'obscurité, en apparence la plus humble et celle qui attire le moins les regards, est la famille la plus noble, la plus digne, la plus parfaite. Le R. P. Matignon n'a pas la prétention de résoudre toutes les difficultés exégétiques qu'il

rencontre sur son passage ; il les signale et choisit la solution qui lui paraît la meilleure : ce qui suffit pour son auditoire, qui a une confiance entière — et d'ailleurs bien justifiée — en ses lumières et en la rectitude de son jugement. Il excelle surtout à tirer des moindres faits les applications les plus judicieuses et les plus salutaires ; il voudrait que toutes les familles, au moins les familles chrétiennes, fussent formées sur le modèle de la famille de Nazareth, où régnait une paix ineffable, dont « le principe ne doit être cherché que dans le parfait accomplissement de la volonté du Père céleste. » Nous n'avons qu'un seul regret à exprimer, c'est que le R. P. Matignon n'ait pas assez parlé de la mort de Joseph : il énonce le fait comme devant être accompli (p. 296 et 324), mais nous eussions aimé qu'il nous rapportât ce que la tradition ou la légende nous en dit, en lui donnant une place à la fin de la soixante-treizième conférence, avant le départ de Jésus pour l'inauguration de sa vie publique. Que de détails intéressants à faire connaître sur l'époque approximative de cette mort, sur l'âge de Joseph à ce moment, sur le spectacle émouvant que devait offrir ce « juste » mourant sous l'œil du Fils de Dieu et entre les mains de l'auguste Vierge, sa très chaste épouse ! Mais oublions cette lacune pour ne nous souvenir que des richesses abondantes et précieuses dont ce livre est rempli : il vient à son heure ; qu'il pénètre dans tous nos foyers, et si parents et enfants se conforment à ses sages leçons, nous n'attendrons pas plus longtemps la solution de la question sociale.

— *La Charité !* tel est aussi le devoir dont l'accomplissement ferait bientôt régner la paix dans le monde. M. l'abbé de Fava s'est essayé à en faire comprendre aux enfants tout le prix : remontant à la source même de la charité, il leur prêche d'abord la nécessité d'aimer Dieu : sept conférences sont consacrées à bien établir ce commandement, à bien faire comprendre comment nous devons aimer Dieu pour lui-même et par-dessus toutes choses, de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, à démontrer l'excellence de ce amour, à énumérer les maximes auxquelles on le reconnaît, les moyens de le faire naître et grandir en nous. Arrivant ensuite à l'amour du prochain, il expose les suites de ce second commandement, qui est semblable au premier : il doit nous apprendre que nous devons aimer notre prochain comme soi-même et pour l'amour de Dieu, il énumère les obligations générales nées pour l'homme du prochain : le devoir du respect, de l'aumône, de la prière, de l'indulgence, de la modération, de l'oubli des injures, de la bienveillance, de la douceur, de la modestie, de la charité, qui seule peut nous rendre parfaits et nous faire aimer le ciel. Enfin dans une troisième partie, M. l'abbé de Fava nous indique, comme conséquences, quelques moyens de mériter la bénédiction, suivant Vincent de Paul, Jeanne d'Arc, le Saint-Curé d'Ars. Instructions variées, intéressantes, pleines de détails utiles qui les font pour un [illegible]

d'enfants dont l'attention est difficile à captiver et à retenir. Aussi est-ce avec raison que Mgr Jourdan de la Passardière loue ces instructions « essentiellement précises et claires, d'une simplicité élevée et d'une doctrine exacte ; » il a senti, en les lisant, « qu'elles sont sorties du cœur d'un vrai prêtre. » Le livre se ferme sur une « table des matières » très développée et qui renferme une analyse complète de chaque allocution : c'est un résumé parfait qui aide à comprendre mieux le sujet et à en fixer dans la mémoire les principales pensées.

12 et 13. — Jésus-Marie. — Un critique a dit du livre de M. l'abbé Gamber : *Le Fils de l'homme dans l'Évangile*, qu'il « mériterait de s'appeler le livre de la contemplation de Jésus. » Nous acceptons volontiers ce jugement. Certes, ce que l'auteur nous dit de l'Homme-Dieu a été déjà dit et bien des fois ; il n'est aucun acte, aucune parole de Jésus qui n'ait eu de nombreux commentateurs, mais tout cela est épars çà et là dans de gros volumes et sous une forme le plus souvent technique et sèche. M. l'abbé Gamber se place en face de l'Homme-Dieu et le contemple, soit en lui-même, dans sa double nature, soit dans ses paroles, soit dans ses relations avec le monde, et il a le talent de réunir et de fondre dans une même pensée générale ce que le langage des Pères et des Docteurs a dit de plus instructif et de plus saisissant sur telle particularité de l'histoire du Sauveur. Nous sommes heureux de constater, nous aussi, après d'autres juges plus compétents, que le beau et pieux commentaire de M. l'abbé Gamber fait ressortir plus vivement la personnalité du Verbe fait chair. « Ces divins regards, on les voit mieux, ces divines larmes émeuvent davantage, ces diverses prières sont mieux goûtées, ces divines paroles touchent et intéressent mieux lorsqu'une voix érudite, une plume habile et vivante nous les montre et nous les explique.... Quel suave et persuasif enseignement dans ces diverses manières d'être, dans ces relations humaines de Jésus avec sa Mère, avec les hommes, avec les enfants, avec les femmes, avec ses apôtres, avec ses amis ! » La doctrine du livre nous a paru conforme à l'enseignement traditionnel de l'Église, et l'interprétation du texte sacré est en harmonie avec les commentaires de nos exégètes autorisés, mais nous eussions voulu qu'un tel ouvrage, émanant d'un prêtre, fût revêtu au moins, suivant le droit, de l'*imprimatur* de l'Ordinaire.

— Nous exprimons le même regret au sujet du nouveau livre de M. l'abbé Henry Bolo. Précisément parce que le monde affecte davantage de se passer de l'autorité de l'Église, tout prêtre doit de son côté mettre plus d'empressement à respecter lui-même les droits de cette autorité. Aussi bien une approbation épiscopale est-elle tout à la fois et une garantie qui rassure le lecteur, et une bénédiction qui profite à l'ouvrage. *Pleine de grâce :* tel est le titre, assez original et bien réussi, du livre où M. l'abbé Bolo nous rappelle les grandeurs et les prérogatives de la Mère

de Jésus. Ce livre est le commentaire de l'*Ave, Maria*, développé dans six chapitres : *Ave, Maria;* Plénitude de grâce ; Avec Dieu ; la Femme bénie; Jésus; la Prière de Marie. Ce commentaire, écrit dans le style vivant, coloré, très littéraire, qui caractérise l'auteur, nous plait, nous captive, nous entraîne ; il est d'une lecture facile, intéressante ; on la poursuivrait volontiers d'un seul trait et sans fatigue. Bien que M. l'abbé Bolo paraisse vouloir s'adresser de préférence aux personnes du monde, qu'il a la généreuse intention d'initier à des œuvres qui leur sont étrangères, son livre n'est certes pas dépourvu de considérations mystiques, d'aperçus élevés qui conviennent aux personnes pieuses; il y a telle page où se manifeste comme naturellement le langage de la plus haute spiritualité. Une seule critique : elle a trait à ce que l'auteur appelle « scènes d'enfance, » dans lesquelles il met sur les lèvres de Marie et de Jésus les paroles de l'Épouse et de l'Époux du Cantique des cantiques. C'est là, croyons-nous, une innovation et, à notre humble avis, elle n'est pas heureuse : le langage d'un fils à une mère a un caractère tout particulier qu'il convient de respecter et qui diffère, sous bien des rapports, du langage d'un époux à son épouse.

14 à 19. — Spiritualité. — La nouvelle édition complète des *Œuvres de saint François de Sales* en est à ses quatrième et cinquième volumes, qui renferment le *Traité de l'amour de Dieu*. Nous sommes heureux de voir qu'une si belle entreprise se poursuit avec un tel succès : c'est un honneur pour les pieuses religieuses de la Visitation d'Annecy d'élever un si beau monument à la gloire de leur saint fondateur : ce doit être une joie bien douce pour elles de constater l'accueil si favorable que fait l'opinion à cette édition complète, qui servira désormais de type à toutes les reproductions des ouvrages de l'évêque de Genève. Nous avons peu à dire du *Traité de l'amour de Dieu*, si connu des fidèles : c'est l'histoire intime de l'âme de saint François de Sales, l'une des plus admirables créations de la toute-puissance et de la bonté divines, signalée avec raison, comme son plus beau titre à l'auréole du doctorat : le « docteur de la dévotion » s'y révèle comme le docteur de l'amour divin, et tout en développant les principes les plus sûrs de l'ascétisme, il jette les clartés inattendues sur les conceptions les plus abstraites de la théologie mystique, cette céleste science, « consommation de toute science, qui est à la fois l'état et la fin de la perfection chrétienne. » Nous tenons surtout à signaler l'*Introduction* dont le savant éditeur, Dom Mackey, fait précéder ce *Traité* : comme ses autres travaux du même genre qui précèdent et annoncent les ouvrages déjà parus du saint docteur, cette notice, qui comprend près de cent pages, est de la plus haute valeur au triple point de vue de la critique, de l'histoire et de la littérature. Elle se compose de cinq chapitres : le premier est consacré à un aperçu historique du *Traité de l'amour de Dieu* ; le deuxième expose à l'occasion de ce traité

et comprend quatre articles où le savant bénédictin fait connaître le plan et le but de l'ouvrage, les appréciations et sources générales de la doctrine qu'il renferme, ainsi que les critiques qui en ont été faites, où il étudie la doctrine de saint François de Sales sous le rapport de la théologie dogmatique, ascétique et mystique, où il réfute les objections soulevées contre le *Traité* dans la controverse semi-quiétiste entre Bossuet et Fénelon. Dans un troisième chapitre, Dom Mackey porte son jugement sur la forme et le style de l'ouvrage, c'est-à-dire sur la disposition générale du *Traité*, le mode d'exposition des matières, les grandes lignes suivies dans le développement qui en est fait. Un quatrième chapitre a pour objet de montrer la vie de l'auteur reflétée dans son livre et de signaler les rapports qui existent entre cet ouvrage et les autres écrits du saint. Dans le cinquième et dernier chapitre, quelques pages nous fixent sur la nature de l'édition définitive du *Traité de l'amour de Dieu*. Il eût été difficile d'être plus complet et de mieux satisfaire à la fois et la curiosité des érudits et la piété des fidèles. Cette magistrale introduction est en tous points digne du chef-d'œuvre qu'elle annonce et pour lequel elle s'offre à servir de guide éclairé et compétent; elle fera mieux connaître et aimer davantage ce *Traité*, où est condensée la quintessence de tout ce que contiennent la Sainte Écriture et les Pères sur la divine charité, où chaque lecteur est heureux de trouver ce qui convient le mieux à ses aptitudes et à ses dispositions : le contemplatif, de douces pensées et d'ardentes affections; l'homme apostolique, un inépuisable trésor de piété et d'érudition ; tout chrétien désireux de sa perfection, un guide sûr et le plus sage conseiller.

— C'est encore saint François de Sales qui s'offre à nous sous la forme du *Vade-mecum de la jeune chrétienne*. Cet ouvrage, dont l'auteur est un missionnaire salésien, est un recueil de *Pensées et de conseils* empruntés aux divers ouvrages du saint docteur. Des publications de ce genre sont déjà nombreuses, — plusieurs datent du lendemain même de la mort de saint François; — toutefois, le livre que nous annonçons offre ceci de nouveau et de spécial, qu'il est destiné directement aux jeunes chrétiennes à qui Dieu inspire le désir de se mettre à l'école du saint évêque de Genève : il n'a pas la prétention d'être un traité complet de spiritualité, mais seulement d'offrir à côté de l'*Introduction à la vie dévote*, que son auteur appelait « tout praticable » de précieux conseils empruntés le plus souvent à la correspondance de notre aimable docteur. L'ouvrage a cinq parties, dont voici simplement les titres : Principes de la vie chrétienne ; Sources de la vie chrétienne; Obstacles à la vie chrétienne ; Fruits de la vie chrétienne ; Prières extraites des œuvres de saint François de Sales : tout ce qui peut convenir à une jeune chrétienne et développer en elle le goût et la pratique de la meilleure piété.

— Autre traité qui est aussi pour l'âme « un véritable trésor, » c'est celui des *Sept Méditations de sainte Thérèse sur le Pater*. M. l'abbé Bernard, qui nous offre la traduction de ce traité, et qui s'est plu à en savourer toute la doctrine, est d'avis que ces méditations ont « quelque chose de plus approprié à tous les esprits et de plus abordable, quoique aussi sublime, que les considérations mystiques intercalées dans le *Chemin de la perfection*. » Ici, sous une forme plus commune et plus pratique, la sainte applique à chaque jour de la semaine une demande de l'Oraison dominicale, et nous montre Dieu avec ses différents titres de Père, de Roi, d'Époux, de Pasteur, de Rédempteur, de Médecin et de Juge. Et ce que sainte Thérèse dit à ce propos s'adapte non seulement aux conditions spéciales de la vie religieuse, mais convient également aux personnes du monde. C'est en ces termes que le traducteur présente aux pieux fidèles les *Méditations* de sainte Thérèse ; nous ne différons de son jugement autorisé que sur un seul point, c'est quand il prétend que sa traduction ne saurait permettre de découvrir « les qualités exceptionnelles du style de notre grande sainte ; » à son insu, sans doute, les charmes de ce style, dont il était fortement pénétré, ont passé sous la plume du traducteur, et, malgré les différences essentielles des deux langues, le français de M. l'abbé Bernard nous laisse soupçonner, le plus souvent, les richesses du langage de sainte Thérèse.

— Les *Œuvres de saint Jean de la Croix* sont loin d'avoir la même clarté, la même précision que celles de sainte Thérèse, si bien qu'elles ont besoin d'*Éclaircissements*. Ceux que vient de publier le R. P. Ludovic de Besse nous paraissent les meilleurs : son livre témoigne d'une profonde connaissance des *Œuvres mystiques* de ce saint, de l'esprit et de la doctrine dont elles sont l'expression. Il n'est pas donné à tout le monde de pénétrer ces « obscurités » ou ces mystères du mysticisme de saint Jean de la Croix ; aussi le plus grand nombre de fidèles éprouve-t-il pour ses œuvres peu de sympathie, je devrais dire une grande terreur. Les *Éclaircissements* du R. P. Ludovic serviront efficacement à dissiper cette crainte exagérée ; ils portent une douce et vivifiante lumière dans ces pages que semblait envelopper une nuit obscure. Son livre, divisé en six chapitres, fait connaître d'abord la doctrine de saint Jean de la Croix au sujet des aridités dans l'oraison, expose ce que le saint entend par la Montée du Carmel et la nuit obscure, c'est-à-dire par la double mortification active et passive, retrace les gémissements, les sacrifices et les progrès de l'âme à la recherche de Jésus, nous dévoile l'excellence de l'union divine et répond enfin victorieusement à une objection relative au prétendu danger de la lecture des *Œuvres mystiques* de saint Jean de la Croix : loin d'être périlleuse, même pour les personnes d'imagination, il y a au contraire un grand danger à laisser ignorer aux personnes enthousiastes la doctrine de ce saint.

—Nous retrouvons le R. P. Ludovic dans les deux volumes de l'*Oraison*, dont l'auteur est le P. de Caussade : dans une courte et intéressante *Introduction*, il nous met au courant des diverses péripéties par lesquelles est passée cette œuvre qui date de près de deux siècles, et qui a rendu de si utiles services. Le traité de Bossuet sur les *Divers états d'oraison* est une œuvre de controverse dirigée contre les quiétistes : elle porta un coup mortel à ces hérétiques ; mais ce succès même a fait son malheur, et personne n'oserait aujourd'hui aborder cette longue controverse hérissée d'arguments et de longues citations. Et cependant, dit avec raison le R. P. Ludovic, « il y a de l'or en barre dans ce traité ; nulle part l'erreur et la vérité sur l'oraison ne sont exposées d'une manière plus nette, plus précise, et avec autant de rigueur théologique. » Le P. Caussade, qui vivait au commencement du XVIIIe siècle, estima qu'en faisant disparaître les dissertations savantes, on pourrait recueillir en un petit volume les trésors épars dans l'œuvre de Bossuet. Il voulut à tout prix vulgariser la doctrine des saints sur l'oraison, telle que l'expose l'évêque de Meaux. Pour mieux atteindre ce but, il prit la forme adoptée dans les catéchismes, et composa un certain nombre d'entretiens avec demandes et réponses. Telle est l'œuvre du P. de Caussade, qui vient d'être rééditée. Toutefois, comme l'ouvrage primitif avait été scindé en deux parties dont la première, prétendue théorique, était devenue très rare, la nouvelle édition ne porta d'abord que sur la seconde partie, qui était considérée comme pratique. Mais sur les instances du R. P. Ludovic, qui se trouvait possesseur d'un exemplaire de la première partie, celle-ci vient enfin de voir le jour, et nous voici maintenant en possession de l'œuvre complète du P. de Caussade, dont la lecture produira certainement encore de nos jours les heureux fruits qu'elle produisit dans un grand nombre d'âmes au siècle dernier. Nous devrons ce bienfait au trop modeste éditeur qui se cache sous l'anonyme, et à la coopération courageuse du R. P. Ludovic.

20 à 24. — Piété. — Aux prêtres d'abord nous offrons, comme livre spécial de piété, l'*Année ecclésiastique* de M. l'abbé Pagès. Vient de paraître le premier volume de cet ouvrage qui doit en avoir vingt-cinq ; il ne contient, de l'année ecclésiastique, que les deux premières semaines de l'Avent, du 1er au 25 décembre, et il compte cependant près de quatre cents pages. Le plan de cet ouvrage est vaste ; il embrasse tout ce qui peut favoriser la piété, tout ce qui a trait aux études, à la prédication, à l'apostolat, à l'apologétique, aux œuvres, à l'administration. Chaque jour a sa matière spéciale : une méditation, une lecture spirituelle, un examen de conscience, des considérations et des prières pour la préparation à la sainte messe et l'action de grâces, etc., un sujet de conférence ou de prédication, spécialement le dimanche, qui donne une homélie ou un discours d'un de nos maîtres de la chaire. Et les matières

sur le même sujet sont traitées de telle façon qu'elles ne se répètent jamais et qu'elles peuvent, d'autre part, être réunies et groupées pour former une étude complète sur ce sujet. C'est une innovation à laquelle nous sommes heureux d'applaudir ; elle réussira parce qu'elle a pour auteur un prêtre aussi expérimenté que pieux, un ancien directeur de grand séminaire qui, après avoir longtemps professé les sciences sacrées, a sacrifié ces honorables fonctions, afin d'avoir plus de temps pour étudier et publier le résultat de ses travaux et de son expérience. Nous faisons des vœux pour qu'il se hâte de mener à bonne fin sa pieuse entreprise : *l'Année ecclésiastique* sera le *vade-mecum* indispensable à tout prêtre pour faciliter la fidélité à tous les exercices de piété et les études les plus pratiques.

— A la jeunesse maintenant, une *Pensée chrétienne pour chaque jour de l'année* : c'est d'une lecture courte, facile, intéressante ; la pensée est, autant que possible, adaptée au mystère ou à la fête du jour : c'est un baume qu'on donne à l'âme dès la première heure du jour et qui remplit de son parfum toute notre journée. L'auteur s'est consciencieusement acquitté de sa tâche, mais ne voulant pas s'en rapporter à son propre jugement, il a tenu à soumettre son travail à l'examen de ses supérieurs, en particulier de M. l'abbé Le Rebours, le si regretté curé de la Madeleine, et il est heureux de pouvoir reproduire les paroles flatteuses que le vénérable curé défunt voulut bien lui adresser comme encouragement : « Je crois que ce petit livre pourra être fort utile.... Il est bon ; le publier, c'est directement travailler pour Dieu et pour les âmes. » Le livre est revêtu de l'*imprimatur* de Mgr l'archevêque de Paris, qui daigne le bénir.

— *Jésus rédempteur*, par M. l'abbé Caron, est aussi un livre de méditations, mais plus développées que dans le précédent, qui, d'ailleurs, n'a la prétention que de nous offrir de simples pensées ; en outre, *Jésus rédempteur* ne contient des méditations que pour le temps de Carême. N'allez pas croire cependant que l'œuvre de M. Caron soit exclusivement spéciale à ce temps de pénitence : le livre actuel est pour le Carême, mais il fait partie d'un ensemble de livres qui embrasseront l'année liturgique tout entière : l'*Attente de Jésus* pour le temps de l'Avent, *Jésus enfant* pour le temps de Noël, etc. La méthode sera la même que pour *Jésus rédempteur :* chaque méditation présente au lecteur une des plus belles pages de nos Saintes Écritures et c'est sur cette page sacrée que l'auteur concentre ses regards, ses pensées, ses affections ; il voudrait par là, — et il a raison, — ramener les catholiques à une lecture plus fréquente de la Bible. Mgr l'évêque de Versailles se plaît à reconnaître qu'on retrouve dans ce livre de son supérieur du petit séminaire « la piété élevée et l'ardent amour pour les âmes » qui se révèle dans les ouvrages précédents de l'auteur.

— Le *Mois de l'Enfant-Jésus*, par M. F.-J. Michel, a pour objet spécial de préparer les enfants à la première communion. A chaque jour du mois de décembre se trouve une courte lecture qui rappelle un souvenir de l'Ancien Testament se rapportant au Sauveur, l'histoire de ces vivants symboles qui se succèdent d'âge en âge dans les annales du peuple de Dieu. Cette méthode a l'incontestable avantage de fixer d'une manière plus attachante l'attention des enfants, en leur montrant comment, dès les premiers jours du monde, se préparait la venue du Rédempteur promis, comment, même avant sa naissance, l'Homme-Dieu remplissait déjà le temps et l'espace qu'il devait remplir ensuite par son Incarnation et sa Rédemption des bienfaits de sa doctrine et de sa grâce.

— Le *Mois de Marie*, de MM. les abbés Roques et Bounes, est rédigé d'après la méthode ordinaire de ces livres de piété. Chaque jour du mois comprend une pieuse lecture, un exemple édifiant, une prière. La lecture est un emprunt fait ou à nos Livres saints ou aux docteurs de l'Église sur un fait de la vie de Marie : à la fin du mois, c'est donc une histoire complète de la vie de la Mère de Dieu. Les exemples sont choisis avec discernement et rappellent les principaux traits de la puissance et de la bonté de notre divine Mère en notre siècle. Enfin la prière qui termine chaque exercice est extraite des ouvrages de nos meilleurs écrivains spirituels honorés d'un culte public par l'Église. Ce petit volume porte l'approbation de Mgr l'archevêque d'Albi, qui loue « l'abandon, la simplicité, l'onction et la piété » de ses auteurs.

25. — Hétérodoxes. — Les *Sermons et allocutions* de M. le grand rabbin Zadoc-Kahn comprennent toutes les œuvres oratoires du premier rabbin de France ; sermons d'inauguration et de charité, allocutions et oraisons funèbres, tout porte évidemment le cachet de son auteur rempli de la gloire de ses ancêtres et débordant de zèle pour la religion juive. Le sermon sur la *Révolution française et le judaïsme* est un éloge enthousiaste des conquêtes de 89 et une critique amère de l'ancien régime. Il fallait s'attendre à cet acte de reconnaissance pour la Révolution qui, en ouvrant bien larges aux israélites les portes de toutes les administrations, devait préparer à la société juive la prépondérance financière et politique dont elle jouit en France depuis plus d'un demi-siècle. Nous n'avons pas, d'ailleurs, à parler plus au long d'un livre dont l'hétérodoxie est notoire : l'Église nous interdit d'en recommander la lecture et nous n'avons à le signaler à nos lecteurs que pour les mettre en garde contre ces pages dont les sémites seuls pourront avoir à se louer.

F. Chapot.

POÉSIE

1. *Les Voix de la glèbe*, par Paul Harel. Paris, Lemerre, 1895, gr. in-18 de 147 p., 3 fr. 50. — 2. *Simples Poèmes*, par Charles Audic. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de

118 p., 3 fr. — 3. *Heures perdues*, 2e édition, par le comte de Puyharbre. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-12 de viii-270 p., 3 fr. — 4. *L'Iris exaspéré*, par Adrien Mithouard. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 114 p., 3 fr. — 5. *Œuvres d'Édouard Grenier. Petits Poèmes. Poèmes dramatiques*. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 274 p., 6 fr. — 6. *Vers et prose. Morceaux choisis*, par Stéphane Mallarmé. Paris, Perrin, 1895, in-12 de viii-221 p., 3 fr. 50. — 7. *A travers les pensées. Les Teintes sombres. État d'âme*, par Franki-Moulin. Paris, Fischbacher, 1895, in-12 de viii-107 p., 2 fr. — 8. *Orieas*, poésies de Ch. Florentin-Loriot. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 240 p., 3 fr. — 9 et 10. *Rimes viriles*, par Jules Noriet. Bordeaux, Moquet, 1894-1895, 2 vol. in-12 de vii-224 et 165 p., 6 fr. — 11. *A voix basse*, par Louis Capellery. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 144 p., 3 fr. — 12. *A coups d'estompe*, par Joseph Bouchard. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 136 p., 3 fr. — 13. *Leçons de choses*, par Rustica. Paris, Ollendorff, 1895, in-8 de 62 p., 3 fr. — 14. *Vers à Jane, petits poèmes. Esterelle, Au coin du feu* (1888-1894), par Henri Girard. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de ix-135 p., 3 fr. — 15. *Les Échos de ma lyre*, poésies, par J. Quincampoix. Paris, Desclée, 1895, in-12 de 322 p., 2 fr. — 16. *Regards intimes*, par Charles de Pomairols. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 160 p., 3 fr. — 17. *Le Cab*, par Frédéric Lan. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 156 p., 3 fr. — 18. *Les Pensées*, par Octave Houbaille. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de iv-129 p., 3 fr. — 19. *Rythmes et nombres*, par Pierre de Bouchaud. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 168 p., 3 fr. — 20. *Mors et vita*, par Georges Fénil. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 29 p., 1 fr. 50. — 21. *Le Drapeau tricolore*, par Léon Sonveille. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de ii-39 p., 1 fr. 50. — 22. *Mémorial poétique de l'Histoire de France, depuis les Gaulois jusqu'au Directoire*, par A. Vacheron. Paris, imp. Mersch et chez l'auteur, 1895, in-12 de viii-172 p., 3 fr. — 23. *Honneur-Patrie, vers pour les jeunes Français*, par Charles Canivet (Jean de Nivelle). Paris, Jouvet, 1895, in-12 de 110 p., avec 34 gravures d'après les dessins de L. Maurel, 2 fr. 50. — 24. *Corbeille ancienne, poèmes*, avec racontars préalables d'Adolphe Rette, par Henri Desroy. Paris, Vannier, 1895, in-12 de ix-98 p., 3 fr. — 25. *De la Métamorphose des fontaines*, poème suivi des odes, des sonnets et des hymnes, par Raymond de la Tailhède. Paris, Bibliothèque artistique, 1895, in-8 de 76 p.

1. — Non, la vraie poésie, celle qui prend sa source dans les sentiments élevés et qui s'inspire de la nature, l'éternel modèle, cette poésie n'est pas morte. Et la preuve en est dans quelques œuvres excellentes, que vient de nous apporter le dernier printemps, et parmi lesquelles je placerai au premier rang *les Voix de la Glèbe*, de M. Paul Harel. L'auteur s'était montré poète dans tous ses précédents ouvrages, mais avec peut-être des inégalités et comme un reste de tâtonnement. Cette fois, en possession complète de son instrument, il entre en plein dans le genre qui lui convient le mieux. Peut-être quelques délicats pourront-ils lui reprocher un peu de réalisme dans certaines pièces de la seconde partie du volume : *La Tranchée*, *les Étameurs*, *le Savetier*, etc. Mais la nature n'est pas toute en clairs de lune, parfums de petites violettes et murmures langoureux de ruisselets ! Nos pères ne faisaient pas ainsi la petite bouche, et ils savaient dire nettement ce qu'ils voulaient dire. C'est un genre faux que celui qui ne veut jamais user du mot propre, du terme exact, précis, même un peu cru. Sans doute, il y a des limites, mais je ne crois pas que M. Harel les ait bien gravement outrepassées. D'autres lui reprocheront trop de simplicité, mais c'est précisément cette simplicité naturelle, cette franchise nette, cette allure large, en dehors de tout procédé d'école, qui nous séduisent. Car M. Harel est bien lui-Poète, il s'efforce de peindre ce qu'il sent, ce qu'il voit, avec toute la

sincérité de son âme d'artiste, et il ne se soucie point d'autre chose. Or, comme son intelligence est celle d'un croyant, et son cœur celui d'un honnête homme dans toute la force du terme, sa poésie fait autant de bien qu'elle excelle au point de vue artistique. Dès la première pièce, *le Laboureur*, éclate l'amour sincère du sol natal, du champ, non pas d'une campagne de convention, mais de la terre telle qu'elle est :

Ses aïeux sur la glèbe ont imprimé leurs traces,
Et tous ont labouré chez eux, de père en fils.
Lui, c'est le rejeton puissant des fortes races.
Il a dit : « Je ferai, père, ce que tu fis. »

Même amour de la nature exprimé en beaux vers, dans vingt autres pièces, dans *Impression du soir*, par exemple, ou dans le très beau sonnet *la Charrue*, dont je veux au moins citer les derniers vers :

La terre se souvient, par les midis brûlants,
Du fer brutal qui fit moutonner à ses flancs
La glèbe lumineuse où germa la semence.

Et c'est elle qui dit aux épis lourds de grain :
« Faites sur la charrue une harmonie immense
Qui rappelle sa gloire et berce son chagrin. »

Je voudrais encore citer quelques passages des pièces : *Croissez et multipliez*, *Plebs rustica*, *la Croix*, *Devant la Sainte Face*, *les Larmes*, etc., et dire avec quelle grande poésie M. Harel chante ses croyances, mais il faut me borner, et je me contenterai de terminer, dans une tout autre note, par cette boutade de *l'An deux mille*, à l'adresse des Berthelot et autres savants ou pseudo-savants rêvant de transformer ridiculement la nature humaine et de nourrir notre corps de substances infinitésimales condensées sous des formes imperceptibles :

An deux mille, vous m'embêtez !
Je reste fidèle à ma soupe,
Et mes lèvres vont à la coupe
Où le grand vin met ses clartés.
An deux mille, vous m'embêtez !
Les dindons sont beaux devant l'âtre,
Et moi, j'exalte, avec le pâtre,
Le bon pain bis, les gros pâtés,
Nos appétits et nos gaietés.
An deux mille, vous m'embêtez.

Le volume, d'une belle édition, renferme des illustrations de Gaston Latouche, C. Morand, Jobbé-Duval et Marie Lassaussaye.

2. — L'ouvrage de M. Charles Audic porte parfaitement son titre. Ce sont bien, en effet, de *Simples Poèmes*, de courts récits, écrits avec le seul souci de bien rendre. Par ce côté, par son goût pour la vérité et on réalisme, parfois poussé un peu loin, au dire des difficiles, M. Charles

Audic ressemble à M. Paul Harel ; mais il n'a pas ses envolées, et il se contente de peindre, sans s'élever aux grandes considérations. Son vers est ferme, net, vif. Son récit est vivant, touchant à force de vérité, alerte ; il court au but, fuyant toute phrase inutile, tout remplissage qui arrêterait sa marche et nuirait à l'intérêt. M. Charles Audic peint à merveille les choses et les gens de Bretagne. Il a de plus le sens d'une poésie populaire, j'allais dire démocratique. Hervé Riel, le simple marin breton, vient de sauver la flotte, après la bataille de la Hogue. Domfreville lui promet, en récompense, de lui accorder la première faveur qu'il sollicitera :

Un sourire courut dans les yeux du pilote.
« Puisque j'ai terminé ma besogne à la flotte,
Puisque j'ai bien servi sur les vaisseaux du roi,
Puisque je n'ai qu'à faire un souhait, donnez-moi
Un congé de huit jours pour embrasser ma femme. »

Voilà qui peint bien la simplicité des mœurs bretonnes. Et cette phrase de Jean-Pierre Le Gall, qui se défend devant le conseil de guerre, parce qu'il a envoyé promener d'un formidable coup de poing son chef ivre, pour lui arracher la barre, dans un moment de péril :

Du jour où j'ai porté du galon sur la manche,
Je ne me suis jamais grisé, *même un dimanche*.

Et cette noce interrompue, tous les gens de la fête se précipitant aux canots de sauvetage, un trois-mâts en détresse étant signalé, par un temps affreux. Après trois heures mortelles, on revient :

Gaillard, faisant sonner ses croix sur sa poitrine,
Jean-Pierre, tout trempé de l'écume marine,
Et criant : « Tous sauvés ! maintenant, les garçons,
En place. La musique en avant et dansons. »

Il faudrait encore citer *le Conscrit*, ce beau et solide gars breton, jouet de ses camarades de chambrée, victime des sous-officiers, et qui finit par se suicider de désespoir. Puis nous passons à la peinture des misères du peuple parisien, physiques et morales : le père à l'hôpital, abandonné par sa femme vicieuse, tandis que les enfants sont seuls, dans la mansarde sans pain. Le pauvre ouvrier s'échappe de son lit, trompant la surveillance des gardes, et malgré la fièvre, reprend sa tâche avec rage. Et ces malheureux qui, pleins de bonne volonté, n'ont pu « joindre les deux bouts » du jour où le berceau a reçu l'enfant désiré :

De ce moment,
L'existence pour eux ne fut plus qu'un tourment.
Du matin jusqu'au soir, et à tout, sans revanche,
Sans repos, travailler courbé sur une tâche,
S'enlever dans l'obscur haut et ténébreux,
Se déchirer les doigts et se brûler les yeux,
Rogner sur son sommeil et sur sa nourriture....

Le volume se termine par quelques pièces moins sombres, toujours en bons vers, avec la même note personnelle. A signaler un vers qui pourrait bien avoir treize pieds. Le poète parle des poisons

Qui râclent les gosiers et ruinent les santés.

Ruinent ne compte-t-il pas pour trois syllabes?

3. — Nous avons décidément rencontré un bon filon. *Heures perdues* du comte de Puymaigre est d'un genre tout différent et ne ressemble en rien ni aux *Voix de la Glèbe*, ni aux *Simples poèmes*, si ce n'est par le mérite. Car le titre est aussi faux qu'il est possible de l'être, en ce sens que l'auteur n'a pas gaspillé une minute de sa vie quand il a composé ces beaux vers, et que le lecteur n'a qu'à gagner en sa compagnie, comme en celle de tout esprit particulièrement distingué et cultivé. M. le comte de Puymaigre est, en effet, nourri non seulement de nos auteurs, mais des littératures étrangères : l'italienne, l'allemande, l'espagnole, etc. Aussi trouve-t-on, en son œuvre, la plus grande variété : philosophie, humour, esprit, sensibilité, grâce, chaleur, conviction, le tout en vers faciles à la fois et nourris. Si l'ennui naquit un jour de l'uniformité, on peut donc en conclure qu'il ne naîtra point de la lecture de cette œuvre, qu'on poursuit jusqu'au bout comme celle d'un bon roman. On me dira que cela tient au genre, parce que les Français ont toujours aimé les contes. Je le veux bien, mais encore faut-il que ces contes soient écrits de main de maître, et spirituels, et alertes, et vifs. Or, c'est le cas. La préface donne bien l'idée de cette poésie à la fois d'une simplicité émue et d'une grâce aussi facile que spirituelle. Ah ! que nous sommes loin des pontifes ennuyeux qui, prêts à croire que tout le vil bétail humain est stupide, n'écrivent que pour eux, oracles !

J'ai bien souffert ; que l'on m'excuse,
Si quelques vers nouveaux, de deuil
Viennent encor, dans ce recueil,
Voiler la muse.

M. de Puymaigre n'a besoin ni d'excuse ni d'indulgence, contrairement à la masse des poètes qui prétendent tout au contraire s'imposer, nous déclarant qu'ils sont des génies, et n'arrivant qu'à nous assommer. La pièce à *Gilbert*, où il rend justice à l'infortuné poète, est excellente. Il faut la lire en entier. Le *Miracle*, cette histoire toute simple et gaie d'un brave curé qui croit à une intervention de la Providence, parce que, n'ayant pas un sou vaillant, il a trouvé vingt francs dans son gousset pour un pauvre, tandis qu'il ne faut attribuer cette merveille qu'à sa distraction, qui lui a fait prendre la culotte d'un confrère, cette histoire est charmante. La pièce : *Les Habits neufs du Roi*, est aussi vivante et aussi spirituelle. *Le Gant d'Ana de Mendoza*, *Les Trois Questions du Roi*, *Le Comte Alarcos*, où l'on trouve une note émue et dramatique, se lisent

avec une égale facilité. Et partout nous retrouvons la même harmonie, le même agrément, que la richesse des rimes n'a fait que servir. En somme, rien d'apprêté, rien de cherché, rien de convenu, tout coule de source. Que s'il se trouve, par suite de cette facilité, quelque négligence, je n'en veux rien savoir, trop heureux que je suis de rencontrer un poète qui me charme et me plaît. Je me reprocherais, n'ayant pas la place de citer, de ne pas dire tout au moins de quel culte de la nature, de quel patriotisme, de quels sentiments élevés de croyant, sont animées la plupart des pièces de cet excellent volume.

4. — Quand je disais que nous étions dans une bonne veine, je n'exagérais rien. Le volume de M. M. [illegible] le prouverait, tout différent qu'il soit des précédents, et combien différent comme genre, c'est l'antipode. M. M. [illegible] est un symbolisme [illegible] et si je ne dis pas [illegible] il y a de plus symbolistes, [illegible] qu'il s'en trouve qui pousseront le [illegible] si loin que personne n'y comprendra plus quoi que ce soit, [illegible] lui-même. Or, l'auteur de *Dans crasseur* l'[illegible] connaît à ne [illegible] son extraordinaire [illegible] le titre de son volume. Mais pourquoi s'[illegible] parlons d'écrire pour un petit cénacle d'initiés, alors qu'il [illegible] les dons nécessaires pour être un vrai poète ? Trouvez plutôt ces beaux vers de sa *Méditation sur la couronne d'épines*

[illegible]

[illegible] symbolisme [illegible]

[illegible]

sont également. Ainsi, cette façon du poète de dire qu'il ne savait comment s'y prendre pour consoler son hôte :

Je n'osais tenter l'œuvre inutile et banale,
Qui porte un nom sacré : la consolation.

Voici, par contre, de beaux vers, comme il en abonde dans toute cette œuvre. Le Juif-Errant raconte au poète sa misérable vie :

Ami, toi qu'au bonheur la jeunesse convie,
Dont l'âme s'ouvre au monde et le voit dans sa fleur,
Pour qui tout est nouveau, tout, même la douleur,
Tu ne peux pas te faire une image lointaine
Du vide où s'engloutit cette existence humaine,
Et du néant affreux qui dévore nos jours,
Lorsque rien de nouveau n'en marque plus le cours.

Le Rêve est le poétique récit d'une vision du poète qui se trouve transporté dans les cieux, où il revoit ceux qui lui furent chers. Dans *l'Elkovan*, M. Grenier nous raconte, en vers pleins de charme et d'imagination, l'aventure très romantique, trop romantique, de la jeune femme d'un vieux pacha, qui devient amoureuse d'un simple batelier. Le pacha fait crever les yeux à ce dernier et jeter Aïna dans un sac, au fond du Bosphore. Citons au moins quelques vers du prélude :

La brise fait trembler sur les eaux diaphanes
Les reflets ondoyants des palais radieux;
Le pigeon bleu se pose au balcon des sultanes;
L'air embaumé s'emplit de mille bruits joyeux;
Des groupes nonchalants errent sous les platanes;
Tout rit sur le Bosphore, et seuls les elkovans
Avec des cris plaintifs rasent les flots mouvants.

Stéphen est un fragment d'une pièce de jeunesse, d'une féerie. La scène se passe au-dessus de la mer, dans les nuages du couchant. *Le Premier Jour de l'Éden*, dont le titre indique assez le sujet, foisonne de beaux vers et de poétiques descriptions. Suit le *Prométhée délivré*.

6. — Pour varier, passons aux *Morceaux choisis*, *Vers et prose*, de M. Stéphane Mallarmé. Voilà certes qui n'a rien de romantique ! Le poète fait précéder son œuvre, non d'une préface, ce qui est trop vieux jeu, mais d'un *Avant-dire*, ce qui est bien plus moderne et, par suite, très supérieur. Jugez-en : « Afin, dit-il, d'obvier à des déprédations et souhaitant se mettre en rapport aisé avec le lettré amateur de publications courantes, M. Mallarmé a imaginé de donner lui-même ce Florilège, ou très modeste anthologie, de ses écrits ; à quoi la librairie Perrin voulut apporter ses soins. » Si M. Mallarmé s'imagine avoir répondu au désir du lecteur de publications courantes, quelque lettré qu'il soit, c'est qu'il n'a aucune idée de ce que peut être ce lecteur, foi de journaliste ! Le public — et j'entends par là tous ceux qui ne sont pas de l'école de M. Mallarmé — en dépit des qualités de sa poésie, n'entendra rien à son genre.

Il y a de tout dans son œuvre : de l'harmonie, des vers impeccables, des erudités, du réalisme, de l'idéalisme, des rimes magnifiques, du mysticisme, du prosaïsme, de la sensualité, et surtout de la recherche de l'incompréhensible. Et le lecteur aime avant tout la clarté. M. Mallarmé voudrait, portant son rêve en diadème, s'enfoncer

Au ciel antérieur où fleurit la Beauté.

Mais, hélas ! le réel est là,

Et le vomissement impur de la Bêtise
Me force à me boucher le nez devant l'azur.

Citons au moins ce sonnet, qui donnera une idée du genre. Il est intitulé *le Pitre châtié :*

Yeux, lacs, avec ma simple ivresse de renaître
Autre que l'histrion qui du geste evoquais
Comme plume la suie ignoble des quinquets,
J'ai troué dans le mur de toile une fenêtre.

De ma jambe et des bras limpide nageur traître,
A bonds multiplies, reniant le mauvais
Hamlet ! C'est comme si dans l'onde j'innovais
Mille sépulcres pour y vierge disparaître.

Hilare or de cymbale à des poings irrité,
Tout à coup le soleil frappe la maudite
Qui pure s'exhala de ma fraîcheur ac nacre.

Rance nuit de la peau quand sur moi vous passiez,
Ne sachant pas, ingrat ! que c'était tout mon sacre,
Ce fard noyé dans l'eau perdide des gamiers.

Avouez que c'est horriblement fatigant à lire et que vous n'y comprenez pas grand'chose !

7. — Il n'est pas précisément gai le volume de M. Franki-Moulin : *A travers les pensées. Les Teintes sombres.* S'il se terminait au moins sur une réflexion consolante ! Mais, loin de là, la dernière pièce : *Songes et mensonges d'autan*, finit par ces vers désolants :

Et telle ou une rive après un ouragan,
Mon âme reste avec un grand, monstrueux d'épaves
Mi-tombes où l'horreur, monstrueux artisan,
Des ricanements fous et des orbites caves.

M. Jean Aicard a écrit une préface à ce volume, et nous y lisons : « L'auteur des *Teintes sombres* a besoin d'être consolé, » et « c'est aussi mon sentiment très arrêté. Puis : « Celui-ci est un livre de tristesse, de déception, à ces premières douleurs rencontrées on force le cœur à se replier. Peut-être s'est-il trompé trop volontiers, » et je crois fermement. « Qu'importe ? » ajoute M. Aicard, « c'est là, en devenir motif à de beaux vers, et il y en a de beaux dans *les Teintes sombres*, celui-ci par exemple :

Je sens monter l'orgueil de pouvoir mépriser. »

N'en déplaise à M. Aicard, je trouve qu'il importe beaucoup, et le vers qu'il cite ne me paraît pas si merveilleux. Il a raison d'y joindre les suivants, qui vraiment sont supérieurs :

Et je pensai combien de vaine passion
Ma vie a dépensé à chercher sa chimère
Sans trouver rien qui vaille un seul baiser de mère.

Il y a trop de fantômes, trop de visions sombres dans l'œuvre de M. Franki-Moulin. Heureusement se trouve-t-il, en regard, de bons vers, bien frappés et de bonne facture. Mais combien de *névroses*, de *têtes de mort*, de *poisons* et de macabre ! Et pourquoi l'auteur s'imagine-t-il de faire suivre des rimes masculines ou féminines qui n'ont jamais demandé à être accouplées, comme *transi* et *oscillants* ?

8. — *Oriens*, de M. Florentin-Loriot, est une sorte d'épopée, sinon par l'apparence, du moins par l'inspiration qui a présidé à toute l'œuvre. Les grandes divisions de l'ouvrage l'indiquent déjà par elles-mêmes. Le poète commence par chanter l'*Aube des jours*. C'est le paganisme, la mythologie, tous les souvenirs artistiques de l'antiquité. Puis, il passe aux *Tabernacles de Sem* (*Abraham*, l'*Ancienne Jérusalem*, etc.). Il accorde ensuite un souvenir à Homère, et arrive *Au faîte des temps*, c'est-à-dire à Jésus-Christ. Suivent enfin l'*Époque féodale*, l'*Époque romane*, les *Chants de Vaucouleurs*, l'*Époque contemporaine*, les *Brises du temps futur*. L'idée chrétienne domine toute l'œuvre. Tout n'est pas égal dans l'exécution ; il y a quelques longueurs, et la pensée symbolique n'éclate pas toujours avec assez de netteté, de vivacité et de précision. Mais aussi, que de pièces de belle envolée, aux vers larges, pleins, et de grande facture ! Cet excellent sonnet de l'*Époque romane*, *Les Blasons*, en fournira la preuve suffisante :

Éclatants souvenirs de gloire et de souffrance,
Décor de la verrière ardente ou du vieux mur,
Noirs sur le fond, plaqué de fer, de l'âtre obscur,
Ou frustes sur la tombe et verdis d'oubliance.

Honneur des clefs de voûte, appui de la monstrance,
Gloire du pendentif tombant comme un fruit mûr,
Sur la litre semant de sinople et d'azur
La noirceur d'un beau deuil tempéré d'espérance.

Gueules et pourpre en vain gardés par les lions,
Les griffons, la licorne et les alérions,
Frivolités d'un songe illustre et périssable,

Pâlissez devant l'art immortel et vainqueur
Du blason qu'au baptême imprima dans le cœur
Celui-là dont la main n'écrit pas sur le sable.

Dans un tout autre genre, nous voudrions citer *l'Élue*, « à la mémoire

d'Henriette Bonnevie, tuée en défendant la chapelle de Châteauvillain, » et *l'Étoile des Mages*, et *Nazareth*, et *Calvaire près des flots*, etc.

9 et 10. — La préface qui ouvre le premier volume de M. Jules Noirit est si nette, si complète, qu'elle nous dispenserait presque de la lecture de l'ouvrage, si jamais nous nous privions du plaisir de lire les œuvres que nous recevons. M. Jules Noirit nous explique comment il est l'adversaire juré de toute poésie sentimentale et personnelle, qui raconte les choses en s'asseyant « bucoliquement au bord d'un ruisseau. » Lamartine, Musset, Theuriet, Normand, Vicaire et surtout le « poète pleurant Charles Fuster » l'horripilent. Il ne veut même pas s'occuper de la nature. « La nature, si variée qu'elle puisse être, peut-elle se comparer à ce monde insondable, qui est la conscience humaine? » Le poète nous avertit, d'ailleurs, qu'il s'occupera de politique — sujet sans doute plus intéressant que la nature! Il prend la peine de nous indiquer, nombreuses, les pièces de son recueil qui sont particulièrement à lire, et les sujets qu'il traitera. Il protestera contre la Comédie française, qui n'a pas craint de refuser deux de ses pièces, au moment précis où elle donnait ces vieilles histoires d'*Antigone* et d'*Hamlet*. Il se venge en achevant une troisième pièce, « qui aura pour ces messieurs, par sa nouveauté du moins, un attrait que le public a dû chercher en vain dans *Antigone*. Quant à la presse, « nous recommandons, dit-il, à nos lecteurs, les pièces suivantes où nous frappons sans pitié l'*Impudique* attachée à notre pilori : *Pied-plat*, *le Pouilleux*, *Mépris*, *Gastibelza*, *Duo d'amour*, etc. » M. Noirit termine par ces mots : « Nous avons parlé d'un second volume, mais avant, on nous permettra de présenter aux yeux du public un *Étienne Marcel*, en cinq actes et en vers. On verra, après lecture, si cette œuvre vibrante, toute de lave, comme le volcan d'où elle est sortie, nationale celle-là, au moins, n'aurait pas dû être honorée d'un regard, au lieu de se voir préférer les ressuscitées des nécropoles antiques. » La préface de l'auteur nous dispense de faire l'éloge de son œuvre : il nous a prévenu. Quoi qu'il en soit, les *Rimes viriles* n'ont pas toujours des rimes normales. M. Noirit oublie, par exemple, la règle qui veut que deux rimes féminines différentes soient séparées par une rime masculine, et réciproquement. Ainsi, il fait suivre *naissante* et *tempêtes*, *sereine* et *vivaces*. Je n'aime pas beaucoup « la barbe sans atour » d'Attila, ni ce vers, tout patriotique qu'il soit :

Bismarck dut inventer un tour de diable à quatre.

La pièce où il représente le rédacteur d'un journal ne voulant pas parler de son livre, sans être payé, ne me paraît pas naturelle, non parce qu'il est tombé sur un journaliste mercenaire — hélas! l'espèce n'est pas rare! — mais parce qu'il fait dire à cet exploiteur de la littérature : « Ce que nous faisons, c'est infâme, d'accord; mais nous sommes les forts. »

Le plus filou des journalistes se serait bien gardé de parler de la sorte. Quant à la foi de l'auteur des *Rimes viriles*, elle me paraît bien problématique.

11. — *A voix basse* est dédié à M. Sully-Prudhomme, et il suffit d'en lire quelques vers pour voir que l'auteur est bien un disciple du délicat et mélancolique poète. Comme tendance d'esprit, les titres seuls nous en avertiraient : *L'Angoisse*, *l'Ame silencieuse*, *Mystère d'amour*, *Un mot triste*, *Air triste*, *l'Oubli du cœur*, *l'Impossible*, etc. Lisez plutôt :

Elle chantait un air d'une tristesse douce,
Dont le refrain était sur un mode très lent,
De ces airs qu'on voudrait entendre en s'en allant,
Et qui feraient mourir lentement, sans secousse.

Elle s'en est allée en chantant sous la mousse.
Peut-être a-t-elle dit le refrain en tremblant,
Car la mort sommeillait au bord du chevet blanc,
— Faucheuse qu'on maudit, mais que nul ne repousse.

Le volume est divisé en trois parties : *les Angoisses*, *les Compassions* et *les Extases*, mais, en dépit de ce classement, c'est partout la même philosophie mélancolique, et l'amour plutôt triste. Trop d'amour, en vérité, et il y a autre chose dans la vie! Les vers sont soignés, les rimes choisies et le poète connait bien son métier. Il est étrange le nombre d'écrivains qui possèdent aujourd'hui toutes les ressources, toutes les habiletés de l'art. C'est à ce point qu'on aurait parfois envie de trouver quelque défaut technique, mais avec plus d'inspiration et un peu de nouveau. M. Capillery affectionne le vers de huit pieds cher à M. Sully-Prudhomme, et il y réussit.

12. — Bien des gens m'ont dit : « C'est une folie
De faire des vers. » Et j'ai répondu :
« Vous êtes trop laids, ma muse est jolie
Et ne me l'a pas encor défendu.... »

Un serment sacré m'enchaîne et me lie
A son bras dans le marbre blanc tordu,
— Son bras que jamais elle n'a tendu
Vers vous, vilains laids, ma muse jolie.

Ainsi débute M. Joseph Bouchard, dans *A coups d'estompe*. Puisqu'il se sent si favorisé de la muse, il devrait bien le lui rendre avec usure. Or, c'est ce qu'il ne fait pas absolument. Le « et ne me l'a pas, » me semble manquer d'harmonie. Je n'aime pas beaucoup ce « bras tordu, » ni les « vilains laids. » Je ne goûte pas davantage la strophe suivante d'une pièce où il recommande à Catulle Mendès d'être meilleur :

Poète, réfléchis, sois meilleur et pardonne
A ceux-là qui voudraient usurper ta couronne
Pour la voir embellir leur front,
Et pour que le public se découvre, en extase,

Devant le vert laurier que leur malice écrase
Avec la langue et le talon.

Le poète aurait pu trouver une image plus heureuse que celle du « vert laurier qu'on écrase avec la langue et le talon » à la fois. Des rimes comme *remplie* et *vie*, et surtout *vagues* et *algues*, ne me paraissent pas suffisantes. Voici, d'autre part, les premiers vers d'une pièce intitulée *Fantômes :*

Les nuits! Pourquoi parler des nuits après Musset?
Vous savez bien, Musset, le cher poète au saule,
Lui qui chanta l'amour, lui qui chanta la Gaule,
Lui dont l'étoile brille au ciel gris du passé.

« Vous savez bien ! » Musset ! Vous ne connaissez pas ? C'est celui qui a fait les nuits et qui brille au ciel gris du passé. Pourquoi « gris, » pourrions-nous demander ? Enfin, l'auteur de *A coups d'estompe* nous offre parfois des vers de cette harmonie :

Tes épais cheveux noirs tombent sur ton blanc cou.

Que dites-vous de ce « blanc cou ? » Mais ce sont là des négligences, des inexpériences qui peuvent se corriger. Le poète n'a qu'à vouloir, ayant, d'autre part, l'amour de la poésie, de l'art, de l'idéal en partage.

13. — *Leçons de choses* est un délicat recueil de bons et beaux vers, sans aucune prétention et inspirés par les plus nobles sentiments. Le *Jouet*, dont la vue arrache à la mère qui vient de perdre son enfant les larmes que retenait l'excès de la douleur, le *Vieux fauteuil* où se reposait la mère infirme et qui arrête au passage l'orpheline prête à quitter le chemin du devoir, le *Sabre* qui rappelle les glorieux souvenirs du grand-père, etc., sont des pièces toutes de charme et de saine émotion. Voici, par exemple, les derniers vers du *Sabre :*

Je le conserve, et veux que mes fils aujourd'hui,
Quand la gloire s'oublie
Et quand la vertu meurt, apprennent près de lui
A servir la patrie.

Lisez, d'autre part, dans un genre différent, ces vers de la pièce *le Dies iræ :*

Nous la connaissons tous, cette page immortelle,
Où, par des mots, tombant amers comme des pleurs,
Notre pauvre Musset, arrachant de son cœur
Le souvenir chéri de l'amante infidèle,
Exhale devant nous sa première douleur.

Ce serait parfait si *pleurs* n'était pas au pluriel. L'auteur, s'il donne une seconde édition, fera bien de corriger le vers suivant, qui voudrait être de dix pieds, mais en a pris onze :

Les passions parfois dans l'âme font rage.

14. — C'est un livre tout de jeunesse, de fraîcheur et de sincérité que celui de M. Henri Giraud, comme l'auteur le déclare lui-même en plus d'un vers :

Et s'il a des défauts, il est aussi sincère....
Ma plume dans ma main n'est pas bien ferme encor.
J'ai voulu conserver dans ces chants ma jeunesse,
Le parfum des premiers baisers, mes rêves d'or,
Et les illusions qu'à vingt ans on caresse!....

Ce sont de bien vieilles chansons,
Me diras-tu ; pourtant qu'y faire ?....

Maintenant, que le vers soit bon,
Que la rime soit riche ou non,
Cela m'importe peu. Mon thème
— Tu l'as compris depuis longtemps —
Est de redire en vers, en prose,
Tous les jours, à tous les instants,
A ma Jane, la même chose....

Et de fait, c'est l'éternelle chanson d'amour de la jeunesse, avec tous les riens qui la composent, depuis le premier regard jusqu'au bébé rose :

Tu berces, mère, avec amour
Le plus gentil des bébés roses.

Mais le style est souvent négligé. L'expression faiblit plus d'une fois, en ces vers où domine le sentiment. Pourtant, il y a des pièces, comme *les Petits Chasseurs*, *le Forgeron*, *la Rose*, *le Gitane*, *l'Aumône*, *Notre drapeau*, où le vers gagne en fermeté. Du *Forgeron*, par exemple :

Pin! Pan! il tape sur l'enclume,
Pour accompagner sa chanson,
Car bien qu'il ait chaud, qu'il s'enfume,
Il est gai comme le pinson.

Esterelle compte de bien jolis vers, et le petit poème *Au coin du feu*, où deux jeunes mariés se remémorent le passé, est très alerte et vivant.

15. — C'est un fervent disciple de Lamartine que l'auteur de *les Échos de ma lyre*. On le devinerait aisément, s'il ne le disait, mais il se plaît à le répéter. Qui donc m'inspira, s'écrie-t-il :

Qui? si ce ne fut toi, toi l'immortel génie
Dont les vers sont un flot de grâce et d'harmonie
Qui coule mollement en gardant sa fraîcheur.

Le titre même de bien des pièces suffirait à dire le culte de M. Quincampoix pour Lamartine : *Invocation à la muse*, *à Lamartine*, *Souvenir*, *Prologue à la muse*, *le Lac* — oui, même le lac! Aussi trouve-t-on dans ses vers de l'élégance, de l'harmonie, de la facilité, du charme, mais aussi bien du laisser aller, du vague et des négligences. Ce n'est certes pas le vers moderne, serré, sévère, à la façon de Leconte de Lisle. Les rimes sont souvent négligées : *mélodie* rime avec *rêverie*, *ravie* avec

harmonie, *incendie* avec *Asie*. Par contre, les sentiments sont élevés, les idées généreuses et grandes. Enfin, les pièces inspirées par la foi sont nombreuses et quelques-unes excellentes, ainsi : *Rêve de Noël*, *le Credo*, *Une première Communion*. Il dit à la petite communiante :

Ton âme a la beauté du lis et de l'hermine,
Ta couronne vaut plus que la sceptre des rois,
Et sous ton vêtement de blanche mousseline
J'entends battre un grand cœur dont Jésus est la voix.

16. — M. de Pomairols s'attache surtout à la philosophie, aux voix, au sens de la nature. Il personnifie tous les objets. A tout il donne une âme, des sentiments, presque des pensées :

Source aux yeux bleus, tes flots que j'écoute bruire
S'abaissent sur ton sein et s'enflent tour à tour
Avec les mouvements de quelqu'un qui respire,
Et hors du sol inerte on voit ta beauté luire
Dans les pulsations d'un fluide contour.

L'auteur des *Regards intimes* pousse parfois ce procédé jusqu'au manque de simplicité et de naturel :

Lune nouvelle, exquise en ton profil si pur,
Dont la mince lumière a charmé tout l'azur,
Voilà que le déclin de ta forme enfantine,
Prête à glisser sitôt derrière la colline,
Donne au rêve qui t'aime un inquiet émoi;
Hors de ces lieux connus il redoute pour toi,
Si jeune, le lointain, le vague de la terre,
Qui s'enfonce là-bas sous le ciel solitaire.

Tout est soigné dans *les Regards intimes* : l'expression, la ciselure, la césure, les enjambements, la rime. Le vers est plein, ferme, coloré, harmonieux :

C'est le milieu du mois de février; la lune
Ronde et pleine, ce soir, blanchira la nuit brune.

M. de Pomairols aime la beauté plastique, et sa poésie rappelle souvent celle de Leconte de Lisle. Il goûte et il possède l'antiquité païenne. Par contre, sa phrase n'est pas toujours vive et alerte, et l'on sent parfois le travail et l'effort.

17. — *Le Cab !* singulier titre pour un volume de poésie ! Pourquoi *le Cab ?* L'auteur prend soin de nous l'expliquer en vers : La vie est un cab dont l'attelage est composé de l'âme et du corps, et dont le Destin est le cocher :

C'est le destin masqué qui dirige les rênes.

Le Cab est très soigné, comme métier, et les rimes y sont toujours riches. L'auteur en a au Destin, et il le lui fait vigoureusement sentir par une ironie mordante. Sa première pièce est d'un pessimisme absolu :

Hier, j'ai lu dans la gazette
Que le croup en grand appétit
Avait mangé plus d'un petit.
Faites risette!

M. Frédéric Lam ne recule pas devant le réalisme, et il serait assez porté à croire à la fatalité :

Ivrognes qui, pleurant sur votre dernier verre
Où votre vin de joie est un fiel de calvaire,
Vous croyez dégoûtés,
Qu'on vous rende demain la force et l'espérance,
Vous viderez encor la coupe de souffrance
Et de vins frelatés.

Toutes les pièces du *Cab* ne sont pas absolument des modèles de clarté ou de simplicité, mais ce que nous reprocherons surtout à l'auteur, c'est la crudité de certains tableaux et de quelques expressions.

18. — Quand le penseur déçu, replié sur lui-même
Dans un état d'âme angoissant,
Interroge le vide et roule le problème
D'Hamlet écrit avec son sang;
Quand, ouvrant les scellés de son cœur, l'homme tente
De faire le récolement
De ses amours défunts que la même patente
A frappés collectivement....

Ainsi débutent *les Possessions* de M. Houdaille. Pourquoi *les Possessions ?* Mystère. On a pu juger de suite que ces ïambes ne feront pas oublier ceux de Barbier. Le poète descend dans les catacombes :

Et voilà qu'en entrant, au lieu de la synthèse
Du sort à nos flancs attaché,
Je trouvais seulement — singulière antithèse —
Une annexe du Bon Marché,
Où tout était prévu comme le catalogue
D'une vente à l'hôtel Drouot.

La satire serait bonne, sans cette « synthèse du sort à nos flancs attaché, » à laquelle s'oppose l'antithèse. M. Houdaille tient à la synthèse, car il l'a reproduite ailleurs, par exemple lorsqu'il définit Faust une « synthèse de l'homme. » Nombreuses sont les pièces inspirées par la mélancolie ou le dégoût des laideurs de la vie. Malheureusement, pour bien exprimer son mépris ou sa peine, le poète ne recule pas devant le terme cru. Si j'ajoute que les expressions réalistes se trouvent assez souvent accouplées à des mots vagues, dans une pensée qui n'est pas toujours assez définie, j'aurai fait toutes les critiques qui me semblent justes, et il ne me restera que des éloges à adresser à M. Houdaille pour la vigueur générale de sa langue, la couleur de son style et l'harmonie de son vers.

19. — C'est en vrai poète que M. de Bouchaud chante le ciel bleu de la Grèce et de Rome, l'art et les lettres antiques, dont il est épris. *A la*

Grèce, *Prière de Marc-Aurèle* sont de belles pièces, écrites en vers harmonieux, fermes, colorés et d'excellente facture, justifiant ainsi le titre du recueil : *Rythmes et nombres*. Le reproche qu'on pourrait faire à l'auteur serait d'abuser un peu des légendes et des noms empruntés à la mythologie. Non content de toute cette terminologie, le poète va parfois jusqu'à forger des mots. C'est ainsi qu'il nous parle d'une Minerve au cœur *infaibli*. Les poésies qui suivent : *Au fil des pensées*, *Sagesse*, *Silhouettes et saisons*, sont plus simples et plus faciles, et quelques-unes pleines de charme. Les deux poèmes qui terminent le volume : *La Foule*, *le dimanche* et *Deux Douleurs*, sont dédiés à Coppée, et rappellent bien le genre du maître. Lisez, par exemple, ces vers :

Les escarpins vernis, les coquettes voilettes
Seront rangés, ce soir, au fond du grand placard.
Et lundi, le blasé, vers midi moins un quart,
Ne se doutera pas que l'ouvrier qu'il croise
Ou la modiste alerte en robe gris ardoise
La veille ont passé près de lui plus d'une fois,
Méconnaissables sous le costume bourgeois.

20. — M. Georges Féliz commence par donner d'assez singuliers conseils à l'âme :

Fuis le doute énervant!
Cours au rêve léger, à la frêle chimère....
Oublie, ô fleur d'amour! l'angoisse et ses étreintes,
L'orgueil des volontés.

Comment courir à la chimère et au rêve peut-il faire échapper au doute? Où donc est le ressort de l'âme, si vouloir n'est qu'orgueil? C'est sur le même ton que l'auteur de *Mors et vita* poursuit l'exposé de sa philosophie matérialiste. Nous sommes en pleine métempsycose, dans le monde des atomes, où rien ne meurt et tout se transforme :

Car mourir n'est qu'un mot; et notre foi plus haute
Devrait nous épargner cette suprême faute
De croire tout fini quand, atomes perdus,
Dans le vaste univers ensemble confondus,
Les morts et les vivants vont s'alliant sans cesse,
Et tout ce qui respire évolue et progresse?

21. — Un cultivateur de Lorraine, en prévision d'un voyage de l'empereur d'Allemagne sur la frontière, divise son champ en trois parties, trois longues bandes égales, semant chacune d'elles de plantes qui, au même moment, fleuriront bleues, blanches et rouges. Le champ ne fera plus ainsi qu'un immense *Drapeau tricolore* — c'est le titre du poème de M. Somveille, qui dépeint ainsi le travail de son laboureur :

Il a semé du lin, car bleue en est la fleur :
Et le drapeau de France est bleu près de la hampe,

Il sème du blé noir au centre; sa couleur
Est celle de la neige éparse sur les plaines :
Et le drapeau de France est blanc dans le milieu,
Il sèmera du trèfle au bout du champ, car Dieu
Trempa la fleur de trèfle au sang pur de nos veines :
Et le drapeau de France est rouge dans le bas.

Au jour prévu, l'Empereur vient et voit ce grand drapeau français qui couvre la frontière. D'abord il s'irrite, mais il a l'estime du patriotisme, et il envoie féliciter le cultivateur. Le poète termine par un appel à la paix. L'œuvre est dédiée à M. Coppée, qui félicite l'auteur de ses beaux vers et lui écrit : « Votre vieillard et son champ aux trois couleurs, à la fois symbole et manifestation, restera une des notes les plus originales de la poésie que nos malheurs auront inspirée. » Les vers sont fermes, expressifs, bien frappés.

22. — Le *Mémorial poétique de l'histoire de France* est une sorte de poème didactique, où l'auteur s'est proposé d'instruire en appelant à son aide les ressources de la poésie. L'auteur, ainsi qu'il le dit lui-même dans la préface « a suivi l'histoire pas à pas, narrant les faits notables dans leur ordre et leur enchaînement, et essayant de lutter de précision avec la prose la plus rigoureuse. » On voit par là toute la difficulté de l'entreprise. M. Vacheron s'en est tiré à son honneur et son livre sera mis utilement entre les mains de la jeunesse. Parmi les meilleures pièces de l'ouvrage je citerai celle de *Jeanne d'Arc*.

23. — *Honneur-Patrie*, de M. Charles Canivet, est également un ouvrage particulièrement destiné à la jeunesse. Ces vers sont inspirés par les plus ardents sentiments de patriotisme, et s'ils ont attiré des critiques à leur auteur, celui-ci ne s'est aucunement mépris sur leur origine : toutes venaient d'individus « dérangés et troublés dans leur quiétude par la moindre parole énergique. » Le genre est plutôt simple et familier, d'aucuns en trouveraient même le style un peu négligé. Voici, du reste, le début :

Deux mots, ça semble peu de chose,
Mais c'est très noble et c'est très haut!
Et c'est avec cela qu'on ose
Aller de l'avant quand il faut.

L'honneur? la France en est très riche;
Pour la surprendre à ce jeu-là,
Il faut que l'adversaire triche,
Et voilà longtemps de cela !

Pourtant, si je ne craignais d'être classé parmi les esprits « dérangés et troublés » dont parle M. Canivet, je donnerais ma préférence aux vers où il chante la nature, la mer, la campagne, par exemple, aux pièces *l'Église en ruine*, *le Vieux marin normand* et *Vœux suprêmes*.

24. — *La Corbeille ancienne*, de M. Henri Degron, s'ouvre par des

« racontars préalables » (lisez : préface) de M. Adolphe Retté. Nous y lisons : « En ce Degron, sentimental et sceptique à la fois, avec ses yeux profonds où survit la fierté de radieux rois abolis, ses paroles méprisantes à l'égard du « mufle, » son penchant vers les bons poètes fraternels, et enfin, et surtout sa haine contre l'imbécile vie quotidienne, apparaît vraiment le paradoxal symbole du pays baroque et charmant d'où il vit. » « Ce Degron » a d'ailleurs « bien d'autres âmes de rechange, » notamment celle qui lui permet de vivre « une exquise vie animale, dormant des journées entières dans l'herbe de son verger. » L'ouvrage est dédié : « A ma Roberte, simplement, » et ce simplement m'a tout de suite donné le soupçon, justifié par la suite, que j'allais trouver de tout, sauf de la simplicité. Césure, pieds, rimes, élisions, enjambements, etc., M. Degron s'en moque comme un poisson d'une pomme, de parti pris, bien entendu. Et pourtant, quand il se contente d'écrire comme tout le monde, il a des vers excellents et pleins d'harmonie :

Je voudrais être un pâtre blond
Montant à pas lents la colline ;
Pastour, sur un chemin bien long
Jouant un air de mandoline....

J'irais par la sente des bois,
Rêver aux larmes des étoiles,
Et les anges que seul je vois,
Cacheraient mes pas sous leurs voiles....

Malheureusement, il retourne bien vite à la bizarrerie de son style contourné, cherché, sans rimes ni mesure, et son volume renferme en outre beaucoup trop de « musettes sentimentales » et de « ramageries amoureuses » selon sa propre expression.

25. — Les vers archimythologiques de M. de la Tailhède sont un peu de la même école. Il suffit de lire ce quatrain pour s'en convaincre :

Oubli de flûte, heure de rêves sans alarmes,
Où tu as su trouver pour ton sang amoureux
La douceur d'habiter un séjour odoreux
De roses dont les dieux sylvains te font des armes....

Car tes rythmes, ô Apollon, tu les accordes....

Et cela continue sur le même ton. Il y a des césures, des rimes, des assonances.... ou il n'y en a pas, peu importe, et c'est toujours voulu. Mais, en vérité, pourquoi ne pas vouloir autre chose?

P. Saint-Marcel.

THÉOLOGIE

Œuvres posthumes de Mgr Le Courtier, ancien évêque de Montpellier, archevêque de Sébaste, pieusement recueillies et publiées par l'abbé Grégoire, chanoine titulaire de Montpellier. T. II en deux parties. Paris, Fechoz, 1894, in-12 de 830 p. — Prix : 6 fr.

M. le chanoine Grégoire poursuit fidèlement son œuvre de piété filiale à l'égard de l'ancien évêque de Montpellier. Nous annoncions, il y a quelques mois, le premier tome des *Œuvres posthumes* de Mgr Le Courtier : voici le second qui vient de paraître et qui complète la publication. Comme le précédent, celui-ci forme deux parties ou deux volumes de même grandeur, mais avec la même pagination depuis la première page de la première partie jusqu'à la dernière de la seconde. Nous n'avons pas compris la raison de cette méthode : il peut y avoir avantage, si on fait relier les deux volumes en un seul tome, mais à les laisser brochés il aurait été plus naturel et plus commode de faire un volume de chacune des parties de l'œuvre et de former ainsi du tout quatre volumes, dont chacun avec une pagination distincte.

Mais ce n'est là qu'une petite querelle, toute de métier, et nous devons nous hâter de féliciter M. le chanoine Grégoire du couronnement de son œuvre. La première partie avait reçu le plus favorable accueil et ses sympathiques lecteurs attendaient le second avec une bien légitime impatience. Ils seront agréablement surpris de trouver en tête un nouveau carême — les dominicales seulement — avec onze homélies sur la parabole des ouvriers de la vigne, la coopération à l'œuvre de la Rédemption, le carême, etc., etc. Le temps pascal vient ensuite avec quatre homélies et trois sermons. Enfin vingt-quatre instructions ou homélies se partagent le temps de la Pentecôte et terminent ainsi le cycle liturgique. Choisissons çà et là quelques sujets : Le Bon Pasteur, la Prière, Mystère de l'Ascension, Ministère de l'Esprit sanctificateur, Bienfaits de la présence réelle, l'Église, la Perfection chrétienne, le Détachement, etc.

Nous voulons surtout appeler l'attention du lecteur sur la *Retraite de la Pentecôte*, qui clôt le tome second en forme d'appendice : il y a dans ces dix méditations sur le Saint-Esprit et ses dons, des aperçus dont les développements à la fois élevés et pratiques sont de nature à instruire l'intelligence et à former le cœur. Sur le don de force, par exemple, l'auteur débute par le définir; puis, dans le premier point, il nous démontre la nécessité de ce don; dans le second, il nous fait connaître les armes qu'il nous fournit; dans le troisième, il nous parle de l'habileté et de l'adresse dont nous revêt le don de force. L'auteur ne livre rien dans cette retraite ni à l'imprévu ni à la fantaisie : un règlement précède les dix méditations et à chaque jour viennent, à l'appui du don médité, des pensées diverses, des psaumes et des extraits de nos Livres

saints, destinés à achever ce que la méditation aura commencé. Cette *Retraite*, qui occupe près de la moitié de la deuxième partie du tome second, est supérieurement traitée, ce qui nous autorise à déclarer qu'en Mgr Le Courtier l'orateur est doublé d'un maître dans la vie spirituelle.

F. Chapot.

SCIENCES ET ARTS

Petri cardinalis Pazmany Dialectica quam e codice manuscripto recensuit Stephanus Bognar. Buda-Pesth, imprimerie de l'Université royale, 1894, in-4 de xxii-688 p. — Prix : 12 fr. 50.

Professeur de philosophie et de théologie, missionnaire et prédicateur, apologiste, archevêque de Strigonie et cardinal primat de Hongrie, Pazmany a été grand par la doctrine comme par l'action. Il a composé de nombreux ouvrages, dont quelques-uns seulement ont été imprimés de son vivant. Le plus connu de ces derniers est l'*Hodegus*, cette belle exposition et défense de la vérité catholique contre les attaques des protestants. L'Université de Buda-Pesth a pensé qu'elle ne pouvait mieux honorer la mémoire de son illustre fondateur qu'en éditant ses œuvres complètes. Tous ceux qui s'intéressent à la science ecclésiastique et aux choses de l'érudition feront bon accueil à cette entreprise. Les doctes professeurs auxquels le soin de cette édition a été confié ont divisé les écrits de Pazmany en deux séries : les œuvres latines et les œuvres hongroises; chaque série aura plusieurs tomes. Le tome Ier de la série latine contient la dialectique que l'auteur enseignait de 1598 à 1601, et dont plus tard, vers la fin de sa vie, il fit faire une copie en vue de l'impression. Grande a été la tâche de l'éditeur, car cette unique copie fourmillait de fautes. Il est impossible de traiter un texte avec plus de respect et de le restituer avec plus de sagacité que ne l'a fait M. Bognar. Il s'est livré à un vrai travail de bénédictin, remplaçant les mots tronqués du copiste par ceux de l'auteur, proposant, en marchette, des variantes probables, enfin et surtout vérifiant — et elles sont nombreuses — toutes les citations. Grâce à ce travail, nous avons un texte correct, auquel répond une exécution typographique parfaite. Pazmany procède par dissertations ou disputes, exposant l'état de la question, discutant les différents sentiments et prouvant le sien. Il commente ainsi tout l'*Organum*, c'est-à-dire l'Introduction de Porphyre, les Catégories d'Aristote, ainsi que le Perihermenias, les premiers et les seconds Analytiques. Il s'attache dans son commentaire aux maîtres les plus illustres du moyen âge, et surtout à saint Thomas d'Aquin. Partout il montre une grande richesse d'érudition et une grande clarté. S'il distingue beaucoup, c'est pour préciser beaucoup. En le comparant à ses frères et à ses maîtres, on pourrait dire qu'il est subtil comme Vasquez, dont il avait suivi les

leçons, judicieux comme Tolet, érudit à la façon de Suarez, mais beaucoup plus bref que lui. LAMOUREUX.

Le Règne de la grâce, par MAURICE PUJO. Paris, Alcan, 1894, gr. in-18 de XII-279 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une étrange époque que la nôtre, où un jeune homme de vingt-trois ans, sincère et grave, apporte, avec une fière et froide assurance, sa réponse aux questions essentielles qui se posent aujourd'hui. On aurait tort pourtant de passer en haussant les épaules. Par l'élévation de ses idées, la pureté de ses sentiments, la générosité de ses convictions, comme par la rare distinction de son style, M. Maurice Pujo s'impose à l'attention et commande le respect. S'il y a, dans ses révoltes contre le présent, dans la foi à ce règne futur de la grâce, c'est-à-dire à la communion universelle des hommes dans l'amour, de ces grises brumes de mélancolie et de ces roses vapeurs de rêve que la trentième année d'ordinaire se charge de dissiper, il y a aussi un très sérieux effort de pensée pour donner à la vie son explication et son sens. Les catholiques, plus que d'autres, ont le devoir de lire et de méditer ce livre éloquent d'un homme que la jeunesse d'aujourd'hui n'aura que trop de pente à écouter. Ils y apprendront d'abord à redouter pour leurs fils le danger de ces doctrines subtiles et séduisantes qui s'appuient sur les sentiments les meilleurs : le sentiment du Beau et du Bien, le sentiment de la liberté morale, le sentiment du devoir et le besoin de l'action, même — ou surtout — le sentiment religieux, et qui, par l'idéalisme le plus sublimé, mènent au pur *Credo* de l'anarchie. Ensuite ils seront frappés de voir monter à la vie une jeunesse recueillie, austère, rebelle aux sots plaisirs d'autrefois, et de remarquer peut-être, ainsi que moi, comme cette jeunesse touche à cette heure au catholicisme, si j'ose dire, en un point tangentiel. Elle vient de loin, elle vise toute autre chose que le christianisme : mais elle l'effleure, au passage elle s'imprègne pour quelque temps de son atmosphère.... Qui sait si ce Génie, ce Héros qu'appelle de ses soupirs ardents, qu'annonce presque le jeune précurseur, était chrétien ; si ce Christ, dont il salue par métaphore la résurrection, était vraiment le Christ, qui sait si cette jeunesse tourmentée et avide ne s'arrêterait pas à l'écouter? Qui sait s'il n'est pas temps encore de la saisir et de la faire tomber à genoux? Aussi bien, tout ce que l'*Idéalisme intégral* démolit, c'est ce que le christianisme fait profession de haïr : la thèse absurde et néfaste de l'égalité pour tous, l'abjecte démocratie, le règne du nombre, le matérialisme et la concurrence vitale en morale, le socialisme collectiviste en politique, le naturalisme en littérature, et le scepticisme et toutes les formes de dilettantisme ou d'intellectualisme ; ce qu'il redoute le plus, le positivisme agonisant, pour retarder l'aurore des temps nouveaux, c'est « l'esprit païen » et « l'esprit juif ; » enfin,

ce qui inspire à M. Pujo ses pages les plus émues, sinon les plus belles, c'est cette foi chrétienne qui donne à l'enfant « sa première âme, » qui plus tard « lui reste toujours si chère, qui le pénètre encore profondément après la rupture, vers laquelle il se tournera souvent sans pouvoir en oublier le regret. »

D'ailleurs, après les romantiques allemands, Schlegel et surtout Novalis, auxquels M. Pujo doit, avec ses premières notions d'idéalisme, un peu de ces pensées nuageuses que hait le clair soleil de France, c'est Maurice de Guérin qui a été son initiateur.... Rien de plus intéressant, je le répète, que de suivre chez ce tout jeune homme très sincère « le travail fait pour se reconnaître et se dégager en face de son temps, » que de voir comment, grisé pour avoir bu à la philosophie allemande, mais portant en lui le parfum du catholicisme des premières années, il s'engage d'abord, à la suite de Kant, à de transcendantes critiques d'esthétique, puis très vite, souffrant comme toute la jeunesse d'aujourd'hui de l'affreux désarroi moral où nous sommes, égaré comme les autres pour avoir fui la nécessaire contrainte d'un dogme rigide, mais pressé de ce besoin d'avoir une foi pour répondre à toutes les questions de son esprit et à toutes les aspirations de son cœur, suivant J.-J. Rousseau sans le savoir, il écrit ces poétiques morceaux : *les Étapes*, *la Jeunesse libre*, *Avant les héros*, *la Résurrection du Christ*, où il demande et attend avec confiance de la libre expansion du sentiment, « affranchi de toute loi, » cette renaissance du monde qu'il appelle, après Schiller, le « Règne de la grâce. » Ainsi se pare d'un nom poétique la hideuse Anarchie.

Livre d'un sentimental sans doute, d'un artiste, d'un rêveur, — et d'un révolté ; livre qui, par cela même, aura prise sur l'âme des adolescents ; livre curieux certainement et que liront, — non sans émoi, — tous ceux qu'inquiète l'avenir des générations de demain.

GABRIEL AUDIAT.

Mélanges financiers, par RAPHAËL-GEORGES LÉVY. Paris, Hachette, 1894, in-16 de IX-316 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Monnaie, le crédit et le change, par A. ARNAUNÉ. Paris, Alcan, 1894, in-8 de III-402 p. — Prix : 7 fr.

Bimétallisme et monométallisme, par Mgr WALSH, archevêque de Dublin, traduit par A. CHABRY. Paris, 8, rue François Ier, s. d., in-12 de XXXIV-80 p. — Prix : 1 fr.

La Question monétaire, par LÉON POINSARD. Paris, Giard et Brière, 1895, in-18 de VII-292 p. — Prix : 3 fr.

La Libre-échange monétaire, par le comte ROCHAÏD. Paris, Guillaumin, 1895, in-8 de 207 p. —Prix : 3 fr. 50.

C'est une sorte de philosophie des questions financières que M. Raphaël-Georges Lévy a voulu esquisser en réunissant diverses études

sur la banque et le régime monétaire, sous le titre de *Mélanges financiers*. Aussi tous les esprits cultivés prendront-ils intérêt à ces pages écrites avec une compétence indiscutable et une élégante clarté. On y verra le bien qui doit être dit de la spéculation, trop souvent confondue avec le simple pari ou le jeu : on reconnaîtra le rôle normal qu'elle joue dans le mouvement de la production et des échanges. Spéculer, c'est-à-dire essayer de prévoir les mouvements des prix, n'est pas, d'ailleurs, le fait du seul banquier. Celui-ci exerce un négoce tout aussi légitime, tout aussi utile que beaucoup d'autres, mais qui exige bien plus de connaissances et de tact, le commerce des capitaux. Il les recueille et les distribue. S'il s'agit de banques de dépôt, leur mission particulière impose des règles rigoureuses afin de pouvoir faire face aux remboursements à vue. Des associations financières, opérant principalement avec leurs capitaux propres, sous forme de sociétés par action ou en nom collectif, n'auront pas, au contraire, à s'interdire des placements plus hardis et prêteront leur appui aux créations d'entreprises nouvelles. Quant aux banques, qui font, sous le nom de billet de banque, un emprunt gratuit à la circulation, elles sont toutes, plus ou moins étroitement, surveillées par l'État. Il n'est guère de pays où l'émission des billets de banque soit absolument libre. Mais aucune mesure gouvernementale ne saurait maintenir longtemps sa valeur à un billet qui ne serait pas échangeable, à la volonté du porteur, contre des espèces. Une circulation monétaire dépréciée, que la dépréciation provienne du papier-monnaie ou d'un métal dont la valeur réelle a baissé, voilà qui explique les oscillations extrêmes du cours du change. Il en résulte parfois une sorte de prime temporaire à l'exportation, dont profitent aujourd'hui, par exemple, certains producteurs de l'Inde, de l'Espagne, et que dénoncent les protectionnistes. Faut-il, pour y remédier, rétablir la libre frappe de l'argent? M. Raphaël-Georges Lévy fait apercevoir que ce serait une folie. Mais il juge pareillement déraisonnable de prétendre mettre, de suite, l'univers entier au régime monométalliste or. Il indique quelle serait la vraie solution théorique du problème monétaire : permettre la libre circulation des deux métaux, l'État ne fixant aucun rapport de valeur entre eux et se contentant de certifier le poids et le titre des espèces monnayées.

— C'est la condition du change sur l'étranger qui dénonce, avec certitude, l'état de la circulation et la valeur de l'organisation métallique ou fiduciaire d'un pays. Voilà quelle est la conclusion générale du livre, *la Monnaie, le crédit et le change*, où M. Arnauné, reprenant de remarquables leçons faites à l'École des sciences politiques, décrit le système monétaire et le mécanisme des échanges chez les principales nations contemporaines; de ces faits il dégage des principes généraux. Une étude d'ensemble sur les instruments et le mécanisme de la circulation

(monnaie, effets de commerce, changes) précède une double série d'enquêtes. Les premières sont relatives aux systèmes de monnaies métalliques, en France, en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis, dans l'Indo-Chine, où règne le monométallisme à base d'argent. Puis on passe aux systèmes de circulation fiduciaire. On trouvera dans ces pages des renseignements précis sur les conditions de l'émission du billet de banque, les conséquences du cours forcé, les services rendus par les chèques et les chambres de compensation, le gage enfin sur lequel repose la circulation fiduciaire. On comprendra, ce que beaucoup d'honnêtes gens oublient aujourd'hui, qu'une circulation dépréciée est un grand mal pour le pays qui la subit.

— A ceux qui s'étonneraient de voir un prince de l'Église publier une interview sur la question monétaire *(Bimétallisme et monométallisme)*, Mgr Walsh répondrait qu'il prend en main les intérêts de la population rurale d'Irlande. Si les produits agricoles sont de plus en plus dépréciés, si les annuités que paient les cultivateurs, soit comme locataires, soit comme acquéreurs du sol, leur pèsent d'un poids de plus en plus lourd, la principale cause du mal n'est-elle pas l' « appréciation » de l'or qui a entraîné l'abandon du bimétallisme ? Qu'un accord international permette de reprendre la libre frappe de l'argent et les prix se relèveront; la situation des débiteurs sera sensiblement allégée. L'archevêque de Dublin ne cache pas son indignation contre l'aveuglement et la dureté des monométallistes, qui s'obstinent à repousser de pareils bienfaits.

— M. Poinsard étudie, lui aussi, dans *la Question monetaire*, les causes et les effets de la crise monétaire. Il les analyse avec une méthode rigoureuse et une grande étendue d'informations. Il montre que le système qui convient à un pays donné est déterminé par l'ensemble de la constitution sociale de ce pays, et que, par suite, le monométallisme or, qui s'adapte parfaitement aux besoins de la Grande-Bretagne, ne saurait être le régime normal de toutes les nations. L'or et l'argent ont leur rôle à jouer dans la circulation monétaire du globe. Afin de donner à la circulation internationale une base régulière et fixe, M. Poinsard propose aux divers États de s'entendre pour frapper des écus internationaux d'argent. Ils seraient émis, en quantité limitée, par chaque gouvernement, et reconnus équivalents aux monnaies d'or, sur la base du rapport de quinze et demi d'argent pour un d'or. Sans doute, on ne rendrait pas ainsi au métal blanc son ancienne valeur, ce qu'il serait chimérique de poursuivre. Mais pourtant on étendrait sa circulation, et puis l'on faciliterait l'établissement de relations régulières entre pays à étalons différents. — Cette solution présenterait des avantages certains; ce qui est douteux, c'est que les grands États s'unissent en un pareil accord.

— La principale des études économiques que réunit le comte Rochaïd, sous le titre de : *Le Libre-échange monétaire*, après les avoir données

à divers journaux ou revues, est consacrée à la question monétaire. Il y montre que la France ne doit pas renoncer, dans l'intérêt des *silvermen*, à la situation privilégiée que lui fait son excellente circulation monétaire. Ce serait un crime de lèse-patrie de jeter à travers le monde le solde d'or que nous envient nos voisins. L'avenir appartient aux louis d'or, et nous pourrions, par des conventions intelligentes avec la Russie et les autres grandes nations, en faire une monnaie vraiment internationale. Voilà de sages conseils, et bienfaisants, en somme, malgré leur apparente dureté. On ne lutte pas impunément contre la nature des choses ; et qui peut prévoir les longues conséquences douloureuses qu'entraîneraient des mesures artificielles pour réhabiliter le métal argent?

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

L'Origine des Aryens et l'homme préhistorique ; *exposé de l'ethnologie et de la civilisation préhistoriques de l'Europe*, par ISAAC TAYLOR. Trad. de l'anglais par HENRY DE VARIGNY. Paris, Battaille, 1895, in-18 de 332 p. avec 40 fig. — Prix : 6 fr.

Après avoir fait l'historique de la question aryenne, M. Taylor résume toutes les notions propres à en faire connaître l'état actuel et s'appuie tour à tour sur la philologie, sur l'anthropologie et sur les découvertes archéologiques. Il se rallie, pour le fond, au système de Schrader et prend position avec lui, parmi les partisans de l'origine européenne des Aryens et des langues aryennes. Ce n'est point ici le lieu d'entrer dans le vif de la discussion ; mais voici, en quelques mots, la thèse de l'auteur.

La philologie comparée nous apprend que les Aryens, avant leur séparation, étaient des pasteurs nomades, dont la vie se passait à errer sur des chars, accompagnés de leurs troupeaux. Le tableau de leur civilisation concorde assez exactement avec celui que les archéologues ont tracé de l'Europe préhistorique, à l'époque de la pierre polie. On peut donc espérer retrouver les Aryens parmi les Européens primitifs. Mais il y avait plusieurs races humaines en Europe, à l'époque de la pierre polie. M. Taylor les ramène à quatre types principaux, qui, d'après lui, représenteraient les Ibères, les Ligures, les Teutons et les Celtes de l'histoire. Après avoir exposé les raisons qui doivent faire exclure de la famille aryenne les Ibères, les Ligures et les Teutons, M. Taylor se prononce en faveur des Celtes. Sous ce nom, il désigne une grande race brachycéphale, aux cheveux blonds, aux yeux clairs, qui, à l'époque néolithique, aurait occupé l'Europe centrale et se rapprocherait plus que les Teutons, simplement « aryanisés, » de l'état de civilisation propre aux Aryens. Cette race serait encore représentée par les Danois et par les Lithuaniens. L'auteur remarque que, dans toutes les langues aryennes, ce sont les langues teutonnes qui s'écartent le plus du

type primitif, tandis que le lithuanien s'en rapproche plus même que le sanscrit. Les Lithuaniens auraient donc les droits les plus sérieux à représenter la race aryenne. Ces rapprochements sont ingénieux, mais ils ne créent pas l'évidence scientifique. L'anthropologie de l'époque néolithique ou de la pierre polie est beaucoup plus compliquée que cela, et personne ne peut dire ce qu'est devenu le type aryen — en supposant qu'il ait existé — au milieu de tous les mélanges qui se sont produits depuis.

Croyant saisir des rapports entre le lithuanien, langue semi-inflexionnelle, et le finnois, langue semi-agglutinative, M. Taylor conclut que l'aryen primitif a pu naître d'un dialecte ouralo-altaïque. C'est une hypothèse encore plus fragile que les précédentes.

La preuve de l'origine européenne des Aryens reste donc à faire. En attendant, les efforts accomplis dans ce sens ont montré les points faibles de la thèse contraire et posé la question sur un terrain nouveau, très curieux à explorer. Tous ceux qui s'intéressent aux origines européennes liront avec profit ce livre rempli de documents puisés aux meilleures sources, et dont M. de Varigny nous a donné une élégante traduction. Il y a cependant quelques imperfections à signaler. A l'époque paléolithique, la Somme n'a jamais coulé à trois cents pieds au-dessus de son cours actuel (p. 18). La date de vingt mille ans, attribuée à l'époque néolithique (p. 57), est tout à fait arbitraire. L'argent et l'or furent certainement connus en Gaule et chez les Celtes antérieurement au IVe siècle (p. 137), et même au Ve siècle avant notre ère (p. 143). Le crâne suédois de Stægenæs ne vient pas d'un Kjoekken-Mœdding (p. 104). Page 218, il faut lire Grenelle au lieu de Grenoble. Enfin, la conquête de l'Égypte par un nommé Hycksos (p. 160) est une énormité, dont l'auteur est sans doute bien innocent, mais qu'il ne fallait pas laisser passer.

ADRIEN ARCELIN.

Dieu dans ses œuvres. *Le Monde des plantes et ses merveilles*, par l'abbé PIOGER. Paris, Haton, 1895, gr. in-8 de 382 p., 62 grav. — Prix : 4 fr.

Merveilles de la nature, par A. BREHM. *Le Monde des plantes*, par PAUL CONSTANTIN, 1er fasc. Paris, J.-B. Baillière, 1894, gr. in-8 de 192 p., avec de nombr. grav. — Prix : 3 fr.

Si le titre et l'objet de ces deux ouvrages sont à peu près les mêmes, l'idée qui les domine est fort différente. L'un et l'autre rentrent dans ces œuvres de vulgarisation qui, à notre époque, mettent à la portée de tous les notions les plus indispensables des connaissances de l'esprit humain. Et tout ce qui concerne les sciences naturelles attire dès l'abord les efforts des écrivains. Tous deux s'occupent des plantes, mais encore avec un caractère un peu dissemblable.

Le premier expose les principes, donne les éléments de la botanique et conduit les novices dans cette science en quelque sorte par la main. Successivement il examine ce qui concerne les organes de la nutrition des végétaux et ceux de leur reproduction dans deux parties, dont les derniers chapitres auraient mieux été classés à part. Ils s'occupent en effet des particularités des plantes, comme leur sommeil, leur utilité, leur géographie, etc. Il termine par l'étude des diverses classifications des savants. C'est donc un ouvrage élémentaire. Mais ce que l'auteur a voulu dans son travail, c'est faire ressortir l'action de la Providence, qui se manifeste en toutes ses œuvres, peut-être même davantage dans les plus petites, dans celles qui nous frappent à chaque instant les yeux.

— Sans être hostile aux idées religieuses, l'auteur du *Monde des plantes* se place sur le terrain exclusif de la science naturelle, et comme tant d'autres ouvrages de science, en dehors ou à côté de l'idée de Dieu. Il se contente d'exposer les faits sans remonter à leur cause première. Sous le titre du *Monde des plantes*, l'ouvrage de M. Constantin formera une série spéciale dans l'adaptation française des merveilles de la nature que Brehm a entreprise, et elle y fait bonne figure. Jusqu'à présent il n'y avait été question que de la terre, de l'homme et des animaux de divers ordres; avec le présent recueil on entre dans l'étude des végétaux. Œuvre de vulgarisation bien entendue, cet ouvrage présente, en un classement méthodique, les diverses familles dont se compose ce monde. Ce n'est point, comme tout à l'heure, l'enseignement des débuts, et l'explication des diverses parties d'une plante et du rôle qu'elles jouent dans son organisme. Ce n'est plus le premier livre du commençant, mais le guide qui le dirige aussitôt après et le fait entrer avec intérêt dans les premières difficultés de la science. Après avoir successivement rappelé les caractères généraux des diverses divisions, tribus, familles et groupes reconnus par les savants, l'auteur arrive aux genres et aux espèces, qu'il décrit par échantillon, mais d'une manière bien suffisante pour son sujet. En effet, pour chacun, l'auteur suit une méthode logique et claire, exposant successivement les caractères qui personnifient la division dont il s'occupe, la distribution géologique et géographique qui lui convient, les propriétés qui leur ont été reconnues, et enfin les usages auxquels ces plantes se prêtent. Il se dégage de tout cet ensemble bien coordonné un intérêt réel.

Dans les deux ouvrages, des gravures nombreuses ornent le texte. Les unes font saisir des détails et par conséquent aident à l'enseignement, les autres présentent des paysages et certains tableaux de la nature, qui facilitent la lecture et soutiennent l'attention. G. DE SENNEVILLE.

Leçons de chimie, par V. Gautier et G. Charpy. Paris, Gauthier-Villars, 1894, gr. in-8 de IX-480 p. — Prix : 9 fr.

Cette seconde édition des Leçons de chimie à l'usage des élèves de mathématiques spéciales, rédigées avec le désir de présenter la chimie comme une science et non comme un amas de faits et de recettes, est très sensiblement différente de la première. L'ouvrage reste divisé, comme il l'était d'abord, en deux parties consacrées, la première, aux généralités, c'est-à-dire à l'étude des principes que les auteurs s'appliquent à séparer des spéculations hypothétiques; la seconde, aux métalloïdes; s'il n'est pas question des métaux, c'est que le programme développé dans ce livre ne les comprend pas. On saura gré aux auteurs qui avaient adopté la notation et la nomenclature atomique dans la première édition, avant même que l'usage en eût été rendu obligatoire dans l'Université, d'avoir cependant conservé la notation en équivalents, de manière que l'on ait à la fois sous les yeux les symboles des corps et les réactions représentés par les deux méthodes. D'ailleurs, pour profiter du principal avantage de la notation atomique, qui « est de donner à tous les composés gazeux des formules correspondant à un même volume; » dans la plupart des formules où il entre des corps simples, ceux-ci figurent par leur poids moléculaire et non par leur poids atomique, à l'exception toutefois des corps dont on ignore la densité de vapeur. On trouvera dans ce beau livre, orné de quatre-vingt-douze gravures, d'importants développements sur les procédés actuellement employés dans l'industrie. La plupart des faits exposés dans l'étude des métalloïdes ont été pris dans les Mémoires originaux dont l'indication est donnée à la fin de l'ouvrage. Les travaux si remarquables de M. Moissan sur le fluor, la préparation du bore pur, la reproduction artificielle du diamant et la haute température développée dans le four électrique, ont été mis à profit. Enfin, dans les formules représentant des réactions, on trouve au-dessus du symbole de chaque corps simple ou composé une lettre indiquant sous quel état se trouve le corps considéré. C'est une heureuse innovation qui permet de condenser simplement des renseignements utiles. Ces Leçons de chimie seront précieuses à la classe particulière de lecteurs à laquelle elles sont destinées. H. Courbe.

L'Écriture et le caractère, par J. Crépieux-Jamin. 3e édit. Paris, Alcan, 1895, in-8 de 442 p., avec 223 fig. — Prix : 7 fr.

En 1888, quand parut la première édition de ce livre, destiné à faire suite, avec des vues plus complexes et plus novatrices, au *Traité pratique de graphologie* du même auteur, le *Polybiblion* en rendit compte; il y trouva des considérations générales élevées, des théories originales, les unes mûres, d'autres prématurées, de très intéressantes recherches sur

l'histoire de la graphologie et jusqu'à une méthode nouvelle tendant à transformer, sinon à révolutionner, la science « caractérologique » de l'écriture. Aujourd'hui, après des traductions en plusieurs langues, une troisième version de cet ouvrage nous est offerte avec un véritable luxe typographique, marqué surtout par l'abondance et la netteté de reproduction des figures ; ces dernières, du nombre antérieur de cent quarante-six, passent à celui de deux cent vingt-trois, grâce à la libérale contribution de M. A. Bovet, dont la magnifique collection d'autographes s'est ouverte toute grande au profit de l'ouvrage et de ses futurs lecteurs. Les additions du texte sont, de leur côté, considérables, et il en est une qui les prime toutes en intérêt et suffirait à motiver l'acquisition du livre pour quiconque le possède déjà dans sa forme ancienne ; nous voulons parler d'une étude intitulée « le portrait graphologique. » Malheureusement, ici comme ailleurs — mais en y prenant beaucoup moins de place, — se montre la méthode personnelle de l'auteur, qui, n'ayant pas atteint son expression définitive, sera, nous le craignons, déconcertante pour l'élève. D'autres chapitres sont inédits, tels que la Graphologie expérimentale, — l'Esprit de la graphologie, — la Souveraineté de l'intelligence, — la Monographie de l'écriture inégale.

Chacun pourra tirer parti de la lecture de cet ouvrage, le graphologue expérimenté en y apportant un contrôle attentif, le néophyte en s'inspirant des grandes lignes de ce travail sans négliger dans la pratique la doctrine simple et précise de Michon, édifiée sur un terrain d'une indéniable solidité. On y suivra d'un œil curieux les tendances réformatrices de M. Crépieux-Jamin, qui s'efforce de supprimer les signes particuliers (pourquoi ? on n'en éprouvait pas le besoin) et en même temps de compliquer l'interprétation des signes généraux, confiant qu'il est dans la rigueur scientifique de formules de son invention basées sur le degré de supériorité du « scripteur. » L'exposé de ces recherches ne nous laisse pas indifférents, puisqu'il nous révèle la direction de travaux d'un ordre nouveau, mais on peut s'étonner qu'il ait déjà sa place dans un ouvrage didactique sur le même pied que beaucoup d'acquisitions définitives ou tout au moins incontestées. Cette remarque n'exclut point la large part d'éloge acquise à un zélé chercheur, qui a souvent des vues originales fort ingénieuses et toujours un style attrayant. L. V.

BELLES-LETTRES

Contes populaires inédits de la vallée du Nil, traduits de l'arabe parlé par S. E. Yacoub Artin-Pacha. Paris, Maisonneuve, 1895, in-16 de 284 p. — Prix : 5 fr.

Un trente-deuxième volume vient de s'ajouter aux livres si curieux qui forment la collection publiée par M. Maisonneuve sous ce titre : *Les*

[illegible] *les nations*. Cette fois S. E. Yacoub [illegible] dans la vallée du Nil. Il a rencontré là les [illegible] groupes : I. Contes persans, indiens, aryens [illegible] Nord, européens, grecs, romains ; III. Sémitiques, [illegible] africains, nègres, Soudan oriental ; V. Égyp- [illegible] toujours, nous retrouvons parfois des [illegible] des peuples. Le premier récit a le même [illegible] *trois femmes qui trouvèrent un anneau*, sujet [illegible] au savant Liebrecht tout un chapitre de [illegible] *drei Frauen*, p. 124). *Le Pot enchanté* [illegible] *Cendrillon*. Le conte IX a des parallèles nom- [illegible] *Comte Luconor*, exemple XXVI ; dans le *Libro* [illegible] LXIX ; dans les contes siciliens de Pitrè [illegible] 391 ; dans le *Rondallayre* de Marpons y La- [illegible] *Fiore di virtù*, cap. V ; dans les *Historiettes* [illegible] p. 81. Le conte XIV, *Malice des femmes*, offre [illegible] situation que présente l'*École des maris*. Molière [illegible] de la nouvelle III, de la troisième journée du [illegible] nouvelle a-t-elle la même source que celle du conteur [illegible] ressemblances sont ailleurs plus vagues ; certaine bague [illegible] propriétés que la fameuse lampe d'Aladin. La subs- [illegible] à des enfants qui venaient de naître peut [illegible] *Chevalier au cygne* et quantité d'autres romans. [illegible] renvoyé plusieurs fois à des récits d'Hérodote. [illegible] les contes recueillis par lui, d'une manière si [illegible] se décider à le blâmer d'avoir donné à ces ré- [illegible] folkloristes scrupuleux trouveront peut-être trop

Th. P.

[illegible] *Poesis latinae supplementum*. Ediderunt Fran- [illegible] Alexander Riese. Pars prior, fasciculus I. Leipzig, [illegible] xlvii et 372 p.

[illegible] ce volume, supposé connu, aurait pu trouver [illegible] après d'une catégorie très particulière de lecteurs [illegible] des élèves de nos collèges à qui l'on demandait [illegible] vers latins. Ici, en effet, on en rencontre de tous [illegible] sortes de sujets, depuis les plus sérieux jus- [illegible] ne pas dire les plus grivois : vers d'ailleurs [illegible] au-dessous du médiocre. L'éditeur lui- [illegible] que l'enseigne consacrée : *Anthologia*, est beau- [illegible] collection d'un pareil acabit.

[illegible] classer ces miettes poétiques, soit d'après leur [illegible] impossible à préciser), soit d'après leur contenu

(souvent extrêmement varié). La plus grande partie est tirée du *Codex Salmasianus* (10318 du fonds latin de notre Bibliothèque nationale). M. Riese ne se contente pas de nous donner l'histoire de ce manuscrit, ainsi que de ceux dont il a entrepris ou fait entreprendre par d'autres la collation : il essaie de remonter jusqu'aux origines du recueil lui-même, qui paraît avoir vu le jour sur la terre africaine, peu de temps avant l'expulsion des Vandales par Bélisaire, et de nous renseigner dans la mesure du possible sur les auteurs dont nous avons ici les bizarres productions. Les articles que cet estimable érudit a publiés dans le *Jahresbericht* de Bursian de 1873 à 1881 sont les garants de la compétence qu'il a apportée dans l'exécution de sa double tâche de bibliographe et de critique.

Malgré son étrangeté ou plutôt à cause de cette étrangeté même, l'orthographe originale du texte est à remarquer : on y surprend des transformations qui ont constitué depuis autant de règles phonétiques de notre langue (par exemple *cauculus* pour *calculus*, comme *autre* venant d'*alter*) ou qui sont faites pour réjouir les ennemis jurés de certaines de nos « grafies » actuelles (par exemple, *elefans*, *limfa*, *ospes*, etc.).

C. Huit.

Dans les couloirs du Vatican, par Guy de Pierrefeu. Paris, Dentu, 1895, in-12 de xiv-412 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage ne répond à son titre que dans les toutes dernières pages. En réalité, c'est un roman, continuation catholique du livre de M. Zola sur Lourdes, et contre-partie du voyage à Rome du célèbre romancier.

On sait que M. Zola met en scène à Lourdes un prêtre venu avec une jeune infirme, Mlle de Guersaint. Celle-ci obtient sa guérison, mais ce miracle, expliqué par je ne sais quelle vertu hypnotique, est pour ce prêtre étrange une cause d'incrédulité. M. de Pierrefeu prend ce prêtre au sortir de Lourdes, il le conduit à Rome avec sa jeune amie dont il devient amoureux. La jeune fille, sur le conseil du Pape, se dérobe en entrant dans un couvent où elle meurt. Le prêtre coupable, ballotté entre les insinuations de M. Zola retrouvé à Rome et la vigoureuse argumentation du procurateur des sulpiciens, finit par se convertir devant le lit de mort de la miraculée.

Le style de ce roman est médiocre, mais l'intrigue est bien conduite; il y a des pages où la passion est peinte avec vigueur. La lecture en est intéressante. Toutefois les argumentations sont trop longues. Je doute d'ailleurs que le P. Captier, que l'auteur appelle je ne sais pourquoi Cartier, car il le désigne très clairement, voulût prendre à son compte tous les raisonnements qu'on lui attribue. Les intentions de l'auteur sont excellentes. Néanmoins la situation qui forme le nœud de l'intrigue est si délicate que nous n'oserions conseiller de mettre ce livre en toutes mains.

Une deuxième partie très courte, en forme d'appendice, rappelle seule le titre du volume. Elle contient des notes soi-disant confidentielles sur les cardinaux, les nonces, les souverains de l'Europe, etc. On a évidemment compté sur ces bavardages pour le succès du livre. Beaucoup de lecteurs y chercheront des scandales qu'ils n'y trouveront pas.

Ces notes n'ont d'ailleurs aucune autorité. On y rencontre des indiscrétions dont les hommes politiques du Vatican sont certainement incapables. Nous ne pouvons y voir que des racontars recueillis ou imaginés par quelque journaliste. D. V.

La Poésie au moyen âge, leçons et lectures par Gaston Paris. Deuxième série. Paris, Hachette, 1895, in-12 de xv-267 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume forme la deuxième série des études que M. Gaston Paris consacre au moyen âge. Il débute par une leçon d'ouverture faite au Collège de France, prenant notre antique littérature à l'avènement de Louis VI et la conduisant jusqu'à la fin du règne de Philippe II. M. Gaston Paris expose magistralement ce que fut cette période et nous montre l'irradiation de nos chansons de geste sur toute l'Europe. A chaque instant des aperçus lumineux, émis souvent avec d'heureuses images qui donnent comme un corps à des pensées abstraites et les rendent plus visibles, émaillent ces belles pages. Ce ne fut pas la seule fois que la France exerça une si puissante action. Au temps de Louis XIV, notre littérature ne fut pas moins expansive. En songeant à ces deux glorieuses phases, M. Paris termine ce discours par ces excellentes paroles : « C'est par l'intelligence et l'amour de son passé qu'une nation s'assure le mieux de son avenir. Si deux fois nos pères ont été les instituteurs et les exemples de l'Europe, c'est qu'ils ont été dignes de l'être ; à nous de nous rendre dignes d'eux » (p. 44).

A cette leçon d'ouverture en succède une sur l'esprit normand en Angleterre, où Guillaume le Conquérant porta les idées françaises, non sans quelques traces de la nationalité des compagnons de Rollon. De l'esprit normand nous passons à l'influence des contes orientaux dans la littérature du moyen âge. Cette influence, on le sait, a été niée par M. Bédier. Mais avec beaucoup de raison, suivant nous, M. Paris ne se déclare pas convaincu par les arguments du récent critique (de la page 75 à la page 109 et aux notes, page 265). L'examen des contes orientaux est suivi d'une étude sur la tradition du mari aux deux femmes. Il s'agit de ce comte de Gleichen dont, à Erfurt, on montre la tombe : il y est représenté couché entre deux épouses qu'il aurait eues simultanément (Voir, à ce sujet, Camerarius, *Méditations historiques*, vol. II, liv. II, p. 152). M. G. Paris, qui explique très bien que le prétendu bigame ne fut sans doute qu'un veuf remarié, rattache cette légende au roman de Giles de Trassignies et au lai d'Eliduc, si bien conté

par Marie de France. Ce ne fut pas seulement en Allemagne, comme le dit M. G. Paris, qu'on essaya de mettre en scène l'histoire de Gleichen ; un de nos vieux poètes, Hardy, a fait sur cette donnée sa tragi-comédie d'*Elmire*.

Après la légende du mari aux deux femmes, M. G. Paris nous parle de la parabole, tant de fois redite, *les Trois Anneaux*, qui a fourni à Lessing sa pièce de *Nathan le Sage*. Ensuite, dans une autre leçon, nous passons à une question qui intéressera tous les lecteurs de Dante. Qui était ce docte Siger dont la dialectique charmait les écoliers de l'Université de Paris ? Le savant professeur nous apprend que ce fut Siger de Brabant. Mais comment Dante, que M. Paris lave complètement de l'accusation d'hérésie, qui pour double idéal voulait l'unité de foi dans l'Église comme l'unité de gouvernement dans l'État (p. 180), comment Dante a-t-il, dans son Paradis, placé, parmi les saints docteurs, un homme dont les doctrines étaient plus que suspectes ? C'est une question que M. Paris tente d'éclaircir. Le grand Florentin avait parfois, du reste, de singulières indulgences : n'a-t-il pas aussi admis, entre les bienheureux, Cunizza, la sœur fort dépravée d'Eccellino II ?

Le volume se termine par deux discours d'ouverture, l'un sur la littérature française au XIVe siècle, l'autre sur cette même littérature au siècle suivant. M. Gaston Paris nous montre comment sous Charles VII, sous Louis XI, de chevaleresque elle devint bourgeoise : « L'idéal du moyen âge a presque entièrement péri, dit-il ; avant de disparaître, cet idéal a produit en Jeanne d'Arc une figure réelle qui dépasse en pureté comme en splendeur toutes celles qu'il avait inspirées aux imaginations. Mais le siècle qu'elle illumine la comprit à peine. On la voit prendre sans regret, on la laisse périr sans même essayer de la sauver ; elle était déjà un anachronisme.... Pendant qu'elle luttait et pendant qu'elle mourait, ce « gentil duc d'Orléans, » qu'elle souhaitait si ardemment tirer de sa captivité anglaise, prenait cette captivité assez légèrement, et, tout occupé à travailler gracieusement ses aimables rimes, ne trouvait pas le temps d'envoyer à son martyre le salut de la poésie. Pas une parole vraiment émue ne tomba d'une plume française à propos de la plus sublime et de la plus touchante incarnation du génie français » (p. 215). La parole émue qui fit défaut aux contemporains de la Pucelle ne manque pas à M. Gaston Paris ; c'est à regret que, faute d'espace, nous renonçons à donner une belle page dans laquelle il achève de glorifier Jeanne. M. Gaston Paris n'est pas seulement un grand savant, il est poète aussi, — sans le savoir peut-être, — on le reconnaît à bien des comparaisons justes et brillantes ; et à cette rare alliance de la science et de l'imagination, qui éclaire la science, mais ne l'égare pas, sont dues la chaleur, la vie, qui circulent dans tout le volume dont nous avons parlé trop brièvement.

TH. P.

La Poesia giovanile e la canzone famosa di Guido Cavalcanti, studî di Giulio Salvadori, col testo dei sonetti vaticani e della canzone e due fac-simile. Roma, Società editrice Dante Alighieri, 1895, gr. in-8 de 140 p.

Dante appelait Guido Cavalcanti le premier de ses amis, et l'on se souvient du charmant sonnet qu'il lui adressait : *Guido io vorrei....* C'en serait assez pour recommander la mémoire de Cavalcanti. Mais par lui-même et privé des glorieux rayons que jette sur lui l'auteur de la *Divina Commedia*, il mérite toute l'attention de la critique littéraire. Sans doute, jusqu'ici il n'a pas été oublié, mais il n'occupait pas la haute place dont il est digne et que lui assigne le remarquable travail de M. Giulio Salvadori. Cet écrivain nous donne d'abord d'amples détails biographiques sur le vieux poète : il nous le montre à la fois studieux et chevaleresque dans cette Florence dont un troubadour a fait un si brillant portrait. Il nous dit quels étaient ses livres favoris, l'influence qu'exercèrent sur lui le roman de la Rose et, dans un autre ordre d'idées, les œuvres philosophiques d'Aristote et des Arabes. La découverte de nombreux sonnets trouvés au Vatican permet à M. Salvadori de nous faire connaître la jeunesse et les premières productions de Guido Cavalcanti. Il passe ensuite à l'examen approfondi d'une canzone célèbre dont le titre indiquerait plutôt une élucubration métaphysique que de tendres vers : *De la nature, des mouvements et des effets d'amour (Della natura, dei movimenti e degli effetti d' amore).* Dans sa plaquette — pourquoi ne pas lui avoir donné l'aspect d'un volume ? — M. Salvadori reproduit cette canzone fameuse, et les sonnets découverts au Vatican dont il semble bien prouver l'authenticité. Deux fac-similés et un glossaire des mots vieillis enrichissent cette publication, qui se recommande à tous ceux qu'intéresse l'ancienne littérature italienne. Poggiaridо.

HISTOIRE

La Rome d'aujourd'hui, par M. Henri Joly. Paris, Dentu, 1895, in-12 de vi-265 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est le récit d'un voyage à Rome au printemps de 1894. M. Joly est bien connu comme écrivain et comme philosophe. Il a de plus été candidat républicain libéral aux dernières élections. Ayant échoué, grâce aux manœuvres de l'administration, plus hostile encore aux catholiques ralliés qu'aux monarchistes, il est allé se remettre de ses ennuis dans la Ville éternelle. M. Joly a fait ce voyage en observateur et en politique. Il met bien en relief le caractère italien à la fois religieux et révolutionnaire, plein d'aspirations contradictoires, à ce point que le roi Humbert, usurpateur des biens du Saint-Siège, s'inquiétait de faire bénir ses troupes par le Pape et imaginait dans ce but une ruse qui fut

éventée. M. Joly a vu les plus hauts personnages de l'Italie et a recueilli de singulières réflexions. C'est ainsi que M. Crispi, lui parlant de l'Empire, ajoutait avec une bonhomie quelque peu ironique : « Vous n'aviez pas alors la liberté politique, mais vous étiez peut-être plus libres qu'aujourd'hui. »

M. Joly a eu l'honneur d'être reçu par le cardinal Rampolla, puis par le Souverain Pontife, et de les entendre traiter des affaires de France. Il paraît résulter des déclarations qui lui ont été faites que l'intention du pape Léon XIII n'est pas tant la séparation du parti catholique et des partis monarchiques que la formation d'un grand parti conservateur républicain dans lequel se fondrait le parti catholique. L'espoir nourri par Sa Sainteté serait de gagner le corps électoral et d'arriver par lui à réformer la législation et le personnel gouvernemental.

C'est bien ainsi que nous avions compris dès les premiers temps les instructions du Saint-Siège, mais nulle part nous ne les avions vues aussi bien expliquées. Le succès d'un tel plan amènerait évidemment la pacification religieuse. La difficulté est de trouver le mot qui agira sur les foules. MM. Lamy et Gaston David ont essayé en vain d'y réussir. Avec le suffrage universel et le peu d'intelligence politique des masses, il faut frapper fort pour émouvoir le peuple, il faut imaginer de ces formules à la fois très simples et très brutales qui soulèvent les passions. Sans cela, le grand nombre votera toujours pour le parti dominant, soit par un instinct conservateur mal appliqué, soit surtout parce que, dans notre pays de centralisation, les populations attendent tout de ceux qui détiennent le pouvoir. D. V.

Jérusalem, par P. Loti. Paris, Calmann-Lévy, 1895, in-12 de 222 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. P. Loti est allé à Jérusalem ; mais là où nous allons satisfaire notre piété, il n'est allé chercher que des sensations. Dès l'introduction, il prend soin de déclarer qu' « à jamais incroyant, » il n'a écrit que « pour ceux qui se meurent d'avoir perdu et possédé l'Espérance unique » (p. 2) ; cependant le brillant académicien ne semble pas consolé du naufrage de ses croyances : il revient sur le « Consolateur perdu » (p. 27), sur le Sauveur perdu (p. 63), avec une persistance qui témoigne de son désir un peu vague, mais probablement sincère, de retrouver le trésor dont il regrette si profondément d'être privé.

En analysant ces pages écrites au jour le jour, on trouve, dans un savant pêle-mêle, un mélange un peu incohérent de préoccupations disparates : dissertations archéologiques, imprécations contre les touristes promenés par la compagnie Cook; descriptions pittoresques des sites et des costumes; parmi ces morceaux, il en est d'un style charmant et d'une vérité saisissante ; un peu trop peut-être d'asphodèles et d'ané-

mones, quelques tours alambiqués, des formes rares ou incompréhensibles, mais une langue harmonieuse et forte, mérite qui n'est sérieusement contesté à M. Loti par aucun de ses détracteurs.

Ce qu'il y a dans l'ouvrage de vraiment neuf et de profondément instructif, c'est la partie psychologique : nous commençons par apprendre que l'écrivain est un incroyant « qui a peut-être cru dans sa jeunesse » (p. 25), mais qui se révolte fièrement contre ce qu'il appelle « des faiblesses. » Or, ces faiblesses reprennent le dessus dès l'arrivée à Bethléem ; « nos yeux se voilent » (p. 26),.... « bien inattendues, ces larmes, mais souveraines et sans résistance possible ; infiniment désolées, mais si douces ! » (p. 27). Même impression en arrivant au Saint Sépulcre : le voyageur entre : « dans un recueillement vague, très doux en ce lieu insigne et étrange...., où maintenant mes yeux sont près de se voiler dans un dernier élan de prière, — très illogique, je le sais, — mais ineffable et infini » (p. 63).

Les nerfs sont pour beaucoup dans ces mouvements de religiosité ; et d'ailleurs cela passe vite ; voici des emportements violents contre les pauvres franciscains qui ont le tort de ne pas comprendre la vénération des Saints Lieux de la même manière que M. Loti ; contre la pluie qui le bloque dans son hôtel ; contre le chemin de fer et les caravanes d'Anglais qui lui profanent ses paysages. Il s'irrite contre lui-même, qui s'est laissé attendrir ; il revient à ses doutes hautains, à ses négations soi-disant scientifiques, afin de se cuirasser contre des émotions nouvelles. Mais la visite du Gethsemani, de la Voie douloureuse, réveille ses angoisses : partout l'ombre du Christ est devant lui : « Je la poursuis, inexistante peut-être, mais demeurée quand même adorable et douce, et je subis sans le comprendre le sortilège de ce souvenir, seul des souvenirs humains qui ait gardé le pouvoir de faire encore couler les bienfaisantes larmes » (p. 107).

M. Loti veut éprouver à nouveau et disséquer l'émotion religieuse ; il va donc passer une soirée au jardin de Gethsemani : « Contre l'olivier, mon front lassé s'appuie et se frappe : j'attends je ne sais quoi d'infini, que je n'espère pas, — et rien ne vient à moi, et je reste le cœur fermé » (p. 202). Dieu, en effet, dédaigne de se manifester aux esprits superbes : ainsi le Sauveur a refusé un miracle à l'indiscrète curiosité d'Hérode (*Luc*, XXIII, 8).

Ce « je ne sais quoi » vient enfin le lendemain : dans la pénombre du Saint-Sépulcre, des pèlerins sont prosternés, priant et pleurant ; ce sont de pauvres gens, des Russes pour la plupart, et alors « peu à peu, je me sens pénétré, moi aussi, par l'impression doucement trompeuse d'une prière entendue et exaucée : je les croyais finis cependant, ces mirages ! » « Au Gethsemani, la nuit dernière, il y avait sans doute trop d'orgueil encore dans ma recherche de solitude, et ici je me sens mieux à ma

place de misère, confondu avec ces humbles....; ils sont mes égaux, d'ailleurs, et je n'ai rien de plus qu'eux.... Ah! prier comme ce vieillard quand la fin sera proche! prier comme eux tous! me jeter, moi aussi, sur les pierres du Golgotha et m'y abîmer dans une adoration! » (p. 219). « Quelque chose cependant commence à troubler mes yeux! c'était inattendu et c'est sans résistance possible : dans ce retrait du pilier qui me cache, voici que je pleure, moi aussi! que je pleure enfin toutes les larmes amoncelées et refoulées pendant mes longues angoisses intérieures, au cours de tant de changeantes et vides comédies dont mon existence a été tramée. On prie comme on peut, et moi je ne peux pas mieux! » (p. 220). Telle était la prière du publicain : oublions donc ce qui, dans ce livre, est faux ou déclamatoire; admirons des sentiments que semble vraiment inspirer l'humilité chrétienne, et espérons surtout que cette âme souffrante pourra un jour considérer en face les dogmes consolants de notre foi.

P. Pisani.

Die päpstlichen Kollektorien in Deutschland während des XIV. Jahrhunderts, herausgegeben von Dr J.-P. Kirsch, Professor an der Universität zu Freiburg-i.-d.-Schweiz (T. III des *Quellen und Forschungen aus dem Gebiete der Geschichte*, publiées par la Görres-Gesellschaft). Paderborn, F. Schöningh, 1894, in-8 de LXXVIII-562 p.

L'Institut historique qu'entretient à Rome la *Görres-Gesellschaft* inaugure, en ce moment, une série d'études des plus importantes sur l'administration financière des Papes au XIVe siècle. L'auteur du volume qui vient de paraître (le troisième de la collection) s'est attaché au dépouillement des *Collectoriae :* c'est le nom donné aux livres de comptes des collecteurs apostoliques. Il en publie, pour commencer, des extraits compris entre les dates de 1302 et de 1371, et se rapportant aux pays d'Empire. Je précise : on y trouve les comptes des collecteurs du diocèse de Bâle (années 1302 à 1304, 1342 à 1355), des provinces de Trèves (années 1317 à 1320, 1338 et 1339, 1342 à 1355), de Mayence, de Cologne, de Brême et de Riga (années 1317 à 1320), des diocèses de Metz (années 1327 à 1334 et 1361), de Toul et de Verdun (années 1327 à 1334), de Cologne (années 1345 à 1348, 1360 à 1364, 1367 à 1371), de Liège et d'Utrecht (années 1345 à 1348, 1367 à 1371). Je laisse à penser la quantité de renseignements qu'ils fournissent sur la topographie et sur le personnel ecclésiastique de ces régions. Mgr Kirsch n'a pas manqué de faire suivre sa publication de tables où se trouvent relevés les noms de personnes et les noms de lieux, ces derniers soigneusement identifiés. Son livre constitue un répertoire commode où puiseront avec fruit tous ceux qui s'intéressent à l'histoire religieuse de l'Allemagne et des contrées adjacentes.

A un point de vue plus général, il fait saisir le mécanisme de l'administration financière des Papes, et l'introduction de Mgr Kirsch ne con-

tribue pas peu à préciser les notions qu'on avait sur les sources des revenus de la cour pontificale au XIVe siècle : Denier de saint Pierre, cens, décimes, subsides volontaires, réserves, dépouilles, legs et aumônes, etc. Le savant éditeur s'étend aussi sur la personne des collecteurs, sur la levée des taxes, sur la tenue des registres, sur la transmission du produit des collectes, sur la reddition des comptes, enfin sur les diverses sortes de monnaies en usage dans les pays d'Empire : toutes questions traitées avec une consciencieuse érudition, digne en tous points du savant archiviste auquel le volume est dédié (le P. H. Denifle), ainsi que de la Société puissante qui atteste, par des publications d'une nature si neuve, sa haute compétence et sa vitalité. N. VALOIS.

Œuvres complètes de Mgr X. BARBIER DE MONTAULT. Tome dixième : *Rome*. VI. *Hagiographie* (deuxième partie). Poitiers, imp. Blais, Roy et Cie, 1895, in-8 de 608 p.

Justification archéologique des reliques de sainte Cécile, conservées autrefois et maintenant à la métropole d'Albi, par le même. Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, 1895, in-4 de 95 p.

C'est encore l'hagiographie qui a fourni la matière de ce nouveau volume des œuvres complètes de Mgr Barbier de Montault. Sur les reliquaires dont s'occupait déjà le tome IX, on trouve ici trois nouveaux chapitres : l'un, à propos du phylactère de Château-Ponsac, définit rigoureusement le sens du mot phylactère, « reliquaire de forme et de matière indéterminées, adopté exclusivement à la conservation des *parcelles* de reliques. » Le second nous offre deux exemplaires d'objets profanes détournés de leur usage commun pour servir de reliquaires ; le troisième, tout à fait inédit, est un traité du *parchemin* : l'éminent écrivain parle tour à tour de l'étymologie et des divers sens du mot, et des différentes manières dont on a fait du *parchemin* sur les tombeaux, les châsses et les autels. Pourquoi Mgr Barbier de Montault veut-il rattacher (p. 45) le mot *epitaphium*, dont l'étymologie ne fait doute pour personne, au mot *phylacterium* par le dérivé corrompu *epitaphium* ? L'étymologie proposée pour *parchemin* (*pergamenum*) est presque aussi fantaisiste.

Après les reliques des saints, vient la question du patronage ; patronage sur les métiers, les choses, les hommes, enfin sur les saisons, Mgr Barbier de Montault aimant à donner de plus amples développements : les premiers et derniers lui avaient fourni une abondante moisson.

Après un chapitre relatif aux saints contre la rage, ce volume commence la série des articles relatifs aux saints particuliers rangés selon l'ordre alphabétique. Les plus considérables de ces articles sont les suivants : celui qui est consacré à saint Adelphe, et où l'on trouvera entre autres choses de précieux détails sur le sorbuméral ; le

travail sur les saints anges gardiens, leur culte et leur iconographie, la dissertation sur Charlemagne, celles sur saint Florent et sur saint Jean-Baptiste.

A l'hagiographie également se rapporte le Mémoire considérable publié d'abord par Mgr Barbier de Montault dans la *Revue de l'art chrétien*, et dont nous tenons à signaler ici le tirage à part. L'auteur établit d'abord l'antique possession par la cathédrale d'Albi de reliques de sainte Cécile; puis il prend chacune de ces reliques, les étudie à part et montre que rien dans l'examen de chaque partie ne vient répugner à la haute antiquité qui leur est assignée.

Un détail de peu d'importance sur lequel j'appellerai l'attention de Mgr Barbier de Montault : ses références ne sont pas toujours assez précises. Dans son tome X, p. 49, il cite « Pétrone, p. 40, » sans indiquer d'édition; de même p. 50, pour le spicilège de Dom Luc d'Achery, le renvoi au tome II est insuffisant, le nombre de volumes et par suite la distribution des matières variant avec les éditions; etc. E. G. L.

Histoire de Blanche de Castille, reine de France, par Élie Berger. Paris, Thorin, 1895, in-8 de XII-428 p. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome.... Fascicule 70e). — Prix : 12 fr.

Le livre de M. E. Berger, qui paraît en même temps que l'histoire du règne de Louis VIII, de M. Petit-Dutaillis, est de ceux qui ne sauraient manquer d'attirer l'attention de toutes les personnes pour qui l'histoire de ces temps déjà si lointains a toujours quelque attrait. Nul mieux que M. Berger, semble-t-il, ne pouvait s'acquitter avec plus de soin d'une pareille étude, puisque cet auteur n'a pas voulu borner ses recherches aux seules Archives nationales, et que les archives d'Angleterre lui ont permis de glaner quelques éléments nouveaux. Si l'histoire de Blanche était connue, tout au moins dans ses lignes principales, il restait cependant à éclaircir ou à rectifier bien des points, à anéantir certaines calomnies lancées du vivant même de la Reine, ressassées depuis et souvent invoquées, à porter un dernier coup aux prétendus liens qui auraient existé entre elle et Thibaud de Champagne, le comte chansonnier, ou encore avec le légat du Pape en France, le cardinal Romain de Saint-Ange.

Quand Louis de France et Blanche de Castille se trouvèrent unis (1200) par les hasards de la politique, l'un et l'autre étaient encore bien jeunes, Blanche étant née en 1188. Leur mariage paraît avoir été célébré sans grande pompe par l'archevêque de Bordeaux, à Portmort (Eure, a. et c. Les Andelys), en France, quoique dans la limite des domaines laissés au roi d'Angleterre, pour cette raison que le Pape avait alors frappé d'interdit les États de Philippe-Auguste, coupable de s'être séparé d'Ingeburge. Le premier-né de Louis et de Blanche fut une fille (1205), à laquelle succédèrent

un fils, puis deux jumeaux, qui tous devaient mourir jeunes. Lorsque la future reine de France donna le jour, le 25 avril 1214, à Poissy, à ce fils admirable qui fut Louis IX, cette naissance faillit passer inaperçue, Louis n'étant alors qu'un cadet.

Il en est qui n'ont voulu voir en Louis VIII qu'un prince faible de corps et d'esprit, en sa compagne qu'une hautaine Espagnole dévorée d'ambition; M. Berger semble prouver le contraire. D'ailleurs Louis ne tint-il pas en échec le roi d'Angleterre en cette fameuse année 1214, tandis que le Roi faisait face à l'invasion étrangère et battait les coalisés à Bouvines (27 juillet)? Louis ne semble pas avoir manqué de courage non plus, en Angleterre, lorsqu'il débarqua dans ce pays (1215) pour aller à la conquête d'une couronne que les barons révoltés contre Jean sans Terre offraient à un prince français, héritier de droits très réels par sa femme, dont l'aïeule avait été reine d'Angleterre. Louis, qui n'était pas soutenu par son père, du moins ouvertement, fit donc son entrée à Londres en mai 1216 et rien ne se serait opposé à son succès si Jean sans Terre avait vécu; mais Jean mourut et son fils fut couronné sous le nom de Henri III; dès lors le parti de Louis de France va s'affaiblissant et il est obligé de revenir en France (carême 1217), sans paraître toutefois comprendre que sa cause est perdue, car il recrute des troupes, soutenu sans doute par l'énergique Blanche, mais non poussé par elle, et il s'embarque de nouveau à Calais, toujours sans avoir pu voir son père.

La présence de Blanche à Calais ne pouvait suffire à sauver son mari d'une défaite, pas plus que la flotte qu'elle lui destinait et qui, bien que dirigée par le célèbre Eustache le Moine, ne devait parvenir en Angleterre. Après la défaite de Lincoln, Louis, serré de près dans Londres, dut accepter une capitulation honorable et revenir en France (1217).

L'année précédente Blanche avait encore donné un fils à son époux, Robert comte d'Artois, puis le futur Louis IX était devenu l'héritier du trône par suite de la mort de son aîné, Philippe (1218); en 1219 survint un autre fils qui, lui aussi, mourut jeune, ainsi que celui qui naquit vers 1222. Dans l'intervalle (1220), il faut placer la naissance du prince Alphonse, si connu sous le nom d'Alphonse de Poitiers; puis Blanche de Castille devient reine de France en juillet 1223. Elle n'est déjà plus toute jeune, et lorsqu'un malheur inattendu la fait veuve trois ans après (nov. 1226), on a peine à comprendre les méchants bruits que ses ennemis ne tardèrent pas à répandre sur elle. Ne va-t-on pas jusqu'à dire que Louis VIII a péri par le poison et que Thibaud de Champagne, qui s'est honteusement retiré lors du siège d'Avignon, bien qu'il fût strictement dans son droit au point de vue des devoirs féodaux, n'était pas étranger à cette mort, et que s'il n'y était pas étranger, c'est qu'il était de connivence avec la Reine qu'il aimait? Fort heureusement Blanche, tout en faisant appel à son énergie et à son expérience du trône, put

compter autour d'elle des serviteurs dévoués comme le chancelier Guérin, des conseillers habiles et d'une grande valeur comme le cardinal-légat Romain. On a prétendu encore que Blanche n'avait exercé la régence qu'en dépit des lois féodales, ce qui serait à prouver, car avant d'invoquer ces lois féodales, il faudrait les bien connaître. Or, c'est très légitimement et par la volonté de Louis VIII que Blanche se trouva régir le royaume, et Louis était parfaitement fondé à déclarer avant de mourir que son successeur avec le royaume et tous ses enfants jusqu'à leur majorité (vingt et un ans) demeureraient en la garde et sous la tutelle de la Reine, le mot de régence n'existant pas encore. Ce suprême désir d'un mourant était d'autant plus naturel que Philippe-Auguste lui-même, avant son départ pour la troisième croisade, avait confié le gouvernement de la France à sa mère et à son oncle; et plus tard Louis IX, sur le point de partir pour l'Orient, n'agira pas autrement : il remettra l'autorité souveraine à la reine Blanche.

Mais il nous faut nous restreindre, et nous ne saurions résumer ici l'histoire de cette grande reine qui sut mener à bien la guerre des Albigeois, tenir en respect l'astucieux comte de Bretagne Pierre Mauclerc, secourir le comte de Champagne malgré ses nombreuses défections, et si bien seconder en toute occasion ce fils qui fut le saint roi Louis IX.

A. Trudon des Ormes.

Émigrés et chouans, par le comte G. de Contades. Paris, Perrin, 1895, in-12 de 373 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. de Contades habite la Normandie; il a trouvé autour de lui des traditions encore vivantes des guerres de la chouannerie, et aussi des souvenirs écrits de l'émigration, témoin le *Journal de Thiboult de Puisact* publié en 1882 et, sous sa sécheresse apparente, si plein de détails curieux sur les derniers jours de l'armée de Condé. Il s'est intéressé aux tentatives faites pour unir, en face de la Révolution, les efforts des royalistes réfugiés en Angleterre à ceux des royalistes armés dans l'Ouest ; il est allé feuilleter au British Museum le vaste répertoire des Papiers de Puisaye; de là une série d'études épisodiques publiées dans diverses revues et aujourd'hui réunies en volume.

Celle sur les gentilshommes-poètes de l'armée de Condé est une annexe au Journal de Thiboult de Puisact : elle nous montre, dans les camps oisifs de cette armée, une petite académie errante comme eux, d'où sont sorties beaucoup de rimes chevaleresques ou galantes, « pauvres productions de l'exil..., tristes et pâles » (p. 241). Le chevalier de Haussey est à lui seul une figure plus poétique que toutes les muses surannées des troubadours condéens : car ce héros est une femme, Mme de Bennes, qui se battit près de son mari dans la légion de Damas, le vit périr à ses côtés, fut prise à Quiberon, et végéta tristement à Hambourg avant

de venir retrouver ses enfants dans le manoir paternel. Avec Armand de Chateaubriand et Collin de la Contrie, nous nous trouvons en face de ces audacieux partisans qui allaient en vain se débattre en Angleterre au milieu des jalousies et des rivalités de leurs compatriotes ou qui, repassant la Manche, venaient se faire prendre et fusiller sur le sol de la patrie. M. de Contades fait valoir avec art et sentiment le respect dû à leurs épreuves, l'intérêt au moins poétique qui s'attache à leur tragique destinée. Il est moins favorable, et avec raison, à ces intrigants détrônés, à ces faiseurs disgraciés comme Puisaye et d'Antraigues, qui se livrèrent, au milieu de la ruine sans remède de leurs espérances, à la guerre des petits papiers contre le favori de leur maître, et finirent par se tourner l'un contre l'autre. L'émigration française apparaît dans ces récits bien documentés et bien présentés avec ses dévouements sans bornes et ses touchantes épreuves, comme avec ses divisions et ses puérilités incurables.

LÉONCE PINGAUD.

Correspondance de Pierre Chépy avec le ministre des affaires étrangères (mai 1793-janvier 1794), publiée par R. DELACHENAL. Grenoble, imp. Allier, 1894, in-8 de LXXVIII-411 p.

Chépy, fils d'un procureur au Parlement de Paris, était en 1789 un jeune homme ardent et ambitieux qui souhaitait profiter des événements pour entrer dans la diplomatie. Après plusieurs nominations qui ne furent pas suivies d'effet, il fut réduit à devenir, durant la première conquête de la Belgique, un des trois principaux agents chargés d'y diriger la propagande française, et s'y montra mauvais entre les mauvais (V. Chuquet, *Jemmapes*, p. 237). Peu après, il fut transféré sur la frontière des Alpes, avec le titre de commissaire national, sous les ordres du pouvoir exécutif, et il séjourna à Grenoble de juin 1793 à janvier 1794, diplomate manqué que les circonstances ramenaient au rôle d'observateur ou plutôt d'espion.

Disgracié et emprisonné en dépit de ses belles protestations de patriotisme, il ne fut élargi qu'en septembre 1794 et se laissa nommer, un mois plus tard, vice-consul à Rhodes. Là, il fut traité par les Turcs comme il l'avait été par les terroristes, c'est-à-dire en ennemi, dès la première nouvelle du débarquement de Bonaparte en Égypte, et il subit encore de longs mois de captivité. Sous le Consulat, il passa un moment à Jersey pour y présider à la reprise passagère des relations commerciales et enfin trouva un emploi à sa mesure et à son goût comme commissaire général de police à Brest. Il vivait encore, nanti d'une pension de retraite que lui avait accordée la Restauration, en 1822.

Chépy est un type du « missionnaire de 1793, » promenant un peu partout, avec son humeur errante, son ivresse révolutionnaire et son fanatisme antireligieux; déclamateur furibond au club, dénonciateur,

compter autour d'elle des serviteurs [illegible]
rin, des conseillers habiles et d'une [illegible]
Droit Romain. On a prétendu encore [illegible]
gence qu'en dépit des lois féodales, [illegible]
d'invoquer ces lois féodales. [illegible]
tres légitimement et par la volonté de Louis [illegible]
régir le royaume, et Louis était [illegible]
mourir que son successeur avec [illegible]
leur majorité (vingt et un ans [illegible]
tutelle de la Reine, le mot de [illegible]
désir d'un mourant était d'autant plus [illegible]
lui-même, avant son départ pour [illegible]
gouvernement de la France à [illegible]
Louis IX, sur le point de partir pour [illegible]
remettra l'autorité souveraine à [illegible]

Mais il nous faut nous restreindre [illegible]
l'histoire de cette grande reine qui [illegible]
gecis, tenir en respect l'astucieux [illegible]
secourir le comte de Champagne [illegible]
bien secoader en toute occasion ce [illegible]

A. TIRON DE CONTADES.

Émigrés et chouans, par le comte [illegible] de Contades. Paris, Aug. [illegible], 1895, *in-12* de 373 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. de Contades habite la Normandie : il a trouvé autour de lui des traditions encore vivantes des guerres de la chouannerie, et aussi des souvenirs écrits de l'émigration, témoin le *Journal de Thiboult de Puisact* publié en 1882 et, sous sa sécheresse apparente, si plein de détails curieux sur les derniers jours de l'armée de Condé. Il s'est intéressé aux tentatives faites pour unir, en face de la Révolution, les efforts des royalistes réfugiés en Angleterre à ceux des royalistes armés dans l'Ouest ; il est allé feuilleter au British Museum le vaste répertoire des Papiers de *Puisaye*; de là une série d'études épisodiques publiées dans diverses revues et aujourd'hui réunies en volume.

Celle sur les gentilshommes-poètes de l'armée de Condé est une annexe au Journal de Thiboult de Puisact : elle nous montre, dans les *camps* oisifs de cette armée, une petite académie errante comme eux, d'où sont sorties beaucoup de rimes chevaleresques ou galantes, « pauvres productions de l'exil.... tristes et pâles » (p. 241). Le chevalier de Haussey est à lui seul une figure plus poétique que toutes les muses aurannées des troubadours condéens : car ce héros est une femme, Mme de Bennes, qui se battit près de son mari dans la légion de Damas, le vit périr à ses côtés, fut prise à Quiberon, et végéta tristement à Hambourg avant

la *Vaillante* s'efforça d'adoucir la rigueur des ordres qu'il avait reçus ; mais à la Guyane, l'agent du Directoire exécuta ces ordres à la lettre. Furieux du bon accueil que les proscrits avaient trouvé près des habitants de Cayenne, il les fit transporter à Sinnamari, dont le climat malsain eût été pour eux cette « guillotine sèche, » que rêvaient les proscripteurs. Heureusement, plusieurs des prisonniers, Pichegru et de la Rue entre autres, purent s'évader, au milieu de dangers et de péripéties de toute espèce. Bien leur en prit; ceux qui, pour une raison ou pour une autre, ne s'étaient point associés à leur entreprise, succombèrent, pour la plupart, aux fièvres du pays. Accueillis à bras ouverts par les colons et les autorités hollandaises, les fugitifs réussirent à gagner l'Angleterre. On sait le sort des principaux. De la Rue passa en exil le temps de la République et de l'Empire, et vit la Restauration qu'il avait tant souhaitée et pour laquelle il avait combattu et souffert. Il ne lui survécut pas et mourut dans les premiers jours d'août 1830. C'est en 1821 qu'il fit paraître ce dramatique et émouvant récit, si heureusement réimprimé aujourd'hui.

M. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires de Mme la duchesse d'Abrantès. *Souvenirs historiques sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration.* Tomes VI, VII, VIII, IX et X. Paris, s. d., Garnier, 5 vol. in-12 de 566, 599, 581, 580 et 616 p. — Prix de chaque vol. : 3 fr. 50.

J'ai dit une première fois les mérites et les défauts de ces Mémoires; je n'y reviendrai pas. Dans ces cinq derniers volumes, les uns et les autres se retrouvent en proportion égale ; leur intérêt n'est pas moindre et les détails personnels guère plus épargnés. Quand ils nous sont fournis pour éclaircir une circonstance historique ou qu'ils nous aident à compléter une personnalité marquante, rien de mieux. Mais ici, ces qualités sont rares et ce sont souvent des puérilités et des minuties parfaitement inutiles. Dans les tomes précédents, Mme Junot ne nous avait fait grâce d'aucun renseignement sur ses grossesses; dans ceux-ci elle ne nous épargne aucune des péripéties de ses accouchements et de l'allaitement de ses fils. Il n'y a pas que cela dans ces cinq volumes, grâce à Dieu, mais tous les bavardages sentent la caillette et gâtent les pages sérieuses qu'on voudrait lire à tête reposée. L'enthousiasme pour l'Empereur est sans mesure, partant excessif. Victor Hugo est invoqué de temps à autre, sans grand à-propos, et ses vers si constamment tronqués ou estropiés qu'on doit craindre que « Laure, duchesse d'A.... » (comme l'appelait le poète), n'ait vraiment que fort mal lu et plus mal retenu ces poésies qu'elle vante, justement d'ailleurs.

Je ne puis suivre, pour un compte rendu bibliographique, les détours de la duchesse d'Abrantès ; il faut me borner à résumer brièvement les matières des volumes :

Tome VI. — Détails sur Madame Mère et aveu de la très peu aimable conduite de son fils Napoléon envers elle. — Stupide histoire (sans la moindre preuve, bien entendu) contre les Jésuites de Parme, préparant des assassinats par des procédés dignes des drames de l'Ambigu. — Junot, gouverneur de Paris, subit les manœuvres que tentent sur son cœur soit Joséphine, soit Caroline Murat (p. 257). Ce dernier point, on peut penser que la duchesse d'Abrantès eût bien fait de ne pas trop le mettre en relief, et la chronique scandaleuse de cet épisode devrait ne pas être si bien expliquée par elle ! — Comment Lannes traitait Murat (p. 267), et comme quoi Augereau était fort mal élevé (p. 270). — La reine Hortense et sa cour. — Le cardinal Maury, bien triste personnage (p. 421). — L'irrévérence, dans une église de Paris, de Junot, de sa femme, de Marmont et de La Valette, à une messe de minuit. — L'arrivée de la reine de Westphalie. — Une discussion terrible entre Napoléon et son frère Lucien.

Tome VII. — Détails, qui paraissent vraisemblables, sur la révolution d'Espagne et les scènes tragiques d'Aranjuez. — Prison et délivrance de Godoy. — Éloges sur le général O'Farill et le ministre Azanza. — Très dramatique aventure (n'est-elle pas même un peu forcée?) de la mère et de la sœur de Godoy poursuivies par la foule irritée. — Page bien curieuse (170) sur la noblesse impériale et quelle véritable mascarade fut d'abord cette « aristocratie » nouvelle, même pour ceux qui recevaient titres, blasons et dignités. — Comme le précédent volume, celui-ci relate une scène violente de Napoléon; mais ce n'est pas Lucien, c'est Mme Junot, qui est prise à partie (p. 315). — Soult, roi de Portugal. — Divorce de Joséphine. — Que ce fut Lucien qui aurait dicté les lettres du cardinal Consalvi où celui-ci résistait aux prétentions injustes de l'Empereur (p. 514).

Tome VIII. — Beaucoup de renseignements sur l'Espagne, presque tous intéressants. — Vie agitée menée dans la péninsule par Mme Junot; les guérillas, les sièges, les convois; il est fâcheux qu'elle écorche les noms espagnols comme de simples vers de V. Hugo. — Elle fait un grand éloge de Mina (p. 336). — A propos du concile de 1811, elle est sans doute bien intentionnée, mais mal informée, et quand elle dit (p. 372) que le Saint-Père usa de tromperie, elle ne peut appuyer d'aucune preuve une assertion ridicule. — Sur Marie-Louise, elle a des passages sévères, mais qui semblent justes, et sur le roi de Rome des pages charmantes, les meilleures de ce volume.

Tome IX. — L'affaire du général Malet, dont l'auteur est relativement assez bien informé, mais où une foule de petites erreurs vient détruire la vérité d'ensemble. La mort de Junot, sur laquelle on souhaiterait plus d'explications avec un ton moins théâtral et plus sincère. Le reste de ce volume (le moins intéressant de tous, à beaucoup près) est composé

de petites anecdotes sans grande saveur ; ce qui en ressort, ce sont les façons cavalières de la poste impériale dans l'ouverture des lettres, les brutalités de Savary et son obéissance d'esclave aux volontés du maître.

Tome X. — Détails intéressants et bien appuyés sur des documents de la « trahison » de Murat, en 1814 ; trois lettres (p. 36 à 50) nous révèlent l'état d'âme de ce monarque de comédie ; preuves également de l'ignorance absolue et de l'ambition effrénée de Caroline Bonaparte (p. 114). Des détails aussi, et je les aimerais en cette circonstance moins nombreux, sur les coups de canif apportés par Junot au contrat de mariage. La liste assez suggestive des souverains morts ou dépossédés en vingt-six ans de la période révolutionnaire (p. 72). Le cardinal Maury, apparaissant sous un jour hideux qui ne semble que trop vrai (p. 233 et 482) et manifestant ses sentiments, ses grossièretés, ses insultes envers le Pape et les autres cardinaux ! Napoléon, à Fontainebleau, contraint par ses propres généraux de signer son abdication (p. 306). Conversation, en avril 1814, entre la duchesse d'Abrantès et l'empereur de Russie, où celui-ci montre tout son mépris pour Rovigo (p. 376).

Je m'arrête pour ne pas dépasser les limites d'un compte rendu. Ces cinq derniers volumes, qui s'arrêtent un peu court, nous laissent sous la même impression que les premiers : des choses intéressantes, quelques-unes curieuses, mais des longueurs, des inutilités et des fadaises ; du bavardage surtout, du caquetage, qui ne leur laissent pas le caractère sérieux d'une œuvre historique. A consulter quelquefois, à feuilleter dans un moment de loisir, rien de plus. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Les Conspirations militaires sous le Consulat et l'Empire, d'après des documents inédits des Archives, par E. GUILLON. Paris, Plon et Nourrit, 1894. — 1 vol. de 281 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je reprocherai à l'auteur de vouloir faire entrer dans son cadre, un peu trop par [illegible], des événements qui n'appartiennent pas rigoureusement à son sujet ; [illegible] recherché et compulsé tous ses documents d'archives, [illegible] indices, qui trompent rarement, [illegible] pensée qu'on est en présence d'une étude de seconde main ; mais pour le reste, [illegible] beaucoup d'éloges. Son [illegible] est sobre et son travail [illegible] complots « militaires » [illegible] agréable pour le lecteur [illegible] aussi quelques réserves sur [illegible] choses religieuses, mais [illegible] ne [illegible] ni [illegible].

[illegible] Napoléon [illegible] complots [illegible] ni [illegible].

Dès 1802, à Paris, à la suite du mécontentement soulevé chez les généraux par le Concordat et surtout de la crainte de voir la puissance de Bonaparte bientôt sans rivale possible, il y eut des mouvements dans l'armée. Puis à Rennes, sous l'inspiration de Bernadotte (prudemment absent quand le danger fut manifeste), l'agitation gagna plusieurs régiments. A ce propos, M. Guillon rectifie très justement un passage des *Mémoires* de Marbot sur ce point (t. I, chap. XXVII) et montre qu'il est de pure fantaisie (p. 41).

Mais, et c'est là le grave reproche que j'adresse à M. Guillon, dès qu'un général est dans l'affaire, c'est un complot « militaire. » Non ; la tentative ridicule de Soult, en 1809, pour ceindre la couronne de Portugal, n'est pas un mouvement militaire contre Napoléon, c'est une tentative personnelle d'un maréchal vaniteux. On peut faire les mêmes restrictions pour les machinations de Fouché aidé de Bernadotte, en 1809, pendant que l'Empereur était en Autriche ; pour la défection de Murat en 1814; pour l'abandon sans honneur des maréchaux à Fontainebleau.

Il y a complot militaire, à Oporto, avec le capitaine Argenton, oui ; — et aussi à Toulon en 1813, et probablement encore à Tours. Peut-on le dire expressément pour l'affaire Malet, qui est, comme il convient, la pièce principale de ce petit volume ? L'auteur a bien étudié les ouvrages qui ont traité la question, surtout l'article de M. Albert Duruy dans la *Revue des Deux Mondes ;* le récit qu'il donne sur les pièces originales des Archives nationales est exact. Il existe encore d'autres sources dont les détails ont une grande valeur et qu'il n'a pas connues ; mais l'important est bien ce qu'il donne. Sa conclusion est juste : « Bien que l'Empire ait été un régime essentiellement militaire, il n'a pas eu, autant qu'on l'a cru, la fidélité et l'attachement de l'armée. » G.

L'Empire libéral. *Études, récits, souvenirs*, par ÉMILE OLLIVIER. Tome I. *Du Principe des nationalités.* Paris, Garnier, 1895, in-12 de 501 p. — Prix : 3 fr. 50.

Livre évidemment fort intéressant, dont le mérite littéraire fait grand honneur à son auteur, mais qu'il conviendra d'étudier avec précaution et de lire avec une certaine réserve.

C'est le premier volume d'un long travail d'ensemble où M. Émile Ollivier expliquera la guerre de 1870 en reprenant les choses depuis le commencement de ce siècle. On sent tout l'attrait d'un semblable travail pour un esprit aussi fin et distingué. Il est à craindre que sur certains points il ne se débarrasse pas des « préjugés » dont sa carrière politique a été frappée, mais on est assuré aussi de ne rien rencontrer de mesquin ni de banal. Ce tome Ier a pour sous-titre : *Du Principe des nationalités.* L'auteur en donne la définition qu'il adopte personnellement (p. 164), et prétend la dégager des analogies souvent établies avec l'idée des hégé-

monies de races (p. 168). On peut penser que cette distinction, cependant si importante et qui domine toute la question, n'est pas faite victorieusement. Le principe des nationalités aboutit, sous la plume de M. Ollivier, à être l'expression très nette du naturalisme en politique.

Très fort ennemi du traité de Vienne (1815), M. Ollivier oppose au principe de « l'équilibre, » qu'il estime avoir été établi à ce moment-là, son principe des nationalités, tel qu'il le conçoit et qui semble purement et simplement le droit des peuples à agir à leur guise, sans contrôle ni conteste. A la sainte alliance des Rois s'opposerait la sainte alliance des Peuples. C'est du pur Bérenger.

Ainsi donc, les Rois sont vainqueurs en 1815 et choisissent leurs alliances de façon à bien établir leur pouvoir, leur despotisme. Metternich est le grand ouvrier de cette grande œuvre, c'est le gendarme de l'Europe. Le premier réveil des peuples a lieu à Naples, en Piémont, en Grèce. Le principe des nationalités, vaincu en Espagne (1823), est victorieux en Grèce (1827). Une réaction encore plus puissante contre lui a lieu après 1830. Mais c'est un tel chaos dans la politique extérieure du gouvernement de Louis-Philippe, qu'on ne sait quelle est sa boussole : il intervient à Anvers et à Ancône, en Égypte; comment expliquer alors le fameux principe de non-intervention ? Il n'intervient pas du tout en Hongrie ou en Pologne ; comment justifier les belles théories humanitaires que professent les libéraux français sur l'émancipation des peuples? Ténèbres que l'on éclaircit difficilement.

Un troisième réveil des peuples se manifeste en Allemagne, s'accentue en Italie, éclate en France en 1848. C'est la « victoire du principe des nationalités, » au sens de M. Ollivier, dont le livre se termine sur cette apothéose.

Les détails de ses quatorze chapitres sont fort attrayants. Très injuste pour Louis XVIII (p. 154), il est très juste pour la grande et forte diplomatie de la Restauration (p. 207 et 219), et il rend un hommage mérité à la politique nationale de Charles X. On peut voir une fois de plus les conséquences désastreuses de la révolution de 1830, qui a brisé nos alliances les plus précieuses, à la veille du jour où M. de Polignac, dont il est de mode de flétrir l'incapacité, allait nous donner pacifiquement, la frontière du Rhin (p. 211). Au point de vue intérieur, M. Émile Ollivier conclut très justement aussi que les « Ordonnances » n'étaient qu'une riposte à « l'adresse factieuse des 221. »

Des portraits du plus grand mérite sont semés dans l'ouvrage ; ils en sont le charme littéraire : Talleyrand (p. 36) ; Nicolas Ier (p. 260) ; Charles-Albert (p. 343) ; Palmerston (p. 320) ; Metternich (p. 137) ; Mazzini (p. 256) ; Thiers (p. 121) ; Guizot (p. 361) ; Bismarck (p. 366) ; Cavour (p. 385) ; Berryer (p. 438). Le premier est justement sévère, le dernier est remarquable.

Dans une préface pleine de dignité, laissant aux événements le soin d'expliquer sa conduite de 1870, M. Ollivier expose son plan à larges lignes et montre une sérénité trop rare chez les hommes d'État. Son ouvrage, très contestable dans bien des appréciations, est, dès maintenant, un monument historique considérable, qui restera.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Marie-Amélie et la Société française en 1847. — La Révolution de 1848, par IMBERT DE SAINT-AMAND. Paris, Dentu, s. d., 2 vol. in-18 de 378 et 384. — Prix : 3 fr. 50 chaque volume.

Ces deux volumes forment les tomes XXIX et XXX de la série intitulée : *Les Femmes des Tuileries*. Comme pour les précédents, le nom de la Reine, ou de la princesse, ou de l'Impératrice, sert à l'auteur de prétexte pour grouper les événements qui se sont produits en son vivant. Un bien petit fil coud les uns aux autres les divers épisodes racontés, et il faut un certain effort pour retrouver, de temps à autre, la figure brusquement évoquée de l'héroïne.

Marie-Amélie et la Société française en 1847 peut, par certains côtés, justifier son titre; après des tableaux successifs sur les princes, la cour, la ville, l'aristocratie, la bourgeoisie, le peuple, les partis, les Chambres et les ministres, l'auteur nous décrit les graves et sinistres événements qui marquèrent cette année honteuse : la magistrature et l'armée atteintes par le procès Teste et Despan-Cubières; l'aristocratie et la pairie, par l'assassinat de la duchesse de Praslin; la diplomatie, par le suicide du comte de Bresson; la cour, par la mort de Madame Adélaïde; sans parler des inondations, des mauvaises récoltes, des coups de Bourse, de l'agitation populaire et malsaine soulevée par *les Girondins* de Lamartine, entretenue, développée par la campagne des banquets. Oui! ce fut le glas de la monarchie de Juillet que sonna l'année 1847.

1848 fut l'enterrement. En ce second volume, l'auteur ne nous apprend rien de bien nouveau sur la révolution de février : la fuite de Louis-Philippe, l'effondrement de son gouvernement, les dangers de sa fuite, et enfin les péripéties de son embarquement pour l'Angleterre. En toutes ces circonstances pénibles, Marie-Amélie montra un admirable courage, une présence d'esprit rare et, la plus chrétienne de sa famille, fut par suite la plus forte dans le danger, la plus intelligente dans l'épreuve. — La duchesse d'Orléans, à qui tant de reproches pourraient être adressés, fut également, en ces jours de péril et d'affolement, pleine de sagacité et de courage; son dévouement maternel, impuissant à conserver à son fils un trône mal acquis, sauvegarda du moins sa dignité de régente éventuelle.

Le philosophe aurait bien des remarques à formuler, bien des comparaisons à établir entre 1830 et 1848, et pourrait conclure à l'action ven-

[illegible] : [illegible]. Cet examen a été fait depuis longtemps, et [illegible] premier, dès le 24 février, s'écriait, l'âme angoissée [illegible] trop tardif remords : « Comme Charles X ! Comme Charles X ! [illegible], mais avec l'honneur et la dignité du vieux roi de [illegible] moins. Cette impression se dégage du livre de M. de Saint-[illegible] : elle est juste, et il faut savoir gré à l'auteur de ne pas l'avoir [illegible] en se montrant respectueux d'une si haute infortune. Pour [illegible], c'est plus de l'historiette que de l'histoire. Il paraît que ce [illegible] de littérature trouve un grand nombre de lecteurs, que ne décou[illegible] pas non plus les fautes d'impression que l'on rencontre en ces [illegible] volumes, comme dans tous ceux qui les ont précédés. G.

Napoléon III avant l'Empire, par H. Thirria. Tome I. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de viii-488 p. — Prix : 8 fr.

M. Thirria a pensé que le recul du temps était suffisant pour qu'il fût permis à un historien de retracer la vie, les aventures, les tentatives politiques de Charles-Louis-Napoléon Bonaparte avant que, sous le nom de Napoléon III, il ceignît la couronne impériale. Il l'a fait avec conscience et impartialité, accumulant les documents et les témoignages, ne dissimulant rien de ce qui pouvait amoindrir le prétendant ou déconsidérer ses plus ardents amis. — Ce tome premier prend le prince au berceau et le suit jusqu'à son élection à la présidence de la République. On y trouve le récit détaillé des échauffourées de Strasbourg et de Boulogne, le résumé des brochures de Laity et de Persigny, qui contribuèrent si puissamment à réveiller les souvenirs et les espérances des bonapartistes. De son côté, le gouvernement de Louis-Philippe favorisait ce mouvement d'opinion avec une inconcevable naïveté. L'envoi pur et simple du prince Napoléon en Amérique, après l'affaire de Strasbourg, fut une faute grave. Il était impossible à un jury de condamner des complices quand le principal coupable ne passait pas en jugement. Le 1er août 1838, M. de Montebello, ambassadeur à Berne, demanda l'expulsion du prince du territoire suisse, sous prétexte qu'il conspirait à Arenenberg. Le conseil de Thurgovie et la Diète fédérale déclarèrent que les prétentions de la France étaient inadmissibles. La presse s'occupa avec passion de cet incident diplomatique, où le ministère de M. Molé n'eut pas le beau jeu, et qui donna à Louis-Napoléon l'auréole de la persécution.

Quand, en 1840, fut déposée à la Chambre la demande de crédit pour ramener en France le corps de Napoléon, le ministre de l'Intérieur, M. de Rémusat, prononça dans l'exposé des motifs cette phrase : « Le Roi a ordonné à S. A. R. Mgr le prince de Joinville de se rendre avec la frégate *La Belle-Poule* à Sainte-Hélène pour y recueillir les restes mortels de l'Empereur.... Il fut empereur et roi, il fut le « Souverain légitime » de

notre pays. A ce titre, il pourrait être inhumé à Saint-Denis, mais il ne faut pas à Napoléon la sépulture ordinaire des Rois. Il faut qu'il règne et commande encore dans l'enceinte où vont reposer les soldats de la patrie et où iront toujours s'inspirer ceux qui seront appelés à la défendre ! » En commentant ce discours, la *Gazette de France* du 14 mai avait-elle tort de s'écrier : « C'est agiter sur le monde la robe de César ! »

Le prétendant comprit le parti qu'il pouvait tirer de ces maladresses et du mouvement d'opinion qu'elles provoquaient, mais son expédition de Boulogne, mal conçue et insuffisamment préparée, devait misérablement échouer. Les cinq années de captivité au fort de Ham permirent à Louis-Napoléon de se recueillir et à ses partisans de s'organiser. Toutes les personnes qui voulaient visiter le prisonnier en obtenaient l'autorisation ; il correspondait librement avec tous ses amis ; il faisait insérer des articles dans le *Progrès du Pas-de-Calais* et dans le *Guetteur de Saint-Quentin ;* il rédigeait une brochure sur l'*Extinction du paupérisme*, bien faite pour flatter les instincts populaires. De mille façons il se rappelait à l'attention publique, et lorsque, le 25 mai 1845, il réussit à s'évader et à gagner l'Angleterre, il était devenu une puissance avec qui le pouvoir devait compter. Cependant la révolution de 1848 prit le prince au dépourvu. Il n'était pas prêt ; il manquait d'argent, mais il ne manquait pas d'audace, et le 25 février il était à Paris. Le 4 juin, les électeurs parisiens, habilement travaillés, l'élisent membre de l'Assemblée nationale par 84,420 suffrages. Il est en outre élu par l'Yonne, la Charente-Inférieure et la Corse : c'est le prélude du plébiscite présidentiel.

L'ouvrage de M. Thirria est vraiment un manuel historique du prétendant, et Louis-Napoléon en incarne le type. Confiant dans son étoile, avec son regard vague de visionnaire, doué d'un réel courage et d'un imperturbable sang-froid, ce « doux entêté, » peu scrupuleux sur les moyens, avait tout ce qu'il faut pour réussir, et il réussit. Ajoutons qu'il fut merveilleusement servi par les circonstances, par le dévouement de ses amis, par les maladresses de ses adversaires. L'Assemblée nationale précipita les événements en effrayant les masses conservatrices par ses expériences socialistes, en exaspérant les esprits par ses discussions byzantines. Elle prépara les voies à la dictature, et le 10 décembre 1848, les comices électoraux donnèrent à Louis-Napoléon cinq millions et demi de suffrages.

ROGER LAMBELIN.

Le Nabab René Madec. *Histoire diplomatique des projets de la France sur le Bengale et le Pendjab (1772-1808)*, par ÉMILE BARBÉ. Paris, Alcan, 1894, in-8 de 291 p., avec un portrait et un plan de Pondichéry. — Prix : 5 fr.

M. Émile Barbé, ancien conseiller à la cour d'appel de Pondichéry, a entrepris d'écrire un des chapitres les plus mouvementés de l'intervention française aux Indes, d'après des papiers d'État originaux et inédits

et d'après les archives privées de la famille de Madec. Ce personnage, issu d'une famille bretonne des plus modestes, avait d'abord embrassé la carrière de la marine et fait plusieurs fois campagne aux Indes. Il se trouva entraîné par les circonstances dans ces bandes d'aventuriers qui, à la solde des princes indiens, soutenaient la cause de la Compagnie française contre la Compagnie anglaise. Il se distingua rapidement par son courage et surtout par son intelligence de la situation politique, et ne tarda pas à devenir chef de parti à la cour du Grand Mogol avec le titre de nabab. D'ailleurs, il ne s'embarrassait pas de rester scrupuleusement fidèle à tel ou tel prince : il allait où le poussait l'intérêt de la France, dont il avait une très remarquable perception. Il se tenait toujours en correspondance régulière avec le gouverneur de Pondichéry ou plus souvent encore avec le chef du comptoir de Chandernagor, qui était plus directement aux prises avec les intrigues anglaises dans le Bengale; ce représentant de l'autorité française était alors un sieur Chevalier, fort entendu dans les affaires de l'Inde et qui soutenait de tout son pouvoir le nabab Madec, dont il faisait grand cas. Celui-ci put faire parvenir jusqu'à la cour de Versailles des plans de campagne fort ingénieusement conçus et qui reposaient sur une alliance offensive et défensive avec le Grand Mogol et les Mahrattes contre la puissance anglaise. Ce furent ces mêmes plans que Napoléon reprit plus tard, et dont il voulut tenter l'exécution par des moyens plus détournés et moins efficaces, parce qu'alors la France n'avait plus dans l'Inde les mêmes bases d'opérations. Ce que voulait Madec, c'était une intervention de la France par l'embouchure et la vallée de l'Indus, où le champ était libre alors; de là, il était facile de donner la main et de fournir des armes et des volontaires au Grand Mogol établi sur le haut Gange; on l'aidait ainsi à expulser les Anglais du Bengale. Malheureusement, la pusillanimité du gouvernement de Louis XV laissa passer le moment favorable; Pondichéry, abandonné, tomba aux mains de nos rivaux, et dès lors, il était trop tard pour agir avec chances de succès. Madec rentra dans son pays de Bretagne, où il mourut en 1784, laissant de la postérité. Louis XVI l'avait anobli comme chevalier de Saint-Louis et nommé colonel après le siège de Pondichéry, où il avait rendu les plus grands services. Cette étude de M. E. Barbé est des plus documentées; l'auteur y reproduit une quantité prodigieuse de papiers officiels et privés dont plusieurs offrent un grand intérêt historique. Les commentaires sont généralement judicieux. Toutefois, on ne peut que protester contre l'assimilation qu'il établit entre les procédés trop souvent peu scrupuleux des aventuriers du XVIIIe siècle et les agissements de nos chefs militaires en Algérie et au Sénégal; il y a là un parti pris de justification excessif. Avec les travers de son époque, René Madec n'en est pas moins une grande figure, et son existence mouvementée est fort curieuse à connaître.

CHARLES DE BEAUMONT.

Aventures d'un marin de la garde impériale, prisonnier de guerre sur les pontons espagnols et dans l'île de Cabrera, par Henri Ducor. Paris, Guillaumin, 1895, in-18 de 283 p. — Prix : 3 fr. 50.

Journal authentique d'un malheureux qui, s'étant engagé dans la marine au commencement des guerres de l'Empire, fut fait prisonnier avec tous les équipages de l'amiral Rosily à Cadix, en 1808. Nos compatriotes furent d'abord parqués dans des pontons infects, où la haine des Espagnols s'ingéniait à rendre leurs privations et leurs souffrances plus intolérables. La funeste capitulation de Baylen fit refluer sur Cadix un nombre considérable de nouveaux prisonniers ; les pontons devinrent insuffisants et les marins furent alors débarqués et enfermés dans une caserne où ils étaient moins malheureux. Cette amélioration de leur sort ne fut pas de longue durée ; bientôt l'agglomération de ces misérables, entassés dans les plus déplorables conditions d'hygiène, fit éclater de redoutables affections contagieuses. Les ennemis de la France conçurent alors l'infernale idée de transporter tous les prisonniers, au nombre d'environ six mille, dans la petite île déserte et stérile de Cabrera. Là, on leur apportait de Majorque des vivres et de l'eau tous les quatre jours, et en quantité si minime, que beaucoup moururent de faim. Cette nouvelle captivité se prolongea jusqu'en 1814, et la mortalité fut telle que de neuf mille prisonniers qui passèrent à Cabrera, deux mille seulement survécurent et revirent leur patrie. Ducor, lui, parvint à s'évader avec quelques camarades, s'engagea dans les marins de la garde, et fit la campagne de Russie. Malgré les dures souffrances physiques qu'il avait endurées, Ducor mourut septuagénaire. Son récit, très simplement écrit, est fort émouvant, parce que l'on y sent, à n'en pas douter, la plus entière sincérité. Les aventures romanesques ne permettent pas de le recommander pour toutes les catégories de lecteurs ; en outre, le pauvre prisonnier ne se montre pas tendre pour le clergé espagnol, qui, à la vérité, eut le grave tort, pendant ces malheureuses campagnes d'Espagne, de mêler les passions politiques à un zèle religieux poussé jusqu'au fanatisme ; ce n'était assurément pas conforme aux enseignements de l'Évangile, et cette manière de comprendre la charité chrétienne ne pouvait produire une impression favorable sur ces infortunés prisonniers surexcités par de longues privations et par les traitements les plus barbares. Assurément la violation de la capitulation de Baylen, les pontons de Cadix et le rocher de Cabrera sont des épisodes que l'on voudrait pouvoir effacer de l'histoire d'une nation civilisée. Comte de Bizemont.

Chez John Bull. *Journal d'un rural,* par le baron E. de Mandat-Grancey. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 304 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le baron E. de Mandat-Grancey connaît à merveille la race anglo-

saxonne ; il l'a étudiée aux États-Unis, il en a rencontré des échantillons sur tous les points du globe, au cours de ses voyages d'officier de marine ; il revient aujourd'hui à son berceau, et publie un livre aussi amusant dans la forme que sérieux et instructif dans le fond, qui justifie pleinement son sous-titre : *Journal d'un rural.*

Les agriculteurs français se plaignent, non sans raison, de la dureté des temps; les céréales se vendent mal, les bestiaux médiocrement ; les fermiers ne paient les propriétaires que par acomptes, et les arriérés de fermages s'accumulent.... La situation agricole est autrement lamentable de l'autre côté de la Manche. Un landlord dont le *rent-roll* s'élevait au chiffre de 35,000 liv. st., soit 875,000 francs, a reçu l'an dernier comme revenu net 25,000 francs ! Quand les propriétaires ont essayé de cultiver directement leurs terres, ils en ont retiré au maximum 3 0/0 du capital consacré à l'exploitation et à la mise en valeur, ce qui réduit à zéro le capital représenté par la terre. Comment un pays peut-il résister à une pareille crise ? M. de Mandat-Grancey l'explique par une comparaison : Si le fertile Delta de la Cochinchine n'est pas inondé par les eaux des hauts plateaux du Thibet, il le doit au lac d'Angkor, qui reçoit au printemps les eaux provenant de la fonte des neiges; à l'automne, lorsque le cours du fleuve est à sec, le courant se renverse, et c'est le lac qui alimente le fleuve. L'aristocratie anglaise a, au point de vue économique, rempli l'office de ce lac bienfaisant. Les fortunes accumulées par les grands propriétaires, n'ayant pu être émiettées par des partages, forment une sorte de réserve, de grenier d'abondance du travail national, et depuis vingt ans, c'est sur ce capital que vit l'agriculture anglaise. L'aristocratie britannique « comble le déficit chaque année et permet aux fermiers de cultiver encore leurs terres, et d'y employer les cinq ou six millions d'hommes qui composent la population rurale de l'Angleterre » (p. 75). A l'appui de cette thèse, l'auteur de *Chez John Bull* cite de nombreux et concluants témoignages.

Il convient de signaler aussi le compte rendu d'un concours agricole tenu à Cambridge. Le baron de Mandat-Grancey y fait des rapprochements intéressants entre les divers modes de culture et d'élevage, et y conte de piquantes anecdotes, parmi lesquelles la plus comique est certainement celle du record du vin de Bordeaux. ROGER LAMBELIN.

Histoire nobiliaire, *2,500 actes de l'état civil ou notariés, concernant des familles de l'ancienne France, XV-XVIIIe siècles,* par le marquis DE GRANGES DE SURGÈRES. Nantes, chez l'auteur, 1895, in-8 de XXII-480 p. — Prix : 25 fr.

La source la plus sûre pour établir une généalogie ou pour déterminer la biographie des personnes est le relevé des actes d'état civil ainsi que des inscriptions des pierres tombales ; encore on doit noter que l'épigraphie funéraire est moins sûre que les actes authentiques. M. le marquis de

Granges de Surgères, en compulsant les dossiers réunis aux archives départementales de la Loire-Inférieure, après la confiscation des archives des émigrés, a réuni les analyses de deux mille cinq cents actes qui se rapportent à plusieurs milliers de familles de Bretagne et d'autres provinces ; il est facile de comprendre quelle mine inépuisable serait ouverte aux travailleurs si un recueil général était entrepris sur le même plan. Pour la ville de Châlons-sur-Marne le comte de Riocour a fait quelque chose d'analogue, et dans les inventaires sommaires rédigés par les archivistes départementaux on trouve aussi quelques indications. Cet ouvrage est présenté sous une forme aussi simple que commode pour les recherches. Tous les noms de famille sont rangés dans un ordre alphabétique, les noms simplement cités renvoyant aux actes où ils sont mentionnés; la table finale est devenue ainsi inutile. Nous souhaitons, dans l'intérêt des historiens et des annotateurs de *Mémoires*, que l'exemple de M. de Granges de Surgères soit suivi partout. BARTHÉLEMY.

Gentilshommes ruraux de la France, par HENRI BAUDRILLART. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-8 de LXVIII-358 p. avec portraits. — Prix : 10 fr.

Ce volume posthume du savant auteur des études sur l'*État moral et matériel des populations agricoles de la France* offre, comme en une sorte de galerie patriotique, une douzaine de gentilshommes ruraux qui ont aimé à la fois la vie des champs et les lettres. A propos du *Journal du sire de Gouberville*, on nous donne une idée de la vie privée dans les campagnes du Cotentin et de la prospérité relative qui y régnait, au moment où éclatèrent les guerres de religion. Noël du Fail, l'auteur des *Propos rustiques*, fournit un tableau plaisant, satirique, mais non sans profondeur, du monde des paysans. Olivier de Serres, l'ami de Henri IV, est présenté comme l'une de nos pures gloires nationales. Calviniste et batailleur dans sa jeunesse, avait-il été mêlé aux cruautés et aux profanations qu'on lui reproche ? M. Baudrillart, après examen consciencieux, affirme le contraire. Montchrétien de Vatteville, lui, avait certainement tenté d'organiser une insurrection protestante en Basse-Normandie, et il y périt en 1621. Mais il a publié le premier *Traité d'économie politique*. Est-ce un titre suffisant pour être rangé parmi les gentilshommes ruraux? Comme représentants du XVIIIe siècle qui mit à la mode la nature et la terre, on nous dessine trois figures caractéristiques : le marquis de Turbilly, agronome angevin, apôtre des défrichements, agriculteur et philanthrope, mais qui se ruina; le marquis de Mirabeau, « l'Ami des hommes, » père du grand orateur, le philosophe rural qui exhorta l'aristocratie à reprendre pied sur le sol, et obtint un prodigieux succès platonique; M. de Montyon, administrateur peu sentimental et politique clairvoyant, qui donna de sages conseils à Louis XVIII pendant l'émi-

gration. Nous arrivons aux contemporains avec Léonce de Lavergne et le comte de Falloux. Le premier réconcilia l'économie politique et les sciences agricoles : il montra ce qu'il y a d'illusoire dans les prétendus services rendus aux paysans par la vente révolutionnaire des biens du clergé. Le second, après avoir joué un rôle décisif dans les affaires de son pays, s'attacha à créer un domaine bien aménagé, au bourg d'Iré, et à exercer autour de lui un patronage intelligent. Ces études sont précédées par une préface dans laquelle l'auteur étudie le rôle historique de la noblesse française et conclut que l'une de ses grandes faiblesses fut d'être restée trop peu rurale. On lira aussi avec sympathie les pages émues que M. Charles Benoist a consacrées à la mémoire respectée de M. Henri Baudrillart. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Un Avocat journaliste au XVIIIe siècle; Linguet, par JEAN CRUPPI. Paris, Hachette, 1895, in-12 de 398 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un grand talent, mais un détestable caractère, tel a été Linguet, et telle est aussi l'explication de la vie aventureuse et agitée qu'a menée le célèbre avocat. Fils d'un greffier de l'élection de Reims, ancien régent au collège de Navarre, élève lui-même de ce collège, et élève brillant, « confércur de rhétorique, » comme on disait alors, rival de La Harpe, de Delille, de Turgot et de Robespierre, Henri Linguet ne se destina pas tout d'abord au barreau. Il voulut tâter de la littérature; après un court séjour chez le duc de Deux-Ponts en qualité de secrétaire, il collabora au journal de Fréron, fit de petits vers avec Dorat et publia quelques ouvrages qui eurent d'ailleurs peu de succès, mais où se révèle sa verve paradoxale. La littérature ne le faisant pas vivre, il songea au commerce et alla tenter la fortune à Abbeville. C'est là que la renommée vint le trouver avec le trop fameux procès du chevalier de la Barre et de ses amis ; Linguet, lié avec le père de l'un d'eux, Douville de Maillefeu, prit chaleureusement parti pour les malheureux jeunes gens et les défendit dans une série de mémoires incisifs et éloquents, qui lui concilièrent l'opinion publique, et, s'ils ne purent sauver la Barre, sauvèrent du moins ses camarades.

Dès lors sa voie était trouvée. Après quelques clients sans importance, ce fut M. le duc d'Aiguillon, pair de France, qui lui confia sa cause dans son long et passionné procès contre les États de Bretagne, ou à vrai dire contre les Parlements. Linguet, déjà très mal vu par le Parlement à cause de son intervention dans le procès d'Abbeville et de son livre sur la *Théorie des lois*, où, sous le couvert d'une apologie du despotisme, il professait des idées révolutionnaires et socialistes, fut dès lors en butte à l'animosité avouée des parlementaires et des avocats; cela le rangea naturellement parmi les partisans des réformes de Maupeou ; il fut un des rares avocats qui consentirent à plaider devant les nouveaux juges et

le succès de ses plaidoiries attira la foule à ce tribunal honni par l'opinion. Les causes bruyantes du marquis de Gouy, de la duchesse d'Olonne, de la vicomtesse de Bombelles, passionnèrent le public et consacrèrent la réputation de Linguet; mais l'emportement de sa parole et le piquant de ses sarcasmes lui créèrent sans cesse des ennemis, et les « gens du Roi, » qu'il avait insultés, finirent par obtenir contre lui une lettre de cachet. Exilé à Chartres, le mordant avocat n'y resta que le temps nécessaire pour nouer une galante intrigue qui finit par durer toute sa vie; mais l'affaire du comte de Morangiès le mit de nouveau aux prises avec le barreau et les gens du Roi; ses ennemis redoublèrent d'efforts, et un arrêt du 11 février 1774 le raya du tableau des avocats. Il y eut bien un retour de faveur au commencement du règne de Louis XVI, et un arrêt du Parlement rappela Antoine Linguet à continuer ses fonctions. Mais aussitôt l'Ordre des avocats protesta, et après des scènes violentes, de véritables émeutes au Palais, finit par l'emporter : un arrêt de la Grande Cour, en date du 29 mars 1775, raya définitivement le défenseur de la Barre et de Morangiès. Linguet dut désormais reprendre sa vie d'aventures, et nous espérons bien que l'écrivain distingué qui nous a raconté avec des détails si piquants la première partie de cette existence et ces mémorables querelles du Palais, nous donnera bientôt la seconde partie et nous présentera le pamphlétaire après l'avocat.

M. DE LA ROCHETERIE.

Un Capitaine au régiment du Roi, *étude sur la société en France, et sur une famille de la Flandre française au XVIIIe siècle,* par le marquis DE BELLEVAL. Paris, Lechevalier, 1894, in-12 de 271 p. — Prix : 3 fr. 50.

Denis-Joseph-Thomas de Ruyant de Cambronne n'appartenait point à une famille militaire; ses ancêtres avaient porté la robe; son père lui-même était conseiller au Parlement de Flandre, et ce fut presque un scandale dans la famille quand le jeune Denis voulut suivre une carrière qui n'était point celle de ses pères. Rien ne fut épargné pour l'en détourner; une tante à succession menaça même de le déshériter. Le jeune homme tint bon et s'engagea dans le régiment le plus renommé de l'infanterie, le régiment du Roi. M. le marquis de Belleval donne à ce propos de très curieux détails sur l'organisation de l'ancienne armée, les « vieux corps » et les « petits vieux corps. » Le jeune Cambronne alla rejoindre son régiment à Prague, et sa première campagne consista à faire cette fameuse retraite qui a immortalisé le maréchal de Belle-Isle. Il prit part ensuite aux principales affaires de la guerre de la succession d'Autriche, se battit à Dettingen et à Fontenoy, et se couvrit de gloire à Lawfeld. Les lettres qu'il écrivit à sa famille contiennent de curieux détails sur ces divers combats, sur le dernier en particulier. Elles éclairent aussi d'un jour bien étrange l'existence d'un officier de l'an-

cien régime, son équipement, sa manière de vivre en paix et en guerre, ses relations avec ses chefs, son avancement. Le colonel du régiment du Roi est d'abord le duc de Biron; il faut voir comme il est choyé par toute la famille de Ruyant; on le loge quand il passe à Douai; on le comble de friandises et en particulier de petits pois; et en revanche on lui demande sa protection, non pas seulement pour l'officier, ce qui semblerait tout naturel, mais pour le frère aîné, qui voudrait bien être conseiller au Parlement de Paris ou au moins à la Cour des aides, pour le frère cadet, qui souhaite une abbaye et auquel les succès de la campagne de Flandre valent au moins un canonicat au chapitre de Tournay.

Cambronne prend part aussi à toute la guerre de Sept ans; mais, hélas! il y a alors peu d'affaires brillantes, malgré la bravoure du régiment et de son nouveau colonel, le comte de Guerchy. Pendant cette période, d'ailleurs, la correspondance de l'officier a été en grande partie perdue; on n'en a retrouvé que quelques lettres, et c'est vraiment dommage. Le peu qu'on en a sauvé montre du moins quels trésors ignorés renferment encore les archives de certaines familles et quel parti en peuvent tirer des érudits comme M. le marquis de Belleval.

Après la guerre de Sept ans, la carrière militaire de Cambronne est à peu près terminée; il se marie et, en 1784, donne sa démission et rentre chez lui; quand il meurt, le 14 mars 1804, la Révolution l'a dépouillé de tout, de ses titres de noblesse comme de ses titres militaires, il n'est plus que le « citoyen Ruyant, cultivateur. » Pour un brigadier des armées du Roi, quelle chute! M. DE LA ROCHETERIE.

Une Idylle sous Napoléon Ier. Le Roman du prince Eugène, par ALBERT PULITZER. Paris, Firmin-Didot, s. d. (1895), in-8 de VIII-422 p. — Prix : 7 fr. 50.

C'est bien en effet un roman que M. Pulitzer a entrepris de nous raconter, et le sous-titre qu'il a donné à son livre nous fait immédiatement comprendre quelle doit en être la nature et la valeur. Au début de 1806, le prince Eugène de Beauharnais, depuis sept mois vice-roi d'Italie, recevait de son impérial beau-père, en quelques lignes, la nouvelle de son mariage et l'ordre de se mettre en route dans les vingt-quatre heures, pour aller à Munich saluer sa fiancée. La jeune fille qu'une décision aussi brusque qu'irrésistible du vainqueur allait unir pour dix-huit ans au « Bayard de l'Empire » était la princesse Auguste de Bavière, fille du roi régnant, et unie depuis quelque temps au prince Charles de Bade par les liens d'une affection partagée et de promesses mutuelles. Atteinte au plus profond du cœur par la nouvelle du mariage projeté, elle finit, après de longues et inutiles supplications, par se soumettre à la raison d'État, qui exigeait de Napoléon l'affermis-

sement de sa dynastie par des alliances avec les vieilles maisons régnantes, et qui faisait espérer au roi de Bavière l'agrandissement futur de ses États par une soumission absolue aux ordres du maître de l'Occident. Cette union, qui commençait comme un mariage forcé, allait bientôt devenir un mariage d'inclination. Dès la première entrevue, Eugène avait été séduit par les rares qualités d'esprit et de cœur qui avaient valu à sa future femme la réputation d'une des princesses les plus accomplies de l'Europe. D'autre part, la noblesse et la douceur de son caractère, la loyauté de son attitude, la séduction de sa personne, tous ces heureux dons naturels qui l'avaient rendu en peu de temps sympathique à son peuple, ne tardèrent pas à exercer la même influence sur le cœur de la vice-reine. L'affection profonde qui unit dès lors les deux époux s'affermit par l'estime mutuelle, se consolida par la naissance de nombreux enfants, et ne fut plus troublée que par les longues et fréquentes absences que les exigences de la guerre et de la politique imposèrent à Eugène. Si sa femme s'en plaignit, nous en avons profité, car elles nous ont valu une série de lettres qu'il lui écrivit ou qu'il reçut d'elle en Autriche et en Russie, à Paris ou en Allemagne, dans les camps ou dans les conseils. Ces lettres, publiées déjà par le baron Du Casse dans la *Correspondance du prince Eugène*, s'y trouvaient noyées et confondues au milieu de tous les détails techniques et militaires contenus dans celle de Napoléon. M. Pulitzer a eu l'heureuse idée de les isoler, de les réunir en un élégant volume, de les illustrer par deux beaux portraits et de les relier par un copieux commentaire propre à nous en faire connaître l'enchaînement. Elles méritaient d'être ainsi dégagées de la gangue qui les enveloppait, car dans toutes se reflète le noble caractère de ceux qui les ont écrites, et quelques-unes, notamment celles de la princesse, peuvent être regardées comme de petits chefs-d'œuvre de délicatesse et d'élévation.

Un ouvrage auquel l'auteur lui-même a donné le titre de roman ne peut être écrit et jugé avec la même rigueur qu'une histoire proprement dite. On ne s'étonnera donc pas que M. Pulitzer, si prodigue d'explications sur la conduite politique d'Eugène en 1814, n'ait pas cru devoir même mentionner la journée du 20 avril et le meurtre de Prina, regardés actuellement comme la cause déterminante du brusque départ d'Eugène. On se demandera aussi si l'auteur n'a pas peint le couple royal sous des couleurs un peu trop riantes et s'il aurait conservé sur la fidélité du vice-roi les mêmes illusions après avoir consulté les documents milanais. Mais on doit le remercier d'avoir mis sous nos yeux un tableau plein de fraîcheur et de charme, et d'avoir ajouté à la littérature napoléonienne un ouvrage qui met une note discrète et intime dans l'histoire un peu brutale de cette grande épopée.

ALBERT PINGAUD.

Les Grands Écrivains français. Guizot, par A. Bardoux. Paris, Hachette, 1894, in-18 jésus de 223 p. — Prix : 2 fr.

Bien que M. Guizot ait été longtemps l'organe et le chef du parti politique qu'on appelait le « juste milieu, » il n'était rien moins que banal et son talent s'affirmait sur tous les terrains où s'avançaient sa curiosité, sa science, son labeur ou sa passion. C'est à peine si on se douterait de ces élans, de ces audaces, de cette activité personnelle et de la vivacité des attaques qu'il dut subir, en lisant le petit volume de M. Bardoux. Il est « bénin, bénin, bénin ! » Lecture agréable et facile, mais manquant de chaleur et de vie. C'est terne et décoloré, quoique joli et plein de grâces pour tout le monde. Le triomphe de la « bourgeoisie française » galvanise seule, de temps à autre, la plume de l'auteur, et comme là le héros est médiocre, le dithyrambe ne monte pas très haut.

Quatre parties découpent cette étude : *L'Homme privé et l'homme politique*, la plus longue, la plus fouillée, la plus complète ; *Guizot historien*, résumé un peu pâle de ses travaux ; *Guizot orateur politique*, sans grand intérêt ; *Guizot critique et publiciste*, où ses sentiments religieux et ses erreurs intellectuelles sont exposés en bons termes et avec le désir visible d'être impartial.

Est-ce la faute du sujet ? Mais je m'imaginais que Guizot, ayant joué longtemps un rôle dans les lettres comme dans la politique, devrait offrir plus d'intérêt. Il semble prouvé que, tout en demeurant très supérieur à une partie de ses adversaires, surtout M. Thiers, il ne fut jamais, quoique au premier rang, qu'un personnage de second ordre ; oui, cela semble prouvé, puisqu'un homme d'esprit comme M. Bardoux n'a rien pu dire qui nous émeuve vraiment, en retraçant sa vie. G.

BULLETIN

Kabbala und Agada in mythologischer, symbolischer und mystischer Personification des Fruchtbarkeit in der Natur, von Dr S. Rubin. Wien, Hermann und Altmann, 1895, in-8 de 58 p. — Prix : 2 fr. 25.

Pour juger du principal mérite de cet opuscule, il faudrait savoir l'hébreu et connaître la littérature hébraïque : comme ce n'est pas notre cas, nous nous bornerons à dire l'impression que sa lecture nous a laissée.... C'est une étude de symbolisme comme l'indique le titre : « La Cabale et l'Hagada dans la personnification de la fécondité dans la nature au point de vue mythologique, symbolique et mystique. » Ce titre est plus ambitieux que clair, mais il indique bien que l'auteur étudie ses textes hébreux non pas en historien, mais en symboliste. Sous ce rapport, il passe en revue les éléments de la nature, les végétaux, les animaux, l'homme, etc. Les éléments de comparaison que M. Rubin introduit dans son étude sont empruntés à des ouvrages très arriérés comme Dulaure et Creuzer. Le plus intéressant paraît être dans les citations hébraïques, mais elles ne sont pas traduites.

H. G.

Le Phénomène fondamental du système solaire, par August Tischner. Leipzig, Gustav Fock, 1895, in-12 de 48 p.

M. Tischner est vraiment infatigable. Ce n'est pas à lui qu'on pourra reprocher de laisser les coperniciens ou copernicains, ainsi qu'il les appelle en son jargon, dormir en paix sur le champ de bataille de la science, traîtreusement occupé par eux. Avec lui, les brochures succèdent aux brochures, les arguments s'entassent sur les arguments. Malheureusement, les brochures sont écrites dans une langue que l'auteur croit être du français, parce qu'elle n'est plus tout à fait de l'allemand, et les idées, je le crains, ne sont guère plus correctes que le style. Que M. Tischner ne m'accuse pas de ne l'avoir pas lu jusqu'au bout, car j'ai fini par découvrir une page que j'ai pu comprendre, et c'est la dernière !

Elle a trait à la parallaxe annuelle. L'auteur prend en pitié les astronomes qui croient avoir déterminé cette parallaxe, c'est-à-dire l'angle sous lequel le diamètre de l'orbite terrestre serait vu de l'étoile observée. Car, dit-il (je ne cite pas textuellement !), le soleil étant en mouvement, la terre, qui l'accompagne, ne revient jamais à son point de départ, et la base sur laquelle les astronomes calculent la parallaxe des étoiles est bien plus grande que le diamètre de l'orbite. Hélas ! on ne s'avise jamais de tout ! L'intrépide réformateur n'a pas compris que l'effet du mouvement progressif du soleil est englobé dans ce qu'on appelle le mouvement propre des étoiles ; ce qu'on appelle la parallaxe annuelle est un déplacement apparent périodique qui vient se superposer à ce mouvement propre, et qui a l'année pour période ; elle représente bien ce que les astronomes pensent, j'ai le regret de le dire à M. Tischner. Mais de nouvelles explications nous sont promises sur ce point. C'est une nouvelle brochure en perspective. Elle viendra, ami lecteur ; attendez-la avec patience. E. Daram.

Le Vin de France, par Charles Mayet. Paris, Jouvet, 1895, in-8 de 303 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'idée de cet ouvrage est d'affirmer et mieux encore de démontrer la supériorité du vin de notre France sur toutes les boissons que le commerce met en circulation. Dans ce but, l'auteur a publié dans un grand journal de Paris une série d'articles qui forme le volume qu'il présente au lecteur. Bien que cette origine se fasse parfois sentir et qu'il n'y ait peut-être pas, dans des pages écrites au jour le jour, sous l'impression de la pensée dominante du moment, la même unité que dans un écrit plus rassis, l'auteur y a semé tant d'intérêt et d'humour que la lecture en est facile et attachante. En même temps elle offre son utilité. M. Ch. Mayet expose les diverses causes auxquelles il attribue la défaveur de fait que les vins naturels ont subie. Conséquence fâcheuse et souvent obtenue par des manœuvres déloyales, couverte presque toujours par des réclames trompeuses. Il est intéressant de suivre l'auteur dans cet examen des industries spéciales, dont le but, trop souvent, est de présenter au consommateur des boissons flatteuses pour son goût, mais au détriment de sa bourse et de sa santé. Chemin faisant, il fait connaître quelques-unes des recettes employées, et appuie sa campagne de pièces et de documents. La géographie vinicole fournit plusieurs chapitres. Les mérites divers des produits naturels de chacune de nos grandes régions productrices de vins sont exposés, mais à côté de tout ce qui peut les faire apprécier, l'auteur ne craint pas d'expliquer l'action du commerce. Souvent il s'est fait l'auxiliaire puissant et honorable de la

[illegible] malheureusement, certains individus ne sont plus que [illegible] et de véritables falsificateurs. G. DE SENNEVILLE.

[illegible] MARCASSIN. Paris, les fils d'E. Deyrolle, 1895, in-8 de 60 p., [illegible] 1 fr. 50.

[illegible] des petits carnassiers et des oiseaux de proie est une né- [illegible]. La pratiquer avec succès reste l'apanage presque ex- [illegible], et cependant que de fois des cultivateurs et des fer- [illegible] sur les ravages exercés dans leurs basses-cours, [illegible] avec un peu d'étude et de soins. Cet opuscule est [illegible] à portée des gens de la campagne les connaissances [illegible] fournir les procédés à employer. Le premier chapitre [illegible] les procédés généraux de destruction, le second s'occupe [illegible] et enseigne les moyens de s'en servir. Seulement, [illegible] faite aux animaux varie quelque peu suivant l'espèce re- [illegible] faut, pour bien réussir, connaître ses habitudes et ses [illegible] consacre successivement un chapitre au renard, au blaireau, [illegible] carnassiers, à la loutre et aux petits oiseaux de proie. Les indi- [illegible] et pratiques, sont données avec méthode et clarté. G. DE S.

[illegible] l'aviron, par Un ex-champion. Paris, Librairies-imprimeries réu- [illegible] Motteroz, 1895, in-16 de 210 p., orné de grav. — Prix : 6 fr.

[illegible] partie de l'*Encyclopédie des Sports*, publiée sous la direc- [illegible] Philippe Daryl. Il est fort bien édité, avec de jolies gravures, et [illegible] à toutes les personnes qui s'occupent de canotage, genre de [illegible] en France, dans ces dernières années, de remarquables pro- [illegible] première partie, on trouve de curieux renseignements sur les [illegible] organisation des courses à l'aviron; dans la seconde, l'histori- [illegible] développement des courses à l'aviron en France; dans la troisième [illegible] incontestablement la plus importante, l'auteur s'applique à [illegible] théoriquement et pratiquement les principes d'après lesquels un [illegible] équipe doivent arriver à l'entraînement rationnel; la qua- [illegible] donne le code des courses, suivant une convention adoptée [illegible] françaises. Enfin, on trouve à la fin du livre la liste des [illegible] dans les championnats français et la composition actuelle des [illegible] équipes parisiennes. COMTE DE BIZEMONT.

[illegible] CAMPS Y FABRÈS. Manrèse, typ. de Saint-Joseph, 1894, in-16 de [illegible]

[illegible] Jaume Colleil, qui nous présente les poésies de D. Antoni [illegible], dans une courte notice bio-bibliographique, ne paraît pas [illegible] beaucoup d'illusions sur le mérite littéraire de ces compositions, [illegible] médiocres, qui sont animées des plus purs sentiments de reli- [illegible] catholique, mais où il est vraiment difficile de louer autre chose [illegible] des intentions. La publication de ces vers se justifie certai- [illegible] devoir, fort louable, que la famille de l'auteur a pu avoir de [illegible] hommage à sa mémoire, mais elle n'intéressera que ceux qui [illegible] en constatant que les poésies de D. Camps y Fabrès sont [illegible] versifiées, qu'elles ont même été primées aux Jeux floraux, [illegible] mon sujet. M. F.

La Media Docena, *Cuentos y Fabulas para Niños*, por Juan Gualberto López-Valdemoros. Madrid, Ducazcal, 1894, in-4 de 81 p.

Ces petits contes ont été composés par l'auteur pour l'amusement de Sa frêle et gracieuse Majesté le roi Alphonse XIII, à qui ils sont dédiés. L'archevêque de Madrid, qui les a fait examiner, en garantit l'orthodoxie et la saine morale; après les avoir parcourus, à notre tour, nous nous permettrons d'ajouter qu'ils sont agréablement écrits; la narration est intéressante et vive, et l'on y trouve aussi des détails de géographie et d'histoire instructifs, ce qui ne doit point nous étonner, puisque M. López-Valdemoros, comte de las Navas, est un érudit fort distingué et bibliothécaire principal du roi d'Espagne. M. F.

Neron, el primer perseguidor de los cristianos (*escenas del primer siglo del cristianismo*), por don Urbano Ferreiroa. Valencia, Domenech, 1894, in-8 de 296 p. — Prix : 3 fr.

Comme le dit le censeur ecclésiastique, dont l'approbation motivée, selon l'usage de la catholique Espagne, se lit à la fin du volume, on ne sait, en parcourant l'œuvre de don Ferreiroa, si l'on a sous les yeux une histoire ou un roman. C'est, avec une intrigue moins suivie, une fiction littéraire dans le genre de la *Fabiola* de Wiseman ou de la *Callista* de Newman. Mais, comme dans ces deux célèbres récits, les scènes inventées se déroulent sur un fond historique et archéologique aussi solide que varié. L'auteur se montre bien au courant des études modernes sur les premiers temps de l'Église : il tire, en particulier, un très heureux parti de l'opinion, aujourd'hui à peu près certaine, qui reconnaît dans la Pomponia Græcina de Tacite une des premières patriciennes converties au christianisme. Tous ceux qui ont quelque habitude de la langue espagnole liront l'ouvrage du savant chanoine, non seulement avec un vif intérêt, mais encore avec un réel profit. P. A.

Propos de littérature, par Albert Mockel. Paris, librairie de l'Art indépendant, 1894, in-12 de 148 p. — Prix : 3 fr.

Ce sont propos d'un homme qui a des lettres, de l'érudition même, et qui, suivant la bonne vieille méthode classique, institue un parallèle entre les deux grands poètes de notre âge, et le poursuit pendant cent quarante pages. Successivement donc sont analysées la philosophie et la morale, la technique et la plastique, la méthode et la personnalité de.... MM. Henri de Régnier et Vielé-Griffin ! Nos lecteurs auront le bon goût de ne pas faire les étonnés devant les noms des auteurs de *Tel qu'en songe* et des *Cygnes*, rédacteurs ordinaires de la *Wallonnie*, de la *Revue Blanche*, de *Floréal*, etc. Ne serait-il pas du dernier bourgeois d'avouer qu'on ignore toute cette littérature franco-belge et décadente, qui salue comme des précurseurs MM. Verlaine, Moréas et Rimbaud, honore comme le grand initiateur M. Gustave Kahn, le cuirassé d'airain qui eut le courage d'affranchir enfin le vers de la mesure et de la rime ! qui se glorifie des poèmes de MM. Fontainas, Ferdinand Hérold, Verhœren, Saint-Pol Roux, Grégoire le Roy, Retté, Ghil, Stuart Merrill, Van Lerberghe, Eeckhoudt, Albert Giraud, Gillin.... (j'en passe), et qui brave le rire des imbéciles avec les chefs-d'œuvre de MM. de Régnier et Vielé-Griffin. M. de Régnier, c'est l'artiste admirable qui écrit des vers comme ceux-ci :

Le vent qu'elles plus las te chante les Années,

qu'à tout hasard, — et sans garantie, — je traduis ainsi : Las! le vent te chante les Années plus qu'elles (les chimères); et encore :

Regarde, les voici qui viennent,
Pauvre Ame,
Ombre de la Tour morne aux murs d'obsidiane,....

que je ne traduis pas du tout. M. Vielé-Griffin est le « génie » plus fougueux, qui lance ces strophes débordantes de lyrisme :

Voici ma pensée :
Si la flèche que mon arc lance aux étoiles
Retombe et blesse
Ma main qui l'a lancée
Vers les étoiles,
. . . . . .
Ainsi tout vieux rêve vers toi,
Tout vieil émoi
(Qu'un nouveau rire, croit-il, achève)
Surgit encore comme un tumulte,
Hélène.

Ayant ses chefs-d'œuvre, cette littérature a aussi ses Aristotes. M. Mockel est un de ceux-là. Et il faut reconnaître que s'il découvre parfois des vérités de manuel à baccalauréat, et pense sur la poésie architecturale, picturale, plastique et musicale d'après le classique M. Brunetière, il dépense pas mal de pénétration et de finesse à nous démêler en une langue pas trop obscure ses idées sur le symbolisme et l'allégorie, sur l'harmonie et sur le rythme, à nous expliquer la « technique » des faiseurs de vers polymorphes, amorphes, invertébrés, etc. Si l'on sourit, je rappellerai que ce fut toujours métier de critique de découvrir chez les grands auteurs des beautés dont ils ne se doutaient pas, des procédés dont ils n'eurent pas conscience.

M. Mockel d'ailleurs — à ses risques et périls, — a parfois du bon sens; par exemple quand il démontre respectueusement aux maîtres que c'est « provisoirement » un mal nécessaire de parler de façon à être entendu au moins d'une manière vague, et de garder quelque chose, le moins possible, d'ailleurs, cela va sans dire, des règles métriques. « L'anarchie, écrit-il, en politique comme en littérature, est l'idéal, je le crois, mais comme tous les idéals, il est à l'infini, et l'on doit tendre vers lui sans espérer encore l'atteindre. L'anarchie prêchée immédiatement est un anachronisme — ce qu'on appelle crime en politique.... Il faut d'abord paralyser par le socialisme les forces de l'égoïsme. La poésie de même doit pour l'heure s'imposer à elle-même des lois qui sont pour elle le socialisme, le mal nécessaire.... L'instant de l'anarchie viendra : attendons. »

Je trouvais déjà curieux qu'un homme, qui n'est certes pas le premier venu, consacrât une très sérieuse, très sincère, très consciencieuse étude de cent quarante pages, à MM. de Régnier et Vielé-Griffin. Mais combien plus intéressante à noter — et plus inquiétante! — l'attitude de nos souples et subtils théoriciens de l'anarchie !

GABRIEL AUDIAT.

Diderot. Sa vie, ses œuvres, sa correspondance, par A. COLLIGNON. Paris, Alcan, 1895, in-18 de XVII-297 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après les récents ouvrages de M. Ducros et de M. Reinach, les études de M. Parigot et de M. Faguet, le livre de M. Albert Collignon vient trop tard. Il est vrai que, conçu plus tôt, il ne serait sans doute pas venu à terme, puisqu'il est fait surtout de citations et d'extraits. Aucune préten-

tion à rien apporter de neuf. Les mémoires de Mme de Vaudeul, ceux de Naigeon et le livre de M. Ducros ont fourni les cent pages de la biographie, expurgée seulement de tout ce qui serait trop défavorable au héros.

Des notices sommaires sur l'*Encyclopédie*, les *Romans*, les *Salons* et le *Théâtre* ne résument même pas ce qui en a été dit en ces derniers temps. Quant au chapitre sur les *Idées philosophiques, morales et politiques* de Diderot, le plus long, il ne tient pas du tout ce qu'il promettait : un exposé d'ensemble, « une reconstruction de l'œuvre. » Rien de plus décousu : ce sont, absolument au hasard des ciseaux, des citations abondantes (il y en a de dix ou quinze pages d'un coup), mais faites en général de seconde main, morceaux connus pris aux recueils d'extraits, ou bien à Génin, à Sainte-Beuve, à Villemain, à MM. Ducros et Faguet. Les appréciations, toujours élogieuses, sont prises aux mêmes sources, et aussi aux discours et articles de journaux à propos de la statue du boulevard Saint-Germain (H. Fouquier, Spuller, Pelletan, etc.). Encore les citations sont-elles parfois répétées à quelques pages de distance, et le typographe a-t-il souvent oublié les guillemets. Le dernier chapitre sur la *Correspondance* est fait de même.

Toute la conclusion, comme l'introduction, n'est qu'un simple et vague hommage au grand penseur qui, « inspiré par le seul amour des hommes, » a « combattu avec courage toutes les chimères religieuses, » nié « toute autorité » (p. 231), proclamé le matérialisme et l'athéisme, affranchi la morale en montrant que l'homme n'est pas libre, en défendant les passions, en recommandant de s'abandonner à la nature, ce qui est pour M. Collignon (muet pourtant sur l'adultère, l'inceste et autres pratiques logiquement admises par Diderot) le dernier mot de la sagesse. Et M. Collignon pense encore toutes sortes de choses, qui ne sont pas très nouvelles non plus; que « le premier pas de la philosophie, c'est l'incrédulité; » qu' « il ne faut pas lier le sort de la morale à des genèses arriérées; » « qu'il était nécessaire d'écraser les doctrines anciennes pour faire place à la science et au progrès; » que « la Révolution a rendu la vie plus égale, plus libre, plus généreuse, plus fraternelle et plus aimable à tous, etc., etc, » Il ne paraît pas méchant cependant, condamne les sectaires et conseille le bien. Si d'aventure il étudiait directement Diderot, je suis convaincu qu'il ne le trouverait plus une aussi grande âme. Somme toute, son livre, du moins pur de toute citation ordurière et correctement écrit, est surtout naïf et absolument inutile.

GABRIEL AUDIAT.

Anarquistas literarios, por J. MARTINEZ RUIZ. Notas sobre la literatura española. Madrid, Fernando Fé, 1895, petit in-16 de 70 p. — Prix : 1 fr.

Cet ouvrage, ou plutôt cet opuscule, dédié « au puissant psychologue et éminent historien M. Hamon, » n'est pas aussi piquant qu'on oserait l'espérer d'après son titre. Il contient, il est vrai, d'assez rudes critiques à l'adresse de la littérature espagnole contemporaine, « où manque le sens de l'évolution, » ce qui est évidemment fort regrettable. Mais où sont les anarchistes? M. Martinez Ruiz nomme Platon, Charles III d'Espagne et saint Grégoire le Grand parmi les politiques et les penseurs; Lope de Vega, Moratin, Hermosilla et Larra, parmi les écrivains. Voilà qui n'est pas très sérieux, et quand j'aurai ajouté que l'auteur exalte Campoamor, dénigre Nuñez de Arce et Quintana, préfère Galdos à Echegaray, et semble réfractaire au talent de Mme Pardo Bazan, suspecte de cléricalisme, j'en aurai, je crois, assez dit sur cette production quelque peu étrange et confuse.

M. F.

Anthologie scolaire des auteurs français du XIXe siècle. Poètes et prosateurs, par Martial Besson. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de 380 p.— Prix : 2 fr. 25.

L'auteur de ce petit livre écrit dans l'avertissement dont il le fait précéder : « Tous nos écrivains de premier ordre et la plupart de ceux de second ordre trouve place dans ce recueil.... composé par un de nos meilleurs maîtres de l'enseignement. » J'en conclus qu'aux yeux de M. Besson, Joseph de Maistre, Montalembert, Louis Veuillot et les autres grands écrivains catholiques de notre temps, — et M. Besson est le seul à ignorer que la liste en est longue, — sont à peine des écrivains de troisième ordre. En revanche, ces frères Goncourt, Zola, Erckmann-Chatrian et ces hommes illustres qui s'appellent Duvauchel, Gourdon, Melvil, Paysant, Clair Tisseur, sont tous des écrivains de premier ou tout au moins de second ordre. Cela seul suffit à juger du goût et de l'esprit qui a présidé à la composition de ce recueil. C'est un livre fait exclusivement pour les petits laïques. Mais nous les plaignons sincèrement d'être si mal instruits par leurs maîtres des choses littéraires de notre temps. O neutralité, que de sottises on commet en ton nom!

P. Talon.

La Prière dans le paganisme romain, par l'abbé A. Devaux. Lyon, Vitte, 1895, in-12 de 90 p. — Prix : 1 fr. 50.

Brochure de modeste format, mais marquée au coin d'une érudition de bon goût. Nul peuple n'a eu plus de dieux que le peuple romain : chez lui, objets de la nature, qualités morales, tout était sous la protection ou la dépendance de quelque divinité. Et comme si ce n'était pas assez, les dieux étrangers, grecs et égyptiens, gaulois et orientaux affluent à Rome et y trouvent des adorateurs. Nul peuple n'a prié davantage : le père de famille dans sa maison, dans la vie publique les pontifes de tout ordre ont des attributions religieuses rigoureusement déterminées. La prière précède les délibérations du Sénat, les déclarations de guerre, l'élection des magistrats; elle accompagne les honneurs du triomphe. Un historien comme Tite-Live reconnaît que la coutume ne lui permette pas d'imiter les orateurs et les poètes, s'ouvrant par l'invocation des dieux. A ce propos, l'auteur fait remarquer que Plaute, peintre des mœurs populaires, fait au culte des dieux, en dépit de sa verve comique, une place bien plus grande que l'élégant Térence.

Il passe ensuite aux caractères particuliers de la prière romaine, M. Devaux étudie d'abord l'étymologie des mots qui répondent aux deux idées de vœu et de prière. Je me permets de lui signaler ici comme vraiment [illegible] le double sens de la formule *religio est*, laquelle signifie tantôt : « La religion proscrit » et tantôt : « La religion défend. » Cette partie de sa [illegible] conduit à cette conclusion, que la prière est, aux yeux du [illegible], un contrat que l'homme passe avec la divinité, en vue de s'assurer [illegible] biens, presque toujours d'ordre matériel : aussi, la ponctuelle observation du rituel est-elle aussi sacrée, aussi indispensable que celle des [illegible] dans les actes civils. Nombre de sacrifices sont viciés par les plus insignifiants défauts de forme. L'auteur montre en terminant [illegible], par des voies différentes, tous les systèmes de philosophie à la [illegible] de la Rome impériale concouraient à saper la prière par la base. [illegible] je réclamerais expressément en faveur du platonisme primitif, [illegible] au moins indirect qui lui est rendu à la page 71. N'est-il pas [illegible] surprenant de ne trouver dans ce même chapitre aucune ci-

tation de Lucrèce, le poète épicurien, tour à tour adversaire implacable et admirateur involontaire du sentiment religieux? C. Hurt.

La Révolution d'après M. Taine, par l'abbé Birot. Paris, Delhomme et Briguet, 1894, gr. in-8 de 107 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce volume est la reproduction de quelques articles publiés en 1885 dans le Bulletin religieux du diocèse de La Rochelle. L'auteur s'est proposé de résumer en quelques pages le saisissant tableau que Taine a tracé de la Révolution. Nous avons tous lu ces peintures vigoureuses par lesquelles l'éminent écrivain a flétri les crimes de la Terreur. Il ne faut pas les laisser oublier. On se persuade trop facilement qu'une crise aussi violente ne saurait se reproduire. Les idées dont le mouvement de 1793 est l'expression, les sectes qui l'ont provoqué vivent encore et sont même très puissantes. M. l'abbé Birot nous les montre partout agissant au milieu de nous et dominant la politique contemporaine. Il est vrai que la prudence leur impose aujourd'hui une certaine modération, mais l'impatience du triomphe définitif ne pourrait-il ramener un jour le règne de la violence? M. l'abbé Birot nie toute distinction entre le mouvement de 1789 et celui de 1793. Nous croyons bien que les passions de 93 existaient déjà en 89 et même bien avant. Nous pensons toutefois que les esprits sains de la nation s'étaient mis d'accord en 1789 sur un ensemble de réformes qui eussent peut-être prévenu la Révolution si elles avaient été appliquées avec plus de décision et de vigueur. D. V.

Notre-Dame de Lorette. Le Quartier, la paroisse, l'église, par l'abbé E. Duplessy. Paris, Lethielleux, 1894, in-12 de 253 p. — Prix : 2 fr.

Ce petit livre est le premier d'une collection qui a pour titre : *l'Art chrétien en France* et pour objet de décrire les principaux édifices religieux et les pèlerinages les plus célèbres que la foi du peuple français a élevés et développés sur le sol de notre chère patrie. Des illustrations très soignées et des plans fort bien faits en augmentent le charme et l'intérêt. Ne parlons que du premier volume paru et qui est consacré à Notre-Dame de Lorette à Paris. L'auteur raconte d'abord l'histoire de la paroisse avant et après la Révolution, et il complète cette histoire par la biographie des cinq curés qui, depuis le concordat, l'ont tour à tour gouvernée. La seconde partie est consacrée à la description de l'église, tant la partie architecturale que la partie décorative et artistique. Excellent guide tel qu'on en souhaiterait un pour toutes nos grandes églises françaises, qui contiennent tant de trésors ignorés. Un appendice nous fait assister jour par jour à la vie de la paroisse, et nous initie à ses œuvres de piété, de zèle et de charité. C'est donc une page fort intéressante de l'histoire contemporaine de la religion catholique à Paris. Aussi nous ne doutons pas que nos lecteurs ne fassent bon accueil à ce livre et ne s'intéressent au succès de la collection. P. Talon.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le comte Albert de Circourt, dont nous avons annoncé la mort dans notre dernière chronique, était né à Bouxières-aux-Chênes (Meurthe), le 25 juin 1809. Il entra en 1824 à l'École de marine, fit partie de l'expédition d'Alger, mais donna, en 1830, sa démission d'officier pour se consacrer à l'érudition et à la littérature. La *Bibliothèque universelle*, le *Voleur*,

la *Revue de Paris*, la *Chronique de Paris*, la revue de Berryer : *France et Europe*, l'eurent pour collaborateur. De 1848 à 1851, il rédigea la politique étrangère dans l'*Opinion publique*. Nommé en 1873 membre du conseil d'État, il y tint dignement sa place jusqu'en 1878. C'est à tort que le *Dictionnaire des contemporains* lui attribue la traduction du tome X de l'*Histoire des États-Unis*, de Bancroft, qui est l'œuvre de son frère, Adolphe de Circourt, l'ambassadeur de Lamartine en Allemagne. Le bagage littéraire du comte Albert de Circourt n'en est pas moins fort estimable. Nous citerons de lui : *Histoire des Mores Mudéjares et des Morisques ou des Arabes d'Espagne sous la domination des chrétiens* (Paris, 1845-1848, 3 vol. in-8) ; — *La Bataille de Hastings : étude historique et archéologique* (1858, in-8) ; — *Le Victorial, chronique de Don Pedro Niño, comte de Buelna (1379-1449)*, par Guttierre Diaz de Gomez, traduite par le comte de Puymaigre, avec la collaboration du comte de Circourt (1867, in-8). La brochure qui parut en 1863, à Metz, sous le titre : *Décentralisation et régime représentatif* (in-8) et qui fit sensation, fut rédigée sous son inspiration et sur d'abondantes notes fournies par lui, par MM. le comte de Puymaigre et Victor Vaillant, directeur du *Vœu National* ; cette brochure reproduisait les idées de Monsieur le comte de Chambord sur ce sujet. L'an dernier, la *Revue de Paris* a imprimé un article de lui, *Prince et marin*, à propos des Souvenirs du prince de Joinville. Quand la mort l'a surpris, il préparait depuis longtemps la publication des *Mémoires de M. d'Haussez*, le ministre de la marine qui organisa l'expédition d'Alger. M. de Circourt a donné à la *Revue des questions historiques* d'excellents articles sur *Louis d'Orléans* qui, tirés à part, forment trois fascicules sous ce titre commun : *Le Duc Louis d'Orléans, frère du roi Charles VI, ses entreprises au dehors du royaume* (I, 1887, 67 p. ; II, 1889, 37 p. ; III, 1889, 141 p.), avec des pièces justificatives qui n'avaient pu paraître dans la *Revue des questions historiques*. Citons enfin un opuscule extrait des « Publications de l'Institut royal grand-ducal de Luxembourg : » *Documents luxembourgeois à Paris, concernant le gouvernement du duc Louis d'Orléans*, cotés et rassemblés par M. le comte Albert de Circourt, mis en ordre et publiés par le docteur N. Van Werveke (Luxembourg, V. Bück, 1886, gr. in-8 de 96 p.).

— Un de nos plus éminents botanistes, M. H. Baillon, est mort âgé de soixante-sept ans, le 15 juillet, à Paris. Né à Calais le 30 novembre 1827, il se fit recevoir, après de bonnes études médicales, professeur agrégé de la Faculté de médecine de Paris, et fut chargé de donner à l'École de médecine l'enseignement de l'histoire naturelle médicale. Il remplissait en même temps les fonctions de professeur d'hygiène et d'histoire naturelle appliquée à l'industrie, à l'École centrale des arts et métiers. Il fit, à l'usage de ses élèves, plusieurs traités dont on trouvera l'énumération plus loin ; mais ses œuvres capitales sont le grand *Dictionnaire de botanique*, récemment achevé, et cette magnifique *Histoire des plantes*, qui malheureusement n'a pu mener à bonne fin le travail de toute sa vie. Nous donnons ici la liste de ses diverses publications : *Étude générale du genre des euphorbiacées* (Paris, 1858, gr. in-8 avec atlas) ; — *Monographie des Euphorbes d'Abyssinie* (1859, gr. in-8) ; — *Recherches organogéniques sur la famille naturelle des conifères* (1860, in-8) ; — *Adansonia, recueil d'observations botaniques* (1860 et suiv., in-8) ; — *Mémoire sur le développement du fruit des noyers* (1861, in-8) ; — *Recherches sur l'organisation, le développement et l'anatomie des euphorbiacées* (1862, in-8) ; — *Traité de tératologie végétale, ou histoire des monstruosités végétales* (1862, in-8) ; — *Histoire des plantes* (1866 et suiv., gr. in-8) ; — *Programme du cours d'histoire naturelle médicale professé à la Faculté de médecine de Paris* (1re partie : *Histoire naturelle médicale*, 1868, in-8. 2e partie : *Botanique gé-*

nérale (1869, in-18); *3e partie : Étude spéciale des plantes employées en médecine* (1877, in-18); — *Traité du développement de la fleur et du fruit* (1868, gr. in-8); — *Botanique cryptogamique* de Jean Payer, revue et annotée (1868, gr. in-8); — *Leçons sur les familles naturelles des plantes*, du même auteur, ouvrage continué par H. B. (1872, in-18); — *Dictionnaire de botanique* (1877-1892, 4 vol. in-4); — *Anatomie et physiologie végétales* (1881, in-8); — *Notions élémentaires de botanique* (1881, in-12); — *Cours élémentaire de botanique* (1882, in-12); — *Le Jardin botanique de la Faculté de médecine de Paris* (1883, in-12); — *Traité de botanique médicale phanérogamique* (1884, in-8); — *Iconographie de la flore française* (1885 et suiv., in-4); — *Guide élémentaire d'herborisations et de botanique pratique* (1886, in-16); — *Traité de botanique médicale cryptogamique, suivi du tableau du droguier de la Faculté de médecine de Paris* (1889, gr. in-8); — *Les Herborisations parisiennes* (1890, in-16).

— Le docteur Félix Frédault, mort à Paris le 20 juillet, était un des représentants de la médecine homéopathique et, en même temps qu'un médecin distingué, un fervent chrétien. Outre les articles qu'il a donnés dans les revues spéciales, telles que l'*Art médical*, nous pouvons citer de lui les ouvrages suivants : *Du Trachélocampule, recherche et description* (Paris, 1847, in-8); — *Des Polypes du cœur, concrétions polypoformes et caillots* (1847, in-8); — *De l'Endocardite*, thèse (1848, in-8); — *Des Rapports de la doctrine médicale homéopathique avec le passé de la thérapeutique* (1852, in-8); — *Des indications thérapeutiques déduites de l'étiologie*, thèse d'agrégation (1853, in-8); — *Études d'anatomie pathologique* (1855, in-8); — *Physiologie générale. Traité d'anthropologie physiologique et philosophique* (1863, in-8); — *Hygiène de l'alimentation* (1866, in-8); — *Des Hémorroïdes* (1868, in-8); — *Histoire de la médecine* (1870-1873, 2 vol. in-8); — *Les Passions* (1870, in-12); — *Forme et matière* (1877, in-8); — *Conférences cliniques à l'hôpital Saint-Jacques* (1886, in-8); — *Vie de la Mère Saint-Paul (Zélie-Zéphirine Babé), fondatrice et première supérieure de la congrégation des Sœurs servantes de Marie* (1890, in-12).

— Le célèbre juriste allemand Rudolf Gneist est mort le 24 juillet. Né à Berlin, le 13 août 1816, Heinrich-Rudolf-Hermann-Friedrich Gneist fit ses études dans sa patrie, où il prit le grade de docteur en droit (1839,) et entra dans la carrière juridique. Juge suppléant au tribunal supérieur de Berlin, professeur extraordinaire à l'Université de cette ville, candidat malheureux aux élections de 1848, il se démit en 1856 de ses fonctions de juge. En 1859, il fut enfin élu député et siégea au centre gauche. Nous n'avons pas ici à apprécier son rôle politique ni son rôle malheureux dans le Kulturkampf, mais nous devons rappeler que M. R. Gneist s'est acquis une haute réputation scientifique par ses ouvrages juridiques, dont nous ne donnons qu'une liste incomplète : *Die formellen Vorträge des neuen römischen Obligationenrechts* (Berlin, 1845, in-8); — *Die Bildung der Geschwornengerichte in Deutschland* (Berlin, 1849, in-8); — *Institutionum et regularum iuris romani syntagma* (Leipzig, 1858, in-8), publication à la suite de laquelle il fut promu au rang de professeur ordinaire ; — *Das heutige englische Verfassungs- und Verwaltungsrecht* (Leipzig, 1857-1863, 3 vol. in-8), le plus connu et le plus considérable de ses ouvrages ; — *Verwaltung, Justiz, Rechtsweg* (Berlin, 1869, in-8); — *Selfgovernment* (Berlin, 1871, gr. in-8); — *Der Rechtsstaat* (Berlin, 1872, gr. in-8); — *Vier Fragen zur deutschen Strafprocessordnung* (Berlin, 1875, in-8); — *Die preussische Finanzreform durch Regulirung der Gemeindesteuern* (Berlin, 1881, gr. in-8); — *Englische Verfassungsgeschichte* (Berlin, 1882, gr. in-8), l'un des plus importants ouvrages qui aient paru sur l'histoire de la constitution anglaise ; — *Das englische Parlament in tausend-*

jährigen Wandelungen vom 9. bis zum Ende des 19. Jahrhunderts (Berlin, 1887, in-8); — *Die Militärvorlage von 1892 und der preussische Verfassungskonflikt von 1862 bis 1866* (Berlin, 1894, in-8).

— M. Hector Pessard, mort en juillet, était né à Lille, en 1836. A l'âge de vingt ans il fit ses débuts dans la presse par une collaboration active à des journaux de province : la *Gironde*, le *Mémorial des Deux-Sèvres*, le *Phare de la Loire*. Sept ans après il entrait dans la presse parisienne. Le *Temps*, la *Liberté*, l'*Époque*, l'*Opinion nationale*, l'*Événement*, lui ouvrirent leurs colonnes. Rédacteur en chef du *Soir* en 1870, directeur du *National* (1878), puis de la *Petite République française* (1885), il avait enfin abandonné la politique pour la littérature et rédigeait avec talent le feuilleton dramatique du *Gaulois*. Les pamphlets qu'il fit paraître sous l'Empire et sous le gouvernement du maréchal de Mac-Mahon eurent un grand retentissement. Les *Petits Papiers* qu'il a publiés dans ces dernières années ont eu aussi quelque succès. Voici le relevé chronologique de ses publications : *L'Année parlementaire 1863-1864*, en collaboration avec C. Duvernois (Paris, 1865, in-12); — *Yo et les Principes de 89*, fantaisie chinoise (Bruxelles, 1866, in-12); — *Les Gendarmes*, fantaisie administrative (Paris, 1869, in-12); — *La Guerre de 1870-1871, histoire politique et militaire* (1873, gr. in-8); — *Lettres d'un interdit* (1874, in-12); — *Mes Petits Papiers* (1re série, 1860-1870; 2e série, 1871-1873 (1887-1888), 2 vol. in-12).

— On annonce encore la mort : de M. Henri Altès, ancien professeur au Conservatoire, mort à Paris, le 24 juillet; — de M. l'abbé Aubin, professeur au petit séminaire de Plombières, mort le 2 juillet; — de M. Amable Bapaume, directeur du *Tam-tam* et auteur dramatique, mort le 8 juillet, à Paris, âgé de soixante-dix ans; — de M. Alfred Dalibard, jeune poète, mort le 10 juillet, à Paris; — de M. le docteur Diener, professeur d'anatomie pathologique à la Faculté de médecine de Montpellier, mort vers le milieu de juillet; — de M. le chanoine Gyss, d'Obernai, à qui l'on doit, entre autres ouvrages historiques, une excellente *Histoire de la ville d'Obernai* (Strasbourg, 1866, 2 vol. in-8), mort au commencement de juillet dans cette cité; — de M. James Jackson, ancien archiviste-bibliothécaire de la Société de géographie de Paris, auteur d'une très considérable *Liste provisoire de bibliographies géographiques spéciales* (Paris, 1881, in-8), mort le 18 juillet, à Paris; — de M. l'abbé Irénée Lagrange, frère de l'évêque de Chartres dont nous déplorons encore la perte récente, ancien professeur au grand séminaire de Bourges, mort à Chartres; — du R. P. Charles Laurent, assomptionniste, l'un des rédacteurs de la *Croix* de Paris et autrefois directeur des collèges de Clichy et de Nîmes, mort à Paris, le 13 juillet; — de M. Charles Leroy, le romancier qui a illustré le nom du colonel Ramollot et de tous les types militaires qui pivotent autour de lui : le capitaine Lorgnegrut, le planton Pinteau, le sergent Roupoil, le lieutenant Bernard, le major Van Trouspet, la cantinière Flercadet, le commandant Vermoulu et le caporal Verdure, mais à qui l'on doit aussi d'autres romans tels que *la Fille de Laroustit*, *la Boîte à musique*, *Un Gendre à l'essai*, mort le 13 juillet; — de M. le marquis de Villardi de Montlaur, agronome et littérateur distingué, mort le 23 juillet; — de M. Mouton-Duffraisse, de l'*Intransigeant*, mort le 19 juillet; — de M. Georges Patinot, directeur du *Journal des Débats*, mort le 20 juillet, âgé de cinquante et un ans; — de Mme la vicomtesse de Peyronnet, dont la plume obtint de brillants succès avec des chroniques parisiennes, signées du pseudonyme : Horace de la Gardie, morte à Londres, vers le milieu de juillet; — de M. Maurice-Antonin Roger, ancien élève de l'École normale supérieure, mort le 5 juillet, à Vaucresson; — de M. Jean

SERRANO, professeur au lycée Condorcet, mort à quarante et un ans, le 16 juillet; — de M. Alphonse TIERSONNIER, membre de la Société nationale d'agriculture, mort au château du Colombier (Nièvre), le 12 juillet; — de M. le chanoine VERGEZ, ancien directeur du grand séminaire de Tarbes, mort à Esquièzé, près de Barèges, le 9 juillet, âgé de soixante-quatre ans; — de M. Julien VESQUE, botaniste distingué, maître de conférences à la Faculté des sciences de Paris et à l'Institut agronomique, auteur d'un excellent *Traité de botanique agricole et industrielle*, et d'études sur le transformisme, mort âgé de quarante-sept ans, le 26 juillet, à Vincennes.

— A l'étranger, on annonce la mort: de don Gaetano BERNARDI, bénédictin, professeur de langue italienne, mort en février; — de Th. BRORSEN, astronome, directeur de 1846 à 1866 de l'observatoire de Rechtenberg, en Bohême, à qui l'on doit la découverte de plusieurs comètes, mort à soixante-seize ans, à Alsen; — de M. C. CZERNY, compositeur hongrois, mort à Deggendorf, le 22 juin; — de M. Mikhail Petrovitch DRAGOMANOV, le publiciste et folkloriste russe, qui s'est beaucoup occupé de l'Ukraine et a donné avec Antonovitch un recueil des chants historiques de la Petite-Russie (*Istoritcheskiia piesni malorousskago naroda*, Kiev, 1874, in-8), mort à Sofia, le 20 juin, âgé de cinquante-quatre ans; — de M. Oskar ERDMANN, le germaniste, mort à Kiel, en juin; — de M. Richard GENÉE, publiciste et musicien, mort âgé de soixante-douze ans, le 15 juin, à Baden, près de Vienne; — du R. P. Hieronymus GRATTZMÜLLER, prieur de Saint-Étienne d'Augsbourg, connu dans le monde sténographique, mort le 16 mai; — de M. Arnold HUG, professeur de philologie classique à l'Université de Zurich, où il est mort le 17 juin, âgé de soixante-quatre ans; — de M. KNOBLAUCH, physicien, mort âgé de soixante-quinze ans, le 1er juillet, à Baden-Baden; — de M. KRANKENHAGEN, professeur de musique, mort à Vienne, âgé de soixante-dix ans, le 27 juin; — de M. Gustav NORDENSKIÖLD, géologue suédois, mort à Mörsil, âgé de vingt-sept ans; — de M. H. PROSTER, professeur de chirurgie à l'Université de Dublin, mort le 17 juin, dans cette ville; — d'August REICHENSPERGER, l'un des plus vaillants défenseurs en Allemagne de la cause catholique et qui, dans le monde scientifique et littéraire, s'est fait connaître par son zèle pour la restauration de l'art chrétien (*Christlich-germanische Baukunst*, Trier, 1852, in-8; *Fingerzeige auf dem Gebiete der christlichen Kunst*, Leipzig, 1854, in-8; *Vermischte Schriften über christliche Kunst*, Leipzig, 1856, in-8, etc.), mort à quatre-vingt-sept ans, le 18 juillet; — de M. Rudolf VON ROTH, le fameux indianiste, professeur de sanscrit à l'Université de Tübingen, correspondant de notre Académie des inscriptions et belles-lettres, auteur d'un énorme dictionnaire sanscrit fort estimé, mort âgé de soixante-quinze ans, le 22 juin; — de M. Dmitri-Alexandrovitch ROVINSKY, qui s'est fait connaître par ses travaux sur l'histoire de l'art en Russie et surtout sur l'iconographie, mort le 22 juin à Wildungen; — de M. Sigismund SCHOTT, qui a répandu dans les revues ses essais de philosophie, de politique et de littérature et qui a donné un volume de poésies (*Gedichte*, Stuttgart, 1857), mort âgé de soixante-dix-sept ans, à Stuttgart; — de M. P. SLAVEIKOV, publiciste bulgare, mort âgé de soixante-neuf ans, le 16 juillet, à Sofia; — de M. Georg SMITH, auteur de *Our canal population*, de *Gipsy life*, etc., mort en juin; — de M. Serge TERPIGOREV, romancier et journaliste russe, mort en juillet; — de M. Friedrich TIETJEN, astronome, mort à Berlin, le 22 juin, âgé de soixante et un ans; — de M. Franz WEISS, mort à Graz, âgé de quatre-vingt-sept ans, le 23 juin; — de M. Julius ZUPITZA, professeur de littérature et de langue anglaise à l'Université de Berlin et auteur de travaux estimés, mort âgé de cinquante et un ans.

Institut. — *Académie française.* — L'Académie a procédé, le 20 juin, à l'élection de deux membres en remplacement de M. V. Duruy et de M. de Lesseps. La première élection a donné les résultats suivants :

MM. J. Lemaître, 21 voix; Delafosse, 9; Émile Zola, 1; comte de Mouy, 1; de Kéraniou, 0; bulletins blancs, 2.

M. Lemaître a été déclaré élu.

Pour la deuxième élection, les voix se sont réparties comme suit :

	1er tour	2e tour	3e tour	4e tour
MM. Charmes	11	15	17	15
J. Aicard	10	7	7	6
Desjardins	8	5	3	3
Barboux	2	5	3	3
É. Zola	1	0	1	1
De Kéraniou	0	0	0	0
De Mouy	0	0	0	0
Bulletins blancs	2	2	3	6

Aucun candidat n'ayant obtenu la majorité, l'élection a été reportée à une date ultérieure.

— *Académie des sciences morales et politiques.* — Dans la séance du 22 juin, l'Académie a procédé à l'élection d'un associé étranger en remplacement du regretté Cesare Cantù. M. Castelar a obtenu 21 voix sur 28 votants et a été déclaré élu.

— *Académie des sciences.* — L'Académie a élu, le 27 mai, comme associé étranger, en remplacement de M. Van Beneden, le chimiste anglais Frankland; — le 17 juin, dans la section d'astronomie, M. Bocklund en remplacement de M. Wolf; — le 24, dans la section de géométrie, M. Fuchs; dans la section de géographie, M. Nansen; dans la section de médecine, M. Laveren; — le 1er juillet : dans la section de géométrie, M. Schwartz; dans la section de botanique, M. le baron Muller; dans la section de médecine, M. Engelmann; — le 8, M. Cohen a été élu membre de la section de botanique; — le 15, ont été élus correspondants : dans la section d'anatomie et de zoologie, MM. Flower et Sabatier; dans la section de chimie, M. Ramsay; — le 22, dans la section d'anatomie, M. Retzius.

— *Académie de médecine.* — L'Académie, dans la séance du 29 mai, a élu associés étrangers MM. von Esmarch et Durante; — elle a choisi comme membres titulaires le 25 juin, dans la section de physique et de chimie, M. Regnard; — le 2 juillet, dans la section de thérapeutique, notre éminent collaborateur le docteur Ferrand; — le 3 juillet, dans la section de médecine opératoire, M. Paul Reclus; — le 16 juillet, M. Aram a été élu associé national.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 3 mai, M. Heuzey a communiqué deux galets contenant la relation du règne d'Eannadon, trouvés par M. de Sarzec. M. Foucart a lu un mémoire plaçant au IVe et non au Ve siècle l'achèvement du temple de Delphes. — Dans la séance du 10, M. Clermont-Ganneau, au nom de M. Farah, a fait une lecture concernant une loi grecque sur la culture des vignes. M. Heuzey a fait une communication sur les antiquités chaldéennes. — Dans les séances du 17 et du 24, M. Oppert a lu un mémoire du P. Scheil sur une nouvelle inscription de Nabonid. M. Dieulafoy a combattu l'opinion qui place Pasagarde à Mechhed-Mourgab. Dans la séance du 24 également, M. Salomon Reinach a fait une lecture sur les sarcophages grecs. — Dans la séance du 31, M. Helbig a présenté ses idées sur l'art mycénien, qu'il regarde comme un art non grec mais phénicien. — La séance du 7 juin a

été consacrée à entendre la fin de la lecture de M. Helbig et les objections soulevées contre sa thèse par MM. Perrot et Ravaisson. — Dans la séance du 14, MM. Ravaisson, Collignon et Dieulafoy ont présenté de nouvelles observations sur la lecture de M. Helbig. — Le 21, M. Foucart a commencé la deuxième lecture de son mémoire sur le personnel des mystères d'Éleusis. M. Clermont-Ganneau a commencé la lecture d'un mémoire sur la déesse Tanit et le culte de Déméter et Perséphone à Carthage. M. Louis Havet a présenté des observations sur la confusion du *b* et du *v* dans l'orthographe latine. — Dans la séance du 28, M. Héron de Villefosse a entretenu l'Académie du trésor de Bosco Reale, acquis au musée du Louvre grâce à la générosité de M. Edm. de Rothschild. M. Bernardakis a parlé des découvertes de manuscrits faites par lui dans diverses bibliothèques (fables latines, lettre d'Arcadius au Pape, poème inédit sur l'enlèvement d'Hélène, etc.) — Dans la séance du 5 juillet, M. Michel Bréal a parlé de diverses divinités de l'Italie qu'il rattache à l'Étrurie; MM. Perrot, d'Arbois de Jubainville et Boissier ont présenté à ce sujet quelques observations. — Dans la séance du 12, M. Philippe Berger a communiqué les résultats négatifs des fouilles faites dans l'île du lac Homs par M. E. Gautier pour y retrouver l'emplacement de l'antique Kadès. Le même M. Berger a parlé d'une inscription punique trouvée à Maktar. M. Henri Chevalier a proposé la traduction de douze termes coréens, inexpliqués jusqu'ici. M. Clermont-Ganneau a fait une nouvelle lecture sur l'introduction à Carthage du culte de Cérès et de Déméter. M. Héron de Villefosse a communiqué les résultats nouveaux des fouilles du P. Delattre à Carthage. — Dans la séance du 19, M. Dieulafoy a fait une lecture sur Saül et les prophètes, qu'il considère comme des névropathes. M. Salomon Reinach a présenté une statuette, reproduction, suivant lui, de la statue colossale de Minerve au temple de Lindos à Rhodes. M. Noël Valois a lu une note sur les origines du titre de Roi très chrétien décerné aux rois de France. — Dans la séance du 26, M. Müntz a lu un mémoire ayant pour titre : Les Épées d'honneur distribuées par les Papes. M. Léopold Delisle a fait une communication sur un prétendu exemplaire de la chronique de Gérard de Frachet conservé à la bibliothèque Saint-Marc, de Venise. M. Victor Waille a présenté les résultats des fouilles de Cherchell en 1895.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 4 mai, M. de Malarce a lu un mémoire intitulé : Nécessité des glossaires pour les sciences économiques et administratives; et M. Barthélemy Saint-Hilaire une note sur l'*Idée de philosophie*. — Dans la séance du 11, M. Aucoc a lu, au nom de M. Moynier, un *Essai sur les caractères généraux des lois de la guerre*. M. Worms a terminé la lecture de son mémoire sur *les Démolisseurs des sociétés*. — A la séance du 18, M. Léon Caubert a retracé un essai de socialisme tenté en Chine au XIe siècle. — Dans la séance du 25, M. Bénard a fait une lecture sur l'interprétation panthéistique allemande du platonicisme. M. Levasseur a lu le premier chapitre d'une étude sur l'ouvrier américain, où il traite des progrès accomplis dans la production industrielle des États-Unis depuis cinquante ans. — Dans la séance du 15 juin, la présentation par M. Léon Say d'un ouvrage de M. Émile Chevallier (*la Loi des pauvres et la société anglaise*) a soulevé une discussion à laquelle ont pris part MM. Desjardins, Buffet, Léon Say, Maurice Block et Frédéric Passy, sur le collectivisme municipal. — Dans la séance du 22, M. Paul Leroy-Beaulieu a exposé ses idées sur la vraie loi de population en opposition avec la loi de Malthus. — Le 29, M. Georges Picot a donné lecture d'un mémoire de M. Michel Revon sur la société japonaise de la Croix-Rouge. M. Paul Leroy-Beaulieu a achevé sa communication.

MM. de Franqueville et Picot ont présenté quelques observations. — Dans la séance du 13 juillet, M. le comte de Franqueville a lu une notice sur sir James Fitzjames Stephen. — Le 20 juillet, la présentation par M. Desjardins d'une étude de M. de la Grasserie sur les *Codes suédois de 1734* a soulevé entre l'honorable académicien et M. Bérenger une discussion sur la peine de mort. M. Juglar a lu une notice sur M. Courcelle-Seneuil. — Dans la séance du 27 juillet, M. Alfred Fouillée a fait une lecture sur le *Monde extérieur*, à propos du volume de M. Denys Cochin. M. Boissonade a commencé la lecture d'un mémoire sur les progrès du Japon moderne. M. Louis Legrand a fait une communication sur la prise de la flotte batave en 1795.

Concours et prix. — L'Académie des inscriptions a décerné le prix Jean Reynaud, d'une valeur de 10,000 fr., à M. Chatelain, pour sa paléographie des classiques latins et l'ensemble de ses travaux. — Pour le concours des antiquités nationales, les récompenses suivantes ont été accordées : 1re médaille, M. François Delaborde *(Jean de Joinville et les seigneurs de Joinville)*; 2e, M. Ernest Petit *(Histoire des ducs de Bourgogne)*; 3e, M. Édouard Favre *(Eudes, comte de Paris)*; 1re mention, M. Claudin, pour ses divers travaux relatifs à l'imprimerie; 2e, M. Louis Guibert *(Laron)*; 3e, M. Jules Finot *(Étude historique sur les relations commerciales entre la France et la Flandre au moyen âge)*; 4e, M. Achille Bardon *(Histoire de la ville d'Alais de 1250 à 1390)*; 5e, M. le marquis de Rochambeau *(le Vendômois, épigraphie et iconographie)*. — Le prix de linguistique a été décerné à M. Vilh. Thomsen, de Copenhague, pour son *Déchiffrement des inscriptions de l'Orkhon et de l'Iénisséi*. — Le prix Saintour (3,000 fr.) est partagé entre MM. Berard *(Origine des cultes arcadiens)* et Clerc *(les Métèques athéniens)*. — Le prix Bordin (3,000 fr.) a été décerné à M. Haussoullier, pour son mémoire envoyé en réponse à la question posée par l'Académie : *Étude sur la constitution d'Athènes*. — Le prix ordinaire, pour lequel l'Académie avait demandé une étude sur la chancellerie royale de saint Louis à Philippe de Valois, a été décerné à M. Ch.-V. Langlois. — Le grand prix Gobert a été attribué à M. Élie Berger *(Blanche de Castille)*, et le second prix à M. l'abbé Clerval.

— L'Académie des sciences morales et politiques a décerné le prix Odilon Barrot (5,000 fr.) au mémoire envoyé par M. Marcel-Fernand Planiol, en réponse à la question mise au concours : *Histoire du droit public et privé de la Bretagne depuis l'époque romaine jusqu'à la rédaction de la coutume au XVIe siècle*. — Le prix Saintour (3,000 fr.) a été décerné à M. Waddington pour son mémoire sur le *Socialisme français contemporain*. — Sur le prix Bordin, l'Académie a accordé une récompense de 2,000 fr. à M. Laurent pour son mémoire sur le positivisme. — Le prix Blaise des Vosges a été partagé entre MM. Jugault et Bourgeois, instituteur à Magny-en-Vexin.

— L'Académie a choisi comme sujet du prix Rossi à décerner en 1898 (4,000 fr.) une histoire économique du canton; — comme sujet du prix Odilon Barrot à décerner à la même époque, une Histoire de l'organisation judiciaire chez les Romains depuis l'introduction de la procédure formulaire jusqu'à la fin de l'empire d'Occident. — Elle a mis au concours pour le prix Rossi (4,000 fr.), à décerner en 1898, une étude sur les avantages et les inconvénients de la possession et de l'exploitation par l'État de domaines productifs de revenus; pour le prix du budget, à décerner en 1899 (2,000 fr.), une étude sur le régime des manufactures royales avant 1789; pour l'autre prix du budget, à décerner à la même date (2,000 fr.), une histoire de la liberté de conscience et de culte en France de Henri IV à 1830; — pour le prix Bordin (2,500 fr.), à décerner en 1899, une étude sur la politique coloniale et la politique européenne de la France depuis la paix d'Utrecht jus-

qu'en 1789; — pour le prix Saintour, à décerner en la même année (3,000 fr.) : l'influence italienne au XVIe et au XVIIe siècle.

PARIS. — M. Léopold Delisle, dans *le Concile de Paris de l'année 1290* (Nogent-le-Rotrou, imprim. Daupeley-Gouverneur, in-8 de 6 p. Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*), a étudié et a reproduit un document d'un grand intérêt pour l'histoire du clergé français et de l'Université de Paris au temps de Philippe le Bel, document découvert par M. le docteur Henri Finke, professeur à l'Université de Munster. C'est, dit l'éminent critique, un récit très animé des discussions qui eurent lieu à Paris, à la fin de l'année 1290, en présence des légats du Pape, au sujet des privilèges que Martin IV, par la bulle du 13 décembre 1281 (*Ad fructus uberes*), avait conférés aux religieux de l'ordre des Mineurs. La trouvaille de l'érudit allemand comble une très regrettable lacune de notre histoire ecclésiastique, et, grâce à lui, nous avons maintenant un compte rendu détaillé du concile réuni à Paris en novembre 1290. M. Delisle, après avoir fait ressortir l'importance du nouveau document, lui promet une place d'honneur dans le supplément de l'« admirable cartulaire de l'Université de Paris » publié par le P. Denifle et M. Chatelain.

— A l'exemple de ce qui se pratique dans plusieurs pays — en Italie et aux États-Unis, par exemple, — M. Le Soudier va publier, sous le titre de *Bibliographie française*, un « recueil de catalogues des éditeurs français. » Cet ouvrage, qui rendra certainement de précieux services, est mieux conçu que les publications similaires des pays étrangers, puisque, à côté de la table alphabétique par noms d'auteurs, il y aura une table systématique des matières. Le prix de souscription est de 15 francs pour l'ouvrage complet broché; mais M. Le Soudier promet une remise de 10 0/0 aux cinq cents premiers souscripteurs.

BRETAGNE. — M. Frain de la Gaulayrie publie le sixième et avant-dernier fascicule de ses *Tableaux généalogiques, notices et documents inédits au soutien du Mémoire où il est fait mention de plusieurs familles établies à Vitré et paroisses environnantes aux XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles* (Vitré, imp. E. Lécuyer, in-4 (p. 167-239). Parmi les documents recueillis avec une patience admirable par l'auteur, on remarque (p. 176) : *Caractère et prouesses de Jacques Boscher, sieur des Aulnais, mari d'Olive Bonnieu et cousin germain de Duguay-Trouin* (p. 190), des *Recommandations de prières* « pour le repos et salut de l'âme de deffunt noble homme Jean François Le Corvaisier, sieur de la Missonnais, » et (p. 205-209) l'*Inventaire des biens, meubles et effets dépendant de la succession de noble homme René Charil*, seigneur des Mazures (notamment *vêtements, armes, argenterie, vases sacrés et ornements de la chapelle des Mazures, pièces des archives*, etc., avec indication du prix des céréales en 1767 et du prix des bestiaux en cette même année).

— La librairie Plihon et Hervé, à Rennes, va publier prochainement un complément du *Nobiliaire et armorial de Bretagne*, de Pol Potier de Courcy. C'est une nouvelle édition du *Dictionnaire héraldique de Bretagne*, par Ed. de Bergevin, revue et augmentée d'après les indications de M. Potier de Courcy, avec figures héraldiques dues au crayon de M. A. de la Bigne.

— La même maison a en souscription une œuvre considérable et d'un intérêt encore plus général, l'*Histoire de Bretagne*, par M. Arthur de la Borderie, membre de l'Institut, qui comprendra quatre ou cinq volumes gr. in-8, illustrés de cartes et plans. Le prix de souscription est de douze francs par volume. Le tome Ier paraîtra vers la fin de l'année.

— Nous avons signalé dans la *Chronique* de la livraison de juin (p. 547) la notice de M. le président Trévédy sur *la Comtesse de Nantois dite la muse*

bretonne. Aujourd'hui mentionnons le complément de cette notice : *Fragments* (Saint-Brieuc, Prud'homme ; Rennes, Caillière, gr. in-8, de la page 45 à la page 89). Les *Pages inédites* de Mme de Nantois forment deux séries : la première contient les pièces de vers trouvées dans les papiers de Georgelin, copiées par lui ou imprimées aux *Affiches de Bretagne*. La seconde série comprend des lettres et billets adressés à Georgelin, et dont les originaux ont été retrouvés. A la suite est reproduit un fragment de comédie (1781).

Guyenne et Gascogne. — Sous le titre : *Une Famille de soldats*, M. Maurice Campagne publie une notice très bien faite sur la famille de *L'Église de Lalande. Branche d'Albret et d'Agenais, 1552 à 1855* (Bordeaux, Feret, in-8 de IX-92 p.). Les aïeux maternels de M. Campagne, depuis le milieu du XVIe siècle jusqu'à la fin du siècle dernier, furent tous de vaillants soldats. On remarquera le chapitre consacré à l'émigration et *l'Orange du roi d'Espagne. Résumé d'une vieille chronique*. L'auteur a enrichi sa notice d'un grand nombre de pièces justificatives.

— M. Charles Bernadou donne, sous un titre en langue basque (*Zazpiak bat*), un petit volume qui se vend au profit des écoles chrétiennes libres (Bayonne, Lasserre, in-8 de 186 p.). Ce recueil d'impressions de voyage, publiées d'abord dans la *Semaine de Bayonne*, nous fait assister aux fêtes basques de Saint-Jean-de-Luz et à des excursions en Guipuzcoa, notamment à Fuenterrabia, à la Romeria de Lezo, d'Oyarzun à Saint-Sébastien, d'Hernani à Guetaria, de Zumaya à Tolosa par Loyola. Ces récits, écrits avec une aimable verve, sont suivis des poésies couronnées au concours des fêtes de Saint-Jean-de-Luz (en basque et en français) et de morceaux divers.

— M. Georges Tholin consacre une fort attachante notice nécrologique à *Jules Andrieu, 29 novembre 1839-15 avril 1895* (Agen, imp. veuve Lamy, gr. in-8 de 10 p. Extrait de la *Revue de l'Agenais*). Le savant archiviste du département de Lot-et-Garonne a réuni en dix pages les plus complets renseignements sur la vie et les œuvres de son confrère si estimé et si aimé.

Languedoc. — M. A. Stekert a inséré dans le *Bulletin polonais* de mai 1895 et a fait tirer à part (Paris, imp. Reiff, gr. in-8 de 7 p.) une notice, pleine de choses nouvelles, sur *les Rois de Pologne et l'Abbaye de Saint-Gilles, en Languedoc*.

Limousin. — La Société archéologique et historique du Limousin a prié M. Delisle de donner, dans le *Bulletin* qu'elle publie, une nouvelle édition d'un opuscule imprimé en 1730, qui a conservé le souvenir de l'incomparable collection de manuscrits formée au moyen âge dans l'abbaye de Saint-Martial de Limoges. Répondant à l'appel de cette Compagnie, M. Delisle est devenu son collaborateur. Telle est l'origine de la brochure : *Les Manuscrits de Saint-Martial de Limoges. Réimpression textuelle du catalogue de 1730....* (Limoges, Ve H. Ducourtieux, gr. in-8 de 64 p.). La pièce réimprimée est précédée d'une *Introduction* et d'un *Appendice à l'introduction*, lequel contient une vingtaine de documents inédits (Extrait du testament de Guillaume de Chanac, 29 décembre 1384 ; Extraits des registres capitulaires de Saint-Martial, 1540-1548 ; Lettres de F. Eusèbe de Rely, de Messieurs du chapitre de Saint-Martial, de Colbert, de Baluze, de Tourny, intendant de Limoges, de Maurepas, protestation de l'abbé de Saint-Martial (Mgr de Lamothe-Houdancour, archevêque d'Auch) ; Mémoire de l'abbé Jourdain, secrétaire de l'abbé Bignon, etc.). L'*Introduction* renferme d'intéressants détails sur une des plus importantes acquisitions de manuscrits qui ait été faite, au XVIIIe siècle, pour la bibliothèque du Roi. Il est inutile de louer une introduction signée par M. Delisle.

— Mgr Barbier de Montault consacre une étude excellente, selon son

habitude, aux *Vases eucharistiques exposés à Tulle* (Tulle, imp. Crauffon, in-8 de 7 p.). Les vases étudiés ici comprennent : deux pyxides (fin XIIIe et XVe siècle), l'une et l'autre d'un type rare; un ciboire du XVIIe siècle; une curieuse suspension du commencement du XIIIe siècle; enfin un ostensoir attribué au XVe siècle par M. Rupin, mais que Mgr Barbier de Montault reporte au XIVe siècle avancé. L'on regrette que l'auteur n'ait pas pu reproduire ces morceaux, ceux du moins qui ne le sont pas ailleurs.

— Le même érudit étudie, d'après les Heures gothiques exposées aussi à Tulle par M. le chanoine Pau, *le Suffrage de saint Joseph au XVIe siècle* (Tulle, imp. Crauffon, in-8 de 7 p.). Ce document, qui correspond à l'époque où le culte du père nourricier de Notre-Seigneur a commencé à se développer, valait assurément la peine d'être signalé, et les liturgistes sauront gré à Mgr Barbier de Montault de l'avoir tiré de l'oubli et de l'avoir si soigneusement étudié. Dans le répons, il nous semble inadmissible de compter *via* pour une seule syllabe; l'accent tonique s'y oppose.

— M. G. Clément-Simon publie une *Notice de quelques livres des premiers imprimeurs de Limoges* (Limoges, veuve H. Ducourtieux, in-8 de 32 p. Extrait du *Bibliophile limousin*. Tiré à 50 exemplaires).

Lorraine. — Les historiens, les folkloristes et même les artistes ne peuvent manquer d'apprécier comme il convient le tome XLIV de la collection des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain*, qui vient de paraître (Nancy, R. Wiener, in-8 de 468-XXVIII p. avec 4 pl. et fig.). Dans ce volume, en effet, l'on trouve : *Dufourny et Lancelot. Notes sur les anciens inventaires du trésor des chartes de Lorraine*, par M. P. Maréchal; — *Didier Richier et la Recherche de 1577*, par M. R. des Godins de Souhesmes; — *Les Halles de Vézelise*, par M. L. Heitz; — *A propos d'un livre d'heures de la collection Spitzer. Notice sur Catherine de Choiseul et Ursule de Saint-Astier, réformatrices de l'abbaye de Saint-Maur de Verdun*, par Mlle Buvignier-Clouet; — *Le Conseiller d'État Nicolas Pistor, sa famille, sa généalogie*, par M. G. de Braux; — *Examen de la déposition de Chrétien de Chastenoy (1583)*, par M. P. Maréchal; — *La Dernière Délibération de la communauté de La Mothe*, par M. J. Marchal; — *Notice sur Morhange* (1re partie), par M. Watrinet; — *Savigny et Xugney, Châtel et le Chatelet, études numismatiques*, par M. Hermerel; — *Souvenirs artistiques et littéraires de la bataille de Nancy (5 janvier 1477)*, recueillis par A. Collignon; — *Anciens Chants populaires du Barrois*, par le comte E. Fourier de Bacourt; — *Le Marquisat de Noviant-aux-Prés et ses origines* (1re partie), par M. H. Lefebvre.

Lyonnais. — A propos des objets envoyés par *MM. Armand Calliat et fils à l'exposition de Lyon*, M. l'abbé Reure explique dans l'*Université catholique* (tiré à part. Lyon, E. Vitte, in-8 de 16 p.) les raisons de la supériorité qu'il reconnaît à l'orfèvrerie religieuse de cette maison célèbre, dont il nous esquisse l'histoire.

Poitou. — *La Monstrance eucharistique de Mirebeau* (*Vienne*) (Extrait de la *Revue de l'art chrétien*. Bruges, Desclée, de Brouwer, in-4 de 13 p.), que Mgr Barbier de Montault signale à notre attention, a été trouvée par lui en 1893 à Mirebeau, dans la cuisine de M. Fortin. Après avoir donné une description détaillée et précise de la monstrance, dont la croix mobile s'enlevait peut-être, pense-t-il, quand le Saint Sacrement n'était pas dans ce vase sacré, le savant archéologue en fixe la date (XVe siècle) et le lieu de composition (Mirebalais). Un rapprochement avec une miniature du bréviaire d'Anne de Prye permet à l'auteur de déterminer le double usage auquel était destinée la monstrance de Mirebeau : elle était portée en procession et servait à l'exposition solennelle pendant l'octave de la Fête-Dieu.

Provence. — M. le comte d'Allard publie une intéressante notice sur *Un Favori de Louis XIII. Esprit Allard, sieur des Plans, marquis de Grimaud, baron d'Aramon et de Valabrègue* (Avignon, François Seguin, gr. in-8 de 20 p.). On connaissait peu Esprit Allard, qui figure pourtant, en sa qualité de grand maréchal des logis du roi, dans le recueil du P. Anselme. M. le comte d'Allard n'a rien négligé pour nous faire bien connaître ce personnage, mort à l'âge de trente-cinq ans, le 12 mai 1630, des blessures reçues dans un duel. La curieuse brochure est complétée par diverses pièces justificatives et par le fac-similé d'une lettre autographe adressée, le 24 octobre 1627, par Esprit Allard, qui signe « Desplan, » à son père, qu'il appelle « Monsieur d'Allard, » et qui, après avoir été notaire à Mormoiron, comme Étienne Allard, grand-père d'Esprit, était devenu « gouverneur de la tour de Villeneufve d'Avignon, » fonctions dont son fils hérita.

— On avait ignoré jusqu'à ce jour la date précise de la naissance du grand sculpteur Pierre Puget. D'un article publié par le magistrat-bibliophile A. Mouttet dans le *Mémorial d'Aix* du 27 juin 1895, où sont résumées les récentes recherches de M. M.-Ph. Mabilly, archiviste de la ville de Marseille, de M. Félix Vérany, de M. le marquis de Boisgelin, il résulte : 1° que Pierre Puget, fils de Simon Puget et de Marguerite Cauvine, fut baptisé (paroisse de la Major) le 16 octobre 1620; 2° qu'à vingt-sept ans, il épousa en premières noces, dans l'église cathédrale de Toulon, Paule Boulete, le 8 août 1647; 3° qu'il se remaria, dans la paroisse des Accoules de Marseille, le 26 mai 1691, avec Madeleine de Tamborin, âgée de quarante-cinq ans (l'époux en avait soixante et onze); 4° qu'il mourut dans la paroisse Saint-Ferréol, le 2 décembre 1694, « muny des sacrements » et honoré de cet éloge : « homme excellent en peinture, architecture et sculpture; » 5° que son fils (du premier lit) François naquit à Marseille, le 17 décembre 1651, et que cet habile portraitiste mourut en sa ville natale le 6 octobre 1707. On trouve bien d'autres non moins exacts renseignements dans l'article de M. Mouttet sur *Pierre Puget et sa famille*, notamment en ce qui concerne la naissance des trois frères et des cinq sœurs du célèbre artiste, et la naissance, le mariage et la mort de son petit-fils, Pierre-Paul.

Velay. — M. Louis Pascal a extrait du *Catalogue*, publié par M. Chabouillet, en 1890, ce qui concerne les derniers Mérovingiens, ou *saigas*, portant les noms des villes du Puy et de Brioude. Ce *Catalogue* était consacré à l'examen de la riche collection de *saigas* léguée au cabinet de France par A. Morel-Fatio; M. Pascal accompagne cet extrait de quelques réflexions judicieuses; il est seulement à regretter qu'il n'ait pas eu connaissance de l'ouvrage de M. M. Prou sur les monnaies mérovingiennes de la même collection.

Allemagne. — Le glossaire comparé des prénoms et noms de baptême que M. K. Allgäuer a dressé (*Vergleichendes Vor- und Taufnamenbüchlein*. Riedlingen, Ulrich, in-16 de 45 p.) est à peine médiocre. Pour être vraiment utile, un travail de ce genre devrait enregistrer chaque forme à son ordre alphabétique, avec rappel à la forme principale. Ensuite le plan même de l'auteur étant adopté, on ne voit pas pour quelles raisons il a enregistré parfois les diminutifs d'un nom comme Abby en anglais pour Abraham, et d'autres fois les a écartés comme Fritz pour Friedrich. Encore moins conçoit-on que l'auteur n'ait même pas mis un renvoi à Ludwig, et qu'il se soit contenté d'enregistrer cette « variante » à Klodwig, sans indiquer les formes du nom dans aucune autre langue. De même à Odo, Otto, l'auteur n'enregistre que la forme allemande; pourquoi, puisque les formes étrangères, française par exemple, sont sensiblement différentes? Enfin le dé-

pouillement, qui porte sur un nombre trop restreint de noms, n'a été fait que pour un nombre trop peu considérable de langues : les langues scandinaves, toutes les langues slaves (sauf le russe), quelques langues néo-latines comme le roumain et le portugais) ont été complètement négligées.

Angleterre. — M. C.-J. Clark (à Lincoln's Inn fields) annonce la publication prochaine par souscription du catalogue des chartes en la possession de sir Robert Gresley, à Drakelowe. La collection, dont l'inventaire a été dressé par M. J.-H. Jeayes, du Musée britannique, comprend une centaine de documents antérieurs à l'an 1300 et une trentaine plus anciens que 1200. Ils sont importants surtout pour l'histoire locale des comtés de Leicester, Derby et Stafford.

— M. Henry Gough prépare un itinéraire d'Édouard Ier pendant ses expéditions contre l'Écosse (1286-1307). L'éditeur en sera M. Alex. Gardner, à Paisley.

— La *Catholic Truth Society* va publier un volume d'Esquisses d'Irlande, sous le titre : *The Land of mist and Mountain*, par Mrs Katharine Tynan Hinckson; et une Histoire abrégée de l'Église catholique d'Angleterre, avec une préface de l'évêque de Clifton.

— La *Société bibliographique* d'Edimbourg se propose d'éditer une histoire avec illustrations et fac-similés de l'imprimerie écossaise, depuis ses origines jusqu'en 1640. Le comité de rédaction se compose de MM. E. Gordon Duff, T. Graves Law, J.-P. Edmond, W. Cowan, H.-G. Aldis et George-P. Johnston. L'ouvrage ne sera tiré qu'à deux cent cinquante exemplaires. La Société serait reconnaissante des renseignements qui lui seraient donnés sur *The Acts and Deeds of Sir William Wallace* (1508?) et sur *The Buke of the Howlat* (1520?), fragments découverts par M. David Laing, et qui sont décrits dans les *Annals of Scottish Printing* de MM. Dickson et Edmond.

— MM. Ibister et Cie annoncent la publication de *The Literary study of the Bible*, étude sur les différents modes de littérature que comporte la Bible, par M. R.-G. Moulton, ancien professeur à Cambridge.

— MM. Bliss, Sands et Foster publieront prochainement dans leur série : *Public Men of To-day*, une biographie de M. Stambouloff, par M. A. Hulme Beaman, qui connut intimement l'homme d'État bulgare.

Italie. — Deux brochures de M. Léon-G. Pélissier : une de ces brochures (*Note italiane sulla storia di Francia*. Florence, in-8 de 12 p.) est extraite de l'*Archivio storico italiano* (série V, tome XV). C'est un petit recueil de lettres du futur Louis XII écrites d'Asti pendant les préparatifs de la campagne de Naples, deux à Lodovico Sforza (juillet et août 1494), une au roi de France Charles VIII (août 1494), entourées de tous les éclaircissements désirables. L'autre brochure, inscrite sous le n° XVI dans la série des *Notes italiennes d'histoire de France*, est une étude très documentée sur *les Relations politiques de Louis XII avec Cottignola*, bourg situé en pleine Romagne, possession patrimoniale de la famille Sforza (Rome, imp. Cuggiani, gr. in-8 de 28 p. Extrait du tome XV des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par l'École française de Rome). Les deux brochures de M. Pélissier complètent les plus récents travaux sur l'histoire de France en Italie, notamment ceux de M. de Maulde sur Louis XII et de M. Delaborde sur Charles VIII.

— M. Saverio Gianni, dans ses *Pensieri, divertimenti letterarii-scientifici* (Caserta, tip. D. Fabiano, in-8 de 24 p.), traite de diverses questions, dont quelques-unes avaient déjà prêté matière à ses considérations dans des opuscules antérieurs (*La Logica del pretore*. I. Cagliari, tip. del Commercio, 1886, in-8 de 96 p.; II. Catania, tip. A. Pansini, 1888, 133 p.; III. ibid., 1889, 19 p.; IV. Cefalù, tip. S. Gussio, 1888, 26 p.; V. Girgenti, tip. For-

mica e Gaglio, 1890, 44 p. ; VI. Caltanissetta, tip. Giacopino, 1891, 28 p. ; VII. Caltanissetta, tip. C. Riccioni, 1892, 35 p. *La Donna*, Petralia-Sottana, tip. delle Nebrodi, 1888, in-8 de 47 p.) : la chasse, au point de vue juridique, le nombre 7, la fortune, sont les sujets sur lesquels l'auteur nous apporte plus souvent les pensées des autres que les siennes propres. Une perle : comme exemple du nombre 7 dans la Bible, l'auteur cite le passage de la Genèse où il est dit qu'Abraham donna au nouveau fils qu'il eut de sa femme le nom de *Seth!*

— M. Charles Dejob a offert « à Mlle Betty Ferri, à l'occasion de son mariage avec M. le professeur Pometti, » une plaquette fort gentiment imprimée contenant *Quelques réflexions à propos de l'histoire de l'enseignement mutuel en Italie* (petit in-8 de 35 p.). Autant l'épître dédicatoire (Paris, juin 1895) est gracieuse et bien tournée, autant les *Réflexions* sont judicieuses et intéressantes. M. Dejob, dans cette excellente brochure, se montre une fois de plus sage penseur et habile écrivain, et à la fois grand ami de l'Italie et de la vérité.

— Le chevalier Emmanuel Portal, associé correspondant à Palerme de l'Académie d'Aix en Provence, a publié une communication par lui faite à cette compagnie savante dans sa séance du 2 avril 1895 (*Un Contralto sicilien et la Chanson de Magali de Frédéric Mistral.* Aix, in-8 de 13 p. Extrait du *Mémorial d'Aix* du 4 avril 1895). Il y a des aperçus fort ingénieux et fort intéressants dans cette étude où la belle chanson de Mistral est rapprochée du célèbre *contralto* de Ciclo dal Camo, dont s'est tant occupé un éminent critique, M. le professeur d'Ancona (*Sulla letteratura italiana dei primi secoli*, 1891).

Suisse. — M. Charles Seitz retrace un très fidèle et très intéressant tableau des relations de l'illustre savant Joseph Scaliger avec Genève (*Joseph-Juste Scaliger et Genève.* Genève, imp. Wyss et Duchêne, in-8 de 40 p.). Tout en s'occupant spécialement du séjour en Suisse de « Joseph de la Scale, d'Agen en Agenois, gentilhomme, » qui fut admis à demeurer à Genève le 8 septembre 1572, alors âgé de trente-deux ans, il raconte les principaux faits de sa vie, complétant, à l'aide des documents inédits conservés à Genève, tout ce qui a été écrit sur lui en Angleterre, en Allemagne et en France. On remarque dans la savante notice de M. Seitz force renseignements nouveaux, notamment au sujet de la nomination (octobre 1572) de Scaliger comme professeur de philosophie à l'Académie de Genève, professorat que Charles Nisard avait eu l'imprudence de nier; au sujet de ses travaux à Genève, depuis son arrivée en cette ville jusqu'en septembre 1574; au sujet de ses querelles avec un de ses collègues à l'Académie, Corneille-Bonaventure Bertram, natif du Poitou, professeur d'hébreu, « personnage d'humeur peu commode, qui eut également des démêlés avec Théodore de Bèze, » etc.

Publications nouvelles. — *La Question biblique et l'encyclique « Providentissimus Deus,* » par S.-M. Brandi, trad. de l'italien par P. Mazoyer (in-18, Lethielleux). — *L'Apocalypse de saint Jean, ordonnance et interprétations des visions allégoriques et prophétiques de ce livre*, par le R. P. M.-A. Gallois (in-8, Lethielleux). — *Les Contresens bibliques des prédicateurs*, par le R. P. Bainvel (in-18, Lethielleux). — *Vita Jesu Christi Domini nostri*, auctore L. Méchineau (in-8, Lethielleux). — *Jésus-Christ connu, aimé et imité, enseignements évangéliques*, par l'abbé J. Poirine (2 vol. in-18, Lethielleux). — *La Croix de Jésus, ou les Divines Affinités de la grâce et de la croix*, par le R. P. F.-L. Chardon (2 vol. petit in-18, Lethielleux). — *Petit Guide du prédicateur*, par le R. P. Gallerani, trad. de l'italien par C. Vallée (in-18, Lethielleux). — *La Vie chrétienne au milieu du monde et notre siècle*, par H. Las-

serre (in-18, Dentu). — *Lucifer démasqué*, par J. Kostka (in-18, Delhomme et Briguet). — *Études sur les principes du droit international*, par J. Westlake, trad. de l'anglais par E. Nys (in-8, Fontemoing). — *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par T. Huc. T. VIII (in-8, Pichon). — *Du Nantissement constitué sur les fonds de commerce*, par J.-B. Magnier et O. Pruvost (in-8, Chevalier-Marescq). — *Saint Thomas et le prédéterminisme*, par H. Gayraud (in-18, Lethielleux). — *Théorie des concepts, existence, origine, valeur*, par le R. P. Peillaube (in-8, Lethielleux). — *Le Monde extérieur*, par D. Cochin (in-8, Masson). — *Philosophie à l'usage des candidats aux baccalauréats de l'enseignement secondaire*, par E. de la Hautière (petit in-18, Société d'éditions scientifiques). — *Questions actuelles, Religion, philosophie, histoire, art, littérature*, par le R. P. C. Daniel (in-8, Oudin). — *L'Humanité, son évolution depuis la création jusqu'à la fin des temps*, par J.-B. Reygasse (in-18, Lethielleux). — *Origine du mariage dans l'espèce humaine*, par Westermarck, trad. de l'anglais par H. de Varigny (in-8, cart. anglais, Guillaumin). — *Premiers Principes d'économie politique*, par C. Périn (in-18, Lecoffre). — *L'Église et le travail manuel*, par M. Sabatier (in-18, Lethielleux). — *Notice sur le congrès scientifique des catholiques à Bruxelles*, par M. Swiney (in-8, Bruxelles, Société de Saint-Augustin). — *Memento formulaire de poche de posologie et thérapeutique infantiles*, par le docteur H. Dauchez (in-24, Société d'éditions scientifiques). — *La Cure de Barèges, le climat et les eaux minérales, indications et contre-indications*, par le docteur J. Bétous (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *L'Alcool*, par P. Sérieux et F. Mathieu (in-24, Alcan). — *Algèbre à l'usage des candidats aux baccalauréats de l'enseignement secondaire*, par P. Giraud (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *Trigonométrie à l'usage des candidats aux baccalauréats de l'enseignement secondaire*, par L. Gérard (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *Leçons nouvelles sur l'analyse infinitésimale et ses applications géométriques*, par C. Méray. 2e partie (in-8, Gauthier-Villars). — *Monnaies, poids et mesures des principaux pays du monde*, par A. Lejeune (in-8, cart. anglais, Berger-Levrault). — *Étude sur les hellénismes dans la syntaxe latine*, par J. Brenous (in-8, Klincksieck). — *Classiques latins comparés, partie du maître et partie de l'élève*, par l'abbé Guillaume (in-18, Desclée, de Brouwer). — *Aude*, par P. Huguenin (in-18, Lemerre). — *Poésies choisies* d'Uhland, trad. par A. Pottier de Cyprey (in-18, Perrin). — *Chants et poèmes*, par H. Rouger (in-18, Lemerre). — *La Bhagavad-Gîtâ (le Chant du bienheureux)*, trad. du sanscrit par E. Burnouf (in-18, libr. de l'Art indépendant). — *Les Gamineries de Monsieur Triomphant*, par C. Moreau-Vauthier (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Rêve de l'oncle*, par T. Dostoïevski (in-18, Plon et Nourrit). — *Alsaciens et Vosgiens d'autrefois*, par E. Erckmann (in-18, Hetzel). — *Figure exquise*, par L. de Bazelaire (in-18, Retaux). — *Le Livre du Sceptre*, par le Sar Péladan (in-8, Chamuel). — *Les Filles de Mme Évelin*, par A. Delorme (in-18, Charles-Lavauzelle). — *Où donc le bonheur?* par la Ctesse Clo (in-18, H. Gautier). — *Les Lettres de Mme de Grignan*, publiées par P. Janet (in-18, Calmann-Lévy). — *Jean-Jacques Rousseau et les Origines du cosmopolitisme littéraire, étude sur les relations littéraires de la France et de l'Angleterre*, par J. Texte (in-18, Hachette). — *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle*, 3e partie, par le R. P. Longhaye (in-8, Retaux). — *Nouveaux Essais sur la littérature contemporaine*, par F. Brunetière (in-18, Calmann-Lévy). — *L'Aristocratie intellectuelle*, par H. Bérenger (in-18, Colin). — *Le Mal d'écrire et le Roman contemporain*, par A. Albalat (in-18, Flammarion). — *Les Assemblées provinciales de la Gaule romaine*, par E. Carette (gr. in-8, Picard). — *La Sainte Église au siècle des apôtres*, par l'abbé H. Lesêtre (gr. in-8, Lethielleux). — *La Réforme en Alle-*

magne et en France, d'après l'analyse des meilleurs auteurs allemands, par le comte J. Roselli (in-18, Picard). — *Les Origines de la scolastique et Hugues de Saint-Victor*, par l'abbé A. Mignon (2 vol. in-8, Lethielleux). — *Le Clergé sous la Terreur*, par F. Bournand (in-8, Mame). — *Les Ecclésiastiques de la Meurthe martyrs et confesseurs de la foi pendant la Révolution française*, par l'abbé E. Mangenot (Nancy, Pierron et Hozé). — *Histoire religieuse du département de l'Hérault pendant la Révolution*, par le chanoine F. Saurel. Tome III (in-8, Champion). — *La Conversion de Marie-Magdeleine, esquisse orientale*, par S. de Lyat (gr. in-8, Pedone). — *Saint Philippe de Néri*, par la Ctesse d'Estienne d'Orves (in-8, Lecoffre). — *Le Culte des saints de France*, par l'abbé C. Flament et P. Haghe (2 vol. in-8, Oudin). — *Les Grands Initiateurs des œuvres catholiques*, par Une Société d'ecclésiastiques (gr. in-8, Taffin-Lefort). — *Alsace-Lorraine, réponse à un pamphlet allemand*, par G. Moch (in-18, Colin). — *La Fin d'un régime*, par U. Gohier (in-18, Chamuel). — *Choses de Russie*, par N. Lallié (in-8, Lyon, Vitte). — *L'Anglais est-il un juif?* par Louis Martin (in-18, Savine). — *A la gloire de Jeanne d'Arc, variétés historiques*, par A. Lecoy de La Marche (in-8, Letouzey et Ané). — *Histoire de France*, par J. Michelet. Tome IX. *Guerres de religion* (in-8, Flammarion). — *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française*, publié sous les auspices de la commission des archives diplomatiques au ministère des affaires étrangères (in-18, Alcan). — *Souvenirs d'un page de la cour de Louis XVI*, par Félix, comte de France d'Hézecques (in-18, Perrin). — *Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution*, par L. Krebs et H. Moris (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire générale de la guerre franco-allemande (1870-1871)*, par le commandant Rousset. Tome III. *Le Siège de Paris* (in-8, Libr. illustrée). — *Les Livres de comptes des frères Bonis, marchands montalbanais*, par E. Forestié (in-8, Champion). — *Marie-Thérèse (1717-1780)*, par le comte de Villermont (2 vol. in-8, Desclée, de Brouwer). — *Les Grands Écrivains de la France. Blaise Pascal.* Tome II (in-8, Hachette). — *Les Grands Écrivains français. Royer-Collard*, par E. Spuller (in-8, Hachette). — *Les Grands Écrivains français. Lacordaire*, par le comte d'Haussonville (in-8, Hachette). — *Le Séjour de Lamartine à Belley*, par M. Déjey (in-8, Bloud et Barral). — *Un Homme d'œuvres, Ferdinand-Jacques-Hervé Bazin (1841-1889)* (in-8, Mame). — *Vie et poésies de l'abbé Monteuuis, doyen de Guines*, publiées par l'abbé G. Monteuuis (in-8, Retaux). — *Le Président Carnot et ses funérailles au Panthéon*, par Lavialle de Lameillère (in-8, Le Soudier).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PATR. JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ART ET HISTOIRE MILITAIRES

1. *Le Maréchal de Ségur (1724-1801), ministre de la guerre sous Louis XVI*, par le comte DE SÉGUR. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 398 p., 7 fr. 50.—2. *Le Capitaine La Tour d'Auvergne, premier grenadier de la République*, par ÉMILE SIMOND. Paris, Perrin, 1895, in-12 de 292 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte DE LAS-CASES, suivi de *Napoléon dans l'exil*, par O'MEARA, et du *Séjour du docteur Antommarchi à Sainte-Hélène*. Paris, Garnier, s. d., 4 vol. in-12 de 540, 620, 678, 668 p., 14 fr. —4. *Souvenirs de guerre du général baron* POUGET, publiés par Mme DE BOISDEFFRE, née POUGET. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de 322 p., 3 fr. 50. — 5. *Souvenirs militaires du colonl de* GONNEVILLE, publiés par la comtesse DE MIRABEAU, sa fille, et précédés d'une étude par le général baron AMBERT. Nouvelle édit. Paris, Perrin, 1895, in-12 de 392 p., 3 fr. 50. — 6. *Mémoires du général baron* THIÉBAULT, publiés sous les auspices de sa fille Mlle CLAIRE THIÉBAULT, d'après le manuscrit original, par FERNAND CALMETTES. T. IV (1806-1813), avec un portrait en héliograv. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 598 p., 7 fr. 50. — 7. *Mémoires du général baron* ROCH GODART *(1792-1815)*, publiés par J.-B. ANTOINE. Paris, Flammarion, 1895, in-8 de 369 p., cart. Bradel, 6 fr. — 8. *Les Souvenirs du général baron* PAULIN *(1782-1876)*, publiés par le capitaine du génie PAULIN-RUELLE, son petit-neveu. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de 335 p., 3 fr. 50. — 9. *Journal du général* FANTIN DES ODOARDS. *Etapes d'un officier de la Grande Armée (1800-1830)*. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 514 p., 7 fr. 50. — 10. *Le Général Badelaune et la défense des Alpes en 1793-1794*, par CHARLES PHILIPPE. Annecy, Dépollier, 1894, in-8 de 160 p. — 11. *Journal du maréchal* DE CASTELLANE *(1804-1862)*. T. Ier *(1804-1825)*. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 478 p., avec un portrait en héliogravure et un fac-similé d'autographe, 7 fr. 50. — 12. *Souvenirs et campagnes*, par le général DE LA MOTTE-ROUGE. 1re série : *Empire, Restauration, règne de Louis-Philippe*. Paris, Lethielleux, 1895, in-8 de 532 p., 6 fr. — 13. *Le Maréchal de Saint-Arnaud en Crimée*, par le docteur CABROL, médecin en chef de l'état-major de l'armée d'Orient, médecin ordinaire du maréchal. Avant-propos, mise en ordre et notes, par PAUL DE RÉGLA, avec 29 lettres inédites du maréchal à sa fille et un portrait du maréchal d'après Raffet. Paris, Tresse et Stock, 1895, in-8 de 376 p., 7 fr. 50. — 14. *Lettres du maréchal* BOSQUET *(1830-1858)*, avec un portrait. Paris, Berger-Levrault, 1894, in-8 de 400 p., 5 fr. — 15. *Le Maréchal Canrobert*, par F. BOURNAND. Paris, Sanard et Derangeon, 1895, gr. in-8 de 344 p., 3 fr. — 16. *Mes Souvenirs*, par le général DU BARAIL. T. II (1851-1864), avec un portrait. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 516 p., 7 fr. 50. — 17. *Souvenirs militaires (1866-1870). Préliminaires de la guerre. Mes missions à Vienne et en Belgique*, par le général LEBRUN. Paris, Dentu, 1895, in-8 de 332 p., 7 fr. 50. — 18. *Un Régiment de ligne pendant la guerre d'Orient*. Notes et souvenirs d'un officier d'infanterie, par le colonel CULLET, publiés par l'abbé S. ROCHET. Lyon, Vitte, 1895, in-8 de 268 p., 3 fr. — 19. *Russes et Prussiens pendant la guerre de Sept ans*, par ALFRED RAMBAUD, avec 10 dessins d'uniforme, par Henry Ganier, 4 cartes et 7 plans de bataille hors texte. Paris, Berger-Levrault, 1895, in-8 de 400 p., 10 fr. — 20. *La Seconde Campagne de France. Histoire générale de la guerre franco-allemande (1870-1871)*, par le commandant ROUSSET. T. I, II, et III (*L'Armée impériale, le Siège de Paris*). Paris, Librairie illustrée, 1895, 3 vol. in-8 de VIII-430-528-442 p., 22 fr. 50. — 21. *Campagne de la Loire en 1870-1871. Josnes, Vendôme, Le Mans*, par PIERRE LEHAUTCOURT. Paris, Berger-Levrault, 1895, in-8 de 444 p., 7 fr. 50. — 22. *Guerre de 1870. La Première Armée de l'Est. Reconstitution exacte des petits*

combats, avec cartes et croquis, par le commandant Euvrard. Paris, Charles-Lavauzelle, 1895, gr. in-8 de 268 p., 6 fr. — 23. *L'Armée de l'Est, relation anecdotique de la campagne de 1870-1871*, d'après de nombreux témoignages oculaires et de nouveaux documents, par Grenest; dessins de L. Bombled. Paris, Garnier, 1895, 2 vol. in-8 de 480-588 p., 7 fr. — 24. *Histoire de la guerre en Bourgogne (1870-1871)*, par Gaudelette. Paris, Lecène et Oudin, 1888, gr. in-8 de 158 p., 1 fr. 15. — 25. *La Frontière menacée*, étude militaire, avec cartes, par le capitaine Gélinet. Paris, Charles-Lavauzelle, 1895, in-8 de 120 p., 3 fr. — 26. *Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution*, d'après les archives des états-majors français et austro-sarde, par Léonce Krebs, chef d'escadron d'artillerie, et Henri Moris, archiviste des Alpes-Maritimes. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 700 p., 18 fr.—27. *Les Gardes du corps sous les anciennes monarchies (1191-1791)*, par F. Bellanger. Paris, Charles-Lavauzelle, 1895, in-12 de 73 p., 1 fr. — 28. *Livre de poche du soldat*, par S.-J. Girard. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-32 de 318 p., cart. toile, 0 fr. 50 — 29. *Manual de guerra*, por D. Mariano Rubió y Bellvé. Barcelona, imp. de la *Revista científico-militar*, 1895, in-12 de xvi-496 p., avec 117 fig. — 30. *Geografía militar de Marruecos*, por D. Teodoro Bermudez Reina. Barcelona, imp. de la *Revista científico-militar*, 1895, in-12 de 326 p.

1. Le maréchal de Ségur est surtout connu dans l'histoire par la fameuse ordonnance sur les preuves de noblesse du 22 mai 1781, et qui, huit ans avant la Révolution, fermait à tout le tiers les portes de l'armée en exigeant, pour passer officier, la preuve des « quatre quartiers. » Sans doute, aucune mesure ne fut plus intempestive ni plus maladroite : elle apparaît comme un défi de l'autorité royale au besoin de [illegible] M. de Ségur, [illegible]

gnie de cavalerie et qu'il prit part comme capitaine à la première guerre de la succession d'Autriche. Depuis cette époque, on le trouve à peu près sur tous les champs de bataille où, avec des alternatives diverses, se joue, en Europe ou en Amérique, la fortune de la France. Sur le Rhin, à Raucoux, à Lawfelt, à Clostercamp, en Corse, il apparaît à la fois comme un soldat vaillant et comme un chef entendu. C'est alors qu'il est nommé ministre de la guerre et qu'il attache son nom à une série de mesures, les unes bonnes, les autres très discutées, qui le montrent cependant sous l'aspect d'un militaire convaincu, homme de devoir et à la fois d'action. M. de Ségur avait depuis longtemps abandonné la vie publique quand éclata la Révolution. Laissé tranquille d'abord, dans son château de Romainville, puis à Chatenay, il ne pouvait manquer d'être signalé comme suspect aux bandits sanguinaires qui présidaient alors aux destinées de notre pays. Ségur fut effectivement arrêté, emprisonné, et soumis, malgré son grand âge, à toutes les privations d'une captivité rigoureuse. Il n'eût pas manqué d'être condamné à mort, si la chute de Robespierre n'était venue le sauver. Il mourut presque pauvre en 1801. Tel est l'homme auquel M. le comte de Ségur vient de consacrer une intéressante étude. Le biographe a fait en cette occasion à la fois œuvre littéraire et œuvre de piété filiale. A ce double titre, son livre possède une valeur certaine.

2. — Beaucoup plus populaire que Ségur est La Tour d'Auvergne, le premier grenadier de France ou plutôt le premier grenadier « de la République, » comme tient absolument à l'appeler M. le capitaine Simond. Et pourtant, en dehors des lettrés, peu de gens encore savent exactement ce que fut ce descendant de Turenne, héros modeste, aussi grand que simple, une des plus belles figures dont puisse s'enorgueillir l'armée française. Son nouveau biographe lui-même commet une première erreur en affirmant que le père de La Tour d'Auvergne, Olivier-Louis Corret, n'appartenait point à la noblesse. L'acte de naissance du père du premier grenadier de « la République » ne qualifie pas Olivier-Louis Corret de « noble maître, » comme le dit M. Simond, « désignation usitée à cette époque, continue le biographe, pour les notables bourgeois (?), » mais de « noble, » expression qui ne s'applique pas à « maître, » synonyme de « messire, » mais au nom même inscrit dans l'acte. L'ouvrage de M. le capitaine Simond ne fera pas oublier le travail très étudié de Buhot de Kersers, où tous ceux qui ont écrit sur La Tour d'Auvergne ont plus ou moins puisé leurs renseignements depuis 1841, date de sa publication. On ne trouve en réalité, dans cette compilation non sans mérite, aucun document nouveau qui lui donne une valeur sérieuse en tant que travail historique. Toutefois, écrit au point de vue spécial militaire, c'est-à-dire en suivant surtout la carrière de La Tour d'Auvergne aux armées, ce nouveau tableau de la vie d'un vaillant soldat ne peut manquer

d'avoir un très légitime succès. La vie de La Tour d'Auvergne est une de celles qu'on peut à plus juste titre offrir à nos jeunes soldats comme modèle de désintéressement, de foi, de dévouement à la patrie; aussi M. le capitaine Simond a-t-il fait œuvre de patriotisme éclairé en consacrant à ce modeste héros ces quelques pages. Déjà en 1891, un officier, M. le lieutenant Pineau, avait publié sur ce même sujet une intéressante brochure que nous avons eu l'occasion d'analyser ici même. Ce n'est pas nous qui nous plaindrons qu'un autre écrivain nous parle à nouveau d'une des gloires les plus pures de l'armée française.

3. — L'intérêt que souleva, il y a quelque soixante ans, le *Mémorial de Sainte-Hélène* a bien diminué. A cette époque, la légende sur le « grand homme » battait son plein, et l'auréole étincelante du martyre jetait encore ses feux autour de sa tête. Depuis, il a fallu en rabattre. Les ouvrages de Lanfrey, de Taine, de Jung, joints aux Mémoires révélateurs des Rémusat, des Macdonald, etc., ont mis au point cette figure que ses contemporains n'avaient pu discerner à sa vraie grandeur, cette nature extraordinaire dont ils n'avaient pu apprécier sainement les qualités ou les défauts. Nous avons dit ici même, à plusieurs reprises, ce que nous pensions de Napoléon, et nous avons affirmé souvent, en outre, à notre avis, la postérité devait se montrer sévère pour cet homme, tout plein de lui-même, qui n'eut jamais d'autres visées que la satisfaction de son ambition personnelle. Toutefois, si sa conduite vis-à-vis de notre patrie fut la plus [illegible] offense, si [illegible] fut criminelle, nous [illegible] pas à reconnaître [illegible] l'Angleterre vis-à-vis [illegible] de Sainte-Hélène [illegible] et d'une [illegible] Personne ne [illegible] nécessaire, indispensable [illegible] Napoléon dès [illegible] recommencer ses ruines [illegible] avait dû le [illegible] de poser des bornes [illegible] morales [illegible] en particulier [illegible] Angleterre avait [illegible] comte de Las-[illegible] opinions de Napoléon sur une [illegible] essaie encore [illegible] le [illegible] des vexations [illegible] souverains [illegible] ses tracasseries, toutes ces vexations [illegible] la légende [illegible] leur grande [illegible] dans la restau-

ration du second Empire. Le récit du comte de Las-Cases, certainement fidèle dans nombre de ses points, au moins dans tous ceux qui ont trait à la vie matérielle de l'Empereur à Sainte-Hélène, est donc un livre qui demeurera, un document historique d'une incontestable valeur. La librairie Garnier, en cédant au courant qui nous reporte vers les premières années du siècle, a été heureusement inspirée de publier à nouveau ce travail peu connu de la génération actuelle. *Le Mémorial de Sainte-Hélène* doit être lu en faisant de nombreuses réserves, mais il demeure encore au nombre des ouvrages qu'on doit nécessairement consulter pour connaître à fond l'auteur du 18 brumaire.

4. — Les *Souvenirs de guerre du général baron Pouget* nous parlent, comme l'ouvrage précédent, du premier Empire, mais la politique n'a rien à voir dans ces pages, qui sont uniquement le récit d'un soldat. Pouget appartenait à cette génération de jeunes gens instruits que la Révolution trouva sans aucune préparation militaire spéciale, mais auxquels une éducation première très solide permit de s'assimiler rapidement les connaissances techniques qui leur faisaient défaut pour faire d'excellents officiers. D'une famille de bonne bourgeoisie lorraine attachée aux princes de Craon, le futur baron de l'Empire entra au service en 1789 et commença là une carrière qui ne devait finir qu'en 1831. Il assista donc à toutes les campagnes de la Révolution et de l'Empire, se rallia franchement aux Bourbons en 1814, et ne reprit du service aux Cent-jours qu'après avoir lutté courageusement pour empêcher d'aboutir la tentative du golfe Jouan. Le général Pouget, qui a écrit ses *Souvenirs* pour ses enfants, apparaît dans son livre comme un homme de cœur, essentiellement droit, religieux ; il ressort de ces pages un sentiment de vérité, de franchise, qui les classe parmi les meilleures publications du même genre récemment publiées.

5. — Du même genre que le précédent ouvrage, mais supérieurs à lui pour l'élégance du style, la variété du récit, les péripéties militaires qui s'y rencontrent, sont les *Souvenirs militaires du colonel de Gonneville.* C'est en 1804 que le jeune Gonneville s'engage au 20e chasseurs, et c'est en 1830 qu'il quitte l'armée, peu soucieux de prêter ses services à la nouvelle monarchie de Juillet. Ce soldat du premier Empire est un royaliste de sang et de race, et si, comme tant d'autres, il sert Bonaparte, c'est qu'il est d'une vieille famille militaire, pour laquelle la poudre et les péripéties de la guerre ont un charme qui grise, qui prime tout : il est né soldat, et il n'hésite pas à suivre sa vocation, se disant bien qu'il ne combat pas pour un homme, que la patrie est au-dessus de Bonaparte, et que c'est bien elle qu'il sert en demandant un sabre et un cheval. Le voilà donc à l'armée. Inutile de dire qu'il se bat beaucoup et bien, mais comme, en même temps qu'un vaillant soldat, il est un homme de tête et d'intelligence, il observe, il voit, et dès cette époque il classe méthodiquement dans

son esprit les événements extraordinaires auxquels il assiste. C'est ainsi que bien des années plus tard, rendu au repos et à la retraite, il peut nous donner un récit fidèle, extrêmement pittoresque, plein d'images, de sa carrière mouvementée. La narration de sa campagne d'Espagne est l'une des plus curieuses, des plus intéressantes et en même temps des plus vraies qu'il nous ait été donné de lire, sans compter qu'au point de vue historique pur, nous y trouvons la confirmation de faits et d'événements, la réfutation de certaines erreurs pour lesquels le témoignage d'un témoin oculaire a une valeur tout à fait spéciale. Inutile de dire qu'aux Cent-jours le colonel de Gonneville fut un des officiers qui demeurèrent fidèles aux Bourbons. Son récit de ce qui se passa à cette époque en Corse — où il était chef d'état-major — est plein d'intérêt et de nouveauté. En somme, les *Souvenirs militaires* sont un livre extrêmement intéressant et d'une portée très supérieure à la plupart des Mémoires sur le premier Empire publiés actuellement un peu partout. Nous en recommandons tout spécialement la lecture, car c'est assurément un de ceux qui font le mieux connaître la physionomie nette des armées du commencement du siècle et le véritable esprit qui les animait.

6. — Voici maintenant le tome quatrième des *Mémoires du général Thiébault*, dont nous avons déjà présenté à nos lecteurs les précédents volumes. Celui-ci va de 1806 à 1813, c'est-à-dire qu'il nous donne le récit de la période militaire peut-être la plus mouvementée et la plus riche en péripéties du premier Empire. Thiébault, en passe de devenir un grand seigneur — il était nommé gouverneur de Fulda — ne perd rien de son penchant à la critique, et ses Mémoires continuent à être d'une bienveillance tout à fait relative vis-à-vis de ses contemporains. Envoyé en Portugal comme chef d'état-major de l'armée de Junot, il se replace là sur un terrain où ses qualités militaires peuvent se développer à leur aise. Du Portugal il est envoyé en Espagne, et y demeure jusqu'en 1813, où nous le voyons rentrer en France par congé. Nous n'étudierons pas plus en détail ce quatrième volume que les précédents, pour la bonne raison que, comme les autres, il ne se prête guère à une analyse régulière. C'est un récit d'une valeur littéraire incontestable, rédigé avec un grand talent d'écrivain ou de conteur, mais où le fil principal de la narration est tellement coupé, si fréquemment brisé par des réflexions inattendues, qu'on ne voit pas, bien souvent, comment celles-ci ont pu trouver là leur place. Même talent, même intérêt, mêmes défauts que dans les autres volumes : beaucoup d'esprit, de jalousie, un grand penchant à la critique, surtout vis-à-vis de ses chefs ou de ceux qui n'ont pas paru l'apprécier comme il croyait le mériter.

7. — Des *Mémoires du général baron Roch Godart* ressort surtout cette vérité, que l'indiscipline des troupes du premier Empire fut pous-

sée à un point dont nous ne pouvons avoir aujourd'hui aucune idée. Ce brave colonel Godart qui, de caporal-instructeur dans Orléans-infanterie, est promu d'emblée chef de bataillon en 1792, puis chef de brigade, passe sa vie à réprimer ses soldats mutinés et à se défendre des accusations d'incapacité formulées contre lui par ses propres officiers. Au demeurant, un excellent homme, très brave soldat, d'une instruction plus que négligée, d'une origine modeste, type du soldat de fortune, porté par les circonstances à une situation au-dessus de ses moyens, mais s'efforçant de se rendre digne de sa faveur par tous les moyens en son pouvoir. Godart, c'est le capitaine Coignet ou le sergent Fricasse, mieux servi par les circonstances, plus favorablement traité par la fortune; mais tous les trois sont du même bois, de la même pâte; le hasard seul a fait de l'un un bas-gradé, de l'autre un capitaine, du troisième un général. Ils pourraient permuter sans inconvénient. Personne ne s'apercevrait du change si, dans une bagarre quelconque, ils venaient à troquer l'épée de l'un pour le fusil de l'autre. Ces Mémoires, dans la rédaction desquels la main d'un éditeur exercé est facilement reconnaissable, ont le mérite de nous donner, sur la physionomie intérieure des corps de troupes sous l'Empire et la Révolution, des détails très circonstanciés. Ils ont leur valeur.

8. — Les officiers du génie ont un caractère, un cachet très particulier. Même placés au milieu des troupes, ils conservent l'allure spéciale de théoriciens occupés plutôt de la solution aride d'un problème que de l'adaptation de cette solution à un terrain pratique. Ils symbolisent la « quinte essence » du métier militaire, comme disait Montaigne. Ces réflexions nous venaient à l'esprit en lisant le très intéressant volume de *Souvenirs du général baron Paulin*, édités par son petit-neveu, le capitaine Paulin-Ruelle, appartenant au génie, comme son grand-oncle. Comme dans les *Mémoires du colonel de Gonneville*, on sent, en lisant les *Souvenirs du général Paulin*, que ce soldat n'est pas le premier venu, qu'il manie la plume avec la même facilité qu'il tient l'épée. Sans recherche, sans affectation, mais avec des procédés littéraires qui ont leur charme, il sait nous décrire une bataille après l'avoir placée dans le cadre qui lui convient ; il sait trouver dans les événements les contrastes qui mettent nettement en saillie les points principaux, il excelle à tirer des faits les enseignements qu'ils comportent. Fils d'un professeur de mathématiques, neveu d'un autre, le général Paulin entra en 1798 à l'École polytechnique, après avoir fait à Sorèze d'excellentes études. Sous-lieutenant du génie en 1800, il prit part d'abord au siège de Gaète, puis fut attaché à la Grande Armée, avec laquelle il fit les campagnes de 1806, 1807 et 1809. Envoyé, dans l'intervalle, en Espagne, il fut fait prisonnier à Badajoz, et souffrit pendant plusieurs mois une captivité dont il nous a donné un récit extrêmement imagé. Après 1809, il

sert en Illyrie, puis en Allemagne en 1813, en 1814, en 1815, et meurt enfin maréchal de camp. Les *Souvenirs du général Paulin* sont pleins d'intérêt, avec ce cachet particulier que nous avons signalé déjà, qu'on y trouve moins d'aperçus que dans d'autres sur la vie des troupes et sur leur physionomie spéciale. Ce défaut ou cette lacune est réparé par de nombreux détails techniques d'une valeur très appréciable au point de vue militaire et sous le rapport, plus important, de l'histoire générale.

9. — D'un intérêt bien vivant, d'une valeur militaire et historique très sérieuse, sont les *Souvenirs militaires du général Fantin des Odoards.* Fantin est comme Godart, comme Pouget, un soldat d'occasion, mais s'il n'a pas appris le maniement d'armes comme Godart, il a reçu comme Pouget une bonne instruction première, et quand il obtient, en thermidor an VIII, une sous-lieutenance d'infanterie, il a peu d'efforts à faire pour devenir, les leçons du champ de bataille aidant, un chef de peloton très présentable. Comme le colonel de Gonneville, le général Fantin est un observateur qui sait trouver dans les effets les causes, et pour lequel aucun événement n'est privé d'enseignement. Son livre pullule d'aperçus judicieux, souvent naïfs, de remarques ingénieuses et en même temps de détails historiques du plus grand intérêt. On y verra sur la composition des armées du premier Empire, sur leur esprit, leur manière de vivre, de marcher, de camper, de combattre, des détails curieux dont beaucoup sont inédits en dépit de centaines d'ouvrages publiés récemment sur un pareil sujet. C'est qu'en effet, dans ces Mémoires sur le premier Empire, c'est un peu, c'est beaucoup comme dans la pièce de Molière : il y a fagots et fagots. Les Souvenirs du général Fantin peuvent être classés parmi les meilleurs que nous ait donnés la maison Plon et Nourrit, parmi ceux où l'on pourra le mieux se rendre compte de ce que furent ces armées du début du siècle, dont la valeur était certainement indiscutable au point de vue de la force combattante, mais qui, sous une infinité de points de vue, laissaient bien à désirer. Peu de discipline, aucune administration, une probité douteuse, la maraude, le pillage élevés à la hauteur d'une institution, dans les mœurs une liberté prochaine du dévergondage, on verra tout cela dans les Mémoires du général Fantin, qui est des premiers à gémir sur un tel état de choses. Au point de vue militaire proprement dit, ces Souvenirs contiennent de nombreux enseignements qui en rendront la lecture particulièrement profitable aux militaires. Ils y verront notamment que ces troupes, d'une solidité au feu véritablement hors ligne, ne furent pas exemptes de défaillances qu'on croirait être le monopole de contingents inexercés. Nous avons relevé le récit de trois paniques absolument incompréhensibles, et c'est à l'une d'elles — détail, croyons-nous, tout à fait inconnu — qu'en 1805, au blocus d'Ulm, l'archiduc Ferdinand dut de pouvoir s'enfuir et d'éviter ainsi le sort de l'armée du feld-maréchal Mack. Bien d'autres

détails : le transport de l'infanterie en voiture, la formation habituelle des troupes un jour de bataille, les colonnes d'attaque, etc., sont également donnés avec une précision à laquelle peu de Mémoires nous avaient habitués. La campagne d'Espagne est racontée aussi avec clarté et réalité, mais dans aucune page l'intérêt n'est aussi poignant que dans le récit de la campagne de Russie, de cette désastreuse tentative où sombra la fortune de notre pays et où s'abîma l'étoile de l'Empereur. Au début de ces opérations de 1812, Fantin est au nombre de ceux qui ne doutent point du succès. Il part plein de joie et d'assurance. « Pauvre Alexandre, quelle fatalité te pousse!.... L'armée russe n'est pas à dédaigner sans doute.... mais de quoi ne viendrait à bout le grand Napoléon? » On passe le Niémen ; on s'attend à trouver les Russes sur la rive droite : mais, à part quelques Cosaques qui s'éloignent sans même tirer un coup de fusil, on n'aperçoit point un ennemi. Premier étonnement. On continue la marche, ne doutant pas que l'armée d'Alexandre ne soit établie un peu plus en arrière, mais on a beau s'avancer, on trouve devant soi le vide, et toujours le vide. Quant à l'ennemi, il évite le combat, il s'échappe, il s'évanouit; et cette étreinte sur laquelle on comptait pour l'étouffer d'un seul coup, cette étreinte devient impossible. Alors le premier doute naît dans l'esprit de Fantin. Pour la première fois, il se demande si son Empereur n'a pas été abusé. Hésitant encore, il a peur d'apercevoir l'avenir. Mais cet avenir se déroule bientôt sombre, redoutable, lugubre. Et quand, après la prise de Moscou, la retraite commence, Fantin, obligé de se rendre à la réalité, est contraint de constater le désastre, avoue que « si le lion n'est pas mort, il est bien malade. » Tout cela, vécu, souffert, raconté en soldat, sans phrases mais sans sécheresse, constitue un récit extrêmement « suggestif, » comme l'on dit aujourd'hui.

10. — De moindre envergure que les ouvrages précédents est l'étude consacrée par M. Charles Philippe au *Général Badelaune* et à sa défense des Alpes en 1793-1794. Ce général Badelaune, qui en réalité s'appelait de Bas de l'Aulne, et qui, en 1793, avait modifié son nom pour lui donner une tournure moins aristocratique, était né à Annecy et avait fait ses études au collège d'Harcourt, à Paris. Il fut nommé, le 22 janvier 1792, sous-lieutenant au 102° régiment d'infanterie, et, six mois après, le 1er septembre, promu adjudant général avec ordre de passer à l'armée des Alpes; c'est là qu'il fit les deux campagnes de 1793 et 1794, objet de la brochure dont nous nous occupons. Ces deux campagnes sont bien connues, et M. Ch. Philippe ne nous donne à leur sujet aucun renseignement militaire nouveau, mais son but, en publiant ce petit livre, a moins été de faire œuvre d'historien que de biographe, et c'est à sauver la mémoire d'un compatriote qu'il a surtout songé. L'histoire du général Badelaune ne peut manquer d'avoir du succès près des habitants d'Annecy :

il contient, au point de vue de l'histoire particulière de la Savoie, quelques renseignements d'intérêt général que nous croyons inédits.

11. — Voilà Castellane qui passe,
Tout bossu,
Tout crochu,
Tout tordu,
Tout mal f...u.

Telles sont les paroles que les troupiers de la garnison de Lyon mettaient tout bas sur la sonnerie aux champs que répétaient les clairons quand le vieux maréchal passait devant un poste. Mais ce langage, en apparence irrespectueux, n'en dissimulait pas moins une affection très vraie et très profonde pour le vieux mutilé qui commandait alors le 2e corps, tout sévère qu'il fût dans le service, tout rude, tout fantasque qu'il apparût parfois. Ce bourru bienfaisant avait effectivement la franchise qui force, pour ainsi dire, la sympathie. On savait que, quand il n'était pas content, « tout le monde en attrapait pour son grade, » et cette réputation d'impartialité méritée lui avait en somme gagné tous les cœurs. Gentilhomme jusqu'au bout des ongles, « troupier fini, » ne cédant sa place à personne quand il y avait un bon coup à donner ou un mauvais coup à recevoir, Castellane était un type aujourd'hui disparu de notre armée et qu'il convient peut-être de regretter. Jusqu'ici on ne l'avait apprécié que comme un sabreur et une tête brûlée : ses *Mémoires* nous le font connaître comme un esprit délicat, comme un observateur, militaire d'esprit et de cœur, très franc dans ses livres comme dans sa vie, un Monluc au petit pied, disant son fait à tout et à tous. Ce premier volume va de 1804 à 1823, c'est-à-dire qu'il nous donne toute la carrière du futur maréchal pendant le premier Empire et la première partie de la Restauration. Malgré sa concision parfois télégraphique, cette narration, souvent un peu rude à lire, satisfera tous les gens qui aiment mieux trouver dans un livre des idées que des mots, tous ceux qui cherchent dans un auteur l'expression de la pensée plutôt que la forme. Ce reproche est d'ailleurs racheté souvent par des pages charmantes, où la bonhomie d'un Joinville s'allie à la vigueur d'un Montaigne et au coloris d'un Alfred de Vigny. Comme on pense, le canevas à grandes mailles que nous venons de tracer sert de base à un récit très détaillé, très touffu, où les remarques de tout genre, les saillies, les observations les plus imprévues, les plus pittoresques abondent. Rien de saisissant comme le récit de la campagne de Russie par ce chef d'escadron de vingt-quatre ans qui, chaque soir, mourant de faim et de froid, trouve le temps et le moyen de consigner ses impressions de la journée sur un calepin qui ne le quitte pas. Mais il s'en faut que le maréchal se borne à relater les événements. Il les juge, sait en tirer toujours les enseignements qu'ils comportent, les leçons qu'ils enferment. Et non seulement il nous raconte les événements.

mais comme il est observateur et philosophe, il nous parle aussi des hommes et nous les peint avec une finesse, un tact, qui font grand honneur à sa perspicacité et à son caractère. On lira avec le plus réel profit tout ce qu'a écrit dans ce premier volume le maréchal Castellane sur nombre de personnalités mal connues, le plus souvent mal jugées, de la Restauration. On y trouvera également beaucoup d'appréciations sur la conduite du gouvernement des Bourbons vis-à-vis de l'armée, dans cette période critique qui suivit les Cent-jours, époque délicate où le Roi eut à lutter contre des difficultés sans nombre suscitées souvent plus par ses amis que par ses ennemis. Très intéressant volume que le public militaire aussi bien que le public lettré ne peut manquer d'accueillir avec faveur.

12. — Pleins d'intérêt aussi sont les *Souvenirs et campagnes du général de la Motte-Rouge*, dont la librairie Lethielleux nous offre aujourd'hui le premier volume. Les événements racontés là n'ont pas la saveur passionnante des guerres du premier Empire, mais on trouve dans ces *Souvenirs* des pages bien frappantes et des détails peu connus, soit sur la vie militaire pendant la Restauration et la monarchie de Juillet, soit sur la campagne d'Espagne en 1823, soit sur la première partie de la guerre d'Afrique. La Motte-Rouge, dont l'armée garde encore précieusement le souvenir comme celui d'un vaillant soldat et d'un chef vénéré, sortait d'une vieille famille de Bretagne qui, de tout temps, avait eu pour honneur de payer cet impôt du sang, précieux apanage de la noblesse française sous l'ancien régime. Né à Pléneuf, près Saint-Brieuc, le 3 février 1804, le général de la Motte-Rouge, dont le père avait émigré et dont la plupart des parents avaient servi en Bretagne ou en Vendée contre le sanglant régime de la Terreur, entra à Saint-Cyr le 28 janvier 1816, et en sortit deux ans après comme sous-lieutenant au 22e de ligne. Les détails des plus curieux qu'il nous donne sur le régime de notre grande école militaire, au commencement de la Restauration, seront lus avec plaisir par tous ceux qui aiment le détail des choses, le « fin du fin, » ces mille riens que l'histoire se plaît à recueillir aujourd'hui pour donner aux faits ou aux hommes leur véritable physionomie. Le récit de la campagne de 1823, en Espagne, est encore une page intéressante des mémoires de La Motte-Rouge; bien particulier aussi le récit de la révolution de 1830 et du désarroi que jeta dans l'armée le changement de régime. Très attaché au gouvernement de la branche aînée, ne cachant pas ses sympathies, La Motte-Rouge pouvait penser qu'on chercherait une occasion de lui faire quitter son régiment ; mais, comme en même temps que fervent chrétien et royaliste zélé il était un excellent soldat, il ne fut point inquiété et put continuer sa carrière. Le maréchal Gérard, le nouveau ministre du gouvernement de Juillet, avait inauguré dans l'armée un système d'inspection générale qui, s'il avait continué,

n'eût pas manqué d'y détruire bientôt la solide discipline qu'y avait établie la Restauration. Le général inspecteur posait aux officiers (qu'il faisait venir chez lui, pour cet entretien, en particulier) les deux ou trois questions suivantes, qu'on peut tout au moins qualifier de singulières : « Avez-vous à vous plaindre de votre colonel ? — Et de votre lieutenant-colonel ? — Servez-vous le nouveau régime avec plaisir ? » Ces demandes étranges, qui appelaient l'insubordination et le mensonge, ne furent heureusement faites que par un petit nombre d'inspecteurs, et ces procédés inquisitoriaux disparurent aussitôt l'arrivée au ministère du maréchal Soult, peu enclin à laisser subsister de pareils errements. Si l'on a plaisanté le retour, en 1814, des vieux officiers de l'ancien régime, demandant leur réintégration dans les cadres et leur rappel à l'activité, on a généralement oublié de signaler l'envahissement des cadres, en 1830, par nombre de serviteurs du premier Empire laissés en demi-solde depuis 1815, et renvoyés chez eux « presque tous pour incapacité ou inconduite. » Au 22e, — le régiment de la Motte-Rouge — des douze ou quinze officiers ainsi replacés, trois étaient dignes de la faveur dont ils étaient l'objet ; « quant aux autres, c'étaient pour la plupart des ivrognes, des hommes tarés, voire même des agents de police. » En dépit de tant de causes de désorganisation, malgré l'introduction dans l'armée en qualité d'officiers des « héros de juillet, » nos régiments reprirent au bout de quelque temps leur physionomie, leur discipline. Ce fut ainsi que put être menée à bien la campagne de Belgique qui, à défaut de gloire militaire, rendit tout au moins à nos troupes la cohésion du champ de bataille. On était arrivé ainsi à 1846, et La Motte-Rouge, qui était devenu successivement lieutenant, capitaine, chef de bataillon et lieutenant-colonel, fut nommé au commandement de l'École de tir, à Saint-Omer, où nous le laissons à la fin de ce premier volume. Telles qu'elles sont, ces pages, d'une sincérité, d'une vigueur peu communes, rendent bien l'homme qui les a écrites, et que nous avons connu assez pour affirmer qu'il fut un des types les plus chevaleresques, les plus braves, les plus sympathiques de notre armée. Rempli, jusqu'à ses dernières années, du sentiment de l'honneur, du patriotisme le plus éclairé, de la foi la plus vive, La Motte-Rouge lègue à l'armée, dans ces mémoires, un dernier témoignage de son affection : nous recueillerons ces Souvenirs avec amour et respect.

13. — Si tout le monde est d'accord sur les mérites militaires et moraux de La Motte-Rouge, il s'en faut que l'opinion soit aussi unanime à propos du *Maréchal de Saint-Arnaud*, auquel M. Paul de Régla vient de consacrer un volume. Que Saint-Arnaud ait été un vaillant soldat et un chef militaire distingué, personne n'y contredit, mais, là où la discorde commence, c'est lorsqu'on arrive à la valeur morale de l'ancien commandant en chef de l'armée d'Orient. Il y a cependant plus de quarante ans

que le vainqueur de l'Alma, comme disent les uns, que le massacreur du 2 décembre, comme le nomment les autres, a rendu son âme à Dieu, et l'époque semble venue où il est permis de juger les morts, non plus d'après les passions du moment, mais d'après leurs vrais mérites. Et il nous paraît injuste que la part prise par le maréchal au coup de force du 2 décembre fasse oublier le soldat brillant, à l'âme foncièrement chrétienne, au cœur essentiellement bon, que fut Saint-Arnaud. Sa correspondance privée nous l'avait déjà montré sous cet aspect, nous le donnant encore à connaître comme un lettré et comme un épistolier très remarquable. La nouvelle publication de M. Paul de Régla, rédigée sur les notes du docteur Cabrol, qui fut le médecin en chef de l'état-major de l'armée d'Orient, et qui reçut le dernier soupir du maréchal, confirme l'opinion que nous avaient laissée les Lettres et la corrobore pertinemment. Saint-Arnaud, par sa naissance, par son éducation, par principe et par goût, était tout à fait des nôtres : c'était un royaliste et un chrétien, et si, en 1852, il donna au Prince-Président cet appui qu'on lui a tant reproché, c'est qu'il fit passer, avec tant d'autres, ses convictions après le désir plus ou moins raisonné, évidemment erroné en droit, mais explicable au point de vue humain, de débarrasser la France d'un régime qui la menait à la ruine. Il ne fit ni plus ni moins que ces autres royalistes, les La Motte-Rouge, les Mac-Mahon, les Canrobert, les Pélissier, les du Barail, qui, se tenant en dehors des partis, se crurent autorisés à défendre la cause de l'ordre contre le drapeau rouge et contre l'insurrection. Nous avons donc lu avec plaisir ces pages de M. de Régla, consacrées à une physionomie qui, en dépit des défauts réels qu'on peut lui reprocher, n'en garde pas moins, à notre avis, sa grandeur et sa beauté. Au point de vue historique pur, et en laissant de côté le jugement sur un homme, les notes du docteur Cabrol sont d'ailleurs pleines d'intérêt et de nouveauté. Bien placé pour tout voir, forcément au courant des événements, ayant l'oreille du maréchal, Cabrol nous retrace ces mille bruits fugitifs qui courent sans cesse dans un état-major d'armée, et qui, mieux que de longs récits, donnent souvent la physionomie exacte d'une campagne. Ce volume est à lire par tout le monde, et constitue un appoint sérieux pour l'histoire du second Empire, surtout pour l'histoire militaire de la campagne d'Orient.

14. — Très près du maréchal Saint-Arnaud presque sous tous les rapports, on peut placer le maréchal Bosquet, auquel la ville de Pau érigeait récemment une statue et dont la librairie Berger-Levrault vient de publier les lettres. Pas toutes ; car, en réalité, le nouveau volume ne contient qu'une très petite partie de la correspondance du maréchal. Nous sommes même fâchés de ne point trouver là quelques lettres typiques où Bosquet exprimait vertement son opinion sur le maréchal Pélissier, avec lequel il était dans les termes les plus tendus, et qu'il

ne manquait pas de critiquer avec autant d'esprit que de vigueur toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. La discipline eût peut-être un peu perdu à la publication intégrale de cette correspondance, en nous montrant que dans les hautes sphères de la hiérarchie militaire la concorde est loin de toujours régner. Mais les lettres y eussent gagné singulièrement, et aujourd'hui que Pélissier et Bosquet sont morts, il n'y eût eu guère d'inconvénients à nous montrer ces deux hommes tels qu'ils furent : tous deux violents, ambitieux, mais de cette ambition saine qui cherche avant tout la gloire de la patrie, parfois un peu rétifs à la discipline, mais finissant toujours par s'y plier quand le salut commun était en jeu, grandes figures enfin, malgré leurs défauts, et caractères dignes d'être copiés. Il y avait dans Bosquet — ce qu'on eût cherché en vain dans Pélissier, mais ce que l'on trouvait au même degré dans Saint-Arnaud — des trésors de tendresse, de délicatesse. Les lettres qu'il écrivait à sa mère en font foi. Aucune femme ne peut se vanter d'avoir été plus aimée que ne le fut la mère de ce vaillant soldat. Il y a dans certaines de ces pages une émotion communicative qui charme et fait vibrer toutes les cordes de l'âme. Excellente publication qui remplit bien le double but qu'elle s'était proposé : faire aimer Bosquet et le présenter comme un modèle à suivre aux générations qui l'ont peu ou point connu.

15. — Après Saint-Arnaud, après Bosquet, voici maintenant Canrobert, « le dernier maréchal, » comme l'a appelé le commandant Grandin dans une publication que nous analysions naguère ici même. Cette fois, c'est M. François Bournand qui nous présente une biographie de l'illustre vaincu de Saint-Privat, et il nous plaît de reconnaître que ce nouveau volume tiendra bien sa place à côté des biographies qui l'ont précédé. Le commandant Grandin s'était placé à un point de vue presque exclusivement militaire, M. Bournand a embrassé son sujet d'un point de vue plus élevé : il envisage le soldat, mais il voit aussi, il examine également l'homme, le citoyen, le chrétien, de telle sorte que son œuvre, d'une envergure à la fois plus étendue et plus accessible à tous, ne peut manquer d'obtenir un grand succès. Le nouveau biographe n'a évidemment pas cherché à faire œuvre d'érudit, c'est la vulgarisation d'une vie d'honneur et de dévouement qu'il s'est certainement proposé comme tâche. Cette tâche, il l'a heureusement et habilement remplie. Nous recommandons chaleureusement cette vie du *Maréchal Canrobert* comme un des meilleurs livres à mettre actuellement entre les mains de la jeunesse. Nos enfants verront là comment le respect de la religion, la foi, s'allient toujours au vrai patriotisme et au culte de toutes les vertus militaires. Ce sont des choses qu'il ne faut pas se lasser de répéter et que M. Bournand a exposées avec conviction et talent.

16. — Avec *Mes Souvenirs*, par le général du Barail, dont le deuxième volume vient de paraître, nous sautons d'une génération à une autre;

des maîtres nous passons aux élèves, mais à des élèves qui avaient été dociles aux leçons et dont on peut affirmer qu'ils ont égalé leurs aînés. Nous avons dit, à propos du tome premier, les grandes qualités littéraires que nous avions reconnues dans son auteur : ce nouveau volume n'est inférieur au premier, ni au point de vue de l'intérêt ni sous le rapport des enseignements militaires. Il nous mène du commencement de l'Empire à la fin de la guerre du Mexique, en nous faisant assister aux scènes les plus curieuses, les plus typiques, soit de la vie d'Afrique, soit de l'existence de garnison en France, soit enfin de la vie de campagne au Mexique. Le général du Barail est un des conteurs les plus amusants, un des plus fins observateurs qu'il nous ait été donné d'entendre. Il écrit avec une facilité, un certain laisser-aller qui n'est pas du sans-façon et qui donne à son récit un humour très cavalier et très militaire. Les anecdotes plaisantes fourmillent dans ces trois cents pages, d'où ne sont point exclus les récits graves ou instructifs, mais l'ensemble a une tournure enjouée et séduisante qui n'engendre pas la mélancolie.... il s'en faut. Tantôt il nous parle du colonel Grenier, commandant le 7e housards, « un vieux brave homme qui avait l'air constamment endormi, qui traversait pour ainsi dire la vie sans ouvrir les yeux, et qui ne réalisait que très imparfaitement le type légendaire d'un brillant colonel de cavalerie légère.... » Tantôt il nous raconte comment il fallait s'y prendre pour entrer dans la garde, et comment on pouvait toucher le cœur du maréchal Regnault de Saint-Jean-d'Angély, son chef : Visite en bourgeois ; pas de bijoux, surtout pas de bottines vernies, et ne pas dire autre chose que : oui, monsieur le maréchal ; non, monsieur le maréchal. « A l'aide de ce cérémonial peu compliqué, on entrait dans la garde comme dans un moulin. » Tout le volume est de cette allure : il est tout à fait exact de dire qu'on arrive avec regret à la dernière page.

17. — Les *Souvenirs militaires* du général Lebrun sont entièrement différents du livre que nous venons d'analyser. Bien plus qu'un ouvrage d'une seule venue, ce sont des pages détachées, des études séparées, réunies par un fil souvent très léger, et classées les unes après les autres, sans qu'on voie nettement le lien qui les retient. Les derniers chapitres, consacrés au début de la guerre de 1870, forment un ensemble relatif, mais l'ouvrage n'en est pas moins d'une lecture assez difficile, et présente — nous y insistons — plutôt l'aspect d'une collection de documents que d'un travail historique agencé d'une pièce. En ce qui concerne la valeur du fond même, elle est probablement sérieuse : sur maint point controversé de cette fatale campagne de 1870, les révélations du général Lebrun jettent une lumière qui contribue à aggraver la responsabilité de l'empereur Napoléon et de son entourage. La partie capitale du livre est le chapitre où Lebrun nous raconte sa mission à Vienne en 1867, mission dont le but était l'élaboration d'un plan de campagne qui

eût réuni contre la Prusse les trois armées française, autrichienne et italienne. Mais à simple vue, le plan proposé nous paraît avoir été bien légèrement établi, notamment à propos des effectifs que nous pouvions mettre en ligne et qui étaient fixés en chiffres ronds à 310,000 hommes, 35,000 chevaux et 1,000 pièces de canon. Un calcul du même genre établi par une personnalité qui n'était pas alors *persona grata* aux Tuileries, mais dont le mérite était en réalité très supérieur à tout ce que l'Empire avait d'amis chauds, — le général Ducrot, — fixait, à la même époque, le chiffre de nos forces disponibles pour une guerre contre l'Allemagne à 200,000 hommes, et derrière cela pas un homme pour combler les vides qui ne pouvaient manquer de se produire dès les premiers jours, vides que le général fixait au cinquième de l'effectif total. Le plan d'alliance n'aboutit pas : avec de bonnes paroles, l'archiduc Albert, négociateur militaire de la convention, termina les pourparlers par une fin de non-recevoir. Finalement, on sait comment, au lieu d'alliés, nous trouvâmes des neutres peu bienveillants dans ces deux armées que l'Empire avait rêvé de gagner à notre cause.

18. — Les notes et souvenirs du colonel Cullet, intitulés : *Un Régiment de ligne pendant la guerre d'Orient*, nous présentent moins l'histoire complète de l'expédition de Crimée qu'un coin du tableau, qu'une page détachée de cette rude guerre. Comme le dit très modestement et avec beaucoup de vérité l'auteur, le récit des opérations militaires d'une longue campagne ne peut être l'œuvre d'un officier subalterne. Peu ou point au courant du secret des combinaisons stratégiques qui massent sur le champ de bataille les divisions et les corps d'armée, il ne voit guère que ce qui se passe sur le front de sa section ou de sa compagnie, mais il peut, là, recueillir bien des épisodes glorieux ou douloureux, éclatants ou obscurs, qui, pour la plupart, demeurent ignorés du véritable historien. Sans doute son horizon est restreint, mais il peut le décrire avec une netteté, une sûreté de main particulières ; de là, dans l'œuvre, un cachet tout spécial de véracité, d'originalité. Tel est le grand mérite du travail du colonel Cullet. La guerre de Crimée est déjà bien loin de nous — à notre époque de vie surchauffée et surmenée, les événements vieillissent vite ; — cependant on s'intéressera toujours à ces vaillantes troupes qui, dans une campagne d'une rigueur exceptionnelle, ayant en face d'elles des adversaires d'une admirable ténacité, surent forcer la victoire par des qualités militaires et morales véritablement supérieures. Au point de vue militaire, on trouvera dans l'ouvrage du colonel Cullet de nombreux détails, des faits peu connus qui font admirer davantage l'endurance de notre soldat et ses merveilleuses aptitudes pour la guerre : c'est un livre qu'on pourra mettre avec avantage dans les mains de la jeunesse.

19. — Avec *Russes et Prussiens*, de M. Alfred Rambaud, nous quit-

tons les Mémoires proprement dits, l'histoire écrite par ceux qui l'ont faite, pour les récits tracés d'une main souvent moins habile, mais souvent aussi plus impartiale. Le défaut des Mémoires personnels est de diverses sortes. L'écrivain est tenté de n'apercevoir que le beau côté des événements auxquels il a assisté, d'atténuer les torts qu'il a pu constater ou dont il a eu sa part ; enfin il a une tendance à se placer au centre du récit et à faire graviter autour de sa personne la plupart des faits qu'il raconte. L'historien, au contraire, — nous parlons de l'historien modèle, celui qui n'existe pas toujours, mais qui devrait seul exister, — n'est qu'un metteur en scène, doublé plus ou moins d'un philosophe ou d'un moraliste. Sans passions, sans préférence, il coordonne les événements suivant leur nature, suivant leur taille, leur valeur, met celui-ci au premier plan, celui-là au second ou au troisième, et dispose son tableau de telle sorte que les leçons salutaires, les véritables enseignements, en ressortent d'eux-mêmes. Sous ce rapport M. Alfred Rambaud a depuis longtemps donné la mesure de ce qu'il sait faire, et bien que nous ne soyons pas toujours d'accord avec lui sur certains litiges de notre histoire contemporaine, nous n'hésitons pas à reconnaître son talent. Son nouveau livre vient confirmer notre appréciation. L'histoire de la guerre de Sept ans, si glorieuse pour les Russes, devait tenter un historien comme M. Rambaud, qui, de tout temps, a témoigné d'un faible pour l'empire moscovite et pour les récits militaires. Il a fait œuvre d'ailleurs d'actualité, bien qu'il s'en défende dans sa préface, car aujourd'hui tout ce qui touche nos glorieux adversaires de Sébastopol ne peut manquer d'être accueilli du public, lettré ou non, d'une façon favorable. L'ouvrage, écrit d'après des sources françaises, surtout d'après des documents russes que M. Rambaud a la bonne fortune de pouvoir lire dans le texte, sera parcouru avec utilité, aussi bien par quiconque s'intéresse à l'histoire générale que par les militaires désireux de trouver dans les guerres anciennes des enseignements techniques pour les campagnes futures. En ce qui nous concerne, nous n'hésitons pas à déclarer que nous avons trouvé là l'explication de plus d'un fait qui nous avait paru peu compréhensible dans Jomini, dans Lloyd, et même dans la *Geschichte des siebenjährigen Kriegs* de A. Schæfer, par parenthèse un des livres les plus obscurs et les plus ennuyeux — malgré le cas qu'en font nos voisins — qu'il nous ait été donné de lire. En somme, consciencieuse et savante publication qu'égaie une série de costumes militaires anciens bien choisis.

20. — De la guerre de Sept ans à la guerre de 1870, le saut est de plus d'un siècle, mais en réalité la transition est facile, car l'art de la guerre, en dépit du perfectionnement des armes, des modifications à la tactique, possède une unité sur laquelle les âges ont peu de prise. Cette réflexion vient naturellement à l'esprit en retrouvant en 1870, chez nos adver-

saires, l'application des grands principes que leur avait enseignés Frédéric, qu'ils avaient oubliés à Iéna et que le souvenir de leur sanglante défaite du commencement du siècle leur donna l'idée de reprendre en les perfectionnant avec les procédés stratégiques de Napoléon. Dans les trois premiers volumes du grand ouvrage dont M. le commandant Rousset a entrepris la publication et qu'il consacre à *la Seconde Campagne de France (1870-1871)*, l'écrivain militaire met bien en lumière cette vérité, que c'est en copiant nos procédés militaires des campagnes du premier Empire que les Allemands sont arrivés à nous combattre avec succès en 1870. Il démontre nettement que nos désastres ont été la conséquence immédiate, fatale, non pas, comme on l'a dit trop souvent, de notre insuffisance numérique, mais bien plutôt de cette décadence professionnelle qui nous avait fait oublier jusqu'aux premiers éléments de la science guerrière. Comment la solidité incontestable, la valeur toute brillante qu'elle fût de notre armée, eût-elle pu suppléer à l'incohérence du commandement, au désordre de la mobilisation, au vice irrémédiable de l'éparpillement de nos forces au début des opérations, au défaut de méthode dans la conduite des opérations? Comment n'aurions-nous pas succombé à ce funeste système des « cordons » qui égrène sur une frontière une ligne ténue de troupes, facile à percer partout, quand leur groupement en trois ou quatre points stratégiques bien étudiés eût donné à ces mêmes armées la solidité des masses. « Qu'est-ce que c'est que ce projet de faire marcher le maréchal Bessières sur Frias en étendant sa droite sur Bilbao ou Santander? écrivait en 1808 Napoléon Ier au major général. Est-ce la contrebande qu'on veut empêcher de passer ou l'ennemi? Est-ce qu'on a adopté le système des cordons?.... Qui est-ce qui peut conseiller au Roi de faire des cordons? Après dix années de guerre doit-on revenir à ces bêtises-là? » Hélas! Napoléon III n'avait sans doute jamais lu la correspondance de son oncle, et c'est bien regrettable; mais les Prussiens l'avaient lue, eux, ils l'avaient lue, creusée, annotée, et il est triste d'avouer qu'en 1870 ils furent maîtres dans l'art d'appliquer des principes qui étaient nôtres. Les deux premiers volumes de l'ouvrage de M. le commandant Rousset sont consacrés à l'histoire de la guerre, de l'origine au blocus de Metz, le troisième volume nous donne l'histoire du siège de Paris. Nous ne pouvons juger encore de ce que sera l'ouvrage dans son entier, puisque nous n'en avons que la moitié sous les yeux, mais si, comme il faut l'espérer, l'écrivain tient ce qu'il promet, nous aurons enfin là une relation complète de cette désastreuse campagne de 1870, assez sommaire pour ne pas décourager les gens tant soit peu studieux, suffisamment détaillée pour que tous les enseignements techniques y soient mis en pleine lumière. Et ce sera une œuvre utile : nous ajouterons une œuvre attendue. Car, chose singulière, parmi les quatre mille volumes et plus qui jusqu'ici

ont été publiés sur la guerre de 1870, on est encore à chercher un résumé complet, sérieux, véritablement méthodique et instructif de cette campagne si fertile en leçons de toute sorte. En laissant de côté l'excellente publication du général Canonge, si remarquable à tous les points de vue, mais qui est un peu sommaire pour l'étendue des événements racontés, on ne trouve rien que des publications sans valeur (nous parlons des histoires générales de la campagne, car les monographies excellentes abondent). L'ouvrage de M. le commandant Rousset comblera donc une lacune qu'il était nécessaire de remplir : nous attendrons avec impatience la suite de cette publication.

21. — Nous venons de dire que si les bonnes publications sur l'ensemble de la guerre de 1870 faisaient défaut, on trouvait sur certaines parties de la guerre des monographies pleines de mérite. Parmi ces dernières, nous avons eu déjà l'occasion de mentionner l'histoire de *la Campagne de la Loire* par M. Pierre Lehautcourt (t. LXX, p. 210), *alias* le commandant P., dont nous analysions naguère le premier volume. La seconde partie de cet intéressant travail, qui va du combat de Meung à la bataille du Mans, vient de paraître, et nous nous hâtons d'en signaler la publication à nos lecteurs. En lisant cette étude substantielle, sobre de détails inutiles, fortement documentée, nous nous reportions involontairement à ces ouvrages où l'on étudiait l'histoire militaire dans notre jeunesse et où l'on nous parlait de toute espèce de choses, sauf de celles qui eussent pu nous instruire. A quoi peuvent être utiles pour un militaire, même pour un lecteur étranger à l'armée, mais qui veut se rendre un compte exact d'une campagne de guerre, ces belles tirades du *Consulat et de l'Empire*, qu'à bien plus juste titre que les traductions de Perrot d'Ablancourt, on pourrait appeler les « belles infidèles. » Ah ! certes, l'étude de la science de la guerre est singulièrement facilitée à nos jeunes officiers d'aujourd'hui ; on leur sert les enseignements sur un plat d'argent : bien dégoûté ou bien maladroit serait celui qui refuserait sa place à un tel festin. Qu'on prenne, par exemple, le livre de M. Pierre Lehautcourt : non seulement nous y voyons l'ensemble des événements racontés au jour le jour, et racontés en un style qui dénote un écrivain de talent, mais les causes et les effets y sont mis en relief avec la lucidité de vues et la netteté d'un auteur qui en même temps est un soldat, c'est-à-dire qui sait, comme on dit vulgairement, de quoi il retourne. C'est seulement ainsi comprise et présentée que l'histoire militaire est instructive, c'est de campagnes ainsi écrites que Napoléon recommandait la lecture aux officiers désireux de s'assimiler les théories des grands maîtres en l'art de la guerre et des génies qui l'ont scientifisée en donnant à ses principes immuables la rigidité de l'axiome. Nous espérons bien que M. le commandant P. ne s'arrêtera pas en chemin, et qu'après la campagne sur la Loire il nous donnera l'histoire de l'armée du Rhin.

22. — Très utile également et du même genre que la précédente est l'étude de M. le commandant Xavier Euvrard sur *la Première Armée de l'Est*. C'est là cependant un ouvrage plus spécialement technique que le livre de M. Lehautcourt, et dont la lecture sera surtout profitable aux officiers. En dépit du soin qu'a pris M. Euvrard de se tenir en dehors de toutes les questions ne se rattachant pas à sa spécialité, il lui a été impossible de ne pas signaler — et c'est là ce que nous retiendrons surtout de son livre pour les lecteurs du *Polybiblion*, — combien demeura funeste l'intrusion d'un général étranger dans l'œuvre de notre défense nationale. La présence de Garibaldi à l'armée des Vosges fut, aussi bien pour le gouvernement de Tours et de Bordeaux que pour notre armée de l'Est, une cause de malaise qui eut sur la conduite des opérations l'influence la plus funeste. « Nous reconnaissons volontiers, écrit le commandant Euvrard, que Garibaldi fut un illustre patriote italien et que dans sa jeunesse il commanda avec une rare habileté des troupes de partisans. » Ce sont là deux affirmations contre lesquelles nous protestons vigoureusement, et dont nous ne pensons pas d'ailleurs que M. Euvrard soit bien convaincu, mais là où nous sommes tout à fait de son avis, c'est quand il affirme combien fut pitoyable le soi-disant appui donné à notre patrie par les Chemises rouges. La France aux Français et par les Français, tel eût dû être le cri en 1870 : il est regrettable que le gouvernement de Bordeaux ne l'ait pas compris.

23. — Voici encore une histoire de *l'Armée de l'Est*, celle de M. Grenest. Nous passons ici du récit sérieux et didactique à la narration simplement anecdotique, et si ce genre n'a pas le grave mérite du précédent, il n'en contient pas moins une très réelle valeur. L'ouvrage, bourré de citations empruntées à des publications parues, quelques-unes depuis longtemps, mais peu connues ou oubliées, est d'une lecture facile, intéressante, où la note patriotique éclate çà et là en tons sonores. Sans aucun doute, l'esprit de M. Grenest n'est pas toujours le nôtre et nous ne signerions pas certaines de ses appréciations ; mais son travail, heureusement agencé, rendra de véritables services au public spécial auquel il est destiné. Il est bon que des écrivains de tous les partis, réunis sous l'emblème unique du dévouement à la patrie, répandent dans les masses les sentiments de cohésion nationale qui font le salut des peuples. Aussi voyons-nous toujours avec plaisir la publication de ces récits malheureusement trop véridiques où les exactions impitoyables d'un ennemi sans vergogne sont mises à nu sous les yeux de nos enfants. Les peuples oublieux de leurs défaites sont destinés à périr : Dieu, qui a donné à la France la mission civilisatrice qu'elle poursuit depuis plus de dix siècles, ne permettra pas que nous oubliions. En somme, le livre de M. Grenest est une publication à signaler, bien que rédigée, nous le répétons, dans un esprit qui n'est pas tout à fait le nôtre.

24. — Nous parlerons dans les mêmes termes de l'ouvrage de M. Gaudelette : *La Guerre en Bourgogne*, que nous envoie aujourd'hui la librairie Lecène et Oudin, encore qu'il porte le millésime de 1888. C'est là une bonne publication, où l'on sent un esprit de patriotisme énergique et très sain, à laquelle nous ne trouverions rien à dire si nous n'y avions rencontré quelques pages erronées sur la soi-disant vaillance des troupes garibaldiennes. Laisser croire à nos enfants que les mercenaires qui s'introduisirent en intrus dans l'œuvre de notre défense nationale firent en France œuvre qui vaille est une erreur contre laquelle le *Polybiblion* se voit dans la nécessité de protester. A part cette restriction et le patronage de M. Henri Martin adopté par l'auteur, nous n'avons que des éloges à donner à l'*Histoire de la guerre en Bourgogne*.

25. — *La Frontière menacée*, de M. le capitaine Gélinet, n'est pas une étude purement militaire. C'est au contraire un travail d'intérêt général, où est spécialement traitée la question de la neutralité du Luxembourg, l'auteur insistant sur la nécessité où se trouve notre pays de soustraire le grand-duché à l'influence et surtout à l'hégémonie allemande. Cette nécessité n'est pas fondée sur des craintes chimériques. Étant donné que les Allemands ont un intérêt prépondérant à tourner notre grand front défensif de Lorraine pour s'avancer en Champagne par la vallée de la Meuse, il est tout naturel de penser qu'ils ont jeté depuis longtemps un œil d'envie sur la place de Luxembourg. Luxembourg leur fournirait une excellente base d'opérations pour entrer en France par la vallée du Chiers, les sources de l'Alzette et la trouée du Tiercelet, et les Allemands ne sont pas gens à faire fi d'avantages aussi patents et aussi considérables. L'ouvrage du capitaine Gélinet aura eu l'avantage de signaler un des dangers qui menacent notre frontière de l'Est : notre état-major général, qui a déjà depuis longtemps examiné et même approfondi la question, tiendra certainement compte de ce nouveau cri d'alarme.

26. — Nous avons eu déjà l'occasion de parler dans le *Polybiblion* de divers travaux du commandant Krebs et de M. Henri Moris, le laborieux archiviste des Alpes-Maritimes. Ces deux écrivains nous donnent aujourd'hui, après deux années d'interruption, le second volume de leur consciencieux travail sur les *Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution*, travail rédigé, on s'en souvient, sur les documents extraits des archives françaises, sardes et autrichiennes. Le tome premier nous avait raconté les événements de 1792 et 1793, le présent volume nous dit les faits de guerre des années 1794, 1795 et 1796. On trouvera là, racontées par le menu, toutes les opérations non sans gloire de Dumerbion, Sérurier, Masséna, Kellermann dans ces trois années où nos armes, avec des fortunes diverses, eurent à maintenir l'intégrité de notre frontière du sud, préparant ainsi l'immortelle campagne de 1796 en Italie. La lecture

de ce deuxième volume, et plus encore celle des nombreuses pièces justificatives jointes à l'ouvrage, montre une fois de plus combien la haute direction des opérations militaires, impérieusement tenue à Paris par le Comité de salut public, notamment par Carnot, le soi-disant « organisateur de la victoire, » demeura funeste à notre patrie, en privant de toute initiative nos généraux, et en leur imposant des plans la plupart du temps absurdes. Les *Campagnes des Alpes* sont un livre bourré de documents presque tous inédits, dont la lecture sera particulièrement précieuse aux militaires, pour lesquels surtout il a été écrit. Ils y verront la confirmation de ces principes tactiques spéciaux à la guerre de montagnes, qu'avaient eu déjà à appliquer au XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe des généraux comme Rohan, Villars, le lieutenant général de Vaux, Maillebois, Bourcet, et que nos hommes de guerre de la Révolution ne firent que mettre en pratique après leurs aînés. Dans la situation de la politique actuelle, à la veille du jour peut-être où nous aurons encore à compter avec un ennemi toujours menaçant pour notre frontière du sud-est, l'ouvrage de MM. Krebs et Moris est un travail d'actualité et d'une grande valeur pratique. Il est regrettable, au point de vue bibliographique, que le livre n'ait pas été édité avec plus de soin : il y a là des négligences qui ont lieu de nous étonner de la part d'un élève de l'École des chartes. Ainsi, dans le premier volume, la pagination du texte est en chiffres arabes et celle des pièces justificatives en chiffres romains (I à CLVII). Pour quelle raison la pagination des pièces justificatives est-elle en chiffres arabes dans le deuxième volume, et surtout pourquoi commence-t-elle à la page 213? Est-ce une erreur typographique? Nous a-t-on adressé un volume incomplet? Nous regretterions les deux hypothèses. Pour quel motif a-t-on imprimé en 12 la conclusion, quand le texte du corps même de l'ouvrage est en 9 ou en 10? Cette différence de caractères, qu'on est habitué à garder pour les Avant-propos, choque dans une conclusion, étonne tout au moins. Pourquoi avoir choisi un papier d'une épaisseur démesurée pour un volume d'un nombre de pages si considérable? Ce sont là des vétilles sans doute, et l'ouvrage n'en garde pas moins sa valeur : n'importe, l'aspect d'un livre n'est point un détail à négliger : nous avons la faiblesse de signaler ces petites défectuosités aux auteurs.

27. — M. Bellanger, continuant les études rétrospectives dont il nous a donné récemment un spécimen dans son travail sur *le 111e Territorial*, publie aujourd'hui un historique succinct des *Gardes du corps sous les anciennes monarchies*, auquel le public lettré fera bon accueil. Ce petit livre est bien sommaire pour le sujet complexe qu'il a entrepris de traiter, et, dans ces quelques pages, l'auteur ne fait guère qu'énumérer les champs de bataille — et ils sont nombreux — sur lesquels figurèrent les gardes. Tel qu'il est, son travail est intéressant et instructif.

28. — Nous avons eu occasion de recommander, ici même, très chaudement le dernier livre de M. J.-S. Girard. *Le Soldat français;* la nouvelle publication du même auteur : *Livre de poche du soldat* est composée dans le même esprit et mérite les mêmes encouragements. C'est un petit manuel, écrit avec la simplicité qui convient au lecteur auquel il est destiné, un mémento où sont tracés les devoirs et les obligations du soldat chrétien dans toutes les circonstances de sa vie militaire. A côté des publications démoralisantes qui inondent nos casernes, le nouveau volume de M. J.-S. Girard apparaîtra comme la rose au milieu des épines, et son influence moralisatrice peut devenir considérable. Nous signalons spécialement le *Livre de poche du soldat* à nos amis, et les assurons qu'ils feront une œuvre saine, utile, de haute morale, en le répandant autour d'eux, en le distribuant notamment à tous les jeunes gens sur lesquels ils ont quelque influence, ou que, simplement, ils connaissent, au moment du départ de ces jeunes gens pour le régiment. On peut s'en procurer dix pour cinq francs ; c'est faire de la propagande chrétienne à bon marché.

29 et 30. — Nous allons maintenant franchir les Pyrénées pour présenter à nos lecteurs deux livres espagnols qui méritent leur attention, deux livres publiés sous les auspices de la *Revista cientifico-militar* de Barcelone, dont l'influence sur le développement scientifique de l'armée voisine s'affirme de plus en plus. Le premier de ces deux volumes, un « Manuel de guerre, » est une encyclopédie en cinq cents pages, où toutes les connaissances nécessaires à un officier sont condensées, synthétisées par la plume experte du capitaine D. Mariano Rubió y Bellvé, dont nous analysions naguère dans le *Polybiblion* l'*Aide-mémoire du soldat du génie* (*Prontuario del zapador*). — Conçu dans le même esprit que le *Livre de guerre*, publié il y a quelques années par la maison Baudoin, le *Manual de guerra*, du capitaine Rubió, rendra de grands services dans l'armée espagnole, où les ouvrages de ce genre sont loin d'être aussi répandus qu'ils le sont chez nous ou en Allemagne. A une époque où les connaissances exigées de l'officier s'accumulent dans une inquiétante proportion, où la mémoire la plus complaisante se refuse à absorber la multitude de renseignements militaires que tout sous-lieutenant est obligé de posséder, de tels mémentos sont de précieux auxiliaires. Nous les signalons non seulement à nos lecteurs d'Espagne et des armées sud-américaines, mais encore aux officiers de l'armée française, qui pourront souvent le consulter utilement. — Le second volume de la bibliothèque de la *Revista* est une géographie du Maroc (*Geografia de Marruecos*) écrite par le colonel d'artillerie Bermudez Reina, un des officiers de l'armée espagnole les plus appréciés dans son pays, et spécialement dans son arme. Nous avons eu l'occasion d'aller il y a quelques années au Maroc : dans aucune publication sur ce pays nous n'avons

trouvé la variété de renseignements, l'exactitude de descriptions, le rigoureux détail de statistique que nous avons rencontré dans celui-ci. Ce livre ne peut manquer de recevoir un accueil extrêmement favorable en Espagne, qui considère, à juste titre, le Maroc comme une terre destinée, dans un avenir plus ou moins prochain, à lui appartenir. Sans doute, nous avons nous-mêmes, dans l'empire du Maghreb, des intérêts qu'il nous conviendra de soutenir; mais la rive gauche de la Moulouya et celle de l'Oued-Ghir ne sont point une conquête dont l'Espagne veuille nous priver. M. Canovas del Castillo n'a-t-il pas été le premier à reconnaître que de tout temps la limite de l'Algérie, à l'ouest, a été la Moulouya? N'est-ce pas lui qui a écrit dans ses *Apuntes* sur le Maroc, publiés précisément par la *Revista* de Barcelone, ces lignes catégoriques : « Las aguas de Mulucha o Muluya, limite natural de la Algeria y del imperio de Marruecos, señalaron ya, segun refiere Salustio, el fin de los dominios del numido Yugurta y principio de la Mauritania » (*Ap.*, p. 1). Que l'Espagne s'entende donc une bonne fois avec la France, et mette catégoriquement la main sur le Maroc; elle n'aura, pour trouver le chemin du succès, qu'à suivre la route tracée par les héros de Los Castillejos et de Tetuan.

ARTHUR DE GANNIERS.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Atlas universel de géographie*, ouvrage commencé par VIVIEN DE SAINT-MARTIN, continué par F. SCHRADER. N° 58. Feuille du nord-ouest de l'Afrique. Paris, Hachette, s. d., in-folio, 2 fr. — 2. *Cours de géographie rédigé conformément au nouveau programme d'admission à l'École spéciale militaire pour 1891*, par J. MOLARD, capitaine d'infanterie breveté, professeur adjoint de géographie à l'Ecole spéciale militaire. Paris, Jouvet, 1891-1892. I. *Europe*, in-12 de 336 p. avec atlas de 54 croquis. II. *France*, in-12 de 376 p. avec atlas de 46 croquis. III. *Colonies françaises, Asie, Afrique, Amérique, Océanie*, in-12 de 243 p. avec atlas de 64 croquis, 31 fr. 50. — 3. *Précis de géographie à l'usage des candidats à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr*, par MARCEL DUBOIS et CAMILLE GUY. Paris, Masson, 1895, in-8 de 1.183 p., avec 279 cartes-croquis et figures; broché, 12 fr. 50; relié, 14 fr. — 4. *Résumé de géographie physique et historique* (3e partie), par G. NIOX. Paris, Delagrave, 1895, in-12 de 364 p., avec 27 cartes-croquis, relié toile, 5 fr. — 5. *Les Montagnes de France. Les Vosges*, texte et illustrations par G. FRAIPONT. Paris, Laurens, s. d., gr. in-8 de 424 p., orné de 160 dessins et d'une carte, 10 fr. — 6. *Les Étapes d'un touriste en France. Belle-Isle-en-Mer*, par LÉON TRÉRUCHET. Paris, Hennuyer, in-12 de 135 p., avec illustrations et carte, cartonné, 2 fr. — 7. *Bex-les-Bains, ses eaux salées, ses eaux-mères, promenades, paysages*, par VICTOR TISSOT et SAMUEL CORNUT. Zurich, Art. Institut Orell Füssli, s. d., petit in-8 de 36 p., orné de 12 illustrations, 0 fr. 50. — 8. *Terre d'Espagne*, par RENÉ BAZIN. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 334 p., 3 fr. 50. — 9. *Notes de voyage. La Grèce et la Sicile; villes romaines et byzantines; Constantinople et Smyrne*, par FRANCIS DE CRUE. Paris, Colin et Cie, 1895, in-16 de 178 p., orné de 29 grav., 3 fr. — 10. *Du Vésuve à l'Etna et sur le littoral de l'Adriatique*, par J. DE BEAUREGARD. Lyon, Vitte, 1895, in-8 de 328 p. et 65 grav., 3 fr. — 11. *La Colonisation française en Indo-Chine*, par J. DE LANESSAN, ancien gouverneur général de l'Indo-Chine. Paris, Alcan, 1895, in-18 de 360 p., avec une carte, 3 fr. 50. — 12. *Mgr Verrolles et la mission de Mandchourie*, par ADRIEN LAUNAY. Paris, Téqui, s. d., in-8 de 444 p., illustrations et cartes, 6 fr. — 13. *Les Missionnaires français en Corée*, par ADRIEN LAUNAY. Paris, Téqui, 1895, in-18 de 250 p., avec

grav., 1 fr. 50. — 14. *L'Afrique. Anthologie géographique*, par Noël Garnier. Paris, Delagrave, 1894, in-12 de 566 p., avec grav. et cartes, 3 fr. 50. — 15. *De Saint-Louis à Tripoli par le lac Tchad;* voyage au travers du Soudan et du Sahara accompli pendant les années 1890-91-92 par le lieutenant-colonel P.-L. Monteil. Paris, Alcan, 1895, gr. in-8 de 462 p., nombr. illustr. par Riou, une carte et plusieurs croquis-itinéraires, 20 fr. — 16. *La Vie au continent noir*, par Félix Dubois, avec préface du colonel Monteil et illustrations de Riou. Paris, Hetzel, s. d., in-12 de 330 p., 3 fr. — 17. *La France à Madagascar (1815-1895)*, par Louis Brunet, député de la Réunion. Paris, Hachette, 1895, in-16 de 367 p., 3 fr. 50. — 18. *La Mission de la France à Madagascar*, par J.-L. Gondal. Paris, Roger et Chernoviz, s. d., in-12 de 42 p., avec carte, 1 fr. — 19. *Au pays de Paul et Virginie*, par Jules Leclercq. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de 312 p., avec grav. et carte, 4 fr. — 20. *Les Jésuites à Cayenne. Histoire d'une mission de vingt-deux ans dans les pénitenciers de la Guyane*, par le R. P. Paul Mury. Paris, Retaux, 1895, in-8 de 283 p., avec carte, 5 fr. — 21. *La République d'Haïti, son présent, son avenir économique*, par Paul Vibert. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1895, in-12 de 360 p., orné de plusieurs phototypies, 5 fr. — 22. *Loin du pays. Les Religieux français et l'influence de la France dans les missions*, par le R. P. Rouvier. Paris, Retaux, 1895, in-18 de 407 p., 3 fr. 50. — 23. *Voyages extraordinaires* de Mendez Pinto, remis en ordre par F. Desplantes. Limoges, Ardant, s. d., in-8 de 238 p., avec 17 grav. — 24. *Madagascar, esquisse ethnographique et politique*, par Henri Mager. Paris, au siège de l'Association de la presse coloniale, 21, rue des Martyrs.

1. — La publication des feuilles de l'atlas dit de Vivien de Saint-Martin se poursuit lentement. Nous n'avons à signaler, cette année, que l'une des trois feuilles dont l'ensemble représentera le continent africain ; c'est d'ailleurs la plus intéressante, puisqu'elle donne nos colonies d'Algérie, de Tunisie, du Sénégal, de la Côte d'Ivoire et du Dahomey, ainsi qu'une partie du Congo français. On y trouve, en somme, la plupart des régions troublées qui ont attiré dans ces derniers temps l'attention publique et les efforts de nos explorateurs, et la plupart de celles qui ont fait l'objet de pourparlers diplomatiques pour les délimitations des zones d'influence. L'auteur de la carte, M. Schrader, qui est incontestablement un de nos cartographes les plus experts, a eu grand soin de tenir compte des conventions et des découvertes les plus récentes ; à cet égard, l'exactitude de ses indications est irréprochable. Nous avons aussi à louer la finesse de la gravure, notamment en ce qui concerne les noms de lieux, en sorte que, tout en donnant une grande quantité de détails, les éditeurs ont su réaliser une grande clarté et une extraordinaire facilité de lecture. Nous avons lieu de penser que la publication récente d'une carte d'Afrique, éditée par la Société de géographie de Paris, et aussi des raisons d'actualité ont pressé la maison Hachette de faire paraître cette nouvelle feuille, la plus belle, jusqu'à présent, de son grand atlas. Celui-ci comprendra en tout quatre-vingt-quatre cartes, dont trente-deux seulement ont paru. L'échelle adoptée pour la carte de l'Afrique est le 1/10,000,000, ce qui est bien suffisant.

2. — Le *Cours de géographie* de M. le capitaine Molard est conçu d'après un plan tout spécial en vue de la préparation aux écoles militaires ; aussi s'inspire-t-il principalement des remarquables ouvrages du général Niox ; il importe d'établir tout d'abord qu'il leur est très inférieur.

Chacun des deux premiers volumes est divisé en trois parties : orographie, hydrologie, géographie administrative et politique. Les deux premières, très étendues et détaillées, sont de pures nomenclatures, et nous ne croyons pas qu'aucun autre cours de géographie égale celui-ci comme aridité. Les renseignements donnés sont généralement exacts ; nous ne relevons guère que l'omission d'Anvers dans l'énumération des ports belges, et cette assertion quelque peu surannée que, pour être élu Pape, il faut l'assentiment des gouvernements de France, d'Autriche, d'Espagne et de « Naples. » L'auteur est extrêmement sobre d'appréciations, surtout dans les deux premiers volumes ; cependant, dans le second, en signalant la déplorable lenteur avec laquelle s'accroît la population de la France, il l'attribue aux lois de succession ; cet acquiescement aux doctrines de Le Play est à noter. D'ailleurs, bien qu'au point de vue religieux M. le capitaine Molard se maintienne dans une neutralité de commande, il est facile de sentir où vont ses préférences. A propos de la Chine, il reconnait que les missionnaires catholiques ont longtemps assuré la prépondérance de la France dans cet empire et que son déclin date de leur expulsion en 1730. D'autres assertions sont moins heureuses : le Japon, dit-il, avec ses trente-trois millions d'habitants, ne saurait lutter d'importance avec les quatre cents millions d'âmes qui se pressent dans les plaines de la Chine ; on ne saurait être plus mauvais prophète. De même il est imprudent d'affirmer que les concessions faites à l'Allemagne dans l'Afrique orientale par le traité de 1890 sont un obstacle « insurmontable » à la réunion des territoires anglais du Zambèze et des grands lacs ; on sait qu'à l'heure actuelle l'Angleterre manœuvre très habilement pour tourner cet obstacle. Beaucoup d'appréciations relatives aux colonies sont déjà surannées et auraient besoin d'être rectifiées ; les transformations s'opèrent rapidement en Afrique et en Asie, et il est bien difficile, dans un cours de géographie, d'éviter de se mettre en contradiction avec les événements du lendemain. Quant aux trois atlas annexes des trois volumes, ils n'ont pas la prétention de donner des cartes, mais seulement des croquis schématiques, ce qui est peut-être plus pratique et assurément plus commode pour l'enseignement ; nous ne ferons donc pas à l'auteur un reproche de leur extrême simplicité.

3. — Si les jeunes candidats à Saint-Cyr ne sont pas de première force en géographie, ce ne sera certes pas faute de livres écrits à leur usage. Voici encore un *Précis de géographie* spécialement composé pour la préparation à l'École militaire, et, s'il ne comprend qu'un seul volume, il n'en est pas moins bien plus complet que le précédent. A la vérité, ce volume de près de douze cents pages est très compact et incommode à manier, et il eût été préférable de le scinder en deux ou trois. Mais, cette observation faite, nous n'hésitons pas à le reconnaître supérieur à l'ou-

vrage de M. le capitaine Molard. Tout d'abord, la méthode adoptée par MM. Marcel Dubois et Camille Guy, deux distingués professeurs de l'Université, est à la fois plus scientifique et moins aride. On n'en est pas surpris lorsque l'on connaît les excellents cours de géographie économique de M. Marcel Dubois. Dans le volume qui nous occupe, les premières pages sont consacrées à des considérations générales sur les océans, le relief du sol, l'hydrologie, les côtes, les climats, les plantes, les animaux et les races humaines; on voit que déjà, dans cette partie importante, la progression rationnelle des études est bien observée. La seconde partie donne la description de l'Europe ; la troisième celle de la France, naturellement plus détaillée ; les quatre autres parties se rapportent à l'Asie, à l'Afrique, à l'Océanie et à l'Amérique. Pour chaque pays formant subdivision, les auteurs examinent la géographie physique d'abord, puis la géographie politique et économique, puis la géographie militaire avec une étude spéciale des défenses des frontières terrestres et maritimes, et enfin un rapide exposé des dernières opérations militaires se rapportant au territoire décrit. On voit tout de suite le parti que des professeurs, rompus à la pratique de l'enseignement, ont pu tirer d'un tel canevas pour en relier les diverses parties au moyen d'appréciations et de conclusions qui donnent à leur cours une portée philosophique et l'affranchissent de la rigueur aride et rebutante des simples nomenclatures. C'est là ce qui fait la supériorité de l'ouvrage publié par MM. Marcel Dubois et Camille Guy. Dans leurs considérations historiques, ces deux auteurs ont su observer une remarquable impartialité en évitant tout jugement personnel. Nous leur reprocherons seulement, à propos de la campagne de France en 1870-1871, d'avoir un peu naïvement considéré comme une légère compensation à nos désastres le fait, d'ailleurs contestable, que Garibaldi a su « arracher » Dijon aux Prussiens. Il serait vraiment pénible pour notre amour-propre national que le seul succès de cette guerre néfaste soit dû à l'intervention de ce peu sympathique condottiere. Nous préférons les cartes et schémas divers insérés dans le texte de ce volume aux trois petits atlas de M. le capitaine Molard.

4. — Le troisième volume du *Résumé de géographie physique et historique* du général Niox, qui vient de paraître, complète l'important ouvrage publié par cet officier général. Les deux premiers comprenaient : La France et ses colonies et l'Europe; celui-ci donne la description de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie, moins les colonies françaises. Animé d'un excellent esprit, ce cours de géographie est recommandable à tous les points de vue. Des considérations politiques et économiques fort impartiales rompent la monotonie des nomenclatures; l'étude assez étendue des États-Unis est particulièrement intéressante; les causes de la prospérité prodigieuse de la grande République sont très bien indiquées. Signalons une légère erreur : une note de la page 142

laisse entendre que le colonel Bonnier entra le premier dans Timbouctou et en prit possession ; or, cet honneur revient au lieutenant de vaisseau Boiteux, qui exécuta en cette circonstance un coup de main quelque peu hasardeux ; le regretté colonel Bonnier arriva fort à propos pour confirmer cette occupation; *suum cuique*. On trouvera sans doute aussi que, dans une note de la page 163, l'auteur se prononce trop catégoriquement contre les tentatives des nations européennes pour la répression de la traite en Afrique ; il insinue même, ce qui est vraiment paradoxal, que la suppression de l'esclavage est nuisible à la race nègre. Une grande quantité de cartes-croquis très suffisantes facilitent la lecture de cet instructif volume.

5. — Le livre de M. Fraipont sur *les Vosges* est fort amusant à lire; c'est le récit d'un voyage de vacances exécuté par deux joyeux compagnons. Quittant souvent la voie ferrée pour errer à pied au hasard de leurs caprices, ils visitent en artistes et en observateurs les points les plus intéressants du versant français des Vosges. La description des beaux points de vue qui abondent dans cette région est entrecoupée d'anecdotes humoristiques très agréablement contées ; çà et là des dictons et des chansons en patois lorrain. Il y a aussi de très curieux renseignements sur les industries du pays : verrerie de Nancy, faïencerie de Lunéville, vinaigrerie d'Épinal, fromageries et fabriques de toiles et de papiers des Vosges, tout est décrit d'une façon à la fois intéressante et instructive. Les légendes sont aussi contées, et il y en a de fort touchantes dans ces recoins de la vieille Lorraine ; mais ici le scepticisme de l'auteur gâte un peu ses récits ; avec plus de foi et de simplicité, il aurait fait un magnifique et excellent livre de prix et d'étrennes, car les illustrations sont charmantes ; c'est grand dommage qu'il faille apporter cette restriction à nos éloges.

6. — Le volume de M. L. Trébuchet sur *Belle-Isle-en-Mer* est un véritable guide du voyageur. On y trouve : notice historique, topographie, renseignements sur les productions, les habitants, l'industrie, le commerce; itinéraires d'excursions et de promenades, sans oublier les îles d'Houat et d'Hoedic. Naturellement, le pays décrit par l'auteur est le plus beau du monde, c'est de tradition ; il y a notamment exagération dans les détails qu'il donne sur les forêts de l'île qui, en réalité, se réduisent à quelques bouquets d'arbres. M. Trébuchet n'est pas toujours très bien renseigné ; par exemple, il attribue à la Société des sauveteurs bretons le canot de sauvetage de Loc-Maria, qui appartient à la Société centrale de sauvetage des naufragés. Les illustrations sont bonnes, et la carte suffisante.

7. — La collection de *l'Europe illustrée* d'Orell Füssli vient de s'enrichir d'un nouvel opuscule consacré à la description de *Bex-les-Bains*, village de la vallée du Rhône près de son débouché sur le lac Léman. De cette station thermale, on voit la Dent de Morcles, le Muveran et la Dent

du Midi ; c'est dire que le paysage environnant est magnifique. Les eaux de Bex ont à peu près la même composition et les mêmes vertus curatives que celles de Salies-de-Béarn et de Briscou-Biarritz ; elles ont, particulièrement sur les premières, l'avantage d'être en Suisse, au milieu d'un pays fécond en admirables excursions. La description du pays et des promenades qu'on y peut faire est tracée de main de maître ; on y reconnaît le style agréable de M. Victor Tissot. Les gravures, dues au dessinateur J. Weber, sont, comme toujours, excellentes.

8. — Aimez-vous les récits de voyage écrits par ces doux poètes dont l'imagination s'émeut à l'aspect des pays nouveaux et s'éprend facilement pour eux d'une tendre amitié ? Si oui, lisez : *Terre d'Espagne*. Peut-être le titre est-il peu exact et mieux eût-il valu dire : *Choses d'Espagne*, car l'auteur s'attarde peu à la description des paysages et des monuments ; ce n'est pas tant la beauté physique que l'âme de l'Espagne qui l'intéresse et qu'il cherche à saisir sur le vif, et c'est précisément ce qui fait le charme pénétrant de son livre. J'ignore si M. René Bazin est libre penseur ou bon chrétien, mais je constate qu'il se fait recommander aux religieux et que le dimanche il va volontiers à l'église le matin pour la messe, le soir pour la prière ; peut-être est-ce un curieux ? Peu importe, il est respectueux, et, dans sa visite à Loyola, parle de saint Ignace avec une parfaite convenance. Est-il républicain ou monarchiste ? Le fait est qu'il se fait présenter aux rois et aux reines d'Espagne et de Portugal, et qu'il est prodigue d'éloges à leur égard ; il parle avec un enthousiasme justifié de cette admirable reine régente d'Espagne qui fera, dit-il, grande figure dans l'histoire. En un mot, M. René Bazin est un homme de bonne compagnie, et c'est l'important. Il le prouve encore en glissant avec une louable discrétion sur les côtés un peu ardents du caractère espagnol, et aussi sur les danses des gitanas, qu'il ne peut se dispenser de voir en passant. Son style n'est pas toujours très correct ; mais, ce qui vaut mieux pour le plaisir du lecteur, il est imagé, coloré, entraînant. Aussi fait-il facilement partager son admiration pour les côtés chevaleresques du caractère espagnol et les hautes vertus qu'on ne saurait contester à ce noble peuple. Ajoutons, pour être complet, que l'auteur a profité de son séjour dans la péninsule ibérique pour visiter Lisbonne, Gibraltar et Tanger. Il est aussi allé à Barcelone, et l'on s'explique difficilement qu'il ne donne aucune impression sur cette ville importante, la seconde de l'Espagne, sans contestation. Peut-être se réserve-t-il d'en parler dans un autre volume ; en ce cas, ne nous en plaignons pas.

9. — Voici encore un voyageur enthousiaste ; mais ce n'est plus un poète, c'est un artiste. M. de Crue admire et décrit surtout les monuments de l'antiquité grecque, romaine et byzantine. Il les recherche en Grèce, en Sicile, en Asie Mineure et jusqu'en Suisse, à Aventicum, l'an-

cienne capitale des Helvètes. D'ailleurs, l'auteur étant Suisse, cette digression est toute naturelle. Son style est fort élégant, un peu maniéré parfois; il se proclame hautement chrétien, mais son christianisme est quelque peu entaché de paganisme, et, si le Souverain Pontife qui trône à Rome lui paraît l'incarnation même de la Divinité, il n'hésite pas à placer sur le même rang le Commandeur des croyants qui règne à Constantinople; d'après lui, Constantin n'établit la capitale de son empire sur les rives du Bosphore que pour se tenir à distance du Pape, qu'il considérait comme un rival gênant. Ces Notes de voyages sont, d'ailleurs, intéressantes et instructives; les gravures sont d'assez bonnes reproductions de photographies.

10. — Notre ami fidèle, M. J. de Beauregard, nous donne encore cette année un charmant volume : *Du Vésuve à l'Etna et sur le littoral de l'Adriatique*, où il dépeint avec sa conscience ordinaire les pays qu'il a visités. Tout d'abord, ce sont les volcans, Vésuve et Etna, dont il a fait l'ascension, puis les villes de Naples, de Palermo, de Catania, de Siracusa, de Messina, de Bari, d'Ancona, de Rimini, de San Martino, de Ravenna, de Ferrara, de Loreto, d'Assisi et de Siena. Nous respectons à dessein son orthographe, qui est celle dont on fait usage dans le pays; avec raison, il proteste contre notre habitude de défigurer les noms de lieux au point de les rendre méconnaissables; il est aussi facile de dire London que Londres, Köln que Cologne; chaque année, les Congrès de géographie formulent un vœu pour qu'une réforme soit introduite à cet égard dans l'enseignement de la géographie. Comme toujours, M. de Beauregard se montre dans ses récits ardemment catholique; aussi ne ménage-t-il pas le gouvernement italien et, en particulier, le signor Crispi, qui partage avec Garibaldi toutes ses antipathies. Il donne libre carrière à ses sentiments dans le récit qu'il fait de l'affaire du capitaine Romani, injustement condamné comme espion. Il entre aussi dans de curieux et intéressants détails sur les tremblements de terre et sur les autres fléaux de la péninsule italienne : le brigandage et la misère; cette dernière est la conséquence naturelle des obligations qu'impose au royaume d'Italie son accession dans la triple alliance. Excellent livre à mettre entre toutes les mains.

11. — Il y a juste un an, je rendais compte dans le *Polybiblion* d'une étude sur la situation de l'Indo-Chine française qui venait d'être publiée à Hanoï, sans nom d'auteur, et je croyais pouvoir en attribuer la paternité anonyme à M. de Lanessan lui-même. En lisant *la Colonisation française dans l'Indo-Chine*, qui vient de paraître avec la signature de l'ancien gouverneur général, j'ai la satisfaction de voir que je ne me suis pas trompé : ce sont les mêmes idées exprimées avec le même talent de metteur en scène et d'écrivain, mais plus développées et plus énergiquement affirmées. Telle est l'habileté de l'auteur à faire valoir ses opinions que d'éminents critiques, même de l'Académie française, en ont été séduits

et ont proclamé dans les revues les plus sérieuses leur admiration sans réserves; pour un peu, après lecture du volume, on considérerait le gouverneur disgracié comme une victime injustement sacrifiée par la bureaucratie métropolitaine. C'est que réellement, et nous ne faisons aucune difficulté de le reconnaître, la plupart des idées de M. de Lanessan sur la colonisation sont d'une justesse éclatante, de même que ses griefs contre les errements prodigieusement routiniers de l'administration française sont le plus souvent bien fondés. Des aperçus sur les progrès de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, dans nos possessions indo-chinoises sont saisissants; les chiffres présentés sont irréfutables et l'on ne peut, en leur présence, que partager la confiance de l'auteur dans cette belle colonie, la plus heureusement douée de la nature que nous possédions. Mais, en y regardant de près, et à la condition d'être quelque peu initié aux dessous de cartes, on s'aperçoit que certains procédés financiers, pratiqués par l'ancien gouverneur général, sont assez hasardeux : certes, il importe, au premier chef, de doter au plus vite une colonie naissante de tout l'outillage qui lui est nécessaire pour se développer, spécialement de routes, de canaux et de chemins de fer; tout retard apporté à la réalisation de ce desideratum se traduit par une perte sèche, sans compter le découragement des colons ; le régime parlementaire dont nous jouissons a le tort grave de ne pas comprendre ce principe essentiel et d'entraver, grâce à une tutelle abusive, les efforts de l'initiative locale ; mais il est permis de trouver que M. de Lanessan a déployé, pour tourner la difficulté et se débarrasser de ces gênantes entraves, une ingéniosité troublante qui devait effaroucher certains scrupules; il a un peu trop joué à la « précaution inutile. » Il y a encore un autre point faible dans sa théorie de gouvernement. Selon lui, c'est perdre son temps et gaspiller son argent que de faire de l'administration en Indo-Chine avec un personnel exclusivement européen; il aurait raison, s'il voulait dire par là qu'il faut se garder de multiplier les fonctionnaires, qu'on a beaucoup trop laissés pulluler en Cochinchine; mais là où le système devient dangereux, c'est quand il aboutit à l'abandon de la puissance administrative aux mandarins indigènes; l'expérience prouve qu'on ne peut avoir aucune confiance dans la loyauté de ce personnel, qui attend patiemment l'heure favorable pour secouer le joug de notre protectorat et revenir aux jours bénis de l'indépendance nationale, c'est-à-dire à la faculté de pressurer sans contrôle la matière imposable; c'est pure utopie que d'espérer la conversion des mandarins à l'incorruptibilité. Il y a lieu aussi de reprocher à M. de Lanessan de s'être montré, en général, dans l'exercice de son pouvoir en Indo-Chine, peu favorable aux missionnaires catholiques; il faut reconnaître toutefois que, dans son livre, il parle d'eux avec une parfaite convenance. On ne peut que recommander la lecture de ce volume aux personnes qui s'intéressent aux questions de colonisation.

12. — Les deux ouvrages de M. l'abbé Adrien Launay offrent avant tout une lecture de haute édification. *Mgr Verrolles* fut le premier vicaire apostolique de Mandchourie et il prit possession de son siège en 1840. Les vestiges des anciennes prédications chrétiennes avaient pour ainsi dire disparu et il fallut au courageux missionnaire lutter sans cesse contre des hostilités et des obstacles de tout genre, pour parvenir à réorganiser de petites chrétientés qui se sont développées et sont aujourd'hui prospères. Tout en racontant l'histoire de cet apostolat mouvementé, M. Adrien Launay ne manque pas de donner, d'après les lettres de divers missionnaires, d'intéressants détails sur les vastes régions à demi sauvages qui s'étendent au nord de la grande muraille de Chine. Ces renseignements ne manquent pas d'attrait et ont même celui de l'actualité, car c'est dans ces parages que le gros de l'armée japonaise a manœuvré pour envahir la Chine et menacer Pékin ; le vaste diocèse de Mgr Verrolles comprenait la presqu'île de Leao-Tong, dont le Japon voulait garder la propriété, ce qui, on se le rappelle, a motivé l'intervention diplomatique et quelque peu comminatoire de la Russie, appuyée par la France et par l'Allemagne. Ce volume est accompagné de deux cartes et de bonnes reproductions de photographies confiées à l'auteur.

13. — Dans son autre volume : *Les Missionnaires français en Corée*, M. Adrien Launay, après une courte description de la Corée, donne le récit des tentatives d'évangélisation de ce royaume depuis 1784 jusqu'à nos jours ; c'est un martyrologe de plus d'un siècle, car presque tous les missionnaires qui ont pu parvenir à franchir les frontières de ce royaume ont payé de leur vie ces audacieuses tentatives. Et cependant le sang de ces martyrs n'a pas été infécond. Il y a maintenant plus de vingt mille chrétiens en Corée, et l'on peut espérer que l'influence japonaise y assurera désormais la paix et la tolérance religieuse. Ce livre a aussi le mérite de l'actualité et se recommande naturellement au moment où ce mystérieux pays, jadis vassal de la Chine, paraît devoir s'ouvrir plus largement à la pénétration des idées européennes.

14. — M. Noel Garnier n'est pas l'inventeur de cet excellent moyen de vulgariser les connaissances géographiques qui consiste à cueillir dans les récits de voyageurs des pages descriptives faisant connaître les traits principaux d'un pays ou d'une race. Un éminent professeur, M. Lanier, l'avait appliqué avant lui aux cinq parties du monde ; M. Garnier se borne pour le moment à l'Afrique. Son travail de compilation est distribué dans un ordre apparent qui, à première vue, semble simple et logique : il se divise en trois livres : I. La Nature, comprenant les montagnes, les côtes, les eaux, la flore, la faune ; II. Les Hommes, comprenant les races humaines en Afrique, au Maroc, en Algérie, en Tunisie, etc. ; III. L'Histoire et les découvertes. En y réfléchissant à la lecture, on s'aperçoit que ce système de classification n'échappe ni à la confusion ni aux repé-

titions. Il est bien préférable de procéder, comme l'a fait M. Lanier, par région, et de décrire complètement tout ce qui se rapporte à chacune d'elles; l'attention est moins déroutée et la synthèse s'établit d'elle-même. Il est regrettable que M. Garnier se soit cru obligé d'observer une neutralité religieuse de parti pris qui rend bien incomplètes et creuses ses considérations sur l'œuvre de la civilisation européenne en Afrique. Sous le bénéfice de ces réserves, on peut dire que ce volume fait bien connaître le continent noir; de plus, il peut servir à l'instruction de la jeunesse comme choix de lectures et de dictées.

15. — On n'a pas oublié le mémorable voyage du commandant Monteil à travers le Soudan et le Sahara qui, pendant plus de deux ans, tint en éveil l'attention publique en France et en Europe. A plusieurs reprises, le bruit courut que l'audacieux explorateur, parti avec un adjudant et dix tirailleurs sénégalais, avait disparu pour toujours dans les contrées inconnues qu'il avait entrepris d'explorer. Dans son premier chapitre, le voyageur français prend le soin d'établir tout d'abord combien ses procédés d'exploration ont différé de ceux de Stanley, et l'on ne saurait, à cet égard, lui marchander les éloges, puisqu'il a su mener son œuvre à bonne fin sans effusion de sang. Mais, si Monteil est un homme d'action doublé d'un fin diplomate, ce n'est pas un écrivain professionnel; aussi, n'ayant pas le temps, entre deux campagnes, de mettre ses notes en ordre, et se défiant sans doute un peu de sa plume, il confia le soin de publier son récit de voyage à M. le vicomte Melchior de Vogüé. Certes, il ne pouvait faire un meilleur choix; car, non seulement l'éminent académicien possède un style enchanteur, mais encore il connaît à fond son Afrique, qu'il aime avec passion. Aussi n'est-il pas surprenant que de cette collaboration soit sorti un livre de rare valeur : *De Saint-Louis à Tripoli, par le lac Tchad.* Les aventures de l'explorateur sont singulièrement attachantes en elles-mêmes, mais encore sont-elles présentées avec une entente parfaite du sujet; les renseignements scientifiques et commerciaux ne font pas défaut; toutefois l'auteur n'en abuse pas, se réservant de les exposer plus longuement dans un autre ouvrage qu'il nous promet. Pour le moment, il se contente de narrer comment du Sénégal il a gagné les régions inexplorées qui s'étendent dans la boucle du Niger; comment il a franchi ce grand fleuve à Say, limite méridionale de la sphère d'influence française; comment il a parcouru les pays haoussas, où il lui a fallu déployer toute son habileté pour vaincre des préventions superstitieuses qui menaçaient de se traduire parfois en dangereuses hostilités; comment il a visité l'empire de Sokkoto et le Bornou, dont le cheik avait, l'année précédente, refusé de recevoir une mission anglaise puissamment organisée; comment enfin il a traversé du sud au nord le redoutable Sahara pour arriver à Tripoli, à bout de forces et de ressources. Dans

ce voyage de plus de deux ans, il a eu la bonne fortune de ne perdre qu'un homme de son escorte, mort en arrivant à Marseille d'une bronchite contractée dans la traversée de la Méditerranée. Mais que de patience et d'énergie il lui a fallu déployer pour surmonter ou tourner les difficultés de tous genres qu'il a rencontrées sur sa route ! C'est l'incessante lutte contre les choses et surtout contre les hommes qui fait de cette exploration l'une des plus remarquables de notre siècle. Assurément les appréciations générales du colonel Monteil peuvent être discutées; par exemple, il s'est trop facilement laissé séduire par les apparences de civilisation dont l'islamisme couvre comme d'un brillant vernis la grossière barbarie des peuples soudanais; il reconnait toutefois que la civilisation chrétienne, la seule vraie, a plus de prise sur les populations fétichistes que sur les musulmans, et cet aveu nous suffit pour considérer la cause comme entendue. De même, il se montre hésitant dans ses jugements sur l'esclavage; après avoir déclaré que cette institution est en Afrique une nécessité économique et sociale, il avoue que c'est une plaie ignoble; mais, selon lui, les progrès du commerce par voie d'échange de marchandises la guérira plus sûrement que les sociétés antiesclavagistes. Au point de vue moral et religieux, le livre est irréprochable, et il y a lieu de croire que M. de Vogüé s'est attaché à élaguer ou à gazer avec le plus grand soin les traits de mœurs africaines qui auraient pu choquer les lecteurs délicats. Les illustrations de Riou sont fort jolies, quelques-unes un peu décolletées; mais il était bien difficile d'éviter cet écueil. A la fin du volume une bonne carte donne l'itinéraire complet du voyage et, çà et là, intercalés dans le texte, des croquis partiels facilitent la lecture.

16. — M. Félix Dubois, journaliste, reçut de l'*Illustration* la mission de suivre, avec le dessinateur Adrien Marie, l'expédition du capitaine Brosselard-Faidherbe, de l'embouchure de la Mellacorée aux sources du Niger. Le but officiel de cette expédition était de conclure des traités avec les souverains nègres de la région, et de relever le tracé d'un chemin de fer à construire éventuellement dans cette direction. Ce programme ne put être rempli qu'en partie, parce que la petite troupe, composée de cinq Européens et d'une vingtaine de Sénégalais, rencontra les sofas de Samory à environ quatre-vingts kilomètres du but qu'elle se proposait d'atteindre. Elle ne pouvait se frayer un passage de vive force et, devant un refus formel de porteurs et de vivres, elle dut revenir vers la côte et rentrer en France. Brosselard-Faidherbe et Adrien Marie moururent des fatigues de ce voyage, que M. Félix Dubois raconte avec beaucoup de verve et de bonne humeur. Il laisse de côté les questions purement scientifiques et s'attache surtout à initier le public au genre de vie des explorateurs dans cette partie de l'Afrique; c'est ce qui donne à *la Vie au continent noir* un attrait tout particulier

et en fait une œuvre de vulgarisation en même temps que d'instruction. Le mérite de ce livre est d'avoir su se mettre à la portée de tous les lecteurs, et surtout d'avoir évité les détails de mœurs tant soit peu scabreux. Ce serait parfait si l'on ne rencontrait çà et là quelques réflexions qui sentent un peu trop le boulevardier sceptique et railleur; il y aurait bien peu de corrections à faire pour que l'on puisse recommander ce volume à tout le monde. M. Félix Dubois nous apprend seulement dans sa postface qu'il accompagnait le capitaine Brosselard-Faidherbe, chargé d'une mission officielle, et, dans le cours du récit, il se borne à faire de vagues allusions au chef de l'expédition, qu'il oublie de nommer; il eût mieux valu mettre dès le début son lecteur au courant de la situation, ce qui lui eût tout de suite inspiré pleine confiance en lui montrant qu'il s'agit d'une exploration sérieuse et non d'un voyage de fantaisie. Les illustrations de Riou, d'après les dessins d'Adrien Marie, sont très réussies. Un croquis de l'itinéraire fait suffisamment reconnaître les régions parcourues par la petite troupe.

17. — Encore un livre sur Madagascar! Oui, et même deux. Celui de M. Léon Brunet : *La France à Madagascar*, n'est pas sans valeur. La première partie est consacrée au récit des événements qui ont suivi 1815; c'est l'exposé des premières intrigues anglaises et de la résistance que leur a opposée notre premier agent à Madagascar, M. Sylvain Roux, trop souvent abandonné à ses propres forces, grâce à la mollesse du ministère français et à l'hostilité méfiante du gouverneur de la Réunion, M. de Freycinet. Entre parenthèses, c'est une sorte de fatalité que toujours un Freycinet intervienne d'une manière fâcheuse dans les affaires de Madagascar. Cet historique est fait d'après des documents officiels et inédits déposés aux archives de la Réunion. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, la politique française dans ces régions n'est qu'une série d'incohérences, de reculades, d'actes de faiblesse, de naïvetés inouïes. A cet égard, les gouvernements se suivent et se ressemblent. Lecture fort attristante, mais singulièrement instructive. La seconde partie du volume offre beaucoup moins d'intérêt, l'auteur se complaisant surtout à y mettre en relief son rôle personnel dans les récents événements qui ont abouti à l'expédition actuelle, dont il se vante d'avoir été l'un des principaux instigateurs. Il y a un peu de décousu et quelques repétitions dans cet exposé formé surtout d'articles publiés par M. Brunet dans le journal *la France*. Il y a toutefois une lettre ouverte au ministre de la guerre qui ne manque pas de piquant; elle a été écrite au moment où celui-ci avait revendiqué la conduite des opérations à faire dans la grande île africaine; l'auteur, avec une perspicacité remarquable et sur un ton ironique assez mordant, lui prédit les difficultés au-devant desquelles il se jette; les troupes de la guerre ne sont nullement acclimatées aux colonies, et ses généraux sont peu aptes à la préparation d'une campagne où ils auront

beaucoup plus à lutter contre les difficultés du terrain et les rigueurs du climat que contre un ennemi mal armé et dénué de toutes qualités militaires. L'événement a pleinement donné raison aux narquoises prédictions du député de la Réunion. Il n'a pas moins raison d'accepter en principe pour l'avenir le régime du protectorat, à la condition qu'il soit exercé tout autrement que ne l'établissait le traité de 1885, c'est-à-dire comme en Tunisie et au Tonkin, avec pleins pouvoirs entre les mains des agents français et les autorités indigènes ne conservant qu'une autorité absolument fictive. Par contre, dans la préface qu'il a écrite pour le livre de son collègue, M. de Mahy réclame impérieusement la domination absolue et l'administration directe, sans tenir compte du surcroît de dépenses qu'entraînerait nécessairement l'introduction à Madagascar d'une nuée de fonctionnaires, ni de la responsabilité bien plus lourde qui en résulterait pour nos administrateurs; il semblerait qu'au fond, le vice-président de la Chambre se préoccupe avant tout de procurer de bonnes places à ses créatures et à ses agents électoraux; son idéal serait sans doute de caser les bons créoles de la Réunion dans les emplois publics de Madagascar. Comme esprit, cet ouvrage est franchement républicain; l'œuvre des missionnaires catholiques y est dédaigneusement passée sous silence.

18. — La brochure de M. Gondal, professeur d'histoire ecclésiastique au séminaire de Saint-Sulpice : *La Mission de la France à Madagascar*, est moins volumineuse et a moins de prétentions que le livre de M. Brunet. Mais sa lecture donne une satisfaction plus complète parce qu'il s'en dégage une conclusion bien précise. La lutte d'influence entre la France et l'Angleterre n'a pas été seulement politique; la rivalité religieuse l'a compliquée et envenimée, de sorte que, dans la grande île africaine, protestant est synonyme d'Anglais, et catholique, de Français. Voilà bien la question posée sur son véritable terrain. Qu'est-il arrivé? Les Anglais ont réussi à supplanter les Français à la cour de Tananarive et à y faire prévaloir le protestantisme sur le catholicisme. Maintenant que nous prétendons renverser les rôles et devenir les maîtres, notre règle de conduite est bien tracée; nous devons rendre aux missions catholiques toute leur action et favoriser leur triomphe. Mais le gouvernement franc-maçon voudra-t-il le comprendre? Admettra-t-il que notre protectorat à Madagascar doit être résolument catholique? Il est permis d'en douter; et, dès lors, l'avenir de notre domination ne peut que paraître bien incertain. Quoi qu'il en soit, l'opuscule de M. l'abbé Gondal était utile à faire lire et forme un excellent chapitre de l'histoire des missions catholiques françaises dans les pays d'outre-mer.

19. — Nous sommes habitués à recevoir de M. Jules Leclercq un volume par an; cette fois nous en avons deux : après *A travers l'Afrique*

centrale, dont nous avons rendu compte (t. LXXIII, p. 202), voici une charmante excursion : *Au Pays de Paul et Virginie*, c'est-à-dire dans l'île Maurice. Ne nous en plaignons pas, car les ouvrages de M. Jules Leclercq sont de ceux, beaucoup trop rares, dont on ne peut dire que du bien. Le titre adopté par l'auteur se justifie par ce fait que bien des gens ne connaissent l'ancienne Ile de France que par le chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre. C'est toujours, paraît-il, la perle de l'Océan indien, mais son éclat est un peu terni : d'abord elle est soumise au joug de l'étranger ; puis on a fait disparaître presque toutes ses admirables forêts pour étendre la culture de la canne à sucre ; enfin l'émigration indienne y a introduit des fièvres inconnues au commencement du siècle. M. Leclercq parcourt l'île en tous sens et fait même l'ascension périlleuse du curieux pic de Picter Booth, longtemps réputé inaccessible et qui a coûté la vie à plus d'un des audacieux qui ont tenté d'atteindre son sommet en double corniche. Au retour, l'infatigable voyageur visite Diego-Suarez, qui lui paraît triste et ennuyeux ; Nossi-Bé, corbeille de verdure, mais nid de fièvre ; les Comores, Zanzibar, Obock, la mer Rouge. Charmante excursion en pareille société et bon livre à tous les points de vue.

20. — La Guyane française s'est trouvée à deux reprises évangélisée par les Pères de la Société de Jésus, d'abord au XVIIIe siècle jusqu'à la suppression de la Compagnie, puis de nouveau en 1852, lors de l'établissement des pénitenciers ; en 1874, lorsque ceux-ci furent transférés pour la plus grande partie en Nouvelle-Calédonie, les jésuites furent rappelés et remirent leurs chrétientés à la Congrégation du Saint-Esprit. C'est ce laborieux apostolat de vingt-deux ans des *Jésuites à Cayenne* dont le R. P. Mury vient d'écrire l'histoire édifiante et accidentée. Nombreuses furent les consolations qui soutinrent les courageux missionnaires ; car, partout où ils furent appuyés ou seulement laissés libres d'agir à leur guise, ils parvinrent à moraliser les malheureux forçats au milieu desquels ils vivaient. Mais aussi que d'épreuves il leur fallut endurer ! Et d'abord le climat ne les épargna pas : de terribles épidémies de fièvre jaune firent parmi eux, comme parmi les transportés, de nombreuses victimes. Même en temps ordinaire, les fatigues de leur ministère, sous un soleil dévorant et dans des forêts empestées, usaient rapidement leurs forces. Enfin, si beaucoup de gouverneurs et de fonctionnaires leur étaient favorables, d'autres, en revanche, affiliés à la franc-maçonnerie, recouraient à tous les moyens pour contrecarrer leur action bienfaisante. En somme, cette expérience des pénitenciers de la Guyane a montré que la colonisation pénale est une coûteuse utopie.

21. — M. Paul Vibert est un journaliste marié avec une Haïtienne ; c'est pourquoi il s'est pris d'enthousiasme pour *la République d'Haïti* et sa population colorée à divers degrés : rien de plus naturel. Il est encore tout simple qu'il ait employé sa plume à célébrer sa seconde patrie d'adoption

dans diverses lettres, puis qu'il ait songé à réunir en un volume assez compact ces feuillets épars. Il n'y faut pas chercher une description de la grande île, mais seulement des considérations économiques sur son passé, son présent et son avenir. Il ressort de cette étude qu'Haïti a joui d'une prospérité magnifique comme colonie française, que son émancipation l'a ruinée et que, sous le gouvernement républicain qu'elle s'est donné, elle végète misérablement et se trouve actuellement la plus arriérée des Antilles, grandes ou petites. Cette constatation que M. Paul Vibert ne peut éluder ne l'empêche nullement de faire l'éloge dithyrambique du gouvernement républicain, de prétendre que Cuba, Puerto-Rico et autres Antilles gémissent sous l'oppression de gouvernements monarchiques corrompus, et de leur souhaiter l'affranchissement et la proclamation d'une République fédérative des Antilles! Dès lors, toute corruption aura disparu de leur sol purifié et les vertus républicaines brilleront d'un vif éclat! Nous en voyons bien quelque chose en France, et nous savons à quoi nous en tenir. Par exemple, pour M. Paul Vibert, la première réforme indispensable à réaliser en Haïti, c'est l'extirpation du clergé ignorant, immoral et exploiteur qui souille la grande île et la tient courbée sous un joug dégradant; suivent naturellement toutes les diatribes d'usage sur les fourberies cléricales et les superstitions des ignorantins. Il serait peut-être téméraire de prétendre que le clergé d'Haïti est parfait; nous croyons volontiers que, recruté en France, il ne nous enlève pas les meilleurs de nos prêtres et de nos religieux; mais il est toujours excessif de conclure du particulier au général; de ce qu'il y a des brebis galeuses en Haïti, il ne s'ensuit pas nécessairement que le clergé catholique est partout infâme, en Europe comme en Amérique; qu'il doit être traité comme la vermine (*sic*), et que là-bas comme ailleurs le cléricalisme est l'ennemi. L'auteur a raison de dire que ce qui arrête le développement normal de la magnifique terre d'Haïti, c'est le mauvais système financier et douanier, l'absence de voies de communication entre l'intérieur de l'île et les ports; mais on ne voit pas bien en quoi le clergé peut être responsable de ces regrettables lacunes. Le livre de M. Vibert est une œuvre de sectaire passionné qui renchérit comme tous les disciples sur les théories de son prophète Schœlcher en le citant à tout propos; en outre, la lecture en est rendue pénible par le décousu et le manque d'homogénéité et d'esprit de suite de ces lettres écrites au jour le jour.

22. — *Loin du pays*, du R. P. Rouvier, est un livre à thèse, mais de la meilleure des thèses, l'opposé de celle de M. Vibert : c'est la démonstration éclatante des services que rendent les missionnaires catholiques au point de vue du développement de l'influence française au delà des mers. L'auteur expose successivement la situation des missions françaises en Algérie, en Guyane, en Indo-Chine, en Chine, à Madagascar,

dans le Levant, en Océanie; il invoque les témoignages des amiraux, des généraux, des hommes d'État, choisissant de préférence les personnalités peu favorables en principe à la religion. Dans les cinq derniers chapitres, il se demande s'il serait possible de remplacer ces dévoués apôtres par des missionnaires laïques de la science et de la politique, et n'a aucune peine à prouver l'absurdité d'une telle conception. Les religieux et religieuses de tous ordres font aimer partout la France par leur charité évangélique qui se manifeste principalement sous deux formes : l'école et l'hôpital. Où trouvera-t-on des instituteurs et institutrices, des infirmiers et infirmières laïques qui pousseront l'abnégation jusqu'à s'expatrier pour instruire les petits sauvages et soigner les plus répugnantes infirmités? Poser la question c'est la résoudre. Et cependant des sectaires, aveuglés par la passion antireligieuse, font tout pour tarir la source où s'alimentent les missions catholiques : loi militaire, loi scolaire, loi d'accroissement, etc., menacent sérieusement le recrutement de cette armée du dévouement. On ne saurait être plus inconséquent et les pouvoirs publics n'agiraient pas autrement s'ils étaient à la solde des puissances rivales qui guettent l'heure, peut-être prochaine, où elles pourront recueillir l'héritage du protectorat catholique légué par l'ancienne France et dédaigné par la France maçonnique. Tout cela est développé très lumineusement et avec beaucoup plus de modération que nous n'en apportons dans les termes de notre analyse sommaire. En outre, le livre du R. P. Rouvier est parfaitement écrit, et les citations qu'il donne très judicieusement choisies. Ouvrage de propagande que l'on ne saurait trop recommander.

23. — L'ouvrage de M. Desplantes sur les *Voyages extraordinaires* de Mendez Pinto fait partie de la collection Ardant, destinée aux distributions de prix ; nous l'en distrayons, parce qu'il ne nous y paraît pas à sa place. C'est, en effet, un résumé fort bien fait du journal de ce navigateur portugais, dont les aventures, bien qu'extraordinaires, ne sont nullement invraisemblables et paraissent même assez véridiques ; ce journal n'est pas sans importance au point de vue de l'histoire et de la géographie historique; d'ailleurs, bien des auteurs sérieux lui ont fait des emprunts. C'est ainsi que l'épisode de la rencontre de Pinto avec saint François-Xavier, qu'il a plusieurs fois accompagné au Japon, est du plus grand intérêt, et il est regrettable que M. Desplantes l'ait fort écourté sous prétexte qu'il a été amplement exploité par les hagiographes. Pinto n'était autre qu'un de ces aventuriers peu scrupuleux comme il en pullulait alors, attirés par les découvertes fabuleuses des Christophe Colomb, des Pizarre, des Vasco de Gama. C'étaient des marchands qui se transformaient volontiers en corsaires et même en forbans, s'attaquant sans vergogne à toute barque qui leur paraissait richement chargée, mais subissant aussi de cruelles représailles. Pinto se vit donc alternativement,

et selon les chances capricieuses des tempêtes et des batailles, au sommet de la fortune ou dans la dernière misère. En vingt et un ans de vie aventureuse, il fut vendu seize fois comme esclave, couvert de blessures, naufragé dans des îles désertes ; mais aussi, par contre, il se vit comblé d'honneurs dans les diverses cours de l'Extrême-Orient. Finalement, il dut s'estimer fort heureux de rentrer dans sa patrie avec une petite fortune qu'il ne devait qu'à lui-même, et c'est avec une sage philosophie qu'il en rend grâces au Roi du ciel, en ajoutant qu'il ne se plaint pas des rois de la terre puisque ses péchés l'ont rendu indigne d'en obtenir davantage. Ces récits d'aventures sont toujours d'une moralité irréprochable et imprégnés d'un sentiment religieux très sincère. Les gravures sont médiocres.

24. — Nous recevons au dernier moment une carte de Madagascar par M. Henri Mager, délégué de Diego-Suarez et de Sainte-Marie de Madagascar et membre du conseil supérieur des colonies. Nous ne saurions la recommander comme avantageuse pour suivre les opérations de la guerre, parce qu'on n'y trouve que fort peu de détails topographiques. Elle est utile pour connaître la situation politique de l'île et sa division entre les diverses tribus qui la peuplent ; elle fait surtout connaître d'une manière très précise, par des teintes graduées, les parties plus ou moins soumises à la domination des Hovas ; on est frappé de leur peu d'importance relative. Une petite notice imprimée sur la couverture donne quelques brèves indications ethnographiques. COMTE DE BIZEMONT.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Étude sur les virus (1836-1847)*, par JEAN HAMEAU, publiée par son fils G. Hameau, avec préface du prof. Grancher. Paris, Masson, 1895, in-8 de 110 p., 4 fr. — 2. *Quelques documents sur les compaignons de l'office de Cirurgie et de Barberie et l'Enseignement de la chirurgie à l'ancienne Université de Toulouse (1517-1657)*, par le docteur PIFTEAU. Toulouse, imp. Berthoumieu, 1895, gr. in-8 de 172 p., avec fac-similé et grav. — 3. *Madame de Sévigné malade*, étude historique et médicale par le docteur J. ROGER (du Havre). Paris, Steinheil, 1895, petit in-8 de 168 p., avec grav., 3 fr. 50. — 4. *Les Émotions*, étude psycho-physiologique par le docteur LANGE (de Copenhague), trad. d'après l'édit. allemande du docteur KURELLA, revue par l'auteur, par G. DUMAS. Paris, Alcan, 1895, in-18 de 166 p., 2 fr. 50. — 5. *Tempérament et caractère, selon les individus, les sexes et les races*, par A. FOUILLÉE. Paris, Alcan, 1895, in-8 de 375 p., 7 fr. 50. — 6. *Éléments de pathologie cellulaire générale*. Leçons faites à l'Université de Varsovie par S.-M. LUKJANOW, trad. par FABRE-DOMERGUE et A. PETIT. Paris, G. Carré, 1895, gr. in-8 de 324 p., 10 fr. — 7. *Recherches sur les lois de la circulation pulmonaire, etc..., sur l'asphyxie, le mal de montagne et de ballon*, par le docteur L. GERME. Paris, Masson, 1895, gr. in-8 de 425 p., avec 13 pl., 10 fr. — 8. *L'Hygiène sexuelle, ses conséquences morales*, par le docteur S. RIBBING, de l'Université de Lund (Suède), trad. par l'auteur. Paris, Alcan, 1895, in-12 de 270 p. cart. à l'anglaise, 4 fr. — 9. *La Mort et la mort subite*, par le prof. BROUARDEL. Paris, Baillière, in-8 de 450 p., 9 fr. — 10. *Les Chambres mortuaires d'attente devant l'histoire, la législation, la science, l'hygiène et le culte des morts*, par B. GAUBERT. Paris, Chevalier-Marescq, 1895, in-8 de 300 p., avec pl. et cartes, 3 fr 50. — 11. *Mémento formulaire de poche de posologie et thérapeutique infantiles*, par le docteur

DAUCHEZ, avec préface du docteur Ferrand. Paris, Société d'édit. scient., 1895, in-16 de 96 p.; broché, 2 fr. 50; reliure souple, 3 fr. 50. — 12. *Revue des médicaments nouveaux et de quelques médications nouvelles*, par CRINON. Paris, Rueff, 1895, in-12 de 438 p., 4e édit., cartonné, 4 fr. — 13. *Le Foie des dyspeptiques*, par le docteur E. BOIX. Paris, Asselin et Houzeau, 1895, gr. in-8 de 200 p., avec pl. en coul., 6 fr. — 14. *La Cure de Barèges*, par le docteur BÉTOUS. Paris, Soc. d'édit. scient., in-8 de 144 p., 2 fr. — 15. *Le Mont Dore*, par le docteur A. DE BRINON. Paris, Battaille, 1895, in-12 de 70 p., 1 fr. 25. — 16. *Traitement des neurasthéniques, aux eaux de Bagnères-de-Bigorre* par le docteur GANDY. Paris, Doin, 1894, in-12 carré de 98 p., 3 fr. 50. — 17. *Le Phtisique et son traitement hygiénique*, par le docteur L. PETIT. Paris, Alcan, 1895, in-12 de IV-300 p., et 20 grav., cartonné à l'anglaise, 4 fr.

1. — « Il est une infinité de choses, dans notre science, pour l'explication desquelles il faut s'élever à de hautes considérations philosophiques, sous peine de les ignorer toujours. » La vérité de cette réflexion, que j'emprunte à l'*Étude* du docteur Hameau *sur les virus*, est bien prouvée par cette étude elle-même. Elle prouve d'ailleurs autre chose encore, et qui n'est pas de moindre intérêt : c'est qu'un esprit élevé, observateur perspicace et prudent, peut devancer, de beaucoup d'années quelquefois, les découvertes les plus considérables et deviner, pour ainsi dire, ce qui, demeurant encore lettre cachée pour les contemporains, deviendra plus tard vérité démontrée pour tous. C'est ainsi que le docteur Hameau a publié en 1847 ce travail où il parle des virus, de leur incubation et de leur multiplication, comme le ferait de nos jours un élève de Pasteur; aussi M. le professeur Grancher a-t-il raison, dans sa préface, de mettre en lumière cette pénétrante sagacité d'un médecin de campagne, qui, tout en chevauchant jour et nuit à travers les landes, sans ressources scientifiques autres que ses propres réflexions, a pu pressentir, deviner, affirmer une doctrine que, seulement cinquante ans après, Pasteur devait démontrer et faire triompher. Il compare aux fermentations la genèse des maladies contagieuses et virulentes. « J'ai cherché, dit-il, à connaître ce que les meilleurs auteurs ont pu dire sur cela, et je n'ai pu rien trouver qui satisfît pleinement mon esprit, ni qui portât un grand jour sur ce grave sujet. Il m'a semblé qu'on ne l'avait pas étudié conformément aux lois générales et immuables de la nature ; c'est pourquoi je l'ai examiné sous ce point de vue.... J'y ai vu des épidémies de toute sorte sur les plantes, produites par des multitudes d'animaux divers, qui les attaquaient pour s'y nourrir et pour s'y régénérer. J'observais que ces animaux procédaient comme certaines épidémies qui attaquent l'homme, c'est-à-dire en parcourant ces trois temps caractéristiques par lesquels tous les êtres sont initiés à la vie ; savoir : la contagion, l'incubation et la multiplication.... et alors je me suis dit : Il faut que les matières virulentes aient un principe de vie, puisqu'elles agissent comme des insectes parasites. » Le docteur Hameau fut, selon l'expression de M. Grancher, un véritable précurseur, instinctif et observateur, et son pays et sa famille peuvent être fiers de l'homme qui a découvert la pellagre et qui a signé l'*Étude sur les virus*.

2. — Déjà en 1893, j'ai noté ici un livre du docteur Pifteau, où se trouvait une restauration de grimoire antique ayant trait aux *Compaignons de l'office de cirurgie et barberie de Tholoze*. Le même auteur nous envoie aujourd'hui de nouveaux documents sur le même sujet et sur *l'Enseignement de la chirurgie à l'Université de Toulouse*, 1517 à 1657. Après la Faculté de médecine de Paris, la Faculté de Toulouse, la plus ancienne de France, ainsi que nous l'apprend une note de la première page de ce volume, consentit à admettre dans son sein un régent de chirurgie, quoique les docteurs régents de médecine continuassent à professer pour cet enseignement des sentiments qui n'étaient rien moins que tendres et qui ne durent pas rendre la vie heureuse ni facile à celui qui en fut le titulaire. Mais la chirurgie ayant affirmé tout à la fois son utilité et sa valeur dans les guerres de Louis XIV et de Louis XV, une messe d'action de grâces, dite en la chapelle de Saint-Cosme, donna aux chirurgiens l'occasion d'affermir leur situation et de la confirmer en des concours qui n'avaient pas attendu la Révolution pour fonctionner tant bien que mal. L'auteur nous donne tout au long les *Statutz de la communaulté de l'office de cirurgie et barberie de la cité de Tholoze faictz et auctorrisez l'an mil cinq cent dix et sept, en honneur et gloire de Dieu le père, le filz et le benoist sainct esperit, de la très sacrée vierge Marie, de Monsieur sainct Cosme et sainct Damyen et de toute la cour cellestielle de paradiz*, avec une reproduction autographique des signatures des régents. Suit une analyse détaillée du traité de L. Queyrat sur les blessures de la tête, puis un court index pharmaceutique de l'époque; et, en manière de conclusion, une note où, après avoir rappelé ce que furent La Peyronie et La Martinière, ces maîtres de la chirurgie française, il montre un autre élève de l'école de Toulouse, le bon Larrey, réorganisant, après la Révolution, le service de santé des armées.

3. — Pour clore ces travaux d'érudition médicale, je dois citer un volume du docteur Roger, du Havre, lequel est loin d'être un inconnu pour les lecteurs du *Polybiblion*. L'auteur des *Médecins normands*, et de *Hoquet*, dont la biographie est si riche de faits et bons exemples, s'est souvenu qu'il avait écrit un fort curieux volume sur *Voltaire malade*, et il nous donne aujourd'hui, pris dans la correspondance de Mme de Sévigné, tout ce qui a trait aux maladies et indispositions de l'illustre épistolière. *Madame de Sévigné malade* n'est pas seulement une nouvelle face du caractère physique et moral de notre grande figure littéraire, c'est encore une étude intéressante et un tableau de ce que pouvait être la vie d'une des plus grandes dames du grand siècle, alors que la maladie se mêlait aux plaisirs. On y voit quels remèdes parfois curieux, mais souvent si sûrs, on employait, et on reconnaîtra, les visites indiquées pour les jours où les exigences de la maladie et du traitement nécessitaient le séjour

à la chambre ou au lit; le besoin de vivre dans le mouvement du monde, l'aversion pour la solitude et pour le retour sur soi; et cependant il s'agit d'une personne des mieux douées et des plus capables de vivre avec elle-même sans s'ennuyer. Que devait-il advenir des autres! Il n'y a pas, a-t-on dit, de grand homme pour son valet de chambre. Que dira-t-on donc de son médecin? Mme de Sévigné était de souche rhumatisante, de tempérament bilioso-sanguin, sans compter une foule d'autres misères. C'est la vengeance de la Faculté, qu'elle n'aimait guère si ce n'est pour le plaisir de la conversation. Prenant d'ailleurs la maladie pour ce qu'elle est et se comportant en brave vis-à-vis de la pensée de la mort, elle fut dans ses voyages à Vichy, comme ailleurs, la grande femme d'esprit qui savait finement observer et qui peignait à ravir les scènes dont elle était spectatrice, y compris « la colique de Mme de B.... et sa convalescence si bien accommodée au théâtre, » etc., etc. Il y a du reste dans ce petit livre une étude curieuse de ce caractère de Mme de Sévigné, qu'on a si fort discuté et qui prête en effet à la discussion par les contrastes étranges qu'il présente : la légèreté ordinaire se trouvant parfois semée de profondes réflexions et de sérieux retours; le brillant de la forme littéraire ne dédaignant pas non plus, à l'occasion, les choses les « plus naturalistes, » mais avec une simplicité qui désarme la critique et annihile la répugnance. De l'esprit, a-t-on dit, plus que de cœur, et du cœur cependant, du cœur, à n'en pas douter.

4 et 5. — Deux livres intéressants à des titres différents et qui ne relèvent des sciences biologiques qu'autant que la psychologie s'y rattache. C'est cependant bien au point de vue de la physiologie que se sont placés les auteurs de ces livres pour traiter des *Émotions* ainsi que du *Tempérament et du caractère*. Le fait est que, s'il est une étude dans laquelle les données physiologiques puissent avoir leur part, c'est bien celle qui a trait à des opérations, à des processus, comme disent ces messieurs, dans lesquelles l'élément somatique a une part si considérable. — Le docteur Lange, l'auteur des *Émotions*, est un savant que ses travaux scientifiques ont bien fait connaître en Allemagne, en Danemark et en France. Il s'est proposé de rechercher les signes objectifs des émotions, les marques impersonnelles qui permettent de sortir des impressions purement subjectives, à peu près seules étudiées jusqu'ici. Ces caractères, que la physiologie a permis d'analyser par le menu, sont des gestes, des attitudes, des mouvements extérieurs et intimes, des troubles organiques par conséquent, qu'il était intéressant de réunir dans une étude d'ensemble. Le traducteur de ce livre, M. G. Dumas, docteur en médecine et professeur de philosophie, était bien apte sans doute à donner une édition de cet ouvrage, et bien qu'il ne l'ait pas traduit directement sur le texte danois, mais d'après une traduction allemande, son travail ayant été revu par l'auteur lui-

même, il y a lieu de le considérer comme parfaitement conforme à l'original. « L'émotion, nous dit M. Lange, n'est que la conscience des variations organiques provoquées dans l'économie par l'excitation des centres nerveux chargés de régler la circulation, c'est-à-dire des vaso-moteurs. » Mais s'il est fort intéressant de constater quelles sont en effet ces variations organiques, dans quelle mesure elles s'effectuent, dans quel sens elles se déterminent, il me semble qu'il y a erreur ou tout au moins excès à les prendre pour l'émotion elle-même ; elles en seraient plutôt la conséquence. Transformer la sensation en un pur mécanisme peut paraître une simplification quelque peu séduisante ; Lange, en effet, n'admet, pour ainsi dire, dans l'esprit, comme l'a fait encore M. Bergson dans son livre : *Sur les données immédiates de la conscience*, que des états affectifs liés aux perturbations motrices des éléments organiques, et dont les diverses combinaisons donnent naissance à la variété infinie des phénomènes mentaux. Mais, ainsi que le remarque M. Dumas, la grosse difficulté subsiste toujours, de savoir pourquoi à telle idée, à telle perception, à telle image, s'associe tel ou tel état vaso-moteur. Non seulement l'auteur ne répond nullement à ce desideratum, mais il raille même assez justement Darwin et Spencer, qui ont cru trouver dans l'évolutionnisme la solution de cette difficulté, comme de beaucoup d'autres.

— M. Fouillée n'a pas les mêmes scrupules. Pour lui, l'évolution suffit à tout : elle explique comment toutes les choses sont dérivées les unes des autres, y compris les gens ; il est vrai qu'elle se tait sur les origines, ou tout au moins elle les rejette si loin, si loin, qu'on ne s'étonne plus qu'à moitié de les perdre de vue. Jusqu'ici, nous dit M. Fouillée, les moralistes qui se sont faits peintres de caractères n'ont guère fait porter leurs observations que sur les dehors de l'homme ou sur l'homme en société, sur les rapports des hommes au sein du groupe dont ils font partie. L'ambition de notre auteur est tout autre : « Sans prétendre écrire un traité des tempéraments et des caractères, nous essaierons, dit-il, de présenter dans ce livre une théorie générale fondée à la fois sur la biologie et la psychologie. » Ce n'est pas, à ce qu'il paraît, chose facile à définir que le caractère, nous l'avons déjà vu quand j'ai présenté ici même les études de M. B. Pérez sur ce sujet. Je serais tout disposé à combattre l'appréciation que M. Fouillée fait de ces deux termes, tempérament et caractère, appréciation d'ailleurs difficile à saisir et à fixer au milieu des définitions successives qu'il en donne, rien que dans les premières pages de son livre. Il est vrai que la détermination de ces données est souvent demeurée vague et indécise ; mais, s'il importe d'y mettre la précision qui leur manque, il est inutile pour cela de bouleverser le sens qu'on leur a traditionnellement attribué. — Le tempérament est marqué par la prédominance d'un système organique élé-

mentaire dans la composition de l'économie vivante, et le caractère se montre et se mesure aux modes et à l'activité des déterminations motrices, organiques ou volontaires. Pour M. Fouillée, le tempérament, c'est plutôt le mode et la proportion des changements destructifs dans le fonctionnement de l'organisme. Le philosophe qui, à force de rapprocher les choses, arrive si souvent à peu près à les confondre, qui, en vertu de cette disposition d'esprit, a inventé la théorie des idées-forces, remontant, dans l'interprétation des phénomènes de la vie, au delà de la théorie cellulaire jusqu'à la théorie protoplasmique, trouve que là aussi le rapprochement est intime jusqu'à la confusion entre l'étude des structures et celle des fonctions. Or il n'y a que deux fonctions de la vie, la nutrition, qui est un mouvement d'intégration, et la fonction, qui est un mouvement de désintégration. C'est la désintégration qui donne le caractère, selon M. Fouillée; le tempérament se rattacherait plutôt à l'intégration. — Quoi qu'il en soit de ces théories qui m'ont l'air d'être bien imparfaites et plus obscures que profondes, l'auteur étudie le tempérament physique et moral, dans ses diverses variétés résultant de la combinaison des fonctions affectives avec les fonctions actives; puis le caractère dans ses rapports avec l'intelligence. Il y critique fort, en passant, la classification adoptée sur ce point par M. Paulhan, et un peu moins, mais encore cependant, celle de M. Ribot; deux classifications, dont la base me paraît cependant préférable à celle de notre auteur. La partie la plus intéressante du livre de M. Fouillée, c'est peut-être celle où, quittant le terrain didactique, il passe à l'étude plus objective du tempérament et du caractère selon les sexes, et à propos de laquelle il se livre à une étude bien curieuse, mais souvent contestable, de la femme, de son origine (*sic*), de son tempérament, de sa psychologie, de son intelligence et de sa volonté. Les races humaines, comme les sexes, sont étudiées par l'auteur de ce même point de vue, et prêtent à un chapitre non moins intéressant sur l'avenir des races supérieures. Un pareil sujet, traité par un philosophe de cette valeur, ne peut manquer d'offrir les aperçus les plus curieux, sinon toujours les plus exacts. Et quelque étonnement ou même quelque répugnance qu'on éprouve en face de quelques-unes de ses conclusions, on peut tirer un véritable enseignement et un vrai profit de la lecture de son livre.

6. — Depuis que le microscope, il y a quelque cinquante ans, a décrit dans la cellule organique l'élément vivant le plus simple, les biologistes se sont efforcés de chercher, dans les propriétés de cet « organite, » les lois fondamentales de la vie, et dans ses altérations, les lois de la maladie. Le grand savant allemand Virchow a ouvert cette voie, en publiant, il y a environ trente ans, son *Traité de pathologie cellulaire*, qui fit grande sensation à cette époque et demeura, depuis lors, comme le code de la pathologie générale élémentaire. M. Lukjanow, se plaçant sous le

patronage de Virchow, a publié les leçons qu'il a faites à l'Université impériale de Varsovie sur ce même sujet; ce sont ces leçons traduites par MM. Fabre-Domergue et A. Petit, qui paraissent aujourd'hui. L'épigraphe de ces *Éléments de pathologie cellulaire générale*, empruntée à Virchow, mérite d'être citée : « Il existe une transition insensible dans toute la série des phénomènes vitaux, et ce sont précisément les formes les plus simples qui nous servent souvent à expliquer les parties les plus parfaites et les plus compliquées. La loi se manifeste avec le plus d'évidence dans le Simple et le Petit. » L'ouvrage comprend vingt leçons consacrées à établir d'abord ce que l'auteur appelle le schéma morphologique et le schéma physico-chimique et fonctionnel de la cellule. La vie, l'accroissement, la régénération, les diverses altérations, métamorphoses et dégénérescences, les processus de fragmentation et de karyokinèse, la multiplication des cellules, sont successivement étudiés, autant que permettent de le faire les connaissances actuelles sur ce sujet délicat. Un chapitre attire spécialement l'attention du fureteur; c'est celui qui traite des fonctions psychiques des cellules. En lisant ce titre, on se demande par quel abus de mots on a bien pu attribuer des fonctions psychiques à ces organismes élémentaires, qui entrent dans la composition des organes les moins psychiques. C'est, nous dit le maître, par une déduction qui repose exclusivement sur des analogies, lesquelles sont justifiées par un ensemble de rapports. Il avoue, il est vrai, aussitôt après avoir formulé cet exposé de motifs, que, à mesure que nous descendons dans la série du monde animal, les comparaisons deviennent de plus en plus difficiles et les conclusions de plus en plus arbitraires. Mais alors....? — La dernière leçon, la vingtième, qui traite de la mort de la cellule et expose les conclusions de l'œuvre en sa totalité, est peut-être la plus intéressante. L'auteur ne reconnaît dans la cellule, « en tant qu'organisme indépendant, aucune cause capable, à elle seule, dans des conditions extérieures favorables d'existence, d'entraîner nécessairement la mort.... La mort n'est pas ici absolument nécessaire, elle n'est que très souvent possible. » Ce n'est pas comme dans les organismes pluricellulaires, où l'on peut voir la mort survenir indépendamment de l'action des conditions extérieures. Et ce sont là des considérations qui, tout hypothétiques qu'elles soient, ne sont pas pour déplaire à ceux qui pensent que la mort n'entrait pas nécessairement dans la pensée première du Créateur et que ce n'est qu'après le bouleversement causé par le mal qu'elle a fait son entrée dans le monde. La façon dont meurent et s'altèrent les divers éléments cellulaires de l'organisme est aussi d'un curieux intérêt pour le philosophe. Je relève encore la proposition qui termine ce sujet : les modifications physico-chimiques dans lesquelles les matières constitutives des cellules se transforment, après la suspension du processus vital, ne relèvent pas plus du domaine de la biologie normale que de la biologie

pathologique de la cellule. Les territoires d'où la vie s'est retirée sont facilement envahis par les bactéries de la putréfaction, qui utilisent, à leur façon, les matériaux renfermés dans les cadavres des cellules. C'est ce qu'on observe après la mort totale du sujet et aussi dans les foyers de mortification locale. Il y a en somme, dans cet ouvrage, un effort remarquable dans le sens d'une appréciation générale des données biologiques, étudiées en elles-mêmes et dans leurs rapports avec les autres sciences, et non pas seulement avec les sciences physico-chimiques, qui confinent par en bas aux précédentes, mais avec celles qui leur confinent par en haut, avec les sciences philosophiques. Quelque timide qu'en soit l'essai, il mérite d'être encouragé et en lui-même et pour les heureuses conséquences qu'il est appelé à produire.

7. — M. le docteur Germe nous présente lui-même ses *Recherches sur les lois de la circulation pulmonaire* comme une œuvre de longue haleine « qui a exigé nombre de recherches, de méditations, d'observations et d'expériences, dirigées par un ardent amour de la vérité, » et M. le professeur Potain, qui lui a écrit une préface, y déclare qu'il restera certainement à M. Germe au moins le mérite des efforts qu'il a faits pour mettre en lumière les relations si délicates des fonctions de respiration et de circulation. Certes, ajoute finement le maître, la médecine pratique ne se déduit pas directement de la physiologie, mais elle lui doit les plus précieux des éclaircissements dont elle puisse faire usage. Après avoir donné des indications précises et des points de repère pour l'appréciation de la situation, de la forme et du volume du cœur, l'auteur formule ce qu'il appelle les lois de la circulation pulmonaire, autrement dit les conditions qui règlent les rapports entre la circulation de l'air et celle du sang dans les poumons. De longues démonstrations servent pour établir l'exactitude et la portée de ces lois, comment elles règlent la circulation dans les divers actes physiologiques, dans les divers mouvements et attitudes, non seulement la circulation intra-pulmonaire, mais encore le pouls et la circulation générale. Vient ensuite toute une théorie sur ce que l'auteur appelle la fonction hémodynamique de la respiration et sur le mécanisme de l'asphyxie, théorie qu'il résume lui-même en ce titre, lequel est tout un sommaire : « Le besoin de respirer est le cri du centre respiratoire qui a soif de sang. Ce centre est une sentinelle vigilante chargée d'assurer la circulation par la respiration. Toujours tenu en éveil par les nerfs de la sensibilité, il entre ordinairement en action sous l'influence d'une excitation causée par une insuffisance ou un manque de sang dans les artères bulbaires. Pour peu que la pression artérielle baisse, il commande une inspiration; si elle devient faible ou nulle, poussant un cri d'alarme pour avertir la conscience que l'organisme est en danger, la volonté lui vient en aide en provoquant de violentes inspirations destinées à attirer le sang dans les poumons et à l'envoyer, par

le cœur gauche, dans les artères. S'il est impuissant à faire exécuter ce rôle, il s'arrête épuisé, donnant par son silence le signal de la fin de l'existence. » Suit toute une nouvelle théorie de l'asphyxie, théorie basée sur la « fonction hémodynamique » des mouvements respiratoires et sur les lois de la circulation pulmonaire. Une étude intéressante termine le volume, sur ce qu'on a appelé le mal des hauteurs, le mal de montagne et de ballon.

8. — Le titre de ce livre : *L'Hygiène sexuelle*, dit assez qu'il ne s'adresse pas à tout le monde ; il s'en faut de beaucoup. Toutefois, disons tout de suite que la lecture en est non seulement intéressante par la gravité des problèmes naturels et sociaux qu'il agite, mais qu'elle est profitable, en ce sens qu'en une matière si délicate, l'auteur, sans nullement s'interdire d'aborder les questions les plus répugnantes, a du moins su demeurer sobre de détails scabreux et s'inspirer avant tout de l'amour de la vérité et du bien public. Le savant suédois, le docteur Ribbing, pense avec raison qu'il existe une morale sexuelle naturelle, expérimentale, si vous voulez, capable de s'appuyer sur les sciences médicales, physiologie et pathologie ; et que ce qui est contre nature, ce qui trouble l'équilibre de l'âme et du corps, est déjà, de ce fait, reconnaissable comme mauvais et condamnable, et doit être proscrit. L'ouvrage se divise en trois parties comprenant : l'une, les lois anatomiques et physiologiques fondamentales de la vie sexuelle ; la seconde, les conditions de leur application normale dans le mariage ; la troisième enfin, les perturbations des fonctions spéciales à la sexualité, y compris les réformes sociales relatives à ces institutions que la société actuelle considère tout au moins comme un mal nécessaire et sur lesquelles les économistes discutent avec les médecins, pour les réglementer, en admettant qu'on ne puisse les supprimer. « Une étude de ce genre paraîtra peut-être illusoire et inutile à quelques-uns, puisque la morale religieuse et philosophique nous trace une excellente ligne de conduite dans les mœurs qu'elle nous prêche » sur ce sujet. Il est cependant nombre de points sur lesquels l'expérience et l'observation peuvent appuyer efficacement les préceptes de la morale religieuse. Ce qui est contre nature, ce qui trouble l'équilibre de l'âme et du corps n'est en réalité guère moins nuisible que ce n'est condamnable. D'excellents conseils terminent d'ailleurs ce volume : améliorer le bon équilibre de santé du corps par l'éducation ; acquérir plus de « nerf » et moins de « nerfs ; » bannir tout alcoolisme et toutes les excitations psychiques que la littérature, les images, les spectacles prodiguent à l'envi ; vivre d'une façon plus naturelle, par la frugalité et l'économie. « La question sexuelle est à la fois la racine et la fleur, le commencement et la fin de toute morale, » conclut le docteur Ribbing, en citant ce conseil de la sagesse antique : Garde ton cœur avant toutes choses, car c'est lui qui est la source de la vie.

9, 10. — On a parfois accusé certaines études médicales, sous prétexte qu'elles étaient plus intéressantes que pratiques, de n'être que de savantes méditations sur la mort. Le fait est que la maladie, avec les applications utiles qu'elle motive, n'est pas le seul objet digne de fixer l'attention du médecin et d'être observé par lui. Il me souvient d'une question qui fut posée dans un concours d'agrégation, et dont la mort et l'étude de son mécanisme devait faire le sujet. Il ne faudrait pas croire, en effet, que cette étude sur la mort n'ait d'intérêt qu'au point de vue scientifique et qu'elle ne soit susceptible d'aucune application pratique. Le livre que le professeur Brouardel vient de consacrer à ce sujet suffirait à le prouver. C'est un ensemble de leçons sur *la Mort et la mort subite*, que le maître a faites à son cours de médecine légale et que le docteur Reuss a recueillies de sa bouche et rédigées sous sa direction, ainsi qu'il nous l'apprend dans sa préface. « Le danger des inhumations précipitées et l'imprévu de la mort subite ont de tout temps préoccupé l'opinion publique. » L'auteur a essayé de montrer que les incertitudes nées parfois au moment de la mort et dans les premières heures qui la suivent peuvent être écartées par le médecin ; que son intervention est en effet souvent nécessaire pour constater la réalité d'un décès ; que cette intervention peut seule faire disparaître toute préoccupation au sujet des inhumations précipitées. Les premières pages de ce livre sont faites pour intéresser non seulement le médico-légiste, mais encore le philosophe. Il y a là des pages sur la mort apparente et sur le moment de la mort qu'il importe de relever. Qu'il me soit permis de noter en passant combien elles justifient certaines données que j'ai exposées à l'avant-dernier congrès international des catholiques, sur le moment réel de la mort et sur les applications que l'on peut faire de ces données à l'administration des derniers sacrements, surtout dans les cas de mort subite ou de mort accidentelle. M. Brouardel établit scientifiquement que le moment de la mort n'est pas marqué, comme on le dit et comme on le pense communément, par le dernier soupir, pas même par le dernier battement de cœur, qui est cependant déjà plus ou moins postérieur au dernier soupir. Il passe en revue les faits de mort apparente dans lesquels, tout mouvement extérieur étant arrêté, ainsi que toute perception sensible, la vie semble se réfugier tout entière dans le cercle des actes nutritifs, lesquels peuvent paraître réduits eux-mêmes à ce point qu'on peut les croire arrêtés ou suspendus. C'est un fait dont les animaux hibernants nous donnent une démonstration toute naturelle et facile à constater. Une seconde leçon a pour objet l'incertitude des signes de la mort. L'auteur y rapporte quelques-uns des faits soi-disant authentiques d'inhumation prématurée et les rapproche de ces cas où certaines maladies nerveuses, des syncopes prolongées, la submersion, la congélation, la fulguration, la commotion cérébrale, l'asphyxie carbonique, l'ivresse

profonde et l'anesthésie chloroformique ont pu laisser les sujets, un temps plus ou moins long, dans un état de mort apparente, lequel fut suivi de retour à la vie, après l'emploi judicieux et surtout persévérant des moyens indiqués à cet effet. Une étude approfondie de la rigidité cadavérique et de la putréfaction complète les leçons consacrées aux signes de la mort. — La crémation, l'embaumement et la momification sont étudiés à leur tour; la première est condamnée par le professeur, en dehors de toute considération morale et de toute discipline religieuse, en raison de la presque impunité qu'elle assure aux coupables, dans les cas d'empoisonnement, en rendant impossible toute analyse chimique et toute expertise médico-légale. Les leçons suivantes sont consacrées à la mort subite ou accidentelle : c'est dans ces cas surtout que le moment de la mort réelle peut rester douteux et permettre encore l'intervention des secours religieux alors que le sujet est déjà dans un état complet de mort apparente. La mort peut se produire ainsi dans certains cas d'altération de la circulation, de la respiration ou du système nerveux; mais il n'est pas d'appareil qui ne puisse être le point de départ d'accidents brusquement et rapidement mortels, et cela, quels que soient l'âge et l'état de santé apparente du sujet. Voilà une autorité derrière laquelle pourront se ranger les prédicateurs qui font de la mort le sujet de leurs exhortations; je ne sais si l'auteur y a songé, mais il est légitime et opportun que d'autres y songent.

— Cette question des inhumations prématurées a inspiré à un avocat, M. Gaubert, auteur d'un traité de législation sur les pompes funèbres, une étude technique et fort approfondie sur *les Chambres mortuaires d'attente*, autrement appelées « dépositoires, » au point de vue de l'histoire, de la législation, de la science, de l'hygiène et du culte des morts. On sait que, il y a tantôt deux ans, le conseil municipal de Paris, en exécution de l'article 5 d'un décret d'administration publique datant du 24 avril 1889, a décidé de créer, au centre de l'agglomération parisienne, des chambres mortuaires d'attente, comme il en existe aujourd'hui dans tous les États de l'Europe et dans plusieurs pays de l'Amérique du Nord. Or, l'auteur de ce volume pense que le péril des inhumations précipitées en France n'est pas une légende, mais qu'il repose sur une base positive et réelle. Pour un peu, il nous prouverait non seulement que nous avons tous à redouter ce danger, mais que nous l'avons déjà subi. Débutant par l'argument historique, il nous montre la loi romaine des Douze Tables défendant d'inhumer les morts avant le huitième jour de leur décès; puis la création des chambres mortuaires pendant le moyen âge et leur fonctionnement jusqu'au XVIIIe siècle. A cette époque, deux savants illustres, Winslow en France et Hufeland en Allemagne, dénoncent le péril et la nécessité de revenir aux pratiques de prudence des anciens; mais l'opposition de Louis réussit encore. Son mémoire sur la certitude

des signes de la mort, le danger qu'il signale dans la putréfaction des cadavres, tels furent les motifs qu'il fit prévaloir. Mme Necker, le comte Berchtold, les citoyens Avril et Cambry firent si bien que, malgré les protestations de la Faculté, un concours fut ouvert à l'Institut pendant la Révolution, sur ce sujet, et six temples funéraires furent créés à Paris en l'an IX, par arrêtés du préfet de la Seine, arrêtés que rapporta l'Empire, et que la Restauration et la monarchie de Juillet ne purent remettre en vigueur. La question, reprise sous le second Empire par voie de pétitionnement, fut encore écartée par le Sénat. Ce fut seulement en 1891 que furent ouverts à Paris les premiers dépositoires; mais il semble que l'indifférence avec laquelle le public négligea de s'en servir ne répond guère à l'émotion que cette question devait entretenir dans le public, à en croire notre auteur. Quoi qu'il en soit, son historique, que je viens de résumer, est intéressant à suivre; et ce qui l'est davantage encore, c'est la description technique qu'il nous donne de ces installations, telles qu'elles fonctionnent à l'étranger, à Weimar, à Berlin, à Munich, à Mayence, à Stuttgart, à Londres, à Bruxelles, à Stockholm, en Hollande, en Italie et jusqu'en Amérique. Suit un chapitre où sont relatés tous les faits connus de reviviscence. — Je ne voudrais rien formuler sur le fond même de la question; mais il me semble que les exagérations de l'auteur sont de nature à compromettre quelque peu le succès de son plaidoyer. Les conditions incriminées par M. Gaubert sont : l'insuffisance du délai légal de vingt-quatre heures; l'insuffisance du système de constatation des décès; l'incertitude des signes de la mort; les exagérations de l'hygiène. Nombre de schémas curieusement imaginés sont joints à ce chapitre, ainsi que de véritables plans des dépositoires divers que j'ai cités. Les chambres mortuaires, entendues comme le propose l'auteur, peuvent en effet rendre de réels services. Faut-il, comme il le désire, en étendre l'usage à tous les cas, quelle que que soit la cause du décès? Je ne le crois pas. Elles doivent être d'ailleurs facultatives et non obligatoires. Enfin, elles doivent être organisées de façon à respecter avec minutie tout ce qui touche au culte des morts et à éviter tout ce qui pourrait froisser le sentiment religieux. Ceci posé, les chambres mortuaires peuvent être utiles : dans les cas de mort subite, où une attente exceptionnelle doit être observée avant l'inhumation; pour les voyageurs qui meurent à l'hôtel, en cours de route ou sur la voie publique; pour ceux qui succombent dans les maisons de santé et généralement au milieu de collectivités plus ou moins nombreuses, collèges, casernes, ou au contraire pour les personnes seules qui ne sont assistées que par des mercenaires. Le dépositoire remplacerait avec avantage la morgue dans la plupart de ces cas.

11. — « La thérapeuthique est la science des indications et l'art d'y satisfaire. Le code de cet art, c'est le formulaire, sorte de code

pénal de la maladie, sinon du malade. » C'est en ces termes que j'ai présenté aux lecteurs le petit livre du docteur Dauchez, dans sa préface, petit livre clairement conçu, précis dans les renseignements qu'il nous donne et facile à consulter par l'ordre qu'il a su y mettre. Le *Mémento formulaire* renferme, condensés dans l'ordre alphabétique, tous les médicaments les plus usités dans la médecine de l'enfance, leurs combinaisons, leurs formules et aussi les méthodes de traitement physique et hygiénique, qui tiennent une si grande place dans la thérapeutique de l'enfance.— L'ancien chef de clinique du professeur Grancher, l'ancien interne des docteurs Labric et Archambault, s'est souvenu des leçons de ces maîtres éminents, et il a fait un choix heureux des moyens les plus simples, les plus pratiques et les plus efficaces. Ce qui, joint à son format de poche, en fait le livre, ou plutôt le vade-mecum des praticiens, aux prises avec les difficultés nombreuses que présente la médecine infantile. Quelques données générales sur le dosage, la posologie et le mode d'administration des médicaments, aussi bien que sur les médicaments dangereux et les empoisonnements, complètent cet ensemble, que termine une table alphabétique des maladies, avec renvoi aux formules qui peuvent le mieux leur convenir.

12. — C'est encore un livre de thérapeutique que celui de M. Crinon : *Revue des médicaments nouveaux et de quelques médications nouvelles;* et c'est aussi une sorte de dictionnaire présenté par ordre alphabétique, et arrivé d'ailleurs à sa quatrième édition; mais les additions nombreuses qui ont été ajoutées à cet ouvrage en font une œuvre d'actualité. On y trouve tous les médicaments nouveaux de quelque importance, et ils sont nombreux; puis aussi ceux qui, moins nouveaux, n'ont pas encore cependant trouvé leur place au codex officiel et sont cependant d'un assez fréquent usage. Chaque article comprend une étude sommaire du mode de préparation du médicament qui en est le sujet, une étude de ses propriétés physiques et chimiques, les caractères qui permettent de le distinguer parmi les autres analogues, puis l'action qu'il exerce sur l'homme sain et en cas de maladie, enfin les formes pharmaceutiques dans lesquelles il peut le mieux être introduit et administré au malade, y compris les doses qu'il convient d'en prescrire. Une table très complète est un moyen de faciliter les recherches et de suppléer à certains renvois, que l'ordonnance alphabétique elle-même ne permet pas toujours d'éviter dans cet ordre de renseignements, qui se compliquent parfois les uns les autres.

13. — Quel est l'observateur qui, avec Stich, ne s'est pas étonné de voir les fermentations et les décompositions de toute sorte ayant leur siège dans l'appareil gastro-intestinal, donner lieu à la formation d'une quantité de produits toxiques, et ces produits, après avoir séjourné impunément dans les premières voies, passer dans le sang sans y déter-

miner d'accidents, sans y provoquer d'intoxication ? Or, c'est le foie qui, placé en quelque sorte à l'entrée principale de l'économie, là où doivent passer les substances venues de l'appareil digestif, les arrête au passage pour leur faire subir une transformation radicale, selon l'expression de Blondlot. Ce qui a fait dire à un autre auteur (Poucel) que le foie est à la vie végétative ce que le cerveau est à la vie de relation. — Ce poste défensif n'est pas sans danger pour le foie, et cet organe peut ressentir plus ou moins profondément et de diverses façons les atteintes des substances nocives dont il est chargé de garantir l'économie. Il se peut que les poisons soient en telle abondance ou de telle qualité, que le foie, frappé d'impuissance, demeure incapable de remplir son rôle, qu'il s'altère, soit dans ses éléments essentiels, soit dans ses appareils canaliculaires, et tombe dans une dégénérescence progressive et bientôt irrémédiable. C'est ainsi que l'alcool détermine dans le foie les altérations de la cirrhose, maladie connue depuis longtemps. Or les dyspeptiques, ceux qui font habituellement ou facilement de mauvaises digestions, donnent aussi à leur foie une besogne excessive, en lui apportant à détruire les résidus de cette mauvaise élaboration digestive. De là l'accroissement de volume de l'organe et les altérations que M. Hanot a signalées et dont M. Boix, son élève, nous donne l'histoire complète et la preuve scientifique et expérimentale. C'est ce qu'il appelle la cirrhose dyspeptique, à laquelle ce beau travail vaudra d'être classé dans la liste des maladies définies et dûment caractérisées.

14, 15, 16. — Chaque année voit éclore un certain nombre de brochures sur les eaux minérales, il en est qui ne sont pas seulement destinées à rappeler au public médical et non médical la station dont elles traitent et le nom de leur auteur, mais qui sont encore de sérieux et solides travaux, dignes de figurer honorablement dans cette revue.

La Cure de Barèges est un de ces travaux destinés à remettre en évidence ce qu'est Barèges et ce qu'il doit être, la valeur de ses eaux qui ne sauraient mériter l'indifférence et l'oubli, après avoir joui d'une vogue méritée pendant plusieurs siècles. Ce sont en effet des eaux puissantes que celles de Barèges ; et si elles ont été quelque peu délaissées, peut-être faut-il en accuser avant tout l'incurie et la routine administratives, qui avaient laissé l'installation balnéaire bien au-dessous de ce qu'elle aurait dû être. Et ce ne sont pas seulement les eaux qui sont à Barèges un puissant moyen d'action ; mais le climat, l'altitude, exceptionnelle pour une ville d'eaux, de 1,240 mètres, en font une station thermale à part et capable de rendre des services tout particuliers.

— *Le Mont Dore* est aussi une intéressante étude, bien que moins exclusivement médicale, dans laquelle le docteur A. de Brinon donne sur le pays d'Auvergne et sur les eaux de la station des aperçus ingénieux. Les Français, dit-il, sont souvent critiqués par les étrangers, pour leur

inhabileté à tirer parti de leurs richesses. Mais les améliorations considérables que l'on a apportées depuis une dizaine d'années à l'installation du Mont Dore en font réellement une station de choix; sans compter qu'elle aussi offre une altitude qui n'est pas ordinaire et peut avoir une heureuse influence sur nombre de maladies.

— C'est moins des eaux elles-mêmes que d'une certaine catégorie de malades que traite la brochure du docteur Gandy. Cependant *le Traitement des neurasthéniques à Bagnères-de-Bigorre* est encore une œuvre de pure médecine thermale, comparée et éclairée aux lumières d'une saine pathologie générale. L'auteur se défend de sacrifier au goût du jour en traitant de la neurasthénie, ou plutôt des neurasthéniques. Le mot a eu une singulière fortune, et il est fort à la mode. Serait-ce donc parce qu'il répond à une réalité entrevue jadis, mais mal définie jusqu'ici? Peut-être. Et il faut croire que cette définition est en effet difficile à donner, car, même aujourd'hui, alors que tout le monde la nomme et en parle, peu de gens sont capables de la caractériser nettement. Ce livre n'a pas seulement pour objet la neurasthénie; on y trouve un résumé général des applications médicales des eaux de Bagnères, quelques analyses nouvelles et un tableau complet des sources, enfin un court résumé des préceptes de déontologie thermale d'après une conférence que le professeur Grasset donna récemment, avec l'autorité qui s'attache à sa parole.

17. — Au dernier moment m'arrive l'ouvrage du docteur Petit : *Le Phtisique et son traitement hygiénique*, que j'aurais regretté de renvoyer à six mois, vu l'accueil qu'il mérite. Il nous est présenté en effet, dans une courte mais substantielle préface, par M. Hérard, le membre éminent et si justement estimé de l'Académie de médecine, le président de l'œuvre des enfants tuberculeux. L'auteur lui-même est médecin de l'hôpital d'Ormesson et secrétaire général de la même œuvre; il a, nous dit M. Hérard, dès la première heure, pris une part active à la lutte sociale contre la phtisie. La question qu'il traite ici lui est depuis longtemps familière. Cette question se pose à l'heure présente dans toutes les sociétés civilisées, dont elle affaiblit la vitalité et compromet l'avenir. Chargé d'une mission spéciale par le ministre de l'intérieur, le docteur Petit a pu examiner sur place les sanatoria et les hôpitaux consacrés spécialement au traitement hygiénique du phtisique dans les principaux pays d'Europe. Les moyens hygiéniques ainsi mis en œuvre sont, en théorie du moins, « d'une simplicité si grande que la description en semble quelque peu enfantine, » mais les résultats sont des plus encourageants. « C'est pourquoi, malgré sa modestie apparente, le traitement hygiénique de la phtisie a survécu à toutes les méthodes brillantes et bruyantes qu'on a souvent tenté de lui substituer. » L'Allemagne et la Suisse principalement, peut-être parce qu'elles sont encore plus atteintes que nous par ce mal, offrent des exemples d'organisation de sanatoria pour les phtisiques

payants et d'établissements gratuits que la France n'a encore fondés qu'en petit nombre et avec une réelle timidité. Cependant l'initiative privée a commencé à agir dans ce sens. L'auteur signale l'œuvre des hôpitaux marins et l'œuvre des enfants tuberculeux, qui donnent des résultats déjà remarquables et pleins de promesses. Il eût pu en citer d'autres encore, notamment l'asile d'Argelès, un des premiers, sinon le premier en date dans notre pays, et qui doit son origine à la généreuse pensée d'un médecin mort de la terrible maladie. On ne saurait trop, il est vrai, mettre en lumière les moyens puissants dont disposent l'hygiène et la science pour combattre ce mal et corriger l'impression fâcheuse d'impuissance qu'il provoque trop souvent dans l'esprit de ceux qui sont appelés à lutter contre lui. Le livre du docteur Petit n'y aura pas peu contribué.

Dr A. Ferrand.

JURISPRUDENCE

Les Erreurs de l'Église en droit naturel et canonique sur le mariage et le divorce, par L.-A. Dessaulles. Paris, Pedone, 1894, in-12 de XII-279 p. — Prix : 3 fr. 50.

On pourra faire plus d'un reproche à M. Dessaulles ; on ne saurait lui refuser le mérite de la franchise. Outre que le titre de son livre est assez significatif, voici ce que dit l'auteur dans sa préface : « ....Je m'efforce de démontrer, par toute la législation et la tactique de l'Église depuis le IIe siècle de son existence, qu'elle a été un obstacle de tous les instants au progrès de la civilisation.... L'Église imposait l'ignorance par principe de conservation. » Et en ce qui concerne le mariage : « Mon but est de montrer par quels spécieux sophismes l'Église s'est emparée d'une institution essentiellement de droit naturel, social et civil. » Et, en effet, la liste des prétendues erreurs et sophismes de l'Église s'allonge en trente-huit numéros à la fin du livre. Voilà du moins qui est franc, et la discussion pourrait être utile et intéressante, si M. Dessaulles connaissait un peu mieux le droit matrimonial de l'Église, et s'il documentait et prouvait ses affirmations. A ces deux conditions, son livre cesserait d'être un pamphlet et un ramassis d'erreurs et de calomnies ; il prendrait une certaine valeur scientifique et, bien que le ton en soit fort peu courtois, il mériterait les honneurs d'une discussion et d'une réfutation. Tel qu'il est, il en est indigne. — Que voulez-vous qu'on réponde à un homme qui attribue à l'Église justement le contraire de ce qu'elle enseigne, sinon d'étudier d'abord ce dont il parle ? Car il est absolument faux, par exemple, que l'Église permette à un protestant marié de divorcer et de contracter un nouveau mariage, parce qu'il se sera fait catholique ; il est absolument faux que les enfants deviennent illégitimes par suite d'une déclaration de nullité ; il est aussi inexact que les causes de

nullité soient des cas de divorce dissimulés. Est-ce que le Code civil n'a pas un chapitre consacré à la nullité du mariage ? Et déclarer qu'une union a été contractée par des personnes qui en étaient incapables, à un titre quelconque, est-ce la même chose que casser ce qu'elles avaient validement conclu ? Et je pourrais allonger démesurément cette énumération.

Ce que M. Dessaulles n'a pas compris, mais pas du tout compris, c'est la loi portée par le concile de Trente sur la clandestinité du mariage. Cette mesure était nécessaire ; elle a été et elle est encore d'une incontestable utilité ; elle a pu avoir, et elle a encore, comme toute loi humaine, des inconvénients ; mais loin de la blâmer, il faut l'approuver hautement. Et comment M. Dessaulles peut-il la critiquer s'il songe qu'elle a été portée à la demande des rois de France, et que notre Code l'a copiée, en exigeant la présence du maire et de quatre témoins pour le mariage civil ? Sans doute c'est le consentement des parties qui fait le mariage ; mais alors, dit l'auteur, le prêtre n'y fait rien et il peut y avoir mariage sans sa présence. — Mais le mariage civil aussi est constitué par le consentement des contractants ; le maire n'y fait rien ; et cependant que pense le Code d'un mariage contracté sans la présence du maire ? — Mais alors le prêtre n'est plus le ministre du mariage ? Pas plus que le maire n'est le ministre du mariage civil ; la présence de l'un et de l'autre est requise, de par la loi qui les régit ; de plus, le prêtre demeure ce qu'il a toujours été, le ministre des prières et des bénédictions divines. Et comment soutenir alors, comme le fait M. Dessaulles, que c'est l'Église qui a chassé Dieu du mariage ? Après cela, que le mariage ne soit pas exclusivement chose religieuse, qu'il intéresse au plus haut point la société civile, que le code matrimonial de l'Église ait mis longtemps à se former, que sa législation matrimoniale actuelle n'aille pas sans des inconvénients là où elle est juxtaposée aux législations civiles, c'est ce que j'accorde volontiers, avec les meilleurs canonistes et avec l'Église elle-même. Mais il n'en est pas moins vrai que, dans l'ensemble, l'Église a exercé sur le mariage une action utile, bienfaisante et, quoi qu'en dise le mauvais livre dont je parle, civilisatrice.

A. Boudinhon.

SCIENCES ET ARTS

Remarques et pensées, par Eugène Marbeau. Paris, Cerf, 1893, in-32 de x-242 p. — Prix : 4 fr.

Beaucoup de pensées justes, finement exprimées, avec une pointe de douce mélancolie et un soupçon de paradoxe, pour ne pas manquer à la loi du genre, tel est le petit livre de M. Eugène Marbeau, l'un des plus agréables que nous ayons lus depuis longtemps, dans un genre qui est redevenu très à la mode, et qui, hâtons-nous de le dire, produit une

très grande quantité de sots livres. Celui de M. Marbeau fait exception. Le tour en est aisé et aimable, d'une malice qui voit juste mais ne blesse pas, parce que l'auteur n'en veut à personne et qu'il ne s'évertue, comme tant d'autres « penseurs » ou prétendus tels, ni à se faire admirer, ni à se faire plaindre. Laissons-le parler : « On juge plus sûrement un homme sur ce qu'il dit des autres que sur ce que les autres disent de lui. » — « Être modeste, c'est avoir conscience de ce qui nous manque. » — « La jeunesse n'est pas indulgente ; elle ne connaît pas la tentation. » — « Pardonner une injure, c'est affirmer qu'elle n'est pas méritée. » — « Pour guérir la haine, fais du bien à ton ennemi. » — « L'innocence est la page blanche ; la vertu est la page écrite. » — « Pour voir de haut, élevons-nous. » — « La liberté, c'est le respect des droits de chacun ; l'ordre, c'est le respect des droits de tous. » — « Le paysan français a pour caractéristique l'amour de la propriété. Quand il convoite le bien du prochain, il crie : « Vive la République ! » quand il croit le sien menacé, il crie : « Vive César ! » Ai-je tort de dire que tout cela est bien pensé et finement dit? Que si quelque réflexion un peu amère se fait jour parfois dans le livre, rappelons-nous ce que dit l'auteur dans sa préface, « que constater n'est pas absoudre, et qu'il serait injuste de confondre avec l'accusé le témoin attristé. »

P. Talon.

Exercices d'arithmétique, par J. Fitz-Patrick et G. Chevrel. Paris, Hermann, 1893, gr. in-8 de ix-485 p. — Prix : 10 fr.

Hydrodynamique, élasticité, acoustique, par P. Duhem. Paris, Hermann, 1891, 2 vol. in-4 de iv-378 p. et iv-310 p. — Prix : 28 fr.

Nous croyons utile, à l'approche de la rentrée des classes, de rappeler les *Exercices d'arithmétique*, qui, pour un grand nombre de lecteurs, auront encore tout le mérite d'une œuvre nouvelle, quoique l'ouvrage date d'environ deux ans. De l'aveu de M. J. Tannery, dont on lit une intéressante préface en tête de ce livre, c'est le meilleur recueil de problèmes d'arithmétique, et même le seul de ce genre qui existe en France. Pour citer les propres termes de l'illustre directeur des études scientifiques à l'École normale supérieure, « on y trouve un grand nombre de questions sur les diverses parties de l'arithmétique, depuis la numération jusqu'à ces régions qui donnent accès dans la théorie des nombres. Toutes ces questions sont instructives et beaucoup d'entre elles m'ont paru nouvelles et ingénieuses. On sent que l'auteur a mis une sorte de curiosité passionnée à les réunir. Les solutions sont simples et élégantes. » L'ouvrage contient près de cinq cents exercices distribués par ordre de matières en seize chapitres, de manière à graduer les difficultés ; les deux derniers chapitres sont les plus étendus : le quinzième renferme des questions diverses dont la solution ne dépend pas directement des théories classiques appliquées dans les chapitres précédents, des problèmes proposés dans les

concours et des notions sur les nombres figurés ; le seizième est consacré à l'étude des premières notions de la théorie des nombres, et facilitera la lecture des ouvrages spéciaux relatifs au même sujet. En plusieurs endroits de ce livre que les professeurs consulteront avec beaucoup de fruit, se trouvent de curieux énoncés et des notes historiques intéressantes; peut-être, si le livre était destiné à de jeunes élèves, aurait-on pu se dispenser de l'étude interprétative, en douze pages, de l'article 757 du Code civil, relatif au droit de l'enfant naturel sur les biens de ses père ou mère décédés. Terminons par l'appréciation de M. Tannery : « Je crois que ce livre rendra de grands services aux élèves et aux maîtres, qui doivent à l'auteur, pour l'avoir écrit, d'autant plus de reconnaissance qu'il n'est plus professeur, et que le goût de la science l'a guidé, non des préoccupations de métier. »

— Puisque nous venons de signaler les *Exercices d'arithmétique* publiés à la librairie scientifique de A. Hermann, on nous permettra peut-être d'ajouter un mot sur une autre publication un peu plus ancienne sortie de la même librairie, et digne de la plus grande attention. Il s'agit du cours de physique mathématique professé en 1890-1891 à la Faculté des sciences de Lille, par M. P. Duhem. Disciple convaincu de Lagrange, l'auteur suit toujours la méthode du maître dans l'exposé des principes généraux de mécanique et de thermodynamique qui forment le préambule de l'ouvrage. Le but de M. Duhem n'est pas de rédiger un traité complet d'hydrodynamique et d'élasticité, mais seulement « d'offrir à ceux qui désirent commencer cette étude un exposé aussi clair et aussi rigoureux que possible des principes fondamentaux qui régissent l'équilibre et le mouvement des corps solides ou fluides. » Le cours se divise en cinq livres consacrés respectivement aux principes généraux, à l'étude des fluides, à l'équilibre et au mouvement des cordes et des membranes, aux propriétés des solides élastiques, enfin à l'acoustique proprement dite. Car pour faire mieux saisir les principes fondamentaux, l'auteur les applique à quelques problèmes relatifs exclusivement au mouvement vibratoire et à l'acoustique. Le dernier livre est un commentaire de l'ouvrage publié par Helmholtz sous le titre de *Théorie physiologique de la musique*. Sans entrer dans l'examen de la partie purement mathématique de ce beau livre, dont plusieurs revues spéciales ont parlé avec éloge, nous nous bornerons à signaler l'exposé historique du développement normal de la théorie de l'élasticité qui forme tout le chapitre III du livre IV, ainsi que la comparaison de la théorie de Helmholtz sur les sons résultants avec celle de Lagrange, et le résumé des raisons qui doivent faire préférer la première à la seconde. Le livre de M. Duhem est indispensable à celui qui veut faire une étude rationnelle de l'acoustique.

H. Courbe.

Cours de géométrie analytique, par B. Niewenglowski. Paris, Gauthier-Villars, 1894-1895, 2 vol. gr. in-8 de VI-483 et 292 p.—Prix : 18 fr.

La publication récente du tome II de ce *Cours de géométrie analytique* complète la partie de l'ouvrage consacrée à la géométrie plane. Depuis quelques années, des professeurs très distingués, chargés d'enseigner ce que le programme universitaire nomme, d'une façon bizarre, les Mathématiques spéciales, par opposition peut-être aux Mathématiques générales que l'on n'étudie nulle part, ont entrepris de publier les cours qu'ils professent; c'est une sorte de concours d'un nouveau genre entre les maîtres, et les élèves n'ont certes pas à s'en plaindre, car à juger de ce qu'ils doivent apprendre par ce que l'on trouve dans les livres écrits, dit-on, pour eux, on peut croire que la France comptera bientôt à peu près autant d'illustres géomètres que de candidats à ses écoles spéciales.

Souvent on se plaint que le niveau des études baisse; je ne pense pas que cette plainte s'applique à l'étude des mathématiques. Si l'on compare les livres classiques en usage dans nos écoles préparatoires il y a une trentaine d'années et ceux que l'on prétend aujourd'hui mettre entre les mains des élèves, on est frappé de la différence énorme qui existe entre le présent et le passé. On pourrait faire ce rapprochement, par exemple, entre le *Cours de géométrie analytique*, dont il est ici question, et les *Leçons nouvelles de géométrie analytique*, publiées autrefois par Ch. Briot; on se rendrait ainsi facilement compte du chemin parcouru; nous nous permettons toutefois de croire que ce n'est pas pour le plus grand bien des élèves. Ces réserves faites, et à ne considérer que l'ouvrage de M. Niewenglowski en lui-même et abstraction faite de l'usage auquel son titre le destine, on doit reconnaître que c'est un exposé complet et clair des théories diverses dont l'ensemble constitue ce que l'on nomme aujourd'hui géométrie analytique, et dans lequel l'auteur a mis à profit les méthodes élégantes fournies par l'emploi des coordonnées soit trilinéaires, soit tangentielles, ainsi que les perfectionnements dus aux travaux les plus récents dans la résolution de plusieurs problèmes; par exemple, la méthode indiquée par M. Kœnigs dans ses *Leçons de l'agrégation*, relativement à l'intersection de deux coniques; la règle du parallélogramme de Newton appliquée par Puiseux à l'étude d'une courbe algébrique dans le voisinage de l'un de ses points; l'étude des courbes unicursales algébriques; l'application des imaginaires à la géométrie analytique; et une foule d'autres questions propres à élargir l'horizon du lecteur.

A la suite de chaque chapitre, on trouve des exercices assez nombreux, et choisis de manière à présenter des applications immédiates ou des compléments utiles. On le voit, cet ouvrage offre les qualités qu'on a pu remarquer déjà dans le *Cours d'algèbre* du même auteur, et mérite peut-être, au même degré, le reproche honorable d'être trop complet

pour les élèves auxquels on le dit destiné : c'est une mine abondante où le lecteur peut puiser tous les renseignements utiles dans l'étude des parties de la science auxquelles il est consacré. H. Courbe.

BELLES-LETTRES

Règles fondamentales de la syntaxe latine, par Ferdinand Antoine. Paris, Bouillon, 1895, in-12 de v-266 p. — Prix : 3 fr.

« L'important, c'est que l'élève ait un bon manuel, toujours le même, qui le suive comme un compagnon fidèle et aimé, depuis le commencement jusqu'à la fin de ses études.... Fuyons comme la peste, pour l'enseignement élémentaire, les grammaires prétendues savantes. » Voilà deux points sur lesquels tout esprit sensé sera d'accord avec l'auteur. M. Antoine estime, du reste, qu'en matière de syntaxe « il règne dans nos livres d'enseignement le plus grand désordre ; » aussi adopte-t-il sans hésiter la marche suivie en Allemagne, et qui, pour de jeunes élèves, n'est pas sans inconvénient. On pourrait aussi discuter sa façon de classer les propositions subordonnées : je doute notamment que chez nous des expressions telles que « propositions concessives » ou « consécutives » soient facilement et universellement comprises. Mais dans l'appréciation d'un livre de ce genre, il faut se garder de trop insister sur des divergences qui s'expliquent tantôt par la diversité du but spécial qu'on a en vue, tantôt par celle de l'auteur ou des auteurs latins dont on fait ses oracles.

Quelques règles peuvent paraître intéressantes à relever, à cause de leur nouveauté au moins relative (remarques 2, p. 5; 1, p. 47; 2 et 3, p. 67; 1, p. 146, de même qu'aux pages 109 et suivantes des réflexions judicieuses sur la distinction parfois si délicate entre *sui*, *sibi*, *se*, et *is*, *ea*, *id)*. Si le *Nota bene* de la page 242 est, en somme, exact, néanmoins l'explication traditionnelle y est bien sévèrement qualifiée ; celui qui se lit à propos de la proposition *pro* (p. 91) me semble empreint de quelque subtilité. Cicéron se sert effectivement de la locution *assuetus labore* (p. 50) ; mais le même participe entre dans deux ou trois autres constructions chez des écrivains de la meilleure latinité. J'avoue ne pas très bien saisir « la notion substantive » qui est attribuée aux adverbes (p. 69) : un peu plus haut (p. 67, remarque 4), il eût été bon de mentionner les deux expressions cicéroniennes : *mille hominum*, et *nummi quatuordecim millia*. Çà et là, la traduction française des exemples latins est omise (p. 127) ou contestable (p. 248 : « donner une construction en entreprise »). Une lecture, même rapide, relève soit des exemples inutilement répétés (p. 146 et 147, ou p. 128 et 166), soit des fautes d'impression qui, à peu près inoffensives ailleurs, sont ici un

écueil pour l'élève inexpérimenté (*tum* pour *tam* au bas de la page 109, et le mot *reliqui* au haut de la page 142).

Ces critiques de détail pourraient sans peine se multiplier : nous préférons assurer, en terminant, que nous sommes ici en présence d'un grammairien qui a puisé sa connaissance du latin aux sources les plus sûres. Mais comment penser, sans inquiétude, au sort qui attend ou plutôt menace en France les études latines ! C. Huit.

Études de littérature et d'art, par G. Larroumet. 3e série. Paris, Hachette, 1895, in-16 de 344 p. — Prix : 3 fr. 50.

On connaît l'aimable talent de M. Larroumet. Ce n'est pas proprement un érudit, c'est un curieux qui se tient au courant. Ce n'est pas un critique aux idées profondes et toujours neuves, c'est un amateur de littérature et d'art à l'esprit très ouvert, ingénieux en aperçus, et fin. Ce n'est pas un professeur à la parole forte et pénétrante : c'est surtout un causeur élégant, et qui n'ennuie jamais. Le grand reproche que je lui adresserais, c'est de trop céder au temps et de faire comme les autres, comme ceux qui, n'ayant pas de talent, n'ont d'autre moyen de plaire que de passer la main sur la vanité de leurs contemporains. Sa critique est vraiment un peu trop sucrée : à peine si, de temps en temps, sa verve méridionale lui souffle une remarque doucement ironique, une malice presque inoffensive : juste ce qu'il faut pour ne pas paraître un naïf et pour éviter le qualificatif désobligeant de complimenteur.

On saura donc d'avance qu'auteurs dramatiques comme MM. Alexandre Dumas ou François Coppée, romanciers comme MM. Bourget, An. France, Marcel Prévost, Léon Daudet, conférenciers comme M. Sarcey, artistes comme M. Puvis de Chavannes, sont appréciés là par un Philinte qui aime à plaire. Cette bonne grâce lui est si naturelle qu'il évite de penser des choses désagréables même sur les morts. Si, dans un chapitre fort intéressant, il décrit, en y cherchant comme un symbole de romantisme, le luxe et les fantaisies de V. Hugo dans la décoration et l'ameublement de sa maison de Guernesey, c'est avec une admiration que je ne lui reproche pas, mais que tout le monde, et M. Biré par exemple, n'aurait certes pas. Watteau, à qui on va élever un monument, lui paraît divin. Et s'il conte les fêtes d'Orange, il a des mots aimables pour tout le monde : architecte, poètes, acteurs, actrices ; il n'a de mauvaise humeur que contre le mistral. Je n'aurai omis aucun de ses quatorze articles, quand j'aurai signalé celui qui résume l'excellent livre de M. Ernest Dupuy sur Bernard Palissy, en y ajoutant des réflexions personnelles sur le céramiste et la renaissance de ses procédés dans la céramique française ; et l'étude sur l'art décoratif de notre époque et ses tâtonnements à la recherche d'un style. Ainsi M. Larroumet, sans renon-

cer à l'Académie française, continue à se justifier d'être de l'Académie des beaux-arts. GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Nouveau Dictionnaire de géographie universelle, par VIVIEN DE SAINT-MARTIN et ROUSSELET. Paris, Hachette, 1894-1895, in-4. Fasc. nos 69 à 81. — Prix du fasc. : 2 fr. 50.

Les derniers fascicules du *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle* de MM. Vivien de Saint-Martin et Rousselet ont paru. Peu de publications sont aussi complètes et répondent mieux aux besoins du moment. Les si remarquables découvertes géographiques de ces dernières années, les efforts tentés par le vieux monde pour s'emparer des régions nouvellement explorées, les convoitises des gouvernements, les préoccupations de l'industrie et du commerce, donnent à un pareil ouvrage une actualité et un intérêt sur lesquels il serait superflu d'insister.

Certes, les plus difficiles y trouveront une entière satisfaction. Non seulement le *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle* est complet et comprend la nomenclature de tous les pays et de toutes les localités offrant quelque intérêt, et cela d'après les relations de voyages et les explorations les plus récentes, mais encore il joint à la description physique du pays des notices ethnologiques, commerciales, historiques, bibliographiques, très remarquables, des statistiques fort utiles et tout un ensemble de renseignements bien mis en vedette et présentés avec une grande clarté. Ce dictionnaire est donc appelé à figurer dans toutes les bibliothèques sérieuses, spécialement dans celles des personnes, si nombreuses aujourd'hui, que leurs affaires ou leurs goûts intéressent aux différentes régions du globe. Ils ne manqueront pas, en effet, d'y apprendre beaucoup et d'y trouver de quoi retenir leur attention même aux articles des pays qu'ils croient connaître le mieux. Enfin certains articles comportent de nombreuses colonnes remplies de faits et valent de vrais ouvrages, dont ils sont une condensation des plus heureuses. — Les fascicules qui terminent ce magnifique ouvrage portent les numéros 69 et suivants jusqu'à et y compris 81. Dans le fascicule 69, signalons parmi les articles à lire : *Teheran*, la capitale de la Perse, *Tehuantepec*, le *Tell*, cette intéressante région de notre France algérienne, *Ténériffe*, *Tétuan*, et surtout *Tennessée*, *Terre-Neuve*, *Texas*, *Thessalie*, *Thian-Chan*, qui sont particulièrement considérables. — Le fascicule 70 consacre cinquante-sept colonnes à cette région si peu connue du *Thibet*. Nous y trouvons encore le *Tibre*, le *Tigre*, *Tiflis*, *Tien-Tsin*, avec une curieuse statistique de son importance commerciale. — Dans le 71e fascicule, nous trouvons l'article consacré à la description du *Tonkin*, article qui, par son développement de soixante et une colonnes et par

l'énorme quantité de documents dont il présente la condensation, excitera un vif intérêt parmi les lecteurs qui s'intéressent à l'avenir de notre grande colonie asiatique ; une bibliographie, où sont cités plus de trois cents ouvrages, complète cette monographie. Ce fascicule renferme aussi une notice très complète sur la fameuse cité saharienne de *Tombouctou*, appelée, dans un avenir prochain, à devenir une cité française. Parmi les articles secondaires qui complètent ce fascicule, nous citerons : le grand lac *Titicaca*, les gouvernements russes de *Tobolsk* et de *Tomsk*, la colonie allemande du *Togo*, l'archipel *Tonga*, *Tokio*, la capitale du Japon, l'intéressante tribu indienne des *Todas*, *Tolède*, *Tolima*. — Le fascicule 72 comprend des études très complètes et curieuses sur les *Touaregs*, le *Touât*, la *Transbaïkalie*, la *Transcaspienne* et son désert de Kara-Koum, la *Toscane*. — Le fascicule 73 contient des monographies à lire sur le *Transwaal*, la grande république sud-africaine, dont les mines d'or offrent en ce moment un champ d'action si considérable à la spéculation ; la *Transylvanie*, la *Tripolitaine*, cette région voisine de notre Algérie, qui intéresse à un si haut point notre expansion coloniale, la *Troade*, le *Tsiam* ou *Siam*, les *Tsiganes*, dont l'article présente une très remarquable analyse des études ethnographiques et linguistiques parues sur ces populations nomades si longtemps mystérieuses. — Le fascicule 74 poursuit pendant près de soixante-dix colonnes l'article commencé dans le soixante-treizième sur *Tunis*, sa description et celle de son nouveau port. On y trouve encore soixante-huit colonnes sur le *Turkestan*, livré aux conflits d'influences russes et anglaises, trente-neuf colonnes sur la *Turquie d'Asie*, puis *Uruguay*, *Utah*. — Le 75e fascicule, premier du VIIe et dernier volume, commence la lettre V. En dehors de la copieuse nomenclature des localités comprises sous les préfixes *Val*, *Valle*, etc., nous signalerons les notices consacrées aux deux départements français *Var* et *Vaucluse ;* aux deux cantons suisses *Valais* et *Vaud ;* à la province et à la ville espagnoles de *Valence ;* à la *Valaquie*, à *Vancouver*, à *Varsovie*. Il y a aussi dans ce fascicule une très complète monographie de l'intéressante et mystérieuse peuplade des *Veddah*. — Le 76e fascicule va de *Velden* à *Vienne*. Nous avons à noter tout spécialement une étude très complète et fort intéressante sur le grand lac africain *Victoria Nyanza*, les monographies consacrées à la colonie de *Victoria* et à la république de *Venezuela*, puis les grands articles sur l'État de *Vermont*, les gouvernements de *Viatka* et de *Viborg*, la *Vénétie*, *Venise*, *Vérone*, le *Comtat-Venaissin*, la *Vendée*, le *Vésuve*, etc. — Dans le 77e fascicule, nous trouvons la si nombreuse série des noms de localités commençant par *Villa et Ville : Villafranca*, *Villanueva*, *Villa Bella*, *Villeneuve*, *Villiers*, etc., etc. Cependant nous remarquons là quelques articles importants ; d'abord, pour la France, les départements qu'arrose la *Vienne ;* puis la grande capitale de l'Autriche,

dont on nous donne une monographie très intéressante ; les deux États américains de *Virginie ;* l'archipel des *Vierges*, aux Antilles. Mais c'est la Russie qui a la plus belle part, puisque, outre une magistrale description de son grand fleuve, le *Volga*, nous y trouvons les articles sur quatre de ses principales provinces et leurs capitales, *Vilna*, *Vitebsk*, *Vladimir*, *Volhynie*, et enfin une étude ethnographique sur une de ses peuplades les plus curieuses, les *Vogouls*. — Signalons dans le 78e fascicule une très complète description des *Vosges* et des articles fort intéressants sur les *Wallons*, sur les très nombreuses localités qui portent les noms célèbres de *Washington* et de *Wellington*. — Le 79e fascicule présente à son tour des notices non moins remarquables sur le *West Australia*, le *West Moreland* australien, sur la *Westphalie*, l'île de *Wight*, sur le *Winnipeg*, le *Wisconsin*, le *Wyoming*, le *Wurtemberg*. — Avec le 80e fascicule nous pénétrons en Asie et spécialement en Extrême-Orient avec le *Yang-Tsé-Kiang* ou fleuve Bleu, et *Yunan* en Chine, *Yeso* et *Yokohama* au Japon, la tribu afghane des *Yousoufzai*, et dans le Kurdistan *Yésidi*, puis le *Yemen*, tous articles du plus haut intérêt. On y trouve encore une très importante notice sur le *Yucatan*, puis *York*, *Yonne*, etc. — Le 81e et dernier fascicule clôt dignement la série avec ses articles sur *Zaïdam*, en Chine, le *Zambèze* et *Zanzibar*, la *Zélande*, la *Nouvelle-Zemble*, *Zurich*, le *Zuiderzée*.

Tels sont les derniers fascicules de ce remarquable dictionnaire. Le prodigieux développement des connaissances géographiques a doublé la tâche de ses auteurs. Ils ont dû enregistrer au fur et à mesure une énorme série de faits, de découvertes, et s'ils ont pu, au cours de leur œuvre, utiliser un nombre considérable de nouveaux documents, cela ne leur a pas été possible pour les portions de leur nomenclature déjà publiées. Inconvénient inévitable, mais facile à corriger. En effet, ils ont réservé ce dépouillement, fait au jour le jour, pour un *Supplément* qui complétera l'ensemble du *Dictionnaire* aujourd'hui terminé, comprenant six volumes grand in-8, et qui le mettra au point des plus récents résultats géographiques. Ce Supplément ne sera pas, bien entendu, consacré seulement à l'Afrique, quoique celle-ci doive en absorber la majeure partie ; il donnera aussi tous les renseignements sur les découvertes faites dans les autres parties du globe, et principalement sur l'établissement et le développement de notre empire indo-chinois. De plus il renfermera les derniers tableaux de recensement et les plus récentes statistiques commerciales, économiques et administratives de tous les États de l'ancien et du nouveau monde. La publication rapide de ce Supplément, qui sera terminée au commencement de 1896, complétera l'unité de l'ensemble du *Dictionnaire*. ROQUEFEUIL.

L'Isola delle Donne. *Viaggio ad Engano*, di Elio Modigliani. Milano, Hœpli, 1894, in-8 de xii-312 p. Illustrato da XXV tavole, 50 figure intercalate nel testo ed una carta geografica. — Prix : 5 fr.

Pour les personnes qui se tiennent au courant du mouvement géographique contemporain, pour celles surtout qui font des îles malaises une étude spéciale, le docteur Elio Modigliani est loin d'être un inconnu. Son voyage à Nias, publié en 1890, son travail plus récent sur les Battaks indépendants de Sumatra, lui ont mérité une légitime réputation auprès des spécialistes; son dernier volume, consacré à l'île des Dames, à Engano, ne pourra que la rendre plus grande encore.

Engano est la dernière des nombreuses îles qui constituent une chaîne presque continue le long de la côte occidentale de Sumatra. Nias, déjà visitée par M. Modigliani, en est la plus considérable et l'une des plus septentrionales; Engano, beaucoup moins importante, est la plus méridionale de ces terres, nommée dans les relations hollandaises dès la fin du xvie siècle. Cette île, aux faibles dimensions (son diamètre maximum est de quinze milles, sa circonférence, de cinquante kilomètres environ) a été très peu visitée jusqu'ici ; on peut même dire que le nom seul d'Engano a été connu jusqu'au milieu du xixe siècle. De cette époque date le voyage de von Rosenberg (1852), qui, seul avec celui beaucoup plus récent du contrôleur O. L. Helfrich (1886), a fourni sur Engano des informations sérieuses et précises. Cette île n'en constituait pas moins encore, pour le naturaliste, un terrain véritablement vierge, terrain que M. Modigliani a exploré pendant deux mois et demi (du 3 mai au 12 juillet 1891), avec une conscience et une méthode rigoureuses. — Vue du large, Engano semble une vaste forêt émergeant de l'océan ; c'est une terre de calcaire corallien, dont le point culminant atteint seulement l'altitude de cent dix-sept mètres (nous voilà loin des cent quatre-vingt-trois mètres indiqués sur la carte d'Oudemans), complètement entourée, à une distance d'un kilomètre environ, de récifs de corail. Le climat de cette île, presque entièrement couverte de forêts, est très insalubre; la malaria y exerce ses ravages, les moustiques y sont intolérables. C'est, au total, un triste séjour que l'île des Dames, ainsi nommée d'une variante de la légende des Amazones. — Le voyageur italien n'en a point négligé la faune ni la flore; mais, dans son livre, il en étudie surtout les habitants. Sur les mœurs et les coutumes des Enganais, il fournit de nombreux et intéressants détails; aussi est-ce particulièrement au point de vue ethnographique que ce nouvel ouvrage présente de l'intérêt. Il en offre aussi au point de vue géologique; l'auteur, en effet, fournit le premier des indications sérieuses et nouvelles sur l'histoire géologique de l'île en même temps que sur l'origine de ses habitants. Ceux-ci ne sont pas des Battaks, comme Janghuhn et Van Leet l'ont pensé, mais ils présentent une grande ressemblance avec les indigènes des îles Nicobar. Si

l'on note, d'autre part, qu'il y a de profondes différences entre la faune de Sumatra et celle d'Engano, tandis que l'affinité est plus ou moins grande avec celle des Nicobar, on sera bien tenté d'admettre que l'île des Dames, à une époque géologique antérieure, à un moment où Sumatra n'existait pas encore et où quelques pics volcaniques isolés émergeaient seuls de la mer à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, faisait partie d'une péninsule qui, du Pégou, s'avançait assez avant vers le sud.

Telle est la conclusion plausible de M. Modigliani; il a eu soin de compléter son étude sur les indigènes en figurant très bien leurs traits dans de bonnes gravures, en fournissant des mesures anthropométriques précises (p. 74 et suiv.), en donnant un vocabulaire de leur langue (p. 266 et suiv.), et aussi en représentant leurs costumes, leurs armes, leurs essais artistiques, tout ce qui peut, en un mot, faire connaître leur degré de civilisation. Une bibliographie soignée (p. 303-305) et une excellente carte d'Engano à l'échelle de 1/92.592, complètent cette intéressante monographie. HENRI FROIDEVAUX.

Les Premiers Habitants de l'Europe, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, d'après les écrivains de l'antiquité et les travaux des linguistes. Seconde édition corrigée et augmentée. Paris, Thorin, 1894, gr. in-8, tome II, XXVI-486 p. — Prix : 12 fr.

Nous avons rendu compte précédemment (t. LV, p. 503) du premier volume de cet important ouvrage. Le titre indique l'intérêt mais aussi l'obscurité des questions qui y sont traitées. L'érudition et l'ingéniosité de l'auteur, le nombre considérable des documents d'ordre divers qu'il a rassemblés et qu'il cite avec précision, font que ce livre n'est pas seulement une œuvre de théorie, mais un de ces répertoires si utiles aux érudits — et qui survivent aux théories.

Il convient d'autant plus d'indiquer ce double mérite du livre de M. d'Arbois de Jubainville que la théorie la plus originale qu'il développe ici, celle de l'importance et de l'extension de la race ligure dans l'ancienne Europe (et dans l'ancienne Gaule), a rencontré plus de doute que d'approbation chez les critiques compétents : le retard avec lequel paraît cet article nous permet de constater cette unanimité. L'argumentation de M. d'Arbois de Jubainville repose sur la distribution géographique de certains noms de lieux formés avec certains suffixes que l'auteur déclare ligures : mais plusieurs de ces suffixes peuvent aussi être celtiques, — et alors, que devient l'argument? — et la revendication de tel ou tel suffixe comme ligure conduit M. d'Arbois de Jubainville à peu près dans toute l'Europe centrale, occidentale et septentrionale. L'exagération doctrinaire que l'auteur apporte à sa thèse produit une impression d'autant plus défavorable qu'il s'agit d'une période très obscure, et des débuts même de l'histoire, débuts bien vagues!

Une autre partie de ce volume, plus intéressante à notre avis, et qui se rattache de plus près à l'histoire réelle et vivante de l'Europe, est l'histoire de la nation celtique dans ses rapports avec la nation germanique. C'est un sujet que M. d'Arbois de Jubainville avait plusieurs fois traité dans diverses revues depuis une dizaine d'années, et cette partie du volume n'est guère que la réimpression (remaniée) de ces divers articles. Sa thèse est que les Celtes ou Gaulois, aux IIIe et IVe siècles avant Jésus-Christ, formaient dans l'Europe centrale un grand empire : le roi Ambicatus aurait été une sorte de Charlemagne celtique, les Germains étaient alors, depuis plusieurs siècles, les sujets des Celtes : M. d'Arbois de Jubainville l'établit par des arguments surtout linguistiques, par l'étude des mots, souvent très importants, empruntés par les Germains aux Celtes. On pourra discuter (et on l'a déjà fait) sur la réalité de l'emprunt, dans certains cas; mais nous croyons que, dans l'ensemble et pour les mots principaux, l'emprunt est incontestable et montre bien l'influence civilisatrice et certainement politique des Celtes sur les Germains. Mais conclure de là à un « empire celtique » fortement organisé, c'est peut-être aller trop loin.

Nous ne pouvons ici entrer dans des détails, et nous nous bornons à résumer la philosophie du livre de M. d'Arbois de Jubainville. C'est une œuvre de travail considérable, intéressante à lire (du moins dans cette seconde partie) et toujours utile à consulter, surtout pour les linguistes. L'auteur en a facilité l'intelligence par une table analytique détaillée et claire : mais pourquoi n'a-t-il pas donné en même temps des cartes permettant de saisir d'un coup d'œil ses reconstructions ethnographiques et historiques? Pourquoi aussi n'a-t-il pas, comme dans un précédent ouvrage, rédigé un index des mots étudiés? Ce volume est un recueil d'étymologie autant qu'une étude d'ethnographie et une thèse d'histoire, mais il est, faute d'index, d'usage incommode à ce point de vue.

H. Gaidoz.

Mémoires de Saint-Simon, avec les notes et appendices de M. de Boislisle, t. X et XI. Paris, Hachette, 1894-1895, 2 vol. in-8 de 653 et 619 p. *(Collection des Grands Écrivains de la France).* — Prix de chaque volume : 7 fr. 50.

Ces deux volumes comprennent les événements des années 1702 et 1703, depuis la mort de la duchesse de Sully jusqu'à l'arrestation de Rochegude. On pense bien que je ne vais raconter ici ni la réception de Saint-Simon au Parlement, ni la curieuse journée de Crémone, ni les exploits de Catinat et de Villars sur le Rhin, ni les voyages du duc de Bourgogne en Flandre, ni la mort du duc de Coislin, ni la promotion des dix maréchaux de France, ni celle des colliers de l'Ordre, ni l'affaire de la quête : tout cela est connu depuis longtemps, et tout au plus

pourrais-je relever, au courant de la lecture, quelques-unes de ces réflexions philosophiques du noble chroniqueur à propos de faits généraux qu'on retrouve dans tous les temps et dans tous les pays, celle-ci, par exemple, à l'occasion de la mort du dernier Servien : « Ainsi périssent en bref, et souvent avec honte, les familles de ces ministres si puissants et si riches, qui semblent, dans leurs fortunes, les établir pour l'éternité. » Il y en a beaucoup de ce genre pour cette période, en style lapidaire et gravé dans le vif, surtout à propos de l'usurpation des titres de noblesse. « Depuis longtemps tout cadet usurpe le nom de chevalier, etc. » Ce qui me touche le plus pour le moment, dans ces deux volumes, ce n'est pas le travail de l'auteur des mémoires, mais celui de son éditeur et commentateur, M. de Boislisle.

Et d'abord les appendices. Je remarque en particulier, dans le tome X, outre d'importantes correspondances du marquis de Liouville, du maréchal de Villeroy, du grand prieur et du duc de Vendôme, une substantielle notice sur l'*Histoire métallique de Louis le Grand*, et une très remarquable étude sur la belle Uranie de La Cropte-Beauvais, comtesse de Soissons, pour la venger d'assertions malveillantes et de basse provenance dont Saint-Simon n'a pas craint de se faire l'écho. M. de Chanterac avait déjà rectifié cette calomnie dans une note des *Mémoires de Bassompierre*, et M. Denys d'Aussy avait entrepris la même justification dans la *Revue des questions historiques*, en 1882. Cette fois, il ne peut plus rester aucun doute, et devant les documents authentiques produits au sujet du mariage du père d'Uranie, il faut tout simplement avouer que Saint-Simon s'est approprié un passage fantaisiste de Sandraz de Courtils dans les Mémoires apocryphes du comte de Rochefort. Les appendices du tome XI consistent principalement en fragments inédits de Saint-Simon sur les maréchaux créés en 1703, sur l'Ordre du Saint-Esprit et ses grands officiers, sur les L'Aubespine de Châteauneuf, sur Brantôme et sur la princesse de Béthune, auxquels se joignent de nouvelles lettres du marquis de Liouville, du comte et de la comtesse d'Aubigné et la correspondance de la princesse des Ursins pendant son séjour à la cour d'Espagne, en 1703. Le choix de tous ces appendices est, comme on le voit, très varié : il complète fort bien les Mémoires.

Mais c'est dans les annotations placées au bas de chaque page du texte que M. de Boislisle déploie l'érudition la plus sagace, la plus sûre et la plus extraordinaire. Il ne se contente pas d'expliquer, de compléter et de présenter hommes et choses : souvent il rectifie, et ce n'est pas toujours petite besogne. Nous venons de le voir apporter les preuves, contre l'assertion du chroniqueur, de l'extraction légitime de la comtesse de Soissons : ailleurs, à propos de cet étonnant abbé de Watteville qui fut chartreux, assassin, renégat, général turc, absous par le Pape pour avoir livré une place aux Vénitiens, puis abbé de Baume, et vécut

jusqu'à quatre-vingt-dix ans, « toujours dans la même licence et la même considération, » il démontre que, bien au contraire, ses dernières années furent consacrées à l'expiation et aux œuvres pieuses. Et les documents entassés pour justifier toutes ces preuves forment une masse prodigieuse. En voici un exemple. Je croyais avoir tout dit et tout trouvé sur le premier duc de Coislin, que j'ai étudié de fort près, à trois reprises différentes, en 1874 parmi les commensaux du *Chancelier Séguier*, en 1879 dans la galerie de la *Bretagne à l'Académie française au XVIIe siècle*, et récemment à l'article du Cambout, dans la *Bio-bibliographie bretonne;* j'en avais fait comme une propriété personnelle : eh bien, M. de Boislisle en sait encore davantage, et il m'apprend, dans une note de la page 271 du tome X, que le premier vaudeville écrit en 1838 par Labiche, pour le Palais-Royal et pour l'acteur Grassot, avait pour titre : « M. de Coyllin ou l'homme infiniment poli.... » Prenez donc en défaut un érudit aussi universel ! Je lui reprocherai cependant d'avoir cité le portrait du duc de Coislin esquissé par Paul de Musset dans ses *Originaux du XVIIe siècle*, sans ajouter que cette étude se fait remarquer par une collection d'erreurs historiques toutes plus énormes les unes que les autres.

C'est là le défaut de cette abondance invraisemblable de notes intéressantes et précises. Si elles étaient peu nombreuses, on ne leur demanderait pas de ne rien laisser d'imparfait : comme elles visent à la perfection absolue, et elles en ont le droit, on est pour elles d'autant plus exigeant. Je vais l'être pour celle qui concerne l'usage du tabac à priser vers la fin du règne de Louis XIV. Cet usage était devenu très commun, même parmi les jeunes gens, même parmi les femmes ; et M. de Boislisle cite, sur ce sujet, une chanson de Coulanges sur les manières du temps présent, les répugnants détails donnés dans une lettre de Madame, le livre des *Mots à la mode*, de Callières, qui nous renseigne sur la manière de priser, les *Mémoires de d'Argenson* qui nous montrent le grand prieur de Vendôme puisant le tabac à pleines poches, etc., mais il oublie les curieuses gravures de mode du temps, et l'une d'elles en particulier, que je possède dans mon cabinet, intitulée « Monsieur l'abbé prenant du tabac » et représentant un élégant abbé de cour, debout, râpant une énorme carotte dans une râpe à charnière ouverte....

Qu'ils sont rares, les ouvrages d'érudition à qui l'on ne peut faire de plus graves reproches ! Celui-ci poursuit son cours lentement, mais sûrement, consciencieusement et sans la moindre défaillance. Une vie entière y suffira-t-elle ? Quand on entreprend de pareilles besognes, et j'en sais quelque chose, il ne faut jamais penser à se demander à quelle époque on pourra en voir la fin ; et ce qu'il faut souhaiter à l'auteur, c'est une santé suffisante pour que ses forces ne l'abandonnent point.

RENÉ KERAVILER.

Les États de Normandie, *leurs origines et leur développement au XIVe siècle*, par Alfred Coville. Paris, A. Picard, 1894, in-8 de vii-422 p. — Prix : 7 fr. 50.

Voici un beau livre, qui fera autorité sur la matière et ravira les savants, qu'il s'agisse d'histoire des institutions ou d'histoire locale.

L'auteur passe d'abord en revue ses sources et ses prédécesseurs. Parmi ceux-ci il n'a retenu que l'excellente étude de M. Charles de Beaurepaire sur les États pendant la domination anglaise. Et les sources se trouvent à peu près uniquement dans les archives de la Chambre des comptes. Dans une magistrale introduction, où l'ampleur du style ne charme pas moins que le fond de la pensée, sont exposées les théories diverses sur les origines des États. Est-ce la réunion des vassaux autour des grands feudataires, appelée le droit de cour ; est-ce l'aide au suzerain, comme la comprend M. Thomas, c'est-à-dire la convocation par la royauté des États provinciaux en vue de subsides à fournir ; ou bien seulement la discussion des conditions de l'aide pour racheter le service de l'ost, que M. Callery et M. Cadier ont exposée tour à tour dans des conditions à peu près identiques, qui a donné naissance aux États provinciaux ? M. Coville dégage de la théorie précédente trois faits qui semblent bien indiquer à la fois la nécessité de nouvelles dépenses et l'obligation pour la Royauté d'en demander le paiement à tous ses vassaux, principalement les bourgeois, dont l'importance s'accroissait chaque jour. Il semblerait peut-être plus exact de voir dans les États de Normandie une suite des anciens conseils, dont nos aïeux étaient si friands.

Car nous en voyons, établis dès le gouvernement de Rollon, sous Guillaume le Conquérant. Il est vrai que d'après Wace, le conseil d'alors tourna au profit du prince et non des barons qui le composaient. Sous les ducs, on ne demandait aux seigneurs qu'une adhésion de pure forme aux projets gouvernementaux, la même assemblée étant tour à tour politique, administrative, conseil de guerre ou tribunal, ou bien encore concile. Ainsi en était-il en France et en Angleterre à la même époque. En 1204, au lendemain de la conquête, eut lieu la dernière réunion à Caen, par Philippe Auguste, pour régler la nouvelle valeur des monnaies, puis à Rouen, pour trancher le patronage des églises.

M. Coville brise ici la tradition. Il ne veut pas voir dans les États qui vont suivre la suite des assemblées précédentes. « Un des traits originaux, dit-il (p. 22), de la Normandie au moyen âge, c'est que tout ou presque tout ce qu'il y avait d'arbitraire dans le régime féodal s'y est rapidement régularisé et réglé. » Tout réside pour lui dans la discussion de la quotité de l'aide. En deux siècles, comme chez leurs voisins d'Angleterre, va se former « toute une tradition de privilèges variés.... comme une première couche singulièrement mélangée de droits et de prétentions » (p. 29).

Sous Philippe le Hardi et ses successeurs, la résistance à l'impôt devint plus forte et plus heureuse. Il faut lire ces belles pages qui racontent les débats entre nos aïeux et le pouvoir central, débats d'où sortit la charte normande en 1315. Il est impossible d'être plus clair, plus précis et en même temps plus érudit que M. Coville.

En 1339, nouvelle charte scellée aussi bien dans le but de concourir à la défense du territoire contre les Anglais qu'au maintien des privilèges normands.

C'est en 1343 que nous trouvons la première mention d'aide demandée et octroyée. Sous le malheureux roi Jean, son fils, le duc de Normandie, réunit souvent les États, tantôt généraux de la province, tantôt particuliers à la Basse Normandie. Un chapitre très étudié et très émouvant est consacré à la défense locale et au concours qui lui fut prêté par les États. « Et moult vaillamment se portèrent ceulx du pays en cellui temps » (p. 84). L'histoire se poursuit avec toutes ses péripéties, minutieusement racontées jusqu'en 1393. Nous renvoyons le lecteur au livre, que l'espace ne nous permet pas d'analyser.

Ce qu'il faut encore louer sans réserve, c'est la deuxième partie, qui est consacrée à l'organisation et à la compétence des États. Comment étaient-ils convoqués et par quel mode procédait-on aux élections? Qui représentait le pouvoir royal près d'eux? Comment et où se tenaient les séances? Enfin l'objet des délibérations, et le principal, le subside, sa répartition et son administration? Autant de questions, autant de chapitres où je ne sais vraiment ce qu'il faut admirer davantage, de l'étendue des recherches ou de la méthode avec laquelle elles sont exposées.

Un résumé très sobre termine le volume. Pour M. Coville, les États sont nés de la résistance aux impositions royales. Ils ont momentanément triomphé au XIVe siècle. Ils ont rendu les plus grands services, tant à la Normandie qu'à la France elle-même tout entière. Ils ne sont pas comparables à ceux tenus dans le siècle suivant sous la domination anglaise. Puis, peu à peu, ils deviennent « un rouage banal de l'administration monarchique. »

De nombreuses pièces justificatives (il n'y en a pas moins de cinquante-deux) se succèdent de 1266 à 1388, après quatre longs et compendieux appendices sur les assemblées du Xe au XIIIe siècle, celles du XIVe, la liste des personnages marquants dans ces réunions, et des notes sur les représentants du Roi près des États. Il faut encore ajouter qu'une excellente table onomastique facilite singulièrement les recherches.

Que n'avons-nous plus de place pour exprimer suffisamment tout le bien que nous pensons de ce livre! Il suffira cependant de dire qu'il a fourni une contribution indispensable à l'histoire de France en général et à celle de Normandie en particulier. L. R.

Kardinal Pole, sein Leben und seine Schriften, ein Beitrag zur Kirchengeschichte des 16. Jahrhunderts, von A. Zimmermann, S. J. Regensburg, Pustet, 1893, in-8 de 390 p. — Prix : 4 fr. 50.

Le cardinal Pole n'a point encore de biographe sérieux : Hook est trop nettement son adversaire pour mériter confiance ; Dixon, plus impartial, copie Hook le plus souvent. Et cependant, Pole a joué un grand rôle, et il a eu d'illustres amitiés. Le P. A. Zimmermann retrace le portrait de cet actif prélat, en grande partie avec les analyses de pièces vénitiennes publiées par M. A. Randon-Brown, dans les « Calendars of State Papers » du Record Office, et avec les écrits mêmes du héros, qui fournissent de fréquentes citations. L'ouvrage est divisé en vingt-quatre chapitres : I. Jeunesse. II. Premier séjour en Italie. III. Années d'épreuves. IV. Efforts scientifiques. V. Crise. VI. L'Écrit de Pole *Pro Ecclesiae unitatis defensione*. VII. Pole membre de la commission de réforme. VIII. Mécontentement des catholiques. IX. Deuxième mission en Espagne. X. Vengeance de Henri VIII. XI. Pole et son opinion sur le moyen de ramener les protestants. XII. Pole légat à Viterbe. XIII. Pole et le Concile de Trente. XIV. Vains efforts de Pole. XV. Activité politique et littéraire de Pole. XVI. Pole candidat du parti des réformes. XVII. Jules II et le cardinal Pole. XVIII. Pole nommé légat. XIX. Pole réformateur de l'Église anglicane. XX. Pole et Paul IV (p. 319-334). XXI. L'Opinion contre le Pape en Angleterre. XXII. Influence personnelle de Pole. XXIII. Rappel d'ordres religieux. XXIV. Mort et caractère de Pole.

A. S.

Geschichte des letzten Ministeriums Königin Annas von England (1710-1714) und der englischen Thronfolgefrage, von Dr Felix Salomon. Gotha, F.-A. Perthes, 1894, in-8 de xii-359 p.

L'auteur n'a point la prétention d'écrire une histoire complète de l'Angleterre pendant les années 1710-1714 : l'économie politique et le développement de la littérature, par exemple, ne sont point son fait. Il cherche seulement à étudier, dans leur influence réciproque, deux questions qui semblent de prime abord n'avoir pas grand rapport : l'attitude du ministère tory, qui dirigeait alors les affaires, dans les négociations d'Utrecht, et la lutte dynastique des Guelfes et des Jacobites. A l'aide des archives de Paris (Affaires étrangères), de Londres, de Hanovre et de Berlin, M. Felix Salomon a écrit treize chapitres substantiels : I. Faveur de Robert Harley. II. Formation du ministère. III. Politique étrangère. IV. Les Partis en Angleterre et la succession au trône. V. La Première Session du nouveau Parlement (novembre 1710-juin 1711). VI. Politique de paix jusqu'aux conférences d'Utrecht. VII. Éléments de l'opposition. VIII. Politique de paix jusqu'à la conclusion de la trêve (janvier-septembre 1712). IX. Négociations de paix et succession au trône. X. Tra-

vaux de la paix et faveur de Bolingbroke (1713). XI. Tentatives de restauration jacobite du ministère. XII. Complications au dedans et au dehors (janvier-mai 1714). XIII. Fin du ministère. Les pièces annexes commencent à la page 325. A. S.

Storia di Vittorio Emanuele II e del suo regno, da Licurgo Cappelletti. Roma, Voghera, 1892-1893, 3 vol. in-18 de viii-432, viii-450, xii-443 p. — Prix : 2 fr. le vol.

L'auteur s'est proposé d'écrire une histoire qui puisse devenir populaire, et, à cette fin, il dégage son récit de tous les faits oiseux. Il place en tête cette devise : « Savoye suyvant sa voye, » laquelle indique suffisamment que le livre sera une apologie de Victor-Emmanuel II et des événements qui ont amené l'unification de l'Italie sous le sceptre de la maison de Savoie. « Avec la mort de Victor-Emmanuel, dit-il en terminant, s'est close une grande époque historique et l'on a pu dire que s'est terminée la période épique de l'Italie. Une autre période commença, cette période laborieuse de la réorganisation qui doit consolider l'édifice élevé par le grand Roi. Il appartient à nous et à nos enfants de maintenir intact et sans changement cet édifice. Et si quelqu'un croyait pouvoir le détruire sans détriment de l'unité nationale, celui-là se tromperait beaucoup, parce que l'unité et l'indépendance de l'Italie sont liées à la destinée de la maison de Savoie et se complètent réciproquement; la chute de l'une entraînerait nécessairement la ruine de l'autre. » Si l'on peut constater que M. Cappelletti se tient en dehors des visées démagogiques, il est à propos de lui rappeler que la question internationale de la Papauté à Rome est toujours pendante.

Le premier volume contient un tableau des différents États de l'Italie en 1858. Parlant de la bataille de Castelfidardo, l'auteur proclame que cet événement fut très utile à sa patrie. Il rend hommage au courage des défenseurs français et belges de la Papauté. Le troisième volume va de 1866 à 1888. Le rôle de la France y est jugé sévèrement et celui de l'Italie avec une indulgence injustifiable, comme on devait s'y attendre d'un livre qui est une apologie de parti pris.

M. Cappelletti a reçu les confidences de personnages mêlés aux événements, notamment en ce qui concerne les derniers moments de son héros. Les pièces réunies dans les appendices sont intéressantes. Étudiées avec impartialité, elles ne conduiront pas toujours le lecteur aux appréciations que l'auteur présente sans sourciller. A. d'Avril.

Les Florentins à Lyon, par le comte de Charpin-Feugerolles. — **Les Florentins en Pologne,** par Louis Fournier. Lyon, Brun, 1894, in-4 de 343 p. — Prix : 20 fr.

L'influence des Italiens en France s'est exercée en grande partie par

Lyon, dont l'importance commerciale et industrielle, en même temps que la situation géographique, prédisposait à ce rôle. Les étrangers affluèrent à Lyon dès le moyen âge, et la place qu'y occupèrent les Allemands dans l'art de l'imprimerie, les Italiens l'occupèrent dans les foires et dans les banques. Ce fut surtout un lieu de rendez-vous pour les Florentins exilés, réfugiés ou mécontents, qui y trouvèrent aide et assistance, avec l'appui de Catherine de Médicis. On y créa un consul de la nation florentine, chargé de s'occuper, avec quatre conseillers procureurs, de l'avenir des nouveaux venus, et aussi de la restauration de la liberté de la patrie si compromise alors. On y voyait la « loge » ou l'habitation spéciale où ils se réunissaient d'ordinaire. Quelques-uns réussirent admirablement dans les industries qu'ils lancèrent à Lyon. Indépendamment des soieries, on peut signaler les fabriques de savons des Piscori, les manufactures d'étoffes des Pincetti, et les différentes familles des Gadagne, des Albisse (Albizzi), des d'Elbène, des Gondi, des Capponi, des Strozzi, des Orlandini. Tous les documents réunis avec patience dans ses longues séances aux archives lyonnaises, par M. le comte de Charpin-Feugerolles, ont formé par leur réunion un important volume, qui sera très apprécié et très consulté. On n'y trouvera pas, à la vérité, une étude sur l'influence politique de la banque lyonnaise et sur ses relations avec les cours de France, de Savoie et autres; mais des textes précis, une série de généalogies complètes ou amorcées des grandes familles florentines qui ont joué un rôle quelconque à Lyon sous l'ancien régime. C'est un chapitre curieux d'histoire économique internationale que l'auteur s'est plu à écrire, textes en main abondamment réunis.

Non moins curieuse est la deuxième partie du livre, consacrée aux Florentins en Pologne, cet autre pays d'émigration et de débouché commercial, d'après des notes recueillies par M. Fournier dans les archives polonaises, qui sont loin d'avoir fait connaître encore tous leurs trésors. Là nous trouvons des artistes, des propriétaires, des banquiers, des négociants, dont les pierres tumulaires ou les épitaphes existent encore, notamment à Cracovie.

Excellents travaux, en résumé, et munis d'excellentes tables.

H. S.

BULLETIN

Il Codice dei parroci, dei vescovi e dei canonici, per Luigi Conforti. Napoli, Pietrocola, 1893, in-18 de 211 p. — Prix : 2 fr.

M. Luigi Conforti a condensé en deux cents pages tout ce qui regarde la condition légale des ecclésiastiques en Italie. Curés, chanoines, évêques, trouveront réunis dans ce guide exact les lois, décrets, circulaires ministérielles et autres documents analogues qui les concernent, accompagnés d'un utile commentaire. L'auteur a divisé son travail en deux parties : l'une générale, dans laquelle il traite de la nature des bénéfices, fondations pieuses,

legs, etc., et des altérations du patrimoine ecclésiastique, ainsi que des rapports existants entre l'Église et l'État pour l'administration des biens non aliénés; la seconde partie énumère en détail les dispositions appropriées aux diverses conditions de la propriété bénéficiale : vacance du bénéfice, agrément du gouvernement, possession civile, actes de propriété, hypothèques, etc.

G. P.

L'Esprit de Joseph Prudhomme, par Le Mansois Duprey. Paris, Jouvet, s. d., in-8 illustré de 133 p. — Prix : 1 fr. 75.

Ce petit livre se recommande d'abord aux lecteurs par de jolies images, spirituelles et finement dessinées. Quant au livre lui-même, c'est une apologie assez amusante à lire, mais un peu trop longue, bien que le livre soit court, de Joseph Prudhomme et de ses congénères d'autrefois et d'aujourd'hui : La Palisse, Cadet Roussel, Jacques Bonhomme, Chauvin, Calino, Rondot et d'autres moins célèbres. Après la personne de Joseph Prudhomme, c'est de ses sentences, agrémentées de métaphores généralement incohérentes, que M. Le Mansois se fait le défenseur, et j'avoue que ce commentaire est souvent lui-même bien prudhommesque. Beaucoup de questions sont effleurées, mais l'auteur ne s'élève pas au-dessus d'un terre à terre banal. Au début, cela amuse, mais on est bien vite fatigué et l'on a de la peine à aller jusqu'au bout du livre. A moins qu'on ne voulût utiliser de jolies images, je doute que cela valût la peine d'être imprimé.

P. Talon.

Lavoisier, statistique agricole et projets de réforme, par Schelle et E. Grimaux. Paris, Guillaumin, 1895, in-32 de LVI-185 p. — Prix : 2 fr. 50.

La biographie du célèbre chimiste et fermier général, guillotiné en mai 1794, à cinquante ans, est retracée dans une courte notice, rédigée par M. Grimaux. Puis M. Schelle nous montre quels services l'esprit scientifique de Lavoisier rendit aux études économiques, en appliquant la méthode d'observation, pas assez pourtant pour se dégager de certains préjugés physiocratiques, ni d'une confiance exagérée dans l'État-providence. On remarquera dans les extraits qui suivent un *Mémoire sur les encouragements qu'il est nécessaire d'accorder à l'agriculture* (1787); — un projet d'établissement de caisses d'épargne provinciales, permettant de propager les assurances sur la vie et contre la vieillesse; — des *Réflexions sur l'instruction publique* (1793), où l'on réclame la gratuité de l'école primaire; — enfin le remarquable *Essai sur la richesse territoriale du royaume de France* présenté à la Constituante, en 1791, pour servir de base à l'impôt que les physiocrates voulaient unique et territorial. Ce premier essai de statistique rationnelle évalue le produit net du sol, non compris le revenu des propriétés urbaines, à douze cents millions, en supposant le blé à deux sous la livre. Dans l'*Avertissement* qui précède ce travail, Lavoisier donnait à nos pères le sage conseil, trop peu suivi, de s'appuyer sur des faits plus que sur des raisonnements métaphysiques, pour rebâtir l'édifice social.

Baron J. Angot des Rotours.

Étude sur la petite propriété rurale, par le baron J. de la Bouillerie. Ouvrage honoré d'un prix agronomique par la Société des agriculteurs de France. Paris, Lamulle et Poisson, 1895, in-18 anglais de 100 p. — Prix : 1 fr. 50.

Cette étude méritait la distinction qui lui a été accordée par la grande Société des agriculteurs de France, car il était bon de démontrer et d'en-

tendre proclamer par elle que la petite propriété avait dans le pays un rôle des plus importants à remplir, et que dans les progrès à réaliser, elle ne le cède la plupart du temps ni à la grande ni à la moyenne propriété. Dans certaines circonstances même elle joue, constate l'auteur, un rôle prépondérant. — Par petit propriétaire, il faut entendre celui qui vit sous un toit à lui, entretenu à ses frais, sur ses terres arrosées de la sueur de son front. Cette classe essentiellement respectable représente l'élément le plus sain moralement, le plus vigoureux physiquement du peuple. Son travail et son épargne font la fortune du pays; elle produit plus qu'elle ne dépense, répare les forces nationales épuisées par d'autres, et mérite à tous égards l'attention effective de tous les gens de bien et des pouvoirs publics. G. DE S.

Le Chêne de Juin, *notice sur une variété bressane du chêne pédonculé,* par E. GILARDONI, inspecteur des forêts. Nancy, Berger-Levrault, 1895, in-8 de 21 p. avec une carte et 4 grav.

Cette brochure, luxueusement éditée, avec une carte en cinq couleurs et quatre pittoresques photogravures, fait l'historique et la description, au point de vue botanique, forestier et géologique, d'une race de chêne, de l'espèce *Quercus pedunculata,* qui, ne donnant ses feuilles et ses fleurs que cinq ou six semaines après l'espèce, soit aux premiers jours de juin, échappe aux atteintes des gelées tardives du printemps. Elle a, de plus, l'avantage de croître plus rapidement, plus régulièrement, et de se plaire dans les sols médiocres, marécageux, ou à humidité stagnante, où le chêne pédonculé et, à plus forte raison, le chêne rouvre, ne sauraient se maintenir. Sa station, en France, est sur le versant oriental du bassin de la Saône et du Rhône, des environs de Gray à ceux de Saint-Marcellin, mais principalement dans l'espace compris entre Dole, Chalon et Bourg-en-Bresse.

C. DE KIRWAN.

Ottica, del professore EUGENIO GELCHICH. Milano, Hoepli, 1895, in-18 de XV-576 p. — Prix : 6 fr.

Ce petit traité d'optique fait partie de la collection des manuels Hœpli. Il résume les théories géométriques et physiques et présente les nombreuses applications de la science, d'une manière élémentaire, sans doute, mais suffisante pour en donner une idée bien complète en même temps qu'exacte. L'optique géométrique, la description des instruments, y tiennent la plus grande place. Néanmoins les phénomènes d'interférences, de polarisation et, en général, ceux dont l'exposé est à peu près inséparable de la théorie ondulatoire, y sont présentés avec des développements suffisants.

Une bibliographie sommaire complète heureusement cet utile manuel. Cependant l'impression des noms d'auteurs aurait dû être surveillée plus exactement. Ainsi, on est tenté de passer avec indifférence devant un mémoire sur la dispersion de la lumière attribué à « Couchy; » il en est autrement lorsqu'on sait qu'il s'agit du grand mathématicien « Cauchy. » Pourquoi les ouvrages de Poincaré et de Verdet ne sont-ils indiqués que dans leur traduction allemande? Je suppose qu'ils ne perdraient rien à être lus dans leur texte original français, plus accessible d'ailleurs à la majorité des lecteurs italiens du manuel. Cette bibliographie me semble comporter une sérieuse objection de principe. L'auteur n'y comprend que les ouvrages spéciaux consacrés aux diverses parties de l'optique. Il en exclut, sauf quelques exceptions, les traités généraux de physique et les mémoires publiés dans les collections scientifiques. Évidemment, il fallait se restreindre; mais la

règle adoptée aboutit à ce résultat, que la bibliographie ne donne pas un véritable ensemble des sources à consulter. Il eût été préférable, ce semble, d'attacher moins d'importance au mode de publication et, par contre, de faire un choix plus sévère quant à la valeur des travaux et à leur utilité pour l'étude actuelle. Mais c'est là un détail bien secondaire, qui n'enlève rien à la valeur propre du manuel. E. Daram.

Grammaire latine, par l'abbé Le Goff. Paris, Delagrave, 1895, in-8 de II-211 p. — Prix : 3 fr.

« Tout marquis veut avoir des pages, » a dit autrefois le bon La Fontaine. De même tout professeur rêve de composer et de publier « sa » grammaire : rivalité qui rend entre tant de concurrents le choix de plus en plus difficile, mais qui, en définitive, doit tourner au profit de la jeunesse studieuse.

Loin de prétendre nous donner une œuvre savante, M. Le Goff a voulu être court, et ce n'est pas nous qui l'en blâmerons : au surplus, il est le premier à s'en remettre à l'habileté de ses collègues pour faire jaillir de ses formules « un enseignement lumineux, instructif et intéressant. » Son livre contient mainte remarque utile, qui faisait défaut dans la plupart des grammaires précédentes : çà et là, en revanche, des règles qu'il énonce d'une façon absolue comportent dans la réalité plus d'une exception. Sans doute il estime, comme nous, que la connaissance approfondie et définitive d'une langue, quelle qu'elle soit, ne peut s'acquérir que par un commerce assidu avec des écrivains ou des causeurs d'élite, l'étude abstraite des règles demeurant impuissante à la procurer. — L'auteur a adopté l'orthographe nouvelle et il substitue résolument, par exemple, *contio* à *concio*, tandis qu'il remplace *conditio* par *condicio*. L'impression typographique n'a pas été surveillée d'assez près : l'*errata*, déjà long, ne l'est pas encore assez (voir p. 146, ligne 14, et p. 150, ligne 15 ; à la page 168, il faut *lector* au lieu de *lictor*, et à la page 199, on doit lire évidemment, non pas « accusatif singulier en *ium*, » mais bien « génitif pluriel en *ium* »). — La grammaire proprement dite est suivie d'éléments de stylistique latine, trop peu développés encore à mon gré. Un autre appendice énumère, d'après M. Gœlzer, les particularités les plus saillantes du style de saint Jérôme : les élèves de nos établissements religieux, qui ont tous les jours sous les yeux le latin de la Vulgate, sauront ainsi quelles sont celles de ses formes que le goût classique eût condamnées au temps d'Auguste ou de Cicéron. C. Huit.

Le Premier Livre de l'arabisant, par Joseph Harfouch. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1893, in-16 de 63 p. — Prix : 1 fr. 50.

On ne saurait dire que ce petit livre remplisse une lacune. C'est un exposé bien long de l'alphabet et des signes orthographiques de la langue arabe, encombré d'exercices dont la nécessité n'est pas toujours démontrée et semé çà et là de quelques règles de grammaire. Tout cela est insuffisamment méthodique et ne saurait remplacer à aucun degré les leçons orales du maître. F. Grenard.

Le Drogman arabe, *ou Guide pratique de l'arabe parlé en caractères figurés pour la Syrie, la Palestine et l'Égypte*, ouvrage contenant un abrégé de la grammaire arabe, un vocabulaire analogique des mots usuels, des dialogues variés, les arabismes et les proverbes les plus connus, par Joseph Harfouch. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1894, in-16 de XVI-354 p. — Prix : 5 fr.

Ce petit livre a l'incontestable avantage d'avoir été écrit par un Arabe ;

c'est dire qu'on y trouvera non pas un arabe de convention, mais l'arabe tel qu'il est parlé dans le Levant. Le vocabulaire est abondant, comprenant plus de trois mille mots, dont quelques-uns se trouveraient difficilement ailleurs. L'exposé de grammaire est amplement suffisant pour la langue parlée; les dialogues sont, comme le dit justement l'auteur, calqués sur le vif et ne contiennent que des mots et des expressions journellement employés par la population indigène et capables d'être compris d'elle. Nous aurions seulement voulu ces dialogues moins étendus et remplacés en partie par une série méthodique d'exemples présentant autant que possible l'ensemble des locutions et des tournures propres à la langue arabe parlée. Enfin, c'eût été rendre un service réel aux apprentis orientalistes que de donner les caractères arabes en regard de la transcription en lettres latines.

F. Grenard.

History of the Church in England from the accession of Henry VIII to the death of queen Elisabeth A. D. 1509-1603, by Mary H. Allies. London, Burns and Oates, 1895, in-8 de 255 p.

Le nom de Mary H. Allies est bien connu des catholiques anglais. Déjà nous avons eu occasion, à propos de la première partie de l'Histoire de l'Église d'Angleterre, de louer le style si remarquablement pur, le récit clair, entraînant et édifiant, qui sont les caractéristiques de l'auteur. Nous retrouvons aujourd'hui l'historien catholique aux origines du schisme anglican, nous présentant Henri VIII d'abord défenseur, puis destructeur de la foi. Nous assistons à sa suite à la confection et aux altérations du *Common Prayer-Book*. Les figures attachantes ou hostiles de Marie la Catholique et d'Élisabeth l'Excommuniée apparaissent avec un relief puissant et des touches d'une rare expression. En face de l'Église persécutée et des temples ruinés se dresse le froid et haineux protestantisme qui a dépouillé la demeure de Dieu de ses ornements et la religion du Christ de ses sacrements. Déjà, à sa naissance, la religion prétendue réformée possède les germes de destruction qui se développeront sans relâche en elle : une division infinie de sectes et un étroit puritanisme. Voilà, dans ses grandes lignes, l'intéressante étude de miss M. Allies.

G. P.

L'Anarchie passive et le comte Léon Tolstoï, par Marie de Manacéine. Paris, Alcan. 1895, in-12 de VIII-160 p. — Prix : 2 fr.

Mme de Manacéine, dans ce livre qu'elle dédie à sa fille, s'attaque aux tendances antisociales qui s'accusent dans les derniers ouvrages du comte Tolstoï, et spécialement à la théorie de non-résistance au mal qu'il a exposée sous ce titre : *Le Salut est en vous*. Elle reproche à ce rigide théoricien de ne pas conformer sa vie à ses principes. C'est sans doute ce qu'essaiera d'établir aussi le recueil de souvenirs qu'annonce Mme Senron, ancienne gouvernante au service du maître russe. Et ces inconséquences fussent-elles certaines, cela ne prouverait pas grand'chose contre ces principes mêmes. Mais Mme de Manacéine montre bien qu'ils sont inconciliables avec le véritable esprit du christianisme, qui fait les lutteurs courageux, et en même temps avec les données de la biologie, avec l'hypothèse évolutionniste. La grande erreur du comte Tolstoï et de tous les déséquilibrés qui lui ressemblent, c'est de méconnaître combien l'ordre social est nécessaire au développement individuel. Peut-être aurait-il fallu démêler aussi une part de vérité dans sa condamnation de toute contrainte violente. Et l'auteur de ces pages l'a entrevue, en observant que plus la civilisation avance, plus le rôle de la force physique diminue.

Baron J. Angot des Rotours.

Die Entstehung des Kirchenstaates, von Dr Gustav Schnürer. Köln, Bachem, 1894, in-18 de 115 p. — Prix : 2 fr. 25.

Le docteur G. Schnürer, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), a réuni en une centaine de pages les résultats des différentes études récentes sur l'origine du patrimoine de saint Pierre et il a su, par une critique discrète et intelligente, faire ressortir une foule de faits intéressants pour la question du pouvoir temporel. Les travaux de P. Grisar, de Schwarzlose, d'Armbrust et la remarquable thèse de M. P. Fabre ont été heureusement mis à contribution, mais l'auteur a su donner à sa dissertation un caractère personnel très tranché. *Le Pape comme grand propriétaire, la Situation politique de la Papauté en Italie*, sont des chapitres où les vues d'ensemble décèlent un historien réellement compétent. Les rapports des Lombards avec la Papauté et le rôle de Charlemagne sont exposés avec le même bonheur.

G. P.

Hubert Robert et son temps, par C. Gabillot. Paris, Librairie de l'art, 1895, in-8 de 298 p., avec 69 gravures, dont 12 tirées en sanguine.— Prix : 8 fr.

C'est peut-être un peintre un peu mince qu'Hubert Robert, pour ajouter à son nom les mots *et son temps* au titre du livre qui lui est consacré. Mais c'est un peintre charmant, qui garde, dans le paysage et dans le genre, une des meilleures places de notre XVIIIe siècle. Son biographe a d'ailleurs groupé, autour du récit de sa laborieuse carrière, un grand nombre de renseignements et de faits nouveaux intéressant ses contemporains, et le mouvement des idées et des goûts artistiques de son époque. A ce dernier point de vue, et pour l'étude de l'art à la fin du règne de Louis XV et sous Louis XVI, M. Gabillot a rendu un vrai service, car il a multiplié les citations, les documents inédits, les correspondances tirées des cartons de la direction générale des bâtiments du Roi conservés aux Archives nationales. On aura profit à le consulter pour l'histoire de l'Académie de France à Rome, dont Hubert Robert fut pensionnaire à partir de 1759, sur les Salons de peinture et la critique au XVIIIe siècle, sur les jardins anglo-chinois et les bains d'Apollon à Versailles, que fut chargé de créer Hubert Robert comme dessinateur du Roi; sur la vie des détenus à Sainte-Pélagie et à Versailles pendant la Terreur, enfin sur les origines du Muséum, qui devint le Musée du Louvre, et sur les artistes qui habitèrent alors le palais. Le sous-titre, on le voit, est en somme justifié.

P. N.

Une Gloire française. Le Commandant Rivière. *Sa vie et ses œuvres,* par François Bournand. Paris, Téqui, 1895, in-8 de 260 p. — Prix : 2 fr.

M. François Bournand est l'auteur estimé de plusieurs ouvrages d'un sentiment très nettement catholique; aussi peut-on s'étonner qu'il ait jugé à propos d'écrire la biographie de Henri Rivière, qui fut certes un brave soldat et un littérateur distingué, mais qui professait un parfait scepticisme en matière religieuse; tout au plus ses apologistes peuvent-ils nous assurer qu'au fond il était spiritualiste. Dans ses nombreux romans, Rivière développe des théories assez singulières sur les relations qu'il suppose exister entre le monde terrestre et les âmes des défunts; ce sont là rêveries de poète à imagination maladive, mais non convictions philosophiques. Toutefois, on ne saurait méconnaître qu'il a bravement combattu en Nouvelle-Calédonie l'insurrection canaque, et qu'au Tonkin il a noblement arrosé de son sang l'une des nouvelles possessions coloniales de la France. Il convient

que sa mémoire soit perpétuée dans l'histoire, mais sa vie ne pourrait être proposée comme modèle aux générations futures. M. Bournand ajoute à cette courte biographie quelques détails intéressants sur les diverses parties de l'Indo-Chine française, les races qui la peuplent et l'existence que peuvent y mener les Européens. COMTE DE BIZEMONT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Ce n'est pas l'Allemagne seule qui est frappée par la mort de M. Heinrich VON SYBEL, décédé à Marbourg le 1er août. Tous ceux qui s'intéressent au mouvement des études historiques porteront le deuil d'un des plus grands historiens qu'ait produits l'Allemagne contemporaine; en France particulièrement, l'on ne pourra manquer de sentir la perte d'un écrivain dont, malgré ses tendances, les travaux les plus considérables présentent pour nous un intérêt capital. C'est la France qui a joué le grand rôle dans cette première croisade, dont l'histoire a été le premier chef-d'œuvre de Sybel; c'est la France qui a été l'âme du mouvement révolutionnaire dont il a retracé les contre-coups en Europe dans un ouvrage qui a fondé définitivement sa réputation et qui est resté longtemps le plus important sur la matière. Né le 2 décembre 1817, à Dusseldorf, fils d'un des chefs du parti libéral en Prusse, Heinrich von Sybel commença ses études dans sa ville natale et les poursuivit à l'Université de Berlin, où les leçons de Ranke déterminèrent sa vocation historique. Privat-docent à l'Université de Bonn en 1839, il n'avait que vingt-quatre ans quand il publia cette histoire de la première croisade qui reste encore, après cinquante ans, le livre capital sur la matière. L'année suivante (1842), il devenait professeur en titre à Bonn, d'où il ne tarda pas à passer à Marbourg (1845). Il venait de publier son second ouvrage important, sur les origines de l'empire d'Allemagne. C'est alors qu'il tourna ses études d'une manière spéciale vers l'histoire moderne. C'est aussi vers cette époque, par son entrée en 1848 aux États de la Hesse électorale, que commence la carrière politique de von Sybel. Il ne peut entrer dans le cadre de ce court article, purement bibliographique, d'apprécier le rôle politique de l'historien allemand; qu'il nous suffise de rappeler que soit là, soit au Reichstag prussien où il siégea de 1862 à 1865, il se rallia au centre gauche et manifesta un fâcheux esprit d'hostilité contre les catholiques. Appelé à la chaire d'histoire de l'Université de Munich en 1856, von Sybel y fonda un « séminaire » important, et cette *Historische Zeitschrift* (1856), l'une des plus anciennes revues de ce genre qui existent aujourd'hui, et l'une de celles qui ont exercé la plus grande influence. Il avait commencé depuis trois ans la publication de cette histoire de l'époque révolutionnaire pour laquelle l'Empire lui ouvrit largement nos archives et mit entre ses mains des trésors jusqu'alors inaccessibles aux historiens, même français. Membre de l'Académie bavaroise (1857), puis secrétaire de la commission pour la publication des sources historiques (1858), von Sybel redevint en 1861 professeur à l'Université de Marbourg; il y resta jusqu'en 1874, que le gouvernement prussien l'appela à la direction des archives d'État à Berlin. Voici une liste chronologique, où il y a bien des lacunes (notamment pour les essais parus dans des recueils périodiques), des publications du grand historien : *Geschichte des ersten Kreuzzugs* (Düsseldorf, 1841, in-8; 2e édit. Leipzig, 1881, in-8); — *Entstehung des deutschen Königthums* (Frankfurt am Main, 1844, in-8; 2e édit.,

1881, in-8) ; — *Der heilige Rock zu Trier und die 20 andern ungenähten Röcke*, en collaboration avec M. Gildemeister (Düsseldorf, 1844, in-8) ; — *Ueber die heutigen Tories* (Marburg, 1846, in-8) ; — *Ueber das Verhältniss unserer Universitäten zum öffentlichen Leben* (Marburg, 1847, in-8) ; — *Die politischen Parteien der Rheinprovinz in ihrem Verhältniss zur preussischen Verfassung, geschildert* (Düsseldorf, 1847, in-8) ; — *Die Universität Marburg und das kurhessische Unterrichtswesen* (Marburg, 1848, in-8) ; — *Ueber das Reichsgrundgesetz der XVII Vertrauensmänner* (Marburg, 1848, in-8) ; — *Geschichte der Revolutionszeit von 1789 bis 1795* (Düsseldorf, 1853-1879, 5 vol. in-8) ; — *Ueber den Stand der neueren Geschichtschreibung* (Marburg, 1856, in-8) ; — *Ueber die neueren Darstellungen der deutschen Kaiserzeit* (München, 1859, in-8) ; — *Die Erhebung Europas gegen Napoleon I* (München, 1860, in-8) ; — *Prinz Eugen von Savoyen* (München, 1861, in-8) ; — *Die deutsche Nation und das Kaiserreich* (Düsseldorf, 1861, in-8) ; — *Ueber die Entwicklung der absoluten Monarchie in Preussen* (Bonn, 1863, in-8) ; — *Kleine historische Schriften* (München, et Stuttgart, 1863-1880, 3 vol. in-8) ; — *Ueber die Geschichte des historischen Wissens* (Bonn, 1864, in-8) ; — *Preussen und Rheinbund* (Bonn, 1865, in-8) ; — *Das neue Deutschland und Frankreich* (Bonn, 1866, in-12) ; — *Œstreich und Deutschland im Revolutionskrieg* (Düsseldorf, 1868, in-8) ; — *Die Gründung der Universität Bonn* (Bonn, 1868, in-8) ; — *Die deutschen und die auswärtigen Universitäten* (Bonn, 1868, in-8) ; — *Ueber die Emancipation der Frauen* (Bonn, 1870, in-8) ; — *Les Droits de l'Allemagne sur l'Alsace et la Lorraine* (Bruxelles, 1870, in-8) ; — *Der Frieden von 1871* (Düsseldorf, 1871, in-8) ; — *Die Lehren des heutigen Socialismus und Communismus* (Bonn, 1872, in-8) ; — *Am Denkmal Stein's* (Bonn, 1872, in-8) ; — *Was wir von Frankreich lernen können* (Bonn, 1872, in-8) ; — *Napoleon III* (Bonn, 1873, in-8) ; — *Die deutschen Universitäten, ihre Leistungen und Bedürfnisse*, 2e édition de *Die deutschen und auswärtigen Universitäten* (Bonn, 1874, in-8) ; — *Klerikale Politik im XIX Jahrhundert* (Bonn, 1874, in-8) ; — *Vorträge und Aufsätze* (Berlin, 1874, in-8), 1re série, t. II de l'*Allgemeiner Verein für deutsche Literatur* ; — *Kaiserurkunden in Abbildungen*, en collaboration avec Th. von Sickel (Berlin, 1880 et suiv., gr. in-fol.) ; — *Die historische Commission bei der königlich bayerischen Akademie der Wissenschaften, 1858-1883* (München, 1883, in-8) ; — *Gedächtnissrede auf Leopold von Ranke* (Berlin, 1886, in-8) ; — *Die Begründung des deutschen Reiches durch Wilhelm I* (München, 1890-1894, 7 vol. in-8). Sous sa direction a été commencée en 1891 la publication des *Preussische Staatschriften* du temps de Frédéric II. Mlle Dosquet a traduit en français l'*Histoire de l'Europe pendant la Révolution française* (Paris, 1870-1887, 6 vol. in-8).

— Sans être un savant aussi considérable que M. H. von Sybel, M. Auguste Geffroy n'en était pas moins un historien éminent, et sa mort, survenue à Bièvres (Seine-et-Oise), le 16 août, causera de vifs regrets. Né à Paris, le 21 avril 1820, M. Matthieu-Auguste Geffroy fit ses études au lycée Charlemagne, entra en 1840 à l'École normale, se fit recevoir agrégé d'histoire en 1845 et docteur ès lettres en 1848. Professeur d'abord dans les collèges de Dijon et de Clermont et au lycée Louis le Grand, il se vit en 1852 appelé à la chaire d'histoire de la Faculté de Bordeaux. L'étude qu'il avait faite de l'histoire des pays scandinaves et le volume donné par lui sur ce sujet à la collection historique de M. V. Duruy le désignèrent pour remplir en Suède une mission scientifique (1854). Il fut en 1868 un des trois membres chargés de rédiger le rapport sur les études historiques en France. En 1872, il devint maître de conférences à l'École normale et professeur d'histoire ancienne à la Faculté des lettres de Paris. Il venait de prendre le

fauteuil d'A. Thierry à l'Académie des sciences morales et politiques (1874), quand le gouvernement lui confia la direction de notre nouvelle École de Rome. Il la garda jusqu'en 1882, fut remplacé pendant quelques années par M. Le Blant, et reprit son poste, qu'il conserva jusqu'à l'an dernier. On sait que la direction de cet important établissement a été confiée depuis au très savant abbé Duchesne. Voici les principales publications de M. Geffroy : *Études sur les pamphlets politiques et religieux de Milton* (Paris, 1848, in-8); — *Histoire des États scandinaves* (*Suède, Norvège, Danemark*) (1851, in-12), dans la *Collection* de feu M. Duruy; — *Hertha, ou Histoire d'une âme*, traduit du suédois de Mlle Bremer (1856, in-16); — *Lettres inédites de la princesse des Ursins* (1859, in-8); — *Histoire de Charles XII, roi de Suède*, de Voltaire, nouvelle édition (1864, in-8); — *Gustave III et la cour de France, suivi d'une étude critique sur Marie-Antoinette et Louis XVI* (1867, 2 vol. in-8 ou 2 vol. in-12); — *Rapports sur les études historiques* (1868, gr. in-8), avec MM. Zeller et Thiénot, dans le *Recueil des rapports sur les progrès des lettres et des sciences en France; — Rome et les Barbares. Étude sur la Germanie de Tacite* (1874, in-8 ou in-12); — *Marie-Antoinette. Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau*, publiée en collaboration avec M. le chevalier d'Arneth (1874, in-8); — *L'École française de Rome; ses origines, son objet, ses premiers travaux* (1877, in-8. Extrait des *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*); — *L'École française de Rome, ses premiers travaux; antiquité, moyen âge* (1884, in-8. Extrait du même recueil); — *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis le traité de Westphalie. Suède* (1885, gr. in-8); — *Madame de Maintenon d'après sa correspondance authentique* (1887, 2 vol. in-16). Nous citerons encore de lui : *La France et la Suède avant la Révolution* (*Revue britannique*, avril 1867); — dans la *Revue des Deux Mondes : Le Nord scandinave depuis cinquante ans* (1er janvier et 1er décembre 1852, et 15 nov. 1853); — *Études archéologiques et ethnographiques sur le Danemark* (1er janvier 1853); — *L'Histoire et la littérature en Danemark* (15 février 1853); — *Poésies finlandaises de Runeberg* (1er septembre 1854); — *Une Visite à Bomarsund après la prise de la forteresse* (1er sept. 1854); — *La Réaction absolutiste en Danemark* (1er nov. 1854); — *Des intérêts du Nord scandinave dans la question d'Orient* (15 fév., 1er juill., 15 sept., 1er nov. 1855, 15 avril, 1er juin 1856); — *La Diète suédoise et le roi Oscar* (1er déc. 1856); — *Le Scandinavisme et le Danemark* (1er mai 1857); — *Wahlberg, le tueur d'éléphants* (1er juill. 1857); — *Les Récits de l'enseigne Stael et le poète finlandais Runeberg* (1er sept. 1857); — *L'Intolérance suédoise, les périls du Danemark et le scandinavisme* (15 août 1858); — *Traditions populaires de l'Islande, par M. Konrad Maurer* (15 avril 1860); — *Le Roi Oscar et les Royaumes-Unis sous son règne* (1er et 15 juillet 1860); — *La Presse et la littérature en Finlande* (1er déc. 1860); — *La Nemesis divina, manuscrit inédit de Linné* (1er mars 1861); — *L'Agitation allemande en Danemark* (15 mars 1861); — *Affaires du Danemark* (1er juin 1861); — *Les Peintres scandinaves à l'exposition de 1861 à Paris* (15 juin 1861); — *La Presse dans le Nord scandinave* (1er août 1861); — *Guichardin et ses œuvres inédites* (15 août 1861); — *L'Agitation réformiste en Allemagne* (1er mars 1862); — *Poèmes populaires de la Finlande* (1er juillet 1862); — *Les Études et les découvertes archéologiques récentes dans le Nord scandinave* (1er nov. 1862); — *Du Classement définitif de nos archives* (1er janv. 1863); — *Une Intervention anglaise dans les affaires du Danemark* (1er janv. 1863); — *Études archéologiques en Suède et en Danemark* (1er mars 1863); — *Jérôme Savonarole* (15 mai 1863); — *Les Archives saxonnes* (15 juill. 1863); — *L'Agitation allemande contre le Danemark* (15 déc. 1863); — *Gustave III*

et la cour de France (15 fév., 1er mars, 1er avril, 15 juill. 1864, 15 août, 15 sept., 1er oct., 1er nov., 15 nov. 1865. Publié en volume, cf. ci-dessus); — *La Conférence de Londres* (1er juin 1864); — *La Reine Marie-Antoinette* (1er juin 1866); — *Réplique à l'article de M. Feuillet de Conches sur l'authenticité des lettres de Marie-Antoinette* (15 juin et 15 août 1866); — *Madame de Staël ambassadrice* (1er nov. 1866); — *De l'Authenticité des lettres de Mme de Maintenon* (15 janv. 1869); — *Le Charles XII de Voltaire et le Charles XII de l'histoire* (15 nov. 1869); — *Les Nouveaux Dangers du Nord* (1er février 1870); — *Un Manifeste prussien de M. Th. Mommsen à l'Italie* (1er nov. 1870); — *La Finlande et le Kalevala* (15 janv. 1871); — *Les Origines du germanisme* (15 déc. 1871; 1er janv., 1er mars, 15 mars 1872); — *La Suède sous le roi Charles XV* (15 déc. 1872); — *Les Conquêtes germaniques* (15 juil. 1873); — *Les Livres de raison de l'ancienne France* (1er sept. 1873); — *La Vénus de Palerme et les marbres de Milet au musée du Louvre* (15 janv. 1874); — *Amédée Thierry et son œuvre* (1er août 1874); — *Les Cours souveraines dans l'ancienne France* (15 oct. 1874); — *Une Autobiographie de Guichardin* (1er février 1874); — *Les Sagas islandaises* (1er nov. 1875); — *Une Nouvelle Histoire de l'Orient classique* (1er déc. 1875); — *La Nouvelle École française de Rome* (15 août 1876); — *Le Desséchement du lac Fucin* (15 oct. 1877); — *Le Quatrième Centenaire de l'Université d'Upsal* (1er nov. 1877); — *La Cinquantaine de l'Institut allemand de correspondance archéologique de Rome* (15 mai 1879); — *L'Histoire monumentale de Rome et la première Renaissance* (1er sept., 15 sept. 1879); — *La Légende de la Cenci* (15 avril 1880); — *De l'Enseignement de l'histoire dans l'Université* (1er déc. 1880); — *Une Fête archéologique à Rome* (15 janv. 1883); — *L'École française de Rome* (1er juin et 1er juillet 1883); — *Une Enquête française sur les croisades et l'Orient latin* (1er déc. 1883); — *Nos diplomates sous Louis XIV. France et Suède* (1er avril 1885); — *Du Rôle de la richesse dans l'ancienne Rome* (1er juin 1888); — *Du Progrès de la science archéologique et de l'exégèse à Rome* (1er avril 1892); — dans les *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales : Fragments d'une notice sur la vie et le rôle politique de Mme des Ursins* (t. XLVII, 1859); — *La Germanie de Tacite*, t. XCVII et XCVIII, 1872); — *L'École française de Rome* (t. CVI, 1876); — *Le Quatrième Centenaire de l'Université d'Upsal* (t. CIX, 1878); — *Desséchement du lac Fucin* (t. CX, 1878); — *Marques de briques romaines* (t. CXV, 1881); — *L'École française de Rome, ses premiers travaux* (t. CXX, 1883, et CXXI, 1884); — *Observations sur la quatrième croisade* (t. CXXIII, 1885); — *Découverte d'une inscription grecque du VIe siècle av. J. C.* (t. CXXIII, 1885); — *Observations sur l'état de la propriété foncière chez les Germains* (t. CXXIV, 1885); — *Notice sur M. du Châtellier* (t. CXXIV, 1885); — *Notice sur M. Mamiani* (t. CXXIV, 1885); — *Observations sur le droit d'extradition appliqué aux délits politiques* (t. CXXIV, 1885); — *Un Philanthrope français en Alsace, Frédéric Engel Dolfus* (t. CXXV, 1886); — *Notice sur Prosper Gachard* (t. CXXV, 1886); *Madame de Maintenon* (t. CXXVII, 1887); — *Observations sur les prétentions de Philippe V à la couronne de France* (t. CXXVII, 1887); — *Notice sur E. Belot* (t. CXXX, 1888).

— M. Joseph Derenbourg, membre de l'Institut, vient de mourir à Ems, le 30 juillet, dans sa quatre-vingt-cinquième année. Né à Mayence en 1810, à une époque où cette ville faisait partie d'un département français (le Mont-Tonnerre), c'est de son père qu'il reçut les premières leçons d'hébreu. Il suivit à Mayence même les cours de l'école rabbinique. La connaissance qu'il acquit des divers idiomes de l'Orient le désigna pour remplir les fonctions de correcteur des textes orientaux à l'imprimerie impériale. En 1871, l'Académie des inscriptions et belles-lettres lui donna le fauteuil laissé vacant

par la mort de M. Caussin de Perceval, qui avait été à Paris son maître d'arabe et qui était resté son ami et son protecteur. En 1877, il entrait à l'École des hautes études, section des sciences historiques et philologiques, avec le titre de professeur d'hébreu et de directeur adjoint. Outre sa collaboration à la *Revue critique*, au *Journal asiatique* et à divers recueils spéciaux, il laisse les ouvrages suivants : *Fables de Loqman. Le texte revu de nouveau sur les manuscrits, accompagné d'une version française et de notes et précédé d'une introduction sur la personne de Loqman et sur l'origine de ce recueil de fables* (Berlin, 1849, in-12) ; — *Essai sur l'histoire et la géographie de la Palestine, d'après les Thalmuds et les autres sources rabbiniques* (1867, in-8); — *Manuel du lecteur d'un auteur inconnu*, publié d'après un manuscrit venu du Yémen (1871, in-8. Extrait du *Journal asiatique)*; — *Notes épigraphiques* (1877, in-8); — *Opuscules et traités d'Abou'l Walid Mervan Ibn Djanah, de Cordoue*, texte arabe publié avec une traduction, en collaboration avec M. Hartwig Derenbourg (1880, in-8); — *Deux Versions hébraïques du livre de Kalilâh et Dimnâh* (1881, gr. in-8), dans la *Bibliothèque de l'École des hautes études;* — *Le Livre des parterres fleuris. Grammaire hébraïque en arabe d'Abou'l Walid Mervan ibn Djanah, de Cordoue* (1886, gr. in-8), dans la même collection ; — *Directorium vitae humanae, alias parabola antiquorum sapientium ; version latine par Jean de Capoue du livre de Kalilâh et Dimnâh* (1887-1889, gr. in-8), dans la même collection.

— M. Friedrich Engels, disciple et ami de Karl Marx et l'un des propagateurs les plus ardents des doctrines internationalistes, vient de mourir à Londres, le 7 août. Né en Prusse, à Bormen, en 1819, M. Engels, qui appartenait cependant à la classe aisée (et qui est mort d'ailleurs en laissant une assez grosse fortune), se jeta de bonne heure dans le socialisme. Les *Annales franco-allemandes* qui se publiaient à Paris reçurent sa collaboration à partir de 1844. En 1848 il fut, avec Karl Marx, le principal rédacteur du fameux manifeste communiste adressé aux prolétaires de tous les pays. Il prit une part active au mouvement révolutionnaire badois de 1848-1849, et s'enfuit en Angleterre lors du triomphe des Prussiens. Voici la liste de ses publications : *Die Lage der arbeitenden Klasse in England* (Leipzig, 1845, in-8) ; — *Die heilige Familie, oder Kritik der kritischen Kritik* (Frankfurt a. M., 1845, in-8), en collaboration avec Karl Marx ; — *Die preussische Militarfrage und die deutsche Arbeiterpartei* (Hamburg, 1869, in-8 ;) — *Zur Wohnungsfrage* (Leipzig, 1872, in-8); — *Der deutsche Bauernkrieg* (Leipzig, 1875, in-8); — *Soziales aus Russland* (Leipzig, 1875, in-8) ; — *Herrn Eugen Dührings Umwälzung der Wissenschaft* (Leipzig, 1878, in-8); — *Der Ursprung der Familie, des Privateigenthums und des Staats* (Zürich, 1884, in-8); — *Ludwig Feuerbach und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie* (Stuttgart, 1888, in-8) ; — *In Sachen Brentano contra Marx wegen angeblicher Citatsfälschung* (Hamburg, 1891, in-8) ; — *Die Entwickelung des Sozialismus von der Utopie zur Wissenschaft* (Berlin, 1891, in-8); — *Internationales aus dem Volkesstaat (1871-1875)* (Berlin, 1894, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Ancelet, membre de l'Institut, mort à soixante-quatre ans, le 5 août; — de M. Beudant, ancien doyen de la Faculté de droit de Paris, où il tenait la chaire de Code civil depuis 1878, ancien conseiller municipal de Paris, qui collabora d'une manière active à la *Revue critique de législation* et à la *Revue pratique de droit français*, et dont on a une thèse sur l'*Indication de la loi pénale dans la discussion devant le jury* (Toulouse, 1861, in-8), mort à soixante-quatre ans, le 30 juillet ; — de M. Édouard Cournault, ancien rédacteur du *Journal de la Meurthe et des Vosges*, et l'un des fondateurs de l'École de Nancy, mort dans cette ville, le

3 août, âgé de soixante-seize ans; — de M. Henry Duval, ou plutôt Henry Chardin, publiciste, critique musical et théâtral au *Soir*, au *Mot d'ordre*, à la *Marseillaise*, mort à soixante-six ans, le 7 août; — de M. Léon Flourac, ancien élève de l'École des chartes, où il soutint en 1879 une thèse remarquée sur *Jean de Grailly, comte de Foix, 1382-1436* (Paris, 1884, in-8. Couronné par l'Institut au concours des antiquités nationales), ancien archiviste des Basses-Pyrénées, mort âgé de trente-neuf ans, le 31 juillet; — de M. Julien Gréau, antiquaire connu par ses belles collections, dont il a publié à diverses reprises d'excellents inventaires, mort âgé de quatre-vingt-trois ans, le 12 août, à Nemours; — de M. Kiener, professeur d'anatomie pathologique à l'Université de Montpellier; — de M. Achille Lemoine, l'éditeur de musique bien connu, mort à Sèvres, le 13 août; — de M. Victor Leroy-Saint-Aubert, homme de lettres, mort le 25 août, à Paris; — de M. Gabriel Mailhard de la Couture, rédacteur en chef de la *Vraie France*, de Lille; — de M. Léon Meunier, rédacteur en chef du *Courrier des États-Unis*, mort à Pau, le 30 juillet; — de M. l'abbé Ravoux, chanoine honoraire, directeur du petit séminaire de Saint-Flour, où il professait la rhétorique, mort à trente-neuf ans, à Saint-Flour; — de M. Christophe Thivrier, député de l'Allier, ancien directeur du journal *le Socialiste*, de Commentry, mort le 9 août, dans sa quarante-cinquième année, à Montluçon; — de M. le docteur Néhémie Vialet, lauréat de l'Académie de médecine, mort dans sa trente-deuxième année, le 4 août, à Paris.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Charles-C. Babington, éminent naturaliste anglais, professeur à l'Université de Cambridge, mort le 22 juillet; — de M. R. Uhlick Burke, nouvelliste, qui avait récemment abordé le genre historique en composant une *History of Spain* (London, 1895, in-8); — de M. G. Engel, philosophe, auteur d'ouvrages relatifs à la musique, mort âgé de soixante et onze ans, à Berlin, le 19 juillet; — de M. G. von Essen, théologien, mort âgé de quatre-vingts ans, à Helsingfors; — de M. W. Fabritius, astronome distingué, mort en juillet, à Kiev; — de M. Gerstaecker, professeur de zoologie à l'Université de Greifswald, auteur de beaux et remarquables travaux dans le domaine de l'entomologie, mort le 20 juillet, âgé de soixante-cinq ans; — de M. G. von Grofe, professeur de mathématiques, mort à Jouriev; — de M. Hoppe-Seyler, professeur de chimie physiologique à l'Université de Strasbourg, l'un des meilleurs élèves de l'illustre Virchow, auteur de travaux estimés sur les globules du sang, et l'un des directeurs du *Jahresbericht der Chemie*, mort le 16 août; — de M. F. Kitton, le savant microscopiste; — de M. R. Krauss, connu par ses ouvrages d'anthropologie, mort le 25 juillet à Schwerin; — de M. G. Michaelis, professeur de sténographie à l'Université de Berlin, mort le 9 août, âgé de quatre-vingt-deux ans, dans cette ville; — de M. Moos, professeur à la Faculté de médecine d'Heidelberg, où il est mort le 19 juillet, âgé de soixante-quatre ans; — de M. Giuseppe Müller, professeur de grec à l'Université de Turin, fondateur de la *Rivista d'istruzione classica*, mort le 13 juillet, à soixante-dix ans, dans la ville de Turin; — de M. A. Nagel, professeur d'oculistique à l'Université de Tubingue, où il est mort dans sa soixante-troisième année, le 21 juillet; — de M. Riva, botaniste et explorateur africain, mort le 24 juillet, à Rome; — de M. P. J. Savvaitov, archéologue russe, mort âgé de quatre-vingt-un ans, le 12 juillet, à Saint-Pétersbourg; — de M. Schimmelbusch, qui professait la médecine en qualité de privat docent à l'Université de Berlin, mort le 2 août, âgé de trente-cinq ans; — de l'illustre éditeur allemand, Christ. Bernhard Tauchnitz, à qui l'on doit entre autres publications la *Collection of British authors* si populaire,

et à qui le zèle qu'il déployait dans son commerce fit accorder, en 1860, la baronnie héréditaire par le duc de Cobourg, mort le 20 août, âgé de soixante-dix-neuf ans; — de M. Jos. Thomson, géologue et explorateur africain, mort âgé de trente-sept ans, à Londres, le 2 août; — de sir Thomas Wade, professeur de chinois à l'Université de Cambridge, mort âgé de soixante-dix-sept ans; — de M. Whiston, ancien « fellow » de Trinity College à Cambridge, qui laisse inachevée une édition de Démosthène, mort en août; — de M. Witmeur, professeur de géologie à l'Université de Bruxelles, mort le 15 juillet, dans cette ville; — de M. J. Zahn, libraire, éditeur de la *Schlesische Zeitung*, mort à Breslau, en août.

Congrès. — Le congrès international des américanistes, qui a coutume de se réunir tous les deux ans, a décidé dans sa dernière session, à Stockholm, en août 1894, de tenir cette année une session extraordinaire dans la ville de Mexico. C'est la première fois, depuis que le congrès se rassemble, que les organisateurs ont l'idée de choisir comme lieu de réunion la terre qui fait le sujet de leurs études : heureuse idée, dont il faut les féliciter, et heureux aussi le choix qui a été fait de Mexico, la capitale du pays le plus riche en antiquités précolombiennes. Le prix de souscription au congrès, qui aura lieu du 15 au 20 octobre inclus, est de 12 fr. 50 (5 piastres d'argent mexicaines); cette souscription donne à l'ordinaire droit d'assister aux séances et de recevoir le volume de compte rendu. Le montant de la souscription doit être remis dans chaque pays au consul du gouvernement mexicain. Le programme, qui comprend trente-deux articles, est trop long pour être reproduit ici intégralement. Nous noterons seulement les questions suivantes qui donneront une idée de l'ensemble : 1. Calcul chronologique et géographique des périodes de l'histoire d'Amérique. — 2. Rapports qui existaient entre les différents peuples américains avant la découverte. — 4. Cartes marines de l'Océan Atlantique et du Pacifique au xvie siècle. — 6. Division géographique de l'ancien territoire mexicain du temps d'Ahuitzotl. — 9. Le Commerce, la monnaie et les moyens de change parmi les anciens peuples du Mexique. — 10. Siège de Mexico par Cortez ; art militaire des forces belligérantes. — 11. L'Instruction publique au Mexique dans l'ancien temps et depuis la conquête jusqu'au milieu du xvie siècle. — 15. Origine et progrès de la race caraïbe en Amérique. Caractères de cette race. — 19. Rapports entre les Esquimaux et les autres races indigènes de l'Amérique du Nord. — 20. L'Homme préhistorique au Mexique. — 23. Peut-on faire une classification chronologique des monuments architecturaux du Mexique et de l'Amérique centrale ? — 26. Tableaux des hiéroglyphes indiens. — 27. Nouvelles Recherches sur les langues indigènes de l'Amérique centrale et sur leur affinité avec celles du Mexique et de l'Amérique du Sud. Leur distribution géographique. — 31. Division et classification des langues et dialectes des anciens habitants du territoire moderne mexicain. Leur état actuel. — 32. Emploi de l'écriture hiéroglyphique depuis la conquête. Importance de son étude ainsi que des langues mexicaine et maya.

— L'Office international de bibliographie, fondé à Bruxelles il y a un an, vient de provoquer pour les 2, 3 et 4 septembre la réunion d'une conférence bibliographique internationale. L'avis nous en est parvenu trop tard pour que nous pussions le communiquer à nos lecteurs à temps, dans notre livraison d'août. Mais le *Polybiblion* prend trop d'intérêt aux questions bibliographiques pour que nous ne disions pas quelques mots de l'objet de la réunion et de la brochure qui a été distribuée à cette occasion : *Conférence bibliographique internationale* (Bruxelles, imp. veuve Ferdinand Larcier, in-8 de 28 p.). Les questions soumises à la discussion du congrès sont les suivantes :

I. Fondation d'un Institut international de bibliographie ayant pour objet l'étude de toutes les questions relatives à la bibliographie, et destiné à donner une représentation permanente aux intérêts bibliographiques; II. Adoption d'une classification bibliographique universelle et internationale; III. Publication d'un répertoire bibliographique universel sur fiches; IV. Proposition aux gouvernements dans le but de faciliter la publication de ce répertoire, de se constituer en « Union bibliographique universelle. » — Qu'il y ait un intérêt considérable à faire un répertoire universel de tout ce qui a paru dans tous les pays et dans toutes les langues depuis l'invention de l'imprimerie, c'est ce que personne ne songerait à mettre en doute. Mais d'aucuns jugeront le projet chimérique : ce n'est pas seulement parce qu'une telle œuvre, pour arriver à être complète, exigera un labeur colossal et une persévérance constante dans l'effort; si énorme que paraisse l'entreprise, si l'on considère ce que quelques érudits ont fait à eux seuls, — par exemple le *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, — on se convaincra sans peine que la réunion des matériaux nécessaires à la construction de l'œuvre pourra se faire assez rapidement; la grosse difficulté ne semble pas devoir être de réunir des collaborateurs zélés, mais d'obtenir d'eux l'uniformité dans le travail, qui seule rendra vraiment utile le répertoire projeté. Pour notre part, nous croyons cependant que l'entreprise est réalisable, et les moyens indiqués dans la brochure nous semblent judicieux. Le système de publication par fiches, déjà adopté par M. Vander Haeghen dans sa *Bibliotheca belgica*, qui seul rend possibles les intercalations continuelles, et qui permet de mettre sans trop de retard à la disposition du public les documents réunis, puisque la crainte d'être incomplet sera annulée par la certitude de pouvoir compléter la publication au fur et à mesure des nouvelles découvertes, ce système nous semble en effet le meilleur. De même, pour la prompte répartition des cartes dans le répertoire idéologique, l'adoption de la classification décimale, qui a tant de succès aux États-Unis, ne nous paraît point une mauvaise mesure. Nous ne pouvons entrer dans une analyse de détail de la brochure que nous signalons; mais nous espérons revenir plus tard sur la question et faire connaître à nos lecteurs les résultats de la conférence de Bruxelles.

— Le compte rendu du troisième congrès scientifique international des catholiques, tenu l'an dernier à Bruxelles, vient de paraître. Nous en reparlerons bientôt avec plus de détails.

Institut. — *Académie des sciences.* — L'Académie a élu, le 29 juillet, comme correspondant dans la section d'anatomie et de zoologie, M. Bergh (de Copenhague).

— *Académie de médecine.* — L'Académie, dans la séance du 23 juillet, a élu MM. Perroncito (de Tunis) et Adamkiewicz (de Vienne), comme correspondants étrangers. — Le 30 juillet, ont été élus correspondants étrangers dans la division de physique et chimie médicales et pharmacie MM. Hoppe-Seyler (de Strasbourg) et Dragendorf (de Dorpat).

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 9 août, M. Héron de Villefosse a décrit une statuette d'ivoire trouvée à Carthage, et l'a rapprochée des statuettes analogues. M. Henri Weil a entretenu l'Académie d'un quatrième hymne mis au jour par les fouilles de Delphes. M. Homolle a lu un mémoire sur les reconstructions ou modifications du temple de Delphes. — Dans la séance du 23, M. Homolle a commenté le texte d'une inscription trouvée à Delphes et contenant une partie du code de la phratrie des Halyades. M. J. Menant a communiqué le résultat du travail de M. A. Boissier sur l'interprétation de

tablettes couvertes d'écriture cunéiforme. M. Th. Reinach a fait une communication sur la bataille de Magdolos et la chute de Ninive.

Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 3 août, M. Boissonade a terminé la lecture de son mémoire sur les progrès du Japon moderne. M. Heuzey a fait une lecture sur ses études récentes de sociologie. — Le 10, M. Alaux a lu son mémoire sur l'union de l'âme et du corps. M. Doniol a communiqué un extrait de ses notes sur le passé contemporain, relatif aux négociations franco-allemandes de 1871 et 1872 pour le rétablissement de la paix, et au paiement de l'indemnité de guerre.

Concours. — L'Académie des sciences morales et politiques a choisi comme sujet du prix Blaise des Vosges, à décerner en 1897, une étude sur les moyens à employer pour permettre aux caisses d'épargne de prêter aux cultivateurs autrement que par le prêt hypothécaire.

Les Lacs de sel de Glauber. — Un journal financier, l'*Ami de l'épargne*, dans son numéro du 14 juillet, p. 3, a un article sur la Société des sels gemmes et soudes de la Russie méridionale, où il est dit que cette Société a pour objet « l'exploitation des lacs de sel de Glauber (Russie) ! » Glauber est un illustre chimiste allemand du xviie siècle (1604-1668) qui, le premier, a isolé et défini le sel que nous appelons en France aujourd'hui sulfate de soude, mais qu'on appelle encore dans d'autres pays « sel de Glauber. » Le Pirée avait été pris pour un homme : Glauber est pris pour une localité.

Paris. — La Bibliothèque nationale vient de publier, comme annexe au *Bulletin* mensuel de mai 1895, une importante brochure : *Aristote* (Extrait du *Catalogue général des livres imprimés*. Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, gr. in-8 de 4 p. à deux colonnes). Cet article est ainsi divisé : *Œuvres en grec et grec-latin*, 1-23; en *latin*, 24-42; en *langues modernes*, 43-44; *Œuvres diverses*, 45-50. *Extraits*, 51-76. Le tout forme sept cent quarante et un numéros. L'énumération des œuvres d'Aristote, qui commence par l'édition en six volumes in-folio d'Alde Manuce (Venise, 1495-1498), est suivie d'un *Index* (en deux pages) et d'une *Table des titres grecs avec renvoi aux titres de la Table précédente* (en une page). Le travail a été fait avec un soin extrême et les indications de tout genre sont aussi abondantes que précises. D'après un tel échantillon, le *Catalogue général des livres imprimés* de la Bibliothèque nationale serait le répertoire le plus précieux qui pût être mis aux mains des travailleurs. Aussi combien il est désirable que l'on commence bientôt l'impression de l'immense recueil et que, dans l'Exposition universelle de 1900, on puisse admirer déjà plusieurs volumes d'une publication qui intéressera le monde entier !

— Le seizième fascicule du *Dictionnaire général de la langue française*, par MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas, vient de paraître (Paris, Delagrave, in-8. — Prix du fasc. : 1 fr.). Ce fascicule va de Grabat à Hystérotomie.

— Encore un extrait de la *Nouvelle Revue rétrospective* à signaler à nos lecteurs (n° du 10 juin). M. Paul Cottin a pris cette fois pour sujet de ses révélations : *Le Comte de Charolais et la demoiselle Delisle, danseuse de l'Opéra (1700-1760)* (Paris, aux bureaux de la *Nouvelle revue rétrospective*, in-16 de 59 p.). Ancien petit-fils du grand Condé, le comte de Charolais, Charles de Bourbon, est ce furieux qui se vengeait d'une chasse malheureuse en tuant les bourgeois qu'il rencontrait. Les nouveaux documents consultés par M. Cottin nous le montrent sous le même jour fâcheux et nous mettent au courant des soucis qu'il donnait à la police dans sa jalousie pour la danseuse à laquelle il s'était attaché. M. Cottin ne va-t-il pas un peu loin quand

de la démence du comte de Charolais il conclut à des atteintes du même mal chez le vainqueur de Rocroy?

— Les numéros 24 à 30 de la *France-Album*, récemment parus (Paris, 51, cité des Fleurs; 0 fr. 50 le numéro), sont relatifs aux arrondissements suivants : *Poligny (Jura); — Nîmes (Gard); — Bordeaux (Gironde); — Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme); — Rennes (Ille-et-Vilaine); — Pontarlier (Doubs); — Périgueux (Dordogne).* L'est, l'ouest et le midi sont donc ici représentés. Ces sept livraisons offrent un attrait varié et un mérite d'exécution sensiblement égal, en ce qui regarde l'illustration. Il convient toutefois de remarquer que l'avant-dernier numéro en date (*Pontarlier*) renferme, indépendamment du programme ordinaire, un important article de huit pages intitulé : *Sur la frontière franco-suisse*, signé de M. Henri Chapoy, et d'utiles indications sur les principales industries de l'arrondissement, à savoir : l'horlogerie, le fromage façon Gruyère et l'absinthe.

— Le prix de 15 fr. annoncé, dans notre dernière chronique, pour la *Bibliographie française* de M. Le Soudier (t. LXXIV, p. 185) est le prix net pour les libraires; le prix de vente de l'ouvrage est de 20 fr.

— La conférence faite à la Société d'économie sociale le 10 décembre 1894 par M. R. Bérenger, vice-président du Sénat, sur *les Causes principales de la démoralisation publique et les moyens nécessaires de répression*, vient d'être publiée dans la *Réforme sociale* (tirage à part, Paris, secrétariat de la Société d'économie sociale, in-8 de 13 p.). M. Bérenger a fait une vive peinture de la décadence que subit chez nous la moralité publique; a rappelé les résultats obtenus déjà par la ligue contre la licence des rues et a montré ce qui reste à faire pour combattre les progrès du mal.

— Les membres de la Société parisienne le *Gratin dauphinois* doivent redouter la fatigue ou réserver plus tard leurs forces pour les Alpes; ils se contentent en ce moment de se promener en bateau. Mais alors ils ont le plaisir de se voir revivre sous la forme la plus amusante. Ainsi en va-t-il avec Mlle Lucie Guillemin, dans sa plaquette : *A toute vapeur de Paris à Corbeil* (Briançon, chez les principaux libraires, gr. in-4 de 6 p.). Un texte attrayant sert de cadre à un véritable album où figurent des vues de la Seine, des représentations inédites des Alpes, et de groupes où l'on trouve M. M. Bouvard, les graveurs Pirodon et Adrien Didier, le colonel de Rochas, le peintre Ronjat. Les brillants procédés de la maison Silvestre font de cet opuscule un véritable bijou; mais quelle singulière idée de restreindre à vingt exemplaires le tirage d'un opuscule qui intéresse à la fois le Dauphiné.... et Paris! Il convient d'ajouter que le nom de « Lucie Guillemin » n'est qu'une pure supercherie littéraire, assez transparente d'ailleurs.

— La librairie artistique G. Boudet mettra en vente, en novembre 1895, une traduction de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine par M. Henri Piazza. Ce volume, édité avec le plus grand luxe, sera orné de soixante-quinze lithographies originales en couleurs dues à M. A. Lunois. Le tirage comportera cent cinquante exemplaires sur papier de Hollande vélin à deux cents francs (sauf 25 avec trois croquis originaux, vendus 350 fr.); vingt-cinq exemplaires sur papier de Chine à trois cent cinquante francs; vingt-cinq sur papier des manufactures impériales du Japon à quatre cents francs; dix sur papier du Japon, mais avec une aquarelle originale de M. Lunois (500 fr.). La plupart de ces exemplaires sont déjà souscrits par des libraires.

Alsace. — Il ne nous paraît point que la Société belfortaine d'émulation ait encore publié un *Bulletin* aussi important que celui qui vient de nous parvenir et qui, avec la date de 1895, porte le numéro 14. Ce volume (Belfort, imp. Devillers, in-8 de xliv-204 p., avec 2 planches, 3 plans et une vignette)

est composé des travaux dont voici les titres : *Un Médecin à Belfort en 1471*, par M. Henri Bardy ; — *Armoiries des villes de Neuf-Brisach et de Vieux-Brisach ; l'Alsace ou terre de refuge*, par M. Cestre ; — *Documents inédits sur une prétendue découverte faite à Bavilliers en 1862*, par M. Henri Bardy ; — *Notes historiques sur la commune de Giromagny, d'après le manuscrit de M. Georges Simon*, par M. Arsène Zeller ; — *Les Origines de la commune de Belfort et la politique de Renaud de Bourgogne, comte de Montbéliard*, importante étude de M. A. Kleinclausz ; — *Dictons populaires sur le temps*, par M. Corbis ; — *Breuilval, fable-légende en patois de Châtenois*, par M. Aug. Vautherin ; — *Les Anciennes Chapelles aux alentours de Massevaux*, par M. A. Gendre ; — *Notice botanique*, par M. L. Herbelin ; — *Contribution à la flore du territoire de Belfort*, par M. Bonnaymé ; — *Essai d'une minéralogie des environs de Belfort*, par M. Lucien Meyer ; — *Contribution à l'étude des diatomées du territoire de Belfort et des environs* (suite), par MM. Charles Rœsch et Lucien Meyer. Ajoutons enfin que ce volume renferme les tables par ordre de matières, puis alphabétique par noms d'auteurs, des vingt premières années du Bulletin de la Société. C'est à M. Ch. Godard que l'on est redevable de cet utile travail.

Bretagne. — Le R. P. Charles Robert, de l'Oratoire de Rennes, vient d'écrire une curieuse notice sur *Anthyme-Denys Cohon, évêque et comte de Dol. Son rôle pendant la Fronde* (Rennes, imp. Marie Simon, in-8 de 58 p. avec un portrait). Il n'a point eu l'intention de retracer la vie entière du prélat, qui fut deux fois évêque de Nîmes avant et après son épiscopat dolois, et qui exerça dans ce diocèse une salutaire influence contre les protestants. Ce que l'auteur a pris comme objet de cette étude, c'est son rôle presque nul à l'évêché de Dol, et sa conduite assez peu digne d'éloges à la cour et pendant la Fronde. Il a bien su mettre en œuvre les renseignements recueillis à diverses sources.

Dauphiné. — Les temps sont à la recherche, à la glorification de l'image, et voici un alpiniste consommé, M. Paul Guillemin, qui s'attaque à la montagne française la plus en vue aujourd'hui, la plus difficile à escalader, celle qui porte au front une auréole et comme une légende. Dans *la Meije dans l'Image* (Paris, Chamerot et Renouard, in-8 de 30 p.), M. Guillemin suit cette montagne dans son iconographie ; c'est là une revue bibliographique et « imagogique » d'un vif intérêt. A côté d'une vue romantique de la Meije sont donnés deux curieux dessins de M. Émile Guigues, et la reproduction d'une image du XVIIIe siècle. L'ensemble ne décrit pas moins de deux cent seize pièces ; c'est beau pour une montagne qui fut redécouverte il y a trente ans à peine, bien qu'elle élance sa flèche à 3,987 mètres !

— L'on ne doit jamais s'attendre à voir M. l'abbé Cyprien Perrossier se préoccuper de choses banales. Que l'on prenne, par exemple : *Un Collectionneur dauphinois au XVIIe siècle, l'abbé de Lesseins et sa galerie* (Valence, Céas, in-8 de 126 p.), et l'on verra ce qui se cache sous ce modeste intitulé. L'abbé de Lesseins, fils d'Hugues de Lionne, est né à Romans en 1626 ; il est mort en 1701. Il possédait les châteaux de Romans et de Triors ; c'était un homme de goût et un grand seigneur. M. l'abbé Perrossier exhume les inventaires qui furent dressés après sa mort et l'on suit, comme dans un conte oriental, le défilé majestueux des peintures et gravures, des meubles, des livres, des archives, de l'argenterie, de la batterie de cuisine, des carrosses.... C'est là une évocation du plus haut intérêt de la vie matérielle et morale au XVIIe siècle. Est-il besoin d'ajouter que l'histoire locale est, à l'occasion, traitée de main de maître ?

— Le *Voyage d'Italie tant par mer que par terre*, par le sieur Barbier, de

Mercurol (près de Tain), publié en 1681, compte parmi les raretés bibliographiques. Sous ce titre : *Une Curiosité de la bibliographie dauphinoise* (Valence, Céas, in-8 de 20 p.), M. l'abbé Cyprien Perrossier a eu l'heureuse idée d'interroger l'exemplaire unique peut-être qui existe. Dans la première partie, Barbier raconte son voyage, en notant au jour le jour ses impressions, et surtout en relatant les graves événements qui se déroulèrent sous ses yeux pendant son séjour à Rome. La seconde est une description hâtive, écourtée, de l'Italie. De larges extraits sont donnés des parties de l'ouvrage qui intéressent l'histoire de l'Église au même titre que les bibliophiles de l'Italie, du Dauphiné et de la Provence.

— Le discours de réception à l'Académie delphinale de M. le général baron Thomas : *Grenoble à différents âges* (Grenoble, Allier, in-8 de 35 p.), mérite une mention spéciale. Le tableau qui est tracé, non sans un léger excès de fantaisie, de la cité ancienne « et future » est vivant et animé. La réponse de M. Paul Fournier est à retenir, comme modèle d'un genre difficile et épuisé. Six cartes ou plans cavaliers, admirablement rendus par l'imprimeur Allier, ajoutent à l'intérêt du travail.

— Nous avons reçu les Bulletins nos 1 et 2 de la *Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie* (Grenoble, Rigaudin, in-8 de 151 p.). La nouvelle Société se propose d'entreprendre, à travers le Dauphiné, une campagne d'exploration dans le passé et dans le présent. Les souvenirs de races, de coutumes, de légendes, d'institutions disparues, seront réveillés; les recherches morphologiques seront menées parallèlement aux études historiques ; les médecins, les naturalistes, les magistrats, les étymologistes seront conviés à apporter leur contingent d'observations. Il s'agit, en un mot, de centraliser, « sans aucun esprit de parti, » tous les faits, tous les travaux qui peuvent concourir à l'histoire de la région. C'est là un vaste programme, bien conçu, dont nous suivrons la marche et les résultats. Les deux bulletins parus présentent déjà un intérêt très varié. Nous signalerons tout spécialement les savants articles de M. le docteur Bordier, les légendes et la langue de l'Oisans, par M. le docteur Prompt, le caractère dauphinois, essai d'ethnologie, par M. de Crozals. Des tableaux, des cartes et des plans, ainsi qu'un autographe du maréchal de Bourcet, sont joints au texte.

Franche-Comté. — Nous avions dernièrement mentionné (t. LXXIV, p. 89) l'opuscule M. le général comte de Jouffroy sur *le Général Lyautey*. Il convient également de signaler l'intéressante quoique très courte biographie que le même auteur a consacrée au *Général comte Charles Pajol* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 13 p., avec un portrait. Extrait du *Bulletin de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon*, année 1895). Soldat, historien et artiste, Charles Pajol était en outre un chrétien. Les deux généraux Pajol, le père et le fils, reposent maintenant dans la petite ville jurassienne de Nozeroy, dont leur famille est originaire. Il serait à souhaiter que M. de Jouffroy continuât la galerie historique militaire qu'il a si bien inaugurée.

Guyenne et Gascogne. — On nous pardonnera de mentionner un peu tard un édifiant et intéressant recueil : *Notre-Dame de Tudet ou de protection dans l'ancienne vicomté de Lomagne, ancien diocèse de Lectoure, aujourd'hui diocèse d'Auch*. 2e édition (Toulouse, imp. Saint-Cyprien, in-8 de XII-218 p.). L'ouvrage est anonyme, mais l'auteur est bien connu : c'est M. l'abbé Sommabere, curé de Paudonville. L'auteur donne des détails historiques sur Paudonville et Tudet au moyen âge ; il s'occupe ensuite de l'origine du pèlerinage, des chapelles, de la peste de 1519 et de celle de 1653, des Doctrinaires de la maison de Tudet, de l'œuvre sauvée et agrandie, de nos jours, par feu l'abbé Marquet, etc. A la fin du volume on trouve d'instructives notes

sur la vicomté de Lomagne, sur le diocèse de Lectoure, sur les pestes du xve siècle, des documents relatifs aux missions des Doctrinaires, enfin une série de cantiques en langue gasconne.

Limousin. — M. René Fage raconte la vie d'*Alexandre Nourrit-Grammont* (Limoges, Ve H. Ducourtieux, gr. in-8 de 14 p.). Ce personnage, dont s'était déjà occupé feu Victor Fournel dans la *Revue des questions historiques* de 1894 (*Les Comédiens dans les armées sous la République française*), naquit à Limoges le 1er janvier 1775, et mourut sur l'échafaud, à l'âge de dix-neuf ans, le 24 germinal an II, le même jour que son père. L'excellent biographe dénonce, dès les premières lignes de la notice, « la violence de son caractère, la méchanceté de ses actions, le rôle odieux qu'il joua pendant les sombres jours de la Terreur, » et il termine cette notice en l'appelant « scélérat consommé. »

— M. G. Clément-Simon publie deux brochures, également remarquables, qui se rapportent au même sujet et se complètent l'une l'autre, savoir : *Un Capitaine de routiers sous Charles VII. Jean de la Roche* (Extrait de la *Revue des questions historiques* de juillet 1895. Paris, bureaux de la Revue, gr. in-8 de 27 p.). — *Une Page ignorée de l'histoire de Tulle. La Prise de Tulle par Jean de la Roche, capitaine de routiers, le jour de la Fête-Dieu* (30 mai 1426) (Paris, Champion, gr. in-8 de 42 p.). Dans la première étude, M. Clément-Simon nous donne une excellente biographie de Jean de la Roche, sénéchal de Poitou (de 1431 à 1441), chef de nom et d'armes d'une branche de l'illustre famille de La Rochefoucauld. Si cette biographie est nouvelle en quelques points, la seconde brochure contient des particularités historiques entièrement nouvelles : les révélations qui rendent si intéressant le travail de M. Clément-Simon proviennent d'un acte d'appel dirigé contre l'évêque de Tulle et la cour de l'officialité. L'auteur a donné *in extenso* le texte latin de l'acte dressé, le 12 avril 1427, à la requête de noble Guillaume de Boussac, le 12 avril 1427, et a traduit la partie du document qui touche à l'histoire, se contentant d'analyser le reste. La publication est complétée par des *Éclaircissements et notes sur les personnages nommés dans l'acte* (p. 22-42).

Normandie. — Nous avons reçu un très remarquable *Rapport sur le projet de démolition de la chapelle du lycée Corneille à Rouen*, présenté à la Société des antiquaires de Normandie par son éminent secrétaire, M. Eugène de Beaurepaire (Caen, H. Delesques, in-8 de 8 p.). Cette chapelle est du style dit des jésuites, et peut en être considérée comme un des meilleurs spécimens.

Orléanais. — M. Louis Jarry publie une *Étude sur la coutume des meuniers de Meung et de Beaugency au moyen âge* (Orléans, Herluison, in-8 de 44 p.). C'est au sujet d'une charte inédite de Robert de Courtenay, évêque d'Orléans, de l'année 1272, trouvée par M. Jarry dans les registres d'un notaire de Meung-sur-Loire, que cet érudit s'est occupé de *la Mairie et de la Coutume des meuniers de Meung*, et par suite de *l'Anier de Choiseau et de la Coutume des meuniers de Beaugency*. Il donne de nombreux et curieux détails sur certains usages de la vie privée dans les petites villes de l'Orléanais au moyen âge, notamment en ce qui concerne les mesures à vin et à graisses, l'exécution des criminels, le jagleau ou la jonchée, etc.

Picardie. — M. Alcius Ledieu publie une *Notice sur la Bibliothèque de Roye*, faite avec tout le soin désirable (Montdidier, imp. Fabart, in-8 de 24 p.). C'est en dressant le catalogue des manuscrits de cette bibliothèque fondée en 1822 par Louis-Antoine-Joseph-Grégoire d'Essigny, que M. Ledieu a préparé sa notice sur un établissement qui possède aujourd'hui près de huit mille volumes et soixante-sept manuscrits, ces derniers presque tous relatifs à l'histoire locale.

Provence. — Parmi les plus belles figures qui ont honoré le siège épiscopal de Marseille, on a placé depuis longtemps celle d'un véritable apôtre, J.-B. Gault. M. Tamizey de Larroque vient de publier la *Notice inédite sur J.-B. Gault, évêque de Marseille, ancien curé de Sainte-Eulalie de Bordeaux, par Gaspard de Simiane, surnommé le chevalier de La Coste* (Bordeaux, Demachy, Pech et Cie, in-8 de 32 p., extrait de *la Revue catholique de Bordeaux*). A l'heure où l'on pense à placer le pieux et charitable prélat sur les autels, cette contribution à sa vie et à son histoire, fournie par l'un de ses meilleurs amis et collaborateurs, apparaîtra comme singulièrement instructive et utile. Que faut-il le plus louer des vertus de Monseigneur de Marseille, sa charité vis-à-vis des pénitentes, des galériens, des esclaves, ou son zèle pour la conversion des hérétiques, ou encore son humilité si parfaite? N'est-il pas « le modèle de l'épiscopat français, » comme le déclara l'assemblée du clergé en 1645 ; et ne devons-nous pas des remerciements à l'érudit qui a su enrichir ces pages déjà si précieuses de notes fines et délicates, et qui a ajouté une bibliographie bien recommandable des imprimés et des manuscrits?

Quercy. — M. N.-B. Bernardin s'est occupé, dans sa thèse latine pour le doctorat ès lettres, de Pierre Monmaur, plus célèbre comme gastronome que comme savant (*de Petro Monmauro, graecarum litterarum professore regio, et ejus obtrectatoribus capita quattuor*. Paris, A. Picard, gr. in-8 de 153 p.). C'est une étude piquante sur Monmaur et ceux qui l'attaquèrent dans leurs vers comme dans leur prose. M. Bernardin a connu toutes les pièces du procès, jusqu'aux plus petites et aux plus rares, et il en a tiré un habile parti. Sa thèse, d'une excellente latinité et où l'esprit et l'érudition sont également prodigués, est un agréable chapitre d'histoire littéraire. Dans l'*Appendix* l'auteur a réuni plusieurs pièces satiriques grecques, latines et françaises qui manquent au recueil de Sallengre (*Histoire de Pierre de Monmaur*, 1715, 2 vol. in-8) et qui proviennent soit de recueils imprimés très rares, soit des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

Saintonge. — M. Louis Audiat a inséré dans la *Revue des questions historiques* de juillet dernier un article qui a été très goûté et dont nous annonçons le tirage à part : *Un Faux en gentilhommerie. Le Dernier Marquis de Montandre* (Paris, aux bureaux de la Revue, 5, rue Saint-Simon, gr. in-8 de 19 p.). Le savant président de la Société des Archives historiques de la Saintonge a raconté, avec une verve très piquante, l'étrange histoire d'un prétendu descendant des vicomtes de Brosse, devenu, en 1789, marquis de Montandre, et qui était tout simplement le fils d'un huissier alsacien, Jacques Giroux. M. Audiat montre, à l'aide des documents les plus décisifs, que ce n'était qu'un « habile imposteur et un fieffé intrigant, digne de vivre en notre temps. » Remercions-le d'avoir démasqué le fourbe qui avait dupé jusqu'à ce jour bon nombre de graves écrivains.

Alsace-Lorraine. — Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de signaler à nos lecteurs la *Petite Collection alsacienne*. Voici un nouveau fascicule de cette collection où M. Charles Nerlinger retrace en quelques pages la vie d'un homme de guerre de l'époque révolutionnaire : *Le Général Fruhinsholz (1769-1823)* (Paris, imp. Ch. Schlaeber, in-16 de 31 p.). Bien oublié aujourd'hui, le général Fruhinsholz (dont le nom est aussi écrit dans les documents de l'époque *Frianssol* et *Friensholz*) a cependant joué un certain rôle; les pièces qui nous ont été conservées sur lui ne sont malheureusement pas assez nombreuses pour permettre de dissiper toutes les obscurités de sa biographie. Un bon portrait et sept pièces justificatives accompagnent et complètent le travail de M. Nerlinger.

Angleterre. — M. John Murray annonce la prochaine publication des

œuvres inédites de Gibbon. Ce recueil, édité par le comte de Sheffield, comprendra sept autobiographies de l'illustre historien de la décadence de l'Empire romain; son journal, écrit de 1762 à 1764 et dont la plus grande partie a été rédigée en français; sa correspondance avec sa famille et celle de son ami lord Sheffield.

— M. Ernest A. Vizetelly vient d'écrire, en utilisant les documents de notre ministère des affaires étrangères et les papiers des Éon à Tonnerre, une biographie du fameux chevalier-chevalière d'Éon, qui joua un rôle si extraordinaire au siècle dernier. *The true story of the Chevalier d'Eon, man, woman, and diplomatist* paraîtra le 1er octobre chez MM. Tylston, Edwards et A. P. Marsden.

Belgique. — L'abbaye de Saint Pierre au mont Blandin, à Gand, a fait l'objet déjà de publications multiples. Dans le dernier fascicule paru des *Bulletins de la commission royale d'histoire de Belgique* (5e série, t. V, fasc. 2), M. Henri Pirenne consacre à un des manuscrits, considéré comme perdu depuis cinquante ans, de la grande abbaye bénédictine gantoise, un article d'une excellente précision. Le manuscrit décrit et analysé longuement par M. Pirenne dans sa *Note sur un manuscrit de l'abbaye de Saint-Pierre de Gand*, est à la fois une chronique et un cartulaire; il est conservé maintenant aux Archives générales du royaume de Belgique.

— La Bibliothèque royale de Bruxelles fait une perte sensible. Le conservateur des manuscrits, M. Émile Ouverleaux, se retire prématurément. Les nombreux érudits qui avaient pu apprécier la science et la parfaite aménité de M. Ouverleaux salueront son départ d'unanimes regrets.

Espagne. — Le 1er octobre prochain commencera la publication d'une revue socialiste, à Barcelone. *La Ciencia social, revista de sociologia, artes y letras* (conde de Asalto, 45, Barcelone. Mensuel, 4 fr. par an, 6 pour l'étranger) se pose dans son prospectus en champion des doctrines funestes du socialisme contemporain, en adversaire de ce « conventionalisme mesquin qu'on appelle la morale, » en ennemi des doctrines religieuses. C'est un signe fâcheux des progrès que font dans la catholique Espagne les malsaines théories du socialisme que la publication d'une semblable revue.

Italie. — M. Arturo J. de Johannis a donné le 7 juillet dernier, à l'assemblée des Géorgophiles de Florence, communication d'une note où il étudie les rapports entre le capital et le travail : *Sui rapporti tra capitale e lavoro* (Firenze, tip. de M. Ricci, in-8 de 15 p.). Les personnes, chaque jour plus nombreuses, que préoccupe la question ouvrière, ne liront pas sans intérêt ces quelques pages, où l'auteur reproche à la législation de faire du capital un privilégié, en le soutenant dans sa lutte contre le travail, et où il expose le rôle que doit jouer dans ce conflit l'économie politique.

— M. Francesco Guardione a trouvé dans les archives de Palerme et publie un document inédit fort intéressant pour l'histoire des relations de la Sicile avec les duchés d'Athènes et de Patras *(Sul dominio dei ducati di Atene e Neopatria dei re di Sicilia.* Palermo, Alberto Reber, in-8 de 24 p.) Ce document, malheureusement incomplet, du 18 mai 1366, comprend les réponses données par le roi Frédéric III aux demandes de concessions faites par les habitants des deux duchés. Frédéric, entre autres choses, refusa de laisser les châteaux de Livadia et de Patras, clefs de ses domaines grecs, à la garde de ses sujets, autrement qu'à titre provisoire, et voulut se réserver la nomination des gardiens. Nous noterons l'annonce des publications suivantes, que M. Francesco Guardione a en préparation : 1° *Francesco Maurolico nel secolo XVI;* 2° *Di Gioachino Murat e della sua fine ;* 3° *Storia do-*

cumentata della Rivoluzione di Messina contro la Spagna (1671-1679); 4° *Storia del reame di Napoli*, pour faire suite à celle de Pietro Colletta.

Tripolitaine. — Après avoir consacré sa thèse latine de doctorat ès lettres à une étude savante et consciencieuse sur la géographie comparée de la Pentapole Cyrénéenne (*Quid de natura et fructibus Cyrenaicae Pentapolis antiqua monumenta cum recentioribus collata nobis tradiderint.* Paris, A. Colin, 1894, 138 p. in-8, carte), M. Armand Rainaud a fait à Lyon, au mois d'août 1894, au Congrès national des sociétés françaises de géographie, une communication sur *la Pentapole Cyrénéenne et la colonisation.* On lira avec un vif intérêt ce travail attrayant, extrait du compte rendu du congrès (Paris, Joseph André, 36 p. in-8), dans lequel l'auteur étudie avec une grande compétence la géographie physique et économique de la Cyrénaïque. Il conclut avec raison que « la France, celle de toutes les puissances européennes qui possède aujourd'hui la part d'influence la plus grande dans l'Afrique du nord, ne peut en aucune manière se désintéresser de ce qui se passe dans la Cyrénaïque. » Il faut souhaiter que M. A. Rainaud étende à toute la Tripolitaine, avec la même méthode rigoureuse, l'enquête à laquelle il s'est livré pour la Cyrénaïque ancienne.

Amérique. — Notre collaborateur, M. Henri Froidevaux, secrétaire du bureau colonial près la Faculté des lettres de Paris, a fait, l'an dernier, au congrès des sociétés savantes une communication sur les *Explorations françaises à l'intérieur de la Guyane pendant le second quart du XVIIIe siècle (1720-1742).* Nous avons sous les yeux le tiré à part de cet important mémoire inséré dans le *Bulletin de géographie historique et descriptive* (Paris, Imp. nationale, in-8 de 90 p.). De patientes recherches et d'heureuses découvertes lui ont permis de reconstituer les explorations de voyageurs inconnus aujourd'hui, Constant et Gros, 1720; Canada, 1722; Capperon, 1723; de la Garde, 1729; la Haye, 1728-1729; Capperon, 1730-1731; la Haye, 1731-1732; de Chabrillan, 1742, et de constater que, « dès la première moitié du XVIIIe siècle, des pionniers français ont reconnu une partie des territoires sur lesquels des voyageurs contemporains nous ont récemment fourni des renseignements qu'on a considérés comme les premiers. » Les plus intéressantes de ces explorations sont celles de la Haye, qui explora le Yari, descendit le Couyari, ce qu'aucun voyageur n'a fait depuis lui, et découvrit une forêt de cacaoyers, dont la colonie voulut tirer quelque profit, et dans son second voyage descendit le Maroni jusqu'à la mer; et celle de la Jeunesse et de Saint-Julien vers 1740 ou 1741, qui franchirent les monts Tumue-Humac. De précieuses pièces justificatives, contenant les relations originales de ces diverses expéditions, remplissent la moitié du volume (p. 46-88). M. Froidevaux a eu le soin de dresser des croquis donnant le tracé des différents itinéraires, et a joint à son mémoire, fort important pour l'histoire géographique de notre grande colonie pénitentiaire, la copie d'une carte de la Guyane dressée par les jésuites en 1741, et la reproduction d'une esquisse du même pays dessinée en 1766 par Ph. Buache.

Publications nouvelles. — *El Génesis*, texto hebreo, con transcripción y versión latina, por el R. P. P. Gómez (in-8, Madrid, tip. de S. Francisco de Sales). — *Theologia naturalis sive philosophia de Deo, in usum scholarum*, auctore B. Bœdder (in-18, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Synopsis Theologiae dogmaticae specialis*, auctore A. Tanquerey (2 vol. in-18, Tournai, Desclée et Lefebvre). — *Cours abrégé de liturgie romaine*, par T. Bernard (2 vol. in-18, Berche et Tralin). — *La Journée des malades*, par l'abbé H. Perreyve (in-18, Téqui). — *Traité de la capacité de disposer la quotité disponible et son calcul*, par C. de Bock-Bauwens (in-8, Gand, Siffer). — *De la Déduction*

de la détention préventive et de l'influence de la loi du 15 novembre 1892 sur l'exécution des peines, par A. Delvaille (in-8, Chevalier-Marescq). — *Psychologie des foules*, par G. Le Bon (in-18, Alcan). — *Enfants révoltés et parents coupables*, par G. Bonjean (in-18, Colin). — *Exemples et causeries de Mgr de Ségur* (in-18, Tolra). — *La Femme studieuse*, par Mgr Dupanloup (in-18 carré, Téqui). — *Les Trois Socialismes. Anarchisme, collectivisme, réformisme*, par P. Boilley (in-18, Alcan). — *La Superstition socialiste*, par le baron R. Garofalo (in-8, Alcan). — *Les Lois de l'imitation, étude sociologique*, par G. Tarde (in-8, Alcan). — *Lo Spedalieri, dialogo* di T. Mamiani (in-8, Roma, Bocca). — *Traité d'arithmétique*, par C.-A. Laisant et E. Lemoine (in-8, Gauthier-Villars). — *L'Arithmétique amusante*, par E. Lucas (in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons sur la théorie générale des surfaces et les applications géométriques du calcul infinitésimal*, par G. Darboux. 4e partie (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Traité de mécanique générale*, par H. Resal (2 vol. in-8, Gauthier-Villars). — *Les Questions agricoles d'hier et d'aujourd'hui*, par D. Zolla (in-18, Alcan). — *Stratégie de combat*, 1re partie, par le général Lewal (in-8, Baudoin). — « *Dernier Effort*, » par le général Philebert (in-8, Baudoin). — *De l'Initiative des chefs en sous-ordre à la guerre*, par le lieutenant général de Woyde, trad. par le capitaine G. Richert (in-8, Baudoin). — *L'Armée allemande*, par C. Speckel et G. Foliot (in-8, Berger-Levrault). — *Grammaire hébraïque élémentaire*, par Mgr A. Chabot (in-18, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Les Lendemains*, par Mme E. Caro (in-18, Calmann-Lévy). — *L'Été à l'ombre*, par J. Aicard (in-18, Flammarion). — *Un Révolté*, par G. Du Vallon (in-18, Delhomme et Briguet). — *Voyages de Courtépée dans la province de Bourgogne en 1776 et 1777*, publiés par A. de Charmasse et G. de La Grange (in-8, Autun, imp. Dejussieu). — *Vingt jours en Belgique*, par Constant de Tours (album oblong cart. toile, fers spéciaux, May et Motteroz). — *Les Indo-Européens avant l'histoire*, par J. von Jhering, trad. par O. de Meulenaere (in-8, Chevalier-Marescq). — *Correspondances du temps des rois-prêtres, publiées avec autres fragments épistolaires de la Bibliothèque nationale*, par M. W. Spiegelberg (in-4, Klincksieck). — *Histoire du vénérable serviteur de Dieu Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus*, par le P. X.-A. Séjourné (in-8, 2 vol. in-8, Oudin). — *Son Éminence le cardinal Pie, sa vie, ses écrits, sa doctrine*, par l'abbé M. Pagès (in-8, Delhomme et Briguet). — *La Franc-Maçonnerie ennemie de la France*, par L. Martin (in-18, Delhomme et Briguet). — *Mémoires du général Rapp (1772-1821), aide de camp de Napoléon*, éd. revue et annotée par D. Lacroix (in-18, Garnier). — *Une Évasion, souvenirs de 1871*, par A. Burdeau (in-18, Colin). — *La Décentralisation, étude pour servir à son histoire en France*, par le comte de Luçay (in-8, Guillaumin). — *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise*, par J. Depoin (in-4, Pontoise, Société historique). — *I dispacci degli ambasciatori veneti alla corte di Francia durante la Rivoluzione*, editi da M. Kovalevsky. T. I (in-8, Torino, Bocca). — *L'Égypte et le Soudan égyptien*, par H. Pensa (in-18, Hachette). — *Le Fort et le château Saint-Louis (Québec)*, par E. Gagnon (in-18, Québec, L. Brousseau). — *Charlotte Corday*, von Dr Rudolf Focke (in-8, Leipzig, Duncker et Humblot). — *Robinet de Plas, officier de la marine française*, par l'abbé Profilet (in-18, Téqui). — *XIXe siècle* (2e série). *Les Œuvres et les hommes*, par J. Barbey d'Aurevilly (in-8, Lemerre). — *Manuale di numismatica*, da Ambrosoli (petit in-18 cartonné, Milano, Hœpli).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES.

1. *Le Rêve de l'oncle*, par Dostoievsky, traduit du russe par Halpérine-Kaminsky. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 287 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Musicien aveugle*, par Wladimir Korolenko, traduit du russe par Léon Golschmann et Ernest Jaubert. Paris, Perrin, 1895, in-16 de 229 p., 3 fr. 50. — 3. *Ineffaçable*, par M. de Ebnerbschenbach. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 285 p., 3 fr. 50. — 4. *La Femme en gris*, par Hermann Sudermann, trad. de l'allemand. Paris, Perrin, 1895, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 5. *L'Enfant de volupté*, par Gabriel d'Annunzio, trad. de l'italien. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 417 p., 3 fr. 50. — 6. *Le Fil d'or*, par Henry Gréville. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 350 p., 3 fr. 50. — 7. *Les Filles de Mme Evelin*, par Amédée Delorme. Paris, Charles-Lavauzelle, 1895, in-12 de 320 p., 3 fr. 50. — 8. *La Dame de l'ennui*, par Ernest Tissot. Paris, Perrin, 1895, in-18 de 310 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Destin d'aimer*, par Charles de Bordeu. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 286 p., 3 fr. 50. — 10. *Autour d'une dot*, par Gina Saxebey. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 328 p., 3 fr. 50. — 11. *Fils d'Ève*, par L. de Vaultier. Paris, Sauvaitre, 1895, in-18 de 320 p., 3 fr.— 12. *Geneviève Delmas*, par Th. Bentzon. Paris, Hetzel, s. d., in-18 de 319 p., illustr. de G. Rousse, 3 fr. 50. — 13. *Carmencita*, par Mary Floran. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 332 p., 3 fr. 50. — 14. *Simplette*, par Fernand Calmettes. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 15. *L'Ermite de Clamart*, par Nemours-Godré. Tours, Mame, 1895, in-18 de 321 p., 12 grav., 3 fr. — 16. *Marthe Filmer*, par Claude Antoine. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 297 p., 3 fr. 50. — 17. *Journée finie*, par Jean de Busca. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 197 p., 3 fr. 50. — 18. *Les Amoureux*, par Georges Beaume. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 300 p., 3 fr. 50. — 19. *Berthe et Berthine*, par Georges Maréschal de Bièvre. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 273 p., 3 fr. 50. — 20. *Diamant noir*, par Jean Aicard. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 399 p., 3 fr 50. — 21. *Renouveau*, par G.-H. Rosny. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 260 p., 3 fr. 50. — 22. *Rêve blanc*, par Henri Ardel. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 281 p., 3 fr. 50. — 23. *Dernier rêve*, par Édouard Delpit. Paris, Calmann Lévy, 1894, in-18 de 359 p., 3 fr. 50. — 24. *Tamar*, par Michel-Lorenzi de Bradi. Paris, Librairie de l'Art indépendant, 1895, in-16 de 66 p., 1 fr. 50. — 25. *Le Sentier des larmes*, par Léonce de Larmandie. Paris, Librairie de l'Art indépendant, 1895, in-8 de 196 p., 3 fr. — 26. *Les Lendemains*, par Mme Caro. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 326 p., 3 fr. 50. — 27. *L'Été à l'ombre*, par Jean Aicard. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 302 p., 3 fr. 50. — 28. *Le Midi bouge*, par Paul Arène. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 309 p., 3 fr. 50. — 29. *L'Adoration*, par Léon Barracand. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 302 p., 3 fr. 50.

1. — Honneur aux étrangers ! — Dans le paquet de romans de ce trimestre, il y en a cinq qui arrivent de l'autre côté de la frontière : l'un est viennois, l'autre allemand, l'autre italien, les deux autres russes. Honneur aux Russes ! — L'auteur du *Rêve de l'oncle* est populaire chez nous; il est un des plus illustres, le second, sinon le premier, des représentants du « roman russe. » Sa nouvelle œuvre ne ressemble d'ailleurs à aucune des précédentes; les préoccupations morales, les tristesses évangéliques, la sainte pitié en sont absentes; c'est un roman du

genre gai, presque bouffon. Les caractères y sont peints en charge et poussés à la caricature. Le psychologue pénétrant de *Crime et châtiment* s'y retrouve encore, çà et là, mais associé à un humoriste, à un caricaturiste et à un vaudevilliste; on dirait du Boucheron, retouché et peut-être alourdi, la gaieté russe n'ayant pas encore la légèreté de la gaieté française. *Le Rêve de l'oncle* tient du vaudeville en ce que l'action y est presque toujours représentée; presque pas de récits, sauf ceux qui sont indispensables pour l'exposition et le dénouement; il y en a moins que dans certaines pièces classiques. Mais il y a les unités classiques, y compris celles de temps et de lieu. L'action se passe « dans l'enceinte d'une même ville, » et ne dure guère « que vingt-quatre heures » ou quarante-huit. Un jour, le prince K. arrive chez Maria Alexandrovna; on l'y fait manger et boire, boire surtout; on lui fait faire de la musique par la fille de la maison, une superbe créature, pâle et triste, et sans dot; on le pousse à demander cette fille en mariage; et quand, soupçonnant qu'il a donné dans un piège, il veut reprendre sa parole, on lui fait une scène telle, qu'il en a une indigestion et qu'il en meurt. Voilà l'histoire; on en représente de pareilles au théâtre des Variétés et du Palais-Royal depuis un bon nombre d'années. Les personnages et les caractères sont aussi neufs. Le prince, c'est le gaga « classique, » si on peut dire, l'ancien beau qui a perdu la mémoire, la volonté, les cheveux, les dents, qui achète ou emprunte ce qu'il a perdu, partie à des industriels, partie à des chevaliers d'industrie. Il veut ce que Maria Alexandrovna veut, et il ne veut pas ce que sa gouvernante, qu'il a laissée chez lui, ce qu'un neveu rencontré en route, lui défendent de vouloir. Ce neveu lui dit : « Votre demande en mariage est un rêve, mon oncle ! » Et l'oncle dit : « Parfaitement, c'est un rêve, » et il essaie de s'en aller. Inutile de dire que ce prince n'est pas une personne, c'est un personnage de théâtre, c'est un rôle, c'est Baron ou Brasseur dans un de leurs innombrables avatars. Maria Alexandrovna semble un caractère moins poncif; il n'est pas très neuf pourtant ni très russe. La femme de province, dénuée de ressources mais dévorée d'ambition, prête à tous les expédients pour « tenir son rang » ou pour en sortir, quand c'est pour s'élever au-dessus; la mère, incapable d'élever sa fille, mais parfaitement capable de la « dresser, » et de la dresser aux pires manœuvres; l'épouse acariâtre, méprisant, injuriant son mari, le battant même, mais le gavant aux jours de cérémonie, Maria Alexandrovna est tout cela; mais tout cela, c'est la femme de vaudeville ou d'opérette, que tous les théâtres d'Europe nous envient et nous empruntent. Quant à la jeune fille, belle et fière, mais pauvre et malhonnête, aimant un instituteur, mais épousant un vieux prince pour avoir de quoi soigner et nourrir son amoureux, c'est sans doute la plus russe des figures de cette farce — bien qu'on en puisse trouver de pareilles dans des farces pas du tout

russes, par exemple celles de feu le Théâtre Libre, qui s'appelait lui-même le théâtre « rosse. » Russe ou rosse, la fille d'Alexandrovna est intéressante, parce qu'elle est intelligible et que l'auteur a su nous expliquer son âme. La scène où elle dévoile bravement l'hypocrisie des calculs maternels et sa propre bassesse a une crânerie tragique. Et c'est dans l'analyse de cette âme si complexe, comme et plus encore que dans celle de l'âme d'Alexandrovna, que les admirateurs de Dostoievsky trouveront de quoi se satisfaire.

2. — Le nom de Korolenko est moins célèbre, quoiqu'il soit plus sonore et qu'il ait, comme dit le préfacier du *Musicien aveugle*, les résonances du chant du coq. Il paraît cependant que son œuvre « est une des plus admirables que le monde littéraire ait jamais enfantées. » C'est un célèbre (?) critique russe qui nous l'affirme, et j'ai trouvé deux lecteurs français (les seuls d'ailleurs des lecteurs du *Musicien aveugle* que je connaisse) qui m'ont presque dit la même chose. Je n'ose pas m'inscrire en faux contre ce sentiment, bien que ce soit celui du préfacier, M. Lucien Descaves, lequel, avec ses recherches « d'écriture » et ses efforts pour paraître aisé et artiste, a un ton parfaitement faux et aussi peu persuasif que possible. (Pourquoi d'ailleurs les traducteurs du *Musicien* ont-ils demandé une préface à M. Lucien Descaves ? Croient-ils que des renseignements sur la personne et l'œuvre de Korolenko auraient perdu en clarté et en autorité à être présentés par eux, dans la langue très suffisante dont ils disposent ? S'ils le croient, ils se trompent.) Quoi qu'il en soit, *le Musicien aveugle* a le mérite appréciable d'être à la fois une œuvre très intéressante et très honnête. Elle ne m'a pas paru tout à fait un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain ; mais c'est l'œuvre d'un esprit non vulgaire, d'un psychologue délié et très informé, — informé des faits, qu'il semble avoir étudiés directement, et des théories les plus récentes et les plus téméraires aussi. Dans cette histoire du développement de l'âme chez un jeune aveugle, il est fortement question de l' « audition colorée ; » l'enfant finit par percevoir la différence du blanc et du noir, sur le plumage d'une cigogne, comme il perçoit la différence des notes graves et des notes aiguës ; le sens de l'ouïe remplace le sens de la vue. Tout cela est fort contestable et d'ailleurs fort peu intéressant, quoique ou parce que trop long. Ce qui attache, touche et attendrit dans ce tableau des vingt-cinq premières années du jeune Pierre, c'en est moins la psychologie — qui, pour être assez fine, n'est pas très neuve, sauf dans les dissertations sur la couleur des sons — que certains épisodes : le chalumeau du berger, premier initiateur musical de l'enfant ; la lutte entre ce chalumeau rustique mais inspiré, mais sincère, mais simple, et le piano savant mais sec et mécanique ; — la conversion de la pianiste par le chalumeau ; — la première rencontre du pauvre aveugle et de la petite Éveline, la chaste idylle qui aboutit au

mariage des deux enfants. Naïveté dans l'exécution (qui contraste savoureusement avec les subtilités systématiques de certaines théories), pathétique discret, sans aucune sentimentalité, poésie de quelques détails, accent général, d'une sincérité et d'une honnêteté pénétrantes, telles sont les qualités de ce roman-histoire-dissertation ; — et c'est bien assez pour en faire une œuvre remarquable.

3. — Celle-ci l'est au moins autant, quoique moins simple et moins naïve. Les faits y sont d'un intérêt poignant, la moralité très haute, l'exécution sobre, au point de paraître sèche parfois, mais puissante quand même, et révélant une rare maîtrise, celle qui peut négliger et dédaigner les moyens ordinaires de l'art. — La comtesse Marie, la fille d'un des plus grands dignitaires de la cour de Vienne, avait distingué le jeune comte Tessin et s'attendait à être demandée par lui en mariage; mais apprenant, par les confidences de son père, que celui qu'elle s'était déjà choisi était un débauché, sans cœur et sans honneur, elle se laisse marier au comte Hermann. L'époux a toutes les qualités qui manquent à l'ami; il adore sa femme, dont il connaît l'innocente et pardonnable faiblesse; il n'a aucune jalousie, aucun doute ; c'est un gentilhomme accompli, un héros, et presque un saint. Il mérite d'être aimé, il l'est déjà, lorsque Tessin reparaît. Il constate que la fière et honnête femme est encore émue de ses souvenirs de jeune fille; il lui tend un piège, où elle succombe, — une sorte de viol qui brise sa volonté, en même temps qu'il broie sa chair, et qui la fait consentir, l'espace d'une seconde, à la faute abhorrée. Le monde et son mari ignorent cette souillure; elle ne se la pardonne pas. Elle est sur le point d'en mourir; toutefois elle se force à vivre pour dédommager son mari, aujourd'hui adoré de toutes les forces dont elle hait l'autre. Mais un accident ayant amené la mort d'Hermann, elle ne veut plus cacher sa faute, ni voler à sa famille et au monde leur estime : elle avoue. L'expiation, que la noblesse de son âme a recherchée et provoquée, est trop forte pour son corps : elle meurt. Il y a des scènes admirables dans le cours de ce drame : la mort d'Hermann, la confession publique de la comtesse, sa retraite et sa mort, — et une autre qui précède celles-là, et qu'il serait injuste de ne pas signaler, quoiqu'elle soit très courte. Une lettre arrive; elle est du séducteur, après le viol. On la remet au mari, un jour de fête familiale, au milieu d'un grand concours d'amis. Si elle est lue, la comtesse qui est là, entourée des hommages et du respect de tous, va être perdue. La peinture de l'état d'âme de la pauvre créature, à cette minute critique, est d'un très puissant artiste. *Ineffaçable* est une œuvre grave, triste, mais intéressante. Et cette fois-ci, je comprends que les prospectus de l'éditeur en appellent l'auteur « un des meilleurs écrivains de l'Académie. »

4. — On a déjà beaucoup parlé ces mois de l'auteur de *la Femme en gris*, et peut-être aussi de *la Femme en gris* elle-même, — et ce n'est

que justice ; M. Hermann Sudermann est mieux ou plus qu'un romancier et un poète ; c'est un penseur, c'est un sociologue, c'est un moraliste, et si ses théories ne sont pas toujours justes, elles n'en sont pas moins dignes d'attention. Son œuvre appartient à l'espèce de ces œuvres dont les Allemands disent précisément qu'elles ont « une importance inépuisable. » Je n'épuiserai donc pas « l'importance » de *la Femme en gris;* je me bornerai à l'indiquer. Elle contient un symbole, une fable, une thèse. Le symbole est poétique, mais pas très clair, quoique ce soit lui qui fournisse le titre du livre. Il y avait une fois une fée, habillée de gris, qui s'appelait la Dame du Souci. Elle passait un jour près d'une pauvre femme qui venait d'avoir un fils et n'avait pas de quoi l'élever. Elle s'offrit à être la marraine de l'enfant et à pourvoir à tous ses besoins; mais elle demanda son âme en échange, et l'enfant, n'ayant plus son âme, n'était pas heureux; il ne savait pas sourire, et sa mère chercha quelqu'un pour lui donner une âme. Elle s'adressa aux étoiles, aux fleurs, aux oiseaux, aux bêtes; tous et toutes refusèrent; mais une belle jeune fille fut plus miséricordieuse, elle donna son âme au mélancolique jeune homme; malheureusement le jeune homme ne put pas la prendre tout de suite, par la raison qu'il ne voyait pas la jeune fille, la femme en gris lui ayant mis un voile gris sur la tête. Il ne le put que lorsqu'il se fut « libéré lui-même » par le sacrifice de tout ce qui lui était cher. — Et maintenant, voici l'histoire ou la fable. Paul Meyhofer est le fils d'un rêveur alcoolique et d'une femme à la fois poétique et pratique; il est né le jour même où ses parents sont obligés de vendre leur propriété, le Val d'Hélène. Les soucis qui ont rongé l'âme de sa mère ont laissé leur trace sur son front et sur son âme; il restera longtemps oppressé sous le poids des malheurs domestiques. Tandis que ses frères et ses sœurs ont la gaieté et l'égoïsme des heureux, lui reste craintif, sombre, indécis. Et c'est pourquoi il est la victime et le souffre-douleur de son père, de ses frères, de ses camarades d'école. Il est tellement habitué au dédain des autres, qu'il ne s'aperçoit pas qu'il est aimé d'Élisabeth Danglas, la fille de l'acheteur du Val d'Hélène. Et cependant ce souffre-douleur devient vite le soutien et le salut de toute sa famille. Il répare les sottises de son père dans l'exploitation de la petite propriété qu'il avait pu acheter avec les restes de l'ancienne fortune ; il paie les dettes accumulées, il entretient d'habits propres et même élégants ses frères et ses sœurs, pendant que lui-même se contente de haillons ; il arrache ses sœurs au déshonneur, leur trouve une dot et un mari ; enfin il sauve son père du crime. Le vieillard, à qui l'infortune mal supportée et l'alcool trop souvent absorbé ont fait perdre la maîtrise de lui-même, est parti une nuit, avec un bidon de pétrole et des allumettes, pour aller mettre le feu au Val d'Hélène. Paul informé, mais n'ayant pas le temps de courir après son père, et de le ramener, passe quelques minutes à se demander com-

ment il pourra empêcher l'exécution de l'horrible projet. Soudain une idée lui vient, une idée extraordinaire et presque folle, mais dont le succès ne lui inspire aucun doute : il va lui-même mettre le feu à sa propre ferme, et l'y mettre à l'instant, sans une seconde de retard, afin que les flammes allumées chez lui frappent à temps les yeux de son père et arrêtent sa main prête à les allumer ailleurs. Et l'idée est exécutée, et elle réussit, et le feu est empêché par le feu. Seulement, cette sublime homéopathie a des conséquences fâcheuses : elle coûte la vie au vieillard, frappé d'hémiplégie en même temps que de stupeur; elle est sur le point de coûter l'honneur et la liberté au naïf et héroïque Paul Meyhofer, la loi punissant sévèrement les incendies volontaires, même quand ils sont homéopathiques. Mais elle a d'autres conséquences tout à fait heureuses : elle vaut à Paul la main d'Élisabeth et sa propre libération. Ayant sacrifié tout ce qui lui était cher, il le retrouve ou plutôt il le découvre et en jouit; il reprend possession de « son âme » qu'il avait aliénée au service d'autrui; il est « libéré » de son altruisme, il a le droit de penser à lui, de vivre pour lui, « d'avoir un cœur et d'agir selon son cœur; » il est rendu au libre individualisme.

Et c'est ainsi que l'histoire d'une âme se dégageant lentement d'elle-même et des servitudes inconsciemment consenties, évoluant de l'abnégation et de l'effacement absolus à la plus hardie des initiatives, n'est pas seulement une histoire touchante, à la façon de celles que nous contaient jadis Dickens ou Alphonse Daudet; c'est encore une affirmation des droits de l'individu et de nos devoirs envers nous-même; c'est une thèse qui se rattache à la réaction individualiste, signalée depuis quelque temps dans la philosophie, la morale et l'histoire. La thèse, est-il besoin de le dire, est fausse et dangereuse; mais en outre elle semble ici mal démontrée. Les faits dont elle s'autorise prouveraient plutôt l'utilité du sacrifice et de l'altruisme que les droits du Moi et de l'individualisme. Si les conclusions théoriques de *la Femme en gris* relèvent de la doctrine de Frédéric Niezsche, le drame semble au contraire d'inspiration tolstoïste. Et tout cela ne laisse pas d'être un peu nuageux et de rappeler les trop fameux « brouillards d'outre-Rhin. »

5. — Tout est au contraire lumineux, rayonnant, éclatant dans *l'Enfant de volupté*, de Gabriel d'Annunzio, lumineux et rayonnant jusqu'à l'insolence, et décidément il faut « des lunettes bleues » pour le lire. Il faut aussi une gaze bleue pour l'analyser, pour en voiler les détails et même le fond. Le fond, c'est l'amour libertin; les détails, ce sont les aventures libertines d'un jeune gentilhomme italien, — deux de ces aventures particulièrement développées, la première toute sensuelle, la seconde attendrie d'un peu de sentimentalité. Ni l'une ni l'autre, ni aucune des autres n'est relevée d'une idée morale. Que l'homme soit né pour autre chose que pour l'amour, la passion ou le plaisir, c'est ce

dont les personnages du livre ne semblent pas se douter. Les hommes ne connaissent d'autre emploi de leur vie que la poursuite de la femme; les femmes y ont une ardeur de sensualité, un abandon de soi, libre, hardi, exempt de scrupules et de remords, dont une âme toute païenne serait à peine capable. Ce serait l' « animalité toute pure, » comme dit l'autre, si ces messieurs et ces dames n'associaient à leurs préoccupations ordinaires d'autres préoccupations plus humaines et plus nobles, des préoccupations d'art. Ils sont tous et elles sont toutes des artistes, des artistes dilettanti, s'entend, connaissant les œuvres de tous les peintres, de tous les poètes, de tous les sculpteurs, de tous les graveurs, de tous les musiciens et même de tous les tailleurs et de toutes les modistes de tous les pays et de tous les temps. Tout est pour eux prétexte à rapprochechements, souvenirs, citations et dissertations artistiques; ils sont prodigieusement érudits, et il faut l'être autant qu'eux pour se supporter en leur compagnie. La plupart sont érudits et pédants sans efforts; quelques-uns s'y appliquent : « Il mettait un soin continuel, nous dit M. d'Annunzio de l'un d'eux, à lui montrer l'étendue de sa culture, le raffinement de son éducation » (p. 166). Eh bien! que M. d'Annunzio nous permette de le lui dire : lui aussi met un soin continuel à nous montrer l'étendue de sa culture artistique et le raffinement de ses élégances mondaines, et il est impossible d'avoir pour lui l'indulgence qu'il a lui-même pour son héros. Il y a là excès, pédantisme juvénile et snobisme bourgeois. Les vrais artistes n'ont pas de ces étalages, pas plus que les vrais hommes du monde n'ont de ces affectations. L'Italien d'Annunzio est un Brésilien de l'art et de l'élégance, une sorte de rastaquouère littéraire, très riche, mais qui étale ses richesses, qui met des boutons de diamant à ses manchettes et qui ne connaît aucune espèce de pudeur, pas même celle de l'esprit qui s'appelle la discrétion. Mais il faut insister sur ses prodigieuses richesses, sur la puissance de son sens esthétique et de son sens passionnel, sur l'éclat et le relief de ses créations. Ces richesses-là ne sont point de celles qu'il soit tout à fait obligatoire de mépriser.

6. — Et maintenant, revenons à nos romans français. Je ne veux pas dire si ceux de ce trimestre m'ont paru moins riches, moins puissants, moins chargés d'idées, plus négligeables que les romans étrangers. Ce sont de ces questions et comparaisons qu'il faut s'interdire, même quand on n'appartient pas à la « Ligue des patriotes. » Il vaut mieux jouir du plaisir que les uns et les autres peuvent nous donner — s'ils nous en donnent — et ne pas le gâter par des considérations inutiles. Or dans le stock des romans français arrivés cet été, il y en a au moins deux ou trois qui ne sont pas sans quelque valeur. Lesquels? Vous les remarquerez au passage; il serait imprudent et impertinent de les désigner d'avance ou de les classer par ordre de mérite. « Je donne

[illegible] » et si je commence par *le Fil* [illegible] pour suivre l'ordre de mes lectures,

[illegible] : l'ordre qui distingue *le Fil d'or*. L'aimable [illegible] la force et l'habileté de composition que [illegible] de ses publications récentes. Ce « fil » [illegible] les diverses parties de l'œuvre et les di- [illegible] destinées à ne former qu'une « histoire : » [illegible], qui devient veuve, et qui finit par [illegible] de sa sœur, qui a épousé un avocat et qui [illegible] ; l'histoire d'un jeune ménage très heu- [illegible] qui est sur le point d'être très malheureux, [illegible] ; l'histoire d'une jeune fille qui épouse [illegible] d'histoires et un bouquet mal lié. Mais les [illegible] la mode. Leur joli et fragile désordre a un [illegible] de méthodiques et savantes constructions. [illegible] les quatre ou cinq récits assemblés en [illegible] négligente mais expèrte de Mme Gréville. [illegible] sûr, qu'ils ont en outre une signification mo- [illegible] que le « fil d'or, » c'est le mariage, et que ce [illegible] plus précieux, le plus solide de tous les liens.

[illegible] Mme *Evelin* ne veulent rien prouver, pas même que [illegible] aussi cassant que les autres, bien qu'il s'y trouve [illegible] avec presque autant de facilité qu'un simple fil [illegible] anecdote, un peu longue, mais racontée avec un cer- [illegible] talent que de métier : en maint endroit, le déve- [illegible] trop prolongé ou trop abrégé ; la langue manque de [illegible] à rendre à sa mère le tribut de respect filial, [illegible] *dans l'âme* des idées imparfaites » (p 146). A [illegible] en trois cent vingt pages m'a paru intéressante. [illegible] se passe à Toulouse et qu'on y parle de l'Académ- [illegible] avec déférence ? Cela pourrait bien être. — Sachez [illegible], négociant de la rue de Metz, à Toulouse, se retire [illegible] château » du Pech-David, à quelques kilomètres [illegible]. [illegible] a deux filles qui deviennent toutes les deux [illegible] homme, Georges, un poète, lauréat des jeux [illegible] deux sœurs, Geneviève, est mariée, et c'est même à [illegible] les fêtes de son mariage qu'elle et Lucie ont « fait [illegible] » Celui-ci trouve Lucie à son gré ; mais il trouve [illegible] tentante, et un jour il ne résiste pas à la tentation ; [illegible] mari de Geneviève, M. Lasvignes, employé du [illegible], attribue cet enfant à son chef de division, un [illegible] quoi, le Monsieur précisément qui avait dans son

âme des idées imparfaites « burinées. » Il ronge son frein, jusqu'au jour où, pressenti par les électeurs de Muret, il peut donner sa démission, se faire élire député et abandonner sa femme et l'enfant du Monsieur « buriné, » à qui il joue je ne sais plus quel vilain tour. Cependant Geneviève avoue sa faute à Lucie et meurt. Georges, qui continuait à « faire sa cour » à Lucie, arrive un jour à Pech-David, sans rien connaître du « fatal événement. » Il l'apprend, il voit Lucie, lui demande pardon, ne l'obtient pas, embrasse « son » enfant, et s'en va continuer à faire des vers et des romans. Pauvre garçon ! — Et voilà ce que c'est que *les Filles de Mme Evelin :* je vous ai dit qu'elles ne signifiaient rien, sinon que l'auteur pourrait avoir du talent.

8. — Que signifie *la Dame de l'ennui ?* A en croire la préface de vingt-neuf pages, où l'auteur explique ses intentions, cette *Dame* aurait une importance considérable dans l'ordre littéraire et dans l'ordre moral. En littérature, elle inaugurerait une phase nouvelle du roman français. De l'origine des temps jusqu'à M. Paul Bourget, le roman français se contenta de raconter avec passion une histoire de passion. M. Bourget inventa le roman psychologique ; puis « on revint au roman historique ; » bientôt, on tenta le roman politique, et ensuite le « roman social » (je vous avertis que ce mot social a ici un sens très particulier, qu'il serait trop long d'expliquer), — puis le roman moraliste, puis le roman scientifique, puis le roman socialiste, puis le roman romanesque, après tous les autres ! Toutes ces formes du roman ont du bon ; mais l'auteur en connaît une meilleure, c'est celle du roman cosmopolite. M. Taine a eu « l'honneur d'avoir le premier formulé cette loi, sur laquelle, dit M. Tissot, je prétends baser la théorie du roman cosmopolite, à savoir que si la sensibilité humaine est une dans son essence intime, ses manifestations varient à l'infini. » Vous remarquerez la profondeur de cette remarque et vous vous inclinerez devant le grand esprit qui seul et le premier en fut capable ; vous admirerez également la précision et la largeur tout ensemble de cette vue synthétique sur l'histoire du roman français, et vous serez alors dans un état d'esprit parfaitement idoine à comprendre et à admirer l'originalité littéraire de *la Dame de l'ennui*, roman « cosmopolite, » où est étudiée une des manifestations particulières de la sensibilité humaine qui est une dans son essence intime. L'originalité morale de ce roman cosmopolite ne vous apparaîtra pas moindre quand vous saurez qu'on y expose un cas de conscience tout à fait nouveau, si nouveau que l'auteur le désigne par un nom ancien : le « Josephat. » Faut-il, si on rencontre sur son chemin une Putiphar, se montrer aussi peu courtois que le fut Joseph, fils de Jacob, fils d'Isaac ? La question, on le voit, a un caractère de modernité indiscutable. De plus elle a une gravité que l'auteur n'a lui-même exactement approfondie qu'après l'avoir tranchée, un peu à la légère et avec l'étourderie du jeune âge. Dans son roman il a répondu oui ; dans sa

préface, il avoue qu'il a eu peut-être tort de répondre oui ; il croit, « en y réfléchissant, » qu'il eût fallu dire non ! Pourquoi s'est-il trompé à ce point? Ah ! c'est qu'il est très difficile d'être intelligent ! « Nos intelligences d'aujourd'hui, fatiguées par.... énervées par.... sont-elles encore susceptibles de redevenir simples? se demande M. Tissot. C'est sur cette question sans réponse, et qui renferme, dit-on, l'avenir de la race latine, que je clos cette préface. » Ouf! quelle préface ! Mais aussi quel roman! et combien digne de la préface ! — Mme Semiraska, une Polonaise, rejoint à Rome le jeune Français Aloys de Romays, « une connaissance de ville d'eaux, » avec qui elle a un peu flirté. Elle recommence ; Aloys se laisse faire ; mais quand le jeu devient trop pressant, il se dérobe. Toutefois, il ne fuit jamais assez loin pour ne pas se laisser rattraper. Le jeu amuse au fond son dilettantisme, et il le prolonge, au risque d'exaspérer les nerfs de Mme Sémiraska et de la pousser aux pires extrémités ; il craint tout, mais est décidé à tout. Périsse la Pologne, plutôt que son respect, non pas pour la vertu, mais pour l'amour (je vous prie de remarquer la nuance ; elle fait peut-être l'originalité de ce Joseph moderne). — La Pologne s'ennuie, oh ! comme elle s'ennuie à côté de ce dadais sentimental et respectueux ! Si elle n'était pas si bien élevée, elle dirait même avec la chanson : « Ah ! Jocrisse, que tu m'....! » Mais elle est bien trop « aristocrate » pour parler ainsi ! La moindre « inconvenance, » en parlant, l'exaspère ; elle n'aurait d'indulgence et même de reconnaissance que pour les inconvenances d'action. Mais Aloys est le plus correct des gentlemen. Si bien qu'après un long séjour à Rome, un voyage dans le sud de l'Italie, ils sont restés, l'un et l'autre, parfaitement convenables (du temps de Putiphar, on était moins bien élevé). Mais ils se sont si fort ennuyés l'un et l'autre et l'un par l'autre, qu'ils se séparent à l'amiable, — la dame un peu en colère, le monsieur un peu troublé dans sa conscience : il a le remords de sa vertu ! — Et j'ai peur que cette analyse ne vous affriande et ne vous donne l'idée que ce roman est peut-être intéressant et dangereux ; rassurez-vous ! *La Dame de l'ennui* est aussi le livre de l'ennui.

9. — Une jeune fille, à la veille de se marier avec un brave garçon, retrouve un ami d'enfance et, brusquement, sans hésitations, sans scrupules, elle se donne à lui ; *ut vidit, ut periit!* Ah ! *le Destin d'aimer!* L'ami a d'ailleurs le ferme dessein d'être l'époux, mais ses parents s'y opposent. En attendant de pouvoir forcer leur consentement, il va à Paris préparer à la bien-aimée une installation provisoire. Mais il y meurt, d'une fluxion de poitrine ! Et la jeune fille, après deux ans d'efforts pour se résigner et vivre, se tue d'un coup de pistolet. Ah ! le destin d'aimer ! Cette banale histoire est racontée avec une certaine chaleur qui n'est pas toujours, mais qui est quelquefois artificielle et déclamatoire. Comment l'auteur a-t-il fait pour s'intéresser lui-même si fort à son sujet?

10. — Une jeune fille très riche, très jolie, aime bien son cousin Pierre, qui ne l'aime pas. Pour le rendre jaloux, pour l'oublier peut-être, elle se laisse courtiser par un prince italien épris de sa dot. Le prince lui manque de respect; Pierre le corrige d'un coup d'épée; et le cousin épouse sa cousine, qu'il aimait très fort sans le savoir. Sujet vieux, style trop jeune, livre banal : voilà *Autour d'une dot.*

11. — Le désir vaut plus que le plaisir; l'attente du bonheur vaut plus que le bonheur. Voilà encore des apophtegmes qui ont déjà beaucoup servi et ne sont plus très neufs; mais appliqués à une histoire d'amour, ils peuvent en faire un ragoût piquant. On sait qu'ils ont inspiré, dans ces derniers temps, trois ou quatre romans, dont il a été rendu compte ici. *Fils d'Ève* est fait à leur imitation, ou, si l'auteur le préfère, à leur ressemblance. Mme Blanche de Brème a trente ans; quoique mariée, elle n'est qu'une épouse honoraire, et d'ailleurs honorable; si elle a tout refusé à son mari, qui est indigne d'elle, elle ne s'est rien accordé à elle-même; elle le méprise, mais elle se respecte. Et sa vertu suffit à son bonheur, jusqu'au jour où elle rencontre, non plus les banals et répugnants hommages de la galanterie mondaine, mais l'Amour, — l'Amour avec un grand A — vrai, sincère, ardent, respectueux et conséquemment contagieux. Cet Amour reste pur pendant de longues semaines : M. de Verlaine est le plus docile, le plus résigné des amoureux; il ne prend que ce qu'on lui donne. Un jour cependant, par pitié pour lui, par curiosité théorique, Mme de Brème lui donne tout. Mais, ô terreur! elle s'aperçoit qu'elle est bien moins heureuse après qu'avant, que la réalité ne vaut pas l'idéal, que le désir vaut plus que.... (Voir les apophtegmes ci-dessus). Et elle met l'ami Verlaine au régime de l'idéal et du désir, non pas, bien entendu, pour obéir à sa conscience réveillée, mais par épicurisme, par un calcul de sensualisme raffiné et subtil. Verlaine ne comprend pas, mais il se laisse faire. Cette œuvre se rattache à une conception de la vie et de l'art dont j'ai si souvent dit l'erreur et le péril, que le courage me manque pour le répéter. L'occasion, d'ailleurs, n'est pas si pressante, et nous en aurons certainement d'autres qui nous obligeront, coûte que coûte, à des redites. Ce n'est pas que l'auteur de *Fils d'Ève* soit négligeable; il ne manque pas de talent. Mais il y a encore un peu d'ingénuité dans ce talent, s'il n'y en a pas dans le sujet de son œuvre.

12, 13, 14. — Voici trois livres qu'on pourrait laisser lire à des jeunes gens et à des jeunes filles, si tant est qu'on puisse leur permettre des livres d'où l'amour n'est pas absolument exclu. Le premier, *Geneviève Delmas*, appartient à la bibliothèque d'éducation de chez Hetzel, — éducation laïque, mais honnête. C'est l'histoire d'une jeune fille laide, méchante et riche, qui devient pauvre, et qui, sous l'influence de cette bienheureuse pauvreté, devient bonne et presque jolie, la bonté de

l'âme se changeant en beauté du visage. Elle a beaucoup souffert de sa laideur pendant son enfance et sa jeunesse; un peintre, qu'elle aimait, n'avait pas fait attention à elle, et lui avait préféré une cousine plus jolie. Or, cette cousine tombe malade, et c'est Geneviève qui va la soigner et tenter de la guérir. Et elle est récompensée de son dévouement : elle ne peut pas sauver la malade, mais elle touche le cœur du mari qui, devenu veuf, l'épouse. Toute cette histoire, très ingénue, est racontée avec le talent que l'on connaît à Mme Bentzon — et que nous aurons prochainement l'occasion de louer comme il convient.

— Mme Mary Floran nous conte aussi avec beaucoup de charme les aventures de *Carmencita,* une de ces jeunes filles dont on dit qu'elles ont « le diable au corps, » et qui sont plus soucieuses de leur vertu que de leur réputation. La vive et pétulante Carmen se laisse tellement aller aux ardeurs de son « diable au corps, » qu'elle devient suspecte, qu'elle voit le vide se faire autour d'elle, qu'elle perd tous ses amis, et surtout son ami, celui qu'elle eût voulu épouser et qui en épouse une autre plus rassise et moins inquiétante. Trop heureuse, à la fin, de retrouver un cousin qu'elle avait dédaigné et qu'elle épouse par pénitence ! La pénitence est douce, comme on voit.

— *Simplette* est la fille de deux artistes, mais elle a un tempérament de bourgeoise, et ce fut un grand bonheur pour elle et pour ses parents. Car tandis que ceux-ci se ruinent à satisfaire leurs goûts d'artistes, elle apprend à travailler, à gagner sa vie et la leur, et elle parvient à les tirer d'embarras. Elle finit aussi par épouser celui qu'elle aime. Il semble que dans ce dernier ouvrage, le talent de M. F. Calmettes se dégage un peu de tout ce qui gênait et embarrassait sa marche, qu'il devient plus aisé, plus simple, plus naturel.

15. — Si les trois volumes qui précèdent peuvent être permis, celui-ci doit être recommandé, et si je le loue avec quelque chaleur, on voudra bien croire et peut-être verra-t-on à travers ces éloges mêmes la preuve que ce n'est pas seulement par amitié pour l'auteur. — *L'Ermite de Clamart* est un épisode de l'année terrible. Dans une sorte de prologue, l'auteur nous présente un « vieil homme, » tête blanche, longue barbe, l'air sévère et triste, qui mène dans le bourg de Clamart une vie solitaire et mystérieuse. Les gens du pays le respectent, mais d' « un respect ennemi, » comme disait Corneille, et mitigé par quelques inquiétudes. Si c'était un espion prussien ? il a l'accent allemand ! Or le prétendu espion est un Alsacien, qui a perdu pendant la guerre de 1870 sa nièce et son petit-fils, et n'a, depuis, d'autre occupation que de fleurir leurs tombes dans le cimetière voisin, d'autre espérance que de les rejoindre un jour. Comment il était devenu l'unique soutien de Henri et de Madeleine, comment il avait laissé grandir les deux enfants à côté l'un de l'autre, formé leur cœur et leur esprit, assisté à l'éveil, dans ces

âmes fraternelles, de sentiments noblement et chrétiennement tendres, qui furent la joie et la sauvegarde de leur jeunesse, en attendant qu'ils le fussent de toute leur vie unie dans le mariage, — c'est ce que M. Nemours-Godré raconte par la bouche de l'Ermite, dans des pages véritablement exquises, et qui iront au cœur de tous les pères. Henri devient étudiant en droit, à Paris ; pour ne pas l'abandonner dans la solitude de la grande ville, son grand-père vient s'installer à Clamart, en compagnie de sa nièce. C'était en 1867, et le vieil Alsacien ne résiste pas à la tentation de parler des grandeurs et des misères de la fameuse Exposition, d'évoquer la vision du roi Guillaume et de Bismarck, traversant les rues de Paris en fête, trois ans avant de le bombarder. Il y a là quelques « prophéties du passé » qui d'abord paraissent inutiles, mais qui sont évidemment, dans la pensée de l'auteur, une préparation nécessaire aux tragédies qui vont suivre. Au commencement de 1870, Henri est nommé substitut ; le grand-père pense que le moment est venu de fiancer les deux jeunes gens. Oh ! la jolie, chaste et attendrissante scène que celle de ces fiançailles, de la déclaration d'amour qui les précède et de la prière qui les suit ! — prière d'action de grâces à Dieu qui leur a donné cette heure de bonheur, aux chers morts qui l'ont préparée et méritée ! Et comme on sent ici que ce n'est pas seulement à un « auteur » qu'on a affaire, mais à un « homme, » à un homme qui ne sépare pas l'art de la vie, qui met un peu de son âme dans son œuvre, et qui voit dans l'œuvre littéraire un acte humain, soumis à la règle commune des actes humains, tirant de sa conformité avec cette règle une partie de sa valeur totale et même de sa valeur esthétique ! Cette scène idyllique précède de peu la catastrophe finale. Le mariage à peine décidé, la guerre éclate, Henri s'engage. Ici quelques croquis rapides de l'invasion, de l'investissement de Paris. Le grand-père est seul à Clamart avec Madeleine, quand une compagnie de uhlans vient s'installer en face de chez lui. Le capitaine qui la commande se conduit en galant homme ; mais il a bientôt un successeur qui est un soudard. Madeleine lui paraît de bonne prise, et un soir il l'emmène chez lui, après avoir eu soin de faire lier l'oncle à un arbre, en face de la salle où la pauvre enfant, tremblante, est introduite. Voici la scène à faire, celle en vue de laquelle tout a été disposé dans les pages qui précèdent. Elle est bien faite et d'une maîtresse plume, sobre et forte. Le malheureux prisonnier croit qu'il va assister au déshonneur de Madeleine, quand des coups de fusil éclatent ; à la lueur de la maison incendiée, il reconnaît Henri qui se bat comme un lion, tue le capitaine, et se fait tuer sur le corps inanimé de Madeleine, à deux pas du grand-père enchaîné. Ce sombre tableau d'incendie et de mort est vraiment très beau ; il a la netteté et la vigueur d'une eau-forte ; il est de ceux qu'on peut mettre, dans les classes, sous les yeux des petits Français.... Deux ou trois ans après cet événement, le malheureux grand-

père est revenu en Alsace, dans son ancien domaine, près de la frontière. Une nuit, comme il rentrait de chez des voisins, il rencontre dans la forêt, évanoui au pied d'un arbre, le capitaine de uhlans, le soudard assassin. Il peut le tuer, il peut le laisser mourir; il le sauve. Les petits Français auront de la peine à accepter cela tout de suite; mais j'espère que les explications de l'ermite finiront par leur faire comprendre la beauté et l'héroïsme du pardon chrétien! — Là finit l'autobiographie de l'Alsacien; il meurt peu après ces longues confidences, et ses obsèques sont suivies par le village entier, promptement mis au courant de la vérité. — Je crois que j'ai laissé entendre, et même que j'ai dit tout le bien que je pense de cette œuvre, qui est, je crois, le début de M. Nemours-Godré dans la littérature d'imagination. L'inexpérience « inséparable d'un premier début » s'y fait à peine sentir dans quelques lenteurs, quelques superfluités de développement ou de dialogue, quelque indécision de dessin et de couleur dans la peinture des caractères. Sous la plume d'un apprenti, cette histoire n'eût été qu'une « narration » un peu longue; on jugera si M. Nemours-Godré, qui est un vétéran de la presse et même de l'histoire (il a publié sur O'Connell et Parnell deux études très remarquées) — est un apprenti romancier. Mais je suis sûr que son *Ermite* se recommande aux artistes par sa « probité » littéraire, aux amateurs d'émouvantes lectures par son intérêt pathétique, à tous les honnêtes gens par les fortes pensées et les nobles sentiments qu'il exprime ou suggère. C'est une œuvre saine, d'un esprit sain; et, comme la santé de l'âme est contagieuse presque autant que ses maladies, ce sera faire soi-même « une bonne œuvre » que de répandre ce livre. Il a sa place marquée et obligée dans toutes les bibliothèques paroissiales et familiales.

Nota. — Ledit *Ermite* s'est allongé au dernier moment d'une *Préface* de quatorze pages remplies de bonnes intentions.... inutiles. Pour laisser toute leur valeur aux éloges qui précèdent, je dois dire qu'ils ne s'appliquent pas à cette *Préface*.

16. — Une femme trop aimée, trop adulée par son mari, s'éprend d'un des familiers de sa maison; elle croit trouver dans cette liaison un bonheur moins fade que « l'ordinaire » de son ménage. Elle se trompe, comme toutes ses pareilles. Son mari, qui surprend son criminel secret, lui pardonne, mais d'un pardon sans lâcheté; il garde chez lui celle qui porte son nom, mais il ne la traite plus en épouse. D'autre part, l'« ami » est parti et s'est marié. Entre l'ingratitude de celui-ci et la froide indifférence de celui-là, la femme coupable se sent très durement punie; elle repense au passé, et juge que ce qu'elle a cherché ne valait pas ce qu'elle a perdu. Elle rend justice aux qualités de son mari; elle se reprend à l'aimer, et le mari, qui s'en aperçoit, se remet à re-aimer l'infidèle. Et le pardon qu'il lui octroie est cette fois sans réserves.

Telle est l'histoire de *Marthe Filmer*. Pas très neuve l'histoire, et d'une moralité plutôt neutre, et d'un ton plutôt bourgeois, pour ne pas dire vulgaire. Elle est annoncée comme une peinture des mœurs algériennes. L'action du moins se passe en Algérie. Quelqu'un qui connaît bien l'auteur, s'il ne connaît pas l'Algérie, nous assure que les personnages ont une physionomie moitié algérienne et moitié française, et que Marthe est à la fois une Levantine et une Parisienne. Il ajoute que « cette physionomie double, à la fois souple et raide, élégante et commune, » est « l'image de l'Algérie elle-même. » De sorte que quelques-uns des défauts qu'on peut relever dans le roman seraient imputables au modèle, non au peintre : *culpa regionis, non hominis*. Soit!

17. — Dans *Journée finie*, M. Jean de Busca nous donne une étude honnête et distinguée d'un cas malhonnête et banal : l'amour adultère. Celui de Mme Louise Maurin et de M. Jean de Valis commence, comme tous les autres ou la plupart des autres, par le platonisme, le platonisme imposé par la femme et subi par l'homme. Mais l'un et l'autre y renoncent un soir que la brise était douce, la lune sereine et la mer argentée. Disons tout de suite que M. J. de Busca n'abuse pas de la brise, de la lune ni de la mer; c'est plutôt un psychologue qu'un paysagiste. Ce dont il abuserait plutôt, c'est du *dialogue;* il le manie mal et le remplit mal. Jean, Louise et leurs amis perdent le temps à se dire des choses extrêmement médiocres, généralement justes d'ailleurs. Ils éprouvent le besoin de déclarer très haut et très fort que deux et deux font quatre, et que les satisfactions de l'amour coupable sont suivies de remords d'abord, de satiété bientôt, de dégoût et de nausées enfin. Truismes incontestables! Il est vrai qu'il est toujours bon de les rappeler; il y a tant de gens qui les oublient! L'amour de Jean et de Louise ne parcourt pas les trois phases du remords, de la satiété et du dégoût; il s'arrête à la première, et assez vite. La conscience de Louise est réveillée par un mot sévère, entendu à une heure opportune, et elle rompt brusquement avec Jean, en protestant d'ailleurs qu'elle aime plus et mieux que jamais. Elle se réfugie dans le platonisme d'où elle est sortie, mais un platonisme qui cette fois restera sérieux, parce qu'il sera muet, sans correspondance, sans dialogues, sans serrements de mains ni autres gestes. Le mot sévère, qui convertit Louise, lui a été dit par un autre de ses amoureux, une espèce de littérateur psychologue, qui s'offre et travaille à la guérir de son amour pour Jean, au moment même où il avoue qu'il aime lui-même et demande l'autorisation d'aimer. Étrange! Il est vrai qu'il ne demande qu'à aimer platoniquement! Et quoiqu'elle ait des raisons de se méfier du platonisme! Mais il est vrai aussi que les femmes sont illogiques et inconséquentes,.... presque autant que les hommes! — L'œuvre de M. Jean de Busca est « honnête » dans tous les sens — flatteurs ou non — du mot. Je signale notam-

ment la page 60 : « Dans le silence de cette chambre de malade, il eut la vision d'une autre chambre de moribond où lui-même serait étendu un jour, près de mourir, et où l'unique consolation de son angoisse dernière serait le souvenir très pur de son amour sans joies, mais aussi sans remords. » Il y a ici, comme dans l'ensemble de l'œuvre, un je ne sais quel accent de sincérité qui relève ce qu'il y a d'un peu trop banal, de « déjà vu » et de « déjà lu, » dans *Journée finie.*

18. — Des *Amoureux* de M. Georges Beaume, il faut dire que c'est une œuvre pleine de bonne volonté et où se rencontrent des promesses de talent. Le jour où ces promesses seront tenues, M. Georges Beaume pourra être le peintre, exact et passionné à la fois, des plaines de l'Hérault et de leur population agricole. En attendant, il nous en donne ici une ébauche un peu hésitante et vague, mais non absolument dépourvue d'intérêt. Le jeune travailleur de terre, Vieules, aime la jeune Suzette ; ils se connaissent depuis l'enfance et ils sont « promis » l'un à l'autre. Mais Vieules est pauvre ; les parents de Suzette, qui ont du bien, qui possèdent des vignes et des olivettes, se décident à marier leur fille à un « marchand de chaussures, » Estival, qui a boutique sur rue, qui porte une jaquette et a les mains blanches, et qui est un « Monsieur, » alors que Vieules n'est qu'un « homme. » Telle est la donnée générale ; elle comporte une demi-douzaine de « scènes » à faire : elles sont toutes faites, consciencieusement et dans les règles : Promenades de Suzette avec Vieules ; promenades de Suzette avec Estival ; dispute de Vieules et d'Estival ; dispute des parents de Suzette avec leur fille et avec la mère de Vieules ; description de la campagne de Pézenas l'été ; description de la campagne de Pézenas l'hiver, etc., etc. (Manque la scène des vendanges, pourquoi ?) Scènes et descriptions se succèdent bien sagement et dans l'ordre voulu. Suzette résiste à ses parents, avec sincérité, mais avec le sentiment de son impuissance, et finalement elle se laisse fiancer à Estival. La mère de Vieules cherche une distraction pour son fils ; elle la trouve dans la personne de la petite Berthe, une jolie et accorte voisine, qui est aussi une âme vaillante et saine. Elle aime Vieules, quand son père à elle et la mère de Vieules la poussent de concert à l'aimer ; mais, quand les parents de Suzette, ayant « changé d'idée, » reviennent à Vieules, elle renonce à lui, bravement, sans élégie ni drame, sinon sans larmes. — Berthe, Suzette, Vieules, Estival, pères et mères des quatre amoureux, voisins et amis des uns et des autres, amours des jeunes, calculs des vieux, il y avait dans tous ces caractères, dans toutes ces aventures, dans tous ces sentiments, la matière d'un solide et intéressant roman de mœurs. C'est le fond qui manque le moins dans *les Amoureux.* Ce qui semble manquer, c'est la vie et le naturel, sauf peut-être pour le personnage de Berthe, qui décidément est tout à fait remarquable et n'est pas « fait de chic. » Les autres ne sont pas encore mis au point ;

ils sont paysans avec application et champêtres avec effort ; ils sont toujours en deçà ou au delà de la nature. La mère Vieules tient des propos dignes d'une forte élève de l'école laïque, et elle ne sait pas lire, je crois. « Je parle pour agir ! » s'écrie-t-elle, ce qui est une formule bien belle, mais qui ne convient pas du tout à cette illettrée et à cette bavarde. Enfin, ce qui est plus grave, c'est que le langage de l'auteur lui-même manque souvent de naturel et de sûreté. Un exemple, entre mille : « A la vue de *l'eau, de cette créature mystérieuse, féconde*, qu'on ne reverra plus, qui vit toujours, tantôt chantant, tantôt se taisant.... Suzette riait » (p. 99). Tout le livre est écrit de ce style plein d'intentions qui n'aboutissent qu'à moitié, d'efforts qui restent sans résultats. Toutefois, les résultats viendront bientôt ; il y a dans ces efforts mêmes des raisons de l'espérer.

19. — Rapidité dans le récit, simplicité et vivacité dans le style, intérêt dans l'action, pas trop de complaisance dans la peinture du mal, voilà bien des raisons de louer et de recommander *Berthe et Berthine*. Malheureusement, l'art de l'écrivain, si délicat et discret qu'il soit, n'a pas pu enlever aux scènes qu'il a cru devoir introduire dans son œuvre ce qu'elles ont de scabreux et de troublant. Berthe était la fiancée d'un peintre ; elle était belle et coquette ; elle trouva que le peintre était trop pauvre et lui préféra un banquier. Berthine n'était la fiancée de personne, mais elle était la femme de tout le monde ; sa mère trafiquait d'elle. Un jour, le hasard l'amène chez le peintre, qui est frappé de sa ressemblance avec Berthe. Elle, de son côté, est frappée de la tristesse du peintre ; elle a pitié, elle s'émeut, elle l'aime d'un sentiment très doux, très pur, quasi virginal ; elle est sur le point d'être réhabilitée par l'amour ! Mais voici que Berthe revient et trouble cette touchante idylle. Elle n'a pas cessé d'aimer son peintre ; elle le rencontre dans le monde, exige qu'il fasse son portrait, passe de longues séances dans l'atelier et finalement devient sa maîtresse. Alors, jalouse de Berthine, elle la fait chasser. La pauvre petite voit interrompre son ascension vers les pures régions de l'amour ; elle est condamnée à retomber dans la boue ; elle accepte un dîner au cabaret avec un de ses poursuivants, elle est prête à recommencer l'horrible vie passée ; mais, au dernier moment (l'auteur aurait pu s'arrêter à l'avant-dernier, c'eût été assez), son âme et son corps se révoltent, elle se jette par la fenêtre et se tue.

J'ai loué les qualités du récit et indiqué le caractère fâcheux de certaines situations. On pourrait indiquer aussi le caractère banal et à la fois dangereux des idées dont le récit pourrait être l'expression ou qu'il pourrait suggérer : la réhabilitation de la fille par l'amour, la suprématie de la fille sur la femme mariée, etc., etc. Mais ces vieilleries romantiques sont probablement bien loin de la pensée de l'auteur. Il ne nous

reste donc, après cette justice rendue à une œuvre de début, qu'à souhaiter aux œuvres annoncées « du même auteur » de tenir les promesses de *Berthe et Berthine*.

20. — *Diamant noir* est un roman romanesque, mais intéressant. C'est l'histoire d'une petite fille excentrique, à la fois naïve et perverse, mais perverse artificiellement, si on peut dire, à la surface seulement, et par suite des lacunes de son éducation, restée droite d'ailleurs, pure et bonne au fond, et ne demandant qu'à se tenir dans les voies communes. A huit ans, elle devient un objet de haine pour son père, qui, sur de faux indices, la croit le fruit de l'adultère. Elle est gâtée par son précepteur, qui lui donne des leçons de sentimentalité et d'immoralité. Vers sa seizième année, elle s'éprend d'un quadragénaire très respectable, très sérieux, qu'elle s'amuse à scandaliser pour attirer son attention d'abord, son intérêt et son affection ensuite. Elle fait tant et si bien qu'elle finit par se faire aimer et épouser par lui. Mais elle a gardé de sa première jeunesse des allures trop libres, trop osées, qui sont faites pour attirer les hommages des étrangers et troubler la sécurité du mari. Et elle aime son mari passionnément et exclusivement. Elle souffre tellement de le voir malheureux par elle et de ne pouvoir pas s'empêcher de le rendre malheureux, qu'elle se décide à un dernier coup de tête d'enfant terrible : elle se tue! Elle s'enfonce dans le cœur une longue épingle au bout de laquelle était fixé un diamant noir. Cette histoire étrange est racontée avec talent, mais avec trop peu de réserve peut-être dans certains passages, ceux où sont décrits ou indiqués les premiers troubles de l'amour chez la jeune fille. M. J. Aicard permettra aussi une petite observation sur l'abus qu'il fait dans sa rédaction de « l'indicatif présent. » M. Sarcey, agacé un jour de l'abus de l'imparfait chez un imitateur de Zola, disait qu'il « donnerait cent sous d'un passé défini. » J'aurais donné cent sous d'un « imparfait » dans certaines pages du *Diamant noir*.

21. — Soyons sérieux, soyons graves! Il s'agit d'une œuvre de M. J.-H. Rosny, lequel n'est jamais folâtre et ne doit pas permettre qu'on le soit avec lui. C'est sur un ton tendu, sombre et presque tragique, avec des contorsions de style à donner mal de tête, qu'il nous raconte une histoire fort simple et fort banale pourtant, celle d'un homme mûr qui aime une jeune femme. L'homme a un fils, la femme, qui est veuve, a un frère, ami intime, mais ami grondeur et bourru de l'amoureux. Ces quatre âmes, celle du bourru, celle de l'amoureux, celle de la femme, celle du fils, M. Rosny les étudie, les scrute, les creuse avec les efforts et les halètements d'un mineur entaillant des roches noires et dures; il en extrait, péniblement, des choses qu'il aurait pu ramasser sans peine à fleur de sol. Toute sa laborieuse et apocalyptique psychologie ne nous apprend rien, mais elle fatigue beaucoup. On peut résumer

Renouveau en quelques lignes : Dehaney a quarante-huit ans ; il aime la sœur de Georges Graveil, qui est veuve et n'a pas trente ans. Il n'avoue pas, mais il ne peut cacher son secret à son ami, et il finit par se le laisser arracher. Graveil le gronde, l'injurie, mais il lui permet de « faire sa cour. » Il la fait, avec les timidités, les peurs, les angoisses d'un collégien, car on sait que, vers la cinquantaine, les amoureux redeviennent des collégiens (il a du collégien jusqu'à la manie des dissertations). La jeune femme l'accueille avec sympathie, mais sans vouloir lui donner d'espoir. Sur ces entrefaites, survient le fils de Dehaney, qui a vingt-cinq ans. C'est un de ces « jeunes féroces » dont le théâtre et le roman nous ont donné de si nombreux exemples : il est élégant, il est égoïste, il est brutal. Il refuse à son père, dont il devine l'amour, le droit de se remarier et de diminuer ainsi ses espérances d'héritier. Il a avec lui, sur ce sujet, une explication violente et farouche dont les échos parviennent à la jeune veuve et soulèvent son cœur de dégoût à l'endroit du petit monstre. Elle lui avait montré d'abord de la bienveillance; elle avait fait avec lui des promenades qui avaient provoqué de furieux accès de jalousie dans l'âme du pauvre Arnolphe. Si ce freluquet sans cœur allait lui enlever sa bien-aimée ! Or, il se trouve que c'est ce freluquet qui la lui donne. Elle est tellement indignée contre le fils, qu'elle s'aperçoit qu'elle aime le père, et, bravement, noblement, elle le lui dit. « Ce fut tout au fond de lui une lente émotion, une aube d'espoir, comme l'ouverture de corolles modestes sous des herbes; puis cela grandit, une large floraison couvrit les forêts de son âme.... » Ce sont les dernières lignes du livre; elles peuvent donner une idée des autres, bien qu'elles soient des plus sereines, des moins enragées à la poursuite du pittoresque et de la force expressive.

22. — Avec M. Henri Ardel nous revenons à la littérature facile et simple. *Rêve blanc* nous raconte la première émotion et le premier espoir et la première déception d'un cœur virginal de petite bourgeoise. Agnès Vesale entend à Paris un jeune conférencier parler, avec une éloquence qui paraît sincère, de dévouement, d'altruisme, de sacrifice; elle l'admire beaucoup, et comme elle est invitée à aller le voir chez lui, et comme elle a l'occasion de le recevoir chez elle, elle se laisse aller à l'aimer, elle se croit aimée. Son père, le commandant Vesale, est l'auteur et le complice inconscient de ce rêve si pur. Le conférencier n'y est pas étranger lui-même, par la curiosité qu'excite en son âme de dilettante cette âme d'enfant. Il l'interroge et il l'écoute avec une sympathie séductrice. Mais c'est lui qui met fin à ses illusions, le jour où il prend et serre dans ses mains, avec des transports significatifs, les mains d'une belle dame venue de Paris exprès pour entendre la conférence qu'il devait faire dans la petite ville du commandant Vesale. Et la pauvre Agnès pleure sur son rêve blanc. Cette simple et candide histoire a bien inspiré

l'auteur de *Au retour*, dont nous avons, il y a quelque temps, signalé l'aimable talent.

23. — Nous avons eu l'occasion aussi de caractériser le talent moins aimable, un peu grossier, mais peut-être plus vigoureux, de M. Édouard Delpit. Le rêve qu'il nous raconte n'est pas le premier, mais *le Dernier Rêve* d'une femme; il est moins blanc et moins innocent que celui d'Agnès Vesale. C'est celui de la femme incomprise d'un notaire brutal. Survient un jeune clerc, tendre et poétique; la notairesse sent son cœur se fondre aux ardeurs que lui témoigne le jeune clerc. Elle rêve d'un adultère platonique (toujours !). Mais voilà que le jour où elle a reçu l'aveu du jeune homme, et subi son premier baiser, elle reçoit un autre aveu de sa fille (car la notairesse est une femme mûre). Sa fille lui apprend que depuis sa première enfance elle aime ce même jeune homme et que jamais, jamais, elle n'aura d'autre époux ! La femme mûre délibère : le gardera-t-elle pour elle ? le cédera-t-elle à sa fille ? La délibération ne dure que quelques secondes; la mère l'emporte sur l'amoureuse; elle met le clerc à la porte, mais elle s'arrange pour que le pauvre garçon se déprenne d'elle et s'éprenne de sa fille. Ce qui ne lui est pas très difficile, hélas ! car le chagrin la vieillit vite, tandis que la grâce et la beauté de sa fille sont en pleine floraison. De sorte que son rêve se transforme et se déplace : elle avait rêvé d'être l'amante, elle devient grand'mère. Tout cela est raconté avec la grosse habileté et l'entente du métier que nous connaissons à l'auteur de *Marcienne*.

24. — Voici un petit livre qui est une grosse inconvenance, un pastiche biblique où sont racontées les prétendues amours incestueuses d'une nommée *Tamar*, fille de David, et de son demi-frère Amnon. Le mérite littéraire en est d'ailleurs très mince; cela ressemble à une composition de rhétoricien sans pudeur; c'est indécent et enfantin. C'est de la prose française comparable aux vers latins des forts en thème dans une classe des lycées d'autrefois. Passons !

25. — *Le Sentier des larmes* est le premier article de la troisième partie du *Vague de la vie*, *Épopée d'une âme*, dont il me semble vous avoir déjà entretenus. C'est encore une série, partagée en trois paragraphes ou cercles, de petits poèmes en prose. J'ai cru voir un peu plus de bon sens dans ce volume que dans les précédents et je me hâte de vous en informer. Je vous signale le treizième morceau du deuxième cercle; le cercle est intitulé : *Les Ronces du chemin*, le morceau s'appelle : *L'Ame d'un marchepied*. Ce marchepied est un souffleur de théâtre qui raconte ses bonheurs et ses gloires littéraires. C'est d'une drôlerie sarcastique et amère qui n'est pas sans valeur. L'auteur m'en voudra sans doute de ne pas signaler d'autres morceaux d'une bien plus haute portée et où il fait la leçon aux gouvernements civils et religieux. Je les néglige volontairement et j'affirme à M. de Larmandie qu'il vaut

plus comme humoriste que comme homme d'État et même comme canoniste et théologien.

26, 27, 28, 29. — Voici quatre recueils de nouvelles. Les *Lendemains*, de Mme Caro, en contiennent onze, parmi lesquelles on peut signaler *la Fille du policier*, d'un ton un peu plus marqué et d'une couleur un peu moins « distinguée » que les autres. Le policier a fait mettre en prison un gamin qui courtisait sa fille; la petite dénonce son père comme détenteur de dossiers de la police, et le fait à son tour mettre en prison.

— *L'Été à l'ombre*, vingt morceaux au-dessus de zéro.... de quelques degrés. Ce n'est pas désagréable par ce temps de canicule solaire, où l'on est sans doute moins exigeant en ce qui concerne l'élévation de la température littéraire. M. Jean Aicard a vidé ses tiroirs dans ce petit volume; il y a des vers *(Le Régiment qui passe)* assez bien venus, des vers à la Coppée, remplis de menus détails réalistes et traversés d'un peu de sentimentalité et de chauvinisme; il y a des monologues et des dialogues, des dissertations et des « histoires. » Signalons, entre autres, *le Chef-d'œuvre*, biographie humoristique et mélancolique d'un statuaire, célèbre pour une statue qu'il a mis cinquante ans à ne pas faire, mais dont lui et ses camarades successifs du cabaret de la mère Irène n'ont pas cessé de parler comme d'un chef-d'œuvre; *la Vierge pâle*, un fait divers très habilement dramatisé : *Elle* allait épouser un officier de marine; c'était la veille du mariage; un hasard fait découvrir au jeune homme que sa fiancée, si triste, si grave, si aimante, n'est qu'une coquine, et le malheureux se tue; etc., etc. Il y avait de jolies choses dans le tiroir de l'auteur de *Diamant noir;* il y en avait de moins jolies; il a tout sorti et tout versé dans *l'Été à l'ombre.*

— Il est entendu, convenu, accepté de tout le monde que M. Paul Arène est le « spirituel M. Paul Arène. » Dans les trente-deux morceaux (sans compter l'introduction) qui composent le volume intitulé *le Midi bouge*, il y en a bien deux peut-être qui justifient cette réputation d'esprit. Les autres ne l'augmenteront pas. Ils sont pour la plupart sans aucun sel, comme *les Œufs à la coque* d'Anselme Estibalet (p. 79). Quelques-uns sont un peu plus épicés, mais d'épices grossières. Ce qu'on peut louer, c'est la langue que parle l'auteur. Elle est vraiment savoureuse.

— Il faut parler avec un peu plus de détails d'un dernier recueil, celui de M. Léon Barracand. Sous le titre mystique *l'Adoration*, il a réuni six nouvelles dans lesquelles il nous assure lui-même qu' « il est facile de reconnaître une inspiration générale qui fait à toute l'œuvre son unité et son centre. C'est vers ce centre que tous les personnages sont tournés.... : telles ces familles de donateurs agenouillés dans les panneaux des triptyques autour du trône de la Vierge Marie. » Donc, tous les personnages de ces six nouvelles sont tournés vers « l'inspiration générale » qui en est « le centre; » sont agenouillés devant ladite inspiration et

l'adorent — ils adorent la pensée de leur père ! — L'auteur n'a peut-être pas voulu dire cela (ce qu'il veut dire n'est pas toujours très facile à dégager ; son « écriture trop artiste » manquant de clarté en même temps que de simplicité) ; mais s'il n'a pas voulu dire cela, il le dit tout de même, et il dit vrai. Il appartient à une école d'écrivains qui adorent leur propre pensée et la font adorer et vanter par les personnages de leur création, en attendant que le public en fasse autant. Autrefois, les auteurs se contentaient de dire : « Mes petits sont mignons ! » Aujourd'hui, ils font dire par leurs petits : « Mon papa est sublime ! » C'est une aggravation dans « l'état d'âme, » bien connu, de la race « gendelettre. »

« L'inspiration générale » de l'*Adoration*, c'est l'inspiration religieuse. — M. Léon Barracand est un écrivain néo-chrétien : il est pour l'introduction du sentiment religieux dans le roman. — Et c'est pourquoi, dans la première de ses six nouvelles, il nous raconte parallèlement la mort d'un religieux dominicain et les amours successifs d'une servante d'auberge. Les deux « sujets » ne se confondent ni ne se rencontrent jamais, comme il convient à des sujets parallèles. Ils n'ont de commun entre eux que de fournir l'un et l'autre l'occasion de réflexions, méditations et « inspirations » vagues mais banales. Ici « le sentiment religieux » n'est pas introduit, il est juxtaposé. — Dans la seconde nouvelle, intitulée : *Le Miracle de sœur Simplice*, c'est différent. Le sentiment religieux y est introduit, mais il y est complètement défiguré, défiguré jusqu'à l'impiété et au sacrilège. Je ne me sens pas le courage de répéter à ce propos tout ce que j'ai dit, et si souvent, des témérités, des prétentions, des sottises et du trissotinisme de ces « artistes » pour qui l'art est Dieu, plus que Dieu lui-même, qui font de la religion la servante de l'art, emploient les vases sacrés à célébrer leurs offices, et osent même porter la main sur la personne divine de Notre-Seigneur comme sur une matière leur appartenant et bonne à mettre en vers ou en prose artistiques ! — Cuistrerie sacrilège, qui autoriserait toutes les sévérités et tous les anathèmes, si elle était absolument consciente. Mais l'est-elle ? Par conséquent, ne nous indignons pas trop, ayons plutôt pitié : « Ils ne savent pas ce qu'ils font ! » Ils sont des malades, plus encore ou du moins autant que des cuistres. « Ils ont la Babote, » comme disent nos paysans. Soignons-les, si nous le pouvons ; administrons-leur quelques bonnes douches (sans nous dissimuler pourtant que la critique ne dispose pas d'appareil doucheur qui suffise à leur cas). Mais surtout ne soyons pas leurs dupes, comme tel critique que je pourrais citer et qui, sur la foi sans doute des seules préfaces, a loué le caractère religieux et chrétien des œuvres de M. Barracand. Être dupes en pareille matière, ce serait être complices.

CHARLES ARNAUD.

JURISPRUDENCE

Droit civil. — 1. *Traités du nantissement et du droit de rétention*, par L. Guillouard. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1895, in-8 de 496 p., 8 fr. — 2. *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par Théophile Huc. T. VIII. *Contrats et obligations* (suite). *Quasi-contrats. Quasi-délits* (articles 1234 à 1286). Paris. Pichon, 1895, in-8 de 647 p., 9 fr. — 3. *Le Contrat de travail*, par P. Hubert-Valleroux. Paris, Rousseau, 1895, in-8 de 442 p., 8 fr. — 4. *Le Contrat d'édition et les autres louages d'œuvres intellectuelles*, par Ernest Eisenmann. Paris, Pichon et A. Picard, 1894, in-8 de 93 p., 2 fr. 50. — 5. *Les Codes suédois de 1734* (*civil, pénal, commercial*), *suivis des lois postérieures promulguées jusqu'à ce jour*, trad. du suédois, annotés et précédés d'une introd. par Raoul de la Grasserie. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1895, in-8 de clv-527 p., 10 fr.

Droit pénal. — 6. *De la prescription de l'action publique et de l'action civile en matière pénale*, par Ch. Muteau. Paris, Chevalier-Marescq, 1895, in-8 de xiii-406 p., 7 fr. 50. — 7. *De la Complicité intellectuelle et des délits d'opinion, de la provocation et de l'apologie criminelles, de la propagande anarchiste*, par P. Fabreguettes. Paris, Chevalier-Marescq, 1894-1895, in-8 de xv-102 p., 3 fr. 50. — 8. *Code de la législation contre les anarchistes*, par Loubat. Paris, Chevalier-Marescq, 1895, in-8 de 242 p., 5 fr. — 9. *Étude sur les lois contre les menées anarchistes et sur les modifications que ces lois ont apportées à la législation pénale*, par Robert Jousseaume. Paris, Pichon, 1894, in-8 de 58 p., 2 fr. — 10. *Étude théorique et pratique sur les condamnations conditionnelles* (*loi Bérenger*), par Lucien Treppoz. Paris, Chevalier-Marescq, 1894, in-8 de 206 p., 3 fr. — 11. *Étude critique de législation comparée sur la tentative*, par J. Champcommunal. Paris, Pichon, 1895, in-8 de 47 p., 2 fr. — 12. *Explication élémentaire du droit criminel* (*code pénal et instruction criminelle*), par Prosper Rambaud. Paris, Chevalier-Marescq, 1895, in-12 de 326 p., 5 fr.

Droit romain et histoire du droit. — 13. *Papiniano, studio di storia interna del diritto romano*. Volume I. *La Vita e le opere di Papiniano*, per Emilio Costa. Bologne, Zanichelli, 1894, in-8 de xxiii-372 p., 6 fr. — 14. *L'Antidosis en droit athénien*, par Henri Francotte. Paris, Bouillon, 1895, in-8 de 60 p., 2 fr. — 15. *Das Soldaten-Testament*, von Eduard Steidle. Würzbourg, Stahel, 1893, in-8 de 88 p. — 16. *La Legge osca di Banzia, studio*, di Carlo Moratti. Bologne, Fava et Garagnani, 1894, in-8 de 39 p. — 17. *De la Comptabilité domestique chez les Romains. De la condition des mainmortables dans la coutume de Franche-Comté*. Thèse pour le doctorat, par Léon Girard. Paris, Pedone, 1895, in-8 de 115 p. — 18. *Une Vieille coutume bretonne, étude du domaine congéable et de la réforme projetée de cette institution*, par Paul Henry. Angers, Lachèse; Rennes, Plihon et Hervé, 1894, in-8 de 114 p. — 19. *Les Charges du paysan avant la Révolution de 1789*, par L.-A. Rémondière. Paris, Guillaumin, 1894, in-8 de xv-251 p., 3 fr. 50. — 20. *Della efficacia e necessità delle pene ed altri scritti* di Tomaso Natale, *con uno studio critico* di Francesco Guardione, ed introduzione del prof. G.-B. Impallomeni. Palermo, Reber, 1895, in-12 de lxvi-100 p., 3 fr.

Ouvrages divers. — 21. *Cours de droit professé dans les lycées de jeunes filles de Paris*, par Jeanne Chauvin, avec une préface de M. Colmet de Santerre Paris, Giard et Brière, 1895, in-12 de vii-437 p., 4 fr. — 22. *Examen juridique du projet de création d'asiles spéciaux et des autres mesures préventives et répressives propres à combattre le fléau de l'alcoolisme*, par Ch. Muteau. Paris, Chevalier-Marescq, 1895, in-8 de 60 p., 2 fr.

Droit civil. — 1. — Comme chaque année, M. Guillouard, l'éminent professeur de Caen, nous donne un nouveau volume de ses traités sur le code civil ; celui-ci est consacré au *Nantissement* et au *Droit de rétention*. Le nantissement, contrat qui a pour but de fournir des sûretés à un créancier, peut porter sur un meuble ou sur un immeuble : dans le premier cas, on l'appelle gage, et dans le second, antichrèse. M. Guillouard devait nécessairement traiter, dans deux parties distinctes, de ces

deux sortes de contrats. L'antichrèse est beaucoup moins usitée que l'hypothèque, parce qu'elle exige que le créancier antichrésiste soit mis en possession de l'immeuble. Le gage est plus pratique, mais lui aussi n'est valable qu'autant que le créancier est nanti de l'objet remis en gage, et c'est là une condition gênante, nécessaire toutefois pour protéger les tiers contre la fraude. Il y aurait pourtant un moyen de suppléer à cette condition ; M. Guillouard le signale, il est déjà en usage dans le canton de Zurich : le gage peut y être constitué sur un meuble, de même que l'hypothèque sur un immeuble, au moyen d'une inscription qui est prise sur un registre public. De cette manière, le débiteur reste en possession de l'objet donné en gage. Il est facile de comprendre combien une telle institution peut être favorable au crédit agricole. Avec notre législation française, un fermier, si riche qu'il soit en meubles de culture ou en bétail, n'en a pas plus de crédit, parce qu'il ne pourrait affecter son mobilier à la garantie de ses obligations qu'en s'en dessaisissant et en le rendant improductif. S'il pouvait le donner en gage et néanmoins continuer de s'en servir, il en tirerait un double profit et serait ainsi plus à même d'améliorer ses moyens de culture par l'acquisition de machines agricoles. C'est là un exemple, entre mille, des réformes dont serait susceptible notre code civil. Une autre de ces réformes, et non moins désirable, ce serait la réglementation du droit de rétention, dont M. Guillouard traite à la suite de son commentaire sur le nantissement. Ce droit, en vertu duquel un créancier peut légalement conserver la possession d'un bien appartenant à son débiteur, est aussi ancien que le monde ; les législateurs pourtant s'en sont rarement occupés ; encore aujourd'hui, il n'en est traité *ex professo* que dans quelques codes récents. De là résultent de grandes incertitudes dans la pratique. Nous avons vu tout récemment un magistrat fort embarrassé de reconnaître ce droit dans un cas où les principes l'imposent, bien que la loi n'en parle pas : le cas d'un mari que sa femme séparée de corps voulait faire expulser de la maison propre à celle-ci avant de lui avoir payé les impenses qu'il avait faites pour assurer à sa femme la propriété de cette maison. Les juges, habitués qu'ils sont à l'application des textes légaux, hésitent toujours quand la loi fait défaut. Dès l'instant qu'on a des codes, il faut les rendre aussi parfaits que possible pour en recueillir tous les avantages, et il est certain que des commentaires comme ceux de M. Guillouard, écrits sur les données de la jurisprudence, alliant dans une juste mesure la théorie et la pratique, et de plus éclairés par la législation comparée, sont tout ce qu'il y a de mieux pour préparer l'amélioration de nos lois.

2. — Le même éloge est dû au *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par M. Théophile Huc, sauf que le caractère plus concis de cet ouvrage laisse moins de place que dans ceux de M. Guillouard aux

comparaisons avec les lois étrangères. Le huitième volume, qui vient de paraître, comprend la seconde partie du titre des *Contrats et obligations* et tout le titre des *Engagements qui se forment sans convention*. Ayant déjà donné notre appréciation sur le commentaire de M. Huc, en rendant compte des volumes précédents, nous nous bornerons à signaler l'étude très approfondie qui est faite dans celui-ci des divers modes d'extinction des obligations, notamment de la subrogation et de la novation ; l'analyse très subtile des conditions de la preuve et des conséquences de l'aveu ; enfin, dans la partie relative aux délits et quasi-délits, la critique de la jurisprudence concernant les accidents du travail. Sur ce dernier point, M. Huc adopte la théorie nouvelle qui considère le patron comme engagé, par le contrat passé entre lui et l'ouvrier, à préserver celui-ci de tout dommage. La conséquence de cette théorie est, comme on le sait, l'obligation pour le patron, en cas d'accident, de prouver qu'il n'en est pas responsable. De là vient le nom de « renversement de la preuve » qu'on a donné à ce système; M. Huc proteste contre cette dénomination : il n'y a pas renversement, dit-il, mais redressement des règles sur la preuve. Il reconnaît néanmoins que l'obligation tacite de garantie contractée par le patron envers l'ouvrier dépend des circonstances et spécialement de la nature du travail ; que le patron ne doit pas être assimilé à un assureur.

3. — Même avec ces atténuations, le système du renversement de la preuve ne trouve pas grâce devant M. Hubert-Valleroux. Indiquons tout de suite comment il le réfute dans son nouveau livre sur *le Contrat de travail :* « Où donc a-t-on vu, dit-il, que le contrat de travail comporte, pour le patron, l'obligation de préserver l'ouvrier de tout accident, de le rendre indemne, de le restituer à lui-même? Le code civil, ni aucune loi postérieure, ne disent rien de pareil, et on ne peut soutenir qu'une telle convention soit sous-entendue entre l'ouvrier et le maître, ni qu'elle soit dans l'intention des parties. Jamais patron n'a dit à son ouvrier : Je vous prends à mon service et je m'engage à vous préserver de tout accident, de tout événement ; je promets « de vous restituer à tout instant, de vous rendre valide comme je vous ai reçu. » Ni le patron qui embauche ni l'ouvrier qui est engagé n'ont idée pareille. » Le remarquable ouvrage dont ces lignes sont extraites est un des deux mémoires entre lesquels la Faculté de droit de Paris a partagé le prix Rossi en 1894 : l'autre, dont nous avons déjà rendu compte, avait pour auteur M. Georges Cornil, professeur agrégé à la Faculté de droit de Bruxelles (V. *Polybiblion*, t. LXXIII, p. 510). Celui de M. Hubert-Valleroux est plus qu'un mémoire : c'est un plaidoyer, souvent éloquent, en faveur de la liberté du contrat de travail. Il s'ouvre par une intéressante histoire de la législation du travail sous l'ancien régime et depuis la Révolution. Avec une haute impartialité, M. Hubert-Valleroux relate et ap-

précie ce qui a été fait à l'égard de la classe ouvrière par les divers gouvernements qui se sont succédé en France depuis un siècle. Il étudie ensuite le contrat de travail dans sa formation et dans son fonctionnement : il l'étudie, est-il besoin de le dire, non pas seulement en jurisconsulte, mais en économiste et en philosophe chrétien. Il n'entend pas contester à l'État le droit de prendre des mesures pour protéger l'ouvrier, même l'ouvrier majeur; il n'est pas l'ennemi d'une certaine limitation de la journée de travail. Il réclame surtout pour la famille ouvrière le droit au repos dominical et proteste contre la nouvelle loi française qui permet aux patrons juifs d'imposer à des chrétiens le repos du samedi et le travail du dimanche. Mais, en dehors des cas où l'ouvrier est manifestement opprimé, M. Hubert-Valleroux soutient qu'on doit, dans le louage de services comme dans tout contrat, laisser le plus possible les contractants débattre librement entre eux leurs intérêts. Beaucoup trouveront sans doute son libéralisme un peu absolu : ainsi, suivant lui, le fabricant n'est jamais obligé de payer plus cher un ouvrier père de famille qu'un ouvrier célibataire, attendu que les produits du premier ne se vendent pas plus cher que ceux du second. Et cependant, le fabricant a-t-il le droit de s'enrichir en ne donnant à ses ouvriers qu'un salaire insuffisant pour faire vivre leur famille? N'y a-t-il pas là une question de justice et non pas seulement une question de charité? Ainsi encore, M. Hubert-Valleroux se montre hostile à toute réglementation des économats établis par les patrons, sous prétexte qu'on n'a pas démontré que de telles institutions aient donné lieu en France à des abus. Pourtant des abus sont possibles. M. Hubert-Valleroux reconnaît qu'il y en a eu de très graves à l'étranger, notamment en Angleterre. Pourquoi défendre au législateur de les prévenir? Il est vrai qu'on ne saurait trop se défier, à l'heure actuelle, des législateurs que nous avons, aussi bien que des syndicats ouvriers. En ce qui concerne ces derniers, M. Hubert-Valleroux émet une idée fort juste et dont il n'a pas tiré peut-être toutes les conséquences : c'est qu'en leur accordant une liberté d'association qui, dans l'état de notre législation, est un privilège, on aurait dû se préoccuper d'organiser leur responsabilité. Toute capacité juridique doit avoir, en effet, pour contre-partie une responsabilité effective. Un syndicat peut, par ses agissements, causer de grands préjudices : le particulier qu'il aurait lésé pourrait incontestablement le faire condamner, en tant que syndicat, à des dommages-intérêts. Mais à quoi servirait une telle condamnation, puisque la plupart des syndicats n'ont aucun actif? M. Hubert-Valleroux voudrait que les administrateurs pussent être soumis à la contrainte par corps ou que le syndicat qui ne paierait pas ses dettes fût dissous. Nous préférerions que la loi ne reconnût comme légaux que les syndicats qui auraient dans leur caisse une certaine somme susceptible d'être saisie par leurs créanciers. Gardons-nous tou-

tefois de trop croire à l'efficacité de la loi. M. Hubert-Valleroux nous le rappelle avec à-propos dans sa conclusion, la loi est souvent impuissante, et la liberté seule n'est pas un guide. C'est la conscience qui doit d'abord diriger patrons et ouvriers, et la conscience sera elle-même sans autorité pour parler aux âmes, sans force pour se faire entendre, si elle ne s'appuie sur les lois de Dieu.

4. — Notre code civil, qui s'est peu préoccupé du contrat de travail, contrat pourtant bien usuel, a moins pensé encore au *Contrat d'édition :* il n'en parle pas; en quoi il est assez excusable, car ce genre de transaction n'intéresse, il faut l'avouer, qu'une faible partie de l'humanité. Il mérite pourtant qu'on l'étudie et qu'on fixe ses règles. Dans un mémoire lu à l'Académie des sciences morales, M. Eisenmann s'est surtout proposé de le définir; il soutient que le contrat d'édition n'est au fond qu'un louage de chose : un auteur loue la jouissance de son œuvre intellectuelle à un éditeur, qui l'exploitera pendant un temps, comme on exploite une terre ou une usine. Pour démontrer que tel est bien le caractère du contrat, M. Eisenmann s'est avisé d'un procédé ingénieux, mais qui nous paraît en somme peu probant : il a pris dans un ouvrage de pratique les règles du louage, et il a écrit en regard les règles analogues du contrat d'édition. Nous disons que ce procédé est peu probant, car beaucoup des rapprochements ainsi faits sont forcés ; nous voyons, par exemple, assimilées, quant à la garantie due par le bailleur, la contenance d'une ferme et la longueur d'une œuvre littéraire ! De plus, on pourrait aussi facilement faire une pareille comparaison avec d'autres contrats, avec la vente, avec le mandat ou avec la société; il est même à noter que les formules usitées pour les contrats d'édition ressemblent plus à celles de la vente qu'à celles du louage. En fin de compte, il faut en revenir à ce qu'a dit M. Pouillet : « Le contrat d'édition ne constitue ni une vente, ni un louage, ni un mandat. » Qu'est-ce donc? — Simplement un contrat *sui generis*.

5. — On pourrait dire des *Codes suédois*, dont la traduction vient de paraître dans l'excellente Collection des codes étrangers, qu'ils sont, eux aussi, des codes *sui generis*. Contrairement à la plupart des autres, ils n'ont été copiés ni sur le droit romain ni sur quelque législation plus récente. Dans leur partie fondamentale, qui a été promulguée dès 1734, ils sont le produit original des coutumes du pays, d'autant plus pures de tout alliage que la Suède est restée plus longtemps isolée et indépendante du reste de l'Europe. Seul le droit anglais présente au même degré ce caractère d'autonomie, mais il a subi l'influence du régime féodal, auquel la Suède a presque complètement échappé. Le code suédois de 1734 embrassait à la fois le droit civil, la procédure et le droit pénal. Une de ses parties était intitulée « Du Commerce, » mais elle contenait les règles ordinaires sur les contrats et les obligations. Le droit com-

mercial proprement dit n'a été constitué en Suède que par des lois spéciales, dont la plus ancienne ne remonte qu'à 1848. La loi sur le commerce maritime date seulement de 1891. On trouvera, de plus, dans le volume que nous signalons, les lois hypothécaires suédoises, qui datent de 1875, et tiennent une place intermédiaire entre le système de publicité de la loi française et le système des livres fonciers de la loi allemande. Citons encore la loi sur la propriété littéraire, de 1877, et celle qui règle les rapports entre les diverses confessions religieuses, relativement au mariage et aux actes de l'état civil. La traduction du code suédois et des lois qui le complètent a pour auteur M. Raoul de la Grasserie; elle est précédée d'une introduction très développée et riche d'érudition, telle enfin qu'on peut l'attendre du savant magistrat auquel on doit déjà tant de travaux juridiques.

Droit pénal. — 6. — « Le devoir commande aux hommes de tous les pays, qui, par leurs travaux ou leur influence, peuvent contribuer en quoi que ce soit à la réforme du droit pénal, de ne point écouter les conseils perfides de l'insouciance, du découragement ou d'une vague confiance dans l'avenir. » C'est en s'inspirant de ces belles paroles de Rossi que M. Muteau, conseiller honoraire à la cour d'appel de Paris, a écrit, sur *la Prescription de l'action publique et de l'action civile en matière pénale*, un excellent livre, qui a pour but de démontrer la nécessité d'une réforme sur un point important de nos lois criminelles. On sait que de tout crime ou délit la loi fait naître deux actions, l'une appelée publique, qui appartient à la société et tend à faire punir le coupable; l'autre appelée civile, qui appartient à la personne lésée et tend à lui faire obtenir une réparation pécuniaire. Ces deux actions, si elles ne sont pas exercées, s'éteignent au bout d'un certain temps par la prescription. M. Muteau, au début de son ouvrage, paraît contester la légitimité de la prescription en matière pénale; il en recherche les motifs et n'en trouve aucun qui le satisfasse pleinement. Certains criminalistes ont, il est vrai, justifié parfois cette institution de façons bien singulières; on ne doit pas dire, par exemple, avec un auteur moderne, qu'une époque vient où « le fruit du crime est légitime entre les mains du coupable. » Non, le fruit du crime n'est jamais légitime; mais la prescription a néanmoins sa raison d'être dans l'incertitude des preuves et dans la difficulté de la défense après un temps trop prolongé; son but est de protéger non les coupables, mais les innocents. C'est pourquoi M. Muteau nous paraît avoir un peu affaibli sa thèse en discutant la prescription elle-même dans son principe. Il n'en demande cependant pas la suppression. Il s'en prend seulement à une règle de notre droit criminel qui a des conséquences tellement étranges qu'on serait étonné de la trouver dans le code, si l'on ne savait qu'autrefois l'action publique et l'action civile ne faisaient qu'une : cette règle est

celle qui veut que ces deux actions soient prescrites par le même laps de temps. Après dix ans pour les crimes, après trois ans pour les délits, après un temps encore beaucoup plus court pour certains délits, trois mois, par exemple, pour la diffamation et l'injure par la voie de la presse, non seulement le coupable ne peut plus être condamné à aucune peine à la requête du ministère public, mais il est à l'abri de toute réclamation de la part de la personne lésée. De là résulte une situation aussi immorale qu'antirationnelle : celui qui s'est emparé du bien d'autrui par erreur et de bonne foi peut être poursuivi par le légitime propriétaire pendant trente ans, tandis que celui qui a volé ne peut plus être contraint à restituer après dix ans s'il a commis un crime, après trois ans s'il n'a commis qu'un délit. Pour faire disparaître cette anomalie, M. Muteau demande que l'action civile qui naît d'un acte criminel ou délictueux dure aussi longtemps que toute autre action civile, quel que soit d'ailleurs le délai de la prescription de l'action publique. En ce qui regarde cette dernière prescription, il admet que le délai de dix ans est suffisant pour les crimes, mais estime que celui de trois ans est trop court pour certains délits, particulièrement pour les abus de confiance, escroqueries, abus de blanc-seing, qui entraînent à notre époque tant de désastres financiers. En revanche, pour toutes les actions civiles, M. Muteau propose de réduire le délai de la prescription à dix ans, et ici il se met en contradiction avec ses prémisses. La prescription n'étant, comme il le dit, qu'une exception au principe supérieur de la justice, ce serait étendre démesurément son domaine que de limiter à dix ans la durée de toutes les obligations. Quelques-unes des réformes demandées par M. Muteau sont donc discutables; mais on n'en doit pas moins lui savoir gré d'avoir appelé l'attention sur ces problèmes, dont la solution est loin d'être indifférente à la société. Ajoutons qu'il ne se borne pas à critiquer la loi, mais qu'il l'étudie dans tous les détails, et que son ouvrage constitue, au point de vue pratique comme au point de vue théorique, un traité complet de la prescription en droit pénal.

7. — M. Fabreguettes, premier président de la cour d'appel de Toulouse, est l'auteur d'un commentaire de la loi sur la presse du 29 juillet 1881. C'est une sorte de supplément à ce commentaire qu'il vient de publier sous ce titre : *De la Complicité intellectuelle et des délits d'opinion, de la provocation et de l'apologie criminelles, de la propagande anarchiste*. La loi de 1881 a affranchi la presse; M. Fabreguettes en fait honneur au parti républicain et constate que, sur ce point-là du moins, les hommes qui avaient combattu les régimes précédents sont restés fidèles à leurs principes. Malheureusement, ces principes étaient mauvais, car, c'est M. Fabreguettes qui le dit, « le mal dont nous souffrons est dû, en majeure partie, à la loi du 29 juillet 1881 sur la presse. » L'expérience, en effet, n'a pas tardé à faire reconnaître tous

les défauts de cette loi : dès 1882, l'impudence des écrits obscènes et des dessins licencieux était arrivée à un tel degré qu'il a fallu voter des dispositions contre les outrages aux mœurs. Quelque temps après, la mise en vente des journaux dans les rues devenait l'occasion de tels désordres, de tels scandales et de tels chantages, qu'une nouvelle loi a été indispensable pour réglementer cette vente. En 1893, une autre loi a dû punir la provocation au retrait des fonds déposés dans les caisses publiques. Les offenses contre les souverains étrangers et envers les agents diplomatiques ont également rendu nécessaires de nouvelles mesures législatives. Enfin, les attentats anarchistes ont encore obligé à combler d'autres lacunes dans cette « trop généreuse » législation de 1881 : des lois du 12 décembre 1893 et du 28 juillet 1894 ont été édictées pour arrêter et réprimer la propagande de ceux qui, de par les principes de 89, ont le droit de répandre les idées anarchistes aussi bien que d'autres propagent les idées radicales ou socialistes. La grande affaire, on se le rappelle, lorsqu'ont été votées ces lois, était de distinguer entre l'anarchisme et le socialisme. « L'anarchisme commence, disait le rapporteur, là où naît la provocation au crime ou au meurtre. » Ce criterium lui-même n'a pas paru suffisant pour protéger ces bons et honnêtes socialistes, et l'on a tenu à ce que le mot « anarchiste » fût dans la loi : précaution trop naïve, nous dit M. Fabreguettes, car « il ne faut pas croire qu'on aura toujours devant soi des individus se proclamant anarchistes et disant : *Me, me, adsum qui feci !* » « On peut prévoir, ajoute-t-il, que dans un avenir prochain tous les inculpés se diront socialistes révolutionnaires. » Et alors, il est évident que les magistrats n'auront plus qu'à s'incliner.... Tel n'est pas pourtant l'avis de M. Fabreguettes. Mais il faut croire que sa prédiction s'est réalisée ; tous les anarchistes ont dû se convertir au socialisme, car nous n'avons pas ouï dire que les nouvelles lois faites pour les anéantir aient jusqu'ici nui à aucun.

8 et 9. — Ces lois ne manqueront pas cependant de commentateurs. En sus de la brochure de M. Fabreguettes, nous avons à signaler deux autres ouvrages qui leur sont consacrés. Le *Code de la législation contre les anarchistes*, par M. Loubat, procureur de la république à Saint-Étienne, est le plus complet : il réunit aux lois destinées à réprimer la propagande anarchiste celles sur les associations de malfaiteurs et sur la fabrication et la détention des explosifs. Le commentaire de ces textes, article par article, est suivi de la reproduction des exposés de motifs et autres documents officiels qui peuvent en éclairer le sens. Quant à l'*Étude sur les lois contre les menées anarchistes*, publiée par M. Robert Jousseaume, président du tribunal d'Angers, c'est plutôt un historique de ces lois qu'un commentaire approfondi. L'auteur a voulu surtout faire ressortir les modifications que les crimes des anarchistes ont obligé d'apporter à la législation pénale. En terminant, il cherche à répondre à

ceux qui ont affecté de s'effrayer de ces mesures « liberticides » et « scélérates » : « Aucune d'elles, dit-il, n'a établi de juridiction d'exception ; aucune d'elles n'apporte d'entrave à la libre défense des prévenus ; les incriminations qu'elles formulent, comme les pénalités qu'elles édictent, répondent à d'évidentes nécessités de préservation sociale, et le législateur a pris soin d'en circonscrire l'application avec une précision telle que, pour qu'elles fussent détournées de leur but contre des adversaires politiques qui ne seraient pas de vulgaires malfaiteurs, il faudrait un défaut absolu de conscience de la part des juges, à tous les degrés de la hiérarchie. » Assurément on a vu des lois plus mauvaises et auxquelles il faut réserver la qualification de « scélérates, » mais des juges sans conscience, un gouvernement qui les cherche en trouve toujours!

10. — Les meilleures lois, d'ailleurs, peuvent devenir mauvaises par leur application. Que vaut, par exemple, cette fameuse loi Bérenger, qui permet, comme on sait, aux tribunaux de faire grâce de la peine sous la condition que le condamné n'encourra pas de nouvelle poursuite pendant cinq ans? M. Lucien Treppoz, substitut de l'avocat général près le tribunal supérieur de Monaco, examine cette question dans une remarquable et intéressante *Étude sur les condamnations conditionnelles*, et il conclut que l'expérience n'est pas encore suffisante pour permettre de porter un jugement définitif sur l'innovation dont il s'agit. Certains magistrats tendent à faire de la loi Bérenger une faveur très exceptionnelle ; d'autres, au contraire, en prodiguent l'application sans discernement. Que l'une ou l'autre de ces manières d'agir vienne à prévaloir et tous les avantages attendus de la réforme s'évanouiront. L'ouvrage de M. Treppoz peut être pour les juges un très bon guide dans l'usage qu'ils ont à faire de la nouvelle loi ; l'auteur, bien au courant des législations étrangères, en compare les dispositions avec celles de la loi française, et tout en fixant le sens de celle-ci dans les points controversés, il indique comment elle pourrait être améliorée.

11. — M. Champcommunal, dans une *Étude critique de législation comparée sur la tentative*, traite, avec beaucoup d'érudition, un problème très délicat de philosophie du droit : la tentative d'un crime ou d'un délit doit-elle être punie? et dans quelle mesure doit-elle l'être? On sait que notre code pénal punit la tentative à l'égal du crime même, lorsqu'elle s'est manifestée par un commencement d'exécution. Platon, dans son *Traité des lois*, assimile, lui aussi, le crime tenté au crime consommé. Toutefois, en cas de tentative de meurtre, « par égard pour le bon génie qui, ayant pitié du meurtrier et de la victime, a détourné de celle-ci le coup mortel et a épargné à celui-là le sort le plus funeste, » il consent à faire grâce de la mort au coupable, le condamnant seulement à aller vivre dans quelque État voisin et lui laissant la jouissance de son bien le reste de ses jours. Le droit canonique, malgré l'importance qu'il

attache à la culpabilité morale, n'inflige généralement qu'une peine atténuée à celui dont le crime n'a pas été consommé. Au contraire, l'école positiviste soutient que le délinquant doit être frappé et réduit à l'impuissance dès qu'il a révélé par un signe apparent la perversité de sa nature. M. Champcommunal repousse, avec raison, ce dernier système et conclut à un abaissement de la peine en cas de crime manqué ou de simple tentative.

12. — A ses autres ouvrages, bien connus et fort appréciés des étudiants, M. Prosper Rambaud vient d'ajouter une *Explication élémentaire du droit criminel*. Son but, dit-il modestement dans la préface, a été de condenser en un petit volume toutes les connaissances nécessaires pour passer un bon examen. Il a réussi, en effet, à analyser, en moins de trois cents pages, toute la législation comprise dans le code pénal, le code d'instruction criminelle et les lois qui s'y rattachent. L'ouvrage est suivi de tableaux synoptiques à l'aide desquels les jeunes gens peuvent revoir en quelques heures les matières de leur examen.

Droit romain et histoire du droit. — 13. — En général, les jurisconsultes romains n'ont pas d'histoire ; nous ne les connaissons que par leurs écrits. Pour le plus grand d'entre eux, Papinien, on ne sait même pas en quelle année ni en quel lieu il est né. M. Emilio Costa, professeur à Bologne, dans une étude qu'il a entrepris d'écrire sur la vie et les œuvres de ce prince de la jurisprudence, examine avec soin les quelques passages de Spartien, de Dion Cassius et d'Aurélius Victor où il est question de lui, et sa critique y trouve plusieurs choses à reprendre. Deux ou trois points seulement paraissent hors de contestation : Papinien occupa successivement sous Marc-Aurèle, sous Septime-Sévère et sous Caracalla, divers offices, puis devint préfet du prétoire ; il fut mis à mort par Caracalla en 212. Ce tyran ayant voulu le contraindre à justifier devant le Sénat le fratricide qu'il avait commis en tuant de sa propre main son frère Géta, Papinien lui aurait répondu qu'un crime est plus facile à commettre qu'à excuser. Si telle était réellement la cause de sa mort, le plus grand des jurisconsultes aurait eu la gloire de mourir pour la justice, mais Spartien, qui rapporte ce trait, en conteste lui-même l'authenticité, et affirme seulement que Papinien a péri parce qu'il était partisan de Géta. Après cet essai de biographie, que l'insuffisance des sources rend malheureusement très incomplet, M. Costa passe en revue tout ce qui nous est parvenu des œuvres de Papinien, depuis les parties qui en ont été reproduites par Justinien dans ses Pandectes, jusqu'à quelques fragments découverts récemment en Egypte. Il cherche à en déduire le caractère et la forme des principaux ouvrages du jurisconsulte. Il traite ensuite, dans les trois derniers chapitres du volume, de la langue de Papinien, des notes ajoutées par Paul et par Ulpien à quelques-uns de ses livres, et enfin des nombreux hommages qui ont été rendus à son génie

et à sa science, spécialement par les constitutions impériales. Dans le second volume, non encore publié, l'auteur exposera sans doute les doctrines de Papinien, et appréciera l'influence exercée par lui sur le développement du droit romain.

14. — Dans une brochure sur l'*Antidosis en droit athénien*, M. Henri Francotte, professeur à l'Université de Liège, s'efforce d'élucider, dans la mesure du possible, d'après quelques passages de Démosthène, de Lysias et d'Aristote, une singularité peu connue de l'ancien droit d'Athènes. On sait que les Athéniens pourvoyaient à une grande partie des dépenses publiques par les « liturgies » ou prestations imposées aux citoyens riches. Telle était la chorégie, qui obligeait le citoyen désigné à fournir pour certaines fêtes les troupes dramatiques ou lyriques. Telle était encore la triérarchie, dont le titulaire devait, durant une année, entretenir de ses deniers un navire et ses agrès. L'individu qui se prétendait taxé à tort, à raison de l'insuffisance de sa fortune, avait le droit de faire rejeter la charge sur un citoyen plus riche que lui, qu'il désignait. L'antidosis était la procédure par laquelle le contribuable pouvait ainsi contraindre un autre citoyen à payer pour lui. Il présentait l'évaluation de ses biens, obligeait son adversaire à faire aussi l'inventaire des siens, et les juges prononçaient. Souvent le demandeur disait au défendeur qui résistait : « Puisque vous ne vous reconnaissez pas plus riche que moi, échangeons nos biens; prenez les miens, je prendrai les vôtres, et alors je garderai la liturgie à mon compte. » C'est de cette offre d'échange qu'est venu le nom d'antidosis : les savants ne sont pas d'accord sur le point de savoir si cette offre était obligatoire dans tous les cas. M. Francotte soutient, avec de grandes probabilités, qu'elle était seulement facultative.

15 et 16. — Nous avons encore reçu de l'étranger deux brochures de pure érudition qu'il suffit de signaler aux lecteurs qu'elles peuvent intéresser : l'une est un historique du testament militaire : *Das Soldaten-Testament*. L'auteur, M. Edouard Steidle, docteur en droit, part du testament *in procinctu*, dont parle Gaïus, et parcourt les diverses législations anciennes et modernes qui ont facilité aux militaires les moyens de tester. L'autre brochure est une étude sur une ancienne loi municipale en langue osque : *La Legge osca di Banzia*. M. Carlo Moratti en donne une traduction nouvelle, et y ajoute un commentaire historique et philologique ; il écarte l'hypothèse que cette loi pût être l'œuvre de commissaires du Sénat romain, et n'y voit qu'un statut propre à la ville de Banzia.

17. — M. Léon Girard, avocat, a choisi pour sa thèse de doctorat deux sujets purement historiques. Ces sujets auraient-ils été refusés? Nous ne voyons pas que l'auteur prenne le titre de docteur en droit sur la couverture. Les deux dissertations dont la thèse se compose ne manquent

pourtant pas d'intérêt. La première est relative à *la Comptabilité domestique chez les Romains.* M. Girard y explique comment les vieux Romains, ces modèles d'économie et d'exactitude en affaires, tenaient leurs livres de comptes, leur *codex accepti et expensi.* Il recherche ensuite quelle était l'autorité juridique de ces livres. Était-ce bien par une écriture sur le *codex* que se formait le contrat *litteris?* Savigny l'a dit et tout le monde l'a cru après lui, mais un professeur italien, M. Buonamici, a soutenu, en 1876, un système contraire. M. Girard n'ose se prononcer. Il se borne à déterminer, à l'aide de divers passages des auteurs classiques plus encore qu'avec les écrits des jurisconsultes, la force probante des registres domestiques devant les tribunaux. En droit français, M. Girard a traité de la *Condition des mainmortables dans la coutume de Franche-Comté.* La bibliographie dont il a fait précéder son travail montre qu'il a connu toute la littérature juridique relative à son sujet. A notre avis, il n'en a pas tiré un parti suffisant. Sur l'origine de la mainmorte, il reste dans le vague. Il soutient sans preuve, sans vraisemblance même, que la communauté mainmortable s'est constituée malgré les seigneurs, qu'elle a été imaginée contre eux pour les empêcher de rentrer, après la mort du serf, dans la propriété de la terre concédée. N'est-il pas plus probable qu'elle s'est établie d'accord avec les auteurs de la concession? Les seigneurs, qui abandonnaient des lots de terre pour peupler leur seigneurie, n'avaient-ils pas intérêt à y retenir les héritiers des cultivateurs qu'ils y avaient appelés?

18. — A la mainmorte comtoise il serait intéressant de comparer le bail à *Domaine congéable*, cette vieille coutume bretonne dont M. Paul Henry, professeur aux Facultés catholiques de l'Ouest, nous entretient dans une savante monographie. Tandis que la mainmorte a succombé sous les anathèmes fort exagérés des philosophes, le domaine congéable a survécu à la Révolution. Aboli d'abord par une loi de la Législative, il a su trouver grâce devant la Convention, qui a rapporté la loi abolitive, et la Convention, cette fois-là, a été bien inspirée, comme l'atteste, avec l'autorité de sa grande expérience, un honorable notaire de Morlaix, M. Vérant : « Cela est très démocratique, et il ne faut pas y toucher, car ce genre de propriété profite aux petits et les attache à leur sol natal. Je suis bien persuadé que si tous ces gens qui nous quittent pour aller dans la République Argentine avaient eu un toit à eux, ils ne seraient pas allés périr de misère, et par là amener la dépopulation de la France. Tâchons, au contraire, d'attacher le Français à son sol natal, le Breton surtout, et nous ne verrons pas ces émigrations qui nous attristent : le domaine congéable à petite surface nous sera un puissant auxiliaire pour cela. » Le domaine congéable n'en a pas moins le tort d'être un reste avéré de l'ancien régime. Un député, le considérant comme « absolument contraire à notre législation actuelle et à ce principe absolu que

nul ne peut être entravé dans la jouissance de ses droits de propriété, » a déposé une proposition qui tend à le faire disparaître ; une autre proposition, plus acceptable, a seulement pour but de le rajeunir. M. Henry discute et apprécie ces projets de loi : il montre que le domaine congéable, amélioré et mieux adapté à notre législation, pourrait rendre de réels services à la propriété rurale, même ailleurs qu'en Bretagne.

19. — Sous ce titre général : *Les Charges du paysan avant la Révolution de 1789*, M. Rémondière, docteur en droit, ancien receveur de l'enregistrement, publie une monographie qui ne concerne que le Poitou. La première partie de son ouvrage est un exposé du régime féodal dans cette province ; nous y avons remarqué d'assez nombreuses erreurs, sans compter les fautes d'impression, qui sont innombrables. La seconde partie est plus intéressante : elle indique comment se percevaient les divers impôts royaux, directs ou indirects, avant la Révolution. En resserrant ses observations dans les limites d'une seule paroisse, M. Rémondière estime que ces impôts enlevaient à l'homme des champs le tiers environ de ses revenus. A cela s'ajoutaient encore les droits féodaux, en sorte qu'il restait à peine au pauvre paysan la moitié du produit de son travail. Sa situation est-elle devenue meilleure depuis la Révolution? M. Rémondière nous promet d'examiner cette question dans un second volume ; mais il en fait prévoir par avance la solution en rappelant cette parole de M. Léon Say : « Le paysan est la bête de somme du budget. »

20. — Une publication qui nous vient de Palerme présente un certain intérêt pour l'histoire du droit criminel : c'est la réédition d'un ouvrage sur *l'Efficacité et la nécessité des peines*, par Tomaso Natale, marquis de Monterosato. Cet ouvrage a paru pour la première fois à Palerme en 1772, mais l'auteur assure l'avoir écrit avant la publication du *Traité des délits et des peines* de Beccaria, qui est de 1764. Quoi qu'il en soit de cette affirmation, que rien d'ailleurs ne contredit, l'œuvre de Natale peut, sans exagération, être mise en parallèle avec celle du célèbre criminaliste de Milan. Elle a pour but de combattre la trop grande rigueur des peines, la torture et l'abus de la peine capitale. Mais, moins radical que Beccaria, Natale ne condamne pas en principe la peine de mort. L'ouvrage dont nous parlons est précédé d'une étude biographique sur l'auteur, par M. Guardione, et d'une préface du professeur Impallomeni, qui loue Natale d'avoir renoncé aux abstractions métaphysiques et prétend voir en lui un précurseur de l'école positiviste et évolutionniste.

Ouvrages divers. — 21. — Le *Cours de droit professé dans les lycées de jeunes filles de Paris*, par Mlle Jeanne Chauvin, ne se rattache particulièrement à aucune branche du droit. C'est, comme le dit M. Colmet de Santerre, dans une courte préface qu'il n'a pas dédaigné d'écrire

pour ce volume, « une encyclopédie juridique en miniature. » La première partie de l'ouvrage est un résumé des lois constitutionnelles et administratives qui régissent l'organisation des pouvoirs publics et leur fonctionnement. Dans la seconde partie, l'auteur s'est proposé d'étudier la vie juridique de la femme et de la mère : il y est traité du mariage, de la puissance paternelle, de la tutelle, des successions, des contrats civils et commerciaux. En somme, ce livre de droit, écrit par une femme et pour les femmes, ne se distingue guère des livres du même genre qui ont un homme pour auteur, et nous ajouterons volontiers, avec M. Colmet de Santerre, qu'il pourra être utile à bien des hommes. Disons-le même tout bas : tel manuel destiné aux élèves des grands séminaires ne vaut pas mieux. En revanche, nous avons le regret de constater ici un parti pris de neutralité religieuse qui attriste d'autant plus qu'on sait à quelle catégorie de lecteurs ce livre s'adresse. Il y est question de la loi morale : on y comprend même des devoirs envers les êtres inférieurs à l'homme. Mais on évite avec le plus grand soin d'élever le regard vers l'Auteur de cette loi éternelle. Quand il s'agit d'expliquer la différence des devoirs qui incombent à l'homme et à la femme, on se borne à dire que « la nature fit généralement bien ce qu'elle fit, au moins pour son avantage. » Et c'est d'une telle philosophie qu'on prétend nourrir de jeunes âmes !

22. — Dans un mémoire présenté par lui à la Société internationale pour l'étude des questions d'assistance, M. Ch. Muteau examine au point de vue juridique la proposition qui a été faite au conseil supérieur de l'assistance publique de créer des asiles spéciaux pour les alcooliques. Avec un juste souci de la liberté individuelle, M. Muteau estime qu'il serait « impossible d'introduire dans notre législation une prescription légale aussi contraire à nos mœurs et aux principes de notre droit que la loi américaine qui permet à tout magistrat de faire enfermer une personne, sur la simple notoriété qu'elle est adonnée à l'ivrognerie et incapable de gérer ses affaires. » M. Muteau est néanmoins partisan de la création d'asiles pour les alcooliques : il y aurait encore de quoi les remplir, suivant lui, en y recevant les ivrognes qui consentiraient à s'y faire traiter volontairement, et ceux qui, ayant été pris en flagrant délit, y seraient envoyés par la justice. Le savant magistrat insiste aussi sur d'autres moyens par lesquels on pourrait non moins efficacement conjurer l'ivrognerie. Il demande que la loi de 1873, qui réprime l'ivresse publique, soit plus énergiquement exécutée : dans les premières années qui ont suivi cette loi, la police dressait annuellement de 80,000 à 90,000 procès-verbaux : elle n'en dresse plus aujourd'hui que de 45,000 à 50,000. Est-ce aux progrès de la tempérance qu'il faut attribuer cette diminution ? C'est bien plutôt aux mêmes causes qui ont fait établir, en 1880, la liberté d'ouvrir des débits de boissons. Plus courageux que le conseil

supérieur de l'assistance publique, qui n'a pas osé se prononcer à cet égard, M. Muteau demande l'abrogation de cette loi funeste, grâce à laquelle les cabarets pullulent sur toute la surface de la France. A l'État, qui fait appel aujourd'hui aux sociétés de tempérance pour l'aider à réprimer l'alcoolisme, on a certes bien le droit de répondre qu'il devrait commencer par ne pas déchaîner et entretenir le fléau par une législation absurde et coupable. MAURICE LAMBERT.

THÉOLOGIE

De substantiae corporalis vi et ratione secundum Aristotelis doctorumque scholasticorum sententiam, dissertatio metaphysica quam apud Facultatem Th. Lugdunensem propugnabat P. MIELLE. Langres, Rollet-Bideaud, 1894, in-8 de XXVII-431 p. — Prix : 5 fr.

Après avoir montré, dans une belle introduction, quel est l'objet et quelle doit être la méthode de la philosophie de la nature, M. Mielle consacre trois chapitres à l'exposé de la question, en ce sens qu'après avoir décrit dans leurs grandes lignes les trois systèmes, dynamisme, atomisme, matière et forme, il fait l'histoire des deux premiers, nous faisant remarquer les diverses physionomies qu'ils présentent soit chez les anciens, soit chez les modernes. Ce sont des choses que tout le monde sait, mais M. Mielle ne les sait pas comme tout le monde : il a lu et possède tout ce qui a été dit de meilleur, de plus exact, de plus parfait sur les conceptions de la philosophie antique et de la philosophie récente. Ces rares qualités d'érudition, nous allons les trouver unies à la profondeur des pensées et à la netteté de l'expression dans les six chapitres qui suivent, où il ne s'agit plus que de la grande conception dont il se fait le défenseur et l'historien.

Au chapitre IV, il expose, à la suite d'Aristote et de l'Ange de l'École, les notions fondamentales d'où cette conception sort comme la fleur de sa tige, le sujet, la forme, la privation, la nature, le principe, la cause, l'essence, l'existence; puis, aux chapitres V et VI, les principes de l'être corporel, *in facto esse* et *in fieri* : la matière et la forme avec les attributs qui les distinguent, le composé substantiel en lui-même et dans les puissances et qualités qui en émergent, la distinction entre la substance elle-même et la quantité dimensive, les conversions substantielles et le rôle qui appartient aux agents naturels dans ces conversions, le rapport des diverses formes substantielles entre elles suivant le degré de perfection de l'être qu'elles constituent. Dans aucun ouvrage on ne trouvera mieux que dans celui-ci ces notions précisées et éclaircies. Les diverses phases du système, depuis son origine manifestement socratique jusqu'à sa renaissance à l'heure présente, sont décrites au chapitre VII. Il ne s'agit plus désormais que de donner les preuves qui l'appuient, d'établir le degré de certitude ou de probabilité qui lui convient et ce qu'il y

a pour lui à craindre ou à espérer des progrès qu'accomplit chaque jour la science de la matière. Comme l'indique le titre même de son ouvrage, M. Mielle envisage la substance corporelle non pas telle qu'elle se présente dans les règnes supérieurs où la forme substantielle se manifeste avec évidence par les phénomènes irréductibles de la vie, mais telle que nous la trouvons dans les régions plus obscures où elle n'a plus que le dernier degré de l'être et de l'unité. Limitée à ces régions, la grande conception aristotélicienne n'est plus une doctrine certaine, mais elle a la valeur d'une hypothèse métaphysique hautement probable. Nous louons l'auteur de s'être renfermé dans cette sage réserve, comme aussi d'avoir insisté sur la distinction des deux domaines, celui des sciences physiques et celui de la philosophie. Nous lui ferons seulement remarquer qu'il est peut-être prématuré de s'appuyer sur les conclusions des sciences physiques. Laissons à la grande hypothèse physique, en vogue à l'heure présente, le temps de nous montrer tout ce que peuvent expliquer l'énergie de mouvement et l'énergie de position. Nos conclusions viendront ensuite. Il peut se faire que nous soyons obligés de modifier quelques applications de notre théorie métaphysique ; mais elle restera dans son ensemble comme la seule vraie conception de la substance matérielle. Cette magistrale étude de M. Mielle a sa place marquée à côté du beau livre du P. Liberatore sur *le Composé humain*. Elle s'en inspire et elle le complète ; c'est le meilleur éloge que nous en puissions faire.

LAMOUREUX.

Dogmengeschichte. von Dr JOSEPH SCHWANE. Zweiter Band. Zweite Auflage. Freiburg-im-Breisgau, Herder, 1895, in-8 de XIII-591 p.—Prix : 16fr.

L'étude de la théologie suppose à sa base l'histoire de l'évolution dogmatique connue au moins dans ses grandes lignes, et longtemps on s'est contenté d'une connaissance superficielle de ce genre, s'adonnant surtout à l'exposition logique d'une théorie qui semblait inattaquable. Aujourd'hui les affirmations tirées des déductions de la scolastique ne suffisent pas aux esprits inquiets de preuves historiques et avides d'intelligente critique. La place assez restreinte qui était autrefois réservée à l'apologétique tend donc de plus en plus à s'agrandir, et en particulier les préoccupations literaires, philosophiques, documentaires ont lancé les savants chrétiens à la suite de leurs adversaires dans le riche domaine de la patristique. L'important ouvrage dont nous signalons aujourd'hui la seconde édition dans la *Theologische Bibliothek* de la librairie Herder est bien fait pour servir de guide dans cette difficile étude. Je sais bien que Mgr Schwane avait donné sa première édition en 1868, mais l'ouvrage était en avance sur nous dans le traitement scientifique des questions théologiques, et les [illegible] modifications nécessaires par des découvertes nouvelles [illegible] tenues en

compte par le nouvel éditeur, M. Max Sdralek, aidé de M. Funk, dont il suffit de citer les noms pour rassurer sur l'exactitude de la mise au point. Au reste, ces retouches, sauf la revision des textes grecs et des citations, n'ont porté que sur un nombre assez restreint de passages : doctrine de Léonce de Byzance, pontificat d'Hormisdas, question d'Honorius, etc. Mgr Schwane avait divisé son grand ouvrage en quatre parties : époque anténicéenne, époque des Pères, moyen âge, temps modernes. Nous avons annoncé, il y a deux ans, la nouvelle édition du premier volume ; espérons que les deux derniers ne se feront pas trop attendre. La marche du savant auteur est analogue à celle qu'il avait précédemment suivie : 1° Développement des dogmes sur l'essence divine, la Trinité, Dieu créateur ; 2° dogmes christologiques et sotériologiques ; 3° dogmes anthropologiques ; 4° l'Église et les sacrements. On comprend aisément quelle foule de savantes observations se pressent sous sa plume en soumettant à l'analyse les textes des saints Pères et en reconstituant ensuite l'ensemble de leur doctrine sur ces divers points. Nous avons surtout apprécié les pages consacrées à la primauté du siège de Rome, 661-698, et, dans la dernière division, les chapitres consacrés à l'Eucharistie, à la pénitence, à l'ordination et au mariage, où les objections les plus persistantes du protestantisme sont confondues par l'enseignement des Pères. G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

Les Gaspillages des sociétés modernes, par J. Novicow. Paris, Alcan, 1894, in-8 de x-344 p. — Prix : 5 fr.

Le vice-président de l'Institut international de sociologie, M. Novicow, dont nous avons analysé déjà un gros et savant volume, *les Luttes entre les sociétés humaines* (1893), étudie aujourd'hui ce que Bastiat appelait les « causes perturbatrices. » Il s'attache à celles qui dérivent de nos préjugés, et il dénonce les trois erreurs qui lui semblent surtout malfaisantes : confusion de la richesse avec l'or, confusion du bien-être avec la propriété, exclusivisme routinier et intolérant. — C'est la fausse notion de la richesse qui expliquerait le protectionnisme, cette désaptation artificielle du milieu ; et cela coûterait, tous les ans, une dizaine de milliards à l'humanité civilisée. — C'est parce que nous confondons jouissance avec appropriation, souffrance avec travail, que tant de ressources sont gaspillées, par le vol, le dol, le parasitisme et les conquêtes. M. Novicow évalue à quatre milliards et demi les pertes directes résultant de l'état de guerre : les pertes indirectes sont presque aussi considérables. — Sous le nom de « misonéisme, » notre auteur combat la superstition routinière, qui considère comme un mal tout ce qui est nouveau et différent de nos habitudes, qu'il s'agisse de langage, d'orthographe, de monnaies, de cé-

rémonial ou de religion. L'intolérance et l'exclusivisme national nous appauvriraient annuellement d'une douzaine de milliards au moins. Le grand remède qu'indique M. Novicow, c'est la fédération du groupe européen, permettant la suppression des douanes et la réduction des dépenses militaires à presque rien. Chimère, dira-t-on. Mais il n'est pas sûr que les menaces de la race jaune, pullulante et envahissante, n'en fassent une nécessité au siècle prochain. Et quand même ne viendrait jamais ce danger auquel notre auteur ne croit pas, les socialistes n'arriveront-ils pas quelque jour à faire comprendre aux peuples souverains combien il est fou de se ruiner en armements et droits protecteurs? C'est la partie sérieuse de leur programme; et il est profondément regrettable que nous les laissions presque seuls défendre ces idées qu'ils mêlent d'erreurs si dangereuses. On devine que la charité paraît à M. Novicow un palliatif très insuffisant pour conjurer la misère. Il souhaiterait surtout que l'on augmentât la richesse à partager. La vraie manière de supprimer les pauvres, c'est de développer la production. Et cela est urgent puisque les neuf dixièmes de nos semblables n'ont pas de quoi satisfaire aux besoins de leur estomac. Je crois que de pareilles vérités sont trop souvent oubliées. Mais pourquoi y joindre (p. 230) une critique très superficielle du christianisme et de la charité, comme si l'assistance ne pouvait revêtir les formes les plus variées, comme si un temps devait venir où le dévouement et la bonté seraient inutiles?

Peut-être reprochera-t-on à M. Novicow d'exagérer un peu ses thèses et ses chiffres. Si le vol ne profite pas à l'humanité, il n'est pas prouvé qu'il ne puisse profiter au voleur. De même pour les droits protecteurs. Les immenses progrès sociaux dont on nous vante les bienfaits ne seraient donc assurés que par un progrès moral qui rendrait les hommes plus sages et moins étroitement égoïstes. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Géométrie réglée et ses applications, par G. KŒNIGS. Paris, Gauthier-Villars, 1895, in-4 de 148 p. — Prix : 5 fr.

Ce Mémoire est une reproduction partielle du cours professé par M. Kœnigs au Collège de France en 1887-1888, et traite des coordonnées de la ligne droite, des systèmes linéaires et des propriétés infinitésimales du premier ordre. Les travaux de Poncelet, de Gergonne et de Chasles, en fondant la géométrie projective et en aboutissant aux grands principes de l'homographie et de la dualité, ne marquaient pas le terme de cette belle évolution dans le domaine géométrique. Plücker, par son ingénieuse théorie des congruences de droites et des complexes, a jeté les bases d'une méthode qui complète et généralise, sous le nom de « géométrie réglée, » les résultats de la géométrie projective. M. Klein a développé « les idées de Plücker en les appuyant sur les méthodes de l'algèbre moderne ; » enfin les travaux de M. Sophus Lie, en établissant

« les liens les plus étroits entre la géométrie de Plücker et la théorie des équations différentielles, » caractérisent la troisième phase de la doctrine de la ligne droite, dont les principes sont exposés avec autant de clarté que d'élégance par M. Kœnigs dans les cinq chapitres qu'il vient de publier. Faisant tout d'abord ressortir le caractère dualistique et projectif de la géométrie réglée, et après avoir donné les notions fondamentales relatives aux coordonnées de la ligne droite, l'auteur étudie les complexes linéaires de droites, et se hâte avec raison d'exprimer analytiquement les résultats obtenus ; puis il traite des systèmes de complexes linéaires. Les deux derniers chapitres sont du plus haut intérêt. Dans le quatrième, on trouve amplement développés les premiers principes de géométrie infinitésimale en coordonnées de droites ; on remarquera, entre autres, une intéressante application des principes de la représentation des surfaces par leurs tangentes, due à M. Pasch, et qui conduit à la notion de « surface de singularités, » et l'étude du cas où, pour toutes les droites de la congruence, les couples focaux coïncideraient. Le dernier chapitre, qui forme à lui seul un grand tiers de ce beau Mémoire, est consacré aux coordonnées de Klein et à la géométrie anallagmatique ; une remarque de M. Klein est « le point de départ d'un curieux rapprochement entre la géométrie de la droite dans l'espace et celle des propriétés métriques d'un espace à quatre dimensions. » Sans exagérer la portée de la notion des espaces à plus de trois dimensions, M. Kœnigs montre, par un exemple tiré de la géométrie de la ligne droite, comment « certaines propriétés des espaces à n dimensions trouvent une interprétation utile dans les figures de la géométrie ordinaire : grâce à ces propriétés, les faits de la géométrie d'Euclide peuvent souvent recevoir une forme plus rationnelle, plus lumineuse. »

Une intéressante étude de la représentation des quadriques ordinaires sur le plan, étendue au cas des quadriques à n-s dimensions dans l'espace à n dimensions, conduit à cette remarquable conclusion que la géométrie réglée, au point de vue dualistique et projectif, est identique à la géométrie anallagmatique d'un espace à quatre dimensions.

H. Courbe.

Théorie électro-magnétique de la lumière, par le docteur O. Tumlirz. Paris, A. Hermann, 1892, gr. in-8 de xvi-157 p. — Prix : 5 fr.

Le docteur Tumlirz a publié, il y a déjà treize ans environ, un intéressant ouvrage sur la théorie électro-magnétique de la lumière. Le livre allemand a été traduit par M. G. Van der Mensbrugghe, professeur à l'Université de Gand, membre de l'Académie royale de Belgique. Bien que de nombreux ouvrages aient été publiés depuis lors sur la théorie de Maxwell, d'après laquelle la lumière serait due aux courants périodiques d'un éth[illegible]que, il est toujours intéressant de remonter à l'une

des premières études auxquelles ce genre de considérations a donné naissance ; d'ailleurs, même après avoir lu le livre consacré par M. H. Poincaré à la critique des théories de Maxwell et d'Helmholtz, il n'est pas inutile de revenir à une œuvre didactique telle que celle de Tumlirz. Cet auteur prend pour point de départ la théorie de l'électrodynamique donnée par Helmholtz. Dans la première partie de son ouvrage, il traite du mouvement de l'électricité dans les conducteurs en repos, en ne supposant connus que les principes fondamentaux relatifs à la fonction potentielle. La seconde partie explique les lois de la propagation de la lumière dans les isolants, isotropes ou anisotropes, et dans les conducteurs isotropes. Elle traite ensuite des lois de la réflexion et de la réfraction de la lumière. C'est sur ce point que Tumlirz a donné le plus de développements qui lui soient personnels.

Quelques notes supplémentaires sur la fonction potentielle dans un diélectrique isotrope, sur l'énergie électrostatique, etc., complètent ce remarquable ouvrage, qui peut suppléer de nombreux mémoires dispersés dans les journaux scientifiques de l'Allemagne, de l'Angleterre et des États-Unis. H. Courbe.

Le Pétrole, l'asphalte et le bitume au point de vue géologique, par A. Jaccard. Paris, Alcan, 1895, in-8 cartonné toile de XII-292 p., avec 30 fig. — Prix : 6 fr.

Œuvre posthume, cet ouvrage est en quelque sorte un plaidoyer en faveur de l'hypothèse qui donne une origine exclusivement organique aux bitumes, asphaltes et huiles minérales, à l'encontre d'autres théories admettant, les unes, une origine purement chimique, les autres, une origine à la fois organique et chimique. L'auteur soutient sa thèse en opposition avec des savants dont le nom fait le plus autorité dans la matière, et qui expliquent la formation des hydrocarbures, ceux-ci par émanation à travers l'écorce terrestre ou par imprégnation, ceux-là par l'effet des actions volcaniques ; en opposition également avec d'autres de moindre renom, pour qui les substances bitumineuses seraient des dérivés par distillation du charbon minéral. Néanmoins il s'appuie sur quelques-uns des premiers, comme feu M. Coquand et MM. Lartet et Daubrée, prétendant que, en dépit de leurs conclusions en sens inverse, leurs travaux militent en faveur de l'origine organique.

L'étude soigneuse et détaillée des nombreux gisements de bitume, d'asphalte, de schistes bitumineux et pétrolifères, de gaz combustibles naturels existant sur un grand nombre de points de l'Europe, de l'Asie Mineure, des îles de l'Australie, du Canada, des États-Unis et des Antilles, occupe, appuyée de vingt-sept figures dans le texte, une part importante du volume. Elle est suivie des considérations sur lesquelles l'auteur appuie la démonstration de son système. Il admet, en se fondant

sur les modes de fossilisation spéciaux à chaque nature de terrain, la bituminisation des fossiles aussi bien animaux que végétaux, et estime que les pétroles se rencontrent plus ordinairement parmi les schistes, les grès et les roches sableuses, les roches calcaires étant associées de préférence aux bitumes soit visqueux, soit solides. — D'après lui, l'hypothèse de l'origine organique donne une explication entièrement satisfaisante de tous les faits relatifs aux hydrocarbures naturels, tandis que tout est au contraire obscur et inexplicable dans les autres théories. Tout aurait été livré aux tâtonnements et au hasard dans les recherches du pétrole tant qu'on s'est appuyé sur ces dernières, tandis que, si l'on assimile les bassins pétrolifères aux bassins houillers, on a des principes sûrs et une base solide pour cette recherche.

C'est par un chapitre sur *la Recherche et l'avenir du pétrole* que se termine le volume. Selon feu Aug. Jaccard les gisements pétrolifères de l'Amérique ne tarderont pas à être épuisés, et l'avenir de ce genre d'industrie est dans les gisements peu ou point exploités, mais considérables, qui existeraient en Russie, dans l'Asie Antérieure et dans les îles de la Mélanésie. JEAN D'ESTIENNE.

Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires, publiée sous le patronage de la Réunion des officiers. *Traité des rivières*, par P. BERTHOT, ingénieur. — *Traité des ports de mer*, par P. BERTHOT, ingénieur. Paris, ancienne maison H. Chairgrasse, Fanchon et Artus, en livraisons in-8. — Prix de la livraison : 0 fr. 50.

La catastrophe de Bouzey, causée par la rupture d'une digue qui barrait un grand réservoir d'eau, donne un intérêt tout spécial à cette publication, où les barrages sont largement traités dans le chapitre de l'amélioration des cours d'eau. L'eau joue un rôle capital dans l'histoire du globe ; cette « route marchante » a rapproché les peuples, fécondé le sol, secondé les travaux de l'intelligence ; associée avec le charbon, elle a produit, tant au point de vue mécanique qu'au point de vue chimique, les merveilles qui sont la gloire de ce siècle. Le présent traité considère les cours d'eau au point de vue des transports, des irrigations et de la création des chutes motrices ; les autres emplois sont traités dans d'autres parties de cette Encyclopédie.

Un cycle grandiose amène sur les continents les eaux des océans, qui les reprennent par les rivières et les fleuves. La chaleur, en faisant évaporer l'eau des mers, la transforme en nuages et en pluies qui ont perdu la salure. Une partie de cette eau est absorbée par la terre ; lorsqu'elle en est saturée, le reste s'écoule à la surface, dans une proportion qui varie avec la nature des couches géologiques. La recherche des eaux souterraines dans une contrée exige une grande sagacité ; dès l'antiquité, Vitruve et Pline ont donné à ce sujet des indications encore fort appréciées

aujourd'hui. Au moyen âge, des exploiteurs de la crédulité publique cachèrent ces procédés sous des pratiques extérieures qui leur donnèrent une grande renommée, lorsqu'ils ne finissaient pas par la prison pour sorcellerie. De nos jours, l'examen raisonné des couches géologiques a permis de creuser avec certitude des puits artésiens et de se rendre compte de l'intermittence de certaines sources.

Les eaux s'écoulent en torrents, en ruisseaux, en rivières, en fleuves, et le régime en est très varié suivant la nature et le profil du sol. Le déboisement a souvent amené des changements brusques, qui compromettaient la navigation. En Russie, on a longtemps chauffé les locomotives avec du bois que l'on coupait le long des voies sur plusieurs kilomètres d'étendue ; en 1891, on fut obligé de prolonger de quelques jours la foire de Nijni-Novgorod, parce que des barques, tirant au plus $0^{m}30$ d'eau, n'avaient pu naviguer sur le Volga, dont les eaux étaient trop basses, phénomène qu'on n'avait jamais vu. Un ukase vient d'interdire cet usage qui menaçait de changer les conditions climatériques du pays. Le reboisement est souvent insuffisant pour arrêter les torrents ou les inondations dangereuses. On a alors recours aux barrages.

Les barrages, souvent insuffisants pour les torrents, deviennent déjà plus efficaces pour les rivières torrentielles : les endiguements de la Durance en donnent un exemple instructif. Dans les barrages de réservoirs, dont la construction est indiquée d'une manière complète dans le traité des fondations et maçonneries de la présente encyclopédie, il convient d'insister sur ce fait, qu'il faut éviter à tout prix les fuites et surtout le décollement de la fondation avec le rocher qui lui sert de base. Une nappe d'eau sous la maçonnerie, aussi petite que soit son épaisseur, exerce une sous-pression égale à celle de la hauteur de l'eau dans le réservoir au-dessus de ladite nappe. Le poids de la maçonnerie s'en trouve diminué d'autant ; la courbe des pressions se déplace du côté de l'aval au point de dépasser la limite de résistance de la maçonnerie et des mortiers, et la construction est renversée. C'est probablement par inobservance de ces précautions qu'est survenue la catastrophe du réservoir de Bouzey. Rien ne révèle à l'extérieur le travail désorganisateur qui s'opère souterrainement, et le malheur se produit à l'improviste, préparé lentement par un travail incessant. Souvent aussi on n'observe pas suffisamment si la couche formant fondation, quoique très dure, n'est pas perméable pendant la saison des pluies.

L'utilisation des cours d'eau par l'industrie forme un chapitre entier du traité. Nous y remarquons l'assainissement de Paris et la pisciculture : le tout à l'égout, l'étude des poissons migrateurs, leur fécondation artificielle, les conditions de bon établissement des étangs à poissons sont des questions d'utilité quotidienne traitées avec des développements fort intéressants. Cinq chapitres de ce traité ont déjà paru : l'historique,

la mer, conditions de bon établissement d'un port, le régime des plages, l'approche des côtes. L'auteur renvoie avec raison aux beaux travaux de Voisin-Bey, ancien directeur des travaux du canal maritime de Suez (cours professé à l'école des ponts et chaussées). Il est intéressant de voir comment se faisait la navigation chez les anciens, et cette étude nous montre comment s'est améliorée progressivement la navigation, la protection des côtes et leur éclairage. Aujourd'hui tout le monde voyage : un voyage de circumnavigation n'est plus réservé aux seuls marins, et la navigation est devenue presque une étude populaire. Les cartes géographiques des beaux atlas modernes indiquent la zone éclairée autour des côtes ; il est saisissant de voir le contraste entre l'illumination des mers comme la Manche, la Méditerranée, la Baltique, et la nuit profonde dans laquelle sont plongées les eaux du Pacifique. A tous les points de vue, cette question de la mer, de la navigation et des ports doit être vulgarisée, et le présent traité remplit bien ce but. A. W.

Les Émaux byzantins. Collection de M. A.-W. de Zwénigorodskoï (contenant en tête : *Histoire et monuments des Émaux byzantins*, par Kondakow), traduction française par F. Trawinski. Francfort-sur-le-Mein, 1892, gr. in-4 de xi-388 p., avec planches.

Parmi les grands collectionneurs, il s'en trouve parfois qui ne se contentent pas du plaisir de réunir pour eux-mêmes de précieuses séries. Animés d'un libéralisme éclairé, ils veulent encore faire servir leurs efforts aux progrès de la science, et répandre dans le public la connaissance des trésors amassés par eux, pour les transformer en éléments de travaux. M. A.-W. de Zwénigorodskoï appartient à cette élite rare. Il y a plus de trente ans déjà qu'il a commencé à recueillir des objets d'art. Tout d'abord ses choix furent éclectiques, et il forma une première collection variée, qui a passé depuis au musée Stieglitz, à Saint-Pétersbourg. Mais plus tard, il se spécialisa en s'attachant exclusivement à la catégorie des émaux byzantins. Il arriva ainsi à former une collection sans rivale en Europe. Faire connaître par une luxueuse publication les pièces de cette collection eût été déjà un service rendu à l'érudition. M. de Zwénigorodskoï vit les choses de plus haut encore ; il songea à faire les frais d'un grand ouvrage traitant dans son ensemble la question de tous les monuments de l'émaillerie byzantine conservés jusqu'à ce jour, livre qui faisait défaut au monde savant.

Dans une préface, très attachante par sa sincérité, M. A.-W. de Zwénigorodskoï raconte lui-même toutes les phases de son œuvre. Après un premier essai qui a abouti à un travail préliminaire paru en 1884 (*Die byzantinischen Zellen-Emails der Sammlung Zwenigorodskoï*, par I. Schulz, Aix-la-Chapelle, 1884), il fit choix, pour écrire le texte du livre qu'il projetait, d'un des érudits les plus justement renommés en

fait d'archéologie byzantine, M. Kondakow, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg et conservateur au musée de l'Ermitage. De là est né le volume que nous annonçons.

L'indication du plan adopté par M. Kondakow suffit pour montrer avec quelle ampleur ce savant a traité le sujet. L'ouvrage est divisé en quatre parties : I. Introduction technique et considérations générales. L'Égypte, l'Assyrie et la Phénicie ; les Grecs ; l'émail chez les Occidentaux a l'époque romaine ; les émaux gaulois, rhénans et anglo-saxons ; émaux trouvés en Suède et en Russie ; l'émail dans les antiquités hongroises ; les émaux du Caucase ; origine persane et asiatique des émaux européens du moyen âge ; premiers émaux byzantins ; prédominance des émaux translucides ; procédés techniques en usage à Byzance. II. Monuments ornés d'émaux byzantins. III. Les émaux cloisonnés de la collection Zwénigorodskoï. IV. Émaux russes, byzantins et georgiens de la collection Zwénigorodskoï. L'ouvrage est abondamment illustré d'images dans le texte, et accompagné en outre de vingt-huit planches en or et en couleurs, reproduisant soit des originaux de la collection Zwénigorodskoï, soit des pièces servant de types de confrontation, telles que la frise du palais de Darius au musée du Louvre, les émaux de l'autel de l'église de Saint-Ambroise à Milan, etc. Le travail de M. Kondakow est rédigé en russe ; M. de Zwénigorodskoï en a donné en même temps deux traductions, en français et en allemand, chacune des trois éditions : russe, française et allemande, étant seulement tirée à deux cents exemplaires. Pour l'édition française, M. de Zwénigorodskoï a eu la bonne fortune de trouver comme collaborateur M. Trawinski, à qui le public français est déjà si redevable pour ses traductions d'ouvrages d'érudition parus dans les pays russes ou allemands.

Ces rapides indications peuvent donner une idée de l'importance de l'œuvre de M. Zwénigorodskoï au point de vue scientifique. Mais il reste à signaler la splendeur tout à fait exceptionnelle apportée à l'exécution matérielle. Le volume, de format grand in-4, a été soigné jusque dans ses moindres détails avec un souci de la perfection poussé au plus haut degré. Les planches en couleurs sont de vraies merveilles du genre. Le texte même, en dehors des illustrations, est orné de lettrines, et chacune des parties s'ouvre par de superbes compositions décoratives, en or et en couleurs, dans le pur style russo-byzantin. Un semblable sentiment d'art a été apporté à une très belle reliure composée dans le même style, qui recouvre chaque exemplaire. Il n'est pas jusqu'à une pièce d'étoffe, tissée sur un dessin spécial, et enveloppant de ses plis moelleux la reliure elle-même, jusqu'à un signet, très original, qui ne dénotent l'alliance de l'érudition et du goût le plus fin chez le grand collectionneur, qui a tout combiné et tout recherché pour la perfection de son œuvre. Nous pouvons aussi ajouter : chez celui qui en a fait tous les frais avec une libéralité princière ; car, de ce superbe ouvrage aucun exemplaire n'a

étémis dans le commerce, M. de Zwénigorodskoï s'étant réservé le plaisir de le distribuer à d'heureux privilégiés. « Ma tâche est terminée, » a écrit à la fin de sa préface le savant et généreux Russe. « J'ai rempli un vœu que j'avais formé, j'ai réalisé un rêve que je caressais depuis longtemps : contribuer à donner au public un livre sur l'émaillerie byzantine, cette branche d'un des arts les plus anciens du monde, où il y a tant de beauté, tant de maîtrise, qui porte en lui tant d'enseignements esthétiques et scientifiques. » Et M. de Zwénigorodskoï ajoute encore, en rappelant avec juste raison les « liens séculaires et solides qui relient » l'art national russe à l'Orient et à Byzance : « J'ai toujours pensé que le soin d'étudier et de publier les produits de l'art byzantin était une des tâches qui incombent à un Russe, de préférence à d'autres nationalités. » L'auteur de ces lignes a le droit d'être fier de l'œuvre qu'il a menée à bonne fin. Par la publication de son superbe volume, il a honoré son pays autant que bien mérité de la science universelle.

PAUL DURRIEU.

BELLES-LETTRES

L'Espurgatoire seint Patriz of MARIE DE FRANCE; published with an introduction and a study on the language of the author, by THOMAS ATKINSON JENKINS. Philadelphia, press of Alfred J. Ferris; Paris, H. Welter, 1894, in-8 de VI-150 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dans l'île de Lough Dearg du comté de Donegal (Irlande), on montrait autrefois une caverne qui, d'après d'antiques croyances, donnait accès à des régions mystérieuses, séjour des damnés et des démons : ce lieu avait été révélé à saint Patrice. Ceux qui avaient eu le courage d'entreprendre l'exploration de ce gouffre, que leur foi et leurs prières avaient préservés de diaboliques assauts, revenus sur la terre, racontaient, pour l'édification du siècle, les visions infernales qui les avaient épouvantés; de plus, toujours d'après la révélation de saint Patrice, leurs péchés leur étaient entièrement pardonnés : de là le nom de Purgatoire de Saint-Patrice qui eut une si grande célébrité au moyen âge. C'est à la fin du XIIe siècle seulement qu'on trouve des traces de cette légende; vers 1188, un moine de l'abbaye de Salbrey, dans le Huntingdonshire, écrivit en latin une relation de l'épreuve victorieusement subie par un certain chevalier du nom d'Owen, dans le purgatoire de Saint-Patrice. Cette relation, qui d'ailleurs n'est pas la seule, eut un grand succès; traduite plusieurs fois en français, puis dans les autres langues de l'Europe, elle forme un épisode important du roman de chevalerie italien *Guerino il Meschino*, le sujet d'une pièce de Calderon, et a contribué à la formation du cycle qui a inspiré Dante; une version abrégée en prose française était encore imprimée au commencement du XVIe siècle.

Le poème de Marie de France est la plus complète et la plus an-

cienne traduction française du traité du moine de Salbrey; l'auteur n'ajoute rien au texte latin qu'elle traduit exactement; aussi *l'Espurgatoire* n'a-t-il guère de valeur pour l'étude de la légende, mais pour l'histoire littéraire il garde un grand intérêt : c'est le seul des ouvrages de Marie de France qui fournisse quelques données chronologiques sur la vie si obscure de cette femme célèbre; les romanistes accueilleront donc avec faveur l'édition de M. Jenkins, qui réalise un si grand progrès sur celle de Roquefort. *L'Espurgatoire* a été composé vers 1189; est-il antérieur ou postérieur aux *Lays* et aux *Fables* de Marie? M. Jenkins, d'accord avec Mall, le croit antérieur et par conséquent reporte la production littéraire de Marie de France dans les dernières années du XIIe siècle. Ces conclusions ont été combattues, et l'hypothèse à laquelle, d'après M. G. Paris, il convient, dans l'état actuel de la science, de s'arrêter est celle-ci : tous les ouvrages de Marie ont été évidemment composés en Angleterre; comme l'indique son surnom, elle venait du continent, de France, à l'exclusion de la Normandie; mais elle dut peu à peu prendre les habitudes du dialecte du milieu dans lequel elle vivait; or c'est *l'Espurgatoire* qui présente dans le langage la plus forte coloration anglo-normande; il est donc naturel de penser qu'il a été écrit après un long séjour en Angleterre, après les *Lays* et les *Fables*, qui ont gardé plus pure la langue d'origine de Marie, et la date 1189 serait plutôt le terme de son activité poétique. — L'édition de M. Jenkins est accompagnée d'une savante étude linguistique dans laquelle il suit et complète les recherches de Mall et de M. Zarncke. Constatons pour finir que l'excellent travail de M. Jenkins est une thèse pour le grade de *doctor of philosophy* de l'Université Johns Hopkins de Baltimore, nouveau témoignage de l'activité et du succès dans les études romanes de l'Amérique qui, dans ces dernières années, nous a envoyé de remarquables ouvrages de MM. Elliot, Todd et autres.

J. C. P.

Grundfragen der Homerkritik, von Paul Cauer. Leipzig, Hirzel, 1895, in-8 de 322 p. — Prix : 7 fr. 50.

Pour avoir été incessamment débattus depuis un siècle et plus, certains problèmes littéraires n'en sont pas moins très éloignés encore de leur solution définitive : de ce nombre est le « problème homérique. » Après vingt ou trente de ses compatriotes, M. Cauer descend à son tour dans la lice, et dans son œuvre, comme dans la plupart des publications érudites contemporaines, la polémique tient une très large et peut-être trop large place, surtout si l'on tient compte du flot de citations qu'elle comporte.

Dans une première partie, d'un caractère plutôt philologique, l'auteur, débutant par la recension d'Aristarque, remonte aux éditions homériques antérieures, en s'inspirant des variations historiquement constatées

dans la langue grecque entre l'âge homérique et l'époque alexandrine. Contrairement à une opinion aujourd'hui très répandue, M. Cauer n'admet pas que le digamma fît partie du vocabulaire usuel, au temps de la rédaction originelle, laquelle, si nous l'en croyons, fut celle qu'ordonna Pisistrate. La seconde partie a quelque chose de plus littéraire : ce qu'on peut appeler le fond historique de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* y est étudié avec beaucoup de finesse, même avec quelque subtilité. Il est clair que le problème s'éclairerait d'une vive lumière, s'il était possible de marquer la date précise où commença sur la terre hellénique l'emploi du fer et du bronze, ou la science de l'équitation, ou l'usage de doter les jeunes filles, ou celui de construire des temples. Notons en passant qu'en dépit de l'assimilation ici reconnue entre la culture homérique et la culture désignée depuis Schliemann sous le nom de « mycénienne, » Agamemnon nous est présenté comme un prince thessalien et non argien. De même, en ce qui touche les croyances, M. Cauer a cherché à dégager, particulièrement à l'aide de la Νεκυία de l'*Odyssée*, une sorte de fonds primitif, enrichi plus tard par des additions où les uns voient autant d'inventions poétiques, les autres des mythes plus ou moins universellement acceptés. Il croit pouvoir distinguer dans l'une et l'autre épopée des façons différentes de concevoir les dieux, leurs attributs, leur cercle d'action et leur intervention dans les choses humaines.

La « composition homérique, » on devait s'y attendre, est l'objet d'une dissertation spéciale, où l'auteur, après avoir relevé soit des variations assez curieuses dans la syntaxe ou dans la nature des comparaisons, soit des contradictions dans le récit, accorde que le lecteur, complètement indifférent à ces disparates réelles ou prétendues, ne songe qu'à jouir du charme du récit ou du pathétique des descriptions.

Cette courte analyse suffit pour mettre en lumière le point de vue « évolutionniste » où se place M. Cauer, lequel avoue d'ailleurs modestement qu'il s'est borné à indiquer la marche à suivre, bien loin de prétendre avoir épuisé sa matière. A l'entendre, il n'y a dans notre texte homérique rien d'apocryphe au sens rigoureux de ce mot : tout y est authentique, à la seule condition d'admettre toute une suite de « formations successives, » dont aucune, pas même la première, ne semble avoir pour lui un rôle prépondérant. Sur ce point il trouvera, nous le craignons, difficilement gain de cause auprès des lettrés ; quant à la forme même de son livre, les discussions de détail qui en constituent la trame constante ont de quoi étonner la critique française, habituée à de plus vastes horizons. Je n'en veux d'autre preuve que les ouvrages récents publiés chez nous sur Homère, par MM. Bougot, Croiset et Bertrin. Au reste, une fois de plus on voit ici à quel point nos voisins nous ignorent : j'estime qu'ils n'ont pas qu'à s'en féliciter.

C. Huit.

La Mythologie et les dieux dans les Argonautiques et dans l'Énéide. Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, par H. DE LA VILLE DE MIRMONT. Paris, Hachette, 1894, in-8 de VIII-778 p. — Prix : 10 fr.

S'il sied éminemment à un docteur d'être savant, il n'est peut-être pas nécessaire au même degré que ses thèses soient, comme celle-ci, de véritables bibliothèques, surtout lorsque les vues d'ensemble et les théories générales y disparaissent à ce point derrière les minuties de l'érudition. Dans ses *Bucoliques*, Virgile avait eu Théocrite pour modèle : mais ses deux chefs-d'œuvre ne doivent-ils rien à la littérature alexandrine? et notamment la mythologie d'Apollonius de Rhodes n'a-t-elle exercé aucune influence sur la conception des dieux de l'*Énéide*? Telle est la question que se pose M. de la Ville de Mirmont et qu'il laisse sans réponse précise, malgré la prolixité du débat, du moins si l'on veut s'en tenir aux termes singulièrement vagues de sa conclusion. Le parallèle détaillé auquel il a consacré près de huit cents pages n'offre d'ailleurs qu'un assez médiocre intérêt. Il est très important de connaître les idées religieuses d'Homère, qui sont celles non d'un poète quelconque, mais de tout un peuple et de toute une période : on ne saurait en dire autant quand il s'agit d'Apollonius ou de Virgile. L'auteur nous présente sans doute la théogonie et la cosmogonie des *Argonautiques* comme celles qu'avait adoptées le musée d'Alexandrie : mais les beaux esprits qui peuplaient cette « volière des muses » ne se croyaient nullement obligés d'avoir des croyances, et c'est à un point de vue et sur un ton fort profanes qu'ils devaient traiter les problèmes de cette nature. M. de la Ville de Mirmont en fait lui-même la remarque : pour la forme, Apollonius est bien plus voisin d'Euripide et surtout de Théocrite que d'Homère, et, quant au fond, les doctrines orphiques et philosophiques tiennent plus de place dans son poème que ce que nous pourrions appeler la « mythologie traditionnelle ; » il y a même telle légende dont on chercherait en vain ailleurs une seconde mention. Ni moins froid ni moins artificiel, l'Olympe de Virgile a, sauf exceptions, des dehors plus dignes. Les aventures de Rhéa dans les *Argonautiques* ne font songer que de loin à la Cybèle de l'*Énéide*, mère vénérée de Jupiter. Le roi des dieux lui-même est de part et d'autre l'arbitre souverain du monde moral ; mais chez le poète grec, il plane de haut au-dessus des hommes, qui ne lui adressent aucune prière ; chez le poète latin, il est invoqué et pris à témoin par tous les personnages, encore que sa puissance se heurte sans cesse à celle de la fortune dans le gouvernement des choses humaines. L'*Énéide* « prête à Junon la dignité austère d'une matrone romaine, tandis que le poète alexandrin lui donnait l'affectation et la préciosité d'une reine d'Alexandrie. » L'auteur compare ainsi successivement dans les deux épopées Athénê et Minerve, l'Apollon grec et l'Apollon latin, Artémis et

Diane, Hermès et Mercure, Arès et Mars, Héphaistos et Vulcain, Cypris (le nom d'Aphrodite, chose assez étrange, ne se rencontre pas dans les *Argonautiques*) et Vénus : la monotonie du procédé n'est qu'à moitié effacée par la variété des sujets. Il est vrai que les épisodes de tout genre n'ont pas été ménagés ; il est question ici de la magie savante, italienne ou africaine, là d'Éole, de Borée et des Harpyes ; ailleurs des noces de Didon, « triste parodie » du mariage de Médée, ce qui ne signifie pas du tout une « méchante parodie, » comme on pourrait se l'imaginer. En revanche, il n'est que juste de rendre hommage au savoir aussi consciencieux qu'étendu de M. de la Ville de Mirmont : on citerait difficilement sur la matière un ouvrage de quelque valeur, français ou étranger, qui lui soit demeuré inconnu. C. Huit.

Les Bénédictins de Saint-Germain des Prés et les savants lyonnais d'après leur correspondance inédite, par l'abbé J.-B. Vanel. Lyon, Vitte ; Paris, Picard, 1894, in-8 de x-379 p. — Prix : 10 fr.

Ce volume, composé d'articles primitivement parus dans la *Revue du Lyonnais*, s'est constitué par la réunion d'une série de chapitres sans grand lien les uns avec les autres, et consacrés à une lettre inédite de Mabillon (sur le catalogue des archevêques de Lyon), aux rapports du jésuite Raynaud et du chartreux Cousin avec d'Achery, à propos de certaines polémiques, aux correspondants lyonnais de Montfaucon, à l'édition des œuvres de Cassiodore, au libraire lyonnais Anisson qui devint le collaborateur de Mabillon, aux pérégrinations littéraires de Dom Estiennot, à Dom Massuet, éditeur de saint Irénée. Mais tout cela forme un ensemble mal conçu et mal présenté, car l'intérêt du livre est trop souvent bien éloigné des bénédictins et de leur influence littéraire. L'histoire des mésaventures de Dom Massuet n'a guère de rapport avec le pays lyonnais, et l'intervention du cardinal-archevêque de Lyon, Mgr de Tencin, dans l'affaire de la bulle *Unigenitus*, est fort peu à sa place dans un livre de ce genre. Le volume est une contribution utile en ce qu'il contient une foule de lettres ou d'extraits de lettres de religieux bénédictins qui ont leur intérêt, mais ces lettres, égarées sans ordre chronologique au milieu d'un récit, ne se retrouvent pas aisément : il eût été nécessaire d'en faire, à défaut d'une table générale, un index spécial à la fin de l'ouvrage. A ce compte-là seulement, la « façon intermédiaire, » qui a paru à M. l'abbé Vanel la plus propre à présenter son recueil, aurait gagné en valeur. L'auteur, qui est assez bien au courant des derniers travaux d'érudition et a dépouillé les principaux fonds de notre Bibliothèque nationale, était capable de nous donner un travail fructueux ; mais on ne saurait le féliciter d'avoir songé à réunir sous un titre inexact une suite de notices n'ayant que peu ou point de rapport entre elles. H. S.

Autour du dilettantisme, par l'abbé F. Klein. Paris, Lecoffre, 1895, in-12 de 294 p. — Prix : 3 fr.

M. l'abbé Klein vient de nous donner encore un livre de jolis articles, comme il sait les écrire. Quoique un peu moins solidé, il me semble, que le précédent, on y retrouve ses qualités de finesse et de pénétration, son style alerte, élégant, spirituel. C'est d'une lecture tout à fait agréable, — et qui apprend quelque chose. M. l'abbé Klein a suivi ce mouvement qui entraîne à cette heure une partie du clergé à se mêler à la bataille des idées contemporaines. Comme d'autres appartiennent tout entiers aux questions d'enseignement ou aux questions sociales, lui a délaissé pour un temps Corneille et Bossuet et a engagé le corps à corps avec nos hommes de lettres à la mode. Connaissant aussi bien qu'homme du monde la littérature de l'heure présente, y compris les romans de M. A. France, spirituels et.... porcins, et ceux de M. Huysmans, mystiques et libidineux, il n'a pas contre son temps les partis pris d'Alceste ni les colères de Louis Veuillot. A étudier le malade, il s'est pris de sympathie pour lui, et de grandes espérances de guérison lui sont venues. La maladie, et il l'a bien peinte, c'est le « dilettantisme, » maladie des époques très raffinées et très sceptiques, qui, n'ayant plus la force ni la volonté de rien prendre au sérieux, jouent avec toutes choses, avec la philosophie et la science, avec l'art, la poésie, avec les idées et avec la vie : une simple variété d'égoïsme curieux de jouissances. M. l'abbé Klein décrit ce mal avec esprit, plus qu'il n'en cherche les raisons intimes, qu'on trouvera (soit dit en passant) analysées avec une rare profondeur dans une remarquable thèse de philosophie à cette heure très lue.... en Allemagne : *L'Action*, de M. Maurice Blondel. Il en montre d'ailleurs très bien les séductions et les dangers, qui ne vont à rien moins qu'à dissoudre l'âme et ruiner tout. Cela est très bon.

Où je le crois en défaut de clairvoyance, et presque dangereux, c'est quand ne voyant, — « en cherchant bien, » — à l'heure actuelle que « trois » dilettanti : MM. A. France et Barrès, qu'il exécute impitoyablement, et M. J. Lemaître, pour lequel il a justement quelque indulgence, il trouve, « pour faire opposition au dilettantisme, des noms en foule de chercheurs sincères et de penseurs soucieux de ce qu'ils disent. » Comme tant d'autres, il croit à ce « néo-christianisme » qui lui apparaît comme un commencement, autorisant toutes les espérances de relèvement religieux, et que, jusqu'à preuve du contraire, je ne cesserai, quant à moi, de dénoncer comme une autre forme de décadence, comme un dilettantisme plus dangereux peut-être que tous les autres : le dilettantisme religieux. Passe encore pour M. Bourget, qui fut réellement chrétien en sa jeunesse, que ses intimes disent sérieusement travaillé par un grand dégoût de ce qu'il a appelé « la vie inquiète, » et qu'une évolution

très intéressante rapproche visiblement du christianisme. Et je ne défends pas d'admirer le grand talent de M. Brunetière, de le préférer à Paul Albert et de le louer d'avoir énoncé beaucoup d'idées justes et proclamé la responsabilité de quiconque parle ou écrit. Mais comment ne pas voir qu'il est, lui aussi, disciple de Renan, que dans sa façon d'admirer Bossuet et Bayle, d'exalter Darwin et Léon XIII, de se déclarer en toute occasion contre le dogme chrétien et de parler de temps en temps comme M. de Vogüé, il y a beaucoup d'amour du paradoxe, un peu de dilettantisme, et sans doute aussi une pointe d'ambition politique : M. Brunetière ne médite-t-il pas d'entrer à la Chambre ? Comment ne pas voir aussi que M. Huysmans, qui prépare, dit-on, maintenant un roman sur le satanisme, en faisant retraite à la Trappe et en s'agenouillant dans les chapelles des capucins et des bénédictines, n'a fait que chercher des sensations neuves, qu'instituer des expériences d'un dilettantisme presque sacrilège, et qu'il y a quelque chose de sacrilège aussi à mêler, comme il le fait dans son livre, aux élans d'un mysticisme de stylite des visions d'un érotisme exaspéré?

Tout cela, c'est toujours le renanisme de la *Vie de Jésus*. On traite Bossuet, la religion, le culte, comme matière d'art et affaire de curiosité littéraire. On n'outrage plus les choses saintes : on s'en amuse. Et si, pour goûter à tout, on ouvre un moment son âme au sentiment religieux, c'est toujours à la condition d'écarter le dogme et de rester affranchi de la pratique : rien que cela. En sorte que le résultat, c'est que la jeunesse a cessé d'être voltairienne, il est vrai, mais trouvant à son appétit de religion un aliment suffisant dans l'idéalisme ou le mysticisme à la mode, elle n'entrera plus jamais dans l'Église, et se complaira, avec M. Henri Bérenger, en cette « conscience du mystère de la vie et de la misère de l'homme.... quelque chose de plus sacré que tous les cultes, de plus durable que tous les dogmes, de plus divin que tous les dieux. »

M. l'abbé Klein traite non seulement M. Bourget, mais Taine et Richard Wagner, mais M. Brunetière, mais M. Bérenger, mais M. Huysmans, en « voisins de l'Église, » parce qu'il croit que, ne pouvant demeurer où ils sont, ils finiront par y entrer. Sa façon de voir n'est pas la mienne. Mon témoignage n'en a que plus de valeur, si je déclare son livre tout à fait intéressant, et utile en ce sens que c'est un de ces livres de pénétration comme il en faut écrire à présent, je veux dire : un livre qui, lu partout, fera pénétrer la pensée catholique dans un monde où on ne la connait pas, où on la croit à tort systématiquement hostile au siècle. Et comme il est fort bien écrit, il fera en même temps dans ce monde-là honneur au clergé d'aujourd'hui.

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

L'Afrique romaine. *Promenades archéologiques en Algérie et en Tunisie*, par GASTON BOISSIER. Paris, Hachette, 1895, in-12 de III-321 p., avec 4 plans. — Prix : 3 fr. 50.

Comme son titre l'indique, le nouveau livre de M. Boissier est la suite naturelle des deux séries déjà publiées de ses *Promenades archéologiques*. Cette fois, c'est dans l'Afrique romaine et française que nous guide l'érudit voyageur. La méthode est restée la même : M. Boissier se sert avec beaucoup d'art des travaux des savants qui ont décrit ou exploré les premiers le pays qu'il parcourt ; il résume le plus souvent leurs études ; mais il le fait après les avoir contrôlées sur place, et ne parle, en définitive, que de ce qu'il a vu. Comme il le fait avec une abondance d'idées originales et une grande vivacité de sentiment personnel, il renouvelle les sujets mêmes que d'autres ont traités avant lui. — Le livre se divise en sept chapitres : I. *Les Indigènes*. — II. *Carthage*. — III. *L'Administration et l'armée*. — IV. *Les Campagnes*. — V. *Les Villes. Timgad*. — VI. *La Littérature africaine*. — VII. *La Conquête des indigènes*. Tous se liront avec un immense intérêt. Peut-être l'un d'eux, cependant, paraîtra-t-il écourté. On s'étonnera, après avoir parcouru les pages consacrées à la littérature africaine, d'y avoir seulement trouvé une agréable analyse des écrits d'Apulée et un brillant commentaire des poèmes de Dracontius. Toute la grande école chrétienne, de Tertullien à saint Augustin, est omise, ou n'est rappelée que par allusion. Je sais bien que, dans son beau livre sur *la Fin du paganisme*, M. Boissier a consacré un chapitre à Tertullien et un autre à Minutius Felix ; mais précisément là ils n'étaient guère à leur place, puisque ces écrivains sont fort éloignés des derniers temps de l'idolâtrie ; il semble qu'on les aurait rencontrés avec plus de plaisir dans le livre sur l'Afrique romaine. M. Boissier aurait une meilleure excuse pour n'avoir point parlé dans celui-ci de saint Augustin : il s'occupe de ce grand docteur, et avec beaucoup d'éloquence, dans l'autre ouvrage, où saint Augustin nous apparaît comme le témoin le plus clairvoyant de la chute du paganisme et de l'Empire. Mais peut-être cette figure si curieusement africaine, et qui offre des aspects si multiples, aurait-elle pu être encore étudiée dans le chapitre vraiment trop incomplet que nous critiquons.

Recommander le nouveau livre de M. Boissier aux seuls érudits ou aux seuls lettrés serait rendre incomplètement justice à ses mérites. En l'écrivant, l'auteur n'a pas voulu seulement faire œuvre d'érudition : il a encore cherché à servir, par la comparaison du passé avec le présent, les intérêts français en Afrique. Il y aurait beaucoup de leçons à recueillir dans l'exemple donné par les Romains. Nous avons conquis plus vite qu'eux ; mais ils se sont assimilé les peuples vaincus beaucoup plus

complètement que jusqu'à ce jour nous n'avons su le faire. Comment s'y sont-ils pris ? Quels obstacles ont-ils rencontrés ? Par quels moyens les ont-ils surmontés ? Comment l'âme des indigènes s'est-elle si facilement donnée à eux, et, plus tard, si vite et si complètement reprise ? Voilà ce qu'il y aura, pour tous, autant d'intérêt que de profit à apprendre de M. Boissier. PAUL ALLARD.

Die Strassburger Diöcesansynoden, von Dr MAX SDRALEK. Freiburg-im-Breisgau, Herder, 1894, in-8 de x-168 p.

Parmi les vieux documents où se retracent le mieux les particularités de la vie sociale et religieuse d'autrefois, il n'en est guère qui soient plus riches en informations que les conciles provinciaux et diocésains. Ils reproduisent les règles générales du droit canonique, mais en les développant, en les expliquant pour parer aux abus locaux et corriger les corruptions de chaque époque. C'est donc une utile contribution à l'histoire du diocèse de Strasbourg que le nouveau travail publié dans les *Theologische Studien* par le professeur Max Sdralek, de l'Académie royale de Münster. L'auteur s'est volontairement cantonné dans le domaine historique, présentant ses documents avec une exactitude toute scientifique et bornant ses commentaires à l'éclaircissement du texte. Nous ne saurions trop louer la précision et la sobriété avec lesquelles est écrite l'histoire des conciles de Strasbourg antérieurs au XIVe siècle et des synodes tenus pendant ce siècle et les suivants. La description des manuscrits de Wolfenbuttel et de Schlestadt nous présente les sources de la très intéressante publication des vieux textes qui suit. Ces lois particulières, connues sous les noms de Statuts de l'évêque Jean Ier, *Ordo* du *Corpus Christi*, premiers et seconds Statuts de Berthold II, Édits du doyen Jean de Lichtemberg et de l'évêque Berthold, Statuts diocésains de Jean II et de Frédéric II, sont pleins d'instructives révélations dont historiens et canonistes pourront également faire leur profit. G. P.

I Commentarii rerum memorabilium, quae temporibus suis contigerunt d' Enea Silvio de' Piccolomini (Pio II), dal Dott. GIUSEPPE LESCA. Pisa, Nistri, 1894, in-8 de 446 p. — Prix : 3 fr.

Æneas Sylvius, originaire de Sienne, a été mêlé aux plus grandes affaires de son époque. Sa carrière a été des plus mouvementées ; d'abord secrétaire de l'empereur Frédéric III, il est devenu ensuite évêque de Trieste et puis de Sienne, cardinal, et enfin pape sous le nom de Pie II. Humaniste, s'intéressant à la politique et aux lettres, ayant beaucoup voyagé, on devine que ses commentaires ne sauraient manquer ni d'intérêt ni d'importance. Ils sont, en effet, une source précieuse pour la seconde moitié du XVe siècle, et méritent d'être soumis à une critique approfondie. M. Lesca s'est chargé de cette besogne. Son travail est divisé

en quatre livres. Le premier est consacré à la critique du texte d'après quatre manuscrits, surtout d'après celui du Vatican, Regin. 1995, où il y a des passages autographes de Pie II. La partie historique remplit tout le second livre. Voigt et Pastor y sont souvent cités, mais les sources de première main ne semblent pas avoir été exploitées. Les qualités littéraires et oratoires de Pie II sont examinées dans le troisième livre, tandis que le quatrième contient les conclusions et les appendices. Malgré les mérites incontestables de ce travail, nous croyons que le dernier mot sur les Commentaires de Pie II n'a pas encore été dit. P.

La Paix d'Aix-la-Chapelle, par le duc de Broglie. Paris, Calmann-Lévy, 1895, in-12 de 346 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'Alliance autrichienne, par le duc de Broglie. Paris, Calmann-Lévy, 1895, in-8 de 460 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les belles études que M. le duc de Broglie a consacrées aux relations de la France et de l'Autriche sous Louis XV, viennent de s'enrichir de deux nouveaux volumes qui n'ont pas moins d'attrait et n'auront pas moins de succès que leurs aînés. La longue guerre, entreprise par le faible cardinal Fleury, sur les conseils de Belle-Isle, pour arracher la couronne impériale à la fille de Charles VI, et qui s'était poursuivie avec des fortunes si diverses, aboutit à la paix d'Aix-la-Chapelle. L'éminent historien en raconte les étranges péripéties avec sa sûreté d'informations et son charme de style habituel. Étrange paix, en effet, où c'est la puissance victorieuse qui cède tout et s'astreint à des sacrifices humiliants. Grâce à Maurice de Saxe, la France triomphe; au milieu même des négociations, un nouveau coup d'audace du glorieux général met la Hollande à sa merci; l'Autriche est chassée des Pays-Bas; le général en chef anglais Cumberland s'avoue lui-même impuissant à continuer la campagne. Et c'est la France qui perd tout. Elle rend Maëstricht et Berg-op-Zoom, elle rend les Pays-Bas, elle se résigne à démolir les fortifications de Dunkerque et à chasser le prince Édouard, devenu populaire par ses malheurs et sa chevaleresque épopée d'Écosse. Tout cela pour conquérir un mince établissement en Italie à l'infant don Philippe et obtenir la restitution de Louisbourg et du Cap-Breton. Ce serait inexplicable, si derrière cette façade brillante élevée par le génie de Maurice de Saxe, on n'apercevait l'état délabré de l'édifice principal, l'insouciance du Roi, l'incapacité des ministres, la ruine des finances, la faiblesse du gouvernement au milieu de toutes les difficultés intérieures.

Le résultat le plus clair, obtenu par le négociateur français, le comte de Saint-Séverin, ce fut la méfiance qu'avec son astuce italienne il réussit à jeter parmi les puissances alliées ennemies de la France. Angleterre, Autriche, Hollande, Sardaigne, toutes s'accusèrent réciproque-

ment d'avoir voulu faire la paix aux dépens les unes des autres. L'Autriche, en particulier, ne pardonnait pas à l'Angleterre de retirer certains avantages, tandis qu'elle n'avait que des sacrifices à faire. Aussi Marie-Thérèse se mit-elle à reprendre l'idée qu'avait eue déjà Charles VI, et dont quelques velléités même s'étaient fait voir pendant la guerre, d'un rapprochement avec la France. Le ministre qui en prit l'initiative et en jeta hardiment les bases, ce fut le comte de Kaunitz. Envoyé ambassadeur à Paris après la paix, il se créa des amitiés à la cour et prépara secrètement l'avènement de la politique nouvelle. Le croirait-on? La France résista longtemps ; malgré toutes les marques d'infidélité que lui avait données à maintes reprises Frédéric, elle s'entêtait à le soutenir et à croire à ses protestations d'amitié. Il fallut qu'il montrât lui-même à l'ambassadeur extraordinaire de Louis XV le traité qu'il avait signé avec l'Angleterre au moment où l'Angleterre recommençait la guerre contre la France, pour qu'on se décidât à rompre avec lui. Nous n'avons pas à reprendre le majestueux récit que M. le duc de Broglie fait de toutes ces négociations dans son livre de *l'Alliance autrichienne*. Les amis du roi de Prusse et certains historiens de nos jours ont accumulé erreurs et calomnies sur ce grand changement du système européen. L'illustre auteur n'a pas de peine à rectifier les premières et à réfuter les secondes, textes et dates en main. Au point où en étaient les choses, l'alliance austro-française n'était pas seulement utile, elle était nécessaire. « Le traité de 1756, écrit M. le duc de Broglie, ne fut point, comme on l'a dit, la faute du règne : la faute fut d'avoir attendu, pour le conclure, une nécessité si pressante que rien n'en avait préparé l'exécution et qu'il ne restait plus qu'à y apposer d'une main tremblante une signature tardive. »

M. DE LA ROCHETERIE.

La Fin d'une société. *Le Duc de Lauzun et la cour de Marie-Antoinette*, par GASTON MAUGRAS. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 550 p.—Prix : 8 fr.

Un Lauzun diplomate et politique, tel est celui que nous révèle M. Gaston Maugras dans ce second volume. Ambitieux et dévoré du désir de se mettre en avant, Lauzun, à plusieurs reprises, a entretenu avec les ministres, Maurepas et Vergennes surtout, une correspondance qui se retrouve aux Archives du ministère des affaires étrangères. Il a nourri un plan d'alliance franco-russe, où il semble bien qu'il ait été quelque peu circonvenu par Catherine II, désireuse de flatter et au besoin d'attacher à sa fortune — il s'en fallut de bien peu — un homme porteur d'un des plus beaux noms de France et ayant une réputation de bravoure incontestable, désireuse plus encore d'endormir la vigilance de la France dans ses projets contre l'empire ottoman. Plus tard et toujours, semble-t-il, sous l'inspiration de Catherine, Lauzun demande que la France, sous

prétexte de neutralité pendant la guerre turco-russe, mette la main sur l'Égypte : « J'ose prononcer, écrit-il à Montmorin, qu'il faudrait faire la guerre à l'Angleterre plutôt que de souffrir qu'elle s'emparât de l'Égypte.... Il n'est plus permis d'en douter, les Anglais ont sur l'Égypte des prétentions cachées qu'ils appuient par toutes les intrigues imaginables. »

Lauzun ne fut pas seulement diplomate ; il fut plus encore guerrier, cela était mieux connu, et c'était pour lui une tradition de famille. Dans la guerre d'Amérique notamment, il fit preuve d'une incontestable bravoure et de réels talents militaires.

Mais dans ce volume, comme dans le premier, Lauzun est toujours lui-même, toujours l'homme à bonnes fortunes. Ne l'appelons pas Lovelace, si cela déplaît à M. Maugras ; mais de quel nom désigner l'homme qui, marié à une femme charmante et irréprochable, l'abandonne pour courir après des maîtresses de toute sorte, et ne reste même fidèle à aucune, malgré ses protestations de fidélité, qui va de la princesse Czartoryski à la princesse de Guéménée, de la princesse de Guéménée à milady Barrinore, de milady Barrinore à la duchesse de Fleury, et à tant d'autres, et qui, pendant même ses amours les plus durables, cette liaison plus que platonique avec la spirituelle et vindicative marquise de Coigny, dont M. Maugras parle en termes si émus et si admiratifs, prend encore comme maîtresse attitrée une actrice de dernier ordre, Mlle Laurent !

Quant aux relations de Lauzun avec la Reine et à son influence à la cour, à ses griefs contre Marie-Antoinette et la société Polignac, il nous semble que M. Maugras a suivi avec trop de complaisance et sans assez de réserve les Mémoires suspects, et en tous cas pleins de fatuité et de cynisme, de son héros. Dire par exemple que la Reine a retiré « légèrement » sa confiance à la princesse de Guéménée après l'effroyable banqueroute qui jetait tant de pauvres gens dans la misère et mettait la France entière en rumeur, nous paraît une appréciation bien étrange. Signalons aussi à M. Maugras quelques légères erreurs : Duclos pour Laclos, comme auteur des *Liaisons dangereuses*. Ce n'est pas à Quiberon, mais à l'île d'Yeu que le comte d'Artois resta sur la flotte anglaise qui l'amenait en France et trompa l'attente des Vendéens.

M. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires du comte de Paroy, souvenirs d'un *Huissier de la famille royale pendant la Révolution (1789-1797)*, publiés par ÉTIENNE CHARAVAY. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de XLII-480 p., avec un portrait en héliogravure et un fac-simile d'autographe. — Prix : 7 fr. 50.

Des fragments de ces Mémoires ont déjà été publiés par Villenave dans la *Revue de Paris*, et par M. Frédéric Masson dans la *Revue de la Révolution* ; mais le manuscrit entier restait inédit, quand M. Charavay le retrouva dans un lot de papiers achetés par lui et eut la pensée de le

mettre au jour. L'auteur de ces Mémoires, le comte de Paroy, fils du marquis de Paroy, qui a laissé lui-même des *Souvenirs*, a été l'un des plus chauds et des plus fidèles serviteurs de la monarchie. Après le retour de la famille royale à Paris, il assistait fréquemment aux réunions des Tuileries, où il avait même une chambre, et plus d'une fois il fit passer d'utiles avis à la marquise de Tourzel ou à la princesse de Lamballe ; il lui arriva même un jour de servir d'intermédiaire entre Mirabeau et Marie-Antoinette. Au 20 juin et au 10 août, il fut à son poste, et, dans cette dernière journée, il ne quitta le château que lorsque le Roi et sa famille l'eurent abandonné eux-mêmes ; il fit plus et essaya de le défendre avec les Suisses contre les envahisseurs.

Mais si dévoué qu'ait été Paroy à la famille royale, le grand intérêt de ses Mémoires n'est pas dans cette partie du récit : ses souvenirs n'y ont pas une note très personnelle, et il ne les a rédigés qu'assez longtemps après les événements, en s'aidant et en les contrôlant au moyen des Mémoires déjà publiés. La partie la plus neuve, c'est le tableau de sa vie et, on peut le dire, de la vie de la France pendant la Terreur. Les opinions bien connues du comte et sa conduite depuis le début de la Révolution le désignaient tout naturellement aux pourvoyeurs de la guillotine. Il n'y échappa qu'à force d'adresse. Il s'était, pendant les années heureuses, beaucoup occupé d'art ; ce fut sa sauvegarde aux heures dangereuses. Réfugié chez un graveur dont il feignait d'être l'apprenti, puis bientôt à la tête lui-même d'un atelier, il dut à cette existence cachée et à son talent d'artiste à la fois des moyens de vivre et un abri contre les dénonciations. Bientôt, trouvant que la capitale offrait trop de dangers, il se retira à Bordeaux et y fit la connaissance de la belle Mme de Fontenay. Son amitié précieuse lui valut la protection de Tallien, d'Ysabeau et même du farouche Lacombe. Il put ainsi vivre à peu près tranquille et même sauver son père arrêté et traduit devant le tribunal révolutionnaire. Quand lui-même à son tour fut dénoncé par suite d'une erreur commise dans la rédaction d'un certificat de civisme, il se tira d'affaire à force d'audace et de présence d'esprit. « Un Parisien qui a bu de l'eau de la Garonne est Gascon et demi, » lui dit en entendant son récit Lacombe qui l'avait averti du danger, mais ne s'était point cru assez puissant pour l'y soustraire. Après le 9 thermidor, Paroy rentra à Paris et continua à y vivre de son travail, gravant alternativement des sujets patriotiques et des sujets royalistes ; l'un des plus connus parmi ces derniers fut l'*Antigone française*, où il avait représenté Madame Royale guidant les pas de Louis XVIII.

Malgré ces longues années de dévouement désintéressé, Paroy ne put rien obtenir à la Restauration, ni une indemnité pour ses propriétés perdues de Saint-Domingue, ni la restitution de la somme que son père avait prêtée aux Princes émigrés, ni une pension comme ancien mili-

taire, ni même sa réintégration comme membre de l'Académie des beaux-arts. Il mourut en 1824, pauvre, mais inébranlablement fidèle aux Bourbons. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Bonaparte et les républiques italiennes (1796-1799), par PAUL GAFFAREL. Paris, Alcan, 1895, in-8 de II-303 p. — Prix : 5 fr.

L'histoire des républiques vassales fondées par le Directoire sur les flancs de la France pour en garder les frontières et en répandre les principes est l'un des épisodes les moins connus et les plus curieux de l'époque révolutionnaire. En Italie, notamment, il ne manque à cette histoire ni le débat des intérêts les plus hauts, puisque les États républicains de la Péninsule en recouvrirent le sol et en transformèrent les âmes, ni l'attrait des questions les plus importantes, puisque leur création fournit à Bonaparte l'occasion de faire ses débuts comme politique, ni enfin l'éclat des plus dramatiques spectacles, puisque leur établissement fut amené par de grandes guerres et leur existence troublée par de fréquentes séditions populaires. Il était donc regrettable qu'aucun auteur français n'eût eu l'idée de résumer en un récit suivi les travaux partiels publiés sur cette question, et de nous donner l'équivalent du magistral ouvrage que M. Franchetti a écrit au point de vue italien.

M. Gaffarel l'a compris et nous a exposé, dans un livre d'une lecture facile et d'un intérêt soutenu, la chute des vieilles oligarchies de Gênes et de Venise, la création des républiques cisalpine, ligurienne, romaine et parthénopéenne. Une étude minutieuse de la correspondance de Napoléon lui a permis de reconstituer la pensée directrice qui a présidé à la formation de ces divers États ; la lecture des Mémoires, des journaux et des pamphlets du temps l'a aidé à donner à ses tableaux la couleur et le mouvement, et à faire revivre sous nos yeux une époque si grande par les passions et les personnages qui l'ont agitée, si curieuse parfois par les côtés ridicules qu'elle présente. C'est ainsi qu'on lira avec un intérêt particulier la discussion aussi serrée que probante de l'auteur sur la manière dont les circonstances ont amené Bonaparte, hésitant d'abord, à détruire la république de Venise ; on se plaira à contempler en sa compagnie le spectacle qu'offrait Milan en 1797, au moment de la brusque effervescence des nouvelles idées, auparavant comprimées par la violence du pouvoir ou étouffées par l'indifférence du peuple. L'ouvrage tout entier présente d'ailleurs les mêmes qualités, et quand une seconde édition aura fait disparaître les négligences de détail, les erreurs typographiques et les lacunes bibliographiques inévitables dans un ouvrage d'une telle dimension, il ne restera plus qu'à souhaiter de voir M. Gaffarel continuer l'œuvre si bien commencée, et nous retracer l'histoire de la chute des républiques après celle de leur établissement. ALBERT PINGAUD.

Lettres inédites de la duchesse de Gontaut, publiées par le marquis DE GONTAUT. Paris, de Soye, 1895, in-8 de 149 p.

Les *Mémoires* de Mme la duchesse de Gontaut viennent de recevoir un précieux complément par la publication de lettres inédites de cette femme si distinguée. M. le marquis de Gontaut, qui les met au jour, les a fait précéder d'une notice biographique qu'on regrettait de ne pas trouver en tête des Mémoires. Née sous Louis XV, la duchesse de Gontaut ne mourut que sous Napoléon III. Cette longue carrière fut traversée par les fortunes les plus contraires. D'abord les splendeurs de la cour de France, bientôt après les rigueurs de l'émigration, puis le retour des Bourbons et de hautes faveurs bien méritées. Mme de Gontaut, gouvernante des Enfants de France, dont elle parle toujours avec une si touchante affection, donna dans cet emploi de grandes preuves de sa capacité. Elle comprenait son époque et ne craignit pas d'irriter Charles X par son attitude hostile au licenciement de la garde nationale et au ministère Polignac. Un jour elle dit au Roi : « J'ai composé ce matin une prière pour Monseigneur (le duc de Bordeaux) que je vais lui faire apprendre afin qu'il ne l'oublie jamais : « Mon Dieu, préservez-moi dans toute ma vie des amis gauches » (p. 117). Les lettres sont souvent séparées par de longs intervalles, la première est de 1802, la dernière de 1855. Quelques notes auraient parfois été utiles pour faire connaître dans quelles circonstances elles furent écrites. Elles sont vives, spirituelles, très alertes, très françaises. On y trouve bien des détails sur l'enfance du duc de Bordeaux et de celle qui, comme duchesse de Parme, montra de si grandes qualités et un si beau caractère. TH. P.

Les Livres de compte des frères Bonis, *marchands montalbanais du XIVe siècle,* publiés et annotés pour la Société historique de Gascogne, par ÉDOUARD FORESTIÉ. 2e partie (2e fascicule) (*Archives historiques de la Gascogne. Fascicule XXVI*). Paris, H. Champion ; Auch, Léonce Cocharaux, 1894, in-8, p. I-VII et 287-654. — Prix : 8 fr.

Ce dernier fascicule termine la belle publication sur laquelle deux fois déjà nous avons attiré l'attention de nos lecteurs (t. LXI, p. 73, et LXXI, p. 445). Ce fascicule comprend, outre quelques pages d'avertissement, la reproduction des fol. CXVII v°-VII^XX^VIIII v° du livre C des frères Bonis, le texte du livre vermeil des dépôts et trois tables : table des noms de personnes, index géographique, glossaire-table. Il eût été peut-être plus simple et plus commode pour les recherches de fondre ces trois tables en une seule ; du moins les deux index onomastiques ne devaient-ils en former qu'un. M. Forestié a conçu la composition de ces index d'une manière assez singulière : à la table des noms de personnes, on trouve AGUSTIS (le couvent des), de même pour les Carmes et les autres ordres religieux ; ARCHEVÊQUE de Toulouse, OFFICIAL, COFRAIRIA, ILA-

MADA (prieur de); de même qu'à la table des noms de lieux, on relève des articles comme ECOLES DE MONTAUBAN. Nous aurions d'autres reproches à faire à ces répertoires alphabétiques : pourquoi, pour les noms commençant par SAINT, mettre les uns, tantôt à ce mot (SANT-ANTONI, etc.), tantôt au mot qui suit (CABRARI [saint]) ? pourquoi enregistrer tantôt la forme provençale (AGUSTIS, par exemple), tantôt la forme française (par exemple PRÊCHEURS) ? Un index bien compris devrait contenir à la fois l'une et l'autre forme. De même pour les noms de personnes, nous regrettons que M. Forestié n'ait pas suivi l'usage adopté par d'excellents érudits, qui est de prendre comme base de classement les prénoms, en faisant aux noms des renvois. Enfin, nous ne voyons point l'utilité d'insérer dans une table des mots sans aucun renvoi, par exemple dans la table des noms de personnes RUPETA et dans celle des noms de lieux FAUDOAS. Malgré ces imperfections, les deux index seront utiles aux personnes qui consulteront les volumes de M. Forestié ; le glossaire leur rendra plus de services encore ; l'auteur l'a fait avec beaucoup de soin : nous n'avons point remarqué de renvois fautifs, ce qui est assez rare dans les travaux de ce genre, et nous croyons que tous les mots de quelque importance s'y trouvent répertoriés ; quand le même mot a deux sens absolument distincts, il eût été désirable d'en faire deux articles séparés ; ce n'est pas la règle suivie par M. Forestié, qui, par exemple, ne fait qu'un article de *carn*, chair, et de *carn*, cahier. Un reproche qui s'applique aux trois index est celui de n'avoir adopté pour les divisions de chaque article aucun ordre visible ; de même, pourquoi donner du même mot en deux articles différents des traductions diverses : à *carnasier*, nous trouvons le sens « drap de bouche (?) » et à *drap carnasier* « drap de boucher. » Nous avons déjà fait observer à M. Forestié que *pliris comusco* désignait le « pleres arconticon ; » nous regrettons qu'il ait maintenu le sens inadmissible de chardon commun, que lui-même déclarait peu satisfaisant. L'expression de *sena* ne saurait désigner le jour de Pâques : « lo digos de la sena » (l'expression ne se trouve pas seulement à la page 368 du tome II, mais au moins une autre fois à la page 452) est le jeudi saint. *Trisesima* ne désigne-t-il pas le trentième plutôt que le treizième ? Voilà de bien minces critiques ; elles ne sauraient contre-balancer les éloges que nous devons et que nous donnons de grand cœur au travail considérable auquel M. Forestié a consacré de longues années de recherches, qu'il a mené à fin avec tant de bonheur et qui restera une mine précieuse de renseignements pour les érudits, historiens et philologues. Il termine dignement la première série des *Archives historiques de la Gascogne*. La seconde série, dont feront partie le Bullaire gascon et les cartulaires de la région, sera sans doute aussi intéressante ; nous ne pouvons que souhaiter de voir ces volumes exécutés par d'aussi bons et consciencieux travailleurs que M. Forestié. E.-G. LEDOS.

Pouillé de l'ancien diocèse de Sens, publié d'après des manuscrits et des documents inédits, par Paul Quesvers et Henri Stein. Paris, Alph. Picard; Meaux, Le Blondel; Sens, Poulain-Rocher; Orléans, Herluison, 1894, in-4 de viii-408 p. — Prix : 20 fr.

La préparation d'un recueil des inscriptions de l'ancien diocèse de Sens a conduit MM. Quesvers et Stein à publier le volume que nous annonçons ici. Il leur a semblé qu'un pouillé formait les préliminaires indispensables du recueil qu'ils se proposaient de donner au public. Ils n'ont pas voulu se contenter de publier un pouillé ancien ni un état du diocèse en 1790, travail qui, en se référant à une époque nettement déterminée, aurait eu l'inconvénient d'être incomplet. D'autre part, le but qu'ils se proposaient en publiant ce pouillé et leur volonté d'en faire comme une introduction de leur recueil d'inscriptions, leur interdisait de donner à cette publication les proportions que M. l'abbé Guillotin de Corson a données à son Pouillé de l'archevêché de Rennes. Ils se sont donc efforcés de prendre la voie intermédiaire et d'être aussi complets que possible sous la forme la plus brève.

Comme sources de leur travail, ils ont mis à profit, outre les différents pouillés manuscrits ou imprimés et la *Gallia christiana*, les recueils (almanachs, cartes, cartulaire de l'Yonne, etc.), où ils avaient chance de trouver des renseignements; et ils y ont ajouté d'autres documents retrouvés par eux dans les archives. Le plan de l'ouvrage est fort simple. Le pouillé est divisé par archidiaconés et doyennés; dans chaque section sont relevées tour à tour, dans l'ordre alphabétique, les abbayes d'hommes et de femmes; les collégiales, les cures, les prieurés, les chapelles, les communautés religieuses, les hôpitaux et maladeries, les commanderies, les collèges et autres établissements analogues.

Pour les cures, l'on s'est contenté d'indiquer le patron et le collateur; pour les autres établissements, l'on a réuni dans la mesure du possible un certain nombre de renseignements complémentaires (date de fondation, vicissitudes historiques, etc.), et l'on a pris soin d'indiquer sommairement les documents sur lesquels on s'appuyait. Les notes relativement nombreuses mises au bas des pages donnent les éclaircissements nécessaires. Un supplément assez considérable (p. 287-321) contient d'importantes additions et corrections. Une copieuse table alphabétique termine ce volume, qui se recommande assez de lui-même pour qu'il soit superflu d'en faire l'éloge. E.-G. L.

Le Diocèse de Genève (partie de Savoie) pendant la Révolution française, par l'abbé Lavanchy. Annecy, Burnod, 1894, 2 vol. in-8 (T. I, xi-711 p.; t. II, 789). — Prix : 20 fr.

Il est rare qu'une histoire locale se présente sous le bel aspect typographique qu'offre celle-ci; il ne l'est pas moins qu'on y trouve autant de

méthode, d'épisodes frappants et d'intérêt. Quelques études antérieures avaient préparé celle de M. Lavanchy; il y a ajouté une somme de recherches personnelles considérable. Les archives générales, les archives particulières lui ont été ouvertes, et, à ce propos, il a pu apprécier combien il est difficile de provoquer quelque travail d'enquête même chez des confrères. Il a divisé sa publication en deux parties : l'une consacrée au récit, l'autre à la biographie des ecclésiastiques, par archiprêtrés et par paroisses. La première n'emprunte à l'histoire générale que ce qu'on n'en peut écarter; elle n'en remplit pas moins le premier tome tout entier (711 p.) et le premier tiers (285 p.) du second; la seconde partie, distribuée en cinq cents pages, est loin d'avoir la sécheresse d'une nomenclature; l'abondance des documents qu'a réunis presque sur chaque ecclésiastique M. l'abbé Lavanchy forme comme un supplément à son histoire et en égale l'intérêt. Est-ce par le riche fonds qu'offrait le diocèse, est-ce par le soin plus grand qu'a pris l'auteur d'en sonder toutes les parties? Mais on peut dire que, si l'on s'avisait de rassembler les traits principaux de la persécution religieuse par toute la France, c'est dans ce diocèse qu'on en trouverait peut-être le plus grand nombre et les plus originaux.

J'ajouterai qu'il règne dans cet ouvrage beaucoup de méthode. Au lieu de procéder par larges périodes, l'auteur, alimenté par des documents chronologiquement disposés, a pu subdiviser son sujet de manière à n'en laisser aucune partie qui ne soit éclairée et qui n'ait sa propre histoire. Citons à l'appui quelques têtes de chapitres : I. *1791-1792.* — II. *Septembre-octobre 1792.* — III. *Octobre-décembre 1792.* — IV. *Février 1793.* — V. *Février-mars 1793.* — VI. *Mars-avril 1793.* — VII. *Mai-juillet 1793.* — VIII. *Août-décembre 1793*, etc. Inutile de poursuivre. Il est assez d'usage, jusque dans les meilleurs livres, qu'on traite par prétérition le Directoire et qu'on passe même presque à pieds joints du 9 thermidor au 18 brumaire. L'esprit de méthode qui guide M. Lavanchy ne lui eût pas permis de commettre cette lacune; d'ailleurs, il a consulté les ouvrages spéciaux qui, dans ces dernières années, ont contribué à rétablir et à justifier le nom de *Seconde Terreur* que nos pères, mieux instruits, avaient infligée à cette époque; il y a ajouté les renseignements particuliers que lui fournissaient les ressources locales et a composé ainsi huit chapitres qu'anime l'histoire de cette période trop généralement négligée.

Que d'épisodes parmi lesquels il nous est interdit même de faire un choix! La lettre de M. Testu « au commandant, sergent et tous autres soldats de la compagnie de la Chapelle, » qui l'avaient poursuivi à outrance; la lutte héroïque de la population de Thonon, hommes et femmes, pour délivrer M. Bouvet, « l'infatigable apôtre du Chablais entier; » tout ce qui concerne M. Gallay, M. Pasquier, M. Tessier, serait à citer.

Et combien d'autres ! D'autre part, l'auteur ne dissimule ni les défaillances de quelques prêtres, soit lors des serments, soit dans des concessions fâcheuses aux administrations civiles, ni le tort que la Révolution fit aux mœurs, ni la part active, bien supérieure à celle des Français, que prirent les Savoyards eux-mêmes dans les violences et les outrages à la religion. Nous ne sommes plus au temps où, dans la crainte de quelque scandale, on aimait mieux taire ou dissimuler l'histoire que la raconter. « En fait d'histoire, écrivait le cardinal Billiet en 1865, il faut dire le bien et le mal ou ne pas écrire. Il s'agit de faits arrivés il y a soixante-dix ans; la génération présente a le droit de les connaître pour son instruction. » C'est à ces principes que s'est attaché M. Lavanchy.

L'histoire religieuse du diocèse de Genève révèle l'activité des communications qui régna toujours entre le clergé et son évêque, Mgr Paget, ou, quand elles subirent une interruption, avec son vicaire général, M. Bigex. Parmi les nombreuses instructions qu'il expédia, soit en latin, soit en français, nous le voyons (16 novembre 1799) recommander par un article spécial (111) de « maintenir, malgré tous les inconvénients d'ailleurs inévitables, la tenue des assemblées générales par les fidèles, dans les paroisses où le prêtre ne peut célébrer l'office divin. » Il en fit même l'objet d'une *Instruction pour les suppléants aux missionnaires :* c'était leur nom. Le chef s'appelait le « principal ; » les autres, « catéchistes. » Tout était réglé : Rapports avec le missionnaire et entre catéchistes; fonctions envers les fidèles, les errants, les pauvres, les malades ; fonctions dans les assemblées religieuses, aux funérailles, pour le baptême des enfants, pour l'instruction de la jeunesse et des adultes, pour la sanctification du dimanche. Ce jour-là, on allumait les cierges, le principal lisait la prière du matin, le *Libera,* le *De profundis,* puis les prières de la messe, un ou plusieurs chapitres du catéchisme, etc. ; l'après-midi, on psalmodiait les vêpres. L'auteur donne encore les statuts de l'*Association du zèle* qui fut créée alors pour la conservation de la religion dans le diocèse de Genève (tome II, p. 206-211).

J'en ai dit assez pour signaler le mérite de ce livre. J'en ferai un dernier éloge, en ajoutant que, pour le goûter et s'y attacher, il n'est pas besoin d'appartenir au diocèse de Genève. Mgr Isoard, évêque d'Annecy, a revêtu cet ouvrage de son approbation; il en était le premier juge ; il en est aussi le plus autorisé. VICTOR PIERRE.

Jean de Joinville et les seigneurs de Joinville, suivi d'un catalogue de leurs actes, par H.-FRANÇOIS DELABORDE. Paris, A. Picard, 1894, in-8 de xv-538 p. — Prix : 10 fr.

Il n'est personne qui, étudiant l'histoire du moyen âge, ne soit attiré par la physionomie si vivante et si franche du sire de Joinville. La quantité d'ouvrages déjà publiés sur lui et sur sa famille, les nombreuses

éditions de son *Histoire de saint Louis*, enfin, toutes les brochures, tous les articles dans lesquels on cherche à donner quelque nouveau renseignement sur sa vie et à la mieux faire connaître, sont la preuve du charme qu'exerce sur les érudits le sénéchal de Champagne. Jusqu'alors, cependant, personne n'avait entrepris une histoire en quelque sorte définitive tant des sires de Joinville que de l'historien de saint Louis. Un bon travail avait bien été déjà publié sur cette famille par M. Simonnet, et la biographie du sénéchal avait tenté plusieurs historiens au siècle dernier et dans le nôtre; mais bien des points étaient encore obscurs, et de nombreuses erreurs s'étaient glissées dans ces travaux. M. Delaborde, reprenant le sujet, après des recherches variées et après avoir dressé avec soin le catalogue des actes des seigneurs de Joinville, put nous donner sur eux une histoire vraiment complète et passée au crible de la critique la plus rigoureuse. L'auteur ne s'occupe pas uniquement de Jean de Joinville, mais reprenant les travaux faits sur les origines de sa famille, il rectifie les erreurs commises jusqu'alors sur ce sujet et retrace en quelques pages la biographie des ancêtres de l'historien. Nous avons ainsi des détails intéressants sur Étienne, Geoffroy Ier, Geoffroy II, Roger, Geoffroy III, Geoffroy IV, Geoffroy V et Simon; en outre, M. Delaborde fait mention des enfants que chacun d'eux put avoir. C'est naturellement à Jean de Joinville qu'est consacrée la notice la plus détaillée. Les renseignements donnés sont tirés en majeure partie de son *Histoire de saint Louis*, complétés par les actes émanés de sa chancellerie et par divers articles publiés sur lui et faisant connaître différents épisodes de sa vie. Après Jean, viennent ses successeurs, Anseau et Henri comte de Vaudémont, le dernier représentant masculin de la ligne directe. Deux appendices donnant, l'un, un aperçu de l'histoire des branches secondaires de la maison de Joinville, et l'autre, un tableau généalogique des sires de Joinville, terminent la première partie de cet ouvrage. La deuxième partie comprend l'analyse de mille soixante et onze pièces, formant ainsi un catalogue complet des actes des seigneurs de Joinville. Une bonne table clôt ce travail, qui justifie bien la faveur qui lui fut accordée d'être imprimé à l'Imprimerie nationale et la récompense que lui décerna l'Académie des inscriptions et belles-lettres, la première médaille au concours des antiquités nationales.

JULES VIARD.

Biographies du XIXe siècle. XIe série. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de 322 p. — Prix : 3 fr.

J'ai déjà si souvent parlé à nos lecteurs de cette charmante collection des *Biographies du XIXe siècle* qu'il est inutile, je pense, d'insister longuement sur le nouveau volume qui vient de paraître, le onzième de la collection. Je me borne donc à dire ce qu'on y trouve : sept biogra-

phies consacrées à Alfred de Vigny, Grouchy, Paoli, Mme Barat, Dupin aîné, marquise de la Rochejaquelein, enfin à l'abbé Gorini, c'est-à-dire la poésie, la valeur militaire, le patriotisme, la sainteté, l'éloquence, l'héroïsme et la science. Toutes ces biographies sont signées de noms estimés : J. Guillermin, le capitaine Perret, P. Antonini, A. Rastoul, J. Morey et J.-M. Villefranche. Entremêlé de portraits, ce livre est à la fois agréable et instructif. Il convient parfaitement à la jeunesse de nos écoles. Par sa composition même, ce recueil montre bien que les catholiques n'ont pas l'esprit étroit, comme un certain nombre d'écrivains à l'usage des écoles laïques que je connais, et qu'ils rendent hommage à toutes les gloires de notre pays. P. Talon.

Nos édiles, par Ernest Gay. Paris, « Nouvelle Revue française illustrée, » 1895, gr. in-8 de vi-544 p. — Prix : 12 fr.

Les édiles parisiens font souvent parler d'eux, et les échos de leurs travaux, de leurs discussions, parfois même de leurs querelles, dépassent les murs de l'hôtel de ville. L'un d'eux, M. Ernest Gay, conseiller municipal du quartier de la porte Dauphine, a entrepris de publier une biographie documentée avec portrait de chacun des représentants de Paris. Il s'est fort bien acquitté de cette tâche, donnant les indications essentielles concernant les professions et les idées politiques des élus, citant les passages caractéristiques de leurs professions de foi et notant les votes émis par eux sur les principales questions intéressant les finances et l'administration de Paris. — Au point de vue professionnel, le conseil municipal compte seize avocats, neuf commerçants ou anciens commerçants, huit publicistes, six médecins, six entrepreneurs, cinq propriétaires, trois industriels, deux architectes, deux représentants de commerce, deux employés, etc., et onze ouvriers, parmi lesquels M. Ernest Moreau, doué, au point de vue révolutionnaire, d'une singulière précocité : à quinze ans, il s'était déjà lancé dans l'arène politique et jouissait d'une certaine notoriété comme membre de l'Internationale.

M. Ernest Gay ne s'est pas contenté de la rédaction de ces notices biographiques ; il y a ajouté les résultats de toutes les élections municipales qui ont eu lieu à Paris depuis 1871. Dans une préface très condensée, il a résumé l'histoire de l'organisation municipale de Paris et, dans un appendice, il a réuni tous les documents relatifs au régime électoral de la Commune. Des listes soigneusement compulsées donnent la composition du conseil général de la Seine, des conseils d'arrondissement, des municipalités des arrondissements urbains, l'énumération des départements qui ont donné des conseillers municipaux à la capitale ; les noms des conseillers municipaux devenus députés, sénateurs, ministres. On voit tout l'intérêt documentaire qui s'attache à ce bel ouvrage, soigneusement illustré et édité avec goût. Il convient toutefois d'attirer l'attention de

l'auteur sur diverses inexactitudes. C'est à une élection partielle que M. Blachette a été élu conseiller du quartier Gaillon, et c'est le 22 avril 1894 que M. Max Vincent est entré à l'hôtel de ville pour y représenter le quartier de la Chaussée-d'Antin. ROGER LAMBELIN.

Saint-Simon et son œuvre, par GEORGES WEILL. Paris, Perrin, 1894, in-16 de x-247 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Georges Weill vient de consacrer une étude claire, complète et consciencieuse à l'une des figures les plus originales et les plus « représentatives » de notre siècle. Il retrace d'abord la vie de Saint-Simon (1760-1825), vie étrange, désordonnée, et que ce prétendu descendant de Charlemagne semble avoir voulu justifier en traçant cette règle de conduite à ceux qui prétendent être philosophes (p. 20) : « 1° mener pendant tout le cours de la vigueur de l'âge la vie la plus originale et la plus active possible ; 2° prendre connaissance de toutes les théories et de toutes les pratiques ; 3° parcourir toutes les classes de la société, se placer personnellement dans les positions sociales les plus différentes ; 4° employer sa vieillesse à résumer ses observations. » Puis on nous analyse ses principaux écrits : *Lettres d'un habitant de Genève* (1803), *Introduction aux travaux scientifiques du XIXe siècle* (1807-1808), *Mémoire sur la science de l'homme* (1813), *De la réorganisation de la société européenne* (1814), ouvrage auquel collabora Augustin Thierry, de nombreux articles et brochures, enfin *le Nouveau Christianisme*, qui réduit la religion et la morale à ces deux grands devoirs : amour et travail. Dans cette œuvre incohérente et mêlée d'utopies, apparaissent pourtant quelques-unes des idées les plus fécondes et vraiment directrices de notre temps : culte du travail et de l'industrie ; sens de l'histoire et de la continuité du progrès humain ; réhabilitation du moyen âge ; besoin de fonder les sciences morales et politiques sur l'observation ; répudiation des faux dogmes révolutionnaires de l'égalité absolue et de la souveraineté populaire ; rêve d'une fédération européenne ; nécessité de reconstruire, après les destructions du XVIIIe siècle ; effort pour coordonner toutes nos connaissances en une doctrine générale et consistante. On voit ainsi par quels liens Auguste Comte se rattache à Saint-Simon, à moins que Saint-Simon n'ait été inspiré par Auguste Comte, comme le prétendent les positivistes. On regrettera que M. Georges Weill n'ait rien dit de la communauté Saint-simonienne, des aventures d'Enfantin à Ménilmontant.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Vita e le opere di Giovanni Botero, con la quinta parte delle Relazioni universali e altri documenti inediti, da CARLO GIODA. Milano, Hœpli, 1895, 3 vol. in-18 de 395, VIII-294 et 331 p. — Prix : 12 fr.

Ce travail continue la série des publications que M. Gioda a consacrées

aux grands publicistes du XVIe siècle italien, à Guichardin, à Machiavel, au chancelier Girolamo Morone ; Botero fut le dernier de ceux-là. L'ouvrage est divisé en trois volumes : le premier contient la biographie de Botero ; le deuxième, l'analyse de ses œuvres ; le troisième, des textes inédits. La biographie de Botero est aussi intéressante que peu connue. De ses trente-six premières années on ne connaît que sa naissance en 1540 (à Bene, en Piémont), son éducation au collège des jésuites de Turin, son ordination et la composition d'un poème en hexamètres (en 1573), où il louait Henri de Valois, devenu roi de Pologne, d'avoir énergiquement combattu le protestantisme. Il ne paraît pas avoir remarqué ou compris l'œuvre de restauration politique et administrative synchroniquement conduite par Emanuele-Filiberto, duc de Savoie. De 1576 à 1584, on trouve Botero à Milan, secrétaire de l'archevêque, le cardinal Charles Borromée ; il l'accompagne à Rome en 1582, et dans ces huit années compose dix ouvrages latins ou italiens, de caractère strictement religieux, probablement par commission de son patron. Après la mort du cardinal, Botero se retrouve sur le pavé, reste quelque temps en Lombardie, et finit par être envoyé en France avec une mission de Charles-Emmanuel, probablement à la suite de l'ambassadeur, M. de Jacob, envoyé au duc de Guise et à la Ligue catholique. La mission de Botero était, selon son biographe, d'encourager les catholiques et de décourager les protestants, mission à laquelle il était fort propre, vu son zèle infatigable contre ceux-ci et surtout contre les calvinistes : le but spécial et précis de la mission de Botero aurait pu être examiné avec plus de rigueur, car ce qu'on en dit ici est bien vague. Le voyage de France, les séjours à Paris et à Blois sont d'ailleurs racontés en détail : ce voyage lui permit de recueillir les observations qu'il a mises en œuvre dans sa *Relazione*. De retour en Italie, Botero rentra à Milan, sa ville de prédilection, et fut chargé du préceptorat du jeune Federico Borromeo. Il l'accompagna à Rome en octobre 1586, pendant le voyage où F. Borromeo fut fait cardinal par Sixte-Quint. Ce voyage inaugura une nouvelle période dans la vie de Botero. Il resta pendant quatorze ans à Rome, de 1586 à 1599, n'interrompant son séjour que par des voyages à Milan et à Padoue. Il est absurde de croire que sur ces quatorze ans, Botero ait voyagé pendant sept ans dans les deux hémisphères, soit à diverses reprises, soit en une seule fois : cela doit s'entendre par métaphore, selon la juste remarque de Pietro Orsi. Ce séjour à Rome fut une période d'activité laborieuse et féconde. Rome était alors le meilleur poste d'observation qui fût au monde ; là aboutissaient toutes les « pratiques » qui intéressaient le gouvernement des nations. Botero dut à sa qualité d'ecclésiastique d'enrichir ses connaissances de science politique par la lecture des relations des nonciatures. C'est pendant ces années qu'il écrivit ses *Causes de la grandeur de la République*, sa *Raison d'État*, ses *Additions à la*

raison d'État et les quatre premières parties des *Relations universelles*. En 1599, sur l'invitation de Carlo-Emanuele, il alla à Tunis comme précepteur des fils du duc, les accompagna et les surveilla à Madrid de 1603 à 1607; il s'employa à écarter d'eux les mauvaises influences de la cour espagnole, et ensuite hâta leur retour, non sans avoir à lutter contre de nombreuses difficultés, prolixement racontées. En Espagne comme à Rome, Botero fit des observations intéressantes sur la politique et l'état social. De nouveau à Turin, après l'achèvement de son préceptorat, il resta à la cour et en étroites relations avec le duc. Il composa alors la cinquième partie des *Relazioni*, un poème sur la *Primavera*, les *Rime spirituali* et les *Detti memorabili;* fut le collaborateur du duc dans quelques-uns de ses ouvrages; exclusivement philosophe, il n'eut aucune part à l'œuvre politique de Carlo-Emanuele; il était si étranger aux idées et aux aspirations de ce prince qu'il propose sérieusement dans sa dernière œuvre, écrite en 1614, le *Discorso sopra la lega contro il Turco*, de lui confier la direction d'une croisade! Il mourut à Turin, le 23 juin 1617, ayant institué le collège des jésuites de Turin son légataire universel. La vie de ce personnage méritait-elle une si longue biographie? Assurément non, si l'on songe surtout aux grandes lacunes qu'en présente encore le récit, et que M. Gioda n'a pas songé à combler (ou à tenter de combler) par des recherches d'archives. Aussi s'est-il rejeté sur d'amples digressions, intéressantes en soi, mais fort mal placées et parmi lesquelles la figure de Botero disparaît complètement : il est évident qu'on pouvait dire en moins de soixante-huit pages sur le cardinal Carlo Borromeo, que Botero avait été son secrétaire et son compagnon à Rome et qu'il aimait à flâner en ville en regardant les boutiques. Il faut citer cependant le sujet de ces digressions qui sont de bons chapitres d'histoire : 1° tableau de l'état social du Piémont vers 1575 et de sa réorganisation par Emmanuel-Philibert; 2° essai de biographie de saint Charles Borromée, son rôle comme ministre de Pie IV, sa part dans la reconvocation du concile de Trente et dans la réforme de la discipline conventuelle en Lombardie, ses démêlés avec le gouvernement espagnol, etc.; 3° histoire de l'acquisition du marquisat de Saluces et du traité de Lyon de 1601, et enfin tableau de la situation de Charles-Emmanuel et du Piémont après la mort de Henri IV. Ces digressions sont absolument étrangères au sujet, car l'état du Piémont, les entreprises des ducs de Savoie et la société de saint Charles Borromée n'ont pas eu d'influence visible sur Botero. Comme le dit M. G. Romano (*Archivio storico lombardo*, t. XXII, p. 192) : « L'homme qui, vivant en Piémont pendant les tentatives de restauration d'Emmanuel-Philibert, n'a pas compris vers quels destins marchait dès lors la maison de Savoie; qui, vivant dans l'intimité de Charles-Emmanuel, n'a compris ni la valeur ni la portée des desseins politiques de ce prince ambitieux et inquiet; qui,

secrétaire de saint Charles, n'a pas bien apprécié son œuvre et ses intentions; un tel homme serait pour nous un problème psychologique insoluble s'il fallait chercher la genèse de sa pensée et le processus logique de ses doctrines dans les grands faits politiques et militaires de l'histoire piémontaise ou dans le cercle restreint de la vie milanaise à l'époque du cardinal Borromée. » Il y a quelque exagération là dedans, mais la critique porte. Le second volume du travail de Gioda est une minutieuse analyse de toutes les œuvres de Botero fort impartiale, avec un rapprochement perpétuel des opinions de l'auteur et des opinions modernes : elle peut suppléer à la lecture des ouvrages mêmes du vieux publiciste piémontais, et elle montre que la réputation de Botero est méritée. Le troisième volume est rempli presque tout entier par la *Quinta parte delle Relazioni universali*, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Turin. Malgré ses défauts très apparents, ses dimensions disproportionnées au sujet, ses digressions interminables, son manque de recherches bibliographiques et, en divers points, l'inévitable panégyrique des ducs de Savoie que l'on fait à toutes sauces maintenant, l'ouvrage de Carlo Gioda est bon et sera utile tant aux historiens qu'aux sociologues. LÉON-G. PÉLISSIER.

Ketteler et l'organisation sociale en Allemagne, par A. KANNENGIESER. Paris, Lethielleux, 1894, in-12 de XVI-360 p. — Prix : 3 fr. 50.

Réunissant et complétant diverses études que n'ont pas oubliées les lecteurs du *Correspondant*, M. l'abbé Kannengieser nous montre comment les catholiques d'Allemagne ont su s'organiser pour la victoire. L'impulsion fut donnée par Mgr Ketteler, archevêque de Mayence de 1850 à 1877, qui unit à la pieuse austérité d'un saint l'infatigable activité d'un grand homme d'État. De bonne noblesse westphalienne et se destinant d'abord à la carrière administrative dans l'espoir de servir utilement le peuple, il donne sa démission en 1838, parce que le gouvernement prussien a fait arrêter l'archevêque de Cologne. Quelques années après, il est modeste curé à Hopsten, sur les confins du Hanovre, dévoué aux humbles et connaissant leurs besoins. Député au parlement de Francfort en 1848, il s'attache à défendre ces trois grands principes fondamentaux : liberté des sociétés religieuses pour toutes les confessions, liberté d'enseignement, liberté communale. Son plus célèbre ouvrage : *La Question ouvrière et le christianisme* (1864) le fait accuser de socialisme, parce qu'il y dénonce les injustices sociales et demande à l'État de protéger les faibles. Mais c'est un reproche que ne saurait mériter celui qui tenait si fermement à l'indépendance personnelle, au droit d'association, à l'autonomie de la famille. Le pape Léon XIII aime à saluer en Ketteler le grand précurseur de son pontificat. — C'est à Mayence, sous l'impulsion

de ce grand évêque, que se réunit, il y a une quarantaine d'années, la première assemblée générale des catholiques allemands, et M. l'abbé Kannengieser nous y retient pour nous présenter le congrès de 1892, beau spectacle et plein d'enseignements. Toutes les associations catholiques du pays profitent de cette assemblée générale pour tenir, dans la même ville et au même moment, leurs congrès particuliers. — Nous apprenons ensuite comment est née, en 1890, l'Association populaire catholique, qui fut la dernière pensée de Windthorst et qui, en trois ans, a groupé 160,000 membres, payant une cotisation de 1 fr. 25. L'Allemagne n'a pas de meilleure arme pour lutter contre le socialisme envahissant. — La création la plus originale du *Volksverein* catholique est sans doute l'Université populaire de Munchen-Gladbach, dans la province rhénane, entre Aix-la-Chapelle et Dusseldorf. — Grâce à sa puissante organisation, le centre a pu, malgré les divisions qui se sont produites dans son sein, malgré le gouvernement et les socialistes, maintenir ses positions aux élections de juin 1893. — Voilà des leçons dont il faut nous inspirer, tout en nous gardant d'une imitation servile.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Notizie di manoscritti neolatini, da ALFONSO MIOLA. Parte prima : *Mss. francesi, provenzali, spagnuoli, catalani e portoghesi della Biblioteca nazionale di Napoli* (*Notizie ed estratti da biblioteche ed archivi*, I). Napoli, Federigo Furchheim, 1895, in-4 de VIII-101 p. — Prix : 6 fr.

L'auteur du volume dont nous venons de transcrire le titre s'est déjà fait connaître par de bonnes publications sur les manuscrits qui lui ont passé entre les mains, notamment par l'ouvrage intitulé : *Le Scritture in volgare dei primi tre secoli della lingua* (Bologna, 1878). Il entreprend aujourd'hui de donner au public, dans une série de volumes de peu de pages et tirés à petit nombre, les notes et extraits qu'il a recueillis de côté et d'autre dans les bibliothèques d'Italie. Actuellement bibliothécaire à la Bibliothèque nationale de Naples, il est naturel qu'il commence par nous parler de ce dépôt : ce sont les manuscrits en langue néo-latine (l'italien excepté) qui font l'objet de ce premier fascicule. M. Miola nous donne d'abord des indications sur trente-trois manuscrits français, parmi lesquels le roman de Troie de Benoît de Sainte-More et le trésor de Brunetto Latini. On lui saura gré d'avoir signalé dans des livres d'heures latins rédigés en France aux XIVe et XVe siècles quelques parties françaises qu'on aurait pu ne pas songer à y aller chercher. Parmi les autres manuscrits français, nous relèverons le n° 9, renfermant la relation du voyage de Tunis par Charles V; le n° 14 : *Recueil des armoiries des pairs de France,* par le sieur de Valles, de la ville de Chartres en Beauce, dont M. Lucien Merlet, dans sa Bibliographie chartraine, n'a pas connu d'autre exemplaire que celui décrit par M. Miola. Le traité de la guerre

de Philippe de Clèves, qui forme le n° 12, est-il distinct des *Instructions* du même auteur, publiées à Paris en 1558?

Nous ne dirons rien des manuscrits provençaux, au nombre de deux seulement. Le fonds espagnol, au contraire, est assez riche. M. Miola relève soixante et onze manuscrits, dont plusieurs semblent extrêmement intéressants pour l'histoire littéraire, tels le *Cancionero* contenu dans le n° 10 de son répertoire. Parmi les manuscrits offrant un caractère historique, nous notons le n° 26, où l'on trouve : « Prision del rey de Françia de Angulema. » Sur le même sujet, on cherchera aussi des renseignements dans l'exemplaire de l'ouvrage de Don Alonso Enrriquez de Guzman (n° 33), bien plus complet que le seul exemplaire signalé jusqu'ici à la Bibliothèque royale de Madrid. De même le recueil des lettres de Marie d'Agreda, qui forme le n° 35, est plus complet, paraît-il, que les exemplaires de notre Bibliothèque nationale. Le seul des cinq manuscrits catalans que nous jugions à propos d'indiquer ici est la traduction, écrite en 1411, du fameux Traité des vertus et des vices de frère Laurent. La description de sept manuscrits portugais, parmi lesquels un exemplaire des sermons du dominicain Gilles de Santarem (n° 4), clôt cette première série.

Il est regrettable que M. Miola ait cru devoir diviser sa table des auteurs et des ouvrages en autant de sections alphabétiques qu'il y a de fonds linguistiques. Cette méthode rend les recherches plus difficiles. Pourquoi aussi avoir mis, dans la table aux anonymes, des ouvrages dont l'auteur est nommé dans le texte, comme justement le sermonnaire portugais? Puisque nous en sommes aux critiques, nous signalerons quelques fautes typographiques qui déparent ce volume d'ailleurs bien imprimé : par exemple, page 4, ligne 1, « non mic, » lire « non mie; » ligne 26, « cris tje, » lire : « crist je; » page 7, ligne 20, « epistre luminaire, » lire « liminaire; » page 9, ligne 11, « saus, » lire « sans; » page 53, ligne 21, « espanol, » lire « español; » page 54, ligne 5, « Inventud, » lire « Juventud ; » page 80, ligne 25, « Alburquerque, » lire « Albuquerque, » etc. Les mots espagnols ne sont jamais coupés correctement. M. Miola imprime « caval-lero » (p. 61); « Bar-ros » (p. 65), « Gal-lardo » (p. 80), etc., au lieu de « cava-llero, » « Ba-rros, » « Gallardo. » L'on ne s'arrêtera pas à ces vétilles, qui ne sont choquantes que pour l'œil, et l'on saura bon gré à M. Miola du nouveau service qu'il vient de rendre aux études par une publication qui abonde en renseignements utiles.

E.-G. Ledos.

BULLETIN

Paradoxal, par C. Hulewicz. Paris, Sauvaître, 1895, in-8 de VIII-308 p.—Prix : 10 fr.

L'auteur de ce livre, dédié à Mme Sarah Bernhardt, ne s'en défend pas : il a voulu faire étrange, « jeter pêle-mêle, comme dans une cuve, tout le chaos

du stupide et du sublime, des pensées hétérogènes aux diaboliques profondeurs, des comparaisons insensées et des appréciations grotesques, des pages si brûlantes que chacune enflamme le papier, des choses si douces qu'elles fassent pleurer les petits enfants, des choses si monstrueuses que le dernier cheveu d'un sage se dresse d'horreur comme une pique ; et surtout verser contradiction sur contradiction, de l'arsenic dans de l'eau de rose, et beaucoup, beaucoup d'inquiétude.... »

Impossible de songer à analyser ce livre incohérent, où il y a des poésies d'amour et des poèmes d'allure épique comme certains de la *Légende des siècles*, une nouvelle fantastique, les fragments d'un journal de marin, *Algues éparses*, et cent vingt pages de pensées morales réunies sous le titre provocant de *Paradoxal*. On y trouve de tout : des prières et des blasphèmes, du vitriol et des mièvreries, de l'extraordinaire et du banal, de l'élévation et des platitudes, du Pascal, du V. Hugo, du Michelet, du Juvénal, du Barbey d'Aurevilly et du P. Loti; du carabin cynique et du collégien amoureux; on y trouve de la mélancolie et de la fougue, de la rêverie et du pamphlet. L'auteur, qui est Polonais et qui fut un certain temps lieutenant dans la marine russe, a été élevé en France; notre pays est sa patrie intellectuelle, et on voit qu'il a dévoré nos livres, et qu'il s'est fait, pour écrire et pour peindre, une palette avec les couleurs flamboyantes de nos romanciers et de nos poètes, tandis que son imagination s'exaltait à leurs plus bizarres fictions. Mais il a lu les Allemands aussi : il y a telle pensée obscure, telle invention fantasque, telle comparaison baroque, telle image étrange, qu'un cerveau français, même détraqué, n'eût pas trouvée.

Le fond de cette morale, c'est de célébrer l'amour et de le traîner aux pieds et de le nier, de nier le bien, la vertu, la sagesse et la science, et de chanter le baiser de la mère et le baiser de la fiancée, de proclamer la femme un ange et un démon, de ridiculiser à la fois le mariage et l'adultère, d'insulter la société, la loi, la morale, de braver Dieu et de l'invoquer, de maudire la vie et de la bénir, de railler le suicide et d'exécrer la mort, en un mot de bafouer en toutes choses l'homme, « singe qui naît rasé, et qui a la ruse du renard, la cruauté de l'hyène et la bêtise de l'oie. »

Ce livre est bien l'image du chaos qu'il y a dans l'esprit du siècle agonisant, et dans l'imagination d'un jeune écrivain cosmopolite, qui a du talent, des lectures, une grande facilité à écrire en vers et en prose, mais peut-être trop d'ambition, à coup sûr trop d'impatience et de fougue pour faire œuvre de maître.

GABRIEL AUDIAT.

Pensées et réflexions. Points d'interrogation? Ma philosophie, par G. MONTALCYON. 2e édition. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, petit in-8 de XXI-241 p. — Prix : 2 fr.

Le véritable nom de l'auteur est, je crois, Mlle Martine Daire. Son œuvre lui fait honneur : elle est fine, délicate, juste, un peu vague parfois, mais souvent d'une poésie charmante et toujours chrétienne. Voici quelques exemples; cela nous repose de certains penseurs prétentieux que nous avons eu le pénible devoir de lire : « La perfection réside surtout dans les détails, et l'héroïsme bien souvent dans une suite de petits sacrifices. » — « *Age quod agis*, voilà toute la sagesse de l'âme pieuse, et vivre au jour le jour en abandonnant le lendemain à la Providence, la vraie philosophie du saint. » — « Il faut croire comme si la foi seule devait être récompensée, et agir comme si le succès ne dût dépendre que de nos efforts. »

Et ces lignes pleines de sens sur l'éducation de la femme : « Développez l'intelligence de la femme, je le veux et le demande; fortifiez sa volonté,

élevez son âme, voilà sa virilité ; mais laissez-lui les tendresses de son cœur avec la foi pour point d'appui. Je n'ai jamais compris la femme-homme, c'est une fausse note dans l'harmonie du monde.... Dieu a créé l'homme à son image; puis il a dit que la femme serait sa compagne, son auxiliaire, tout en restant soumise; elle sera le charme, la nuance, tout ce qui complète, achève, affine, mais ne domine pas. L'homme est la tête, il commande; la femme est le cœur, elle se dévoue.... »

L'auteur a obtenu le suffrage du cardinal Mermillod, à la mémoire de qui est dédié ce livre; cela lui portera bonheur. P. Talon.

Pensées d'un homme de treize ans, par Froment de Beaurepaire. 2e édition. Paris, Lechevalier, 1894, in-32 de xxv-89 p. — Prix : 2 fr.

Il convient de ne pas trop prendre au sérieux ce livre d'un « homme » de treize ans, malgré des prétentions où, sans doute, le voisinage de la Garonne doit avoir sa part. On trouve là quelques pensées chrétiennes, dont je loue volontiers l'auteur ; pas mal de banalités, de quoi je me garderai de le blâmer, tant c'est naturel à cet âge; enfin quelques polissonneries, qui m'inclineraient à mal penser de lui, si mieux je n'aimais y voir tout simplement des gasconnades d'assez mauvais goût. Pour juger l'écrivain j'attendrai une meilleure occasion. L'auteur doit avoir maintenant vingt-trois ans, si je ne me trompe ; il a probablement acquis un peu d'expérience. Son prochain livre, qu'il annonce déjà, nous montrera s'il en a su profiter; je le souhaite de tout mon cœur. Mais je tiens à le rassurer contre une crainte qu'il a exprimée au début de sa préface de vingt-cinq pages : son premier livre, écrit à treize ans, ne lui rapportera point de gloire.

P. Talon.

Paradoxes et vérités, par Severus Icard. Paris, Alcan, 1895, in-12 de viii-266 p. — Prix : 3 fr. 50.

Encore un recueil de pensées, qui ne se distingue pas beaucoup des autres, je parle de ceux qui ne sont pas bons. M. Icard ne croit pas à la vertu des hommes, et pour cette raison il est partisan du mariage des prêtres : on sait, en effet, que tous les gens mariés sont très vertueux. M. Icard se scandalise que les mariages de pauvres ne soient pas à l'église célébrés avec la même pompe que le mariage des riches; il ne s'est pas aperçu que, même dans les mariages civils, il y a des classes, et que parfois on y voit de la musique et que même on y prononce des sermons laïques. M. Icard n'a, paraît-il, jamais vu cela. Que de choses il n'a pas vues ou pas comprises, tout comme M. Prudhomme et M. Homais. M. Icard doit être de la religion du P. Hyacinthe. Je le plains ! P. Talon.

La Evolucion en la química, par José R. Carracido. Madrid, Hernando, 1894, in-8 de v-352 p.

L'ouvrage que le savant professeur de l'Université centrale a consacré à l'étude de l'évolution dans les sciences chimiques est bien propre à divulguer en Espagne les progrès récents de la théorie atomique, dont on ne peut se faire une idée exacte qu'en étudiant, comme l'a fait l'auteur, les journaux et les revues scientifiques dans lesquels ces questions sont particulièrement traitées. Après une exposition préliminaire suffisamment détaillée, on trouve dans ce livre, fait avec beaucoup de soin, une étude intéressante des procédés chimiques et du mode d'association des molécules, ainsi que de

remarquables développements sur les progrès de la chimie et la constitution de la matière; en résumé, c'est un ouvrage propre à donner une idée générale de la théorie atomique sous sa forme actuelle. H. C.

L'Art chrétien en France. *Lourdes et Bétharram*, par l'abbé Ph. Mazoyer. Paris. Lethielleux, 1895, in-12 de 310 p., avec dessins par G. Dubouchet. — Prix : broché, 3 fr. 50; relié, 4 fr. 50.

Pour faire suite au *Mont-Saint-Michel*, de M. Dubouchet, on vient de publier dans la même collection un volume illustré par le même artiste, mais dont le texte est dû à un collaborateur ecclésiastique bien connu, M. l'abbé Mazoyer. A vrai dire, ce n'est plus l'art qui domine dans ce volume. On n'est pas renseigné comme on le souhaiterait sur l'architecture de la chapelle de Bétharram, ni même sur celle des églises de Lourdes, et les bas-reliefs du calvaire exécutés de notre temps par un élève de Pradier, Alexandre Renoir, ne méritaient peut-être pas la double reproduction qui en est donnée à deux échelles différentes. Les croquis de Lourdes sont plus heureux, et c'est bien, en somme, dans ces conditions de prix et de format, le souvenir le plus vraiment artistique qu'on puisse emporter des sanctuaires pyrénéens de la Sainte Vierge. M. Mazoyer a résumé avec piété le récit des apparitions et des développements des pèlerinages à Lourdes et l'histoire du sanctuaire de Bétharram. Deux plans ont été joints pour la commodité des pèlerins, à qui ce livre peut suffire comme guide historique.

N.

De ci, de là. Causeries d'un père de famille, par le général Cosseron de Villenoisy. Paris, Téqui, 1895, in-12 de II-404 p. — Prix : 3 fr.

Le titre de ce livre est fort bien choisi. L'auteur, homme de science et d'expérience, promène ses enfants de ci, de là, et, chemin faisant, il leur explique de façon claire et agréable toutes les choses qui frappent leur esprit et leurs yeux : les sources et les fontaines, le feu et les moyens de chauffage, les vêtements, les animaux, les charrettes et les voitures, et il leur donne, quand l'occasion s'en présente, l'origine et la signification des noms de personnes. C'est un excellent recueil de leçons de choses, suivant le mot à la mode aujourd'hui. Et ce qui le rend bien supérieur à nombre de livres de ce genre, c'est qu'en dehors de sa valeur propre, la note chrétienne n'y manque pas, et que les enfants y sont formés à remonter des choses qu'ils admirent à Celui qui les a créées. Le général Cosseron de Villenoisy a vraiment écrit un très bon livre, qui est en même temps un livre bien fait. P. Talon.

Une Préface aux classiques chrétiens, par l'abbé Guillaume, curé-doyen de Beauraing. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin. Desclée, de Brouwer, 1895, in-12 de XLIX p. — Prix : 0 fr. 50.

Je suis de ceux qui regrettent qu'on ait de nouveau soulevé la vieille querelle des classiques païens et des classiques chrétiens : d'abord parce que nous sommes déjà assez divisés entre catholiques pour que le besoin d'un nouveau sujet de discorde ne se fît nullement sentir; ensuite pour la raison que ce n'est pas le moment de nous lever contre les classiques, aujourd'hui menacés de proscription; ensuite parce que l'enseignement classique n'a pas tous les inconvénients que l'on dénonce. J'ajoute que tous les grands écrivains chrétiens modernes, devenus classiques à leur tour, s'étant

formés à l'école des classiques de l'antiquité, cette méthode de formation intellectuelle a fait ses preuves, et qu'il serait, pour cette raison, prudent de n'y pas renoncer. Je ne disconviens pas d'ailleurs qu'il y ait intérêt à introduire quelques écrivains de l'antiquité chrétienne dans l'enseignement classique, à côté des grands écrivains chrétiens modernes qu'on y étudie déjà, ce que peut-être on affecte trop d'oublier. A ce titre, la nouvelle collection entreprise par M. l'abbé Guillaume peut rendre des services, et pour cette raison, je la signale volontiers à nos lecteurs. P. TALON.

Un Mariage par téléphone, comédie, par LOUIS DE LA GARDE. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de 30 p. — Prix : 0 fr. 50.

Le Cas de Mont-Perrin, comédie, par le même. Même librairie, 1895, in-12 de 31 p. — Prix : 0 fr. 50.

Voulez-vous savoir comment, grâce aux irrégularités de courant qui se produisent, à Aix en Provence du moins, dans les fils téléphoniques, Edmond Mitoufflard est arrêté sous l'inculpation de vol de chapeau, comment il change de sexe et devient Mlle Mitoufflard, demandée en mariage par M. de Perceval, comment enfin il reprend son sexe primitif et obtient la main de Mlle Germaine, après avoir, bien entendu, été relâché par la police toute honteuse de son quiproquo? Si vous voulez savoir tout cela, lisez la comédie de M. Louis de la Garde, car ce serait un peu long à expliquer; mais que le lecteur veuille bien m'en croire sur parole, c'est très amusant. Que si l'on veut la jouer, il y suffit de sept personnages, dont deux agents, et d'un téléphone qui ne marche pas; ce n'est pas rare.

— C'est encore un quiproquo qui fait le fond du *Cas de Mont-Perrin*, mais le téléphone n'y est pour rien. Déchaux, journaliste de profession, vient voir un sien ami enfermé à l'asile de Mont-Perrin; on le prend pour un fou dont l'arrivée est annoncée et il subit l'épreuve d'un bain forcé. A la fin, tout s'explique, et Déchaux recouvre sa liberté; il en a été quitte pour un bain et pour une sérénade où Wagner alterne avec des chansons de café-concert. Tout cela est bien un peu fou, naturellement, et la gaieté en est un peu grosse. Mais les spectateurs n'y regarderont pas de si près; ils auront ri et seront désarmés. J'aime mieux *le Mariage par téléphone*. P. TALON.

Le Moulin du chat qui fume, opérette bouffe en un acte, par CH. LE ROY-VILLARS. Paris, Bricon, 1895, in-12 de 108 p. — Prix : 1 fr.

Comme Papa, saynète avec musique, par ÉLIE LESSERRE et LOUIS BONHOMME. Même librairie, 1895, in-12 de 16 p. — Prix : 0 fr. 50.

Le Départ, monologue, par MARC DUPUY. Même librairie, 1895, in-12 de 8 p. — Prix : 0 fr. 25.

Le Moulin du Chat qui fume est une comédie bouffe très amusante qui se passe au temps de la Fronde. On y voit comment le jeune Nicolet, valet chez son oncle, le meunier Garguille, mais qui a du sang de mousquetaire dans les veines, roule le marquis Truffardini, partisan de la Fronde, au profit du capitaine Montjoyeux, un brave soldat du Roi. Maître Garguille, le patron meunier, est bien un peu le dindon de la farce de son gamin de neveu; mais tout cela n'est pas bien méchant et ne nuit pas au respect que même les neveux au tempérament le plus belliqueux doivent au plus pacifique des oncles. Et puis, c'est pour le bon motif, pour le Roi. Et vive Nicolet! c'est un gaillard qui fera son chemin. Quant à Truffardini, c'est un Italien, et nul ne se plaindra de le voir berné. Cette pièce très gaie et vraiment très drôle

comporte six personnages, tous du sexe fort. Et il y a de la musique; mais il faut l'acheter séparément. Coût : un franc; ce n'est pas trop cher.

— *Comme papa* est plus enfantin. Deux personnages, sans compter une voix dans la coulisse. Deux enfants, Louis et Charles, profitent de l'absence de leur père, le docteur X***, pour jouer au médecin, *Comme papa*. Il y a là quelques bonnes idées de satire, qui ne dépassent pas d'ailleurs les bornes du respect que l'on doit à papa, même médecin. Cela finit au moment où papa rentre et où Baptiste, dans la coulisse, annonce que le déjeuner est servi. La saynète se termine par un petit couplet sur l'air de *Marlborough*, assez mal noté d'ailleurs, car l'auteur le transcrit en 3/4, alors qu'il est en 6/8; j'espère que ce n'est là qu'une faute d'impression, autrement je serais perplexe sur la compétence musicale des auteurs. Mais l'air est trop connu pour que les petits acteurs courent le risque de se tromper à ce point sur la mesure. La tradition sera plus forte que la notation, et les spectateurs ne s'apercevront pas de l'erreur commise. En dépit de l'imprimeur, les petits acteurs chanteront.... *Comme papa*.

— *Le Départ* appartient au genre dramatique; c'est taillé sur le patron de Coppée. Un départ pour le régiment, rien de plus banal en apparence, mais non pas quand on est fils unique et qu'on laisse derrière soi une pauvre maman qui pleure. Le petit monologuiste qui débitera cela pourra facilement, pourvu qu'il y mette un peu de sentiment, obtenir un succès de larmes.

Voilà les plus récentes productions dramatiques de la maison Bricon. Trois genres divers qui sont, ma foi, assez bien représentés. Mais c'est à la comédie dont Nicolet est le héros que je décerne le premier prix.

P. Talon.

Études sur l'histoire de la littérature française, des Chansons de geste à la Légende des siècles, par Pierre Robert. Paris, Garnier, 1895, in-18 de 282 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le petit livre de M. P. Robert ne tient pas les promesses du titre. On attend quelque chose de suivi : ce sont des morceaux décousus. On attend des études : ce sont de simples notes bibliographiques, très courtes (100 à 150 lignes d'ordinaire), et où il y plus de compliments que de discussion et de critique. Sauf les notices sur *l'Abbé de Saint-Pierre* et sur *le Théâtre de La Fontaine*, qui sont d'ailleurs assez minces, sauf la philippique contre *le Réalisme et le Naturalisme* qui, quoique inspirée par l'intéressant livre de M. David-Sauvageot, a quelques points d'exclamation assez personnels, ce ne sont que des comptes rendus d'ouvrages quelconques, bons ou médiocres, de thèses de doctorat spécialement (les *Fabliaux*, le *Roman de Renart*, le *Dialecte gascon*, *Coëffeteau*, *Sorel*, *Cyrano de Bergerac*, *la Reine Bérénice*, *Thomas Corneille*, *Favart*, etc.), des comptes rendus rapides et sans prétention, qui ne dispenseront personne de lire les ouvrages eux-mêmes.

Sachons gré du moins à M. Robert d'avoir appris dans M. Léon Gautier à aimer notre vieille littérature nationale, de distribuer impartialement son encens à tout le monde, au risque qu'on le trouve banal et fade, et de hasarder pourtant une fois une très timide réserve au milieu de l'abondant éloge qu'il fait de l'histoire littéraire de M. Adrien Dupuy. De tout le reste il n'y a rien à dire.

G. A.

Compendio de geografía de la republica de Colombia, por Angel M. Diaz Lemos. Cuarta edicion colombiana corregida y aumentada con datos de actualidad, y precedida de nociones sobre geografía astronómica, física y política. Texto adoptado en todos los establecimientos de educacion del pais. Medellin, imp. del Departamento, 1894, in-8 de 136-IV p.

Le manuel dont nous venons de transcrire le titre en est arrivé en Colombie à sa quatrième édition; il est adopté dans tous les établissements d'éducation de la République colombienne, et son auteur est le directeur de l'École normale des instituteurs du département d'Antioquia. Ce sont autant de raisons qui le recommandent à un examen attentif.

L'ouvrage se divise en trois parties: 1° des notions préliminaires de géographie générale, astronomique, physique et politique ; — 2° une étude d'ensemble sur la géographie de la Colombie ; — 3° l'étude plus détaillée de chacun des neuf départements du pays. L'auteur aurait dû, semble-t-il, intercaler entre sa première et sa seconde partie quelques pages spécialement consacrées à une rapide esquisse du continent américain, ce qui lui eût permis de replacer la Colombie dans son milieu. Il aurait dû également annexer à son livre une carte élémentaire du pays ; ne faut-il pas toujours faciliter la besogne aux élèves, et joindre autant que possible à un texte les croquis destinés à le faire comprendre? Voilà pourquoi on pourra aussi regretter l'absence de figures dans la première partie; on y regrettera encore quelques erreurs, comme celles de la page 13, note 2 (il y est dit que « toutes » les nations ont accepté, au Congrès géographique de Berne, en 1891, le méridien de Greenwich comme méridien initial); de la page 89 (les tremblements de terre sont, paraît-il, causés par le feu central et par des gaz souterrains); de la page 28, où les Esquimaux et les Lapons sont déclarés de race asiatique, et les plus petits des hommes. — Est-il bien logique d'avoir placé, dans cette même première partie, l'étude de la climatologie après celle de l'hydrographie? Cet ordre ne semble pas absolument conforme à l'enchaînement naturel des phénomènes. — Pourquoi, dans la seconde partie, énumérer, aussitôt après l'orographie, les mers, les golfes et les baies, puis étudier l'hydrographie, revenir ensuite aux ports, et aborder seulement après (et d'une façon beaucoup trop brève) l'examen des conditions climatériques? Pourquoi une nomenclature aussi sèche et aussi abondante? Pourquoi n'avoir donné aucune couleur à la description orographique et hydrographique de la Colombie? Ce ne sont pas là, à notre avis, des choses impossibles, les unes à éviter, les autres à réaliser, surtout pour un habitant du pays, un maître de l'enseignement, désireux d'apprendre à des enfants à aimer et à connaître leur patrie. C'est encore un tort de ne pas distinguer (page 35-36) entre les limites précises de la Colombie et ses frontières contestées avec le Brésil et l'Equateur; même dans une géographie élémentaire, une pareille différence devait, à notre avis, être indiquée. Il eût fallu aussi moins considérer les Indiens du pays comme une quantité négligeable, et parler un peu de l'histoire ancienne de la Colombie, de ses populations primitives. M. Lemos aurait pu enfin tenir compte de certains noms donnés par de vaillants explorateurs à des rivières de la Colombie, tels que le nom de rio Lesseps donné par le regretté docteur Crevaux au cours supérieur du Guaviare.

Ce sont là de sérieuses critiques; il ne faut pas les multiplier. Peut-être toutefois convient-il de reprocher encore à M. Lemos de n'avoir pas assez soigné son style et d'avoir trop peu varié le début de ses monographies départementales. Mais il serait injuste de trop insister sur les défauts d'une œuvre estimable, qui a déjà rendu de réels services, et qui en rendra plus

encore en Colombie et aussi à l'étranger, si l'auteur veut bien se montrer sévère pour lui-même et améliorer davantage sa géographie.

HENRI FROIDEVAUX.

Origines et migrations des peuples de la Gaule jusqu'à l'avènement des Francs, par ÉMILE PETITOT. Paris, Maisonneuve, 1894, in-8 de XVI-716 p. — Prix : 12 fr.

Le nouveau livre de M. l'abbé Petitot, à qui l'on est déjà redevable d'un grand nombre de publications scientifiques, s'ouvre par une introduction, dans laquelle il nous fait part du soin et de la conscience qui ont présidé à la confection de son œuvre. Elle est suivie de *Prolégomènes*, où un coup d'œil d'ensemble est jeté sur les peuples de la Gaule en général et sur les migrations des peuples gaulois; puis de trois parties, consacrées : la première, au courant occidental; la seconde, au courant méridional, et la troisième au courant septentrional d'immigration gauloise. Si l'ouvrage du savant curé de Mareuil-lez-Meaux accuse des lectures étendues, le malheur est qu'en même temps il révèle une érudition souvent arriérée et parfois singulièrement téméraire. La cause en est sans doute que M. l'abbé Petitot n'a pas une connaissance approfondie de la littérature du difficile sujet dont il a cru pouvoir aborder l'étude d'une façon, à notre avis, prématurée. La bibliographie allemande de la matière lui a échappé et de là vient qu'en dépit de ses connaissances si variées des textes français et latins (les textes grecs ayant été consultés dans des traductions), il est arrivé à des résultats surprenants et tout à fait inattendus à l'heure présente. C'est ainsi que, d'après lui, les *Parisii* pourraient bien remonter au petit-fils de Priam, ce qui, ajoute-t-il (p. 232), ne serait pas autrement étonnant, puisque Rome et une portion des Romains descendent du Troyen Énée. Il invoque, à ce propos, l'autorité de M. le baron de Braye (*sic*, p. 232), dont le nom gagnerait à être débarrassé du faux *r* qui lui est donné. C'est ainsi encore, qu'au dire de M. le curé Petitot, les Albains sont des Celtes et que sont Celtes les *Albani* du Caucase comme ceux d'Albe-la-Longue, première capitale du Latium, comme les Albanais. Ce point est tellement évident, à ses yeux, que son évidence même explique pourquoi les savants qui l'ont précédé n'ont pas fait une pareille découverte (v. p. 240); c'était sans doute pour lui en laisser le soin et le plaisir.

Mais que servirait de poursuivre nos critiques? Il nous suffit de les avoir justifiées par les deux exemples qui précèdent. M. le curé Petitot, qui est un passionné de la science et qui le prouve par son infatigable travail, nous pardonnera notre jugement, dont la sévérité trouve son excuse dans notre franchise même. Il songera moins à blâmer le critique qu'à préparer une nouvelle édition de son ouvrage, mise au courant, cette fois, des données acquises par la science et digne ainsi du nom de son auteur. P. L.-L.

La Vie et les mœurs au jour le jour, par RENÉ DOUMIC. Paris, Perrin, 1895, in-16 de 313 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les lecteurs du *Journal des Débats* y lisent avec plaisir de jolis petits articles inspirés à M. René Doumic par les incidents qui se produisent dans la vie parisienne. Ces articles forment le volume que nous annonçons. Il y a là de charmantes pages, entre autres sur le snobisme, sur M. Zola en voyage, sur Paris villégiature. Une exposition de portraits a fourni à M. Doumic le sujet d'une étude intéressante, où se montre le fin critique littéraire.

M. Doumic abuse peut-être de l'ironie, ce qui donne parfois un peu de monotonie au ton général du livre, mais pour employer une locution favorite de l'écrivain, « tout de même » son volume offre une lecture fort récréative.

GRISBERG.

Études sur l'Espagne, par A. MOREL-FATIO. Première série, 2e édition revue et augmentée. Paris, Bouillon, 1895, in-8 de XI-404 p. — Prix : 5 fr.

C'est en 1888 que M. Morel-Fatio a publié le très intéressant volume dont alors il a été rendu compte par le *Polybiblion* (t. LIII, p. 136) et dont il nous donnne une nouvelle édition. Deux importantes études sont venues se joindre à celles que nous avions eu à louer : l'une sur les relations des Espagnols et des Flamands, sujet dont on ne s'était guère occupé et qui offre de fort curieux détails, l'autre sur le *Don Quichotte envisagé comme peinture et critique de la société espagnole du XVIe et du XVIIe siècle.* On comprend mieux l'œuvre de Cervantès, on l'apprécie mieux, on l'aime plus encore, quand on a lu cet excellent travail. TH. P.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La France, l'Europe et, on peut le dire, le monde civilisé entier, ont éprouvé un sentiment de véritable douleur en apprenant la mort imprévue de M. Pasteur. L'histoire a eu bien rarement à enregistrer un deuil aussi universel; car les hommes ayant mérité d'une façon si complète le nom de grand se peuvent compter, et le nombre en est moins considérable qu'on se l'imagine; tant d'ivraie se mêle au bon grain, tant de mal côtoie le bien! L'illustre savant a largement ouvert les voies à ceux qui viendront après lui et qui, comme lui, combattront pour adoucir les misères humaines. M. Louis PASTEUR, né le 27 décembre 1822, à Dole, cette vieille capitale de la Franche-Comté, aujourd'hui simple chef-lieu d'arrondissement du Jura, est mort à Garches, ou, pour nous conformer à l'énoncé même de l'acte de décès, au domaine de Villeneuve-l'Étang, commune de Marnes-la-Coquette (Seine-et-Oise), le 28 septembre. Successivement élève des collèges d'Arbois et de Besançon, c'est à Paris, dans la pension Barbet, rue des Feuillantines, qu'il termina ses études. Admis le quatrième à l'École normale supérieure, il y entrait en 1843 et en sortait trois ans plus tard. Agrégé de l'Université en 1846, docteur ès sciences, il fut nommé répétiteur à l'École qu'il venait à peine de quitter. De là, il passa, en 1848, au lycée de Dijon comme professeur de physique. L'année suivante, il était attaché à la Faculté de Strasbourg, d'abord en qualité de professeur suppléant de chimie, puis comme professeur titulaire. En 1854, il fut nommé doyen de la Faculté des sciences de Lille et il occupa cette situation jusqu'en 1857, époque à laquelle il revint à l'École normale comme directeur des études scientifiques. En 1867, on lui confia la chaire de chimie à la Faculté des sciences; enfin, en 1868, il était désigné pour diriger le laboratoire de chimie physiologique de l'École des Hautes-Études. — L'œuvre de M. Pasteur est immense; aussi sa réputation a-t-elle précédé de beaucoup le retentissement universel de la théorie de l'inoculation de la rage. Les récompenses qui lui ont été décernées sont des plus nombreuses; nous citerons entre autres : le prix Jecker (1861); un prix de physiologie expérimentale; un prix à propos de son travail sur les générations dites spontanées; le grand prix de la Société d'encouragement; les grandes médailles de Rumford et de Copley, de la Société royale de Londres;

le prix fondé par le gouvernement autrichien pour la maladie des vers à soie; le grand prix de l'Exposition universelle de 1867; le grand prix de l'Exposition internationale de 1878. Rappelons aussi qu'en 1874, l'Assemblée nationale lui vota une pension viagère de 12,000 fr. De tels succès ont naturellement créé des envieux au patient et persévérant chercheur; c'est le cas de penser à la fable : *le Serpent et la Lime*. Plusieurs ont reconnu leurs torts, et, tout dernièrement encore, l'un des plus acharnés détracteurs de l'homme de génie que nous perdons a fait dans la *Presse libre* (numéro du 30 septembre 1895) une rétractation complète, qui l'honore. — En 1888, une souscription universelle a permis d'édifier à Paris, rue Dutot, l'établissement spécial si connu sous le nom d'Institut Pasteur : c'est là que sont aujourd'hui soignées les personnes menacées des atteintes de la rage. Des savants sont accourus dès les premiers jours, de tous les coins de la terre, pour étudier la méthode pastorienne appliquée depuis et partout avec succès. Malgré les jaloux, M. Pasteur a pu, comme son compatriote Victor Hugo, et avec plus juste raison, assister vivant à son apothéose : nous voulons parler du jubilé célébré le 27 décembre 1892, à l'Institut même, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de son fondateur, et auquel participèrent soit par des délégations, soit en envoyant de touchants témoignages d'admiration et de sympathie, toutes les nations civilisées des deux mondes. M. Pasteur était grand-croix de la Légion d'honneur, grand-croix de Sainte-Anne de Russie, commandeur de la Couronne d'Italie, grand-croix de l'ordre d'Isabelle la Catholique, etc. Il était aussi membre de l'Académie des sciences depuis 1862, membre de l'Académie de médecine de Paris (et cela, bien qu'il ne fût point docteur en médecine, comme beaucoup de gens l'ont cru et le croient encore); enfin, d'un grand nombre de sociétés savantes françaises et étrangères. Depuis le 8 décembre 1881, il appartenait à l'Académie française, où il avait succédé à Littré.

Voici, sans tenir compte d'une multitude d'articles importants épars dans divers périodiques, la liste des principaux travaux de M. Pasteur : *Recherches sur la capacité de saturation de l'acide arsénieux* (1847, in-8); c'est sa thèse de doctorat ès sciences; — *Sur le dimorphisme dans les substances actives. Tétartoëdrie (Annales de chimie et de physique*, 1854); — *Études sur les modes d'accroissement des cristaux et sur les causes des variations de leurs formes secondaires* (même recueil, 1856); — *Mémoire sur la fermentation alcoolique* (même recueil, 1859); — *Animalcules infusoires vivant sans gaz oxygène libre et déterminant des fermentations (Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences*, 1861); — *Recherches sur la dissymétrie moléculaire des produits organiques naturels* (1861, in-8), ouvrage formant le résumé de divers travaux publiés entre les années 1848 et 1853 dans les *Annales de chimie et de physique*; — *Examen de la doctrine des générations dites spontanées (Ann. de ch. et de phys.*, 1862); — *Études sur les mycodermes. Rôle de ces plantes dans la fermentation acétique (Comptes rendus des séances de l'Acad. des sciences*, 1862); — *Mémoire sur les corpuscules organisés qui existent dans l'atmosphère* (1862); — *Examen du rôle attribué au gaz oxygène atmosphérique dans la destruction des matières animales et végétales après la mort (Comptes rendus des séances de l'Acad. des sc.*, 1863); — *Recherches sur la putréfaction* (même recueil, 1863); — *Nouvel Examen de fermentations déterminées par des animacules infusoires pouvant vivre sans oxygène libre et en dehors de tout contact avec l'air de l'atmosphère (Comptes rendus des séances de l'Acad. des sc.*, 1863); — *Mémoire sur la fermentation acétique (Annales scientifiques de l'École normale supérieure*, 1864); — *Nouvelles Études sur la maladie des vers à soie* (1866, in-8); — *Études sur le vin, ses maladies, les causes qui les provoquent, procédés nouveaux pour le*

conserver et pour le vieillir (1866; 2e éd. 1873, in-8); — *Le Budget de la science* (1868, in-8); — *Études sur le vinaigre, sa fabrication, ses maladies, moyens de les prévenir; nouvelles observations sur la conservation des vins par la chaleur* (1868, in-8); — *Lettres sur la sériciculture; éducations précoces de graines de races indigènes* (1868); — *Rapport au ministère de l'agriculture et du commerce sur la mission confiée à M. Pasteur en 1868, relativement à la maladie des vers à soie* (1868, in-4); — *Études sur la maladie des vers à soie* (1870, 2 vol. in-8); — *Quelques réflexions sur la science en France* (1871, in-8); — *Une Correspondance entre un savant français et un savant prussien pendant la guerre : M. Pasteur, membre de l'Institut de France, et M. Naumann, doyen de la Faculté de Bonn* (1872, in-8); — *Mémoires sur la viticulture et la sériciculture* (1872, in-8); — *Études sur la bière, ses maladies et les causes qui les provoquent* (1875, in-8); — *Discours prononcé aux obsèques de J.-J. Perraud, membre de l'Académie des beaux-arts* (1876, in-4); — *Les Microbes organisés, leur rôle dans la fermentation, la putréfaction et la contagion. Mémoires de MM. Tyndall et Pasteur* (1878, in-18); — *Examen critique d'un écrit posthume de Claude Bernard sur la fermentation* (1879, in-8); — *Notice sur Claude-Auguste Lamy* (Versailles, 1879, in-8); — *Des Virus vaccins* (congrès de Londres. *Revue scientifique*, 20 août 1881); — *Sur la vaccination charbonneuse. Expérience de Pouilly-le-Fort* (*Comptes rendus des séances de l'Acad. des sc.*, 1881); — *Discours de réception à l'Académie française du 27 avril 1882* (1882, in-8 et in-4); — *De l'Atténuation des virus* (*Revue scientifique*, 16 septembre 1882); — *Réponse à M. Peter* (*Revue scientifique* des 21 avril et 5 mai 1883); — *Réponse à M. Koch sur la vaccination charbonneuse* (*Revue scientifique*, 20 janvier 1883); — *Le Traitement de la rage, communication faite à l'Académie des sciences le 25 février 1884* (1886, in-8); — *Résultats de l'application de la méthode pour prévenir la rage après morsure, suivis des observations de MM. Jurien de la Gravière, Vulpian et de Freycinet* (1886, in-4); — *Note complémentaire sur les résultats de la méthode de prophylaxie de la rage après morsure* (1886, in-4); — *Sur la destruction des lapins en Australie et dans la Nouvelle-Zélande* (1888, in-8). — M. Pasteur est mort comme il avait vécu, en chrétien. Ses funérailles, nationales et religieuses, ont été célébrées à Notre-Dame de Paris. Sa famille a refusé pour lui les « honneurs » du Panthéon, cette église catholique d'où l'on a chassé Dieu; la dépouille mortelle du savant sera déposée dans les jardins de l'Institut auquel il a donné son nom et consacré une partie de sa laborieuse existence. — Comme pour tous les hommes célèbres de ce siècle, le portrait de M. Pasteur a été souvent donné par de nombreuses et très diverses publications; de même, la caricature s'en est emparée; mais il convient de noter ce fait bien rare, que parmi les « charges » dont il a été l'objet, il n'en est point de malveillante. Rappelons, pour finir, un épisode qui recommande particulièrement la mémoire de M. Pasteur. On sait qu'il avait refusé en ces derniers temps une décoration allemande; mais déjà, en 1871, lors du bombardement du Muséum, il avait donné la preuve de son patriotisme en écrivant, le 18 janvier de cette année funèbre, au doyen de la Faculté de Bonn d'avoir à rayer son nom de la liste des docteurs honoraires de cette Faculté et de reprendre le diplôme qui lui avait été envoyé, et cela « en signe de l'indignation qu'inspirait à un savant français la barbarie et l'hypocrisie de celui qui, pour satisfaire à un orgueil criminel, s'obstine dans le massacre de deux grands peuples. » En réponse à cette lettre, M. Pasteur reçut l'énormité laconiquement tudesque que voici : « L'Université de Bonn adresse à M. Pasteur l'expression de son plus profond mépris. » Pour tous les Français et même pour les étrangers non inféodés à la Triplice, cette sotte injure, qui ne dut pas autrement

émouvoir celui à qui elle était décochée, apparaîtra comme un titre complémentaire de gloire pour l'illustre Franc-Comtois.

— M. Anatole de Courde de Montaiglon est mort à Tours, dans les premiers jours de septembre. Né à Paris, le 19 novembre 1824, il avait fait ses études au lycée Charlemagne, était entré en 1847 à l'École des chartes, et avait soutenu, à sa sortie, une thèse qui malheureusement n'a jamais été publiée, où il avait essayé de dresser le catalogue des peintres français du moyen âge et de la Renaissance. Tour à tour attaché aux bibliothèques de l'Arsenal et de Sainte-Geneviève, il se trouvait encore dans ce dernier établissement quand les hautes qualités d'érudition dont il avait fait preuve dans de nombreuses publications firent désirer à M. Quicherat, alors directeur de l'École des chartes, de l'attacher à cette institution comme professeur. La modestie de M. de Montaiglon résista longtemps, et il fallut peser assez vivement sur lui pour le déterminer à accepter les fonctions de professeur de bibliographie qu'il a remplies jusqu'à sa mort. C'est surtout à l'histoire de l'art et à l'histoire littéraire qu'il a consacré sa prodigieuse activité. Le nombre de ses publications est trop considérable pour que nous puissions songer à en donner ici la liste : nous renvoyons nos lecteurs à l'excellente *Bibliographie* qui a été publiée en 1891 et qui lui a été offerte comme hommage. Nous nous contenterons de mentionner, dans le domaine de l'histoire artistique : *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Académie de peinture de 1648 jusqu'en 1664* (1853, 2 vol. in-16) ; — *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, en collaboration avec MM. Dussieux, Soulier, etc. (1854, 2 vol. in-8) ; — *Abécédaire de P.-J. Mariette*, en collaboration avec M. Ph. Chennevières (1854-1860, 6 vol. in-8) ; — *Procès-verbaux de l'Académie royale de peinture et de sculpture* (1875 et suiv., 10 vol. in-8) ; — *Correspondance des directeurs de l'Académie de France à Rome* (1888 et suiv., 4 vol. in-8) ; dans le domaine de l'histoire littéraire : *Recueil de poésies françaises des XVe et XVIe siècles* (1855-1878, 13 vol. in-16), avec M. le baron de Rothschild ; — *Aliscans* (1870, p. in-8), édition donnée avec M. Guessard et qui reste la meilleure ; — *Recueil général et complet des fabliaux des XIIIe et XIVe siècles*, pour lequel il a eu le concours de M. Pannier d'abord, puis de M. Gaston Raynaud (1872-1890, 6 vol. in-8) ; — *Œuvres complètes de Gringore*, en collaboration avec M. Ch. d'Héricault pour le premier volume, et avec M. le baron J. de Rothschild pour le deuxième (1858-1877, 2 vol. in-8) ; — *Les Facéties de Poge*, trad. de Guillaume Tardif (1878, in-8) ; — *L'Heptaméron des nouvelles*, avec M. Leroux de Lincy (1880, 4 vol. in-8) ; — enfin l'édition des *Œuvres de Molière* publiée dans l'ordre chronologique des pièces de l'illustre comique, qu'il avait entreprise en 1882 et qui reste inachevée. M. de Montaiglon avait dirigé en collaboration avec M. Ph. Chennevières, puis seul, les *Archives de l'art français*, où il a inséré plusieurs articles ; il en a donné d'autres à diverses revues, et notamment à la *Gazette des beaux-arts*. Ses poésies, sauf celles qui ont paru dans des recueils périodiques, n'étaient pas destinées au public. M. de Montaiglon s'était formé une admirable bibliothèque, dont il avait cédé, quelques mois avant sa mort, la propriété aux RR. PP. bénédictins.

— Nous avons annoncé dans notre dernière chronique la mort de l'archéologue russe M. Pavel Ivanovitch Savvaitov. Voici sur ce savant quelques renseignements empruntés au *Journal du ministère de l'instruction publique* (*Journal ministerstva narodnago prosviechtcheniia*) de Russie (numéro de septembre). Né le 15 février 1815, à Vologda, fils d'un ecclésiastique, il acheva ses études à l'Académie ecclésiastique de Saint-Pétersbourg, où il

prit le grade de maître en théologie en l'année 1837, enseigna quelque temps la philosophie au séminaire de Vologda. De cette époque datent ses premières recherches sur la littérature populaire et l'ancienne langue russe. C'est dans le journal de Pogodin, qui était entré en relations avec lui lors de son voyage à Vologda, le *Moskvitianin* (le Moscovite), qu'il inséra ses premiers travaux littéraires. Il publia successivement des descriptions des monastères de Vologda (*Opisanie Vologodskago Spaso-Prilontskago monastyra*, Saint-Pétersbourg, 1844), d'Arkhangelsk (*Opisanie Velikoowstionjskago Arkhangelskago i Troitskago Wedenskago monastyra*, ibidem, 1848); de Totma (*Opisanie Totemskago Spaso-Soumorina monastyra*, ibidem, 1850); de Semigorod (*Opisanie Semigorodskoi Ouspenskoi poustyni*, ibid., 1856); une grammaire et un dictionnaire syriaques (*Grammatika zyrianskago iazyka i zyriano-rousskii slovar*, ibidem, 1850). En 1842, il fut appelé au séminaire ecclésiastique de Saint-Pétersbourg, en 1856 fut élu membre de la commission archéographique, pour laquelle il publia un travail capital, l'édition du grand ménologe. Nous citerons encore dans le *Journal de la Société d'archéologie* (*Zapiski Imperatorskago arkheologitcheskago obchtchestva*), dont il fut l'un des rédacteurs, un mémoire important paru en 1865 sur les ornements et vêtements impériaux anciens, d'après les documents des archives, avec douze planches d'illustrations, et l'édition de la *Relation du voyage à Constantinople de l'archevêque de Novgorod à la fin du XIIe siècle* (*Povietchestviia novgorodskago arkhiepiskopa Antoniia v Tsargrad v kontsié XII stolietiia*, Saint-Pétersbourg, 1872).

— M. Eugène Marmier, né à la Bassée (Nord), le 25 avril 1811, est mort à Paris le 7 août. Chercheur infatigable, travailleur consciencieux, il consacrait tout son temps à des études d'histoire locale. Il a publié notamment : *Études étymologiques, historiques et comparatives sur les noms des villes, bourgs et villages du département du Nord* (1861, in-8); — *Les Flamands à la bataille de Cassel (1328). Noms des Flamnads morts dans cette journée, d'après le manuscrit de la Bibliothèque impériale* (1863, in-8); — *Recherches sur la ville de la Bassée et ses environs* (1864, in-8); — *Ordre de Malte. Les Commanderies du grand prieuré de France, d'après les documents conservés aux Archives nationales* (1873, in-8); — *Chroniques de Flandre et d'Artois, par Louis Bresin*. Analyse et extraits (1881, in-8).

— On annonce encore la mort : du compositeur M. Bouichère, maître de chapelle de la Trinité, mort âgé de trente-cinq ans, le 4 septembre; — de M. Jean-Baptiste Chatras, fondateur et ancien directeur du *Courrier du Centre*, mort le 8 septembre, âgé de soixante-seize ans, à Vendeuil, près de Saint-Yrieix; — de M. Jean-François-Gustave de Cougny, ancien président de la Société archéologique de France, membre de la Société bibliographique, archéologue distingué, mort au château de la Grille, près de Chinon, le 1er octobre; — du R. P. Doyotte, de la Compagnie de Jésus, qui s'était fait connaître comme prédicateur, mort le 4 septembre, dans sa soixantième année, à Vichy; — de M. Isidore Dumats, ancien professeur de sciences physiques au collège Chaptal, mort le 1er septembre; — de M. l'abbé Stanislas Ferté, directeur au séminaire de Saint-Sulpice, mort à Issy, âgé de soixante-quinze ans, le 21 septembre; — de M. Fernand Grégoire, publiciste, mort le 16 septembre, à Alger; — de M. Georges Hébert, romancier et poète, auteur de *Lyre et musette*, mort à Paris, le 27 août, dans sa trente-huitième année; — de M. Paul Lapeyre, correspondant de la *Gironde*, attaché en qualité d'interprète à l'état-major du général Duchesne, auteur d'un travail sur les idiomes hova et sakalave, mort à Andriba; — de M. l'abbé Légé, historien landais, mort au château de Lan, dans les derniers jours

d'août; — de M. Laverrière, bibliothécaire de la Société nationale des agriculteurs de France, mort à Lyon, le 2 septembre; — de M. Alfred Marchand, collaborateur du *Temps* et publiciste, mort le 19 septembre, âgé de cinquante-trois ans; — de M. Jules Payen, rédacteur au *Voltaire* et au *Petit Parisien*, mort le 16 septembre; — de M. Hippolyte Raymond, l'auteur dramatique à qui l'on doit nombre de comédies goûtées du public (*les Millions de l'oncle Pommard*, *le Coucou*, *le Cabinet Piperlin*, *le Ménage Popincourt*, *le Prince-Soleil*, *l'Ami de la maison*, *Maître Corbeau*), mort le 28 août, à Saint-Mandé; — de M. Louis Régis, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Toulouse, mort âgé de vingt-neuf ans, le 3 septembre; — de M. le docteur Pierre de Saint-Germain, médecin attaché au corps expéditionnaire de Madagascar, mort âgé de vingt-cinq ans; — de M. Clair Tisseur, historien et poète, mort à Nyons, le 1er octobre.

— A l'étranger, l'on annonce la mort du célèbre chirurgien allemand, M. K. Adolph Bardeleben, professeur à l'Université de Berlin, dont l'ouvrage le plus considérable est un *Lehrbuch der Chirurgie und Operationslehre*, dont la première édition parue à Berlin en 1852, en quatre volumes in-8, a déjà été suivie de sept autres, mort à Berlin, âgé de soixante-seize ans, le 24 septembre; — de M. le chevalier von Beck, ancien directeur de l'imprimerie de la cour, à Vienne, directeur de la *Wiener Zeitung*, mort le 20 juillet, à Plevna, âgé de quatre-vingt-trois ans; — de M. le docteur Brandza, professeur à l'Université de Bucarest, fondateur du musée de cette ville, mort en septembre; — de M. James Carter, médecin connu par des travaux paléontologiques, mort à Cambridge, âgé de quatre-vingt-un ans; — de M. Dejardin, président de la Société de littérature wallonne, dont l'ouvrage principal est le *Dictionnaire des spots ou proverbes wallons* (1862, in-8). mort le 10 septembre, âgé de soixante-seize ans, à Bruxelles; — de M. Charles Foster, poète dramatique, mort le 6 août, à New-York; — de Mgr Sigismond-Félix de Felinski, archevêque de Varsovie, ancien professeur de logique à l'Académie ecclésiastique de Saint-Pétersbourg, qui passa de longues années dans l'exil en Sibérie et qui, outre des ouvrages de méditations, laisse une biographie de sa sœur Pauline et des souvenirs, mort dans le courant de septembre; — de M. Galassi, professeur de pathologie à Rome, mort le 6 septembre; — de M. K.-E. Georges, le savant auteur d'un *Dictionnaire latin-allemand*, qui fait autorité, mort âgé de quatre-vingt-huit ans; — de M. Mork Hansen, savant danois, mort à Copenhague, le 18 août, âgé de soixante-seize ans; — de M. Hooppell, qui laisse des travaux estimés sur le comté de Durham; — de M. H.-O. Houghton, éditeur, mort à Boston, âgé de soixante-douze ans, le 25 août; — de M. S.-L. Loven, illustre zoologiste suédois, mort âgé de quatre-vingt-six ans, à Stockholm; — de miss M.-G. Mac Clelland, romancière américaine, morte le 2 août à Elm-Cottage, près de Norwood en Virginie; — de M. P.-H. Mac Gillivray, naturaliste australien, mort le 9 juillet, à Sandhurst; — de M. L. Mathot, membre de l'Académie flamande, historien, qui laisse entre autres ouvrages une étude sur les Jacobins en Belgique; — de mistress Minnie C. Paull, auteur de *Craddle thoughts*, morte le 25 juillet, à Londres; — de M. Hermann A. Post, ethnographe et juriste distingué, qui laisse entre autres ouvrages : *Einleitung in eine Naturwissenschaft des Rechts* (1872, in-8); *Die Geschlechts genossenschaft der Urzeit und die Entstehung der Ehe* (1875); *Der Ursprung des Rechts* (1876, in-8); *Die Anfänge des Staats- und Rechts-Leben* (1878, in-8); *Bausteins für eine allgemeine Rechtswissenschaft auf vergleichende ethnologische Basis* (1880-1881, 2 vol. in-8); *Afrikanische Jurisprudenz* (1887, 2 vol. in-8); *Grundriss der ethnologischen Jurisprudenz* (1894-1895, 2 vol.

in-8), mort âgé de cinquante-six ans, le 25 août ; — de M. Root, compositeur de musique, mort le 7 juillet ; — de M. Giuseppe Sapeto, orientaliste, mort à Gênes, âgé de quatre-vingt-six ans ; — de M. O. Schorr, hébraïsant distingué, mort âgé de quatre-vingts ans, le 4 septembre, à Brody ; — de M. Stephens, professeur de langue anglaise à Copenhague, mort à quatre-vingt-deux ans, le 9 août ; — de M. Sury, professeur de médecine à l'Université de Bâle, où il est mort âgé de quarante-cinq ans ; — de M. Ludw. Tobler, professeur de philologie allemande à l'Université de Zürich, mort dans cette ville, âgé de soixante-huit ans, le 19 août ; — de M. Toepffer, professeur de philologie classique à l'Université de Bâle, mort âgé de trente-cinq ans ; — de M. M. Willkomm, professeur de botanique à l'Université de Prague, mort âgé de soixante-treize ans, le 27 août ; — du R. P. Whitty, S. J., confesseur d'O'Connell, auteur, entre autres ouvrages, d'une vie du cardinal Wiseman.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 30 août, après quelques observations de M. E. Bœtticher de Postdam, communiquées par M. Wallon, au sujet des vases trouvés à Carthage par le R. P. Delattre, M. A. de Barthélemy a lu une note sur l'origine de la monnaie tournois (possession de l'abbaye de Saint-Martin de Tours sous les deux premiers Carolingiens, purement royale de 805 à 919, et redevenue seigneuriale jusqu'à la confiscation de la Touraine par Philippe-Auguste). M. J. Oppert a présenté ensuite quelques observations au sujet de la communication faite par M. Reinach, le 23, sur la bataille de Magdolos. — Le 7, M. Héron de Villefosse a lu une lettre de M. W. Helbig sur la découverte à Rome d'un monument funéraire. M. Clermont-Ganneau a fait une communication sur l'interprétation du nom de la ville de Colombe, voisine d'Ascalon, par M. Raabe. M. Oppert a décrit, d'après une lettre du R. P. Scheil, un vase apporté par ce dernier de Tellah à Constantinople; et fait une communication sur un dieu banquier et commerçant adoré à Siparra, sur l'Euphrate. M. Héron de Villefosse a communiqué une lettre annonçant la découverte à Marseille, par M. Jullian, d'un autel funéraire dont l'inscription présente un assez grand intérêt juridique, et résumé le livre du docteur Gosse, de Genève, sur le Danemark. — Le 13, M. A. de Barthélemy a relu son mémoire sur l'origine de la monnaie tournois; M. Clermont-Ganneau a rectifié la lecture d'un texte araméen et montré qu'il s'agit d'un acte de dévotion au dieu Horus; le même savant a continué ensuite sa communication sur la ville de Colombe ; M. P. Viollet a fait une communication sur le principe de l'immutabilité du droit successoral dans la Maison de France. — Le 20, M. Clermont-Ganneau a identifié plusieurs localités de la Palestine dont les noms sont contenus dans la *Vie de Pierre l'Ibère*, et que l'éditeur allemand, M. Raabe, n'avait pu déterminer; M. Homolle a fait une communication sur le trésor de Siphnos, pour lequel il préfère le nom de trésor de Cnide ; M. L. Delisle a fait l'éloge de la *Bibliographie générale des Inventaires imprimés*, de MM. F. de Mely et E. Bishop.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 24 août, une note de M. Séverin de la Chapelle sur la représentation des minorités, lue par M. Léon Say, a été l'objet d'une assez longue discussion entre les membres de l'Académie présents à la séance. — Le 7, M. A. Raffalovich a communiqué les résultats de recherches faites en Allemagne, et relatives aux effets des lois d'assurance sur le fonctionnement de l'assistance publique. — Le 14, M. Maurice Block est revenu sur la question traitée le 7 par M. Raffalovich ; M. E. Worms a commencé la lecture d'un mémoire intitulé : *Encore l'État et l'individu*. — Le 21, M. Glas-

son a lu un mémoire sur le mariage de Gaston d'Orléans avec Marguerite de Lorraine; M. E. Worms a achevé la lecture commencée le 14.

Concours et prix. — *Académie des sciences morales.* — Le prix Blaise des Vosges (1,200 fr.) a été attribué à M. Jeanne, secrétaire de la Société de secours mutuels de Bayeux, auteur du mémoire classé le premier sur les sociétés de secours mutuels dans la population rurale. — Prix Audiffred: Rappel des ouvrages de M. Plantet *(Correspondance du bey de Tunis)* et de MM. le commandant Krebs et H. Moris *(la Campagne des Alpes pendant la Révolution française)* antérieurement récompensés. Mentions honorables à M. Béchaux *(les Revendications ouvrières)* et à M. Naudier *(le Socialisme et la Révolution sociale).* MM. Bléton *(Manuel d'économie)*, Compayré *(Yvon Gall, le pupille de la marine)*, Rayot *(Leçons de morale pratique)*, le commandant Grandin *(Dernier maréchal de France)*, ont reçu chacun une récompense de 500 fr. Un prix de 1,000 fr. a été attribué à M. Petit *(Organisation des colonies françaises et des pays de protectorat)* et un prix de 2,000 fr. à M. A. Launay, pour son *Histoire générale de la Société des missions étrangères.*

Académie des beaux-arts. — Le prix Troyon (1,200 fr.), dont le sujet était « Un effet de crépuscule, » a été décerné à M. Hugues de Beaumont; une première mention a été attribuée à M. Ch. Monthor, et une seconde mention à M. F. Cachoud. — Dans le concours de sculpture, le grand prix de Rome a été décerné à M. P. Roussel; le premier second grand prix à M. S. Salières, et le deuxième second grand prix à M. Ségoffin. — Dans le concours d'architecture, le premier grand prix de Rome a été décerné à M. Ant. Patouillard; le premier second grand prix à M. Duquesne; le deuxième second grand prix à M. Tony Garnier. A la suite des concours des grands prix de Rome, l'Académie a accordé le prix Leprince (2,400 fr.) à MM. Larée (grand prix de peinture), Roussel et Patouillard; le prix de Delannoy (1,000 fr.) à M. Patouillard; le prix Lusson (500 fr.) et le prix Pigny (2,000 fr.) à M. Duquesne; le prix Cambacérès (2,000 fr.) à MM. Laurens (second grand prix de peinture) et Salières.

Concours. — Le sujet du concours pour le prix Hugues à décerner par la Faculté de théologie catholique, en 1877, est le suivant : « Du miracle en face de la science. Qu'est-ce que le miracle? Est-il possible? Est-il rigoureusement vérifiable? Quelle est la valeur du miracle dans la démonstration de la vérité chrétienne? » Les manuscrits doivent être adressés au secrétaire de l'Institut catholique avant le 28 février 1892. Le prix est de 2,000 fr.

Congrès. — Le sixième congrès international de géographie s'est tenu à Londres, à l'Imperial Institute, du 25 juillet au 3 août dernier. Au cours de ses séances générales, qui ont suivi la réunion d'ouverture (présidée par le duc d'York) et le discours de M. Clements R. Markham, président de la Société royale de géographie de Londres et du congrès, on a entendu parler des maîtres écoutés de la science géographique, Anglais, Allemands, Français, et des explorateurs de premier ordre. Si la séance relative aux explorations polaires arctiques et antarctiques a été surtout une séance anglaise (car ce sont spécialement, on le sait, les Anglais et les Américains qui, avec les Scandinaves, s'occupent de ces questions), des savants et des voyageurs n'appartenant point à ces nationalités sont intervenus activement dans les autres discussions. C'est ainsi que M. Levasseur a fait une communication sur l'Enseignement géographique en France, et que, dans la séance africaine, à côté du docteur Kirk, du célèbre Stanley, de M. Arthur Silva White, et parfois en contradiction avec eux, on a pu entendre le comte allemand Joachim von Pfeil, l'explorateur et le colonisateur bien connu, le voyageur français Lionel Dècle, d'autres encore. — Bien que Stanley ait fait, en pleine assem-

blée générale, le procès de l'éducation scientifique, qu'il a prétendue inutile et même nuisible à l'explorateur (cette théorie n'a d'ailleurs paru acceptée par personne), le congrès, écartant avec raison, d'une façon à peu près complète, les questions très délicates de colonisation et de géographie politique, s'est presque exclusivement occupé de questions scientifiques. Voilà ce qui a été surtout traité dans les séances générales, et ce qui a été uniquement étudié dans les sous-sections, qui ont travaillé d'une manière extrêmement active. Différentes questions de géographie mathématique, de terminologie et d'orthographe géographiques, d'océanographie, de géologie, de cartographie, y ont été étudiées avec une grande compétence et une réelle autorité par MM. Élisée Reclus, Franz Schrader, de Rey-Pailhade, John Murray, le docteur Passarge, etc. ; des discussions sérieuses y ont eu lieu, entre autres sur le projet d'une carte du monde au millionième, présenté à Berne en 1891, et étudié depuis dans tous les pays ; il a été décidé que cette carte aurait pour méridien initial celui de Greenwich, mais que ses mesures de longueur seraient celles du système métrique. Le prince Roland Bonaparte y a résumé ses observations sur les mouvements des glaciers français ; M. Ludovic Drapeyron, ses recherches sur Cassini de Thury, et plusieurs communications très remarquables y ont été faites sur la géographie mathématique de l'Afrique australe et d'autres colonies anglaises. La section d'histoire de la géographie n'a pas présenté moins d'intérêt. Aussi peut-on dire d'ores et déjà que le volume des comptes rendus détaillés du congrès devra se trouver dans la bibliothèque de tout géographe. On a pu en avoir l'idée à Londres même, en lisant chaque jour les résumés des communications et les brefs comptes rendus insérés, comme à Berne en 1891, dans le journal quotidien du congrès, permettant aux membres de savoir ce qui s'était passé dans les sections aux séances desquelles ils n'avaient pas pu assister. — Le prochain congrès aura lieu à Berlin en 1899.

— Comme annexe au sixième congrès international de géographie, la Société de géographie de Londres avait organisé une exposition de géographie et de cartographie qui présentait un réel intérêt. On pourra s'en convaincre en feuilletant le catalogue qui en a été dressé ; malgré de très regrettables coquilles typographiques : Babelou pour Babelon, Aromon pour Aramon, Zambèze pour Lambèze, etc., cette brochure (*Sixth International Geographical Congress, London, 1895. Catalogue of the Exhibition.* London, W. Clowes and sons, in-8 de 190 p. — Prix : 1 fr. 25) mérite d'être conservée. La section allemande, où se trouvaient des reliques de Humboldt, de Barth, de Nachtigal, à côté de cartes et de levés originaux de Nachtigal, de Schweinfurth, d'Emin-Pacha, de Stuhlmann, etc., à côté de belles vues d'Afrique et des résultats de l'expédition du comte von Götzen à travers l'Afrique équatoriale, était fort intéressante ; on y voyait encore des cartes murales très claires à côté de superbes cartes topographiques, des œuvres de vulgarisation à côté d'œuvres scientifiques, des collections complètes des publications faites par les sociétés géographiques d'Allemagne. Digne d'attention était aussi la section française, avec de bonnes expositions ministérielles et privées, celle de M. Alfred Grandidier entre autres. Il est inutile de dire que la section anglaise était une des mieux fournies ; mais celle qui a peut-être été le plus remarquée a été la section finlandaise, dont les cartes, si complètes et si claires à la fois, ont été très admirées, et à juste titre. Voilà pour l'exposition contemporaine ; une exposition rétrospective de cartographie, organisée dans un autre coin de l'Imperial Institute, à côté d'une exposition relative au matériel des voyages, présentait en original ou en fac-similé une intéressante série de documents curieux et

son a lu un mémoire sur le mariage de Gaston d'Orléans avec Marguerite de Lorraine; M. E. Worms a achevé la lecture commencée le 14.

Concours et prix. — *Académie des sciences morales.* — Le prix Blaise des Vosges (1,200 fr.) a été attribué à M. Jeanne, secrétaire de la Société de secours mutuels de Bayeux, auteur du mémoire classé le premier sur les sociétés de secours mutuels dans la population rurale. — Prix Audiffred : Rappel des ouvrages de M. Plantet *(Correspondance du bey de Tunis)* et de MM. le commandant Krebs et H. Moris *(la Campagne des Alpes pendant la Révolution française)* antérieurement récompensés. Mentions honorables à M. Béchaux *(les Revendications ouvrières)* et à M. Naudier *(le Socialisme et la Révolution sociale)*. MM. Bléton *(Manuel d'économie)*, Compayré *(Yvon Gall, le pupille de la marine)*, Rayot *(Leçons de morale pratique)*, le commandant Grandin *(Dernier maréchal de France)*, ont reçu chacun une récompense de 500 fr. Un prix de 1,000 fr. a été attribué à M. Petit *(Organisation des colonies françaises et des pays de protectorat)* et un prix de 2,000 fr. à M. A. Launay, pour son *Histoire générale de la Société des missions étrangères.*

Académie des beaux-arts. — Le prix Troyon (1,200 fr.), dont le sujet était « Un effet de crépuscule, » a été décerné à M. Hugues de Beaumont; une première mention a été attribuée à M. Ch. Monthor, et une seconde mention à M. F. Cachoud. — Dans le concours de sculpture, le grand prix de Rome a été décerné à M. P. Roussel; le premier second grand prix à M. S. Salières, et le deuxième second grand prix à M. Ségoffin. — Dans le concours d'architecture, le premier grand prix de Rome a été décerné à M. Ant. Patouillard; le premier second grand prix à M. Duquesne; le deuxième second grand prix à M. Tony Garnier. A la suite des concours des grands prix de Rome, l'Académie a accordé le prix Leprince (2,400 fr.) à MM. Larée (grand prix de peinture), Roussel et Patouillard; le prix de Delannoy (1,000 fr.) à M. Patouillard; le prix Lusson (500 fr.) et le prix Pigny (2,000 fr.) à M. Duquesne; le prix Cambacérès (2,000 fr.) à MM. Laurens (second grand prix de peinture) et Salières.

Concours. — Le sujet du concours pour le prix Hugues à décerner par la Faculté de théologie catholique, en 1877, est le suivant : « Du miracle en face de la science. Qu'est-ce que le miracle? Est-il possible? Est-il rigoureusement vérifiable? Quelle est la valeur du miracle dans la démonstration de la vérité chrétienne? » Les manuscrits doivent être adressés au secrétaire de l'Institut catholique avant le 28 février 1892. Le prix est de 2,000 fr.

Congrès. — Le sixième congrès international de géographie s'est tenu à Londres, à l'Imperial Institute, du 25 juillet au 3 août dernier. Au cours de ses séances générales, qui ont suivi la réunion d'ouverture (présidée par le duc d'York) et le discours de M. Clements R. Markham, président de la Société royale de géographie de Londres et du congrès, on a entendu parler des maîtres écoutés de la science géographique, Anglais, Allemands, Français, et des explorateurs de premier ordre. Si la séance relative aux explorations polaires arctiques et antarctiques a été surtout une séance anglaise (car ce sont spécialement, on le sait, les Anglais et les Américains qui, avec les Scandinaves, s'occupent de ces questions), des savants et des voyageurs n'appartenant point à ces nationalités sont intervenus activement dans les autres discussions. C'est ainsi que M. Levasseur a fait une communication sur l'Enseignement géographique en France, et que, dans la séance africaine, à côté du docteur Kirk, du célèbre Stanley, de M. Arthur Silva White, et parfois en contradiction avec eux, on a pu entendre le comte allemand Joachim von Pfeil, l'explorateur et le colonisateur bien connu, le voyageur français Lionel Dècle, d'autres encore. — Bien que Stanley ait fait, en pleine assem-

tive). Pons de l'Hérault, qui était directeur des mines de Rio, dans l'île d'Elbe, avait conçu le projet d'écrire une histoire minutieuse du séjour de l'Empereur dans cette île et de son retour à Paris; il avait demandé des renseignements à ceux qui, comme lui, avaient vécu dans le voisinage ou dans la familiarité de Napoléon, à Porto-Ferrajo. M. Pélissier reproduit d'abord les réponses qui furent adressées par Vincent, chef sellier de l'Empereur, par Marchand et Saint-Denis, ses valets de chambre, aux questions à eux posées par Pons de l'Hérault sur les écuries et les chevaux de Napoléon et sur divers détails de l'organisation du palais, à Porto-Ferrajo, et de la vie impériale. Tout le recueil est curieux et mérite un bon rang parmi les publications napoléoniennes de ces dernières années.

Dauphiné. — Le colonel du génie Allotte de la Fuye ne se contente pas d'être le vaillant soldat qui, le premier, a démontré, piolet en main et raquettes aux pieds, que les grandes Alpes étaient accessibles, pendant l'hiver, à des troupes bien entraînées et sagement conduites. Nous retrouvons le savant et l'historien dans sa plaquette : *Le Trésor de Tourdan (Isère)* (Grenoble, Allier, in-8 de 60 p.). Tout en se défendant avec modestie de faire la lumière sur tous les points, M. Allotte de la Fuye décrit avec un soin minutieux les colliers, monnaies et objets divers qui, en 1890, furent mis au jour par un paysan du canton de Beaurepaire. Quatre-vingt-six reproductions sont données en quatre belles planches photogravées.

— Tout le monde a sous les yeux les affiches, les prospectus illustrés qui miroitent, séduisent, et savent provoquer et entraîner les indécis. Les collectionneurs doivent être dans le ravissement, car la matière est formidable cette année. M. J. Baratier, imprimeur à Grenoble, a trouvé le secret de se distinguer. Sous ce titre, *Excursion au couvent de la Grande-Chartreuse, projection sur deux cents kilomètres des sommets du Massif*, il vient de publier un superbe « dépliant » qui est à la fois un album et une carte « imagée » de la région; l'idée est nouvelle. Ce dépliant est présenté avec un goût discret et un art remarquable; c'est, en route, un guide utile, et il reste l'un des plus charmants souvenirs de voyage.

— Malissard est une commune de la Drôme, bâtie non loin de Romans, où M. Gambetta fit résonner jadis le clairon du combat contre le clergé. Sous ce titre : *Le Curé de Malissard, poème héroï-comique en six chants* (Valence, Vercelin et Gauthier, in-16 de 72 p.), M. Louis Roure nous conte l'histoire du pauvre curé, qui, pendant de longues années, fut malmené et persécuté par les tyrans locaux. Le genre n'est pas facile, et il faut féliciter M. Roure, qui a su rendre son sujet avec autant de verve que d'esprit.

— Au sujet des travaux de M. David Martin, conservateur du musée des Hautes-Alpes, nous avons eu l'occasion de signaler combien était féconde en résultats nouveaux sa collaboration à la Carte géologique de France. Sous ce titre : *Formations caillouteuses de la vallée de la Durance* (Gap, Jouglard, in-8 de 22 p.), M. Martin étudie les dépôts de la fin de la période tertiaire et les dépôts quaternaires subordonnés aux grands glaciers. C'est là, on le devine sans peine, le fruit de recherches patientes extrêmement minutieuses et pénibles.

Flandre. — Le tome XLIX des *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai* (Cambrai, imp. Régnier frères, in-8 de LX-124 p. avec 1 fig. et 1 plan) vient de nous parvenir. Divers travaux intéressants y ont été insérés, savoir : *Le Rhamadan à Tunis*, par M. Édouard Gautier; — *Biographie médicale du Cambrésis (1300-1800)*, par le docteur Napoléon Belval, revue et publiée par le docteur Alexandre Faidherbe, laquelle ne compte pas moins de cinquante-deux pages; — *Dumouriez*, importante étude historique, par M. A. de

Cardevacque ; — *Curieux phénomène d'ornithologie*, observations par le docteur Coulon ; — *Discours nécrologique sur M. A. Caluyer*, par M. A. Ronnelle ; — *Observations pluviométriques faites à Cambrai de 1870 à 1874*, par M. Boiteux. Un beau plan hors texte que l'on trouve ici concerne un projet de voirie à propos du démantèlement de Cambrai, dressé par M. Ronnelle, architecte; il ne peut manquer d'attirer l'attention des habitants de cette ville.

Franche-Comté. — L'Académie de Besançon marche certainement à la tête du mouvement littéraire de la Franche-Comté. Elle compte parmi ses membres des notabilités universellement connues et appréciées dans le monde des lettres. Aussi ne comprenons-nous pas la mesure étrangement hostile dont cette société vient d'être l'objet de la part du conseil général du Doubs, qui, dans une de ses dernières séances, a supprimé la modeste subvention de 500 francs qui était faite à l'Académie, sur le budget du département, depuis un temps immémorial. Cette « économie » nous paraît à tous égards pitoyable, et nous nous demandons ce qui a pu la motiver. Quoi qu'il en soit, les mandataires du Doubs ne sont pas dans le mouvement : en effet, la décentralisation, partout à l'ordre du jour, ne semble pas beaucoup les préoccuper, puisqu'ils cherchent à affaiblir une société littéraire pleine de vitalité et qui fait le plus grand honneur au département et à la vieille Franche-Comté tout entière.

— Nous devons une mention spéciale à l'importante étude que M. l'abbé Tournier, curé d'Athesans, a publiée sous le titre de : *Le Catholicisme et le protestantisme dans le pays de Montbéliard* (Besançon, P. Jacquin, in-8 de xxi-492 p.). L'auteur fait le tableau très vivant des troubles pour cause de religion qui ont agité le comté de Montbéliard depuis 1676 jusqu'à l'année 1870. Dans une préface fort vive, il prend à partie divers écrivains protestants du cru qui n'ont point goûté, naturellement, son ouvrage. Peut-être M. Tournier eût-il été mieux inspiré en se montrant moins agressif. Affaire de tempérament. Mais l'histoire gagne à rester sereine et calme, le calme étant toujours une preuve de force. Si l'auteur a eu particulièrement en vue, comme nous le supposons, de ramener à la vraie religion, qui a été celle des anciens Montbéliardais, les descendants des hérétiques dont il a retracé l'intolérance et les abus de pouvoir aux temps où ils étaient les maîtres absolus, il nous paraît que ce but n'a pas été atteint. Ce ne sont pas les vérités qu'il établit, en produisant les documents les plus authentiques, que nous contesterons : elles sont heureusement indiscutables; mais l'on peut regretter, en général, le ton acerbe, souligné parfois même d'expressions vulgaires, que M. Tournier a cru devoir adopter pour exposer son sujet. Ces réserves faites — et, nous y insistons, elles ne visent que la forme, — nous trouvons très motivée la distinction flatteuse que lui a accordée la docte Académie de Besançon en couronnant cette œuvre qui complète bien le précédent volume du même auteur : *Le Protestantisme dans le pays de Montbéliard.*

— La belle brochure que M. le docteur F. Coutenot vient de publier sur le *Docteur Rougnon, de l'Université de Besançon (1727-1799)* (Besançon, imp. Bossanne, in-8 de 86 p. avec un superbe portrait de Rougnon) est particulièrement attachante. L'auteur a très bien su faire revivre, avec ses qualités et ses défauts, cette physionomie un peu oubliée. Peut-être pourra-t-on trouver que le plan du travail a été conçu d'une façon assez singulière pour une biographie. Ainsi, la deuxième partie : *Coup d'œil historique sur la médecine au XVIIe et au XVIIIe siècle* nous paraîtrait mieux à sa place à la fin de l'opuscule, comme troisième partie, qu'au milieu, sous la rubrique : *Deuxième partie;* car la troisième et dernière division relative aux *Travaux*

de Rougnon aurait dû, en bonne logique, suivre immédiatement la première, qui est la biographie du personnage. Sauf cette observation d'importance secondaire, nous n'avons que des éloges à adresser à M. Coutenot, qui a tiré du sujet le meilleur parti.

Languedoc. — Le R. P. Apollinaire nous donne une excellente biographie de Henri de Joyeuse, appelé en religion P. Ange : *Capucin et gouverneur de Languedoc* (Nîmes, Imp. générale, gr. in-8 de 63 p. Extrait de la *Revue du Midi*). Le savant religieux s'occupe surtout du retour du P. Ange dans son ordre lorsque le Languedoc fut devenu paisible et prospère. Il se plaint des historiens qui, en racontant cet événement, ont méconnu le caractère d'un personnage qui ne cessa jamais d'être un grand homme de bien. Parmi ces historiens, il signale Dom de Vic et Dom Vaissète, lesquels ont sacrifié les Joyeuse à Henri Ier de Montmorency qui, selon le R. P. Apollinaire, aurait, sous le règne de Henri III, trahi son roi et sa foi. La discussion est très intéressante.

Lyonnais. — Le discours de réception prononcé à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, dans sa séance publique du 9 juillet 1895, par M. Aimé Vingtrinier, bibliothécaire en chef de la ville, est consacré au *Général Maupetit* (Lyon, Bernoux et Cumin, gr. in-8 de 15 p.). L'orateur a donné, en excellent langage, une attachante biographie de Pierre-Anne-Honoré Maupetit, général de cavalerie, baron de l'Empire, né à Lyon le 21 novembre 1771, mort à Alençon le 13 décembre 1811.

Normandie. — Signalons un très beau volume qui vient de paraître sous les auspices de la Société historique et archéologique de l'Orne. C'est l'*Inventaire des titres, papiers et enseignemens concernans la cure d'Alençon, avec un mémoire précis de titres antiens et modernes de toutes choses, en 1720, par messire Pierre Belard, prestre, docteur de Sorbonne et curé d'Alençon* (Alençon, E. Renaut de Broise, in-8 de XIII-272 p.). Une excellente table, dressée par le compilateur, a été ramenée aux pages de l'édition. M. l'abbé Laurent a fourni une curieuse notice sur l'abbé Bélard, qui fut un vrai pasteur selon le cœur de Dieu. Du reste, rien ne se révèle mieux dans la figure fine et ascétique qui est reproduite en tête du volume, d'après un tableau que possède actuellement encore l'hôpital d'Alençon.

Provence. — M. Tamizey de Larroque vient de publier une *Notice inédite sur le livre de raison du Muet de Laincel, d'après les manuscrits de Peiresc* (Digne, Chaspoul et Barbaroux, in-8 de 23 p.). C'est le fils même du muet qui avait rédigé cette notice et qui l'avait envoyée à Peiresc. Deux photographies donnent l'aspect exact du livre de raison, tenu non pas à l'aide de l'écriture seule, mais de signes, de figures et de chiffres. Grâce à M. Tamizey de Larroque, on peut faire revivre tout entière cette curieuse figure de gentilhomme campagnard.

Roussillon. — Laissant aux jeunes le plaisir d'arpenter les montagnes, M. le docteur Donnezan, qui fonda autrefois la section alpine du Canigou, se contente de donner *Une Excursion du Club alpin au musée régional de Perpignan* (Perpignan, imp. de l'*Indépendant*, in-8 de 46 p.). Les lecteurs qui le suivront dans cette « excursion » ne perdront point leur temps, car il est difficile de mieux rassembler les faits et les objets concernant l'histoire naturelle de ce beau pays.

Saintonge. — M. A. Claudin étudie *Un Écrivain saintongeais inconnu, Mathurin Alamande, poète et littérateur de Saint-Jean-d'Angély, 1486-1571* (Paris, Claudin, gr. in-8 de 20 p. Extrait de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*). Le savant chercheur nous apprend beaucoup de choses sur cet Alamande, dont on ne connaissait guère que le nom ; il s'occupe des divers séjours de

ce personnage à Paris, où il fut l'élève de Jacques Lefèvre d'Étaples; à Saint-Jean-d'Angély où, tout jeune encore, il fut principal du collège de sa ville natale; à Poitiers (1509), à Bordeaux (1517), à Lectoure (même année), à Beaumont (près Condom) et à Castres (1519), à Toulouse (1523, année où Jean Maurus, ancien imprimeur à la Réole et professeur à Montauban, lui dédia son commentaire sur les distiques de Fausto Andrelini), à Agen (1529), à Lectoure (où on le trouve régent des écoles en 1530-1531). A la bio-bibliographie du très errant écrivain sont jointes des *Notes sur une impression de Toulouse* (de 1519, par Jean Faure, laquelle a échappé aux recherches du marquis de Castellane et du docteur Desbarreaux-Bernard) *et sur un libraire rouennais établi à Castres en 1519* (Guillaume le Nud). La notice sur Alamande (ornée de trois planches de fac-similés) est une des plus curieuses de toutes celles qui ont valu à M. Claudin les suffrages de l'Institut.

Alsace-Lorraine. — Le fascicule V des *Correspondants de Grandidier*, consacré à *Dom François Clément, bibliothécaire des Blancs-Manteaux*, est un des plus riches de toute la collection : M. l'abbé Ingold y donne trois lettres inédites du célèbre bénédictin, qu'il appelle *le plus savant des mauristes des derniers temps*, adressées à l'auteur de l'*Histoire des évêques de Strasbourg* (de janvier 1777 à janvier 1779), et, en appendice, dix-sept lettres du même Dom Clément à Martin Gerbert de Hornau, le prince-abbé de Saint-Blaise dans la Forêt-Noire, « un des plus grands noms de l'Allemagne bénédictine. » Ces dernières lettres, dont une seule est écrite en latin, vont de 1778 à 1788. Toutes sont très savantes et très savamment annotées. Une des lettres de Dom Clément à l'abbé Grandidier est particulièrement importante, car elle roule sur les devoirs de l'historien et, selon la juste remarque du docte éditeur, tous ceux qui veulent en mériter le titre devraient la méditer. Les lettres de Dom Clément à Dom Gerbert contiennent force détails sur la biographie et la bibliographie des deux grands érudits, et aussi sur l'édition des œuvres de Bossuet par Dom Deforis, sur l'histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur par Dom Tassin, sur l'histoire de l'église de Mayence par Dom Joseph Fuchs, etc. M. l'abbé Ingold a augmenté l'intérêt de son commentaire en l'enrichissant de quelques documents inédits mêlés à la correspondance de Gerbert, tels qu'un billet du ministre de Sartine, deux lettres de l'académicien de Bréquigny.

Allemagne. — Nous regrettons très vivement la disparition de la *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, fondée en 1889 par M. Quidde, et qui était l'un des recueils les mieux informés et l'un des plus précieux pour ses dépouillements bibliographiques. On annonce cependant que la revue va se réorganiser et paraître avec une nouvelle rédaction.

Belgique. — Dans un travail dont l'Académie royale de Belgique a eu la primeur le 8 mai dernier : *Le Socialisme français. Victor Considérant en Belgique* (Bruxelles, imp. Hayez, in-8 de 46 p.), M. Ernest Discailles, professeur à l'Université de Gand, a exposé le rôle de Considerant en Belgique, avant et après son exil, en ce qui concerne les théories fourieristes, dont il s'était fait le propagateur, et les projets de phalanstère dont l'application ne causa que des ruines. Tous les partisans de ce rêveur furent à peu près guéris de leurs illusions, sauf lui-même. Cette étude nous a paru un peu trop sympathique pour le personnage, si attachante qu'elle soit d'ailleurs.

Danemark. — Mentionner simplement les travaux de notre collaborateur, M. E. Beauvois, c'est déjà les louer, la réputation de ce spécialiste étant partout établie. Contentons-nous donc d'ajouter à la considérable liste de ses publications la mention de trois nouvelles brochures que les archéo-

logues les plus savants liront avec profit : 1° *Systématisation des trouvailles danoises de l'âge de fer*, par Carl Neergaard, traduit par E. Beauvois (Copenhague, imp. de Thiele, gr. in-8, de la p. 169 à la p. 224. Extraits des *Mémoires de la Société royale des antiquaires du Nord*); — 2° *Les Monuments runiques de l'Allemagne*, par Lud. F.-A. Wimmer, traduit par E. Beauvois (Copenhague, même impr., gr. in-8, de la p. 225 à la p. 300. Extrait des mêmes *Mémoires*); — 3° *Les Gallois en Amérique au XIIe siècle* (Louvain, J.-B. Istas, gr. in-8, de la p. 97 à la p. 110. Extrait du *Muséon*, livraison d'avril).

Tunisie. — Le R. P. Delattre publie les *Inscriptions romaines de Carthage. Épigraphie païenne, 1893-1895* (Tunis, gr. in-8 de 25 p. Extrait de la *Revue tunisienne*, organe de l'Institut de Carthage). Le savant antiquaire s'excuse de ne donner que des menus fragments des textes de la Carthage romaine. Il n'a pas cru devoir renoncer à recueillir et à publier, quoique incomplètes, les inscriptions monumentales de la métropole de l'Afrique, rappelant qu'en matière archéologique il ne faut rien négliger de ce qui peut jeter plus tard la lumière sur le plus petit point. Les inscriptions publiées, et qui font suite aux nombreuses séries déjà insérées dans divers recueils scientifiques, séries réunies dans le tome VIII du *Corpus Inscriptionum latinarum*, n° 12971 à n° 13392, ont été trouvées en 1893, 1894 et 1895.

Publications nouvelles. — *Patrologie*, von O. Bardenhewer (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Tractatus pastoralis de sacramentis*, auctore P.-H. a Sexten (in-8, Mayence, Kirchheim). — *De Sacramento matrimonii*, auctore M. Rosset, episcopo Maurianensi (Saint-Jean-de-Maurienne, l'auteur, 3 vol. in-8). — *Die Unauflösbarkeit der christlichen Ehe und die Ehescheidung nach Schrift und Tradition*, von A. Cigoi (in-8, Paderborn, Schöningh). — *Geschichte des Breviers*, von S. Bäumer (in-8, Freiburg-im-Breisgau, Herder). — *Vie mortelle du Christ vengée des attaques de feu Renan, et des rationalistes modernes*, par l'abbé Bouchet (in-8, Téqui). — *La Vie de N.-S. Jésus-Christ méditée pour tous les jours de l'année*, par l'auteur des « Avis spirituels » (2 vol. in-16, Téqui). — *Jésus en croix, ou la Science du crucifix*, par les PP. P. Marie et J.-N. Grou (petit in-16, Téqui). — *Entretiens avec Notre-Seigneur Jésus-Christ pour les jours de communion*, par l'auteur des *Avis spirituels* (in-32, Téqui). — *Considérations sur le Purgatoire*, par le R. P. Deidier (in-18, Téqui). — *Le Mal et les perfections divines*, par l'abbé J.-B. Bigou (in-18, Vic et Amat). — *Sentences et prières inédites du R. P. Bronchain*, par le P. Nimal (in-32, Castermann). — *Lettres apostoliques de S. S. Léon XIII*, t. III (in-18, Maison de la Bonne Presse). — *Réflexions d'un curé de campagne sur la danse*, par Un prêtre du diocèse de Lyon (in-18, Delhomme et Briguet). — *Nomenclator literarius recentioris theologiae catholicae*, auctore H. Hurter, S. J. T. III (in-8, Œniponte, libr. academica wagneriana). — *Le Droit public romain*, par T. Mommsen. T. V (gr. in-8, Fontemoing). — *Études sur les principes de droit international*, par J. Westlake, trad. de l'anglais par E. Nys (gr. in-8, Fontemoing). — *Le Droit rural et usuel mis à la portée de tous*, par J. Gaure (in-18, Chevalier-Marescq). — *Mélanges de philosophie catholique. Le Cartésianisme, le rationalisme et la scolastique*, par J.-B. Aubry (in-8, Retaux). — *De la Contingence des lois de la nature*, par E. Boutroux (in-18, Alcan). — *Étude sur l'espace et le temps*, par G. Lechalas (in-18, Alcan). — *Physica*, auctore cardinal Pázmány (in-4, Budapesth, typ. regiae scientiarum Universitatis). — *L'Enfant*, par Mgr Dupanloup (petit in-8 carré, Téqui). — *Le Crâne des criminels*, par A. Debierre (in-8, Masson). — *Essai historique sur la tactique de l'infanterie*, par le capitaine Gérôme (in-8, Charles-Lavauzelle). — *La Vie artistique*, 4e série, par G. Geffroy (in-18, Dentu). — *Les Auteurs grecs du baccalauréat*, par M. L.... Tome I. *Les*

Poètes (in-18, Delhomme et Briguet). — *Les Auteurs français*, par l'abbé Verdunoy et l'abbé Thierry (in-18, Delhomme et Briguet). — *Robert von Blois sammtliche Werke*, zum ersten Male herausgegeben von J. Ulrich (3 vol. in-8, Berlin, Mayer et Müller). — *La Lyre d'airain* (*1865-1883*), par R. Damedor (in-18, Vanier). — *Poésies complètes*, par A. Rimbaud (in-18, L. Vanier). — *Sentiments et pensées*, par V. Guillemin (in-18, Besançon, imp. P. Jacquin). — *L'Empreinte*, par E. Estaunié (in-18, Perrin). — *Don Rafaël, aventures espagnoles, 1807-1808*, par E. Daudet (in-18, Plon et Nourrit). — *La Faute de Jeanne*, par H. Maisonneuve (in-18, Plon et Nourrit). — *Vie manquée*, par P. de Bouchaud (in-18, Lemerre). — *En cortège*, par H. Mazel (in-8 carré, Bibliothèque artistique et littéraire). — *Stanis*, par M. Harrissen (in-18, Delhomme et Briguet). — *Histoire et littérature*, par E. Biré (in-8, Lyon, Vitte). — *L'Animo di Torquato Tasso*, da F. Vismara (in-8, Milan, Hœpli). — *Œuvres complètes de Branthôme*, t. XII et XIII (2 vol. in-18, Plon et Nourrit). — *In Palestina*, da G. Beltrame (in-8, Firenze, Barbèra). — *A travers le Sahara. Les Missions du colonel Flatters*, par J.-V. Barbier (petit in-16, Téqui). — *Madagascar et la Mission catholique*, par E. Colin et le R. P. P. Suau (gr. in-8, Sanard et Derangeon). — *Histoire générale. Les Origines*, par E. Driault et G. Monod (in-18 cart. toile, Alcan). — *Histoire générale. Les Temps modernes (1328-1789)*, par E. Driault et G. Monod (in-18, cart. toile, Alcan). — *L'Europe et le Saint-Siège à l'époque carolingienne. Ire partie, le Pape Jean VIII* (*872-882*), par le P. A. Lapôtre (gr. in-8, Picard). — *Saint Albert de Messine, de l'ordre des Carmes*, par la Cte D. de Beaurepaire de Louvagny (in-18, Téqui). — *Le Vénérable Cottolengo*, par Mgr Constans (2 vol. in-8, Bloud et Barral). — *Le Père F. Imbert, de la Société de Marie*, par Un artiste (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Fêtes régimentaires en France et à l'étranger*, par le capitaine Fanet (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Histoire générale de la guerre franco-allemande, 1870-1871*, par le comt Rousset. T. IV. *Les Armées de province* (in-8, Libr. illustrée). — *Les Français au Tonkin*, par J. Sarzeau (in-8, Bloud et Barral). — *La Campagne monarchique d'octobre 1873*, par C. Chesnelong (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire de M. Emery et de l'Église de France pendant la Révolution*, par Mgr Méric (2 vol. in-18, Poussielgue). — *Histoire du Parlement de Paris de l'origine à François Ier, 1250-1515*, par F. Aubert (2 vol. in-8, A. Picard). — *Essoyes pendant la Révolution et pendant les invasions de 1814 et de 1815*, par l'abbé A. Pétel (in-8, Troyes, imp. Frémont). — *Histoire de la Révolution en Auvergne*, par J.-B. Serres (3 vol. in-18, Vic et Amat). — *Geschichte des Collegium Germanicum Hungaricum in Rom*, von Cardinal A. Steinhuber (2 vol. in-8, Freiburg-im-Breisgau, Herder). — *La Russie contemporaine. Les Tsars du XIXe siècle*, par J.-M. Villefranche (in-8, Bloud et Barral). — *Le Conseiller François Tronchin et ses amis, Voltaire, Diderot, Grimm, etc.*, par H. Tronchin (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Maréchal Canrobert*, par L. Martin (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Un Homme de bien, Honoré Arnoul, fondateur de la Société nationale d'encouragement au bien*, par J. de la Faye (in-8, Bloud et Barral). — *Johannes Mathesius. Ein Lebens- und Sitten — Bild aus der Reformationszeit*, von G. Lœsche (2 vol. in-8, Gotha, Perthes). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

PSYCHOLOGIE. — 1. *L'Année psychologique*, publiée par H. BEAUNIS et A. BINET, avec la collaboration de TH. RIBOT et V. HENRI et de BOURDON, COURTIER, DELABARRE, FLOURNOY, LUGARO, MEUMANN, PASSY, PHILIPPE et VEEKS, *1re année, 1894*. Paris, Alcan, 1895, in-8 de VII-619 p., 10 fr. — 2. *Éléments de psychologie humaine*, cours professé à l'Université de Gand, par J.-J. VAN BIERVLIET. Gand, Siffer ; Paris, Alcan, 1895, in-8 de 318 p., 8 fr. — 3. *Les Lois de l'imitation, étude sociologique*, par G. TARDE, 2e édit. revue et augmentée. Paris, Alcan, 1895, in-8 de XXIV-428 p., 7 fr. 50. — 4. *Psychologie des foules*, par GUSTAVE LE BON. Paris, Alcan, 1895, in-18 de VII-200 p., 2 fr. 50. — 5. *La Psychologie du beau et de l'art*, par MARIO PILO. Trad. de l'ital. par AUG. DIETRICH. Paris, Alcan, 1895, in-18 de 180 p., 2 fr. 50.

MÉTAPHYSIQUE ET MORALE. — 6. *Le Monde extérieur*, par DENYS COCHIN. Paris, Masson, 1895, in-8 de 504 p., 7 fr. 50. — 7. *Obligation morale et idéalisme*, par G. LEFÈVRE. Paris, Alcan, 1895, in-18 de 158 p., 2 fr. 50. — 8. *Science et conscience, ou Théorie de la force progressive*, par HENRI KLEFFER. Tome III, *la Morale universelle*. Paris, Alcan, 1895, in-8 de 392 p., 4 fr.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — 9. *La Philosophie d'Ernest Renan*, par RAOUL ALLIER. Paris, Alcan, 1895, in-18 de IV-182 p., 2 fr. 50. — 10. *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. PILLON. *5e année, 1894*. Paris, Alcan, 1895, in-8 de 324 p., 5 fr.

1. — On sait quelle direction nouvelle ont prise, surtout depuis 1860 (date des *Elemente der Psychophysik* de Fechner), les études de psychologie expérimentale en Allemagne, en France, en Italie. Des problèmes plus ou moins neufs, la mesure de la durée des faits psychiques et de l'intensité des sensations, les conditions positives et vérifiables de la conscience, de l'attention, de la mémoire, etc., ont été bien ou mal abordés sinon résolus par l'observation et l'expérimentation physiologiques, de conserve avec l'introspection et le témoignage. Cette psychologie a aujourd'hui non seulement ses adeptes fervents, mais ses laboratoires, parmi lesquels tient un bon rang celui de la Sorbonne, dirigé par MM. Beaunis et Binet, principaux éditeurs de *l'Année psychologique*, dont j'ai sous les yeux le premier volume, consacré à 1894 et à une partie de 1895. Les promoteurs de cette entreprise ont peut-être eu tort de ne pas remplacer, sur le titre même de ce gros in-8, le mot « psychologique » par le composé « psycho-physique » ou par la désignation, officielle en Sorbonne, de « psychologie physiologique. » Il y a là plus qu'une chicane verbale. Quand M. Beaunis déclare, dès l'introduction de ce livre, que la psychologie « étudie l'homme et l'animal dans ses (*sic*) manifestations psychiques » et « qu'elle ne doit pas aller au delà, » comment ne pas protester au nom de la conscience qui atteint le moi lui-même, et qu'il est partant déraisonnable de chasser de la psycholo-

gie? Reconnaissons d'ailleurs que l'intention des savants professeurs est d'exclure très sincèrement, c'est-à-dire de réserver, non de supprimer, les grands problèmes « qui inquiètent et tourmentent l'humanité. » Gardons-nous aussi de contester l'intérêt ou l'utilité des recherches de psychophysique. Par leur complexité et leur délicatesse extrême, elles retiendront bien des travailleurs dans une sphère inférieure et les empêcheront peut-être d'atteindre le principe des faits psychiques à force de les retenir sur les conditions matérielles de ces faits. Mais après tout, ces conditions bien connues compléteront la science de l'homme et aboutiront nécessairement au triomphe de la vraie philosophie. Il n'en est pas moins vrai que cette publication est proprement et exclusivement « scientifique » au sens moderne, et qu'elle ne fait aucunement double emploi avec *l'Année philosophique*. Elle est d'ailleurs beaucoup plus étendue et plus bourrée d'observations diverses, et il en sera longtemps ainsi sans doute, autant à cause de l'indétermination relative d'une science *in fieri* que pour l'innombrable quantité de faits qu'elle embrasse. — Comme sa sœur aînée, l'*Année psychologique* s'ouvre par des mémoires originaux; j'en citerai trois ou quatre sur neuf : *Mémoire des mots et des phrases*, par MM. Binet et Henri, série d'expériences sur la mémoire verbale, faites dans les écoles primaires de Paris; — *Notes psychologiques sur les auteurs dramatiques*, par MM. Binet et J. Passy, observations sur les variétés de l'imagination créatrice chez quelques-uns de nos dramaturges, travail aussi curieux, et plus peut-être, pour l'histoire et la critique littéraires que pour la science positive; — il se complète par un mémoire particulier sur M. de Curel, auteur de *l'Envers d'une sainte*, exemple remarquable et très détaillé du phénomène qu'on désigne par le nom suspect et dangereux de « dédoublement; » — trois études de M. Th. Flournoy, dont la plus neuve et la plus importante porte sur les *Illusions de poids*, c'est-à-dire sur l'erreur fatale produite dans les évaluations spontanées de cet ordre par la vision du volume d'un corps; — enfin, un précis historique des *Laboratoires de psychologie en Amérique*, par M. Delabarre. — La Bibliographie tient naturellement encore plus de place que ces travaux dans le volume (p. 241-599), y compris la « Nécrologie » (en quatre pages) de quelques psychophysiciens illustres : Charcot, Myers, Romanes, Helmholtz et Brown-Séquard, et des « tables bibliographiques » renfermant plus de douze cents indications d'ouvrages et d'articles. Les travaux analysés dans la partie bibliographique proprement dite (avec signature des critiques) atteignent le chiffre de deux cent seize; ils portent sur quantité de questions spéciales : étude du système nerveux; sensations visuelles, auditives, tactiles; sens du temps et rythme; attention; associations d'idées et mémoire; plaisir et douleur, sens esthétique; mouvement et parole; psychologie des enfants et pédagogie; hypnotisme, sommeil, rêves et

hallucinations, etc. La plupart de ces divisions comportent plusieurs subdivisions, représentées chacune par un ou plusieurs travaux afférents : ainsi, sous les « sensations visuelles » se placent : la perception de clarté (3 articles), la perception des couleurs (7 art.), le contraste (1), les images consécutives (4), l'accommodation (1), la vision indirecte (1), les illusions visuelles (6). — On me pardonnera la sécheresse de ces indications, que je ne pouvais accompagner ici d'aucune précision d'analyse ou de critique. Elles suffisent du moins pour prouver qu'à titre de répertoire courant et de guide pour les spécialistes, *l'Année psychologique* est un recueil de premier ordre.

2. — Ce qui manquait surtout jusqu'ici aux esprits soucieux de s'initier à la psychophysique et qui éprouvent des craintes et une hésitation bien naturelles en face des recherches abstruses des Fechner et des Wundt et de leurs disciples, même français, c'était un livre spécial, clair et bref, offrant sous une forme didactique les éléments essentiels de la doctrine. Or ce livre nous arrive fort à propos de Gand : *Les Éléments de psychologie humaine*, résumant un cours professé par M. van Biervliet à l'Université de cette ville, et destiné bien moins à repousser la psychologie ancienne qu'à la raccorder et la réconcilier avec la psychologie nouvelle. Une introduction détaillée (p. 8-66) pose les fondements de cette étude délicate, en décrivant soigneusement les parties de l'organisme humain dont la connaissance est indispensable aux démonstrations de la psychophysique : cellules, tissu musculaire, appareil circulatoire, système nerveux. L'ouvrage se divise ensuite en trois parties : physiologie des phénomènes conscients, sensations et mouvements ; — psychologie de ces autres phénomènes conscients, idéation (ou opérations intellectuelles) et volition ; — enfin psychophysiologie de l'imagination, de la mémoire, du langage et de la personnalité. Cette dernière partie se termine par un chapitre sur un sujet encore plein d'obscurités et d'équivoques : les mesures et les instruments de mensuration de la psychologie physiologique. M. van Biervliet résume avec une faveur marquée les résultats plus ou moins acquis et les moyens essayés, tout en avouant que « le matériel est à créer comme la science à laquelle on l'applique. » Il y a dans ce cours plus d'un point délicat où les maîtres auront à dire. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, on y lit (p. 310) « qu'il est des cas nombreux où la personnalité d'un sujet est double, triple, multiple ; » il est vrai qu'on explique tout de suite cette formule en définissant la « personnalité » dont il s'agit par la notion variable que nous avons de notre moi. Il reste encore quelque nuage ; mais il faut bien convenir que l'orthodoxie spiritualiste est sauve, surtout quand on a lu les chapitres décisifs où la doctrine s'affirme en toute clarté. Par exemple, dans la seconde partie, les opérations intellectuelles sont parfaitement distinguées de la sensation et de l'image ; le moi qui pense,

juge et raisonne, est déclaré « une substance immatérielle; » les deux systèmes opposés du matérialisme et de l'idéalisme sont également rejetés comme le résultat d'une exagération, et les conclusions de la vraie philosophie sont mises hors d'atteinte. Au chapitre suivant, la liberté morale est expliquée et démontrée. En somme, malgré quelques passages que les censeurs du vieux temps auraient peut-être notés en marge d'un *caute lege* scrupuleux, ce manuel est un résumé très remarquable de psychologie physiologique, conforme aux grands principes du spiritualisme et bien au courant de tous les progrès de la science expérimentale. C'est plus qu'il ne faut pour le recommander à l'attention des travailleurs appliqués aux études philosophiques.

3. — La première édition du livre de M. Tarde sur *les Lois de l'imitation* a été bientôt épuisée, et ce succès s'explique assez, sinon par la sûreté doctrinale et la solidité scientifique de l'œuvre, au moins par le rare talent d'analyse et la vraie originalité de l'auteur. Je crois lui avoir rendu justice dès l'origine, et dans mon dernier article d'ensemble je retrouvais et je signalais les mêmes mérites dans sa *Logique sociale*, qui forme le complément des *Lois de l'imitation :* soit la construction de la science après la recherche des bases, des faits premiers. La nouvelle édition de l'étude sociologique ou psychologique fondamentale de M. Tarde a été revue et, sur quelques points, augmentée. Mais la doctrine n'a subi aucune modification sensible. Je noterai dans la nouvelle préface la réponse à quelques difficultés proposées par divers critiques. On avait reproché à M. Tarde une extension abusive donnée aux mots « imitation » et « invention, » parce qu'il y comprenait toutes les suggestions reçues et toutes les initiatives prises d'instinct, et sans réflexion. Il a certainement raison de se défendre et de s'absoudre en ce point. Il n'a pas moins raison en attaquant à son tour beaucoup de sociologues naturalistes qui donnent à l'hérédité, non seulement un sens trop vague et trop vaste, mais encore un rôle explicatif à peu près universel. N'en est-il pas un peu de même du rôle de l'imitation dans la psychologie de M. Tarde? En tout cas, ses interprétations les plus ingénieuses et les plus séduisantes des faits généraux de sociologie ne laissent-elles pas intact le sous-sol scientifique, si l'on me passe le mot, je veux dire toute l'activité psychique antérieure à l'imitation? — A noter encore une lacune que l'auteur signale et répare lui-même dans cette préface : la « contre-imitation » ou tendance à faire le contraire de ce que nous montre l'exemple d'autrui. — Après cela les deux ouvrages sociologiques de M. G. Tarde restent ce qu'ils ont paru dès la première heure à la plupart des critiques : un ensemble très habilement ordonné d'observations et d'interprétations fines, ingénieuses, profondes même quelquefois, mais non un système solide et complet.

4. — *La Psychologie des foules!* Ce titre nous porte bien loin du do-

maine éminemment solitaire de la vieille psychologie. Ce n'est pas une fin de non-recevoir contre le petit livre de M. Gustave Le Bon. Il prétend que « la connaissance de la psychologie des foules est aujourd'hui la dernière ressource de l'homme d'État qui veut, non pas les gouverner — la chose est devenue bien difficile — mais tout au moins ne pas être trop gouverné par elles ; » et cette assertion n'est pas sans apparence de vérité, si toutefois la « psychologie des foules » est quelque chose de bien réel ; si le meilleur moyen de connaître les masses n'est pas précisément de connaître l'âme humaine simplement ; si, avant tout, la nouvelle théorie qui se produit avec tant d'assurance n'est pas, à l'inverse du dicton ordinaire, quelque chose comme la forêt qui empêche de voir les arbres. — Voici les bases principales de cette théorie. La « foule, » au sens psychologique, c'est une masse tellement constituée que les personnalités distinctes y disparaissent. Elle obéit dès lors à une « loi mentale » proprement dite, qui a pour caractères : l'unité d'abord, c'est-à-dire une poussée uniforme, irréfléchie, héroïque aussi aisément que criminelle ; — puis, dans l'ordre sentimental, l'impulsivité, la crédulité, le simplisme et l'exagération passionnés, l'intolérance et le conservatisme, avec une moralité tantôt plus haute, tantôt plus basse que celle des individus, mais habituellement désintéressée ; — dans l'ordre intellectuel, des idées suggérées sous forme d'images et passées peu à peu à l'état de sentiment, mais peu ou point de raisonnement ; — dans l'ordre religieux enfin, la persistance des vieilles croyances sous des formes plus ou moins nouvelles. L'auteur, en s'éloignant absolument des néo-chrétiens de toute nuance, en admettant la banqueroute de l'Église plutôt que celle de la science, croit à la persistance du sentiment religieux, mais l'identifie avec toute recette de bonheur humanitaire et, par là même, avec l'intolérance et le fanatisme de tout ordre. Il attribue d'ailleurs les révolutions religieuses et politiques beaucoup moins aux grands hommes qu'aux foules. A partir de ces idées éminemment démocratiques, il en vient à voir dans notre éducation officielle la genèse commune de ces deux types funestes : le bourgeois sans initiative et l'anarchiste ; dans nos lycées français, des « usines à dégénérescence.... » — Quelque opinion qu'on ait de ces critiques, on ne lira pas sans un vrai profit les deux derniers livres : l'un sur les facteurs des opinions des foules (races, traditions, institutions, éducation, langage, illusions, expérience), et sur les meneurs des foules et leurs moyens d'action ; l'autre sur les diverses catégories de foules : foules dites criminelles, jurys de cours d'assises, foules électorales, assemblées parlementaires. L'esprit général qui domine et pénètre la plupart de ces observations, auxquelles ne manque pas l'intérêt de l'actualité, se montre bien dans cette phrase : « Le règne des foules, c'est le règne des comités, c'est-à-dire des meneurs : on ne saurait rêver de despotisme plus dur. » Rien de plus

juste au point de vue pratique. Mais la donnée prétendue scientifique du livre entier n'en est pas moins inacceptable. L'auteur oppose hardiment son principe de « l'unité morale des foules » aux vues de H. Spencer, pour qui l'esprit de la foule n'est que la somme et la moyenne des éléments qui la constituent. Assurément l'agglomération se produit souvent avec des caractères qui paraissent étrangers aux individus pris à part, et ce phénomène a frappé les observateurs les plus vulgaires. Mais une analyse psychologique un peu profonde, tenant compte de l'instinct social et des influences de milieu, réduit de beaucoup le mystère et ne laisse qu'une part restreinte de vérité à « l'évanouissement de la personnalité consciente » introduit par M. Gustave Le Bon dans la définition même de la foule.

5. — M. Mario Pilo, dont on vient de traduire *la Psychologie du beau et de l'art*, appartient à l'école évolutionniste et se réclame volontiers de M. Mantegazza et d'autres maîtres également suspects aux tenants des doctrines spiritualistes. Ce n'est pas une raison de contester le talent d'écrivain et surtout la force de construction et la vigueur d'analyse dont témoigne ce petit traité de psychologie esthétique, vrai modèle de composition symétrique et de forme serrée. Il se divise, conformément au titre lui-même, en deux parties, « le Beau » et « l'Art. » Chacune de ces parties comprend deux livres : « Facteurs objectifs » et « Facteurs subjectifs. » De plus, chaque livre comporte deux chapitres, les facteurs objectifs du beau étant ou sensoriels ou spirituels (sentimental, intellectuel, idéal), et ses facteurs subjectifs étant les uns intrinsèques (race, sexe, âge, etc.), les autres extrinsèques : milieu physique, moral, etc. — De même pour « l'art, » dont les facteurs *objectifs sensoriels* sont les variétés de la tendance instinctive vers l'imitation et l'ornement, et les facteurs *objectifs spirituels* comprennent l'art et le style réfléchis, dans le triple ordre sentimental, intellectuel, idéal, et dans les trois états imitatif, critique, créateur. Quant aux facteurs *subjectifs intrinsèques* de l'art, ce sont, par exemple, l'hérédité, la vocation, la personnalité, le génie, l'inspiration ; et ses facteurs *subjectifs extrinsèques*, les mécènes, les académies, les modèles, etc. — Sous cette méthode rigoureuse, qui semble annoncer une exactitude et une précision géométriques, se cache un art souvent un peu bien artificiel pour sauver l'ennui des inévitables redites et aussi pour établir, au prix d'analyses plus subtiles que solides, un lien continu entre des matières parfois fort disparates. Cette finesse de dissection a pourtant quelques bonnes réussites, par exemple, la classification du « plaisant » en ces quatre espèces : le comique ou le bouffon (mais le français n'admettra pas cette synonymie), qui est le plaisant sensoriel (?) ; l'humoristique, qui est le plaisant sentimental ; le spirituel, qui est le plaisant intellectuel ; le grotesque, qui est le plaisant idéal. — Laissant de côté le détail, qui est infini dans ce traité, malgré

la petitesse du volume, il faut au moins en indiquer le défaut vraiment capital. En dépit du langage universel, M. Pilo attache l'idée du beau même aux sens les plus inférieurs, de même qu'il dérive l'art de sources purement animales. Sa conclusion n'est pas plus acceptable que ce point de départ. « Gloire à l'art ! gloire à l'art ! Il est la foi, il est le culte, il est la religion de l'avenir. A ses idoles divines tous nos encens, toutes nos prières, toutes nos aspirations ! Ce sont elles seules en effet qui peuvent nous donner la véritable et unique félicité possible sur la terre ! » Bien entendu qu'il n'est pas question pour l'auteur d'une félicité d'au delà. Mais ce que ne peut faire la science, l'art ne le fera certes pas davantage, et c'est le moindre des inconvénients de ce plaidoyer en faveur d'une cause perdue d'avance, de gâter par la déclamation et le mauvais goût le style du philosophe italien, habituellement chaud et clair, malgré une trop violente bigarrure de mots techniques et de poétiques images.

6. — Dans son beau livre sur *l'Évolution et la vie*, arrivé naguère à sa troisième édition, M. Denys Cochin, portant sur le terrain scientifique la défense des intérêts moraux et religieux, qui est pour lui un héritage de famille, avait montré l'inconsistance absolue de l'évolutionnisme athée. La confusion du monde matériel et du monde moral, qui est la grande hérésie de ce qu'on appelle « science moderne » ou « esprit moderne, » était dès lors réfutée, sur le terrain expérimental, par les données de la science elle-même. Aujourd'hui l'éminent écrivain aborde un autre domaine, celui de la métaphysique, non moins troublé par les conceptions d'un matérialisme étroit ou d'un idéalisme stérile. La question de la connaissance des corps est devenue, de fait, le centre vital des systèmes ; elle fait le sujet de ce traité métaphysique : *Le Monde extérieur*. Au reste, M. Cochin ne quitte pas, en philosophant, le domaine de la science, persuadé avec raison que la philosophie supérieure, pour ne pas se perdre dans la région du rêve, trouve son meilleur lest dans les données scientifiques pleinement acquises par le travail progressif de l'esprit humain. Le premier chapitre du traité pose le problème métaphysique par excellence, celui de la connaissance, auquel les écoles exclusives donnent une solution étroite, qui les conduit à nier soit l'esprit, soit la matière. Les chapitres suivants présentent à l'appui une histoire raisonnée et sagement critique de l'évolution métaphysique à partir des origines jusqu'au plein épanouissement du matérialisme et de l'idéalisme modernes. L'auteur établit ensuite son système, idéaliste à la base, mais pleinement réaliste dans l'ensemble, et sauvant l'existence du monde extérieur avec les idées de contingence et de création. L'espace est le point de départ de cette exposition philosophique. Sur cette délicate question, il ne faut ni le dissimuler ni trop s'en étonner, M. Cochin ne fera pas accepter toute sa doctrine aux meilleurs champions de la cause qu'il défend. On ne les amènera probablement pas à

professer à la fois la réalité de l'espace infini et sa nécessité relative à la création, c'est-à-dire au fond sa contingence; encore moins l'identité de cette étendue réellement infinie avec la matière dans son « quatrième élément. » Pour M. Cochin, ce quatrième élément est l'éther, les trois autres (c'est une question de nom) représentant les trois états des corps, solide, liquide et gazeux, qui après tout correspondent assez bien à ces trois éléments des anciens, la terre, l'eau et l'air. Mais, quelle que soit la force ou la faiblesse de ces deux ou trois chapitres, les pages essentielles du livre sur les lois physiques, l'énergie matérielle, la terre, l'atome, la science, etc., constituent le plaidoyer le plus ferme et le plus savant pour la coexistence et l'essentielle distinction de l'esprit et de la matière, du monde et de Dieu. On y goûte à la fois la chaleur du sentiment moral, la sérénité de la foi religieuse, et l'amour sincère et ardent de la science la plus compréhensive et la plus avancée. Il n'en est pas moins vrai — à mon humble avis — que le « premier métaphysique » de l'éloquent philosophe laisse à désirer, et de là doivent venir les quelques éléments imparfaits de son œuvre. Il définit lui-même sa doctrine par ces deux mots de Stuart Mill : *Cosmothetic Idealism*, qu'il interprète ainsi : « l'idéalisme qui pose en principe l'existence d'un univers extérieur à nous. » A merveille; et comment la pose-t-il? En reconstruisant par la raison seule le monde extérieur, dont la sensation ne donne que le fantôme. Mais ceux qui rejettent l'idéalisme même le plus conservateur (et tel est celui de M. Cochin) ont quelque raison d'exiger de plus au début une perception directe du corps.

7. — En revanche, l'idéalisme le plus exclusif, et pour ainsi dire le plus aigu par la base, se produit et s'affirme dans la thèse de M. G. Lefèvre, intitulée : *Obligation morale et idéalisme*, — car ce mince volume est une thèse pour le doctorat ès lettres, témoin les visas réglementaires qu'on a négligé de faire disparaître de la dernière page. — Elle est d'ailleurs, dans son exemplaire brièveté, très régulièrement construite et revêtue d'un langage partout précis et serré. Faut-il ajouter à ces qualités incontestables le mérite de la clarté? Je n'ose; mais, en vieux spiritualiste que je suis, je me reconnais peu capable de trouver un pur idéaliste vraiment clair. Ce qu'il importe de noter, c'est que M. Lefèvre n'a pas du tout voulu démontrer l'idéalisme. Il ne s'est pas proposé non plus de prouver l'obligation morale. Et cependant il se flatte d'augmenter dans les âmes la foi au devoir et, en même temps, de fortifier la cause de l'idéalisme. Voici comment. La foi au devoir suppose la vérité de l'idéalisme, c'est la première proposition qu'il prétend démontrer. D'autre part, sans l'idéalisme nous ne pouvons avoir la certitude de l'obligation morale, ni aucune autre certitude, c'est sa seconde proposition. Ainsi ces deux vérités (au sentiment de l'auteur) se soutiennent l'une l'autre sans se subordonner nécessairement l'une à l'autre. Au

fond cependant, c'est l'idée du devoir qui porte tout; car elle nous donne la pleine et immédiate certitude et nous impose par là même l'idéalisme. Il faut convenir que le nouveau docteur tire le meilleur parti possible de l'antinomie qui apparaît entre la relativité des perceptions et l'absolu de la certitude, d'une part; et de l'autre, entre l'absolu de l'impératif catégorique et la relativité de toute construction purement rationnelle.... Mais la philosophie qui n'a pas rompu avec le sens commun sait trouver et suivre une voie de milieu qui sauve les diverses certitudes. Le genre humain n'aura jamais besoin, en morale, d'une évidence qui exclut à la fois l'autorité de l'expérience et celle de la raison. Les esprits les plus raffinés eux-mêmes opposeront, à ce privilège exorbitant délivré à l'idée d'obligation d'exclure ou d'engendrer tout le reste, cette boutade de Scherer : « D'une donnée subjective tirer une abstraction, le devoir, et l'ériger en principe des choses, ô métaphysique! ce sont là de tes coups! Les sceptiques diraient : de tes tours de passe-passe. »

8. — La publication posthume de l'œuvre de H. Kleffer, qui prétend embrasser sous le titre de *Science et conscience* une théorie philosophique complète, vient de s'achever par un troisième volume sur *la Morale universelle*. La fin répond aux préliminaires et au corps du système : l'éthique de M. Kleffer, comme sa métaphysique, est à la fois anticatholique, déiste et humanitaire, et, malgré des tendances moins théoriques que pratiques, aboutit à une notion et à une démonstration prétendues scientifiques de la vie future. En dépit de bien des pages d'une inspiration honnête et même, çà et là, d'une dialectique vigoureuse contre la science matérialiste, cette morale reste, comme l'œuvre entière qui a été déjà présentée aux lecteurs du *Polybiblion* dans ses deux premières parties, un effort considérable et pourtant perdu, parce que l'ensemble ne se tient pas et que la doctrine en est confuse ainsi que l'expression.

9. — Exposer et critiquer *la Philosophie d'Ernest Renan*, c'est la tâche entreprise par M. Raoul Allier dans un in-18 de la bibliothèque Félix Alcan. Cette tâche offrait plus d'une difficulté, avant tout celle de déterminer cette « philosophie, » si tant est qu'elle existe. C'est bien pourtant une doctrine philosophique que le critique a cherchée dans l'œuvre si décevante, si fuyante, si diverse, du trop fameux historien des *Origines du christianisme*. Ce livre n'est pas une simple étude de son évolution d'âme et de pensée, comme le beau travail de M. Séailles, auquel M. Allier se réfère d'ailleurs avec de justes éloges. Il est pourtant obligé de marcher souvent sur le même terrain, en particulier dans tout le premier chapitre : *Influence de Saint-Sulpice*, où des assertions plus que contestables se mêlent à des observations sensées. Signalons seulement, parmi ces dernières, celle qui concerne l' « esprit scientifique » du jeune Renan, et parmi les autres, la prétendue atténuation, dans l'en-

seignement sulpicien, du rôle de la conscience (p. 29), et la tendance à proclamer la souveraineté du but (p. 38). O critique, lisez donc le *Compendium* de Manier et donnez-vous la peine de le comparer aux manuels universitaires du même temps ! — C'est au cours des chapitres II-IV que l'auteur, plus heureux dans l'analyse des livres de son héros que dans l'étude de nos institutions religieuses, poursuit avec plus ou moins de succès, mais non sans habileté, ce triple objectif si peu saisissable : philosophie, vues métaphysiques, morale de Renan. La philosophie n'est qu'une branche de l'art, une sorte d'épopée de l'humanité, tandis que la philologie et l'histoire en sont la science positive. La métaphysique est en dehors de la certitude objective; et pourtant Renan a au moins deux affirmations constantes de cet ordre : l'absence de toute volonté surnaturelle dans le monde, et en même temps la poursuite d'un but mystérieux dans l'évolution universelle. Quant à la règle de la volonté humaine, on sait ce qu'elle devient pour cette tête d'artiste et de sensitif : le bien n'est qu'une variété du beau, et le vice doit avoir sa place dans l'ordre humain comme la vertu; seule la catégorie du vrai prime tout. Il est clair, dès lors, que la politique (V) et la religion (VI) n'ont rien à voir, chez ce dilettante, avec les idées de droit et de devoir. Tout cela est bien déduit par le critique. Presque tout revient d'ailleurs à l'analyse purement psychologique de M. Séailles et à d'excellentes données de M. Pillon, qui mit surtout en relief, dans la *Revue encyclopédique* de 1893, l'esthétisme moral de Renan et l'emprunt qu'il a fait à Cousin des trois états successifs de la pensée : synthèse primitive, analyse, synthèse scientifique. Au reste, le livre de M. Allier est dédié à M. F. Pillon. Ce qui lui appartient en propre, ce me semble, c'est une attention marquée à démêler les sophismes fondamentaux de Renan, surtout en ce qui concerne l'ordre surnaturel et religieux. Ce soin ne saurait étonner chez un professeur de la Faculté protestante de Paris; il n'en est pas moins louable. Seulement un criterium religieux qui abandonne le « surnaturel physique » au profit exclusif du « surnaturel moral » (p. 85), paraîtra insuffisamment chrétien à quiconque dit encore avec saint Paul : « Si Christ n'est point ressuscité — miracle physique — votre foi est vaine » (*I. Cor.*, xv, 17).

10. — Le grand apôtre nous conduit d'une façon inattendue à *l'Année philosophique*, dont le cinquième volume s'ouvre précisément par un travail étendu de M. Renouvier *Sur la doctrine de saint Paul*, suite naturelle de celui de l'an dernier *Sur la doctrine de Jésus-Christ*. Aujourd'hui non plus qu'alors, il n'y a pas lieu d'analyser, encore moins de discuter des pages laborieuses et serrées, où le philosophe n'a pas réussi à se faire théologien. L'attention accordée à ces hautes doctrines est pourtant toute naturelle chez lui, et ne saurait passer pour déplacée dans l'histoire de la philosophie. Les mots qui se rapportent à l'âme et

à Dieu ont pris dans le christianisme des sens nouveaux, qui se reflètent dans tout le travail ultérieur de la pensée humaine. Mais l'intelligence la plus puissante et la plus appliquée ne peut, sans une préparation très spéciale, remuer et résoudre tant de problèmes de l'exégèse par elle-même la plus abstruse et la plus délicate. Il serait aisé d'en trouver des preuves dans la théologie « pauline » de M. Renouvier, qui a eu pourtant le mérite de saisir l'unité d'inspiration et de style des principales épîtres, et dont les interprétations les moins orthodoxes (elles abondent) mériteraient l'attention et la discussion des théologiens catholiques. De la seconde pièce originale du volume, *le Phénoménisme neutre*, il suffit de dire que M. Dauriac y loue, dans la thèse récente de M. Boirac, les avances faites à l'idéalisme néo-kantien, et y argumente contre les réserves semi-substantialistes. Rien de plus naturel. Vient, en troisième lieu, la suite de l'étude historique sur *l'Idéalisme au XVIIIe siècle*, entreprise par M. Pillon, et dont le premier chapitre sur Malebranche a été recommandé ici l'année dernière. Il faudrait dire encore plus de bien peut-être du chapitre actuel : *Spinozisme et Malebranchisme* (p. 85-199, la valeur d'un volume). On n'avait jamais serré de si près, je ne dis pas le panthéisme réaliste de Spinoza, mais surtout l'idéalisme de Malebranche. La visée principale de M. Pillon est de défendre le philosophe oratorien, dans lequel il vénère un ancêtre de son école, de cette proche parenté avec Spinoza que plusieurs critiques, les éclectiques français surtout, ont affirmée sur tous les tons, au point d'en faire un lieu commun dans l'histoire de la philosophie. On en reviendra pour peu qu'on se donne la peine d'étudier les textes rassemblés, rapprochés et discutés par le savant directeur de *l'Année philosophique*. Mais ce n'est pas à dire qu'on ne puisse rencontrer dans son plaidoyer des points discutables, surtout ceux-là précisément par où le malebranchisme et le néo-kantisme prêtent à des difficultés plus ou moins analogues en méthode et en doctrine. — La *Revue bibliographique*, qui forme la dernière partie de ce volume, offre à peu près autant que les années précédentes d'ouvrages sommairement analysés et examinés par le même critique. Son procédé et son criterium sont assez connus : il touche les points vraiment essentiels, souvent avec citations textuelles, et y oppose, au besoin, les difficultés de son dogmatisme idéaliste, moral et religieux. Les thèses protestantes continuent à donner à ce bulletin une couleur marquée de théologie chrétienne ultra-libérale, que le titre du livre ne ferait pas attendre. L'intérêt et « l'actualité » de ce tableau du mouvement des idées en France gagnent davantage à l'examen de certaines œuvres littéraires que les philosophes auraient tort de négliger : il n'est pas sans utilité de voir comment les principes de critique de Taine ou de M. Brunetière sont accueillis par un philosophe de profession comme M. Pillon.

LÉONCE COUTURE.

THÉOLOGIE

La Morale chrétienne, d'après les enseignements de l'Évangile, par A. Ott. Paris, Fischbacher, 1895, in-12 de 164 p. — Prix : 2 fr.

M. le docteur Ott emprunte exclusivement à l'Évangile sa *Morale chrétienne*. C'est une étude en quelque sorte toute neuve et originale par la méthode que l'auteur a employée; elle est un peu sèche, technique, mais pour les esprits sérieux qui ne se paient ni de phrases ni de mots, elle a son attrait et son prix. M. Ott ramène à quelques idées principales tout l'enseignement moral du christianisme, et, après quelques lignes seulement d'explication, il cite les passages de nos saints Évangiles et des épîtres qui se rapportent au titre du chapitre. Origine et autorité de la morale chrétienne; idéal chrétien; confirmation des principes essentiels de la morale antérieure; prescriptions les plus générales de la morale chrétienne; principes relatifs aux institutions sociales, relations personnelles de l'individu et de la justice: le mariage et la famille; la richesse et le travail; l'œuvre de propagande et l'ascétisme chrétien; la sanction : telles sont les pensées générales autour desquelles viennent se grouper les préceptes et les conseils du divin Sauveur et de ses apôtres, qui furent nos premiers maîtres. Nous n'avons par conséquent rien à dire du style de l'auteur, qui s'efface pour laisser parler l'Esprit-Saint; son intention n'a pas été « d'écrire un traité de morale basé sur les textes de l'Évangile ou un système de [illegible] encore moins un commentaire; » il a voulu seulement « réunir tous les textes du Nouveau Testament concernant la morale, [illegible] » La pensée est [illegible] [illegible]

F. [illegible]

La Science et la Religion. [illegible]

La Science, la religion et la conscience. [illegible]

[illegible]

Deux Mondes, par M. Brunetière, sur la banqueroute de la science. Ce petit volume, que nous présentons au public, est la reproduction de cet article, avec quelques notes dans lesquelles M. Brunetière distribue des coups de férule à droite et à gauche sur les doigts de ses contradicteurs. Nous n'avions pas besoin de cette preuve pour savoir que l'auteur est un spirituel et fin critique, et qu'il n'est pas bon de s'exposer à ses répliques. M. Renan y laisse sa réputation de savant et M. Berthelot y prend celle d'historien fantaisiste. Mgr d'Hulst, de l'autre côté, est assez malmené : M. Brunetière ne peut lui pardonner de mettre en relief l'insuffisance de son éducation philosophique. Cependant, nous devons le dire, la philosophie nous paraît être pour peu de chose dans l'article retentissant de M. Brunetière. Sa principale préoccupation n'est pas, en effet, la vérité du catholicisme, mais sa valeur comme force sociale. Il défend une puissance capable de mettre un terme à l'anarchie morale, mais lui refuse son adhésion personnelle.

Malgré tout, l'article de M. Brunetière nous a plu : il venait à son heure. Il était bon qu'un homme de sa réputation et de son autorité posât nettement la question, arrachât le masque à une fausse science, et montrât ce que sont ces savants sectaires qui cherchent à profiter de leur savoir pour autoriser une philosophie antisociale.

M. Brunetière a, dit-on, frappé trop fort. Nous le croyons aussi. C'était le seul moyen de se faire entendre. Il a mis la question à l'ordre du jour, il a montré l'impertinence des prétentions moralisatrices attribuées à la science, c'est beaucoup, et nous lui en sommes très reconnaissants. Il a rendu un grand service à la cause de la vérité. C'est le cas de répéter le mot de Jésus-Christ à ses apôtres : celui qui n'est pas contre vous est avec vous.

— Que dirons-nous de la réponse adressée à M. Brunetière par le Sâr Péladan, titre majestueux qui doit assurément piquer la curiosité du lecteur? Nous dirons que M. Péladan est un homme d'imagination et d'esprit, qu'il écrit d'une manière intéressante, qu'il relève bien des erreurs grossières, qu'il maintient assez exacte la part de la science et celle de la religion. Sa brochure est divisée en trois parties : une réponse à M. Brunetière, une autre à M. Berthelot, et une reproduction en caricature des discours prononcés au fameux banquet scientifique du 4 avril. Suit un appendice sur la moralité de la science adressé à M. Brunetière.

La lecture de ce pamphlet, car c'est un véritable pamphlet, est amusante, mais que de brume! que d'obscurité! quelle fatigue pour un esprit qui aime à voir clair! L'auteur se dit catholique romain. Nous l'en félicitons. Nous avons peine toutefois à comprendre un catholique qui n'admet ni le péché originel, qu'il interprète comme une allégorie de la complexité de notre nature, ni les miracles, qui ne prouvent, selon lui, que la foi du miraculé, ni la mission divine de l'ancienne synagogue, qui

serait, dit l'auteur, un acte de partialité divine. Que reste-t-il des fondements historiques du catholicisme? Rien, sinon que le catholicisme représente le mystère de l'au delà et que M. Péladan, comme beaucoup d'autres, sent le besoin d'entrer dans la sainte horreur du mystère. S'il ne faut que le mystère et l'obscurité, le bouddhisme ou le spiritisme ne feraient-ils pas aussi bien l'affaire? L'homme a la passion de l'infini mystérieux; mais l'homme est aussi un être raisonnable, il faut qu'il se justifie à lui-même la satisfaction qu'il donne à son besoin. Il ne lui faut pas un rapport quelconque avec l'inconnu; il lui faut un rapport avoué, reconnu par sa raison. Là seulement est la paix de l'intelligence et de la conscience. D. V.

JURISPRUDENCE

De la Validité du mariage canonique contracté en France entre deux étrangers dont la loi nationale reconnaît ce mariage. Étude de droit international privé, par A. Laurent, professeur suppléant à l'Institut catholique de Paris. Paris, Larose, 1895, in-8 de 64 p. — Prix : 2 fr.

D'après la loi du 18 germinal an X, le ministre du culte ne peut procéder en France au mariage religieux sans que le mariage civil ait été précédemment conclu. Il s'agit, bien entendu, dans la pensée du législateur, de contractants citoyens français. Supposons maintenant deux étrangers auxquels leur loi reconnaît la capacité personnelle de contracter à leur gré devant un ministre du culte ou devant un magistrat : comment la législation française viendrait-elle interdire à un ecclésiastique canoniquement compétent d'exercer vis-à-vis d'eux les pouvoirs de son ministère? C'est cependant ce que le ministre de la justice prétend dans une lettre adressée au procureur de la République de la Seine, où il met en avant l'adage juridique : *Locus regit actum*. L'autorité de la chose jugée, l'avis presque unanime des jurisconsultes modernes, semblent donner raison à son interprétation. M. Laurent s'inscrit à l'encontre et démontre victorieusement les deux points suivants : « 1° Le mariage religieux célébré en France sans aucun mariage civil est parfaitement valable, et produit ses effets aussi bien en France que dans le pays auquel appartiennent les époux; 2° le prêtre qui célèbre ce mariage ne saurait être poursuivi en justice et frappé de peines pour avoir prêté son ministère à une pareille union. »

Dans ce but, l'auteur répond aux objections tirées de la règle *Locus regit actum*, en arguant des principes mêmes de notre législation actuelle pour lui attribuer non un caractère « impératif, » mais simplement un caractère « permissif, » et, pour le démontrer, il demande aux travaux préparatoires des auteurs du Code civil et des lois modernes la confirmation de sa théorie. Il répond ensuite aux difficultés qu'on pourrait élever à

propos de l'atteinte portée à la souveraineté du pays par l'exercice d'un pouvoir considéré comme fonction d'officier de l'état civil d'un autre État, et se trouve ainsi amené à examiner en passant la délicate question de l' « exterritorialité. » La sécularisation du mariage, poursuit-il, n'est pas davantage un obstacle, car on ne saurait prétendre que le contrat religieux intervenu entre deux étrangers usant de leur loi nationale constitue quelque chose de contraire à l'ordre public; il doit donc être admis comme produisant les mêmes effets civils que s'il était intervenu entre eux dans leur propre pays. Nous ne pouvons suivre davantage M. Laurent dans son intéressante démonstration, mais nous constaterons du moins, après lui, qu'en établissant le mariage civil et ses formalités, le législateur n'a pas eu en vue les étrangers. L'objection soulevée de ce chef dépasserait donc le but, car, puisque personne ne songerait à discuter la validité d'un mariage contracté en Espagne, par exemple, entre deux Espagnols devant un prêtre, il serait dès lors ridicule de l'attaquer, si, usant de leur loi, ces deux mêmes personnes ont contracté en France dans des conditions identiques. Un tel mariage étant valide, il découle de là qu'on ne peut sans injustice empêcher le ministre du culte de procéder librement à sa célébration, parce qu'il ne peut commettre de délit en prêtant son ministère à l'exercice d'un droit.

Le résultat de cette dissertation ne sera évidemment pas de faire révoquer l'instruction ministérielle du 11 mai 1892, l'auteur ne se fait pas d'illusion sur ce point; mais il a voulu démontrer « qu'il n'y avait pas lieu de refuser en principe tout droit aux membres de l'Église, lorsqu'on admet vis-à-vis de tout le monde que tout ce qui n'est pas défendu est permis. » Nous ne saurions assez le louer de sa franchise et de son indépendance de caractère : il faut, comme il le dit fort bien (p. 64), « chaque fois que l'occasion s'en présentera, repousser cette tendance à rejeter toujours la législation de l'Église quand elle paraît en opposition avec une législation purement civile. C'est ainsi qu'on prendra l'habitude de reconnaître à la législation canonique tous les droits qui lui appartiennent naturellement comme à toute autre législation; c'est ainsi qu'on introduira dans les habitudes l'esprit qui doit présider à l'étude de toutes les questions dans lesquelles les droits et les intérêts de l'Église sont en jeu. »

G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

La Connaissance, par M. Gardair. Paris, Lethielleux, 1895, in-12 de 304 p. — Prix : 3 fr. 50.

La philosophie de saint Thomas n'est pas assez connue. Ensevelie dans de gros in-folio et, qui pis est, sous une couche épaisse de termes aujourd'hui incompris, elle n'a de nos jours ni l'éclat ni la popularité qu'elle mérite. On publie des ouvrages pour la défendre et la dé-

velopper; mais ces ouvrages ne sont guère lus que d'un public spécial.

M. Gardair a pris un moyen héroïque pour vaincre l'indifférence du public, et ce moyen lui a réussi. Il a inauguré à la Sorbonne un cours de philosophie scolastique. Ce cours est très suivi, et nous espérons que de même les leçons que le professeur publie successivement seront très lues. M. Gardair expose la philosophie de saint Thomas avec beaucoup de fidélité et une grande clarté, et l'on peut juger par ses ouvrages que la doctrine de l'Ange de l'école n'est pas aussi étrange ni aussi démodée que certains affectent de le croire.

M. Gardair publie cette année ses leçons sur la connaissance. On peut dire que la théorie de la connaissance est le centre de la philosophie de saint Thomas. Pour bien comprendre cette théorie du grand docteur, il faut se faire une juste idée de sa psychologie et même de sa métaphysique. Le sujet est donc de la plus haute importance. M. Gardair expose les théorèmes de saint Thomas sur la connaissance sensible et sur les plus hauts principes de la connaissance intellectuelle. On remarquera une excellente interprétation du principe d'assimilation, si souvent mal compris, et que l'auteur résume dans cette formule aussi profonde que juste : la forme du connu est l'acte même de la puissance de connaître.

A lire spécialement les belles pages sur la génération des principes. Les gens difficiles trouveront peut-être que l'auteur ne se dégage pas assez complètement des métaphores en usage dans l'école où elles avaient un sens qui nous paraît mystérieux aujourd'hui; mais les vues sont larges, la doctrine élevée, et l'essentiel y est, à savoir que l'intuition de l'être saisi dans les natures matérielles est le principe premier de la fécondité de l'intelligence. D. V.

L'Aristocratie intellectuelle, par Henry Bérenger. Paris, Colin et Cie, 1895, in-18 de 273 p. — Prix : 3 fr. 50.

Poète, comme le manifeste sa dédicace à la chère morte, « qui dans la forêt de son système eût fait chanter l'oiseau d'or de son âme, » ancien président de l'A (traduisez : de l'Association des étudiants opportunistes), M. Henry Bérenger apparaît à la fois comme un doux chimérique rêvant de tout autre chose que ce qui est, et comme un demi-optimiste trouvant que cela ne va déjà pas si mal. Sa chimère, c'est le triomphe de l'Aristocratie intellectuelle, ou Noocratie, régnant sans contrainte sur le monde par l'Amour, la Pitié, la Beauté, unissant par la fraternité tous les membres de l'organisme social, fondant tous les cœurs dans le sentiment de l'Idéal. A cette aristocratie qui doit diriger le monde il faut sans doute une doctrine. Mais qui ne voit que toutes les écoles, tous les groupes de la jeunesse d'aujourd'hui, symbolisme, intellectualisme, mysticisme, moralisme néo-chrétien, anarchisme, socialisme idéaliste, vont finalement se rallier à l'idéalisme social, dont M. Henry

Bérenger s'est fait le porte-drapeau? Cet idéalisme social, au travers des chapitres un peu décousus dont est formé ce livre, j'en démêle ainsi le *Credo* en quatre articles : 1° foi à la Science, « par qui les plaies sociales seront guéries, par qui tous les êtres humains pourront dresser leur visage vers le ciel, car les cerveaux seront libres; » — 2° foi à la Démocratie universelle, qui, éclairée et organisée, « tiendra quelque jour les grandes assises du savoir et de la paix suprême; » — 3° respect de l'Art, qu'on a cru à tort menacé par l'avènement du Nombre et l'avènement de la Science, et qui, aidé de la science, doit au contraire dominer sans effort sur le Nombre, « commandant par grâce, obéi par amour, édifiant lentement parmi nous la Cité de Dieu où tous les hommes accéderont un jour; » — 4° culte du Sentiment religieux, de ce « quelque chose de plus sacré que tous les cultes, de plus durable que tous les dogmes, de plus divin que tous les dieux, » de cette religion de l'âme, dont M. Édouard Schuré et M. Gabriel Sarrazin, hommes de génie, « déjà entrés dans le divin, » sont à notre époque les bienfaisants initiateurs.

Sans cette religion de l'âme, l'Aristocratie intellectuelle serait vouée à l'inaction, et la société au néant; car c'est elle qui « donnera à la démocratie cette haute direction morale, cet esprit de sympathie et de sacrifice, cette âme d'amour et de renoncement, qui seule pourra rapprocher les classes, défendre les intérêts, réduire l'excessive puissance de l'argent. » Que cette religion s'affranchisse seulement des formes transitoires qui l'ont un moment incarnée! Car l'Église, « en révolte depuis trois cents ans contre l'Esprit moderne, » systématiquement hostile à la science et à la démocratie, malgré les généreuses tentatives faites récemment par quelques-uns pour la réconcilier avec le siècle, ne pourrait entrer dans l'Aristocratie intellectuelle qu'à la condition de « faire bon marché de la révélation et des dogmes, » de jeter les miracles par-dessus bord, et de renoncer à la domination temporelle. Auquel cas on lui permettrait d'enchanter les yeux par la splendeur de ses rites, et de verser sur les âmes qui souffrent et qui rêvent la pitié, la charité et l'amour.... Seulement, serait-elle encore l'Église?

Mais qui donc établira l'accord entre la démocratie et l'élite? C'est l'Université, « seule puissance morale capable de succéder à l'Église, » « Église idéale » qui « place la révélation divine non dans le passé mort, mais dans chaque découverte de l'avenir, » qui « relève et unit les hommes devant la nature au lieu de les écraser devant Dieu, » qui « réalisera cette conception solidariste de la vie, où l'on n'aura pas besoin de craindre pour obéir, ni de contraindre pour commander.... » « Honneur donc aux généreux précurseurs qui ont voulu transformer la vieille forteresse jésuitique et impériale en une maison républicaine et libertaire! » Vivent les Universités régionales! Vive M. Lavisse! Vive l'Association générale des Étudiants!

Ils sont comme cela un certain nombre de jeunes gens de talent qui ont voué une exécration profonde au positivisme, au réalisme, aux doctrines égalitaires de 89, et se sont faits les apôtres de la religion de l'Idéal. C'était hier M. Henri Berr, dans *Vie et science,* qui appelait, lui aussi, l'Université à remplacer l'Église et à gouverner le monde. C'était M. Maurice Pujo rêvant du *Règne universel de la grâce*, c'est-à-dire de l'humanité heureuse dans le savoir et dans l'amour. C'est aujourd'hui M. Henry Bérenger, dont le livre, écrit avec élan, toujours intéressant, traduit bien l'agitation d'une partie de la jeunesse instruite d'aujourd'hui, avide de faire dans la société une place au talent.

Il y a là des illusions généreuses, et des aspirations qui peut-être pousseront la jeunesse plus loin qu'elle ne prétend aller. N'y a-t-il pas là aussi — je le dis sans vouloir blesser personne d'un soupçon — une ambition de mandarins qui voudraient bien un peu mettre la main aux affaires, et boudent le suffrage universel parce qu'au lieu d'eux il choisit ....ceux que vous savez? La fortune de M. Barrès, esthète à vingt ans et député socialiste à vingt-cinq (voir, p. 27, un parallèle entre MM. Barrès et Descartes), leur a tourné la tête. Mais M. Barrès n'a pas été réélu, et l'Homme-Canon siège à sa place.

Une religion sans dogmes et sans pratiques; une démocratie sans passions, où l'Idéal aura tout pouvoir, où l'argent, l'intrigue, l'intérêt, l'égoïsme, n'en auront aucun.... Si la jeunesse d'aujourd'hui s'attelle à ces chimères, qui donc l'accusera encore d'être fin-de-siècle et de manquer de candeur?

GABRIEL AUDIAT.

Souveraineté du peuple et gouvernement, par EUGÈNE D'EICHTAL. Paris, Alcan, 1895, in-12 de XI-264 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. d'Eichtal doit être joint au dossier de ces nombreuses demandes en déclaration de faillite dont le tribunal de l'opinion publique est saisi contre les idées en cours. La préoccupation de l'auteur est de montrer qu'il serait exagéré de parler de la faillite de la souveraineté du peuple, mais que cependant il serait temps, pour éviter d'avoir à le faire, que la démocratie consentît à donner à ces mots un sens raisonnable et une application compatible avec les nécessités de tout gouvernement.

L'ouvrage est divisé en trois parties : la Souveraineté du peuple; — la Séparation des pouvoirs politiques; — Représentation nationale et gouvernement. C'est l'étude philosophique et historique des aphorismes constitutionnels sur le sens et la portée desquels les opinions les plus contradictoires n'ont pas cessé d'être affirmées pendant un siècle avec l'assurance la plus imperturbable du haut en bas de l'échelle intellectuelle : depuis M. Thiers jusqu'à M. Homais.

M. d'Eichtal a eu la modestie de ne pas vouloir faire un livre de doctrine, ce qui certes lui était bien permis; il a simplement visé « à réu-

nir des faits connus, à les rapprocher pour l'édification de ceux, nombreux parmi les dépositaires de la souveraineté nationale, qui ne peuvent lire beaucoup de gros livres ou qui, ayant lu, ont oublié. » C'est la théorie du manuel; mais celui-ci est bien fait; il élimine de véritables inutilités et il n'est destiné qu'à des lecteurs pouvant comprendre. Tout homme pour qui la politique ne consiste pas uniquement dans la recherche du meilleur moyen de profiter de la naïveté et des mauvais instincts des masses, et qui ne considère pas Aristote comme un petit esprit pour s'en être occupé, lira avec infiniment de profit l'ouvrage de M. d'Eichtal. — L'auteur appartient à l'école libérale modérée, et, pour lui comme pour tous les admirateurs de l'œuvre philosophique de l'Assemblée constituante, la souveraineté est revêtue d'un caractère plus respectable et plus légitime quand elle est exercée par le peuple lui-même que quand elle réside dans une aristocratie ou dans la personne d'un monarque. Nous n'entreprendrons pas ici de critiquer cette opinion, que nous ne partageons pas. Nous nous bornons à observer que si elle était philosophiquement exacte, il serait bien étonnant que l'auteur fût obligé de consacrer un volume de deux cent soixante-quatre pages pour critiquer toutes les conséquences erronées à son avis qui ont été tirées du principe, sans arriver à découvrir dans l'histoire universelle une seule circonstance dans laquelle le principe, une fois reconnu, ait été intégralement respecté et se soit trouvé fécond en heureux résultats.

Dans la troisième partie, M. d'Eichtal fait un tableau malheureusement trop exact des mœurs électorales de la France, et en conclut que notre démocratie est aujourd'hui en présence du problème qui consiste à concilier la liberté et l'égalité devant la loi avec l'organisation gouvernementale propre à sauvegarder l'intérêt collectif et supérieur du pays. « Pour cela, dit-il, elle a beaucoup à apprendre du passé et aussi à oublier. » Malheureusement, dirons-nous, voilà plus d'un siècle qu'elle est à l'œuvre : elle n'a rien appris et rien oublié; par liberté elle n'entend que la liberté du mal; par égalité devant la loi elle n'entend que l'envie et la haine des supériorités légitimes et honnêtes. Quant à l'intérêt collectif et supérieur du pays, elle l'ignore.

Le dévouement de M. d'Eichtal pour les institutions actuelles de la France ne fait qu'ajouter à son mérite d'avoir analysé avec courage les résultats qui en ont été obtenus jusqu'à aujourd'hui.

EUGÈNE GODEFROY.

Compte rendu du troisième congrès scientifique international des catholiques, tenu à Bruxelles du 3 au 8 septembre 1894. Bruxelles, Société belge de librairie, 1895, 9 vol. in-8 de 157, 346, 332, 219, 496, 203, 346, 315, 84 p. — Prix : 20 fr.; 10 fr. pour les souscripteurs.

Notice sur le Congrès scientifique des catholiques à

Bruxelles, par le chevalier Mac Swiney. Bruxelles, Société de Saint-Augustin, 1895, in-8 de 221 p., avec 7 portraits. — Prix : 4 fr.

Nous avons déjà parlé à nos lecteurs de ce congrès qui, grâce à Dieu, a été aussi brillant que les précédents. En annonçant la publication des volumes du compte rendu, nous ne reviendrons pas sur l'histoire du congrès, et nous laisserons, par suite, absolument de côté la première section (*Introduction*), qui contient cette histoire et les documents relatifs à l'organisation de cette grande assemblée. Nous ne pouvons malheureusement pas non plus énumérer les nombreux mémoires publiés ici; nous nous reprocherions de ne pas en signaler du moins plusieurs qui permettront à nos lecteurs de se rendre compte de la variété et de l'importance des sujets traités. Dans le second volume (*Sciences religieuses*), voici quelques notes intéressantes de M. Casartelli sur *la Religion des rois achéménides d'après leurs inscriptions*, et la suite des recherches de M. l'abbé Busson sur *l'Origine égyptienne de la Kabbale*. Une savante dissertation de M. l'abbé de Moor, et beaucoup moins aride qu'on ne pourrait croire, fixe à l'an 1500 la date de l'Exode et rectifie, chemin faisant, des erreurs accréditées sur quelques points de l'histoire d'Israël. Le regretté abbé de Broglie a donné de la théorie de Kuenen sur *les Prophéties et les prophètes* une critique fine et solide. M. F.-X. von Funk, le savant professeur de Tubingue, fournit de *Trente Chapitres des constitutions apostoliques*, déjà publiés par Dom Pitra, une édition plus correcte, et il en étudie le texte par rapport au texte traditionnel. Au moment où la sainte Église romaine tente de nouveaux efforts pour ramener à elle les Églises séparées de l'Orient, et témoigne un intérêt plus vif aux communautés catholiques de ce pays, l'étude de M. l'abbé Pisani sur le catholicisme en Arménie ne peut manquer d'exciter la curiosité des lecteurs; il est superflu d'ajouter qu'elle la satisfait pleinement. Nous citerons encore dans cette section le mémoire de Mgr Lamy sur le concile tenu à Ctésiphon-Séleucie en 410, et la note de Mgr Kirsch sur *les Collectories de la Chambre apostolique* au milieu du XIVe siècle. Dans la section des *Sciences philosophiques* (t. III), M. l'abbé Duquesnoy s'est efforcé de montrer la faiblesse de *la Preuve de l'existence de Dieu par la loi morale*, telle qu'elle a été adoptée par Kant et par nombre des philosophes qui l'ont suivi; M. l'abbé Maisonneuve a donné une étude fort intéressante sur les théories contemporaines relatives à *la Personnalité humaine;* M. Domet de Vorges a traité une question qui n'est guère moins à l'ordre du jour : *Les Ressorts de la volonté et le libre arbitre;* ce n'est pas à nos lecteurs qu'il est besoin de recommander le travail de notre éminent collaborateur. Trois mémoires consacrés à des questions d'histoire de la philosophie nous semblent particulièrement intéressants : celui où M. de Margerie, combattant l'opinion de M. Huit, rend à Platon la paternité du Sophiste; celui où M. Huit retrace l'histoire du pla-

tonisme à Byzance et en Italie à la fin du moyen âge; et celui où M. Forget recherche en quoi les philosophes arabes ont contribué aux progrès de la philosophie scolastique. Le quatrième fascicule (*Sciences juridiques et économiques*) s'ouvre par un mémoire fort important et fort actuel de M. Allard sur *la Crise sociale*. Le R. P. Castelein, S. J., a examiné *la Méthode des sciences sociales;* don Rodriguez de Cepeda a montré les grands avantages que l'on trouve dans la révélation pour la culture du droit naturel. Signalons encore les intéressants mémoires de M. Cauvière sur *le Lien conjugal et le divorce*, et du R. P. Lescœur sur *les Sacra privata chez les Romains*. Le volume des *Sciences historiques* est le plus considérable; encore faudrait-il y ajouter certains mémoires qui ont été attribués, on ne sait trop pourquoi, à d'autres sections. Voici d'abord une curieuse étude de M. l'abbé Duchesne sur *les Anciens Recueils de légendes apostoliques;* puis des recherches de MM. Auguste et Georges Doutrepont sur *la Légende de César en Belgique;* un remarquable tableau par M. Paul Allard de *la Situation légale et matérielle du paganisme au milieu du IVe siècle*. Le P. Delehaye, bollandiste, a consacré d'excellentes pages à faire revivre les stylites sous nos yeux. M. E. Jordan a présenté de savantes et curieuses considérations sur les relations entre *le Saint-Siège et les banquiers italiens* au temps de Clément IV, dont il édite les registres dans la collection de l'École de Rome. M. l'abbé Dubarat n'a pas eu grand'peine à prouver combien se trompent les écrivains protestants et même catholiques qui veulent nous faire croire à *la Tolérance de Jeanne d'Albret*. Nous n'oublierons pas de mentionner l'étude de notre collaborateur M. le chanoine Allain sur le diocèse de Bordeaux à la fin de l'ancien régime, et celle de M. l'abbé Sicard sur les évêques français pendant l'émigration. Des douze dissertations insérées dans la *Section de philologie*, nous ne pouvons signaler que celles de M. l'abbé Lepitre (*la Phonétique indo-européenne et ses progrès depuis trente ans*); de M. l'abbé Lejay (*le Grammairien Virgile et les rythmes latins*); de M. l'abbé Rousselot (*Recherches de phonétique expérimentale. Sur la marche des évolutions phonétiques d'après quelques dialectes bas-allemands*). Dans la section des *Sciences mathématiques et naturelles*, nous indiquerons : *l'Application de la géométrie analytique à la technie musicale*, par M. Clariana-Ricart; *la Théorie de l'évolution en botanique*, par M. l'abbé Boulay; *le Projet d'étude des bassins houillers belges*, par le R. P. Schmitz; *l'Age des formes géologiques*, par M. de Lapparent; *De l'Instinct des oiseaux*, par le P. Leray; *les Localisations cérébrales et les images sensibles*, par notre collaborateur le docteur Ferrand. Deux autres de nos collaborateurs, MM. de Kirvan et Arcelin, ont fourni des mémoires à la *Section d'anthropologie :* le premier sur *l'Homme et l'animal*, le second sur *Quelques problèmes relatifs à l'antiquité préhistorique*. On ne lira pas avec moins d'intérêt

l'article de M. Dupont sur *la Vie intellectuelle des populations primitives*, les considérations de M. le marquis de Nadaillac sur *les Populations lacustres de l'Europe ;* l'étude du R. P. Van der Gheyn, S. J., sur *les Pygmées;* les pages où M. Emmanuel Cosquin résume l'état de la question d'origine des contes populaires; enfin la dissertation fort neuve dans laquelle M. Simonet revendique pour les indigènes chrétiens la principale part dans la splendeur artistique et littéraire du royaume de Grenade. La section d'*Art chrétien* est la plus maigre de toutes; elle ne comprend que quatre mémoires, parmi lesquels nous citerons celui de M. Helbig sur *les Origines de la peinture de paysage dans l'art moderne*, et celui de M. le comte de Marsy sur *le Mouvement des études sur l'architecture religieuse du moyen âge en France* de 1891 à 1894. Nous le regrettons ; l'art chrétien aurait pu et dû tenir une plus grande place dans le congrès.

— Ce n'est pas d'ailleurs la seule lacune de ces grandes assemblées, et bien que le congrès scientifique international des catholiques ait droit à de légitimes éloges pour l'œuvre accomplie jusqu'ici, nous ne pouvons nous dissimuler qu'il n'a pas encore donné tout ce qu'il devrait. Le grand malheur, c'est que beaucoup de ceux qui devraient y prendre part et apporter leur concours à l'œuvre commune en restent éloignés; plusieurs même en ignorent encore l'existence. Je n'en veux pour preuve que l'aveu fait par M. le chevalier Mac Swiney dans sa *Notice sur le congrès*. C'est par hasard qu'il apprit la tenue d'un congrès dont l'objet ne pouvait cependant que l'intéresser. Il s'y rendit, et il y a trouvé tant de plaisir et de profit qu'il a voulu faire connaître à d'autres cette œuvre si intéressante. De là ce volume très vivant, très attachant, où il retrace l'histoire de ce troisième congrès, où il présente à nos yeux la physionomie des séances, où il esquisse les portraits de quelques membres. M. le chevalier Mac Swiney fait fort bien ressortir la fraternité qui règne dans ces réunions, l'esprit scientifique qui s'y allie merveilleusement à l'esprit chrétien; il donne véritablement l'envie d'assister à ces belles réunions et le regret de ne l'avoir pas fait. Sa *Notice* forme un complément du *Compte rendu* que tous les congressistes voudront avoir et conserver; à ceux qui ne connaissent point encore notre œuvre et qu'effraierait un peu la grosseur ou le prix du *Compte rendu* (bien que ce prix soit hors de proportion avec l'importance matérielle et scientifique de l'ouvrage), la *Notice* donnera une idée suffisante de l'assemblée de septembre 1894; elle ne pourra manquer d'attirer des amis à notre œuvre et des adhérents au prochain congrès.

M. Mac Swiney ne se borne pas à un simple récit ou à des éloges: il exprime aussi des critiques, dont quelques-unes sont fort justifiées. Il remarque — et malheureusement à chaque congrès nouveau la même observation peut se répéter — que les travaux sont distribués d'une

manière un peu arbitraire et parfois étrange entre les sections.

Nous ne voudrions point prolonger outre mesure ce compte rendu; mais nous ferons encore quelques critiques relatives à la publication du volume. D'abord les comptes rendus des séances sont fort mal compris: il est inutile de donner, comme on l'a fait parfois (notamment dans la section des sciences mathématiques et naturelles), une analyse des mémoires qui sont insérés tout au long dans le volume. Par contre, il serait indispensable de reproduire, dans un résumé aussi complet que possible, les discussions soulevées par les diverses lectures. Cela parfois a été fait (par exemple dans la section des sciences philosophiques), mais souvent, et notamment dans la section historique, les discussions ont été omises. De même il eût été nécessaire de donner un résumé des mémoires non insérés dans les volumes de compte rendu. Quelques-uns des travaux publiés ici l'ont été ailleurs par leurs auteurs. Nous le regrettons : l'on devrait demander aux membres du congrès de ne pas faire bénéficier d'autres recueils des mémoires destinés par eux aux volumes de compte rendu de chaque congrès; ou du moins de ne le faire qu'en indiquant que le travail a été lu à tel congrès. Nous persistons à croire que l'on faciliterait la diffusion du compte rendu, et par conséquent qu'on servirait l'œuvre efficacement en vendant séparément chaque fascicule. Je sais bien que cette année-ci, tous les mémoires — ou presque tous — ont été tirés à part et mis en vente séparément; mais l'on n'atteint pas par là le même résultat; cette vente des tirés à part, qui a lieu, croyons-nous, pour la première fois, est beaucoup moins propre à propager la connaissance et l'estime de nos congrès que ne serait la vente des fascicules isolés.

Nous terminerons en invitant nos lecteurs à prendre par eux-mêmes connaissance du compte rendu et à envoyer leur adhésion pour le prochain congrès, qui aura lieu à Fribourg, en Suisse, en 1897, à M. Chobert, secrétaire de l'Institut catholique et secrétaire du Comité français, 74, rue de Vaugirard. E.-G. L.

BELLES-LETTRES

Étude sur les hellénismes dans la syntaxe latine, par J. Brenous, maître de conférences à la Faculté des lettres de Montpellier. Paris, Klincksieck, 1895, in-8 de 445 p. — Prix : 6 fr.

Thèse dédiée au savant M. Max Bonnet, et dans laquelle l'élève a emprunté au maître quelque chose de son tour d'esprit si distingué. Ce qui m'y plaît particulièrement, c'est le talent grâce auquel l'auteur, en étudiant à cette occasion la question des emprunts dans les principales langues modernes, a élevé son sujet à la hauteur d'un problème de linguistique générale.

Pour expliquer ces emprunts, certains érudits contemporains font intervenir gravement ce qu'ils appellent « le facteur psychique » ou « le moment psychologique. » A ces théories aussi obscures qu'aventureuses, M. Brenous oppose des faits très finement observés : il fait remarquer notamment avec quelle facilité un traducteur s'imagine user d'une façon claire et correcte de sa propre langue, alors qu'à son insu il se borne à copier celle qu'il a sous les yeux. Qui n'a pas entendu parler des hébraïsmes de la Vulgate? Cet afflux étranger est une source d'enrichissement qui a ses avantages, tant qu'il ne sort pas des limites que le génie de la langue ne saurait impunément dépasser : mais tandis que, dans notre pays, l'Académie, en tribunal vigilant, fait incessamment un choix motivé parmi les néologismes introduits souvent sans raison suffisante, chez la plupart de nos voisins on use ou plutôt on abuse d'une liberté qu'aucun pouvoir ne règle.

Arrivant à son sujet spécial après cette introduction de quatre-vingts pages, M. Brenous constate qu'autrefois on multipliait outre mesure les hellénismes en latin, et qu'aujourd'hui, au contraire, certains les suppriment, sous prétexte que les Romains avaient à un trop haut degré le sentiment de leur dignité nationale, et qu'il faut parler ici de rencontres, jamais d'emprunts. « La voie à suivre, dit-il avec raison, est entre ces deux directions opposées. » A partir de l'époque des Scipions, les Grecs se pressent en Italie, pendant que les jeunes Romains s'en vont poursuivre leur seconde éducation en Grèce : les deux langues, comme les deux races, se coudoient partout, et au second siècle de notre ère, la culture hellénique est répandue dans tout l'empire. En outre, c'est une loi de l'histoire qu'un peuple plus instruit, plus artiste, exerce un ascendant naturel sur une nation d'un développement moins avancé. Horace, Virgile, Properce, qui ont sans cesse entre les mains « les modèles » attiques, sont saturés de grec : les expressions grecques viennent spontanément sous leur plume, parce qu'elles répondent à leurs exigences comme à leurs dispositions d'esprit. « Les hardiesses de syntaxe inspirées par leurs lectures n'étaient pas senties comme une infraction à la règle, précisément parce que pour ces Romains le grec était comme une seconde langue maternelle, » plus affinée et plus précise incontestablement que la première.

Ne pouvant, à mon grand regret, analyser ici minutieusement les cinq chapitres de cette thèse, dont le mérite ne peut être apprécié que dans le détail, je vais citer, un peu au hasard, quelques-unes des expressions les plus curieuses et les plus anormales dans le nombre presque infini de celles sur lesquelles porte le débat : Facultas agrorum condonandi (Cicéron). — O seri studiorum (Horace). — Virium validus (Tacite). — Idem facit occidenti (Horace). — Nulli saucius hosti (Stace). — It clamor cœlo (Virgile). — Dulce ridens (Horace). — Membra sub arbuto

stratus (Id.). — Suspensi loculos lacerto (Id.). — Tristitiam tradam portare ventis (Id.). — Omnes agit ardor quaerere (Virgile). — Prudens dici delector (Horace). — Dabit ei mandata reverti (Ovide). — Sensit delapsus in hostes (Virgile). — Praeter amare nihil superest (Ovide). — Omnis circa regio (Tite-Live). — Dic hominem quis sit (Térence).

Il n'y a pas un professeur de latin qui n'ait beaucoup à gagner à la lecture de cette thèse, et, en dépit de la subtilité de certaines controverses, il y en a peu qui n'y prendront un véritable intérêt. C. Huit.

Collection de classiques latins comparés, publiée sous la direction de l'abbé Guillaume. Première série. *Morceaux choisis à l'usage de la quatrième.* Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer, 1895.

1. *Partie du maître,* in-12 de LVI-425 p. — Prix : 4 fr.
2. *Partie de l'élève,* in-12 de XXII-396 p. — Prix : 2 fr.

« A l'heure présente, combien de nos collèges et même de nos séminaires, où les meilleurs élèves ignorent les principales œuvres et jusqu'aux noms des Pères les plus illustres et où, comme le constatait avec douleur, un an avant sa mort, le regretté Mgr Freppel, les études soi-disant classiques se font comme si Jésus-Christ n'avait pas paru en ce monde ! » Voilà le mal, très réel, il ne faut pas se le dissimuler, auquel depuis longtemps des catholiques convaincus cherchent à porter remède. Mais tandis que la plupart de ses devanciers réclamaient la proscription à peu près absolue des auteurs païens dans l'éducation de la jeunesse, M. Guillaume, mieux avisé, déclare ces auteurs non seulement utiles, mais nécessaires, ajoutant avec beaucoup de sagesse : « Reconnaître le génie des Grecs et des Romains, ce n'est pas rabaisser le christianisme, c'est glorifier Dieu, auteur de toute lumière, » et résumant sa pensée dans cette ingénieuse opposition : « La littérature chrétienne a su dire simplement des choses admirables, la littérature païenne a su dire admirablement des choses très simples. »

Cela dit et accordé, il est certain que la fréquentation presque exclusive du paganisme et de ses grands hommes laisse nos élèves dans une ignorance fâcheuse de la grandeur littéraire et du charme artistique du catholicisme. Depuis Chateaubriand et Montalembert, nous sommes revenus de quelques-unes des erreurs les plus fâcheuses de la Renaissance : on a fini par comprendre qu'en fait de monuments religieux la cathédrale gothique valait bien le temple grec, et par trouver dans nos vieux chants d'église un vrai mérite musical : pourquoi, dit M. Guillaume, la littérature est-elle restée en dehors de ce mouvement de réhabilitation ?

Les deux livres dont nous rendons compte aujourd'hui sont les premiers d'une série destinée à se poursuivre. L'un et l'autre renferment des morceaux empruntés aux deux littératures, chrétienne et païenne :

le premier, outre la traduction intégrale des textes latins contenus dans le second, offre des appréciations beaucoup plus étendues sur chaque auteur, et des aperçus suggestifs sur les différences des deux civilisations. Les extraits sont empruntés non pas seulement aux Pères des premiers siècles, mais à saint Pierre Chrysologue, à Alcuin, à Hildebert, à Pierre de Blois — j'en passe, — même à Érasme et à Politien ! D'ailleurs c'est essentiellement par des comparaisons que le maître devra procéder, et M. Guillaume, qui en indique lui-même un très grand nombre, fonde sur cette méthode les plus grandes espérances : mais est-elle applicable, même lorsqu'il n'y a entre les morceaux à rapprocher « aucun trait apparent de ressemblance? »

Dans la suite de sa préface l'auteur s'attaque à deux objections très répandues. La forme, dit-on, est inférieure chez les auteurs chrétiens : mais est-ce le seul élément dont il faille se préoccuper dans l'enseignement, et le fond n'a-t-il pas toujours une importance au moins égale ? Et cette infériorité même est-elle chose démontrée? « Qu'il soit chrétien, qu'il soit païen, tout style peut être bon du moment où il convient parfaitement au sujet et aux lecteurs. » Or le latin chrétien a hérité de la vieille langue populaire, jugée trop rude par les lettrés du temps d'Auguste. Puisqu'on admet Lucrèce, qui n'est pas Virgile, et Tacite, qui n'est plus Cicéron, pourquoi refuser le même bénéfice aux Pères de l'Église ?

On le voit, M. l'abbé Guillaume plaide sa thèse avec autant d'esprit que de chaleur. Pourquoi, çà et là, sa modération habituelle l'a-t-elle laissé en défaut, au risque de compromettre sa cause par des assertions imprudentes et des satires inutiles ? Mettre au compte des seuls auteurs païens l'affaiblissement de la sève chrétienne, attendre de la réforme à réaliser la conversion des nations catholiques, double illusion qu'il faut savoir écarter. Dans l'ordre littéraire, c'est dépasser les bornes que de nous présenter saint Grégoire et saint Bernard comme les classiques latins par excellence, et l'on ne saurait faire un mérite au christianisme des transformations subies à la veille ou au lendemain des invasions barbares par la langue de Cicéron et la métrique d'Horace. C. Huit.

La Bhagavad-Gitâ *(le Chant du Bienheureux)*, traduit du sanscrit par Émile Burnouf. Seconde édition. Paris, Librairie de l'Art indépendant, 1895, in-12 de 122 p. — Prix : 2 fr. 50.

La première édition de ce travail remonte à 1861 et parut à Nancy, où l'auteur, si nous avons bon souvenir, s'occupait de fonder une école — l'école de Nancy, comme il l'appelait modestement — en concurrence avec ce qu'il nommait « l'école de Paris. » Une fois de plus, la capitale devait l'emporter sur la province; nous ne sachions pas qu'elle ait tiré vanité de cette victoire : elle s'est rappelé, sans doute, un vers du *Cid*.

M. Émile Burnouf, qui n'eut, croyons-nous, jamais rien de commun que le nom avec Eugène Burnouf, le grand indianiste et le savant consciencieux que chacun sait, commence par déclarer, dans la préface, que « ce livre est probablement le plus beau qui soit sorti de la main des hommes. » C'est possible, mais, dans ce cas, il faut que son interprète soit assez infirme, car, sans nier les beautés relatives de cet épisode du Mahâbhârata, on ne se douterait guère, en lisant cette traduction, de sa supériorité sur les autres chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Ajoutons que le texte, qui vaut beaucoup mieux (nous l'avons lu d'un bout à l'autre), ne laisse pas non plus deviner cette primauté.

Le Védantisme est le fond de ce poème, en dépit de certaines infiltrations des doctrines du Yoga et du Sâmkhya; or, le dernier mot du Védantisme est le Panthéisme. Après cela, lorsque M. Burnouf vient nous dire que l'âme de ce poème, c'est l'esprit de sacrifice, il joue sur les mots, à moins qu'il ne se méprenne sur la pensée de l'auteur, pour qui le moi individuel disparaît dans la personnalité divine ou générale, à la condition que celle-ci, à son tour, se résume pratiquement pour chacun dans son moi individuel, d'où il ne sort plus.

Le livre se lit péniblement ; ce ne sont que de perpétuelles redites ; la faute en est moins encore au traducteur, dont le style est un peu lâche et indécis, qu'au génie hindou lui-même, qui se complaît dans ces longueurs énervantes.

En finissant, puisqu'il prétend que « la loi du sacrifice n'a jamais été proclamée » ailleurs, sans doute, que dans la Bhagavad-Gîtâ, nous conseillons à M. Burnouf de lire un petit livre qu'il semble ignorer profondément, bien qu'il soit assez répandu, l'*Évangile;* nous osons espérer que cette lecture le rendra un peu plus réservé dans son enthousiasme jusqu'ici trop exclusivement hindou, peut-être. Qu'il essaie. Quand on a traduit la Bhagavad-Gîtâ, on doit avoir quelque courage, puisqu'il en faut une bonne dose déjà, simplement pour la lire. A. Roussel.

Les Lettres de Mme de Grignan, par Paul Janet. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 273 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Lettres de Mme de Grignan ont déjà paru il y a quelques années, en articles, dans la *Revue des Deux Mondes :* il faut savoir gré à M. Paul Janet de les mettre aujourd'hui à la portée du grand public. Non qu'il y ait lieu d'espérer que cette figure, assez peu sympathique, triomphe de la prévention instinctive dont les lecteurs de Mme de Sévigné ne peuvent ordinairement se défendre à l'endroit de la belle comtesse. Mais la mémoire de Mme de Grignan ne peut que gagner à l'entreprise louable de l'académicien, qui a essayé de nous donner une idée plus complète de son talent et de son esprit.

M. Janet n'a pas la prétention de nous apprendre rien de nouveau sur

son héroïne, encore moins de nous apporter des pièces inédites qui puissent servir à reviser son procès. Les lettres de Mme de Grignan à sa mère ont bel et bien été détruites par Mme de Simiane, et il faut, coûte que coûte, se consoler de cette perte. Il a tenu simplement à rechercher dans les lettres de Mme de Sévigné elle-même les citations textuelles que celle-ci fait de sa fille, ou plus ordinairement les allusions aux traits d'esprit, aux peintures, aux réflexions, dont étaient émaillées les réponses de Mme de Grignan. Recherche que peut faire pour soi-même tout lecteur intelligent, mais dont bien peu ont le temps ou se sentent le courage. Ainsi présentés, ces extraits font regretter que rien n'ait survécu des lettres de la fille à la mère. Mme de Grignan serait certainement classée parmi nos meilleures épistolières de la grande époque, à côté de Mme de Maintenon. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire la lettre dans laquelle elle décrit les agréments de la terre de Mazargues, où elle termina brusquement ses jours. Le trait est fin, net, délicat, le coloris plein de grâce et de vivacité. C'est bien là « ce style juste et court, qui chemine, et qui plaît au souverain degré. » Avec infiniment moins de sensibilité et d'imagination que sa mère, elle a, comme elle, des pensées d'une profondeur et des mots d'une force d'expression qui étonnent à la part d'une femme. Comme l'a très bien remarqué M. Janet, il y a en elle un peu de Tacite.

Notons, en terminant, une inadvertance : ce n'est pas en 1670 (p. [illegible]) que se maria Mme de Grignan, l'acte de mariage est du 29 janvier 16[illegible] et quelques noms propres estropiés : *Mozargues* pour Mazargues (p. [illegible]), *Alezac* pour Alérac (p. 207), *Lautier* pour Lauzier (p. 242).

LÉON CHARPENTIER.

Histoire de la littérature française au XVIIe siècle. [illegible] le R. P. LONGHAYE. Tomes I, II et III. Paris, Retaux, 1895, 3 vol. in-[illegible] XI-383, 356 et 404 p. — Prix : 15 fr.

On me permettra — par exception — d'invoquer ma qualité de professeur de rhétorique pour donner plus d'autorité au témoignage [illegible] j'apporte à l'Histoire littéraire du P. Longhaye. Il a, en effet, gagné ma prévention d'universitaire, saturé du XVIIe siècle, et défiant à l'[illegible] des histoires générales, cette difficile victoire, que j'ai lu ses trois volumes de la première ligne à la dernière. Et pour le très vif plaisir qu'[illegible] ai pris, je lui dois de le déclarer. Bien imprimé, en caractères clairs, doux à l'œil, écrit d'un style aisé, agréable, entraînant, le livre est charmant d'abord avant d'être instructif. Et cela est un premier avantage sur la littérature de M. Lanson, livre compact et d'une déconcertante densité. Instructif, il l'est au plus haut point, le P. Longhaye connaissant admirablement son XVIIe siècle. Il vous cite de jolies choses peu connues de Balzac et de Voiture, comme d'autres citent du Boileau ou du

Bruyère. Il analyse avec précision les Mémoires de Mme de Motteville, les discours prononcés aux États généraux de 1615 ou les plaidoyers de Pellisson et, — ce qui est héroïque, — les romans chevaleresques ou réalistes, *l'Astrée*, *le Cyrus*, *la Clélie*, ou *le Berger extravagant*. Il déniche dans le *Moïse sauvé*, l'*Alaric* ou *la Pucelle* des traits amusants et caractéristiques qui en disent plus long que les tirades conventionnelles sur l'épopée au XVIIe siècle. Si je le louais d'avoir étudié de près le P. Bouhours, on répondrait peut-être que Bouhours est de la Compagnie ; j'aime donc mieux dire qu'il a fréquenté, même en manuscrit, Bussy-Rabutin, plus connu de la plupart comme cousin de Mme de Sévigné, que comme académicien et comme auteur du *Discours sur l'usage des adversités*, et qu'il a, sans rancune, entretenu commerce avec Saint-Évremont, pour lequel il a réclamé une place un peu plus grande dans l'histoire. Avec cela, il est au courant de tous les travaux d'érudition sur le XVIIe siècle. Il a dépouillé les plus volumineuses — et les plus minces — thèses de doctorat. Ce n'est pas seulement sur Bossuet et Pascal qu'il est aussi bien informé que M. Brunetière, mais aussi sur Bouhours et sur d'Aubignac, sur le P. Le Moyne et sur Chapelain. Thèses de M. Brunot sur *la Doctrine de Malherbe*, de M. Rigal sur *Alexandre Hardy*, de M. R. Kerviler sur *Conrart*, de M. Reynier sur *Thomas Corneille*, il a tout butiné, ou mieux tout fait passer au pressoir.

Nettement catholique, d'ailleurs, et n'affectant point cet air de neutralité religieuse, si fort à la mode dans les livres de littérature ou de science, l'*Histoire* du P. Longhaye est l'œuvre d'un esprit très large et qu'on ne saurait accuser de parti pris. S'il proteste contre l'idolâtrie vouée à Molière, et condamne le *Tartufe*, il professe pour le génie de l'auteur du *Misanthrope* une admiration qui va presque jusqu'à l'enthousiasme. Si une fois de plus il dénonce, avec les erreurs et les injustices des *Provinciales*, la faute essentielle et fondamentale de Pascal, qui est d'avoir livré la casuistique à la curiosité de tout venant, s'il combat la superstition absurde des Sainte-Beuve et des Brunetière à l'égard de ces jansénistes, qui, s'ils revenaient en ce monde, les enverraient aux flammes bien plus impitoyablement que les jésuites, il n'en étudie pas moins l'éloquence de Pascal avec une ferveur que M. Havet lui-même n'a pas eue. Et ainsi du reste. La poésie, la tragédie, la comédie, le roman, il les aime, je ne dirai pas, passionnément, ce serait trop, mais avec la tendresse d'un poète, d'un auteur dramatique, d'un ami des belles-lettres.... ; et il est tout cela en effet. Il ne leur déclare pas la guerre, comme les jansénistes : il ne les veut que soumis à la loi chrétienne.

Le plan, qui consiste à rattacher presque toute l'histoire littéraire aux grands maîtres, et « à faire passer ces grands maîtres sous nos yeux à tour de rôle à la date de leur avènement littéraire, » ce plan peut être critiqué. Mais la division par genres et par époques a aussi ses inconvé-

[illegible] comme le fait le P. Lon-
[illegible] et d'aller par consé-
[illegible] pour revenir ensuite
[illegible] Fénelon, comme on est
[illegible] chronologie ?
[illegible] quand même leur place
[illegible] non seulement le lien
[illegible] même [illegible].
[illegible] ils ex-
[illegible] est
[illegible] de
[illegible] Ferri-
[illegible]
[illegible]
[illegible] « Et
[illegible]
[illegible] heuse
[illegible] les
[illegible] — les
[illegible] le la
[illegible] sur le
[illegible] — et les [illegible] mœurs
[illegible] de La Bruyère.
[illegible] sur
[illegible] Il s'agit de Bossuet, ayant
[illegible] nal
[illegible] des travaux de M. Lan-
[illegible] et de M. Brunetière.
[illegible] cartésien, le P. Lenlave garde en
[illegible] Bossuet réussit
[illegible] pas toujours bien comme directeur
[illegible] réserves sur son rôle en 1682 et sur les
[illegible] S'il s'agit de Fénelon, il le lave des
[illegible] de la Révolution. Il le montre homme
[illegible] de douceur et de chimère comme le
[illegible] une compétence que n'ont pas les lai-
[illegible] quiétisme, et réfute le réquisitoire de
[illegible] de déclarer surfait le *Traité de l'exis-*
tence de Dieu [illegible] seulement le *Télémaque*.

Ainsi il donne là le modèle de cette critique admirablement informée, aussi large qu'élevée, aussi courageuse et nette que sage et modérée dans ses jugements, qui fait de ces trois volumes une œuvre de haute valeur et de grande utilité.

GABRIEL AUDIAT.

Les Grands Écrivains français. La Rochefoucauld, par J. BOURDEAU. Paris, Hachette, 1895, in-16 de 204 p. — Prix : 2 fr.

Voici, si nous ne nous trompons, le trente-deuxième volume de la collection des Grands Écrivains français; ce n'est pas le moins remarquable. M. Bourdeau a fait preuve, en l'écrivant, d'une connaissance approfondie et de son personnage et de la société assez complexe où il a vécu, et d'un sens littéraire très fin. Je crois qu'il a exagéré un peu, et peut-être même beaucoup, en écrivant que la Rochefoucault est un moraliste accompli; mais il a si bien exposé les raisons qui nous permettent de le contredire, qu'on peut lui pardonner cet excès de louange, qui trouve son explication beaucoup moins dans la valeur morale et philosophique que dans le charme littéraire et l'exquise perfection de forme du livre de son héros. En disant, avec M. Bourdeau lui-même, que la Rochefoucauld se borne, en simple observateur, à exposer les travers et les vices de ses contemporains, on serait, je crois, beaucoup plus près de la vérité, et encore serais-je tenté d'y ajouter, après Louis Veuillot, que « ces fameuses maximes sont des pauvretés qui ne valent que par le tour, des bulles de savon, des noix creuses. On ôte l'enveloppe amère et dure, et il n'y a rien. » Je crois bien en effet que non seulement l'humanité, mais les contemporains du célèbre duc valent mieux que son livre ne tendrait à le faire croire. Mais c'est là une vieille querelle qui ne peut se vider en quelques lignes. Bornons-nous donc à dire, puisque c'est à cela surtout que se réduit notre tâche, que l'ouvrage de M. Bourdeau se compose de six chapitres, où l'auteur nous fait connaître tour à tour *la Société polie*, *le Chevalier de la Reine*, *le Frondeur*, *l'Auteur des Maximes*, *l'Honnête homme*, enfin *l'Influence de la Rochefoucauld*. C'est au premier chapitre que je serais tenté de donner la préférence. Il y a là des vues très justes, qui ne sont pas d'ailleurs toutes nouvelles, mais très finement exprimées, sur l'influence des femmes dans la formation du goût français. A chaque chapitre se rattache une bibliographie permettant au lecteur qui en a le goût et de vérifier les dires de l'auteur et de pousser plus à fond cette intéressante étude. Le *La Rochefoucauld* de M. Bourdeau est un livre agréable et instructif.

P. TALON.

Les Grands Écrivains français. Lacordaire, par le comte d'HAUSSONVILLE, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1895, in-16 de 216 p. — Prix : 2 fr.

Le premier sentiment que j'aie éprouvé à la lecture du *Lacordaire*, du

comte d'Haussonville, c'est la satisfaction de voir enfin les grands écrivains catholiques de notre temps admis dans la galerie des grands écrivains français. L'exemple, il faut l'espérer, ne sera pas perdu, et nous verrons bientôt d'autres grands catholiques, qui furent l'honneur de notre littérature contemporaine, y entrer par la brèche que Lacordaire leur a ouverte. Quant au livre même de M. d'Haussonville, il est intéressant et remarquable. D'abord il est écrit par un chrétien, ce qui, en pareille circonstance, me paraît tout à fait indispensable, et l'on n'a pas commis l'erreur, commise jadis je l'ai dit ici même à l'égard de de Maistre, de confier l'étude d'un grand écrivain catholique à quelqu'un qui n'était pas tout à fait préparé à le bien comprendre. Catholique et appartenant un peu à l'école de Lacordaire, M. d'Haussonville était donc bien placé pour en bien parler. Il en raconte fort bien la vie, et il nous donne une très bonne étude de son éloquence. Il y ajoute, car l'auteur est coutumier de ces découvertes heureuses, un chapitre ému et charmant sur Lacordaire intime, que des lettres restées jusqu'ici inconnues ou tout au moins inédites lui ont permis d'écrire, et ce chapitre constitue la partie la plus neuve et non la moins intéressante du volume. Inutile, je pense, d'ajouter que je ne partage pas toujours les idées politiques de M. d'Haussonville, et que je ne souscris pas à tous les jugements qu'elles lui inspirent; sa façon de parler du second Empire, pour lequel je n'ai d'ailleurs aucune sympathie suspecte, me paraît assez surannée, et témoigne chez l'auteur de préoccupations libérales et doctrinaires, dont il me semble que les événements auraient dû depuis longtemps le guérir; les bienfaits du régime parlementaire me laissent assez sceptique pour que je ne comprenne guère la persistance de certaines colères à l'égard de ceux qui l'ont jadis un peu bousculé. Mais je passe sur ce point, et cette réserve n'atteint, bien entendu, en aucune façon la valeur et l'intérêt de l'ouvrage, dont on peut ne pas partager toutes les tendances, sans pour cela se priver du plaisir de le goûter. Je ferai pourtant une autre observation de détail; quelques passages laissent croire, c'est du moins l'effet qu'ils m'ont produit, que l'auteur n'est pas très familier avec la langue chrétienne; ainsi, il identifie le sous-diaconat avec les premiers vœux de Lacordaire, et ailleurs il emploie le mot d'ordination pour synonyme de sacerdoce. Il me semble que ni l'une ni l'autre expression n'est tout à fait exacte. J'ai noté d'ailleurs un très grand nombre de passages fort intéressants dans ce livre, notamment sur Lacordaire journaliste; de l'ensemble, j'aime à le dire en finissant, j'ai gardé une excellente impression : c'est une bonne et c'est une belle étude.

P. Talon.

Nouveaux Essais sur la littérature contemporaine, par F. Brunetière. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 335 p.— Prix : 3 fr. 50.

En fouillant bien ses vieux tiroirs, M. Brunetière a trouvé quelques articles de tout âge et de toutes qualités, qu'il n'avait pas utilisés pour ses dernières *Études de critique*. De cette « repasse » il a fait le présent volume, intitulé, on ne sait pourquoi : *Nouveaux Essais de littérature contemporaine.*

Il y a de tout là dedans : un long et intéressant chapitre (qui date de 1889) sur l'*Histoire d'Israël*, où, l'esprit toujours flottant, M. Brunetière, traite successivement Renan d'homme de génie et de fumiste, admire son œuvre, qui « a ramené ce qu'on appelle encore « l'histoire sainte » aux proportions et aux conditions de toute histoire humaine ; » dénonce avec lui la Bible comme « le pire ennemi de la science, » mais se donne l'air de défendre la religion en ne permettant pas à M. Renan de garder le mot après avoir détruit la chose ; — un important, mais pas toujours très clair compte rendu critique du livre allemand de M. Gumplowicz sur *la Lutte des races*, où le souple académicien combat l'idée de réduire la sociologie à n'être qu'une « histoire naturelle de l'humanité, » et proteste vigoureusement contre le déterminisme historique, oubliant à propos qu'il a lui-même un jour prétendu ramener l'histoire littéraire à une histoire naturelle suivant Darwin et Hæckel ; — un article hargneux sur *la Statue de Baudelaire*, qui montre que M. Brunetière en veut à.... M. Paul Desjardins ; — et à côté, un panégyrique immodéré du roman de M. Bourget, *Terre promise ;* — quelques pages écrites à la hâte et très superficielles sur *Bernardin de Saint-Pierre*, dont on nous raconte seulement les amours, d'après M. Maury ; sur *Lamennais*, à propos des livres de MM. Spuller et Roussel (Lamennais qui n'est pour M. Brunetière ni un penseur, ni un moraliste, ni un écrivain personnel) ; sur *Victor Hugo*, dont une fois de plus, à l'occasion du livre de M. Biré : *Victor Hugo après 1830*, M. Brunetière raille l'orgueil, l'égoïsme, les palinodies, en ajoutant ce paradoxe, que les défauts de son âme ont fait la grandeur de son génie, et en soulevant cette idée que peut-être ne parle-t-il pas un aussi bon français qu'on le croit.

Le meilleur, c'est une bonne étude des romans d'*Octave Feuillet*, si injustement traités par la critique, avec une apologie assez curieuse du « roman mondain ; » un éloge très discutable, mais très original et très habile, de *Leconte de Lisle*, présenté comme un démolisseur du romantisme, et d'un enthousiasme tel que M. Brunetière lui pardonne aisément sa doctrine de l'art pour l'art, condamnée avec férocité chez Baudelaire comme destructive de l'art même (Cf. p. 149 et 187).

Et il y a encore en appendice : *Le Discours de réception à l'Académie*, ou violente tirade contre les journaux ; et *le Discours prononcé à l'inauguration de la statue de Claude Bernard*, intéressante mais

pesante conférence qu'il vaut mieux lire que d'avoir eu à écouter.

GABRIEL AUBRAY.

Studi distoria letteraria italiana e straniera, per FRANCESCO FLAMINI. Livorno, Giusti, 1895, in-16 de IX-453 p. — Prix : 5 fr.

A partir du XIIe siècle la France exerça une grande influence sur l'Italie, la France du Nord par les chansons de geste des trouvères qui devaient aboutir au *Roland furieux*, la France du Midi par les chants des troubadours dont la lyrique fournit des exemples à Dante et à Pétrarque. Au XVIe siècle ce fut le tour de l'Italie de se vivement refléter sur notre littérature. Cette phase si curieuse a été très bien étudiée p[illegible] M. Francesco Flamini dans le volume dont nous avons à parler, dans [illegible] chapitre : *Le Lettere italiane alla corte di Francesco I, re di Fran[illegible]* François Ier, dès son enfance, par sa tante Valentine de Milan, avait [illegible] un chaud rayon de la civilisation italienne. « Il n'avait, dit l'auteur, [illegible] sur le trône de saint Louis ni sublimité d'esprit, ni trésor de sa[illegible] mais un cœur noble, une générosité à toute épreuve, un sincère [illegible] pour toutes les manifestations de l'art. » Aussi, peintres, sculp[illegible] poètes, passaient les Alpes, et, attirés à Fontainebleau, formaient [illegible] une brillante cour autour du roi-chevalier. M. Flamini donne [illegible] détails sur ceux de ses compatriotes qui furent accueillis [illegible] d'empressement et dont l'influence fut si féconde pour notre pay[illegible] de ces plus célèbres voyageurs fut Allamanni, dont M. Flamini [illegible] quelques beaux sonnets. A propos de ce poète, notons qu'il [illegible] section à faire dans le catalogue des manuscrits italiens de la [illegible] nationale (n° 1535 de l'inventaire Mazzatinti). Par diverses [illegible] très plausibles, la critique démontre que le recueil qui est attr[illegible] leur de la *Coltivazione* ne peut être de lui (p. 295).

Du règne de François Ier, M. Flamini passe au temps où [illegible] s'y trouve conduit par Odet de la Noue, le fils du célèbre [illegible] visiste. Alors l'action de l'Italie est encore stimulée par [illegible] Catherine de Médicis. Odet de la Noue, non content d'imi[illegible] transalpins dans sa langue, écrivit dans la leur des vers [illegible] et qu'il serait bon de tirer de l'oubli (Man. 1640 des [illegible] nale). Tous ses contemporains subirent plus ou moins [illegible] lienne. Ronsard ne fut souvent qu'un élégant plagiaire. [illegible] semé ses vers de réminiscences toscanes. Il [illegible] *mauvais gîte*, à Caperiti la donnée du Souper [illegible] devait souvenir dans sa troisième satire. Mais c'est [illegible] mit à contribution ses confrères d'au delà des monts. [illegible] loi qu'on peut bien dire en citant un vers de Malherbe [illegible]

Chez les Italiens, vous verrez s'il [illegible]

Mais ce que Desportes se plaisait surtout à prendre [illegible]

avait de moins bon, le clinquant des *Concetti*. Quoi qu'il en soit du mauvais goût dont il donna tant de preuves, M. Flamini reconnaît que Desportes rendit de réels services à notre littérature en prêtant à sa phrase un tour heureux, à ses vers une forme harmonieuse.

De la France M. Flamini passe en Espagne, où il s'occupe principalement de Boscan. En traitant de l'époque qui lui est antérieure, il signale dans les esprits un travail analogue à celui qui s'était opéré en France. Nous le suivrions là d'autant plus volontiers qu'il approuve (p. 388) un parallèle que nous avons fait entre l'époque de Don Juan II et celle de Henri III (*La Cour littéraire de D. Juan II*, t. Ier, p. 33). Mais nous avons encore à parler d'autres morceaux qui composent les *Studi* et par-dessus lesquels nous avons sauté, attiré particulièrement par les pages dont nous avons essayé d'indiquer l'intérêt. Le volume commence par une étude sur la lyrique de Dante et le *Dolce stil novo*. A voir le grand nombre de poètes dont les recueils ont conservé les œuvres, on serait tenté de croire que tant de fécondité dut produire des inspirations originales. Il n'en est rien, on rimait d'après des formules traditionnelles, et c'est ce qui eut lieu de même en France et en Espagne. Ce morceau est suivi d'une dissertation sur le lieu de naissance de la belle Laure. On prétend que Gondini, dans une *Dissertazione* imprimée à Venise en 1581, s'était livré à des recherches sur le nez de la dame de Noves et avait fini par conclure qu'il était *scavezzo*, aplati, cassé. S'enquérir du berceau de Laure, cela offre à coup sûr beaucoup plus d'intérêt que de traiter de son nez. Mais n'est-il pas à regretter que M. Flamini ait dépensé tant de patience, tant d'érudition et tant de pages, vingt-six! pour arriver à une conclusion ? Gravesons, Cabrières, Golas et Thor se disputaient le berceau de la *gentile donna*, mais il paraît que ses beaux yeux s'ouvrirent à Caumont, bourg du Comtat Venaissin (p. 168).

Ce chapitre est suivi de recherches sur plusieurs anciennes formes poétiques italiennes et romanes, notamment sur la *Frottola*, espèce de chanson burlesque dénuée de sens, telle que j'en ai rencontré quelques-unes dans la poésie populaire et qui, dans notre vieille littérature, s'appelait *fatrasie*. C'est une canzone de Pétrarque :

Mai non vo' piu cantar com' io solea,

qui amène M. Flamini à traiter ce sujet. Mais cette canzone composée de proverbes — Villon a aussi écrit une ballade en proverbes — n'est pas une vraie *Frottola*.

Quelques-uns des articles qui forment le remarquable et si attachant volume de M. Flamini ont paru dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, dont il est un des éminents collaborateurs. Th. de P.

---

pesante conférence qu'il vaut mieux lire que d'avoir eu à écouter.

GABRIEL AUDIAT.

Studi di storia letteraria italiana e straniera, per FRANCESCO FLAMINI. Livorno, Giusti, 1895, in-16 de IX-453 p. — Prix : 5 fr.

A partir du XIIe siècle la France exerça une grande influence sur l'Italie, la France du Nord par les chansons de geste des trouvères qui devaient aboutir au *Roland furieux*, la France du Midi par les chants des troubadours dont la lyrique fournit des exemples à Dante et à Pétrarque. Au XVIe siècle ce fut le tour de l'Italie de se vivement refléter sur notre littérature. Cette phase si curieuse a été très bien étudiée par M. Francesco Flamini dans le volume dont nous avons à parler, dans le chapitre : *Le Lettere italiane alla corte di Francesco I, re di Francia.* François Ier, dès son enfance, par sa tante Valentine de Milan, avait reçu un chaud rayon de la civilisation italienne. « Il n'avait, dit l'auteur, porté sur le trône de saint Louis ni sublimité d'esprit, ni trésor de science, mais un cœur noble, une générosité à toute épreuve, un sincère amour pour toutes les manifestations de l'art. » Aussi, peintres, sculpteurs, poètes, passaient les Alpes, et, attirés à Fontainebleau, formaient comme une brillante cour autour du roi-chevalier. M. Flamini donne bien des détails sur ceux de ses compatriotes qui furent accueillis avec tant d'empressement et dont l'influence fut si féconde pour notre patrie. L'un de ces plus célèbres voyageurs fut Allamanni, dont M. Flamini reproduit quelques beaux sonnets. A propos de ce poète, notons qu'il y a une correction à faire dans le catalogue des manuscrits Italiens de la Bibliothèque nationale (n° 1535 de l'inventaire Mazzatinti). Par diverses inductions très plausibles, le critique démontre que le recueil qui est attribué à l'auteur de la *Coltivazione* ne peut être de lui (p. 295).

Du règne de François Ier, M. Flamini passe au temps de Henri III. Il s'y trouve conduit par Odet de la Noue, le fils du célèbre capitaine calviniste. Alors l'action de l'Italie est encore stimulée par la présence de Catherine de Médicis. Odet de la Noue, non content d'imiter les poètes transalpins dans sa langue, écrivit dans la leur des *rime* encore inédites et qu'il serait bon de tirer de l'oubli (Man. 1640 des Italiens, Bibl. nationale). Tous ses contemporains subirent plus que jamais l'influence italienne. Ronsard ne fut souvent qu'un élégant plagiaire. Régnier a parsemé ses vers de réminiscences toscanes. Il prit à Berni l'idée d'*Un mauvais gîte*, à Caperiti la donnée du *Souper ridicule* dont Boileau se devait souvenir dans sa troisième satire. Mais c'est Desportes surtout qui mit à contribution ses confrères d'au delà des monts. C'est à propos de lui qu'on peut bien dire en citant un vers de Musset :

Lisez les Italiens, vous verrez s'il les vole.

Mais ce que Desportes se plaisait surtout à prendre, c'était ce qu'il y

avait de moins bon, le clinquant des *Concetti*. Quoi qu'il en soit du mauvais goût dont il donna tant de preuves, M. Flamini reconnaît que Desportes rendit de réels services à notre littérature en prêtant à sa phrase un tour heureux, à ses vers une forme harmonieuse.

De la France M. Flamini passe en Espagne, où il s'occupe principalement de Boscan. En traitant de l'époque qui lui est antérieure, il signale dans les esprits un travail analogue à celui qui s'était opéré en France. Nous le suivrions là d'autant plus volontiers qu'il approuve (p. 388) un parallèle que nous avons fait entre l'époque de Don Juan II et celle de Henri III (*La Cour littéraire de D. Juan II*, t. Ier, p. 33). Mais nous avons encore à parler d'autres morceaux qui composent les *Studi* et par-dessus lesquels nous avons sauté, attiré particulièrement par les pages dont nous avons essayé d'indiquer l'intérêt. Le volume commence par une étude sur la lyrique de Dante et le *Dolce stil novo*. A voir le grand nombre de poètes dont les recueils ont conservé les œuvres, on serait tenté de croire que tant de fécondité dut produire des inspirations originales. Il n'en est rien, on rimait d'après des formules traditionnelles, et c'est ce qui eut lieu de même en France et en Espagne. Ce morceau est suivi d'une dissertation sur le lieu de naissance de la belle Laure. On prétend que Gondini, dans une *Dissertazione* imprimée à Venise en 1581, s'était livré à des recherches sur le nez de la dame de Noves et avait fini par conclure qu'il était *scavezzo*, aplati, cassé. S'enquérir du berceau de Laure, cela offre à coup sûr beaucoup plus d'intérêt que de traiter de son nez. Mais n'est-il pas à regretter que M. Flamini ait dépensé tant de patience, tant d'érudition et tant de pages, vingt-six! pour arriver à une conclusion ? Gravesons, Cabrières, Golas et Thor se disputaient le berceau de la *gentile donna*, mais il paraît que ses beaux yeux s'ouvrirent à Caumont, bourg du Comtat Venaissin (p. 168).

Ce chapitre est suivi de recherches sur plusieurs anciennes formes poétiques italiennes et romanes, notamment sur la *Frottola*, espèce de chanson burlesque dénuée de sens, telle que j'en ai rencontré quelques-unes dans la poésie populaire et qui, dans notre vieille littérature, s'appelait *fatrasie*. C'est une canzone de Pétrarque :

Mai non vo' piu cantar com' io solea,

qui amène M. Flamini à traiter ce sujet. Mais cette canzone composée de proverbes — Villon a aussi écrit une ballade en proverbes — n'est pas une vraie *Frottola*.

Quelques-uns des articles qui forment le remarquable et si attachant volume de M. Flamini ont paru dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, dont il est un des éminents collaborateurs. Th. de P.

Nuove Rassegne, per Francesco Torraca. Livorno, Raff. Giusti, 1895, in-16 de vii-468 p. — Prix : 5 fr.

Il faudrait bien des pages pour faire de ce livre un compte rendu qui satisfît l'auteur, nos lecteurs et moi-même, tant sont nombreux les sujets traités par M. Torraca. Ce ne sont pas précisément des comptes rendus d'ouvrages de genres fort divers que nous offre le critique italien; ce sont plutôt quelques points saillants de ces livres qu'il met en évidence. Dans l'impossibilité de nous arrêter à toutes ces *rassegne*, nous parlerons de quelques-unes qui pourront particulièrement intéresser nos lecteurs. Ceux d'entre eux qui s'occupent de notre ancienne littérature liront avec plaisir le passage (p. 29) où M. Torraca, à la suite de Rajna, nous montre que dès le xiie siècle le cycle breton était fort connu en Italie. Le fils de Frédéric II, le malheureux Arrigo, dans sa longue captivité, faisait allusion à des personnages de la Table ronde; on se rappellera, du reste, le rôle que le roman de Lancelot joue dans l'épisode de Françoise de Rimini. Plus loin (p. 171 et suivantes), M. Torraca constate d'après les travaux de Rajna, de d'Ancona et d'autres savants, la vogue dont au delà des monts jouit le cycle carolingien. On en a la preuve dans ces poèmes en langue hybride, moitié italienne, moitié française, qui paraissent avoir souvent été la traduction d'œuvres disparues chez nous ; on en a la preuve encore dans ces souvenirs de Roland si répandus dans toute l'Italie, dans la quantité de noms empruntés, dans de lointaines époques, à nos chansons de geste.

Le Roman de la Rose eut aussi du succès chez nos voisins sous ce titre *Il Fiore*, et fut imité dans deux cent trente-deux sonnets (p. 89). Toutefois M. Gaston Paris, dont M. Torraca fait du reste un éloge bien mérité, paraît avoir pris trop à la lettre une phrase d'apparence très élogieuse que Pétrarque écrivit sur l'œuvre de Jean de Meun, et qui est plus ironique que laudative (p. 96). A la suite de l'article sur *Il Fiore* viennent quelques pages sur un poème latin du xiie siècle : *Pamphilus de amore*. Il y aurait eu, au sujet de ce poème, à rappeler la traduction en vers français que Verard en publia en 1494 sous ce titre : *Livres d'amours*, et la charmante imitation qu'en fit Juan Ruis, l'archiprêtre de Hita.

Dante, naturellement, occupe une grande place dans les *Nuove rassegne*, de nombreux ouvrages écrits sur lui à divers points de vue ont fourni à M. Torraca de fréquentes occasions de revenir au grand poète. Bien des passages de ses œuvres sont commentés, élucidés, les moindres faits de sa vie sont examinés, discutés. Quelle était la noblesse de sa famille? Fut-il envoyé en ambassade à Rome? Fut-il injustement accusé de concussion? Fit-il un mauvais ménage avec Gemma Donati? etc., etc. On s'arrête plus volontiers à un passage sur Françoise de Rimini. Quelques critiques se sont avisés de la vieillir et de donner plus de quarante ans au beau Paolo. A cet égard M. Torraca est à peu près de la

même opinion que M. Yriarte, dont je suis surpris qu'il ne cite pas la savante dissertation : *Françoise de Rimini dans la légende et dans l'histoire* (Paris, Rothschild, 1883). Francesca aurait eu de vingt-huit à trente ans et Paolo trente-quatre ans. Sur cet épisode si célèbre j'ai lu, mais ne l'ai pas sous la main, un intéressant opuscule de M. Rondani : *Il Marito di Francesca di Rimini*, où le mari outragé est remis dans une assez bonne place.

On s'est depuis quelque temps occupé des poèmes des Gonliarts (Gogliardi), ces étudiants qui, au XIIe et au XIIIe siècle, vêtus en clercs, allaient d'école en école de Bologne à Paris, de Cologne à Pavie, et dont les œuvres ont été recueillies dans les *Carmina Curana*. M. Torraca a parlé de ces poètes vagabonds, qui durent être d'actifs agents de transmission littéraire entre divers pays (p. 155).

Ce n'est pas, du reste, des hommes du moyen âge et de ses compatriotes que traite seulement M. Torraca. Il ne dédaigne pas de lire quelques romans nouveaux et a consacré à M. Bourget un assez long chapitre où, tout en louant les qualités du nouvel académicien, il s'amuse de sa prétention à avoir de la langue et de la littérature italienne une connaissance que démentent des traductions, des citations et des erreurs de diverses natures (p. 357 et suiv.).

Le livre de M. Torraca, rempli de tant de choses, peut être très précieux pour nous Français, parce qu'il offre l'indication de quantité d'ouvrages étrangers dont nous ne saurions pas l'existence, et nous tient très au courant de ce qui, depuis quelques années, a paru de plus saillant en Italie dans le domaine de la littérature sérieuse.

TH. DE P.

Les Grands Écrivains de la France. Œuvres de BLAISE PASCAL. Nouvelle édition d'après les manuscrits autographes, les copies authentiques et les éditions originales par PROSPER FAUGÈRE. Tome II. Paris, Hachette, 1895, gr. in-8 de 607 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le tome II des œuvres de Pascal contient la suite et la fin des *Lettres à un provincial*, depuis la treizième jusqu'à la dix-huitième (p. 3-241), des *Fragments et notes relatifs aux Lettres provinciales* (p. 243-303), enfin des *Appendices* (p. 305-607).

On assure que le travail préparé par feu Prosper Faugère a été revu et complété par un distingué critique, qui s'est occupé avec beaucoup de zèle de l'histoire de la littérature du XVIIe siècle, mais comme son nom n'est pas une seule fois cité dans tout le volume, nous nous contenterons, par discrétion, de le désigner sous ce titre : « le nouvel annotateur. » Disons tout d'abord que le travail complémentaire du successeur de Prosper Faugère est digne des éloges déjà depuis longtemps donnés à ses articles, à ses leçons, à ses livres.

Les deux éditeurs, qui ont beaucoup de qualités qui leur sont communes, se ressemblent surtout en ce point, qu'ils sont également consciencieux. Leur vive affection, leur vive admiration pour Pascal, ne les empêchent pas de reconnaître les torts de leur auteur. On trouve, au bas des pages, des notes rectificatives comme celle-ci (p. 7) : « La citation de Pascal est, comme on voit, légèrement inexacte dans les mots, » et comme celle-ci (p. 50) : « Cette traduction n'est pas tout à fait exacte. » Une plus grave infidélité de l'auteur des *Provinciales* est relevée en ces termes (p. 85) : « En résumant ici en peu de lignes un assez long passage de la *Théologie morale* du P. Bauny, Pascal s'est attaché à ce qu'il y a d'essentiel; mais il a omis une condition énoncée par ce casuiste, et qui pourrait dans une certaine mesure atténuer ce qu'il y a d'excessif dans sa décision. » Voici encore une autre note (p. 138) où les procédés de Pascal sont assez sévèrement jugés : « Si Saint-Cyran ne l'avait pas écrit [le livre de *Petrus Aurelius*], il l'avait au moins dicté ; et l'on doit convenir qu'ici comme plus haut, quand Pascal se défend d'être lui-même de Port-Royal, il imite plus que l'on ne voudrait les équivoques ordinaires aux jésuites. » Ajoutons que l'on condamne (p. 150) « l'excessive ardeur » que met l'auteur des *Provinciales* à défendre Jansénius « en un cas fâcheux que Pascal eût mieux fait de ne pas excuser. »

Parmi les plus remarquables passages des observations du nouvel annotateur, nous reproduisons ce rapprochement entre les deux ouvrages de Pascal (p. 250-251) : « Les *Provinciales* et les *Pensées* se tiennent de toutes les manières, et, pour ainsi parler, indivisiblement. Si l'on a pu dire avec raison des *Provinciales* qu'elles étaient des pamphlets jansénistes, l'*Apologie de la religion*, que méditait Pascal, en eût été sans doute une apologie janséniste. C'est ce que ne veulent pas voir ceux qui persistent encore de nos jours à traiter les *Provinciales* de « mensonge immortel, » ou Pascal de « calomniateur de génie, » et qui n'en réclament pas moins pour eux et pour la religion le bénéfice des *Pensées*. Conçues ensemble, dans le courant de l'année 1656, les *Provinciales* et les *Pensées* se pénètrent les unes les autres. Si les nécessités de la polémique ont obligé Pascal d'écrire plus rapidement les *Provinciales*, il n'a jamais, en les écrivant, perdu de vue le dessein de son *Apologie* future. Il ne maltraiterait pas les jésuites, leur morale et leur politique avec tant de verve, tour à tour, ou d'éloquence et d'âpreté, s'il ne les jugeait pas aussi dangereux au jansénisme, et conséquemment à la vraie religion, que les libertins eux-mêmes. Ou plutôt encore, il lui paraît qu'en accommodant la sévérité du christianisme au monde, les jésuites favorisent le libertinage, en paganisant, si l'on peut ainsi dire, le dogme essentiel de la religion. »

Le nouvel annotateur montre aussi beaucoup de sens et de sagacité

dans l'*Avertissement* (p. 307-314) des Appendices. On le louera d'avoir écarté, comme un bagage encombrant, diverses pièces qui ne méritaient pas d'être réimprimées aussi souvent qu'elles l'ont été. C'est très justement qu'il se plaint des abus commis par plusieurs des éditeurs, ses devanciers, qui ont multiplié les *impedimenta :* « C'est ainsi que de réimpression en réimpression, dit-il (p. 308), le texte des *Provinciales* s'est allongé d'appendices, qui n'en ont pas sans doute alourdi la vivacité première, mais qui ne laissent pas d'en gêner, d'en embarrasser la lecture, — un peu comme ces notes sous l'abondance desquelles l'érudition contemporaine étouffe en quelque sorte les textes qu'elle croit qu'elle explique. » Le nouvel annotateur justifie très bien le choix qu'il a fait avec tant de discernement et de prudence. Voici les pièces qu'il réimprime et qui toutes, à tel ou tel égard, méritaient cet honneur : I. *Lettre au R. P. Annat, confesseur du Roi, sur son écrit qui a pour titre : La Bonne Foi des jansénistes*, etc., souvent intercalée entre la dix-septième et la dix-huitième *Provinciale*, quoique personne n'ait jamais eu l'idée de l'attribuer à Pascal; II. *Lettre d'un avocat au Parlement à un de ses amis touchant l'Inquisition que l'on veut établir en France*, etc. M. P. Faugère, d'après les notes qu'il a laissées, inclinait à croire que Pascal y avait eu quelque part, si même il n'en était le principal auteur; mais il oubliait que « M. Périer en faisait auteur M. Lemaître. » Le nouvel annotateur a eu le soin d'y joindre la *Bulle* d'Alexandre VII qui fut l'occasion de la lettre. III. *Arrêt du conseil portant suppression de la lettre touchant l'Inquisition.* IV. *Plaintes et procédures des curés de France contre les nouveaux casuistes* (*premier factum pour les curés de Paris, factum pour les curés de Rouen, second factum des curés de Paris*, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e), suivis d'un *Projet de mandement trouvé parmi les écrits de Pascal.* V. *Décret du pape Alexandre VII et de la congrégation de l'Inquisition de Rome contenant la condamnation d'un livre intitulé : Apologie pour les casuistes.* VI. *Arrêt du Conseil d'État portant que le livre intitulé : Ludovici Montaltii litterae provinciales*, etc., *sera lacéré et brûlé par les mains de l'exécuteur de la haute justice.* VII. *Table* [très détaillée et dressée par le nouvel annotateur] *des pièces* [au nombre de 71] *insérées dans l'édition de 1659*, à Cologne, chez Nicolas Shoute (la plus complète et la plus volumineuse de toutes).

Voici quelques menues observations. On ne cite sur le concile d'Ancyre (p. 49, note 3) que l'ouvrage de l'abbé Guérin (*Les Conciles généraux et particuliers*. Bar-le-Duc, 1868). Tout le monde estimera que c'est insuffisant et désignera un ouvrage beaucoup plus important, l'*Histoire des Conciles* de Mgr Hefele, dont la seconde édition est de 1873. — On a eu tort d'hésiter (p. 136, note 5) entre la forme *Jarrige* ou *Jarrigue*. L'auteur des *Jésuites mis sur l'échafaud* ne s'est jamais

appelé que *Jarrige*. Voir, dans la *Revue des questions historiques*, une de ses lettres, du 24 avril 1652, publiée d'après l'autographe de la Bibliothèque nationale, article intitulé : *Pierre Jarrige fut-il séquestré par les Jésuites?* (1870, p. 553-556.) Cf. l'article *Jarrige* de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* par le P. Carlos Sommervogel, Strasbourgeois (t. IV, in-4, 1893, col. 752-757). — On a reproduit (p. 193-197), d'après les *Mémoires inédits d'Hermant sur l'histoire ecclésiastique du XVIIe siècle*, une lettre de Jean Racine à Arnauld d'Andilly, de janvier 1659, mais sans dire qu'elle avait été déjà mise en lumière en une plaquette spéciale par M. A. Gazier. Les moindres publications du savant professeur en Sorbonne, relatives à l'histoire du jansénisme, sont trop intéressantes pour qu'il soit permis à un éditeur de Pascal de ne pas les connaître. — Le François *du* Bosquet de la note 4 de la page 170 est François *de* Bosquet, auquel l'abbé P. Henry, aumônier du lycée de Montpellier, a récemment consacré une docte monographie. — Il eût fallu compléter, au sujet de l'auteur de l'*Admonitio* (p. 336, note 1), les renseignements un peu trop surannés empruntés à une note de l'édition dite de Cologne, 1738, et citer deux ouvrages du P. Sommervogel, son *Dictionnaire des Anonymes de la Compagnie de Jésus* (p. 335), et sa *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* (t. III, col. 486, et t. IV, col. 992).

T. DE L.

HISTOIRE

Madagascar et la mission catholique, par les RR. PP. COLIN et SUAU, S. J. Paris, Sanard et Derangeon, 1895, gr. in-8 de 320 p., orné de 46 gravures. — Prix : 4 fr.

Ce nouveau volume sur Madagascar est dû à la collaboration de deux hommes connaissant à fond la grande île africaine, puisqu'ils y ont résidé plusieurs années comme missionnaires. De plus, l'un d'eux, le R. P. Colin, a fondé, il y a quatre ou cinq ans, aux environs de Tananarive, un observatoire parfaitement outillé et qui a déjà rendu de grands services à la science. Aussi trouve-t-on dans leur livre de très intéressants détails que l'on chercherait vainement ailleurs, notamment en ce qui concerne les œuvres multiples fondées par les Pères Jésuites, léproseries, écoles, etc. Le dernier chapitre parle des débuts de la campagne entreprise par l'armée française ; animés d'un ardent patriotisme, les deux religieux escomptent avec enthousiasme le succès final, et cependant l'œuvre de civilisation qu'ils ont entreprise en bénéficiera-t-elle comme ils l'espèrent? Nous voudrions croire que les vainqueurs se souviendront de ce qu'ils doivent à ces modestes et dévoués précurseurs qui leur ont préparé la voie, et que la religion leur apparaîtra comme la base nécessaire d'une colonisation profitable et durable.

COMTE DE BIZEMONT.

An Inquiry into the sources of the history of the Jews in Spain, by Joseph Jacobs. London, David Nutt, in-8 de xlvii-263 p.

Les Juifs, *leur présent, leur passé et leur avenir, étudiés dans l'Écriture sainte et la tradition*, par l'abbé Doublet. Paris, Berche et Tralin, 1895, in-12 de 340 p. — Prix : 3 fr.

Les Juifs de Paris au XVIIIe siècle, par Léon Kahn. Paris, Durlacher, 1895, in-12 de 144 p. — Prix : 3 fr.

La première partie du livre de M. J. Jacobs donne l'indication des documents, en original ou en copie, au nombre de seize cent quatre-vingt-quinze (plus un supplément), qui ont été relevés dans les archives de Alcala de Henarès, de Barcelone, du British Museum, de l'Escurial, de Madrid, de Manrese, de Pampelune et de Simancas. Les recherches sont singulièrement facilitées par une très ingénieuse combinaison. L'individualité des personnages a généralement peu d'intérêt : ce qu'on recherche, c'est ce que fut la condition des juifs sous un certain rapport. Or, M. Jacobs, en ce qui concerne, par exemple, Barcelone, en donne la synthèse objective sous les rubriques suivantes : Constitution, Restrictions, Privilèges, Taxations, les Débiteurs des juifs, la Famille, les Convertis. Chaque rubrique est divisée en un certain nombre d'articles, à la suite desquels sont marqués les numéros y relatifs des documents. Je veux savoir à quelles restrictions était soumise la faculté d'ouvrir des synagogues ou des écoles. Sous la rubrique *Restrictions*, je trouve l'indication des documents qui s'y rapportent. Si je suis préoccupé d'une localité ou d'une individualité, je recours aux index des lieux et des noms, qui se trouvent à la fin du volume. — A la suite de l'inventaire susdit, M. Jacobs a inséré *in extenso* un certain nombre de documents en latin ou en castillan, dont quelques-uns émanent de Ferdinand et Isabelle. Vous trouverez aussi une notice sur les juifs de Manrese, par E. Tomaro (p. 154), l'énumération des écrivains juifs en Espagne et des villes où ils ont résidé, la bibliographie de l'histoire juive espagnole. — La publication de M. Jacobs sera d'une utilité incontestable à toute personne qui aura à faire des recherches sur la condition des juifs en Espagne.

— Le livre de M. l'abbé Doublet est une aspiration à l'apaisement final et une œuvre de foi. Ce n'est pas que l'auteur se montre doux et indulgent pour les juifs : il n'épargne pas les reproches qu'on leur adresse communément, et il ne plaide pas, comme d'autres, les circonstances atténuantes; mais il a, pour l'avenir, une confiance qu'il puise dans l'Écriture et dans la tradition. Il cite, en la première partie, les passages du Testament qui annoncent le repentir et la conversion des juifs. La deuxième partie arrive à la même démonstration par les écrits des Pères. Il en conclut naturellement le devoir de contribuer à la conversion de la nation israélite, « conversion à laquelle l'Église n'a pas cessé de travailler » (p. 142). — Dans un copieux appendice, M. l'abbé Doublet

reproduit *in extenso* « les passages de l'Écriture où Dieu reproche à son peuple ses prévarications et lui annonce le châtiment » (p. 281).

— En s'appuyant sur les archives de la lieutenance générale de police, M. Léon Kahn trace, avec pièces à l'appui, un acte d'accusation contre l'administration française et contre la religion catholique. « Rien, dit-il, ni dans leur conduite ni dans les mœurs, ne justifiait ces humiliantes rigueurs, ni l'opinion détestable qu'on se faisait d'eux » (p. 37). Le mot « rien » est bien absolu : il provoquerait à rechercher, sur d'autres documents, s'il n'y avait absolument rien de fondé dans les reproches de la police. — Que les juifs fussent ou non coupables des méfaits qu'on leur attribue, je ne voudrais à aucun degré être soupçonné d'excuser les fonctionnaires qui peuvent les avoir vexés injustement ou leur avoir extorqué de l'argent, comme ce Legrand, qui fut, du reste, révoqué pour ce fait (p. 30); mais il ne faut pas oublier qu'aux derniers temps des monarchies absolues dans toute l'Europe, les coreligionnaires de M. Kahn n'étaient pas seuls exposés à l'arbitraire. Ainsi la police emprisonnait et reléguait sans beaucoup de façon les chrétiens et même les chrétiennes. — Il ne faut pas non plus qualifier d'actes arbitraires les mesures qui étaient alors et dont plusieurs sont encore de droit commun. Ainsi, l'exercice des professions n'était pas libre, même celle de gargotier, pas plus pour les chrétiens que pour les juifs. Ce n'était pas non plus une énormité d'obliger les juifs à avoir des passeports : ils ne sont devenus Français qu'avec la Révolution : ils furent jusque-là des étrangers venus de l'étranger, des *heimathlos*, si vous voulez. Encore aujourd'hui les étrangers qui veulent résider en France, je dis les plus huppés, sont tenus de se présenter tous les ans à la rue de Jérusalem. La police veut encore connaître les noms des gens qui logent en garni, quelle que soit leur religion (p. 39). Les juifs avaient des synagogues et des chefs; mais il leur en cuisait de les ouvrir sans autorisation (p. 42), comme il arrive encore aux catholiques, jusqu'aux coups de fusil, en plein XIXe siècle. Assurément la police fut-elle gravement coupable de briser les objets cultuels qu'elle découvrit chez Worms; mais M. Kahn eût ajouté un grand poids à l'indignation qu'il manifeste, et que je partage entièrement, si, au lieu de ne défendre que la liberté religieuse des juifs, il eût flétri aussi les attentats commis de nos jours contre les catholiques à Châteauvillain et ailleurs. C'eût été adroit.

Le dernier chapitre est une diatribe contre l'Église catholique : c'est la religion qui aurait élevé entre chrétiens et juifs une muraille de haine. Il en résulta des violences sauvages, dont cependant « l'Église, ajoute M. Kahn, ne fut pas complice.... Elle les réprima, elle protégea les juifs contre les fureurs qu'elle déchaînait imprudemment.... Et, en effet, ce qu'elle veut, c'est, non brûler le juif, mais le convertir » (p. 115). Voilà le grand grief, comme s'il n'était pas de l'essence de toute religion

de faire du prosélytisme, que les musulmans pratiquent encore de nos jours par le fer et par le feu. Les protestants se livrent à la propagande, les juifs aussi, ce qui avait amené les conciles à défendre qu'ils prissent des serviteurs chrétiens.

Quelle qu'en fût la cause, il est incontestable que le séjour des juifs à Paris était soumis à bien des restrictions, exposé à bien des dangers. On doit donc se demander pourquoi ils y venaient en si grand nombre à la recherche de vexations qu'ils pouvaient facilement éviter en n'y venant pas. M. Kahn va nous l'apprendre. Leur affluence fut due à plusieurs causes. « L'une de ces causes, dit-il, ne saurait être contestée. Les juifs vivaient en Angleterre, en Allemagne, en Pologne, sous des lois oppressives et infamantes. Dans d'autres pays ils étaient pressés les uns contre les autres, parqués, manquant d'air et de lumière. Ils sentaient instinctivement que notre généreux pays de France était le seul à peu près où ils pussent.... développer le génie de leur race » (p. 186). Voici un premier point établi par M. Kahn : les juifs étaient moins malheureux à Paris qu'ailleurs. Il y eut une autre cause : les plus heureux ou les plus habiles pouvaient y arriver à des positions enviées et honorables. M. Kahn cite un directeur de la fabrique des tabacs, un interprète à la bibliothèque du Roi, un médecin de la Faculté de Paris, etc. Il en nomme beaucoup d'autres qui sont arrivés, par les affaires, à la considération, à obtenir la protection efficace et affectueuse des grands, à avoir pignon sur rue et maison de campagne, à amasser de jolies dots pour leurs filles, même à acheter des baronnies avec la faculté de conférer les bénéfices ecclésiastiques! C'était le petit nombre; mais est-ce que les chrétiens, à toute époque, sont appelés à devenir tous millionnaires et barons? M. Kahn raconte, en outre, avec beaucoup de verve, comment les « jeunes juifs » étaient parvenus à s'émanciper au point de porter en public l'épée et le couteau de chasse. L'un d'eux attaquait à l'épée le lieutenant de police sur la place Dauphine. Et ils ferraillaient bellement! Si c'eût été à Constantinople! A Paris, le jeune étourdi en fut quitte avec quinze jours d'arrêt au Châtelet (p. 53). M. Kahn raconte ces incartades avec une satisfaction visible : il en est fier, comme de la fréquentation avec les grands seigneurs et les grandes dames.

De tout ce qui précède, il conste que le séjour de France au XVIIIe siècle a été un bienfait pour les juifs, comme dit notre auteur, pour « développer le génie de leur race. » Je tiens à laisser M. Kahn compléter comme suit la conclusion de son livre : « C'est donc vers cette patrie retrouvée qu'ils tendaient les bras et particulièrement vers Paris, où, malgré l'ombre qui avait voilé parfois sa réputation d'hospitalité et de libéralisme, l'idée, le progrès, la tolérance, brillaient de leurs feux les plus vifs » (p. 136).

A. D'AVRIL.

Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, *d'après les textes et les monuments*, par Ch. Daremberg et Edm. Saglio. 19e et 20e livr. Paris, Hachette, 1894 et 1895, in-4. — Prix : 5 fr. la livraison.

Les auteurs de ce Dictionnaire continuent patiemment leur gigantesque et très utile travail : aujourd'hui ils donnent deux cahiers, allant du mot *Flamen* au mot *Genius*, comprenant trois cent dix-neuf pages en deux colonnes et quatre cent trente-quatre gravures intercalées dans le texte.

Chacun des articles est dû à la plume d'un spécialiste dont le nom fait autorité ; il serait difficile de trouver prise à la critique. Les paragraphes qui traitent du *Flamen* ainsi que des mots *Foedus*, *Foenus*, *Forma* dans ses nombreuses acceptions, *Forum*, *Funus*, *Galea*, *Gemmae*, pour n'en citer que quelques-uns, sont de véritables mémoires; avec plusieurs d'entre eux, il ne faudrait pas faire grand effort pour former de véritables volumes. La bibliographie et les références sont aussi satisfaisantes que l'on peut le désirer, et il est permis d'affirmer que l'ouvrage est au courant de l'état de la science à cette fin du xixe siècle.

J'ai déjà, à propos des livraisons précédentes, constaté le choix judicieux des sujets destinés à accompagner le texte, ainsi que le soin avec lequel ils sont gravés. Je ne puis que me répéter, car, à ce double point de vue, l'ouvrage reste le meilleur que puissent consulter les archéologues et les historiens. On n'y trouve pas ces clichés, déjà maintes fois utilisés, qui encombrent les livres dits illustrés. A. de B.

La Cour de Rome et l'esprit de Réforme avant Luther, par Félix Rocquain. II. *Les Abus. Décadence de la Papauté.* Paris, Fontemoing, 1895, in-8 de 571 p. — Prix : 12 fr.

M. Rocquain possède admirablement les détails de l'histoire du moyen âge ; il se meut avec une aisance peu ordinaire au milieu des événements les plus compliqués, montrant ordinairement ses personnages avec le relief qui leur convient pour le but qu'il veut atteindre, et sans s'égarer dans les minuties. Ses appréciations particulières sont souvent saines, et pourtant je crains bien qu'en dépit de son talent et de sa droiture personnelle, qui est incontestable, il ne s'illusionne dans ses vues d'ensemble et n'induise par conséquent en erreur ceux qui adopteraient avec trop de confiance ses opinions. Il y a, depuis une trentaine d'années, parmi les maîtres de la science historique, fussent-ils protestants ou incrédules, une tendance générale très curieuse à observer, et dont il faut en somme se réjouir, qui consiste à louer dans les Papes tout ce qu'on s'était habitué à leur reprocher, et même à chercher une explication favorable à certaines erreurs politiques ou à des faiblesses personnelles indéniables. C'est la revanche méritée d'un esprit de dénigrement et d'injustice qui n'avait que trop duré, mais, dans la plupart des cas, c'est simplement

une réparation et l'affirmation de la vérité jusque-là méconnue. M. Rocquain, lui, s'est bien gardé de suivre ce mouvement. Non pas qu'il soit jamais volontairement et hostilement injuste, mais il a une idée trop sombre des abus du pouvoir pontifical, et cette idée l'empêche de juger avec impartialité. Chose étrange chez un homme qui possède à un aussi haut degré le tempérament de l'historien, il semble ne pas tenir compte de l'état général de la société et des conditions totalement différentes dans lesquelles se trouvent la civilisation du moyen âge et la nôtre ; de là, par exemple, ces virulentes sorties contre les contributions imposées par les Papes pour subvenir aux dépenses des croisades ou des guerres politiques entreprises pour sauvegarder leur indépendance. Ces guerres, il les blâme aussi, oubliant que l'Église, société parfaite, reconnue comme telle par les gouvernements chrétiens d'alors, ayant l'exercice du pouvoir législatif, judiciaire et coercitif, ne pouvait s'y soustraire quand sa liberté était détruite, ses lois violées ou ses décisions méprisées. Ailleurs, l'auteur taxe sévèrement la menace d'excommunication portée contre les magistrats coupables de ne pas faire exécuter la constitution relative à l'immunité cléricale : « C'en est assez, dit-il, pour décrier aux yeux des hommes pieux la Cour de Rome » (p. 31). C'est bon à dire, mais imaginez maintenant une époque où la police n'existait pas ; représentez-vous l'insécurité des longs voyages, voyez ce cardinal dépêché par le Pape pour apaiser les troubles de l'Université de Paris, et indignement frappé par les écoliers ! L'autorité royale n'osait pas sévir : fallait-il donc admettre le désordre en permanence, sacrifier les études, exposer les représentants officiels de la seule autorité morale capable d'être obéie, aux insultes, à la mort peut-être ? Le Pape menaçait de peines spirituelles les coupables et l'autorité négligente : qu'y a-t-il là de si déplacé ? Si les Papes n'avaient pas employé ces moyens, nous les blâmerions aujourd'hui de leur faiblesse ou de leur impéritie.

C'est également par suite de semblables préventions que l'auteur attribue à Innocent IV et à d'autres papes un rêve d'orgueil insensé de suprématie temporelle sur l'Empire. Ce que voulaient ces pontifes, c'était placer la Papauté dans les conditions d'une véritable indépendance, la faisant « internationale, » lui conservant un caractère absolument catholique. Si, pour atteindre ce résultat, il était nécessaire de combattre l'Empereur, l'Église devait-elle aller jusque-là ? Trop longtemps, les Kaisers ont confisqué au profit de leur ambition la liberté des élections pontificales ou ont restreint son indépendance. Les concessions concordataires auxquelles les Papes s'étaient tant de fois résignés faute de mieux, n'ayant pas produit les résultats espérés, un temps vint où il fallut employer d'autres moyens pour ne pas compromettre le bien des âmes. Nous n'avons pas non plus lieu de nous étonner davantage que certains Papes aient prétendu disposer de l'Empire, car, ne l'oublions pas, dans

l'idée du moyen âge, la couronne impériale n'est pas un droit héréditaire, c'est, d'après les principes carolingiens et canoniques, un privilège que le Pape concède au prince qu'il consacre défenseur attitré de l'Église. Ce privilège doit être obtenu, et il suppose une sorte de traité bilatéral dans lequel se rencontrent les deux puissances, séculière et ecclésiastique. L'une des parties refusant d'assumer ou d'exécuter ses obligations, l'autre peut repousser ou dénoncer le traité.

Cette idée préconçue d'esprit dominateur chez les Papes, que nous rencontrons à chaque instant sous la plume de M. Rocquain, n'est pas la seule qui l'obsède ; nous le retrouvons également prévenu contre l'Inquisition, dont le nom seul demeure un épouvantail pour certains, en dépit d'explications cent fois données et de tant de travaux spéciaux sur la matière. L'autorité a le devoir strict de prévoir le mal social et d'en protéger ses subordonnés autant qu'elle le peut par la recherche des criminels dangereux qui se dissimulent dans l'ombre pour révolutionner et détruire. Plaçons-nous maintenant en face de ces hérésies monstrueuses où les crimes contre la paix publique s'alliaient souvent à des turpitudes et à une barbarie sans nom, et nous comprendrons qu'en des siècles où la foi était vive, où le plus grand mal était la perte des âmes, on n'ait pas hésité à punir, cruellement même, les destructeurs de la religion et de la paix publique. C'est la marque d'un cœur tendre de verser des larmes sur les martyrs de l'Inquisition, mais il ne faudrait pas en même temps passer sous silence le caractère funeste des crimes sociaux et privés que ces prétendues victimes commirent trop souvent. L'Église, M. Rocquain le remarque, laissait aux souverains temporels le soin de fixer le châtiment : elle n'était donc pas si cruelle, et vous pensez peut-être qu'il va le reconnaître? Non, il y voit une preuve d'hypocrisie (p. 24).

Les réserves nécessaires que nous apportons aux jugements de l'auteur ne s'étendent pas, on le comprend bien, jusqu'à légitimer les abus. Certes, il y en eut : on compte des financiers prévaricateurs ; des prélats grands seigneurs, simoniaques ou corrompus ; des moines ignorants ou fanatiques ; des Pontifes aux vues plus humaines que religieuses, mais ces ombres ont été trop noircies ; il semblerait, à la lecture de ce volume, qu'elles aient presque entièrement envahi le tableau de l'époque.

A ces observations qui affectent l'ensemble de l'ouvrage, nous pourrions en ajouter d'autres d'ordre secondaire ; signalons seulement la suivante. Le nombre des prélats présents ou l'acceptation de l'histoire n'influent nullement sur le caractère œcuménique ou particulier d'un concile. L'œcuménicité dépend de la « convocation, » de la « présidence » effective et de la « confirmation, » qui, à la rigueur, pourrait à elle seule suppléer les deux autres éléments, mais dont eux ne sauraient se passer. Or ces éléments essentiels, nous les rencontrons au concile de Lyon de 1245,

où les évêques de l'univers catholique furent appelés par le Pape à venir sous sa présidence délibérer des affaires générales de l'Église. M. Rocquain a donc tort de douter de son œcuménicité, comme il a tort de juger si sévèrement ses travaux ; « Innocent, dit-il, avait convoqué un concile moins pour juger Frédéric que pour le condamner » (p. 102), et plus loin : Ce concile « avait moins un caractère spirituel qu'un caractère politique. » Les limites qui nous sont imposées ne nous permettent pas d'étendre davantage notre étude, et nous le regrettons, car nous semblons avoir accumulé les critiques sur une œuvre à d'autres égards vraiment sérieuse et digne d'estime. Nous ne voudrions cependant pas que la franchise de nos remarques puisse faire supposer que nous n'ayons pas apprécié ce travail, où se révèlent à un si haut point le talent d'exposition, les persévérants labeurs, l'habile maniement des sources, qui sont les caractéristiques d'un éminent écrivain pour lequel nous professons le plus entier respect. G. Péries.

Le Conclave : Origines, histoire, organisation, législation, ancienne et moderne, par Lucius Lector. Paris, Lethielleux, 1894, in-8 de xi-784 p., avec grav. et plans. — Prix : 6 fr. 75.

La loi de succession est un des éléments les plus importants de l'organisation hiérarchique de l'Église ; aussi, tant dans les diocèses ordinaires que pour le Siège suprême, le droit canonique a-t-il soigneusement déterminé les règles de la transmission du pouvoir religieux. La primauté de l'évêque de Rome étant inhérente à son siège, il était naturel que son élection intéressât à la fois les fidèles de son diocèse et aussi, dans une mesure diverse suivant les époques, la chrétienté tout entière. Dans les premiers siècles, l'influence disciplinaire du Souverain Pontife se trouvait restreinte par les conditions défavorables résultant des persécutions, d'un organisme encore imparfait et des difficultés de communication, mais à mesure que le christianisme se répand, que la discipline s'unifie, que les rapports deviennent plus aisés, le rôle des fidèles de Rome décroît naturellement pendant que l'immixtion des éléments chrétiens répandus dans les différentes nations se fait de plus en plus sensible. Il était souverainement important d'étudier *ex professo*, à la lumière projetée par les documents historiques, le mode de transmission de l'autorité souveraine dans l'Église : c'est ce qu'a entrepris l'écrivain qui a dissimulé sa personnalité sous le pseudonyme de Lucius Lector. Il s'est particulièrement attaché à exposer, avec une grande abondance de détails historiques, le développement progressif de la législation conclavaire, se distinguant ainsi des auteurs ecclésiastiques qui s'étaient habituellement complu à traiter la même matière au point de vue principalement cérémoniel. Son but n'étant pas de faire une œuvre de haute érudition, mais d'écrire un livre à la fois intéressant et pratique,

il a eu soin de ne pas surcharger ses pages de notes excessives, mais on sent à chaque instant qu'il est familiarisé avec les sources *(Liber pontificalis*, *Liber diurnus*, bulles, chirographes, Pontifical, *Diaria* publiés ou même inédits des cérémoniaires et des conclavistes, *Regestes* édités par l'École française de Rome), et aussi avec les travaux récents consacrés à des sujets connexes tels que ceux de Hinschius, Lœning, Sägmüller, Wahrmund, Bonghi, etc. Ce qui fait le charme qu'on trouve en sa compagnie, c'est qu'il n'est pas seulement au courant de son sujet spécial, mais qu'on le trouve également bien renseigné sur l'histoire de l'Église, à laquelle il fait d'incessants emprunts, et sur le droit canonique tant ancien que moderne. Enfin, et cela n'est pas à dédaigner, il connaît le monde ecclésiastique romain, et ce n'est pas sans une certaine pointe de malice, très réservée du reste et toujours du meilleur ton, qu'il lance critiques et parfois épigrammes dans les antichambres prélatices ou les cercles italianissimes. Çà et là nous trouvons des remarques piquantes où d'originales digressions. Telle l'habile défense qu'il présente du « népotisme, » plaidoyer pourtant qui ne nous a pas convaincu, car si le bien peut indirectement sortir du mal, une semblable politique voulue est trop humaine pour qu'elle nous agrée dans l'Église. Chez elle, comme dans tous les systèmes de gouvernement du reste, le favoritisme a causé des maux incalculables!... Telle encore, l'allusion aux jugements de l'opinion publique et aux protestations muettes mais non moins éloquentes du collège cardinalice à la politique personnelle d'un pontife (p. 271). Ailleurs, ce sont des phrases qui dénotent une connaissance bien exacte des conditions de la cour romaine et de l'importance de certaines administrations comme celle de la *Piazza di Spagna*, où se rencontrent l'Amérique, le Levant et l'Extrême-Orient. Puis des observations suggérées par le maniement des documents et les données de l'expérience dont il y a lieu de tirer profit à l'occasion : « Un cardinal frappé par le veto devient au conclave un personnage très puissant qui ne peut pas ceindre la tiare, mais qui souvent la donne. Il décide ordinairement de l'élection et se substitue un *alter ego* parfois plus redoutable que lui-même pour les auteurs de son exclusion » (p. 370). Enfin, à divers endroits (p. 67, 69, 594), de sages considérations sur la nationalité des Souverains Pontifes et les changements qui pourraient bien résulter de la transformation politique de l'Italie. Commentant les dispositions prises par Hildebrand pour soustraire la Papauté aux ambitions du particularisme, l'auteur touche un des points qui préoccupent le plus aujourd'hui le monde religieux et le monde politique dans des termes analogues à ceux que nous employions dans notre réponse à M. Berthelet : « L'Église, dit-il, est universelle : la Papauté doit refléter cette universalité et ne pas se confiner dans les limites étroites d'une institution nationale, italienne ou autre. » Ailleurs il fait

une rapide allusion à la possibilité d'une succession testamentaire (p. 596), qui a donné naissance à une discussion dans l'Académie de Saint-Raymond Pennafort et à un érudit rapport malheureusement non publié d'un de nos meilleurs canonistes français.

Il nous faudrait suivre Lucius Lector chapitre par chapitre, étudiant avec lui l'élection des Papes durant les premiers siècles, puis par les cardinaux; la constitution du Conclave, les particularités de l'interrègne; l'organisation matérielle et l'ordre intérieur du Conclave, ses rapports avec les gouvernements, ses opérations et son issue; la législation moderne qui lui a tracé de nouvelles règles accommodées aux exceptionnelles conditions de l'Église. Qu'il nous suffise d'avoir indiqué ces grandes divisions. Nous ne pouvons cependant manquer de signaler comme particulièrement remarquables le chapitre IV : *Le Conclave et sa législation organique*, et les XIIe et XIIIe : *Le Conclave et les gouvernements; le Veto d'exclusion des puissances.* Dans ce dernier, la délicate question de droit public relative à l'immixtion des gouvernements dans les élections pontificales est très nettement présentée, les erreurs de Bonghi et de quelques officieux écrivains allemands magistralement réfutées, et cette vérité affirmée que « la France a été, des trois couronnes en possession du *veto*, celle qui a le moins usé de cette arme redoutée » (p. 569). L'utilité et la légitimité jusqu'à un certain point de cette ingérence des gouvernements est aussi démontrée par les avantages qui en résultent et surtout par la disparition des intrigues et des manœuvres indignes qui trop souvent la remplaçaient autrefois. L'auteur y voit « un acte politique à ciel ouvert qu'expliquent des raisons gouvernementales et internationales et qui n'humilie ni ne rapetisse le collège cardinalice, ne donnant au reste que des avantages mesquins à ceux qui y recourent et ne procurant que de minces inconvénients à l'Église.

Cette large part faite à l'éloge, nous nous permettrons d'ajouter quelques critiques, qui, hâtons-nous de le dire, sont d'ordre plutôt matériel. Nous avons relevé, par exemple, plusieurs inutiles répétitions à propos de la visite que l'ambassadeur de France fait à la chapelle de Sainte-Pétronille avant de se présenter au Pape ou à la réception des cardinaux en conclave; à propos des modes de salutation, de la signification du terme « adoration » du Pape, etc. Il se rencontre aussi des incorrections grammaticales; ainsi, page 270, nous lisons : « Ces qualités tant admirées ou tant reprochées de la diplomatie pontificale. » On devrait dire « tant admirées *de* » et « tant reprochées *à*. » Satire, satirique dans le sens où ils sont employés pages 408, 409, 470, ne s'écrivent pas *satyre*, *satyrique*. Signalons en outre à joindre aux *corrigenda* déjà nombreux (mais dont l'auteur, vu son éloignement, n'était pas responsable) les suivants : page 540, *Allobrondini;* page 561, « *Prendre* (au lieu de

pendre) la responsabilité au cou des Français ; » page 564, *Diarto* pour *Diario;* page 568, *dic* Kardinale pour *die*. Et aussi une négligence trop grande du correcteur qui fait élire Pie IV en 1859 et Clément IX en 1867, tandis que Clément VIII date une bulle en 1895 ! Le lecteur comprend qu'il s'agit de 1559, 1667, 1595. Les gravures, assez nombreuses, sont malheureusement d'une exécution trop inférieure, que le réel bon marché du volume ne suffit pas à excuser. Ces quelques remarques n'enlèvent néanmoins rien à la valeur de l'excellent ouvrage, dont nous ne saurions louer assez la patiente préparation et la sage disposition.

G. Péries.

La Réforme en Allemagne et en France, *d'après l'analyse des meilleurs auteurs allemands*, par le comte J. Boselli. Paris, A. Picard, 1895, in-12 de vii-242 p. — Prix : 3 fr.

M. le comte Boselli a fait paraître il y a deux ans, dans la *Revue britannique*, une série d'études sur l'histoire de la Réforme en Allemagne et en France qu'il publie aujourd'hui en volume. Nous serions plus exact en disant que son travail est surtout consacré à une critique philosophique très personnelle et fort intéressante de deux œuvres allemandes qui ont eu un grand retentissement jusque chez nous : *L'Allemagne et la Réforme* de Janssen et l'*Histoire de France* de Ranke. Très catholique et éminemment conservateur, M. Boselli n'a pas craint de reprendre le prélat historien et de louer l'écrivain protestant, sans refuser pourtant au premier les éloges auxquels il a droit et sans ménager au second les reproches qu'il a mérités. Le point de vue auquel il s'est placé est certainement original. Au milieu des problèmes sociaux et religieux si complexes de la Réforme, il a su distinguer et relever soigneusement l'éclosion, le développement et l'épanouissement de cet esprit révolutionnaire qui ruine nos sociétés actuelles. Toutefois, il ne s'est pas borné aux lamentations et aux désolantes constatations ; il est remonté aux causes originelles et il a exposé avec une grande compétence les différences constitutionnelles de chaque pays et les modifications gouvernementales et sociales qui ont été la conséquence ou le motif des événements. Nous ne saurions assez approuver la justesse des critiques qu'il adresse à Mgr Janssen à propos de son hostilité envers la politique française. Janssen, sans doute, a écrit un réquisitoire peu déguisé contre le protestantisme, dont la Prusse est la plus haute expression, mais il s'est maintes fois montré manifestement injuste et illogique quand il a eu à parler de notre pays et de l'influence latine. Pour lui, la domination germanique doit être universelle, et il ne semble pas comprendre ce qu'a d'absurde la revendication, pour l'Allemagne protestante d'aujourd'hui, de l'omnipotence autrefois réclamée par les chefs du Saint-Empire. M. Boselli le force à constater la fausseté de sa théorie : « Ou bien, dit-il (et ce fut là la vé-

rité) le Saint-Empire était une dignité simplement temporelle, attribuant la suzeraineté sur l'Allemagne, et alors on comprend très bien que cette dignité soit demeurée allemande, mais on ne comprend pas pourquoi elle aurait eu la suprématie sur les autres peuples. Ou bien c'était une dignité d'une nature spirituelle; alors on comprend qu'elle ait dépendu du Pape et se soit étendue sur les catholiques de toute nation, mais on ne comprend plus pourquoi elle ne pouvait appartenir qu'à un Allemand. » En différentes autres circonstances, il démontre de nouveau à l'historien bavarois combien ses attaques contre nous sont déplacées et parfois iniques (p. 70 et s.). Sur le terrain de la discussion des doctrines, Janssen est inattaquable : son étude de Luther est faite de main de maître et M. Boselli ne lui marchande pas les éloges.

Relativement à la Réforme en France, notre auteur suit pas à pas le travail de Léopold de Ranke, mais il développe à l'occasion ses vues particulières avec une indépendance et une nouveauté d'aperçus qui ne laisse pas que de déconcerter parfois, tant elle s'écarte des idées toutes faites auxquelles nous ont habitués nos historiens. Ses jugements sur la centralisation gouvernementale, sur la conduite politique ou privée de nos rois, sur la véritable nature de la Ligue et de l'opposition des Guises, sont vraiment neufs. En somme, il a fait ressortir qu'entre la Réforme protestante et la Révolution française les rapports abondent, et il a jeté des jours inattendus sur nos conditions modernes. Sous son petit volume, ce livre renferme une quantité de vues originales, ouvre de nombreux horizons négligés, force le lecteur à la réflexion; c'est le plus bel éloge que nous en puissions faire. G. Péries.

La Défense de l'Église en France sous Léon XIII. *Lettre à Monseigneur Ferrata, nonce apostolique*, par Mgr Fèvre, protonotaire apostolique. Paris, Delhomme et Briguet, 1894, in-8 de 136 p. — Prix : 2 fr.

Mgr Fèvre expose la situation faite à l'Église dans notre pays. L'État, qui est son allié par le Concordat, est devenu son ennemi en s'inféodant à la franc-maçonnerie, il est aux mains de gens qui, sous prétexte de résister aux envahissements du clergé, ne visent à rien moins qu'à déchristianiser la France et à réduire l'Église à n'y être légalement plus rien. Le devoir des catholiques de défendre leurs droits est évident; le pacte de conciliation que quelques-uns invoquent n'existe pas et ne peut pas exister. Mais pour combattre victorieusement, il faut former un parti catholique organisé pour l'action. De là, pour le clergé, le devoir de prendre part aux affaires politico-religieuses, de s'occuper d'élections, de journaux, d'associations commerciales et agricoles. Sous un gouvernement d'opinion, la victoire ne peut qu'appartenir à cette multitude de croyants groupés en une parfaite unité et agissant sous l'empire des plus fortes convictions. La résistance développe et manifeste la vertu de

l'Église. Elle a été la gloire de Pie IX, elle est l'espoir qu'il appartient à Léon XIII de réaliser. Tout cela est dit avec la verve et l'érudition que l'on reconnaît à l'auteur. Il faut remarquer qu'il est une œuvre qui prime tout et pour laquelle l'Église emploie le zèle de ses pasteurs, le dévouement des éducateurs chrétiens, les formes multiples de la charité, les vertus des saints et les prières de tous. Cette œuvre consiste à les faire surgir nombreux, sur le sol de France et partout, ces croyants sincères, ces catholiques généreux, recommandables par toutes les qualités de l'intelligence et du cœur, espoir de la patrie du ciel et de la patrie de la terre. C'est au point de vue de cette œuvre, dont tout le reste dépend et à laquelle tout le reste se rapporte, qu'il faut juger des moyens à employer et de la tactique à suivre dans le combat. Un moyen dans l'emploi duquel il n'y a jamais à craindre de partir trop tôt ni de crier trop fort, c'est celui que nous recommande avec tant d'instance le Pape aux grands desseins, le Père aux sages conseils, le Docteur aux lumineux enseignements, Léon XIII, l'infatigable héraut de la prière.

LAMOUREUX.

De Cancellariae regum Franciae officiariis et emolumento (1440-1523), auctore A. SPONT. Vesontione, ex typis P. Jacquin, 1894, in-8 de 86 p.

Semblançay (?-1527). *La Bourgeoisie financière au début du XVIe siècle*, par A. SPONT. Paris, Hachette, 1895, in-8 de x-324 p., 14 pl. — Prix : 5 fr.

Ces deux thèses ont valu à M. Alfred Spont le grade de docteur avec mention honorable à la Faculté des lettres de Paris ; et les juges lui ont donné de justes éloges. Malgré leur modeste volume, auquel on n'est plus guère habitué depuis quelques années pour des thèses de doctorat, et surtout pour des thèses d'histoire, ces deux dissertations sont considérables par l'érudition, bourrées de faits et de documents.

Dans la thèse latine, vingt-quatre pages ont suffi à l'auteur pour nous donner des indications précises sur le fonctionnement de la chancellerie, sur le rôle, les attributions, le salaire et les privilèges des différents officiers qui en dépendent pendant la période qui s'étend de la réorganisation administrative de Charles VII jusqu'aux réformes de François Ier ; le reste du volume est occupé par les pièces justificatives, toutes importantes : par exemple, un document de 1480 sur les mesures à prendre pour empêcher les falsifications de lettres royales (II), un autre sur les gages des notaires et secrétaires du Roi (IV) ; une série de pièces sur la taxe des lettres (VII) ; des comptes et des contrôles de l'audience (IX et X). Des tableaux font saisir avec netteté le produit de la chancellerie de 1322 à 1420 ; les différentes espèces de lettres scellées dans les chancelleries (cour, Paris, Toulouse, Bordeaux et Rouen), de 1517 à 1522 ; le produit de la chancellerie et de la grande bourse, de 1517 à 1522 et 1524.

— La thèse française offre naturellement un intérêt plus général. Pour beaucoup de personnes encore Semblançay n'est guère connu que par les vers célèbres de Marot. Le mystère de sa culpabilité ou de son innocence n'a pu être complètement éclairci par les historiens modernes. Bien que M. Spont ne se prononce pas d'une façon nette, et bien qu'il reconnaisse que ce « ministre des finances sans portefeuille » a pu commettre quelques irrégularités, il nous semble qu'il ressort de son étude qu'aucun acte de malversation bien sérieux et bien caractérisé n'a pu être relevé contre lui; et que les services qu'il rendit à la monarchie eussent dû lui faire espérer un autre sort. La grande raison de sa chute, plus encore que l'avarice haineuse de Louise de Savoie, a été une pensée politique qui a fait poursuivre et frapper en lui le représentant le plus considérable de la « ploutocratie » bourgeoise, dont l'omnipotence royale commençait à prendre ombrage. Et c'est là justement ce qui rend le personnage si intéressant à étudier; son histoire, telle que l'a conçue M. Spont, c'est celle de la bourgeoisie financière que l'on a vue « occuper la scène pendant trois quarts de siècle, pratiquer avec succès la politique matrimoniale et le népotisme, et remplir tous les postes vacants de la magistrature, de l'administration et du clergé. » Rien d'instructif à cet égard comme les tableaux généalogiques insérés par l'auteur à la fin de son volume; rien de curieux comme ce chapitre où l'auteur nous montre la vie privée de Semblançay et nous retrace l'histoire de sa fortune personnelle. Le volume est fort important aussi au point de vue de l'histoire administrative. Comme il se trouve accumulés tant dans le texte que dans les notes (il y a peu de pages dont elles ne remplissent la grande moitié) des renseignements de tout ordre en abondance — sur les personnages, sur les faits, sur les institutions — l'on peut dire, sans exagération, que quiconque étudiera cette époque sera obligé d'avoir recours à cet ouvrage. E.-G. L.

Choiseul à Rome. *Lettres et mémoires inédits, 1754-1757*, par le vicomte Maurice Boutry; introduction par André Hallays. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-8 de xxix-337 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'ambassade de Rome fut le début de Choiseul dans la diplomatie et dans la carrière politique qu'il devait si brillamment parcourir. C'était l'époque des grandes querelles des jansénistes et des jésuites, des Parlements et de l'archevêque de Paris, des « grandes robes » et du clergé, comme disait Louis XV. Ce prince en était extrêmement ennuyé, et avec son gouvernement faible et incertain, frappant tantôt les uns, tantôt les autres, mais ne sachant pas prendre une résolution ferme, il n'arrivait point à faire cesser les troubles; l'affaire des billets de confession avait jeté encore de l'huile sur le feu : le clergé refusait les sacrements à ceux qui refusaient de reconnaître la bulle *Unigenitus*; le Parlement

les faisait administrer par autorité de justice. L'assemblée du clergé de France, en 1755, s'était divisée. Le Roi fit appel au Pape ; c'était alors l'illustre Benoît XIV; à plusieurs reprises, il avait offert d'intervenir pour rétablir la paix; Louis XV avait toujours décliné cette intervention; la nécessité le força d'y avoir enfin recours, et ce fut « la grande affaire » que Choiseul fut chargé d'organiser. Il y fallut bien de la patience et du tact, car il fallait concilier les prétentions de la Couronne et celles du Saint-Siège, et ce n'était assurément pas chose facile. Le Pape avait nommé une congrégation de cinq cardinaux pour étudier la question et préparer la bulle. L'ambassadeur agit d'abord pour ne faire entrer dans la congrégation que des prélats amis de la France; il était d'ailleurs bien servi par ses relations avec le cardinal Valenta, secrétaire d'État, et par le Pape lui-même, qui, en dépit de la vivacité naturelle de son caractère — on trouvera entre autres dans la dépêche du 31 août 1756 le récit d'une scène très violente qui, malgré tout, transpira au dehors — apporta dans toutes ces délicates négociations une longanimité admirable, tant il avait un ardent désir de pacifier la France. Puis ce furent sur les termes mêmes de la bulle qu'il fallut discuter ; le texte envoyé à Versailles, examiné avec une lenteur qui mit à rude épreuve la patience de Benoît XIV, revint avec des demandes de modifications. Entre temps, les ennemis de la France et les prélats les plus intransigeants agissaient à Rome pour entraver l'entente. Le cardinal Valenta mourait, enlevant à l'ambassadeur un de ses principaux appuis. Enfin l'on se mit d'accord, l'encyclique parut, sans que la cour pontificale eût fait d'autres concessions que des changements de forme, et il est certain qu'elle contribua puissamment à la pacification et à l'union du clergé de France. « En suivant la route tracée par l'encyclique, disait en 1760 l'évêque de Boulogne, on ne pèche ni par défaut ni par excès, on n'est ni trop indulgent ni trop rigide. » Une fois de plus, le Saint-Siège avait fait preuve de ces grandes idées de modération et de prudence dont un illustre pape de nos jours suit si glorieusement la tradition.

Ce sont les dépêches envoyées par Choiseul pendant ces trois années que M. le vicomte Maurice Boutry a heureusement réunies dans ce volume. Il y a ajouté plusieurs mémoires sur les membres du Sacré-Collège, sur la société et la noblesse romaine, qui offrent de jolis portraits et de bien piquantes observations. M. DE LA ROCHETERIE.

Souvenirs d'un page de la cour de Louis XVI, par FÉLIX, comte DE FRANCE D'HÉZECQUES, baron DE MAILLY, publiés par le comte D'HÉZECQUES. Nouvelle édition. Paris, Perrin, 1895, in-12 de XII-360 p. — Prix : 3 fr. 50.

Félix d'Hézecques n'avait que quinze ans quand s'ouvrirent les États généraux de Versailles; mais il était déjà page depuis trois ans. Esprit

fin et délié, observateur sagace, il a vu les choses de près et, malgré sa jeunesse, il les a bien vues. Ses *Souvenirs* — car il n'a pas voulu le titre plus ambitieux de *Mémoires* — ses souvenirs, écrits simplement, sans prétention, se divisent en quelque sorte en trois parties : les personnes, les lieux, les choses. Il passe en revue successivement le Roi, la Reine, leurs enfants, les membres de la famille royale, les princes du sang, même le maréchal de Richelieu et Mme Dubarry, puis Versailles, Trianon, Fontainebleau, Marly, les mille et une formalités de l'étiquette, la chapelle, les bals, les spectacles, les ministres, les États généraux et les dates principales de la Révolution, le 14 juillet, les journées d'octobre, la fédération, le 28 février, la fuite de Varennes. Les renseignements qu'il donne sur la cour, vus de plus près et racontés plus fidèlement, avec moins de préoccupation personnelle que ceux de Mme Campan, complètent et bien des fois rectifient les récits de la première femme de chambre. Le comte d'Hézecques raconte simplement, sans pose, sans vouloir hausser son importance au moyen de ce qu'il a vu et su. Non pas assurément que tout ce qu'il dit doive être accepté aveuglément et sans contrôle; il se trompe parfois, mais jamais volontairement; c'est un témoin discret, sûr et généralement bien informé.

Les Souvenirs du comte d'Hézecques ont paru pour la première fois en 1873. Remercions MM. Perrin d'en avoir donné une nouvelle édition, car le livre était devenu extrêmement rare, et c'est une mine précieuse pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire intime de la cour de Louis XVI et des derniers jours de la vieille monarchie.

A ces remerciements, joignons l'expression d'un désir. Il est dit dans l'introduction qu'avec ces Souvenirs sur la cour de Louis XVI le comte d'Hézecques en avait laissé d'autres sur l'émigration. Si ces pages offrent le même intérêt que celles dont nous saluons aujourd'hui la nouvelle édition, souhaitons que leur publication ne se fasse plus attendre, et que les *Souvenirs d'un émigré* viennent bientôt rejoindre dans toutes les bibliothèques les *Souvenirs d'un page*.

M. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires d'une contemporaine, *ou Souvenirs d'une femme sur les principaux personnages de la République, du Consulat, de l'Empire,* par IDA SAINT-ELME. Nouvelle édition entièrement refondue, augmentée de documents inédits, de trois portraits, d'un fac-similé, tirés du Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale, et d'une préface par Napoléon Ney. Paris, Flammarion, s. d., petit in-8 de xxxv-438 p. — Prix : 6 fr.

Pour un long titre, voilà un long titre. Il a au moins le mérite d'exposer au lecteur d'où vient le livre et que c'est une réédition. En effet, dans les dernières années de la Restauration, ce même ouvrage, annoncé dans les mêmes termes (sauf la fin, bien entendu), parut de 1827 à 1828, dans ce format de cabinet de lecture alors si à la mode. « La cont-

poraine, » nommée, ou pour dire mieux, se nommant « Ida Saint-Elme, » était une femme de rien, une aventurière qui avait fortement rôti le balai en sa prime jeunesse et même depuis. On était au temps des révélations sur le premier Empire, le public était alléché par quelques indiscrétions, avide de connaître les dessous d'une époque si extraordinaire et si proche encore de lui, dont il coudoyait chaque jour les survivants. A défaut des *Mémoires* de Mme d'Abrantès, qui ne devaient paraître qu'après 1830, il acceptait toutes les productions de seconde main. Ici c'était de troisième ou de quatrième, car le libraire Ladvocat, habile en des spéculations, où cependant il finit par se ruiner, ayant demandé à Ida Saint-Elme quelques notes personnelles, fit travailler sur ces maigres documents des littérateurs inventifs, embauchés par lui, et qui construisirent huit volumes in-octavo. Le succès fut énorme. Aujourd'hui les *Mémoires* de la Contemporaine reparaissent; M. Napoléon Ney les publie dans la « Collection nouvelle de Mémoires » de la librairie Flammarion, et les fait précéder d'une préface, sans parler de toutes les belles choses que le titre nous annonçait. Naturellement, il estime très intéressant, et tient pour très véridique ce travail qu'il a revu, corrigé ici, coupé là, et qu'il patronne de son nom glorieux dans les annales militaires de l'Empire. Cette louange peut paraître excessive, comme aussi l'admiration pour une femme « brave, fière, généreuse et bonne, » et au fond tout simplement une intrigante à la tête légère et une coureuse d'aventures; jolie femme sans autre mérite que de s'être habillée en homme et d'avoir suivi les armées françaises à travers l'Europe. Pour tout dire, j'ai enfin trouvé quelque chose de choquant à ce que M. Ney se fasse auprès du public l'introducteur et le répondant d'une femme qui fut la maîtresse de son grand-père, comme elle le proclame sans vergogne, avec une inconvenance presque inconsciente, à chaque page.

Mais encore que trouvons-nous dans ces *Mémoires ?* Quelques historiettes amusantes, des faits connus de tout le monde, certaines silhouettes de personnages célèbres assez bien attrapées. Les grands événements dont il est question n'ont rien à démêler dans ces « Souvenirs, » et puisque l'on sait que la rédaction n'est pas de Mme Saint-Elme, on ne peut guère lui faire compliment du mérite littéraire qu'on y rencontrerait, non plus qu'il ne serait à propos de beaucoup louer sa vaillance, parce qu'elle se représente, l'épée au poing, dans toutes les mêlées, où sa présence n'est qu'un prétexte pour parler de tel général ou de tel autre.

Feuilletons les pages du livre et notons quelques particularités au fur et à mesure de la lecture : voici M. de Trénitz, estimant qu'une danse bien exécutée est « suave comme de l'huile coulant sur des roses » (p. 87). — A la page 90, le mot de Maury à Mirabeau sur le « cercle vicieux » est attribué à tort à Talleyrand. — Deux pages plus loin, le texte d'une verte réponse des curés du diocèse d'Autun à ce même Talleyrand

lors de son apostasie. — L'aventure légère prêtée à Matthieu de Montmorency (p. 149) me paraît absolument apocryphe, étant donnée l'année où l'on prétend qu'elle aurait eu lieu. — S'il est vrai, il y a un trait bien curieux (p. 231) des moyens employés par les catholiques pour répandre en France la bulle d'excommunication contre Napoléon. — On trouvera un joli portrait du général de Colbert (p. 240) et des détails caractéristiques sur la folie de Junot (p. 276). — En revanche, les plus grandes injustices sur Charles Nodier (p. 363) et les louanges les moins méritées sur Carnot (p. 366). A signaler aussi une conversation piquante qu'aurait tenue Fouché à la Contemporaine (p. 369) et des renseignements qui semblent des plus vraisemblables sur l'agitation et les troubles de conscience du maréchal Ney pendant les Cent-Jours (p. 381).

Maîtresse de Moreau et de Ney (je ne parle que des plus célèbres), Ida Saint-Elme ne nous apprend sur ces personnages rien que nous ne sachions déjà ; sur l'Empereur ou ses sœurs, sur la société d'alors, ce n'est que par déduction qu'on peut extraire de ces pages quelques données caractéristiques. S'il était vrai, comme elle le prétend, qu'une pareille aventurière eût été de l'intimité des princes et princesses du temps, cela serait un témoignage instructif de leur valeur morale. On dit qu'elle se convertit et mourut réconciliée avec Dieu. C'est fort possible, son cœur, trop large, ayant été plus étourdi que méchant. Mais ceci n'est plus du domaine de la critique, et au point de vue de l'histoire, le seul qui nous occupe, sa mémoire restera médiocrement honorable et sa véracité fort douteuse.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Le Président Carnot et ses funérailles au Panthéon, *souvenir du 1er juillet 1894*, par LAVIALLE DE LAMEILLÈRE. Paris, Le Soudier, 1895, gr. in-8 de 222 p. — Prix : Édition de luxe, illustrée, 10 fr. ; édition populaire, 3 fr.

Comme son titre l'indique, ce livre est destiné à conserver le souvenir de la grandiose manifestation qui marqua les funérailles du président Carnot. C'est moins un livre qu'un ensemble de documents historiques recueillis par M. Lavialle de Lameillère avec beaucoup de sagacité et de patience. Le premier chapitre est le récit exact et complet de l'assassinat ; le second présente l'ensemble des manifestations de condoléance auxquelles donna lieu ce funèbre événement, discours, télégrammes, adresses de condoléances, où l'on retrouve naturellement les exagérations inséparables des documents de ce genre ; il y a là quelques lettres d'évêques et notamment celle de Mgr Coullié, qui a toute la valeur d'un témoignage. Dans le troisième chapitre, ce sont les funérailles ; l'auteur en fait un récit très complet et il reproduit les principaux discours qui y furent prononcés, et en premier lieu celui du cardinal Richard à Notre-Dame. Le chapitre se termine par une description intéressante des sé-

pultures du Panthéon. Le quatrième chapitre, enfin, n'est qu'une liste où sont énumérées toutes les couronnes qui ont figuré aux funérailles et toutes les délégations qui y ont pris part. Il a donc un caractère purement documentaire, ce qui, aux yeux de l'historien futur, n'est pas pour en diminuer l'intérêt. Quant aux gravures, elles sont nombreuses et fort belles. Elles représentent les diverses parties du cortège et font revivre l'aspect du Panthéon littéralement inondé de couronnes. Les plus belles couronnes sont même l'objet de gravures particulières, dont pourront s'inspirer en pareille occurrence les artistes de l'avenir. Pour conclure, le livre de M. Lavialle de Lameillère est un beau livre, fait avec un soin pieux et touchant. Le président Carnot, sinon par sa vie, au moins par sa mort tragique et chrétienne, méritait cet hommage.

P. Talon.

Histoire du droit et des institutions de la France. T. VI. *La Féodalité* (suite), par E. Glasson. Paris, Pichon, 1895, in-8 de 708 p. — Prix : 10 fr.

Le sixième volume de cet ouvrage comprend quatre chapitres. D'abord le complément de l'étude de l'auteur sur le domaine de la couronne et les finances royales, dont les deux premiers paragraphes ont paru dans le tome précédent; ensuite la justice royale, la procédure et le droit pénal.

A propos des ressources ordinaires et extraordinaires qui formaient, en langage moderne, le budget du Roi, M. Glasson expose avec clarté les charges et redevances multipliées qui pesaient sur les sujets; il montre que l'anarchie sociale qui désola la France à la fin du règne de Charles VI eut pour résultat, sous Charles VII, de donner naissance à l'impôt. On fut amené à rendre permanentes et déterminées les taxes arbitraires que le besoin d'argent, la rapacité des gens pressés de s'enrichir et le peu de conscience des maîtres des comptes avaient développées à l'excès.

Sur les monnaies, l'auteur, comme la plupart des savants qui abordent l'étude si compliquée de l'histoire des anciennes institutions, s'en est rapporté aux publications déjà anciennes de spécialistes. Il se serait trouvé bien d'en conférer avec des personnes qui l'auraient mis au courant de la science, singulièrement modifiée depuis quelques années. M. Glasson pourra, dans une seconde édition, profiter de certaines indications, principalement en ce qui concerne le principe en vertu duquel les seigneurs féodaux, laïques ou ecclésiastiques, prétendaient avoir le droit de frapper monnaie; et aussi le rôle joué en cette matière par Philippe-Auguste, rôle peut-être moins effacé qu'il ne le suppose. — Par contre, j'ai constaté que la conduite de Philippe le Bel est présentée sous son vrai jour, ce qui est assez rare.

Dans les autres chapitres, M. Glasson montre avec une érudition appuyée sur des recherches multipliées ce qui touche au Parlement, au

Châtelet, à la Cour des comptes, et termine en donnant une histoire exacte de la procédure et du droit pénal. Il n'est que justice de reconnaître que l'auteur, sur un sujet en apparence très ardu, a trouvé le moyen de se faire lire, par tout le monde, avec curiosité. — Ne penserait-il pas qu'une table détaillée rendrait de grands services? On lit les volumes de M. Glasson, mais ensuite on a souvent besoin de recourir à telle ou telle page consacrée à un sujet spécial. A. DE B.

Esclaves, serfs et mainmortables, par PAUL ALLARD. Nouvelle édition, revue et augmentée. Bruxelles, Vromant; Paris, Sanard et Derangeon, 1894, in-8 de 296 p. — Prix : 3 fr.

Manuel des institutions françaises. *Période des Capétiens directs,* par ACHILLE LUCHAIRE. Paris, Hachette, 1892, gr. in-8 de III-638 p. — Prix : 15 fr.

Les Communes françaises à l'époque des Capétiens directs, par ACHILLE LUCHAIRE. Paris, Hachette, 1890, in-8 de 299 p. — Prix : 7 fr. 50.

Publié en 1884, sous les auspices de la Société bibliographique, l'excellent ouvrage de M. Paul Allard : *Esclaves, serfs et mainmortables,* avait obtenu un succès mérité, que prolongera de la façon la plus heureuse et la plus utile la nouvelle édition, revue par l'auteur, que nous aurions voulu signaler et recommander plus tôt. Nous rappellerons que l'objet de M. Allard a été « de faire tenir en un volume ce qu'un « honnête homme, » comme disaient nos pères, doit savoir de l'histoire des esclaves et des serfs dans l'ancien monde, depuis les premières civilisations jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, » et qu'il a atteint ce but dans les dix-neuf chapitres, d'une lecture aussi agréable qu'instructive, intitulés : I. L'Esclavage en Orient et en Grèce. II. L'Esclavage chez les Juifs. III. L'Esclavage romain. IV. Le Stoïcisme et l'esclavage. V. L'Église et l'esclavage. VI. Les Esclaves dans la société chrétienne. VII. Les Esclaves martyrs. VIII. Les Affranchissements à l'époque chrétienne. IX. L'Ouvrier libre. X. Le Servage et les invasions. XI. Influence des conciles de l'époque barbare sur la condition des esclaves et des serfs. XII. La Vie d'un serf au IXe siècle. XIII. La Royauté française et les serfs du moyen âge. XIV. Le Servage en Angleterre. XV. Le Servage en Allemagne. XVI. Le Servage et l'esclavage en Espagne et en Italie. XVII. Les Communautés de serfs sous l'ancien régime. XVIII. Les Derniers Mainmortables en France au XVIIIe siècle. XIX. Conclusion. — Livre à lire, à donner, à répandre.

— Un fâcheux concours de circonstances nous a mis en retard, au delà de toute mesure, avec deux très importants ouvrages de M. Achille Luchaire, professeur d'histoire du moyen âge à la Faculté des lettres de Paris ; livres d'autant plus dignes d'attention qu'ils se rapportent à la période historique, sur laquelle la compétence du savant auteur est uni-

versellement reconnue. Personne aussi n'a-t-il révoqué en doute l'intérêt et l'utilité de son remarquable *Manuel des institutions françaises. Période des Capétiens directs*, dans lequel il passe en revue, sinon sans erreurs, du moins avec une grande abondance de renseignements et d'indications précieuses, les sujets suivants : Première partie : *Les Institutions ecclésiastiques*. Livre I. Le Clergé séculier. II. Le Clergé régulier. III. Relations et fonctions sociales des deux clergés. — Seconde partie : *Les Institutions féodales*. Livre I. Le Régime féodal. II. Le Régime seigneurial. — Troisième partie : *Les Institutions populaires*. Livre I. La Population rurale. II. La Population urbaine. — Quatrième partie : *Les Institutions monarchiques*. Cette partie ne forme qu'un seul livre, subdivisé en cinq chapitres : I. L'Organisation politique de la monarchie. II. L'Organisation administrative. III. L'Organisation judiciaire. IV. L'Organisation financière. V. L'Organisation militaire.

— L'autre ouvrage de M. Luchaire : *Les Communes françaises à l'époque des Capétiens directs* est « le résumé de leçons publiques faites en Sorbonne. Il s'adresse principalement aux étudiants et aussi à cette catégorie de lecteurs qui sont curieux d'histoire et d'érudition, mais n'ont pas le loisir de rassembler et de lire les publications des érudits. Retracer dans ses lignes générales, d'après les plus récents travaux, l'organisation de la commune jurée de la France du Nord, le type le plus complet, le mieux caractérisé de la municipalité indépendante, sous les Capétiens directs ; montrer la place qu'elle occupait dans la société contemporaine ; étudier ses rapports avec la féodalité, l'Église, le Roi : tel est l'objet de cette synthèse. » La question de l'origine, du développement, de la chute enfin des communes françaises du moyen âge, soulève des problèmes complexes sur lesquels tout le monde ne sera peut-être pas de l'avis de M. Luchaire. Tout le monde du moins sera heureux de profiter de ses recherches et de ses remarques. Son érudition et son talent d'exposition sont incontestables. Il y joint, nous n'en doutons pas, un sincère désir d'impartialité. Mais il n'est pas malaisé, du moins à un regard un peu expérimenté, de reconnaître en lui certaines tendances, certaines préventions, notamment quand l'Église et le clergé sont en cause, contre lesquelles il nous paraît à propos de prémunir le lecteur.

M. S.

A la recherche d'une religion civile, par l'abbé Sicard. Paris, Lecoffre, 1895, in-12 de 308 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est pas au XIXe siècle seulement qu'on s'est mis à la recherche d'une religion civile. Les inventeurs des baptêmes et des enterrements laïques n'ont rien inventé. Les « grands ancêtres » de 1793 leur avaient largement ouvert la voie, et avec un luxe d'imagination, une abondance de décors dont leurs imitateurs n'approchent pas. C'est David qui dessine

les costumes et trace les programmes ; c'est François de Neufchâteau ou Boissy d'Anglas qui les commentent. Le *Voyage du jeune Anacharsis* a mis la Grèce en honneur ; les écrits de Rousseau ont exalté la nature. Il y a pendant la Révolution comme une renaissance de l'esprit païen mélangée à une glorification, une divinisation des forces de la nature. Les enfants, les hommes même, s'appellent Anacharsis, Timoléon, Aristide, en attendant qu'ils s'appellent « navet » ou « melon ; » aux noms de saints on substitue ceux des héros de l'antiquité et des produits de la culture. Il y a la fête de la jeunesse, celle des époux, celle des vieillards surtout : on a le culte de la vieillesse et l'on va un beau jour chercher dans sa prison le duc de Nivernais pour en faire le citoyen Mazarin, héros d'une de ces solennités. Il y a même la fête de la pudeur, mais celle-là ne dure pas longtemps : le Directoire y met bon ordre, et le règne de la citoyenne Tallien et des merveilleuses n'a rien de commun avec le règne de la morale et de la vertu. Chaumette a déifié la raison sous les traits de la citoyenne Momoro ; Robespierre a célébré la fête de l'Être suprême, on sait avec quel éclat, précurseur de sa chute ; La Revellière-Lépeaux a fondé la théophilanthropie, dont la vogue a été bien éphémère, mais a pourtant forcé un moment le catholicisme à partager avec elle ses églises.

Et puis le bon sens français a repris ses droits ; on a eu beau instituer les fêtes décadaires, décréter que tous les citoyens y devraient assister, et que du haut de la chaire on commenterait les droits de l'homme et la morale civique. Tous ces programmes ampoulés, ces déclamations humanitaires et ces étalages de sensiblerie naturaliste n'ont pas tenu devant le ridicule. Le Premier Consul n'a eu qu'à dire un mot : toute cette fantasmagorie s'est évanouie, et la vieille religion française a repris possession de ses temples profanés. C'est ce tableau mouvementé et curieux que l'un des hommes qui connaissent le mieux l'histoire religieuse de la France pendant la Révolution, M. l'abbé Sicard, a retracé dans un petit volume plein de documents et d'intérêt, paru d'abord en articles dans le *Correspondant*. Les organisateurs modernes de fêtes civiques peuvent aller y chercher de mirifiques programmes : ils n'ont qu'à les mettre en pratique : ils obtiendront le même succès que leurs prédécesseurs de la Convention et du Directoire.

M. DE LA ROCHETERIE.

L'Église de Paris pendant la Révolution française, 1789-1801, par l'abbé DELARC. Paris, Desclée, de Brouwer, 1895, 6 fascicules in-8 formant 384 p. — Prix de souscription des 3 vol. : 18 fr.

On pouvait s'étonner qu'entre tant d'Églises qui ont eu pour la période révolutionnaire leur historien, celle de Paris n'eût pas encore rencontré le sien : hôte du diocèse depuis trente ans, M. l'abbé Delarc, que tant de travaux ont déjà fait avantageusement connaître, s'est consacré à

cette œuvre. Il fait paraître chaque mois un fascicule de soixante-quatre pages accompagné d'une gravure. Dans le premier, c'est une carte du diocèse de Paris en 1789 avec ses divisions en archiprêtrés, archidiaconés et doyennés; dans les suivants, il nous donne le portail et le cloître du couvent des Célestins, la belle pierre tombale de l'historien Noël Alexandre aux Jacobins de la rue Saint-Jacques, le club des Jacobins, le portail de l'église des Feuillants. N'ayant encore sous les yeux que les six premiers fascicules, qui s'arrêtent au commencement de l'année 1791, il est prématuré de porter dès maintenant un jugement sur cet ouvrage; il nous sera permis du moins de faire connaître au lecteur la matière de l'introduction et des premiers chapitres.

Cette introduction nous montre le diocèse de Paris dans ses limites, ses divisions, sa population, son gouvernement ecclésiastique, ses paroisses, ses ordres monastiques et ses congrégations, son niveau religieux. Sa population d'alors est évaluée à environ un million d'habitants. Il comprenait quatre cent quatre-vingt-huit cures, dont deux cent trente seulement à la nomination de l'archevêque; six cent soixante-six prêtres, dont deux cent dix étaient originaires du diocèse, les autres venant surtout de Normandie et d'Auvergne, et le surplus, par unités, d'un peu partout. La paroisse Saint-Roch, qui, aujourd'hui, n'a que dix prêtres, en comptait alors cinquante-cinq. M. l'abbé Delarc a relevé les abus de la *Commission* dite *des réguliers* (1766), qui supprima trois cent quatre-vingt-six maisons religieuses et réduisit de dix mille quatre cent trente-huit le nombre des religieux. C'était, pour la fin du siècle, l'anéantissement certain des réguliers; notre loi d'abonnement de 1895 ne fera pas pis. Mais ce qui marque bien les erreurs et l'aveuglement de l'ancien régime, c'est que des archevêques siégeaient dans cette commission et procédaient à ces destructions avec tranquillité de conscience, sans songer au Pape, aux prérogatives de l'Église, aux droits même personnels et civils des religieux.

Le chapitre premier est consacré aux élections des députés du clergé aux États généraux; elles témoignèrent de l'union qui existait à Paris entre tous les groupes du clergé. Mgr de Juigné fut élu le premier, à l'unanimité. Les élections, même du tiers état, se firent dans les églises et les maisons conventuelles; les trois ordres se réunirent à l'archevêché. Dans les vœux des cahiers de Paris (ch. II), il faut signaler celui-ci, auquel s'associait l'archevêque, de prélever sur la mense de l'abbaye de Saint Germain des Prés de quoi fournir à tous les prêtres un revenu de 1,200 l. Le cahier du tiers état avait une forte teinte janséniste; mais M. l'abbé Delarc le défend d'avoir préparé et annoncé la constitution civile du clergé. Des brochures contemporaines de l'abbé Fauchet, de l'abbé Brugière, janséniste notoire (c'était un Barante), de l'abbé Laurent, le *Tableau moral du clergé de France*, largement citées,

témoignent des abus qui régnaient alors et des idées de réforme qui hantaient certains esprits.

Le chapitre III (131-167) retrace le rôle de Mgr de Juigné, du 5 mai au 15 octobre, c'est-à-dire jusqu'à son émigration. Il fit tout pour être populaire; dans l'hiver précédent, la prodigalité de ses aumônes compromit sa fortune et celle de sa famille; le 26 juin, il accepta la fusion des trois ordres; il offrit à la nation l'argenterie des églises; il présidait les cérémonies civiques, il en prenait l'initiative (15 juillet, *Te Deum* à Notre-Dame); il bénissait les drapeaux de la garde nationale. Malgré sa générosité, malgré tous ses efforts, il fut impopulaire; on alla jusqu'à l'accuser d'accaparer les fortunes. Tout cela ne provenait pas d'une erreur de l'opinion; c'était un parti pris de calomnies, on avait besoin de mettre son nom au pilori : odieux procédés qui ne manifestent que l'indignité de ses adversaires. Enfin, après le 6 octobre, il offrit à l'Assemblée nationale de siéger à Paris dans son palais, et, quelques jours après, il était forcé d'émigrer, sans que l'Assemblée trouvât la force et le courage de le protéger.

La Spoliation des biens du clergé occupe le chapitre IV. Peut-être eût-il fallu insister plus que ne l'a fait le savant auteur sur le rôle actif, sur l'éloquence et sur les graves arguments de l'abbé Maury; montrer la dextérité et les variations de Mirabeau, qui n'est pas « resté sur ses positions, » mais qui en a si habilement changé; démêler les sentiments de l'Assemblée, qui, d'hostile en masse au clergé, passait à des mouvements favorables qui eussent abouti à un résultat différent, si les manœuvres de Mirabeau, les intrigues de Talleyrand, la fâcheuse défection de deux cent quatre membres de la droite, enfin la violence extérieure, n'avaient entraîné les esprits.

Dans le chapitre V, *Suppression des maisons monastiques d'hommes à Paris*, on lira avec intérêt et profit les pages relatives aux réclamations que diverses familles religieuses élevèrent contre les décrets de l'Assemblée nationale à propos du chiffre des pensions : « On aimerait voir tous ces vaincus, écrit M. l'abbé Delarc, prendre une autre attitude et montrer plus de fierté vis-à-vis de ceux qui venaient de les dépouiller » (p. 201). Suit l'énumération des communautés monastiques de Paris qui furent sécularisées en vertu de la loi du 13 février 1790, et les déclarations de leurs revenus, d'après le grand ouvrage de l'abbé Lebeuf, qu'ont complété MM. Cocheris et Bournon. En résumé, la sécularisation supprima trente-huit maisons monastiques d'hommes appartenant à vingt-deux ordres religieux.

Je ne puis que signaler le chapitre VI, *Suppression du Chapitre Notre-Dame et des autres chapitres ou collégiales de Paris*, où l'on trouvera des renseignements puisés aux mêmes sources que ceux des précédents chapitres.

Le chapitre VII, *la Constitution civile du clergé et la prestation du serment dans les églises de Paris*, est, par son sujet même, des plus intéressants. A l'Assemblée, quelques ecclésiastiques, députés de Paris, prêtèrent serment : Papin, prieur-curé de Marly-le-Roi; Coulmier, abbé d'Abbécourt; Dumouchel, recteur de l'Université de Paris, futur évêque intrus du Gard; Bénière, curé de Chaillot. Trois documents imprimés nous ont conservé les noms des jureurs et des non-jureurs; il me semble aussi qu'aux Archives mêmes j'ai vu des traces nombreuses et officielles de ces prestations de serment. L'auteur nous donne les résultats paroisse par paroisse, avec les noms des assermentés ou des réfractaires : ces listes provoquent des observations diverses que la dimension déjà longue de cet article ne nous permet pas de faire; elles auraient d'ailleurs le tort de nous être personnelles, M. l'abbé Delarc ayant sans doute rejeté les siennes à la fin du chapitre, que nous n'avons pas encore.

Bien que M. l'abbé Delarc, avec une modestie dont son mérite reconnu peut le dispenser, s'efface trop souvent devant les travaux d'autrui qu'il cite largement, on relèvera dans son livre de nombreuses pages où il intervient de sa personne pour exprimer un jugement très net et très indépendant. En attendant la suite de son œuvre, dont la publication paraît être, d'ailleurs, d'une périodicité régulière, nous pouvons exprimer l'espoir que si, sur ces années d'aspect sévère, il a su répandre de la nouveauté et de l'intérêt, il nous en réserve plus encore pour les dramatiques années qui vont suivre.

P.-S. — Au moment où nous corrigeons l'épreuve de notre article, nous recevons les livraisons de septembre et d'octobre, qui complètent le premier volume de cet ouvrage (502 p.). VICTOR PIERRE.

Catalogue du Musée lapidaire rémois, par CH. GIVELET, H. JADART et L. DEMAISON. Reims, M. Monge, 1895, in-8 de 100 p.

La ville de Reims possède les éléments d'un musée lapidaire digne de la métropole de l'ancienne Seconde Belgique; les temps antiques, l'époque romaine, le moyen âge, sont représentés par de précieux monuments. Malheureusement le local où il serait centralisé manque, et l'administration municipale songe à créer, à construire un musée que la question budgétaire fera peut-être attendre quelques années. Une partie des objets recueillis est déposée à l'hôtel de ville; une autre à Clairmarais, local municipal; un troisième groupe dans la chapelle basse de l'archevêché. C'est celle-ci dont MM. Givelet, Jadart et Demaison ont rédigé le catalogue à l'occasion de la brillante exposition rétrospective qui vient d'avoir lieu à Reims. Ce catalogue comprend deux cent cinq numéros; il est rédigé avec le soin et l'exactitude que l'on s'attend à trouver dans

toute publication où ces trois noms sont associés. Peut-être regrettera-t-on que les gravures ne soient pas plus nombreuses. Les curieux qui visiteront le musée de l'archevêché aimeraient à savoir ce qu'ils ont admiré; et ceux qui ne peuvent y venir auraient, au moins, une fiche de consolation. A. DE B.

La Stèle chrétienne de Si-ngan-Fou. 1re partie. Fac-similé de l'inscription syro-chinoise, par le P. HENRI HAVRET, S. J. Chang-Haï, imprimerie de la Mission catholique. A l'orphelinat de T'su-sè-Wè. Paris, Arthur Savaète, 1895, VI-5 p. de texte, CXVII p. en photolithographie et une phototypie. — Prix : 2 fr.

Cette stèle, d'après l'auteur, est un monument contemporain de la prédication évangélique, dont elle rappelle le symbole et retrace l'histoire. Elle daterait, par conséquent, du Ve siècle, époque à laquelle une colonie de moines syriens vint s'établir à Si-ngan-Fou, capitale de la dynastie T'ang. Depuis de longs siècles tout souvenir chrétien s'était effacé de cette contrée, lorsque « quinze ans après la mort de Ricci, » le célèbre fondateur des missions de Chine, c'est-à-dire vers 1625, on découvrit, en creusant le sol, une pierre où se trouvaient sculptés une croix et des caractères chinois et syriaques. L'auteur raconte l'émoi causé par cette découverte, surtout parmi les savants d'Occident.

Le but de cette publication est triple : « fixer définitivement les traits de la stèle chrétienne, en retracer l'histoire, puis faire revivre la physionomie de l'ancienne Église chrétienne de Chine. » Rien de plus attrayant, comme on le voit. — Le présent fascicule se compose, comme son titre l'indique, du fac-similé de l'inscription bilingue. Nous ne pouvons que louer vivement l'auteur du soin qu'il apporte à l'exécution de cette première partie de son programme. Les caractères sont parfaitement dessinés; leur transcription, au bas de chaque page, en caractères modernes, en facilitera singulièrement la lecture. Nous ne doutons pas que les fascicules suivants ne soient dignes de leur aîné; aussi prenons-nous la liberté de recommander aux sinologues et aux syriacisants, aux premiers surtout, le travail du savant jésuite. A. ROUSSEL.

Le Comte de Frontenac. *Étude sur le Canada français à la fin du XVIIe siècle*, par HENRI LORIN. Paris, Colin et Cie, 1895, in-8 de XIV-502 p. — Prix : 10 fr.

« Le comte de Frontenac est une très haute et noble figure : nous devons le placer, en France, au même rang que Dupleix; car, aussi bien que cet homme de génie, copié par les Anglais avant d'être compris de ses compatriotes, il a montré ces qualités d'audace loyale, d'entente des conditions locales et de séduction personnelle auprès des indigènes, qui sont éminemment celles des colonisateurs français. » Voilà comment,

dès le début de son étude (p. VIII), M. Henri Lorin caractérise, non sans quelque exagération, son héros; il l'estime être un homme qu'on ne saurait étudier de trop près, et convaincu que, ni Garneau dans son *Histoire du Canada*, ni Fr. Parkman dans son volume spécial sur Frontenac (*Count Frontenac and New France under Louis XIV*) et dans d'autres encore, n'ont connu ni examiné tous les documents utiles pour le bien apprécier, il s'est mis à l'œuvre à son tour, et a écrit le gros volume dont nous rendons compte aujourd'hui.

Ce livre, qui est une thèse de doctorat récemment présentée à la Faculté des lettres de Paris, sera-t-il « l'œuvre définitive » dont parle M. Lorin dans sa préface? A dire franchement toute notre pensée, il ne le semble pas. Bien qu'il ait vu plus de documents que ses prédécesseurs, le nouveau biographe de Frontenac est loin de connaître encore tout ce dont il convient de tirer parti pour étudier complètement la curieuse figure du gouverneur de la Nouvelle-France; les documents géographiques du temps, en particulier, dont quelques-uns sont cependant très accessibles aujourd'hui que M. Gabriel Marcel les a reproduits dans son bel atlas de *Cartes et globes relatifs à la découverte de l'Amérique du XVIe au XVIIIe siècle*, ou que M. Gabriel Gravier les a étudiés (Cf. son *Étude sur une carte inconnue, la première dressée par Louis Joliet en 1674, après son exploration du Mississipi*, dans la *Revue de Géographie*, février 1880), dont les autres sont indiqués avec précision dans les catalogues de MM. Harrisse et Marcel, semblent lui avoir échappé. Notons en outre que M. Lorin n'a pas consulté certains dépôts où il avait chance de trouver des renseignements précieux : les Archives des cartes et plans de la marine et du dépôt des fortifications des colonies. Ce sont là des critiques de fond, critiques sérieuses auxquelles vient s'ajouter cet autre reproche, fort grave aussi, que M. Lorin n'a pas su donner à son livre ce mouvement, cette vie, cette couleur qui rendent d'une lecture si attrayante les ouvrages de Parkman.

M. Lorin n'aime pas l'historien américain; il lui reproche avec raison d'être superficiel; mais ne l'est-il pas parfois un peu lui-même? Ses *Notes bibliographiques* (p. XI-XIV), qui ne sont nullement et ne remplacent pas une bibliographie complète du sujet, sembleraient le faire croire; et au cours du volume le lecteur relèvera plus d'une phrase, plus d'une expression, plus d'une contradiction, qui lui donneront singulièrement à réfléchir. En voici quelques exemples, notés entre bien d'autres au cours de notre examen du livre de M. Lorin : on apprend (p. 80) qu'en 1672-1673 « Jolliet avec le P. Marquette achève la descente du Mississipi; » à la page 72, on voit l'auteur se baser sur une seule signature authentique du voyageur pour orthographier son nom. Cela suffit-il, surtout au XVIIe siècle? En réalité, l'explorateur a écrit son nom de plus d'une façon (Jolliet le plus souvent, mais parfois aussi Joliet), comme le prouve l'examen de

plusieurs documents originaux émanés de lui. — On trouve, pages 223-224, une phrase qui, au point de vue géographique, est absolument inexplicable ou en contradiction formelle avec la réalité des faits. — Plusieurs fois, des assertions importantes ne sont appuyées sur aucun texte, et M. Lorin va jusqu'à accuser gratuitement (p. 268) le gouverneur de la Barre de mauvaise foi, pour disculper son héros du reproche d'indifférence envers Cavelier de la Salle. Par contre, il oublie de montrer comment les explorateurs du temps ont fait leur cour à Frontenac (la carte de Joliet publiée par M. Gabriel Gravier est, à cet égard, particulièrement instructive) et aussi de rendre justice aux remarquables travaux de M. Gravier sur l'illustre Cavelier de la Salle. Entraîné par son admiration pour Frontenac, il oublie encore autre chose : c'est que ce personnage a des défauts, et même de graves défauts. A bien des reprises différentes, M. Lorin fait, avec une grande bonne foi, des réserves de détail : il reconnaît (p. 38) la susceptibilité de Frontenac en matière d'étiquette ; ailleurs, il le déclare très impatient, et d'une façon impolitique (p. 436-437) ; il le montre très imprudent (p. 403), il va même jusqu'à écrire qu'il « ne sait pas sacrifier à la paix générale ses inimitiés personnelles, si légitimes qu'elles soient » (p. 156). Toutes ces concessions sont faites, semble-t-il, pour amener M. Lorin à mettre une sourdine à son admiration pour Frontenac, et cependant il n'en est rien, et Frontenac reste pour son biographe le personnage très remarquable, le gouverneur hors ligne, l'émule de Dupleix dont M. Lorin a parlé dans sa préface.

Ce qu'on doit surtout reprocher à M. Lorin, c'est de n'avoir pas su assez dominer son sujet ; il fait de Frontenac un personnage tout d'une pièce, alors qu'il eût dû noter l'évolution qui, avec l'âge et l'expérience, s'est produite dans le caractère de ce gouverneur. Il n'y a aucune comparaison entre les deux gouvernements du comte, et le second (1689-1698) est beaucoup plus brillant encore que le premier (1672-1682) ; or, M. Lorin n'a pas dit un seul mot permettant de supposer qu'il établissait entre eux une différence. Il s'est laissé entraîner à raconter de menus faits, des petites querelles avec le clergé, le conseil souverain de Québec, etc., toutes choses qu'il reconnaît lui-même, à bien des reprises, peu intéressantes et de médiocre importance ; quant aux personnages actifs, à ces curieux coureurs des bois, aux Indiens, il ne les a pas fait vivre, au moins le plus souvent, et n'a mis dans le relief voulu aucun de leurs exploits, non plus que son héros lui-même.

Et cependant l'auteur était susceptible de le faire ; certains passages trop rares de son volume le prouvent en toute évidence (voir par exemple p. 373-374). En fermant l'ouvrage de M. Lorin, sur lequel nous ne nous sommes tant étendu que parce qu'il en vaut la peine, notre impression a été la même qu'après la lecture d'un volume allemand des *Jahrbücher des fränkischen Reichs :* il y a là tous (ou du moins presque tous)

les éléments voulus pour composer un excellent livre sur le comte de Frontenac; mais ce livre reste encore à écrire. HENRI FROIDEVAUX.

Louis XVII, *son enfance, sa prison, sa mort au Temple,* d'après des documents inédits des Archives nationales, par R. CHANTELAUZE. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-12 de XIX-377 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les romans du faux Louis XVII semblent renaître de leurs cendres; tout récemment encore des fouilles autorisées au cimetière Sainte-Marguerite ranimaient les discussions dans les journaux. Il semble donc utile de répondre à la légende par l'histoire, et aux racontars plus ou moins véridiques de la presse par un écrit sérieux et documenté. A ce titre, on ne pouvait choisir mieux que les belles études de M. Chantelauze. Son livre, postérieur à celui de M. de Beauchesne, ne lui est certes pas inférieur. S'il paraît plus froid au premier abord, s'il n'a pas ses accents émus et émouvants, qui ont fait pleurer tant de mères, il est d'une discussion plus serrée, d'une critique plus sûre, d'une logique non moins irréfutable, et l'émotion naît tout naturellement du sujet lui-même; car jamais vie n'a été plus douloureuse, jamais infortune plus imméritée que celle de ce pauvre enfant qui, dit Pelletan, « n'avait pas besoin de la grandeur de son origine pour commander l'amour et faire pleurer sur ses malheurs et sur sa perte. »

Ce martyre, nous n'avons pas à le raconter, qui ne le connaît? Pas plus que nous n'avons à faire l'éloge du livre de M. Chantelauze, que tous les amis de l'histoire ont apprécié, et dont la première édition a été enlevée en quelques semaines, au point d'être devenue presque introuvable.

Après l'avoir lu, nous croyons qu'il sera bien difficile de soutenir encore la cause des Naundorff ou des Richemond. Le fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette n'a point été enlevé; il est mort au Temple; il a succombé à l'affection scrofuleuse qui avait déjà emporté son frère aîné, et qu'avaient aggravée pour lui les rigueurs de la captivité, le chagrin, le manque de soins et les brutalités de Simon. Il faut donc remercier M. Paul Cottin d'avoir réédité ce travail, qui tranche définitivement la question. Il y ajoute un curieux appendice sur le cœur du jeune prince enlevé par Pelletan lors de l'autopsie, et qui, après avoir été volé par un de ses élèves, puis rendu et confié à l'archevêque de Paris, avait fini par revenir, après d'étranges péripéties, entre les mains du fils de l'illustre chirurgien. M. DE LA ROCHETERIE.

Vie de Berryer, d'après des documents inédits, par CHARLES DE LACOMBE. *Berryer sous la République et le second Empire.* Paris, Firmin-Didot, 1895, in-8 de XII-647 p. — Prix : 8 fr.

Ce troisième volume, le dernier, va du 13 mai 1849 (élection à l'As-

semblée législative) jusqu'à la mort de Berryer (29 novembre 1868). Dans cette période de vingt années, Berryer est l'un des chefs de la majorité parlementaire jusqu'au coup d'État du Deux Décembre; depuis ce jour jusqu'en 1863, il reste en dehors du parlement; les électeurs de Marseille l'y font rentrer alors, et il s'y signale non seulement par ses discours, mais par une influence qui s'exerce efficacement jusque sur les ministres de l'Empire et sur leurs déclarations officieuses.

Parallèlement à sa vie de député, Berryer recueille comme avocat les plus beaux triomphes. L'affaire de Jeufosse, les procès de Mgr Dupanloup et de M. de Montalembert devant la Cour de Paris, les débats entre le prince Napoléon et la famille Patterson, le testament du marquis de Villette, le procès des *Treize*, voilà les grandes dates de sa vie judiciaire à cette époque; et cependant il en est une bien plus touchante : c'est celle où tous les barreaux de France célébrèrent le cinquantenaire d'inscription au barreau de Paris de leur illustre confrère; où Berryer, obligé de répondre au toast ému et singulièrement éloquent de Jules Favre, ne trouva que quelques mots hachés par ses sanglots; où ses confrères applaudissaient son trouble comme un témoignage de sa sincérité oratoire.

En tous ces jours-là, nous l'avons vu, nous l'avons entendu, et il était si simple, si naturel, si éloigné de tout ce qui ressemble à une attitude, qu'en contemplant, en admirant même la statue de Chapu qui décore notre salle des Pas-perdus, nous ne pouvons nous empêcher d'y trouver quelque chose de solennel qui altère un peu la physionomie que nous avons connue.

Une des parties les plus intéressantes de ce volume est celle qui concerne les rapports de Berryer avec le comte de Chambord. Il est à constater que l'homme de France qui, par le nombre de ses relations, par la largeur de son esprit politique, par le sentiment qu'il avait de l'opportunité, par son goût pour l'union, paraissait être le meilleur des guides ou des inspirateurs, fut celui dont l'exilé de Frohsdorf se défia et dont il récusa les conseils. Il dut y avoir de ce côté pour ce serviteur dévoué bien des heures d'angoisse; du moins, il mourut à temps pour ne pas voir les événements d'octobre 1873. Quelle que fût son éloquence, on peut croire qu'elle n'aurait pas eu raison de celui que les adjurations de M. Chesnelong n'ont pu convaincre. Berryer, malgré ces froissements, malgré ces manques de confiance, n'en resta pas moins fidèle de cœur; il faut relire le temoignage suprême qu'il en a laissé dans cette admirable lettre d'adieux au comte de Chambord, écrite le 18 novembre 1868, dix jours avant sa mort (p. 616).

Jules Favre a tracé de Berryer le plus juste des portraits; il nous a montré « cette noble et rayonnante figure, ce sourire à la fois viril et charmant, ce regard étincelant et tendre.... Tout en lui était simplicité

et grandeur; sa voix sonore, souvent émue, son geste sobre, son dédain des petitesses, son ardeur contenue, lui donnaient une autorité irrésistible même sur ses adversaires, auxquels il eût épargné bien des fautes s'il les eût plus fréquemment avertis » (p. 625).

Remercions M. Ch. de Lacombe d'avoir porté la lumière dans bien des parties de cette grande vie. Un jour viendra où beaucoup de ces papiers qui ont servi à l'écrire pourront être publiés intégralement; on aura les lettres de Berryer, on aura celles de ses contradicteurs; on verra plus à fond dans l'histoire secrète; mais l'image de Berryer restera telle que son biographe nous l'a dépeinte, c'est-à-dire la simplicité dans la grandeur.

VICTOR PIERRE.

BULLETIN

Les Grandes Religions. *Le Buddhisme*, précédé d'un *Essai sur le védisme et le brahmanisme*, par G. DE LAFONT. Paris, Chamuel, 1895, in-12 de XXXVI-272 p. — Prix : 4 fr.

M. de Lafont nous semble prendre à tâche de faire mentir le vieil adage : *Ignoti nulla fit cupido*. Il ressent, en effet, du moins en apparence, une admiration d'autant plus vive pour le Bouddhisme, qu'il paraît moins le connaître. A la suite des Léon de Rosny, des Émile Burnouf — qu'il ne faut pas confondre avec le savant que fut Eugène Burnouf; ils n'ont de commun que le nom — et de plusieurs autres apôtres du néo-bouddhisme, l'auteur ne jure que par *Cakya*-Muni, comme il s'obstine, malgré la cacophonie, à écrire le surnom de Gautama. Dans la prochaine édition (car ce petit livre est assez méchant pour en avoir plusieurs), il écrira, s'il veut nous en croire, Çâkya-Muni, comme tout le monde, avec une cédille sous le *c* et un accent circonflexe sur l'*a;* ce sera, tout à la fois, plus correct et plus harmonieux. Les questions chronologiques les plus insolubles, les problèmes les plus compliqués, M. de Lafont les tranche avec une facilité stupéfiante, et pourtant le sabre avec lequel il coupe ces sortes de nœuds gordiens, le lecteur nous croira s'il le veut, n'a rien de commun avec l'épée d'Alexandre le Grand. Après avoir esquissé à sa façon, qui est bien loin d'être la bonne, les doctrines, ou mieux les systèmes multiples du Védisme, du Brahmanisme et du Krichnaïsme, ce qui lui prend un bon tiers de sa brochure, l'auteur se décide enfin à s'occuper de *Ca-ky-a*. Il va sans dire que son héros eut toutes les qualités, toutes les vertus ; que sa religion, basée sur l'athéisme, est de toutes la meilleure, et sa morale, édifiée sur le néant, la plus solide et la plus sublime. L'inertie orientale trouve assez bien son compte dans cette doctrine du *nirvâna;* aussi les bouddhistes convaincus, pour s'habituer à ne rien faire dans l'autre monde, commencent-ils par agir le moins possible dans celui-ci. L'oisiveté absolue du corps et de l'esprit, ne faire rien, ne penser à rien : tel est leur double idéal; comment s'étonner, dès lors, que nulle idée vraiment généreuse, vraiment féconde, ne soit jamais sortie du Bouddhisme ? *Ex nihilo nihil fit.*

Une préface très divertissante du Sâr Péladan sert de vestibule à cette petite pagode pseudo-scientifique où trône majestueusement, assis en tailleur, le Bouddha (un assez vilain magot de cuivre doré), dans l'éternelle contemplation de son.... ombilic.

A. ROUSSEL.

La Guerre et ses prétendus bienfaits, par J. Novicow. Paris, Colin et Cie, 1894, in-12 de 198 p. — Prix : 2 fr. 50.

Études de sociologie. Des moyens pratiques pour parvenir à la suppression de la paix armée et de la guerre, par R. de la Grasserie. Paris, Alcan, 1894, in-8 de 100 p. — Prix : 2 fr.

La Guerre, conférence au cercle du Luxembourg, par J. Desclozeaux, avec une lettre de Frédéric Passy. Paris, Davy, 1895, in-8 de IV-46 p. — Prix : 1 fr.

— La guerre a trouvé de nos jours des apologistes que M. Novicow vient contredire. Un Allemand, M. Jahn, exalte les guerres défensives. « Comment, objecte M. Novicow, une guerre défensive est-elle possible, s'il n'y a pas d'autre part une guerre offensive ?.... » La guerre est-elle une solution ? « Une question est résolue, répond notre auteur, seulement quand elle est réglée d'une façon reconnue comme juste par les deux parties en litige. » M. Novicow concède cependant volontiers que défendre ses droits au péril de sa vie pour les soutenir est l'action la plus admirable qu'on puisse imaginer » (p. 109). La guerre étant un fléau, on ne doit pas en désirer la continuité, plus que pour les autres fléaux afin de laisser éclater le dévouement des médecins, des sœurs de charité et des pompiers. Finalement, M. Novicow estime que tous les conflits pourraient être résolus par l'arbitrage ou le plébiscite.

— « La guerre, dit avec raison M. de la Grasserie, est la preuve par la violence à défaut de juridiction commune entre les nations. » Il s'agirait de substituer « le droit probateur de la collectivité des nations à celui individuel de chacune d'elles. » La paix armée est aussi funeste que la guerre : elle force à la guerre; on dépense presque autant à ne pas se battre qu'à se battre. Sous la dénomination de « faits préparatoires, » l'auteur expose que, dans tous les pays, les tendances ne sont plus à la guerre. Ce chapitre, qui s'appuie sur une faculté remarquable d'observation, est à lire. Comme « Institutions préalables, » M. de la Grasserie propose une nouvelle carte de l'Europe, où, à notre avis, il ne distingue pas suffisamment la nationalité de la race et qui serait à discuter en détail. Pour obvier aux difficultés résultant de la diversité des langues, on forgerait une langue nouvelle, qui ne serait pas le volapuk. Enfin, il serait procédé à l'unification de toutes les lois. La polygamie des musulmans n'est plus un obstacle : grâce au divorce, la monogamie ne sera plus qu'une polygamie successive (p. 47), ce qui n'est que trop vrai. Pour amener la « Paix définitive, » on procédera progressivement à un désarmement général et spontané, lequel ne sera possible qu'au moyen de l'organisation préalable d'une armée internationale unique, composée de volontaires, et plus forte qu'aucune des armées particulières. Un tribunal international, chargé de résoudre les conflits internationaux, serait fourni par des délégués des parlements. Il faut savoir gré à l'auteur de n'avoir pas composé son tribunal de légistes. Par leur nature, les affaires internationales répugnent absolument à la solution inflexible d'un texte ou d'une doctrine. C'est affaire aux diplomates, qui consultent, s'il y a lieu, les spécialistes de la loi, de la géographie et autres.

— M. Desclozeaux est catholique : il n'appellera pas le divorce à la rescousse. « Il n'y a, dit-il, que trois manières d'envisager la guerre : les uns disent qu'elle est nécessaire et bonne...., les autres croient que c'est un fléau, mais que ce fléau ne saurait être évité ; d'autres, enfin, affirment que la guerre est un mal, et que l'homme a le pouvoir et le devoir de la supprimer. » Dans une conférence au cercle du Luxembourg, où il se dit de si bonnes choses, M. Desclozeaux soutient vaillamment cette dernière opinion. Il réfute les défenseurs de la guerre, Moltke, Darwin, J. de Maistre (il au-

rait pu se dispenser de mentionner M. Zola). Il n'admet pas davantage, avec le vicomte de Vogüé, que la guerre soit inévitable, par la raison qu'elle a toujours existé; car on en pourrait dire autant de l'esclavage, qui va cependant disparaître. Il estime, d'ailleurs, que le fléau va en diminuant d'intensité, notamment par la substitution de la guerre internationale à la guerre privée. A ce propos, je me suis souvent demandé si les luttes des seigneurs entre eux étaient aussi désastreuses pour le populaire que le sont les guerres nationales ou religieuses. Les luttes féodales avaient laissé la France peuplée et prospère : la guerre de Cent ans l'a laissée ruinée et dépeuplée.

Après avoir accepté la légitimité de la guerre défensive, M. Desclozeaux développe que la guerre est un mal. La paix armée est encore plus désastreuse : « Les peuples meurent de faim pour avoir un jour les moyens de s'entr'égorger. » Il répond aux objections tirées de la natalité et de la prétendue école d'héroïsme. Comme moyen de supprimer la guerre, il n'admet pas « la crosse en l'air, » préconisée par Tolstoï. Il met en avant l'arbitrage pour finir, en rappelant les objurgations des plus grands contemporains parmi lesquels on trouve les ecclésiastiques les plus éminents.

A. D'AVRIL.

Cours de géométrie descriptive, par CH. BRISSE. Paris, Gauthier-Villars, 1896, gr. in-8 de XIX-116 p. — Prix : 7 fr.

Ce cours est destiné aux élèves de l'enseignement secondaire moderne et rédigé d'après les derniers programmes. D'ailleurs, au titre près, il pourrait servir aussi bien à tous ceux qui désirent s'initier à la géométrie descriptive. Il est divisé en deux parties. La première traite en cinq chapitres toutes les questions relatives au point, à la ligne droite et au plan; elle correspond, si l'on veut, au programme de la classe de mathématiques élémentaire. La seconde, en trois chapitres, traite du cône et du cylindre, des surfaces, de révolution et de projections cotées : cela correspond aux compléments nécessaires aux candidats à l'École spéciale militaire. Enfin, un appendice assez bref donne des notions de perspective et des éléments de perspective cavalière. Ce nouveau livre de M. Brisse n'a rien qui le distingue de ceux que le même auteur a déjà publiés sur cette application de la science géométrique. En réalité, les matières traitées sont absolument les mêmes, et à peu de chose près les méthodes aussi. Le but de cette publication paraît être uniquement l'intention d'offrir au public un ouvrage entièrement accommodé à la lettre d'un nouveau programme. H. C.

Stéréochimie, par ÉDOUARD-GABRIEL MONOD. Paris, Gauthier-Villars, 1895, in-8 de 163 p. — Prix : 5 fr.

Les formules de saturation, fondées sur l'hypothèse de Kékulé, et développées dans le plan, étant insuffisantes pour rendre compte de plusieurs genres d'isomeries bien définies et constatées par l'expérience, on a cherché à se faire une conception du groupement dans l'espace des atomes de la molécule; car les différences de propriétés que l'expérience nous découvre dans des corps de formules identiques tiennent évidemment à des différences de structure dans l'espace. MM. A. Le Bel et Van 't Hoff ont cherché à déterminer ces différences et sont arrivés, indépendamment l'un de l'autre, et en même temps, à la notation stéréochimique. Ce sont les travaux de ces deux savants, complétés par les recherches de Simon, Bœyer, Duye, Friedel et Wislicenus, qui ont fourni à M. Ed. Monod la matière du petit volume et dans lequel il expose d'une manière élémentaire les prin-

cipes de la stéréochimie du carbone. La notation nouvelle a pour avantage de faire prévoir non seulement tous les cas d'isomérie révélés par l'ancienne; mais quand cette dernière est en défaut, la stéréochimie y supplée toujours. Toutefois, il ne s'agit, bien entendu, que d'un système de notation commode, dans lequel la molécule est représentée par un schéma d'une interprétation féconde; mais on ne prétend pas avoir trouvé la forme réelle, exacte, d'une molécule.

L'ouvrage, précédé d'une courte préface de M. Friedel, est divisé en quatre parties, subdivisées elles-mêmes en plusieurs chapitres relatifs au carbone asymétrique, à ses liaisons simples ou multiples, aux chaînes fermées, aux composés cycliques, au benzène et à ses dérivés, enfin aux variations du pouvoir rotatoire d'une molécule. Les schémas très nombreux des corps considérés font nettement saisir le sens et la portée de la nouvelle théorie.

H. Courbe.

Collection Lantoine. Paris, Masson, 1895, in-18. — Chaque volume élégamment cartonné, 2 fr.

1. Xénophon (Extraits), par V. Glachant, professeur au lycée Buffon, 309 p.
2. Cicéron (Extraits), par Lantoine, secrétaire de la Faculté des lettres de Paris, 366 p.
3. Sénèque (Extraits), par J. Legrand, professeur au lycée Buffon, 215 p.

Les dix premiers volumes de la collection Lantoine ont été appréciés ici même (tome LXXI, p. 536) : trois autres viennent de s'y ajouter, et voici les observations que nous suggèrent, non les auteurs anciens dont nous avons ici des traductions, mais les vues personnelles de leurs éditeurs.

1. — Xénophon n'a certes pas à se plaindre de M. Glachant : tous ses ouvrages, même les moins connus, ont fourni leur contingent à ces extraits, dont quelques-uns pourraient être supprimés sans aucun inconvénient. La biographie et la critique se partagent également la notice préliminaire, relativement assez étendue (p. v-xlv). Xénophon, « cerveau fort pratique » malgré certain « instinct d'aventure, » nous est présenté comme un soldat improvisé général au cours d'une expédition à laquelle il s'était d'abord associé en touriste, plus tard comme « menant l'existence d'un seigneur féodal érudit au milieu des bois, des prairies et des eaux. » Chez ce scrupuleux observateur des rites païens, M. Glachant croit découvrir, sous des dehors très formalistes, « un grain de scepticisme et de dandysme, » et il conclut cette première partie par une phrase légèrement énigmatique : « Ce fut une intelligence d'élite, si ce ne fut pas proprement un caractère d'exception. » Les jugements portés ici sur l'écrivain ne sont pas moins curieux. Le *Hiéron* est plein d'une « philanthropie raisonneuse; » les *Mémoires de Socrate* « sont en définitive une sorte d'évangile socratique transcrit par un demi-rhéteur; » l'*Anabase* offre le récit « de la plus étonnante équipée dont il soit parlé dans les annales du monde antique; » les narrations « accortes, vivantes et superbes » de la *Cyropédie* ont pour but « d'endoctriner et d'édifier le lecteur enchanté, converti sans qu'il y prenne garde. » S'il me plaît assez peu de voir appeler « vertueux et délicieux » l'entretien « érotique » qui fait le fond du *Banquet*, si je m'étonne d'entendre définir le *Traité de l'équitation* « un promptuaire clair et méthodique, » j'accorde que la trame des *Helléniques* est ici trop « décharnée, » là trop « étoffée, » et que l'*Économique* est « délectable aux moralistes et instructive même aux ignorants. » Bref, en Xénophon « s'épanouit un des rejetons les mieux éclos, les plus drus et les plus robustes de la vieille souche hellénique. » Ces citations montrent à tout le

moins que M. Glachant excelle à relever par des tours très modernes la gravité habituelle du style académique.

2. — Ce recueil d'extraits de Cicéron, intelligemment conçu, sauf la partie philosophique, qui paraît un peu sacrifiée, s'ouvre par une biographie intéressante, où rien n'est omis de ce qui est à l'honneur du grand orateur, mais où les côtés moins louables de son caractère sont presque complètement laissés dans l'ombre. Sur plus d'un point, elle se laisserait aisément abréger : telle qu'elle est, elle se lit avec plaisir. Trop courte, en revanche, est la brève notice littéraire des pages 29 et 30 : il paraît difficile, ou pour mieux dire impossible, de condenser en cinquante lignes tout ce qu'un élève même de l'enseignement « moderne » peut et doit savoir du merveilleux talent et des aptitudes si prodigieusement variées de Cicéron. Les résumés qui précèdent et accompagnent chaque extrait suppléent sans doute à cette insuffisance dans une certaine mesure : mais se prêtent-ils sans peine à un jugement d'ensemble sur celui qui a mérité à la Renaissance de personnifier en lui la latinité elle-même ?

3. — Dans son introduction, M. Legrand étudie successivement la vie de Sénèque, sa philosophie et sa sincérité. La première de ces études est exacte, les deux suivantes impartiales. L'auteur voit dans le précepteur de Néron un moraliste judicieux, « doublé d'un psychologue aigu, » et à la suite du regretté M. Martha, il le compare à « ces directeurs de conscience du christianisme, si experts dans l'art de sonder les plaies secrètes du cœur et d'appliquer à chacune d'elles le baume le plus convenable et le plus efficace; » mais il ne dissimule aucune des défaillances de conduite de Sénèque, pas plus qu'il ne ferme les yeux sur ses contradictions doctrinales, ou sur son insistance à prêcher, en face des iniquités de son temps, la résignation et l'effacement. Il n'y a qu'un point où je trouve le jugement de M. Legrand en défaut : c'est l'adhésion silencieuse qu'il semble donner aux passages trop nombreux où le philosophe romain fait l'apologie ou même l'éloge du suicide, considéré comme la seule garantie de la liberté du sage. A l'heure où nous sommes, sous peine de trahison sociale, de telles théories appellent une éclatante protestation. C. Huit.

Théâtre moral pour jeunes gens, par H. Adolphe-Prieur. Montpellier, Louis Relin, 1895, in-18.

Il est difficile de donner le nombre de pages de ce petit volume, qui n'est que la réunion de quelques brochurettes ayant chacune une pagination différente. La première comprend trente-six pages et contient une série de *Petits poèmes intimes* récités dans les œuvres de jeunesse et animés de bonnes intentions. Puis viennent quelques pièces ; c'est le *Théâtre moral : Oncle et neveu*, comédie en un acte et deux personnages (24 p.) ; *La Veille du jour*, comédie en un acte et trois personnages (22 p.); *Une Comédie*, pièce en un acte et quatre personnages (26 p.). Le théâtre est en prose. P. Talon.

Bibliotechina grassocia. *Piacevoli ed amorose notti dei novizi*, da Pietro Fortini. I. Firenze. *Giornale di erudizione*, 1894, in-12 de 192 p.

La *Bibliotechina grassocia* a commencé une seconde série des œuvres de Fortini. Le volume par lequel elle s'ouvre ne contient pas de nouvelles comme les tomes précédents. A un préambule dans le genre de ceux qu'on trouve à chaque journée de *Décameron*, et qui fait intervenir belles dames et galants cavaliers, discutant de subtiles questions amoureuses, succède l'*Anello* (l'anneau), une comédie trop embrouillée et trop longue — elle ne

finit pas dans le volume, — pour que nous voulions en essayer l'analyse. C'est une de ces œuvres de forme dramatique, mais non destinées à la scène, dont la fameuse *Celestina* est le modèle difficile à suivre. POGGIARIDO.

Études sur la littérature contemporaine, par EDMOND SCHÉRER, t. X. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 345 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après la mort de Schérer, ses amis ou héritiers ont vidé ses tiroirs, ne dédaignant même pas des choses déjà anciennes que Schérer avait probablement négligées; ils y ont ajouté la table des douze volumes qui composent l'œuvre critique de Schérer, et de tout cela ils ont fait le tome X et dernier des *Études sur la littérature contemporaine.* Voilà vraisemblablement comment les choses se sont passées. Si, pour cette raison, ce volume de liquidation n'a pas tout l'intérêt des précédents, il mérite pourtant d'être lu, car, dans Schérer, il y a toujours quelque chose à prendre et à apprendre; c'est un critique fort bien informé et un juge délicat et fin des choses de la littérature. Je n'en dirai pas autant des choses religieuses, au sujet desquelles Schérer nous inspire à tous des défiances trop justifiées. Mes réserves faites sur ce point, ce volume est intéressant : Schérer y parle littérature à propos de Victor Hugo, de Bourget, de Maupassant et de divers rimailleurs contemporains, sans compter un historien anglais de la littérature française, dont les bévues inspirent à Schérer une douce gaieté; il parle histoire à propos de M. Thureau-Dangin, de Falloux, de M. le comte d'Haussonville, de M. Sorel, du duc d'Aumale; il parle religion, morale et philosophie à propos de Renan, de M. Rod et de divers auteurs qui ont essayé de synthétiser les résultats généraux des diverses phases de l'histoire humaine, l'établissement du christianisme, le moyen âge, la Révolution, la démocratie et jusqu'à la crise intellectuelle où s'agite cette fin de siècle, et dont on ne peut dire encore si c'est l'annonce d'un jour qui s'éteint ou l'aube d'un nouveau soleil qui se lève. Dans tout cela, bien entendu, il y a à prendre et à laisser. Cueillons-y deux ou trois pensées. Pour Schérer comme pour la plupart des gens qui savent et qui pensent, la Révolution française a avorté : « Elle a fondé l'égalité politique et sociale, œuvre capitale, mais en somme œuvre négative, puisque, pour la consommer, il suffisait d'abolir. La Révolution, en revanche, n'a pas fondé la liberté, à moins qu'on n'appelle de ce nom des crises de licence suivies de périodes d'arbitraire. » Quant à la troisième république, elle « est menacée du même sort que les deux précédentes, et par les mêmes raisons. Pour vivre, il fallait qu'elle devînt un gouvernement, et elle a continué d'être un parti. » Sur le socle de la statue de Danton érigée à l'époque du centenaire, Schérer estime qu'on aurait dû inscrire « le mot de cynisme et celui de forfait. » Et il ajoute.: « La Révolution a eu du malheur avec ses héros. Les grands, je veux dire les forts, ceux chez lesquels brille quelque génialité, Mirabeau, Danton, étaient vicieux et cupides; Robespierre, lui, était pur, mais en revanche, le vertueux et le sot en lui ne font qu'un. » Ce dernier jugement est emprunté à Challemel-Lacour. Voilà quelques-unes des pensées que j'ai cueillies dans le dernier volume de Schérer. C'est le souvenir que j'en veux laisser à mes lecteurs. P. TALON.

Une Visite à Orléans, par ALEXIS MARTIN. Paris, Hennuyer, 1895, in-12 de XXVIII-202 p — Prix : 3 fr.

M. Alexis Martin poursuit la publication de ses « Monographies urbaines. » Après avoir écrit vingt volumes de « promenades dans les vingt

arrondissements de Paris, » il a donné successivement *Une Visite à Versailles* et *Une Visite à Beauvais*, avant le petit livre sur Orléans. Une introduction historique précède la description de la ville, de ses curiosités et de ses monuments, et le tout se termine par des notices sur les hommes illustres de la contrée. C'est quelque chose comme un « guide, » avec plus de développement et plus de littérature.

Pour Orléans, la partie d'histoire ne comporte rien de neuf, mais elle résume assez bien tous les travaux connus et ne néglige rien d'essentiel. Il n'y a que quelques erreurs à relever : par exemple, il n'est pas juste de dire que la Sologne a été ruinée par la révocation de l'édit de Nantes; c'est la partie de l'Orléanais où il n'y a jamais eu de protestants, et sa misère au XVIIIe siècle venait surtout de son sol; Marie Touchet n'a pu illustrer Pithiviers: elle était née à Orléans ; c'est là que Charles IX l'a connue, et, après la mort du Roi, elle a épousé d'Entragues, gouverneur de la ville, qui avait une terre à Malesherbes; on ne saurait dire la « forêt » de la Ferté, car il n'y avait que des bois sans grande étendue; Arnauld Sorbin — et non Armand — a prêché à la cour de Catherine de Médicis, mais il n'était pas confesseur du Roi. La nomenclature des grands hommes nés à Orléans est exacte pour les personnages dont elle parle, mais très incomplète, et partant assez inutile. Une meilleure pensée est d'avoir ajouté la description sommaire des bords du Loiret et d'Olivet, ainsi que des champs de bataille, devenus historiques, de Patay et de Loigny. Enfin, complément indispensable pour un ouvrage de ce genre, il s'y trouve des tables très claires et précises, et beaucoup de gravures dans le texte fort joliment rendues, sans parler de plans de la ville ancienne et nouvelle très suffisants. Souhaitons que M. Martin traite aussi bien toutes les villes de France. G. B. DE P.

Le Centenaire de Quiberon. *27 juin-26 août 1795. Souvenir et enseignement*, par EDMOND BÉRAUD. Paris, Lamulle et Poisson, 1895, in-8 de 23 p. — Prix : 0 fr. 30.

« Cent ans se sont écoulés. Mais Quiberon n'est pas seulement un souvenir historique d'une incomparable grandeur, il contient aussi un terrible enseignement et une leçon salutaire. » C'est cet enseignement et cette leçon que M. Edmond Béraud, ancien rédacteur de la *Gazette de France*, a voulu dégager dans ces courtes pages écrites avec verve, où, après avoir rappelé brièvement les faits, en concluant, avec l'histoire vraie, à la réalité de la capitulation, il montre que « les plus modestes existences donnèrent la main, par l'égalité du supplice, aux plus illustres familles, » et il conclut par cette opportune remarque: « Ce ne sont pas les soldats de la résistance armée que nous offrons en exemple aux monarchistes d'aujourd'hui. Ce sont des royalistes résolus dans l'action, tenaces dans la fidélité. » G. DE B.

Ce que l'on va chercher à Rome, par OLLÉ-LAPRUNE. Paris, Colin et Cie, 1895, in-16 de 73 p. — Prix : 1 fr.

Charmante petite brochure où le maître éminent de conférences à l'École normale expose, en termes aussi élégants que chaleureux, la situation de la Papauté vis à-vis de la société contemporaine. La Papauté attire et impose au monde, parce qu'au milieu des ruines qui nous entourent, c'est la seule force qui dure et qui vit, qui a un passé déjà long, et se montre sûre de durer et de vivre encore. Aussi le monde, même irréligieux, porte ses regards vers Rome; on sollicite son alliance, on se montre prêt à travailler avec elle au salut social. Cela est excellent. Mais, remarque très finement M. Ollé-La-

prune, il ne faudrait pas seulement avoir l'Église avec soi, il faudrait tâcher d'être avec l'Église, et si l'on veut être avec elle, il faut la laisser parler avec l'autorité par laquelle seule elle peut sauver le siècle, et ne pas lui marchander sa confiance. M. Ollé-Laprune conseille, d'un autre côté, aux catholiques de ne point s'arrêter à des préjugés personnels ou à des critiques de détail, mais de suivre largement la conduite tracée par les encycliques, sans s'occuper des exagérations ou des interprétations non autorisées. De part et d'autre sans doute, quelques-uns feront des réserves. Quelles que soient les nuances d'opinion, tout le monde lira cette belle étude avec plaisir et avec profit. D. V.

Questions actuelles, par le R. P. Ch. Daniel. Paris, Oudin, 1895, in-8 de 489 p. — Prix : 5 fr.

Le P. Daniel fut le fondateur d'une revue bien connue dans le monde catholique, *les Études religieuses*, qu'il dirigea pendant plus de trente années. Dans sa vie de publiciste, il eut à s'occuper de la plupart des hommes et des questions du jour. Ce sont les principaux de ces articles que des mains pieuses ont recueillis après sa mort, et qu'elles présentent aujourd'hui au public. Le titre de *Questions actuelles* est peut-être un peu hardi, puisqu'il s'agit de faits qui se sont passés il y a trente et quarante ans, et dont nous sommes séparés par des changements profonds. Néanmoins, il y a sous la plupart des questions soulevées alors des problèmes permanents, et, comme le dit très bien l'auteur de la préface, c'est la forme encore plus que le fond qui a changé. D'ailleurs, ils auraient une manière de penser bien étroite, ceux qui répugneraient à jeter un regard sur ces temps écoulés, où le mouvement de rénovation catholique s'est développé avec tant de puissance et d'élévation. Si aujourd'hui nous ne sommes pas tout à fait écrasés par la réaction franc-maçonne, nous le devons surtout aux lutteurs vigoureux de la génération précédente. On lira avec un grand intérêt ces articles si élégamment écrits, si pleins de choses, si vivants, qui remettent sous nos yeux de grandes personnalités : Montalembert, Lacordaire, Mme Swetchine, etc. Tous ceux qui, comme nous, ont eu le bonheur de voir encore à leur déclin quelques-unes de ces nobles et belles figures, retrouveront dans les portraits du P. Daniel les impressions toutes vives de leur première jeunesse, et se surprendront, avec un plaisir intime, à les mieux connaître encore. D. V.

Le Mémorial de Sainte-Hélène, par le comte de Las Cases, suivi de *Napoléon dans l'exil*, par O'Meara, et du *Séjour du docteur Antommarchi à Sainte-Hélène*. Paris, Garnier, t. I et II, de xxxii-341 et 667 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

Napoléon étant si fort à la mode, on ne pouvait mieux faire que de publier une nouvelle édition du *Mémorial de Sainte-Hélène*, où l'on a pour ainsi dire jour par jour tous les détails de la vie intime de l'illustre prisonnier. A ces détails s'unissent les glorieux souvenirs de l'Empereur et aussi ses appréciations sur des sujets de philosophie, de morale et de littérature. Bien entendu, tout intéressant qu'il soit, ce curieux ouvrage est apologétique, et bien des parties ne peuvent être accueillies qu'avec précaution. Pour n'en citer qu'un exemple, ce qui est dit de Georges Cadoudal (t. II, p. 372) ne se rapporte pas du tout avec ce qu'en ont raconté Bourrienne et Hyde de Neuville, et l'attitude du chouan devant le tout-puissant despote fut pleine de dignité et de courage. Les éditeurs ont fait précéder le Mémorial d'une courte notice sur le comte de Las Cases, notice imprimée dans une

édition de 1831. On aurait lu avec plaisir une biographie plus détaillée du fidèle compagnon de l'Empereur. VILLEMORY.

The international beginnings of the Congo free State, by JESSE SEDDALL REEVES. Baltimore, J. Hopkins, 1894, in-8 de 106 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce livre expose d'abord les longues et douloureuses péripéties de la domination portugaise sur la côte occidentale d'Afrique. A chaque guerre où le Portugal était impliqué, cette possession lui était enlevée pour lui être restituée à la paix. Ce ne fut jamais pour en jouir paisiblement. Voici, par exemple, ce qui se passa en 1784, lorsque le cabinet de Lisbonne s'avisa d'ériger un fort à Cabinda « pour protéger ses droits souverains en Afrique.... Le fort n'était pas plus tôt érigé, qu'une frégate française entra en scène. Le fort fut attaqué. La raison donnée était que cette érection portait atteinte à la liberté de commerce dont les nations européennes jouissaient depuis longtemps sur cette côte. Le commandant portugais offrit de capituler, et le fort fut démoli. Dans l'acte de la capitulation, une protestation était faite au nom de Sa Majesté la reine de Portugal.... La question, transférée aux deux cours pour être décidée, souleva une longue et opiniâtre discussion diplomatique.... Après deux années, l'Espagne fut appelée comme médiatrice » (p. 10). Des conflits surgirent également avec l'Angleterre et durèrent, en dernier lieu, de 1807 à 1884. Ils se compliquaient de la difficulté que rencontrait la cour de Londres à déterminer, en Portugal, la renonciation à la traite des nègres. Cette première partie, nourrie de nombreux renvois aux meilleures sources, rappelle toute une série d'événements généralement oubliés, et présente un véritable intérêt. Le livre raconte ensuite dans le détail la formation de l'Association internationale du Congo et les conséquences de la conférence de Berlin. « Si une conférence internationale, dit M. Jesse Seddall Reeves en terminant (p. 90), a légalisé la naissance de l'État du Congo, une autre conférence doit être nécessaire pour en faire les obsèques avant que le légataire universel (la France) en prenne possession. » Voilà une affirmation téméraire : elle ne repose sur aucune base conventionnelle ou principielle, ni sur la logique. Nous ne pouvons pas l'accepter.

A. D'AVRIL.

Robinet de Plas, *officier de la marine française*, par l'abbé PROFILLET, ancien aumônier de la flotte et de l'armée. Paris, Téqui, 1895, in-18 de 297 p. — Prix : 2 fr.

Nous avons déjà recommandé un ouvrage intitulé : *Marin et jésuite*, par le R. P. Mercier, S. J.; c'était la biographie détaillée du R. P. de Plas, mort en 1888 à Brest, de la manière la plus édifiante. Cet ouvrage était trop volumineux et cher pour les bibliothèques populaires, et M. l'abbé Profillet a eu la bonne idée d'en faire une réduction beaucoup plus à la portée de toutes les intelligences et de toutes les bourses. Nous rappellerons que Robinet de Plas entra dans la marine et poursuivit sa carrière jusqu'au grade de capitaine de vaisseau. La rencontre de Marceau et de Clerc, le futur martyr de la Commune, le rendit chrétien pratiquant; jusque-là, il avait vécu en parfait gentilhomme, mais dans l'indifférence religieuse. La grâce agit puissamment en lui et le poussa graduellement jusqu'au sacrifice de sa position; il entra en religion dans la Société de Jésus à l'âge de cinquante-huit ans, et vécut encore une vingtaine d'années, donnant l'exemple des plus éminentes vertus et pratiquant autour de lui un fécond apostolat. Telle est la belle vie que M. l'abbé Profillet offre en exemple aux jeunes gens et

spécialement aux militaires. Elle est parfaitement rédigée, mais fourmille de fautes d'impression. COMTE DE BIZEMONT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le baron Félix-Hippolyte LARREY, fils de l'illustre chirurgien de Napoléon Ier, et lui-même chirurgien d'un mérite éminent, est mort à Bièvres, le 9 octobre. Né à Paris, le 18 septembre 1808, il n'avait que dix-huit ans quand il entra dans le service de l'armée. Élève au Val-de-Grâce en 1828, il fut en 1832 reçu docteur en médecine par la Faculté de Paris. Il assista comme aide-major au siège d'Anvers, dont il a publié l'histoire chirurgicale. Professeur de pathologie chirurgicale au Val-de-Grâce (1841), il en devint chirurgien en chef après avoir rempli quelque temps les mêmes fonctions à l'hôpital du Gros-Caillou. Il fit la campagne d'Italie comme médecin en chef. Il y avait alors neuf ans qu'il était membre de l'Académie de médecine. En 1867 il devint encore membre libre de l'Académie des sciences. Le baron Larrey a laissé des preuves multiples de son activité scientifique dans de nombreuses revues ou mémoires de sociétés (*Annales de chirurgie, Gazette des hôpitaux, Bulletin de l'Académie de médecine,* etc.). Le chiffre des travaux dus à sa plume est considérable, et la liste qui suit, bien qu'assez volumineuse, n'en donnera qu'une idée fort incomplète : *Relation chirurgicale des événements de juillet 1830 à l'hôpital militaire du Gros-Caillou* (1831, in-8) ; — *Traitement des fractures des membres par l'appareil inamovible* (1832, in-4) ; — *Histoire chirurgicale du siège de la citadelle d'Anvers* (1833, in-8) ; — *Quel est le meilleur traitement des fractures du col du fémur ?* (1835, in-4), thèse pour le concours d'agrégation ; — *Section du tendon d'Achille à la suite de l'amputation partielle du pied* (1841, in-8) ; — *De la méthode analytique en chirurgie* (1841, in-8) ; — *Discours prononcé à l'inauguration de la statue de Bichat au nom de la Société médicale d'émulation de Paris* (1843, in-8) ; — *Kyste pileux de l'ovaire, compliqué d'une fistule urinaire vésico-abdominale et d'un calcul dans la vessie* (1846, in-4) ; — *Tumeur fibreuse du sein* (1848, in-8) ; — *Notice sur l'hygiène militaire* (1849, in-8) ; — *Notice sur la chirurgie militaire* (1849, in-8) ; — *Propositions résumées d'un mémoire sur l'adénite cervicale* (1849, in-8) ; — *Rapport de M. Jobert (de Lamballe) sur une observation de tumeur fibreuse du sein* (1849, in-8) ; — *De l'aténotomie dans les fractures* (1851, in-8) ; — *Mémoire sur l'adénite cervicale observée dans les hôpitaux militaires* (1851, in-4) ; — *Quelques mots sur la syphilisation* (1852, in-8) ; — *Traitement des entorses par l'appareil ouaté* (1852, in-8) ; — *Quelques mots sur l'anesthésie* (1853, in-8) ; — *Diagnostic et curabilité du cancer* (1854, in-8) ; — *Notice sur le docteur Ernest Cloquet* (1856, in-8) ; — *Discours prononcé aux obsèques de M. Annessat, le 16 mai 1856, au nom de l'Académie impériale de médecine* (1856, in-8) ; — *De l'occlusion des paupières dans le traitement des ophtalmies* (1856, in-8) ; — *Rapport à la Société de chirurgie sur l'éléphantiasis du scrotum* (1856, in-4) ; — *Tumeur énorme et indéterminée du poignet* (1856, in-8) ; — *Tumeur fibro-plastique de la cuisse* (1857, in-8) ; — *Prothèse de la résection de l'humérus* (1857, in-8) ; — *Anévrysme artérioso-veineux du pli du bras* (1857, in-8) ; — *Observation d'amputation scapulo-humérale avec résection partielle de la clavicule, de l'acromion et de l'apophyse coracoïde* (1857, in-8) ; — *Amputation sous-astragalienne* (1857, in-8) ; — *Anévrysme artérioso-veineux de la cuisse* (1857, in-8) ; — *De l'éthérisation sous le rapport de la responsabilité médicale* (1857, in-8) ; — *Inauguration de la statue de Bichat, le 18 juillet 1857, à la Faculté de médecine de Pa-*

ris (1857, in-8); — *Luxation du gros orteil avec plaie et issue de la tête du premier métatarse* (1857, in-4); — *Deux cas d'anévrysme poplité guéris par la compression* (1858, in-8); — *Note sur quelques accidents de la revaccination* (1858, in-8); — *Rapport sur l'état sanitaire du camp de Châlons* (1858, in-8); — *Rapport sur une observation de mal perforant des deux pieds et sur une observation de fracture de la cuisse compliquée d'oblitération de l'artère poplitée* (1859, in-4); — *Sur les perforations et les divisions de la voûte palatine* (1859, in-4); — *Observation d'hermaphrodisme* (1859, in-8); — *De la désarticulation coxo-fémorale au point de vue de la chirurgie d'armée* (1860, in-4); — *De l'amputation de la cuisse dans l'articulation de la hanche* (1860, in-4); — *Des amputations consécutives à l'ostéomyélite* (1860, in-8); — *Anomalie des membres pelviens* (1861, in-8); — *Extractions des corps étrangers de l'articulation du genou* (1861, in-8); — *Notice sur l'hygiène des hôpitaux militaires* (1862, in-8); — *De la résection du genou dans les blessures par armes à feu de l'articulation* (1864, in-8); — *Commission scientifique du Mexique. Programme d'instructions sommaires sur la médecine* (1864, in-8); — *Discours prononcé aux obsèques de M. Gimelle, au nom de l'Académie* (1865, in-8); — *Notice sur M. Montagne* (1866, in-8); — *Rapport sur l'érysipèle épidémique* (1866, in-8); — *Conclusions d'un mémoire sur le trépan* (1867, in-8); — *Notes sur la trépanation chez les Arabes* (1867, in-8); — *Du recrutement de l'armée* (1867, in-8); — *État de l'hygiène en Perse* (1869, in-4); — *Discours prononcé au nom de l'Académie des sciences à l'inauguration de la statue de Guillaume Dupuytren, le 11 octobre 1869* (1869, in-4); — *Étude sur la trépanation du crâne dans les lésions traumatiques de la tête* (1869, in-8); — *Un mot sur la chirurgie conservatrice* (1869, in-8); — *Recherches et observations sur la hernie lombaire* (1869, in-8); — *Collection des photographies de chirurgie du musée médical de l'armée américaine* (1870, in-8); — *Tableau de la fièvre jaune à Valence peint par J. Aparicio* (1870, in-8); — *Discours prononcé aux obsèques de M. Auguste Duménil, le 15 novembre 1870* (1870, in-4); — *Discours prononcé aux obsèques de M. Longet, le 7 décembre 1871, au nom de l'Académie de médecine* (1871, in-8); — *Remarque sur une communication relative à la thyroïdite aiguë, dite gastro-épidémique, chez les jeunes soldats* (1873, in-4); — *Notice historique sur le général Daumesnil* (1873, in-12); — *Quelques mots à l'Académie de médecine sur un cas de monstruosité pygomelle* (1874, in-8); — *Communication relative à un travail inédit de M. C. Tollet, ingénieur civil, sur un système de logements et d'hôpitaux militaires incombustibles* (1874, in-4); — *Projet de loi sur l'administration de l'armée* (1880, in-8). Nous signalerons encore la notice sur Bichat dans le *Plutarque français*, et un ouvrage tout récent sur la mère de Napoléon : *Madame Mère, Napoleonis Mater* (1895, in-8).

— M. Ruggero Bonghi, député au parlement italien, est mort à Torre del Greco, le 21 octobre. Né à Naples, le 20 mars 1828, il dut à l'aisance dont jouissaient ses parents de recevoir une bonne éducation. Son esprit facile et heureusement doué profita des moyens qui lui étaient offerts de se développer. A dix-neuf ans il donnait une traduction de Philèbe et l'année suivante (1848) un essai sur Pétrarque. Attaché à l'ambassade de Naples à Rome, il quitta ce poste et se retira en Toscane, puis en Piémont, quand ses princes commencèrent contre les idées nouvelles une lutte qui lui déplut. Il partageait ses loisirs entre la littérature et la philosophie, écrivant tour à tour le volume *Perchè la litteratura italiana non sia popolare in Italia* (1856), qui a été plusieurs fois réimprimé, et des traductions de la *Métaphysique* d'Aristote, livres I-VI (1854), de l'Eutydème et du Protagoras (1857). Appelé à la chaire de philosophie de Pavie (1859), il ne tarda pas à publier une partie de son cours (*Lezioni di logica*, 1860). La révolution de Naples le fit revenir

dans ce pays, où il prit part au mouvement politique et écrivit dans divers journaux (*Il Nazionale, la Stampa*, de Turin, *la Perseveranza*, de Milan, etc.). De Naples, où il avait continué les leçons de philosophie commencées à Pavie, il passait en 1861 à l'Université de Turin, et sautait de la philosophie à la littérature grecque ; quatre ans après il abandonnait cette nouvelle branche d'études pour aller enseigner à Florence la littérature latine (1865), qu'il quittait à son tour en 1867 pour prendre la chaire d'histoire ancienne d'abord à Milan (1867), puis à Rome (1871). Depuis 1877 il était professeur émérite. A plusieurs reprises membre du conseil supérieur de l'instruction publique, il devint un moment ministre de ce département (1874-1876). M. Bonghi appartenait à cette fraction des libéraux italiens qui ont applaudi à la prise de Rome, pensant pouvoir amener une entente entre la Papauté et le gouvernement usurpateur. M. Bonghi a beaucoup publié et a fourni une active collaboration à plusieurs journaux et revues, notamment à la *Nuova Antologia*. Il dirigeait depuis une quinzaine d'années une revue dont nous avons signalé à nos lecteurs des modifications récentes : *La Cultura*. Nous ne pouvons mentionner ici qu'une partie de ses ouvrages : *La Vita e i tempi di Valentino Pasini* (Firenze, 1867, in-8); — *La Questione ecclesiastica* (Milano, 1867, in-8); — *Dizionario delle antichità greche e romane*, trad. de Rich, avec la collaboration de M. G. Del Re (Firenze, 1866-1867, 2 vol. in-8); — *I Partiti politici nel parlamento italiano* (Ibid., 1868, in-8); — *Storia della finanza italiana dal 1864 al 1868* (ibid., 1868, in-12); — *L'Alleanza prussiana e l'acquisto della Venezia* (ibid., 1870, in-8); — *Relazione della commissione sui provvedimenti finanziari. Istruzione pubblica* (ibid., 1870, in-4); — *Interrogazioni sopra le associazioni di studenti universitari per iscopo non scientifico* (ibid., 1871, in-8); — *Discorso sopra il disegno di legge per la soppressione delle corporazioni religiose in Italia* (Roma, 1873, in-8); — *Frati, papi e re* (Napoli, 1873, in-18); — *L'Istruzione popolare in Italia* (Milano, 1874, in-8); — *Il Segreto dell' urna* (Firenze, 1874, in-8); — *Il Collegio romano, la Biblioteca Vittorio Emanuele e i musei* (Roma, 1876, in-8); — *Discorsi e saggi sulla pubblica istruzione* (Firenze, 1876, 2 vol. in-16); — *Lettera politica a' suoi elettori* (Treviglio, 1876, in-16); — *Discorso pronunziato la sera del 22 maggio 1877 ai suoi elettori di Conegliano* (Venezia, 1877, in-8); — *Pio IX e il papa futuro* (Milano, 1877, in-16); — *Il Conclave e l' elezione del pontifice* (Milano, 1878, in-16); — *Leone XIII e l' Italia* (ibid., 1878, in-8); — *Il Congresso di Berlino e la crisi d' Oriente* (ibid., 1878, in-8); — *I Partiti anarchici in Italia* (ibid., 1878, in-16); — *Ritratti contemporanei : Cavour, Bismarck, Thiers* (ibid., 1878, in-8);—*La Storia antica in Oriente e in Grecia* (ibid., 1879, in-8); — *Bibliografia storica di Roma antica* (Roma, 1879, in-8); — *Dialoghi di Platone, tradotti* (Roma, 1880 et suiv., in-32) ; — *Discorsi pronunziati alla Camera dei deputati nella discussione del bilancio di prima previsione del ministero della pubblica istruzione pel 1881* (ibid., 1880, in-8); — *Disraeli e Gladstone* (Milano, 1881, in-16) ; — *Leone XIII e il governo italiano* (Firenze, 1882, in-8); — *Manuale di antichità romane* (Napoli, 1883, in-16); — *Horae subsecivae* (Roma, 1883, in-16); — *Francesco d'Assisio* (Città di Castello, 1884, in-16); — *Storia orientale e greca* (Napoli, 1884, in-16); — *Storia di Roma* (Milano, 1884-1889, 2 vol. in-8); — *La Questione romana : Lettere*, avec MM. Eugène Rendu et Guido Salorsi (Firenze, 1884, in-8); — *Leone XIII* (Città di Castello, 1884, in-18) ; — *Arnaldo da Brescia* (ibid., 1886, in-16);— *Storia di Roma scritta per le scuole secondarie* (Napoli, 1886, in-16) ; — *Roma a Cavour* (Roma, 1887, in-8); — *In Viaggio da Pontresina a Londra* (Milano, 1889, in-16); — *In autunno su e giù* (ibid., 1890, in-8); — *Le Feste romane* (ibid., 1891, in-8); — *Questioni del giorno* (ibid., 1893, in-16); — *Le Prime*

armi : filosofia e filologia (Bologna, 1894, in-16); — *Storia dell' Europa durante la Rivoluzione francese* (Roma, 1894, 2 vol. in-8); enfin une *Vita di Gesù Cristo*, qui a valu à son auteur de nombreux blâmes de la presse catholique. Nous mentionnerons encore une édition des œuvres inédites d'Alessandro Manzoni, qui avait été, avec le philosophe Rosmini, l'un de ses amis à l'époque de son exil de Naples.

— On annonce encore la mort : de M. Bernot-Richebé, inspecteur général des écoles primaires catholiques du diocèse de Cambrai, mort le 11 octobre ; — de M. A. Bouinais, lieutenant-colonel d'infanterie de marine, à qui un assez long séjour en Cochinchine avait permis d'acquérir des connaissances précises sur le pays indo-chinois et dont les ouvrages sur la matière (*l'Indo-Chine française contemporaine*, en collaboration avec M. Paulus, 2e édition, 1885, 2 vol. in-8; *Le Royaume d'Annam*, avec le même, 1885, in-8; *La France en Indo-Chine*, 1887, in-18 ; *De Hanoï à Pékin, notes sur la Chine*, 1892, in-12) font autorité, mort âgé de quarante-quatre ans, le 13 octobre, à Arcachon; — de M. Delagneau, ancien préfet, qui, depuis qu'il avait abandonné la carrière administrative, collaborait à divers journaux de la capitale, mort à soixante-neuf ans, le 24 octobre; — de M. l'abbé Devloo, professeur à l'institution Notre-Dame des Dunes, à Dunkerque, mort le 8 octobre; — de M. Gustave Droz, délicat écrivain, collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, auteur de nouvelles et de romans, dont le plus populaire est *Monsieur, Madame et Bébé*, mort le 22 octobre, âgé de soixante-trois ans; — de M. Albert Gaudin, bâtonnier des avocats près la cour d'appel de Bastia, mort au commencement d'octobre; — de M. l'abbé Hamoniaux, professeur à l'institution Notre-Dame de Guingamp, mort le 10 octobre; — du R. P. Labroue, supérieur du collège de la Grand-Maison, à Poitiers, mort le 11 octobre; — de M. l'abbé Auguste Payan, curé de La Bastide-des-Feuillants, qui s'était attaché à faire connaître, par ses ouvrages, l'œuvre si intéressante de Notre-Dame du Rosaire à Valle di Pompei, dont nous avons eu autrefois l'occasion de parler à nos lecteurs; — de M. Rateau, ancien directeur de l'École normale de Poitiers, mort à Migué, vers le milieu d'octobre; — de M. Armand Renaud, inspecteur en chef des beaux-arts et des travaux historiques, membre de la commission des monuments historiques, mort le 15 octobre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Hector Berthelot, journaliste canadien, directeur du *Canard*, mort à Montréal, au commencement d'octobre; — de M. Frédéric Borg, sénateur socialiste suédois, l'un des meilleurs orateurs de son pays, mort en octobre, âgé de soixante-sept ans; — de M. Hjalmar Hjorth Boyesen, romancier américain célèbre, Norwégien d'origine, dont le premier roman, *Gurma*, parut en 1873 dans l'*Atlantic Monthly*, et qui laisse aussi quelques ouvrages historiques et littéraires (*The History of Norway*. London, 1887, in-8; *The Modern Vikings; stories of life and sport in the Norseland*. New-York, 1888, in-8; *Essays on German literature*. London, 1893, in-8; *A Commentary on the writings of Henrik Ibsen*. London, 1894, in-8), mort dans sa quarante-huitième année; — de M. D. Brandza, professeur de botanique et directeur de l'Institut botanique de Bukarest, mort le 15 août, âgé de quarante-huit ans; — de M. Heinrich Fick, professeur de droit à l'Université de Zurich, mort dans cette ville, le 6 octobre; — de Dom Leo Fischer, bénédictin de l'abbaye de Boswil en Argovie, qui laisse plusieurs recueils de poésies religieuses allemandes (*Ecclesia militans*, 1883, in-8; — *Blumen aus dem Klosteryarten*, 1886, in-8, etc.), mort le 16 août 1895; — de M. Helbriegel, connu par ses travaux de physiologie végétale, mort à Bernburg, le 24 septembre; — de M. William-Henry

Hurlbert, journaliste américain, mort le 4 septembre, âgé de cinquante-neuf ans, à Cadenabbia (Italie) ; — de M. Max Jordan, directeur du Musée royal de Berlin et auteur d'ouvrages d'érudition artistique, mort le 13 octobre; — de M. S. Lovén, zoologue, mort âgé de quatre-vingt-six ans, le 4 septembre, à Stockholm ; — de M. Harrison Millard, chansonnier et compositeur, mort le 10 septembre, à New-York; — de M. F. Mischer, professeur de physiologie à l'Université de Bâle, mort le 26 août, à Davos ; — de M. F. Nies, professeur de minéralogie et de géologie à l'Académie agricole de Hohenheim, mort à cinquante-six ans, le 22 septembre ; — de M. Franklin-Léonard Pope, ingénieur électricien, l'un des inventeurs de l'enregistreuse télégraphique à un fil, mort en octobre ; — de Dom Benoît Radziwill, membre de l'illustre famille princière de ce nom, bénédictin de l'abbaye de Beuron, à qui l'on doit entre autres ouvrages : *Die kirchliche Autorität und das moderne Bewusstsein* (1872), et *Canossa oder Damascus* (1872), mort le 8 août ; — de M. Henry Reeve, membre étranger de l'Institut de France, directeur de l'*Edinburgh Review*, qui commença sa carrière littéraire par une traduction de l'ouvrage de Tocqueville : *La Démocratie en Amérique*, parue en 1835, donna, entre autres publications : *Graphidae, or Characteristics of painters* (1838, in-8) ; *Royal and Republican France* (1872, in-8); édita le Pétrarque des *Foreign Classics series*, le *Journal of a residence at Vienna and Berlin in the eventful winter of 1805-1806*, écrit par son père, médecin norwégien (1877), et le *Journal of the reigns of King George IV. and King William IV*, de Greville, mort à Christchurch, âgé de quatre-vingt-deux ans, le 21 octobre ; — de M. A. Sénoner, géologue, mort à Vienne, le 30 août ; — de William W. Story, sculpteur et écrivain, mort à soixante-seize ans ; — de M. Rowland M. Stover, jurisconsulte, dont on estime surtout le *New-York state reporter*, mort le 11 septembre, à Plainfield (New-Jersey); — de M. John-E. Taylor, géologue et botaniste anglais, mort le 6 octobre ; — de M. Sirisumana T. Thero, l'un des collaborateurs du *Journal of the Maha Bodhi society*, mort le 18 juin, à Vijayananda Temple, Galle (Ceylan) ; — de sir John Tomes, professeur au collège des chirurgiens de Londres, connu par ses travaux sur la structure des os et sur celle des dents, mort à quatre-vingts ans ; — de M. Moritz Willkomm, botaniste, directeur du jardin botanique de Prague, mort le 26 août, à Wartenberg, en Bohême.

Institut de France. — Le 25 octobre a eu lieu, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, la séance publique des cinq Académies à l'occasion du centenaire de la fondation de l'Institut, en présence du Président de la République, des ambassadeurs, des membres du gouvernement et des différents corps de l'État. Des discours ont été prononcés par M. Ambroise Thomas, M. Jules Simon et M. Poincaré.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 27 septembre, M. Julliot a lu un mémoire sur la restitution de la façade de Thermes romains de Sens ; M. Babelon a fait une communication sur la gravure en pierres fines à l'époque mérovingienne ; M. J. Halévy a donné l'interprétation d'inscriptions phéniciennes. — La séance du 4 octobre a été levée en signe de deuil à l'occasion de la mort de M. Pasteur. — Le 11, lecture a été faite d'une lettre du R. P. Delattre relative à ses fouilles à Carthage ; M. Gauckler a communiqué ensuite le résultat des fouilles exécutées par lui depuis deux ans à Oudna (ancienne Uthina, Tunisie). — Le 18, M. W. Helbig a présenté à l'Académie une boîte en bronze du IIIe siècle avant Jésus-Christ, et M. Clermont-Ganneau a expliqué une inscription grecque du Hauran (Syrie).

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. —

Dans la séance du 28 septembre, M. Rocquain a lu un fragment de son troisième et dernier volume sur *la Cour de Rome et l'esprit de Réforme avant Luther ;* ce passage traite d'Eugène IV et des commencements du concile de Bâle. — La séance du 5 octobre n'a pas eu lieu en raison des obsèques de M. Pasteur. — Le 12, après la lecture, par M. le secrétaire perpétuel, d'une lettre de M. Raffalovich, qui adresse à l'Académie une somme de 10,000 fr. à titre de fonds secrets, M. A. des Cilleuls a donné communication d'une étude sur l'Esprit du droit public, sous les régimes consulaire et impérial; M. Levasseur a commencé ensuite la lecture de son mémoire sur l'ouvrier américain. — La séance du 19 n'a pas eu lieu en raison des fêtes du centenaire de l'Institut.

Lectures faites a l'Académie des beaux-arts. — Dans la séance publique annuelle du 19 octobre, M. le comte Henri Delaborde, secrétaire perpétuel, a lu une notice sur la vie et les ouvrages de M. Henri Chapu.

Concours et prix. — L'*Académie des inscriptions* a mis au concours pour 1898 : Prix Bordin : « Dresser le catalogue des peintures de vases dont les sujets paraissent empruntés au drame grec (tragédie, comédie, drame satyrique); s'en servir pour restituer, s'il y a lieu, le sujet des pièces perdues. »

Prix Ordinaire : « Étude sur les sources des martyrologes du IXe siècle. On se bornera au texte primitif, en négligeant les adjonctions postérieures. »

L'Institut de France, en séance générale trimestrielle de toutes les sections, a attribué le prix biennal de 20,000 fr. à M. F.-M. Raoult, doyen de la Faculté des sciences de Grenoble, pour l'ensemble de ses travaux.

Académie des sciences morales. — Le prix Stassart a été partagé entre M. Desdouits, ancien professeur de philosophie au lycée de Versailles, et M. Léopold Mabilleau, professeur à la Faculté des lettres de Caen. Deux mentions sont en outre accordées.

L'*Académie des beaux-arts* a procédé à la distribution des prix et récompenses dans la séance publique annuelle du 19 octobre.

Congrès. — Le comité des assises scientifiques, littéraires et artistiques qui s'ouvriront à Rouen, le lundi 19 juin 1896, a distribué récemment le programme des questions proposées à l'attention des congressistes. Il ne nous est pas possible de reproduire ce programme, que nos lecteurs pourront se procurer, ainsi que tous renseignements intéressant le congrès, en s'adressant à M. Le Verdier, secrétaire général du Comité, 47, boulevard Cauchoise. Nous signalerons seulement les questions suivantes pour donner une idée du Congrès : 1re section, 2e division (*Commerce. Industrie. Agriculture*). Effet du nouveau régime douanier (loi du 11 janvier 1892) sur la production industrielle ou agricole, et sur les prix, spécialement dans la région. Industries nouvellement établies ou industries disparues sous l'influence de ce nouveau régime. — Loi du 27 décembre 1892 sur l'arbitrage entre patrons et ouvriers : ses résultats. — Lois des 2 novembre 1892 et 26 juillet 1895 sur le travail des enfants, des filles mineures et des femmes dans les établissements industriels ; — du 9 septembre 1848 sur la limitation des heures de travail ; — du 12 juin 1893 et décret du 10 mars 1894 sur l'hygiène et la sécurité des travailleurs ; décrets des 13 décembre 1892 et 13 mai 1893, et autres, relatifs à l'inspection du travail : leur application, leurs résultats. — Moyens à employer pour tenter d'atténuer la crise agricole. — 2e section, 1re division (*Sciences philosophiques et morales*). Responsabilité des accidents du travail : législation comparée. Quelles conciliations seraient possibles entre les principes du droit, les intérêts de l'ouvrier et ceux du patron ? — De la décentralisation politique et administrative de la France. Le département actuel pourrait-il

être remplacé par une unité plus vaste? L'extension des divisions territoriales, succédant au morcellement actuel de la France, vaudrait-elle à la vie provinciale, dans l'ordre politique, dans l'ordre économique ou dans l'ordre intellectuel, une nouvelle source d'activité et d'expansion? — Faire connaître l'état intellectuel d'une ville ou d'un département d'après ses sociétés savantes, ses revues, ses établissements scientifiques, publics ou libres, en 1895. — 2e section, 2e division (*Littérature et philologie. Histoire. Archéologie*). Noms de lieux : leurs origines ; groupement par familles, soit au point de vue philologique (origines celtique, romaine, franque ou normande), soit au point de vue de leur signification (noms d'hommes, faits historiques, etc.). — Recherche des patois locaux. — Chants patriotiques, chansons populaires. — Dresser, pour la période 1800 à 1895, une bibliographie critique des travaux d'une ou plusieurs Sociétés savantes d'une ville ou d'un département dans l'ordre littéraire, historique, artistique ou scientifique. — Catalogue des imprimeurs ou libraires d'une ville, antérieurement à 1800. — Organisation municipale des villes ou communautés d'habitants avant la Révolution. Administration financière des villes : revenus et dépenses ; matières imposées. — Étude sur la fondation, l'importance et l'action des plus anciens journaux de la région, avant et pendant la Révolution et sous le premier Empire. — Rechercher à l'aide des archives, spécialement le tabellionage et les comptes de toute nature, les noms des artistes employés dans la région, et les œuvres d'art qui peuvent leur être attribuées.

Le Centenaire du baptême de Clovis. — Tous nos lecteurs savent que, sous la présidence et par l'initiative de l'Éminentissime cardinal de Reims, un comité s'est constitué pour célébrer, en octobre de l'année prochaine, le quatorzième centenaire du baptême de Clovis qui a fait entrer les conquérants de la Gaule dans le sein de l'Église catholique romaine. Ce comité a décidé la publication d'un bulletin qui tiendra au courant des progrès de cette œuvre tous ceux qu'elle intéresse. *La France à Reims, en 1896, bulletin des fêtes du XIVe centenaire du baptême de Clovis et de la France*, doit former trente-deux fascicules paraissant deux fois par mois, du 1er novembre de la présente année au 15 février 1897 (Reims, 11, rue des Trois-Raisinets). Le prix d'abonnement est de dix francs. Le Bulletin ne sera pas seulement l'organe du comité et l'écho des fêtes. On y trouvera des articles historiques et archéologiques, et des gravures (reproductions de monuments, portraits de personnages, etc.).

Paris. — Notre savant collaborateur M. le docteur Ferrand a communiqué à l'Académie de médecine, dans les séances des 13 août et 17 septembre, de curieux *Essais de psycho-physiologie sur la musique*, qui, après avoir paru dans le *Bulletin de l'Académie de médecine*, en ont été extraits pour former une brochure in-8 de vingt-sept pages (Paris, G. Masson). L'auteur étudie tour à tour le rythme, « mouvement et ordre » qui peut provoquer en nous des « sensations d'ordre tactile ou moteur; » la mélodie, où « l'action presque purement physique des vibrations sonores se transforme en un acte physiologique qu'un organe spécial [l'appareil de Corti] est chargé d'exercer, acte que le système nerveux doit élaborer et dont l'impression s'étend jusqu'à la sphère psychique; » l'harmonie enfin, dans laquelle « la sensation prédomine sur le phénomène physique. » Après avoir exprimé l'opinion « qu'il appartient et qu'il appartiendra de plus en plus à la science de décider de ce qui est ou de ce qui n'est pas admissible dans l'art, tout au moins pour ce qui concerne la partie technique, » M. le docteur Ferrand arrive aux conclusions médicales de son instructif mémoire : « La musique peut être rappro-

chée de la classe des antispasmodiques, » et « en variant ses divers modes, la mécanique de son rythme, la vicacité de sa mélodie, le complexus de son harmonie, semble.... pouvoir remplir le rôle d'antispasmodique soit simple, soit stimulant, soit modérateur. »

— *L'Inventaire du mobilier de messire Antoine-François La Fauche en 1743*, que publie Mgr Barbier de Montault (Évreux, imp. L. Odieuvre, in-8 de 10 p.), sans avoir une importance considérable, offre de l'intérêt, parce qu'il nous fait connaître quel était le train de maison d'un maître des comptes de Paris (telle était la qualité de messire La Fauche) au milieu du siècle dernier. L'annotation, fort sobre, ne donne que les renseignements indispensables à l'intelligence du texte.

— M. Lucien Auvray donne à la *Revue des bibliothèques* (juillet-septembre. Tiré à part, Paris, Émile Bouillon, in-8 de 32 p.) un *Inventaire sommaire d'une collection du président de Harlay sur diverses matières ecclésiastiques, politiques, etc.*, qui forme les nos 15499-15533 du fonds des manuscrits français de la Bibliothèque nationale. Le savant auteur, qui nous renvoie à un inventaire « aussi détaillé qu'on peut le souhaiter » de cette collection dans le manuscrit français 17016, a pensé avec raison que les deux lignes qui lui sont consacrées dans le catalogue actuellement en usage étaient insuffisantes. Une excellente table alphabétique rend les recherches singulièrement faciles dans cet inventaire.

— Sous presse chez Plon, le premier volume de *la Russie et le Saint-Siège*, par le R. P. Pierling, notre distingué collaborateur.

Agenais. — A ajouter à la liste si nombreuse des travaux de M. Tamizey de Larroque, un fascicule des *Correspondants de Grandidier* intitulé *Jean Florimond Boudon de Saint-Amans* (Paris, A. Picard, in-8 de 39 p.). Il y a là des billets du père « qui permettent de voir en quelle estime le futur historien de l'Agenais tenait le futur historien de l'Alsace ; » il y a aussi une réponse de l'abbé Grandidier; il y a encore des lettres de Philippe Dumas à l'abbé Grandidier; il y a enfin une causerie sur Saint-Amans et autour de Saint-Amans, par Casimir Boudon de Saint-Amans, son fils. On trouvera bien des particularités curieuses dans ces récits, bien des renseignements dans les notes. « Peut-être y en a-t-il trop, » écrivait notre savant confrère. Rassurons-le, la table est exquise et les miettes sont excellentes.

Artois.—M. Pagart d'Hermansart publie des documents intéressants relatifs à la conduite de la ville de Saint-Omer pendant la révolte de la noblesse d'Artois contre la comtesse Mahaut. Ce sont d'abord *Deux lettres de princes français* [les comtes de Valois, d'Évreux et de la Marche] *aux échevins de Saint-Omer après la mort de Louis X dit le Hutin, pendant la vacance du trône* ([9 et 18 juin] 1316) (Extrait du *Bulletin historique et philologique*. Paris, Imp. nationale, in-8 de 4 p.). Ce ne sont pas seulement des *Lettres de Philippe V aux échevins de Saint-Omer pendant la révolte de la noblesse d'Artois contre la comtesse Mahaut* que contient la seconde brochure (Extrait du même recueil. Paris, Imp. nationale, in-8 de 16 p.). Aux six lettres de Philippe V (8 juillet et 15 novembre 1317, 7 janvier et 10 mai 1318, 7 janvier 1319) s'ajoutent une lettre de Robert d'Artois, du 20 octobre 1316, et un acte de nomination par le Roi du bailli de Saint-Omer en date du 21 mars 1318.

Auvergne. — Un magistrat très lettré de Clermont-Ferrand, M. Henry Mosnier, auquel nous devions déjà *le Mont-Dore en 1786*, journal imprimé en 1887, nous donne aujourd'hui *le Marquis de Mirabeau au Mont-Dore, 1770 et 1776* (Clermont-Ferrand, imp. Mont-Louis, in-8 de 18 p.). La plaquette contient de charmantes descriptions et de très intéressants documents inédits, tels qu'une lettre de l'intendant d'Auvergne, M. de Montyon,

à un médecin du Mont-Dore, du 7 juillet 1770, et une lettre du marquis Victor Riquetti de Mirabeau à M. de Montyon, du 15 juillet 1770. M. Mosnier a très heureusement rapproché de ce dernier document une autre lettre du marquis, insérée dans les *Mémoires de Mirabeau*, et où, pendant l'été de 1776, le père du grand orateur trace à son amie, la comtesse de Rochefort, un tableau « plein d'originalité et de verve, le plus saisissant peut-être qui nous soit resté, des populations de l'Auvergne au siècle dernier, » et que Taine n'a pas manqué de reproduire dans le tome Ier des *Origines de la France contemporaine*.

Berry. — Les deux cent quarante-huit premières pages du tome X de la quatrième série des *Mémoires de la Société historique, littéraire et scientifique du Cher* (1894-1895) (Bourges, Renaud; Just Bernard; Paris, Lechevalier, gr. in-8 de xvii-335 p.) sont occupées par un nombre considérable de lettres du *Maréchal Claude de la Chastre* adressées à divers. Elles sont publiées (suite et fin) par M. Baudouin-Lalondre. Viennent ensuite divers travaux, d'importance moindre, quoique intéressants, savoir : *La Petite Vendée du Sancerrois, germinal an IV (avril 1796)*, troisième étude, d'après des documents nouveaux, par M. Alphonse Boulé; — *Matériaux pour une flore bryologique du département du Cher*, par M. Antoine Le Grand; — *Compte rendu des principales herborisations faites dans le département du Cher en 1893*, par M. Narcy; — *Origines des noms de lieux : Medium*, par M. Boyer. Le volume se termine par trois notices nécrologiques, sur *M. Pierre Larchevêque*, par M. Le Grand; *M. Paul Rhodier*, par M. Jeny; *M. Alfred Ancillon*, par M. Pierre Dubois.

Dauphiné. — Les sociétés alpines du Dauphiné sont nombreuses et florissantes. Toutes poursuivent le but que s'est tracé le Club alpin il y a vingt ans : retremper l'homme dans la vie fortifiante et mouvementée de la montagne, étudier et faire connaître les Alpes françaises, y amener les touristes, y créer une source nouvelle de richesses et, par suite, enrayer l'effrayante dépopulation des vallées de la frontière. A côté des débutants, des promeneurs aimables et dispos, les alpinistes émérites entrent en ligne et donnent une note plus sérieuse; ce sont MM. Couvat du Terrail, Morel-Couprie, Thorant, membres du mystérieux *Rocher-Club*, qui n'ouvre sa porte qu'aux seuls gravisseurs ayant escaladé sans guides des montagnes difficiles. Les relations de courses abondent dans l'*Annuaire de 1894 de la Société des alpinistes dauphinois* (Grenoble, Imp. centrale, in-8 de 224 p.). Nous relirons celles du Pic de Rochebrune, du Cornafion, du Pic Lamartine, de l'aiguille d'Arves Sud; nous retiendrons un article délicatement étudié de M. Ferrand sur la fréquentation des montagnes, et un autre concernant la photographie au clair de lune. M. Vizioz raconte là, avec humour, comment on tue le temps, alors qu'on veut avoir un cliché nocturne de Grenoble, la pose étant de deux heures; la photographie ainsi obtenue est reproduite : c'est tout à fait surprenant. Et nous n'oublierons pas M. L. B., qui fournit d'excellents conseils relatifs à l'habillement, à l'équipement du touriste et trouve le secret d'être spirituel en cette grave matière. De nombreuses gravures sont tirées hors texte et ajoutent à l'intensité de vie qui règne dans cette publication; il deviendra difficile de mieux faire.

Flandre. — Le tome IV de la troisième série des *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts centrale du département du Nord séant à Douai* (Douai, imp. Duthillœuil, gr. in-8 de xxxiii-546 p.) vient de nous parvenir. On trouve là, notamment, les travaux dont voici les titres : *Recherches des causes d'une explosion qui s'est produite à Douai*, par M. Offret; — *Note sur l'insalubrité des égouts de Douai*, par M. Frey; — *La Question des égouts*, par

M. le docteur Blanc, *Notes sur les précurseurs de l'antisepsie chirurgicale*, par M. le docteur [illegible], *Éphémérides douaisiennes, 1793-1800*, par M. H. [illegible], *Histoire militaire de Douai, 1789-1871*, par M. le baron A. de Warenghien, [illegible], par M. Dutilleul; — *Étude sur l'origine de l'Université de Douai*, par M. J. Maurion; — *Les Siècles morts*, poésies par M. le chanoine de [illegible], *Une Révolution dans la grande industrie chimique*, par M. [illegible], *Lamoure et pamphlets de Desroussaux*, par M. Boblin.

[illegible] (Tout la Science sociale qui a bénéficié de la primeur du remarquable travail dont M. Maurion Perrod vient de faire exécuter un tirage à part : *Maître Guillaume de Saint-Amour, L'Université de Paris et les ordres mendiants au treizième siècle* (Paris, Firmin-Didot, in-8 de 141 p.). Dans cette excellente page d'histoire, M. Perrod a su fort bien allier l'érudition à la netteté de l'exposition et à la grâce du style, trois qualités que l'on ne trouve pas souvent réunies. Il s'agit principalement ici de la lutte entreprise par l'Université de Paris, qui refusait d'admettre soit pour étudier, soit pour enseigner, les membres des ordres des [illegible] et [illegible] [illegible] à cet effet par le Pape. L'Université [illegible] à [illegible] la [illegible] de Saint-Amour, sur [illegible] [illegible] par saint [illegible] [illegible]

de Bordeaux au dernier siècle du moyen âge (1350-1450), dont il a été fait un tirage à part (Paris, aux bureaux de la Revue, gr. in-8 de 64 p.). Le travail est ainsi divisé : *Les Sources, le Territoire et les bénéfices du diocèse, la Ville métropolitaine, le Chapitre de Saint-Seurin, l'Archevêque.* Les renseignements très précis du savant curé de Saint-Ferdinand de Bordeaux complètent, sur un grand nombre de points, le *Gallia christiana* et autres ouvrages d'histoire ecclésiastique; ils fournissent aussi diverses additions à des ouvrages d'un genre tout différent, par exemple (p. 61) à *l'Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées etc.*, du vicomte d'Avenel. On rapprochera l'importante notice des autres travaux de l'auteur sur le diocèse de Bordeaux, et on souhaitera que, après avoir si bien défriché plusieurs parties de ce vaste champ, M. le chanoine Allain le défriche tout entier et soit payé de sa peine par le plus beau succès.

— M. Louis Batcave publie une excellente notice sur *le Couvent des ursulines d'Orthez* (Pau, Ribaut; Paris, Picard, gr. in-8 de 59 p. Extrait des *Études historiques et religieuses du diocèse de Bayonne*). Le travail comprend une étude sur les couvents d'Orthez jusqu'en 1691, époque de la fondation du monastère des ursulines. L'auteur donne les renseignements les plus précis sur les diverses supérieures qui se succédèrent de 1691 à 1791. Il raconte dans un chapitre spécial l'histoire des ursulines d'Orthez pendant la Révolution et jusqu'à leur extinction. On trouve à l'Appendice deux morceaux très intéressants : *Quelques livres des ursulines* et *la Famille d'Angélique de la Vie*, première supérieure du couvent d'Orthez (1691-1702).

— M. l'abbé Hatan, curé de Musculdy, publie *l'Explication des principaux noms propres des villages du pays basque français et des provinces basques* (Pau, imp. Vignancour, gr. in-8 de 27 p. Extrait des *Études historiques et religieuses du diocèse de Bayonne*). La brochure est complétée par une notice sur *les Bohémiens*, que l'auteur fait venir de l'Égypte, retrouvant des contractions du nom *Égyptanos* dans les noms de *Gitanos*, de *Gisiés*, de *Zinganes*, etc.

Ile-de-France. — Nous recevons le tome huitième du *Bulletin de la Société historique de Compiègne* (Compiègne, imp. H. Lefebvre, gr. in-8 de xix-313 p., avec 13 planches). Ce recueil contient les études suivantes : *L'Influence des œuvres de Pierre d'Ailly sur les projets de Christophe Colomb*, par M. le comte de Marsy ; — *Jean-François de la Rocque, seigneur de Roberval, vice-roi du Canada*, par M. l'abbé Émile Morel ; — *Mme Pain (Thérèse-Rosalie Sézille de Montarlet), 1773-1859*, par M. Alexandre Sorel ; — *Avricourt : les fiefs, le château, les seigneurs, l'église, la commune; annales, statistique*, par M. le comte F. Balny d'Avricourt (Les premiers chapitres de ce travail ont paru dans le tome VI du Bulletin); — *La Trouvaille d'Autréches*, par M. R. de Roucy;— *Sur un cartouche en pierre provenant de l'hôtellerie de la Madeleine*, par M. E. Mauprierz ; — *Antoine Ernault, de Mareuil-Lamothe, évêque de Chalon-sur-Saône, confesseur de Catherine de Médicis*, par M. le baron de Bonnault d'Houët ; — *Marc-Antoine Hersan, professeur d'éloquence latine au Collège de France, 1649-1724*, par M. A. Bazin. Ce dernier travail est le plus considérable de ceux qui ont formé le présent volume.

Limousin. — Annonçons un beau recueil orné de nombreuses planches : *1845-1895. Cinquantenaire de la Société archéologique et historique du Limousin* (Limoges, veuve H. Ducourtieux, gr. in-8 de cccviii-263 p.). On trouve dans la première partie du volume les morceaux suivants : *Rapport sur les travaux de la Société*, par M. Camille Jouhannaud; — *La Sculpture à Limoges au XVIe siècle*, par M. Camille Leymarie; — *De l'Influence du granit sur l'architecture limousine*, par M. le baron de Verneilh; — *Le Consulat du*

château de Limoges au moyen âge, par M. Louis Guibert; — *Léonard Limosin et son œuvre*, par M. Louis Bourdery; — *De la civilisation en Limousin pendant le moyen âge féodal*, par M. Alfred Leroux; — *Quatrième centenaire du Livre, 1495-1895. L'Exposition du Livre limousin. Catalogue*, par M. Paul Ducourtieux. La seconde partie est tout entière occupée par un très important travail de M. Alfred Leroux : *Les Sources de l'histoire du Limousin* (avec table spéciale). La notice du savant archiviste est aussi remarquable par l'abondance que par l'exactitude. C'est une des meilleures notices bibliographiques qui aient été publiées en province.

— Toujours désireux de servir les études archéologiques, l'infatigable Mgr Barbier de Montault réunit, sous le titre d'*Inventaires corréziens* (Tulle, imp. Crauffon, in-8 de 7 p.), cinq inventaires relatifs au Bas-Limousin et dont trois sont inédits. Ce sont : 1° l'inventaire du château de Gimel en 1269-1270, déjà publié par le comte Beugnot dans les *Olim* (t. I, p. 320); 2° des fragments relatifs à Tulle et à Saint-Victour déjà mis au jour par M. Champeval (xve-xviie siècles); 3° l'inventaire de Léonard de la Salvanie, sieur de Puymège (1620); 4° un inventaire de l'abbaye de Valette (1639); 5° une liste de joyaux prise dans le testament, en date de 1694, de Catherine Malaurie, veuve d'un procureur à Tulle.

— Dans la livraison d'octobre 1895 du *Bibliophile limousin* (Limoges, Ducourtieux), M. A. Claudin commence une intéressante étude sur *les Origines de l'imprimerie à Limoges*. Ces pages sont accompagnées de la reproduction en photogravure de deux vieux bois d'un missel de Limoges daté de l'an 1500.

Lorraine. — Le tome IV de la troisième série des *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc* (Bar-le-Duc, Contant-Laguerre, in-8 de 370 p., avec 14 pl.), est certainement l'un des mieux composés et l'un des plus intéressants que nous ayons eu à signaler au cours de la présente année. Les nombreuses planches dont il est orné lui donnent d'abord un aspect artistique fort remarquable; d'autre part les études variées qu'il renferme lui assurent un bon rang parmi toutes les publications françaises du genre. Nous noterons : *Autour d'un mausolée* (le tombeau de Pierre de Launoy, seigneur de Dampierre), par M. Albert Denizet; — *Notes sur Sorbey, canton de Spincourt, arrondissement de Montmédy, pages détachées du Dictionnaire historique du département de la Meuse*, par M. Cl. Bonnabelle; — *Les Sociétés de tir et les milices bourgeoises dans l'ancien duché de Lorraine et Barrois*, par le comte E. Fourier de Bacourt; — *La Farce de messieurs des comptes de Bar*, par le même; — *Los Cans, chanson satirique en patois de Bar*, traduite et annotée; — *Examen archéologique d'une miniature exécutée au XVIe siècle et du tableau représentant Notre-Dame des Vertus de Ligny en Barrois*, par M. Léonce Maxe-Werly; — *Notes sur un discours du sicle d'Israël, publié vers 1550 par François Drouyn, prévôt de Bar-le-Duc*, par M. Léon Germain; — *Excursions épigraphiques. Inscriptions de cheminées*, par le même; — *Le Miroir d'Héloïse*, par M. Camille Fistié; — *L'Église fortifiée de Ribeaucourt (Meuse)*, par M. Charles Royer; — *Communication sur la draperie à Bar-le-Duc au XIVe siècle*, par M. Jules Baudot; — enfin *Un Savant barrisien précurseur de M. Pasteur, Louis Joblot (1645-1723)*, par M. W. Konarski. Ce dernier travail occupe à lui seul les pages 205 à 233 du recueil.

— M. Arthur Benoît a été bien inspiré en éditant la *Promenade dans les Vosges par l'abbé Grégoire* (Épinal, imp. Vosgienne, in-8 de 56 p.). On a, dans un récit attrayant, une quantité de remarques très judicieuses sur les usages, l'esprit et la langue des Vosgiens, l'instruction, la population, le costume, les mœurs, etc. Au sujet de l'instruction, Grégoire, quoique conventionnel, sait rendre justice au zèle que les curés déployaient pour la ré-

pandre dans leurs paroisses avant la Révolution. Grégoire, qui était un érudit, ne manque pas de faire de nombreux rapprochements entre ce qu'il constate dans les différents pays vosgiens qu'il parcourut et d'autres régions qu'il connaissait également, soit en France, soit à l'étranger.

Normandie. — Signalons deux importantes brochures de M. Hippolyte Sauvage, qui sont relatives, l'une à *Saint Vital et l'abbage de Savigny* (Mortain, A. Leroy, in-8 de 76 p.), l'autre à *Une page d'histoire, épisode des guerres de religion dans le Mortainais* (Avranches, J. Durand, in-8 de 22 p.). Avec un rare mérite, M. Sauvage a reconnu que tout ce qu'il avait écrit en 1851 sur Savigny avait besoin d'être complété. Il nous fournit une bibliographie complète et intéressante des travaux exécutés après le sien. Il énumère les nombreuses sources manuscrites si connues, telles que le « rouleau, » etc. Puis, après nous avoir présenté saint Vital dans une magistrale étude, il parcourt le prieuré de Dampierre et les ruines de Savigny. Il en indique les saints et fait connaître leurs reliques. Cinq lithographies, dont deux plans, complètent ce volume très intéressant. — C'est à la surprise du Mont Saint-Michel le 22 juillet 1575 par une bande de protestants sous le commandement de Jehan d'Oissey, sieur du Touchet, qu'est consacrée *Une Page d'histoire*, destinée aussi à faire connaître la vie et la mort, « la male mort, » de ce hardi brigand. A signaler l'empressement avec lequel un de Touchet à l'heure actuelle l'a inséré dans une généalogie où, Dieu merci, il n'a que faire.

Orléanais. — Un important travail de M. le chanoine Th. Cochard : *La Juiverie d'Orléans du VIe au XVe siècle*, a formé à lui seul le tome XXXIII de la quatrième série, autrement dit le soixante-quatrième volume de la collection des *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Orléans* (Orléans, G. Michau, in-8 de xiii-258 p., avec trois planches). Outre de nombreuses pièces justificatives, l'étude de M. Cochard contient une table générale alphabétique très complète des noms cités. — M. E. Huet a fait sur cette étude un rapport de quatre pages imprimé à la suite.

Périgord. — Le comte de Saint-Saud a rédigé, pour la Société historique et archéologique du Périgord, la *Table analytique des matières contenues dans les procès-verbaux des séances* [tenues] *de 1874 à 1893* (Périgueux, imp. de la Dordogne, gr. in-8 de 108 p.). La table, minutieusement complète et exacte, fait le plus grand honneur à la patience et au dévouement d'un des meilleurs travailleurs du Sud-Ouest. En même temps il publie le fascicule 1er de ses *Recherches sur le Périgord et ses familles. Miscellanées* (Périgueux, gr. in-8 de 50 p.), et deux brochures relatives à l'Espagne : *Excursions dans les Sierras d'Espagne. D'Oviédo à Santander* (Paris, in-8 de 23 p. Extrait de l'*Annuaire du Club Alpin français*), et (en collaboration avec M. Paul Labrouche) : *Pyrénées asturiennes et pics d'Europe* (Toulouse, gr. in-8 de 64 p. Extrait de la *Revue des Pyrénées*). — Mentionnons enfin une publication intitulée : *Pierre-François-Gustave d'Arlot, baron de Saint-Saud, imprimée pour la famille*. 1895 (Bergerac, imp. Générale du Sud-Ouest, in-8 de 82 p. avec portrait). La vie du baron de Saint-Saud fut « toute d'honneur et de mérite, » et on ne peut lire qu'avec une profonde sympathie le recueil formé par son fils des écrits et des discours parus et prononcés à l'occasion de la mort de ce grand homme de bien.

Poitou. — M. Henri Clouzot publie un *Guide à Niort* orné de quinze dessins par J.-L. Giraudeau-Laurent (Niort, L. Clouzot, in-8 de 55 p.). Le petit volume, admirablement imprimé à la Rochelle par Noël Texier, est rédigé avec beaucoup d'agrément et d'exactitude. L'auteur a eu raison de lui donner ce sous-titre : *A travers les rues de Niort*, car il décrit successive-

ment chacune des rues de cette ville, disant (p. 54) qu'en pareille matière « on ne court aucun risque de se montrer trop complet. » Il a été très heureusement secondé par un habile artiste.

— L'opuscule de M. l'abbé A. Baraud : *Triaize. Monographie d'une paroisse du marais de Luçon (Vendée)* (Vannes, imp. Lafolye, in-8 de 38 p.), retrace succinctement l'histoire de cette paroisse jusqu'à la fin de la Révolution. L'étude de M. Baraud est réellement trop courte pour que l'on puisse en tirer quelque profit au point de vue de l'histoire générale. Dans dix-sept paragraphes, l'auteur a esquissé les faits les plus saillants se rapportant à l'histoire de ce pays ; mais il lui reste beaucoup à faire s'il veut donner quelque jour une monographie bien complète de la localité.

Provence. — Le tome XVI des *Mémoires de l'Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix* (Aix-en-Provence, Garcin et Didier, in-8 de 448 p., avec une planche) offre ceci d'assez peu commun qu'il n'est composé que de trois études, dont les deux premières, si elles sont tirées à part, auront l'aspect de véritables livres, savoir : *Les Correspondants de Peiresc. Lettres inédites du docteur A. Novel écrites à Peiresc et à Valavez, d'Espagne, de Paris, de Bretagne (1625-1634), suivies de lettres inédites de quelques autres médecins provençaux (Cassagnes, Mérindol, Senelle)*, publiées et annotées par notre collaborateur M. Philippe Tamizey de Larroque (pages 3 à 147); — *Un des juges de Fouquet. Roquesante (1619-1707), sa famille, ses descendants*, par M. Paul de Faucher (pages 149 à 429). Le dernier travail que l'on trouve ici contraste par sa brièveté avec les deux précédents; il ne compte que huit pages; son auteur, M. Alexis de Fonvert, lui a donné ce titre : *La Vrillette, étude d'histoire naturelle.*

Alsace-Lorraine. — A propos des affirmations de M. de Levetzow, président du Reichstag, et de M. de Wirth, voici qu'un publiciste connu, M. J. Novicow, se demande : *Y a-t-il une question de l'Alsace-Lorraine?* Il critique ensuite très sérieusement le point de vue allemand. Puis il s'attache à établir quels sont les intérêts du peuple conquérant. Enfin il préconise une solution : « La majorité de l'opinion publique, en France, dit-il, se prononcerait aujourd'hui pour le plébiscite.... La France a donc fait la moitié du chemin. Que l'Allemagne fasse l'autre ; qu'elle admette aussi le plébiscite, et la question de l'Alsace-Lorraine est résolue. » — Ce travail, qui mérite d'être lu, a été publié dans la *Nouvelle Revue* du 15 juillet : il est tiré à part (Paris, Alcan, in-8 de 25 p.).

Allemagne. — Depuis le mois d'octobre, il paraît à Leipzig (R. Voigtländer, éditeur), une revue mensuelle destinée à tenir les Allemands au courant du mouvement de l'instruction et de l'éducation chez les différents peuples de la terre. Le programme de la Revue est beaucoup plus vaste que celui de notre *Revue internationale de l'enseignement supérieur*, puisque l'enseignement primaire y est également compris. Quant à l'esprit dans lequel sera rédigée la *Deutsche Zeitschrift für ausländisches Unterrichtswesen*, il suffit de dire que le directeur de la publication est le docteur J. Wychgram, dont notre savant collaborateur M. le chanoine Allain a sévèrement parlé à nos lecteurs (t. LIX, p. 141-142). Le prix de l'abonnement est par an de 12 fr. 50.

Belgique. — Le *Chapitre de l'histoire du droit criminel dans les Pays-Bas autrichiens au XVIIIe siècle*, que M. Eugène Hubert vient d'insérer dans les Bulletins de la commission royale d'histoire (5e série, t. V), n'est qu'un fragment du travail que le distingué professeur de l'Université de Liège prépare sur l'abolition de la torture dans les Pays-Bas. Mais ce chapitre préliminaire est important parce que M. Hubert y a inséré tout au long et

commenté soigneusement un curieux mémoire du président du grand conseil de Malines, Goswin de Fierlant, concluant dès 1771 à l'abolition de la torture.

— L'on s'occupe tant aujourd'hui d'occultisme que la *Revue de Belgique* a cru faire œuvre agréable à ses lecteurs en les mettant au courant de ce mouvement. C'est un occultiste connu en Belgique, l'écrivain qui signe Vurgey, qui s'est chargé de rédiger quelques *Propositions de philosophie occulte*, dont on a fait un tirage à part (Bruxelles, P. Weissenbruch, in-8 de 12 p.). Un travail de ce genre échappe un peu à l'analyse; nous nous contentons de le signaler à nos lecteurs dont il pourra satisfaire la curiosité.

— Nous avons annoncé en son temps une revue publiée en Belgique et qui donne le *Sommaire méthodique des traités, monographies et revues de droit et de sociologie*. Voici aujourd'hui un travail analogue publié pour la philosophie par la vaillante *Revue néo-scolastique* de Louvain. L'on conçoit, sans qu'il soit besoin de longues phrases pour l'expliquer, les services que rendra le *Sommaire idéologique des ouvrages et des revues de philosophie* (Louvain, Uystpruyst; Paris, Alcan, 4 fasc. par an. 4 fr. pour la Belgique, 5 fr. pour l'étranger; avec la *Revue néo-scolastique*, 10 et 12 fr.). La direction du *Sommaire* a adopté la classification décimale de Melvil Dewey.

Espagne. — En fondant la *Revista jurídica de Cataluña* (Barcelona, Colegio de abogados, calle de la Leona, 14. Mensuelle, 10 fr. à Barcelone, 12 pour l'Espagne, 15 pour l'étranger), le collège des avocats et l'Académie de jurisprudence et de législation ont eu pour objet de faire participer l'Espagne au mouvement juridique si nettement accusé chez d'autres nations et de donner une vive impulsion à l'étude théorique du droit trop négligée en Espagne et notamment à Barcelone. Chaque fascicule de la revue comprend cinq sections : I. Doctrine, où l'on exposera des points de théorie et où l'on discutera parfois les ouvrages prêtant matière à de longues critiques; II. Législation; III. Jurisprudence; IV. Bibliographie; V. Chronique. Le premier fascicule a paru en juin.

Italie. — M. L.-G. Pélissier nous donne un important recueil de pièces tirées des archives italiennes touchant l'alliance d'Alexandre VI et de Louis XII *(Sopra alcuni documenti relativi all' alleanza tra Alessandro VI e Luigi XII*, 1498-1499. Rome, gr. in-8 de 189 p. Extrait de l'*Archivio della R. Società romana di storia patria*, vol. XVII e XVIII). Il y a là des lettres du pape Alexandre VI, de ses ambassadeurs en France, d'Ascanio et de Ludovic Sforza, de Julien de la Rovere, des ambassadeurs génois Spinola et Giustiniani, de Laurent de Médicis, du roi Frédéric de Naples, d'Agostino Maria de Beccaria, des instructions de Louis XII à ses ambassadeurs à Rome, un projet de ligue des puissances italiennes, une série de pièces sur le mariage de César Borgia, etc. On trouve à l'appendice la correspondance de César Gnaschi avec Ludovic Sforza, et des documents divers parmi lesquels plusieurs contiennent de curieuses particularités sur la famille Borgia, notamment sur Lucrèce et sur son frère.

— C'est encore à l'infatigable M. L.-G. Pélissier que nous devons *Une Lettre inédite de Blaise de Monluc*, écrite en langue italienne, de Sienne, le 22 août 1557, et qui forme le fascicule XII des *Notes italiennes d'histoire de France* souvent signalées ici (Paris, Imp. nationale, gr. in 8 de 7 p. Extrait du *Bulletin historique et philologique*). Le document est savamment annoté et mérite d'être joint à l'édition des *Lettres de Monluc*, donnée par M. Alphonse de Ruble.

Tunisie. — Le R. P. Delattre, des Pères Blancs, publie un travail extrait du *Cosmos : Carthage, Inscriptions chrétiennes* (Paris, imp. Petithenry, in-4

de 11 p.). La plupart des inscriptions que contient la brochure sont inédites. L'éminent archéologue rappelle avec une légitime fierté que, depuis bientôt vingt ans que les Pères Blancs sont établis à Carthage, ils ont recueilli plus de quinze mille marbres chrétiens. Les nouveaux textes seront d'une grande utilité pour fixer la topographie de la Carthage chrétienne et déjà ils ont permis de déterminer d'une façon certaine l'emplacement de plusieurs cimetières qui entouraient la cité. La liste des inscriptions est accompagnée de gravures qui représentent une vue de l'amphithéâtre de Carthage, l'entrée de la chapelle de cet amphithéâtre. Le R. P. Delattre annonce qu'il vient d'avoir la joie de trouver, sur la colline de Saint-Louis, une chapelle souterraine au fond de laquelle sont peints plusieurs personnages, parmi lesquels il a cru reconnaître l'image de saint Cyprien.

Publications nouvelles. — *L'Histoire sainte et la liturgie mise à la portée des enfants des petits catéchismes*, par l'abbé Dassé (in-32, R. Haton). — *Les Épîtres, ou les Lettres inspirées de l'apôtre saint Paul, paraphrase*, par l'abbé M.-J. Boileau (in-18, Retaux). — *Praelectiones dogmaticae*, auctore C. Pesch. T. III (in-8, Friburgi Brisgoviae, Herder). — *Der alte Christus-Glaube*, von H.-J. Fugger Glött (in-16, Mainz, Kirchheim). — *Le Miracle et ses contrefaçons*, par le P. J. de Bonniot (in-18, Retaux). — *Conférences de Notre-Dame et Retraite de la Semaine sainte. Carême de 1895. La Morale du citoyen*, par Mgr d'Hulst (in-8, Poussielgue). — *Lehrbuch der Apologetik*, von Dr A. Stockl (2 vol. in-8, Mainz, Kirchheim). — *Manuel de dévotion au Saint-Esprit*, par le R. P. M.-J. Friaque (petit in-16, Téqui). — *Marie et l'âme chrétienne*, par le R. P. Badet (in-18, Delhomme et Briguet). — *Un Aide dans la douleur*, par l'auteur des « Avis spirituels » (in-18, Téqui). — *Le Système du moins possible et demain dans la société chrétienne*, par Mgr Isoard (in-18, Lethielleux). — *Étude théorique et pratique sur l'occupation comme mode d'acquérir les territoires en droit international*, par G. Jèze (in-8, Giard et Brière). — *La Femme dans le droit français*, par P. Moysen et H. de Scœux (in-8, Chevalier-Marescq.) — *La Plaidoirie dans la langue française*, par M. Jolain (in-8, Chevalier-Marescq). — *Code maritime britannique*, trad. et annoté par H. Fromageot (in-8, Pedone). — *Leggi civili del regno di Sicilia (1130-1816)*, raccolte ed ordinate dal commendatore V. La Mantia (gr. in-8, Palermo, Reber). — *Code civil mexicain*, par R. de la Grasserie (in-8, Giard et Brière). — *Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts*, de M.-N. Bouillet, nouv. éd. entièrement refondue sous la direction de J. Tannery et E. Faguet (gr. in-8, Hachette). — *Cours de philosophie et histoire de la philosophie*, par le R. P. Chabin (in-8, Berche et Tralin). — *Apuntes para unos prolegómenos á la metafísica*, por D. P. M. López y Martinez (in-8, Valencia, Ortega). — *Le Siècle, les hommes et les idées*, par E. Hello (in-18, Perrin). — *Le Sceptique loyal*, par L. Riotor (in-18, Bibliothèque artistique et littéraire). *Les Gaietés d'un pessimiste*, par L. Roger-Milès (in-18, Flammarion). — *Confidences de femmes*, par Jannine (in-18, Flammarion). — *La Pratique du Ratio studiorum pour les collèges*, par le P. F.-X. Passard (in-8, Poussielgue). — *Annuaire de l'économie politique et de la statistique 1895*, par M. Block (in-32, Guillaumin). — *Les Économistes classiques et leurs adversaires*, par R. Schüller (in-18, Guillaumin).—*Essais et études*, par E. de Laveleye (2 vol. in-8, Gand, Vuylsteke; Paris, Alcan). — *La Résistance au socialisme*, par l'abbé J. Métreau (in-18, Guillaumin). — *Exploiteurs et salariés*, par G. Théry (in-18, Lecoffre). — *De l'Organisation du suffrage universel*, par C. Benoist (petit in-18, Firmin-Didot). — *Pour nos soldats, conseils pratiques, hygiène et morale du service militaire*, par G.-H. Niewenglowsky et L. Ernault (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *Les Variations de la mortalité à Paris, leur cause*

météorologique, par le docteur F. Chiais (gr. in-8, Société d'éditions scientiques). — *Atlas d'ostéologie*, par C. Debierre (gr. in-4, cart. toile, Alcan). — *Les Ferments thérapeutiques*, par le docteur de Backer, J. Bruhat et le docteur A. Charlier (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Leopold Kronecker's Werke* herausgegeben von K. Hensel. I (in-4, Leipzig, Teubner). — *Leçons complémentaires d'algèbre et notions de géométrie analytique*, par A. Tournois (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Einführung in die mathematische Behandlung der Naturwissenschaften*, von W. Nernst und A. Schönflies (München, Leipzig, Wolff). — *Cours élémentaire de manipulations de physique à l'usage des candidats aux écoles et au certificat des études physiques et naturelles*, par A. Witz (in-8, Gauthier-Villars). — *Mesures électriques*, par E. Gerard (in-8, Gauthier-Villars). — *Anatomie et physiologie végétales*, par J. Guibert (in-18, Retaux). — *Cours élémentaire d'agriculture, à l'usage de l'enseignement primaire supérieur et de l'enseignement secondaire moderne*, par V. Barillot (in-18 cartonné, Belin). — *Descrizione geologica della Calabria*, di E. Cortese (gr. in-8, Roma, Bertero). — *La Graphologie pratique*, par G. de Beauchamp (in-18, Henri Gautier). — *Les Industries nationales; celles qui naissent et grandissent; celles qui meurent ou se transforment*, par P. Vibert (in-8, Berger-Levrault). — *La Peinture en Europe, la Belgique*, par G. Lafenestre et E. Richtenberger (in-8 carré, cart. toile, Lib.-imp. réunies). — *La Musique à Paris, 1894-1895*, par G. Robert (in-18, Fischbacher). — *La Musique et les musiciens*, par A. Lavignac (in-18, Delagrave). — *Dictionnaire-manuel illustré des connaissances pratiques*, par E. Bouant (in-18, cart. toile, Colin). — *Dictionnaire-manuel illustré des sciences usuelles*, par E. Bouant (in-18, cart. toile, Colin). — *La Petite Cuisine*, par Marie Delorme (in-18, Colin). — *Contes populaires des Bassoutos (Afrique du Sud)*, recueillis et traduits par E. Jacottet (in-18, Leroux); — *Les Odes d'Horace*, trad. en vers par E. Bourette (in-32, Libr.-imp. réunies). — *Murmures*, par A. Chavannes (in-18, Lemerre). — *La Bonne Mère Nature*, par M. Bonnefoy (in-18, Lemerre). — *Poèmes, 1887-1892*, par H. de Régnier (in-18, Société du Mercure de France). — *Chants populaires pour les écoles*, par M. Bouchor et J. Tiersot (in-8, cart. toile, Hachette). — *Nouvelles Chansons*, par M. Boukay (in-18, Flammarion). — *Variations sur l'amour*, par A. Darty (in-18, Vanier). — *Simple histoire*, par P. Margueritte (in-8, Plon et Nourrit). — *Un Bonheur*, par J. Vincent (in-18, Plon et Nourrit). — *Nouveaux Contes de garnison*, par J. de Villeurs (in-18, Plon et Nourrit). — *Journal d'un officier de cavalerie*, par P. de Milly-Trefontaine (in-18, Lemerre). — *Miss*, par S. Cornut (in-18, Perrin). — *La Comédie du pêcheur*, par J.-O. Hobbes, trad. par M. Dronsart (in-18, Colin et Cie). — *Le Roman en France pendant le XIXe siècle*, par E. Gilbert (in-18, Plon et Nourrit). — — *Les Jeunes, études et portraits*, par R. Doumic (in-18, Perrin). — *Pages choisies des grands écrivains. Théophile Gautier*, par P. Sirven (in-18, Colin et Cie); — *Geschichte der deutschen Litteratur*, von Dr M. Koch (in-18 cart., Stuttgart, Göschen). — *W. Gœthe; les œuvres expliquées par la vie, 1749-1795*, par A. Mézières (2 vol. in-18, Hachette). — *Histoire abrégée de la littérature anglaise*, par J.-J. Jusserand (in-18, Delagrave). — *Guides du cycliste en France*, par J. Bertot (9 vol. in-18, cart. anglais, Boudet). — *Études sur la Grèce*, par G. Thomas (in-8, Berger-Levrault). — *Vie du R. P. Xavier de Ravignan, de la Compagnie de Jésus*, par le P. A. de Ponlevoy (2 vol. in-18, Téqui). — *Forma Urbis Romae*, delineavit R. Lanciani (atlas grand in-folio, Milan, Hoepli). — *Répertoire des traités de paix, de commerce, d'alliance, etc., depuis 1867 jusqu'à nos jours. Table générale*, par G. de Ribier (in-8, Pedone). — *Le Congrès des religions à Chicago en 1893*, par G. Bonet-Maury (in-18, Hachette). — *Questions coloniales. De la transportation considérée*

comme moyen de répression et comme force colonisatrice, par H. Cor (in-8, Giard et Brière. — *Le Juif dans la franc-maçonnerie*, par A. de la Rive (in-18, Pierret). — *Livre d'or, ou Cortège des croisés à Clermont-Ferrand (19 mai 1895)*, par A. Tardieu (in-4, Clermont-Ferrand, l'auteur). — *La Société des Jacobins*, recueil de documents pour l'histoire du club des Jacobins de Paris, par F.-A. Aulard. T. V. *Janvier 1793 à mars 1794* (gr. in-8, Cerf, Noblet, Quantin). — *Histoire de la Vendée militaire*, par J. Crétineau-Joly et le R. P. Droehon (gr. in-8, Maison de la Bonne presse). — *Les Complots militaires sous la Restauration*, par E. Guillon (in-18, Plon et Nourrit). — *Histoire de l'administration civile dans la province d'Auvergne et le département du Puy-de-Dôme*. Tome I, par G. Bonnefoy (in-8, Lechevalier). — *Lettres de Napoléon à Joséphine, pendant la première campagne d'Italie, le Consulat et l'Empire, et lettres de Joséphine à Napoléon et à sa fille* (in-18, Garnier). — *Guerres de Napoléon (1800-1807), racontées par des témoins oculaires*, par A. Chalamet (gr. in-8, Firmin-Didot). — *Journal du maréchal de Castellane, 1804-1862*. Tome II. *1823-1831* (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires du général baron Thiébault. 1813-1820*. T. V (in-8, Plon et Nourrit). — *Recueil des traités de la France*, par J. de Clercq. T. XIX. *1891-1893* (gr. in-8, Pedone). — *Essais diplomatiques*, par le comte Benedetti (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire générale de la guerre franco-allemande, 1870-1871*, par le commandant Rousset. Tome V (in-8, Librairie illustrée). — *A travers l'ancien Paris*, par J. Laurentie (in-16, Bloud et Barral). — *L'Hôtel de ville de Paris et la grève à travers les âges*, par Jehan de la Cité (gr. in-8, Firmin-Didot). — *Histoire des deux villes de Saint-Amand et du château de Montrond*, par C.-N.-V. Mallard (Saint-Amand, imp. Destenay, Bussières). — *Chronique vivaroise. Anthoine du Roure et la révolte de 1670*, par R. de Vissac (in-8, Lechevalier). — *Un Chapitre de l'histoire du droit criminel dans les Pays-Bas autrichiens au XVIIe siècle. Les Mémoires de Goswin de Fierlant*, par H. Hubert (in-8, Bruxelles, F. Hayez). — *Pagan Ireland an archæological sketch*, by W. G. Wood-Martin (in-8, cart. toile. London, Longmans, Green and Co). — *Histoire de la Russie depuis la mort de Paul Ier jusqu'à l'avènement de Nicolas II, 1801-1894*, par G. Créhange (in-18, Alcan). — *Choses politiques d'Égypte, 1883-1895*, par O. Borelli (in-8, Flammarion). — *Supplément au dictionnaire des devises historiques et héraldiques*, par H. Tausin (2 vol. in-18, Lechevalier). — *Recherche de la noblesse dans la généralité de Tours en 1666*, par l'abbé E. L. Chambois et P. de Farcy (gr. in-4, Mamers, Fleury et Dangin). — *Jean Balue, cardinal d'Angers (1421?-1491)*, par H. Forgeot (gr. in-8, Bouillon). — *Gaston IV, comte de Foix, vicomte souverain de Béarn, prince de Navarre, 1423-1472. Étude historique sur le midi de la France et le nord de l'Espagne au XVe siècle*, par H. Courteault (in-8, Toulouse, Privat). — *Mlle de la Vallière et Mme de Montespan*, par A. Houssaye (in-18, Flammarion). — *Eulogé Schneider, 1793*, par E. Mühlenbeck (in-8, Bouillon). — *Alexis Clerc, marin, jésuite et otage de la Commune, fusillé à la Roquette, le 24 mai 1871*, par le R. P. Ch. Daniel (in-18, Téqui). — *Pétrarque, étude d'après de nouveaux documents*, par A. Mézières (in-18, Hachette). — *Pages choisies de Mignet*, publiées par G. Weill (in-18, Perrin). — *Le Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale*, par H. Bouchet (in-8, Dentu). — *Sciences, belles-lettres et arts dans les Pays-Bas, surtout au XIXe siècle. Bibliographie systématique*. Tome I (in-8, La Haye, Nijhoff). — *Essai de bibliographie canadienne*, par P. Gagnon (in-8, Québec, A. Coté). — *Bibliografia cestiunei nationale*, de T.-J. Djuvara (in-8, Bucuresci, Socec).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *La Peinture au château de Chantilly*, par F.-A. Gruyer. *Écoles étrangères*. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-4 de III-378 p., illustré de 40 héliograv. par Braun, Clément et Cie. Broché, 40 fr. — 2. *La Sicile, impressions du présent et du passé*, par Gaston Vuillier. Paris, Hachette, 1896, gr. in-4 de VI-459 p., illustré par l'auteur de 260 grav. dans le texte et hors texte. Broché, 30 fr.; relié, 40 fr. — 3. *Le Grand Siècle. Louis XIV, les arts, les idées*, d'après Voltaire, Saint-Simon, Spanheim, Dangeau, Mme de Sévigné, Choisy, La Bruyère, Laporte, le « Mercure de France, » la princesse Palatine, etc., par Émile Bourgeois. Paris, Hachette, 1896, gr. in-8 de 483 p., illustré de 500 grav. et de 22 planches en taille-douce d'après les graveurs, les peintres, les sculpteurs, les médailles, les bronzes, les tapisseries, le mobilier de l'époque, les collections particulières, etc. Broché, 30 fr.; relié, 40 fr. — 4. *Vieux Papiers, vieilles images, cartons d'un collectionneur*, par John Grand-Carteret. Paris, Le Vasseur, 1896, in-8 de 550 p., orné de 461 illustrations dans le texte et de 6 planches en couleurs, dont 5 doubles pages, couverture illustrée en couleurs de Fernand Fau. Broché, 25 fr.; cartonné, 30 fr. — 5. *La France chrétienne dans l'histoire, ouvrage publié à l'occasion du quatorzième centenaire du baptême de Clovis, sous le haut patronage de* S. Ém. le cardinal Langénieux, et sous la direction du R. P. Baudrillart. Paris, Firmin-Didot, 1896, in-4 de XXIII-684 p., illustré de 27 grav. hors texte et de 67 dans le texte. Broché, 15 fr.; relié, tr. dorées, 23 fr. — 6. *Clovis*, par Godefroid Kurth. Tours, Mame, 1896, in-4 de X-630 p., orné de 8 compositions hors texte en héliogravure et de 130 grav. sur bois dans le texte. Broché, 15 fr.; richement cartonné, 20 fr. — 7. *Les Premiers Rois de France (Mérovingiens, Carlovingiens et premiers Capétiens), d'après les chroniqueurs : de Grégoire de Tours à Guillaume de Tyr*. Texte abrégé, coordonné et traduit par Mme de Witt, née Guizot. Paris, Hachette, 1896, gr. in-8 de 795 p., avec 11 pl. en chromolith., 47 gr. compos. et 267 grav. d'après les monuments et les manuscrits de l'époque. Broché, 15 fr.; cart. tr. dorées, 20 fr. — 8. *Saint Martin*, par A. Lecoy de la Marche. Tours, Mame, gr. in-8 de 680 p., illustré de 24 pl. hors texte, de 50 culs-de-lampe et de nombreuses têtes de chapitres ou bordures. 2e édit. Broché, 15 fr.; richement cartonné, 20 fr. — 9. *Turenne, sa vie, les institutions militaires de son temps*, par Jules Roy. Paris, Le Vasseur, 1896, gr. in-8 de VIII-472 p., illustré de 140 grav., 8 plans et 1 carte. Broché, 12 fr.; cartonné, fers spéciaux, 15 fr. — 10. *Les Cahiers du capitaine Coignet, 1776-1850*, publiés d'après le manuscrit original, par Lorédan Larchey. Paris, Hachette, 1896, gr. in-8 de VIII-296 p., avec 84 grav. en couleurs et en noir, par Julien Le Blant. Broché, 15 fr.; relié, 20 fr. — 11. *Les Grandes Figures catholiques du temps présent*, par l'abbé G. Bertrin. Paris, Sanard et Derangeon, 1895, 4 vol. gr. in-8, de 366, 366, 364, 280 p., illustré de nombr. grav. Broché, 4 fr. 50; relié, 6 fr. 50 le vol. — 12. *Rome et ses pontifes. Histoire, traditions, monuments*, par Mgr C. Chevalier. Tours, Mame, 1896, gr. in-8 de 425 p., illustré de 45 grav. Broché, 5 fr. 50; relié percaline, fers spéciaux, tr. dorées, 8 fr. 50. — 13. *Le Général Faidherbe*, par J.-M. Brunel. Paris, Delagrave, 1890, in-8 de 344 p., illustrations et portraits, par C. Gilbert, Spenner, Thadée, etc. Broché, 10 fr.; relié, dos et coins toile, tête dorée, 13 fr. — 14. *Légendes et curiosités des métiers*, par Paul Sébillot. Paris, Flammarion, s. d. (1895), in-4 paginé spécialement pour chaque sujet traité, de 32 à 64 p., avec 220 gr., 10 fr.; relié, tr. dorées, 12 fr. — 15. *Paris-Sportif. Anciens et nouveaux sports*, texte et dessins par Crafty. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-4 de 322 p. Broché, 10 fr.; élégant cartonnage, 12 fr. — 16. *Mon chevalier*, par Gabriel

FRANAY. Paris, Colin et Cie, 1896, gr. in-4 de 216 p., illustrations dans le texte et grav. hors texte en couleurs, par Ruty ; élégante reliure, dos et coins toile bleu, tr. dorées, 15 fr. — 17 *Aventures du chevalier Carême*, par M. GUÉCHOT. Paris, Colin et Cie, 1896, gr. in-4 de 220 p., illustrations par Henri Pille. Élégante reliure artistique, fers spéciaux, tr. dorées, 10 fr. — 18. *L'Ile à hélice*, par JULES VERNE. Paris, Hetzel, s. d. (1895), gr. in-8 de 423 p., avec 81 dessins de L. Benett et 12 grandes chromotypogr., 1 carte en couleurs et 2 cartes en noir. Broché, 9 fr. ; relié, plaques spéciales or et couleurs, tr. dorées, 14 fr. — 19. *Les Marins de la garde*, par JACQUES LEMERRE. Paris, Delagrave, 1896, in-8 de 300 p., illustrations de Job. Broché, 10 fr. ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 13 fr. — 20. *Le Sergent Simplet à travers les colonies françaises*, par PAUL D'IVOI. Paris, Jouvet, 1896, gr. in-4 de 492 p., illustré de 117 dessins, de 15 grandes compositions hors texte et de 6 aquarelles tirées en chromos, par Lucien Métivet. Broché, 10 fr. ; relié, 12 fr — 21. *Les Derniers Hommes rouges*, roman d'aventures, par PIERRE MAËL. Paris, Firmin-Didot, 1896, gr. in-8 de 276 p., illustré de 71 grav. par E. Boxaert. Broché, 8 fr. ; relié, 12 fr. — 22. *Mabel Vaughan, ou la Vie d'une Américaine*, par miss M. CUMMINS, trad. de l'anglais par HAROLD Tours, Mame, 1896, in-4 de 397 p., illustré de nombr. grav. Broché, 5 fr. 50 ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 8 fr. 50. — 23. *Le Goût dans l'ameublement*, par HENRI DE NOUSSANNE. Paris, Firmin-Didot, 1896, petit in-8 de 278 p., illustré de 100 dessins, par M. Cottin, A. Renaux, S. Waret, etc. Broché, 5 fr. ; relié, genre Bradel, 7 fr. — 24. *Souvenirs d'un calendrier*, par MARIE GUERRIER DE HAUPT. Paris, Firmin-Didot, s. d., gr. in-4 de 308 p., illustré de 69 grav. Broché, 5 fr. ; cart. percaline, tr. dorées, 7 fr. — 25. *La France sous saint Louis et sous Philippe le Hardi*, par A. LECOY DE LA MARCHE. Paris, May et Motteroz, s. d., in-8 de 250 p., illustré de 100 dessins. Relié, 5 fr. — 26. *Les Grandes Époques de la France, des origines à la Révolution*, par HUBAULT et MARGUERIN. 3e édition. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 620 p., orné de 300 vign. Broché, 6 fr ; relié, 7 fr. 50. — 27. *Les Français au Tonkin. Récits de guerre*, par le commandant J. SARRAU. Paris, Blond et Barral, s. d., in-8 de 478 p., orné de plusieurs portraits. Broché, 5 fr. — 28. *Les Étapes d'un touriste en France Mes Promenades à Versailles et dans les environs*, par ALEXIS MARTIN. Paris, Hennuyer, 1896, gr. in-8 de XVI-214 p., illustré de 31 grav. et 2 cartes coloriées. Relié toile, fers spéc., tr. dorées, 6 fr. — 29. *Alain le baleinier*, par Mme P. DE NANTEUIL. Paris, Hachette, 1896, in-8 de 278 p., illustré de 51 vign. dessinées par A. Paris. Broché, 4 fr. ; cart. tranches dorées, 6 fr. — 30. *Mémoires d'une petite fille russe*, par VERA JELIKOVSKA, trad. par LÉON GOLSCHMANN. Paris, Hennuyer, 1896, petit in-4 de 274 p., illustré de 80 dessins, par Michel Korochansky. Broché, 5 fr. ; relié 7 fr. — 31. *Les Chasseurs d'édredons, voyages et singulières aventures de M. Barnabé (de Versailles)*, par ERNEST D'HERVILLY. Paris, Jouvet, 1896, in-4 de 144 p., illustré de 46 grav. par E. Vavasseur. Broché, 4 fr. 50 ; relié, plaques spéciales, tr. dorées. 5 fr. 60. — 32. *L'Image sainte. Histoire byzantine du VIIIe siècle*, par LUCIEN VIGNERON, illustrations de F. Martineau. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1896, in-8 de 286 p., 3 fr. 50. — 33 *La Tête de bronze, récits d'Orient et d'Occident*, par SIXTE DELORME. Paris, Delagrave, 1896, in-8 de 218 p., illustrations de Christophe, J. Girardet, Kirschner, Speier, etc Broché, 2 fr. 75 ; relié, tr. dorées, 4 fr. 25. — 34. *Scènes de la vie sibérienne*, par E GOTEI. Paris, Delagrave, 1896, in-8 de 240 p., illustrations de N.-N. Karazine. Clément, etc. Broché, 2 fr ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 3 fr. — 35. *L'Ermite de Clamart*, par L. NEMOURS-GODRÉ. Tours, Mame, 1896, in-16 de 321 p., avec 12 grav. Broché, 2 fr. ; relié, 3 fr.

II. — Périodiques et Albums. — 1. *Le Tour du monde. Nouveau Journal des voyages*, fondé par ÉDOUARD CHARTON et illustré par nos plus célèbres artistes. *Année 1895*. Paris, Hachette, gr in-4 de 635-515 p Broché, 25 fr. — 2 *Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré Année 1895*. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de chacun 418 p. Broché, 20 fr ; relié, 26 fr. — 3. *Musée des familles. Tomes LXXIV et LXXV*. Paris, Delagrave, 1895, 2 vol. gr in-8 de chacun 380 p., avec de nombreuses illustrations. 14 fr. à Paris ; 16 fr. dans les départements. — 4. *Saint Nicolas*, journal illustré pour garçons et filles. Tome XVI. Paris, Delagrave, 1895, gr. in-8 de 848 p., avec de nombreuses illustrations. Broché, 18 fr. ; relié, tr. dorées, 22 fr. — 5. *Le Magasin pittoresque*, 1895, 63e année. Paris, Jouvet, gr. in-8 de 412 p., avec de nombreuses illustrations, plus un supplément de 48 p. Broché, 10 fr. ; cart.,

11 fr. 50. — 6. *Mon Journal*, recueil illustré en couleurs pour les enfants de 8 à 12 ans, 3e année, 1893-1894. Paris, Hachette, 1895, gr. in-8 de 835 p. Broché, 8 fr.; cart., 10 fr. — 7. *Le Petit Français illustré*, journal des écoliers et des écolières. 6e année, 1895. Paris, A. Colin et Cie, gr. in-8 de 628 p., avec de nombr. illustr. et un Supplément illustré. Broché, 6 fr.; relié, tr. dorées, 7 fr. 50 et 9 fr. — 8. Le *Musée des enfants* (9e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1895, in-4 de 384 p., nombr. illustr. en noir et en couleurs. Broché, 6 fr. — 9. *Le Musée des jeunes filles* (6e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1895, in-4 de 384 p., nombr. illustr. Broché, 6 fr. — 10. *Les Mots historiques du pays de France*, texte par Tangan. Tours, Mame, 1896, album, gr. in-4 de 92 p., contenant 20 pl. hors texte en couleurs, 20 pl. en plusieurs teintes, 20 grav. dans le texte, par Job. Rel. percaline, fers spéciaux, 10 fr. — 11. *Histoire de Jeanne d'Arc racontée à mes enfants*, par Théodore Cahu. Paris, Jouvet, 1896, album in-4 de 78 p., illustré de 41 aquarelles, par Paul de Sémant. Cart. toile avec plaques or, argent et couleurs, tranches dorées, 10 fr. — 12. *Napoléon, la République, le Consulat, l'Empire, Sainte-Hélène*, d'après les peintres, les sculpteurs et les graveurs. Paris, Hachette, 1896, album in-8 oblong de 160 p., illustré de 80 gr. pl. et 500 grav. Broché, 6 fr.; relié, tr. dorées, 10 fr. — 13. *L'Illustre Dompteur*, par P. Guigou et A. Vimar. Paris, Plon et Nourrit, s. d., album in-4 de 48 p., avec texte illustré en couleurs. Cart. toile, 10 fr. — 14. *Les Contes de Perrault mis en vers*, par Charles des Granges. Paris, Delagrave, 1896, in-4 de 55 p., illustrations de Mlle Ch. Dufau. Cart., 5 fr. — 15. *Mon Histoire sainte*. Paris, Hachette, 1896, album in-4 de 72 p., illustré de 106 grav. et de 6 pl. en couleurs, cart., 2 fr. — 16. *Fanfan la Tulipe*, par P. Bilhaud. Paris, Hachette, 1896, album in-4 de 32 p., illustré de 32 grav. en couleurs, par Job, cart., 4 fr. — 17. *Le Roi des Pingouins*, drame bouffe en deux actes et 34 tableaux. Texte et dessins par A. Humbert. Paris, J. Hetzel, gr. in-8 de 48 p. Cart., 4 fr. — 18. *Maman en voyage*, par Un papa. Dessins de L. Froelich. *Id.*, *ibid.*, 4 fr. — 19. *Un Déjeuner sur l'herbe*, par Stahl. Paris, Hetzel, 1896, gr. in-8 de 8 p., illustr. de Casella, couverture en couleurs, 1 fr. — 20. *Bébé chez lui*. Westhausser, 1896, album in-4 de 14 p., illustré. cart., 1 fr. 25. — 21. *L'Invitation à venir voir la lanterne magique*. Paris, Westhausser, 1896, album gr. in-4 de 14 p., illustré. Cart., 2 fr. — 22. *Grand Saint Nicolas*. Paris, Westhausser, 1896, album de 14 p., cart., 1 fr. 25.

III. — Nouvelle Collection à l'usage de la jeunesse, 1re série, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 jésus à 7 fr. brochés; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 10 fr. — 1. *L'Institut de France et nos grands établissements scientifiques*, par Alexis Lemaistre, avec 83 grav. d'après les dessins de l'auteur, 336 p. — 2. *Robinson et Robinsonne*, par Pierre Maël, avec 52 vign. dessinées par A. Paris, 351 p.

IV. — Collection Hetzel, in-8 illustrée. Vol. à 7 fr. brochés; reliés, plaques spéciales, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Atlantis*, par André Laurie, illustr. de George Roux, 270 p. — 2. *Les Dompteurs de la mer. Les Normands en Amérique, du Xe au XVe siècle*, par Edmond Neukomm, illustr. par G. Roux et L. Benett, VI-295 p.

V. — Bibliothèque illustrée, format in-4. 2e série, publiée par la maison Mame, de Tours, 1896, 3 fr. 50 le vol. broché; relié, fers spéciaux, tr. dorées, 8 fr. 50. — 1. *La Vallée des colibris*, par Lucien Biart, illustré de 32 grav., 283 p. — 2. *La Destinée d'Isabelle*, par Marguerite Leveay, illustré de 4 grav. en couleurs et de 34 grav. sur bois, par Vuillemin, 283 p. — 3. *Soldats*, par le marquis de Ségur, orné d'une grav. en couleurs et de 26 grav. sur bois, 286 p.

VI. — Collection Hetzel, in-4 cavalier illustré. Vol. à 4 fr. 50 brochés; cart., 6 fr. — 1. *Les Petits Robinsons de Roc-Fermé*, par A. Geneevraye, illustré par Roux, 300 p. — 2. *Mary-Bell, William et Lafaine*, par P.-J. Stahl et de Wailly, illustré par Froelich, 239 p. — 3. *Contes et légendes d'Égypte*, par G. Nicole, illustré, 250 p.

VII. — Bibliothèque illustrée. Nouvelle Collection, format in-4, 3e série, publiée par la maison Mame, de Tours, 1896. Chaque vol. relié en percaline rouge, plaque spéciale en or et en noir, biseautée, tr. dorées, 5 fr. — 1. *Trémor aux mains rouges*, par Henry de Bornay, avec 17 grav. sur bois d'après Zier, 142 p. — 2. *Les Trois Disparus du « Sirius »*, par Georges Price, avec 32 grav. sur bois d'après Zier, 171 p.

VIII. — Petite Bibliothèque de la famille, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16 à 3 fr. 50 brochés et à 5 fr. cartonnés. — 1. *Le Lys d'argent*, par François Deschamps, illustré de 43 grav. par Sauber, 352 p. — *Un peu, beaucoup, passionnément*, par Mme Lescot, illustré de 40 grav. par Tofani, 311 p.

IX. — Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et adolescents, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16 à 2 fr. 25 brochés, et à 3 fr. 50 reliés. — 1. *La Tour-Grise*, par Mme Chéron de la Bruyère, avec 42 vign. par Ed. Zier, 244 p. — 2. *L'Intrépide Marcel*, par François Deschamps, avec 44 vign. par Robaudi, 297 p. — 3. *Contes à nos petits rois*, par Aimé Giron, avec 24 vign. par P. Blanchard, H. Vogel et E. Zier, 279 p.

X. — Bibliothèque du « Petit Français, » publiée par la maison Colin. Vol. in-18 jésus, riche reliure toile, tr. dorées, 3 fr. — 1. *En haut du beffroi, suivi de l'Académie de danse de Jaroslaw*, par A. Robida, illustr. par l'auteur, 292 p. — 2. *La Famille Fenouillard*, par Christophe, illustré, 262 p. — 3. *Les Vacances de Prosper. La Ménagerie Bouscairas*, par Henry Marchand, illustr. par F. Courboin, 277 p.

XI. — Petite Bibliothèque blanche, publiée par la maison Hetzel. Vol. in-16, brochés, 1 fr. 50; cart., tr. dorées, 2 fr. — 1. *Le Petit Jack*, par Marshalls, illustré, 127 p. — 2. *La Famille de la Marjolaine*, par Aimé Giron, dessins de G. Tiret-Bognet, 127 p.

I. — 1. — *La Peinture au château de Chantilly* forme le plus somptueux, le plus intéressant, le plus vivant des catalogues. Quelle collection eût mieux mérité un tel travail, et quel meilleur guide y eût été choisi que M. Gruyer, qui a vécu de longues années au milieu de cette collection et a collaboré avec Mgr le duc d'Aumale pour la classer et l'étudier ! Ce volume, qui porte sur la peinture étrangère (l'École française fournira plus tard un second volume), a toutes les qualités d'un bon catalogue : précision descriptive, discussion d'authenticité, renseignements de provenance, etc. Il faut surtout dire ici que la lecture en est rendue agréable par les notices complètes, quoique succinctes, données sur les artistes et sur les écoles auxquels se rattachent les œuvres décrites. C'est un véritable résumé, sur documents spéciaux, de l'histoire générale de la peinture. Presque tous les tableaux de Chantilly sont des pages de maîtres ; il est peu de collections qui comptent un aussi petit nombre de non-valeurs. Il vaut donc la peine de s'arrêter sur tous. De là l'intérêt des notices, dont quelques-unes, celle sur Raphaël par exemple, sont vraiment pleines et éloquentes. Grâce à la libéralité de Mgr le duc d'Aumale, les privilégiés qui visiteront Chantilly auront un guide admirable dans les collections qu'il a formées ; le public moins heureux connaîtra aussi *de visu* les principales pièces de ses trésors. En effet, l'ouvrage est illustré de quarante planches en héliogravure de la maison Braun, dont le nom seul est une garantie de beauté. C'est une joie, en le feuilletant, de tomber sur tant de morceaux célèbres, le *Mariage mystique de saint François d'Assise* de Sano di Pietro (M. Gruyer dit « Pietro di Sano; » a-t-il une bonne raison pour cela ?), la *Vierge de la maison d'Orléans* et les *Trois Grâces* de Raphaël, le *Diptyque de Jeanne de France* de Memling, le beau portrait de femme de Van Dyck, identifié ici pour la première fois avec celui de Marie de

Barbançon, princesse d'Aremberg.... Texte, typographie et planches font un ensemble achevé. Les éditeurs ne pourraient-ils étendre un travail aussi bien conçu, qui permet à tous les amateurs d'art d'avoir Chantilly chez eux ? A défaut du Louvre, peut-être trop étendu et déjà représenté par un autre livre de M. Gruyer, on pourrait publier sous cette forme d'autres collections, par exemple l'admirable et inconnu Versailles, ou encore Ferrières, si M. de Rothschild daignait suivre, en laissant graver sa collection, l'exemple donné aujourd'hui par un prince de la Maison de France.

2. — On se rappelle sans doute le splendide volume de M. Gaston Vuillier : *Les Iles ignorées ;* celui qu'il vient d'écrire sur *la Sicile* est peut-être encore plus digne d'éloges ; c'est assurément l'une des plus belles publications de l'année. L'auteur, avant d'être un écrivain d'une rare élégance, fut d'abord un peintre et un dessinateur du plus haut mérite. Certaines de ses compositions, notamment la *Bénédiction des troupeaux* et le portrait d'*une Sicilienne de Piana dei Greci*, sont de vrais chefs-d'œuvre. Mais nous n'en finirions pas de citer toutes les illustrations qui nous ont frappé. Le texte est très intéressant; cette île merveilleuse, à moitié européenne, à moitié africaine, se prête singulièrement aux descriptions éloquentes ; l'œuvre de la nature y est presque égalée par les magnifiques monuments qu'y ont laissés les civilisations diverses qui s'y sont superposées : grecque, romaine, arabe, normande, espagnole. C'est peut-être le lieu de la terre où l'on trouve la plus grande variété de paysages et d'architectures. Nul mieux qu'un artiste tel que M. Vuillier ne pouvait faire comprendre ces splendeurs, et il leur a consacré des pages vraiment poétiques; mais il a su aussi couper ses descriptions d'épisodes de voyage, d'anecdotes historiques et légendaires qui rendent son récit on ne peut plus attrayant. Naturellement les histoires de bandits y tiennent une assez large place, et on lira avec beaucoup d'intérêt les détails qu'il donne sur la *Maffia* et les *fasci dei lavatori* qui jouent un si grand rôle dans la vie sociale des Siciliens. Il se montre fort respectueux de la religion, même lorsqu'elle est fortement teintée de superstition, ainsi que cela se présente presque partout en ce pays. Peut-être l'auteur s'est-il laissé aller à une excessive indulgence pour ce peuple ingouvernable, surtout lorsqu'il le loue d'avoir accueilli Garibaldi comme un libérateur pour secouer le joug tyrannique (?) des Bourbons de Naples. Mais c'est là une bien légère critique et nous n'en recommandons pas moins son beau livre comme cadeau d'étrennes convenant parfaitement aux jeunes gens instruits et aux adultes.

3. — *Le Grand Siècle !* Quel titre magique! Le Roi-Soleil et la pléiade de guerriers, de littérateurs, d'artistes, de femmes plus ou moins illustres, mais toutes radieuses de beauté dans leurs cadres de bois richement sculptés et dorés ! Ni M. Bourgeois ni les éditeurs Hachette n'ont

dissimulé les nuages qui traversèrent cette belle journée de l'histoire de France. Pamphlets et caricatures sont présents ou représentés; mais précisément, plus les fautes sont mises au jour, plus les mérites éclatent. Tout est achevé dans ce livre, texte et gravures; les reproductions de tableaux sont belles au delà de toute expression, et jusqu'à la couverture de l'édition brochée (car nous avons le regret de ne pas connaître l'édition reliée), tout reproduit avec un goût parfait l'aspect du « grand siècle, » qui pourrait, en héraldique, porter : d'azur au soleil d'or, timbré de la couronne de France, supporté par deux anges. Un livre tout entier est consacré au Roi. C'est Laporte, ou Saint-Simon, ou Spanheim, ou Mmes de Montpensier, de Motteville, de Lafayette, qui nous font assister à son enfance et à son éducation. D'Ormesson requiert dans le procès Fouquet. Puis M. Bourgeois a interrogé tour à tour les grands écrivains Bossuet, La Bruyère, Racine, Bourdalone, Mme de Sévigné, et il leur fait dire ce que fut le règne. Descendons aux détails, examinons l'administration de la justice, le commerce, les lois, la guerre, la marine, les finances, en un mot toutes les attributions des ministres. De quel éclat n'ont pas brillé alors les sciences, les lettres et les beaux-arts! Ce n'est pas un chapitre seul qui le prouve, c'est un volume tout entier dans un luxe extrême de détails et de gravures, mais les pages qui en offrent le résumé sont vibrantes d'actes de patriotisme, et M. Bourgeois n'a pu mieux faire que d'emprunter pour conclure le texte même de Voltaire. Voici un dernier chapitre curieux, fort bien travaillé (bien que nous n'acceptions point, ici comme ailleurs, sans réserve toutes les idées de l'auteur), et consacré aux croyances, aux affaires ecclésiastiques, aux calvinistes, et aux jansénistes. — La conclusion, en quelques lignes (sept exactement), est une vraie merveille, à notre avis, de précision et de concision historique. Il nous aurait fallu plus de temps pour fouiller et analyser ce bel ouvrage, l'admirer dans tous ses détails, le recommander avec encore plus d'étendue et plus de force. Mais malgré l'espace de temps et de papier qui nous est mesuré, nous pouvons, en toute justice, affirmer que nous ne connaissons qu'un nombre infime de livres qui le vaillent cette année, soit comme illustrations, soit comme charme et exactitude du récit.

4. — Il suffit au bibliophile de remarquer le nom de M. John Grand-Carteret à la suite du titre : *Vieux Papiers, vieilles images*, pour savoir qu'il a affaire à un collectionneur émérite, à un écrivain charmant, et que le volume est plein de curiosités merveilleuses. Il faut immédiatement ajouter que la réalité répond absolument à l'attente et que ce livre enchantera nos confrères en bibliophilie, voire même en bibliographie, car il y a plusieurs pages (XIV-XVI, 245-256) qui sont d'excellents répertoires. Une préface humoristique, puis vite en chasse! Le papier, ses marques, ses couleurs, sa forme, ses emblèmes, qu'il soit papier à lettres

ou feuille de compliments, carte de visite ou carte de souhaits, billet ou lettre de part, ordres administratifs ou politiques, couvert d'imagerie (chapitres fort intéressants), instrument de jeu, ou de travail, ou de renseignement, objet de peinture, de découpage ou de musique, portant un rébus (à ce propos, noter les deux graphies de : calembour), remplaçant la monnaie, présentant la facture, colorié par l'affiche, maculé par le prospectus ou la réclame, adoré par les uns sous la forme journal et par les autres sous la forme livre. Pour pointer cette rapide énumération, mille gravures variées reproduisant les sujets les plus attrayants, de nombreuses planches en couleurs très intéressantes. Un vrai livre d'amateur et de savant, à serrer par exemple dans sa bibliothèque, car, malgré tout le soin qu'a mis M. John Grand-Carteret, il a été amené à ne pas négliger certains côtés scabreux ; et quoique touchés ou exposés de la main la plus délicate, ils n'en existent pas moins. Nous ne blâmons pas, nous louons tout au contraire le savant, l'artiste, le littérateur et (ajoutons-le bien vite, car il le mérite) l'éditeur.

5. — L'an dernier, la maison Firmin-Didot publiait à la gloire de l'Église et de son chef visible, le Souverain Pontife, un admirable ouvrage : *Le Vatican, les Papes et la civilisation*, admirable par le texte, auquel trois jeunes savants avaient consacré le meilleur de leurs soins, admirable aussi par l'exécution typographique, par l'abondance et par la beauté de l'illustration. Aujourd'hui elle donne à cette œuvre magistrale un digne pendant : *La France chrétienne dans l'histoire ;* après l'Église, la Fille aînée de l'Église étudiée dans ses gloires chrétiennes. L'occasion qui a fait naître ce nouvel ouvrage, ce sont les fêtes qui se préparent à Reims pour célébrer le quatorzième centenaire du jour mémorable où la grâce de Dieu, en appelant au baptême le chef des Francs vainqueurs, a décidé des destinées catholiques de notre pays. C'était au successeur de saint Remi qu'il appartenait de prendre l'initiative de cet ouvrage. Son Éminence le cardinal Langénieux n'a pas failli à ce devoir ; il a confié au R. P. Baudrillart, le zélé et sympathique oratorien, la mission de diriger le travail et de réunir les collaborateurs les plus dignes de mener à bonne fin cette œuvre grandiose. Trente-six savants, tous connus par leurs travaux, tous estimés pour leur science, ont répondu à l'appel ; ces signatures sont une garantie nécessaire dans un ouvrage dont la forme exclut nécessairement tout l'appareil de l'érudition, les discussions critiques et les références au bas des pages. Dix livres se partagent le volume. Dans le premier, consacré aux *Origines chrétiennes de la France*, nous voyons, avec M. l'abbé Duchesne, le sang des premiers martyrs féconder notre sol pour la moisson chrétienne ; M. Kurth nous montre le catholicisme triomphant par le baptême de Clovis ; le R. P. de Smedt nous initie à la vie monastique du VIe siècle et à son influence bienfaisante et civilisatrice dans notre pays. Le livre II nous expose *les*

Services rendus par les Francs à l'Église et par l'Église aux Francs jusqu'à Charlemagne ; c'est la défaite de l'islamisme racontée par M. Imbart de la Tour; l'établissement du pouvoir temporel par les Francs et la remise de la couronne impériale à Charlemagne dont M. Paul Fabre nous fait le récit; c'est l'œuvre de Charlemagne exposée par M. Jules Roy. Dans le livre III *(L'Église et la Formation de la France)*, M. Paul Fournier fait revivre sous nos yeux la grande figure d'Hincmar; M. M. Sepet, celle d'Adalbéron, qui contribua tant à l'avènement de la troisième race ; le chanoine U. Chevalier, celle de Gerbert, le premier grand pape français ; M. Lecoy de la Marche, celle de Suger, le sage conseiller de Louis VI et de Louis VII. Le livre IV nous montre *la France au service de l'Église* avec la chevalerie (M. Léon Gautier) ; avec l'Ordre de Cluny qui a réformé les abus de l'Église (M. Émile Chénon) ; avec saint Bernard, l'illustre fondateur de Clairvaux (M. l'abbé Vacandard) ; avec les croisades, où notre pays a joué un rôle si glorieux (marquis de Vogüé). Le livre V est consacré au rôle de la France dans la civilisation chrétienne du moyen âge : *Chansons de geste* (M. l'abbé F. Klein) ; *Mystères* (M. Petit de Julleville), rôle des gens d'église dans la rédaction de nos annales (M. H.-F. Delaborde); universités (M. E. Jordan) ; art chrétien (M. A. Pératé). Le livre VI nous fait étudier *l'Église et la Patrie française au XIIIe et au XIVe siècle :* grandeur de la France sous le plus chrétien des rois, saint Louis (M. H. Wallon) ; Origine du titre de Roi très chrétien dont se sont honorés nos souverains (M. N. Valois); Jeanne d'Arc, la sainte Pucelle suscitée par le Dieu des armées pour délivrer la France opprimée de l'étranger envahisseur (marquis de Beaucourt). Bien que ce soit le moyen âge surtout qui nous montre le plein épanouissement de la vie chrétienne dans notre pays, l'étude du christianisme dans les temps plus rapprochés de nous n'en est pas moins fort instructive, et l'on lira avec émotion, dans le livre VII *(la France et la Renaissance catholique dans les temps modernes)*, le brillant chapitre où le P. Baudrillart nous fait toucher du doigt les raisons qui ont sauvé notre pays de la chute dans le protestantisme ; les pages où le P. Largent retrace l'histoire des congrégations et de la réforme du clergé au XVIIe siècle, et celles où M. l'abbé Pisani nous montre notre cher pays à l'œuvre des missions. En nous retraçant (livre VIII) le tableau de *la Culture chrétienne et française au XVIIe siècle*, malgré la renaissance du paganisme littéraire et du rationalisme scientifique, M. Doumic fait ressortir *l'Idée chrétienne dans l'œuvre philosophique et littéraire du XVIIe siècle*, M. Rebelliau nous fait assister au triomphe de *la Chaire chrétienne*, le prince Emmanuel de Broglie célèbre les services rendus à l'histoire par les bénédictins. Deux chapitres seulement dans le livre IX : *L'Église et la France au temps de la Révolution :* l'un sur la persécution révolutionnaire, qui fit de nouveau jaillir le sang des mar-

tyrs (M. l'abbé Sicard); l'autre sur *le Concordat*. Le livre X nous montre *les Services rendus par la France à l'Église et par l'Église à la France à l'époque contemporaine*. Quelle lecture réconfortante que celle de tous ces chapitres où M. Ollé-Laprune déroule à nos yeux *la Vie intellectuelle du catholicisme en France au XIXe siècle ;* où M. l'abbé Beurlier nous montre notre patrie au centre de la charité et des œuvres catholiques ; où M. Goyau caractérise notre protectorat sur le catholicisme en Orient; où Mgr Perraud nous trace le portrait du grand Français et du grand chrétien qui fut le cardinal Lavigerie; où Mgr d'Hulst manifeste à nos yeux toute la puissance de *la Vie surnaturelle en France* à l'heure actuelle ; où M. Étienne Lamy rappelle l'affection qui attache à notre patrie Pie IX et Léon XIII. Nous regrettons de n'avoir pu donner que le squelette de ce beau et bon livre, le meilleur cadeau d'étrennes que nous puissions recommander, bien digne de figurer dans toute bibliothèque chrétienne, dans toute bibliothèque française.

6. — L'ouvrage que vient de nous donner M. Godefroid Kurth sur *Clovis* réunit le double mérite, qui n'est peut-être pas très commun, d'un très beau livre d'étrennes et d'une œuvre de haute valeur scientifique et littéraire. Cette valeur était garantie d'avance par le nom de l'éminent professeur à l'Université de Liège, mais il suffit de feuilleter le volume dont il s'agit pour reconnaître que l'attente du public ne sera pas trompée. M. Kurth, par un heureux tour de force, a changé en avantage la principale difficulté de son sujet, la pénurie des documents authentiques sur Clovis. Il a, en effet, été amené par là à élargir sa matière, et son livre, par le fait, est une histoire des origines, de la fondation et de la mission civilisatrice du royaume des Francs, destiné à devenir la France très chrétienne. La plume de l'auteur, mue par un esprit ardent et vigoureux, pourvu de toutes les ressources de l'érudition française et germanique et animé d'une conviction aussi raisonnée que fervente, a pris fermement et hautement son vol à travers ce bel espace. Après une introduction magistrale, M. Kurth a successivement abordé, élucidé, développé, avec une rare supériorité, les sujets suivants : *Livre I :* I. La Belgique romaine ; II. Les Francs en Germanie ; III. Les Francs en Belgique. — *Livre II :* I. L'Église des Gaules ; II. Clodion ; III. Mérovée ; IV. Childéric. — *Livre III :* I. Les Débuts de Clovis et la conquête de la Gaule romaine ; II. Nouvelles Conquêtes; III. Mariage de Clovis ; IV. La Conversion de Clovis ; V. Le Baptême de Clovis ; VI. La Guerre de Burgondie ; VII. Clovis attendu en Aquitaine ; VIII. La Conquête de l'Aquitaine ; IX. La Guerre de Provence ; X. L'Annexion du royaume des Ripuaires ; XI. Le Concile d'Orléans ; XII. Clovis et l'Église ; XIII. Derniers Jours et mort de Clovis; XIV. Conclusion. L'ouvrage se termine par un double *Appendice :* I. Les Sources de l'histoire de Clovis; II. Le Lieu du baptême de Clovis. Ce dernier mémoire est dû à la plume érudite et tout

particulièrement compétente de M. L. Demaison. L'illustration nous a paru très bien conçue sous sa double forme, artistique et documentaire. Les compositions artistiques ont été confiées à MM. F. Cormon, F. Flameng, Guillonnet, Luminais, Albert Maignan et Rochegrosse. Les reproductions documentaires sont l'œuvre de MM. P. Sellier, Le Grand, Notor, etc. Quant à l'exécution typographique, il suffit de dire que le livre sort des presses de la maison Mame. Heureuses les personnes qui recevront un tel cadeau, surtout si elles savent en faire pleinement leur profit!

7. — Rien ne donne plus aux jeunes gens le goût de l'histoire que les volumes si intelligemment composés par Mme de Witt. Cette année elle nous offre *les Premiers Rois de France. Mérovingiens, Carlovingiens et premiers Capétiens, d'après les chroniqueurs, de Grégoire de Tours à Guillaume de Tyr*. Cette simple copie du titre suffirait à donner une idée de l'ouvrage, si nous n'ajoutions aussitôt que de nombreuses illustrations tirées des monuments et des manuscrits, et par suite offrant un intérêt capital, reproduisent en chromolithographie ou sur bois tout ce qui peut éclairer ou expliquer le texte. Les compositions modernes sont moins de notre goût, d'autant que l'une d'elles est représentée deux fois, pages 61 et 88, et reproduit à un endroit la mort de Chramne d'après Luminais, tandis qu'elle est exactement la mort de Clodebert à Soissons, signée d'Albert Maignan. Nous engageons nos lecteurs à vérifier leurs exemplaires. Nous ne saurions assez déconseiller aux éditeurs ce genre d'interprétation illustrée. Bien rares sont les artistes qui ont des connaissances suffisantes d'archéologie et d'histoire, et malgré les directions les plus savantes, ils se laissent toujours emporter par leur imagination. Comme ils interprètent mal parfois les beaux, les saints, les valeureux récits que Mme de Witt sait si bien choisir et qui enflamment l'enthousiasme! A son illustre père et à elle nous devons plus d'une heure douce de notre enfance et de notre jeunesse, quand de nos grands ancêtres ils faisaient revivre les hauts faits, les mœurs et la foi. Ce livre, nous le donnerons à nos enfants et à nos neveux pour développer en eux l'amour de la patrie et le culte de l'histoire. Et en leur nom et au nôtre nous remercions Mme de Witt de l'avoir écrit.

8. — La *Vie de saint Martin* est un livre d'histoire hagiographique et nationale; son artistique illustration documentaire, un vrai musée martinien. Son auteur, M. Lecoy de la Marche, l'a écrite avec une rigoureuse méthode scientifique, avec toutes les contributions de l'érudition, avec une foi aussi affirmée qu'éclairée et une rare indépendance de caractère. Il s'est montré très discret dans l'emploi des légendes et ne les a accueillies que comme des indices pouvant mettre sur la trace de certains faits dont il se trouve des preuves ailleurs (p. 9). Quant au miracle, « il doit être pesé, dit-il, dans la même balance que les faits ordinaires,

examiné avec la même loupe, jugé suivant les mêmes règles, rejeté ou accepté selon l'autorité des témoignages.... Agir autrement, c'est introduire l'arbitraire et la fantaisie dans l'histoire » (*ibid.*). Dans une première partie, consacrée à la vie terrestre du saint, est étudié d'abord l'état de la société gallo-romaine au moment de son arrivée dans notre pays, et l'admirable mission que Dieu lui avait réservée. Ensuite Martin nous est présenté comme soldat, moine, évêque, apôtre, tout en gardant l'ordre chronologique des faits. Une seconde partie renferme la vie posthume, c'est-à-dire l'histoire du culte de saint Martin. Après avoir suivi les destinées du corps, des reliques et du tombeau de l'illustre thaumaturge, le lecteur est entraîné dans un véritable tour du monde, pour visiter les innombrables sanctuaires qui ont propagé de tous côtés, en France et dans l'univers catholique, son nom et son influence, et, tout le long du chemin, une foule de monuments artistiques viennent prouver que l'humanité n'a cessé de rendre hommage à sa haute vertu, à ses bienfaits multipliés. Un appendice contient un éclaircissement sur la chronologie si obscure de la vie de l'apôtre national, la liste des églises de France placées sous son vocable et quelques documents d'un intérêt majeur, presque tous inédits. L'histoire de saint Martin elle-même est avant tout l'histoire de la substitution du christianisme à l'idolâtrie dans la contrée qui est devenue la France, et spécialement dans les campagnes gauloises. C'est à cette transformation, d'une immense portée sociale, que tendent surtout les efforts dépensés dans le cours d'une longue carrière par ce grand ouvrier de Dieu. Sans sa mission providentielle, nous ne serions aujourd'hui, sans doute, ni catholiques ni Français. Pour le nombre de paroisses vouées au culte de saint Martin, M. Lecoy de la Marche donne le nombre de seize pour le diocèse de Valence (Drôme). C'est une erreur, bien explicable d'ailleurs, dans un travail de cette nature. Le nombre exact est de vingt-neuf paroisses, outre bon nombre de chapelles (C. Perrossier, *Semaine religieuse* de Valence, 9 novembre 1895, p. 717-718). Le style de cet ouvrage magnifique est plein de mouvement, quoique d'une sobriété classique.

9. — De toutes les grandes figures historiques dont peut s'enorgueillir notre pays, il en est peu qui soient aussi dignes d'être prises complètement pour modèle que celle de *Turenne*. Talent militaire hors ligne, honnêteté poussée aux dernières limites, modestie innée et profonde, Turenne eut toutes les qualités que l'on rencontre dans les natures privilégiées : suivant le mot de Montecuculli, c'était réellement un homme qui faisait honneur à l'homme. Cependant, il est un fait non moins avéré, c'est que ce personnage, si digne de tenter la plume de l'écrivain, n'a pas encore trouvé un historien à la fois véridique et complet. Ni Raguenet, ni Ramsay, ni Armagnac ne nous ont donné, à cet égard, quelque chose qui satisfasse réellement les admirateurs du premier

général du XVIIe siècle. M. Roy, dont nous avons à présenter aujourd'hui le travail au public, s'est placé à un autre point de vue que celui de la critique historique proprement dite ; son livre est un travail intéressant de vulgarisation, qu'enrichit une collection de gravures du temps très curieuses et très peu connues. Tel qu'il est et en ne considérant que le point de vue sous lequel l'auteur a envisagé son œuvre, nous n'avons que des éloges à lui donner et nous le recommandons à l'attention.

10. — Le *Polybiblion* (t. L, p. 488) a présenté assez longuement à ses lecteurs *les Cahiers du capitaine Coignet*, dont M. Lorédan Larchey donne aujourd'hui une nouvelle édition, la première étant épuisée. Ce vieux « grognard, » qui parvint très lentement au grade de capitaine, se retira à Auxerre après la fin de l'épopée impériale, se fit épicier pour vivre, et, à l'âge de soixante-douze ans, se décida à écrire ses souvenirs, qu'en notre temps de résurrection du « napoléonisme » on lira avec intérêt, parce qu'ils sont la description naïve, sincère, de scènes vécues. La présente édition se distingue de la précédente en ce sens que les dessins hors texte (indépendamment de l'illustration en noir dans le texte), ont été exécutés en couleurs d'une façon vraiment artistique.

11. — Les quatre volumes illustrés, que publie avec tant de finesse et de goût artistique la maison Sanart et Derangeon, sont une galerie de portraits d'un captivant intérêt, d'une suggestion fortifiante. Ce sont bien *les Grandes Figures catholiques du temps présent :* Pie IX, le général de Sonis, le P. Faber, Louis Veuillot, Mgr Freppel — Léon XIII, le P. Ventura, le général de Lamoricière, le P. Gratry, le comte de Montalembert, le P. de Ravignan — le cardinal Lavigerie, Garcia Moreno, Mgr Gerbet, le P. Lacordaire, Mgr Plantier, le P. Félix — le cardinal Pie, Mgr Dupanloup, le frère Philippe, le P. Monsabré, le comte Albert de Mun, Mgr d'Hulst. Chacun de ces portraits est signé par des peintres comme Louis Veuillot, Eugène Veuillot, Henri de Riancey, Georges Bertrin, Léon Gautier, A. Crosnier, Oscar Havard, Félix Klein, Lecoy de la Marche, etc. Cette idée naquit il y a trente ans ; la mort brisa le pinceau des artistes incomparables. Le but de cette publication est de continuer cette belle entreprise et, si le tableau resta inachevé, de lui donner le dernier fini, les touches suprêmes de l'actualité. La gloire des hommes est courte, leur éclat passager souvent, comme les météores brillants, mais éphémères, qui traversent les lointaines routes du ciel. Et l'intérêt ne va guère à ceux dont on ne parle plus. « Voilà pourquoi, est-il dit dans la préface, nous avons dû écarter de notre galerie des hommes connus de la génération précédente, dont le mérite est resté le même, mais qui ont cessé d'émouvoir l'attention publique. D'autres ont pris place dans notre livre comme dans l'opinion.... Quelques-uns des personnages, dont nous racontons la vie, n'ont pas encore inspiré d'ouvrage spécialement écrit sur eux. Nous avons conscience d'avoir réuni, en ce qui les concerne, les

renseignements les plus précis et les plus sûrs. » Joubert a dit que les livres consolent des hommes. Celui de M. l'abbé Bertrin sera l'un des plus consolants de l'heure présente, où tant de tristesses s'amoncellent. Il nous le figure comme un salon où des âmes d'élite vivent, pensent, parlent et agissent pour notre plus grand profit : « En vivant avec eux, peut-être apprendrons-nous à vivre comme eux. Entrez donc avec confiance, vous ne sauriez être en meilleure compagnie. »

12. — Les pèlerinages à la Ville Éternelle deviennent de plus en plus fréquents. Or, pour visiter avec intelligence et piété la ville des Papes, un guide comme celui du protestant Bædeker et autres est entièrement insuffisant. Et quel ouvrage sur *Rome et ses Pontifes* faut-il consulter ? Bien longtemps on fut embarrassé : car les uns ne visent que l'antique, les autres que la ville moderne ou l'histoire anecdotique. D'autres, sous forme de journal, ne sont que confusion, humour peut-être, et sûrement déclamations. Plusieurs ne sont que d'interminables et arides nomenclatures ou inventaires. Ceux qui abordent les événements historiques négligent trop les monuments, et souvent l'histoire n'est qu'un assemblage arbitraire des faits. Quelques-uns enfin, d'une haute portée, ne répondent pas aux données actuelles de la science. Frappé de ces défauts, Mgr Chevalier a composé un livre qu'on aurait, avant lui, vainement cherché. Pour l'écrire, il a vécu la vie romaine, « afin de puiser aux sources et d'éclairer l'histoire par la connaissance intime du théâtre sur lequel elle s'est accomplie » (p. 7). Ainsi, comme J.-J. Ampère, il a demandé une intelligence plus nette et plus vive de la vie du peuple romain à la topographie, aux monuments, au spectacle du présent lui-même qui, à Rome, contient comme des débris du passé. L'histoire religieuse de Rome, qui a été pour l'auteur l'objet d'une étude assidue, offre une large place aux traditions romaines : « La plupart sont l'écho d'un fait réel et renferment des parcelles de vérité. » Mgr Chevalier se range à l'opinion surannée, et qui n'est plus guère aujourd'hui soutenable, que l'apparition miraculeuse du *Labarum* à Constantin se produisit près de Rome, tandis que des travaux récents démontrent que l'événement eut lieu en Gaule (p. 86). Muni des notions historiques et traditionnelles, il allait visiter et étudier le théâtre des événements de Rome chrétienne. « Puis, le soir, dit-il, en rentrant, nous jetions sur le papier les notes de la journée, encore toutes chaudes de nos émotions, associant l'histoire aux monuments, les expliquant, les vivifiant l'un par l'autre.... Ce livre a été senti et vécu jour par jour » (p. 10). Aussi est-il une histoire documentée de la Rome chrétienne et de ses Pontifes depuis les premiers siècles jusqu'à notre époque contemporaine, non moins qu'un cicerone charmant.

13. — *Le Général Faidherbe* méritait de figurer dans une bibliothèque d'ouvrages illustrés. Pour rédiger sa biographie, M. J.-M. Brunel a con-

sulté les sources les plus autorisées. Il a mis à contribution les souvenirs personnels de M. Jules Decroix, ancien officier d'ordonnance du général, du capitaine Brosselard, son gendre, de M. Malézieux, sénateur de l'Ain, ancien président de la commission municipale de Saint-Quentin. Le rôle de Faidherbe au Sénégal fut en tous points fécond et glorieux ; il a condensé dans un livre remarquable intitulé : *La France dans l'Afrique occidentale*, qui parut l'année même de sa mort, ses notes et ses opinions administratives et militaires sur la colonie. La campagne de l'armée du Nord qu'il dirigea en 1870 atteste de sa part de réelles qualités de commandement. Ses passions et ses tendances politiques méritent, au contraire, un jugement sévère. Pénétré d'admiration pour son héros, M. Brunel n'a pas fait, à cet égard, au cours de son dernier chapitre : *Après la guerre. Les Dernières Années*, les réserves qui nous semblent nécessaires. Il signale comme une chose digne d'être célébrée dans nos annales le fait d'avoir dédommagé par une indemnité les religieuses d'Écouen et des Loges, au moment de la laïcisation des maisons d'éducation de la Légion d'honneur. L'ouvrage est convenablement illustré par MM. Gilbert Spenner, Thadée, et contient le fac-similé d'un autographe du général Faidherbe.

14. — Mieux que personne, M. Paul Sébillot était préparé pour écrire les *Légendes et curiosités des métiers*. Son très suggestif volume forme une suite instructive et amusante de monographies à pagination indépendante sur les meuniers, les boulangers, pâtissiers, bouchers, fileuses, tisserands, cordiers, tailleurs, couturières, dentellières, modistes, blanchisseuses, charpentiers, menuisiers, forgerons, etc., jusques et y compris les imprimeurs. Ces diverses études sont intéressantes au possible, bien que fort érudites. L'auteur a ainsi composé un livre qui plaira beaucoup à tous ceux qu'intéressent les origines et les développements des corps de métiers. Ces pages forment une véritable physiologie en même temps qu'une fine psychologie des travailleurs et des commerçants à travers les âges. Les traditions populaires, les légendes et les proverbes qui s'appliquent à chaque profession ont été notés ici d'une façon aussi scrupuleuse que pittoresque. Le tout est relevé de jolies et nombreuses gravures, le plus souvent reproduites d'après des compositions anciennes et peu connues. C'est un musée et une histoire humoristique tout à la fois. Très agréable ouvrage qui se lit facilement et qui fera la joie des vrais bibliophiles.

15. — Le peintre des chevaux et des hommes, Crafty (qui nous permettra bien de placer les hommes après les chevaux, tant il aime ceux-ci de préférence à ceux-là), a étendu son domaine à tous les sports de Paris : *Paris-Sportif*. Sous sa plume et sous son crayon, on marche, on court, on nage, on berce, on lutte, on danse : voilà les sports naturels. Aimez-vous la balle, la paume, le lawn-tennis, le ballon, le foot-ball, le crocket,

le canotage? Halte-là! vous êtes cycliste, ou bien vous jouez de la canne, vous tirez de l'épée, ou vous carambolez le pigeon, prenez une automobile, et parcourons ensemble, à la vapeur, les sports mécaniques. Crafty ne les a guère en honneur. Il les connaît parfaitement, il vous en fait sentir en quelques lignes ou en quelques traits de crayon les avantages ou les inconvénients; mais que valent à ses yeux ces exercices comparés à ceux qui exigent l'emploi des animaux? Pour ceux-là il est tout feu, tout flamme, quoiqu'il distingue les derniers centaures (très bons portraits) des petits gentlemen désireux de s'entraîner. Il passe vingt-quatre heures à Saumur pour la Saint-Georges, notre grande fête d'écuyers. Ou bien coaching, Howlett donne une leçon de guides pour aller faire le 8 de chiffres devant le polo. La petite note patriotique ne manque pas dans son volume. Nous effacerions seulement (p. 212) quelques lignes d'un goût douteux. Tout le reste est si joli dans ce volume, si gai, si amusant et si vrai, que nous devenons exigeant en demandant que tout soit parfait.

16. — Avec quelle grâce, avec quel cœur M. (ou Mme) Gabriel Farnay a su écrire *Mon chevalier!* C'est l'histoire du trop court bonheur d'une Parisienne qui s'est mariée toute jeune avec un gentilhomme campagnard comme on en voit peu. Il l'a emmenée loin de Paris, là-bas dans son vieux château du Morvan, et elle s'y trouve à merveille. Dès l'abord, tout sourit à la « petite dame : » gens, bêtes et choses. Chacun l'aime et elle aime tout le monde, les pauvres, les déshérités principalement. Ces pages si poétiques sont vivifiées par un souffle religieux très doux, très attendri, et l'on s'attend à voir couler indéfiniment heureuses des existences si calmes, si profondément honnêtes. Mais ce serait un paradis sur terre et ce n'est pas dans l'ordre : Rénaud de Surgères est blessé à mort par un accident de chasse, et Berthe, sa pauvre petite veuve, reste seule. Dieu cependant, contre qui elle n'a pas eu un instant de révolte, adoucit bientôt son cruel chagrin, lui ouvre même des horizons nouveaux de joie possible en lui envoyant l'enfant qu'elle a tant désiré et qui lui rappellera « son chevalier. » Ce conte moderne, à la fois mondain et rustique (*rara avis!*), qui commence de la plus radieuse façon, pour finir si tristement, est un vrai bijou : bijou littéraire, bijou typographique. Les quelques sujets en couleurs dont il est orné sont fort remarquables, et la reliure est un mélange de simplicité et de richesse qui convient on ne peut mieux à une telle œuvre.

17. — *Les Aventures du chevalier Carême*, que nous offre M. Guéchot, sont, nous dit-il dans un court avant-propos, « une adaptation de l'œuvre d'Avellaneda, écrivain espagnol, qui eut la hardiesse de se mesurer avec l'immortel auteur de *Don Quichotte*, Michel de Cervantes. » Avellaneda, en effet, a publié une suite au *Don Quichotte*, que Lesage a traduite en français, mais sans grand succès. « Néanmoins,

ajoute M. Guéchot, il nous a paru possible, en prenant toute liberté avec le texte, d'en tirer un récit fort amusant. Nous avons essayé de rendre facile et intéressante la lecture de l'œuvre d'Avellaneda. Nous en avons changé le titre. » En ce qui nous concerne, nous pensons que M. Guéchot a très bien atteint le but qu'il se proposait. *Les Aventures du chevalier Carême* ne contiennent aucune scène risquée; elles peuvent être lues par tout le monde. Les illustrations de Henri Pille sont plus brillantes encore que comiques, et la reliure de toile pleine, agrémentée sur le premier plat d'un fer spécial fort réussi, représente le chevalier Carême sur son destrier Canasson.

18. — Quatre musiciens français sont inconsciemment embarqués à bord d'une île phénomène, née en Amérique, « Standard-Island, » uniquement peuplée de milliardaires ou à peu près, les simples millionnaires constituant ce que l'on pourrait appeler la classe pauvre. Cette île, œuvre merveilleuse de l'industrie humaine, se meut comme un navire, grâce à des machines dont la puissance équivaut à nous ne savons plus quelle fantastique quantité de chevaux-vapeur. La « julevernienne » construction (qu'on nous pardonne le mot!) comporte, outre une campagne très étendue, une ville sans égale — Milliard-City. — La nuit n'existe pas en cette étonnante capitale : des lunes électriques remplacent le soleil quand il a disparu; toutes autres choses, d'ailleurs, sont à l'avenant. Les aisances les plus compliquées, les plaisirs les plus divers des grandes cités civilisées des deux mondes ont été réunis là pour la satisfaction de ces privilégiés de la vie. Nos musiciens, des artistes de haute valeur, sont payés comme nul potentat oriental ou autre ne le saurait faire; et ils ne sont engagés que pour une année. Au début, tout marche à souhait. Mais, comme en ce bas monde rien n'est parfait, certain vilain jour la discorde éclate entre les deux parties de *l'Ile à hélice*. Auparavant, sa population triomphe successivement d'une invasion de fauves et d'une attaque de sauvages; il faut donc que sa ruine résulte simplement du choc des mauvaises, des sottes passions qui couvent dans son propre sein. La catastrophe finale est décrite de plume de maître par M. Jules Verne. Pour un philosophe, il y aurait une excellente leçon à tirer de l'état d'âme de ces dix mille personnes vivant sur ce joyau de la mer et des conséquences de la folie générale qui s'empare à un moment donné de ces intelligents. Nous aurons probablement l'occasion d'insister plus tard sur ce point. Pour l'instant, bornons-nous à dire que ce nouveau livre de l'infatigable conteur est l'un de ses meilleurs, à tous les points de vue. La reliure, qui comporte un portrait de l'auteur, est aussi l'une des plus riches de la collection.

19. — Le volume de M. Jacques Lemaire intitulé : *Les Marins de la garde* n'a nullement la prétention, comme on pourrait le croire, de donner l'histoire de ce corps d'élite. C'est un tissu d'aventures à la fois dro-

latiques et dramatiques qui se déroulent en Espagne pendant les guerres de l'Empire. Le jeune fils du duc et de la duchesse de Noirmont, émigrés dans la Péninsule, devenu orphelin, s'engage comme fifre dans les marins de la garde. L'intendant de sa famille, qui a réussi à empêcher la vente de ses biens en France, le poursuit avec un complice, grotesque solicitor anglais, dans le but de se substituer à lui comme héritier. Pour y parvenir, il faut aussi faire disparaître deux oncles du jeune homme, qui sont venus, pour des raisons diverses, se joindre à lui en Espagne. Les deux coquins ont aussi à lutter, dans leurs sinistres entreprises, contre deux marins de la garde, un sapeur et un dragon, qui se sont constitués les fidèles gardiens de Noirmont. Il en résulte une série d'embuscades et de trahisons, souvent assez invraisemblables, mais toujours émouvantes et humoristiques, les divers types de comparses étant toujours poussés à la caricature. Naturellement, à la fin du volume, le vice est puni et la vertu récompensée. C'est on ne peut plus moral, et l'auteur a eu le bon goût de ne point céder à la tentation de déblatérer contre le clergé espagnol, qui ne s'est pas montré tendre pour nos compatriotes; il a même soin de plaider les circonstances atténuantes en faveur de la haine nationale contre l'envahisseur de la patrie. Les nombreuses gravures sont très réussies et fort drôles. En somme, beau et amusant livre d'étrennes qu'on peut offrir à la jeunesse en toute sécurité.

20. — Le roman géographique a été mis à la mode par M. Jules Verne, et c'est à qui s'exercera maintenant dans ce genre, devenu cher à la jeunesse. Jules Verne n'a malheureusement pas communiqué son talent à tous ses émules. *Le Sergent Simplet à travers les colonies françaises*, par M. Paul d'Ivoi, qui forme le second volume de la série des *Voyages excentriques*, est une fiction par trop excentrique en effet, et où la vraisemblance est trop délibérément foulée aux pieds. Fond et forme manquent tout à fait de sérieux et affectent une allure et un ton charivariques qui gâtent, selon nous, loin de les mettre en saillie, les traits et notions relatifs aux pays exotiques traversés par les fantoches que l'auteur a pris pour ses personnages. L'histoire du boa, pris pour un tronc d'arbre, puis détourné de sa proie (une jeune fille qui court le monde à la recherche de son frère, en compagnie de son frère de lait), par l'exécution en sifflement d'une mélodie d'Olivier Métra (p. 187-188), atteint et même dépasse les limites de l'impossible. Pour le style, on en aura une idée par ce beau mot d'un des personnages qui vient d'endormir un gendarme à l'aide d'un narcotique ingénieux : « Les pastilles à base de belladone ont produit *leurs effets*. Aidez-moi à endosser *ceux* du gendarme » (p. 27). — Nous ne saurions trop conseiller à l'auteur, s'il continue à cultiver le genre dont il s'agit, de changer du moins de manière. L'enveloppe donnée à son livre par MM. Jouvet et Cie, aidés du crayon de Lucien Métivet, est sans doute fort belle, mais il y a peu de chose dessous.

21. — Avec *les Derniers Hommes rouges*, M. Pierre Maël nous transporte aux « quelques arpents de neige » de Voltaire, ou, si vous aimez mieux, au Canada. L'auteur raconte l'histoire particulièrement émouvante d'une jeune fille fort riche, dont la succession doit être ouverte par un crime. Mais Madeleine Kerlo est protégée par son père adoptif, Indien de naissance et Français d'éducation, et aussi par un jeune Canadien, Georges Vernant, qui devient son fiancé. Un cousin de Madeleine, aventurier sans scrupules, a formé le projet de faire disparaître celle-ci pour hériter de sa fortune ; mais, en face de la jeune fille, il faiblit, s'en éprend et veut en faire sa femme. Il est repoussé. Après avoir hésité entre ses mauvais instincts, attisés par deux complices, et ce qui reste de bons sentiments au fond de son cœur, il s'amende peu à peu, et, finalement, paie de sa vie son dévouement à sa cousine. Les scènes du livre se déroulent avec une rapidité qui ne le cède qu'au dramatique. Aux dernières pages, l'on assiste au mariage de Madeleine Kerlo et de Georges Vernant, dénouement qui fait la joie de tout le monde. Bon roman, suffisamment empreint de la pensée religieuse et que nous recommandons sans restriction.

22. — L'Américaine *Mabel Vaughan*, dont miss Cummins nous raconte l'histoire, ne ressemble guère aux Américaines de la légende ou de l'histoire, disent les mauvaises langues. C'est une charmante enfant, qui a des défauts comme tout le monde, mais qui les corrige ; qui a des tentations, mais qui n'y succombe pas ; c'est une sœur aimante et dévouée, une fille admirable, et une tante ! Seuls Alick et Murray, ses petits neveux, pourraient dire ce qu'elle vaut à ce point de vue. Ce qu'elle vaudra comme femme, Bayard Perceval, son heureux époux, pourra nous l'apprendre, s'il nous fait connaître la suite de cette histoire, qui s'arrête au seuil même de son foyer. Mabel Vaughan est donc un bon exemple du devoir simplement et courageusement accompli. Le seul regret que nous ayons éprouvé, c'est que l'histoire se passe en Amérique, et surtout en pays protestant. Cette histoire d'une âme, transposée dans le ton catholique, aurait plus de charme et serait d'une plus efficace moralité.

23. — *Le Goût dans l'ameublement*, titre charmant d'un livre délicieux et utile.... qui n'a pas été écrit dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux. Une partie rétrospective renseigne sur les styles et l'ameublement depuis l'antiquité la plus reculée ; suit une partie moderne, complétée d'indications pratiques. Quelques heureuses idées seront données sans doute çà et là aux lectrices qui feuilletteront ce volume. Si le livre est écrit par une femme, nous serions désolé d'être trop sévère ; il faut pourtant dire que l'information historique et artistique marque par trop de légèreté. Un exemple entre cent : « Des ténèbres du moyen âge (?), nous nous élançons en pleine lumière de la Renaissance

sans transition aucune (??). » Le style et l'illustration sont parfois aussi prétentieux l'un que l'autre. La simplicité et le « goût » devraient pourtant cheminer ensemble.

24. — Dans un prologue assez original, Mlle Guerrier de Haupt nous annonce que les *Souvenirs d'un calendrier* sont l'œuvre d'un fou anglais, œuvre arrangée par elle à l'usage des lecteurs français. Dont acte, comme disent les notaires. L'auteur commence, en passant la revue des heures nocturnes ou diurnes, par détailler, de la façon la plus mouvementée, les faits tragiques, comiques, ordinaires ou extraordinaires qui forment la vie sous tous les cieux, chez tous les peuples. Ensuite, elle décrit les jours, leur cortège de scènes variées, les saisons avec leurs agréments ou leurs inconvénients ; enfin elle termine par la « Ronde des mois, » où sont résumées toutes les satisfactions et toutes les misères des humains. Curieuse fantaisie qui donne la sensation du réel, de la poésie et de la philosophie se coudoyant et se confondant, entraînés dans une sorte de valse semi-macabre, semi-joyeuse. Ce n'est pas là un livre banal; de plus, la pensée religieuse s'y affirme presque à chaque page. Reste à savoir si toutes ces histoires à bâtons rompus ne fatigueront pas un peu certains esprits.

25. — *La France sous saint Louis et sous Philippe le Hardi*, par M. A. Lecoy de La Marche, doit être mise au rang des meilleurs volumes de la Bibliothèque d'histoire illustrée, entreprise sous la direction de MM. J. Zeller et Vast, qui en compte déjà beaucoup d'excellents. Bien que se présentant comme un ouvrage de vulgarisation, ce livre n'en dénote pas moins le vaste savoir, les longues recherches et la consciencieuse exactitude d'un travail d'érudition. Au reste, le nom de l'auteur seul était pour nous un sûr garant que nous n'avions point affaire à l'un de ces livres écrits hâtivement à l'usage de la jeunesse, ne contenant aucun fait un peu nouveau, mais par contre toutes les erreurs commises antérieurement. Sous ces trois chefs : *Les Événements*, *les Institutions*, *les Hommes*, nous avons un tableau de la France au plus grand siècle du moyen âge. La première partie est un clair résumé de la période de soixante ans embrassée par l'auteur, mais c'est dans les deux autres qu'il faut surtout chercher l'originalité de ce travail. L'une nous apprend ce que furent à cette époque la royauté, l'administration, la justice, la religion ; l'autre contient les plus intéressants détails sur le clergé, la noblesse, la bourgeoisie, le peuple, la femme, la littérature, la science, les arts. L'illustration de l'ouvrage, qui répond à son contenu et le complète heureusement, a été empruntée, sauf de rares exceptions, aux monuments contemporains. Intéressante pour les gens du monde et pour la jeunesse qui, ne croyant pas la France née d'hier, l'aiment dans son passé, cette étude convient particulièrement aux élèves de troisième de nos collèges, dont elle élargira les connaissances historiques en les précisant et souvent en les rectifiant.

26. — *Les Grandes Époques de la France*, par MM. Hubault et Marguerin, dont la librairie Delagrave a eu l'heureuse idée de nous donner une troisième édition, offrent à la jeunesse un fidèle tableau de toutes les gloires dont notre pays conserve une légitime fierté. Elle y verra qu'en tous les temps la France a été fertile en hommes illustres par leurs mérites ou par leurs vertus, et apprendra la part de reconnaissance que nous devons à chacun d'eux. Qu'ils s'appellent Vercingétorix ou Clovis, Charlemagne ou saint Louis, Duguesclin ou Henri IV, Richelieu ou Louis XIV, ce sont eux qui ont donné à la France son rang parmi les nations, et c'est faire œuvre patriotique que de proposer leur exemple à notre admiration. L'esprit nettement religieux des auteurs et le talent d'exposition que leur a donné une longue pratique de l'enseignement, recommandent doublement cet ouvrage, couronné à juste titre par l'Académie française.

27. Le commandant Sarzeau, ancien officier du corps expéditionnaire du Tonkin, s'est proposé de donner un récit aussi complet que possible des opérations militaires qui ont abouti à la conquête de ce pays par la France, depuis l'épopée prodigieuse de Francis Garnier jusqu'à la conclusion de la paix avec la Chine. L'auteur des *Français au Tonkin* n'a fait, en somme, que collationner les rapports officiels des divers commandants en chef et les ouvrages déjà parus sur le même sujet, tels que ceux de Rommet du Caillaud, de Paulus et Bouinais, de Ganneron, de Rollet de l'Isle, etc. A cet égard, son étude est bien conçue et le plan bien tracé ; quant à ses appréciations personnelles, beaucoup sont discutables ; parfois même il se contredit lui-même d'une page à l'autre ; mais, en somme, il est facile au lecteur de rectifier ces erreurs. L'esprit le plus chrétien anime ces pages, qui seront lues avec intérêt et conviennent à toutes les classes comme à tous les âges.

28. Le volume écrit par M. Alexis Martin, sous ce titre : *Mes promenades à Versailles et dans ses environs*, est un véritable guide de l'excursionniste dans cette belle zone de la banlieue de Paris. Il se divise en quatre excursions : Autour de Saint-Cloud ; de Sèvres à Versailles ; de Versailles à Rocquencourt ; autour de Versailles. Dans sa préface, l'auteur donne un aperçu général historique dans lequel il s'efforce de se montrer impartial, mais sans parvenir à dissimuler complètement une tendance républicaine. Plus loin, à propos de Rueil, il donne du P. Joseph, la fameuse Eminence grise, un portrait poussé à la caricature ; il qualifie Courbet de grand patriote, fait un éloge outré du buste de la République, de Gustave Courbet, placé, on ne sait pourquoi, sur la terrasse de Versailles, et enfin prend résolument parti contre les jésuites dans l'affaire de Port-Royal. Les gravures sont bonnes et les deux cartes représentant les parcs de Saint-Cloud et de Versailles sont excellentes.

29. — *Alain le baleinier*, de Mme de Nanteuil, est l'histoire très émou-

vante d'un jeune déserteur de la marine de guerre qui s'est engagé sur un navire commandé par un sacripant qui appareille pour l'Océan Pacifique, sous prétexte de chasser la baleine. En réalité, ce scélérat, déjà souillé de nombreux crimes, se propose de rechercher un trésor caché dans l'île de Pâques et dont la connaissance lui est parvenue par un manuscrit volé, naturellement, et indiquant la cachette par un texte latin. Alain, ayant reçu une bonne instruction, déchiffrera le texte, puis le capitaine baleiner l'empoisonnera, ainsi que son second, mis forcément dans la confidence, afin de ne pas être obligé de partager avec eux. Mais au moment où le capitaine s'empare du trésor, il est attaqué par les indigènes et le contenu de la caisse qu'il a déterrée tombe au fond d'un précipice inaccessible. Alain et le second survivent à la tentative d'empoisonnement et vont s'enrichir dans le commerce à San-Francisco, où ils retrouvent leurs familles et deviennent de fort honnêtes gens. Cet ouvrage, comme tous ceux du même auteur, est fort bien écrit, d'une moralité irréprochable et d'un sentiment religieux très accusé. Il intéressera vivement les jeunes gens de douze à seize ans.

30. — Ils nous paraissent un peu puérils les *Mémoires d'une petite fille russe*. Deux des principaux mérites du volume résident dans son illustration soignée et dans sa reliure de bon goût. Cependant il convient de noter deux légendes racontées par une bonne vieille « niania » aux fillettes qui lui sont confiées, lesquelles légendes ont vraiment de la saveur et plairont à tout le monde par leur originalité. Le reste est un tissu d'enfantillages parfois assez étranges et qui, paraît-il, doivent donner une idée de la vie en famille des enfants russes de certaines classes. Le traducteur, Russe comme l'auteur, ne saurait être suspect d'inexactitude. Acceptons donc ces pages comme une peinture vraie, quoique pas toujours très amusante. L'idée religieuse s'affirme souvent dans ces pages ; car chez nos amis de Russie on a le bon sens d'être persuadé que sans Dieu, l'enfance devient une triste engeance. Recommandé aux professeurs français de pitoyable « neutralité » qui mènent à l'abîme nos futures générations.

31. — Sous prétexte de fuir la cuisine à l'ail, qu'il a en parfaite exécration, M. Barnabé, de Versailles, se décide à aller passer quelque temps chez un veil ami, M. Tausen, de Copenhague, gros négociant danois. Mais arrivé dans la capitale du Danemark, M. Barnabé ne trouve pas M. Tausen, parti pour la Norwège. Le Versaillais emboîte le pas au Danois, le rejoint bientôt, et, de fil en aiguille, s'accroche à la singulière idée de s'installer, en compagnie de deux « bergers d'édredons, » dans un îlot des mers du nord de l'Europe. Il y reste un certain temps et se livre aux occupations les moins en rapport avec ses habitudes. Tout marche à souhait lorsqu'un jour M. Barnabé et ses amis, Nils et sa sœur Gèfle, s'attardent à la pêche en mer et, surpris par un brouillard intense

[illegible] étant condamnés à [illegible] ils sont sauvés par un [illegible] nous montrent M. Bar-[illegible]. Livre amusant, très [illegible] quelques scènes tout à [illegible] qui lui était due. Le [illegible] *Chasseurs* [illegible] simplicité : c'est le [illegible] le fils de l'amiral [illegible] se trouvent [illegible] à sainte [illegible]

[illegible]

détails sommaires sur les races qui la peuplent, puis trois contes d'inégale longueur et d'une couleur locale très remarquable. Le premier, et de beaucoup le plus long, trace l'existence absolument sauvage que mènent dans une izba perdue au milieu de la forêt, un groupe étrange formé d'un forçat évadé et repentant, un enfant orphelin, un chien et un ourson apprivoisé. Cette curieuse peinture de mœurs est réellement très attachante et originale; c'est du Robinson d'une espèce toute spéciale, d'une moralité irréprochable et avec un certain sentiment religieux. Ce livre peut intéresser des jeunes gens de douze à quinze ans, et n'est pas sans valeur littéraire.

35. — Nous n'avons pas autrement à revenir sur *l'Ermite de Clamart*, de M. L. Nemours-Godré. Le *Polybiblion*, dans sa livraison d'octobre dernier (p. 300-302), en a dit déjà tout le bien possible. Bornons-nous donc à le recommander comme un bon cadeau d'étrennes pour les jeunes gens, de même que nous l'avons noté avantageusement pour les bibliothèques paroissiales.

II. — 1. — Chaque année la maison Hachette nous convie à faire le *Tour du monde*, et il n'est pas besoin d'être un savant, un explorateur passionné pour s'engager dans ce voyage à travers les terres et les mers jusqu'aux contrées les plus lointaines. Au coin de son feu, l'on peut partir pour l'Australie méridionale, et faire deux mille kilomètres à cheval, en compagnie de M. Eugène Girardin; aller visiter, avec M. Louis de Soudak pour guide, les résidences impériales et les villes mortes en Crimée; se promener à travers le Salzkammergut, en Haute Autriche, avec M. Marguillier; parcourir le pays des Eoués, au Dahomey, sous la direction de l'administrateur colonial, M. Alex.-L. d'Albéca; entendre M. Gaston Vuillier raconter ses impressions du présent et du passé sur la Sicile; accompagner M. F. Foureau dans sa mission chez les Touareg-Azdjer, à travers une contrée presque inexplorée; suivre M. l'abbé Le Camus dans son voyage aux sept églises de l'Apocalypse, en compagnie du savant M. Vigouroux; faire une halte à Bordeaux, dont M. F. Schrader nous décrit les plus beaux monuments; s'embarquer pour l'Écosse avec Mlle Marie-Anne de Bovet; aller passer l'été au Groënland avec le lieutenant de vaisseau danois Th. V. Garde; s'engager avec M. Louis Lapique à la recherche des Negritos, dans l'Indo-Chine — qu'on ne s'attende point ici à trouver de beaux types ni la moindre variété de costumes; — parcourir la haute Gambie, sous la direction du docteur Rançon, médecin de 1re classe des colonies; naviguer sur les lacs de Bavière avec M. G. Servières; enfin passer un hiver à Davos, en Suisse, en compagnie de M. Jean Bernac. Tout cela est parsemé de nombreuses gravures, la plupart du temps d'après des dessins ou des photographies des auteurs : c'est assez dire que rien n'est laissé ici à la fantaisie. A ce splendide journal, qui a la primeur de toutes les explorations nouvelles,

est joint, sous ce titre : *A travers le monde*, un autre journal, donnant toutes les informations pouvant intéresser les géographes et les voyageurs, et qui est orné de vignettes à presque toutes les pages.

2. — Nous avons sous les yeux les tomes XLV et XLVI du *Journal de la jeunesse*, dont la maison Hachette continue la publication avec un succès toujours croissant. Cela tient à la variété des articles, à leur riche illustration, au talent des collaborateurs, écrivains et artistes. La part des nouvelles est toujours prépondérante : la jeunesse actuelle tient encore plus à s'amuser qu'à s'instruire. Mais ces nouvelles sont signées des noms connus et aimés de Pierre Maël (*Robinson et Robinsonne*), de la comtesse de Houdetot (*Ysabel*), du commandant Stany (*Seule!*), d'Albert Cim (*Grand'mère et petit-fils*), de Mme de Nanteuil (*Alain le Galeinier*). N'insistons pas : nous retrouverons ces productions plus loin. Les voyages, la géographie, l'histoire naturelle, la science, l'art, l'histoire, sont représentés par de nombreux articles, dus aux collaborateurs habituels du *Journal :* MM. Et. Leroux, L. Rousselet, Daniel Bellet, Anthyme Saint-Paul, Fréd. Dillaye, Pierre de Meriel, E. Duhousset, H. Jacottet, Alexis Lemaistre, Mme Barré, etc. Citons encore, parmi les récits de moindre étendue que les nouvelles mentionnées plus haut : *Histoire de 24 sonnettes*, par René Bazin, *les Messages d'une hirondelle*, par Aimé Giron, et des variétés et causeries sur la chasse, par Ch. Diguet; sur les almanachs, par Louis Barron, sur le costume en France, par Mme Barré, etc.

3. — Le *Musée des familles* forme aujourd'hui une bibliothèque déjà respectable; âgé de soixante-deux ans, il compte soixante-quinze volumes. Juste autant que le *Polybiblion*, qui, cependant, est moins vénérable. Nous n'avons pas, pour l'année 1895, à faire des réserves du genre de celles que nous avons notées ici à propos du *Lion de Camors* publié en 1894. Nous en sommes d'autant plus heureux que dans son ensemble ce périodique bimensuel, tres intéressant et tres varié, a toujours gardé le respect dû à la jeunesse et qu'il n'a pas cessé d'être nettement chrétien.

4. — Quant au *Saint Nicolas*, qui s'adresse à de plus jeunes enfants que le *Musée des familles*, nous sommes heureux de saluer, avec 1895, l'achèvement de son tome seizieme. Gros volume de pres de mille pages, il renferme quantité d'histoires grandes et petites, toujours morales et souvent empreintes de sentiments religieux tres accentués. L'illustration vaut celle du *Musée des familles*.

5. — Certainement, *le Magasin pittoresque*, dont nous avons sous les yeux le tome treizieme de la deuxieme série, a du mérite : il touche à tout ce qui peut attirer l'attention et la curiosité; bien édité, bien illustré, il a son agrément; mais le présent volume ne nous paraît pas valoir, à divers points de vue, celui de l'an dernier. Notamment, l'article sur

M. le duc de Broglie (p. 70) ne nous satisfait point, et nous trouvons assez étonnant que M. V. Maubry, en esquissant la biographie de Pasteur (p. 329-331), ait évité avec un soin tout particulier de faire la moindre allusion aux convictions chrétiennes, si souvent et si absolument affirmées, de notre grand homme. Il y a là un parti pris des plus fâcheux qui nous empêche de donner un témoignage de satisfaction au *Magasin pittoresque* de 1895.

6. — *Mon Journal*, le plus beau des périodiques enfantins édités en France, mérite, pour son troisième volume (1894-1895), nos sincères encouragements. L'an dernier, nous exprimions le désir de lui voir accentuer la pensée religieuse. Or, le volume que nous venons de parcourir fait beaucoup plus fréquemment qu'autrefois une place à Dieu. Nous citerions bien un certain nombre de nouvelles, de récits et de légendes à l'appui de notre observation. Mais à quoi bon? Allez y voir vous-mêmes, chers lecteurs : ce sera tout plaisir pour vous et pour vos enfants. Et maintenant, souhaitons à *Mon Journal* de marcher toujours et de mieux en mieux dans la voie où nous le trouvons engagé.

7. — Sous le rapport moral, nous ne relevons rien dans le *Petit Français illustré* de 1895; mais la pensée de Dieu, si nécessaire à l'enfance pour la préserver du mal, reste trop vague, trop timide. De temps à autre, cependant, des gravures, des phrases, des articles et même quelques romans marquent un certain effort dans le sens que nous réclamons. Ainsi, page 164, on peut lire un article sur *les Cendres jadis et aujourd'hui*, qui est bien; page 267, il est question de l'exécution de de Thou et de sa « résignation chrétienne » à l'heure de la mort; à noter aussi le petit roman *les Vacances de Prosper*, dont nous parlons plus loin, bien qu'il ne soit pas parfait. En somme, le *Petit Français illustré* n'est pas un adversaire : c'est plutôt un ami qui ne peut se décider à nous tendre la main résolument. — Ce journal a publié, en 1895, quatre numéros de vacances, avec de jolies gravures en couleurs; nous donnons nos préférences au « numéro de Pâques, » qui contient une poésie de M. Legrand : *Pâques au village*, laquelle est dans le ton qui nous convient.

8 et 9. — Nous l'avons souvent dit à nos lecteurs : pour le jeune âge, il n'est pas de périodique mensuel plus intéressant et plus sincèrement catholique que le *Musée des enfants*. Son programme, pour l'année qui prend fin, a été le même que celui des années précédentes : vies de saints, petits romans, courtes excursions en France, récits variés, anecdotes, etc. Remarquons en outre que les abonnés ont, en 1895, bénéficié d'une innovation heureuse : plusieurs livraisons sont accompagnées d'une magnifique planche enluminée (or et couleurs) relative à un sujet religieux. — Quant au *Musée des jeunes filles*, édité par la même librairie que le *Musée des enfants* (Société de Saint-Augustin), nous lui accor-

est joint, sous ce titre : *A trav*
toutes les informations pouvan
geurs, et qui est orné de vignett

2. — Nous avons sous les yeux
la jeunesse, dont la maison Hach
succès toujours croissant. Cela
riche illustration, au talent des co
part des nouvelles est toujours prép
encore plus à s'amuser qu'à s'instr
des noms connus et aimés de Pier
de la comtesse de Houdetot (*Ysabe*
d'Albert Cim (*Grand'mère et petit-*
halein'er). N'insistons pas : nous
loin. Les voyages, la géographie, l'h
l'histoire, sont représentés par de non
teurs habituels du *Journal* : MM. Et.
let, Anthyme Saint-Paul, Fréd. Dillay
H. Jacottet, Alexis Lemaistre, Mme
les récits de moindre étendue que les
Histoire de 24 sonnettes, par René
delle, par Aimé Giron, et des variété
Ch. Diguet; sur les almanachs, par L
France, par Mme Barré, etc.

3. — Le *Musée des familles* forme au
respectable; âgé de soixante-deux ans
lumes. Juste autant que le *Polybiblion*,
rable. Nous n'avons pas, pour l'année 1
de celles que nous avons notées ici à p
en 1894. Nous en sommes d'autant plus
ce périodique bimensuel, tres intéressan
le respect dû à la jeunesse et qu'il n'a p
tien.

4. — Quant au *Saint Nicolas*, qui s'a
que le *Musée des familles*, nous sommes
l'achèvement de son tome seizieme. Gr
pages, il renferme quantité d'histoires gra
rales et souvent empreintes de sentiments
lustration vaut celle du *Musée des famille*

5. — Certainement, *le Magasin pittoresq*
yeux le tome treizieme de la deuxieme séri
tout ce qui peut attirer l'attention et la curi
tré, il a son agrément; mais le présent volum
à divers points de vue, celui de l'an dernier.

ul Guigou nous donnent un album non moins fantai-
bilement exécuté, sous ce titre : *L'Illustre Dompteur*.
récédent, de la maison Plon, et nous n'aurions que
, si telle gravure, à la page 23, ne dépassait la me-
tre placé sous les yeux de la jeunesse. Il fallait ne
des tours de force, des fantaisies grotesques des
nposant la ménagerie de l' « illustre dompteur. »
t : toutes ces aquarelles sont charmantes. Et le
et d'humour, entremêlé d'épisodes comiques, de
peut dire que les deux auteurs se sont surpas-
e !

grave nous offre *les Contes* de Perrault, mis en
ges, avec des illustrations de Mlle Ch. Dufau. Les
st bien conduit : nous retrouvons là *le Petit*
t Poucet, *Barbe-Bleue*, *le Chat botté*, *Cen-*
ormant, *Riquet à la houppe*. Quant aux des-
délicat et un crayon habile.

nte, tel est le titre d'un album, illustré de
r la maison Hachette, consacré au récit bi-
Sauveur. L'intention est excellente; mais il
her aux Livres saints sans le concours d'une
approbation de l'autorité épiscopale. Nous
aucune réserve à faire sur l'ouvrage que nous
s seulement de ne point y trouver la double
er de confiance par les familles chrétiennes,
an la Tulipe, écrite en vers par M. P. Bil-
e nous donne la maison Hachette, mérite de
ns humoristiques les plus réussis de la saison.
Pingouins; Maman en voyage, deux jolis
. Le premier contient un drame bouffe de
uve d'autant d'esprit dans son texte que
nd raconte les prouesses de Mlle Lili pen-
de sa mère. Et elle s'en donne ! Les des-
même maison une jolie fantaisie en vers,
erbe, avec des aquarelles de Casella.

Vesthausser nous envoie de délicieux pe-
strés. *Bébé chez lui* est signé du nom de
remêlé de vers et de prose. — L'*Invita-*
agique, du même auteur, est un petit
r de la jeunesse. — Quant au *Grand*
plume, il n'aura pas un moindre succès.
armants dessins, pleins de talent et de

dons les mêmes suffrages, car il remplit admirablement le but qu'il s'est proposé. Sauf les parties spéciales qui s'adressent aux jeunes lectrices, le plan de ce deuxième Musée est identique au premier.

10. — « Il faut peut-être quelque audace, d'aucuns diront quelque naïveté, pour remplir tout un album de ces mots si gaillardement malmenés par les savants et par les sceptiques. » Ainsi s'exprime M. E. Trogan, dans l'*Avant-propos* du bel album publié par la maison Mame sous ce titre : *Les Mots historiques du pays de France*, avec des illustrations de Job, et il ajoute : « Nous croyons que, pour avoir droit à être cité, il suffit qu'un mot historique soit non pas historiquement vrai, mais historiquement vraisemblable. » Ne soyons pas trop difficiles ; ne demandons à M. Trogan ni de faire un tri parmi ses « mots, » pour exclure ceux qui sont reconnus apocryphes, ni de ne pas se tromper d'attribution — en prêtant par exemple le mot : « Après moi le déluge » à Louis XV, alors qu'il appartient à Mme de Pompadour. Ouvrons ces pages, admirons les belles et pittoresques gravures que Job y a semées avec sa verve habituelle et son prestigieux talent ; repassons ces souvenirs d'un glorieux passé, qui nous conduisent à travers la Révolution et l'Empire jusqu'à nos jours, jusqu'au « cléricalisme voilà l'ennemi » (hélas !), à l' « esprit nouveau » et à « la séance continue » (holà !).

11. — L'*Histoire de Jeanne d'Arc*, tel est le sujet d'un joli album publié par la maison Jouvet. Le texte est de M. Théodore Cahu ; l'illustration, de M. Paul de Semant, qui y a mis beaucoup de talent, mais trop de fantaisie. C'est à ses enfants que l'auteur raconte la vie de l'héroïque Pucelle, et le récit, fort bien conduit, est sans cesse interrompu par les questions et les exclamations des jeunes auditeurs. Il est regrettable seulement qu'on y trouve les traces d'erreurs et de préjugés qui devraient être bannis de livres destinés à la jeunesse.

12. — Le mouvement napoléonien qui s'est manifesté avec une véritable surabondance, depuis quelques années, dans la littérature et dans la librairie, tout en s'affaiblissant quelque peu, n'est pas encore achevé. Nous en voyons, cette année, un nouveau produit dans le remarquable album édité par la maison Hachette et consacré à la mémoire de l'homme extraordinaire qui a donné tant de gloire à la France et, à côté d'un certain nombre de bienfaits, lui a causé des maux si cruels. Soit comme recueil iconographique et documentaire, soit comme collection artistique, c'est une publication de réelle valeur et de vif agrément. Le ton général est un peu trop celui de l'apothéose, mais pourtant, une ou deux fois, sont indiquées dans le texte qui accompagne les reproductions dont le volume se compose d'utiles et louables réserves. Les amis de l'histoire et les amis de l'art, les premiers non sans accentuer dans leur esprit ces réserves, feront bon accueil à cet album et se plairont à le feuilleter.

13. — Après *l'Arche de Noé*, que nous signalions l'an dernier, MM. Au-

guste Vimar et Paul Guigou nous donnent un album non moins fantaisiste, non moins habilement exécuté, sous ce titre : *L'Illustre Dompteur*. Il sort, comme le précédent, de la maison Plon, et nous n'aurions que des éloges à en faire, si telle gravure, à la page 23, ne dépassait la mesure de ce qui peut être placé sous les yeux de la jeunesse. Il fallait ne pas sortir des ébats, des tours de force, des fantaisies grotesques des multiples animaux composant la ménagerie de l' « illustre dompteur. » Rien n'est plus amusant : toutes ces aquarelles sont charmantes. Et le texte ? Plein d'entrain et d'humour, entremêlé d'épisodes comiques, de scènes désopilantes ! On peut dire que les deux auteurs se sont surpassés. Ah ! maudite gravure !

14. — La maison Delagrave nous offre *les Contes* de Perrault, mis en vers par M. Ch. des Granges, avec des illustrations de Mlle Ch. Dufau. Les vers sont faciles, le récit est bien conduit : nous retrouvons là *le Petit Chaperon rouge*, *le Petit Poucet*, *Barbe-Bleue*, *le Chat botté*, *Cendrillon*, *la Belle au bois dormant*, *Riquet à la houppe*. Quant aux dessins, ils attestent un talent délicat et un crayon habile.

15. — *Mon histoire sainte*, tel est le titre d'un album, illustré de cent six gravures, publié par la maison Hachette, consacré au récit biblique et à l'avènement du Sauveur. L'intention est excellente ; mais il est toujours délicat de toucher aux Livres saints sans le concours d'une plume autorisée et sans l'approbation de l'autorité épiscopale. Nous aimons à croire qu'il n'y a aucune réserve à faire sur l'ouvrage que nous annonçons ; nous regrettons seulement de ne point y trouver la double garantie qui le ferait accepter de confiance par les familles chrétiennes,

16. — L'histoire de *Fanfan la Tulipe*, écrite en vers par M. P. Bilhaud, et illustrée par Job, que nous donne la maison Hachette, mérite de prendre place parmi les albums humoristiques les plus réussis de la saison.

17, 18, 19. — *Le Roi des Pingouins ; Maman en voyage*, deux jolis albums de la maison Hetzel. Le premier contient un drame bouffe de M. A. Humbert, qui fait preuve d'autant d'esprit dans son texte que dans ses illustrations ; le second raconte les prouesses de Mlle Lili pendant les trois jours d'absence de sa mère. Et elle s'en donne ! Les dessins sont de Froelich. — De la même maison une jolie fantaisie en vers, de Stahl : *Un Déjeuner sur l'herbe*, avec des aquarelles de Casella.

20, 21, 22. — La maison Westhausser nous envoie de délicieux petits albums soigneusement illustrés. *Bébé chez lui* est signé du nom de Marie de Bosguérard, et est entremêlé de vers et de prose. — L'*Invitation à venir voir la lanterne magique*, du même auteur, est un petit chef-d'œuvre, et fera le bonheur de la jeunesse. — Quant au *Grand saint Nicolas*, sorti de la même plume, il n'aura pas un moindre succès. Partout de jolies aquarelles, de charmants dessins, pleins de talent et de verve.

III. — 1. — L'ouvrage de M. Alexis Lemaistre : *L'Institut de France et nos grands établissements scientifiques*, nous renseigne d'abord, non point doctoralement et d'une façon ennuyeuse, sur ce que furent et ce que sont aujourd'hui les diverses académies qui composent ce que l'on appelle l'*Institut de France*, mais, sous la plume de l'écrivain, les personnes et les choses nous apparaissent animées d'une vie intense et sous un jour agréable où la gaieté a une part notable. Quant aux grands établissements scientifiques dont M. Lemaistre nous parle ensuite, ce sont le Collège de France, le Muséum, l'Institut Pasteur, la Sorbonne et l'Observatoire. L'ensemble est curieux, instructif, et se lit sans fatigue, grâce à la note humoristique qui enlève aux sujets traités ce qu'ils pourraient avoir d'aride. L'illustration, aussi documentaire que spirituelle, s'adapte au texte d'une manière parfaite.

2. — Un naufrage a jeté Jean et Jeanne Rivaud sur une côte sauvage peuplée de fauves. La carcasse du steamer à bord duquel ils se trouvaient s'étant échouée à leur portée, ils y établissent leur demeure et y vivent assez facilement pendant quelque temps. A terre, ils se sont constitué, sur un arbre, un asile aérien, après avoir détruit d'affreux reptiles qui leur en disputaient la possession. Bientôt ils ont l'occasion d'arracher à une mort terrible un petit Indien qu'ils adoptent et qui, avec sa mère, les suit au navire. Nos quatre personnages deviennent les héros d'aventures diverses, jusqu'au jour où une troupe de sauvages d'abord et une bande de pirates ensuite viennent les attaquer dans le steamer où ils se défendent victorieusement. Mais craignant d'être réduits par la famine, ils se décident à s'échapper à la faveur de la nuit, s'emparent d'une des barques de l'ennemi et prennent le large. Les assiégeants ne s'aperçoivent qu'assez tard de l'habile manœuvre de leurs adversaires, et, après avoir pillé et incendié l'épave, ils se lancent dans une poursuite ultra-dramatique qui serait fatale aux fugitifs si ces derniers n'étaient providentiellement sauvés d'une catastrophe qui paraissait inévitable. *Robinson et Robinsonne*, l'un des plus palpitants récits de M. Pierre Maël, se recommande particulièrement en raison des vifs sentiments de confiance en Dieu qui y éclatent avec autant de fréquence que d'intensité.

IV. — 1. — Si vous aimez les récits impossibles, l'*Atlantis* de M. André Laurie est toute désignée à votre choix. En voici, dans ses principales lignes, l'extraordinaire affabulation. Un officier de la marine française, René Caoudal, embarqué à bord du croiseur *l'Hercule*, est précipité par une lame formidable en plein Atlantique. Avant de disparaître dans l'abîme, René s'accroche à un canon qui s'engloutit avec lui, et.... il se retrouve couché sur un lit quasi royal et soigné par un majestueux vieillard et une jeune fille admirablement belle, s'exprimant dans une langue que Caoudal reconnaît bientôt comme dérivée du grec. Le naufragé ne tarde pas à comprendre qu'au lieu d'être sur terre, il est bel et

[illegible]

2. — Le [illegible] publié par M. E. [illegible] sous le titre de *Doupie* [illegible] de la [illegible] est un document [illegible] parmi les premiers de [illegible] dans la [illegible] par Christophe Colomb [illegible] le marin [illegible] Il ne s'agit pas là de navigateurs [illegible] mais de pirates [illegible] Labrador, de l'Acadie, de la Pennsylvanie [illegible] Vinland, et [illegible] des inscriptions [illegible] ans avant le départ de Christophe Colomb [illegible] marin d'eppois, Jean Cousin, découvrit la côte du Brésil à [illegible]

chure du fleuve des Amazones, puis le cap des Aiguilles, à l'extrémité sud de l'Afrique, qu'il côtoyait ensuite à l'ouest pour rentrer en Europe. Ces aventures sont racontées par M. Neukomm de la manière la plus dramatique, d'après des documents contemporains qui ne laissent aucun doute. Il est à regretter que l'auteur, pour exalter la gloire de ses héros, se croit cru obligé de noircir la grande figure de Christophe Colomb, qui n'en reste pas moins le plus grand navigateur du xve et du xvie siècle. Ce livre est instructif, moral et nullement hostile à la religion. C'est un très bon livre d'étrennes.

V. — 1. — Les quatre enfants de M. Séverin, colon français fixé dans une vallée ignorée du Texas, ayant perdu leur père, entreprennent, pour obéir au vœu suprême du défunt, un long voyage dont le terme est Philadelphie, aux États-Unis, et dont le but est de se faire reconnaître de grands-parents fort riches qui ont tenu jadis rigueur à M. et Mme Séverin. Formés en caravane assez pittoresque, les orphelins, sous la conduite d'un Indien, le fidèle Simplicio, s'engagent à travers le désert, les prairies, les vastes forêts vierges du Nouveau-Monde. Les aventures ne leur manquent pas, et plus d'une fois ils sont sur le point de perdre la vie ou du moins la liberté. Mais leur courage et leur confiance en Dieu les font sortir sains et saufs de dangers où beaucoup d'autres auraient succombé. Enfin ils arrivent au seuil des pays civilisés, et ils prennent le chemin de fer, qui les transporte rapidement à Philadelphie. Là, ils apprennent que leur aïeul est mort depuis plusieurs années et que leur grand'mère l'a suivi assez récemment dans la tombe en léguant toute sa fortune à un hôpital. On les presse d'intenter un procès auquel ils se refusent absolument. Et nos voyageurs retournent dans leur *Vallée des colibris*, avec des amis qu'ils se sont faits chemin faisant. Des mariages s'accomplissent bientôt; ils furent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants, comme disent les contes que vous savez. Ce nouveau roman de M. Lucien Biart est aussi captivant que parfait au point de vue moral et religieux. Très bien illustré, il plaira surtout aux jeunes gens de quatorze à seize ans.

2. — Elle a failli être terrible, *la Destinée d'Isabelle !* Devenue riche à millions par suite d'un héritage inattendu, Isabelle Le Trégonnec est recherchée en mariage par un certain baron de Neuvy, qui a su si bien jeter de la poudre aux yeux de tout le monde qu'on le considère comme un être à part, une perfection. Mais ses brillants dehors cachent une âme vile, un esprit retors, bref un scélérat des plus complexes. Et Isabelle se laisse prendre à ses qualités factices, au point qu'elle engage sa foi et promet sa main au misérable, qui est démasqué à temps, d'une façon providentielle. Inutile d'ajouter que le mariage est rompu. C'est alors que notre héroïne voit clair dans son cœur : elle n'a jamais aimé le baron de Neuvy, et celui qu'elle choisira pour époux sera son cousin

Tugdual du Houzeau, un médecin qui déjà est célèbre et qu'elle a toujours particulièrement apprécié. Divers personnages secondaires, tous intéressants ou curieux, se groupent autour d'Isabelle et concourent à faire de l'ensemble un livre des plus attachants. Foncièrement chrétien, ce volume est illustré de nombreuses gravures, dont quelques-unes en couleurs sont tout à fait gracieuses.

3. — Pour présenter à nos amis, comme il convient, le livre de M. le marquis de Ségur intitulé : *Soldats*, nous n'avons rien de mieux à faire que de citer les lignes suivantes extraites de la courte préface écrite par l'auteur lui-même : « D'un bout à l'autre du volume, ce sont des soldats qui racontent, des soldats qui écoutent, des soldats qui se meuvent dans les diverses phases de leur vie militaire, depuis le tirage au sort et la revision jusqu'à leur libération du service. « Bleus, » anciens, caporaux, sergents, musiciens, majors, officiers de tous grades, passent successivement sous les yeux du lecteur, à la caserne, à la chambrée, à l'hôpital, aux manœuvres, en Algérie, au Dahomey, au Tonkin. Lignards, chasseurs à pied, cavaliers, artilleurs, « marsouins » même, s'y donnent la main, et, si je ne me trompe, y font bonne et vaillante figure. Le drapeau plane sur le tout et enveloppe l'armée entière de ses trois couleurs, symbole national de l'union de tous les Français, en temps de paix comme en temps de guerre. A chaque page de ce volume, on retrouvera, j'ose le dire, l'esprit et le cœur d'un ami passionné de notre armée, d'un fils passionné de la France et de l'Église catholique. » Nous n'avons rien à ajouter à ce résumé si clair, si précis, si exact, sinon que l'ouvrage peut servir utilement à trois fins : c'est à la fois un agréable cadeau d'étrennes, un excellent livre pour les œuvres militaires et une récompense scolaire des plus enviables.

VII — 1. — L'ouvrage de M. A. Gennevraye, *les Petits Robinsons de Roc-Fermé*, est de tous points excellent. On y trouve les aventures fort émouvantes et variées de deux pauvres orphelins, une petite fille et un garçon, qui, pour échapper à la tyrannie de parents éloignés, se sont réfugiés dans une sorte de grande cour fermée par de hants rochers et où la mer pénètre à marée haute. On ne peut y pénétrer que par un trou dissimulé par le sable. Ils y vivent de leur pêche jusqu'au moment où ils se croient découverts, et alors s'enfuient sans savoir où aller ; ils sont recueillis mourants par une brave châtelaine qui vit avec sa belle-sœur, son neveu et un jeune précepteur, ancien officier de marine sans fortune. Mais les enfants avaient trouvé, dans leur roc fermé, une cassette pleine de pierres précieuses dont ils ignoraient la valeur. Il se trouve qu'elle avait appartenu au grand-père du jeune précepteur qui avait fait naufrage dans ces parages en revenant d'Amérique. Le trésor est retrouvé et le jeune précepteur épouse la jeune fille devenue grande. Les meilleurs sentiments animent ce récit absolument irréprochable,

bien écrit, moral et religieux ; il intéressera vivement les enfants de dix à quinze ans.

2. — Le livre intitulé *Mary-Bell, William et Lafaine* n'est rien autre chose que le récit tant de fois refait sous diverses formes des vacances d'enfants. Seulement, la scène se passe cette fois en Amérique, et c'est pour cela sans doute que les jeunes héros de l'histoire montrent un esprit d'initiative, une énergie et une vigueur que ne possèdent pas, dit-on, en général, les enfants de France, qui sont d'ailleurs si gentils. Il convient d'ajouter que le héros de la petite troupe est un Français, le jeune Lafaine, qui fait honneur à son pays d'origine. Le lecteur n'est sans doute pas très curieux de savoir comment ces enfants utilisent leurs vacances. D'un pays à l'autre les vacances se ressemblent, en dépit des différences de race et de mœurs. Cependant il sera enchanté d'apprendre que tous ces enfants, entrés à leur tour dans la vie sérieuse, tournent fort bien. Mais il ne semble pas que les idées et choses d'en haut tiennent dans leur vie aucune place. C'est dommage.

3. — Les *Contes et légendes d'Égypte*, de M. G. Nicole, ne se rapportent pas au temps des Pharaons, comme on pourrait le croire, car cette époque reculée a déjà fourni à la nôtre des récits authentiques, quoique romanesques, et aussi des récits inventés à plaisir dans le genre du roman et du conte archéologique. Mais l'Égypte que M. Nicole veut faire connaître à ses enfants, à qui est dédié ce volume agréablement illustré par Riou, c'est la terre des khédives et des pachas, l'Égypte contemporaine. Il s'est attaché à en peindre le caractère et les mœurs à ses jeunes lecteurs en vingt récits ou légendes pittoresques et morales. La note morale abonde en effet dans ce volume, et il en faut louer l'auteur, qui mériterait encore un plus grand éloge si l'on y entendait aussi plus distinctement la note religieuse et chrétienne. Le récit intitulé : *Un Défilé dangereux. A Jérusalem*, en fournissait l'occasion. Elle n'a été qu'à demi saisie par l'auteur, dont les termes et le ton, toujours respectueux, n'ont pas une saveur de foi bien précise, et, surtout dans le voisinage du Golgotha et du Saint-Sépulcre, laissent à désirer quelque chose de plus. La terminologie a même parfois le tort, comme dans cette expression « le doux Galiléen » (p. 191), de rappeler celle de Renan.

VIII. — 1. — Dans *Trémor aux mains rouges*, M. Henry de Brisay nous raconte l'histoire extrêmement émouvante d'un jeune Breton, le baron de Lancieux, qui, voulant venger son père d'une fausse accusation de trahison, n'hésite pas à se lancer dans l'inconnu le plus redoutable. C'est en Amérique, pendant la guerre soutenue par les colonies anglaises contre la métropole, que se déroulent les scènes du récit. Après des épreuves sans nombre, M. de Lancieux, non seulement assiste à la réhabilitation de son père, mais encore il le retrouve vivant, sous le nom du corsaire Trémor. La guerre de l'Indépendance terminée, MM. de

Lancieux père et fils rentrent en France; mais on est alors à la veille de la Révolution, et l'auteur termine par une phrase qui nous fait penser que nous retrouverons nos héros l'an prochain dans un livre nouveau. Nous le désirons vraiment. Ce volume, comme le suivant d'ailleurs, est relié avec un luxe du meilleur goût.

2. — *Les Trois Disparus du « Sirius »* ont pour auteur M. G. Price, qui a voulu montrer qu'il était parfaitement capable de faire concurrence à M. Jules Verne. Un navire français, le « Sirius, » a été criminellement coulé par un bateau anglais, en pleine Méditerranée. Tout l'équipage est sauvé, sauf un enseigne, dont le cadavre est retrouvé, et trois autres personnes, le commandant, le médecin du bord et un matelot, mentionnés comme disparus. Ceux-ci, enfermés par inadvertance dans un compartiment du navire en perdition, se sentent lentement engloutis; mais, après le premier moment de désespoir, ils se ressaisissent et entreprennent de lutter contre l'impossible ; car ils entendent n'être pas ainsi rayés du nombre des vivants. Il serait vraiment trop long d'expliquer comment nos trois naufragés mirent en commun leurs efforts, leur intelligence et leur science pour se tirer d'affaire. Qu'il suffise de dire qu'après être sortis du navire, ils pénètrent dans une ville souterraine contemporaine des Pharaons, et que, triomphant d'obstacles sans nombre, ils en arrivent à se croire sauvés grâce, avec l'aide de Dieu, à leur seule constance, leur seule ingéniosité, lorsque la mer fait tout à coup irruption dans le souterrain. Ils s'imaginent alors être irrémédiablement perdus; mais au lieu de les noyer, l'inondation les rejette à la surface de la terre, et cela d'une façon si imprévue, si singulière, que nous n'ajouterons plus rien pour que la surprise du lecteur soit à peu près complète. — Notons encore que *Trémor aux mains rouges* et *les Trois Disparus du « Sirius »* sont écrits dans un esprit très franchement chrétien.

VIII. — 1. — Elle est charmante d'aspect, cette *Petite bibliothèque de la famille*, dont *Un peu, beaucoup, passionnément*, est, croyons-nous, le premier volume. C'est le roman plein de charme des amours de Michelette Mignet et d'Onésime Dupuis. Les parents de Michelette, marchands enrichis, devenus châtelains de Varranges, ont rêvé pour elle d'un mariage aristocratique, tout comme M. Poirier. Mais l'amour s'est mis en travers de leurs ambitieux projets, un peu, beaucoup, passionnément, de sorte qu'ils sont bien contraints d'agréer enfin pour gendre un simple roturier, le notaire Dupuis. Ce n'est pas sans peine qu'ils s'y décident, et les malheurs du pauvre notaire, plus riche d'amour que d'argent, semblent se faire les complices des résistances des parents de Michelette. Mais un ami se présente qui se chargera de dénouer le nœud gordien et de renouer les projets d'Onésime. Ce roman est charmant et délicat, et peut être lu sans danger pour personne.

2. — *Au lys d'argent*, c'est l'enseigne du gantier-parfumeur Prosper Lehucheux, arborée en face de la *Crête rouge*, qui se dresse au seuil de la boutique du bonnetier Fortuné Lehucheux, un frère de Prosper, mais un frère ennemi : Montaigu contre Capulet ! Oui, mais comme dans le drame de Shakspeare, il y a entre eux Roméo et Juliette, je veux dire Robert et Marie Lehucheux, deux cousins qui s'adorent autant que leurs pères se détestent et se jalousent. Il est aisé de deviner dès lors que c'est l'amour qui triomphera de la haine. Il y faut sans doute du temps et de la peine, et surtout le concours d'événements heureux : du moins il n'est pas nécessaire d'ouvrir, comme dans le drame anglais, le caveau de Juliette : une blessure reçue par Robert sur les barricades de 1848 y suffit, et devant le jeune héros les deux frères abjurent leurs vieilles rancunes et unissent ces mains faites pour se joindre et ces cœurs faits pour s'aimer. Comme le précédent, ce volume est illustré de façon artistique et charmante. Il est à sa place aussi dans la *Petite bibliothèque de la famille*.

IX. — 1. — La *Bibliothèque rose* s'est accrue cette année de trois volumes. Le meilleur est indiscutablement celui de Mme Chéron de la Bruyère : *La Tour-Grise*. La Tour-Grise est une propriété où un ingénieur fatigué s'est retiré avec sa femme et ses enfants. La fille aînée, Blanche, désolée d'abord de quitter Paris, où elle suit avec succès des cours qui l'intéressent, s'habitue si bien à sa nouvelle résidence qu'elle ne tarde pas à oublier la grande ville. La vie de famille en province est fort bien décrite par l'auteur, qui trouve cependant le moyen, à un moment donné, de la bouleverser un peu, et de la manière la plus originale, en introduisant dans les calmes intérieurs qu'elle nous présente un petit clan américain aussi curieux que sympathique au fond. Inutile d'ajouter que Mme Chéron de la Bruyère n'a pas négligé de faire à la religion une bonne part dans son récit.

2. — Ce n'est pas précisément sous ce dernier rapport que brille le livre de M. Deschamps : *L'Intrépide Marcel*. Œuvre honnête, nous le reconnaissons volontiers, mais d'une portée assez insignifiante, où l'on assiste surtout aux ébats et aux menues aventures de deux familles parisiennes en voyage de vacances.

3. — Nous aimons beaucoup mieux les *Contes à nos petits rois*, de M. Aimé Giron, qui, dans les cinq nouvelles, de physionomie très différente, dont se compose son ouvrage, a su être intéressant, spirituel, et, sans oublier Dieu, a voulu moraliser le jeune âge, qui lui doit ainsi un nouveau et charmant volume auquel il fera bon accueil, nous n'en doutons pas.

X. — 1. — Une fois pour toutes, nous tenons à dire que la collection du *Petit Français* fait trop rarement sonner la note chrétienne. C'est ainsi que les trois nouveaux volumes de cette collection sont, à l'exception du

dernier, d'une stricte neutralité. Cette observation préliminaire nous met à l'aise pour parler librement de ces petits livres. — *En haut du beffroi* est une histoire très amusante. C'est celle de Gurdebeke oncle, qui disparaît presque au début du livre, puis de Gurdebeke neveu, l'un après l'autre guetteurs du beffroi de la maison de ville de Flyssemugne en Brabant, en même temps que directeurs du carillon de Saint-Éloi et chefs de la musique municipale flyssemugoise. Mais l'oncle était garçon, et le neveu a le double avantage d'être l'époux de Mme Gurdebeke et le père d'une nombreuse famille. Pour ne pas avoir à descendre trop souvent les cinq cents marches qui les séparent du sol perdu dans la brume, ils créent, sur les hauteurs où ils perchent, une vraie ferme, avec jardin potager et jardin de plaisance ; poules, canards, oies, chèvres, lapins, ruisseaux et lac même où l'on peut pêcher à la ligne. La municipalité, qui siège au-dessous, fait bien quelques difficultés aux Robinsons du beffroi, mais tout s'arrange, grâce à un incident heureux qui transforme les guetteurs en héros, et les Robinsons pourront désormais envisager tranquillement l'avenir. — Pareil bonheur arrive aussi, au terme d'une histoire pleine d'amusantes aventures, amusantes pour le lecteur s'entend, aux acquéreurs de l'*Académie de danse de Jaroslaw*, dont nous n'avons pas le loisir de raconter ici l'histoire. Tout cela est d'une joyeuse fantaisie, un peu folle, et spirituellement illustrée par le crayon de Robida. C'est tout dire.

2. — La *Famille Fenouillard* a l'humeur voyageuse : on la voit aux bains de mer, au mont Saint-Michel, au Havre, sur les deux Océans, chez les Sioux, au pays des Trappeurs, chez les Papous et ailleurs, jusqu'à l'heure du retour triomphal. Au cours du voyage, on perd beaucoup de chapeaux, mais pas le parapluie de famille. Bien entendu d'ailleurs, ces voyages, racontés surtout par des images, au bas desquelles l'auteur se borne à inscrire des légendes, ne ressemblent aux autres voyages en aucune façon. C'est d'une cocasserie irrésistible : à lire dans les moments de tristesse. Il faudrait être de bois pour ne pas être déridé. Toutes ces drôleries ne sauraient former l'âme et le cœur des *Petits Français ;* mais elles les amusent : et l'auteur n'a pas visé plus haut.

3. — L'histoire intitulée : *Les Vacances de Prosper* est dans une autre tonalité que les précédentes : la note est émue, touchante, humaine, avec quelques appels à la Providence et au bon Dieu. A la bonne heure! Le temps et l'argent que Prosper s'est ménagés pour aller passer quelques jours à Paris sont beaucoup mieux employés, puisqu'il s'en sert pour faire le bien. Cette histoire, malgré quelques lignes de ci de là qui exhalent une vague senteur de démocratie jalouse, dont l'impression est heureusement perdue dans le reste du récit, cette histoire, disons-nous, est charmante, et il s'en dégage de touchantes leçons. Prosper est vraiment un type très réussi de brave garçon et qui mérite d'être donné en

exemple. — La *Ménagerie Bouscairas* complète le volume. Ici la note gaie et comique domine, mais sans excéder la mesure. Il n'est pas aisé de tirer la morale de cette histoire, sauf celle-ci, que les huissiers sont des gens féroces et que la race des tuteurs avares n'est pas éteinte.

XI. — 1. — *Le Petit Jack* dont Marshalls, en s'aidant du crayon de Frœlich, fait lire et fait voir aux enfants l'histoire, n'est pas un enfant comme eux, c'est un jeune éléphant, d'abord petit, puis qui devient grand, très grand, finalement énorme, comme il convient à un éléphant ; qui a beaucoup d'aventures, fait preuve de beaucoup d'instinct, et sert d'occasion à des notions de géographie pittoresque et d'histoire naturelle. Il en est de même de l'écureuil et des busards qui lui font cortège. Nous ne garantissons pas l'authenticité de tous les traits. Il faut bien, pour l'agrément, grossir un peu les choses. Avec la permission de Marshalls, nous refuserons de reconnaître aux gigantesques frères de *Petit Jack*, même dans leur pays natal, même exception faite de l'homme, la qualité qu'il leur attribue en les appelant « les plus heureuses comme les plus intelligentes des simples créatures du bon Dieu. » L'instinct suffit.

2. — M. Aimé Giron a écrit avec l'esprit qu'on lui connaît un petit livre fort amusant, sous le titre de : *La Famille de la Marjolaine*. L'on ne trouve pas ici l'expression de la pensée chrétienne, que nous avons signalée en d'autres œuvres du même auteur, ce que nous regrettons. Il est question, dans ce gracieux petit volume, de trois frères dont les aptitudes sont diverses. Les deux premiers échouent dans leurs tentatives pour se créer une situation, alors que le troisième, le plus jeune, qui paraît le moins bien doué, est la cause de la prospérité de tous. Par compensation, ses aînés, au cours de leurs aventures, retrouvent un oncle et surtout trois cousines qui apportent le bonheur aux trois frères en devenant leurs femmes. VISENOT.

THÉOLOGIE

Le Mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par le R. P. J. CORNE, supérieur du grand séminaire de Fréjus. III. *Le Ministère évangélique de Jésus.* IV. *Le Sacrifice de Jésus.* Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-8 de 512 et 486 p. — Prix du volume : 5 fr.

Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit précédemment de la beauté et de la grande utilité de cet ouvrage, où toutes les âmes religieuses seront heureuses de trouver sur Jésus-Christ la science qui se tourne à aimer. Le tome III se partage en quatre livres. Dans les trois premiers, l'auteur, suivant le texte des Évangiles et le disposant selon l'ordre des temps, nous présente les débuts du ministère évangélique de Jésus, puis la prédication du royaume de Dieu en Galilée, et enfin les discours et les luttes en Judée. Sobre de descriptions topographiques et

de remarques critiques, il n'en donne que juste ce qu'il faut pour éclairer le récit : nous ne l'en blâmons pas, car si les descriptions détaillées du cadre où s'est passée la vie de Jésus ont leur utilité et leur charme, elles ont peut-être l'inconvénient de trop particulariser cette grande vie qui appartient à tous, donnant la lumière et le salut aux hommes de tous les temps et de tous les lieux. Cet appareil d'érudition est avantageusement remplacé ici par un commentaire qui fixe la pensée du lecteur sur les enseignements que donne Jésus par sa parole et par ses œuvres. Ce commentaire est tiré des Pères; toujours très court, il ne fait pas perdre de vue la suite des événements. Tous les traits de la physionomie de Jésus qui ont passé sous nos yeux dans ces trois livres sont résumés au livre quatrième en deux beaux tableaux sous ce titre : *le Fils de l'homme et le Fils de Dieu.*

Au tome IV, dans les deux premiers livres *(le Sacrifice eucharistique et le Sacrifice de la croix)*, l'auteur continue sa tâche d'historien; il nous conduit du cénacle à la croix en nous arrêtant à chacune des stations de la voie douloureuse; mais il reprendra bientôt le rôle de théologien pour ne plus le quitter. Dans le livre troisième, après avoir exposé la notion du sacrifice, il nous montre en Jésus-Christ le prêtre par excellence, la victime par excellence, et dans l'immolation du Calvaire, le sacrifice par excellence et la consommation de tous les sacrifices anciens. Le livre quatrième traite des fruits du sacrifice de Jésus-Christ, de la gloire qu'il donne à Dieu, du salut qu'il donne au monde, de la royauté éternelle qu'il a méritée au Rédempteur. Une belle conclusion met en lumière cette idée que le sacrifice du Calvaire, abondante rédemption pour l'homme, est encore pour lui la plus haute révélation de Dieu sur la terre.

LAMOUREUX.

Nouveau Manuel complet et pratique d'instruction religieuse à l'usage des maisons d'éducation, par l'abbé POEY. Paris et Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer, 1895, 5 vol. in-12 de XVI-162, 192, 226, 224 et XVI-480 p.

« Encore un manuel ! » va s'écrier notre lecteur. Les manuels abondent, en effet; chaque jour en voit éclore un nouveau, qui a la prétention d'être meilleur que celui qui l'a prédédé. Les bons manuels sont rares, très rares, et ils sont difficiles à discerner, d'autant plus difficiles que les catéchistes, souvent déçus et autorisés par conséquent à se tenir en défiance, redoutent de tenter une expérience nouvelle qui pourrait bien leur réserver une nouvelle déception. Qu'ils veuillent donc bien s'en rapporter à notre jugement : obligé de faire connaissance avec tous les ouvrages de ce genre qui affrontent le grand jour de la publicité, nous avons, croyons-nous, qualité pour émettre un sérieux jugement et donner le meilleur conseil.

Parmi les bons manuels, nous n'hésitons pas à placer en bon rang celui de M. l'abbé Poey. Comme l'indique son titre, il est bien réellement « nouveau, » c'est-à-dire conçu et rédigé sous une forme nouvelle, conformément aux principes et aux plans du « directoire » de M. l'abbé Dementhon; adapté, par sa distribution en cinq volumes, à la méthode usitée en ce moment dans toutes les maisons d'éducation — collèges et pensionnats — pour les diverses classes et les cours correspondants. M. l'abbé Poey, ancien professeur, est familiarisé avec ces divisions scolaires; il en connaît le programme; il est fixé sur la force intellectuelle des sujets qui les composent : ce qui lui permet de graduer à propos son enseignement; il avance peu à peu jusqu'à ce que, arrivé aux classes supérieures, il aborde hardiment les grandes questions de l'existence et des œuvres de Dieu, de la nature de l'homme et des rapports de l'homme avec Dieu; il expose alors les preuves directes et indirectes de la divinité de la révélation chrétienne; il fait connaître la nécessité de l'Église comme interprète de cette révélation, sa fondation par Notre-Seigneur Jésus-Christ, son organisation, son autorité doctrinale; enfin, il conclut à la nécessité de rechercher et d'embrasser la vraie religion.

Sans doute, il n'y a rien de nouveau dans le fond de cet enseignement, où l'Église nous défend « d'innover; » mais c'est la forme qui est nouvelle; ce sont les aperçus qui sont nouveaux; dans les nombreuses questions controversées à notre époque, l'auteur sait mettre à profit toutes les données de la science contemporaine et faire tourner toutes les discussions à l'honneur de la révélation chrétienne. Il donne ainsi à ces intelligences, qui commencent « à raisonner » la foi, les solutions les plus plausibles et les mieux établies. Nous ne saurions trop louer cette dernière partie du manuel de M. l'abbé Poey : elle est de tous points excellente.

Ce manuel s'annonce encore, avec raison, comme « complet » et comme « pratique : » il comprend, en effet, toute l'explication du catéchisme ou d'un cours de religion : le premier volume traite des « vérités dogmatiques, » dont le résumé est le symbole des apôtres; le deuxième, le troisième et le quatrième comprennent les « vérités morales, » dont les commandements de Dieu et de l'Église sont la plus fidèle expression, et que l'on retrouve en parlant des vertus, des péchés, de la grâce, de la prière, de la liturgie et des sacrements; le cinquième volume, comme nous l'avons dit, destiné aux rhétoriciens et aux philosophes, — ou aux cours correspondants des pensionnats — est consacré à la démonstration de la vérité de la religion chrétienne et de la mission sociale de l'Église.

« Pratique, » le Manuel de M. l'abbé Poey ne saurait l'être davantage : ses divisions sont méthodiques; ses questions sont brièvement et clairement posées; les réponses sont précises, bien développées, convain-

cantes, faciles à retenir; il y ajoute des comparaisons, des traits qui achèvent de faire la lumière et de graver la vérité dans l'esprit; jusqu'aux gravures qui viennent à propos apporter à la démonstration théologique ou philosophique l'attrait qui séduit le regard et l'image qui doit la fixer dans le souvenir.

A l'approbation épiscopale qui donne à ce manuel sa plus haute consécration est venu se joindre le témoignage flatteur de M. l'abbé Dementhon, qui place l'ouvrage de M. l'abbé Poey à côté des travaux qu'ont signés les Cauly, les Moulin, les Gouraud, les Sifferlen, et estime que son rang ne doit pas être le second parmi ces œuvres d'élite. Nous invitons nos collèges et nos pensionnats à tenter l'épreuve : ils ne tarderont pas à se ranger à l'avis autorisé de M. Dementhon. F. Chapot.

Lettres d'un curé de canton, publiées par Yves Le Querdec. Paris, Lecoffre, 1895, in-18 de 372 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici l'un des livres les plus remarquables, les plus touchants, les plus bienfaisants, les plus émouvants même, que depuis longtemps il m'ait été donné de lire. L'auteur, qui se dissimule sous un pseudonyme déjà très connu, est un penseur éminent et un écrivain de race, l'un de ceux qui font le plus d'honneur à la littérature chrétienne de notre temps. En écrivant cela, je ne suis pas suspect, car en examinant les choses d'un peu près, je crois bien que je ne serais pas toujours d'accord avec l'auteur, ne partageant pas toutes ses idées, ni ses espérances, ni peut-être ses illusions en matière politique et sociale. Mais je prends son livre pour ce qu'il est, non pas un corps de doctrine ni l'exposé d'une méthode exclusive et seule bonne, mais plutôt un excitateur et un exemple, qui vise moins à montrer comment on doit faire le bien qu'à prouver qu'on doit et qu'on peut faire du bien. Le curé de Saint-Maximin arrive, par son zèle, par sa foi ardente et par ses industries pieuses et charitables, à transformer sa paroisse; pourquoi tous les curés n'essaieraient-ils pas d'en faire autant? Ils pourront, suivant les circonstances et les lieux, y employer d'autres moyens; il dépend de leur bonne volonté d'y déployer les mêmes vertus, et sinon d'y obtenir les mêmes résultats, au moins de le tenter. Quoi qu'il arrive, leur zèle sera récompensé. Ce livre n'est pas d'ailleurs écrit seulement pour les prêtres; tous les chrétiens le liront avec grand plaisir et grand profit. Car c'est un véritable roman chrétien et l'un des plus émouvants qui se puissent lire. Par instants, il me rappelle les meilleurs récits de Louis Veuillot, et je n'en saurais faire un plus parfait éloge. J'ajoute volontiers que, même en matière sociale, on y trouve bien des pages à la fois très fines et très justes, telle celle où l'auteur critique avec beaucoup de bon sens la théorie célèbre autant qu'aventureuse du salaire familial. Pour mon compte, je

[illegible] e tout à fait empoigné par ce livre, et je ne doute pas [illegible] ront n'en emportent la même bienfaisante impres- [illegible] la vraie marque à quoi l'on reconnaît les bons livres [illegible] ?

P. Talon.

SCIENCES ET ARTS

Tenth annual report of the bureau of ethnology to the secretary of the Smithsonian institution, 1888-1889, by [illegible] director. Washington, Government printing office, 1893, [illegible] p., illustré de 1,289 fig. dans le texte et de 54 pl.

[illegible] est consacré à un mémoire de M. Garrick Mallery concer- [illegible] graphie (*picture-writing*) des Indiens de l'Amérique du Nord. [illegible] premier travail sur le même sujet avait déjà paru dans le qua- [illegible] rt annuel, pour l'année 1882-1883, dans le but de provo- [illegible] servations et les recherches des voyageurs. C'est au moyen [illegible] uments, empruntés aux sources les plus diverses, que l'auteur [illegible] son nouvel ouvrage.

[illegible] ques définitions préliminaires, il étudie d'abord les dessins [illegible] rochers, dans les deux Amériques. Il y joint de nombreux [illegible] empruntés aux différentes parties du monde, et passe en revue [illegible] ments connus sous le nom de pierres à écuelles, qui ont si sou- [illegible] attention des archéologues européens. Il examine ensuite [illegible] matières autres que les rochers, qui ont reçu des picto- [illegible] is il énumère et décrit les instruments et les substances qui [illegible] tracer. M. Mallery classe les pictographies suivant leur [illegible] objet. Tantôt elles ont un but mnémotechnique ou chrono- [illegible] tôt elles se rapportent à des événements historiques ou à des [illegible] religieuses et funéraires. L'auteur montre comment la picto- [illegible] commence par la représentation exacte des objets, pour devenir [illegible] graphique et, dans quelques cas, symbolique. Puis il géné- [illegible] voit pouvoir établir l'origine pictographique de tous les sylla- [illegible] alphabets connus. Il établit une méthode d'interprétation et [illegible] causes d'erreur. Cette étude, où M. Mallery fait preuve d'une [illegible] ité, de beaucoup d'érudition et d'un remarquable esprit [illegible] lève les questions les plus variées d'ethnographie com- [illegible] adresse aux anthropologues et à tous ceux, en général, qui [illegible] à la science de l'homme.

A. Arcelin.

Lucifer démasqué, par J. Kostka. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, [illegible] de 394 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un jeune homme élevé chrétiennement par une mère pieuse, puis [illegible] à la vie religieuse dans un collège dirigé par les jésuites, d'une imagination ardente, d'une dévotion mystique et un peu rêveuse, soit

curiosité, soit aspiration vers l'inconnu, se laisse entraîner aux pratiques des spiritistes, entre dans la franc-maçonnerie, y atteint de hauts grades, concourt à la restauration d'une sorte de culte gnostique, puis enfin, touché de la grâce, abandonne toutes ses erreurs, revient à l'Église et raconte ce qu'il a vu, pour démasquer les ennemis de la vérité catholique. Voilà l'auteur, voilà le livre.

Bien que défectueux au point de vue de la composition, et renfermant quelques longueurs, ce livre se lit avec l'intérêt qui s'attache aux choses mystérieuses et secrètes. On y trouve de curieux détails sur la franc-maçonnerie, ses grades, ses loges, les cérémonies d'initiation ; sur le culte luciférien, sur le martinisme ressuscité, sur le symbolisme diabolique, etc., enfin sur les prestiges employés par Satan pour s'attacher des adeptes. Je dis prestiges ; il nous paraît cependant qu'il y a dans le livre de celui qui s'appelle Jean Kostka moins de merveilleux proprement dit que dans plusieurs autres. Bien des choses qui paraissent merveilleuses à une imagination surexcitée n'excluent point cependant toute explication naturelle. Mais si l'auteur raconte peu de faits impliquant indubitablement l'action d'une puissance supérieure, son récit met en évidence, et c'en est l'intérêt sérieux, les immenses efforts faits en ce moment pour une lutte décisive contre l'Église, le véritable esprit de toutes ces sociétés secrètes, qui ont déjà une main dans le gouvernement, la naïveté de la masse des initiés qui se laissent conduire à un but qu'ils ignorent, et qui sont là, comme le dit très bien l'auteur, pour payer le dérèglement d'imaginations affranchies de la règle de l'obéissance, la restauration du paganisme sous des prétextes scientifiques, les pratiques infâmes et blasphématoires qu'on n'aurait pas crues possibles à notre époque. Certainement, l'esprit du mal est là ; il est le grand directeur, et si les prodiges qu'on lui attribue sont douteux, son influence morale est manifeste.

D. V.

Leopold Kronecker's **Werke**, herausgegeben von K. Hensel. 1er Band. Leipzig, Teubner, 1895, gr. in-8 de IX-483 p. — Prix : 35 fr.

Tous ceux qui s'intéressent aux progrès des hautes mathématiques accueilleront avec joie ce premier volume des œuvres de Léopold Kronecker, sorti des presses de Teubner. C'est M. K. Hensel qui, sur la décision de l'Académie des sciences de Berlin, entreprend cette belle publication.

Le volume actuel renferme vingt-deux mémoires, dont cinq en langue française et un en latin, sur différentes parties de l'algèbre, rangés par ordre de date, depuis 1845 jusqu'au mois d'avril 1874. Le premier est une simplification apportée par M. Kronecker, encore étudiant, à une démonstration de Gauss relative à une équation remarquable. Le second est la dissertation inaugurale rédigée en latin par le célèbre géomètre sur les unités complexes, et dédiée à Kummer, qui partage avec

Lejeune-Dirichlet, Encke et Jacobi, entre autres, la gloire d'avoir formé le jeune israélite Kronecker aux mathématiques. Il eut pour maître de philosophie Schelling et dut joindre à sa dissertation inaugurale des thèses latines dont il n'est pas sans intérêt d'indiquer les conclusions : 1. *Rempublicam summam societatis humanae formam esse nego.* 2. *In natura nihil supervacaneum est.* 3. *Mathesis et ars et scientia dicenda.* 4. *Fermatius theorema suum inclytum non demonstravit.*

Ce n'est pas ici le lieu d'apprécier l'œuvre de M. Kronecker, dont l'autorité est si solidement établie parmi tous les géomètres; il suffit d'indiquer les sujets réunis dans le volume publié par M. Hensel. C'est un mémoire sur les facteurs irréductibles de l'expression x^n-1; la démonstration d'un théorème de Kummer, relatif à la théorie des nombres complexes composés de racines $k^{ième}$ de l'unité et de nombres entiers; une démonstration de l'irréductibilité de l'équation $x^{n-1}+x^{n-2}+\ldots+1=0$ où n désigne un nombre premier, le tout en français. On trouve ensuite deux principes sur les équations à coefficients entiers; une note sur les unités complexes; une autre sur les équations cubiques à coefficients rationnels; un mémoire sur les nombres complexes formés de racines de l'unité; un autre sur quelques formules d'interpolation pour les fonctions entières de plusieurs variables; une étude des formes bilinéaires; une des formes quadratiques; le célèbre mémoire présenté en 1869 à l'Académie des sciences de Berlin, sur les systèmes de fonctions de plusieurs variables, dans lequel M. Kronecker introduit la notion de caractéristique d'un système. — Quelques remarques sur les théories de Sturm, sur les déterminants, sur la théorie algébrique des formes quadratiques, sur les faisceaux de formes quadratiques et bilinéaires et les transformations congruentes de ces dernières, sont l'objet d'importants mémoires publiés dans des journaux scientifiques ou dans les comptes rendus de l'Académie de Berlin.

C'est rendre un grand service à tous ceux qui se livrent à l'étude de ces importantes questions, que de réunir ainsi ces profonds travaux jusqu'ici disséminés dans des publications qu'il est parfois difficile aux lecteurs studieux de se procurer. H. Courbe.

Une Tragédie antique sur la Passion, avec études littéraires et critiques, par l'abbé M. de la Rousselière. Paris, Retaux, 1895, in-12 de 274 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Drame historique et le drame passionnel, par J.-J. Weiss. Paris, Calmann Lévy, 1894, in-18 de 383 p. - Prix : 3 fr. 50.

La Comédie française depuis l'époque romantique. 1835-1894, par Albert Soubies. Paris, Fischbacher, 1895, in-4 de VIII-158 p. — Prix : 12 fr.

La tragédie grecque sur la *Passion* du Sauveur, Χριστὸς πάσχων, est l'un des plus curieux monuments de l'antiquité chrétienne et de la lit-

térature dramatique. Elle a été attribuée à saint Grégoire de Nazianze, mais, dit M. l'abbé de la Rousselière, « l'opinion la mieux justifiée est celle qui attribue ce poème à Grégoire, évêque d'Antioche en 572. » C'est un essai louable et en somme heureux d'application, au plus sublime des sujets de l'art chrétien, des traditions et des formules de l'ancienne tragédie grecque, et en particulier du genre et du style d'Euripide. Objet déjà d'études multiples et de nombreux commentaires, cette œuvre, remarquable à plusieurs titres, a fourni à un prêtre distingué du clergé de Paris la matière d'un livre un peu complexe où s'unissent, sans trop se gêner, une pensée d'édification et un essai de haute littérature, toutes deux très dignes d'attention, et formant ensemble un volume d'un réel intérêt, fort bien écrit, d'une lecture agréable et profitable. L'ouvrage de M. de la Rousselière comprend d'abord une brève notice sur le poème, complétée à la fin du volume par un appendice, puis une étude littéraire, où l'auteur exprime quelques vues intéressantes sur la tragédie en général et, en particulier, sur la façon dont l'a conçue l'art antique et sur l'application de cet art à des sujets où s'unissent, comme en celui dont il s'agit, les pensées et les sentiments d'un double caractère, divin et humain. Il continue cet examen délicat des rapports du surnaturel et de la nature dans l'expression dramatique de la *Passion*, au cours d'une étude intitulée : *Aperçu historique et critique*, où il analyse de près le texte du poème. Il nous en donne ensuite une traduction élégante, expressive. Il termine par un *Essai sur les sentiments de la Sainte Vierge pendant la Passion*, qui nous a paru, malgré notre incompétence, un bon et utile morceau de théologie dogmatique et mystique appliquée à la littérature. Si le livre de M. l'abbé de la Rousselière manque un peu d'unité formelle, il est un pourtant par l'inspiration qui a conduit la plume de l'auteur, et par l'excellent effet qui résulte de son ouvrage sur l'âme et l'esprit du lecteur chrétien Il sera particulièrement apprécié des personnes pieuses qui ont en même temps le goût de la haute culture intellectuelle Mais les littérateurs ne devront pas le négliger.

— Ce n'est plus la psychologie sacrée, mais c'est la psychologie humaine, naturelle ou conventionnelle, dans son application à l'art dramatique, qui fait le fond et l'intérêt du recueil des feuilletons donnés par J.-J. Weiss au *Journal des Débats*, de ceux du moins qui ont été rassemblés dans le volume que nous avons sous les yeux. « Sous le titre de *Drame historique et drame passionnel*, ce tome contient l'examen, l'analyse et la critique des drames joués sur les théâtres de Paris pendant les trois années 1883 à 1885 : les uns étaient des pièces nouvelles, les autres des reprises du vieux répertoire. » On y trouve examinées, discutées, diverses pièces des auteurs suivants : Alexandre Dumas père, Frédéric Soulié, Casimir Delavigne, Eugène Sue et d'Ennery, Dupeuty et Grangé, Ponson du Terrail, Gaston Marot et Édouard Philippe, Anicet Bourgeois

courtoise des Anglais, montrer surtout l'étonnant succès en France du roman réaliste, sentimental et prédicant de Richardson (auquel un long chapitre est tout entier consacré), et faire sortir la *Nouvelle Héloïse* de [illegible] *Harlowe*, tout en mettant en lumière par quoi le génie de Rousseau [illegible] son modèle : par le sentiment de la nature, par la mélan[illegible] lyrisme, voilà la première partie de l'œuvre de M. Texte.

[illegible] deuxième, faisant en quelque sorte la contre-partie de la pre[illegible] montre « comment la révolution accomplie dans notre goût [illegible] par Rousseau a favorisé à son tour l'intelligence d'une grande [illegible] voisine : comment, grâce à lui, les œuvres exotiques, suspectes [illegible], ou mal comprises, ou admirées seulement de quelques initiés, [illegible] irruption parmi nous. »

[illegible] Voici en effet que les deux cent quatre-vingt-huit volumes du *[illegible] encyclopédique* et les cent quatre-vingt-quinze de l'*Esprit des [illegible]*, sans compter les autres périodiques, inondent la France des [illegible] étrangères. Voici que la critique littéraire change de base, [illegible] l'idée d'un goût absolu est substituée « la notion d'un goût rela[illegible] variable suivant les époques et les pays. » Voici que, grâce à Rous[illegible], le roman sentimental de Sterne achève de mettre à la mode la sensibilité larmoyante et la religion du *moi;* — que Thomson, jusque-là presque ignoré, propage le sentiment de la nature; Young et Gray, la mélancolie. Voici que, grâce à lui, le lyrisme d'Ossian tombe comme une semence en un sol bien préparé; que les poètes du Nord chassent les [illegible] de la Grèce et de Rome, qu'à l'antique humanisme est substitué [illegible] qui sait pour combien de temps? — le cosmopolitisme.

[illegible] si Voltaire sur le tard proteste, si la critique classique essaie de se [illegible] en travers du mouvement, si la Révolution ramène les esprits à l'an[illegible] et fait sortir je ne sais quel pseudo-classicisme mort-né, l'émigration [illegible] rouvre bientôt à l'esprit français les sources que la Révolution avait [illegible]; Chateaubriand s'inspire des poèmes ossianiques de Milton, Mme de [illegible], genevoise et protestante comme Rousseau, « esprit européen dans [illegible] française, » proclame la supériorité des littératures du Nord, [illegible] le fossé entre l'esprit catholique et français et l'esprit protes[illegible] germanique....» Le romantisme va naître, la « littérature euro[illegible] » est fondée.

[illegible] tant et tant de choses dans cet utile et beau livre que j'ose à [illegible] exprimer mon étonnement que parmi les œuvres de Rousseau il [illegible] parlé que de *la Nouvelle Héloïse*, et qu'il ne soit pas dit [illegible] des larges emprunts faits à Locke pour l'*Émile*, alors que [illegible] relève en cet ouvrage quelques idées qui ont pu être inspirées [illegible]. Et je tais aussi mon regret d[illegible] n'y pas trouver un chapitre [illegible] aux rapports de Voltaire avec l'Angleterre, un autre à [illegible] anglomane enragé, d'autres aux philosophes, aux écrivains

J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire. *Étude sur les relations littéraires de la France et de l'Angleterre au XVIIIe siècle*, par J. Texte. Paris, Hachette, 1895, in-16 de xxiv-466 p. — Prix : 3 fr. 50.

Si chaque année apportait seulement un volume de la valeur de celui de M. Texte, bien vite l'histoire littéraire de la France serait complètement renouvelée. D'une idée vague en effet, qui depuis Mme de Staël et Villemain flottait dans nos esprits : l'influence de l'Angleterre sur le xviiie siècle et les origines étrangères du romantisme, il a, par une enquête minutieuse, qui verse à flots la lumière sur cette question, fait une thèse large, solide, et qui s'impose. Il faudrait un long article pour dire la riche, presque trop riche documentation de ce volume et l'intérêt de tous les hauts problèmes soulevés et en partie éclaircis : problème des races ; — question des religions dans leurs rapports avec les races ; — influence du protestantisme sur la littérature (et aussi sur la politique) du xviiie et du xixe siècle ; — survivance de notre génie national dans la grande fusion du cosmopolitisme qui semble se préparer pour l'avenir.... Bornons-nous à l'essentiel, comme M. Texte s'est borné lui-même dans cette vaste étude à ce qui lui a paru capital.

« Le cosmopolitisme, c'est là toute sa thèse, est né au siècle dernier de l'union féconde du génie anglais avec le génie de J.-J. Rousseau. » Il étudie donc les origines de l'influence anglaise, qui s'exerce d'abord en France par la propagande philosophique, politique et littéraire des réfugiés protestants, par leurs relations de voyages, leurs journaux et leurs revues internationales ; — il en suit le progrès avec les trois vulgarisateurs : Muralt, auteur des *Lettres sur les Anglais ;* Prévost, infatigable traducteur et journaliste ; Voltaire, observateur superficiel, mais puissant semeur d'idées ; — il en explique le succès par l'abaissement chez nous de l'idée de patrie, par la stérilité de notre littérature nationale, par la diffusion de l'esprit scientifique et philosophique. Tous les Français ont, vers 1750, les yeux tournés vers une Angleterre libre, sage, et philosophique, une Angleterre idéale « qui devient la Salente du xviiie siècle. »

A cette date, rencontrant Rousseau, M. Texte montre le caractère exotique et protestant de ce génie, qui, sympathisant naturellement avec l'esprit anglais et subissant d'ailleurs l'anglomanie de son siècle, va faire passer « le meilleur de cet esprit dans l'esprit français. » Rousseau, qui a uni en sa personne le génie latin et le génie germanique, est donc bien placé au centre du livre, comme il le fut au centre de son siècle. Il reçoit l'influence anglaise, et il la réfléchit, il la fait rayonner jusqu'au romantisme.

Déterminer ce qu'il doit à Pope, à la morale bourgeoise d'Addison, à Daniel de Foë et à son Robinson, au théâtre de Lillo et à la littérature

bourgeoise des Anglais, m
roman réaliste, sentimental
chapitre est tout entier co
Clarisse Harlowe, tout en
seau dépasse son modèle
colie, par le lyrisme, v

Dans la deuxième, f
mière, il montre « c
national par Rousse
littérature voisine :
jusque-là, ou mal
ont fait irruption

Et voici en e
Journal encyclo
journaux, sans
productions é
et qu'à l'idée
tif, variable
seau, le ro
sibilité larm
que ignoré.
colie. Voi
semence
poètes d
— qui

Et si
mettre
tiquité
tion
tarie
Staë
une
« c
tar
p

P

s niais et les
u malades. Pa-
uffrage, l'Institut
ces de Notre-Sei-
naïdines, un sémi-
filles qu'il consacre
e prêtres, dits de la
Bert, pour reconnaître
na chevalier des ordres
Monthyon et Franklin
s prophéties et des mira-
le comme vénérable.
xtérieure ; le second, à sa
dinaires de prophétie et de
ducteur de cette Vie, a bien
la terre des grandes œuvres

LOUIS ROBERT.

r Domitien. Thèse de doctorat
aris par STÉPHANE GSELL, ancien
Paris, Thorin, 1893, in-8 de 392 p.

façons diverses une monographie
, dans son important ouvrage :
ne, en fait, un tableau complet de
siècle ; il étudie le royaume d'An-
ne, et le grandiose ensemble de la
que le personnage qui présidait à
composition résulte une œuvre bril-
et qui ne peut encourir qu'un seul
limites d'une biographie. *L'Essai sur*
, de M. Stéphane Gsell, nous offre le
nance ; l'Empereur lui-même, ici, de-
; l'Empire, la vie des provinces, les
que, la civilisation en un mot, tout cela
perspective, derrière la figure centrale du ta-
c'est le gouvernement de Domitien que M. Gsell s'est

pour ce travail, avec un impeccable soin. Textes pro-
allusions contenues dans les poètes (spécialement
trouvailles de l'épigraphie : tous ces documents sont exploi-
son livre, avec non moins d'élégance que de sagacité. Les
qu'il consacre aux guerres du Danube sont d'une érudition
nouvelle, grâce au parti qu'il a tiré des découvertes de détail ré-

[illegible] faites par l'archéologie, et consignées, pour la plupart, dans [illegible]lications du séminaire épigraphique de Vienne. De même, dans [illegible]pitre sur la politique de Domitien à l'égard des chrétiens, il [illegible]ctsire, avec des commentaires fort exacts, les dernières investiga[illegible]s du commandeur J.-B. de Rossi.

Le souci d'une science minutieuse n'a point voilé aux regards de M. Gsell les grandes lignes du tableau et la portée générale du sujet ; et les diverses parties de son ouvrage convergent vers cette démonstration : que le règne de Domitien fut « une transition entre la dyarchie et la monarchie. » On soupçonnait bien une telle conclusion, avant le livre de M. Gsell ; mais jamais on ne l'avait démontrée avec ce mélange de rigueur et de délicatesse. L'étude d'une période de transition expose le chercheur à ce double risque, ou d'exagérer la portée d'un fait en y attachant la valeur d'un symptôme, ou de la méconnaître par manque de flair et par timidité. M. Gsell a évité ces deux écueils. L'empereur Domitien se fait nommer censeur à vie : innovation essentielle dans l'histoire de l'Empire. Mais il use peu des droits que lui donne cette censure et qui lui permettraient de bouleverser le Sénat de fond en comble. Suivant qu'on mettrait en relief la première ou la seconde remarque, on se représenterait Domitien sous les traits d'un novateur cassant ou d'un administrateur insignifiant. Le Domitien de l'histoire, retrouvé par M. Gsell, n'était ni l'un ni l'autre. Par une savante politique, il diminua peu à peu la richesse des sénateurs et le prestige du Sénat. La haute assemblée dirigea une conspiration contre lui ; mais, après la répression requise, il ne poursuivit point la lutte. Insensiblement, si l'on ose dire, il rendit le Sénat anémique ; lorsque Nerva et Trajan voudront rendre quelque force effective à ce corps délibérant, les sénateurs, étonnés, se montreront incapables de gouverner ; le Sénat paraîtra sans avenir ; ce sera le résultat de l'habile et ombrageuse tactique de Domitien.

M. Gsell étudie, avec le même bonheur, la politique extérieure de l'Empereur. Il le justifie du reproche de jalousie que lui inflige Tacite à l'occasion des ordres de retraite donnés à Agricola, conquérant de la Bretagne. Domitien appartenait à cette catégorie d'hommes d'État qui rêvaient d'organiser l'Empire pour la défensive plus que pour la conquête. Il serait intéressant de suivre avec quelque détail, à travers l'histoire de l'Empire, le conflit d'arguments et de tendances, qui ne cessa jamais complètement, entre ceux qui voulaient seulement consolider les frontières et ceux qui les voulaient toujours reculer. On pourrait montrer, par exemple, à l'aide du chapitre de Strabon sur la Bretagne, que ce géographe, dès l'époque d'Auguste, jugeait ingrate l'occupation de cette île, et qu'il aurait approuvé, à l'encontre de Tacite, la résolution prise par Domitien. M. Gsell, soucieux d'éviter toute digression, ne s'est point

attardé à de pareils rapprochements ; tel quel, son chapitre sur les guerres de Domitien mérite d'être lu très attentivement. GEORGES GOYAU.

Disputatio de aetate qua conscripta est Historia Augusta. Scripsit HENRICUS VERMAAT, S. J. Lugduni-Batavorum, apud J. W. Van Leeuwen, 1893, in-8 de 128 p.

MM. Dessau, Mommsen, Klebs, Seeck, Peter, ont fait beaucoup d'honneur à l'Histoire Auguste, en ces dernières années ; ils ont dépensé, dans l'étude de cette médiocre compilation, une très grande science et une minutieuse assiduité. Il ne faut point le déplorer, puisque l'Histoire Auguste demeure notre principale source pour la connaissance du IIIe siècle de notre ère. Le P. Vermaat, en une thèse latine, est intervenu dans ces débats. Discuter ses opinions dépasserait les promesses d'un compte rendu ; mais nous indiquerons sommairement la place qu'il a prise parmi ces érudites polémiques.

M. Dessau prétendait que l'Histoire Auguste est une compilation postérieure à l'époque de Théodose ; le faussaire, pour donner le change, aurait introduit, dans certains chapitres de son livre, des dédicaces à Dioclétien et à Constantin. M. Seeck, partisan de cette opinion, se flattait même de la préciser en démontrant que l'Histoire Auguste fut écrite au temps où Constantin III soulevait la Bretagne et la Gaule contre Honorius.

M. Mommsen, moins éloigné des appréciations traditionnelles, distinguait dans l'Histoire Auguste deux séries d'écrits : l'une contemporaine de Dioclétien et subdivisée elle-même en deux groupes ; l'autre contemporaine de Constantin ; il admettait, par surcroît, certaines interpolations plus tardives, textuellement empruntées à Eutrope et à Aurelius Victor. M. Klebs pensait comme M. Mommsen sur la date de l'ouvrage, mais écartait le reproche d'interpolations.

Tel était l'état des opinions avant le P. Vermaat. D'accord avec M. Mommsen, le P. Vermaat allègue, contre la conjecture de M. Dessau : 1° les profondes différences de style et de composition qui distinguent les diverses parties de l'ouvrage ; 2° une étude attentive des anachronismes de l'Histoire Auguste, démontrant que les auteurs, qui fréquemment transportent, dans leurs récits sur le IIe et le IIIe siècle, la mention de certaines institutions datant de Dioclétien, ne mentionnent jamais, en revanche, des institutions de l'âge intermédiaire entre Constantin et Théodose ; 3° le perpétuel rapprochement qu'ils font entre les chrétiens et les juifs, confusion invraisemblable chez un écrivain du Ve siècle, explicable chez un écrivain du IVe.

D'accord avec M. Klebs, le P. Vermaat soutient, avec des preuves nouvelles, que les passages suspectés par M. Mommsen ne sont point des interpolations : Eutrope et Aurelius Victor auraient, au contraire, pour

leur compte personnel, emprunté lesdits passages à une source qu'avaient exploitée, avant eux, les compilateurs de l'Histoire Auguste.

Enfin le P. Vermaat distingue, dans l'Histoire Auguste, quatre séries d'écrits : 1° la série des biographies depuis Hadrien jusqu'à Macrin ; elle serait l'œuvre de deux auteurs ; l'un composa les vies des Augustes jusqu'à Caracalla ; l'autre, celles des autres personnages de sang impérial ; ce second auteur avait lui-même fait une biographie des Augustes, dont quelques fragments ont été interpolés dans les écrits du premier, et à laquelle fut empruntée, tout entière, la vie de Macrin ; ce travail d'assemblage remonte au temps de Dioclétien ; — 2° la série des biographies d'empereurs postérieurs, remontant à l'époque de Constantin ; — 3° les biographies signées de Trebellius Pollio ; elles parurent entre 300 et 304 ; — 4° les biographies signées de Vopiscus ; elles parurent entre 304 et 307. C'est par le rapprochement de deux textes de la Vie des trente tyrans et de la Vie de Probus avec une inscription du *Corpus* (VI, 1130) relative aux thermes de Dioclétien, que le P. Vermaat arrive à ces deux dernières conclusions chronologiques.

Dans l'ensemble, les résultats de son travail se rapprochent de l'opinion traditionnelle ; mais les arguments qu'il emploie sont nouveaux ou ingénieusement rajeunis. GEORGES GOYAU.

Le Diable et la Révolution, par LÉO TAXIL. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-8 de 416 p. — Prix : 6 fr.

Le diable fait beaucoup parler de lui en ce moment ; les ouvrages qui racontent ses exploits forment déjà une bibliothèque considérable.

M. Léo Taxil a entrepris de mettre en relief l'influence diabolique dans la Révolution. Il montre l'ange des ténèbres inspirant les philosophes et autorisant la secte janséniste par de véritables prodiges. Puis vient la constitution civile du clergé, la persécution contre les prêtres, le culte de la raison, etc. Toutes ces horreurs de la Révolution étaient connues ; mais elles ont été racontées par divers historiens à des points de vue différents. Taine notamment les a flétries de sa plume éloquente. Mais il était bon qu'un auteur les rappelât et montrât l'action satanique dans cette convulsion colossale. Quelle que soit la dépravation originelle de l'homme, un peuple n'entre pas dans un délire aussi effrayant sans une cause cachée. On sait que M. Léo Taxil s'y connaît pour avoir fait partie pendant un temps de la secte qui a présidé et préside encore aujourd'hui à toutes les manifestations de l'esprit mauvais. Et qu'on y fasse bien attention : ce langage odieux des terroristes, ces insultes aux victimes, ces appels à l'absolutisme de la loi même injuste, ces accusations de révolte contre des gens qui ne font que subir et souffrir, tout cela se retrouve encore aujourd'hui dans les discours de nos gouvernants radicaux ou opportunistes. La seule différence, c'est que l'on évite aujour-

d'hui la violence ouverte. Mais l'inspiration est la même : employer l'absolutisme de l'État à détruire le christianisme. Le démon a manqué son coup une première fois en allant trop vite; il espère arriver plus sûrement avec le temps et des ménagements hypocrites.

C'est un réel service que M. Léo Taxil rend à la bonne cause en employant son talent d'écrivain à démasquer cette action cachée sous des prétextes de progrès ou de liberté politique. Nous avons lu son livre avec beaucoup d'intérêt, et nous souhaitons que le nom de l'auteur lui attire beaucoup de lecteurs. D. V.

Un Témoignage sur un point d'histoire : *La Campagne monarchique d'octobre 1873*, par CHARLES CHESNELONG. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 556 p. — Prix : 7 fr. 50.

On sait le rôle que joua M. Chesnelong dans l'essai de restauration monarchique tenté au mois d'octobre 1873 par la majorité de l'Assemblée nationale. Mandataire de la commission des Neuf, il se rendit à Salzbourg pour exposer à Monsieur le comte de Chambord la situation du pays, l'état d'esprit de l'Assemblée, et lui soumettre les termes d'une déclaration servant de base à une entente complète entre le prince et la nation.

Cette déclaration, rédigée sous forme de projet de résolution à soumettre à l'Assemblée, devait régler deux questions : le fonctionnement du régime monarchique et la couleur du drapeau.

L'exercice collectif du pouvoir législatif par le Roi et les deux Chambres, le pouvoir exécutif aux mains du Souverain inviolable, la coopération des Chambres à la confection des lois, la responsabilité des ministres; maintien des libertés civiles et religieuses, garanties constituant le droit public des Français : tous ces détails du fonctionnement de la machine gouvernementale furent soumis par M. Chesnelong à son royal interlocuteur et ne soulevèrent aucune objection. Il n'en fut pas de même de la question du drapeau. Monsieur le comte de Chambord était disposé à tout sacrifier au salut de la France; mais il estimait qu'on ne pouvait lui demander de sacrifier le principe dont il était le représentant et son honneur. Or la question du drapeau touchait à son honneur et au principe de la monarchie légitime. M. Chesnelong, qui avait accepté la délicate mission de dire au prince que la commission des Neuf ne jugeait pas possible l'abandon du drapeau tricolore, fit les plus patriotiques efforts et déploya la plus admirable éloquence pour trouver un terrain d'entente, pour ajourner après le rétablissement de la royauté la solution de ce délicat problème.

A la fin d'un dernier entretien raconté par M. Chesnelong avec une émotion communicative, le Chef de la Maison de France autorisa l'éminent négociateur à porter les déclarations suivantes à la connaissance de la commission : 1° Le Prince ne demande pas que rien soit changé au

drapeau avant qu'il ait pris possession du pouvoir. 2° Il se réserve de présenter au pays à l'heure qu'il jugera convenable, et se fait fort d'obtenir de lui, par ses représentants, une solution compatible avec son honneur et qu'il croit de nature à satisfaire l'Assemblée et la nation.

Le centre droit, réuni le 22 octobre, sous la présidence du duc d'Audiffret-Pasquier, examina le projet de résolution préparé par la commission des Neuf sur les bases des déclarations royales. Contrairement à ce qu'avaient décidé les autres groupes de droite, le centre droit publia un procès-verbal de sa séance. Ce document, que les journaux s'empressèrent de reproduire, travestissait le sens des paroles prononcées par M. Chesnelong et se terminait par ces mots : « Le drapeau tricolore est maintenu. » C'est M. Savary, l'un des secrétaires du groupe, qui rédigea la dernière partie du procès-verbal sans la communiquer au président ni à M. Chesnelong. On sait quelles furent les conséquences de cette publication. L'*Union* refusa d'insérer ce texte manifestement inexact; et, le 27 octobre, Monsieur le comte de Chambord adressait au mandataire de la commission des Neuf la lettre célèbre dans laquelle, après avoir signalé « les malentendus accumulés, » il disait, en faisant allusion à la question du drapeau : « Les prétentions de la veille me donnent la mesure des exigences du lendemain, et je ne puis consentir à inaugurer un règne réparateur et fort par un acte de faiblesse. » Cette lettre mit fin à la campagne monarchique de l'Assemblée nationale; le centre droit renonçant à faire la Royauté, les monarchistes n'avaient plus la majorité et se trouvaient réduits à l'impuissance. Pour rétablir l'autorité légitime, il eût fallu vouloir la Royauté à tout prix; bon nombre de membres du centre droit n'eurent pas cette patriotique volonté. Quant à M. Chesnelong, il sortit grandi des rudes épreuves d'octobre 1873. Les déceptions, les injustices, les récriminations ne lui furent pas épargnées. Il eut le courage de garder le silence, tant qu'il jugea que ce silence était profitable aux nobles causes qu'il défendait.

Pris à partie par le *Times* en juin 1874, il se contenta de faire publier pour toute réponse une rectification de l'ancienne commission des Neuf signée par le général Changarnier; et si, aujourd'hui, l'honorable sénateur, avec autant de loyauté que de précision, donne son « témoignage » sincère sur la campagne monarchique de 1873, c'est que ce récit, après vingt-deux années écoulées, a quitté les parages dangereux de la politique pour entrer dans le domaine de l'histoire. ROGER LAMBELIN.

Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. T. III. *Danemark*, avec une introduction et des notes par A. GEFFROY. Paris, Alcan, 1895, in-8 de LXVII-240 p. — Prix : 14 fr.

Il appartenait bien au regretté M. Geffroy de se faire l'éditeur du re-

tueil des instructions données à nos représentants en Danemark, comme en 1885 il avait déjà publié le volume concernant la Suède. Personne ne connaissait aussi bien que lui en France les cours du Nord, sur l'histoire desquelles il a écrit les plus attachants travaux, qu'il a visitées plus d'une fois, dans les archives desquelles il avait pu fouiller tout à son aise. Et puis, bien que professeur à la Sorbonne, le savant directeur de notre École française de Rome avait toujours été un peu diplomate, et son esprit aussi fin que conciliant comprenait mieux que personne l'économie parfois assez délicate des relations internationales.

Le plan suivi pour ce volume est le même que pour toute la série de cette intéressante collection, œuvre qui fait honneur à la commission des archives du ministère des affaires étrangères. L'introduction expose la situation du Danemark après la guerre de Trente ans, au sortir du règne de soixante années de Christian IV, la négociation de l'alliance de 1663 avec Louis XIV, celle de 1742 avec Louis XV, qui ne dura pas moins de vingt-deux ans, et enfin l'union intime avec Catherine II en 1769, qui avait pour but d'abandonner la Suède, comme la Pologne, aux ambitieuses visées de la Russie et de la Prusse. Mais si Copenhague et le commerce danois commencèrent par s'enrichir sous la sage administration de Bernstorff, bientôt la jalousie de l'Angleterre vint ruiner violemment le petit royaume, comme l'ambition de la Prusse devait le démembrer plus tard, au grand détriment des alliés d'autrefois, qui avaient laissé commettre sous leurs yeux cette dangereuse iniquité. Puis, M. Geffroy examine successivement le rôle de tous nos représentants, qui furent au nombre de seize, depuis le chevalier de Terlon, jusqu'au baron de la Houze, qui n'abandonna son poste qu'au 9 mai 1792. Les plus célebres furent Martangis, qui négocia deux traités sous Louis XIV, le marquis de Villars, le comte de Chamilly, le brillant Plélo, le président Ogier d'Enonville et le marquis de Vérac. De plus, l'auteur a terminé le volume par une liste très complète des agents diplomatiques de Danemark et de Suède en France pendant la même période, avec une suite détaillée des rois et de leur famille, toutes les dates de naissance, d'avènement et de mort, et, bien entendu, une excellente table alphabétique, de sorte que rien ne manque à cette œuvre, si ce n'est celui-là même qui aurait si bien mérité de jouir de son succès.

G. Baguenault de Puchesse.

Études historiques et archéologiques sur l'ancien pays de Liège, par le baron J. de Chestret de Haneffe. Liège, L. de Thier, 1893-1894, in-8 de 193 p. avec planches.

« Le Liege, » comme on disait au moyen âge, est certainement, de toutes les provinces qui composent le royaume actuel de Belgique, celle qui a été le plus, sinon le mieux étudiée. Il faut du reste s'en féliciter;

car l'histoire de cette principauté ecclésiastique de Liège, qui a pu se maintenir indépendante jusqu'à la fin du siècle dernier, est des plus attachantes qui soient. Parmi les nombreux historiens qui, à toutes les époques, se sont occupés de l'histoire du pays de Liège, le baron de Chestret de Haneffe s'était fait connaître par une bonne *Numismatique de la principauté de Liège*, rapidement devenue comme classique. Aujourd'hui, le savant académicien nous donne, dans un ordre d'idées différent, toute une série d'études historiques sur le Liège, réparties en quatre fascicules dont le premier date de deux ans déjà. Ces études sont de valeur inégale. Celles qui m'ont paru de nature à intéresser le mieux les lecteurs sont celles sur « la foire de Liège et son trafic vers la fin du moyen âge, » et sur « la police des vivres à Liège pendant le moyen âge. » Il y a là toute une série de renseignements sur les poids, les mesures, les droits de tonlieu, de chaussége, etc., jadis en usage à Liège, qui sont certainement précieux. Les autres études sont consacrées, l'une à l'examen d'un statut synodal de 1288, qui jette sur les mœurs du clergé de Liège à la fin du XIIIe siècle un jour désavantageux; la deuxième, à la question toujours discutée de l'authenticité des reliques du patron de Liège, saint Lambert; la troisième, au récit de « la Joyeuse Entrée d'Ernest de Bavière à Liège. » Cet article se recommande aux personnes qui aiment l'histoire anecdotique et amusante; elles y liront certainement avec intérêt les détails très circonstanciés que le baron de Chestret de Haneffe a su grouper sur l'entrée à Liège du prince-évêque Ernest de Bavière en juin 1581, et s'étonneront comme nous du faste inouï déployé par tous à Liège en cette circonstance. Cet article termine les *Études historiques et archéologiques sur l'ancien pays de Liège*, ou du moins la première série de ces études, car nous ne saurions croire que le baron de Chestret de Haneffe veuille en rester là, et ne pas continuer un travail aussi bien commencé. ARMAND D'HERBOMEZ.

La Révolution française en Hollande. *La République batave.* Paris, Hachette, 1894, in-8 de XIII-398 p.

La Hollande, qui date comme nation du XVIe siècle, doit en partie son indépendance et sa constitution en république des Provinces-Unies à la France monarchique; si depuis elle est devenue à son tour une monarchie, c'est un peu par suite de l'intrusion dons ses affaires de la France républicaine. L'histoire de cette dernière transformation vient d'être racontée et comme tracée dans ses traits essentiels, en marge de notre propre histoire de 1787 à 1806. La vieille Hollande périt de la même mort que la vieille France; les stathoudériens ou aristocrates furent vaincus par les « patriotes, » mais ici c'était le parti démocratique qui était complice de l'étranger et son triomphe coïncida avec l'invasion, le démembrement, la guerre civile. La chute de la constitution fédéraliste,

française, fut elle-même suivie de révolu-
d'Etat trop semblables aux surprises du
Directoire et le Consulat. Il y eut dans
Convention nationale, » un 18 fructidor,
Schimmelpenninck, un régime transi-
lentant et en pressurant le peuple hol-
représentés par Noël, Delacroix, Florent-
en douter les humiliations infligées par
arrent de même l'avènement d'une nou-
militaire a tenu librement et pacifiquement

ment de l'ouvrage de M. Gaffarel sur les
fondation de républiques vassales en Italie.
à la même date, eurent pour théâtre les
; mais ils ont été présentés d'après une
s'est borné à un tableau d'ensemble, tracé
les livres imprimés et la correspondance de
yme de la République batave, au contraire,
M. Legrand), député, puis représentant de la
royaume actuel des Pays-Bas; il a consulté
archives diplomatiques, utilisé les documents
Son livre est composé avec méthode et
style sobre et calme, tout à fait approprié au
nation hollandaise. On souhaiterait cependant
les émigrés de 1787, émules des émigrés fran-
secondèrent chez eux l'invasion étrangère. Ce
les royalistes devient-il louable ou même légi-
prétendant parler et agir au nom du peuple et

L. P.

Roman. Catherine II de Russie, par K. Walis-
Nourrit, 1894, in-8 de VII-472 p.

était dans ce volume, sur un autre plan, son *Roman Polybiblion*, t. LIV, p. 681). Cette fois, au lieu de
sur la Souveraine, il les a dispersés sur les per-
et divers dont la vie se rattache à la sienne, dont
its, les écrits ou les vices ont caractérisé son règne.
Wachtparade où nous voyons défiler successivement
et de guerre, puis les favoris, ceux-ci rapprochés de
collaborateurs préférés, » c'est-à-dire par ceux qui ser-
l'ambition et la sensualité de Catherine, l'une et l'autre
de d'eux, M. Waliszewski a groupé à la suite les uns des
sans, hommes de lettres (Voltaire, Diderot, Grimm, etc.)

ou diplomates (Ligne, Ségur, etc.), les écrivains et les artistes, les émigrés français, les aventuriers de diverses nations. Tous ces portraits réunis constituent une galerie interminable, qu'on parcourt cependant sans lassitude, car les attitudes et les physionomies de chacun ont été adroitement saisies. L'auteur connaît à fond la documentation de son sujet, très vaste et pour ainsi dire européenne ; il cite volontiers et tour à tour le Journal de Chrapowicki, les Mémoires de Langeron, les dépêches diplomatiques françaises et prussiennes ; il a un vrai talent d'exposition et de mise en scène qui force l'attention et l'intérêt, malgré la confusion chronologique inséparable du plan qu'il a suivi. Quant à ses jugements, ce sont ceux d'un témoin ébloui et néanmoins sceptique, d'un dilettante dont l'admiration ne dépasse pas l'extérieur des choses et se garde de l'émotion ou de l'indignation. Il laisse au lecteur le soin de qualifier les misères et les hontes qu'il étale, avouant d'ailleurs que, toute morale à part et au point de vue purement intellectuel, les hommes supérieurs furent rares autour du trône de « Catherine le Grand. »

Cet ouvrage est un complément utile du *Roman d'une impératrice*, malgré l'inévitable et continuel retour sur les mêmes faits et les mêmes hommes. On trouve en tête un portrait caractéristique de Catherine II sur ses vieux jours, bien supérieur comme expression à la miniature officielle qui orne le précédent volume. L. P.

Briefe der Herzogin, Elisabeth-Charlotte von Orléans **an ihre frühere Hofmeisterin,** herausgegeben von Dr Eduard Bodemann. Hannover und Leipzig, Hahn, 1895, in-8 de xxxii-234 p.

On connaît la duchesse d'Orléans, mère du Régent, cette grosse Allemande qui, au dire de Saint-Simon, passait sa vie à écrire. Comme elle avait l'esprit fort libre, assez méchant, et qu'elle se vantait d'être « tout d'une pièce, » sa correspondance a, de bonne heure, attiré fort les curieux de scandales. On en avait déjà publié des extraits dès la fin du xviiie siècle. Mais le recueil le plus important est celui de M. Menzel, imprimeur soi-disant à Stuttgart, en 1843. La première traduction complète qui en parut en France est celle de M. G. Brunet, qui donnait, en 1855, deux volumes à la bibliothèque Charpentier, sous le titre un peu ambitieux de *Correspondance complète de Madame la duchesse d'Orléans*. Les lettres n'étaient publiées qu'en abrégé et avec des suppressions voulues qu'on n'aime guère à présent. L'Allemagne, depuis, a retrouvé d'autres correspondances de la même princesse, non moins piquantes ; et M. Édouard Bodemann, le savant bibliothécaire de Hanovre, a recueilli, en 1891, deux volumes entiers, rien que de lettres adressées par Élisabeth-Charlotte à l'électrice Sophie de Hanovre.

C'est le même éditeur qui publie aujourd'hui une autre suite de deux cent quarante-deux lettres, écrites toutes par la princesse Palatine à

son ancienne gouvernante, Mlle de Offeln, devenue plus tard Mme de Harling, et à son mari. M. Brunet avait déjà donné quelques extraits de cette correspondance, tirés d'un volume assez rare, publié à Dantzig en 1792; mais M. Bodemann a pu trouver, dans les archives allemandes, la collection, sans doute complète, de cette série. Elle commence en 1661, quand Élisabeth-Charlotte n'avait encore que neuf ans, et se succède ensuite sans interruption, datée de France, Saint-Germain, Saint-Cloud, Paris, depuis 1672, l'année qui suivit le mariage avec Philippe d'Orléans, veuf d'Henriette d'Angleterre. Anne-Catherine d'Offeln avait épousé en 1669 M. de Harling; elle mourut en 1702; mais la princesse continua assidûment d'écrire à son mari, et elle commença par une lettre de condoléance fort bien dite, datée de Versailles le 1er mars 1702, la seule qui soit écrite d'un bout à l'autre en français. Elle poursuivit ainsi sa correspondance avec M. de Harling, auquel elle voulait prouver « qu'elle savait toujours l'allemand » jusqu'à la veille même de sa mort, le 3 octobre 1722.

C'est naturellement la chronique de la cour de France qui fournit à la princesse presque tous ses traits, dont beaucoup paraissent assez grossiers, quelques-uns spirituels, et qui tous sont empreints d'un amour aveugle pour son fils, le futur régent, et pour sa fille de Lorraine; d'un attachement doublé d'un vrai respect pour Louis XIV; d'une haine féroce contre Mme de Maintenon, à laquelle elle attribue le grand chagrin de sa vie, le mariage du jeune duc de Chartres avec Mlle de Blois, fille légitimée de Mme de Montespan; d'une sorte de pitié moqueuse pour la femme de son fils, qu'elle dépeint avec sa parure inouïe, sa coquetterie enfantine et ses regards perpétuels à son miroir, d'où le surnom de Narcisse, dont elle abuse un peu après l'avoir trouvé. Son appréciation sur le duc d'Orléans est toujours des plus favorables et exagérée à dessein, car elle était trop intelligente pour ne point s'apercevoir de ses défauts, et trop femme de devoir pour ne pas déplorer ses vices. C'est ainsi qu'elle écrivait à Harling en 1715: « Si mon fils a beaucoup d'honneur, il a aussi beaucoup de peine; il ne peut manger et dormir en paix, et travaille de six heures du matin à minuit. La guerre a tant duré, que tout est tombé dans un état pitoyable, et il faudra encore bien des années avant de tout remettre en ordre. Je suis désolée que mon fils se tue ainsi de travail. Je ne l'ai pas encore vu d'aujourd'hui. » Si le régent ne s'était tué que de travail, il ne serait peut-être pas mort si jeune, épuisé par les débauches de toutes sortes et dégoûté de la vie, et il aurait eu le temps d'embrasser sa mère tous les jours!

M. Bodemann a joint à sa publication quelques notes discrètes, mais judicieusement choisies, et il l'a fait suivre d'une table alphabétique très complète, sans parler d'une introduction fort bien présentée. Les historiens de la Régence pourront y puiser des renseignements utiles, quoi-

que la duchesse d'Orléans se soit peu mêlée de politique et ait vécu cinquante ans près du trône sans prendre jamais aux affaires une part réelle.

G. Baguenault de Puchesse.

Vie et aventures du capitaine de corsaire Tom Souville; *ses combats, ses évasions (1777-1839)*, par Henri Chevalier. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 376 p., avec un portrait. — Prix : 3 fr. 50.

Tom Souville fut un de ces aventureux corsaires qui, pendant les guerres de l'Empire, furent la terreur du commerce anglais. Il avait été d'abord officier auxiliaire dans la marine de guerre; mais, après la dispersion de la flottille de Boulogne et le désastre de Trafalgar, Napoléon Ier avait renoncé à soutenir contre l'Angleterre la lutte sur les mers et, dès lors, il se bornait à encourager la course. Tom Souville s'empressa d'en profiter pour écumer la Manche entre Calais et Douvres, enlevant des navires richement chargés même sous le feu des croiseurs anglais. Quatre fois il fut fait prisonnier et quatre fois il parvint à s'évader des pontons de Portsmouth. Ses aventures sont fort bien racontées par M. Henri Chevalier, membre de sa famille et ancien officier de marine. On lira certainement avec grand intérêt le récit de ses prodigieuses prouesses, et aussi les émouvants détails sur la vie à bord des pontons et les évasions du redoutable corsaire malgré la surveillance toute spéciale à laquelle il était soumis. C'est d'ailleurs un type singulièrement sympathique que ce jeune capitaine aussi généreux que brave, aussi prompt à voler au secours des naufragés qu'à enlever à l'abordage les bâtiments ennemis. On le voit même affronter les colères du gouvernement révolutionnaire en sauvant de la mort et refusant de livrer plusieurs émigrés échappés au désastre de Quiberon et jetés par la tempête sur les côtes françaises. Ses nobles qualités l'avaient rendu aussi populaire en Angleterre même que dans son pays natal. Quand, après 1815, il prit à Calais un repos bien gagné, ses concitoyens le nommèrent conseiller municipal, administrateur des hospices, président de la Société humaine, et il finit ses jours dans les œuvres philanthropiques. Ce serait une belle vie à citer en exemple, s'il n'avait pris fantaisie au capitaine Souville de se faire affilier à la franc-maçonnerie, et s'il ne s'était laissé entraîner à quelques aventures galantes racontées, d'ailleurs, avec beaucoup de convenance.

Comte de Bizemont.

Royer-Collard, par E. Spuller. Paris, Hachette, 1895, in-18 de 216 p. (*Collection des Grands Écrivains français*). — Prix : 2 fr.

M. Spuller me permettra de lui faire des compliments : ce livre me semble très supérieur, forme et fond, à ceux qu'il nous a déjà donnés. Je ne souscrirais pas à tous ses jugements; il conserve, à mon sens, des préjugés qui ne sauraient s'accorder avec ce qu'il appellerait sans

doute chez moi une opinion préconçue; mais je crois qu'il est en train de s'engager sur une route qui peut et doit nous rapprocher. A étudier ces questions d'histoire religieuse contemporaine, il met une bonne foi qui lui fait honneur, et un courage — à cause de ses amis inintelligents et sectaires, — dont il est juste de lui savoir infiniment de gré.

Mais pourquoi a-t-il été choisir ce héros? Royer-Collard est le type du bourgeois de la Restauration, mâtiné de jansénisme; par ses tendances, par ses mœurs, par ses lectures, par son éducation, par ses relations, par sa vanité, il est à l'antipode de la démocratie dont M. Spuller est l'enfant, l'élève et le soldat. Aussi n'est-il pas toujours bien placé pour le juger et se trouve-t-il souvent gêné pour louer un esprit qui a fort peu d'affinités avec le sien. Peut-être en est-il plus impartial. Il effleure la vie intime de Royer-Collard, pénètre peu dans son âme, mais insiste plus et mieux sur son rôle politique. Pendant la Révolution, dans les conseils de Louis XVIII, à la Chambre, il analyse exactement sa conduite. Son chapitre sur « Royer-Collard à la tribune » est bon, et aussi celui sur la « Révolution de juillet. » Ces vieilles tendances universitaires et par suite liberticides que je réprouve, il les adopte pleinement quand il aborde la question de l'instruction publique. Il a sur la liberté d'enseignement des appréciations tout à fait inexactes (p. 112) lorsqu'il analyse la campagne entreprise, après 1830, par les catholiques pour conquérir un droit si naturel qu'on leur refusait cyniquement après le leur avoir promis.

Il faut bien prononcer le gros mot de « palinodie » en étudiant la vie de Royer-Collard et en examinant sa conduite en 1814 et en 1830, par exemple, M. Spuller l'écrit discrètement, mais il l'écrit (p. 125 et 150); il apprécie justement les doctrinaires (p. 149), ces niais fameux auxquels il n'a manqué que de compter Lafayette parmi leurs membres pour être aussi dangereux que vaniteux. La vanité, voilà le péché mignon de Royer-Collard, ce puritain bourgeois qui est amer contre toute noblesse de race, parce que la sienne se croit des premières parmi la noblesse de l'esprit. Enlevez les parchemins, les blasons, les couronnes auxquels Royer-Collard prodigue ses hautains mépris (mais cependant pas les croix, car il parade joyeusement orné du ruban rouge), il reste que sans cesse il se targue de ses mérites, qu'il n'admet aucune parité, qu'il étale le souvenir de ses « pères. » Quelle différence, en principe, fait-il donc avec « l'orgueil aristocratique? » Descendre des Montmorency et en être fier peut être un sentiment orgueilleux, mais qui repose sur un fait palpable : la gloire de la France et l'honneur de la famille. S'enfler parce qu'on est le petit-fils de la mère Collard, c'est.... grotesque. Mais voilà bien ces bourgeois frottés du pédantisme littéraire et du rigorisme janséniste; à leur esprit étroit, dur, égoïste et mesquin, convenait cette doctrine rétrécie, sournoise et jalouse.

Sur le terrain philosophique, Royer-Collard est fort médiocre ; de son cours à la Sorbonne que reste-t-il, que peut-il rester ? Rien. Sur le terrain religieux, il a étalé une pureté de vie à laquelle on doit rendre hommage ; mais ses méchancetés, son orgueil, son ambition, s'expliquent si l'on songe qu'il ne pratiquait pas. Le constater n'est pas entrer indiscrètement dans le domaine de la conscience, c'est avoir l'explication de beaucoup d'erreurs doctrinales, et c'est assez pour apprécier à leur juste valeur les interventions publiques de Royer-Collard contre le Concordat de 1817, ou les lois intéressant l'Église, dans les débats parlementaires de la Restauration. Gros-Jean qui veut en remontrer à son curé.

M. Spuller a plus d'esprit que cela : il n'est pas « paroissien, » mais il est respectueux, surtout il est sincère et modeste, ce qui lui permettra d'être sage tout à fait, au jour où ses études personnelles le conduiront jusqu'à la porte de l'Église. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Henri Lacordaire, Lettres nouvelles, publiées par Mme VICTOR LADEY et P. DE VYRÉ. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 18.., in-8 de XIV-315 p. — Prix : 6 fr.

En 1822, Lacordaire, âgé de vingt ans, quittait Dijon, où il avait été élevé et avait fait ses études de droit, pour venir s'établir à Paris comme avocat. Il laissait derrière lui de fidèles amis, entre autres Ladey et Lorain, plus tard professeurs à la Faculté de droit de Dijon, et Théophile Foisset, bien connu depuis comme polémiste catholique. La correspondance qu'il entretint avec eux a été réunie et classée en quatre séries, se rapportant aux quatre grandes périodes de la vie de l'illustre prédicateur : le barreau, le séminaire, le sacerdoce, le cloître. Çà et là quelques lignes des éditeurs fournissent les liens qui unissent les diverses parties de ce dialogue à quatre personnages, très vif d'abord, puis se ralentissant avec les années jusqu'à la mort du principal interlocuteur.

C'est évidemment Lacordaire qui le conduit, et qui se montre là entouré des souvenirs, toujours très vivants en lui, de la jeunesse et du sol natal. On le voit tourmenté du désir de retourner en Bourgogne (p. 36), agréablement hanté par la pensée de ses anciens maîtres (p. 122, 223), ou même de camarades qu'il n'a fait jadis qu'entrevoir (p. 126), et célébrant d'un cœur d'autant plus ardent les joies et les mérites de l'amitié (p. 112, 122). Au point de vue biographique, on peut signaler le récit de sa première entrevue avec Lamennais (p. 34), celui de ses impressions de voyage en Suisse (p. 20, 214) et sur la Loire (p. 201), son appréciation de Mlle Mars et de Talma dans *l'École des vieillards* (p. 73) ; à remarquer aussi (p. 291), dans une lettre de Lorain, une silhouette, prise au passage, de M. le duc de Broglie actuel à vingt ans.

Cependant, quoi qu'il fît, Lacordaire, une fois prêtre, ne pouvait

donner qu'une place de plus en plus restreinte dans son cœur aux amitiés qu'il avait laissées au milieu du monde. Quelques-unes de ses lettres datées du séminaire sont de véritables sermons et ont déjà pris place dans les *Lettres à des jeunes gens* publiées par l'abbé Perreyve Depuis 1840 sa correspondance amicale en Bourgogne n'existe plus pour ainsi dire ; si quelque circonstance importante lui fait reprendre la plume, il salue d'un « vous » mélancolique l'ancien ami qu'il tutoyait jadis et auquel néanmoins il entend demeurer « fidèle par une pensée d'estime et d'affection » (p. 311). A la dernière page de ce recueil, Lacordaire est mort, et l'on célèbre pour lui un service funèbre à Dijon. « Il n'y avait, écrit Ladey, que des prêtres, des Frères de la doctrine chrétienne et cinq ou six laïques en me comptant. L'évêque et le curé de Saint-Michel n'y étaient même pas.... »

Le dessin d'un médaillon représentant Ladey et Lacordaire, œuvre du dessinateur dijonnais Stop, orne la première page. On regrette l'absence d'une table des matières, toujours utile dans ces recueils collectifs, et de quelques notes qui eussent rendu plus familier au lecteur le milieu où vivaient en Bourgogne les dignes amis du P. Lacordaire. L. P.

Lettres inédites de Joseph Mazzini, publiées avec une introduction et des notes par D. Melegari. Paris, Perrin, 1895, in-18 de 260 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les lettres ici publiées, adressées les unes à L.-A. Melegari, vice-président de la Jeune Italie, les autres à une amie de Mazzini (qu'il n'y aurait peut-être pas eu d'inconvénient à nommer), ne sont pas toutes inédites; on a cependant bien fait de les réunir, car elles donnent une idée très complète et vraisemblablement, très exacte de ce grand agent de l'unification italienne. Avec des défauts très apparents et singuliers pour un chef de parti et pour un militant (amour de la solitude, insouciance presque affectée des événements présents, pessimisme, perpétuelle conviction de l'inutilité de ses efforts), il avait quelques-uns des caractères les plus ordinaires des conspirateurs. L'un des plus frappants est son exclusivisme farouche et autoritaire contre les libéraux italiens qui n'acceptent pas sa doctrine intégralement et contre les libéraux assagis ou énervés comme Silvio Pellico, dont le Spielberg avait tourné l'enthousiasme en mysticisme. La religiosité spiritualiste est aussi une de ses marques : antipathie contre le matérialisme, croyance en Dieu et en la vie future, regret inexprimé de ne pouvoir proclamer cette croyance, étrange mixture d'idées théophilanthropiques et de souvenirs chrétiens, aveuglement parfait en matière de moralité au moins théorique : en cela il était bien de son époque. Ce qui le rend plus intéressant, c'est l'histoire de sa vie privée, de ces deux amours entre lesquelles il se débattit sans oser sacrifier ni l'un ni l'autre, et l'idée de la supériorité de sa patrie sur

les autres nations, par laquelle il a peut-être le plus fortement agi sur l'évolution ultérieure de l'Italie. L.-G. P.

BULLETIN

Saint Thomas et le Prédéterminisme, par l'abbé Gayraud. Paris, Lethielleux, 1895, in-12 de 158 p. — Prix : 1 fr 50.

Cette brochure est d'une lecture fort intéressante. On sent que l'auteur a une connaissance approfondie des sources et une grande habileté d'argumentation. M. l'abbé Gayraud se pose cette question : Saint Thomas est-il prédéterministe ? et il répond résolument avec le cardinal Pecci : Non, saint Thomas n'est pas prédéterministe.

L'étude de M. Gayraud est divisée en deux parties. Dans la première, il montre que la causalité divine est la raison de sa prescience ; il en tire cette conclusion, sous forme dubitative, il est vrai, que Dieu voit les futurs dans ses décrets prédéterminants. C'est la seule concession faite à l'opinion des Bannésiens. Dans la seconde partie, l'auteur expose très clairement l'opinion de saint Thomas sur la causalité divine. Il prouve que saint Thomas enseignait la prémotion physique, mais en ce sens seulement que Dieu meut la volonté, sans la déterminer au dernier objet pratique. Toutefois, M Gayraud croit devoir conclure en soutenant que pour le fond, lisez pour certains détails, la doctrine de saint Thomas s'accorde mieux avec le prédéterminisme : simple salut d'adieu, nous paraît-il, à une thèse évidemment abandonnée. Quoi qu'il en soit, la brochure de M. Gayraud nous paraît une bonne contribution à l'étude de la prémotion physique, et très propre à faire faire un pas décisif à cette controverse séculaire. D. V.

Notice sur le n° 16409 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, par B. Hauréau. Paris, Klincksieck, 1895, in-4 de 48 p.— Prix : 2 fr.

Ce manuscrit, qui reproduit en partie le n° 16408, a une véritable importance pour tous ceux qui s'intéressent aux questions théologiques et à l'histoire de l'ancienne Faculté de théologie de Paris. Nous y trouvons de nombreuses dissertations d'une puérilité ridicule ou d'une réelle profondeur. Ce sont en général des *vespéries, auliques, résomptes* ou autres actes des docteurs et suppôts de Paris, dont beaucoup appartiennent à des ordres religieux et à des nationalités variées. Comme on le constate en parcourant l'analyse des différentes pièces de ce recueil, les doctrines wicléfistes de Thomas Bradwardin, l'auteur de la *Causa Dei contra Pelagium*, avaient excité dans la seconde moitié du xive siècle des discussions très nombreuses, dont nous rencontrons ici l'écho. Ce logicien audacieux n'hésitait pas, nous dit M. Hauréau, à « attribuer tous les phénomènes dont l'univers est le théâtre à l'action immédiate du moteur immobile et à son intervention prévenante dans toutes les manifestations d'une volonté que l'homme a le tort de croire libre, puisqu'elle veut nécessairement tout ce qu'elle veut. » Trente-cinq facteurs principaux nous révèlent les arguments favorables ou hostiles où cette doctrine apparaît plus ou moins, tantôt indirectement soutenue, tantôt énergiquement réfutée. M. Hauréau se complaît dans ces questions de haute métaphysique et d'aride théologie, non sans laisser parfois échapper de sa plume une sceptique remarque ou quelque appréciation plus ou moins dédaigneuse : nous ne lui en savons pas moins gré de cette excellente

notice, où se retrouvent ses qualités d'éminent critique et de savant historien littéraire.

G. Péries.

Allusions littéraires. Première série, par le P. Corentin Pétillon, S. J. 1er fasc. Classifiques 1 à 100. Chan-Haï, Imprimerie de la mission catholique. A l'orphelinat de T'ou-sè-Wè. Paris, Savaète, 1895, in-4 de v-225 p. — Prix : 4 fr.

Les lettrés chinois cultivent les proverbes et les énigmes avec une rare constance, mais à la condition que les uns et les autres se rapportent à quelque fait ou à quelque livre ancien. La manie des citations est poussée chez eux jusqu'aux limites du ridicule, et encore les franchit-elle souvent.

La brochure du R. P. Pétillon est fort intéressante et fort instructive à cet égard. Elle se compose de cent « classifiques » ou allusions qui nous initient à la sagesse parfois bien alambiquée des savants du Céleste Empire. Qu'il nous suffise de donner un échantillon de ces énigmes littéraires.

« Le ciel donne des ailes » (classif. 37) signifie des frères tellement unis, que l'ennemi de l'un l'est aussi de l'autre. L'empereur X écrivait à son frère : « Wen-ti des Wei prétendait avoir reçu de deux Immortels une drogue ornée de cinq couleurs et d'un éclat extraordinaire, qui avait la vertu de faire pousser des ailes dans l'espace de quelques jours. Quant à moi, je me dis souvent que mieux valent des frères, vraies ailes données par le ciel, que cette drogue merveilleuse capable d'en procurer. »

Toutes les « allusions » renfermées dans l'ouvrage chinois que le savant jésuite traduit et explique sont dans le même goût. On devine les efforts qu'il a dû faire pour découvrir le sens de ces énigmes. Au demeurant, ces sortes d'apophtegmes sont des points de repère qui servent à retrouver toute une histoire et souvent, comme ici, tout un enseignement. Dans ce dernier cas, la morale rappelle le récit. Ainsi le lecteur français, pour peu qu'il connaisse son La Fontaine, s'il rencontre cette maxime : « La raison du plus fort est toujours la meilleure, » se souviendra aussitôt du « Loup et de l'Agneau. »

Le travail du R. P. Pétillon se recommande non seulement aux sinologues de profession, mais à toutes les personnes curieuses de connaître la tournure d'esprit d'un peuple aussi original que le peuple chinois. — Le second fascicule, qui va du « classifique » 101 au 214, est actuellement sous presse.

A. Roussel.

La Révolution et la liberté, par le R. P. Constant, O. P. Paris, imprimerie salésienne, 1895. in-8 de xviii-308 p. — Prix : 2 fr. 50.

Il y a une vingtaine d'années, le R. P. Constant a publié un volume, très remarqué alors, intitulé : *Le Pape et la liberté.* Le zélé religieux s'y était attaché à faire valoir tous les services rendus par la Papauté à la cause de la vraie liberté. Le présent volume est la contre-partie du précédent. Le P. Constant y expose tous les attentats de la Révolution contre les libertés qu'elle a prétendu proclamer et défendre. Il montre quelle a été l'attitude pratique de la Révolution vis-à-vis de la liberté de conscience, persécutrice acharnée de l'Église; vis-à-vis de la liberté du travail, laissant écraser l'ouvrier par la concurrence illimitée; vis-à-vis de la liberté du père de famille, lui refusant le droit à l'éducation de ses enfants, et diminuant son autorité par le mépris de la liberté testamentaire, etc. L'auteur prend grand soin de distinguer la Révolution de la République. La République est une forme de gouvernement que l' glise a connue et acceptée de tout temps; la Révolution, c'est l'État sans Dieu. Les événements ont solidarisé dans

la pensée des masses la Révolution et la République ; mais l'esprit révolutionnaire peut exister aussi sous les monarchies, et le R. P. Constant ne se refuse pas le plaisir d'en citer plusieurs exemples.

On voit combien actuel est l'intérêt de ce livre, et combien il est à désirer, comme l'indique M. E. Keller dans une lettre à l'auteur, qu'il soit beaucoup lu. La Révolution a toujours le mot de liberté à la bouche. Il est bon de faire comprendre à tous que son véritable esprit est l'antipode de la liberté. L'ouvrage est écrit avec beaucoup d'entrain, et d'une manière populaire, qui pourrait cependant quelquefois être plus classique. Il est des mots que les conservateurs de la langue et de la politique auront quelque peine à accepter. Il est dur, par exemple, de traiter le gouvernement de la Restauration d'inepte. Le peuple ne sera pas si délicat. C'est évidemment pour lui que ce livre a été écrit. Le but en est excellent, et le répandre sera faire un grand bien. D. V.

La Leggenda e la Storia dell' anno terribile, da Giacomo Pescatore. Florence, Roux, 1894, in-8 de 183 p. — Prix : 2 fr.

Ce livre est le résumé et la discussion des nombreux écrits publiés en France et à l'étranger à propos de l'aveu par lequel le prince de Bismarck, en octobre 1892, déclarait cyniquement avoir falsifié la dépêche d'Ems et rendu ainsi inévitable la guerre franco-allemande. Jules Favre, Thiers et les partis d'opposition prétendirent alors que Napoléon III et ses ministres voulurent et provoquèrent la terrible lutte de 1870-1871 : ils faisaient ainsi écho à la presse reptilienne d'Allemagne. Il est maintenant avéré que Napoléon III et son gouvernement, et avec eux toute la France, ont été victimes d'un guet-apens diplomatique.

M. Pescatore donne un récit clair et intéressant des causes prochaines de la guerre franco-allemande et surtout des phases diverses de la candidature Hohenzollern au trône d'Espagne. Il a été bien inspiré en reproduisant les articles à sensation des journaux contemporains, lesquels sont plus difficiles à retrouver que les documents diplomatiques. Si les périodiques ne font pas toujours l'opinion, ils en sont souvent l'écho. On lira avec fruit son livre, qui eût été plus complet s'il avait au moins mentionné l'intervention de Pie IX, qui, aussitôt après la déclaration de guerre, offrait sa médiation entre la France et la Prusse. A. d'Avril.

Un Mémoire inédit du comte d'Antraigues sur l'enseignement national en Russie (1802), publié par Léonce Pingaud (Extrait de la *Revue internationale de l'Enseignement*, numéros des 15 novembre, 15 décembre 1893 et 15 mars, 15 août 1894). Paris, Colin et Cie, 1894, in-8 de 79 p.

Dans son intéressant volume sur le comte d'Antraigues (*Un agent secret sous la Révolution et l'Empire*), M. Pingaud avait déjà eu l'occasion d'exposer les idées en matière d'instruction publique de cet homme entreprenant et la façon dont il avait essayé de les appliquer en Russie. Le « Mémoire inédit » explique et corrobore ces appréciations. Après avoir constaté avec raison que d'Antraigues exagérait le rôle et l'influence qu'il pouvait avoir en Russie, M. Pingaud ajoute : « Son mémoire sur l'enseignement national demeure néanmoins intéressant à un double point de vue : d'abord il trace pour l'autocrate russe le plan de l'Université unique, omnipotente, que l'autocrate napoléonien imposa six ans plus tard à la France ; ensuite et surtout, il nous montre dans son auteur un ancien disciple de Rousseau, pénétré de l'importance des questions d'éducation et resté fidèle aux idées

fondamentales et aux méthodes de raisonnement de son premier maître, même lorsqu'il cherche à réagir contre l'esprit du XVIIIe siècle. »

Dans l'Appendice on trouvera une correspondance très instructive entre d'Antraigues et le prince Adam Czartoryski. P. P.

Saint-Évremond, par JEAN MACÉ. Paris, Hetzel, 1895, in-32 de VI-226 p. — Prix : 1 fr. 25.

Ce petit volume n'est que la reproduction d'une étude publiée le 15 janvier 1842, dans la *Revue des Deux Mondes*. Je doute que la nécessité d'une réimpression se fît très vivement sentir. Ce n'est d'ailleurs pas désagréable à lire. Mais dès cette époque, M. Jean Macé, qui avait de l'esprit, ne l'avait pas bon. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il traite Saint-Évremond avec beaucoup d'indulgence. L'étude de M. Jean Macé est suivie de quelques opuscules de Saint-Évremond, à commencer par la *Comédie des académistes*. Le format est commode et l'impression soignée, de quoi faire un assez agréable compagnon de promenade. Livre de vacances, mais non pas livre d'étude. P. TALON.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Alexandre DUMAS, membre de l'Académie française, est mort le 27 novembre, dans sa propriété de Marly-le-Roi. Né à Paris le 22 juillet 1824, fils illégitime du célèbre romancier qui ne le reconnut pas d'abord, il fit ses études au collège Bourbon, et il les avait à peine terminées, qu'il publiait son premier ouvrage, un volume de poésies, *Péchés de jeunesse*. Après s'être essayé dans le roman, où son père avait acquis une si brillante réputation et où lui-même fonda sa réputation avec *la Dame aux camélias*, il se tourna vers le genre dramatique, où il obtint encore plus de succès et dont il devint vite l'un des maîtres les moins contestés. Sa première pièce, dans ce nouveau genre, fut une adaptation au théâtre de sa *Dame aux camélias*, qui, interdite par le ministre Faucher, en 1852, parut sur la scène l'année suivante, grâce à M. de Morny. Sa seconde pièce, *Diane de Lys*, arrêtée par la censure, fut représentée en 1853, après que la protection du prince Napoléon eut supprimé les obstacles. Dès lors il marcha presque sans interruption de succès en succès, et quand, en 1874, il brigua le fauteuil vacant à l'Académie française par la mort de Pierre Lebrun, il n'eut point de peine à entraîner les suffrages de la majorité au premier tour de scrutin. Il venait, cette année même, d'être nommé grand officier de la Légion d'honneur. Nous n'avons point ici à juger l'œuvre d'Alexandre Dumas; mais, tout en reconnaissant que son talent est aussi peu contestable que son succès, nous ne pouvons nous empêcher de trouver exagéré le brevet de haute moralité décerné à son théâtre par la majorité de la presse, même catholique. Le scandale des obsèques civiles, qu'il a demandées par testament, n'est qu'une conséquence logique de sa vie et de son œuvre. Voici la liste des publications de M. Alexandre Dumas, qui travaillait, au moment de sa mort, à une nouvelle pièce, *la Route de Thèbes : Péchés de jeunesse* (1847, in-8); — *Aventures de quatre femmes et d'un perroquet* (1846-1847, 6 vol. in-8); — *Césarine* (1848, in-8); — *Atala*, drame lyrique (1848, in-8); — *La Dame aux camélias*, roman (1848, 2 vol. in-8); — *Le Roman d'une femme* (1849, 4 vol. in-8); — *Le Docteur Servans* (1849, 2 vol. in-8); — *Antonine* (1849, 2 vol. in-8); — *Tristan le Roux* (1850, 3 vol. in-8); —

Trois Hommes forts (1851, 11 vol. in-8); — *Diane de Lys et Grangette* (1851, 3 vol. in-8); — *Histoire de la loterie* (1851, in-8); — *Le Régent Mustel* (1852, 2 vol. in-8); — *Sophie Printemps* (1853, 2 vol. in-8); — *Ce que l'on voit tous les jours* (1853, in-12); — *Contes et nouvelles* (1853, in-12); — *La Dame aux camélias*, pièce en 5 actes (1853, in-12); — *La Dame aux perles* (1853, 4 vol. in-8); — *Diane de Lys*, comédie (1853, in-12); — *La Vie à vingt ans* (1854, in-12); — *Un Cas de rupture* (1854, in-32); — *La Boîte d'argent* (1855, in-16); — *Le Demi-monde*, comédie (1855, in-12); — *Diane de Lys. Ce qu'on ne sait pas. Grangette. Une loge à Camille* (1855, in-12); — *La Question d'argent*, comédie (1857, in-12); — *Le Fils naturel*, comédie (1858, in-12); — *Un Père prodigue*, comédie (1859, in-12); — *L'Ami des femmes*, comédie (1864, in-12); — *Le Supplice d'une femme* (1865, in-8), drame; — *L'Affaire Clémenceau* (1866, in-8); — *Héloïse Paranquet* (1866, in-18), sous le pseudonyme de Durantin; — *Les Idées de Mme Aubray*, comédie (1867, in-12); — *Théâtre complet* (1868 et suiv., in-12); — *Le Filleul de Pompignac* (1869, in-12), sous le pseudonyme d'Alphonse de Jalin; — *Les Madeleines repenties* (1869, in-12); — *Nouvelles Lettres de Junius* (1870, in-8); — *Une Lettre sur les choses du jour* (1871, in-12); — *La Princesse Georges*, pièce (1871, in-8); — *Une Visite de noces*, comédie (1871, in-12); — *Nouvelle Lettre sur les choses du jour* (1872, in-12); — *L'Homme-femme* (1872, in-12); — *La Femme de Claude*, pièce (1873, in-8); — *Monsieur Alphonse*, pièce (1874, in-8); — *Thérèse. La Maison du vent. Histoires vraies. Encore une histoire vraie. Offland. Les Trois Chants du bossu. La Fin de l'air. Angélique. Une Exécution capitale* (1875, in-12); — *Discours de réception à l'Académie française* (1875, in-8); — *L'Étrangère*, comédie (1876, in-8); — *La Comtesse Romani*, comédie publiée sous le pseudonyme de Jalin (1877, in-12); — *Entr'actes* (1878 et suiv., in-12); — *Les Femmes qui tuent et les femmes qui votent* (1880, in-12); — *Montigny* (1880, in-8); — *La Question du divorce* (1880, in-8); — *La Princesse de Bagdad*, pièce (1881, in-8); — *Théâtre complet. Édition des comédiens* (1882-1885, 5 vol. in-8); — *La Recherche de la paternité, lettre à M. Rivet, député* (1883, in-12); — *Denise*, pièce (1885, in-8); — *Francillon*, pièce (1886, in-8); — *Nouveaux Entr'actes* (1890, in-18); — *Notes pour les tomes I-III du Théâtre complet* (1891, in-8); — *Un Mariage sous Louis XV* (1894, in-18).

— M. Jules Barthélemy Saint-Hilaire, membre de l'Institut, qui s'est illustré par la traduction française des œuvres d'Aristote, est mort le 25 novembre, âgé de quatre-vingt-onze ans. Né à Paris le 19 août 1805, c'est dans cette ville qu'il fit ses études, à la fin desquelles il entra comme employé au ministère des finances; il s'occupait en même temps de journalisme, collaborait de 1827 à 1830 au *Globe*, puis au *Constitutionnel*, au *National*, dont son ami M. Thiers était un des plus actifs rédacteurs; il suffisait en même temps à rédiger presque seul le *Bon Sens*. L'un des signataires de la protestation contre les fameuses ordonnances de Juillet, il accueillit avec satisfaction le nouveau régime. Mais la politique ne l'absorbait pas. Dès sa fondation presque, la *Revue des Deux Mondes* s'honora de le compter parmi ses collaborateurs; c'est à ce recueil qu'il donna, en 1832, des études de psychologie criminelle. Deux ans après, sur les conseils et les encouragements de Littré, il s'attelait à cette traduction des œuvres d'Aristote qui a été le labeur de sa vie entière, puisque c'est seulement l'année dernière que la publication en a été achevée; c'est la première traduction intégrale qui ait paru en France du prince des philosophes de l'antiquité; et, si nous ne nous trompons, aucun autre pays n'a une œuvre semblable, sauf l'Angleterre. En 1835, son Mémoire sur Aristote était couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. En 1839, deux ans après la publication

du premier volume de la traduction d'Aristote, ce corps savant offrait un de ses fauteuils à l'illustre helléniste, qui, l'année précédente, avait été appelé à la chaire de philosophie grecque et latine du Collège de France. Le gouvernement provisoire le nomma, le 25 février 1848, administrateur de ce grand établissement scientifique. Membre de l'Assemblée nationale, où il siégeait au centre gauche, il se montra hostile à la revision de la constitution, refusa le serment à la constitution bonapartiste, et quitta le Collège de France. Élu député de Versailles en 1869, il devint en 1880 ministre des affaires étrangères et prépara l'annexion de la Tunisie. Nous citerons les œuvres suivantes de l'illustre savant : *Politique d'Aristote* (1837, 2 vol. in-8) ; — *De la Logique d'Aristote*, mémoire couronné par l'Institut (1838, 2 vol. in-8) ; — *Logique d'Aristote* (1839-1843, 4 vol. in-8); — *De l'École d'Alexandrie; rapport à l'Académie des sciences morales et politiques, précédé d'un essai sur la méthode des Alexandrins et le mysticisme et suivi d'une traduction de morceaux choisis de Plotin* (1845, in-8) ; — *Psychologie d'Aristote* (1846-1847, 2 vol. in-8) ; — *De la vraie Démocratie* (1849, in-18); — *Lois organiques. Loi sur l'instruction publique avec un commentaire et l'analyse des exposés des motifs...., précédée d'une introduction historique* (1850, in-12); — *Des Védas* (1854, in-8); — *Du Bouddhisme* (1855, in-8); — *Morale d'Aristote* (1856, 3 vol. in-8) ; — *Lettres sur l'Égypte* (1856, in-8); — *Poétique d'Aristote* (1858, in-8); — *Le Bouddha et sa religion. Les Origines du bouddhisme (543 av. J.-C.). Le Bouddhisme dans l'Inde au VIIe siècle de notre ère* (1860, in-8) ; — *Météorologie d'Aristote, avec le petit Traité apocryphe du Monde* (1863, in-8) ; — *Traité du ciel d'Aristote* (1865, gr. in-8) ; — *Mahomet et le Coran* (1865, in-8) ; — *Philosophie des deux Ampère* (1866, in-8) ; — *L'Iliade d'Homère*, trad. en vers français (1869, 2 vol. in-8); — *Rhétorique d'Aristote* (1870, in-8) ; — *A la Démocratie française* (1874, in-12) ; — *De la Métaphysique* (1879, in-8) ; — *Métaphysique d'Aristote* (1879, 3 vol. in-8); — *Le Christianisme et le bouddhisme. Trois Lettres adressées à l'abbé Deschamps* (1880, in-8) ; — *Histoire des animaux, d'Aristote* (1883, 3 vol. gr. in-8) ; — *Traité des parties des animaux et de la marche des animaux, par Aristote* (1885, 2 vol. in-8) ; — *Pensées de Marc-Aurèle* (1886, in-8) ; — *L'Inde anglaise, son état actuel, son avenir* (1887, in-4 ou in-8) ; — *La Philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion* (1891, in-8) ; — *Les Problèmes d'Aristote* (1891, 2 vol. in-8) ; — *Eugène Burnouf, ses travaux et sa correspondance* (1892, in-8).

— M. Philippe-Anastase Cucheval-Clarigny, membre de l'Institut, est mort le 3 novembre, à Maisons-Laffitte. Né à Calais en février 1831, il y commença de brillantes études, qu'il vint achever à Paris, au lycée Henri IV. Entré à l'École normale, où il fit partie de la section d'histoire, il ne tarda pas à devenir agrégé; mais il renonça à l'enseignement pour aller terminer ses études historiques à l'École des chartes, où il obtint en 1845 le diplôme d'archiviste paléographe. A sa sortie, il accepta les fonctions de bibliothécaire à l'École normale, qu'il quitta pour passer à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, dont il devint conservateur. En même temps qu'il remplissait les devoirs de sa charge, il se jetait dans la presse politique, écrivait au *Constitutionnel*, puis à la *Liberté de penser*, dont il fut l'un des fondateurs. Après le 2 décembre qu'il avait accueilli avec joie, il fut quelque temps directeur du *Constitutionnel*, collabora au *Moniteur* et à la *Patrie*, et devint en 1866 directeur de la *Presse*. Outre cette active collaboration aux journaux et des articles dans la *Revue des Deux Mondes*, il a publié les ouvrages suivants : *Histoire de la presse en Angleterre et aux États-Unis* (1857, in-12) ; — *Les Budgets de la guerre et de la marine en France et en Angleterre* (1860, in-8) ; — *La Perle de l'Ile d'Or*, par Mrs. Beecher Stowe, traduit de l'anglais

(1862, in-12); — *Considérations sur les banques d'émission* (1864, in-8); — *Histoire de la Constitution de 1852* (1869, in-12); — *L'Équilibre européen après la guerre de 1870* (Bruxelles, 1871, in-8); — *Des Institutions représentatives et des garanties de la liberté* (1874, in-8); — *Lord Beaconsfield et son temps* (1880, in-12); — *L'Instruction publique en France* (1883, in-8); — *Les Finances de l'Italie (1866-1885)* (1885, in-8); — *Essai sur l'amortissement et les emprunts d'État* (1886, in-8).

— M. Arthur Arnould est mort le 28 novembre. Né à Dieuze (Meurthe), le 7 avril 1833, il fit ses études à Paris, où son père était professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres, entra comme commis à la préfecture de la Seine, où il se lia avec M. Rochefort; puis quitta ce poste officiel pour entrer dans la carrière du journalisme; devint secrétaire de la *Revue nationale* et collaborateur de la *Revue européenne* et de la *Revue de l'instruction publique*, fut tour à tour attaché à la rédaction de nombreux journaux (*Opinion nationale*, *Époque*, *Rappel*, *Presse libre*, etc.), où ses articles lui valurent plusieurs condamnations. La part qu'il prit à la publication de divers organes révolutionnaires, comme la *Marseillaise* de M. Henri Rochefort, le désignait naturellement pour faire partie du gouvernement insurrectionnel. Après la répression de la Commune, il s'enfuit et ne rentra en France que lors de l'amnistie de 1880. Il avait achevé depuis deux ans une *Histoire de la Commune*, qui a soulevé de vives polémiques. Depuis son retour, il ne s'occupa guère que de littérature et produisit, tant sous son nom que sous le pseudonyme de Matthey, nom de sa femme, des romans et nouvelles dont quelques-uns furent adaptés au théâtre et obtinrent un certain succès. Dans ces dernières années, M. Arnould s'était mêlé au mouvement théosophiste et avait collaboré, en qualité de « mage, » à divers recueils de la secte. Voici la liste de ses principales publications : *Contes humoristiques* (Paris, 1857, in-12); — *Les Trois Poètes*, nouvelles. *Madeleine Lambert*. *Le Poète Saturnin*. *Karl Hermann* (Paris, 1859, in-12); — *Béranger, ses amis, ses ennemis et ses critiques* (Paris, 1864, 2 vol. in-12); — *La Liberté des théâtres et l'association des auteurs dramatiques* (Paris, 1865, in-8); — *Le Prêtre et l'impôt* (Paris, 1868, in-12); — *Histoire de l'Inquisition* (Paris, 1869, in-12); — *Une Campagne à la Marseillaise* (Paris, 1870, in-12); — *La Brésilienne* (Paris, 1878, in-12); — *L'État et la Révolution* (Genève, 1878, in-8); — *Histoire populaire et parlementaire de la Commune de Paris* (Bruxelles, 1878, 3 vol. in-12); — *La Revanche de Clodion* (Paris, 1879, in-12); — *L'Étang des sœurs grises* (Paris, 1880, in-12); — *Zoé Chien-Chien* (Paris, 1880, in-12), dont il a plus tard tiré un drame en collaboration avec M. Busnach; — *Le Pendu de la Baumette* (Paris, 1881, 2 vol. in-12); — *Le Duc de Kandos* (Paris, 1881, in-12); — *Les Deux Duchesses*, suite et fin du *Duc de Kandos* (Paris, 1881, in-12); — *Le Duc de Kandos*, drame (Paris, 1882, in-12); — *L'Enfant de l'amant* (Paris, 1882, in-12); — *La Fille-mère*, suite et fin de l'*Enfant de l'amant* (Paris, 1882, in-12); — *Jean sans Nom* (Paris, 1882, 2 vol. in-12); — *Zaïra* (Paris, 1883, 2 vol. in-12); — *La Belle Julie* (Paris, 1883, in-12); — *La Vierge veuve*, suite et fin de la *Belle Julie* (Paris, 1883, in-12); — *Cherchez la femme* (Paris, 1883, in-12); — *La Chambre rose*, suite et fin de *Cherchez la femme* (Paris, 1883, in-12); — *Le Point noir* (Paris, 1884, in-12); — *Un Gendre* (Paris, 1885, in-12), suite et fin du *Point noir*; — *Le Roi des mendiants* (Paris, 1885, in-12); — *Le Passé d'une femme*, suite et fin du *Roi des mendiants* (Paris, 1885, in-12); — *La Princesse Belladone* (Paris, 1887, in-18); — *Le Mariage d'Odette* (Paris, 1887, in-18); — *Vengeance secrète* (Paris, 1887, in-18); — *La Belle-fille* (Paris, 1887, in-18); — *Le Billet de mille* (Paris, 1888, in-18); — *189 . 981*, suite et fin du *Billet de mille* (Paris, 1888, in-18); — *Calvaire d'amour* (Paris,

1889, in-18); — *Le Trésor des Gomélés* (Paris, 1889, 2 vol. in-18); — *La Croix-Pater* (Paris, 1892, in-18); — *L'Apparition* (Paris, 1893, in-18); — *Sœur Angèle* (Paris, 1894, in-18).

— Un humoriste et poète célèbre aux États-Unis, M. Eugène FIELD, est mort le 4 novembre, à Buena Park home, Chicago. Né à Saint-Louis en 1850, il fit successivement ses études au Williams college, au Knox college de Galesburg (Illinois) et à l'Université de Missouri. Attaché à la rédaction de divers journaux (*Journal* de Saint-Louis, *Saint-Joseph Gazette*, *Times journal*, *Kansas City times*, *Denver Tribune*, *Daily News*, de Chicago), il resta de longues années sans publier ses productions poétiques et littéraires ailleurs que dans les recueils périodiques. En 1889, il se décida à lancer un volume de vers: *A Little Book of western verse* (New-York, 1889, in-12), dont le succès fut considérable et qui établit sa réputation dans le grand public Il a donné depuis: *A little book of profitable tales* (New-York, 1890, in-12); — *With trumpet and drum* (New-York, 1892, in-16); — *The holy cross and other tales* (Cambridge, 1893, in-18); — *Second book of verses* (New-York, 1893, in-12).

— On annonce encore la mort: du docteur BOURIENNE, conseiller général du Calvados, ancien directeur de l'École de médecine de Caen, directeur du *Journal de Caen*, mort le 27 novembre, à Argentan; — de lady CAITHNESS, duchesse DE POMAR, qui s'était lancée dans les études théosophiques et publiait la revue *l'Aurore*, morte le 4 novembre, à Paris, âgée de soixante-cinq ans; — du docteur Henri COUTAGNE, membre de l'Académie de Lyon, auteur de travaux importants sur la médecine légale, et qui laisse des notes considérables sur la médecine à Lyon au XVIe siècle, mort le 17 novembre; — de M. Philippe DEVILLAIRE, ancien rédacteur en chef du *Courrier de la Dordogne*, de l'*Indre-et-Loire*, collaborateur de la *France illustrée*, mort à Nantes, âgé de cinquante et un ans; — de M. Alcide FURBY, avocat, ancien précepteur du prince de Galles, mort, âgé de soixante-sept ans, le 3 novembre, à Marseille; — de M. l'abbé GOUTELLE, des Missions étrangères, doyen des missionnaires du Thibet, mort le 26 juillet, à Oui-Sy; — de M. Paul LECÈNE, professeur agrégé d'histoire au lycée Charlemagne et à l'École normale des jeunes filles de Sèvres, mort le 25 novembre, âgé de quarante-sept ans; — de M. Émile MONNET, secrétaire-rédacteur au Sénat, mort à Paris, le 19 novembre; — de M. PESSEZ, fondateur du *Messager de la Marne*, mort à soixante-six ans, le 6 novembre, à Vitry-le-François; — de M. Lucien PIERRON, professeur de droit romain à la Faculté de droit de Montpellier, mort, âgé de quarante et un ans, le 6 novembre; — de M. SAUVINET, censeur au lycée de Pau, mort le 10 novembre.

— A l'étranger, on annonce la mort: de M. Alphonse DE BECKER, l'un des maîtres du barreau de Bruxelles, mort à soixante-neuf ans, à la fin de novembre; — de M. Ph. BERTKAU, professeur de zoologie à l'Université de Bonn, connu surtout par ses travaux sur l'entomologie, mort, âgé de quarante-six ans, le 22 octobre; — du Révérend J.-S. BRIGHT, ministre de Dorking, prédicateur estimé, auteur, entre autres ouvrages, d'une histoire de sa paroisse et d'une *History of Surrey congregationalism*, mort en novembre; — de M. Oscar BORCHERT, connu par ses explorations en Afrique, mort près de Lübeck, le 14 novembre; — de M. Friedr. BROCKHAUS, professeur de droit public à l'Université d'Iéna, mort le 14 octobre, à l'âge de cinquante-sept ans; — de M. Robert BROWN, botaniste, auteur de nombreux ouvrages, mort le 20 octobre, à Londres; — de M. Lucius E. CLARK, libraire-éditeur, mort le 26 octobre, âgé de quatre-vingt-un ans, à Yonkers (N. Y.); — de l'explorateur Otto EHLERS, mort au cours d'un voyage en Nouvelle-Guinée; — de

M. Gandtner, ancien curateur de l'Université de Bonn, mort le 25 octobre; — de M. Julius Grosser, publiciste, mort âgé de cinquante et un ans, le 13 octobre, à Constantinople ; — de M. Wenzel Hartl, bibliothécaire de la cour à Vienne, mort à soixante-cinq ans, le 29 octobre; — de M. Wilhelm Keller, mort à quatre-vingt-un ans, le 18 octobre; — de M. Gustav Langenscheidt, auteur d'ouvrages estimés pour l'étude des langues modernes, mort le 16 novembre, à Berlin ; — de M. Leuner, directeur du séminaire de Nieder-Euler, près Nossen, mort âgé de quatre-vingt-un ans; — de M. Moltzer, professeur de philologie néerlandaise à Utrecht, mort dans cette ville, le 25 octobre, âgé de soixante ans ; — de M. Joel Müller, hébraïsant, mort le 6 novembre, à Berlin ; — de M. Johann Overbeck, professeur d'archéologie classique à Leipzig, mort le 8 novembre, âgé de soixante-neuf ans ; — de M. Zegota Pauli, bibliographe et archéologue polonais, bibliothécaire de la bibliothèque Jagellone, auteur d'une histoire de l'Université de Cracovie, mort dans cette ville, le 20 octobre, âgé de quatre-vingt-un ans ; — de sir Henry Ponsomby, ancien secrétaire particulier de Sa Majesté la reine Victoria, mort le 21 novembre ; — de M. Radinsky, géologue, mort à soixante-quatre ans, le 27 octobre, à Sérajevo ; — de M. Frédéric Reussner, ancien professeur et bibliothécaire du séminaire protestant de Strasbourg, mort à soixante-douze ans, le 12 novembre ; — de M. F. Schiffkom, publiciste, mort à Graz ; — de M. J. von Schröder, professeur de chimie à l'Académie forestière de Charandt, mort à cinquante-deux ans, le 24 octobre ; — de M. Stapff, géologue, mort au cours d'un voyage d'exploration dans l'Afrique orientale ; — de M. W.-W. Story, sculpteur et écrivain d'art, mort à Florence, âgé de soixante-seize ans ; — de M. Gabriel Szawas, linguiste, membre de l'Académie des sciences hongroises, mort à soixante-trois ans, le 12 octobre, à Budapest.

Institut de France. — *Élections.* — L'Académie des beaux-arts a élu membres correspondants, dans la section de peinture, MM. Giacomotti, de Besançon ; Orchardson, de Londres ; Bompiani, de Rome. — L'Académie de médecine a élu MM. Nencki, de Saint-Pétersbourg, et Ludwig, de Vienne, correspondants étrangers dans la division de pharmacie.

— L'Académie des inscriptions a procédé, dans sa séance du 6 décembre, à l'élection d'un membre titulaire en remplacement de M. Derenbourg. Les voix se sont ainsi partagées : 1er tour : M. Cagnat, 8 voix ; M. le marquis de Beaucourt, 7 ; M. Reinach, 6 ; M. Cordier, 5 ; M. Giry, 5 ; M. Devéria, 5, sur 36 votants. Au 2e tour, M. Cagnat a été élu par 25 voix, contre 10 accordées à M. le marquis de Beaucourt et 1 à M. Reinach.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 30 octobre, M. Radloff, après avoir donné lecture d'une adresse de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg à l'occasion du centenaire de l'Institut, a indiqué le déchiffrement d'inscriptions turques de Mongolie (mission 1891) ; puis le R. P. Delattre a résumé les résultats des travaux faits à Carthage depuis vingt ans ; enfin M. Joret a fait une communication sur le papyrus et ses représentations dans l'art égyptien. — Le 8 novembre, après la lecture d'un rapport de M. Barthélemy sur ses recherches dans la région nord d'Alep, en septembre 1894, M. de Villefosse a entretenu l'Académie du trésor d'argenterie de Bosco Reale. — Le 15 novembre, dans la séance publique annuelle, des discours ont été prononcés par M. Maspero, président, sur les travaux récompensés ; par M. Wallon, secrétaire perpétuel, sur la vie et les travaux du commandeur J.-B. de Rossi, et par M. de Villefosse, sur le trésor de Bosco Reale. — Le 22 novembre, M. Muntz a entretenu l'Académie du musée de portraits de l'historien Paul Jove (1483-

1552); M. Menant a lu une note sur une figure hétéenne en or, acquise par M. Chantre, à Vozgat, au cours de sa mission; puis M. L. Delisle a décrit un fragment de Bible lyonnaise de la bibliothèque de M. de Verna, acquis par la Bibliothèque nationale; enfin lecture a été donnée d'une note de M. Hild sur une inscription celtique trouvée au Peu-Berland.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 28 octobre, après la lecture d'une adresse de la Société impériale économique libre de Saint-Pétersbourg, M. Sayous a communiqué un mémoire sur le *Procès Sacheverell et la paix d'Utrecht;* M. Levasseur a continué la lecture de son travail sur l'*Ouvrier américain.* — Le 2 novembre, M. Levasseur a continué sa communication, et M. Barthélemy Saint-Hilaire a commencé la lecture d'un mémoire sur Socrate et Platon. — La séance du 9 a été consacrée à la présentation de divers ouvrages. — Le 16, M. Levasseur a continué sa communication. — Le 23, M. G. Bapst a commencé la lecture d'un mémoire sur *les Trophées de la France et le Drapeau de Rocroy.*

Almanachs. — Cette année, une feuille est tombée morte du grand arbre des almanachs. « On n'a pas compris, nous écrit l'éditeur, que montrer la vérité, c'est barrer la route au mensonge historique. » Il s'agit de l'*Almanach de la Révolution*, pour lequel nous n'avons cessé d'écrire des éloges, parce qu'il le méritait complètement. Rédigé par M. Ch. d'Héricault, publié par M. Gaume, nous le voyons disparaître avec un véritable regret.

La petite encyclopédie que l'on nomme l'*Almanach Hachette* fait ses trois ans. Principale nouveauté : le plan des omnibus, tramways, etc., de Paris. Le reste comme à l'habitude. Il est vraiment indispensable à tous. Le *Grand almanach catholique* (de la Société de Saint-Augustin) est à sa dix-septième année. On ne peut que le féliciter d'offrir à toutes les familles chrétiennes un véritable trésor d'imagerie et de littérature. Le *Grand almanach français illustré* (Delagrave) a vraiment laissé passer trop de choses antireligieuses et même antifrançaises pour que nous ne le signalions pas à son excellent éditeur, qui le fera revoir et corriger l'année prochaine avant de le publier. A 0 fr. 25, l'*Almanach pour tous* (Desclée), comme le *Coin du feu* (Retaux), sont également à recommander, ainsi que l'*Almanach illustré des familles* (Desclée), l'*Almanach des familles chrétiennes* (Benziger, à Einsiedeln), pour lequel nous avons une prédilection, bien qu'il insère toujours des articles inutiles (entre autres, M. Faure), l'*Almanach de l'association universelle de la Sainte-Famille* (Desclée), l'*Almanach populaire des enfants* et l'*Almanach des enfants* (Desclée), tous deux si bien faits, le second très riche, le *Petit almanach de l'écolier* (Retaux), l'*Almanach des enfants de la première communion* (Benziger), l'*Almanach de la jeunesse* (Mame), un superbe nouveau-né, mais encore trop de Faure, l'*Almanach des enfants de Marie* (Desclée), toujours parfait, ainsi que celui de la *Jeune fille chrétienne.* Pour les ouvriers, nous avons à indiquer l'*Ouvrier* (H. Gautier) et l'*Atelier* (Retaux), pleins d'histoires, ainsi que le *Laboureur* (Retaux), les *Chaumières* (H. Gautier). Voici le *Jean Bart* (Retaux), très pratique pour les marins, et le *Soldat* (Retaux), qui a sa destination tout indiquée. Les *Missions* sont d'un intérêt palpitant, ainsi que la *Propagation de la foi* (Delhomme et Briguet). Kneippistes, prenez *Kneipp* (Lethielleux); chasseurs, la *Chasse illustrée* (Didot); poètes, l'almanach que publie le *Mercure* pour les jeunes. Une jolie réclame nous vient de chez Helder : *Weihnachts-Almanach.* Le *Dom Bosco* (Lille, Orphelinat Saint-Gabriel) est une bonne œuvre, mais où on voit encore trop Faure. Terminons cette rapide revue par l'*Almanach de saint Antoine de Padoue* (Desclée) et les *Petits souhaits de saint Antoine* (Vic et Amat), qui raviront les dévots (dont nous sommes) envers ce bienheureux saint.

Les *Feuilles à déchirer* (Desclée), consacrées cette année à sainte Thérèse et à la Vierge, sont toujours très bonnes.

En terminant, recommandons à nos lecteurs notre cher *Almanach du Bon Français* (Société bibliographique), qui voit chaque année grandir le nombre de ses pages et de ses illustrations et qui remplit complètement son rôle de bon catholique et de bon Français. Mais pourquoi en faire le compte rendu ou l'éloge, tous nos lecteurs le connaissent et le lisent. C'est le vœu que nous formons avec celui de bonne année pour tous nos amis.

Paris. — M. Gustave Brunet publie une intéressante et instructive brochure qui ne se ressent en rien de l'âge très avancé de l'auteur (*Du prix des livres rares vers la fin du XIXe siècle*. Bordeaux, Feret; Paris, Leclerc et Cornuau, gr. in-8 de 55 p.). M. Brunet a patiemment réuni une foule de renseignements que personne n'avait encore songé à rapprocher les uns des autres. On trouve dans sa brochure les indications les plus sûres et les plus abondantes touchant le prix atteint, en ces dernières années, par les éditions primitives de Rabelais, de Molière, de Corneille, par les contes de La Fontaine ornés des dessins de Fragonard, par plusieurs volumes qui faisaient partie des célèbres bibliothèques du comte de Lignerolles et du comte de Mosbourg, etc. Parmi les particularités les plus curieuses rappelées par le savant bibliographe, et qui seront une révélation pour bon nombre de lecteurs, citons la vente d'un volume imprimé par les Elzévier et ayant conservé toute l'ampleur de ses marges, qu'un amateur s'est jugé heureux de posséder moyennant le sacrifice de 10,000 francs, *le Pastissier françois*, et la vente à Londres du *Psautier*, de 1459, qu'un bibliophile n'a pas été effrayé de prendre au prix de 4,950 livres sterling (soit 125,000 francs).

— M. Michel Bréal, qui fut un des plus brillants représentants de l'érudition française au Xe congrès international des orientalistes, tenu en 1894 à Genève, a tiré des *Actes* de ce congrès son mémoire : *De quelques divinités helléniques* (Leyde, E.-J. Brill, gr. in-8 de 10 p.), d'une importance très considérable pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire des religions, ainsi que de linguistique et particulièrement de l'étude des langues aryennes. Le célèbre académicien montre successivement que Mars, Minerve, Perséphone, sont d'origine étrusque, et par conséquent n'ont rien de commun avec les dieux et les mythes aryens. Le mémoire, écrit avec beaucoup de clarté et d'agrément, sera facilement lu par les plus profanes.

— Il vient de se fonder au siège de la Société de géographie commerciale, 8, rue de Tournon, un collège libre des sciences sociales, sous la direction de M. Funck-Brentano, membre de l'Institut et économiste distingué. L'enseignement de la nouvelle école, dont les cours commencent le 16 décembre, comprend deux sections : une section de méthode et une section de doctrines et d'histoire.

— M. l'abbé Portal, qui a écrit des études remarquées — et discutées — sur les ordinations anglicanes, et qui a déjà commencé la publication d'un bulletin sur l'union de l'Église anglicane à la sainte Église romaine, vient de fonder une nouvelle revue destinée à traiter toutes les questions relatives à cette grande affaire à laquelle la France a pris un intérêt tout particulier. La *Revue anglo-romaine* paraît toutes les semaines à partir du 7 décembre, par fascicules de 50 pages. Le prix d'abonnement, de 20 fr. pour la France, est de 25 pour l'étranger.

— Les affiches illustrées ont eu chez nous un grand succès; et M. Jules Chéret, qui a créé véritablement le genre, a trouvé de nombreux imitateurs. Le goût s'en est répandu jusqu'à l'étranger ; l'on a vu les affiches illustrées figurer avec honneur dans des expositions, et des collectionneurs les re-

cherchent avidement. Aussi, la maison Chaix peut être assurée de trouver de nombreux souscripteurs pour la publication qu'elle entreprend et dont le premier fascicule mensuel a paru le 1er décembre. *Les Maîtres de l'affiche* (27 fr. par an pour Paris, 28 fr. pour les départements, 30 fr. pour les colonies et l'étranger ; édition sur Japon, 80 et 83 fr.) contiendront la « reproduction en couleur des plus belles affiches illustrées des grands artistes français et étrangers. » Le premier numéro renferme, avec une préface de Roger Marx, les affiches suivantes : Papier à cigarettes Job, par Jules Chéret ; Divan japonais, par H. Lautrec ; An artist's model, par Julius Priex ; A Gaiety girl, par Dudley Hardy.

— A tous les points de vue, l'on ne saurait contester au *Figaro illustré* (Paris, 26, rue Drouot, et 26, boulevard des Capucines, 3 fr. 50) le premier rang parmi les publications spéciales, trop peu nombreuses, qui donnent un « numéro de Noël. » Celui que nous avons sous les yeux est tout simplement admirable. Au point de vue littéraire, les délicats liront avec plaisir les quelques pages de M. Alphonse Daudet : *Au Phare des îles Sanguinaires*, où sont évoqués avec une véritable puissance certaines mœurs, certain coin de la Corse. Ajoutons que M. René de Pont-Jest a écrit aussi une ravissante nouvelle : *Noël en mer*, qui touchera tous les cœurs. Complimentons ensuite Gyp (comtesse de Martel) — une fois n'est pas coutume — pour sa *Fée surprise*, une vraie perle mondaine, très honnête, très fine. Quant à *Azraël*, de M. Armand Silvestre, c'est une sorte de légende antique, étrange, poétique, qui se termine par un salut assez inattendu à la naissance « d'un Dieu tout de pitié, d'espérance et d'amour. » L'illustration en couleurs de cette belle livraison satisfera les plus exigeants. Quant aux deux grandes primes qui l'accompagnent : *Une Lettre de maman*, par Pierre Outin, et *Pendant qu'on relaie*, par Alonzo Perez, ce sont de vraies merveilles de composition et de couleur.

— Le numéro de Noël de l'*Illustration* (Paris, 13, rue Saint-Georges, 2 fr. 50) a bien également son mérite, quoiqu'il ne puisse lutter avec le précédent. On trouve là : une jolie fantaisie de M. Jean Carol : *Noël sur la Garonne ;* un travail extrêmement ancien et fort intéressant de M. Henri Coupin, sur les *Fleurs d'hiver ;* une *Revue comique de l'année*, texte et dessins de M. Henriot ; enfin, une pièce en un acte (musique de M. Gaston Serpette), intitulée *La Tourte*, et dont M. Paul Bilhaud est l'auteur. Les images en couleurs s'appliquent entièrement à l'article de M. Coupin : à signaler surtout les deux belles aquarelles de Mme Jeanne Borde-Guyon : « Fleur de Russie » et « Fleur d'Alsace, » qui ont été rapprochées ici avec un à-propos tout patriotique. Mais ce que nous préférons encore à cet ensemble, c'est le grand sujet hors texte, en couleurs, signé de l'artiste franc-comtois Lobrichon, qui excelle, comme chacun sait, à peindre les enfants, lequel sujet a pour titre : *Les Messagers de Noël.*

Auvergne. — M. Marcellin Boudet, président du tribunal de Saint-Flour, a donné à la *Revue d'Auvergne* d'intéressants articles sur le célèbre chef de routiers du temps de Charles VII, Rodrigue de Villandrando, et sur le séjour de ses bandes en Auvergne. Il a eu l'excellente idée de les faire tirer à part (*Documents sur la crise des routiers. Villandrando et les écorcheurs à Saint-Flour.* Clermont-Ferrand, gr. in-8 de 87 p.), en y ajoutant une table des noms d'hommes et de lieux. Les registres consulaires de Saint-Flour, en particulier, lui ont fourni une ample moisson de renseignements et lui ont permis de compléter, et parfois de rectifier, les récits de Jules Quicherat, dans son remarquable ouvrage sur Villandrando, publié en 1879.

Franche-Comté. — M. de Beauséjour, vicaire général du diocèse de Be-

sançon, a fait, le 11 juillet dernier, à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, un excellent discours sur *le Marquis Terrier de Loray*, né le 3 mai 1820, mort le 2 août 1895, à qui nous avons consacré une notice nécrologique (*Polybiblion*, t. LXXIII, p. 461). Cette étude biographique, qu'un portrait eût accompagné utilement, a été tirée à part (Besançon, impr. P. Jacquin, in-8 de 23 p.). L'auteur a parfaitement retracé cette existence qui s'est écoulée dans la pratique du bien sous toutes ses formes. Le marquis de Loray était un lettré et un érudit dont la réputation avait depuis longtemps franchi les limites de sa province natale. M. de Beauséjour a terminé son travail par un *Appendice bibliographique* qui ne comprend pas moins de quarante-trois articles. On voit par là combien était féconde la plume du regretté membre de l'Académie de Besançon et de la Société bibliographique.

Guyenne et Gascogne. — M. Dast de Boisville a découvert ces temps derniers, à Bordeaux, dans le registre paroissial de l'église Saint-André, un acte de baptême où Molière figure à titre de parrain. Voici le texte de cette pièce intéressante : « Du mesme jour (15 août 1656) a esté baptisé Jean-Baptiste, fils du sieur Faure Martin et de Anne Reynier, paroisse Sainte-Christoly. Parrain : sieur Jean-Baptiste Poquelin, comédien de M. le prince de Conty; marraine : Catherine Leclerc, demoiselle.... »

— M. Paul Tierny publie une très piquante brochure (*Monluc à Estillac. Ses démêlés avec les seigneurs du Buscon.* Agen, imp. veuve Lamy, gr. in-8 de 22 p. Extrait de la *Revue de l'Agenais*). L'auteur a bien raison de penser qu'on lira avec intérêt un épisode inconnu de la vie de Monluc, et d'ajouter que si des travaux récents ont bien mis en lumière l'homme politique et le guerrier, on n'avait jamais envisagé en lui le gentilhomme propriétaire, le bienfaiteur de son église, très pointilleux sur l'article de ses droits honorifiques. M. Tierny raconte d'abord l'histoire de la terre d'Estillac (près d'Agen), depuis le XIIIe siècle; il en énumère les seigneurs successifs; il nous apprend qu'à dater de 1560 le château d'Estillac devint la demeure habituelle de Monluc qui, auparavant, habitait le Saint-Puy ou Sempuy (Gers); il nous fait connaître les seigneurs du Buscon, les La Goutte de Lapoujade, qui trouvèrent en Blaise de Monluc un si mauvais voisin, un si terrible adversaire; enfin, il reproduit le *procès* (avril 1601) entre Suzanne de Monluc, arrière-petite-fille du maréchal, et François de Lapoujade, procès perdu par ce dernier.

— M. l'abbé J.-J.-C. Tauzin, curé de Saint-Justin de Marsan, a inséré dans la *Revue des questions historiques* d'octobre une étude sur *Un épisode de la guerre de Trente ans. L'Attaque de la Guyenne*, dont il a fait un tirage à part (Paris, aux bureaux de la Revue, gr. in-8 de 28 p.). Le savant écrivain raconte, à l'aide de fort nombreux documents inédits, les événements militaires dont Bayonne et les environs furent le théâtre de 1635 à 1639. On n'avait pas encore aussi bien retracé l'histoire de l'attaque de la Guyenne par les Espagnols, et le nouveau travail de M. l'abbé Tauzin n'est pas inférieur en intérêt et en mérite à son récent travail sur *la Fronde en Gascogne.*

Languedoc. — M. A. Claudin ajoute à toutes ses publications bibliographiques déjà si nombreuses et toutes si appréciées une brochure fort importante : *Les Libraires, les relieurs et les imprimeurs de Toulouse au XVIe siècle (1531-1550), d'après les registres d'impositions conservés aux Archives municipales. Documents et Notes pour servir à leur histoire* (Paris, A. Claudin, gr. in-8 de 70 p.). L'auteur a eu l'occasion, quelque temps après avoir mis au jour ses *Notes sur les enlumineurs, relieurs, libraires et imprimeurs de Toulouse*, de

revoir les archives de cette ville et de continuer ses recherches au point où il les avait laissées. La période examinée cette fois embrasse un espace de vingt années. Le zélé chercheur a raison de penser que le résultat de ce nouveau dépouillement sera accueilli par les amis des livres avec non moins de faveur que le précédent. A la suite du catalogue des libraires, relieurs et imprimeurs toulousains dressé par années et par quartiers ou *capitoulats*, on trouve (p. 40 et suiv.) d'intéressantes observations de M. Claudin sur ses trouvailles, des *additions* tirées de registres supplémentaires de 1483 à 1512, une *notice* sur Johan Perera, libraire à Toulouse en 1508, lequel ne figure dans aucune des listes publiées, les fac-similés de la première et de la dernière page d'un livret rarissime possédé par le baron Jérôme Pichon, guide en quatre feuillets des pèlerins visitant la Terre Sainte, rédigé en langue provençale, un contrat d'apprentissage pour le métier d'imprimeur (1er janvier 1529) découvert par M. E. Roschach dans les archives du Capitole.

— M. Joseph Buche a extrait de la *Revue des langues romanes* des *Lettres inédites de Jean de Boyssoné et de ses amis (1533-1534)*, qui sont fort curieuses (Montpellier, imp. Hamelin, gr. in-8 de 25 p.). Il a entouré les dix documents, tous en langue latine, de notes abondantes et qui contiennent des renseignements minutieux sur le premier président du Parlement de Toulouse, Jean Daffis, sur le professeur Mathieu Pac, sur le célèbre humaniste Pierre Bunel, sur le diplomate Lazare de Baïf, sur Arnauld du Ferrier, ambassadeur de France à Venise, comme l'avait été Baïf, sur Jacques du Faur, frère du président de Saint-Jorry, sur le cardinal Gabriel de Gramont, etc. Le savant éditeur annonce une prochaine série de lettres des années 1536-1540, qui ont trait aux relations de J. de Boyssoné avec Lyon.

— C'est un bien beau volume que celui des *Mémoires de l'Académie de Nimes* qui nous arrive (Nimes, imp. Chastanier, in-8 de LXXVIII-256-CXLIV p., VIIe série, tome XVII, année 1894, avec 12 planches). Il convient d'abord de noter *Gounod au pays de Mireille*, d'après des documents inédits, œuvre posthume de M. l'abbé Alphonse Delacroix, lue par M. Paul Clauzel. Nous mentionherons ensuite : *Tumulus néolithiques avec incinérations près d'Uzès*, par M. J. de Saint-Venant (1 pl.); — *Inscriptions du moyen âge*, par M. E. Bondurand; — *Criées du seigneur de Marguerittes*, publiées par M. F. Allard; — *Léon Ménard à Avignon*, par M. G. Bayle; — *Une Expédition française à l'île de Madère en 1566*, par M. Edmond Falgairolle; — *Le Second Livre des pèlerins de Saint-Jacques, ou livre-censier. Texte en langue d'oc (XVIe siècle)*, publié par M. Ed. Bondurand, important travail pourvu de deux index *(Index locorum, index personarum)*; — *Les Garrigues de Nîmes, leur constitution géologique et le bassin d'alimentation de « la Fontaine, »* par M. A. Torcapel (3 grandes pl., dont une en couleurs); — *Jules Duprato, compositeur (Nimes, 1827-1892, Paris)*, notice biographique par M. Paul Clauzel. Le volume se termine par une étude considérable, avec pagination spéciale (I-CXLIV) intitulée : *Chronique de l'Œuvre des église, maison, pont et hôpitaux du Saint-Esprit (1265-1791)*, et dont l'auteur est M. L. Bruguier-Roure. Ces pages très intéressantes sont rehaussées de huit jolies planches photographiques tirées hors texte sur papier fort. On le voit, l'Académie de Nimes s'est réellement distinguée en 1894.

ANGLETERRE. — La session de la *Edinburgh philosophical Institution* s'est ouverte le 5 novembre, et l'ambassadeur des États-Unis d'Amérique y a fait une conférence intéressante sur *Individual Freedom the germ of national progress and permanence*. Les conférences ultérieures seront faites par sir Robert Ball, le professeur Prothero, Mrs Henry Fawcett, M. J. Zangwill, M. Joseph Pennell et le capitaine Joseph Wiggins. VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Bible. Vie de Notre-Seigneur-Jésus-Christ. Dictionnaire de la Bible (*F. Vigouroux*). Fasc. VI et VII. Beck-Bythner 54
Le Mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ. III. Le Ministère évangélique de Jésus. IV. Le Sacrifice de Jésus (*le R. P. J. Corne*) . . . 516
Le Fils de l'homme dans l'Evangile (*l'abbé St. Gamber*) 105

Patrologie. Le Chrétien. Voix des premiers jours. 98

Théologie dogmatique. Nouveau manuel complet et pratique d'instruction religieuse à l'usage des maisons d'éducation (*l'abbé Poey*) 517
Dogmengeschichte (*Dr Joseph Schwane*). 326

Théologie parénétique. Sermons. Œuvres posthumes (*Mgr Le Courtier*), recueillies et publiées par l'abbé *Grégoire* 129
Plans d'instructions pour retraites de première communion (*M. Arnaud*). 102
Les Familles bibliques, conférences. La Sainte Famille (*le R. P. Matignon*). 103

Théologie ascétique. Ouvrages de piété. Œuvres de saint François de Sales. T. IV et V. Traité de l'amour de Dieu 106
Éclaircissements sur les œuvres mystiques de saint Jean de la Croix (*le P. Ludovic de Besse*) 108
Vade-mecum salésien de la jeune chrétienne. Pensées et conseils de saint François de Sales recueillis par un missionnaire de Saint-François de Sales 107
Sept Méditations de sainte Thérèse sur le Pater, nouvelle traduction par *l'abbé Bernard*. 108
De l'Oraison, instructions spirituelles suivant la doctrine de Bossuet (*le R. P. de Caussade*) 109
Une Pensée chrétienne pour chaque jour de l'année à l'usage de la jeunesse. 110
L'Année ecclésiastique. 1re et 2e semaines de l'Avent (*l'abbé P.-M. Pagès*). 109
Jésus rédempteur, méditations pour chaque jour du Carême (*l'abbé M. Caron*). 110
Mois de l'Enfant Jésus (*F.-J. Michel*). 111
Les Frères des anges, recueil d'histoires sur la première communion (*J. M. A.*). 99
Traité de la communion, ou Conduite pour communier saintement (*le R. P. Vaubert*) 98
Retraite pascale d'après les prédicateurs contemporains (*l'abbé Pluot*). 103
Regards dans l'autre monde (*Mgr Conrad Martin*). Trad. par *E. Pfeiffer*. 99
L'Immortalité chrétienne (*l'abbé M. Caron*) 100
Mois de Marie à l'usage des âmes pieuses (*l'abbé Ph. Roques* et *l'abbé Bounes*). 111
Pleine de grâce (*l'abbé Henry Bolo*). 105
La Charité (*l'abbé Fava*). 104
Martyrs et bourreaux (*J. Genoud*) 102

Hétérodoxie. Kabbala und Agada in mythologischer, symbolischer und mysticher Personification de Fruchtbarkeit in der Natur (*Dr S. Rubin*). 170

Sermons et allocutions (*Zadoc-Kahn*) 111
La Morale chrétienne, d'après les enseignements de l'Evangile (*A. Ott*). 396
Les Grandes Religions. Le Buddhisme, précédé d'un Essai sur le védisme et le brahmanisme (*G. de Lafont*) 454

Mélanges. Lettres d'un curé de canton (*Yves Le Querdec*) 519
De Genève à Rome, impressions et souvenirs (*Théodore de la Rive*) . . 100

JURISPRUDENCE

Généralités et mélanges. Cours de droit professé dans les lycées de jeunes filles de Paris (*Jeanne Chauvin*) 323
Examen juridique du projet de création d'asiles spéciaux et des autres mesures préventives et répressives propres à combattre le fléau de l'alcoolisme (*Ch. Muteau*) 324
Les Codes suédois de 1734 (civil, pénal, commercial), suivis des lois postérieures promulguées jusqu'à ce jour, trad. du suédois, annotés et précédés d'une introd. par *Raoul de la Grasserie* 315

Droit romain et droit ancien. De la Comptabilité domestique chez les Romains. De la condition des mainmortables dans la coutume de Franche-Comté (*Léon Girard*) 321
Das Soldaten-Testament (*Eduard Steidle*) 321
L'Antidosis en droit athénien (*Henri Francotte*) 321
La Lerge osca di Banzia, studio (*Carlo Moratti*) 321

Droit canonique. De la Validité du mariage canonique contracté en France entre deux étrangers dont la loi nationale reconnaît ce mariage (*A. Laurent*) 398
Les Erreurs de l'Eglise en droit naturel et canonique sur le mariage et le divorce (*L.-A. Dessaulles*) 247

Droit public. Le Droit d'association et le droit de réunion devant les Chambres et les tribunaux (*G.-D. Weil*) 55

Droit civil. Il Codice dei parroci, dei vescovi e dei canonici (*Luigi Conforti*) 266
Traités du nantissement et du droit de rétention (*L. Guillouard*) . . 311
Commentaire théorique et pratique du Code civil. T. VIII. Contrats et obligations (suite). Quasi-contrats. Quasi-délits (articles 1234 à 1286) (*Théophile Huc*) 312
Le Contrat de travail (*P. Hubert-Valleroux*) 313
Le Contrat d'édition et les autres louages d'œuvres intellectuelles (*Ernest Eisenmann*) 315

Droit criminel. De la prescription de l'action publique et de l'action civile en matière pénale (*Ch. Muteau*) 316
De la Complicité intellectuelle et des délits d'opinion, de la provocation et de l'apologie criminelles, de la propagande anarchiste (*P. Fabreguettes*) 317
Code de la législation contre les anarchistes (*Loubat*) 318
Étude sur les lois contre les menées anarchistes et sur les modifications que ces lois ont apportées à la législation pénale (*Robert Jousseaume*) 318
Étude théorique et pratique sur les condamnations conditionnelles (loi Bérenger) (*Lucien Treppoz*) 319
Étude critique de législation comparée sur la tentative (*J. Champcommunal*) 319
Explication élémentaire du droit criminel (code pénal et instruction criminelle) (*Prosper Rambaud*) 320

Histoire du droit. Papiniano, studio di storia interna del diritto romano. Vol I. La Vita e le opere di Papiniano (*Emilio Costa*) . . . 320
Della efficacia e necessità delle pene ed altri scritti (*Tomaso Natale*) . 323
Une Vieille Coutume bretonne, étude du domaine congéable et de la réforme projetée de cette institution (*Paul Henry*) 322

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités. La Philosophie en France pendant vingt ans (1868-1888) (*Léonce Couture*) 48
L'Année philosophique, publiée sous la direction de *F. Pillon*. 5e année, 1894 394

Logique. Petri cardinalis Pazmany Dialectica quam e codice manuscripto recensuit (*Stephanus Bognar*) 130

Psychologie. L'Année psychologique, publiée par *H. Beaunis* et *A. Binet*. 1re année, 1894. 385
Éléments de psychologie humaine (*J.-J. van Biervliet*). 387
La Connaissance (*M. Gardair*) 399
Les Lois de l'imitation, étude sociologique (*G. Tarde*) 388
La Psychologie du beau et de l'art (*Mario Pilo*). Trad. de l'ital. par *Aug. Dietrich*. 390
Psychologie des foules (*Gustave Le Bon*). 388

Métaphysique. De substantiae corporalis vi et ratione secundum Aristotelis doctorumque scholasticorum sententiam (*P. Mielle*) 325
Saint Thomas et le Prédéterminisme (*l'abbé Gayraud*). 543
Le Monde extérieur (*Denys Cochin*). 391

Morale. Obligation morale et idéalisme (*G. Lefèvre*) 392
Science et conscience, ou Théorie de la force progressive (*Henri Kleffer*). T. III. La Morale universelle 393

Histoire de la philosophie. L'Amitié antique d'après les mœurs populaires et les théories des philosophes (*L. Dugas*) 45
Saint Augustin contre le manichéisme de son temps (*C. Douais*). . . 46
Œuvres choisies de *Berkeley*, trad. de l'anglais par *G. Beaulavon* et *D Parodi*. T. I. Essai d'une nouvelle théorie de la vision. Dialogue entre Hylas et Philonoüs. 47
M. Victor Cousin, sa vie et sa correspondance (*J. Barthélemy Saint-Hilaire*). 48
Ernest Hello, l'homme, le penseur, l'écrivain (*J. Serre*) 51
Ernest Renan, essai de biographie psychologique (*Gabr. Séailles*). . . 52
La Philosophie d'Ernest Renan (*Raoul Allier*). 393

Mélanges philosophiques. Pensées et réflexions. Points d'interrogation ? Ma philosophie (*G. Montalcyon*) 362
Remarques et pensées (*Eugène Marbeau*) 248
Paradoxes et vérités (*Severus Icard*) 363
Paradoxal (*C. Hulewicz*). 361
Pensées d'un homme de treize ans (*Froment de Beaurepaire*) 363
L'Esprit de Joseph Prudhomme (*Le Mansois Duprey*) 267

Sciences sociales. Le Monde humain, exposé sommaire de ses lois sociales et économiques (*l'abbé Félix Paliez*) 29
Les Monts-de-piété en France (*Maurice Vanlaer*). 31
Etudes d'économie sociale, petits pamphlets (*Eugène de Masquard*) . . 32
Etudes sociales (*l'abbé Théron*) 34
Nécessité d'un programme social (*Edmond Demolins*) 36
Les Œuvres sociales (*Ferdinand Moine*) 36
Questions sociales, le pain quotidien assuré à tout le monde (*de Montaignac*). 39
Apuntes sobre la cuestion industrial (*Camps y Fabrès*) 45
Les Institutions patronales (*Hubert Brice*) 31
Entre patrons et ouvriers, études économiques et historiques (*l'abbé Onclair*) 33
Les Corporations (*l'abbé Troncy*) 35
Le Transformisme social (*Guillaume de Greef*). 40
Transformations sociales (*Hector Depasse*) 40
Le Socialisme et la révolution sociale (*Ferdinand Naudier*). 41
Le Socialisme devant le bon sens (*Jules Letainturier*) 41
Lettres sur le socialisme (*Ferdinand Tarroux*) 43
Geschichte des Socialismus in Einzelndarstellungen. I. Band, 1. Theil, von Plato bis zu den Wiedertäufern (*Karl Kautsky*) 43

Double péril social, l'Église et le Socialisme (*Giraud-Teulon*) 42
L'Eglise et la Question sociale (*Alain Gouzien*) 36
Le Socialisme catholique ou christianisme intégral. T. I. Les Vérités mâles (*Paul Lapeyre*). 38
Cours de pastorale, ou Questions sociales au point de vue du ministère sacerdotal dans les temps modernes (*l'abbé Garnier*) 32
Notre œuvre sociale (*l'abbé Naudet*) 37
Le Socialisme catholique (*Nitti*), trad. de l'italien 43
Etudes sociales. Socialisme et charité (*le comte d'Haussonville*). . . . 30
A travers dix années, 1885-1894 (*Ch. Wœste*) 31
Situation économique et sociale du paysan en Roumanie (*Ch. Arion*) . 32
L'Anarchie passive et le comte Léon Tolstoï (*Marie de Manacéine*) . . 270
Ketteler et l'organisation sociale en Allemagne (*A. Kannengieser*). . . 359

Sciences politiques. Staatslexikon herausgegeben im Auftrage der Görresgesellschaft, 33e et 34e livr. (*Adolf Bruder*). 44
Souveraineté du peuple et gouvernement (*Eugène d'Eichtal*) 402
Un Peuple exproprié (*Gaston des Aspres*). 41
Précis d'économie politique (*Paul Leroy-Beaulieu*). 29
La Guerre et ses prétendus bienfaits (*J. Novicow*) 455
La Guerre (*J. Desclozeaux*). 455
Etudes de sociologie. Des moyens pratiques pour parvenir à la suppression de la paix armée et de la guerre (*R. de la Grasserie*) . . . 455

Finances. Die Grundzüge der Finanzwissenschaft (*Wilhelm Wocke*). . 44
Mélanges financiers (*Raphaël-Georges Lévy*) 132
La Monnaie, le crédit et le change (*A. Arnauné*). 133
La Question monétaire (*Léon Poinsard*). 134
Bimétallisme et monométallisme (*Mgr Walsh*). Trad. par *A. Chabry*. . 134
Le Libre-échange monétaire (*le comte Rochaïd*). 134
Les Gaspillages des sociétés modernes (*J. Novicow*). 327

Économie rurale. Lavoisier, statistique agricole et projets de réforme (*Schelle* et *E. Grimaux*). 267
Étude sur la petite propriété rurale (*le baron J. de la Bouillerie*) . . 267
Gentilshommes ruraux de la France (*Henri Baudrillart*) 165

Franc-maçonnerie. Lucifer démasqué (*J. Kostka*). 520

Ethnologie. Tenth annual report of the bureau of ethnology to the secretary of the Smithsonian institution, 1888-1889 (*J.-W. Powell*). . 520
L'Origine des Aryens et l'homme préhistorique ; exposé de l'ethnologie et de la civilisation préhistoriques de l'Europe (*Isaac Taylor*). Trad. de l'anglais par *Henry de Varigny* 135
Les Premiers Habitants de l'Europe (*H. d'Arbois de Jubainville*). . . 258
Origines et migrations des peuples de la Gaule jusqu'à l'avènement des Francs (*Emile Petitot*). 368

Médecine. Pathologie. Étude sur les virus (1836-1847) (*Jean Hameau*) 233
Les Emotions. étude psycho-physiologique (*le Dr Lange*, de Copenhague). Trad. par *G. Dumas* 235
Tempérament et caractère, selon les individus, les sexes et les races (*A. Fouillée*) 236
Éléments de pathologie cellulaire générale (*S.-M. Lukjanow*). Trad. par *Fabre-Domergue* et *A. Petit* 237
Recherches sur les lois de la circulation pulmonaire, etc., sur l'asphyxie, le mal de montagne et de ballon (*le Dr L. Germe*). 239
Le Foie des dyspeptiques (*le Dr E. Boix*) 244

Hygiène. L'Hygiène sexuelle, ses conséquences morales (*le Dr S. Ribbing*). 240

Thérapeutique. Revue des médicaments nouveaux et de quelques médications nouvelles (*Crinon*) 244
Bex-les-Bains, ses eaux salées, ses eaux-mères, promenades, paysages (*Victor Tissot* et *Samuel Cornut*). 220
Mémento formulaire de poche de posologie et thérapeutique infantiles (*le Dr Dauchez*) 243
Le Mont Dore (*le Dr A. de Brinon*) 245
La Cure de Barèges (*le Dr Bétous*) 245

Traitement des neurasthéniques aux eaux de Bagnères-de-Bigorre (*le Dr Gandy*) 246
Le Phtisique et son traitement hygiénique (*le Dr L. Petit*) 246

Histoire de la médecine et mélanges. Quelques documents sur les compaignons de l'office de Cirurgie et de Barberie et l'Enseignement de la chirurgie à l'ancienne Université de Toulouse (1517-1657) (*le Dr Pifteau*) 234
Madame de Sévigné malade, étude historique et médicale (*le Dr J. Roger*, du Havre) 234
La Mort et la mort subite (*le prof. Brouardel*) 241
Les Chambres mortuaires d'attente devant l'histoire, la législation, la science, l'hygiène et le culte des morts (*B. Gaubert*) 242

Mathématiques. Léopold Kronecker's Werke, herausgegeben von *K. Hensel* 521
Leçons de l'agrégation classique de mathématiques (*G. Kœnigs*). . . 55
Exercices d'arithmétique (*J. Fitz-Patrick* et *G. Chevrel*) 249
La Géométrie réglée et ses applications (*G. Kœnigs*) 328
Cours de géométrie analytique (*B. Niewenglowski*) 251
Cours de géométrie descriptive (*Ch. Brisse*). 456

Astronomie. Le Phénomène fondamental du système solaire (*Auguste Tischner*) 171

Physique. Hydrodynamique, élasticité, acoustique (*P. Duhem*) . . . 250
Ottica (*prof. Eugenio Gelchich*). 268
Théorie électro-magnétique de la lumière (*le Dr O. Tumlirz*) 329
Le Mouvement de la lumière (*Auguste Tischner*) 74

Chimie. Leçons de chimie (*V. Gauthier* et *G. Charpy*). 138
Stéréochimie (*Edouard-Gabriel Monod*) 456
La Evolucion en la quimica (*José R. Carracido*) 363

Sciences naturelles. Le Pétrole, l'asphalte et le bitume au point de vue géologique (*A. Jaccard*). 330
Het paard onder de volken van het maleische ras (*Prof. P.-J. Veth*) . 75
Merveilles de la nature (*A. Brehm*). Le Monde des plantes (*Paul Constantin*) 137
Dieu dans ses œuvres. Le Monde des plantes et ses merveilles (*l'abbé Pioger*) 136
Le Vin de France (*Charles Mayet*) 171
Le Chêne de juin, notice sur une variété bressane du chêne pédonculé (*E. Gilardoni*) 268

Chasse et sport. Le Piégeage (*Jean Marcassin*) 172
Le Sport à l'aviron (*Un ex-champion*). 172
Paris-Sportif. Anciens et nouveaux sports (*Crafty*). 494

Sciences militaires. Manual de guerra (*D. Mariano Rubió y Bellvé*). 215
Livre de poche du soldat (*S.-J. Girard*). 215

Beaux-arts. L'Art chrétien en France. Lourdes et Bétharram (*l'abbé Ph. Mazoyer*). 364
La Peinture au château de Chantilly. Ecoles étrangères (*F.-A. Gruyer*). 484
Les Emaux byzantins. Collection de *M. A. : W. de Zwénigorodskoï*, contenant en tête : Histoire et monuments des Emaux byzantins (*Kondakow*) Trad. française par *F. Trawinski* 333
Γλυπτὰ τοῦ ἐθνικοῦ μουσείου (*Cavvadias*) 78
Le Goût dans l'ameublement (*Henri de Noussanne*) 498

Graphologie. L'Écriture et le caractère (*J. Crépieux-Jamin*). . . . 138

Mélanges scientifiques. La Science et la Religion (*F. Brunetière*). 396
La Science, la religion et la conscience (*le Sâr Péladan*). 397
Compte rendu du troisième congrès scientifique international des catholiques, tenu à Bruxelles du 3 au 8 septembre 1894 403
Notice sur le congrès scientifique international de Bruxelles (*le chevalier Mac Swiney*) 406
De ci, de là. Causeries d'un père de famille (*le général Cosseron de Villenoisy*) 364

L'Institut de France et nos grands établissements scientifiques (*Alexis Lemaistre*) 508
Légendes et curiosités des métiers (*Paul Sébillot*) 494
Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires. Traité des rivières. Traité des ports de mer (*P. Berthot*). . . 331

BELLES-LETTRES

Grammaire. Éditions classiques. Grammaire latine (*l'abbé Le Goff*). 269
Règles fondamentales de la syntaxe latine (*Ferdinand Antoine*) . . . 252
Etude sur les hellénismes dans la syntaxe latine (*J. Brenous*) 407
Alt-celtischer Sprachschatz (*Alfred Holder*) 56
Le Drogman arabe, ou Guide pratique de l'arabe parlé en caractères figurés pour la Syrie, la Palestine et l'Egypte (*Joseph Harfouch*) . . 269
Le Premier livre de l'arabisant (*Joseph Harfouch*) 269
Une Préface aux classiques chrétiens (*l'abbé Guillaume*) 364
Collection de classiques latins comparés, publiée sous la direction de *l'abbé Guillaume*. Première série. Morceaux choisis à l'usage de la quatrième. 1. Partie du maître. 2. Partie de l'élève 409
Collection Lantoine. 1. Xénophon (Extraits) (*V. Glachant*). 2 Cicéron (Extraits) (*Lantoine*), 3 Sénèque (Extraits) (*J. Legrand*) 457
Anthologie scolaire des auteurs français du XIXe siècle. Poètes et prosateurs (*Martial Besson*) 176

Folklore. Contes populaires inédits de la vallée du Nil, trad. de l'arabe parlé par *S. E. Yacoub Artin-Pacha* 139

Poésie ancienne, française et étrangère. La Bhagavad-Gitâ (le Chant du Bienheureux), trad. du sanscrit par *Émile Burnouf*. . 410
Anthologia latina, sive Poesis latinae supplementum. Ediderunt *Franciscus Bücheler* et *Alexander Riese*. 140
L'Espurgatoire seint Patriz of *Marie de France*; published with an introduction and a study on the language of the author (*Thomas Atkinson Jenkins*) 335
Der Roman du Mont Saint-Michel (*Guillaume de S. Paier*). Wiedergabe der beiden Handschriften des Brittischen Museums, von *Dr Paul Redlich* 57
Les Voix de la glèbe (*Paul Harel*) 112
Simples Poèmes (*Charles Audic*) 113
Honneur-Patrie, vers pour les jeunes Français (*Charles Canivet* [*Jean de Nivelle*]) 127
Corbeille ancienne, poèmes (*Henri Degron*) 127
De la Métamorphose des fontaines, poème suivi des odes, des sonnets et des hymnes (*Raymond de la Tailhède*). 128
Heures perdues (*le comte de Puymaigre*) 115
L'Iris exaspéré (*Adrien Milhouard*) 116
Œuvres d'*Edouard Grenier*. Petits Poèmes. Poèmes dramatiques . . 116
Vers et prose. Morceaux choisis (*Stéphane Mallarmé*) 117
A travers les pensées. Les Teintes sombres. Etat d'âme (*Franki-Moulin*) 118
Oriens, poésies (*Ch. Florentin-Loriot*) 119
Rimes viriles (*Jules Noirit*) 120
A voix basse (*Louis Capillery*) 121
A coups d'estompe (*Joseph Bouchard*). 121
Leçons de choses (*Rustica*) 122
Vers à Jane, petits poèmes, Esterelle, Au coin du feu (1888-1894) (*Henri Giraud*). 123
Les Echos de ma lyre, poésies (*J. Quincampoix*). 123
Regards intimes (*Charles de Pomairols*) 124
Le Cab (*Frédéric Lam*). 124
Les Possessions (*Octave Houdaille*) 122
Rythmes et nombres (*Pierre de Bouchaud*) 125
Mors et vita (*Georges Féliz*) 156
Le Drapeau tricolore (*Léon Somveille*). 126
Mémorial poétique de l'Histoire de France, depuis les Gaulois jusqu'au Directoire (*A. Vacheron*) 127
Poesias (*Camps y Fabrès*) 172

Théâtre. Une Tragédie antique sur la Passion, avec études littéraires et critiques (*l'abbé M. de la Rousselière*) 522
Théâtre moral pour jeunes gens (*H. Adolphe-Prieur*) 458
Un Mariage par téléphone, comédie (*Louis de la Garde*) 365
Le Cas de Mont-Perrin, comédie (*le même*) 365
Le Moulin du chat qui fume, opérette bouffe en un acte (*Ch. Le Roy-Villars*). 365
Comme Papa, saynète avec musique (*Elie Lesserre* et *Louis Bonhomme*) 366
Le Départ, monologue (*Marc Dupuy*). 366

Romans, contes et nouvelles. Contes fous (*Michel Thivars*) . . 5
Le Monde où l'on rit (*Jules Moinaux*) 5
Episcopo et Cie (*G. d'Annunzio*) 6
Eternelle Enigme (*Jean Reibrach*) 7
Le Puits de sainte Claire (*Anatole France*). 7
Les Marionnettes (*Henri Lavedan*). 9
M'zelle (*Léon Duvauchel*) 10
Toit de chaume (*M. du Campfranc*) 10
Le Mystère de Kerhir (*Maryan*) 9
Une jeune belle-mère (*B. de Buxy*) 12
Arlette (*Danielle d'Arthez*) 12
L'Ami inconnu (*Léon Riotor*). 13
L'Ame d'un résigné (*Emile Trolliet*) 13
Le Supplice de l'opulence (*Eugène Mouton*). 14
L'Heureux Dominique (*Champol*) 15
La Malouine (*Pierre Sales*) 16
Petite Amie (*Paul Vigné d'Octon*) 17
Monsieur Cotillon (*Henry Rabusson*) 18
Leurs Ames (*Gyp*) 19
L'Impossible Amitié (*Mme Stanislas Meunier*) 20
Ame chimérique (la Chartreuse sentimentale) (*Pierre Vierge*) 20
Une Seconde femme (*Fernand Lafargue*) 22
Mon Onc' Jean (*Joseph L'Hopital*) 23
L'Idée de la marquise (*Valbert Chevillard*). 24
Dette oubliée (*Léon de Tinseau*) 24
Les Roches blanches (*Edouard Rod*) 25
Le Rêve de l'oncle (*Dostoievsky*), trad. du russe par *Halpérine-Kaminsky* 289
Le Musicien aveugle (*Wladimir Korolenko*), trad. du russe par *Léon Golschmann* et *Ernest Jaubert* 291
Ineffaçable (*M. de Ebnerbschenbach*) 292
La Femme en gris (*Hermann Sudermann*), trad. de l'allemand . . . 292
L'Enfant de volupté (*Gabriel d'Annunzio*), trad. de l'italien. 294
Le Fil d'or (*Henry Gréville*) 295
Les Filles de Mme Evelin (*Amédée Delorme*). 296
La Dame de l'ennui (*Ernest Tissot*) 297
Le Destin d'aimer (*Charles de Bordeu*) 298
Autour d'une dot (*Gina Saxebey*) 299
Fils d'Eve (*L. de Vaultier*). 299
Geneviève Delmas (*Th. Bentzon*). 299
Carmencita (*Mary Floran*). 300
Simplette (*Fernand Calmettes*) 300
L'Ermite de Clamart (*Nemours-Godré*) 300, 503
Marthe Filmer (*Claude Antoine*). 302
Journée finie (*Jean de Busca*) 303
Les Amoureux (*Georges Beaume*) 304
Berthe et Berthine (*Georges Mareschal de Bièvre*) 305
Diamant noir (*Jean Aicard*) 306
Renouveau (*G.-H. Rosny*) 306
Rêve blanc (*Henri Ardel*) 307
Dernier rêve (*Edouard Delpit*) 308
Tamar (*Michel Lorenzi de Bradi*) 308
Le Sentier des larmes (*Léonce de Larmandie*) 308
Les Lendemains (*Mme Caro*) 309
L'Eté à l'ombre (*Jean Aicard*) 309
Le Midi bouge (*Paul Arène*) 309
L'Adoration (*Léon Barracand*) 310
Dans les couloirs du Vatican (*Guy de Pierrefeu*). 141
Mon Chevalier (*Gabriel Franay*) 495

Au Lys d'argent (*François Deschamps*) 513
Un peu, beaucoup, passionnément (*Mme Lescot*) 514
Bibliotechina grassocia. Piacevoli ed amorose notti dei novizi (*Pietro Fortini*) 458
Neron, el primer perseguidor de los cristianos (escenas del primer siglo del cristianismo) (*Urbano Ferreiroa*) 173
La Media Docena, Cuentos y Fabulas para Niños (*Juan Gualberto Lopez-Valdemoros*) 173

Périodiques et albums. Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré. 504
Le Magasin pittoresque 504
Musée des familles 504
Mon journal 505
Saint-Nicolas 504
Musée des enfants 505
Musée des jeunes filles 505
Le Petit Français illustré 505
Mon histoire sainte 507
Les Mots historiques du pays de France (*Trogan*) 506
Histoire de Jeanne d'Arc racontée à mes enfants (*Théodore Cahu*) . . 506
L'Illustre dompteur. (*P. Guigou* et *A. Vimar*) 506
Le Roi des Pingouins (*A. Humbert*) 507
Maman en voyage (*Un Papa*). 507
Les Contes de Perrault, mis en vers (*Charles des Granges*) 507
Fanfan la Tulipe (*Paul Bilhaud*) 507
Un déjeuner sur l'herbe (*Stahl*) 507
Grand saint Nicolas 507
Bébé chez lui. 507
L'Invitation à venir voir la Lanterne magique 507

Ouvrages pour la jeunesse. Aventures du chevalier Carême (*M. Guéchot*) 495
La Vallée des colibris (*Lucien Biart*) 510
Soldats (*marquis de Ségur*) 511
La Destinée d'Isabelle (*Marguerite Levray*). 510
Robinson et Robinsonne (*Pierre Maël*) 508
L'Ile à hélice (*Jules Verne*) 496
Atlantis (*André Laurie*) 508
Les Dompteurs de la mer. Les Normands en Amérique du xe au xve siècle (*Edmond Neukomm*) 509
Les Chasseurs d'édredons. voyages et singulières aventures de M. Barnabé (de Versailles) (*Ernest d'Hervilly*) 501
Le Sergent Simplet, à travers les colonies françaises (*Paul d'Ivoi*) . . 496
Les Marins de la garde (*Jacques Lemerre*) 497
Souvenirs d'un calendrier (*Marie Guerrier de Haupt*) 499
Alain le baleinier (*Mme P. de Nanteuil*) 500
Trémor aux mains rouges (*Henry de Brisay*). 512
Les Trois Disparus du « Sirius » (*Georges Price*). 513
Les Derniers Hommes rouges, roman d'aventures (*Pierre Maël*) . . . 498
Les Petits Robinsons de Roc-Fermé (*A. Gennevraye*) 511
Mary-Bell, William et Lafaine (*P.-J. Stahl* et *de Wailly*). 512
Mabel Vaughan, ou la Vie d'une Américaine (*Miss M. Cummins*), trad. de l'anglais par *Harold* 498
Contes et légendes d'Egypte (*G. Nicole*) 512
L'Image sainte, histoire byzantine du viie siècle (*Lucien Vigneron*) . . 502
Mémoires d'une petite fille russe (*Vera Jelikhovska*) 501
La Tour Grise (*Mme Chéron de la Bruyère*) 514
L'Intrépide Marcel (*François Deschamps*) 514
Contes à nos petits rois (*Aimé Giron*). 514
Les Vacances de Prosper. La Ménagerie Bouscairas (*Henry Marchand*). 515
La Famille Fenouillard (*Christophe*) 515
En haut du beffroi, suivi de l'Académie de danse de Jaroslaw (*A. Robida*) 515
Scènes de la vie sibérienne (*E. Gothi*) 502
La Tête de bronze, récits d'Orient et d'Occident (*Sixte Delorme*) . . . 502
Le Petit Jack (*Marshalls*) 516
La Famille de la Marjolaine (*Aimé Giron*) 516

Épistolaires. Les Lettres de Mme de Grignan (*Paul Janet*) 411

Henri Lacordaire, Lettres nouvelles, publiées par *Mme Victor Ladey* et *P. de Vyré*. 541

Polygraphes. Les Grands Écrivains de la France. Œuvres de *Blaise Pascal*. Nouvelle édition d'après les manuscrits autographes, les copies authentiques et les éditions originales par *Prosper Faugère*. T. II. 421

Histoire et critique littéraires. Généralités et antiquité. Studien zur Litteraturgeschichte. Dedié à Michel Bernays par ses élèves et ses amis. 60
Studî di storia letteraria italiana e straniera (*Francesco Flamini*) . . 418
Nuove Rassegne (*Francesco Torraca*). 420
Grundfragen der Homerkritik (*Paul Cauer*). 336

Littérature française. Études sur l'histoire de la littérature française, des Chansons de geste à la Légende des siècles. (*Pierre Robert*). 366
La Poésie au moyen âge, leçons et lectures (*Gaston Paris*). 2e série. . 142
L'Histoire et l'esprit de la littérature française au moyen âge. Critique idéale et catholique (*Auguste Charaux*) 75
Histoire de la littérature française au XVIIe siècle (*le R. P. Longhaye*). 412
Les Grands Ecrivains français La Rochefoucauld (*J. Bourdeau*) . . . 415
Saint-Evremond (*Jean Macé*) 546
J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire. Étude sur les relations littéraires de la France et de l'Angleterre au XVIIIe siècle (*J. Texte*) 525
Diderot. Sa vie, ses œuvres, sa correspondance (*A. Collignon*) . . . 174
Etudes de littérature et d'art, 3e série (*G. Larroumet*) 253
La Comédie française depuis l'époque romantique. 1825-1894 (*Albert Soubies*). 522
Le Drame historique et le drame passionnel (*J.-J. Weiss*) 522
Les Grands Ecrivains français. Lacordaire (*le comte d'Haussonville*). . 415
Etudes sur la littérature contemporaine (*Edmond Schérer*) 459
Nouveaux Essais sur la littérature contemporaine (*F. Brunetière*) . . 417
Autour du dilettantisme (*l'abbé F. Klein*) 340
Propos de littérature (*Albert Mockel*). 173
L'Aristocratie intellectuelle (*Henry Bérenger*). 400
Le Règne de la grâce (*Maurice Pujo*) 131

Littératures étrangères. Allusions littéraires. 1re série (*le P. Corentin Pétillon*). 1er fasc. 544
De D. G. Morhofio Leibnitii in cognoscendis linguis et germanico sermone reformando praecursore (*Albert Fécamp*) 59
Le Poème de Gudrun, ses origines, sa formation et son histoire (*Albert Fécamp*) 58
La Poesia giovanile e la canzone famosa di Guido Cavalcanti (*Giulio Salvadori*). 144
Anarquistas literarios (*J. Martinez Ruiz*). 175

HISTOIRE

Géographie et voyages. Généralités. Nouveau Dictionnaire de géographie universelle (*Vivien de Saint-Martin* et *Rousselet*) . . 254
Le Tour du monde 503
Atlas universel de géographie (*Vivien de Saint-Martin* et *F. Schrader*). N° 58. Feuille du nord-ouest de l'Afrique 217
Cours de géographie rédigé conformement au nouveau programme d'admission à l'Ecole spéciale militaire pour 1891 (*J. Molard*). I. Europe II. France. III. Colonies françaises, Asie, Afrique, Amérique, Océanie. 217
Précis de géographie à l'usage des candidats à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr (*Marcel Dubois* et *Camille Guy*) 218
Résumé de géographie physique et historique (3e partie) (*G. Niox*). . 219

France. Les Montagnes de France. Les Vosges (*G. Fraipont*). 220
Notre-Dame de Lorette. Le Quartier, la paroisse, l'église (*l'abbé E. Duplessy*) 177
La Vallée de Chevreuse (*E. Meignen*) 63

Les Étapes d'un touriste en France. Promenades et excursions dans les environs de Paris (*Alexis Martin*). Région du Nord. 62
Les Étapes d'un touriste en France. Mes promenades à Versailles et dans ses environs (*Alexis Martin*) 500
Une Visite à Orléans (*Alexis Martin*) 459
Les Etapes d'un touriste en France. Belle-Isle-en-Mer (*Léon Trébuchet*). 220

Europe. Chez John Bull. Journal d'un rural (*le baron E. de Mandat-Grancey*) 163
Terre d'Espagne (*René Bazin*). 221
La Rome d'aujourd'hui (*Henri Joly*) 144
Du Vésuve à l'Etna et sur le littoral de l'Adriatique (*J. de Beauregard*). 222
Notes de voyage. La Grèce et la Sicile; villes romaines et byzantines; Constantinople et Smyrne (*Francis de Crue*) 221
La Sicile, impressions du présent et du passé (*Gaston Vuillier*) . . . 485

Asie. Jérusalem (*P. Loti*) 145
La Colonisation française en Indo-Chine (*J. de Lanessan*) 222
Mgr Verrolles et la mission de Mandchourie (*Adrien Launay*). . . . 224
Les Missionnaires français en Corée (*Adrien Launay*) 224
Voyages extraordinaires *de Mendez Pinto*, remis en ordre par *F. Desplantes* 231

Afrique. L'Afrique. Anthologie géographique (*Noël Garnier*). 224
Geografia militar de Marruecos (*D. Teodoro Bermudez Reina*) 215
De Saint-Louis à Tripoli par le lac Tchad (*le lieutenant-colonel P.-L. Monteil*). 225
Le Soudan en 1894. La Vérité sur Tombouctou; l'esclavage au Soudan (*Edouard Guillaumet*). 76
La Vie au continent noir (*Félix Dubois*). 226
Madagascar, esquisse ethnographique et politique (*Henri Mager*). . . 232
La Mission de la France à Madagascar (*J.-L. Gondal*) 228
La France à Madagascar (1815-1895) (*Louis Brunet*) 227
Madagascar et la mission catholique (*les RR. PP. Colin* et *Suau*). . . 424
Au pays de Paul et Virginie (*Jules Leclercq*) 228

Amérique et Océanie. Les Jésuites à Cayenne. Histoire d'une mission de vingt-deux ans dans les pénitenciers de la Guyane (*le R. P. Paul Mury*) 229
Peru. Beobachtungen und Studien über das Land und seine Bewohner während eines 25jährigen Aufenthalts (*E.-W. Middendorf*). II Band. Das Küstenland von Peru 63
Compendio de geografia de la república de Colombia (*Angel M. Diaz Lemos* 367
L'Isola delle Donne. Viaggio ad Engano (*Elio Modigliani*) 257
La République d'Haïti, son présent, son avenir économique (*Paul Vibert*). 229

Histoire ancienne. Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, d'après les textes et les monuments (*Ch. Daremberg* et *Edm. Saglio*). 428
La Mythologie et les dieux dans les Argonautiques et dans l'Enéide (*H. de la Ville de Mirmont*). 338
Lexique des antiquités romaines, rédigé sous la direction de *M. R. Cagnat*, par *G. Goyau*. 65
La Prière dans le paganisme romain (*l'abbé A. Devaux*) 176
Essai sur le règne de l'empereur Domitien (*Stéphane Gsell*). 528
Disputatio de aetate qua conscripta est Historia Augusta (*Henri Vermaat*). 530

Histoire des Juifs. Les Juifs, leur présent, leur passé et leur avenir, étudiés dans l'Ecriture sainte et la tradition (*l'abbé Doublet*). 425
An Inquiry into the sources of the history of the Jews in Spain (*Joseph Jacobs*) 425
Les Juifs de Paris au XVIIIe siècle (*Léon Kahn*) 426

Histoire de l'Église. Die Entstehung des Kirchenstaates (*Dr Gustav Schnürer*) 271
Rome et ses pontifes. Histoire, traditions, monuments (*Mgr C. Chevalier*). 493
La Cour de Rome et l'esprit de Réforme avant Luther (*Félix Rocquain*). II. Les Abus. Décadence de la Papauté 428
Die päpstlichen Kollektorien in Deutschland während des XIV. Jahrhunderts, herausgegeben von *Dr J.-P. Kirsch* 147

Le Conclave : Origines, histoire, organisation, législation ancienne et moderne (*Lucius Lector*). 431

Hagiographie, Ipsanographie. Œuvres complètes (*Mgr X. Barbier de Montault*). Rome. VI. Hagiographie (2e partie). 148
Saint Martin (*A. Lecoy de la Marche*). 490
Le Vénérable Cottolengo, fondateur de la Piccola Casa de la divine Providence, sous les auspices de saint Vincent de Paul (*le R P. Pierre-Paul Gastaldi*). Trad. de l'italien par *Mgr Constans* 527
Justification archéologique des reliques de sainte Cécile, conservées autrefois et maintenant à la métropole d'Albi (*Mgr X. Barbier de Montault*) 149

Histoire universelle, du moyen âge et moderne. Les Florentins à Lyon (*le comte de Charpin-Feugerolles*). Les Florentins en Pologne (*Louis Fournier*) 265
I Commentarii rerum memorabilium, quae temporibus suis contigerunt d' Enea Silvio de' Piccolomini (Pio II) (*Dott. Giuseppe Lesca*) . 343
La Réforme en Allemagne et en France, d'après l'analyse des meilleurs auteurs allemands (*le comte J. Boselli*). 434
Louis XIV et le Saint-Siège (*Charles Gérin*) 67
La Paix d'Aix-la-Chapelle (*le duc de Broglie*) 344
Russes et Prussiens pendant la guerre de Sept ans (*Alfred Rambaud*). 208
Beust et Bismarck. 1865-1868 (*le prince Lubomirski*). 73
The international beginnings of the Congo free State (*Jesse Seddall Reeves*) 462

Questions du jour. Questions actuelles (*le R. P. Ch. Daniel*) . . . 461
Ce que l'on va chercher à Rome (*Ollé-Laprune*) 460
Le Diable et la Révolution (*Léo Taxil*) 531
La Révolution et la liberté (*le R P. Constant*) 544
La Défense de l'Eglise en France sous Léon XIII. Lettre à Monseigneur Ferrata, nonce apostolique (*Mgr Fèvre*) 435
La Frontière menacée, étude militaire (*le capitaine Gélinet*). 213
Loin du pays. Les Religieux français et l'influence de la France dans les missions (*le R. P. Rouvier*) 230

Histoire de France. La France chrétienne dans l'histoire, ouvrage publié à l'occasion du 14e centenaire du baptême de Clovis. . . . 487
Clovis (*Godefroy Kurth*). 489
Les Grandes époques de la France, des origines à la Révolution (*Hubault* et *Marguerin*) 500
Les Premiers Rois de France (Mérovingiens, Carlovingiens et premiers Capétiens), d'après les chroniqueurs; de Grégoire de Tours à Guillaume de Tyr. Texte abrégé, coordonné et traduit par *Mme de Witt, née Guizot*. 490
Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Eudes, comte de Paris et roi de France, 882-898 (*Edouard Favre*) 66
Les Chroniqueurs français du moyen âge. Villehardouin, Joinville, Froissart, Commynes (*l'abbé A. Lepitre*). 76
La France sous saint Louis et sous Philippe le Hardi (*A. Lecoy de la Marche*) 499
Histoire de Blanche de Castille, reine de France (*Élie Berger*) 149
Le Grand Siècle. Louis XIV, les arts, les idées (*Émile Bourgeois*). . . 485
Mémoires de Saint-Simon, avec les notes et appendices de *M. de Boislisle* 259
Briefe der Herzogin Elisabeth-Charlotte von Orléans an ihre frühere Hofmeisterin, herausgegeben von *Dr Eduard Bodemann* 537
Le Régent, l'abbé Dubois et les Anglais, d'après les sources britanniques (*L. Wiesener*) 68
Souvenirs d'un page de la cour de Louis XVI (*Félix, comte de France d'Hézecques, baron de Mailly*), publiés par *le comte d'Hézecques* . . . 438
Mémoires du comte de Paroy, souvenirs d'un défenseur de la famille royale pendant la Révolution (1789-1797), publiés par *Étienne Charavay* 346
La Révolution d'après M. Taine (*l'abbé Birot*). 177
Emigrés et chouans (*le comte G. de Contades*). 151
Le Centenaire de Quiberon. 27 juin-26 août 1795. Souvenir et enseignement (*Edmond Béraud*) 460

Histoire du 18 fructidor. La Déportation des députés à la Guyane, leur évasion et leur rentrée en France (*le chevalier de la Rue*) 153
Bonaparte et les républiques italiennes (1796-1799) (*Paul Gaffarel*) . . 348
Mémoires d'une contemporaine, ou Souvenirs d'une femme sur les principaux personnages de la République, du Consulat, de l'Empire (*Ida Saint-Elme*) 439
Napoléon, la République, le Consulat, l'Empire, Sainte-Hélène, d'après les peintres, les sculpteurs et les graveurs 566
Mémoires de Mme la duchesse d'Abrantès. Souvenirs historiques sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration 154
Mémoires du général baron Roch Godart (1792-1815), publiés par *J.-B. Antoine* 198
Les Souvenirs du général baron Paulin (1782-1876), publiés par le capitaine du génie *Paulin-Ruelle*, son petit-neveu 199
Mémoires du général baron Thiébault, publiés sous les auspices de sa fille Mme *Claire Thiébault*, d'après le manuscrit original, par *Fernand Calmettes*. T. IV (1806-1813) 198
Journal du maréchal de Castellane (1804-1862). T. Ier (1804-1825) . . . 262
Les Conspirations militaires sous le Consulat et l'Empire (*E. Guillon*) . . 156
Le Mémorial de Sainte-Hélène (*le comte de Las-Cases* suivi de Napoléon dans l'exil (*O'Meara*), et du Séjour du docteur Antommarchi à Sainte-Hélène) 196, 461
Marie-Amélie et la Société française en 1847. La Révolution de 1848 (*Imbert de Saint-Amand*) 159
Napoléon III avant l'Empire (*H. Thirria*) 160
L'Empire libéral. Etudes, récits, souvenirs. T. I. Du Principe des nationalités (*Emile Ollivier*) 157
La Leggenda e la Storia dell'anno terribile (*Giacomo Pescatore*) . . . 545
Un Témoignage sur un point d'histoire : La Campagne monarchique d'octobre 1873 (*Charles Chesnelong*) 532
Le Président Carnot et ses funérailles au Panthéon, souvenir du 1er juillet 1894 (*Lavialle de Lameillère*) 441

Histoire religieuse. Die Strassburger Diöcesansynoden (*Dr Max Sdralek*) 343
Pouillé de l'ancien diocèse de Sens, publié d'après des manuscrits et des documents inédits, par *Paul Quesvers et Henri Stein*) 351
Les Bénédictins de Saint-Germain des Prés et les savants lyonnais d'après leur correspondance inédite (*l'abbé J.-B. Vanel*) 339
A la recherche d'une religion civile (*l'abbé Sicard*) 444
L'Eglise de Paris pendant la Révolution française, 1789-1801) (*l'abbé Delarc*) 445
Le Diocèse de Genève (partie de Savoie) pendant la Révolution française (*l'abbé Lavanchy*) 351

Institutions. Histoire économique. Mœurs. Manuel des institutions françaises. Période des Capétiens directs (*Achille Luchaire*) 443
Histoire du droit et des institutions de la France. T. VI. La Féodalité (suite) (*E. Glasson*) 442
Esclaves, serfs et mainmortables (*Paul Allard*) 443
Les Communes françaises à l'époque des Capétiens directs (*Achille Luchaire*) 444
De Cancellariae regum Franciae officiariis et emolumento (1440-1523) (*A. Spont*) 436
Les Etats de Normandie, leurs origines et leur développement au XIVe siècle (*Alfred Coville*) 262
Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général depuis l'an 1200 jusqu'en l'an 1800 (*le vicomte d'Avenel*) 28
Les Livres de compte des frères Bonis, marchands montalbanais du XIVe siècle, publiés et annotés par *Edouard Forestié* 349
Les Charges du paysan avant la Révolution de 1789 (*L.-A. Remondière*). 323
La Vie privée d'autrefois. Les Magasins de nouveautés. L'Enfant (*Alfred Franklin*) 69
Deux séductions au XVIIIe siècle (*Frédéric Delacroix*) 70
Un Capitaine au régiment du Roi, étude sur la société en France, et

sur une famille de la Flandre française au XVIIIe siècle (*le marquis de Belleval*) 167
La Fin d'une société. Le Duc de Lauzun et la cour de Marie-Antoinette (*Gaston Maugras*) 345
La Vie et les mœurs au jour le jour (*René Doumic*). 368

Histoire de l'enseignement. Contribution à l'histoire de l'instruction primaire dans la Gironde, avant la Révolution (*le chanoine Ernest Allain*) 71

Histoire militaire. Les Gardes du corps sous les anciennes monarchies (1191-1791) (*F. Bellanger*) 214
Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution, d'après les archives des états-majors français et austro-sarde (*Léonce Krebs* et *Henri Moris*) 213
Le Général Badelaune et la défense des Alpes en 1793-1794 (*Charles Philippe*) 201
Souvenirs de guerre du général baron Pouget, publiés par *Mme de Boisdeffre*, née *Pouget*. 197
Souvenirs militaires du colonel de Gonneville, publiés par la *comtesse de Mirabeau*, sa fille, et précédés d'une étude par le *général baron Ambert* 197
Aventures d'un marin de la garde impériale, prisonnier de guerre sur les pontons espagnols et dans l'Ile de Cabrera (*Henri Ducor*) . . . 163
Journal du général *Fantin des Odoards*. Etapes d'un officier de la Grande Armée (1800-1830) 200
Les Cahiers du capitaine Coignet, 1776-1850, publiés d'après le manuscrit original (*Lorédan Larchey*) 492
Souvenirs et campagnes (*le général de La Motte-Rouge*). 1re série : Empire, Restauration, règne de Louis-Philippe. 203
Lettres du *maréchal Bosquet* (1830-1858). 205
Le Maréchal de Saint-Arnaud en Crimée (*le Dr Cabrol*). 204
Mes Souvenirs (*le général du Barail*). T. II (1851-1864). 206
Souvenirs militaires (1866-1870). Préliminaires de la guerre. Mes missions à Vienne et en Belgique (*le général Lebrun*). 207
La Seconde Campagne de France. Histoire générale de la guerre franco-allemande (1870-1871) (*le commandant Rousset*). T. I, II et III (L'Armée impériale, le Siège de Paris) 209
Guerre de 1870. La Première Armée de l'Est. Reconstitution exacte des petits combats (*le commandant Euvrard*). 212
L'Armée de l'Est, relation anecdotique de la campagne de 1870-1871, d'après de nombreux témoignages oculaires et de nouveaux documents (*Grenest*) 212
Histoire de la guerre en Bourgogne (1870-1871) (*Gaudelette*) 213
Campagne de la Loire en 1870-1871. Josnes, Vendôme, Le Mans (*Pierre Lehautcourt*) 211
Les Français au Tonkin. Récits de guerre (*Commandant J. Sarzeau*). 500
Un Régiment de ligne pendant la guerre d'Orient. Notes et souvenirs d'un officier d'infanterie (*le colonel Cullet*), publiés par l'abbé *S. Rochet* 208

Histoire diplomatique. Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. T. III. Danemark, avec introd. et notes par *A. Geffroy* 533
L'Alliance autrichienne (*le duc de Broglie*). 344
Choiseul à Rome. Lettres et mémoires inédits, 1754-1757 (*le vicomte Maurice Boutry*) 437
Correspondance de Pierre Chépy avec le ministre des affaires étrangères (mai 1793-janvier 1794), publiée par *R. Delachenal* 152
Un Diplomate à Londres. Lettres et notes (1871-1877) (*Charles Gavard*). 68

Histoire étrangère. Des Richard Löwenherz deutsche Gefangenschaft (1192-1194) (*K.-A. Kneller*). 77
History of the Church in England from the accession of Henry VIII to the death of queen Elisabeth A. D. 1509-1603 (*Mary H. Allies*) . . . 270
Geschichte des letzten Ministeriums Konigin Annas von England (1710-1714) und der englischen Thronfolgefrage (*Dr Félix Salomon*) . . . 264

Études historiques et archéologiques sur l'ancien pays de Liège (*le baron J. de Chestret de Haneffe*) 534
La Révolution française en Hollande. La République batave 535
Etudes sur l'Espagne (*A. Morel-Fatio*) 369
Storia di Vittorio Emanuele II e del suo regno (*Licurgo Cappelletti*). . 265
Autour d'un trône. Catherine II de Russie (*K. Waliszewski*). 536
Un Mémoire inédit du comte d'Antraigues sur l'enseignement national en Russie (1802), publié par *Léonce Pingaud* 545

Archéologie. L'Afrique romaine. Promenades archéologiques en Algérie et en Tunisie (*Gaston Boissier*) 342
La Stèle chrétienne de Si-ngan-Fou. 1re partie. Fac-similé de l'inscription syro-chinoise (*le P. Henri Havret*) 449
Catalogue du Musée lapidaire rémois (*Ch. Givelet, H. Jadart et L. Demaison*) 448

Noblesse. Histoire nobiliaire, 2,500 actes de l'état civil ou notariés, concernant des familles de l'ancienne France, XV-XVIIIe siècles (*le marquis de Granges de Surgères*) 164

Biographies françaises. Biographies du XIXe siècle. 11e série . . 354
Les Grandes Figures catholiques du temps présent (*l'abbé G. Bertrin*) . 492
Nos édiles (*Ernest Gay*). 355
Jean de Joinville et les seigneurs de Joinville, suivi d'un catalogue de leurs actes (*H.-François Delaborde*). 353
Semblançay (?-1527). La Bourgeoisie financière au début du XVIe siècle (*A. Spont*). 437
Turenne, sa vie, les institutions militaires de son temps (*Jules Roy*). . 491
Le Comte de Frontenac. Etude sur le Canada français à la fin du XVIIe siècle (*Henri Lorin*) 449
Hubert Robert et son temps (*C. Gabillot*) 271
Un Avocat journaliste au XVIIIe siècle ; Linguet (*Jean Cruppi*) 166
Le Nabab René Madec. Histoire diplomatique des projets de la France sur le Bengale et le Pendjab (1772-1808) (*Emile Barbé*). 161
Le Capitaine La Tour d'Auvergne, premier grenadier de la République (*Emile Simond*) 195
Le Maréchal de Ségur (1724-1801), ministre de la guerre sous Louis XVI (*le comte de Ségur*) 194
Louis XVII, son enfance, sa prison, sa mort au Temple (*R. Chantelauze*. 452
Une Idylle sous Napoléon Ier. Le Roman du prince Eugène (*Albert Pulitzer*) 168
Vie et aventures du capitaine de corsaire Tom Souville ; ses combats, ses évasions (1777-1839) (*Henri Chevalier*) 539
Saint-Simon et son œuvre (*Georges Weill*) 356
Royer-Collard (*E. Spuller*) 539
Vie de Berryer. Berryer sous la République et le second Empire (*Charles de Lacombe*) 452
Les Grands Ecrivains français Guizot (*A. Bardoux*) 170
Robinet de Plas, officier de la marine française (*l'abbé Profillet*) . . . 462
Le Général Faidherbe (*J.-M Brunet*). 493
Une Gloire française. Le Commandant Rivière. Sa vie et ses œuvres (*François Bournand*) 271
Le Comte de Paris (*Edouard Hervé*) 78
Le Maréchal Canrobert (*F. Bournand*) 206

Biographies étrangères. Kardinal Pole, sein Leben und seine Schriften, ein Beitrag zur Kirchengeschichte des 16. Jahrhunderts (*A. Zimmermann*) 264
A life's decision (*T. W. Allies*) 78
La Vita e le opere di Giovanni Botero (*Carlo Gioda*). 356
Lettres inédites de *Joseph Mazzini*, publiées avec introd. et notes par *D. Melegari* 542
Bodin, eine Studie über den Begriff der Souveraineität (*Dr E. Hancke*, Untersuchungen zur Deutschen Staats- und Rechtsgeschichte, herausg. von *Dr Otto Gierke*. 77

Mélanges historiques. De l'histoire considérée comme science (*P Lacombe*) 61
Les Grands Historiens du XIXe siècle. Etudes et extraits (*Georges Meunier*). 77

Manuscrits. Notice sur le n° 16409 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale (*B. Hauréau*) 543
Notizie di manoscritti neolatini (*Alfonso Miola*). Parte prima : Mss. francesi, provenzali, spagnuoli, catalani e portoghesi della Biblioteca nazionale di Napoli (Notizie ed estratti da biblioteche ed archivi, I). 360

Bibliographie. Vieux Papiers, vieilles images, cartons d'un collectionneur (*John Grand-Carteret*) 486

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Abrantès (duchesse d'). 154
Adolphe-Prieur (H.) 458
Aicard (Jean) 306, 309
Allain (le chanoine Ernest). . . . 71
Allard (Paul). 443
Allier (Raoul) 393
Allies (Mary H.). 270
Allies (T.-V.). 78
Ambert (le général baron). 197
Annunzio (G. d') 6, 294
Antoine (Claude). 302
Antoine (Ferdinand) 252
Antoine (J.-B.) 198
Antraigues (le comte d') 545
Arbois de Jubainville (H. d') . . 258
Ardel (Henri). 307
Arène (Paul) 309
Arion (Ch). 32
Arnaud (M.) 102
Arnauné (A.) 133
Arthez (Danielle d'). 12
Artin-Pacha (S. E. Yacoub) . . . 139
Aspres (Gaston des). 41
Audic (Charles) 113
Avenel (le vicomte d'). 28
Barail (le général du) 206
Barbé (Émile). 161
Barbier de Montault (Mgr X.) 148, 149
Barboux (A.) 170
Barracand (Léon) 310
Barthelemy-Saint-Hilaire (J.) . . 48
Baudrillart (Henri). 165
Bazin (René) 221
Beaulavon (G.) 47
Beaune (Georges) 304
Beaunis (H.) 385
Beauregard (J. de) 222
Beaurepaire (Froment de). . . . 363
Bellanger (F.). 214
Belleval (le marquis de). . . . 167
Bellvé (Mariano Rubió y). . . . 215
Bentzon (Th.). 299
Béraud (Edmond) 460
Bérenger (Henry) 400
Berger (Élie) 149
Berkeley 47
Bernard (l'abbé) 108
Berthot (P.) 331
Bertrin (l'abbé G.) 492
Besse (Ludovic de) 108
Besson (Martial) 176
Bétous (le Dr) 245
Biart (Lucien) 510
Biervliet (J.-J. van). 387
Bièvre (Georges Mareschal de) . 305
Bilhaud (Paul) 507
Binet (A) 385
Birot (l'abbé) 177
Bodemann (Eduard) 537
Bognar (Stephanus). 130
Boisdeffre, née Pouget (Mme de) . 197
Boislisle (de) 259
Boissier (Gaston) 342
Boix (le Dr É.) 244
Bolo (l'abbé Henry). 105
Bonhomme (Louis) 366
Bordeu (Charles de) 298
Boselli (le comte J.) 434
Bosguérard (Marie de). 507
Bosquet (le maréchal) 205
Bouchard (Joseph) 121
Bouchaud (Pierre de) 125
Boûnes (l'abbé) 111
Bourdeau (J.) 415
Bourgeois (Émile) 485
Bournand (F.). 206, 271
Boutry (le vicomte Maurice) . . 437
Bradi (Michel Lorenzi de) . . . 308
Brenous (J.) 407
Brice (Hubert) 31
Brinon (le Dr A. de). 245
Brisay (Henry de) 512
Brisse (Ch.) 456
Broglie (le duc de). 344
Brouardel (le prof.) 241
Bruder (Adolf) 44
Brunel (J.-M.) 493
Brunet (Louis) 227
Brunetière (F.) 396, 417
Bücheler (Franciscus). 140

Bernoud (Emile) 410
Bosca Jean de 303
Bezy B. de 12
Cabrol le Dr 204
Cagnat R. 65
Camc (Théodore) 505
Calmettes (Fernand) . . . 198, 300
Campbrane M. de 10
Camps y Fabres 45, 172
Canivet Charles 127
Capellery (Louis 121
Cappelletti Georges 205
Caro Mgr 309
Carlos (Abbé M.) 100, 110
Carracedo José-R. 303
Castellane le maréchal de . . . 202
Cater Paul 236
Caussade le R. P. de 109
Cawadias 78
Champcommunal J. 319
Champol 15
Chantelauze R. 452
Charaux Auguste 73
Charavay Etienne 346
Charpin-Feugerolles le comte de . 205
Chauvin Jeanne 323
Chepy Pierre 152
Chenon de la Bruyère Mme . . . 514
Chesnelong Charles 532
Chestret de Haneffe le baron J. de . 534
Chevalier Henri 539
Chevalier Mgr C. 493
Chevillard Valbert 24
Chevrel G. 249
Christophe 515
Cicéron 457
Cocles Denys 391
Cogney le capitaine 492
Colin le R. P. 424
Collignon A. 174
Consorti Luigi 266
Constans Mgr 527
Constant le R. P. 544
Constantin Paul 137
Costades le comte G. de . . . 151
Cobbe le R. P. J. 516
Coppuy Samuel 220
Cosseron de Villesossy le général . 364
Costa Emilio 320
Couture Léonce 48
Coville Alfred 262
Crafty 494
Crépieux-Jamin J. 158
Crisos 244
Cruz Francis de 221
Cruppi Jean 166
Cullet le colonel 208
Cumont Mme M. 498
Daniel le R. P. Ch. 461
Dauchez le Dr 243
Degion Henri 127
Delaborde H.-François 353
Delachenal R. 152
Delacroix Frédéric 70
Delarc Abbé 445
Delorme Alexée 296
Delorme Sixte 502
Delpit Edouard 308
Demaison L. 448
Demolins Edmond 36
Depasse Hector 40
Derenbourg Ch. 452
Deschamps François . . . 543, 544
Desclozeaux J. 455
Desplantes P. 231
Dessailles L.-A. 247
Devaux Fabbé A. 176
Dietrich Alb. 380
Dostoïevsky 289
Douais C. 46
Doublet Fabbé 455
Dumas Fils 368
Dupuis Félix 236
Dubois Marcel 218
Dugon Henri 163
Dugas L. 45
Dubeu P. 250
Dumas G. 235
Duplessy Fabbé E. 177
Dupuy Marc 366
Duvaucbel Léon 10
Eberlerschenbach M. de 292
Eichtal Eugène d' 402
Eisenmann Ernest 315
Euvrard le commandant 212
Fabri-Domergue 237
Fabreguettes P. 317
Fabres Camps y 45, 172
Fantin des Odoards le général . 200
Faugère Prosper 421
Fava Fabbé 404
Favre Edouard 66
Fecamp Albert 58, 59
Feliz Georges 126
Ferreira Urbano 173
Fevre Mgr 435
Flamini Francesco 418
Floran Mary 300
Florentin-Loiry Ch. 119
Fitz-Patrick J. 249
Forestie Edouard 349
Fortini Pietro 458
Fouille A. 236
Fournier Louis 265
Fraipont G. 220
Franay Gabriel 495
France Anatole 7
France d'Hizecques, baron de Marly Félix comte de 438
Francotte Henri 521
Franklin Alfred 69
Fraelich 496
Froeiny de Beaurepaire 363
Gabillot C. 271
Gaffarel Paul 348
Garber Charles St. 105
Gandy le Dr 246
Gardair M. 399
Garnier Fabbé 32
Garnier Noël 224
Gastaldi le R. P. Pierre-Paul . . 527
Gaubert B. 242
Gaudellette 213
Gautier V. 138
Gavard Charles 68

Gay (Ernest) 355
Gayraud (l'abbé) 543
Geffroy (A.) 533
Gelcich (Eugénie) 268
Célinet (le capitaine) 213
Gennevraye (A.) 511
Genoud (J.) 102
Gérin (Charles) 67
Germe (le Dr L.) 239
Gierke (le Dr Otto) 77
Gilardoni (E.) 268
Gioda (Carlo) 356
Girard (Léon) 321
Girard (S.-J.) 215
Giraud (Henri) 123
Giraud-Teulon 42
Giron (Aimé) 514, 516
Givelet (Ch.) 448
Glachant (V.) 457
Glasson (E.) 442
Godard (le général baron Roch) . 198
Golschmann (Léon) 291, 501
Gondal (J.-L.) 228
Gonneville (le colonel de) . . . 197
Gontaut (duchesse de) 349
Gontaut (le marquis de) 349
Gothi (E.) 502
Gouzien (Alain) 36
Goyau (G.) 65
Grand-Carteret (John) 486
Granges (Ch. des) 507
Granges de Surgères (le marquis de). 164
Greef (Guillaume de) 40
Grégoire (l'abbé) 129
Grenest 212
Grenier (Édouard) 116
Gréville (Henry) 295
Grignan (Mme de) 411
Grimaux (E.) 267
Gruyer (F.-A.) 484
Gsell (Stéphane) 528
Guéchot (M.) 495
Guerrier de Haupt (Marie) . . . 499
Guigou (P.) 506
Guillaume (l'abbé) 364, 409
Guillaumet (Édouard) 76
Guillon (E.) 156
Guillouard (L.) 311
Guy (Camille) 218
Gyp 19
Halpérine-Kaminsky 289
Hameau (Jean) 233
Hancke (le Dr E.) 77
Haneffe (le baron J. de Chestret de). 534
Harel (Paul) 112
Harfouch (Joseph) 269
Harold 498
Hauréau (B.) 543
Haussonville (le comte d') . 30, 415
Havbet (le P. Henri) 449
Henry (Paul) 322
Hensel (K.) 521
Hervé (Edouard) 78
Hervilly (Ernest d') 501
Hézecques, baron de Mailly (Félix, comte de France d') 438
Holder (Alfred) 56
Houdaille (Octave) 125
Hubault 500
Hubert-Valleroux (P.) 313
Huc (Théophile) 312
Hulewicz (C.) 361
Humbert 495
Humbert (A.) 507
Icard (Severus) 363
Imbert de Saint-Amand 159
Ivoi (Paul d') 596
Jaccard (A.) 330
Jacobs (Joseph) 425
Jadart (H.) 448
Janet (Paul) 411
Jaubert (Ernest) 291
Jelikhovska (Vera) 501
Jenkins (Thomas Atkinson) . . . 335
Joly (Henri) 144
Jousseaume (Robert) 318
Jubainville (H. d'Arbois de) . . . 258
Kahn (Léon) 426
Kannengiesser (A.) 359
Kautsky (Karl) 43
Kirsch (le Dr J.-P.) 147
Kleffer (Henri) 393
Klein (l'abbé F.) 340
Kneller (K.-A.) 77
Kœnigs (G.) 55, 328
Korolenko (Wladimir) 291
Kostka (J.) 520
Krebs (Léonce) 213
Kronecker (Léopold) 521
Kurth (Godefroid) 489
La Bouillerie (le baron J. de) . . 267
La Bruyère (Mme Chéron de) . . . 514
Lacombe (Charles de) 452
Lacombe (P.) 61
Lacordaire (Henri) 541
Ladey (Mme Victor) 541
Lafargue (Fernand) 22
Lafont (G. de) 454
La Garde (Louis de) 365
La Grasserie (R. de) . . . 315, 455
Lam (Frédéric) 124
La Marche (A. Lecoy de) . . 490, 499
Lameillère (Lavialle de) 441
La Motte-Rouge (le général de) . 203
Lanessan (J. de) 222
Lange (le Dr) 235
Lantoine 457
Lapeyre (Paul) 38
Larchey (Lorédan) 492
La Rive (Théodore de) 100
Larmandie (Léonce de) 308
La Rousselière (M. de) 522
Larroumet (G.) 253
La Rue (le chevalier de) 153
Las Cases (le comte de) . . 196, 461
Lasserre (Élie) 366
La Tailhède (Raymond) 128
Launay (Adrien) 224
Laurent (A.) 398
Laurie (André) 508
Lavanchy (l'abbé) 351
Lavedan (Henri) 9
Lavialle de Lameillère 441
La Ville de Mirmont (H. de) . . . 338
Le Bon (Gustave) 388
Lebrun (le général) 207

Leclercq (Jules) 228
Le Courtier (Mgr) 129
Lecoy de la Marche (A.) . . 490, 499
Lector (Lucius) 431
Lefèvre (G.) 392
Le Goff (l'abbé) 269
Legrand (J.) 457
Lehautcourt (Pierre) 211
Lehaistre (Alexis) 508
Le Mansois Duprey 267
Lemerre (Jacques) 497
Lemos (Angel-M.-Diaz) 367
Lepitre (l'abbé A.) 76
Le Querdec (Yves) 519
Leroy-Beaulieu (Paul) 29
Le Roy-Villars (Ch.) 365
Lesca (Dott. Giuseppe) 343
Lescot (Mme) 514
Letainturier (Jules) 41
Levray (Marguerite) 510
Lévy (Raphaël-Georges) 132
Lhopital (Joseph) 23
Longhaye (le R. P.) 412
López-Valdemoros (Juan Gualberto) . 173
Lorenzi de Brada (Michel) 308
Lorin (Henri) 449
Loti (P.) 145
Loubat 318
Lubomirski (Prince) 73
Luchaire (Achille) 443, 444
Lukianow (S.-M.) 237
Macé (Jean) 546
Mac-Swiney (le chevalier) 404
Maël (Pierre) 498, 508
Mager (Henri) 232
Mailly (Félix comte de France d'Hézecques, baron de) 438
Mallarmé (Stéphane) 117
Manacéine (Marie de) 270
Mandat-Grancey (le baron E. de) . 163
Marbeau (Eugène) 248
Marcassin (Jean) 172
Maréschal de Bièvre (Georges) . 305
Marchand (Henry) 515
Marguerin 500
Marie de France 335
Marshalls 516
Martin (Alexis) 62, 459, 500
Martin (Mgr Conrad) 99
Masquard (Eugène de) 32
Mationon (le R. P.) 103
Maugras (Gaston) 345
Mayet (Charles) 171
Mazoyer (l'abbé Ph.) 364
Mazzini (Joseph) 542
Meignen (E.) 63
Melegari (D.) 542
Meunier (Georges) 77
Meunier (Mme Stanislas) 20
Michel (F.-J.) 111
Middendorf (E.-W.) 63
Mielle (P.) 325
Miola (Alfonso) 360
Mirabeau (la comtesse de) . . . 197
Mirmont (H. de la Ville de) . . . 338
Mithouard (Adrien) 116
Mockel (Albert) 173
Modigliani (Elio) 257
Moireaux (Jules) 5
Moise (Ferdinand) 36
Molard (J.) 217
Monod (Édouard-Gabriel) 456
Montaignac 39
Montalcyon (G.) 362
Montault (Mgr X. Barbier de) . 148, 149
Monteil (lieutenant-colonel P.-L.) . 225
Moratti (Carlo) 321
Morel-Fatio (A.) 369
Moris (Henri) 213
Mouton (Eugène) 14
Mury le R. P. Paul 229
Muteau (Ch.) 324
Muteau (Ch.) 316
Nanteuil (Mme P. de) 500
Natale (Tomaso) 323
Naudet (l'abbé) 37
Naudier (Ferdinand) 41
Nemours-Godré 300, 503
Neukomm (Edm.) 509
Nicole (G.) 512
Niewenglowski (B.) 251
Nitti 43
Nivelle (Jean de) 127
Niox (G.) 219
Noirit (Jules) 120
Noussanne (Henri de) 498
Novicow (J.) 327, 455
Odoards (le général Fantin des) . 200
Ollé-Laprune 460
Ollivier (Emile) 157
O'Meara 196, 461
Onclair (l'abbé) 33
Orléans (Elisabeth-Charlotte von) . 537
Ott (A.) 396
Pagès (l'abbé P.-M.) 109
Paliez (l'abbé Félix) 29
Paris (Gaston) 142
Parodi (D.) 47
Paroy (le comte de) 346
Pascal (Blaise) 421
Paulin (le général baron) 199
Paulin-Ruelle (le capitaine) . . . 190
Péladan (le Sâr) 397
Pescatore (Giacomo) 545
Pétillon (P. Corentin) 544
Petit (A.) 237
Petit (L.) 246
Petitot (Emile) 368
Pfeiffer (E.) 99
Philippe (Charles) 201
Pierrefeu (Guy de) 141
Pifteau (le Dr) 234
Pillon (F.) 394
Pilo (Mario) 390
Pingaud (Léonce) 545
Pinto (Mendez) 231
Pioger (l'abbé) 136
Pluot (l'abbé) 103
Poey (l'abbé) 517
Poinsard (Léon) 134
Poinsbols (Charles de) 124
Pouget (le général baron) 197
Powell (J.-W.) 520
Price (Georges) 513
Profillet (l'abbé) 462
Pujo (Maurice) 131

Pulitzer (Albert) 168
Puymaigre (le comte de) 115
Quesvers (Paul) 351
Quincampoix 123
Rabusson (Henry) 18
Rambaud (Alfred) 208
Rambaud (Prosper) 320
Redlich (Dr Paul) 57
Reeves (J. Seddall) 462
Régla (Paul de) 204
Reibrach (Jean) 7
Reina (Teodoro Bermudez) . . . 215
Rémondière (L.-A.) 323
Ribbing (le Dr S.) 240
Riese (Alexander) 140
Riotor (Léon) 13
Robert (Pierre) 366
Robida (A.) 515
Rochaïd (le comte) 134
Rochet (l'abbé S.) 208
Rocquain (Félix) 428
Rod (Edouard) 25
Roger (le Dr) 234
Roques (l'abbé Ph.) 111
Rosny (G.-H.) 306
Rousselet 254
Rousset (le commandant) 209
Rouvier (le R. P.) 230
Roy (Jules) 491
Rubin (Dr S.) 170
Rubió y Bellvé (Mariano) 215
Ruiz (J. Martinez) 175
Rustica 122
Saglio (Ém.) 428
Saint-Amand (Imbert de) 159
Saint-Elme (Ida) 439
Saint-Martin (Vivien de) . . 217, 254
Saint-Pair (Guillaume de) . . . 57
Saint-Simon 259
Sales (Pierre) 16
Sales (saint François de) . . 106, 107
Salomon (Dr Félix) 264
Salvadori (Giulio) 144
Sarzeau (le commandant J.) . . . 500
Saxebey (Gina) 299
Schelle 267
Schérer (Edmond) 459
Schnürer (Dr Gustav) 271
Schrader (F.) 217
Schwane (Dr Joseph) 326
Sdralek (Dr Max) 343
Séailles (Gabriel) 52
Sébillot (Paul) 494
Ségur (le comte de) 194
Ségur (le marquis de) 511
Sénèque 457
Serre (J.) 51
Sicard (l'abbé) 444
Simond (Emile) 195
Somveille (Léon) 126
Soubies (Albert) 522
Spont (A.) 436, 437
Spuller (E.) 539
Stahl (P.-J.) 507, 512
Steidle (Eduard) 321
Stein (Henri) 351
Suau (le R. P.) 424
Sudermann (Hermann) 292
Surgères (le marquis de Granges de) . 164
Tarde (G.) 388
Tarroux (Ferdinand) 43
Taxil (Léo) 531
Taylor (Isaac) 135
Texte (J.) 525
Thérèse (sainte) 108
Thèron (l'abbé) 34
Thiébault (le général baron) . . 198
Thirria (H.) 160
Thivars (Michel) 5
Tinseau (Léon de) 24
Tischner (August) 74, 171
Tissot (Ernest) 297
Tissot (Victor) 220
Torraca (Francesco) 420
Trawinski (F.) 333
Trébuchet (Léon) 220
Treppoz (Lucien) 319
Trogan 506
Trolliet (Emile) 13
Troncy (l'abbé) 35
Tumlirz (le Dr O.) 329
Vacheron (A.) 127
Vanel (l'abbé J.-B.) 339
Vanlaer (Maurice) 31
Varigny (Henry de) 135
Vaubert (le R. P.) 98
Vaultier (L. de) 299
Vermaat (le R. P. Henri) 530
Verne (Jules) 496
Veth (Prof. P.-J.) 75
Vibert (Paul) 229
Vierge (Pierre) 20
Vigné d'Octon (Paul) 17
Vigneron (Lucien) 502
Vigouroux (F.) 54
Villenoisy (le général Cosseron de) . 364
Vimar (A.) 506
Vivien de Saint-Martin . . . 217, 254
Vuillier (Gaston) 485
Vyré (P de) 541
Wailly (de) (voir Stahl) 512
Waliszewski (K.) 536
Walsh (Mgr) 134
Weil (G.-D.) 55
Weill (Georges) 356
Weiss (J.-J.) 522
Wiesener (L.) 68
Witt, née Guizot (Mme de) . . . 490
Wocke (Wilhelm) 44
Wœste (Ch.) 31
Xénophon 457
Zadoc-Kahn 111
Zimmermann (A.) 264
Zwénigorodskoï (A.-W. de) . . . 333

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Arnould (Arthur), 549. — Andrieu (Jules), 80. — Baillon (H.), 178. — Barthélemy Saint-Hilaire (Jules), 547. — Bonghi (Ruggero), 464. — Circourt (le comte Albert de), 79, 178. — Cucheval-Clarigny (Philippe-Anastase), 548. — Dana (James-Dwight), 82. — Derenbourg (Joseph), 275. — Dumas (Alexandre), 546. — Engels (Friedrich), 276. — Ferri (Luigi), 80. — Field (Eugène), 550. — Geffroy (Auguste), 273. — Gneist (Rudolf), 179. — Huxley (Thomas-Henry), 81. — Lagrange (Mgr François), 79. — Larrey (le baron Félix-Hippolyte), 463. — Marmier (Eugène), 373. — Meurin (Mgr Léon), 82. — Montaiglon (Anatole de Courde de), 372. — Pasteur (Louis), 369. — Pessard (Hector), 180. — Savvaitov (Pavel Ivanovitch), 372. — Sybel (Heinrich von), 272. — Verneuil (le docteur Aristide), 79. — Wheatley (Léonard-Abercrombie), 83.
Institut, 182, 279, 467, 551.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 182, 279, 375, 467, 551.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 183, 280, 375, 467, 552.
Lectures faites à l'Académie des beaux-arts, 468.
Concours et prix, 184, 376, 468.
Congrès, 278, 376, 468.
Mélanges : Livres mis à l'index, 84. — Numismatique du Dauphiné, de la Savoie, de la Provence, du Vivarais, de la Hollande et de la Suisse, 378. — Le Centenaire du baptême de Clovis, 469. — Les Lacs de sel de Glauber, 280. — Almanachs, 552.
Nouvelles : Paris, 85, 185, 280, 378, 469, 553. — Agenais, 87, 470. — Alsace, 88, 281. — Artois, 470. — Auvergne, 470, 554. — Berry, 471. — Bourgogne, 88. — Bretagne, 185, 282. — Dauphiné, 282, 379, 471. — Flandre, 379, 471. — Franche-Comté, 88, 283, 380, 472, 555. — Gâtinais, 472. — Guyenne et Gascogne, 90, 186, 283, 472, 555. — Ile-de-France, 473. — Languedoc, 186, 381, 555. — Limousin, 90, 186, 284, 473. — Lorraine, 187, 474. — Lyonnais, 187, 381. — Maine, 90. — Normandie, 91, 284, 381, 475. — Orléanais, 475. — Périgord, 475. — Picardie, 92, 284. — Poitou, 92, 187, 475. — Provence, 92, 188, 285, 381, 476. — Quercy, 285. — Roussillon, 381. — Saintonge, 285, 381. — Velay, 188. — Alsace-Lorraine, 91, 285, 382, 476. — Allemagne, 188, 382, 476. — Angleterre, 93, 189, 285, 556. — Belgique, 286, 382, 476. — Danemark, 382. — Espagne, 286, 477. — Italie, 94, 189, 286, 477. — Suisse, 190. — Tripolitaine, 287. — Tunisie, 383, 477. — Amérique, 287. — Océanie, 95.
Publications nouvelles, 95, 190, 287, 383, 478.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.